



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE.

8.

(Feller)
AA

LYON, — IMPRIMERIE DE J. B. PÉLAGAUD.

Biography.

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE

DES HOMMES QUI SE SONT FAIT UN NOM

PAR LEUR GÉNIE, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS, LEURS ERREURS,
OU LEURS CRIMES.

PAR F.-X. FELLER.

REVUE ET CONTINUÉE JUSQU'EN 1866;

Par l'abbé SIMONIN, Chanoine,

Ancien Directeur du grand Séminaire de Nevers, auteur de plusieurs ouvrages.

f
TOME HUITIÈME.

SER-ZYR

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

J. B. PÉLAGAUD, IMPRIMEUR-LIBRAIRE

DE N. S. P. LE PAPE.

LYON,
GRANDE RUE MERCIÈRE,
N° 48.

PARIS,
RUE DE TOURNON,
N° 5.

1867. *w*



²⁻
11208-

ARROY V. B. H.
CLUB
Y. A. S. S. U.

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE.

SER

SER

SERAN DE LA TOUR (l'abbé), historien et littérateur, né à Paris au commencement du 18^e siècle, voulut imiter Plutarque, et publia, en le prenant pour modèle, les *Histoires de Scipion l'Africain*, d'*Epaminondas*, de *Philippe de Macédoine* et de *Catilina*; elles parurent séparément de 1738 à 1749, et sont bien écrites. On a en outre de lui : les *Amusements de la raison*, 1 vol. in-12, 1747; *Parallèle de la conduite des Carthaginois à l'égard des Romains dans la seconde guerre punique, avec la conduite de l'Angleterre à l'égard de la France dans la guerre déclarée entre ces deux puissances en 1756*, in-12, 1757; *l'Art de sentir et de juger en matière de goût*, 2 vol. in-12, 1762.

SERARIUS, ou SERRARIUS (Nicolas), savant jésuite, né à Rambervillers, en Lorraine, l'an 1555, s'appliqua à l'étude des langues savantes avec un succès peu commun. Il enseigna les humanités, la philosophie et la théologie à Wurtzbourg et à Mayence. C'est dans cette dernière ville qu'il finit ses jours, en 1609. On a de lui un grand nombre d'ouvrages : des *Commentaires* sur plusieurs livres de la Bible, Mayence, 1611, in-fol.; des *Prolegomènes* estimés sur l'Écriture-Sainte, Paris, 1704, in-fol.; *Opuscula theologica*, en 3 torn. in-fol.; un *Traité des trois plus fameuses sectes des Juifs* (les Pharisiens, les Saducéens et les Esséniens). On en donna une édition à Delft, 1703, 2 vol. in-4, dans laquelle on a joint les *Traités* sur le même sujet de Drusius et de Scaliger. Un savant *Traité De rebis Moguntinis*, 1722, 2 vol. in-fol. Tous ces ouvrages, recueillis en 16 vol. in-fol., décèlent un homme consommé dans l'érudition. Baronius, dans ses *Annales*, l'appelle la *Lumière de l'Eglise d'Allemagne*.

SERBELLONI (Gabriel), fameux général, chevalier de Malte, grand-prieur de Hongrie, était d'une ancienne maison de Milan, où il naquit en 1508. Après

avoir donné des preuves de sa valeur en défendant Strigonie, place forte en Hongrie, il devint lieutenant-général dans l'armée de l'empereur Charles-Quint en 1547, lorsque ce prince triompha du duc de Saxe, qui était à la tête des protestants d'Allemagne. Son courage éclata surtout à la journée mémorable de Lépante, en 1571. On le fit vice-roi de Tunis; mais cette ville ayant été prise, et son défenseur fait prisonnier, il fallut rendre 36 officiers turcs pour obtenir sa liberté. Serbelloni gouverna ensuite le Milanais en qualité de lieutenant-général, en 1576. Il avait pour l'architecture militaire de grands talents, dont il se servit pour fortifier plusieurs places importantes. Ce héros finit sa brillante carrière en 1580.

SERENUS SAMMONICUS (Q.), médecin du temps de l'empereur Sévère et de Caracalla, vers l'an 210 de J.-C., écrivit divers *Traités sur l'histoire naturelle*. Il ne nous est parvenu qu'un poème de la médecine et des remèdes, poème assez plat, dont il y a un grand nombre d'éditions. Les meilleures sont celles d'Amsterdam, 1662, in-8; Padoue, 1722; Leyde, 1731, in-4. La plupart des remèdes qu'il propose sont superstitieux. On le trouve aussi dans le *Corps des poètes latins* de Maittaire, et dans les *Poëta latini minores*. Serenus périt dans un festin par ordre de Caracalla. Il avait une bibliothèque de 62,000 volumes. — Il faut le distinguer de SERENUS Antissensis, qui a écrit sur les sections coniques un *Traité* en 2 livres, publié par le célèbre Halley. (Voyez son article.)

SERGARDI (Louis), patrice de Sienne, poète latin, né en 1669, s'appliqua avec le plus heureux succès aux belles-lettres, et lia une étroite amitié avec le cardinal Ottoboni, qui, devenu Pape sous le nom d'*Alexandre VIII*, lui continua ses bonnes grâces et son estime; il se servait de sa plume, lorsqu'il voulait écrire des lettres à des savants. Après la mort d'*Alexandre*,

son Mécène, Sergardi fut chargé d'en faire l'Eloge funèbre. Mabillon, Ruinart et d'autres savants entretenirent correspondance avec lui. Il fut aussi lié avec Jean-Vincent Gravina; mais leurs principes n'étant pas les mêmes, ils furent bientôt brouillés, et cette brouillerie produisit des *Satires* en vers latins, où Sergardi a su allier le badinage d'Horace à la sévérité de Juvénal et à la mordacité de Perse. Gravina y répondit; mais Sergardi conserva toujours la supériorité dans ce combat. On fit plusieurs éditions de ces *Satires*; la meilleure est celle de Lucques, 1783, 4 vol. in-8, publiée par Léonard Jannelli, de la congrégation de la Mère de Dieu, avec un ample commentaire. Sergardi se retira sur la fin de ses jours à Spolette, où il mourut l'an 1726.

SERGIUS I^{er}, Pape, originaire d'Antioche, et né à Palerme, fut mis sur la chaire de Saint-Pierre après la mort de Conon, le 15 décembre 687. Son élection avait été précédée de celle d'un nommé *Paschal*, qui se soumit de bon gré à Sergius, et de celle de Théodore, qui se soumit aussi, mais malgré lui. Sergius ne voulut jamais souscrire au concile connu sous le nom de *in Trullo* ou de *Quinti-Secle*, parce que le Pontife de Rome n'avait eu aucune part à sa convocation, et n'y avait assisté ni en personne ni par ses légats. Ce refus le brouilla avec l'empereur Justinien-le-Jeune. C'est ce Pape qui ordonna que l'on chanterait l'*Agnus Dei* à la messe, et c'est à lui que l'on doit l'institution de la procession le jour de l'Assomption et de la Présentation, qui était autrefois la fête de saint Simon, nommée par les Grecs *Hippapante*. Il mourut le 8 septembre 701, avec une réputation bien établie. Jean VI lui succéda.

SERGIUS II, romain, fut Pape après la mort de Grégoire IV, le 10 février 844, et mourut le 27 janvier 847. Léon IV succéda à Sergius II.

SERGIUS III, prêtre de l'Eglise romaine, fut élu par une partie des Romains pour succéder au pape Théodore, mort l'an 898; mais le parti de Jean IX ayant prévalu, Sergius fut chassé et se tint caché pendant 7 ans. Il fut rappelé ensuite et mis à la place du pape Christophe, l'an 905. Sergius regarda comme usurpateur Jean IX, qui lui avait été préféré, et les trois autres qui avaient succédé à Jean; il se déclara aussi contre la mémoire du pape Formose, et approuva la procédure d'Etienne VI: en quoi il eut certainement des torts graves. Si l'on en croit Luitprand, qui rapporte

souvent des bruits populaires, Sergius déshonora le trône pontifical par ses vices, et mourut comme il avait vécu, en 911. Flodoart au contraire fait l'éloge de son gouvernement.

SERGIUS IV (appelé *Os Porci*, ou *Bucca Porci*), succéda l'an 1009 au pape Jean XVIII. Il était alors évêque d'Albane. On le loue surtout de sa libéralité envers les pauvres. Il mourut l'an 1012.

SERGIUS I^{er}, patriarche de Constantinople en 610, Syrien d'origine, se déclara, l'an 626, chef du parti des monothélites; mais il le fit plus triompher par la ruse que par la force ouverte. L'erreur de ces hérétiques consistait à ne reconnaître qu'une volonté et qu'une opération en Jésus-Christ. Il persuada à l'empereur Héraclius que ce sentiment n'altérerait en rien la pureté de la foi, et le prince l'autorisa par un édit qu'on nomma *Ecthèse*, c'est-à-dire, *Exposition de la foi*. Sergius le fit recevoir dans un conciliabule de Constantinople, et en imposa même au pape Honorius. Cet homme artificieux mourut en 639, et fut anathématisé dans le 6^e concile général, en 681.

SERGIUS-PAULUS, proconsul et gouverneur de l'île de Chypre pour les Romains, fut converti par saint Paul. Ce proconsul, homme d'ailleurs raisonnable et prudent, avait auprès de lui un magicien nommé *Barjesu*, qui s'efforçait d'empêcher qu'on ne l'instruisît; mais Paul l'ayant frappé d'aveuglement, Sergius, étonné de ce prodige, embrassa la foi de Jésus-Christ. Quelques auteurs ont prétendu que c'est en mémoire et à la prière de cet illustre prosélyte, que l'Apôtre avait changé son nom de *Saul* contre celui de *Paul*.

SÉRIEYS (Antoine), né en 1755 à Pont-de-Cyran, mort à Paris le 7 avril 1819, publia un grand nombre d'ouvrages, tantôt sous son nom, tantôt sous le voile de l'anonyme, en les annonçant comme revus par l'abbé Sicard. Les principaux sont : *La Révolution de France*, ou *la Liberté*, poème en dix chants, 1790, in-8; *Les Désordres républicains*, ou *Histoire de la république française*, 1795, 4 vol. in-12; *Mémoires historiques, politiques et militaires, pour servir à l'histoire secrète de la révolution française*, 1798, 2 vol. in-8; *Tablettes chronologiques de l'histoire ancienne et moderne jusqu'à la paix d'Amiens*, 5^e édition, 1817, in-8; *Bibliothèque académique*, 1810-1811, 12 vol. in-8.

SÉRON, général d'Antiochus Epiphanes, ayant appris la déroute des troupes

d'Apollonius, crut avoir trouvé une belle occasion de s'illustrer par la défaite de Judas Machabée. Il s'avança donc dans la Judée jusqu'à la hauteur de Bêthoron, suivi d'une armée nombreuse. Judas, qui n'avait qu'une poignée de soldats, courut aux ennemis, qu'il renversa et mit en déroute, et après en avoir tué 800, il chassa le reste sur les terres des Philistins.

SERPILIUS (Georges), né à Oedenburg en Hongrie, l'an 1668, fut surintendant de l'Eglise protestante de Ratisbonne, et mourut en cette ville en 1723. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin, entre autres : *Catalogus Bibliothecæ Ratisbonensis*, 1700-1701, 2 vol. in-fol.; *Epitaphia theologorum suorum*, 1707, in-8; *Personalia Mosis, Josuæ, Samuelis, Esdræ, Nehemiæ, Machabæ et Estheræ*, Leipsick, 1708, in-8; plusieurs ouvrages polémiques, historiques, ascétiques, etc., en allemand. Si on excepte quelques préjugés de secte, il a de l'érudition et de bonnes observations.

SERRA (le Père Jean-Ange), capucin, né à Césène, au commencement du 18^e siècle, mort dans la même ville en 1775; il a beaucoup écrit sur des questions religieuses, littéraires, géographiques, archéologiques et de droit. Voici la liste de ses principaux ouvrages : *Opera analytica sopra le orazione di Marco Tullio Cicerone*, Faenza, 1739; Venise, 1749-1761; *Cause civili agitate dal card. Giambattista di Luca, ed esaminate*, etc., Venise, 1762, 4 vol. in-4; *Prima et seconda risposta alle critiche riflessioni pubblicate del dottor Francesco Tadini*, etc., Bologne, 1753; *Controversie oratorie che riguardano più da vicino le materie legali*, Faenza, 1744; *Lettere legali*, ibid., 1754; *Fiume Rubicone difeso dalle ingiuste pretenzioni delle due comunità di Rimini e San Archangelo*, ibid., 1753; *Lettera d'un letterato bolognese scritte al autore delle memorie letterarie stampate in Venezia*, etc., ibid., 1753; *Lettere scritte al P. Zacharia, autore della storia letteraria d'Italia*, ibid., 1754-1758; *Analisi sopra di alcune più scelte prediche del P. Paolo Segneri*, ibid., 1755; *Risposta del letterato bolognese, data alla lettera del dottor Domenico Vandelli di Modena, sopra il vero Rubicone fiume degli antichi*, ibid., 1756; *Lettere d'un letterato bolognese, scritte al dottor Giovanni Lami*, ibid., 1757; *Le controversie oratorie*, ibid., 1764; *Compendio della retorica pubblicata da Gaetano Maradi*, ibid., 1760, etc.

SERRA-CAPRIOLA (Antoine-Maresca-Donnorso, duc de), né à Naples le 3 février 1750, débuta, en 1762, dans la carrière diplomatique, en qualité de ministre de sa cour auprès de l'impératrice Catherine II, et sut gagner sa confiance ainsi que celle de Paul I^{er}. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il fut le seul des ministres étrangers qui put se maintenir dans son poste auprès de ce dernier sou-

verain, dont il obtint des secours pour sa patrie, et qui lui conféra même le premier Ordre de l'empire, celui de Saint-André. Louis XVIII habitait à cette époque Mittau; le duc Serra-Capriola crut qu'il était de son devoir de servir ce prince malheureux : il devint le conseil de ses agents et correspondit personnellement avec lui. Il en reçut plusieurs lettres très-honorables. Fidèle à ses serments, fidèle au malheur, qui trouve ordinairement peu d'amis, le duc de Serra-Capriola perdit sa fortune par l'occupation de Naples : il repoussa néanmoins les offres brillantes qui lui furent faites de la part de Bonaparte pour lui et son fils; et quoique la paix de Tilsitt eût fait reconnaître Murat pour roi de Naples, et qu'il se trouvât sans mission, il ne cessa pas de jouer un rôle important. Devenu le directeur d'une opposition prévoyante, éclairée, ferme et prudente, il dirigea les agents publics ou secrets de la Sardaigne, de l'Espagne, du Portugal, de la Prusse; en même temps il entretenait des relations avec l'Angleterre et l'Autriche; et quand la Russie se vit à son tour menacée, il concourut puissamment à lui faire faire une alliance avec l'empire britannique, la Perse, la Turquie, la Suède et l'Espagne. Après le premier traité de Paris, il défendit vivement au congrès les droits de son maître, et il parvint à y ménager son rétablissement. Le duc de Serra-Capriola revint alors dans sa patrie qu'il n'avait pas vue depuis trente-deux ans, et chercha en vain à éclairer le gouvernement sur ses dangers et ses compatriotes sur leur devoir. Il retourna en Russie, pénétré de la funeste idée que Naples devait être livrée à de nouveaux troubles; effectivement ils se manifestèrent en 1820, et il fut appelé à prêter serment à la nouvelle constitution; alors il écrivit au roi qu'il ne reconnaissait que lui seul, et que ne pouvant juger de loin les événements, il lui envoyait sa signature pour en faire l'usage qu'il croirait convenable. Ferdinand donna de la publicité à cette lettre qui acquit des partisans au duc de Serra-Capriola; mais il ne profita de sa faveur que pour inviter tous les

partis à la modération, à l'union, à une confiance mutuelle et à un profond respect pour le souverain; en même temps il usait de son crédit auprès du ministre russe pour faire éviter à sa patrie une guerre étrangère oppressive et pour tirer son souverain de la pénible situation où il se trouvait. Il n'eut pas la satisfaction de voir l'entière réussite de ses efforts; mais il vit les maux provoqués par la révolution adoucis par les puissances alliées, et il mourut dans le mois de novembre 1822, vivement regretté de tous ceux qui l'avaient connu et particulièrement de son roi qui écrivit à son fils de la manière la plus touchante, et de l'empereur Alexandre qui adressa à sa veuve une lettre pour lui témoigner la part qu'il prenait à sa douleur.

SERRANO (Joseph-Franco), écrivain juif, professeur de langue hébraïque dans la synagogue portugaise d'Amsterdam, a donné une *Traduction* espagnole des livres de Moïse, accompagnée de notes marginales tirées du Talmud, et des principaux rabbins qui l'ont commenté, Amsterdam, 1695, in-4. Ce rabbin a beau protester, dans sa Préface, qu'il a rendu le texte avec toute la fidélité possible, sa mauvaise foi et son ignorance, qui se font sentir en plusieurs endroits, déposent contre la sincérité de cette protestation.

SERRANO (Thomas), savant jésuite espagnol, né en 1745 à Castella, dans le royaume de Valence, entra très-jeune dans la Compagnie de Jésus, y fit ses études, et se distingua dans la prédication. Il occupa ensuite la chaire de belles-lettres à Valence, puis celle de philosophie à Madrid. A la suppression de son Ordre, il se retira en Italie, et se fixa à Ferrare. L'ouvrage de Tiraboschi, sur la littérature italienne, et où il attribuait aux Espagnols la corruption du bon goût dans l'ancienne Rome, réveilla le patriotisme de plusieurs Jésuites espagnols établis en Italie. L'abbé Lampillas y répondit par son *Essai apologétique*, etc. (voyez LAMPILLAS). L'abbé Andress, par son ouvrage intitulé: *Origine de toutes les littératures*, et l'abbé Serrano, par une apologie intitulée: *Thomæ Serrani Valentini super judicio Hieronymi Tiraboschi de Valerio Martiale, L. Annæ Seneca, Antonio Lucano et aliis argenteæ ætatis Hispanis, ad Clementinum Vannetium epistolæ duæ*, Ferrare, 1776, in-8. Il mourut à Foligno en 1784. Ses ouvrages furent publiés par l'abbé Michel Garcia, jésuite, avec ce titre: *Serrani Thomæ Valentini carminum libri iv, opus posthumum; accedit de eisdem Serrani*

vita et litteris Michaelis Garciae commentarium, Foligno, 1788. On y trouve, en outre, les discours suivants, qu'il avait déjà publiés en Espagne, savoir: *De sœdere eloquentiæ et sapientiæ; De sœdere sapientiæ sacræ et profanæ; De perfectâ christiani doctoris formâ in cl. viro Marcellino Siurio adumbratâ; De sacrâ critica; De primâ Academicæ Valentina gloriâ*.

SERRAO (Jean-André), évêque de Potenza, né en 1731 à Castel-Monardo, dans le royaume de Naples, entra dans la congrégation de l'Oratoire à Naples; et, lors de l'expulsion des Jésuites, il obtint une chaire de morale au collège de Gesù-Vecchio. Il avait publié, vers 1763, le commencement d'un ouvrage qu'il ne paraît pas avoir terminé, et qui était intitulé: *De Locis theologicis*; et peu d'années après il donna son écrit *De claris catechistis*, dans lequel on trouve des éloges pompeux des catéchismes jansénistes, et des déclamations contre les Souverains-Pontifes. En 1782, le roi de Naples nomma Serrao à l'évêché de Potenza; mais la cour de Rome refusa des bulles tant que l'évêque nommé ne donnerait pas des explications satisfaisantes à la doctrine qu'il avait soutenue. Elle fit dresser onze questions, auxquelles on l'invita à répondre devant l'auditeur Campanelli; mais le chatouilleux oratorien ne voulut pas s'abaisser jusqu'à rendre compte de sa foi au Saint-Siège. Le premier ministre prit chaudement la défense de l'évêque nommé. Une commission de deux prêtres et de deux magistrats fut d'avis que les questions proposées étant insultantes, le roi pouvait remettre en vigueur l'ancien droit ecclésiastique, en faisant sacrer Serrao par le métropolitain. Cependant une congrégation de cardinaux, chargée de terminer cette affaire, proposa des arrangements, et il fut convenu que, sans entrer dans des questions particulières, Serrao signerait une lettre où il protesterait de son obéissance au Pape, et de son attachement aux constitutions apostoliques; soumettrait ses écrits au Saint-Siège, et déférerait au jugement qui en serait porté. Il voulut bien consentir à cet arrangement, et fut sacré en 1783. Mais les bienfaits de la cour de Naples ne rendirent pas Serrao plus dévoué à ses intérêts. Le général Championnet s'étant emparé de Naples en 1798, il se déclara partisan de la Révolution, cita le peuple à embrasser les mêmes sentiments, et abandonna les droits de son souverain; aussi, une armée de royalistes ayant forcé les Français à se retirer, et s'étant emparée

de Potenza; l'évêque fut massacré dans son lit, comme républicain et traître à son roi, dans le courant de l'année 1799. Mgr Dominique Forges-Davanzati a publié, à Paris, en 1806, la *Vie*, ou plutôt le *Panégyrique* de Serrao. Outre les écrits déjà cités, on lui en attribue quelques-uns où la cour de Rome est traitée avec la dernière inconvenance; nous nous contenterons de citer une *Dissertation sur l'autorité des métropolitains de sacrer leurs suffragants; de la Monarchie universelle des Papes, discours adressé au roi Ferdinand et à tous les souverains*. Serrao s'était occupé de littérature, et pendant quelque temps il avait été secrétaire de la classe des belles-lettres de l'académie de Naples. On lui doit: *Commentarius de vild et scriptis Jani Vincentii Gravinae*, Rome, 1758, in-4; *De rebus gestis Mariae Theresiae Austriacae Commentarius*, 1781, in-8, etc.

SERRARIUS. (Voyez SERARIUS.)

SERRE (Jean PUGET de la), né à Toulouse vers l'an 1600, mort en 1665, fut d'abord ecclésiastique et se maria ensuite. Il a beaucoup écrit en vers et en prose; mais ses ouvrages sont le rebut de tous les lecteurs. La Serre se connaissait lui-même: ayant un jour assisté à un mauvais discours, il alla, comme dans une espèce de transport, embrasser l'orateur en s'écriant: « Ah! monsieur, « depuis vingt ans j'ai bien débité du « galimatias; mais vous venez d'en dire « plus en une heure que je n'en ai écrit « en toute ma vie. » Ses livres sont au nombre de plus de 100 volumes; les plus connus sont: le *Secrétaire de la cour*, qui a été imprimé plus de cinquante fois, et qui ne méritait pas de l'être une seule; sa tragédie de *Thomas Morus*, qui eut un succès infini dans le temps.

SERRE (Jean-Antoine de la), prêtre de l'Oratoire et ensuite chanoine de Nuits, naquit à Paris en 1731. Il entra jeune à l'Oratoire et y professa les belles-lettres et la rhétorique avec éclat. Après avoir remporté plusieurs prix proposés par diverses académies, soit pour des pièces de poésies, comme ses *Odes sur la prise de Mahon*, et les *grands hommes de Dijon*, soit pour des discours en prose, comme l'*Eloge de Gassendi*, celui de *Corneille*, etc., il sortit de l'Oratoire en 1770. L'abbé de la Serre mourut à Lyon en 1784. On a de lui: *Discours sur cette question: Combien il serait dangereux de préférer les talents agréables aux talents utiles*, Paris, 1770, in-8; *Elite de poésies dévotives*, avec Béranger, Lyon, 1772, 3 vol. in-12; *Nouveaux discours académiques*, Nîmes, 1769, in-8; *Poétique élé-*

mentaire, Lyon, 1771, in-12; *Quelles sont les sources de la décadence du goût?* Nîmes, 1768, in-8; *L'Eloquence*, poème en six chants: c'est son meilleur ouvrage; des *Comédies* et des *Tragédies*, jouées dans la plupart des collèges. Il était de plusieurs académies, et il a travaillé à l'*Encyclopédie* de Genève.

SERRE (Hercule, comte de), issu d'une famille honorable de Lorraine, servit dans l'armée de Condé. Rentré en France, il fut d'abord avocat à Metz, puis premier président de la cour impériale de Hambourg et de la cour royale de Colmar. Député à la Chambre de 1815, il défendit le ministère alors attaqué par la majorité royaliste. Lorsque l'ordonnance du 5 septembre 1816 et les élections qui la suivirent eurent débarrassé le ministère d'une Chambre hostile, pour lui en donner une favorable, il prit place dans cette nouvelle majorité, fut porté à la présidence, et remplit ses fonctions avec impartialité. Écarté de la présidence à l'ouverture de la session de 1818, il eut les sceaux en partage, lors du triomphe accordé au système politique de Decazes. La proposition de remettre au jury l'examen de tous les délits commis par voie de publication porta au plus haut degré la popularité du nouveau ministre; mais cette popularité s'affaiblit, quand il s'opposa au retour des bannis qui demandaient leur rappel. L'attentat du 13 février 1820 lui offrit un nouveau motif de persister dans son système. Il ne reparut à la tribune que pour défendre tout ce qu'il avait naguère combattu et combattre tout ce qu'il avait défendu; quoi que malade, il trouva pour cette mission une vigueur étonnante de zèle et d'éloquence. Cependant de Serre, que n'appuyait plus aucun parti, tomba sous les efforts réunis de la droite et de la gauche (1821). Le fantôme de sa popularité passée alarma peut-être le nouveau ministère, qui s'empressa de l'envoyer en ambassade à Naples (1822). Ce fut dans cet exil qu'il passa ses derniers jours, censurant l'administration dont il voulait bien être l'agent, et ne pardonnant point au côté gauche, qu'il avait lui-même délaissé. Il expira sur cette terre étrangère en 1824.

SERRES, *Serranus* (Jean de), calviniste, né vers 1540 à Villeneuve-de-Berg, se livra d'abord à l'étude de la philosophie et de la théologie, et devint pasteur. A l'époque de la Saint-Barthélemy, il se retira à Lausanne. Plus tard il fut ministre à Nîmes, en 1582, et fut employé par le roi Henri IV, en diverses affaires importantes. Ce prince lui ayant

demandé si on pouvait se sauver dans l'Eglise romaine, il répondit qu'on le pouvait. Cette réponse ne l'empêcha pas d'écrire avec emportement, quelque temps après, contre les catholiques. Il entreprit ensuite de concilier les deux communions dans un grand Traité qu'il intitula : *De fide catholica, sive de principis religionis christianæ, communione omnium christianorum consensu semper et ubique ratæ*, 1607, in-8. Cet ouvrage fut méprisé par les catholiques, et reçu avec tant d'indignation par les calvinistes de Genève, que plusieurs auteurs les ont accusés d'avoir fait donner à Jean de Serres du poison. On prétend qu'il en mourut à Genève, en 1598, à 50 ans. Cet écrivain était d'un emportement insupportable dans la société et dans ses écrits. Tout ce qui nous reste de lui est rempli de contes faux, de déclamations indécentes, de réflexions frivoles et triviales. Ses principaux ouvrages sont : une édition de *Platon* en grec et en latin, avec des notes, 1578, 3 vol. in-fol. Cette version, bien imprimée, était pleine de contre-sens; mais Henri Etienne la corrigea avant qu'elle fût livrée au public; un *Traité de l'immortalité de l'âme*, in-8; *Inventaire de l'histoire de France*, 3 vol. in-12, dont la meilleure édition est de 1660, 2 vol. in-fol. Elle fut retouchée par des gens habiles, qui en retranchèrent les traits faux ou hasardés, l'aigreur et la partialité : il n'y reste plus que la platitude; *De statu religionis et reip. in Franciâ*; *Mémoires de la troisième guerre civile et des derniers troubles de France sous Charles IX*, en 4 livres, 3 vol. in-8; *Recueil des choses mémorables advenues en France sous Henri II, François II, Charles IX et Henri III*, in-8. Ce livre est connu sous le titre de *l'Histoire des cinq rois*, parce qu'il a été continué sous le règne de Henri IV, jusqu'en 1597, in-8; quatre *Anti-jésuites*, 1594, in-8, et dans un recueil qu'il intitula : *Doctrinæ jesuiticæ præcipua capita*. L'inexactitude, l'incorrection, la grossièreté, caractérisent non seulement son style, mais toute la teneur de sa narration. Dupleix a fait un gros vol. de ses erreurs.

SERRY (Jacques-Hyacinthe), dominicain, né à Toulon, devint consultant de la congrégation de l'*Index*, et professeur de théologie dans l'Université de Padoue, où il mourut en 1738 à 79 ans. Ses principaux ouvrages sont : une grande *Histoire des congrégations de Auxiliis*, dont la plus ample édition est celle de 1709, in-fol., à Anvers. « On peut appeler son livre un roman théologique, » tant il y a de faussetés, de calomnies et

« de mensonges débités avec une audace « incroyable, » dit l'auteur du *Dictionnaire des livres jansénistes*. Ce fut le P. Quesnel qui revit le manuscrit de *Romano Pontifice, etc.*, Padoue, 1732, in-8, mis à l'*Index* par un décret du 14 janvier 1733; *Exercitationes historicæ, criticæ, polemiciæ, de Christo ejusque Virgine Matre*, Venise, 1719, in-4. Il y attaque particulièrement l'*Historia familia sacra* de Sandini. Il y a de l'érudition, mais des sentiments singuliers et des choses injurieuses aux plus saints et plus célèbres écrivains de l'Eglise; ce qui a fait mettre l'ouvrage à l'*Index*.

SERTOR (Gaetano), poète, né en 1741 à Cento près Bologne, où il mourut en 1815, avait l'esprit enclin à la satire. Son opéra, intitulé *le Conclave*, qui circula manuscrit à la veille de l'élection d'un Pape, fut mis à l'*Index*, et l'auteur évita par la fuite les résultats de son imprudence. Appelé à Vienne et employé comme poète du théâtre impérial italien, l'abbé Sertor composa plusieurs opéras qui furent applaudis. Mais ce sont ses *Poésies lyriques* qui l'ont rangé parmi les bons poètes italiens du 18^e siècle.

SERTORIUS (Quintus), capitaine romain, de la ville de Norcia, se signala d'abord dans le barreau, qu'il quitta pour suivre Marius dans les Gaules, où il fut questeur, et où il perdit un œil à la première bataille. Il rejoignit ensuite Marius, et prit Rome avec lui, l'an 87 avant J.-C.; mais, au retour de Sylla, il se sauva en Espagne. On dit que, dans un accès de mélancolie, il songea à se retirer dans les îles Fortunées, pour y passer le reste de ses jours au sein d'une vie privée et tranquille; mais ce projet ne l'occupa pas longtemps. Il entra en Lusitanie, où il se mit à la tête des rebelles. Il eut bientôt une nombreuse cour, composée de ce qu'il y avait de plus illustre parmi les Romains que les proscriptions de Sylla avaient obligés à s'expatrier. Il donnait des lois à presque toute l'Espagne, et il y avait formé comme une nouvelle Rome, en établissant un sénat, et des écoles publiques où il faisait instruire les enfants des nobles dans les arts des Grecs et des Romains. Le bas peuple lui était aussi dévoué que la noblesse. Sertorius lui avait persuadé qu'il était en commerce avec les dieux, et qu'ils lui donnaient des avis par l'organe d'une biche blanche qu'il avait élevée, et qui le suivait partout, même dans les batailles. Les Romains, alarmés des progrès de Sertorius, envoyèrent contre lui Pompée, dont les armes ne furent pas d'abord fort heureuses. Il fut obligé de lever le siège de

la ville de Laurone dans l'Espagne citérieure, après avoir perdu 10,000 hommes. La bataille de Sucrone, donnée l'année d'après, demeura indécise entre les deux partis. Sertorius y perdit sa biche; mais elle fut retrouvée quelques jours après par des soldats qu'il engagea au secret. Il feignit d'avoir été averti en songe du prochain retour de cet animal favori, et aussitôt on lâcha la biche qui vint caresser son maître au milieu des acclamations de toute l'armée. Métellus, autre général romain, envoyé contre Sertorius, se réunit avec Pompée, et le battit auprès de Ségontia. Ce fut alors que Sertorius fit un traité avec Mithridate. Ces deux guerriers donnaient beaucoup d'alarmes à Rome, lorsque Perpenna, un des principaux officiers de Sertorius, lassé d'être subalterne d'un homme qui lui était inférieur en naissance, l'assassina dans un repas, l'an 73 avant J.-C. Sertorius, devenu voluptueux et cruel sur la fin de ses jours, ne s'occupait plus que des plaisirs et de la vengeance, et avait perdu les qualités qui l'avaient illustré, sa générosité, son affabilité, sa modération.

SERULLAS (Georges-Simon) naquit en 1774 à Poncin près Thoissey, dans le département de l'Ain. Après avoir suivi à Bourg quelques cours de pharmacie, il fut nommé pharmacien militaire en 1798, et suivit en cette qualité les armées de la République et de l'Empire. En 1814, il devint pharmacien de l'hôpital de Metz. Il employa les loisirs que lui laissaient ces fonctions, à des recherches scientifiques. Ses premiers travaux révélèrent en lui un talent qui rappelait celui de Vauquelin, et bientôt il prit place parmi les savants les plus distingués que possède la France. En 1825, Serullas fut nommé pharmacien du Val-de-Grâce, à Paris. Il venait d'être appelé à une place de professeur de chimie au Jardin-du-Roi, lorsqu'il succomba à une attaque de choléra, le 24 mai 1832. Serullas était membre de l'académie des Sciences, où il avait remplacé Vauquelin. Il a publié un grand nombre de *Mémoires*. A l'époque du blocus continental, lorsqu'on avait proposé de remplacer le sucre, dont le prix était très-élevé, par le sirop de raisin, Serullas en avait préparé une quantité si considérable, que ses produits suffirent pendant plusieurs années à la consommation des hôpitaux d'Italie et d'autres contrées.

SERRURIER (le comte), maréchal de France, né à Laon, d'une famille bourgeoise, obtint un avancement rapide dans les premières années de la Révolu-

tion, et fut employé, en 1795, en Italie comme général. Il s'y signala en diverses occasions, et notamment à la bataille de Final, au succès de laquelle il contribua. L'année suivante, il montra beaucoup de talents au blocus de Mantoue, dont il fut chargé, au passage du Tagliamento et à l'affaire de Gradisca. On lui confia ensuite le commandement de Venise, et il s'y conduisit avec adresse et fermeté dans des circonstances difficiles. Commandant une division de l'armée de Schérer, lors des défaites qu'elle éprouva, il fut enveloppé auprès de Peschiera, et ne se tira de ce mauvais pas que par son habileté. Moins heureux en 1799 à Verdorio, sa division fut obligée de mettre bas les armes après une défense opiniâtre, et il resta prisonnier des Austro-Russes. Souvarow lui fit un accueil distingué, et lui permit de rentrer en France sur parole. Il se trouvait à Paris, lorsque Bonaparte revint d'Egypte, et il le seconda puissamment au 18 brumaire. Il entra alors au sénat conservateur, et obtint bientôt après la place de gouverneur des Invalides. La garde nationale parisienne ayant été organisée en 1799, il en reçut le commandement. En 1814, il vota la création d'un gouvernement provisoire, la déchéance de Bonaparte, et fut nommé par le roi pair de France et commandeur de l'Ordre royal de Saint-Louis. S'étant rendu l'année suivante au Champ-de-Mai, il fut remplacé, au second retour du roi, dans le gouvernement des Invalides par le duc de Coigny. Il mourut le 20 décembre 1819.

SERVAGI est le nom du fondateur de l'empire des Mahrattes, établi dans la presqu'île de l'Indostan. De l'audace, du courage et une certaine éloquence lui firent beaucoup de partisans, et il devint chef d'une horde guerrière d'Indiens. A cette époque, le farouche conquérant Aureng-Zeb portait la désolation dans l'Inde, où il s'efforçait de détruire les anciennes souverainetés de l'Asie. Servagi, à la tête de sa horde, eut d'abord sur lui divers avantages, et fut considéré par les Indiens comme le libérateur de sa patrie. Il prit le titre de roi en 1674. Son discours inaugural contenait ces mots: « Je suis roi par la vertu de ce cimetière, « qu'Aureng-Zeb n'a pu briser. J'y joins « le consentement de ces braves qui ont « jusqu'à présent partagé mon sort. » Il consacra son couronnement par des cérémonies religieuses, afin de s'attirer le respect des peuples. Après avoir passé un mois à se faire purifier par les brames, il se fit peser publiquement contre de l'or: on trouva qu'il pesait 16,000 pagodes,

qui furent aussitôt distribuées aux brames qui l'avaient purifié. Il continua la guerre avec Aureng-Zeb, et ne fit qu'entendre son empire; aussi ce dernier disait : « Mes armes ont été employées » contre Servagi pendant 19 ans, et ce pendant ses États ont toujours augmenté. » Il mourut vers 1700.

SERVAN (Joseph - Michel - Antoine), né à Romans (Isère), en 1737, et avocat-général au Parlement de Grenoble, se distingua par son intégrité et son éloquence. Il habita quelque temps Paris, puis se retira dans sa terre de Rousseau (Bouches-du-Rhône), où il mourut en 1807. Il eut à souffrir les mêmes persécutions que la plupart de ses collègues, qui n'avaient pas embrassé la cause de la Révolution. Servan, qui avait une instruction très-étendue, a laissé beaucoup d'ouvrages. Voici les principaux : *Réflexions sur quelques points de nos lois*, 1781, in-8; *Réflexions sur les Confessions de J.-J. Rousseau*, Paris, 1783, in-12; *Apologie de la Bastille*, 1784, in-8 (anonyme); *Réfutation de l'ouvrage de l'abbé Siéyes, sur les biens ecclésiastiques*, Paris, 1789 (anonyme); *Adresse aux amis de la paix*, 1789, in-8; *Essais sur la formation des Assemblées nationales, provinciales et municipales*, 1789, in-8.

SERVAN (Joseph), ministre de Louis XVI, général des armées républicaines, etc., frère puîné du précédent, naquit en 1741 à Romans en Dauphiné. Ayant suivi la carrière des armes, d'abord il entra dans le corps du génie, et fut ensuite sous-gouverneur des pages de Louis XVI. Malgré l'attachement qu'il devait, sous plusieurs rapports, à ce monarque, il embrassa les principes de la Révolution, et fut successivement nommé colonel, maréchal de camp, et enfin ministre de la guerre en 1792. Il remplaça de Grave dans ce poste, qu'il ne conserva que jusqu'au 2 juin. Avec des connaissances peu étendues et une irrésolution naturelle, il ne pouvait remplir utilement cette place éminente, où, dans des circonstances aussi difficiles, il fallait un caractère ferme et un véritable zèle, surtout pour sauver le roi et la monarchie. Mais ce n'était pas là le but que se proposait Servan, et il fut en conséquence réinstallé dans son ministère après la funeste journée du 10 août. Cependant son caractère demeura toujours le même; et lorsque les alliés eurent pénétré dans la Champagne, il montra son indécision accoutumée. Il se borna à provoquer la mise en arrestation des généraux Lanoue et Duhoux, comme ayant refusé de marcher au secours de Lille.

Il se rendit justice en demandant sa démission, et obtint peu de jours après le commandement en chef de l'armée des Pyrénées-Orientales, où il ne se fit guère remarquer. Accusé d'intelligence avec Dumouriez et les Girondins, du parti desquels il s'était rangé, il put se laver de toute accusation. Il fut néanmoins dénoncé de nouveau, et croyant se soustraire au coup qui le menaçait, il quitta le commandement. Il fut trompé dans son attente, et se vit arrêter dans sa propre demeure, traduit devant une commission militaire à Lyon, et transféré dans les prisons de l'Abbaye à Paris. C'était à l'époque affreuse du règne de la Terreur, et chaque jour Servan s'attendait à être mis au nombre des victimes que l'on conduisait à l'échafaud. On l'oublia jusqu'après la chute de Robespierre, le 9 thermidor (27 juillet 1794). Il recouvra alors non seulement sa liberté, mais son grade, ses biens et ses appointements. Il n'eut cependant d'emploi actif qu'en 1799, époque à laquelle il fut nommé inspecteur-général des troupes stationnées dans le Midi. Sous le gouvernement consulaire, il devint président du comité des revues et commandant de la Légion-d'Honneur. Il mourut en 1808. Avant la Révolution, il avait publié un ouvrage qui était écrit dans les principes du jour, et qui avait pour titre *le Soldat citoyen*, 1780, in-8. Il publia en outre : *Projet de constitution pour l'armée française* (avec Cessac), 1790, in-8; *Histoire des guerres des Gaulois et des Français en Italie depuis Bellovèse jusqu'à la mort de Louis XII*, 1805, tom. 2 à 7, in-8; le vol. qui est l'*Introduction* de ce général Jubé.

SERVAN DE SUGNY (Pierre-Marie-François-Jules), né à Lyon le 24 décembre 1796. Il fit son cours de droit; mais son goût pour la poésie et la littérature l'absorba tellement, qu'il renonça à suivre la carrière de la magistrature dans laquelle il était entré. Il commença par publier, en 1817, des *Fragmentes* de Gessner, traduits en vers latins, ensuite l'*Almanach des Muses*; les amateurs de la belle latinité accueillirent ces essais avec plaisir et leur prodiguèrent des éloges mérités. Servan fit paraître bientôt après : *Mes Réveries*, critique spirituelle de plusieurs poètes de l'époque. En 1848, il donna le second volume de l'*Almanach des Muses latines*. Il avait aussi rédigé le récit des événements arrivés à Lyon en 1817; mais la police, craignant de fâcheuses révélations, fit saisir la brochure chez l'imprimeur. Servan, dégoûté par cet incident, ne fit plus d'excursion dans le domaine de la

politique; il est mort le 12 octobre 1831, dans sa trente-cinquième année. On a encore de lui : *Idylles de Théocrite en vers français, précédées d'une Notice sur les poètes bucoliques, et suivies de notes*, in-18, Paris, 1822; *La Famille grecque, ou l'Affranchissement de la Grèce*, poème dialogué, suivi de *Poésies diverses*, in-18, Paris, 1824; *Discours en vers sur la culture des lettres en province*, Lyon, 1825; *les Noces de Pelée et de Thétis*, poème de Catulle, traduit en vers français, Lyon, 1829; *Clovis à Tolbiac, tableau historique en quatre parties et en vers*, Paris, 1830; *le Réveil de la liberté*, ode dédiée aux Polonais, Paris, 1831; *Épître à M. le prince de Metternich*, Paris, 1831; la *Chauvière d'Oullins*, in-8, Paris, 1830; cet ouvrage est un roman moral dans lequel l'auteur a eu pour but de représenter aux habitants de la campagne les avantages qu'ils trouvent à ne pas quitter le toit paternel pour se transporter dans les grandes villes où ils courent de nombreux dangers. Servet a en outre donné beaucoup d'articles soit dans la *Revue encyclopédique*, soit dans le *Mercur de France*, soit enfin dans la *Gazette universelle de Lyon*.

SERVET (Michel), antitrinitaire, né à Villanova, en Aragon, l'an 1509, fit ses études à Paris, où il obtint le bonnet de docteur en médecine, son goût pour les nouvelles erreurs l'ayant engagé à mettre les Pyrénées entre l'Inquisition et lui. Sans ce tribunal, si on en croit un historien moderne, il eût causé les mêmes troubles en Espagne que Luther et Calvin en Allemagne. Son humeur contentieuse lui suscita une vive querelle, en 1536, avec les médecins de Paris. Il fit son *Apologie*, qui fut supprimée par arrêt du Parlement. Les chagrins que ce procès lui causa, et sa mésintelligence avec ses confrères, le dégoutèrent du séjour de la capitale. Servet passa à Lyon, où il fut quelque temps correcteur d'imprimerie, et fit ensuite un voyage à Avignon, puis retourna à Lyon; mais il ne fit qu'y paraître. Il alla s'établir en 1540 à Charlieu, où il exerça la médecine pendant trois ans. Ses insolences et ses bizarreries l'obligèrent de quitter cette ville. Il trouva à Lyon Pierre Palmier, archevêque de Vienne en Dauphiné, qu'il avait connu à Paris. Ce prélat aimait les savants et les encourageait par ses bienfaits : il le pressa de venir à Vienne, où il lui donna un appartement auprès de son palais. Servet aurait pu mener une vie douce et tranquille à Vienne, s'il se fût borné à la médecine et à ses occupations littéraires; mais toujours rempli de

ses premières idées contre la religion, il ne laissait échapper aucune occasion d'établir son malheureux système. Il s'avisait d'écrire à Calvin sur la Trinité. Il avait examiné ses ouvrages; mais ne trouvant pas qu'ils méritassent les éloges emphatiques que les réformés en faisaient, il consulta l'auteur, moins pour l'avantage de s'instruire que pour avoir le plaisir de l'embarrasser. Il envoya de Lyon trois questions à Calvin. Elles roulaient sur la divinité de Jésus-Christ, sur la régénération et sur la nécessité du baptême. Calvin lui répondit. Servet réfuta sa réponse avec beaucoup de hauteur. Calvin répliqua avec vivacité. De la dispute il passa aux injures, et des injures à la haine la plus implacable. Il eut par trahison les feuilles d'un ouvrage que Servet faisait imprimer secrètement. Il les envoya à Vienne avec les lettres qu'il avait reçues de lui, et son adversaire fut arrêté. Servet, s'étant échappé peu de temps après de la prison, se sauva à Genève, où Calvin fit procéder contre lui avec toute la rigueur possible. A force de presser les juges, d'employer le crédit de ceux qu'il dirigeait, de crier et de faire crier que *Dieu demandait le supplice de cet antitrinitaire*, il le fit brûler vif en 1553. « Comment les magistrats de Genève, dit l'auteur du *Dictionnaire des hérésies*, qui ne reconnaissent point de juge infailible du sens de l'Ecriture, pouvaient-ils condamner au feu Servet, parce qu'il y trouvait un sens différent de Calvin? Dès que chaque particulier est maître d'expliquer l'Ecriture comme il lui plait sans recourir à l'Eglise, c'est une grande injustice de condamner un homme qui ne veut pas déferer au jugement d'un enthousiaste, qui peut se tromper comme lui. » (Voyez LENTULUS Scipion, MÉLANCHTHON.) Cependant Calvin osa faire l'apologie de sa conduite envers Servet. Il entreprit de prouver qu'il fallait faire mourir les hérétiques. Cet ouvrage, traduit par Colladon, l'un des juges du téméraire Aragonais (Genève, 1560, in-8), a fourni aux catholiques un argument invincible, *ad hominem*, contre les protestants, lorsque ceux-ci leur ont reproché de faire mourir les calvinistes en France. Grotius convient de bonne foi qu'à cet argument il n'y a rien à opposer. Ce qu'il y a encore de remarquable, c'est que les ministres de Zurich, Bâle, Berne et Schaffouse, consultés sur cette affaire après la détentation de Servet et avant sa condamnation, répondirent unanimement que l'accusé méritait la mort. Bèze, dans la *Vie* de Calvin, a prétendu justifier cet hérés-

siarque, sur ce que Servet était un impie, et non pas simplement un hérétique : « Mais toute hérésie, dit l'abbé Bérault, n'est-elle pas une impiété, en ce qu'elle s'attaque à Dieu et aux choses saintes ? Et, sans parler de bien des articles où erre Calvin sur la Divinité même, n'est-il jamais hérésie plus féconde que le calvinisme en impiétés, en blasphèmes, en sacrilèges, en attentats de toute énormité contre les mystères les plus révérends dans tous les âges de l'Eglise ? » Servet a composé plusieurs ouvrages contre le mystère de la Trinité ; mais ses livres, ayant été brûlés à Genève et ailleurs, sont devenus fort rares. On trouve surtout très-difficilement l'ouvrage publié sous le titre *De Trinitatis erroribus libri VII per Michaelum Servet, alias Reves, ab Aragoniâ Hispanum*. L'original de cet écrit impie fut imprimé à Haguenau, en 1531, in-8, mais sans marquer la ville. Servet y attaque la Trinité, et suit à peu près l'hérésie de Paul de Samosate, de Photin, etc., en distinguant Jésus-Christ du Verbe divin ; mais il s'exprime là-dessus d'une manière obscure et embarrassée. Ce volume, qui est imprimé en caractères italiques, fut suivi de deux autres traités sous ce titre : *Dialogorum de Trinitate libri II*, 1532, in-8 ; *De Justitiâ regni Christi, capitula quatuor, per Michaelum Servetum, alias Reves, ab Aragoniâ Hispanum, anno 1532*, in-8. Dans l'avertissement qu'il a mis au devant de ses *Dialogues*, il rétracte ce qu'il avait dit dans ses sept livres de la Trinité. Ce n'est pas qu'il eût changé de sentiment, car il le confirme de nouveau dans ses *Dialogues* ; mais parce qu'ils étaient mal écrits, et qu'il s'y était expliqué d'une manière barbare. Servet paraît dans tous ses livres un pédant opiniâtre, qui fut la victime de ses folies et la dupe d'un prétendu réformateur cruel. On a encore de lui : une *Edition de la Version de la Bible de Santès-Pagnin*, avec une *Préface* et des *Scholies*, sous le nom de *Michael Villanovanus*. Cette Bible, imprimée à Lyon en 1542, in-fol., fut supprimée, parce qu'elle est marquée au coin de ses autres ouvrages. On y voit un homme qui n'a que des idées confuses sur les matières qu'il traite. Un passage de la description de la Judée, qui se trouvait dans la 1^{re} édition à la tête de la douzième carte, forma un chef d'accusation contre lui dans le procès qui lui fut intenté à Genève. Il tâche d'infirmer tout ce que l'Ecriture a dit sur la fertilité de la Palestine ; et cela parce qu'aujourd'hui ce pays n'a plus le même air de fertilité et d'abon-

dance : comme si les terres es plus fécondes, devenues désertes et incultes, devaient produire les mêmes richesses, et que les montagnes dépouillées du sol végétal pouvaient être autre chose que des masses de pierres (voyez une *Dissertation* sur cette matière dans le *Journal historique et littéraire*, 1^{er} avril 1779, page 488 ; et les *Lettres de quelques Juifs*, par l'abbé Guénée). Ces progrès de l'erreur, qui par degrés portèrent Servet à se soulever ouvertement contre les Livres saints, dont il avait réclamé l'autorité en faveur de ses premières opinions, sont bien propres à vérifier l'observation que des philosophes, non suspects, ont faite sur l'impossibilité de fixer ses idées en matière de dogme, quand une fois on s'est soustrait au joug de l'Eglise, et détaché du corps des fidèles. « La religion catholique, apostolique et romaine est incontestablement la seule bonne, la seule sûre et la seule vraie. Mais cette religion exige en même temps de ceux qui l'embrassent la soumission la plus entière de la raison. Lorsqu'il se trouve dans cette communion un homme d'un esprit inquiet, remuant et difficile à contenter, il commence d'abord à s'établir juge de la vérité des dogmes qu'on lui propose à croire ; et ne trouvant point dans cet objet de la foi un degré d'évidence que leur nature ne comporte pas, il se fait protestant. S'apercevant bientôt de l'incohérence des principes qui caractérisent le protestantisme, il cherche dans le socinianisme une solution à ses doutes et à ses difficultés, et il devient socinien. Du socinianisme au déisme il n'y a qu'une nuance très-imperceptible, et un pas à faire ; il le fait. Mais comme le déisme n'est lui-même qu'une religion inconséquente, il se précipite insensiblement dans le pyrrhonisme : état violent, et aussi humiliant pour l'amour-propre qu'incompatible avec la nature de l'esprit humain. Enfin il finit par tomber dans l'athéisme. » *Dict. encycl.*, art. *Unitaires*, tom. 47, pag. 200, édition de Neuchâtel, 1765 (voyez MÉLANGTHON, LENTULUS Scipion, VORSTIUS Conrad) ; *Christianismi restitutio*, Vienne, 1553, in-8. Cet ouvrage rempli d'erreurs sur la Trinité, et dont on ne connaît qu'un exemplaire, qui était dans la bibliothèque du duc de la Vallière, renferme les trois traités publiés en 1531 et 1532, avec quelques traités nouveaux ; sa propre *Apologie* en latin, contre les médecins de Paris, laquelle fut supprimée avec tant d'exactitude, qu'on n'en trouve plus d'exemplai-

res. Postel, aussi fanatique que lui, a pris sa défense dans un livre singulier et peu commun, qui est resté manuscrit, sous ce titre : *Apologia pro Serveto, de animâ mundi, etc.; Ratio Syruporum*, Paris, 1537, in-8. Servet n'était pas sans mérite, considéré comme médecin. Il remarque, dans un des traités de sa *Christianismi restitutio*, que toute la masse du sang passe par les poumons, par le moyen de la veine et de l'artère pulmonaires. Cette observation fut le premier pas vers la découverte de la circulation du sang, que quelques auteurs lui ont attribuée; mais cette vérité, confusément connue par Servet, ne fut bien développée que par le P. Fabri et par Harvey. (Voyez ces noms.) Mosheim a écrit en latin l'*Histoire* de ses délires et de ses malheurs, Helmstadt, 1728, in-4; elle se fait lire avec plaisir, par les détails curieux qu'elle renferme. On trouvera de grands détails sur la vie et les écrits de Servet dans les ouvrages suivants : *Servetianismus*, par Vigand, Königsberg, 1575, in-8; *Bibliotheca antitrinitarum*, de Sand, Freistadt (Amsterdam), 1684, in-8; *Historia Serveti*, par Boysen, Wittenberg, 1712, in-4; *Histoire impartiale de Michel Servet*, Londres, 1724, in-8, en anglais; *Historia Serveti*, par Alhvoerde, Helmstadt, 1727, in-4; *Essai d'une Histoire complète et impartiale des hérétiques*, par Mosheim, ibid., 1748, in-4, en allemand; *Recherches sur le célèbre médecin espagnol Michel Servet*, par le même, ibid., 1750, in-4, en allemand, réimprimé in-8, avec plusieurs pièces. (Voyez aussi *Bibliotheca Bunsiana*, tom. 4, partie 2, et dans l'*Histoire des sectes religieuses* de l'abbé Grégoire. Il faut lire la plupart de ces ouvrages avec défiance.)

SERVIEN (Abel), marquis de Sablé, né en 1593 à Grenoble, d'une ancienne famille du Dauphiné, fut d'abord avocat-général au Parlement de sa ville natale (1616). Appelé l'année suivante à l'Assemblée des notables qui se tint à Rouen, il obtint en 1618 la place de conseiller d'Etat, et en 1624 celle de maître des requêtes de l'hôtel du roi. En 1627, il fut envoyé en Guyenne, en qualité d'intendant de justice, police et finances. Après l'avoir chargé de diverses missions dont il s'acquitta avec habileté, Louis XIII lui donna la place de secrétaire d'Etat de la guerre, après la mort de Beaucerc d'Achères, et le chargea, avec le maréchal de Thoyras, de négocier avec l'empereur Ferdinand II le rétablissement de la paix en Italie. Dès que cette affaire fut terminée, il reprit les fonctions de sa

charge; mais, contrarié par le cardinal de Richelieu, il donna sa démission et se retira dans sa terre de Sablé en Anjou. A la mort du cardinal, il fut rappelé pour régler quelques points en contestation dans les Provinces-Unies, fut envoyé à Munster avec le comte d'Avaux, et prépara le traité de Westphalie, qui fut signé en 1648. En 1649 on lui conféra le brevet de ministre; en 1661, le titre de trésorier et de chancelier de l'Ordre du Saint-Esprit. Plus tard il obtint la charge de surintendant des finances qu'il conserva jusqu'à sa mort arrivée à Meudon en 1669. Dans toutes ces négociations, il montra beaucoup de fermeté et de caractère. On lui reproche même d'avoir porté sa fermeté jusqu'à l'opiniâtreté. On a de lui des *Lettres*, imprimées avec celles du comte d'Avaux, en 1650, à Cologne, in-8. On trouvera de grands détails sur la dernière mission de Servien, dans les deux *Histoires des négociations de Westphalie*, dont l'une est du Père Bougeant, français et catholique; l'autre de Schiller, protestant et allemand.

SERVILIUS ISAURICUS, d'une ancienne famille originaire d'Albe, établie à Rome sous Numa, fut nommé consul l'an 78 avant J.-C. A cette époque, les pirates s'étaient organisés comme les flibustiers dans les temps modernes; ils avaient des flottes, des ports et des villes qui leur appartenaient et infestaient les côtes de la Grèce. Servilius leur fit la guerre, les battit plusieurs fois, s'empara de leurs villes, et reçut le titre d'*Isauricus*, du nom d'Isaure, qui était la plus importante. On lui accorda en outre les honneurs du triomphe, et il fut ensuite nommé censeur. On cite de lui un trait qui mérite d'être conservé. Il passait sur la place publique pendant qu'on faisait le procès à un accusé; Servilius s'approche et dit aux juges : « Je ne connais pas cet homme, je ne sais pourquoi il est accusé; mais je l'ai rencontré un jour dans un chemin étroit, moi à pied, lui à cheval; non seulement il ne descendit point de cheval, mais il passa outre sans me donner le moindre signe d'attention. C'est à vous de voir si ce fait mérite que vous y ayez égard. » Alors les juges ne voulurent pas même entendre la défense de l'accusé, et le condamnèrent à l'unanimité. On peut apprécier par là quelle différence il y avait entre les mœurs républicaines des Romains et les nôtres. Servilius mourut l'an 48 avant J.-C., à l'âge de 90 ans.

SERVIN (Louis), avocat-général au Parlement de Paris, sous Henri IV, et conseiller d'Etat, se fit connaître de bonne

heure par ses talents et par un zèle qui alla quelquefois jusqu'au fanatisme. On recueillit à Paris ses *Plaidoyers* et ses *Harangues*, qui sont remplis d'une érudition indigeste, sans choix et sans but. On y trouve digressions sur digressions, et une foule de citations inutiles. Les injures et les calomnies dont ils sont farcis leur ont mérité la censure de la Sorbonne. Ils s'opposait souvent aux volontés les plus expresses de son souverain. « Le roi (dit « Dupleix dans l'*Histoire de Henri-le-Grand*, page 349), en ayant eu avis, « le manda au Louvre, le tança àpre-ment de son obstination, et lui com-« manda de se comporter tout autrement, « sous peine d'encourir son indignation « et sa disgrâce. » Louis XIII ayant tenu un lit de justice le 6 mars 1626, pour faire enregistrer quelques édits bursaux, l'avocat-général, après avoir parlé fortement contre ces édits, commença une digression sur les Jésuites, objet de sa haine et de sa caustique éloquence. Ce morceau avait été annoncé avec bruit, et fixait l'attention de tout le monde : « Mais à peine y fut-il, dit d'Avrigny, « qu'on cessa de l'entendre, tant sa lan-« gue embarrassée embrouillait la pa-« role. Un moment après, il tomba aux « pieds du procureur-général, frappé « d'une apoplexie qui ne lui laissa que « bien peu de moments pour se disposer « à aller paraître devant celui qui juge « les juges de la terre, si même il n'ex-« pira pas sur-le-champ, comme le mar-« quent quelques relations. » Indépen-« damment de ses *Plaidoyers* qui ont pour titre : *Actions notables et plaidoyers accom-« pagnés de quelques autres pièces cu-« rieuses*, 1631, in-4, et 1640, in-fol., on a de lui : *Vindiciæ secundum liber-« tatem Ecclesiæ Gallicanæ*, et *Defensio regii status*, etc. (en faveur de Henri IV), Tours, 1590; Genève, 1593, in-8; *Pro libertate status et reipublicæ Venetorum*, 1606, etc.

SERVIUS-TULLIUS, 6^e roi des Romains, était fils d'Ocresia, esclave, qui sortait d'une bonne famille de Corniculum au pays Latin. Ses talents donnèrent de bonne heure des espérances qui ne furent pas trompeuses. Il devint gendre de Tarquin-l'Ancien, dans le palais duquel il avait été élevé. Après la mort de son beau-père, il monta sur le trône l'an 577 avant J.-C. Le nouveau monarque se signala comme guerrier et comme législateur. Il vainquit les Véiens et les Toscans, institua le dénombrement des Romains, dont le nombre se trouva, dit-on, alors de 84,000 (mais il faut se souvenir

exagérés), établit la distinction des rangs et des centuries entre les citoyens, régla la milice, et augmenta l'enceinte de la ville de Rome, en y renfermant les monts Quirinal, Viminal et Esquilin. Il fit bâtir un temple de Diane sur le mont Aventin, et donna sa fille Tullia en mariage à Tarquin-le-Superbe, qui devait lui succéder. Ce prince, impatient de régner, fit assassiner Servius-Tullius, l'an 533 avant J.-C., et monta sur le trône. Tullia, loin d'être touchée d'un attentat si horrible, fit passer son char sur le corps de son père, encore sanglant et étendu au milieu de la rue : c'était la rue Cyprienne, qui porta depuis le nom de la rue Scélérate. Servius fut d'autant plus regretté, qu'il avait toutes les qualités d'un grand prince. Il fut le premier des rois de Rome qui fit marquer la monnaie à un certain coin. Elle porta d'abord l'image d'une brebis, d'où vient, dit-on (à *pecude*), le mot de *pecunia*.

SERVIUS-SULPICIUS - RUFUS, excellent jurisconsulte du temps de Cicéron, homme recommandable par sa vertu et par ses autres qualités, fut élevé au consulat l'an 51 avant J.-C. On a de lui une très-belle *Lettre*, pleine de bonne philosophie, écrite à Cicéron pour le consoler de la mort de sa fille Tullie; elle se trouve dans le recueil des *Épîtres* de Cicéron.

SERVIUS (Honoratus Maurus), grammairien latin du 6^e siècle, laissa de savants *Commentaires* sur Virgile, imprimés dans le *Virgile* d'Etienne, 1532, in-fol. Les commentateurs modernes y ont beaucoup puisé. Quelques savants prétendent que nous n'en avons plus que des extraits. Il avait composé d'autres ouvrages moins importants.

SÉSAC, roi d'Egypte, donna retraite dans ses Etats à Jéroboam qui fuyait devant Salomon. Ce prince fit ensuite la guerre à Roboam. (Voyez ce nom.) L'histoire ne nous apprend pas ce qu'il fit, ou ce qui lui arriva dans la suite.

SÉSOSTRIS, roi d'Egypte, vivait (à ce que l'on dit) quelques siècles avant la guerre de Troie. Son père, ayant conçu le dessein d'en faire un conquérant, fit amener à la cour tous les enfants qui naquirent le même jour. On les éleva avec le même soin que son fils. Ils furent surtout accoutumés, dès l'âge le plus tendre, à une vie dure et laborieuse. Ces enfants devinrent de bons ministres et d'excellents officiers; ils accompagnèrent Sésostris dans toutes ses campagnes. Ce jeune prince fit son apprentissage dans une guerre contre les Arabes, et cette nation, jusqu'alors indomptable, fut sub-

juguée. Bientôt il attaqua la Libye, et soumit la plus grande partie de cette vaste région. Sésostris, ayant perdu son père, osa prétendre à la conquête du monde. Avant que de sortir de son royaume, il le divisa en trente-six gouvernements, qu'il confia à des personnes dont il connaissait le mérite et la fidélité. L'Éthiopie, située au midi de l'Égypte, fut le premier objet de son ambition. Les villes placées sur le bord de la mer Rouge, et toutes les îles, furent soumises par son armée de terre. Il parcourt et subjugue l'Asie avec une rapidité étonnante; il pénétre dans les Indes plus loin qu'Hercule et que Bacchus, plus loin même que ne fit depuis Alexandre. Les Scythes, jusqu'au Tanais, l'Arménie et la Cappadoce, reçoivent sa loi. Il laisse une colonie dans la Colchide; mais la difficulté des vivres l'arrêta dans la Thrace, et l'empêcha de pénétrer plus avant dans l'Europe. De retour dans ses États, il eut à souffrir de l'ambition d'Armaïs, régent du royaume pendant son absence; mais il tira vengeance de ce ministre insolent. Tranquille alors dans le sein de la paix et de l'abondance, il s'occupa à des travaux dignes de son loisir. Cent temples fameux furent les premiers monuments qu'il érigea en actions de grâces aux dieux. On construisit dans toute l'Égypte un nombre considérable de hautes levées, sur lesquelles il bâtit des villes pour servir d'asile durant les inondations du Nil. Il fit aussi creuser des deux côtés du fleuve, depuis Memphis jusqu'à la mer, des canaux pour faciliter le commerce, et établit une communication aisée entre les villes les plus éloignées. Enfin, devenu vieux, il se donna lui-même la mort. Au reste, le temps où l'on place Sésostris est si éloigné de nous, qu'il est prudent de ne rien assurer et de ne rien croire légèrement sur les établissements et les conquêtes de ce monarque. L'abbé Guérin du Rocher a rapproché en détail le règne de Sésostris de la vie de Jacob, père des Israélites, dans son *Histoire véritable des temps fabuleux*. Il prouve, par tous les moyens que peut fournir une érudition vaste, profonde et lumineuse, que ces deux noms désignent un seul et même homme, et que la fable de l'un est greffée sur l'histoire de l'autre. On peut consulter encore un ouvrage intitulé: *Hérodote, historien du peuple hébreu, sans le savoir*. (Voy. LAVAUR.) Fénélon, dans son *Télémaque*, et Bossuet, dans sa *Politique sacrée*, ont tracé les principaux traits du règne de Sésostris.

SESTINI (l'abbé Dominique), célèbre numismate, né à Florence en 1750. Il

voyagea d'abord en Italie, en Sicile, à Malte, et passa ensuite dans le Levant, alla à Smyrne et à Constantinople. L'ambassadeur anglais près la Sublime-Porte, sir R. Ainslie, occupé de former un médaillier, fut charmé de son instruction et se l'attacha. Après avoir consacré seize années à rassembler des médailles dont il fit graver les plus curieuses, il voulut connaître les principales collections numismatiques, et voyagea en Europe. Le roi de Prusse le nomma intendant de son Musée; il vint en 1810 à Paris, et en 1812 la princesse Elisa, qui régnait alors en Toscane, le choisit pour son bibliothécaire. Le grand-duc Ferdinand, en rentrant dans ses États, le maintint dans cet emploi, et le nomma en outre professeur honoraire de l'Université de Pise. Sestini est mort en 1832, à Florence; l'académie des Inscriptions de Paris l'avait admis au nombre de ses membres correspondants. On a de lui: *Dissertazione intorno al Virgilio di Apriano*, Florence, 1774, in-4; *Della peste di Constantinopoli del 1778*, Yverdon (Florence), 1779, in-42; *Lettere odejuriche, ossia viaggio per la penisola di Cisico, etc.*, Livourne, 1785, 2 vol. in-8, traduit en français; *Viaggio di Constantinopoli à Bassora*, Yverdon (Livourne), 1768, in-8, traduit en français; *Viaggio di ritorno di Bassora à Constantinopoli*, ibid., 1788, in-8, traduit en français; *Viaggio curioso scientifico antiquario per la Valachia, Transylvania e Ungheria fino à Vienna*, Florence, 1815, in-8; *Dissertazione sopra alcune monete armene de' principi rupinesi*, Livourne, 1792, in-4, fig.; *Descriptio nummorum veterum, etc.*, Leipsick, 1796, in-4, fig.; *Catalogus nummorum veterum musæi Arigomani*, Berlin, 1805, in-fol.; *Descriptio numismatum à musæo, olim abbatibus de Campo, postea marchionali d'Estrées, etc.*, ibid., 1808, in-4, fig.; *Illustrazione d'un vaso antico di Vetro*, Florence, 1812, in-4, fig.; *Dissertazione sopra le medaglie antiche relative alla confederazione degli Achei*, Milan, 1817, in-4, fig.; *Descrizione degli stateri antichi*, Florence, 1817, in-4, fig.; *Descrizione delle medaglie Ispane e Celtibere del musæo Alden*, ibid., 1818, in-4; *Descrizione de alcune medaglie greche del musæo del principe di Danimarca*, ibid., 1821, in-4; *Systema geographicum numismaticum*, 16 vol. in-fol. Cet ouvrage est le fruit de cinquante années de soins et de recherches.

SETH, troisième fils d'Adam et d'Eve, naquit l'an 3864 avant J.-C. Il eut pour fils Enos, à l'âge de 105 ans, et vécut

en tout 912 ans. On a débité bien des choses sur ce saint patriarche, qui ne sont pas appuyées sur l'écriture. Joseph parle de ses enfants, qui se distinguèrent dans la science de l'astronomie, et qui gravèrent sur deux colonnes, l'une de brique et l'autre de pierre, des avis importants touchant les révolutions que la terre devait essuyer. Scipion Maffei a écrit contre la réalité de ces deux colonnes; mais le Père Troilo (*Philos. Inst. Mutinae*, 1774) l'a défendue avec force. Bailly la regarde également comme incontestable. « Les anciens, dit-il, avaient appris d'Adam que le monde périrait par l'eau et par le feu; la peur qu'ils eurent que cette science ne se perdît avant que les hommes en fussent instruits, les porta à bâtir deux colonnes, sur lesquelles ils gravèrent les connaissances qu'ils avaient acquises, etc. » (*Histoire de l'Astron. anc.*, liv. 1.) Il y a eu des hérétiques nommés *sethéens*, qui prétendaient que Seth était le Christ, et que ce patriarche, après avoir été enlevé du monde, avait paru de nouveau d'une manière miraculeuse sous le nom de Jésus-Christ.

SETTALA (Manfred), savant italien, fils de Louis *Septalius*, célèbre médecin, dont il nous reste quelques ouvrages, naquit à Milan en 1600. Il étudia successivement à Pavie, à Sienne et à Pise, et fit de si rapides progrès, qu'à sa 18^e année il passait déjà pour un prodige de savoir. Ferdinand II, grand-duc de Toscane, voulut le connaître, lui accorda son estime, et lui offrit une place honorable et lucrative dans ses Etats. Settala, désirant voyager pour s'enrichir de nouvelles connaissances, ne put accepter les offres de ce prince. Il visita la Sicile, Chypre, Candie, Constantinople, parcourut l'Égypte, l'Asie-Mineure, etc., et revint à Milan en 1630. Il reprit alors l'étude avec plus de chaleur, et à 31 ans il savait la philosophie, les mathématiques, les antiquités, la chimie, la musique, les langues latine, grecque, arménienne, le français, l'espagnol et l'anglais. Il embrassa l'état ecclésiastique, et le cardinal Borromée, qui le protégeait, le pourvut d'un canonicat dans l'église de Saint-Nazaire. Il mourut en 1680. Ce savant estimable avait un musée très-curieux, enrichi de médailles rares, ainsi que d'instruments de physique, et de machines ingénieuses faites par lui-même. Il l'a laissé à la Bibliothèque ambrosienne.

SÈVE (Maurice de), ou SCÈVE, poète de l'époque de la renaissance, naquit à Lyon en 1540; les principales qualités de ses vers sont la grâce et le naturel.

On a de lui : *Arion*, églogue sur la mort du Dauphin; *Délie*, objet de plus hautes vertus, petit in-8, fig. Lyon, 1544, très-rare; *Saulsaye*, églogue de la vie solitaire, petit in-8, 1547; le *Microscome*, ou le *Petit monde*, petit in-4, 1562; le *Blason du front et du sourcil*.

SÉVELINGES (Charles-Louis de), littérateur et écrivain politique, né à Amiens en 1768, mort à Paris le 16 mai 1832, émigra, puis, à son retour en France, se livra à la culture des lettres, et écrivit dans le *Mercur de France*, le *Mercur étranger*, le *Journal de Paris*, la *Gazette de France*, la *Quotidienne*, etc. Il connaissait les principales langues de l'Europe, et a publié diverses *Traductions*. Sévelinges était resté attaché aux principes monarchiques. Voici la liste d'une partie de ses nombreux ouvrages : *Histoires; Nouvelles; Contes moraux; Histoire de Chinderlannes et autres chefs de brigands dits chauffeurs; Mémoires inédits et correspondance secrète du cardinal Dubois; Histoire de la captivité de Louis XVI et de sa famille*, etc. Sévelinges fut un des collaborateurs de la *Biographie* de Michaud, à laquelle il a fourni des articles importants, tels que *Henri VIII, Jacques I^{er}, Jacques II, Haydn*.

SÉVÉRA (Julia-Aquilia), 2^e femme d'Héliogabale, était une vestale, qu'il épousa malgré les lois de la religion romaine. Son père, qui se nommait Quintus-Aquilius Sabinus, avait été deux fois consul. Quoique Sévéra fût d'une figure touchante et pleine de grâces, elle ne put fixer le cœur inconstant de son époux. Il la renvoya à sa famille, et, ayant éprouvé de nouveaux dégoûts avec d'autres femmes, il la reprit et la garda jusqu'à sa mort, arrivée l'an 222 de l'ère chrétienne.

SÉVÉRA (Valéria), première femme de Valentinien 1^{er} et mère de Gratien, se déshonora par son avarice. Elle mit à prix toutes les grâces de la cour. Valentinien, instruit de ses exactions, la répudia, et se remaria. L'exil de Sévéra dura jusqu'à la mort de ce prince. Gratien, son fils, la rappela à la cour, et la rétablit dans les honneurs de son premier rang : il se fit un devoir de la consulter; et comme elle avait de l'esprit et un jugement sain, ses avis lui furent salutaires. C'était d'après son conseil que Valentinien, au lieu de commencer par donner à Gratien la qualité de César, suivant l'usage observé par ses prédécesseurs, l'avait fait reconnaître empereur, dès qu'il eut passé par d'autres dignités. Ainsi l'empire fut assuré à Gratien, qui le méritait d'ailleurs par ses talents et ses vertus.

SÈVÈRE (Lucius-Cornélius), poète latin, sous le règne d'Auguste, l'an 25 avant J.-C., fut distingué de la foule des poètes médiocres. Il a paru en 1715, à Amsterdam, in-12, une belle édition du poème l'*Æna*, et de quelques fragments. Elle avait été précédée par une autre, in-8, en 1703.

SÈVÈRE I^{er} (Lucius-Septimius), empereur romain, naquit à Leptis en Afrique, l'an 146 de J.-C., d'une famille illustre. Il y eut peu de grandes charges chez les Romains qu'il n'exercât avant que de parvenir au comble des honneurs; car il avait été questeur, tribun, proconsul et consul. Il s'était acquis une grande réputation à la guerre, et personne ne lui contestait la valeur et la capacité. On remarquait en lui un esprit étendu, propre aux affaires, entreprenant, et porté aux grandes choses. Il était habile et adroit, vif, laborieux, vigilant, hardi, courageux et plein de confiance: au reste, fourbe, dissimulé, menteur, perfide, parjure, avide, rapportant tout à lui-même, prompt, colère et cruel. Sévère fut disgracié sous Commode, après la mort de Marc-Aurèle; mais bientôt il fut élevé au consulat et eut le commandement des légions de l'Illyrie. Pertinax succéda à Commode: le premier ayant été assassiné par les prétoriens, l'empire fut mis à l'encan; le plus riche acheteur fut Didier-Julien, et il monta sur le trône. Sévère prétendit vouloir venger Pertinax, alors gouverneur de l'Illyrie; il fit révolter ses troupes, l'an 193 de J.-C. Arrivé à Rome, il se défit de Julien et de Niger ses compétiteurs, fit mourir plusieurs sénateurs qui avaient suivi leur parti, en relégua d'autres, et confisqua leurs biens. Il alla ensuite assiéger Bysance par mer et par terre, et s'en étant rendu maître, il la livra au pillage; de là il passa en Orient, en soumit la plus grande partie, et punit les peuples et les villes qui avaient embrassé le parti de Niger. Il se proposait d'attaquer les Parthes et les Arabes; mais il pensa que tant qu'Albin, qui commandait dans la Grande-Bretagne, subsisterait, il ne serait pas maître absolu de Rome. Il le déclara ennemi de l'empire, marcha contre lui, et le rencontra près de Lyon. La victoire fut longtemps indécise; mais Sévère la remporta, l'an 197 de J.-C., et Albin fut tué. Le vainqueur vint voir le corps de son ennemi, et le fit fouler aux pieds par son cheval. Cet usage de la victoire prouve qu'il n'était pas digne de vaincre. Peu après il fit mourir la femme et les enfants d'Albin, et fit jeter leurs cadavres dans le Tibre.

Il lut les papiers de cet infortuné, et fit périr tous ceux qui avaient embrassé son parti. Les premiers personnages de Rome et quantité de dames de distinction furent enveloppés dans ce massacre. Il marcha ensuite contre les Parthes, prit Séleucie et Babylone, et alla droit à Ctésiphon qu'il prit vers la fin de l'automne, après un siège très-long et très-pénible. Il livra cette ville au pillage, fit tuer tous les hommes qu'on y trouva, et emmena prisonniers les femmes et les enfants. Il se fit donner, pour cette victoire, le nom de *Parthique*. Le barbare vainqueur marcha alors vers l'Arabie et la Palestine, et pardonna à ce qui restait de partisans de Niger. Il excita une cruelle persécution contre les chrétiens; c'est la cinquième dont il soit fait mention dans les fastes de l'Eglise. Il y eut un grand nombre de martyrs dans toutes les provinces de l'empire; mais les progrès du Christianisme n'en furent que plus rapides. Il passa ensuite en Egypte, visita le tombeau du grand Pompée, accorda un sénat à ceux d'Alexandrie, se fit instruire de toutes les religions du pays, fit ôter tous les livres qui étaient dans les temples, et les fit mettre dans le tombeau d'Alexandre-le-Grand, qui fut fermé pour que personne ne vit dans la suite ni le corps de ce héros, ni ce que contenaient ces livres. Les peuples de la Grande-Bretagne ayant de nouveau pris les armes l'an 208, Sévère y vola pour les réduire. Après les avoir domptés, il y fit bâtir en 210 un grand mur, qui traversait l'île, dont il reste encore, dit-on, des vestiges. Cependant il tomba malade au milieu de ses conquêtes. Les uns attribuèrent cette maladie aux fatigues qu'il avait essuyées; les autres, au chagrin que lui avait causé son fils aîné Caracalla, qui, étant à cheval derrière lui, avait voulu le tuer d'un coup d'épée. Ceux qui les accompagnaient, voyant Caracalla lever le bras pour frapper Sévère, poussèrent un cri qui l'effraya et l'empêcha de porter le coup. Sévère se retourna, vit l'épée nue entre les mains de son fils parricide, et s'aperçut de son dessein; mais il ne dit rien, et finit ce qu'il lui avait à faire. Lorsqu'il fut rentré à la maison où il logeait, il fit venir Caracalla dans sa chambre, et lui dit, en lui présentant une épée: « Si vous voulez me tuer, exécutez votre dessein, à présent que vous ne serez vu de personne. » Les légions ayant proclamé son fils peu de temps après, il fit trancher la tête aux principaux rebelles, excepté à son fils; ensuite portant la main à son front, et regardant Caracalla d'un air impérieux: « Apprenez, lui dit-il, que

« c'est la tête qui gouverne et non pas les pieds ; » faisant allusion à la goutte dont il était tourmenté. Comme sa mort approchait, il s'écria : « J'ai été tout ce qu'un homme peut être ; mais que me servent aujourd'hui ces honneurs ? » Les douleurs de la goutte augmentant, sa fermeté ordinaire l'abandonna. Aurelius-Victor rapporte, qu'après avoir vainement demandé du poison, il mangea exprès si avidement des mets indigestes, qu'il en mourut à York, l'an 211, à 66 ans. Il avait écrit lui-même l'histoire de sa vie, dont il ne nous reste rien. Ce siècle était si déréglé, que, sous le seul règne de cet empereur, on fit le procès à 3,000 personnes accusées d'adultère. Caracalla et Géta, ses fils, lui succédèrent.

SÈVÈRE II (Flavius-Valérius-Severus), empereur romain, d'une famille inconnue de l'Illyrie, était adonné au vin et aux femmes ; sa passion pour le vin fut la cause de son élévation. Maximien-Galère, qui avait le même vice, le fit nommer César, en 305, par Maximien-Hercule. Maxence ayant pris le titre d'empereur à Rome, en 307, Sévère marcha contre lui ; ayant été abandonné d'une partie des siens, il fut obligé de se renfermer dans Ravenne. Maximien-Hercule, qui, après avoir abdiqué l'empire, l'avait repris, vint l'y assiéger. Sévère se rendit à lui, espérant qu'on lui conserverait la vie ; le barbare vainqueur lui fit ouvrir les veines, en avril 307. Il laissa un fils, que Licinius fit mourir.

SÈVÈRE III (Livius), empereur romain, d'une famille de Lucanie, fut salué empereur d'Occident, dans Ravenne, après la mort de Majorien, en novembre 461. Le sénat approuva cette élection, avant d'avoir eu le consentement de Léon, empereur d'Orient ; mais le nouveau César n'eut pas le temps de rien entreprendre. Le général Ricimer, qui, pour régner sous son nom, lui avait fait donner la couronne, le fit, dit-on, empoisonner. Sévère ne fut qu'un fantôme qui viola la justice et les lois, et qui se plongeait dans la mollesse, tandis que Ricimer avait réellement l'autorité suprême.

SÉVERIN, romain, élu Pape après Honorius I^{er}, au mois de mai 640, ne tint le siège que 2 mois et 4 jours, étant mort le 4^{er} août de la même année. Il se fit estimer par sa vertu, sa douceur et son amour pour les pauvres.

SÉVERINE (Ulpia-Severina), femme de l'empereur Aurélien, était fille d'Ulpian Critinus, grand capitaine qui descendait de Trajan, dont il avait la figure, la valeur et les talents. Sa fille avait comme

lui les inclinations guerrières. Elle suivit Aurélien dans ses expéditions, et s'acquittait le cœur des soldats par ses bienfaits. Son époux exigeait d'elle qu'elle eût soin de sa maison comme une bourgeoise, et ne voulut jamais lui permettre les robes de soie. Séverine survécut à Aurélien, dont elle eut une fille qui fut mère de Sévérien, sénateur distingué sous le règne de Constantin.

SÉVIGNÉ (Marie de RABUTIN, dame de CHANTAL et marquise de), fille de Celse-Bénigne de Rabutin, baron de Chantal, Bourbilly, etc., chef de la branche aînée de Rabutin, et de Marie de Coulanges, naquit en 1627, au château de Bourbilly en Bourgogne. Elle perdit son père l'année suivante, à la descente des Anglais dans l'île de Ré, où il commandait l'escadre des gentilshommes volontaires. Elle épousa en 1644 Henri, marquis de Sévigné, qui fut tué en duel, l'an 1651, par le chevalier d'Albret : elle en eut un fils et une fille. La tendresse qu'elle porta à ses deux enfants lui fit sacrifier à leur intérêt les partis les plus avantageux. Sa fille ayant été mariée en 1669 au comte de Grignan, commandant en Provence, qui emmena son épouse avec lui, elle se consola de son absence par de fréquentes lettres. Elle mourut en 1696. M^{me} de Sévigné est principalement connue par ses *Lettres* ; elles ont un caractère si original, qu'aucun ouvrage de cette espèce ne peut lui être comparé. Ce sont des traits fins et délicats, formés par une imagination vive, qui peint tout, qui anime tout. Elle y met tant de ce beau naturel qui ne se trouve qu'avec le vrai, qu'on se sent affecté des mêmes sentiments qu'elle. On ne peut disconvenir cependant que son affection pour sa fille, quoique exprimée d'une manière très-variée, n'y soit ramenée jusqu'à la plus accablante satiété. Il est vrai encore qu'elle fait quelquefois la femme docteur, qu'elle prononce sur des matières qu'elle n'entend pas, que ses éloges et ses censures ne sont pas toujours exempts de l'esprit de parti ; mais quoiqu'elle ait paru s'intéresser à celui qui dès lors portait le trouble dans l'Eglise, il s'en faut de beaucoup qu'elle en approuvât les maximes et l'absurde doctrine de la prédestination. « Je lis, dit-elle dans une de ses lettres, l'Ecriture-Sainte, qui prend l'affaire depuis Adam. « J'ai commencé par cette création du monde que vous aimez tant : cela conduit jusqu'après la mort de Notre-Seigneur ; c'est une belle suite. Pour moi, je vais plus loin que les Jésuites, et voyant les reproches d'ingratitude,

« les punitions horribles dont Dieu menace et afflige son peuple, je suis persuadée que nous avons notre liberté tout entière, que par conséquent nous sommes très-coupables, et méritons bien le feu et l'eau dont Dieu se sert quand il lui plaît. » Nous allons citer les jugements de quelques critiques sur M^{me} de Sévigné. « Si le plus grand éloge d'un livre est d'être beaucoup relu, qui l'a été plus que les *Lettres de M^{me} de Sévigné* ? Elles sont de toutes les heures ; à la ville, à la campagne, en voyage, on les lit partout. N'est-ce pas un livre précieux que celui qui vous amuse, vous intéresse, et vous instruit presque sans demander aucune attention ? Rien n'est égal à la vivacité de ses tournures et au bonheur de ses expressions. Elle est toujours affectée de ce qu'elle dit et de ce qu'elle raconte ; elle peint comme si elle voyait, et l'on croit voir ce qu'elle peint. Voyez dans ses *Lettres* la mort de Turénne, personne ne l'a pleuré de si bonne foi ; mais aussi personne ne l'a tant fait pleurer (Laharpe). » — « M^{me} de Sévigné, avec des lettres écrites au hasard, a fait sans y penser un ouvrage enchanteur. Dans son style plein d'imagination, elle crée presque une langue nouvelle ; elle jette à tout moment de ces expressions que l'esprit ne fait pas, et qu'une âme sensible seule peut trouver ; elle donne aux mots les plus communs une physionomie et une âme. Tous ses tours de phrases sont des mouvements ; mais des mouvements abandonnés, et qui n'en ont que plus de grâce. Comme elle s'accuse, se loue, se plaint ! comme sa joie est douce et sa tristesse a de charmes ! comme elle intéresse toute la nature à sa tendresse (Thomas) ! » A ces jugements, on peut ajouter ceux de Marmontel et de l'abbé de Vauxcelles. La meilleure édition des *Lettres* de cette femme illustre est celle de Blaise, Paris, 1818, publiée par les soins de Monmerqué, 10 vol. in-8, fig., ou 12 vol. in-12. Cette édition est précédée d'une *Notice bibliographique de toutes les éditions de cet ouvrage*, et d'une *Notice* sur M^{me} de Sévigné, par de Saint-Saurin. Nous nous bornons à citer cette édition, parce que les précédentes sont moins complètes, et que celle donnée par Grouvelle est parsemée de réflexions philosophiques. Il a été donné par le même éditeur, en 1828, un *Supplément* en trois livraisons (voyez l'*Ami de la religion*, tom. 54, pag. 158). Ce *Supplément* est précieux par les nouvelles lettres que de Monmerqué y a ajoutées, et par les différentes autres additions qu'il a faites. L'abbé de Barral publia, en

1756, sous le titre de *Sevigniana*, un recueil des pensées ingénieuses, des anecdotes littéraires, historiques et morales qui se trouvent répandues dans ses *Lettres*, in-12 ; ce recueil, réimprimé en 1788, est fait sans choix et sans ordre. Il y a mis des notes satiriques, souvent calomnieuses, propres à corrompre l'histoire et à dénaturer des faits avérés. « L'esprit de secte, dit un auteur moderne, s'attache à tout : théologie, histoire, poésie, lettres, ouvrages d'hommes, de femmes, de filles, tout « lui est bon, dès qu'il dogmatise et sé-« duit. »

SÉVIN (François), philologue, né en 1682 à Villeneuve-le-Roi, dans le diocèse de Sens, membre de l'académie des Belles-Lettres, et garde des manuscrits de la bibliothèque du roi, entreprit, avec l'abbé Fourmont, en 1728, par ordre de Louis XV, un voyage à Constantinople, pour y rechercher des manuscrits ; il en rapporta environ 600. On a de lui une *Dissertation* curieuse sur *Menès, premier roi d'Egypte*, in-12, et plusieurs écrits dans les *Mémoires* de l'académie des Inscriptions, qui le perdit en 1741. On a publié en l'an X, à Paris, les *Lettres de l'abbé Sévin sur son royaume*, dont on trouve la relation dans les *Mémoires* que nous venons d'indiquer. Son *Eloge*, par de Boze, se trouve dans le 16^e volume des *Mémoires* de l'académie des Inscriptions.

SEVOY (François-Hyacinthe) naquit à Jugon en Bretagne en 1707, entra, l'an 1760, dans la congrégation des Eudistes, à l'âge de 23 ans, et s'y distingua par une grande application à l'étude. Après qu'il eut professé avec succès la philosophie et la théologie dans plusieurs maisons de sa congrégation, on le chargea de la conduite du séminaire de Blois, qu'il gouverna quelque temps. Mais ce genre d'occupation ne s'accommodant pas avec ses goûts, il obtint d'être dispensé de toutes sortes d'emplois, et préféra l'état de simple particulier pour se consacrer entièrement à l'étude. Nous devons à ses veilles un ouvrage intitulé : *Devoirs ecclésiastiques*, Paris, 4 vol. in-12. C'est le résultat des conférences et des instructions qu'il donnait de temps en temps aux jeunes ecclésiastiques. Le premier volume, 1760, est une introduction au sacerdoce ; les 2^e et 3^e volumes, 1762, contiennent une retraite pour les prêtres ; le 4^e traite des vices que les ministres doivent éviter, et des vertus qu'ils doivent pratiquer. Ce dernier ne parut qu'après la mort de l'auteur, arrivée, au séminaire de Rennes, en 1765. En gé-

néral, les matières y sont traitées avec exactitude et solidité. Le style en est concis, nerveux et plein de chaleur.

SEXTIUS CALVINUS (Caius) fonda la ville d'Aix en Provence, l'an 629 de Rome, 124 ans avant J.-C. Cette ville fut appelée *Aqua Sextia*, à cause des eaux chaudes qu'on y découvrit, avantage très-apprécié par les Romains, pour qui les bains étaient une nécessité. Sextius chassa les Barbares qui infestaient la côte depuis Marseille jusqu'à la Ligurie, et rendit la paix au pays.

SEXTUS - EMPIRICUS, philosophe pyrrhonien, sous l'empire d'Antonin-le-Pieux, était médecin de la secte des empiriques. On ignore l'histoire de sa vie. Nous avons de lui un ouvrage en dix livres, où il dispute contre toutes les sciences, et en trois livres qui contiennent les sentiments des pyrrhoniens; ce dernier a été traduit en français par Huart, sous le titre de *Hipotiposis* (sic), ou *Institutiones pyrrhoniennes*, avec des notes, 1725, in-12. C'est à tort qu'on a accusé le savant Huet d'avoir puisé dans cet ouvrage ses *Quæstiones alnetanæ*. La meilleure édition des ouvrages de Sextus-Empiricus est celle de Fabricius, en grec et en latin, in-fol., Leipsick, 1718. La version est de Henri Etienne. On lui attribue encore *Sexti Platici vel Platonici, de medicind animalium, bestiarum, pecorum et avium, liber*, Bâle, 1539, in-4, avec les notes de Gabriel Humelberg; d'autres le donnent à SEXTUS de Chéronée, philosophe platonicien, neveu de Plutarque, et précepteur de Marc-Aurèle.

SEXTUS, XYSTUS, ou SIXTUS, philosophe qui semble avoir vécu dans le 2^e ou 3^e siècle, n'est connu que par ses *Sentences*, que nous n'avons qu'en latin (hors quelques fragments grecs que Stobée nous a conservés). Rufin d'Aquilée en est le traducteur, il les attribuait au pape Sixte II. Saint Jérôme l'a repris de cette attribution. Saint Augustin avait d'abord adopté le sentiment de Rufin, mais il le rejette dans ses *Rétractations*. Beatus Rhenanus publia la *Version* de Rufin sur un ancien exemplaire qu'il trouva à Schelestadt, *Apud diavam fidem*, sous ce titre: *Xysti philosophi Enchiridion, seu Sententia pia et christiana cum Præfatione B. Rhenani*, Basileæ, 1516, in-4. On les a souvent réimprimés depuis. Si effectivement toutes ses sentences sont de ce Xystus, on ne peut guère douter qu'il n'ait été chrétien, à moins que, comme d'autres philosophes, il ne se soit paré des maximes et du langage de l'Evangile, sans en prendre l'esprit. Sieber en a donné une édition à Leipsick en 1725,

sous le nom de Sixte II, pape et martyr, et soutient, comme Rufin, qu'il en est le véritable auteur.

SEYDLITZ (Frédéric-Guillaume, baron de), né à Clèves en 1722, se fit un grand nom au service du roi de Prusse, où il parvint au grade de général de cavalerie. Dès la première guerre de Silésie, il se distingua; mais la guerre de sept ans fut le théâtre de ses exploits les plus brillants. Il couvrit la retraite avec habileté, après la défaite des Prussiens à Kolin, le 18 juin 1757. Il commandait toute la cavalerie à la fameuse bataille de Rosbach, le 5 novembre de la même année, et c'est à ses dispositions, faites avec une audace alliée à la prudence, qu'on dut principalement la déroute des Français dans cette journée mémorable. A Zorndorf, en 1758, s'étant rendu avec la cavalerie, l'épée à la main, maître de plusieurs batteries de canon, il parvint à rendre douteuse la victoire que les Russes croyaient déjà tenir; et prévint par-là les suites étranges dont l'issue de ce combat menaçait le Brandebourg et la Silésie. Après la bataille, Frédéric II embrassa ce général, et le remercia du zèle extraordinaire et du courage qu'il avait déployés dans ce combat. La fortune ne le favorisa pas de même à Kunersdorf, le 12 août 1759: obligé d'emporter une batterie d'assaut, il y fut blessé, et contraint de quitter le combat. Le roi l'honora de la plus grande confiance et d'une estime particulière jusqu'à sa mort, arrivée en 1773, et lui fit ériger une statue sur la place Guillaume, à Berlin.

SEYFRIED (Ignace de), compositeur fécond, né le 15 août 1776, d'une famille noble, à Vienne, où il est mort le 27 août 1841, quitta la jurisprudence pour la musique. On lui doit la composition de vingt-six *grands Opéras*; de vingt *Opéras comiques*; de cinq *Drames bibliques*; d'un grand nombre de *Chœurs*, *Mélodrames*, *Ballets*.

SEYMOUR (Anne, Marguerite et Jeanne), trois sœurs, étaient filles d'Edouard Seymour, protecteur du royaume d'Angleterre sous le roi Edouard VI, et duc de Sommerset, etc., qui eut la tête tranchée en 1552. Elles étaient nièces de Jeanne Seymour, épouse du roi Henri VIII, laquelle perdit la vie en la donnant au prince nommé depuis Edouard VI. La poésie fut un de leurs talents: elles ont composé 104 *Distiques* latins sur la mort de la reine de Navarre, Marguerite de Valois, sœur de François I^{er}, lesquels furent traduits en français, en grec, en italien, et imprimés à Paris en 1551,

in-8, sous le titre de *Tombeau de Marguerite de Valois, reine de Navarre*. Il y en a quelques-uns d'heureux; mais en général ils sont très-faibles.

SEYSSSEL (Claude de), natif d'Aix en Savoie, ou, selon d'autres, de Seyssel, petite ville du Bugey, professa le droit à Turin avec un applaudissement universel. Son savoir lui obtint les places de maître des requêtes et de conseiller de Louis XII, roi de France, l'évêché de Marseille en 1510, puis l'archevêché de Turin en 1517. Il publia un grand nombre d'ouvrages. Son *Histoire de Louis XII, père du peuple*, in-4, Paris, 1615, n'est qu'un Panégyrique historique. On a encore de lui un Traité peu commun et assez singulier, intitulé: *La grande Monarchie de France*, 1519, in-8, dans lequel il fait dépendre le roi du Parlement. (Voyez SLEIDAN.) Ce prélat mourut en 1520.

SFONDRA TI (François), cardinal, sénateur de Milan et conseiller d'Etat de l'empereur Charles-Quint, naquit à Crémone en 1493. Ce prince l'envoya à Sienne, qui était déchirée par des divisions intestines; ils y conduisit avec tant de prudence, qu'on lui donna le nom de *Père de la patrie*. Il embrassa l'état ecclésiastique après la mort de son épouse Anne Visconti. Le pape Paul III, instruit de son mérite, l'éleva à l'évêché de Crémone, et à la pourpre romaine. Il mourut en 1550. On a de lui un poème intitulé: *l'Enlèvement d'Hélène*, imprimé à Venise en 1559. Il a laissé deux fils, Paul et Nicolas. Ce dernier, venu au monde par le moyen de l'opération césarienne, obtint la tiare sous le nom de *Grégoire XIV*. — Il ne faut pas le confondre avec Paul-Émile SFONDRA TE: celui-ci, né en 1561, était neveu de Grégoire XIV, mérita par ses vertus le chapeau de cardinal, et mourut à Rome en 1618.

SFONDRA TI (Célestin), célèbre cardinal, petit-neveu du précédent, né à Milan en 1649, entra dans l'Ordre des Bénédictins, professa les saints canons dans l'Université de Saltzbourg, et fut ensuite abbé de Saint-Gall. Son savoir et sa naissance lui procurèrent la pourpre romaine en 1695. Il mourut à Rome en 1696. Ce cardinal est fort connu par plusieurs ouvrages savants, entre autres par le *Gallia vindicata*, qu'il composa en 1687 contre les décisions de l'Assemblée du clergé de France de 1682 sur l'autorité du Pape. On y trouve des choses intéressantes et curieuses, entre autres les Lettres de quelques évêques de l'Assemblée, qui écrivirent au Pape pour s'excuser par les motifs de crainte grave

qui les avaient fait adhérer à la déclaration, et la réponse du Pontife qui leur dit: *Metu suasore nunquam sacerdotales Dei esse solent in ardua et excelsa, pro religione et ecclesiastica libertate, vel aggradiendo fortes, vel perficiendo constantes*. (Voyez INNOCENT XII et SOARDI.) En 1688, il en publia une autre contre les *Franchises des quartiers des ambassadeurs de Rome*. C'était au sujet de l'ambassade du marquis de Lavardin, et dans son différend avec le pape Innocent XI. Il fait voir les abus de ces franchises, et combien ils sont contraires à la sécurité publique: il est difficile de justifier Louis XIV d'avoir voulu les maintenir, après que l'empereur, le roi d'Espagne et tous les princes catholiques y avaient renoncé. Celui de tous les ouvrages de ce cardinal le plus connu est le Traité intitulé: *Nodus prædestinationis dissolutus*, Rome, 1696, in-4. On y trouve sur la grâce, sur le péché originel, et sur l'état des enfants morts avant le baptême, des opinions qui ont déplu à quelques théologiens. Bossuet, le cardinal de Noailles et d'autres prélats écrivirent à Rome, pour y faire condamner cet ouvrage; mais Innocent XII et Clément XI refusèrent de le censurer. Cependant le premier de ces Pontifes fit examiner l'ouvrage avec soin, et avec d'autant plus de liberté, que, l'auteur étant mort, il ne pouvait rien pour sa défense. Quelques censeurs s'adressèrent au clergé de France, mais sans plus de succès. On a fait une apologie de ce livre sous ce titre: *Dispunctio notarum quadraginta quas scriptor anonymus Sfondrati libro, cui titulus: Nodus, etc., inussit*. La manière de raisonner de ce cardinal sur les matières de la prédestination et de la grâce est presque entièrement conforme à celle de Lessius (voyez ce nom). On a encore de lui: *Regale sacerdotium romano Pontifici assertum*, imprimé au monastère de Saint-Gall, 1693, in-4, et *Nepotismus theologicè expensus*, in-12.

SFORCE, ou SFORZA (Jacques, ou Giacomuzzo), surnommé le Grand, est la tige de l'illustre maison des Sforce, qui a joué un si grand rôle en Italie dans le 15^e et dans le 16^e siècle. Elle a eu six ducs de Milan, et s'est alliée avec la plupart des souverains de l'Europe. Jacques Sforce vit le jour en 1369 à Cotignola, petite ville de la Romagne, entre Imola et Faenza, d'un laboureur, ou, selon Commynes, d'un cordonnier. Une compagnie de soldats ayant passé par Cotignola, il jeta le coutre de sa charrie, et s'enrôla sur-le-champ. Il passa par tous les degrés de la discipline militaire et par

vint jusqu'à commander 7,000 hommes. Le héros italien combattit longtemps pour Jeanne II, reine de Naples, fut fait connétable de ce royaume, gonfalonier de la Sainte-Eglise, et créé comte de Cotignola par le pape Jean XXIII, en dédommagement de 14,000 ducats que la cour de Rome lui devait. Ses exploits devinrent de jour en jour plus éclatants. Il obligea Alphonse, roi d'Aragon, de lever le siège de devant Naples, et reprit plusieurs places qui s'étaient révoltées dans l'Abruzze et le Labour; mais, en poursuivant les ennemis, il se noya au passage de la rivière d'Aterno, aujourd'hui Pescara, en 1424 à 54 ans. Son vrai nom était *Giacommuzzo*, ou *Jacques Attendolo*, qu'il changea en celui de *Sforza*.

SFORCE (François-Alexandre), duc de Milan, était fils naturel du précédent; il naquit en 1401. Elevé par son père dans le métier des armes, il n'avait que 23 ans lorsque son père périt au passage de l'Aterno. Il succéda à tous ses biens, quoiqu'il fût illégitime. Après la mort de la reine Jeanne, arrivée en 1435, il s'attacha à René, duc d'Anjou, qu'elle avait fait son héritier. Il se rendit maître de plusieurs places dans la Marche d'Ancone, d'où il fut chassé par les troupes du pape Eugène IV. Sforce rétablit bientôt ses affaires par une victoire. Le Pape, les Vénitiens et les Florentins l'élurent pour leur général dans la guerre contre le duc de Milan. Il avait déjà commandé l'armée des Vénitiens contre ce prince, et il en avait épousé la fille; c'était Philippe-Marie Visconti. Ce duc étant mort en 1447, les Milanais appelèrent François Sforce, son gendre, pour être leur général contre les Vénitiens. Mais après plusieurs belles actions à leur avantage, il tourna ses armes contre eux-mêmes, assiégea Milan, et les força, en 1450, à le recevoir pour duc, malgré les droits de Charles, duc d'Orléans, fils de Valentine de Milan. Le roi Louis XI, qui n'aimait pas le duc d'Orléans, transporta, en 1464, à François Sforce tous les droits que la France avait sur Gènes, et lui donna Savone, qu'il tenait encore. Sforce, avec cet appui, se rendit maître de Gènes. Ce vaillant capitaine mourut en 1466, avec la réputation d'un homme qui vendait son sang à qui le payait le plus cher, et sur la parole duquel on ne devait pas compter. Jean Simoneta a écrit l'*Histoire de François Sforce*, Milan, 1479, in-fol. : c'est plutôt un modèle pour les guerriers que pour les citoyens justes et équitables.

SFORCE (Galéas-Marie), fils du précédent, né à Fermo en 1444, succéda à son père dans le duché de Milan, en 1466 ;

mais ses débauches et son extrême férocité le firent assassiner en 1476, dans l'église de Saint-Étienne, au milieu de la multitude assemblée. De son mariage avec Bonne, fille de Louis, duc de Savoie, il eut Jean-Galéas-Marie (voyez l'article suivant), et Blanche-Marie, femme de l'empereur Maximilien. Il eut aussi une fille naturelle qui épousa le prince de Forlì, puis Jean de Médicis. Elle soutint un siège à Rimini et à Forlì, fut enfermée quelque temps au château Saint-Ange, et mourut peu de temps après avoir été mise en liberté.

SFORCE (Jean-Galéas-Marie), fils du précédent, fut laissé sous la tutelle de sa mère et du secrétaire d'Etat Cecco Simoneta. Mais Ludovic-Marie Sforce, son oncle, surnommé *le Maure*, obligea la duchesse de s'enfuir de Milan, et fit trancher la tête à Simoneta, malgré son âge de septuagénaire. S'étant emparé du gouvernement, il fit donner à son neveu un poison lent, dont il mourut à Pavie, en 1494, peu de jours après l'entrée du roi Charles VIII en cette ville. Le crime de Ludovic-le-Maure ne demeura pas impuni. Louis de la Trémouille s'étant rendu maître de sa personne, il fut amené en France, et Louis XII le fit enfermer à Loches, où il mourut en 1510. Jean-Galéas Sforce avait épousé Isabelle d'Aragon, fille d'Alphonse, roi de Naples. Ses enfants furent : 1° François Sforce, qui, pour être soustrait à la fureur de son grand-oncle, fut envoyé en France par la duchesse sa mère auprès du roi Louis XII, et qui mourut abbé de Marmoutier, en 1511; 2° Bonne, mariée à Sigismond, roi de Pologne. — Ludovic-Marie Sforce, surnommé *le Maure*, leur grand-oncle, avait épousé Béatrix d'Est, fille d'Hercule, marquis de Ferrare. De ce mariage naquirent : 1° Maximilien Sforce, qui fut rétabli duc de Milan par l'empereur Maximilien, en 1512, mais qui, ne pouvant s'y soutenir, céda la ville de Milan au roi François I^{er}. Il vint en France avec une pension de 30,000 écus d'or, et mourut à Paris en 1530; 2° François Sforce, troisième du nom, qui fut aussi rétabli en 1529 par l'empereur Charles-Quint. Il mourut le 24 octobre 1535, sans laisser de postérité; et le duché de Milan, comme fief de l'empire, resta à Charles-Quint, et passa aux successeurs de cet empereur.

SHAFTESBURY (Antoine ASHLEY-COOPER, comte de), petit-fils d'un grand chancelier d'Angleterre, vit le jour, en 1671, à Winborne-Saint-Giles dans le comté de Dorset. Après avoir fait ses études, il voyagea dans les principales

cours de l'Europe. De retour en Angleterre, il prit des leçons de Locke, et passa en Hollande en 1698, pour voir Bayle et les autres philosophes qui pensaient comme lui. La reine Anne, ne croyant pas pouvoir donner sa confiance à un homme qui se déclarait ennemi de toute religion, le priva de la vice-amirauté de Dorset, qui était dans sa famille depuis trois générations. Ce philosophe mourut à Naples en 1713, où il s'était rendu pour changer d'air. On a de lui plusieurs ouvrages, dans lesquels on trouve presque toutes les erreurs qui forment le fond de la philosophie du jour. Les principaux sont : les *Mœurs ou Caractères*, Londres, 1732, 3 vol. in-8, et traduit en français, 1771, 3 vol. in-8. Il prétend que le mal de chaque individu compose le bien général, et qu'ainsi, à proprement parler, il n'y a point de mal. On sait que, dans tous les temps, les philosophes n'ont fait qu'embrouiller cette matière ; Shaftesbury ne fait qu'ajouter aux erreurs de ceux qui l'ont précédé. Dans ce qu'il dit contre les vertus chrétiennes, il ne montre que trop qu'il ne les a jamais pratiquées, et qu'il connaît très-mal les grands motifs qui les animent. Il pousse l'extravagance jusqu'à prétendre que la foi de l'immortalité et l'espérance des biens éternels produisent de mauvais effets ; en même temps que par une contradiction digne d'une philosophie si absurde, il assure que « l'athéisme » (inséparablement lié avec l'erreur de la mortalité de l'âme) « retranche toute affection à ce qu'il y a de plus aimable » et de plus digne de l'homme ; que l'on « est peu sensible à l'ordre moral, quand on envisage l'univers comme un chaos ; qu'un athée ne peut respecter sincèrement les lois et les magistrats ; que rien n'est plus capable d'exciter à la vertu et de détourner du vice que la présence de l'Être suprême, témoin et juge de tout ce qui se passe dans l'univers ; qu'il y a une relation essentielle entre la vertu et la piété ; que la perfection et le mérite de la vertu sont dus à la croyance d'un Dieu rémunérateur et vengeur, etc. » *Essai sur l'usage de la raillerie et de l'enjouement dans les conversations qui roulent sur les matières les plus importantes*, traduit en français, La Haye, 1707, in-8. Ce sont des leçons que les libertins de ce siècle ne pratiquent que trop. Une *Lettre sur l'enthousiasme*, traduite en français par Sanson, La Haye, 1708, in-8. On y découvre des traces bien claires de cet athéisme, que l'auteur, dans des moments d'une humeur opposée, a si bien

réfuté. Car on sait que c'est le pur caprice qui règle la foi ou l'incrédulité des philosophes, suivant l'observation d'un grand orateur du siècle passé : « Chaque libertin se fait, selon son caprice, une créance à sa mode, et qui n'est que pour lui seul, suivant en aveugle toutes ses idées, raisonnant tantôt d'une façon, tantôt d'une autre, selon l'humeur présente qui le domine. » Bourdaloue, *Panegyrique de saint Thomas*. Avec remarquable de Montaigne dans son article.

SHAKESPEARE (William), célèbre poète anglais, né en 1564 à Stratford-sur-Avon, dans le comté de Warwick, d'un gentilhomme qui était marchand de laine. Il se maria à l'âge de 16 ans avec Anne Hathaway, fille d'un riche paysan. Après avoir dissipé le peu de bien qui lui restait et celui de sa femme, il ne trouva d'autre ressource que de venir à Londres. Arrivé dans cette ville, il se fit comédien ; mais se sentant un génie fort au-dessus de son état, il composa des tragédies, dont le succès fit sa fortune et celle de ses camarades. Quant aux talents du comédien, ils n'étaient pas à beaucoup près aussi grands dans Shakespeare que ceux du poète. Le rôle où il brillait le plus était celui de spectre dans *Hamlet*. Shakespeare quitta le théâtre vers l'année 1610. Il se retira à Stratford, où il vécut encore quelque temps, jouissant d'une fortune assez considérable. Il mourut le jour anniversaire de sa naissance en 1616. On plaça sur son tombeau ce distique latin :

Jadeflo Pyllum, genio Socratem, arto Maronem,
Terra tegit, populus morret, Olympus habet.

La nature s'était plu à rassembler dans la tête de ce poète ce qu'on peut imaginer de plus fort et de plus grand, avec ce que l'ignorance peut avoir de plus bas et de plus blâmable. Des Français anglo-manes ont certainement eu tort de le regarder comme le premier génie dans l'art dramatique ; les Anglais eux-mêmes n'en portent pas un jugement si avantageux. « Si le génie de Shakespeare eût été bien cultivé, dit le comte de Chesterfield, ces beautés que nous admirons si justement en lui n'auraient pas été défigurées par ces absurdités et ces extravagances qui les accompagnent si fréquemment. » Mais, s'il y a du ridicule à exalter Shakespeare au-dessus de ce qu'il vaut, il est plus révoltant encore d'entendre Voltaire appeler *faquins, impudents, imbéciles, monstres, etc.*, ceux qui en portent un jugement trop favorable ; de les regarder comme une source de calamité et d'horreur, et d'assurer

qu'il n'y a pas assez de piloris en France pour punir un tel crime (*Lettres au comte d'Argental*, 19 juillet 1776). N'est-ce pas là faire du paisible empire des muses un empire de rage et de terreur ? Celles des pièces de Shakespeare qu'on estime le plus, sont : *Otello*, les *Commères de Windsor*, *Hamlet*, *Macbeth*, *Jules César*, *Henri IV*, et la *Mort de Richard III*. Les meilleures éditions de Shakespeare sont les suivantes : (en anglais) London, 1623, in-fol.; Oxford, 1744, 6 vol. gr. in-4, fig.; ibid., 1771, 6 vol. très-gr. in-4; London, 1773, 9 vol. in-8; ibid., 1778, 12 vol. in-8, fig.; ibid., 1785-1787, 76 part., 20 vol. gr. in-18, fig.; ibid., 1793, 15 vol. gr. in-8; ibid., 1800, 12 vol. pet. in-8, fig.; ibid., 1803, 21 vol. in-8; ibid., 1807, 6 vol. gr. in-4; ibid., 1821, 21 vol. in-8; ibid., 1832-1833, 15 vol. gr. in-18. On trouve dans ces dernières éditions de Shakespeare, outre ses *Tragédies*, des *Comédies* et des *Poésies mêlées*. Les unes et les autres offrent des traits de génie, mais sans bienséance et sans régularité. De la Place a donné en français la *Vie* de Shakespeare, et a traduit plusieurs de ses pièces dans son *Théâtre anglais*, 1745. Le Tourneur en a donné une traduction complète, Paris, 1776-1782, 20 vol. in-8; nouvelle édition, revue par Guizot et A. P. Pichot; ibid., 1821, 13 vol. in-8, fig. C'est cette traduction et les louanges que le traducteur donne à Shakespeare qui ont provoqué la diatribe de Voltaire dont on vient de parler. En condamnant les exagérations du panégyriste, le public équitable n'a pas épargné les transports colériques de l'antagoniste. On s'est souvenu de l'épigramme de Piron :

De Corneille et de Crébillon
Le réformateur téméraire,
Que prône à triple carillon
Thiériot le thuriféraire ;
Le prince des badauds, Voltaire,
Du haut de son trône bourgeois,
Va sur moi vider son carquois :
Du mien ne tirons qu'une sèche
Dont la douce pointe n'abrêche
L'honneur ni l'intérêt d'autrui ;
Malheur à lui seul s'il en sèche.....
Lisons quelque autre auteur que lui.

On a érigé à Shakespeare, en 1742, un beau monument dans l'abbaye de Westminster. M^{me} de Montagu a publié une *Apologie* de ce poète; il en a paru une traduction française, Londres, 1777, in-8.

SHARP (Jean), l'un des meilleurs prédicateurs que l'Angleterre ait produits, né à Bradford en 1644, mourut en 1714, dans sa 69^e année. Il devint doyen de Norwich, occupa plusieurs autres places importantes, et fut placé sur le siège d'York, qu'il occupa pendant 22 ans. On a de lui 7 vol. de *Sermons* estimés.

SHEA (Daniel), professeur de langues orientales au collège d'Haileybury, né à Dublin en 1775, s'est occupé de la traduction de l'*Histoire des premiers rois de Perse*, par Mirkhond, qui a été publiée en 1834, et a reçu l'accueil le plus favorable de tous les orientalistes de l'Europe. Shea est mort le 30 mai 1836.

SHEFFIELD (Jean), duc de Buckingham, ministre d'Etat du roi d'Angleterre, naquit en 1646. Il servit sur mer contre les Hollandais, et fit ensuite une campagne en France sous Turenne. La réputation de sa valeur lui fit donner le commandement de la flotte que les Anglais envoyèrent contre Tanger. Le roi Guillaume et la reine Marie l'honorèrent de leur confiance. Il refusa la place de grand-chancelier d'Angleterre, sous le règne de la reine Anne. Sa seule ambition était de cultiver, dans un doux repos, l'amitié et la littérature. On a de lui : des *Essais sur la poésie et sur la satire*, et plusieurs autres ouvrages en vers et en prose, Londres, 1729, 2 vol. in-8, qui sont très-estimés des Anglais. Ses *Essais sur la poésie* ont été traduits en français; il y donne, sur chaque genre, des préceptes qu'il embellit de traits ingénieux, de réflexions fines et de comparaisons brillantes. Cet écrivain mourut en 1721.

SHENSTONE (Guillaume), poète anglais, né à Hales-Owen, dans le Shropshire, en 1714, mourut en 1763. Ses poésies sont surtout remarquables par la grâce et une noble simplicité. Nous citerons *La Maîtresse d'école*, charmant poème, qu'il consacra à la mémoire d'une dame obligeante qui lui avait appris à lire. Ses *Lettres à ses amis* sont un modèle de concision et de pureté de style.

SHERIDAN (Charles-François) naquit à Londres vers l'année 1720, suivit la carrière diplomatique, et fut secrétaire de l'envoyé d'Angleterre en Suède. Il est auteur d'une excellente *Histoire de la dernière révolution de Suède sous Gustave III*, 1772. Le *Scène des Maisons* en a fait un *Extrait*, qu'il publia à Paris en 1781, in-12. L'ouvrage en entier a été traduit par Bruyset aîné, Londres (Paris), in-8.

SHERIDAN (Richard BRINSLEY), orateur et poète dramatique, né en 1751, n'eut aucune fortune de ses parents : cependant il avait reçu une éducation assez distinguée. Jeune encore, il épousa Miss Linley, cantatrice distinguée par sa beauté et par ses talents. Bientôt il se vit contraint de chercher en lui-même des ressources contre la misère, et travailla pour le théâtre; mais ses essais ne reçurent pas un accueil bien favorable. Ce qui

devait contribuer à l'amélioration de sa position, ce fut un arrangement qu'il prit avec Garrick, par suite duquel il devint l'un des propriétaires du théâtre de Drury-Lane. Mais son amour pour la dépense et la passion du jeu eurent en peu de temps épuisé toutes ses ressources. En 1780, il fut élu membre de la Chambre des communes et fit partie de l'opposition. En 1782, il fut sous-secrétaire d'Etat aux affaires étrangères, sous la direction de Fox; et en 1783, secrétaire de la trésorerie; et en 1806, trésorier de la marine; mais il n'occupa ces différents emplois que pendant fort peu de temps. Lorsqu'il n'était pas membre du gouvernement, il en était l'un des plus redoutables adversaires, moins par les discours qu'il tenait à la tribune que par les pamphlets et les feuilles périodiques qu'il publiait. Lorsqu'il cessa de s'occuper des affaires publiques, il donna tous ses soins à la direction de son théâtre; mais sur la fin de sa vie, il se livra entièrement à la débauche: il fit tant de dettes, que, pour prévenir l'exécution des arrêts de prise de corps lancés de toutes parts contre lui, son médecin déclara qu'il était atteint d'une maladie qui ne permettait pas de le transporter sans danger. Sheridan mourut à Londres en 1816, et fut inhumé à Westminster. On lui doit: *The dramatic works, now first collected, with a preface by Th. Moore*, Londres, 1821, 2 vol. gr. in-8; réimprimé, Paris, 1828, 4 vol. gr. in-32; *Parliamentary and other Speeches and memoirs*, ibid., 1816, 5 vol. in-8. Th. Moore a donné des *Memoirs of the life of R.-B. Sheridan*, ibid., 1825, in-4; ibid., 1825, 2 vol. in-8; Paris, 1825, 2 vol. in-12, et trad. en franc. par J. T. Parisot, ibid., 1826, 2 vol. in-8. John Watkins avait déjà publié: *Memoirs of R.-B. Sheridan*, Londres, 1816, 2 vol. in-4, ou 1817, 2 vol. in-8.

SHERLOCK (Guillaume), théologien anglais, né en 1641, mort en 1707, eut plusieurs places considérables dans le clergé, et devint doyen de Saint-Paul de Londres. On a de lui plusieurs ouvrages de morale et de métaphysique, parmi lesquels on distingue le *Traité de la mort et du jugement dernier*, et celui de *l'Immortalité de l'âme et de la vie éternelle*. Ils ont été traduits en français, le premier en 1696, in-8, par Mazet; le deuxième en 1708, in-8, par Marmande. On a encore du même auteur d'autres ouvrages dont les Anglais font un grand cas.

SHERLOCK (Thomas), célèbre prélat anglais, né à Londres en 1678, mort en 1741, fit des études brillantes à l'Univer-

sité de Cambridge. Après avoir pris des degrés de théologie, il fut successivement doyen de Chichester, maître du temple, et enfin évêque de Londres. Les livres scandaleux que l'incrédulité produisit contre la religion en Angleterre attirèrent son attention. Il réfuta solidement les *Discours impies sur les fondements et les preuves de la religion chrétienne*, dans six sermons pleins de lumière, qu'il prêcha au temple lorsqu'il en était le maître. Abraham Le Moine les a traduits en français sous ce titre: *De l'usage et des fins de la prophétie*, in-8. Le traducteur y a joint trois *Dissertations savantes* du même auteur. Sherlock, ayant triomphé de l'auteur des *Discours*, attaqua Wolston. Il prouva contre lui la vérité du fait de la résurrection de Jésus-Christ, dans un *Traité* intitulé: *Les Témoins de la résurrection de Jésus-Christ examinés selon les règles du barreau*. Le Moine a aussi traduit cet ouvrage, qui a été réimprimé plusieurs fois in-12, ainsi que le précédent, tant en anglais qu'en français. Cet honneur leur était dû pour la justesse et la profondeur qui y règnent. On a encore de Sherlock des *Sermons*, traduits en français, 2 vol.

SHORE (Jane), femme célèbre par la passion qu'elle sut inspirer à Edouard IV, naquit à Londres vers le milieu du 15^e siècle. Elle devint l'épouse d'un riche orfèvre de cette ville, à qui Edouard l'enleva. Toute puissante auprès de ce monarque, elle n'abusa jamais du crédit dont elle jouissait. Edouard étant mort en 1482, elle s'attacha, selon Thomas Morus, à lord Hastings, et fut enveloppée dans une accusation que lança, en plein conseil, Richard III contre ce dernier. Hastings fut décapité, et Jane Shore fut condamnée pour ses adultères et ses débauches, à faire amende honorable, en chemise et en présence de tout le peuple, devant l'église de Saint-Paul de Londres. Les traditions populaires la font mourir de faim; mais il paraît qu'elle ne mourut que sous le règne de Henri VIII.

SHUCDFORK (Samuel), pasteur de Shelton, dans la province de Norfolk, puis chanoine de Cantorbéry, et chapelain ordinaire du roi d'Angleterre, consacra sa vie à l'étude. Ses mœurs étaient celles d'un savant que le commerce du grand monde n'a pas corrompu. On a de lui: une *Histoire du monde sacrée et profane, pour servir d'introduction à l'Histoire des Juifs de Prideaux*, traduit de l'anglais, le 1^{er} vol. par J.-F. Bernard, le 2^e par Chauffepié, le 3^e par Toussaint, Leyde, 1738, 3 vol. in-12; un ouvrage imprimé en 1753, qui n'a pas encore été

traduit en français, et qui est intitulé : *La création et la chute de l'homme*, pour servir de supplément à la préface de son *Histoire du monde*. Il y a dans ce livre des choses singulières. Shucdfork est mort en 1754.

SIBELIUS (Gaspard), théologien calviniste, né à Elberfeld, dans le duché de Berg, en 1567, fut successivement ministre à Juliers, Deventer, Campen, etc. Le prétendu synode de Dordrecht le choisit, en 1619, pour être réviseur de la *Version flamande* du Nouveau-Testament, que ce conciliabule avait ordonnée. Il mourut en 1658. On a de lui : *Opera theologica, seu loci communes theologici practici*, Amsterdam, 1644, 6 vol. in-fol. Cette collection renferme des Sermons, des Commentaires, des Discours historiques et moraux sur l'Écriture-Sainte : ils sont estimés de ceux de sa communion. Ces ouvrages avaient été imprimés d'abord séparément : ils sont réunis maintenant dans cette édition.

SIBERUS (Adam), poète latin, né à Kemnitz en Misnie, mort en 1583, âgé de 68 ans, a composé des *Hymnes*, des *Épigrammes* et d'autres poésies, imprimées en 2 vol. et dans les *Deliciæ Postarum germanorum*. Ses vers sont languissants ; mais il y a de l'élégance et de la douceur.

SIBILET (Thomas), né à Paris en 1512, se fit recevoir avocat au Parlement de Paris ; mais il s'appliqua plus à la poésie française qu'à la plaidoirie. Il mourut l'an 1589. On a de lui : *l'Art poétique français*, Paris, 1648, petit in-8, et 1555, in-16. Il y fait l'énumération des poètes de son temps qui avaient acquis le plus de réputation ; *Iphigénie*, traduite d'Euripide, ibid., 1549, in-8, recherchée pour la variété des mesures dans les vers ; des ouvrages divers.

SICARD (Roch-Ambroise CUCURRON, connu sous le nom de), prêtre et directeur de l'établissement des sourds-muets à Paris, né en 1742 à Fousseret, près Toulouse, refusa en 1791 le serment dit *civique*, et se borna à prêter celui de *liberté et d'égalité*. Transféré à l'Abbaye, où eurent lieu les massacres des 2 et 3 septembre 1792, il dut la vie à un horloger, appelé Monnot, qui le couvrit de son corps. Après le règne de la Terreur, réuni à ses élèves, il concourut en 1796 à la rédaction des *Annales religieuses, politiques et littéraires* ; ce qui le fit comprendre dans la déportation des journalistes, condamnés par le Directoire. Mais il se cacha dans le faubourg Saint-Marceau. Enfin, après le 18 brumaire, ren-

du à ses élèves, il trouva un zélé protecteur dans Chaptal, ministre de l'intérieur. La proscription de fructidor l'avait fait sortir de l'Institut ; il y rentra en 1801, y fut conservé par l'ordonnance de 1816, et mourut en 1822. On ne peut refuser à l'abbé Sicard le mérite d'avoir ajouté aux découvertes de l'abbé de l'Épée, et porté à un état de perfection un art oublié pendant plus de deux siècles. L'abbé de l'Épée, désespérant d'initier ses élèves aux objets intellectuels, sa méthode se réduisait presque à un pur mécanisme, et c'est l'abbé Sicard qui est parvenu à mettre à leur portée les idées métaphysiques. Il faut cependant convenir que sa méthode, quelque ingénieuse qu'elle soit, exige des enfants une intelligence peu commune. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Mémoire pour instruire les sourds-muets de naissance*, Bordeaux, 1789, in-8 ; *Cours d'instruction d'un sourd-muet de naissance*, pour servir à l'éducation des sourds-muets, ibid., 1800, in-8, fig. ; 1803, in-8. L'abbé Sicard avait imaginé une *Pasigraphie*, ou *Système d'écriture universelle*, qu'il a développé dans un livre publié en 1797.

SICHEM, fils d'Hémor, prince des Sichimites, étant devenu passionnément amoureux de Dina, l'enleva et la déshonora. L'ayant ensuite demandée en mariage à Jacob et à ses fils, il l'obtint à condition que lui et tous ceux de Sicheim se feraient circoncire. Le 3^e jour, lorsque la plaie était la plus douloureuse, et que les Sichimites étaient hors de défense, Siméon et Lévi entrèrent dans la ville, massacrèrent ce qu'ils trouvèrent d'hommes, et enlevèrent les femmes et les enfants, qu'ils réduisirent en servitude. Jacob, leur père, eut horreur de cette exécution barbare, et en conserva un souvenir si profond, qu'il le reprocha encore à ses fils au lit de la mort. (Voyez SIMÉON).

SICINIUS DENTATUS (Lucius), tribun du peuple et l'un des plus vaillants guerriers des premiers siècles de la république romaine. Il porta les armes pendant quarante ans, et assista à cent vingt-un combats ; il avait reçu quarante-cinq blessures ; il a gagné quatorze couronnes civiques, trois murales, huit d'or, quatre-vingt-trois colliers de ce métal, soixante bracelets, dix-huit lances, et vingt-trois chevaux équipés. Sous les décemvirs, un homme de son caractère ne pouvait manquer de blâmer sans gêne les tyrans de son pays ; aussi Appius Claudius résolut-il de se défaire de lui. Par ses ordres secrets, Sicinius fut envoyé à

quelque distance du camp avec un détachement de cent hommes pour une mission imaginaire : ses soldats avaient ordre de le tuer. Mais lorsque, arrivés dans un lieu solitaire, ils se jetèrent sur lui, Sici-nius se défendit avec tant de vigueur, qu'il en tua quinze, en blessa trente et mit les autres en fuite. Mais ceux-ci l'ac-cablèrent de loin avec des traits et des pierres. Cet événement eut lieu l'an 405 avant J.-C.

SIDNEY (Philippe), d'une illustre famille d'Irlande, naquit en 1554 dans le comté de Kent. Il fit ses études à Oxford avec distinction, et voyagea ensuite dans toute l'Europe. Le comte de Leicester, son oncle, le rappela à la cour, où il devint un des plus grands favoris de la reine Elisabeth. Cette princesse l'envoya en ambassade vers l'empereur. Une querelle que Sidney avait eue avec le duc d'Oxford le fit exiler de la cour; sa disgrâce ne fut pas longue. Le trône de la Pologne étant resté vacant, la diète choisit Sidney pour son roi; mais il aimait mieux rester sujet d'Elisabeth, qui ne voulait pas, disait-elle, se laisser enlever le plus beau fleuron de sa couronne. Il fut envoyé ensuite en Flandre au secours des Hollandais. Il y donna des preuves de valeur, surtout à la prise d'Axel; mais dans une rencontre qu'il eut avec les Espagnols, près de Zutphen, il reçut une blessure à la cuisse, dont il mourut peu de temps après, en 1586. On a de lui plusieurs ouvrages, outre son *Arcadis*, Londres, 1591, 1662, in-fol., qu'il composa à la cour de l'empereur. Il ordonna en mourant de brûler cet ouvrage, comme Virgile avait prié de jeter au feu l'*Enéide*; mais quoique la production du poète anglais valût infiniment moins que celle du poète latin, on ne lui obéit point. Baudouin a donné une mauvaise traduction de l'*Arcadis*, 1624, 3 vol. in-8, par M^{me} Geneviève Chapellais. On a des *Mémoires sur la vie et les écrits de sir Philippe Sidney*, 1808, in-4.

SIDNEY (Algernon), cousin-germain du précédent, naquit à Londres vers 1617, fut ambassadeur d'Angleterre sous Cromwel, auprès de Gustave, roi de Suède. Après le rétablissement de Charles II, Sidney, qui s'était signalé contre la famille royale, quitta sa patrie. Il eut l'imprudence d'y revenir, à la sollicitation de ses amis. La cour lui fit faire son procès, et il eut la tête tranchée en 1683. On a de lui : *Discourses concerning government, with his letters, etc.*, Londres, 1773, in-4; *ibid.*, 1751, petit in-fol.; trad. en franç. par Samson, La Haye, 1702, 3 vol. petit in-8. On y trouve des erreurs, des para-

doxes et des idées qui ne sont pas assez développées : et que peut-il y avoir de bon dans l'ouvrage d'un républicain for-cené qui détestait le système monar-chique ?

SIDOINE (Caius-Sollius-Apollinaris Sidonius), naquit le 5 novembre 431 (suivant les critiques les plus judicieux), et dans la ville de Lyon; il avait, parmi ses ancêtres, des hommes illustrés en diverses carrières, et tenait, du côté de sa mère, à une famille de l'Auvergne, celle des Avitus. Le jeune Sidoine fut confié aux meilleurs maîtres de son siècle, et l'avidité curieuse de son esprit le porta vers tous les genres de connaissances, mais surtout vers les lettres. Il épousa, vers sa vingtième année, Papianilla, fille d'Avitus, celui qui devint empereur; Sidoine eut trois enfants au moins, un fils et deux filles. Le 10 juillet 455, Avitus fut déclaré Auguste, et Sidoine le suivit à Rome, où il prononça en vers son Panégyrique, le premier jour de l'an 456, en présence du sénat et du peuple; ce qui valut au jeune orateur l'érection d'une statue d'airain au forum Trajan. Le règne d'Avitus fut de courte durée : il se vit détrôner par le comte Ricimer. Une portion de la Gaule s'étant soulevée pour venger Avitus, Sidoine vint défendre Lyon, qui avait reçu les Visigoths dans ses murs. Cette ville fut assiégée par les Romains, forcée de se rendre, dépourvue de ses privilèges, et accablée d'impôts. Sidoine, qui avait pris part à la capitulation, fut obligé, pour avoir la vie sauve, de recourir à la clémence de Majorien, que Ricimer avait fait proclamer empereur. Majorien, à qui Sidoine avait adressé déjà une supplique en vers, en faveur de Lyon, étant venu dans cette ville en 458, le poète y prononça le Panégyrique du prince. Il ne se borna pas à encenser Majorien; il alla jusqu'à donner des louanges à Ricimer, l'auteur de la chute d'Avitus; néanmoins, il obtint de l'empereur ce qu'il demandait pour sa ville natale. Sidoine fut ensuite élevé à la dignité de comte, et exerça quelques emplois à la cour de Majorien. Ce prince ayant été assassiné, en 461, par l'infâme Ricimer, qui mit le diadème sur la tête de Sévère, il parut que Sidoine quitta la cour, et se retira dans sa terre d'Avitac, pour ne plus s'y occuper que d'affaires domestiques, de philosophie et de littérature. En 467, Sévère fut empoisonné par la main qui l'avait élevé à l'empire, et Anthemius monta sur le trône; il appela Sidoine à Rome; le poète s'y rendit, et y arriva pour le mariage de Ricimer avec la fille

de l'empereur ; le 1^{er} janvier 468, il prononça le Panégyrique d'Anthemius, et obtint bientôt la dignité de patrice. Mais le dégoût des faveurs et des emplois du siècle vint prendre Sidoine au faite des honneurs qu'il avait recherchés : il se décida, vers la fin de 471, à entrer dans le sacerdoce, et ne tarda pas à devenir évêque de Clermont. Sidoine devint alors un homme tout nouveau, renonça à sa passion pour la poésie et les lettres profanes, ne songeant plus qu'à devenir un pontife vertueux, zélé pour ceux qui étaient confiés à ses soins. Ce fut une grande joie dans l'Eglise de France, parmi surtout les vétérans de l'épiscopat, que son accession au ministère pastoral, et les Lettres de saint Lupus (Loup) de Troyes, de saint Remigius (Remi) de Reims, de saint Patiens (Patiens) de Lyon, attestent suffisamment le bonheur qu'on éprouva de voir à la tête du peuple chrétien un homme si renommé pour sa naissance, ses dignités, son savoir et son excellence morale. Le crédit et la considération dont il jouissait furent souvent très-utiles à l'Eglise, et, courageux défenseur de son peuple, il sut déployer, en 474, contre Euric, roi des Visigoths, qui envahissait l'Arvernie, et en assiégeait la capitale, un zèle, une ardeur éminemment patriotiques. Euric exerça d'affreux ravages, finit par se rendre maître de l'Arvernie, et emmena Sidoine, qu'il retint une année captif dans ses Etats. De retour à sa ville épiscopale, Sidoine s'occupa sans cesse d'adoucir le sort malheureux de ses ouailles, de conduire dignement les affaires de son diocèse, et d'être un homme digne de son auguste charge. On place sa mort au 21 ou 22 août 488 ou 489. L'Eglise l'a placé au rang des Saints, et il est sûr que son épiscopat nous présente un pontife des plus respectables que l'Eglise de France ait jamais eus. Il resta des écrits de saint Sidoine : neuf livres de *Lettres*, dans lesquelles il semble avoir voulu imiter Pline-le-Jeune et Symmaque ; vingt-quatre *Pièces de vers*, les unes très-étendues, les autres fort courtes. Beaucoup de recherche, le précieux dans l'emphase, un emploi fatigant de métaphores, un abus continu de l'antithèse et de l'esprit, l'amour excessif de la forme, tels sont, en général, les défauts de Sidoine, et ce sont ceux des écrivains de décadence, comme était notre auteur. Mais ses écrits sont un trésor où la science peut puiser à pleines mains pour l'histoire politique, littéraire et morale du 5^e siècle. A côté du mauvais goût le plus ridicule et le plus intraduisible.

on rencontre des qualités solides, des pages d'une éloquence tantôt ingénieuse, tantôt passionnée. Dans les *Lettres* de Sidoine, il y a un singulier mélange du grand seigneur un peu mondain, mais aimable, et de l'évêque, bien pénétré de ses devoirs et plein de charité. Les *Poèmes* présentent moins d'intérêt que la correspondance de Sidoine, soigneusement arrangée en vue de la postérité. S'il avait imité Pline, Fronton et Symmaque dans ses *Lettres*, il marchait, dans ses *Panegyriques*, sur les traces de Claudien, et, pour le reste, visait à reproduire Stace, Lucain, même les poètes des beaux âges de Rome. La première édition des *Oeuvres* de Sidoine parut à Utrecht vers 1473 ; on a cru longtemps que celle de Milan, 1498, était la première. En 1542, J.-B. Pio en donna une nouvelle, avec des *Commentaires* de peu d'étendue et de peu de mérite. En 1562, il en parut une à Lyon, chez Jean de Tournes, in-8. En 1597, celle de Pio fut réimprimée à Bâle, in-8. En 1598, autre édition à Lyon, avec les *notes* de Jean de Woweren et de Pierre Colvius, de Bruges, in-8. La même année, le président Savaron, se servant avec avantage d'un précieux exemplaire de l'édition de Lyon, 1552, qui avait été collationné sur les meilleurs manuscrits, et chargé de nombreuses *leçons* et d'excellentes *notes* par André Schott, Josias Mercier et Carreon, publia une édition supérieure à toutes les précédentes, Paris, 1598, in-8 ; *ibid.*, 1609, in-4. Le travail de Savaron fut surpassé par celui du Père Jacques Sirmond (voyez ce nom), qui publia, en 1614, une édition nouvelle, Paris, Cramoisy, in-8, et 1652, in-4. Dans l'intervalle, J. de Woweren en donnait une à Hanover, en 1617, in-8. Il y a une grande différence entre le travail de Savaron et celui du Père Sirmond. Les *notes* du premier sont moins lumineuses que savantes ; il s'applique bien plus à étaler une érudition souvent inutile et fastidieuse, qu'à éclaircir le texte de son auteur. Les *notes* du second, au contraire, sobres et réservées, mais trop peu nombreuses, sont d'une grande utilité de toute manière. Néanmoins, la *Commentaire* de Sirmond ne dispense pas de celui du président Savaron. Le texte du docte jésuite a été reproduit dans le tome 1^{er} de la grande collection de ses *Opera varia*, Paris, imprimerie royale, 1696, in-fol. Ce fut la Père de la Baune (et non pas la Baune, comme dit par erreur la *Biographie universelle*), qui dirigea cette édition. La Bibliothèque de Clermont possède un manuscrit des *Lettres* de Si-

doine; on le croit du 11^e siècle, ou du commencement du 12^e. Le tome septième et le huitième des *Essais historiques sur les mœurs des Français*, par Billaudon de Sauvigny, Paris, 1785-1792, in-8, contiennent une espèce de traduction libre et incomplète des *Oeuvres de Sidoine*; souvent, ce n'est qu'une analyse des *Lettres* et des *Poèmes*, et ce travail est rempli d'erreurs très-graves. Pourtant, cet *Essai* a été utile aux seuls traducteurs que Sidoine ait obtenus jusqu'ici, MM. Grégoire et Collombet, qui donnèrent, en 1836, une *Version* avec le texte et des commentaires fort étendus, Lyon, 3 vol. in-8. Les traducteurs ont relevé quelques erreurs de l'édition de la *Beune*, et mis quelques variantes à la fin de leur travail. Il existe, de M. Germain, un excellent *Essai littéraire et historique sur Apollinaris Sidonius*, Montpellier, 1840, in-8 de 182 pages; et de M. Philartète Chasles un curieux travail sur le même écrivain (*Journal des Débats*, 25 mai, 24 août, 30 septembre 1838), travail en partie reproduit dans les *Études sur le moyen âge*, par le même auteur, Paris, Amyot, 1841, in-18. (Voir aussi sur Sidoine l'*Histoire littéraire de la France*, par les Bénédictins; la *Bibliothèque universelle* de Jean Le Clerc, le *Cours d'Histoire moderne* de M. Guizot, et l'*Histoire des lettres latines jusqu'au 12^e siècle*, par M. Ampère.)

SIDRACH. (Voyez ANANIAS.)

SIESTRZENCEWICZ (Stanislas), archevêque catholique de Mohilow, né le 4 septembre 1731 à Zablow, diocèse de Wilna, d'une famille protestante, embrassa d'abord la profession des armes, et devint officier dans un régiment prussien; mais le prince Massalski, évêque de Wilna, qu'il eut occasion de connaître, le détermina à se faire catholique et même à entrer dans l'état ecclésiastique. Il lui donna un riche canoniat dans sa cathédrale, et l'ordonna prêtre en 1762. Lors du premier partage de la Pologne, l'impératrice de Russie, ne voulant pas que ses nouvelles acquisitions continuassent à dépendre des évêques de Pologne, sollicita du Saint-Siège la nomination d'un évêque pour les catholiques de ces provinces, et Siestrzencewicz fut fait évêque de Mallo *in partibus*, et vicaire apostolique pour la Russie-Blanche. Ce fut en cette qualité qu'il permit, en 1779, aux Jésuites de ce pays de recevoir des novices. Peu après, Catherine, pour rompre toute communication avec l'évêque de Wilna, demanda que Mohilow fut érigé en archevêché. Pie VI adhéra à cette nouvelle demande, et plaça sur ce

siège l'évêque de Mallo, dont la juridiction s'étendit sur tous les catholiques des nouvelles possessions de la Russie. Depuis elle reçut une plus grande extension; car il prenait le titre de métropolitain de toutes les Russies. Il est mort le 3 décembre 1826 à Saint-Petersbourg, où il résidait ordinairement et où il remplissait les fonctions de ministre du culte catholique par tout l'empire. Il était membre de plusieurs sociétés littéraires, économiques, et s'intéressait aux progrès des sciences et la culture des lettres. On a de lui une *Histoire de la Crimée*, qu'il avait visitée deux fois, et des *Recherches historiques sur l'origine des Sarmates et des Slaves, et sur les époques de la conversion de ces peuples au Christianisme*, Saint-Petersbourg, 1812, in-8.

SIEYES (Emmanuel-Joseph, comte), né à Fréjus le 3 mai 1748, était en 1784 chanoine chancelier de l'Eglise de Chartres et vicaire général du diocèse. Nommé en 1787 membre de l'Assemblée provinciale d'Orléans, il publia bientôt après sa fameuse brochure intitulée : *Qu'est-ce que le Tiers-Etat?* Il exerça une influence immense sur les premières délibérations de l'Assemblée constituante, et c'est d'après son avis qu'elle s'érigea en Assemblée nationale. A la Convention il vota, sans phrases, la mort de Louis XVI. L'établissement de la garde nationale, la division de la France en départements, le régime municipal, la liberté de la presse et la répression de ses abus, la liberté des cultes, l'instruction publique, le jury, toutes ces questions furent traitées dans ses nombreux écrits ou dans ses discours. Il fut président de la première Assemblée nationale, ministre plénipotentiaire, membre du Directoire, consul provisoire, parce qu'il ne voulut pas l'être définitivement, enfin président du Sénat où il siégea peu de temps, ses vues sur le gouvernement ne pouvant s'accorder avec celles du premier consul qui aspirait déjà à la couronne impériale. Il vécut depuis dans la retraite. A son retour de l'île d'Elbe, Napoléon le comprit parmi les membres de la Chambre des pairs, et en 1815 il se retira dans les Pays-Bas. Rentré en France après la révolution de 1830, il mourut à Paris le 20 juin 1836. Dès la création de l'Institut, il fut membre de la classe des sciences morales et politiques, qui, supprimée par Bonaparte, fut rétablie après 1830 et où il reprit son rang.

SIFFRID de Mionte, prêtre du 18^e siècle, a donné des *Annales* depuis la création du monde jusqu'à l'an 1307. Pistorius en a publié une partie, l'an 1553.

depuis l'an 458 jusqu'en 1307. Georges Fabricius en a donné des extraits dans ses *Res Misnicæ*, et ses *Origines Saxonicæ*.

SIGALON (Xavier), peintre célèbre, né en 1790 à Uzès, de parents pauvres; il put cependant, au moyen de quelques économies, venir à Paris, où il entra dans l'atelier de Guérin. Sous cet habile maître il fit de rapides progrès; mais son talent avait quelque chose d'excessivement original et hardi. Les premiers tableaux qu'il exposa, sa *Courtisane* et sa *Locuste*, lui attirèrent des éloges fanatiques, et des critiques non moins exagérées. *Athalie faisant égorger les enfants du sang royal*, eut le même sort. Mais la *Vision de saint Jérôme* et un *Calvaire* obtinrent un succès non contesté. Néanmoins Sigalon ne put arriver à la fortune; il fut obligé de se retirer à Nîmes, où il donnait des leçons de dessin et faisait des portraits pour vivre. Mais, en 1833, le gouvernement le choisit pour aller copier à Rome le *Jugement dernier* de Michel Ange. Cette copie est un vrai chef-d'œuvre; il venait de la terminer en 1837, et se disposait à revenir à Paris, lorsqu'il mourut du choléra. Cette belle toile a été placée au Musée du Louvre.

SIGAUDE-LAFOND (Jean-René), chirurgien, né à Dijon en 1740, donna avec succès des leçons de physique, et mourut à Bourges en 1810. Il est auteur de la découverte qui consiste à remplacer l'opération césarienne par une autre opération moins douloureuse et moins difficile. Parmi ses ouvrages on distingue : *Eléments de physique théorique et expérimentale*, 1783, 4 vol. in-8; *Dictionnaire de physique*, 1780, 4 vol. in-8, augmenté d'un *Supplément* en 1782; *Dictionnaire des merveilles de la nature*, 1781, in-8, traduit en allemand par C.-G.-F. Webel, Leipsick, 1782-1783, 2 vol. in-8; *l'Ecole du bonheur*, ou *Tableau des vertus sociales*, Paris, 1782, in-12; 1802, 2 vol. in-12; *la Religion défendue contre l'incrédulité du siècle*, contenant un *Précis de l'Histoire Sainte*, ibid., 1785, 6 vol. in-12, augmenté de 2 vol. in-12, 1785, sous le titre *De l'économie de la Providence dans l'établissement de la religion*.

SIGEBERT, troisième fils de Clotaire I^{er}, eut, pour son partage, le royaume d'Austrasie, en 561, et épousa Brunehaut, qui, d'arienne, s'était faite catholique. Les commencements de son règne furent troublés par une irruption des Huns dans ses Etats; mais il en tailla une partie en pièces, et chassa le reste jus-

qu'au delà du Rhin. Il tourna ensuite ses armes contre Chilpéric, roi de Soissons, qui, profitant de son absence, s'était emparé de Reims et de quelques autres places de la Champagne. Il reprit ces villes, et étant entré dans le royaume de Soissons, il se rendit maître de la capitale, et força son frère à accepter la paix aux conditions qu'il voulut lui prescrire. Au bout de quelques années, il la rompit, à la sollicitation de la reine Brunehaut, pour venger la mort de Galsuite, sœur de cette princesse et femme de Chilpéric. Les succès de Sigebert furent rapides, et la victoire le suivait partout, lorsqu'il fut assassiné, l'an 575, par les gens de Frédégonde, la source des malheurs de Chilpéric, qui l'avait épousée après Galsuite. Sigebert fut pleuré de tous ses sujets, dont il faisait les délices par son affabilité, sa douceur et sa générosité. — Il ne faut pas le confondre avec Sigebert, dit le Jeune, fils de Dagobert, et son successeur dans le royaume d'Austrasie, l'an 638. Ce prince, mort en 656, a mérité par sa piété d'être mis au nombre des saints; on fait sa fête à l'église primatiale, aujourd'hui cathédrale de Nancy, où l'on conserve son corps. Sigebert de Gemblours a donné la *Vie* de ce roi. On la trouve dans le tome 1^{er} du mois de février des *Acta sanctorum*.

SIGEBERT, roi des Est-Angles ou de l'Angleterre orientale, appelé par le vénérable Bède, *Roi très-éclairé et très-chrétien*, travailla à faire fleurir la foi dans ses Etats, fonda des églises, des monastères et des écoles, et descendit ensuite du trône pour se faire moine à Knobersburgh, aujourd'hui Burgh-Castle, dans le comté de Suffolk. Il fut assassiné, en 642, avec Egrich, son cousin, qu'il avait mis sur le trône en sa place. On fait la fête de Sigebert dans plusieurs églises d'Angleterre et de France.

SIGEBERT, moine de l'abbaye de Gemblours, dans le Brabant, enseigna pendant plusieurs années dans le monastère de Saint-Vincent, à Metz, et mourut à Gemblours en 1112. Il passait de son temps pour un homme d'esprit, pour un savant universel et un bon poète; et c'est sans doute la vanité que lui inspiraient ou ses talents ou les éloges qu'ils lui attiraient, qui lui fit oublier l'esprit de son état, au point de prendre le parti du simoniacque et schismatique Henri IV, contre le saint pontife Grégoire VII, Urbain II et Pascal II. Sigebert est auteur d'une *Chronique*, dont on conserve l'origine dans la bibliothèque de Gemblours, et dont la meilleure édition est celle d'Au-

bert Le Mire, Anvers, 1608, in 8. Pistorius l'a insérée dans ses *Scriptores germanici*, tom. 1^{er}. Elle commence à l'an 381, où finit celle d'Eusèbe, et va jusqu'à l'an 1113. Elle a été continuée par plusieurs auteurs. Il ne faut nullement ajouter foi à ce qu'il raconte des Papes qui ont eu des démêlés avec l'empereur Henri IV. *Illa*, dit Valère André, *non tam facta quàm à Sigeberto conficta*; saint Anselme, dans sa Lettre 8^e, l'a réfuté, de même que Baronius, tom. 14^e de ses *Annales*, Bellarmin *De Scriptioribus eccl.* et dans ses *Controverses* (voyez les jugements de plusieurs auteurs sur cette *Chronique*, dans la *Bibliothèque* du Père Le Long, n^o 6964); *Vie de saint Théodoric*, évêque, fondateur du monastère de Saint-Vincent à Metz. Leibnitz l'a insérée dans ses *Scriptores rerum Brunswicensium*; *Vie de saint Sigebert, roi*, dans Surius et dans le premier vol. des *Acta Sancti*. du mois de février; *Vie de saint Guibert*, fondateur du monastère de Gemblours, dans Surius, les *Acta Sanctorum*, et dans les *Acta* de Mabillon; *Gesta abbatum Gemblacensium*, continués par un disciple de Sigebert jusqu'à l'an 1136, dans le *Spicilege* de D. d'Achery; *De Viris illustribus*, Anvers, 1639, in-fol., avec des notes par Aubert Le Mire, et dans la *Bibliothèque* de Fabricius, Hambourg, 1718, in-fol. On conserve plusieurs ouvrages manuscrits de Sigebert à Gemblours : *Passio sanctæ Lucæ*, poème; *Passio Theodororum*, poème; *Vita et passio sancti Lamberti*; *De junio Quatuor Temporum*; *Ecclesiastes versu herotico descriptus*, etc. Dans son ouvrage *De Viris illustribus*, il donne le catalogue de ses productions : il y en a une intitulée : *Apologia ad Henricum imp. contra eos qui calumniabantur Missas conjugatorum presbyterorum*; ouvrage qui a disparu et qui n'aurait pas dû paraître.

SIGÉE (Louise), née à Tolède, morte en 1560, était fille de Diégo Sigée, qui l'éleva avec soin, et qui la mena avec lui à la cour de Portugal. Alphonse Cueva, de Burgos, l'épousa. On a d'Aloysia Sigée un poème latin intitulé *Sintra*, du nom d'une montagne de l'Estramadure, où l'on a vu, suivant le peuple, des tritons jouant du cornet; et d'autres ouvrages. Mais le livre infâme *De arcanis Amoris et Veneris*, qui porte son nom, n'est point d'elle. Ceux qui le lui ont attribué ont fait un outrage à la mémoire de cette dame illustre. C'est une production digne de l'esprit corrompu de Chorrer (voyez ce nom). Outre la *Sintra*, elle publia : trente *Epîtres latines*; *Dia-*

logus de differentiâ vitæ rusticæ et urbanæ. Louise fut institutrice de Marie de Portugal, fille de Jean III, et puis épouse de Philippe II. Elle écrivit au pape Paul III une Lettre en cinq langues, latin, grec, hébreu, syriaque et arabe.

SIGISMOND de Luxembourg, empereur d'Allemagne, fils de Charles IV et frère de l'empereur Wenceslas, naquit en 1366. Il épousa Marie, reine de Hongrie, fille de Louis-le-Grand, et fut élu roi de ce pays en 1386. Les Turcs faisaient des progrès journaliers en Europe, et la Bulgarie, dont ils venaient de s'emparer, les rapprochaient des frontières de la Hongrie. Ils commençaient déjà à infester la Serbie, la Bosnie et la Valachie, dont les princes, feudataires de la couronnée Hongrie, avaient droit de recourir à la protection du roi. Le plan combiné de conquêtes affecté par ces infidèles, et qui semblait menacer la Hongrie et toute la chrétienté, réveilla l'attention de Sigismond. Il s'allia avec l'empereur de Constantinople, et sollicita des secours dans différentes cours de l'Europe, pour se trouver en état de repousser de si redoutables ennemis. Le comte de Nevers, fils du duc de Bourgogne, lui amena une nombreuse noblesse et un corps de dix mille Français, tous gens d'élite. Une armée de 130,000 hommes se rassembla sous les drapeaux de Sigismond, qui, désirant de reprendre la Bulgarie, pénétra, en 1396, dans cette province, et vint mettre le siège devant Nicopolis. Bajazet, étant arrivé à la tête de toutes ses forces pour dégager cette place, gagna une victoire complète. Sigismond, ayant été coupé dans sa retraite, prit le parti de s'embarquer sur le Danube et de se sauver par Constantinople. La longue absence de ce prince, jointe à l'aversion que les Hongrois avaient pour lui, accrédita le bruit de sa mort et occasionna de nouveaux troubles dans la Dalmatie. A son retour, il acheva de révolter tous les esprits par la rigueur extrême dont il usa à l'égard des moteurs de la sédition. Les Etats le firent arrêter et enfermer au château de Ziklos, en 1399. Ladislas ou Lancelot vint de Naples pour lui enlever sa couronne; mais cette entreprise n'eut pas de succès. Sigismond recouvra sa liberté et le trône, et fut choisi empereur, en 1410. Après avoir fait différentes constitutions pour rétablir la tranquillité en Allemagne, il s'appliqua à pacifier l'Eglise et à terminer le schisme qui la désolait. A cet effet, il passa les Alpes et se rendit à Lodi, où il convint avec le pape Jean XXIII de convoquer un concile. La ville de Con-

stance fut choisie pour être le lieu où se tiendrait cette auguste assemblée qui commença en 1414, composée d'une multitude extraordinaire de prélats et de docteurs. L'empereur y fut presque toujours présent, et son zèle y éclata dans plusieurs occasions. Pierre de Lune, qui avait pris le nom de Benoît XIII, continuant de braver l'autorité du concile, Sigismond fit le voyage du Roussillon pour l'engager à se démettre de la papauté. N'ayant pu y réussir, il se rendit à Paris, puis à Londres, pour concerter avec les rois de France et d'Angleterre les moyens de rendre la paix à l'Eglise et à la France; mais il revint à Constance sans avoir pu faire réussir son entreprise. Cependant ses soins contribuèrent beaucoup à la fin du schisme (voyez JEAN XXIII et MARTIN V); mais, en donnant la paix à l'Eglise, il se mit sur les bras une guerre cruelle. Jean Huss et Jérôme de Prague avaient été dégradés par le concile et livrés au bras séculier, qui les condamna au feu, après qu'on eut épuisé tous les moyens de vaincre leur obstination (voyez HUSS). Les hussites, voulant venger la mort de ces deux hérétiques, armèrent contre l'empereur. Ziska était à leur tête. Il remporta une pleine victoire en 1419 sur Sigismond, qui put à peine en seize années réduire la Bohême avec les forces d'Allemagne et à l'aide des Croisades. Ce prince mourut à Znaïm en 1437, à 70 ans, après avoir apaisé le reste des troubles de Bohême, et fait reconnaître Albert d'Autriche, son gendre, pour héritier du royaume. Depuis lui, l'aigle à deux têtes, employé d'abord comme symbole des deux empires d'Orient et d'Occident, a toujours été conservé dans les armoiries des empereurs. Ce prince était bien fait, libéral, affable et fort instruit. Il parlait facilement plusieurs langues, et régnant avec éclat en temps de paix, il fut malheureux en temps de guerre, quoiqu'il ne manquât ni d'activité ni de courage. La couronne impériale rentra après sa mort dans la maison d'Autriche, d'où elle ne sortit plus jusqu'à son extinction, en 1740.

SIGISMOND 4^e, roi de Pologne, surnommé *le Grand*, fils de Casimir IV, né en 1466, parvint au trône en 1506, par les suffrages des Lithuaniens et des Polonais. Il employa les premières années de son règne à corriger les abus qui s'étaient glissés dans le gouvernement par la faiblesse de ses prédécesseurs. Jean-Albert et Alexandre, ses frères. Il remit la république dans son ancien lustre au dedans et au dehors. Il battit les Moscovites, et les chassa de la Lithuanie en

1514. Il reprit sur les chevaliers teutoniques quelques villes qu'ils avaient enlevées à la Pologne, tailla en pièces, l'an 1531, les Valaques, qui avaient fait une irruption dans ses Etats, et assura par ses victoires la paix à la Pologne. Ce prince mourut en 1548, à 82 ans, aimé de ses sujets, et respecté de toutes les nations de l'Europe. C'était un sage sur le trône, souverain bienfaisant, juste appréciateur du mérite. Il s'attacha à polir les mœurs des Polonais, à faire fleurir les sciences et les arts, à fortifier les places de guerre, à embellir les principales villes, à préserver son royaume des nouvelles hérésies. Cependant on lui reproche d'avoir partagé tout l'odieux de son neveu Albert de Brandebourg, grand-maître de l'Ordre Teutonique, à qui il donna illégitimement l'investiture de la Prusse ducale, et qui par là se vit en état de protéger puissamment le luthéranisme, et de le propager. Il avait une force extraordinaire, qui le fit regarder comme l'Hercule de son temps.

SIGISMOND II, surnommé *Auguste*, fils du précédent, né en 1520, lui succéda en 1548. Aussitôt qu'il se vit maître du trône, il fit rendre à Barbe Radzivil, sa maîtresse, qu'il avait épousée en secret, les honneurs qui lui étaient dus en qualité de reine. La nation délibéra, dans une diète, si elle ne casserait point un mariage si disproportionné : il ne trouva de l'appui que dans ceux qui avaient embrassé ou qui favorisaient les nouvelles erreurs; en reconnaissance, il permit d'envoyer leurs enfants dans les Universités hérétiques d'Allemagne, ce qui avait été défendu jusqu'alors. Ce fut par là que l'hérésie pénétra dans la Pologne. Dans la suite son zèle se réveilla, il travailla à faire cesser les troubles causés par l'hérésie; mais il n'y opéra pas de grands fruits : « Il est bien plus aisé, dit « un politique chrétien, de prévenir ces « sortes de maux que de les réparer, ou « d'en circonscrire les effets; une prudence active suffit pour arrêter l'erreur « dans ses commencements; le courage « uni à la puissance ne suffit pas toujours « à la réprimer, quand elle a pris son essor. » Sous son règne, la Lithuanie, déjà unie à la Pologne sous Jagellon (voy. LADISLAS V), y fut solennellement incorporée, à la diète de Lublin, en 1569. Il acquit la Livonie à la couronne, donna un décret solennel contre les soci-niens en 1566, et mourut en 1572, après un règne de 24 ans, sans laisser de postérité. En lui finit la ligne masculine des Jagellons. Le duc d'Anjou, depuis roi de France, sous le nom de *Henri III*, lui

succéda. Sigismond-Auguste était brave, quoiqu'il aimât la paix, tant dans le conseil, et vis dans l'exécution. L'amour des hommes et l'appui inconsideré qu'il donna d'abord à des sectaires inquiets et dangereux furent presque les seules taches de sa vie. L'auteur de l'*Histoire teutonique* lui reproche encore d'avoir suivi le mauvais exemple de son père, en enlevant les immenses possessions qu'avait l'Ordre teutonique en Livonie, et en détruisant l'archevêché de Riga. « On voit bien, ajoute-t-il, que les usurpations prospèrent rarement. De tant d'immenses possessions que la Pologne a ravies à l'Ordre teutonique, tant en Prusse qu'en Livonie, il ne lui en reste rien aujourd'hui, sinon quelques droits sur les villes de Thorn et de Dantzick, et la suzeraineté sur la Courlande; encore ce dernier droit, qui est très-réel, a été si contrebalancé par l'influence de la Russie, qu'on se-rait presque tenté de le ranger au nombre de ses pertes. » Mencken fit imprimer la *Vie* de Sigismond II, en 1703, Leipzig, in-8, et les *Lettres* et les *Réponses* attribuées à ce monarque, en latin. Ce recueil contient aussi les *Lettres* attribuées au roi Battori.

SIGISMOND III, fils de Jean III, roi de Suède, né en 1566, monta sur le trône de Pologne en 1587, et fut couronné à l'exclusion de Maximilien d'Autriche, qui avait été élu par quelques seigneurs. Après la mort de son père, il alla recevoir le sceptre des Suédois en 1594. Ce roi était zélé catholique; il ne tarda pas à déplaire à ses nouveaux sujets, attachés aux erreurs de Luther. Charles, prince de Sudermanie, oncle du roi, se servit de cette conjoncture, et se fit mettre la couronne de Suède sur la tête en 1604. Cette usurpation fut la semence d'une guerre très-longue, dans laquelle Sigismond ne fut pas heureux. Il eut d'autres démêlés avec les Tartares et les Moscovites, sur lesquels il fit quelques conquêtes; mais Gustave-Adolphe lui faisait essuyer des pertes d'un autre côté. Consumé d'inquiétudes, il mourut en 1632. La piété, la justice, la clémence, formaient le caractère de ce prince. Il perdit la couronne de Suède en se déclarant pour les intérêts de la religion catholique. Ce fut encore ce même zèle qui le priva de l'empire de Moscovie. Il aimait trop la vérité pour la sacrifier à quelque intérêt que ce fût; la plus légère dissimulation lui paraissait une espèce d'apostasie. Son fils aîné lui succéda sous le nom de Wladislas VII ou Ladislas.

SIGONIO (Charles), d'une famille

ancienne de Modène, où il naquit vers 1520, fut destiné par son père à la médecine; mais son génie le portait à la littérature. Sigonio occupa d'abord une chaire dans sa patrie, et obtint la protection du cardinal Grimani. La jalousie de Bandinelli, autre savant renommé, lui fit quitter Modène. Il professa les humanités à Padoue, puis à Bologne, et ensuite à Rome où il fut chargé, en 1578, par le pape Grégoire XIII, de continuer l'*Histoire ecclésiastique*, commencée par Panvinio, et obtint une pension de la république de Venise. N alla mourir dans sa patrie en 1584. Ce savant avait de la difficulté à parler; mais il écrivait bien, et sa latinité est assez pure. Il refusa d'aller auprès d'Etienne, roi de Pologne, qui voulait le fixer à sa cour. Il ne voulut jamais se marier; et quand on lui en demandait la raison, il répondait : *Minerva et Venus n'ont jamais pu vivre ensemble*. On a de lui un grand nombre d'ouvrages recueillis sous le titre de : *Opera omnia, cum notis variorum, etc.*, Mediolani, 1732-37, 6 vol. gr. in-fol. Les principaux sont : *De republicis Hebræorum*, traité méthodique, et qui renferme dans un petit espace bien des choses utiles; *De republica Atheniensium libri IV*, savant et recherché; *Historia de Occidentis imperio*, livre nécessaire pour connaître l'histoire de la décadence de l'empire romain, et la formation des principautés d'Italie; *De regno Italiae libri XX*, depuis l'an 679 jusqu'à l'an 1300, traité plein de recherches, d'exactitude, et éclairé par une sage critique; une *Histoire ecclésiastique*, imprimée à Milan en 1734, 2 vol. in-4, dans laquelle on trouve beaucoup d'érudition. On a encore de lui des *Notes* sur Tite-Live, de savants *Traité*s sur le droit romain, etc. La liste complète des écrits de Sigonio, avec une *Notice* sur ce savant, se trouve dans Tiraboschi.

SIGORNE (Pierre), licencié en Sorbonne, et doyen de l'église de Mâcon, naquit en 1719, à Rambercourt-les-Pots, en Lorraine. Il vint faire ses études à Paris. Après sa licence, il fut nommé professeur de philosophie au collège du Plessis. C'est lui qui introduisit le premier le newtonianisme dans l'enseignement de l'Université. Après avoir quitté l'enseignement, il se retira à Mâcon, où il avait été pourvu du doyenné de la cathédrale. Il devint en même temps grand-vicaire du diocèse, et montra dans cette administration autant d'habileté que de sagesse. La part qu'il y prit n'absorba pas tellement son temps qu'il ne s'occupât encore de sciences et d'ouvrages

relatifs à la morale et à la religion. Il mourut à Mâcon en 1809. On a de lui : *l'Examen des leçons de physique du Collège Royal*, cité ci-dessus, 1740, in-12; *Réplique à Molières, ou Démonstration physico-mathématique de l'insuffisance et de l'impossibilité des tourbillons*, 1741, in-12; *Institutions newtoniennes, ou Introduction à la philosophie de Newton*, 1747, 2 vol. in-8; *De la cause de l'ascension et de la suspension de la liqueur dans les tuyaux capillaires*, dissertation couronnée à Rouen en 1748; *Institutions leibnitziennes, ou Précis de monadologie*, Lyon et Paris, 1767, in-4 et in-8; *Astronomiæ physicæ juxta Newtoni principia brevium ad usum studiosæ juventutis*, Paris, 1748, in-12; *Prælectiones astronomiæ newtonianæ*, 1769, in-8; *Dissertation sur le prêt à jour; Lettres écrites de la plaine, en réponse à celles de la montagne* (de J.-J. Rousseau), Amsterdam, 1765, in-12; *Le Philosophe chrétien, ou Lettres à un jeune homme entrant dans le monde, sur la vérité et la nécessité de la religion*, 1765, ou 1776, in-8; *Oraison funèbre de Mgr le Dauphin*, 1766, in-4; *Oraison funèbre de Louis XV*, 1774, in-4.

SILAS (saint), un des 72 disciples, fut choisi avec Jude pour aller à Antioche porter le décret fait dans le concile de Jérusalem sur l'observation des cérémonies légales. Silas s'attacha à saint Paul, et le suivit dans la visite qu'il fit des Eglises de Syrie et de Cilicie, d'où ils vinrent en Macédoine. Il fut battu de verges avec lui par les magistrats de Philippes, en haine de la foi chrétienne, et eut beaucoup de part aux autres souffrances et travaux de cet apôtre. On célèbre la fête de saint Silas le 13 juin. Saint Jérôme (Eptre 143) dit que Silas est le même que Silvain, dont il est fait mention au commencement de l'Eptre de saint Paul aux Thessaloniens; mais les Grecs les distinguent, et Dorothee et saint Hippolyte, martyrs, disent que Silas a été évêque de Corinthe, et Silvain, évêque de Thessalonique.

SILHOUETTE (Etienne de), né à Limoges en 1709, devint contrôleur général et ministre d'Etat. Il remplit cette place dans des temps difficiles : la guerre ruineuse de 1754 avait épuisé les coffres du roi et les ressources des particuliers; il voulut y remédier par l'économie et la réforme : ce qui lui ayant attiré un grand nombre d'ennemis, il ne garda cette place que huit mois. Il se retira dans sa terre de Brie-sur-Marne, où il vécut en philosophe chrétien, répandant des bienfaits sur ses vassaux, et profitant de toutes

les occasions de faire le bien. Il mourut en 1767. Les ouvrages qui l'ont fait connaître dans la république des lettres sont : *Idée générale du gouvernement chinois*, 1729, in-4; 1731, in-12; *Réflexions politiques sur les grands princes*, traduites de l'espagnol de Balthasar Gracian, 1730, in-4 et in-12; une *Traduction* en prose de l'*Essai* de Pope, sur l'homme, in-12. Cette version est fidèle, le style en est concis; mais on y désirerait quelquefois plus d'éloquence et de clarté. Il est à croire qu'il se fût occupé d'un autre ouvrage, s'il avait jugé celui-ci avec une sévérité convenable (voyez POPE); *Mélanges de littérature et de philosophie* de Pope, 1742, 2 vol. in-12; *Traité mathématique sur le bonheur*, 1741, in-12; *L'Union de la religion et de la politique* de Warburton, 1742, 2 vol. in-12 : ouvrage excellent, où l'on réfute le reproche fait à la doctrine de l'Evangile, de ne s'accorder pas avec les moyens de la politique; et où l'on montre que la vraie politique est un résultat tout naturel des maximes chrétiennes : ce que Bossuet avait déjà démontré dans son *Traité de la politique de l'Ecriture-Sainte*. Silhouette s'occupait volontiers de ces sortes d'ouvrages et cherchait à les répandre. Son zèle pour la religion était actif et éclairé, sa piété tendre et agissante; *Lettres sur les transactions publiques du règne d'Elisabeth, avec quelques réflexions critiques sur Rapin, relativement à l'histoire de ce règne*, Amsterdam, 1736, in-12.

SILIUS ITALICUS (Caius), homme consulaire, mort au commencement du règne de Trajan, âgé de 75 ans, se laissa mourir de faim, n'ayant pas le courage de supporter le mal qui le tourmentait. Silius avait d'abord fait le métier de délateur; mais il effaça cette tache dans la suite. Sa fortune était assez considérable. Il possédait une maison qui avait été à Cicéron, et une autre où était le tombeau de Virgile; mais il n'avait ni l'éloquence du premier, ni la verve du second. Silius est connu par un *Poème latin sur la 2^e guerre punique*. Cette production ressemble à une gazette, par la faiblesse de la versification, et par l'exactitude et l'ordre qu'il a mis dans les faits. Il y a cependant des tirades pleines de noblesse et de grandeur; il est écrit avec assez de pureté. Ce poème fut trouvé par Le Pogge dans une tour du monastère de Saint-Gall, durant la tenue du concile de Constance. La première édition de *Silius Italicus* est de Rome, 1471, in-fol. Daniel Heinsius en a donné à Leyde une édition avec des savantes notes.

SILLERI. (Voyez BRULART.)

SILVA (Jean-Baptiste), né à Bordeaux en 1684, d'un médecin, prit le même état que son père. Après avoir reçu le bonnet de docteur à Montpellier, à l'âge de 19 ans, il vint à Paris, et obtint le même grade dans la Faculté de médecine de cette ville en 1712. Plusieurs cures importantes lui ayant donné une grande réputation, il fut recherché dans les maisons les plus distinguées. Son nom pénétra dans les pays étrangers. La czarine Catherine lui fit proposer la place de son premier médecin, avec des avantages considérables; mais Silva ne voulut pas abandonner le pays auquel il devait sa naissance, sa réputation et sa fortune. Il mourut à Paris en 1744, avec les titres de premier médecin du prince de Condé et de médecin-consultant du roi. Il a laissé un *Traité de l'usage des différentes sortes de saignées, et principalement de celle du pied*, 1727, 2 vol. in-12, et des *Dissertations et consultations médicales*, Paris, 1744, 2 vol. in-12. C'est de lui que parle Voltaire dans ces beaux vers sur la formation du sang :

Demanda à Silva par quel secret mystère
Ce pain, cet aliment dans mon corps digéré,
Se transforme en un lait doucement préparé !
Comment, toujours filtré dans ses routes certaines,
En longs ruisseaux de pourpre il court enfler mes veines.

SILVAIN (Flavius-Silvanus), fils de Bonitus, capitaine gaulois, fut élevé sous le règne de Constance au grade de commandant de la cavalerie, et ensuite à la place de général de l'infanterie dans les Gaules. Il combattit avec succès les Barbares; mais s'étant laissé proclamer *Auguste* par ses soldats en 355, il fut poignardé par Ursicin, que Constance avait envoyé contre lui, et qui, pour mieux réussir dans ce dessein, avait fait semblant de le reconnaître pour son prince légitime.

SILVÈRE (saint), natif de Campanie, fils du pape Hormisdas, qui avait été engagé dans le mariage avant de s'attacher au service de l'Eglise, monta sur la chaire de saint Pierre après le pape Agapet I^{er}, en 536. Théodat, roi des Goths, le plaça par violence sur le trône pontifical; mais cette intronisation ne fut regardée comme canonique que quand le clergé de Rome eut consenti à son élection. Peu de temps après, Bélisaire, général de l'empereur Justinien, s'empara de Rome. L'impératrice Théodora résolut de profiter de cette occasion pour étendre la secte des acéphales, branche de l'eutyhanisme. Elle tâcha de faire entrer Sylvestre dans ses intérêts; mais voyant ses efforts inutiles, elle résolut de le faire déposer. On l'accusa injustement d'avoir

des intelligences avec les Goths; on produisit une lettre qu'on prétendait qu'il avait écrite au roi ennemi; mais il fut prouvé qu'elle avait été forgée par un avocat nommé *Marc*: cela n'empêcha pas qu'il ne fût envoyé en exil à Patara en Lycie, et qu'on ordonnât à sa place Vigile, le 22 novembre 537. L'évêque de Patara prit hautement la défense de Silvère, alla trouver l'empereur à Constantinople, le menaça des jugements de Dieu, s'il ne réparait le scandale, et lui dit : *Il y a plusieurs rois dans le monde, mais il n'y a qu'un Pape dans l'Eglise de l'univers*. Justinien, instruit du véritable état des choses, ordonna qu'on rétablît Silvère sur son siège. En revenant en Italie, il fut arrêté de nouveau par Bélisaire, à la sollicitation de sa femme, qui par là voulait faire sa cour à Théodora. Il fut relégué dans l'île de Palmaria, vis-à-vis de Terracine, où, selon Libérat, il mourut de faim en juin 538. Procope, qui était alors en Italie, dit qu'il fut massacré à l'instigation d'Antonia, épouse de Bélisaire. Après sa mort, Vigile fut reconnu pour pape légitime. (Voyez LIBÉRAT, *Breviarium*, cap. 22; *Acta Sanctorum*, junii, tom. 4, pag. 13, et les *Annales d'Italie*, par Muratori.)

SILVESTRE I^{er} (saint), Pape après saint Melchiade, en janvier 314, envoya des députés au concile d'Arles pour l'affaire des donatistes, et en tint lui-même plusieurs à Rome. Il envoya Vitus et Vincent, prêtres de l'Eglise de Rome, avec Osius, évêque de Cordoue, au concile général de Nicée, en 325, pour y assister en son nom. Sa mort, qui arriva en décembre 335, fut celle d'un saint. C'est sous son pontificat que commença d'éclater l'hérésie d'Arius, qui déchira si longtemps l'Eglise. Les *Actes* de ce saint sont apocryphes. On dit qu'il a été envoyé en exil sur le mont Soracte, du temps de Constantin, et qu'à son retour il baptisa ce prince et le guérit en même temps de la lèpre; mais les hagiographes d'Anvers, au 24 de mai, Baronius, et surtout Noël Alexandre, sec. 4, page 18, prouvent que ce récit est faux dans tous ses détails.

SILVESTRE II, appelé auparavant *Gerbert*, né en Auvergne, d'une famille obscure, fut élevé à Aurillac, dans le monastère de Saint-Gérauld, et devint par son mérite abbé de Bobio, dans la Lombardie. Il se retira ensuite à Reims, où il fut chargé de l'école de cette ville, et où il eut pour disciple Robert, fils de Hugues Capet. Son savoir lui fit tant d'admirateurs, qu'il fut élevé sur la chaire archiepiscopale de cette ville, en 992,

après la déposition d'Arnoul. Mais celui-ci ayant été rétabli en 988 par Grégoire V, Gerbert se retira près de l'empereur Othon qui avait été son disciple. Ce prince lui obtint l'archevêché de Ravenne. Enfin le pape Grégoire V étant mort, le savant bénédictin obtint la papauté, par la protection du même prince, en 999 ; et en jouit jusqu'en 1003, année de sa mort. Gerbert était un des plus savants hommes de son siècle. Il était habile dans les mathématiques et dans les sciences les plus abstraites. Il nous reste de lui 149 *Épîtres*, la *Vie de saint Adalbert*, archevêque de Prague, et quelques ouvrages de mathématiques qui déposent en faveur de son érudition (voyez MAMILLON, *Analect.*, tom. 2, pag. 215). Quelques-uns lui attribuent la construction de l'horloge de Magdebourg, l'an 996 ; mais cela n'est pas constaté ; on croit que l'inventeur des horloges à roues est Richard Waligford, abbé de Saint-Alban en Angleterre, qui florissait l'an 1326. Brennon, cardinal du parti de l'antipape Guibert, qui écrivait un siècle après la mort de Silvestre, ne rougit pas de dire que ce Pape s'est adonné à la magie et à la nécromancie, calomnie qui a été rapportée par Martin de Pologne, et ensuite par les hérétiques des derniers temps ; mais qui est démentie par tous les historiens contemporains, et réfutée solidement par Gretser.

SIMÉON, chef de la tribu du même nom, et second fils de Jacob et de Lia, naquit vers l'an 1757 avant J.-C. Il vengea avec Lévi l'enlèvement de sa sœur Dina, en égorgeant tous les sujets de Sichem (voyez ce nom) : action atroce, par laquelle on fit périr une foule d'innocents pour punir un seul coupable. Étant allé dans la suite, durant la famine, avec ses frères en Égypte, pour acheter du blé, Joseph le retint en otage jusqu'à ce que ses autres frères eussent amené Benjamin. Jacob, au lit de la mort, témoigna son indignation contre la violence que Siméon et Lévi avaient exercée envers les Sichimites. Il leur prédit qu'en punition de leur crime, Dieu les séparerait l'un de l'autre et disperserait leurs descendants parmi les autres tribus. L'événement justifia la prédiction d'une manière frappante. Lévi n'eut jamais de lot ni de partage fixe dans Israël ; et Siméon ne recut pour partage qu'un canton que l'on démembra de la tribu de Juda, et quelques terres. Fage dit que les Siméonites, dépourvus des ressources communes aux autres tribus, se consacrèrent à l'éducation des enfants dans toute la Judée pour gagner leur pain ; il s'appuie

sur l'autorité des anciens rabbins : si cette tradition est bien fondée, elle vérifie la prédiction à la lettre. Le crime de Zambri attira aussi la malédiction sur la tribu de Siméon, et c'est la seule que Moïse ne bénit point en mourant.

SIMÉON, homme juste et craignant Dieu, vivait à Jérusalem dans l'attente du Rédempteur d'Israël. Il demeura presque toujours dans le temple, et le Saint-Esprit l'y conduisit dans le moment que Joseph et Marie y présentèrent Jésus-Christ. Alors ce vieillard, prenant l'enfant entre ses bras, rendit grâce à Dieu, et lui témoigna sa reconnaissance par un cantique, qui exprime admirablement l'arrivée du Fils de Dieu sur la terre, l'ardent désir avec lequel il était attendu, et les lumières que sa venue devait répandre chez toutes les nations du monde. C'est une espèce de tradition populaire que Siméon était grand-père, et on le voit souvent représenté dans ce costume : il ne paraît pas cependant que cette opinion soit fondée ; le récit évangélique ne dit rien qui la favorise.

SIMÉON (saint), frère de Jésus-Christ, c'est-à-dire, son cousin germain, était fils de Cléophas, autrement Alphée, et de Marie, sœur, c'est-à-dire cousine de la Sainte-Vierge. Les plus habiles interprètes pensent qu'il est le même que ce Simon, frère de saint Jacques-le-Mineur, de saint Jude et de Joseph, dont il est parlé dans l'Évangile de saint Matthieu, chap. 13. Il fut disciple du Seigneur, et élu évêque de Jérusalem après la mort de Jacques son frère. Trajan ayant fait faire des recherches exactes de ceux qui se disaient descendus de David, les Juifs défirent Siméon à Antioch, gouverneur de Syrie, comme chrétien et issu de David. Après avoir été longtemps tourmenté, il fut enfin crucifié l'an 107 de J.-C., âgé de 120 ans. Il en avait passé environ 44 dans le gouvernement de son église.

SIMÉON, fameux rabbin du 2^e siècle, est regardé par les Juifs comme le prince des cabalistes. C'est à lui qu'on attribue le livre hébreu intitulé : *Zohar*, c'est-à-dire *la lumière*, Crémone, 1560, 3 vol. in-fol. On sait que la cabale est devenue chez les Juifs modernes une abondante source d'erreurs, *Latius errorum fons*, comme dit l'auteur de la *Physica sacra*. Il semble que, s'étant trompés sur le sens des prophéties, surtout de celles qui regardent le Messie, ils cherchent à mieux connaître l'avenir par un moyen qui n'est point du tout assorti à cet effet. Il est vrai cependant que l'Esprit-Saint a quelquefois exprimé des vérités secrètes par l'emblème des lettres et de leurs divers

rapports ; ce qui fait une espèce d'énigme cabalistique , telle que celle qu'on lit au chap. 15^e de l'Apocalypse , où le nom de la bête est désigné par le nombre 666. Mais cela est très-différent de l'espèce de divination que les rabbins prétendent exercer par des combinaisons de lettres et de chiffres, sorte de jonglerie que des philosophes du dernier siècle n'ont pas hésité de mettre en usage , tout comme ils ont voulu goûter de la magie. Il est certain que si de pareils moyens avaient quelque résultat, il ne pourrait être naturel. C'est la remarque d'un homme qui n'adopte et ne rejette pas légèrement les opinions qu'il examine. *Aliquid ex futuris contingentibus ac liberis, determinatè, scribi ac dici ope cabalæ posse, nisi magia ac impliciti cum orco pacti vinculum intercesserint, nemo sensatus crediderit.*

SIMEON MÉTAPHRASTE , né au 9^e siècle à Constantinople , s'éleva par sa naissance et par son mérite aux emplois les plus considérables. Il fut secrétaire des empereurs Léon-le-Philosophe et Constantin Porphyrogénète , et eut le département des affaires étrangères. Ce prince l'ayant exhorté à faire le recueil des *Vies des Saints*, il ne se contenta pas de compiler les faits , il les broda d'une manière romanesque. Il rassembla tout à la fois des exemples des vertus les plus héroïques , et des prodiges les plus ridicules. On a traduit plusieurs fois son ouvrage en latin , et on le trouve dans le recueil des *Vies des Saints* par Surius ; mais il serait à souhaiter qu'on l'imprimât en grec : car, quoiqu'il soit rempli de fables , il renferme des monuments anciens et authentiques qu'un habile critique discernerait. Cet écrivain fut nommé *Métaphraste* , parce qu'il paraphrasait les récits en amplificateur (voyez saint Roch). On a encore de lui des vers grecs dans le *Corpus poetarum graecorum*, Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-folio.

SIMEON (saint), célèbre dans les Annales de l'église de Trèves du 11^e siècle , naquit à Constantinople de parents chrétiens et distingués. Après avoir passé sa jeunesse à cultiver les lettres , dans lesquelles il fit de très-grands progrès , il se fit d'abord anachorète , puis moine du mont Sinaï. Crevin et Richard , abbés de Trèves , eurent occasion de le connaître dans le voyage qu'ils firent à la Terre-Sainte , et, touchés de ses vertus , ils l'amènèrent avec eux à Trèves , d'où il se retira dans l'abbaye de Tholey. L'archevêque Poppon ne l'y laissa pas longtemps ; car, ayant résolu de faire un voyage en Palestine , il engagea saint Siméon à l'accompagner dans ce pèlerinage. A son

retour, Poppon lui accorda un petit coin de la Porte-Noire, monument de la plus haute antiquité , qu'il venait de convertir en église. Le saint s'y tint enfermé jusqu'à sa mort. L'abbé Crevin, qui l'assista dans ses derniers moments , écrivit sa *Vie* et l'envoya à Benoît IX, qui le mit au rang des saints en 1047. L'église auprès de laquelle il se retira , et qui possède son tombeau , porte aujourd'hui son nom.

SIMEONI (Gaspard) , d'Aquila dans le royaume de Naples, chanoine de Sainte-Marie-Majeure , et secrétaire du pape Innocent X , brilla à Rome par ses poésies latines et italiennes. Il a conservé dans les unes et dans les autres , et surtout dans les premières , le goût de l'antiquité , qui semblait être banni de l'Italie. Ses vers ne manquent ni de force , ni d'harmonie , ni de grâces , et prouvent que la langue romaine , depuis qu'elle est morte , sert le génie aussi bien que du temps d'Auguste ; elle a gagné d'ailleurs un grand avantage qu'elle n'avait pas comme langue vivante , savoir l'immutabilité.

SIMIANE (Charles-Emmanuel-Philibert-Hyacinthe de) , marquis de Pianesse , né en 1608 , ministre du duc de Savoie , et colonel-général de son infanterie , servit ce prince avec zèle dans son conseil et dans ses armées. Il signala son intelligence et sa valeur dans les guerres de Monferrat , de Gênes , etc. Nommé ambassadeur extraordinaire à la cour de Vienne , il fut , à son retour , élu président du conseil de la princesse régente , veuve du duc Victor , aîné , mort en 1637. Sur la fin de ses jours , il quitta la cour et se retira à Turin , chez les prêtres de la Mission , où il ne s'occupa que de son salut. Sa solitude n'était troublée que par les conseils qu'on lui demandait comme à l'oracle de la Savoie. Il finit saintement ses jours en 1677. On a de lui : un *Traité de la vérité de la religion chrétienne*, en italien , dont le P. Bouhours a donné une traduction française , in-12 ; *Piissimi in Deum affectus, ex Augustini confessionibus delecti*, in-12 , etc.

SIMIOLI (Joseph) , théologien , né à Naples en 1712 , fut nommé professeur de théologie par son archevêque le cardinal Spinelli. Ce prélat l'emmena à Rome où Benoît XIV l'attacha comme consultant à diverses congrégations , et le chargea de rédiger un plan d'instruction pour les élèves des Missions de la Propagande. Après la mort de Spinelli , le nouvel archevêque de Naples , le cardinal Sersale , le chargea de nouveau d'enseigner la théologie , le nomma chanoine de

sa métropole et principal du collège archiépiscopal. Il passe pour avoir favorisé les prétentions hostiles du ministre Tanucci contre la cour de Rome; il était d'ailleurs lié avec les théologiens qui, sous prétexte de combattre la morale relâchée, attaquaient les Jésuites et favorisaient les doctrines barbares et désespérantes des jansénistes. Il mourut le 21 janvier 1799. On a de lui : un *Cours de théologie*, ou *Institutions théologiques*, Naples, 1790; *Dissertations sur divers points d'histoire, de critique et de disciplines ecclésiastique*; *Avis aux évêques pour bien gouverner leur diocèse*.

SIMON 1^{er}, grand-prêtre des Juifs, surnommé *le Juste*, était fils d'Onias I^{er}, auquel il succéda dans la grande sacrificature. Il répara le temple de Jérusalem qui tombait en ruine, le fit environner d'une double muraille, et y fit conduire de l'eau par des canaux pour laver les hosties. On en voit un bel éloge dans le livre de l'*Ecclésiastique*, chap. 50.

SIMON II succéda à Onias II, son père. C'est sous son pontificat que Ptolémée Philopator vint à Jérusalem. Ce prince ayant voulu entrer dans le Saint des saints, malgré les oppositions de Simon, Dieu étendit sur lui son bras vengeur, et punit sa profanation, en le renversant par terre sans force et sans mouvement.

SIMON-MACHABÉE, fils de Mathathias, surnommé *Thasi*, fut prince et pontife des Juifs, l'an 143 avant J.-C. Il signala sa valeur en plusieurs occasions, sous le gouvernement de Juda et de Jonathas, ses frères. Le premier l'ayant envoyé avec 3,000 hommes dans la Galilée, pour secourir les Juifs de cette province contre les habitants de Tyr, de Sidon et de Ptolémaïde, Simon défit plusieurs fois les ennemis. Il battit Apollonius, conjointement avec Jonathas; et celui-ci ayant été arrêté par Tryphon, Simon alla à Jérusalem pour rassurer le peuple qui, ne voyant personne plus digne que lui d'être à la tête des affaires, l'élut tout d'une voix. Simon, devenu chef de la nation par ce choix unanime, fit d'abord assembler tous les gens de guerre, répara avec diligence les murailles, les fortifications de Jérusalem, et s'appliqua à fortifier les autres places de la Judée. Il envoya ensuite des ambassadeurs à Démétrius, qui avait succédé dans le royaume de Syrie au jeune Antiochus, et le pria de rétablir la Judée dans ses franchises. Ce prince lui accorda tout ce qu'il demandait. La liberté étant rendue aux Juifs, Simon renouvela l'alliance avec les Spartiates, et envoya

un bouclier d'or à la république romaine. Il battit ensuite les troupes d'Antiochus Evergètes, roi de Syrie, qui s'était déclaré son ennemi, et sur la fin de ses jours il visita les villes de son Etat. Lorsqu'il arriva au château de Doch, où demeurait Ptolémée, son gendre, cet ambitieux, qui voulait s'ériger en souverain du pays, fit inhumainement massacrer Simon et deux de ses fils, au milieu d'un festin qu'il leur donna, l'an 135 avant J.-C. Jean Hyrcan, son fils, lui succéda. On voit l'éloge de ses vertus, de sa sage et heureuse administration dans le premier livre des *Machabées*, chap. 14.

SIMON (saint), apôtre du Seigneur, fut surnommé *Cananéen*, c'est-à-dire *Zélé*. On ignore le motif de ce surnom. Son zèle pour Jésus-Christ le lui fit-il donner? ou était-il d'une certaine secte de zélés? On est aussi peu instruit sur les particularités de sa vie, sur sa prédication et le genre de sa mort. Quelques-uns le font aller dans l'Egypte, la Lybie, la Mauritanie; d'autres lui font parcourir la Perse, mais avec aussi peu de fondement que les premiers.

SIMON-LE-CYRÉNÉEN, père d'Alexandre et de Rufus, était de Cyrène dans la Lybie. Lorsque Jésus-Christ monta au Calvaire, et succombait sous sa propre croix, les soldats contraignirent Simon, qui passait, de la porter avec lui. Cependant le mot *angariaverunt* semble dire qu'on l'y engagea par voie de persuasion. Il est vraisemblable que Simon était connu pour disciple de Jésus-Christ, et que c'est ce qui donna l'idée de lui faire porter sa croix : charge qui, selon toute apparence, aura été pour lui une source précieuse de grâce. Il est le seul qui ait porté littéralement la croix du Sauveur, et qui ait rendu sensible aux yeux ce grand moyen de salut.

SIMON-LE-MAGICIEN, du bourg de Gitton ou Githon, dans le pays de Samarie, séduisait le peuple par ses enchantements et ses prestiges; une multitude incroyable s'attacha à lui en l'appelant *la grande vertu de Dieu*. Le diacre Philippe étant venu prêcher l'Evangile dans cette ville, Simon, étonné des miracles qu'il faisait, demanda et obtint le baptême. Les Apôtres, quelque temps après, vinrent pour imposer les mains aux baptisés. Simon, voyant que les fidèles qui recevaient le Saint-Esprit parlaient plusieurs langues sans les avoir apprises, et opéraient des prodiges, offrit de l'argent pour acheter la vertu de communiquer ces dons. Alors Pierre indigné le maudit avec son argent, parce qu'il croyait que les dons de Dieu pou-

vaient s'acheter. C'est de là qu'est venu le mot de *Simoniague*, qu'on applique à ceux qui achètent ou vendent les choses spirituelles. Après le départ des Apôtres, Simon tomba dans des erreurs grossières, et se fit des prosélytes. Il quitta Samarie, et parcourut plusieurs provinces qu'il infecta de ses impiétés. Il attirait beaucoup de monde après lui par ses prestiges, et se fit surtout une grande réputation à Rome, où il arriva avant saint Pierre. Les Romains le prirent pour un Dieu; et le sénat lui-même fit ériger à cet imposteur une statue dans l'île du Tibre, avec cette inscription: *Simoni Deo Sancto*. Il est vrai que Valois et le Père Pagi contestent ce fait, et prétendent que cette statue était consacrée à Semo-Sachus, qui était une divinité adorée parmi les Romains; mais d'habiles critiques, parmi lesquels sont les Bollandistes (*Acta Sanctorum* 29 junii, Tillemont, tom. 2, p. 482), sont d'un avis contraire, et soutiennent la réalité de la statue élevée à Simon. Quoi qu'il en soit, les illusions de ce fourbe fascinèrent les yeux des habitants de Rome, et furent l'objet de la curiosité de Néron; mais le charme ne dura pas. Saint Pierre, étant venu peu après lui dans cette ville, ruina sa réputation par un coup d'éclat, que quelques savants révoquent en doute; mais qui se trouve admirablement d'accord avec les anecdotes rapportées par les historiens profanes, sous le règne de ce même Néron. Le Magicien se disait fils de Dieu, et se vantait comme tel de pouvoir monter au ciel. Il le promit à Néron lui-même, et le jour pris, en présence d'une foule de peuple qui était accouru à ce spectacle, il se fit élever en l'air par le démon. Mais à la prière de Pierre, Simon, qui était à une certaine hauteur, tomba par terre et se rompit les jambes. Ceux qui nient ce fait pris à la lettre l'expliquent d'une manière métaphorique, de la grande réputation que s'était faite Simon à Rome et de la rapidité avec laquelle saint Pierre la détruisit; mais il paraît qu'il est très-peu nécessaire de recourir à cette allégorie. Le vol de Simon est rapporté comme réel et physiquement vrai par Justin, Ambroise, Cyrille de Jérusalem, Augustin, Philastre, Isidore de Péluse, Théodoret, etc. Dion Chrysostôme, auteur païen, assure que Néron retint longtemps à sa cour un magicien qui lui promit de voler dans les airs. On lit dans Suétone, *in Ner.*, c. 12, qu'aux jeux publics un homme entreprit de voler en présence de Néron; mais qu'il tomba dès qu'il eut pris son essor, et que le balcon où était l'empereur fut teint de son sang.

Baronius, Tillemont, Ceillier et Orsi entendent cette histoire, de Simon-le-Magicien. Et puisque les dates ou les époques historiques s'accordent ici avec le témoignage direct et formel des plus illustres auteurs chrétiens, et le témoignage moins développé, mais si analogue et si évidemment applicable des auteurs païens, l'on ne voit pas quelle raison peut faire révoquer ce fait en doute.

SIMON, fils de Gloras, l'un des plus grands seigneurs d'entre les Juifs, fut en partie cause de la ruine de Jérusalem et de la nation. Les Juifs l'avaient reçu dans Jérusalem comme un libérateur; ils l'avaient appelé pour les délivrer de la tyrannie de Jean de Giscala (voyez ce nom); mais il fut encore plus cruel que ce tyran, avec lequel il se lia. Rien n'égalait les scènes d'horreurs qui accompagnèrent la ruine d'un peuple autrefois chéri de Dieu, alors l'objet de ses malédictions, se déchirant lui-même les entrailles, tandis que les Romains répandaient autour de lui, et déjà dans son sein, la dévastation et la mort. Quand la ville fut prise par les Romains, il se cacha dans les souterrains avec des ouvriers munis d'outils nécessaires pour creuser; mais il manqua bientôt de provisions, retourna sur ses pas, fut pris par les ennemis, attaché au char de triomphe de Titus, puis exécuté sur la place publique de Rome.

SIMON, moine d'Orient dans le 13^e siècle, passa en Europe où il se fit dominicain, et composa contre les Grecs, sur la *Procession du Saint-Esprit*, un *Traité* qu'on trouve dans *Allatius*.

SIMON (saint), jeune enfant de Trente, cruellement assassiné et découpé par les Juifs, en haine de Jésus-Christ, l'an 1474. Le *Martyrologe romain* en fait mention le 24 mars. Wagenseil et Basnage ont nié l'assassinat de cet enfant; mais la vérité de ce crime a été mise dans le plus grand jour par un anonyme, dont l'ouvrage vraiment démonstratif a pour titre : *De cultu sancti Simonis pueri Tridentini, et martyris apud Venetos*, et se trouve inséré dans la *Raccolta d'opuscoli scientifici*, etc., du Père Calogera, tome 48, pages 406, 472. (Voyez l'instruction du procès dans les *Acta Sanctorum*, avec des notes par Henschenius; l'*Amplis. collect. vet.* de dom Martenne, tome 2, page 1516; et Benoît XIV, *De canonis.*, lib. 1, cap. 14, page 105. C'est avec tout aussi peu de raison que Schoepflin, dans son *Alsacia illustrata*, a révoqué en doute le martyre de l'enfant dont on voit le monument dans l'église de Weissembourg en Alsace. Ce fanatisme

des Juifs a produit autrefois plusieurs atrocités de ce genre ; on en a vu encore dans le dernier siècle des exemples incontestables.

SIMON (Jean-François), né à Paris en 1634 d'un habile chirurgien, fut élevé avec soin par son père, prit l'habit ecclésiastique et se fit recevoir docteur en droit canon. Il devint ensuite contrôleur des fortifications, et associé de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres. L'abbé de Louvois l'ayant choisi, en 1719, pour garder des médailles du cabinet du roi, il quitta l'habit ecclésiastique, parce que Louis XIV, prince ennemi de l'innovation, qui n'avait vu que des laïques dans cette place, ne voulut jamais la donner à d'autres. Simon la remplit dignement. Il excellait surtout dans les devises et les inscriptions. On a de lui plusieurs savantes *Dissertations* dans les *Mémoires* de l'académie des Inscriptions. Il mourut en 1719.

SIMON (Richard), savant hébraïsant, né à Dieppe en 1638, entra dans la Congrégation de l'Oratoire. La hardiesse de ses sentiments, la singularité de ses opinions et de son caractère l'obligèrent de quitter cette congrégation en 1678, pour se retirer à Belleville-en-Caux, dont il fut curé pendant quatre ans. Il se retira enfin à Dieppe, et y mourut en 1712. On ne peut lui refuser une érudition très-vaste et une littérature très-variée. Sa critique n'est pas toujours modérée ni exacte ; et il règne dans tout ce qu'il a écrit un esprit de nouveauté qui lui suscita bien des adversaires. Les plus célèbres sont : Veil, Spanheim, Le Clerc, Jurieu, Le Vassor, Dupin, Bossuet, etc. Simon ne laissa presque aucun de leurs ouvrages sans réponse ; la hauteur et l'opiniâtreté dominant dans tous ses écrits polémiques. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : l'*Histoire critique du texte, des versions et des commentateurs du Vieux-Testament*, dont la meilleure édition est celle de Rotterdam, in-4, 1689 ; *Histoire critique du texte du Nouveau-Testament*, Rotterdam, 1689, qui fut suivie, en 1690, d'une *Histoire critique des versions du Nouveau-Testament*, et, en 1692, de l'*Histoire critique des principaux commentateurs du Nouveau-Testament*, etc., avec une *Dissertation critique sur les principaux actes manuscrits, cités dans ces trois parties*, in-4. Tous ces écrits respirent l'érudition ; mais une critique souvent téméraire les a fait placer dans l'*Index* des livres défendus ; *Inspiration des Livres sacrés*, 1687, in-4 ; *Nouvelles observations sur le texte et les versions*

du Nouveau-Testament, Paris, 1696, in-4 ; une *Traduction française du Nouveau-Testament*, avec des remarques littéraires et critiques, 1702, 2 vol. in-8. Le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, et Bossuet, condamnèrent cet ouvrage. « Il semble, dit Bossuet, que l'auteur n'a eu dans l'esprit que le dessein de ravilir les idées de l'Écriture. Sous prétexte de condescendre à la capacité du vulgaire, il le plonge, pour ainsi parler, jusque dans la fange des expressions les plus basses. » *Histoire de l'origine et du progrès des revenus ecclésiastiques*. Cet ouvrage parut en 1709, 2 vol. in-12, sous le nom supposé de Jérôme Acoûté. C'est, dit-on, le résultat d'un mécontentement de Simon contre une communauté de Bénédictins : or, on sait que la colère n'est pas propre à conduire à la vérité ni à répandre des lumières sur un objet quelconque ; *Créance de l'Eglise orientale sur la transsubstantiation*, 1687, in-12 ; *Bibliothèque critique*, sous le nom de Saint-Jorre, avec des notes, 1708 et 1710, 4 vol. in-12. Ce livre fut supprimé par arrêt du conseil ; il est devenu rare. On y trouve des pièces qu'on chercherait vainement ailleurs ; *Bibliothèque choisie*, 2 vol. in-12 ; *Critique de la Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques de M. Dupin, et des Prolegomènes sur la Bible* du même, 1730, 4 vol. in-8 ; avec des éclaircissements et des remarques du P. Souciet, jésuite, qui est l'éditeur de cet ouvrage ; *Histoire de la croyance et des coutumes des nations du Levant*, sous le nom de Moni, etc. ; livre intéressant et instructif, 1693, in-12.

SIMON DE LA VIERGE (Le Père), célèbre prédicateur de l'Ordre des Carmes, né en 1638 ; et mort à Paris à l'âge de 90 ans ; il a publié : *Actions chrétiennes*, ou *Discours de panégyrique et de morale sur différents sujets*, in-12, 1693 ; *Actions chrétiennes*, ou *Discours de morale pour le temps de l'Avent*, in-12, 1703 ; — *Pour tous les jours de Carême*, 6 in-12, Lyon, 1719. Le style du Père Simon est remarquable par la clarté et la pureté ; ses *Discours* ou *Sermons* sont remplis de piété et conformes à la saine doctrine. Tous ses *Sermons* ont été réunis sous le titre d'*Actions chrétiennes*, etc., et publiés à Liège, 15 vol. in-12, 1755.

SIMON (Claude-François), imprimeur de Paris, mort dans cette ville en 1767, à 55 ans, joignait aux connaissances typographiques celles de la littérature. On a de lui : *Connaissance de la Mythologie*, Paris, 1758, in-12 ; c'est la meilleure

édition. Les journalistes de Trévoux, dans le second volume d'avril 1746, soutiennent que cette production est l'ouvrage du P. Rigord, jésuite, mort en 1739, et que Simon n'y a fait que quelques additions, parmi lesquelles il y en a de peu modestes et dangereuses pour les enfants. Ces anecdotes scandaleuses ont été retranchées dans l'édition que nous indiquons. Deux comédies, et les *Mémoires de la comtesse d'Horneville*, 2 vol. in-12, roman faiblement écrit et d'aucun intérêt solide dans son résultat.

SIMOND (Louis), né en 1767, s'était retiré depuis plusieurs années à Genève, où il mourut en juillet 1831, dans sa 64^e année. Ses *Voyages en Suisse, en Italie et en Angleterre*, qu'il a publiés successivement, sont estimés. L'auteur laisse souvent percer quelques traits d'une philosophie misanthropique qui portent le découragement dans le cœur du lecteur, et fait preuve, surtout dans son *Voyage en Italie*, d'une absence totale du sentiment des beaux-arts.

SIMONDE. (Voyez SISMONDI.)

SIMONET (Edmond), né à Langres en 1662, se fit jésuite en 1681. Ses supérieurs le chargèrent de professer la philosophie à Reims et à Pont-à-Mousson, où il enseigna ensuite la théologie scolastique. Il mourut dans cette ville en 1733. On a de lui un cours de théologie sous ce titre : *Institutiones theologicæ ad usum seminariorum*, Nancy, 1721-1728, 11 vol. in-12; et à Venise, 1731, 3 vol. in-fol.

SIMONIDES, né à Céos, aujourd'hui Zée, île de la mer Egée, florissait du temps de Darius, fils d'Hystaspes. La poésie fut son principal talent; il excella surtout dans l'épique. A l'âge de 80 ans, il lutta pour le prix des vers, et remporta la victoire. Hiéron, roi de Syracuse, l'appela à sa cour, où il débita des apophlegmes de morale; car il se piquait aussi de philosophie, mais ses maximes pratiques n'en étaient pas plus sages (voyez THÉMISTOCLE). Hiéron lui demanda la définition de Dieu; Simonides dit qu'il lui fallait un jour pour méditer cette réponse: ce jour passé, il en demanda un second, et plusieurs de suite; enfin il répondit: Que plus il méditait, plus l'espérance de pouvoir le définir s'éloignait; *Quia quanto diutius considero, tanto mihi res videtur obscurior* (Cicéron, *De naturâ Deorum*, lib. 1, n. 22): tant ces prétendus sages étaient inférieurs aux enfants des chrétiens! « L'Être vagabond, comme dit un auteur moderne, ayant mis plus de lumières dans les esprits ordinaires, que le Portique

« et le Lycée n'avaient tâché d'en mettre « dans les têtes philosophiques des anciens temps. » Si néanmoins Simonides parlait d'une définition proprement dite, *per genus et differentiam*, il n'avait pas tort. Mais ces sortes de définitions sont moins propres à faire connaître un objet qu'à servir elles-mêmes de matière aux disputes philosophiques. Ce poète mourut l'an 460 avant J.-C., à 89 ans, méprisé pour son avarice et la vénéralité de sa plume. Il avait écrit en dialecte dorique les batailles de Marathon et de Salamine, et composé des odes, des tragédies, etc.; mais il ne nous reste que des fragments de ses poésies dont Leo Allatius a donné les titres. Saint Jérôme en portait un jugement avantageux, puisqu'en parlant des Psaumes il appelle David le Simonides des chrétiens: *David Simonides noster*, Pindarus, Alceus, Flaccus quoque. Fulvius Ursinus les a recueillis, avec des notes, Anvers, 1598. in-8, et dans le *Corpus poetarum graecorum*, Genève, 1608 et 1614, 2 vol. in-folio. Phénix, général des Agrigentins, ayant pris Syracuse, fit démolir le tombeau de Simonides. Callimaque fit, à cette occasion, une pièce de vers où il introduisit Simonides, se plaignant de ce que ce général n'avait pas pour ses cendres les mêmes égards que Castor et Pollux qui l'avaient sauvé d'une maison près de tomber. Cette dernière anecdote a été bien rendue dans les *Fables* de Phédre et de La Fontaine. Simonides avait, dit-on, une mémoire prodigieuse, et on lui attribue l'invention de la mémoire locale et artificielle. (Voyez CICÉRON, *De Oratore*, lib. 2, n. 86, et *De Fine*, lib. 2, n. 32.)

SIMONIN (François-Marie), missionnaire de la congrégation de Saint-Lazare, frère et filleul de l'auteur de la *Biographie universelle*, né au mois de mars 1810, à Saint-Vincent-de-Boisset près Roanne, diocèse de Lyon, d'une famille honorable, mort le 15 septembre 1838, à l'âge de 28 ans. La nature l'avait doté des plus heureuses dispositions, et une éducation soignée les avait développées. Partout il obtint les succès les plus brillants, notamment au pensionnat de Fribourg en Suisse, dirigé par les Pères Jésuites. Frappé d'une maladie mortelle, il dut sa guérison à l'intercession du vénérable Canisius, fondateur du collège de Fribourg. Ses parents le destinaient à la carrière du barreau; mais effrayé des dangers auxquels il se trouvait exposé dans le monde, il se détermina à embrasser l'état ecclésiastique, et entra au grand séminaire de Lyon. Là, pendant trois ans, il fut le modèle de ses nombreux

condisciples, par la pratique de toutes les vertus, et par les progrès qu'il fit dans la science du sacerdoce. Il s'y attachait tous les cœurs par son bon esprit et par ses manières engageantes et affables. Peu content d'avoir fait à Dieu le sacrifice du monde en se dévouant au service des autels, il voulut encore lui offrir celui de sa famille et de sa patrie en se consacrant aux missions étrangères. Après avoir bien mûri cette idée, et en avoir conféré longtemps avec son directeur, il fit courageusement ses adieux à tout ce qu'il avait de plus cher, alla joindre l'abbé Odin, depuis évêque de Claudiopolis et vicaire apostolique du Texas, et s'embarqua le 17 septembre 1835, au Havre, pour se rendre dans le diocèse de Saint-Louis, en Amérique. Il n'était encore que diacre. Entré au séminaire de Sainte-Marie-des-Barrens, il demanda à être admis parmi les prêtres de Saint-Lazare, chargés de la direction du séminaire et des missions environnantes. Pendant les deux années de son noviciat, il donna comme à Lyon de grands exemples d'édification. Ordonné prêtre en 1836, il commença tout aussitôt à exercer le saint ministère, et fut chargé de visiter et d'évangéliser fréquemment les congrégations du Petit-Canada, d'Apple-Creek et de Frédérick-Town, de la Nouvelle-Madrid et des Mines. En 1837, il parcourut une grande partie des États du Missouri et de l'Arkansas, visita plusieurs nations sauvages, laissant partout des semences de foi, et emportant des fruits abondants de bénédiction. Dès qu'il se rendait en un lieu, on accourait en foule à ses instructions. Une voix forte, claire et douce, une prononciation distincte, une attitude modeste et pleine de dignité, une onction peu ordinaire, un raisonnement clair, juste et pressant, un langage pur et simple, tout contribuait à donner beaucoup de succès à ses instructions. L'esprit de Dieu respirait dans tous ses discours. Pendant la mission qu'il donna à Sainte-Geneviève, le carême de 1838, il fit une vive impression sur tous les cœurs, et de nombreuses conversions en furent les fruits. Un si heureux début dans la carrière du ministère apostolique donnait lieu d'espérer qu'un jour il serait un instrument dont Dieu se servirait pour opérer un grand bien dans le pays, où les ouvriers évangéliques sont si nécessaires. Il était sur le point de partir pour une nouvelle excursion chez les Sauvages, qu'il aimait tendrement, et au salut desquels il désirait se consacrer tout entier, lorsque la maladie vint l'arrêter dans sa carrière apostolique, le 28 juillet. Le 7

soit il fallut penser à lui administrer le Saint-Viatique. Quoique très-faible, il voulut absolument s'agenouiller sur son lit; il semblait s'exhaler en amour pour son Dieu. Le jour de l'Assomption il put encore jouir du même bonheur. Le 30 on lui administra l'Extrême-Onction; il la reçut avec les sentiments d'une foi si vive, que tous les assistants en étaient attendris d'édification. Pendant un délire qui dura les derniers jours qui précédèrent sa mort, il ne parlait que de missions et des occupations du saint ministère: tantôt il cherchait à convaincre un protestant, tantôt il exhortait de la manière la plus touchante un pauvre pécheur à retourner à son Dieu. Les dernières paroles que prononcèrent ses lèvres expirantes ont été une invocation des saints noms de Jésus et de Marie. Il avait toujours eu pour Marie la dévotion la plus tendre; elle lui a obtenu la grâce de mourir le jour de l'octave de la Nativité. Il y avait trois ans qu'il avait quitté la France, et c'était le jour même de la Nativité qu'il avait fait ses adieux à sa famille. Il avait prononcé ses vœux de religion, et à cette occasion il écrivait à son frère, l'abbé Simonin: « Enfin j'ai
« fixé par des liens irrévocables l'incon-
« stance de mon pauvre cœur.... Je bénis
« au fond de mon cœur et je ne cesserai
« de bénir le Seigneur qui m'a donné
« l'intelligence!.... Que de dangers pour
« un prêtre séculier! Je crains d'exagé-
« rer, et cependant un peu d'expérience
« acquise par quelques courses, m'a
« presque convaincu qu'à moins d'être
« un grand saint, il était bien difficile,
« presque impossible d'y faire son salut,
« lors même qu'on pourrait être une oc-
« casion de salut pour beaucoup d'autres.
« *Non temere dico, sed sicut affectus*
« *sum.* » Etant encore au séminaire, il avait traduit de l'allemand l'introduction de la grande *Histoire du Christianisme* par le comte de Stolberg; il l'avait intitulée: *Le comte de Stolberg à ses enfants*. Cette traduction, écrite avec un talent remarquable, a été réimprimée plusieurs fois.

SIMONIS (Pierre), né en 1439 à Thielt en Flandre, licencié en théologie, fut successivement curé à Courtray, chanoine et premier archiprêtre de Gand, second évêque d'Ypres en 1585, et mourut en 1605. Il ne dut son élévation qu'à ses vertus et à sa science. On a de lui plusieurs ouvrages, la plupart contre les calvinistes; ils ont été recueillis et publiés à Anvers, 1609, in-fol., par Jean David, son successeur dans la cure de Courtray, et ensuite jésuite. On distin-

gues entre les écrits de ce prélat : *De veritate*; *Apologia pro veritate catholica*; *De hæresos hæreticorumque naturâ*; des *Harangues* et des *Sermons*, bien écrits en latin; *Instruction pastorale* sur la manière dont les curés doivent se comporter relativement aux exorcismes, et aux personnes qui les demandent pour cause de maléfice. (Voyez Spé.) — Il ne faut pas le confondre avec François Simonis, auteur d'un savant ouvrage : *De fraudibus hæreticorum ad orthodoxos tractatio*, imprimé à Mayence en 1678, in-8. Il en a paru une traduction libre sous le titre : *Artifices des hérétiques*, Paris, 1681, in-12. Il a aussi été traduit en flamand et en italien. Nicéron dit que François Simonis est un nom emprunté, et attribue l'ouvrage à un jésuite.

SIMPLICIUS (saint), natif de Tivoli, Pape après saint Hilaire, le 25 février 468, suivant Lenglet-Dufresnoy et le Père Pagi, et en 467 suivant Fleury, gouverna avec beaucoup de prudence dans des temps très-difficiles. Il fit tous ses efforts pour faire chasser Pierre Mongu du siège d'Alexandrie, et Pierre Le Foulon de celui d'Antioche. Il sut déceler tous les artifices dont Acace de Constantinople se servit pour le surprendre. Il nous reste de lui dix-huit *Lettres*, dont plusieurs sont très-importantes; elles sont imprimées dans le *Recueil* du Père Labbe. Il mourut le 27 février 483, après 15 ans d'un pontificat glorieux. On célèbre sa fête le 2 mars. Félix III lui succéda.

SIMPLICIUS, philosophe péripatéticien du 5^e siècle, était Phrygien. Nous avons de lui des *Commentaires* sur *Aristote* et sur *Epictète*, Leyde, 1640, in-4, dans lesquels il y a des choses curieuses et intéressantes, et d'autres minutieuses.

SIMPSON (Thomas), habile mathématicien anglais, naquit à Bosworth, dans la province de Leicester en Angleterre, le 20 août 1710. Son père était un artisan très-pauvre. Il le plaça chez un ouvrier en soie, avec lequel il profita très-peu. Un astrologue du voisinage lui enseigna un peu d'arithmétique pour servir à faire des horoscopes. Ces premiers commencements lui donnèrent du goût et du courage. Il alla à Londres en 1732, et fut obligé de travailler au métier de soie, en attendant qu'il eût des écoliers de mathématiques. Ce n'était qu'avec peine qu'il trouvait des moments de loisir pour composer son *Traité des réflexions*, qui parut en 1737, mais qui a été réimprimé avec beaucoup d'augmentations, en 1750. Il donna ensuite 3 volumes d'*Opuscules* en anglais, qui paru-

rent en 1740, 1743, 1757. On y trouve 37 *Mémoires* intéressants, dont plusieurs sont relatifs à l'astronomie. En 1742, il mit au jour son livre *sur les Annuités*, qui lui occasionna une dispute avec le célèbre Moivre. En 1743, il fut nommé professeur de mathématiques à l'Ecole militaire de Woolwich, avec des gages de 2,700 livres de France. Il fut reçu de la Société royale de Londres, et de l'Académie des Sciences de Paris, en qualité d'associé. Il orna le recueil de la Société royale de plusieurs bons *Mémoires* sur le *calcul intégral*, et donna au public des *Eléments* clairs et méthodiques de *géométrie*. La traduction française de ces *Eléments* a été imprimée à Paris en 1755, in-8. Il mourut à Bosworth d'une maladie de langueur, le 1^{er} mai 1760.

SIMSON (Edouard), théologien anglais, publia en 1652 une *Chronique universelle*, depuis le commencement du monde jusqu'à J.-C. On en a donné une belle édition à Leyde en 1739, in-folio, et on l'a réimprimée sous le même format, à Amsterdam, en 1752. Quoiqu'il y ait bien des fautes, elle est méthodique, et on la cite quelquefois. La *Vie* de l'auteur est à la tête, avec la liste de ses ouvrages.

SINCLAIR (Charles-Géléon, baron de), l'un des généraux les plus distingués de la Suède, servit dans sa jeunesse en France, en Prusse et en Saxe, et mourut à 73 ans, le 1^{er} septembre 1803; en lui s'éteignit une des familles les plus illustres de la Suède. Il a laissé plusieurs ouvrages estimés sur l'art militaire : *Règlement pour l'infanterie*, qui est en vigueur en Suède; *Institutions militaires*, ou *Traité élémentaire de tactique*, Deux-Ponts, 1775, 3 vol. in-8.

SINESIUS. (Voyez SYNESIUS, philosophe.)

SINGLIN (Antoine), ecclésiastique, fils d'un marchand de Paris, renonça au commerce par le conseil de saint Vincent de Paul, et embrassa l'état ecclésiastique. L'abbé de Saint-Cyran lui fit recevoir la prêtrise, et l'engagea à se charger de la direction des religieuses de Port-Royal. Singlin fut leur confesseur pendant vingt-six ans, et leur supérieur pendant huit. Pascal lui lisait tous ses ouvrages avant de les publier, et s'en rapportait à ses avis. Singlin eut beaucoup de part aux affaires de Port-Royal, et aux traverses que ce monastère essuya. Craignant d'être arrêté, il se retira dans une des terres de la duchesse de Longueville. Il mourut en 1664, dans une autre retraite. On a de lui un ouvrage intitulé : *Instructions chrétiennes*

sur les mystères de Notre-Seigneur et les principales fêtes de l'année, Paris, 1674 ou 1672 ou 1673, 5 vol. in-8, ou 1736, 42 vol. in-12, édition en tête de laquelle se trouve une *Vie de Singin* écrite par l'abbé Goujet.

SINNACH (Jean), Irlandais, né à Cork, docteur, professeur de théologie, président du grand collège à Louvain, chanoine de Bruges et de Turnhout, un des ardeurs défenseurs des écrits de Jansénius, fit le voyage de Rome pour aller plaider la cause de ce fameux prélat, et mourut à Louvain en 1666, après avoir publié : *Satù ex-ras*, Louvain, 1662-1667, 2 vol. in-folio ; *Goliathismus profligatus*, Louvain, 1667, in-folio, contre les luthériens de la confession d'Augsbourg ; plusieurs écrits en faveur de Jansénius, dont les titres sont fort bizarres, comme *Consonantiarum dissonantia* ; *Vulpes capta*, etc. Ils ont été condamnés à Rome. L'esprit de parti où il se laissa engager ne l'empêcha pas d'être désintéressé, charitable, et de faire plusieurs fondations utiles et édifiantes.

SINSART (dom Benoit), bénédictin de Saint-Vannes, né à Sédan en 1696, professa d'une manière distinguée la philosophie et la théologie dans plusieurs maisons de sa congrégation, et devint abbé de Munster en Alsace. On lui doit : les *Véritables sentiments de saint Augustin sur la grâce et son accord avec la liberté*, 1739, in-8 ; la *Vérité de la religion catholique démontrée contre les protestants*, 1746, in-12 ; *Défense du dogme catholique sur l'éternité des peines*, 1748, in-8 ; *Essai sur l'accord de la foi et de la raison touchant l'Eucharistie*, 1748, in-8 ; *Chrétions anciens et modernes*, ou *Abrégé des points les plus intéressants de l'Histoire ecclésiastique*, 1754, in-12 ; *Recueil de pensées diverses sur l'immatérialité de l'âme*, ou *Réputation du matérialisme*, etc., 1756. Sinsart mourut à Paris le 23 juin 1776.

SIREY (Jean-Baptiste), juriconsulte, né à Sarlat en 1762, était entré dans l'état ecclésiastique et engagé dans les ordres lorsque la Révolution éclata. Mais il obtint, dit-on, une dispense pour se marier, et il épousa une parente de Mirabeau. Cette alliance ne le mit pas à couvert des persécutions de la Terreur ; il fut accusé de royalisme et emprisonné. Lorsque'il fut mis en liberté, il embrassa la carrière du barreau, et publia le *Recueil de jurisprudence* connu sous le nom de : *Journal des arrêts de la Cour de cassation*, de 1800 à 1842. Sirey est mort à Paris en 1845 ; il était estimé comme juriconsulte ; mais il ne paraiss-

sait guère avoir conservé les principes qu'il avait dû avoir, lorsqu'il avait embrassé sa première carrière. On a encore de lui : *Codes annotés* ; la *Jurisprudence du conseil d'Etat depuis 1806 à 1820*, 6 vol. in-4, 1820 ; *Lois civiles intermédiaires*, ou *Collection sur l'état des personnes et les transmissions de biens*, 4 vol. in-4, 1806, etc.

SIRI (Vittorio), historiographe du roi de France, et ancien abbé de Vallemagne, naquit à Parme en 1608. Il vint s'établir à Paris, où il se fit un nom par les ouvrages suivants : *Memoria recondita dall' anno 1601 al 1640*, Ronco, Parigi et Lione, 1677-1679, 8 vol. in-4 ; *Il Mercurio, ovvero historia de' correnti tempi*, 1635-1655, Casale, Lione, Parigi e Firenze, 1646-1662, 15 tomes en 18 ou 21 vol. in-4 ; *Mercurio veridico, ovvero annali universali d'Europa*, etc., Venetia, 1646, in-4 ; *Bollo di Vitt. Siri, nel Mercurio veridico del sig. Birago*, Modena, 1643, in-4. Ces quatre articles, qui doivent être réunis, forment une collection peu commune. Ces ouvrages sont précieux par le grand nombre de pièces originales qu'on y trouve. Les faits sont appuyés sur les instructions secrètes de plusieurs princes et ministres ; mais il faut se méfier de la manière dont l'auteur les rend. Il était payé pour écrire, et il aimait mieux l'argent que la vérité. Requist a publié 24 vol. du *Mercurio*, en français. C'est moins une traduction complète qu'un choix fait avec goût de morceaux curieux répandus dans ce *Mercurio*. Le même auteur a traduit les Mémoires de Siri, sous ce titre : *Mémoires secrets tirés des archives des souverains de l'Europe, depuis Henri IV*, en 18 vol. in-12. Siri mourut à Paris en 1685.

SIRICE (saint), romain, monta sur la chaire de saint Pierre après Damase I^{er}, en décembre 364, à l'exclusion d'Ursicin, et mourut en novembre 399. On a de lui plusieurs *Epîtres* intéressantes, dans le *Recueil* de dom Constant ; entre autres une à Himère, évêque de Tarragone, dans laquelle il répond à diverses questions importantes de ce prélat. Elle passe, parmi les savants, pour la première *Epître* décrétale qui soit véritable. Le Père Papebrock prouve que les *Epîtres* de ce Pape ont été au moins interpolées (voyez le *Propylæum*). Il condamna Jovinien et ses sectateurs. On trouve son nom dans plusieurs anciens *Martyrologes*, entre autres dans celui de saint Jérôme ; cependant Baronius l'a omis dans le sien, parce qu'il a cru que la vie de ce Pontife prêtait à quelques critiques ; mais Flo-

rentinius, auteur d'un Commentaire sur le *Martyrologe* de saint Jérôme, réfute savamment Baronius, et s'appuie principalement sur un passage de saint Ambroise.

SIRLET (Guillaume), cardinal, né en 1514 à Guardavalle, dans la Calabre, de parents pauvres, se distingua par son érudition et sa piété, et posséda l'estime des papes Marcel II et Pie IV, dont le dernier le fit bibliothécaire du Vatican, et cardinal, à la sollicitation de saint Charles Borromée. Il mourut en 1585 à 71 ans. Ce cardinal possédait bien les langues savantes. Il a travaillé à la réforme du *Bréviaire* et du *Missel Romain*, et à la correction de la *Version Vulgate de la Bible*; c'est en partie à ses soins que l'on doit le *Catéchisme du Concile de Trente*. Il avait encore fait plusieurs ouvrages; mais il ne voulut pas permettre qu'on les publiât, excepté les *Variae lectiones*, qu'il avait rassemblées pour être insérées dans la *Bible Polyglotte* de Plantin d'Anvers.

SIRMOND (Jacques, savant jésuite, né à Riom l'an 1559, d'un magistrat de cette ville, entra chez les Pères de Jésus, et s'y distingua par son érudition. Aquaviva, son général, l'appela à Rome en 1590, et Sirmond lui servit de secrétaire pendant seize ans. Le savant jésuite profita de son séjour à Rome; il rechercha les monuments antiques, visita les bibliothèques, et enrichit son esprit de toutes sortes de connaissances. Les cardinaux d'Ossat et Barberin furent ses protecteurs et ses amis; il jouit aussi de l'estime du cardinal Baronius, auquel il ne fut pas inutile pour la composition de ses *Annales*. On voulait le retenir à Rome; mais l'amour de la patrie le rappela en France en 1608. Louis XIII, pour mieux l'attacher à sa personne, le choisit pour son confesseur, l'an 1637; et cela, comme dit Henri de Valois, dans l'*Eloge* qu'il a fait du Père Sirmond : « *Ne tantus vir ad illustrandam Ecclesiam gallicanæ antiquitatem natus, Galliam eriperetur.* » Il remplit longtemps ce poste délicat avec l'estime du public et la confiance du roi, et il ne cessa de l'occuper que quelques années avant sa mort, arrivée en 1651, à 92 ans. Le Père Sirmond avait les vertus d'un religieux et les qualités d'un citoyen. Lorsqu'il était à Rome, il s'employa fort utilement pour les intérêts de la France. La ville de Clermont ayant voulu enlever à Riom, sa patrie, le bureau des finances, il obtint une déclaration du roi qui l'y fixait pour toujours. Quoique d'un caractère doux dans la société, il

était assez vif dans ses écrits polémiques. Il a rendu les plus grands services à l'histoire de l'Eglise par ses nombreux écrits. Débrouiller la chronologie, faire revivre plusieurs auteurs ignorés, commenter des ouvrages obscurs, les rendre intelligibles, faire naître, pour ainsi dire, l'ordre et la lumière du sein du chaos, voilà l'idée qu'on doit se former des travaux de cet auteur. Voici ses principaux ouvrages : d'excellentes notes sur les *Capitulaires* de Charles-le-Chauve, et sur le *Code théodosien*; une édition des *Conciles de France*, avec des remarques, Paris, Cramoisi, 1629, 3 in-fol. Pour la compléter, il faut y joindre le *Supplément* du Père de La Lande, Paris, 1666, in-fol., et les *Concilia novissima Galliarum* d'Odespun, Paris, 1646, in-fol., etc.; des éditions des *Œuvres* de Théodoret et d'Hincmar de Reims; la première édition de *Facundus d'Hermiane*, avec des notes savantes, Paris, 1629, in-8; un grand nombre d'*opuscules* sur différentes matières, imprimés à Paris en 1696, en 5 in-fol.; et Venise, 1728, 5 in-fol., très-belle édition. Il y en a plusieurs contre Godefroy, Sammaise, Richer et Saint-Cyran. L'érudition y est ménagée à propos, et son style peut servir de modèle à ceux qui traitent les matières théologiques : son latin est pur et élégant. Cependant, quelques éloges qu'on ait donnés au Père Sirmond, il est certain que l'on a publié depuis des éditions supérieures aux siennes; mais cela était aisé à ceux qui avaient celles-ci sous les yeux. Les jansénistes, et même quelques autres savants, se sont beaucoup récriés contre son *Histoire prédestinatiennne*, et celle de la *Pénitence publique*; mais il ne paraît pas que leurs plaintes fussent fondées sur des motifs bien solides; elles n'attirèrent pas l'attention de l'autorité ecclésiastique.

SIRMOND (Jean), neveu du précédent, membre de l'Académie française et historiographe de France, naquit à Riom en 1589, et mourut en Auvergne en 1649. Il était regardé par le cardinal de Richelieu comme un des meilleurs écrivains de son temps; mais le public n'en porta pas un jugement si flatteur, quoiqu'il eût des connaissances et un style aisé et agréable. On a de lui : la *Vie du cardinal d'Amboise*, Paris, 1631, in-8, sous le nom du sieur des Montagnes : elle tient un peu trop de l'éloge; des *Poésies latines*, ibid., 1654, in-8, qui ne sont pas sans mérite.

SIRMOND (Antoine) jésuite, né à Riom en 1591, et frère du précédent, mourut

à Paris en 1643. Il avait publié, deux ans auparavant, un ouvrage intitulé *Défense de la vertu*, in-8, dans lequel il osait avancer qu'on ne peut marquer précisément aucun temps de la vie où l'on soit tenu de faire un acte d'amour de Dieu, et que l'accomplissement du précepte consiste à ne rien faire de contraire à son amour. Ses propositions furent désavouées par ses confrères, et l'auteur fut mis en pénitence. Nicole n'a pas laissé de leur en faire un crime dans ses notes sur la dixième *Lettre Provinciale*. « Une pareille injustice, dit un critique, ne contribue pas peu à faire connaître les écarts dans lesquels l'esprit de parti est capable de se précipiter. » On a de lui aussi un traité *De l'immortalité de l'âme*, et un autre intitulé : *L'Auditeur de la parole de Dieu*. L'auteur des *Provinciales* confond ce Sirmond avec le célèbre Jacques Sirmond, sans doute pour donner plus d'importance à sa critique. Ce n'est pas, à beaucoup près, la seule bêtise ou méchanceté de ce genre qui se trouve dans ces fameuses *Lettres*.

SISARA, général de l'armée de Jabin, roi d'Azor, que son maître envoya contre Barac et Débora, qui avaient une armée de dix mille hommes sur le Thabor. Sisara, ayant rassemblé toutes ses troupes et 900 chariots armés de faux, vint de Héroseth au torrent de Cison. Barac marcha contre lui et le vainquit. Sisara alla se réfugier dans la tente d'Haber le Cinnéen. Jahel, femme d'Haber, le voyant épuisé de fatigue, lui donna à boire du lait, le fit coucher et le couvrit d'un manteau; mais Sisara s'étant endormi, elle lui enfonça dans la tête un grand clou, dont il mourut sur-le-champ, vers l'an 1285, avant J.-C.

SISINNIUS, syrien de nation, succéda au pape Jean VII, le 18 janvier 708, et mourut subitement le 7 février suivant, après 20 jours de pontificat.

SISMONDI (Jean-Charles-Léonard Simonde de), membre du conseil représentatif de la république de Genève, associé étranger de l'Institut de France, de l'Académie impériale de Saint-Petersbourg, de l'Académie royale de Berlin, et d'un grand nombre d'autres académies savantes, naquit à Genève le 9 mai 1773. Sa famille, d'origine italienne et une des plus anciennes de la ville de Pise, s'était transplantée en Suisse vers la fin du 15^e siècle, à la suite des guerres sanglantes des Guelfes et des Gibelins, qui désolèrent l'Italie. En 1785, les révolutions de la Suisse ramenèrent Sismondi dans la patrie de ses ancêtres; il retourna en Italie, et, à partir de ce

moment, il reprit le nom de Sismondi, qui avait été transformé en Simonde. En 1792, il passa en Angleterre, et revint en Suisse en 1794. Il y fut arrêté comme ennemi du gouvernement révolutionnaire, subit un emprisonnement et une forte amende, puis repassa en Toscane, où de nouvelles persécutions l'attendaient, et où il devint suspect à la fois aux Français vainqueurs et aux nationaux qui subissaient leur joug. En 1800, il rentra à Genève, mais ne prit aucune part sérieuse aux affaires publiques, tant que cette république demeura incorporée à l'empire français. Pendant les Cent-Jours, quoiqu'il n'aimât pas le gouvernement de Napoléon, séduisit apparemment par l'espoir que l'empereur était résolu désormais à donner la liberté constitutionnelle, Sismondi quitta son rôle d'opposant, et consigna dans un écrit intitulé : *Examen de la constitution française*, son acquiescement à l'acte additionnel. Cette brochure, qu'il terminait en exprimant le vœu que les Français se réunissent autour de Napoléon pour sauver l'indépendance nationale, fut remarquée, et Sismondi vit un matin son nom écrit sur la liste de ceux qui venaient d'être récemment promus à la Légion d'Honneur. Il refusa cette faveur, et écrivit au duc de Bassano que son intention était de ne recevoir aucune récompense. Après 1815, Sismondi devint membre du conseil représentatif de Genève, et continua de se livrer aux savantes et laborieuses études qu'il n'avait jamais interrompues, même au milieu des vicissitudes de sa longue carrière, ainsi que le prouvent les nombreux ouvrages qu'il a publiés et qui portent les dates des diverses villes où il s'est trouvé, Genève, Londres, Paris. Les travaux de Sismondi ont porté particulièrement sur l'économie politique et sur l'histoire. Comme économiste, il est difficile de le classer et de dire à quelle école il appartient; les deux principaux ouvrages, en effet, qu'il a publiés sur cette matière : *De la Richesse commerciale*, et les *Nouveaux Principes d'économie politique*, contiennent des doctrines différentes et même contradictoires; il est tombé tour-à-tour dans deux excès opposés. D'abord, ne considérant la matière qu'il traitait que sous le point de vue théorique et sans tenir assez compte de l'application, il a mis en avant un principe, celui de la liberté du commerce; puis, effrayé des conséquences funestes qu'il avait entraînées dans la pratique, il l'a retiré et lui en a substitué un tout contraire, sans considérer que les doctrines les meilleu-

res peuvent engendrer de fâcheux résultats lorsqu'on les applique mal, sans prudence et sans modération. A ses études d'économie politique, Sismondi joignait des travaux importants sur l'histoire ; et, vers le même temps où il publiait la *Richesse commerciale*, il faisait paraître l'*Histoire des républiques italiennes au moyen âge*. Cet ouvrage eut du succès, et sous certains rapports il le méritait : il se recommande en effet par l'érudition et l'abondance des recherches ; mais on y trouve des vues fausses et une pensée toujours hostile à l'Eglise et à la religion. Ce reproche peut d'ailleurs être adressé à tous les autres écrits de l'auteur, qui ne dissimulait pas qu'il était socinien. Cependant Sismondi entreprit bientôt un travail d'une plus haute importance, et, en 1821, il publia le premier volume de l'*Histoire des Français*. L'*Histoire des Français* commence à la formation de l'ancienne monarchie, et finit à la mort de Louis XV, en 1774. L'auteur s'était proposé de la continuer jusqu'en 1789 ; mais l'âge et les infirmités l'en ont empêché. Cet ouvrage, dont le succès a été grand, a le mérite d'être un exposé aussi complet que possible, et en général exact, quoique partial, des faits et des événements de l'histoire de France. Et ce n'est pas seulement l'histoire des rois que l'auteur a présentée, mais le tableau des mœurs, des idées, des institutions de la nation, pendant tout le cours de son existence. Or, à l'époque où parurent les premiers volumes, cette manière de traiter l'histoire était une sorte d'innovation, dont il convient de tenir compte. Enfin, et cet avantage doit aussi être signalé, l'historien a fidèlement indiqué les sources originales auxquelles il a puisé, de telle sorte que le lecteur a le moyen de les consulter, soit pour les comparer entre elles, soit pour en vérifier l'exactitude. Telles sont les qualités qui recommandent l'ouvrage de Sismondi. Mais d'autres lui manquent, parmi lesquelles la plus précieuse de toutes, nous voulons dire une critique impartiale et consciencieuse. Sismondi n'était ni catholique, ni français ; il avait même contre la France et surtout contre le catholicisme d'anciens préjugés, une haine mal dissimulée. De là, dans son livre, un grand nombre de jugements faux et passionnés, des accusations graves et injustes, ainsi qu'une tendance fâcheuse à prendre toujours le mauvais côté des choses, et à faire ressortir le mal plutôt que le bien. Aussi l'*Histoire des Français*, ouvrage utile sans doute pour ceux qui font de l'histoire de France une étude sérieuse et

approfondie, parce qu'ils y trouvent, ainsi que nous l'avons dit, tous les faits essentiels, avec l'indication des sources principales, ne saurait être mise sans danger entre les mains du grand nombre des lecteurs peu expérimentés, qui, portés naturellement à accepter les opinions toutes faites, recevraient de cette lecture des impressions fausses et trompeuses. Quant à la forme, quoique défectueuse sous beaucoup de points, elle suffit cependant, à la rigueur, au but proposé. Toutefois on n'oublie pas assez que l'auteur n'est pas français ; son style, quelquefois incorrect, manque toujours de grâce et d'aisance, et n'arrive jamais à l'éloquence. On s'aperçoit trop qu'il ne parle pas sa langue maternelle, et qu'il n'a pu corriger entièrement son accent étranger. Sismondi est mort le 25 juin 1842, à sa campagne de Chênes, près Genève. Un mois auparavant il avait mis la dernière main au vingt-neuvième volume de son *Histoire des Français*, qu'il terminait par les réflexions suivantes : « C'était mon intention, en commençant cette histoire, de la conduire jusqu'à l'assemblée des Etats-Généraux, en 1789. Elle aurait ainsi compris les destinées de l'ancienne monarchie, et elle se serait arrêtée à l'entrée d'une ère nouvelle, au moment où tout changeait en France, lorsque d'autres idées, d'autres passions devaient amener des événements qui n'avaient plus de ressemblance avec ceux qui avaient précédé. L'âge et la maladie en ont ordonné autrement. Depuis bientôt deux ans, je n'ai plus joui d'un seul jour de santé. Chaque mois, chaque semaine j'ai pu reconnaître l'aggravation de mes maux et la marche qui, pour être lente, n'en était pas moins celle par laquelle ils devaient arriver à leur terme. Dès lors, il fallait me proposer un but que j'eusse la possibilité d'atteindre. Droz avait publié en 1838 un ouvrage estimé, qui comprenait justement la période que je destinais à former mon trentième volume ; de sorte qu'en joignant son ouvrage au mien, un récit non interrompu amènera les lecteurs jusqu'aux historiens de la Révolution. J'ai conduit ma narration jusqu'à la mort de Louis XV. Il n'y a plus de lacune dans l'histoire de France, plus d'espace inconnu que le lecteur ne sache comment franchir, plus d'abîme qui, comme on l'avait toujours rencontré jusqu'ici, interrompe le récit des souvenirs entre le temps passé et le temps présent. Mais aussi je suis au bout de mes forces, il me serait

« impossible de faire un pas de plus. Ce fut au mois de mai 1818, que je commençai sérieusement à travailler à l'*Histoire des Français*; c'est au mois de mai 1842, que je pose la plume, après avoir été aussi loin que mes forces m'ont permis d'aller.... » On a encore de Sismondi : *Discours sur la philosophie de l'histoire*; *Considérations sur la guerre actuelle des Grecs et sur ses historiens*, Paris, in-8; *Études sur les constitutions des peuples libres*, Paris, 1836, in-8; *De la Richesse commerciale, ou Principes d'économie politique appliqués à la législation du commerce*, Genève et Paris, 1803, 2 vol. in-8; *Julia Severa*, ou l'An 492, 1822, roman historique, 3 vol. in-12, imité de ceux de Walter Scott : c'est le tableau des mœurs en usage dans les Gaules à l'époque où Clovis s'y établit; *Nouveaux Principes d'économie politique, ou de la Richesse dans ses rapports avec la population*, Paris, 1819, 2 vol. in-8; ou Paris, 1826, 2 vol. in-8; *Histoire des républiques italiennes au moyen âge*, Paris, 1808-1818, 16 vol. in-8; nouvelle édition, 1825-1826, 16 vol. in-8 : cette histoire a été existée dans un ouvrage italien, traduit en français sous le titre de *Défense de la morale catholique contre l'Histoire des républiques italiennes* de M. de Sismondi, Paris, 1835; *Littérature du midi de l'Europe*, Paris, 1813, 4 vol. in-8; nouvelle édition, 1829; *Histoire de la chute de l'empire romain et du déclin de la civilisation, de l'an 250 à l'an 1000*, Paris, 1835, 2 vol. in-8 : il établit dans cet ouvrage que la cause de la chute de l'empire romain est dans l'organisation politique de cet empire, dans le pouvoir quel qu'il fût, dans les mutations violentes des empires qui ne délivraient d'une tyrannie écrasante que pour conduire à une autre tyrannie plus écrasante et plus odieuse encore; ce livre est particulièrement l'histoire du gouvernement romain et byzantin; *Histoire de la renaissance de la liberté en Italie, de ses progrès, de sa décadence et de sa chute*, Paris, 1832, 2 vol. in-8; *Histoire des Français, 1821-1842*, 29 vol. in-8. Cette histoire finit à la mort de Louis XV, en 1774; mais elle a été continuée jusqu'en 1789, par Amédée Ranée, qui en a publié le trentième et dernier volume en 1844.

SIXTE I^{er}, ou XI^{ste} (saint), romain, Pape après Alexandre I^{er}, l'an 119, fut martyrisé vers la fin de 127. Il ordonna que les vases sacrés ne pourraient être touchés que par les ministres des autels. On lui attribue mal à propos des *Décretales*.

SIXTE II (saint), athénien, Pape après Etienne I^{er}, en 257, souffrit le martyre trois jours avant son fidèle disciple saint Laurent, le 6 août 258, durant la persécution de Valérien. Ruffin attribuait à ce Pape le *Recueil des sentences* du philosophe SEXTUS. (Voyez ce nom.) Saint Denys fut son successeur.

SIXTE III (saint), prêtre de l'Eglise romaine, obtint la chaire de saint Pierre après le pape Célestin I^{er}, en 432. Il trouva l'Eglise victorieuse des hérésies de Pélagie et de Nestorius, mais déchirée par la division des Orientaux. Il réussit à éteindre cette espèce de schisme en réconciliant saint Cyrille avec Jean d'Antioche. On a de ce Pape plusieurs *Épîtres* dans le *Recueil* de dom. Constant, et quelques *Pièces de Poésies* sur le péché originel, contre Pélagie, dans la *Bibliothèque des Pères*. On place sa mort en juillet 440. Léon-le-Grand lui succéda.

SIXTE IV, appelé auparavant François d'Albeacola de la Rovere, fils d'un pêcheur du village de Celle, à cinq lieues de Savone, dans l'Etat de Gènes, embrassa la règle des Cordeliers, professa la théologie à Padoue et dans les plus célèbres Universités d'Italie, et devint général de son Ordre. Paul II l'honora du cardinalat. Après la mort de ce Pontife, en 1471, il fut élevé sur la chaire de saint Pierre. Il accorda le chapeau de cardinal à deux de ses neveux, quoique fort jeunes encore, et ce fut un sujet de mécontentement pour les anciens. Il était si facile, qu'il ne pouvait rien refuser. Il arriva souvent qu'il avait accordé une même grâce à plusieurs personnes. Il fut obligé, pour éviter cet inconvénient, de charger un de ses officiers de tenir registre des requêtes qu'on lui présentait. Un de ses premiers soins fut d'envoyer des légats chez les princes chrétiens, pour les exciter à la guerre contre les infidèles; mais son zèle n'eut pas beaucoup de succès. Cependant il fit partir, en 1472, le cardinal Caraffa à la tête d'une flotte de vingt-neuf galères qui, s'étant jointe à celle des Vénitiens et des Napolitains, se saisit de la ville d'Attalie en Pamphylie, et obligea l'armée des Turcs à se retirer sans avoir rien fait. Le légat prit ensuite Smyrne, aidé des Vénitiens seuls, et y fit un riche butin. Après cette expédition, il retourna à Rome comme en triomphe, menant avec lui vingt-cinq Turcs montés sur de beaux chevaux, douze charreaux chargés de dépouilles, avec beaucoup d'enseignes prises sur les ennemis, et une partie de la chaîne de fer qui fermait la porte d'Attalie. Sixte donna tous ses soins à

l'embellissement de la ville de Rome, fit construire un beau pont sur le Tibre, qui porte son nom, fit bâtir et réparer des palais, des églises, paver les rues, etc. L'année 1476 fut signalée par une Bulle, dans laquelle Sixte IV accorda à ceux qui célébraient avec dévotion la fête de l'Immaculée Conception de la Sainte-Vierge, les mêmes indulgences qui avaient été accordées par les Papes pour la fête du Saint-Sacrement. Ce décret, le premier de l'Eglise romaine touchant cette fête, ayant souffert des contradictions, il donna une nouvelle Bulle en 1483, pour réprimer les excès de quelques ecclésiastiques, qui prêchaient que tous ceux qui croyaient la Conception Immaculée de la Sainte-Vierge, péchaient mortellement et étaient hérétiques; tandis que d'autres, par un autre excès, taxaient d'hérésie ceux qui ne le croyaient pas. Les hérétiques qui ont blâmé l'Eglise d'avoir institué une fête pour célébrer une chose qu'elle n'a pas voulu décider, ne songent pas que la Conception de la Vierge, ne fût-elle pas immaculée, est néanmoins, comme l'observent les cardinaux Bellarmin et Gotti, un événement assez important au Christianisme pour le célébrer. D'ailleurs, une opinion pieuse, aussi fondée que celle-là et aussi ancienne (voyez Mammoth, Duna), suffit pour instituer une fête, quand l'objet direct et absolu du culte (qui est ici la Sainte-Vierge) est bien certainement réel et digne des honneurs d'une solennité chrétienne. (Voyez Paul V.). Une autre dispute aussi vive, mais moins grave, divisait les religieux de Saint-François et ceux de Saint-Dominique. Les Cordeliers niaient que sainte Catherine de Sienne eût eu des stigmates, et prétendaient que ce privilège n'avait été accordé qu'à saint François leur patriarche. Le Pape, qui avait été de leur Ordre, et qui d'ailleurs ne trouva pas les raisons des Dominicains satisfaisantes, défendit, sous peine des censures ecclésiastiques, de peindre les images de cette sainte avec les stigmates. Une contestation non moins frivole agita alors les chanoines réguliers de Saint-Augustin et les ermites du même nom. Ils vantaient les uns et les autres être enfants de saint Augustin. (Voyez Mammoth...). Le Pape se préparait à terminer cette affaire, lorsqu'il mourut, en 1484, âgé de 71 ans. Ce Pontife termina sa gloire par la confiance aveugle qu'il eut en ses neveux, et par la passion qu'il montra contre la maison de Médicis, et contre les Vénitiens. On lui attribue la rédaction des *Regula cancellariae* romaine,

nos, 1471, in-4, traduites en français par du Pinet, 1564, in-8, livre qui a fourni aux protestants, qui ne s'arrêtaient ni à l'esprit ni au but de la chose, l'occasion de déclamer beaucoup contre la cour de Rome. Nous avons de lui plusieurs *Traité*s en latin: un sur le *Sang de Jésus-Christ*, Rome, 1473, in-fol.; un autre sur la *Puissance de Dieu*; une *explication* du *Traité* de Nicolas Richard touchant les indulgences.

SIXTE V naquit en 1521, dans un village de la Marche d'Ancône, appelé les *Grottes*, près du château de Montalte. Son père, qui était vigneron, ne pouvant le nourrir, le donna tout jeune à un laboureur, qui lui fit garder ses montons, ensuite ses pourceaux. Félix Peretti (c'est ainsi qu'il s'appela) s'acquittait de cet emploi, lorsqu'il vit un cordelier conventuel qui était en peine du chemin qu'il devait prendre pour aller à Ascoli. Il le suivit, et témoigna une si grande passion pour l'étude, qu'on l'instruisit. Ses talents répondant aux soins qu'on prenait de lui, on le revêtit de l'habit de cordelier. Le frère Félix devint en peu de temps bon grammairien et habile philosophe. Il fut fait prêtre en 1546, puis docteur et professeur de théologie à Sienne, et prit le nom de *Montalte*. Il s'acquitt une si grande réputation par ses sermons, à Rome, à Gènes, à Férusse, et ailleurs, qu'il fut nommé commissaire à Bologne et inquisiteur à Venise; mais, s'étant brouillé avec le sénat et les religieux de son Ordre, il se retira à Rome. A peine fut-il arrivé qu'il devint un des consultants de la Congrégation, puis procureur-général de son Ordre. Il accompagna en Espagne le cardinal Buoncompagni, en qualité de théologien du légat, et de consultant du Saint-Office. Le cardinal Alexandrin, son disciple et son protecteur, ayant obtenu la tiare sous le nom de *Pie V*, se sauva de Montalte, et lui envoya en Piémont un bref de général de son Ordre. Il Phenora ensuite de la pourpre romaine. Le cardinal Buoncompagni ayant succédé à Pie V en 1572, sous le nom de *Grégoire XIII*, frère Félix aspira, si l'on en croit Grégoire Leti, au trône pontifical, et pour mieux y parvenir il cacha ses vices. Il renonça volontairement à toutes sortes de brigues et d'affaires, se plaignait des infirmités de sa vieillesse, et vécut dans la retraite, comme s'il n'eût travaillé qu'à son salut. Grégoire XIII étant mort, les cardinaux, après avoir été quelque temps divisés, se déterminèrent en sa faveur, et l'élevèrent le 24 avril 1585. A peine eut-il la tiare sur la tête, qu'il fut sorti de sa place

il jeta le bâton sur lequel il s'appuyait, leva la tête droite, et entonna le *Te Deum* d'une voix si forte que la voûte de la chapelle en retentit. Voilà ce que raconte Leti, dont l'imagination romanesque et satirique rend les récits très-suspects (voyez LXXI). Nous allons rapporter comment eut lieu l'élection de Sixte-Quint. La brigue et l'intrigue, qui se glissent partout où il y a une élection importante à faire, trouvèrent accès dans le conclave, malgré toutes les précautions usitées en pareil cas, pour soustraire les votants à toute influence extérieure, et ne leur point laisser d'autre conseiller que leur conscience. La division des partis fut la cause du triomphe de Montalte; car lorsque le conclave, tirailé en sens divers, hésitait à se prononcer, et que la majorité flottait indécise, les deux cardinaux les plus considérés, Alexandrin, neveu de Pie V, et saint Sixte, que plusieurs voulaient élire lui-même, se levèrent, se prirent l'un l'autre par la main, et, s'étant approchés de Montalte, ils le saluèrent et l'embrassèrent : *Tu es Papa !* lui dirent-ils en même temps. Pour comprendre cette démarche, il faut savoir qu'on peut élire un Pape par deux méthodes diverses : la plus ordinaire est celle du scrutin secret; l'autre qu'on appelle *voie d'adoration* est imitée de l'usage des anciens sénateurs romains qui se levaient de leurs sièges et allaient se ranger auprès de celui conformément à l'avis duquel ils opinaient, d'où l'expression : *In sententiam ire*. De même les cardinaux peuvent donner leur vote à l'un d'entre eux, en s'approchant de lui et le saluant Pape. Cette façon de procéder par enthousiasme Prime-Sautier, est même regardée comme un indice plus manifeste de l'inspiration divine en faveur de l'élu; mais elle n'empêche point qu'on aille également au scrutin, par pure formalité. Les cardinaux Alexandrin et saint Sixte, ayant donc salué Pape le cardinal Montalte, entraînent les autres par leur exemple, et le doyen du conclave, ayant ensuite rappelé les cardinaux à leur place, avait à peine achevé le dépouillement, que Montalte se leva et entonna le *Te Deum* d'une voix ferme et puissante. S'étant mis ensuite en oraison, comme les nouveaux Papes ont coutume de le faire aussitôt après leur élection pour implorer les lumières de Dieu, il parut absorbé dans une méditation profonde; puis il se releva radieux et comme illuminé d'un reflet de la splendeur divine. La majesté du commandement éclatait dans toute sa personne. Ce même homme qui s'était résigné de si bonne grâce à

l'isolement de la vie privée, dans lequel l'avait laissé Grégoire XIII, parut alors à toute la hauteur de ses nouvelles et souveraines fonctions. Dès qu'il fut élevé sur le Saint-Siège, il s'appliqua à purger les terres de l'Eglise des brigands qui y exerçaient impunément toutes sortes de violences. Il montra une rigueur extrême dans les moyens qu'il employa pour procurer la sûreté publique. Il arrêta la licence, qui était sans bornes sous le dernier pontificat. Il faisait dresser des potences, pour punir à l'instant ceux qui commettaient quelque insolence pendant les divertissements du carnaval. Il fit des édits très-sévères contre les voleurs, les assassins et les adultères. Il entreprit de relever le fameux obélisque de granit que l'on voit actuellement sur la place de Saint-Pierre à Rome. Après avoir achevé ce grand ouvrage, il fit déterrer trois autres obélisques, et les fit placer devant d'autres églises. Il fit bâtir à grands frais, dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, une chapelle de marbre blanc, et deux tombeaux, un pour lui, et un autre, où il fit transporter le corps de Pie V, par reconnaissance des bienfaits qu'il en avait reçus. Au commencement de l'année suivante, 1586, il donna une Bulle pour défendre l'astrologie judiciaire, qui était alors en vogue à Rome. Quelques personnes de haut rang, s'étant amusées à cette science absurde, furent condamnées aux galères. Par une autre Bulle, il défendit aux cordeliers de se faire capucins, sous peine d'excommunication, ces sortes de changements arbitraires, sous prétexte d'embrasser un Ordre plus austère, étant sujets à de grands inconvénients. Il fixa le nombre des cardinaux à 70, par une Bulle du 3 décembre 1586, qui a été observée par ses successeurs. Il entreprit de changer en ville le village des Grottes, où il avait pris naissance; mais, le terrain rendant l'exécution de ce projet impossible, il se contenta de faire bâtir cette nouvelle ville à Montalte même, dont il avait porté le nom étant cardinal, et il l'érigea en évêché. Sixte-Quint donna une nouvelle forme à la congrégation du Saint-Office, établie par Paul IV pour juger les hérétiques. On le regarde, en quelque sorte, comme l'instituteur de la congrégation des Rites. La dernière année de son pontificat, il voulut réparer la célèbre bibliothèque du Vatican, à laquelle le dernier sac de Rome avait causé un grand dommage. Il résolut de n'épargner ni soins ni dépenses pour la rendre la plus riche et une des plus belles de l'univers. Il fit bâtir dans la partie du Vatican ap-

pelée Belvédère, un superbe édifice pour l'y placer, et fit orner ce lieu de belles peintures qui représentaient les principales actions de son pontificat, les conciles généraux, et les plus célèbres bibliothèques de l'antiquité. Il fit des règlements fort sages, pour empêcher qu'elle ne fût dissipée dans la suite par la trop grande facilité à communiquer les livres. Il fit encore bâtir près de cette bibliothèque une très-belle imprimerie, destinée à faire des éditions exactes et correctes de beaucoup d'ouvrages altérés par la succession des temps, la négligence ou l'ignorance des hommes et la mauvaise foi des hérétiques. Sixte y appela des imprimeurs célèbres de tous les pays. De là sortirent les premiers beaux ouvrages imprimés en arabe, et le texte des Septante, revu sur le célèbre manuscrit d'Alexandrie. L'énumération des grandes choses exécutées par Sixte-Quint, en faveur de la religion et de l'ordre social et pour l'assainissement ou l'ornement de ses Etats serait interminable. Tant de monuments de son savoir et de sa magnificence ne l'empêchèrent pas de veiller sur les intérêts de l'Eglise dans les pays les plus éloignés et surtout dans les royaumes d'Europe, dévastés par les nouveaux sectaires. Lorsque ce grand homme monta sur le trône pontifical, Elisabeth gouvernait la nation anglaise, dont les applaudissements étouffaient les murmures plaintifs de ses victimes. L'Allemagne flottait dans le vague des opinions et des systèmes. L'Espagne, attachée aux maximes antiques, seule intacte dans sa foi, obéissait à Philippe II qui aspirait à la domination universelle. Dans la France, comme dans un champ clos privilégié par le démon de la discorde et de la guerre, le protestantisme et le catholicisme luttèrent corps à corps avec des chances indécises. Pour le premier militaient les gentilshommes mécontents de la cour, fortifiés par l'appui de l'Angleterre et des réformés d'Allemagne, et à leur tête Henri de Navarre et le prince de Condé. Pour la défense du second, s'étaient ligüés le clergé, le peuple de Paris et la plus grande partie des villes du royaume, le cardinal de Guise et le duc son frère. Entre ces partis, qu'une main de fer n'eût comprimés qu'avec peine, oscillait un faible prince, Henri III, alliant les infamies de la débauche à une dévotion superstitieuse. Tels étaient le caractère et la situation des princes et des Etats entre lesquels s'agitait la grande lutte religieuse et politique qui intéressait doublement Sixte V, comme souverain temporel et comme

chef de l'Eglise. Pour les contemporains, acteurs obligés d'un drame dont le souvenir seul nous passionne, la neutralité était impossible à garder; amis et ennemis eussent couvert de mépris le prince qui, sur son trône, serait demeuré spectateur oisif d'un débat qui mettait en péril tous les autels et toutes les couronnes de l'Europe. Lors même que les vastes vues et le génie ardent de Sixte ne l'eussent point convié à un rôle actif, les nécessités sociales le contraignaient de jeter dans un des plateaux le poids de son influence. L'occasion de se prononcer ne se fit point attendre. Henri de Navarre et le prince de Condé qui avaient abjuré par crainte, sous le règne de Charles IX, ne tardèrent point, enhardis par la faiblesse de Henri III, à jeter le masque et à se déclarer ouvertement les chefs du parti calviniste. A cette nouvelle, les catholiques de France poussèrent vers le Saint-Siège une clameur que grossirent à dessein les envoyés de Guise. Sixte, sollicité de s'armer pour la défense de l'arche sainte et de lancer les foudres de l'Eglise contre les princes qui avaient porté leur épée aux hérétiques, dut recourir à l'excommunication; il déclara, dans un consistoire solennel, que son devoir l'obligeait de s'armer du glaive sacré contre ces enfants de colère; il rappela l'abjuration qu'ils avaient faite dans la cathédrale de Paris, leur députation au pape Grégoire XIII, l'absolution accordée par lui, puis leur apostasie récente et leur profession ouverte de calvinisme. Leur reprochant d'avoir fait entrer en France des armées étrangères d'hérétiques, pillé les églises, chassé leurs ministres et mis à leur place les faux docteurs de la secte impie qu'ils protégeaient, il les excommunia, et déclara Henri déchu de ses droits de souveraineté sur le Béarn, et des prétentions sur la Navarre et sur la couronne de France. Cette Bulle fit grand bruit en France: les ligueurs la publièrent à la porte des églises et sur les places publiques, le Parlement la censura, les légistes y répondirent par des écrits passionnés et insolents; d'odieux libelles contre Sixte circulèrent en Europe, et dans Rome même les partisans du roi de Navarre osèrent afficher par son ordre une réponse dont les termes seuls justifiaient la sévérité des paroles de Sixte. Ce grand Pontife, dont la fermeté se raidissait contre les obstacles et que la contradiction fortifiait en ses desseins, conserva toute sa faveur au duc de Guise: il lui adressa des brefs, dans lesquels il le comparait aux Machabées. En cela Rome était l'écho

fidèle de Paris. La France, qui admirait dans Henri de Guise le vainqueur des Allemands, hérétiques alliés du roi de Navarre, était, dit un historien contemporain, *folle de cet homme-là, car c'est trop peu dire amoureuse*. Le peuple s'exclamait sur son passage : *Hosanna au fils de David ! Gloire au nouveau Gédéon !* Les gentils hommes catholiques, fiers de posséder un tel représentant de la noblesse française, l'appelaient *Notre grand*. Faut-il s'étonner que le Pape partageât l'enthousiasme commun, et que le chef illustre qui militait à la tête du parti catholique trouvât la même sympathie au-delà qu'en-deçà des monts ? Ce qui nous surprend en cette matière, c'est que des reproches sans mesure aient été adressés à sa mémoire par des écrivains grands partisans de la maxime : *Vox populi, vox Dei*. Un lâche assassinat fit raison à Henri III de la popularité du duc de Guise. Sixte alors, éclatant de nouveau, excommunia Henri III ; et pendant que celui-ci faisait solliciter son absolution du Saint-Père, il fut lui-même assassiné par le moine Jacques Clément. L'action de ce moine fut glorifiée par le peuple de Paris, et Sixte la crut digne de ses louanges, après avoir réfléchi sans doute que la Providence se sert quelquefois du crime pour châtier le crime. L'état des esprits devait changer de part et d'autre : les dispositions de Sixte par rapport au roi de Navarre devinrent bienveillantes, sitôt qu'il vit chez ce prince quelque velléité de revenir à la religion de ses pères. L'exemple de l'Angleterre entraînée à l'apostasie était bien capable d'alarmer le Saint-Père ; il l'avait arrêté dans son penchant naturel pour Henri de Navarre ; car, loin de conserver aucun ressentiment de la protestation injurieuse que ce prince avait fait placarder dans Rome, il témoignait de la sympathie et de l'admiration pour sa personne, si bien que le faux bruit s'étant répandu que le vaillant Béarnais avait été tué dans un combat contre l'armée du duc de Mayenne, Sixte dit à ceux qui lui apportaient cette nouvelle : « Il est mort dignement, en homme de cœur, comme il avait vécu. » Henri disait de son côté : « Sixte est un grand Pape. » J'aurais, par ma foi, du plaisir à devenir catholique pour m'appeler fils d'un tel père. » Sixte manifesta souvent sa bienveillance pour Henri, bienveillance qui paraissait à celui-ci une recommandation précieuse auprès des catholiques ; et quand le grand Pape fut mort, le grand roi ne dissimula point ses regrets : « Je perds là, dit-il, un

« Pape qui était tout à moi. Dieu veuille que son successeur lui ressemble. » Or, à cette époque, Henri était encore hérétique. Un travail excessif minait peu à peu Sixte ; sa dernière maladie ne put le lui faire interrompre. Il mourut en 1580, à 69 ans. Sa carrière tout entière offre la réunion des talents et des qualités qui font les grands princes avec les vertus de l'homme privé et la piété du plus fervent chrétien. Il a mérité qu'un historien, généralement hostile au catholicisme et au Pape, dit de lui : « qu'il occupa une place glorieuse au milieu d'une série de Pontifes également célèbres pour la décence de leurs mœurs, la sincérité de leur zèle religieux et l'oubli de leurs intérêts personnels. » (SISMONDI, *Hist. des répub. ital.*, tome XVI, page 189). » Le peuple romain brisa la statue qu'on avait élevée à Sixte, la sévérité de ce Pontife le lui avait rendu odieux. Ce fut néanmoins à cette sévérité que Rome dut l'avantage de voir le libéralisme exclus de ses murs. Avant Sixte, les lois, trop faibles contre les grands, ne mettaient pas les jeunes filles à l'abri des entreprises de la témérité et de l'impudence ; mais, sous le règne de ce nouveau Pape, elles purent jouir en sûreté de leur vertu, et se promener dans les rues de Rome avec autant de tranquillité que dans l'enceinte d'un couvent. L'adultère connu était condamné au dernier supplice. Sixte-Quint avait coutume de dire, comme Vespasien, « qu'un prince doit mourir debout : » sa conduite ne le démentit point. Aussi grand prince que grand Pape, il fit voir qu'il nait quelquefois sous le chaume des gens capables de porter une couronne et d'en soutenir le poids avec dignité. Il sut licencier les soldats, les gardes même de ses prédécesseurs, et dissiper les bandits par la force des lois, sans avoir de troupes ; se faire craindre de tout le monde par sa place et par son caractère ; renouveler Rome, et laisser le trésor pontifical très-riche ; telles sont les marques de son règne, et marques qui n'appartiennent qu'à lui. On travailla par ordre de Sixte-Quint à une nouvelle *Version latine de la Bible*, qui parut en 1590, 3 parties en 2 vol. in-fol. Les fautes dont on la trouva chargée obligèrent Clément VIII d'en faire faire, en 1592, une nouvelle édition, dans laquelle furent corrigées les inexactitudes répandues dans la première. Sixte acheva aussi un *Commentaire* sur saint Ambroise, qu'il avait commencé étant cordelier, et on a conservé également plusieurs de ses *Sermons* qui furent imprimés. Urbain VII, lui succéda. (Voyez CAMILLI.)

SIXTE DE SIENNE, né en 1520 dans la ville dont il porte le nom, fut converti du judaïsme à la religion chrétienne, et se fit cordelier. Convaincu d'avoir enseigné des hérésies, et refusant avec opiniâtreté de les abjurer, il fut condamné au feu. La sentence allait être exécutée, lorsque le pape Pie V, alors cardinal et inquisiteur de la foi, vainquit son obstination, et le fit passer de l'Ordre de Saint-François dans celui de Saint-Dominique. Sixte s'y consacra à la chaire, et à l'étude de l'Écriture-Sainte. Il réussit dans ces différents travaux l'un et l'autre si importants. Le pape Pie V, charmé de ses vertus et de son savoir, lui donna des marques d'une estime distinguée. Sixte termina sa carrière à Gênes en 1600, à 49 ans. Son principal ouvrage est sa *Bibliothèque sainte*, dans laquelle il disserte sur les livres et les versions de l'Ancien-Testament, et donne les moyens de les expliquer. On y trouve aussi d'excellentes remarques pour l'intelligence des Pères. Cet ouvrage est savant, curieux et utile; il y a cependant des jugements faux, et l'auteur manque quelquefois de critique. La meilleure édition est celle de Naples, 1742, en 2 vol. in-fol., avec des remarques pleines d'érudition. On a encore du pieux dominicain : des *Notes* sur différents endroits de l'Écriture-Sainte; *Questions astronomiques, géographiques, etc.*; *Homélies sur les Évangiles, etc.*, plus remplies de citations que d'éloquence.

SIXTE DE HEMMINGA, né à Bolcum, dans la Frise occidentale, en 1532, d'une famille ancienne, et mort vers 1600, s'est fait connaître par un Traité judicieux contre l'astrologie, intitulé : *De astrologia ratione et experientia refutata*; Anvers, 1585, in-8. (Voyez M^{onsieur} Jean-Baptiste.)

SKELTON (Philippe), savant théologien irlandais, né en 1707, près de Lisburn (comté d'Antrim); fut, en 1750, pourvu de la cure de Peltigo (comté de Donegal); puis, en 1759, de celle de Déonish (comté de Fermanagh); enfin, de celle de Flintona (comté de Tyrone); 1766, et mourut à Dublin en 1787, laissant : *Le Désisme révéilé*, 2 vol. in-8, qui ont un grand succès et qui le méritaient; des *Sermons*; des *Pièces fugitives*; divers *Travaux*. On a formé de tout des *Œuvres complètes*, 7 vol. in-8.

SLEIDAN (Jean-Philippson), né à Schleide, petite ville, capitale du comté de ce nom, dans le duché de Luxembourg, en 1506, de parents obscurs, passa en France l'an 1517. Ses talents le

la maison du Bellay. Le cardinal de ce nom le prit en amitié, l'emmena avec lui à la diète de Haguenau, et l'employa dans des affaires importantes. Sur ces entre faites parut, en 1542, l'édit de François I^{er} contre les partisans de Luther. Le penchant de Sleidan pour les nouvelles erreurs l'obligea de se retirer à Strasbourg, où son ami Sturmius lui procura un établissement avantageux. Sleidan fut député en 1545 par les protestants vers le roi d'Angleterre; puis envoyé au concile de Trente. Il fut une des colonnes de son parti. Il avait embrassé la secte de Zuingle en arrivant à Strasbourg; mais il la quitta dans la suite et mourut luthérien en 1556. On a de lui : une *Histoire* en 26 livres, sous ce titre : *De statu religionis et reipublice Germanorum sub Carolo V, ab anno 1517, ad annum 1555*, Strasbourg, 1556 in-8. Le Père Le Courayer a traduit cet ouvrage en français, Leyde, 1767, 3 vol. in-4. Henri Pantaléon en a donné une version en allemand, et a continué en latin cette histoire jusqu'en 1562. Londorpius y a ajouté trois volumes et une *Apologie* de cette histoire, Francfort, 1610. Personne n'a su mieux que Sleidan donner un air de vraisemblance aux mensonges les plus révoltants. On voit combien il avait en horreur Charles-Quint, dont il dénature toutes les actions. C'est néanmoins ce détracteur fanatique d'un si grand prince qu'ont suivi l'abbé Bérault dans son *Histoire ecclésiastique*, Linguet dans la continuation de l'*Histoire universelle* de Hardion, et presque tous les écrivains de ce siècle, où l'histoire est devenue le jouet des préventions et des petites vues de tous les genres. Cependant, à travers les mensonges de Sleidan, la vérité réclame de temps en temps ses droits, et l'on s'aperçoit que l'esprit de secte ne l'a pas entièrement étouffée. Il a des passages très-favorables aux catholiques, ce qui a beaucoup déplu aux protestants; et ces témoignages, d'autant plus précieux qu'ils sortaient d'une plume stipendiée par les hérétiques, ont disparu dans les éditions données après la mort de l'auteur. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à comparer l'édition de 1556 avec celle de 1653 (voyez ROVERUS PONTANUS et LAURENT SURIUS); *De quatuor summis Imperiis*; 1711, in-8. C'est un assez médiocre abrégé de l'*Histoire universelle*. Gilles Struchius, Conrad Schurtzfleisch, professeur de Wittemberg, l'ont continué jusqu'en 1678, et Christian Janker l'a poussé jusqu'à la fin du 17^{ème} siècle. Il est traduit en français, Paris, 1757, in-8. Une *Traduction en*

latins des *Mémoires de Philippe de Commines*, qui n'est pas toujours fidèle, Strasbourg, 1545, in-8; *Abrégé* en latin de la *Chronique* de Froissard, Paris, 1562; *Traduction* de la *Grande monarchie* de Claude de Seyssel. Charles-Quint appelait Paul Jove et Sleidan *ses menteurs*, parce que le premier avait dit trop de bien de lui, et le second trop de mal.

SMARAGDE, 4^e abbé de Saint-Mihiel, on Saint-Michel, dans le diocèse de Verdun, naquit vers le milieu du 8^e siècle, et succéda en 805 à l'abbé Ermengand. Il fut un de ceux qui contribuèrent le plus à la renaissance des lettres qui eut lieu sous Charlemagne; il assista, en 809, au concile d'Aix-la-Chapelle, et en 817, à l'assemblée réunie dans cette ville pour examiner la règle de Saint-Benoît. Il jouit d'un grand crédit sous Louis-le-Débonnaire; il est mort en 823, après avoir rebâti son monastère qui, auparavant, était mal construit et mal situé. On a de lui : *Commentarius (seu postella)*, in *Evangelia et Epistolas in divinis officiis, per anni circulum legenda, ex SS. Patribus collectus*, in-fol., Strasbourg, 1536. C'est un abrégé de ce que les saints Pères ont dit de meilleur sur les textes que l'auteur veut commenter; *Diadema monachorum ex sententiis contentum*, in-8, Paris, 1532; *Commentarius in regulam Sancti Benedicti*, imprimé dans l'édition de la *Règle de Saint-Benoît*, Cologne, 1575.

SMERDIS, fils de Cyrus, fut tué par ordre de Cambyse, son frère, qui mourut quelque temps après, vers l'an 524 avant J.-C. Alors un image de Perse prit le nom de Smerdis, et faisant accroire qu'il était frère de Cambyse, parce qu'il lui ressemblait beaucoup, il se mit sur le trône; mais il prit tant de précautions pour cacher sa fourberie, que cela même la découvrit. Il se forma un complot, environ six mois après son usurpation, entre sept des principaux seigneurs de Perse, du nombre desquels était Darius, fils d'Hystaspes, qui régna après la mort de Smerdis. Cet usurpateur fut tué par les conjurés, et sa tête fut exposée au bout d'une lance.

SMITH (Richard) publia, en 1550, contre Pierre martyr, un écrit intitulé : *Diatriba de hominis justificatione*, in-8.

SMITH (Robert), célèbre physicien, né en Irlande en 1689, mort en 1768, étudia à Edimbourg et ensuite à Cambridge; il devint professeur d'astronomie de cette Université. Il contribua avec le célèbre Cotes, son cousin et son ami inséparable, à répandre la philosophie de Newton. On lui doit un *Cours complet*

d'optique, contenant la théorie, la pratique et les usages de cette science, 1728; il a été traduit en plusieurs langues, et en français par le P. Pezenas, Avignon, 1767, 2 vol. in-4. Le P. Blanchard l'a enrichi de plusieurs additions. Ce même ouvrage a été aussi traduit et augmenté par Duval-le-Roy, Brest, 1767, in-4.

SMITH (Adam), célèbre écrivain écossais, né Kirkaldi le 5 juillet 1723, mort au mois de juillet 1790, enseigna avec distinction la logique et la philosophie morale qu'il débarrassa des lieux communs qui en rendaient l'étude longue et pénible. Il en fit une étude à la mode, et il comptait parmi ses auditeurs les hommes les plus remarquables par leurs talents. Le désir d'acquérir de nouvelles lumières l'engagea d'accompagner le duc de Buckleng dans ses voyages. Il séjourna longtemps en France, et, à son retour en Angleterre, il se retira dans sa famille pour s'occuper de son grand ouvrage intitulé : *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, réimprimé plusieurs fois, et traduit en français par Blavet, en 4 vol. in-8, et par Roucher, en 5 vol. in-8. Ce livre renferme de bonnes choses; mais l'auteur, nourri de la lecture des encyclopédistes, adopte quelques-unes de leurs idées systématiques. On lui reproche d'avoir traité plutôt de la richesse des individus que de la richesse des nations, et il est plus important qu'on ne pense de relever cette erreur de titre, parce qu'elle a eu la plus grande influence sur l'opinion publique, et les mesures des administrations dans les divers états de l'Europe, dont les gouvernements se sont accoutumés à regarder l'argent, et tout ce qui le reproduit, la richesse en un mot, la richesse matérielle, comme l'unique source de la force des nations; tandis qu'il est prouvé que leur véritable force est celle qui vient de la constitution et des lois politiques et religieuses. On a encore de Smith : la *Théorie des sentiments moraux*, 1759, in-8, qui obtint un grand succès; une *Vie de David Hume*, avec des remarques peu avantageuses à la religion chrétienne; plusieurs *Essais sur l'astronomie des anciens, sur leur physique, sur les arts d'imitation*, traduits par Prévost, professeur à Genève.

SMOLLETT (Tobie), écrivain anglais, né en 1720 à Dalquhurn en Ecosse, s'appliqua d'abord à la médecine, exerça fort peu de temps cette profession, et ne publia en ce genre qu'un *Traité sur les eaux de Bath*, 1752. Il écrivit beaucoup sur l'histoire, la littérature, fit des romans et des pièces de théâtre; *Histoire*

complète d'Angleterre, depuis l'invasion de Jules-César jusqu'au traité d'Aix-la-Chapelle, en 1748, Londres, 1757, 4 vol. in-8, en anglais : ouvrage que M. Targe a traduit en français, Orléans, 1759-1764, 19 vol. in-12. Le traducteur l'a enrichi de notes instructives, où il redresse souvent les erreurs et les préventions de l'auteur. Il a même donné une *Continuation jusqu'au traité de Paris*, 1763, Londres, 1768, 5 vol. in-12. Smollett ne sait point dissimuler sa haine contre l'Eglise catholique, il l'étend jusqu'à l'abolition des mœurs barbares; *Recherches critiques, Journal littéraire*, depuis 1755 jusqu'en 1763; *Abrégé de l'histoire des voyages, par ordre chronologique*, 7 vol. in-12. L'ouvrage, dont celui-ci est l'abrégé, avait été publié en anglais à Londres, par une société de gens de lettres; *Les romans Roderick Random*, 1748, 2 vol. in-12; *Aventures de Peregrine Williams Pickle*, 1751, 2 vol. in-12, c'est un roman des plus licencieux : ils ont été traduits l'un et l'autre en français; *Ferdinand, comte de Fathom*, et plusieurs autres; *Le Régicide* (Charles I^{er}), tragédie; *Les Représailles*, comédie; *Les Larmes de l'Ecosse*, poème, 1746. Il a aussi traduit en anglais *Télémaque*, *Gil Blas*, *Don Quichotte*, etc. Tobie Smollett mourut à Livourne le 21 octobre 1771.

SNEYDERS. (Voyez SNYDERS.)

SNORRO STURLESON, illustre islandais, d'une ancienne famille, fut ministre d'Etat du roi de Suède, et de trois rois de Norwége. Une sédition l'obligea de se retirer en Islande, dont il fut gouverneur ; mais en 1241, Gyssur, son ennemi, le força dans son château et le fit mourir. On a de lui : *Chronicon regum norvegorum*, qui est utile pour cette partie de l'histoire du monde; *Histoire de la philosophie des Islandais*, qu'il a intitulée : *Edda Islandica*. Mallet l'a traduite en français à la tête de son *Histoire de Danemark*, 1756, 3 vol. in-4, ou 6 vol. in-12. Nous en avons une édition par Resenius, Hanau, 1665, in-4. (Voyez RASK.)

SNYDERS, ou plutôt SNEYDERS (Français), peintre et graveur, né à Anvers en 1579, mort dans la même ville en 1657, s'était d'abord consacré à peindre uniquement des fruits ; son goût le porta ensuite à représenter des animaux : personne ne l'a surpassé en ce genre. Ses chasses, ses paysages, et ses tableaux où il a représenté des cuisines, sont aussi fort estimés. Sa touche est légère et assurée, ses compositions riches et variées, et son intelligence des couleurs

donne un grand prix à ses ouvrages. Quand les figures étaient un peu grandes, Sneyders avait recours au pinceau de Rubens ou de Jacques Jordaens. Rubens à son tour recourait quelquefois à Sneyders, pour peindre le fond de ses tableaux. Les touches de ces grands maîtres se confondent et paraissent être de la même main. Sneyders a gravé un *Livre d'animaux* d'une excellente manière ; on a aussi gravé d'après lui. Le musée du Louvre possède de ce peintre neuf tableaux : la *Chasse au cerf* ; la *Chasse au sanglier* ; l'*Entrée des animaux dans l'Arche* ; divers animaux, etc.

SOANEN (Jean), fils d'un procureur au présidial de Riom en Auvergne, et de Gilberte Sirmond, nièce du savant Jacques Sirmond, jésuite, naquit à Riom en 1647. Il entra en 1661 dans la congrégation de l'Oratoire à Paris, où il prit le P. Quesnel pour son confesseur. Au sortir de l'institution, il enseigna les humanités et la rhétorique dans plusieurs villes de province. Consacré au ministère de la chaire pour lequel il avait beaucoup de talent, il prêcha à Lyon, à Orléans, à Paris, et à la cour, les Carêmes de 1686 et de 1688. On récompensa ses succès par l'évêché de Senez, en 1695. Son économie le mit en état de faire beaucoup de charités. Un pauvre s'étant présenté, et l'évêque ne se trouvant point d'argent, il lui donna sa bague ; action qui fit beaucoup de bruit, et qu'une charité circonspecte eût peut-être évitée. La bulle *Unigenitus* lui ayant paru un décret monstrueux, il en appela au futur concile, et publia une *Instruction pastorale*, dans laquelle il s'élevait avec force contre cette constitution. Le cardinal de Fleury, voulant faire un exemple d'un prélat quesnelliste, profita de cette occasion pour faire assembler le concile d'Embrun, tenu en 1727. Le cardinal de Tencin y présida. Soanen y fut condamné, suspendu de ses fonctions d'évêque et de prêtre, et exilé à la Chaise-Dieu en Auvergne, où il mourut en 1740, âgé de 92 ans. Les quesnellistes en ont fait un saint. Sa retraite fut fort fréquentée ; on le visitait et on lui écrivait de toutes parts. Il signait ordinairement : *Jean, évêque de Senez, prisonnier de Jésus-Christ*, ignorant sans doute que la première vertu des disciples de Jésus-Christ est une humilité d'esprit et une soumission sincère aux décisions de son Eglise. On a de lui : des *Instructions pastorales* ; des *Mandements* ; des *Lettres*, imprimées avec sa *Vie*, en 2 vol. in-4, ou 8 vol. in-12, 1750. Ce recueil aurait dû être élagué pour l'honneur du prélat, même considéré comme écrivain ;

mais ceux qui faisaient cela, croyaient tout précieux. On a imprimé sous son nom, en 1697, 2 vol. in-12 de *Sermons*; mais quelques-uns doutent qu'ils soient de lui.

SOARDI (Victor-Amédée), né d'une famille distinguée de Turin, dont son père était gouverneur, eut pour parrain le roi Victor-Amédée, et reçut une excellente éducation qui le fit entrer dans le monde avec beaucoup de connaissances et d'avantages. Il excellait dans plusieurs arts, surtout dans les exercices militaires, et se trouvait de toutes les compagnies brillantes où il était estimé et recherché. Un jour, fatigué des divertissements du carnaval, de retour chez lui il réfléchit sur la frivolité et la pénible jouissance de ces plaisirs, fit une retraite chez les Pères de la Mission, et pour se soustraire à la sollicitation de ses parents, alla s'engager à Paris dans la congrégation de Saint-Lazare en 1736. Il tourna dès lors tout l'essor de son génie vers la religion, et enseigna la théologie au séminaire de Saint-Firmin, travaillant en même temps à un ouvrage profond et très-important à la hiérarchie de l'Eglise, intitulé : *De suprema romani Pontificis auctoritate hodierna Ecclesie gallicane doctrina*, Avignon, 1747, 1 vol. in-4, dont M. de Buisson, conseiller de l'électeur Palatin, a donné une nouvelle édition, Heidelberg, 1793, avec une Préface intéressante et une Epître dédicatoire au pape Pie VI. Dans ce livre plein d'érudition et d'une sage critique, Soardi montre que la doctrine actuelle du clergé de France n'est point du tout opposée, mais au contraire très-favorable à l'autorité du Pape, et que, dans la pratique surtout, ce clergé semble regarder la fameuse déclaration de 1682 comme non avenue. Un observateur, rapprochant l'époque de la déclaration avec celle de la Révolution, voit dans les événements un contraste qui prête plus d'une matière à des réflexions utiles. Il voit, après la révolution d'un siècle, le respectable clergé du royaume très-chrétien, persécuté, dépouillé, exilé par les suites de ce même richérisme, auquel, peut-être sans le vouloir et sans s'en douter, il avait cru devoir accorder quelque chose dans des temps difficiles, par déférence pour les volontés d'un monarque absolu, et les instances d'une magistrature qui n'avait pas encore dévoilé tout le plan de ses opérations. Il voit ce même clergé se jeter sans réserve entre les bras du chef de l'Eglise; demander, attendre ses décisions, les accepter comme des décrets irréfutables, les prendre pour fonde-

ments des instructions adressées aux peuples, et de la juste réclamation de leurs sièges ecclésiastiques, promener la profession pratique de cette doctrine dans toutes les régions de l'Europe, confondre par les paroles, les écrits, l'exemple, et l'aspect seul de leurs personnes, les richéristes des pays étrangers; effacer, ou si l'on veut, expier toutes les traces d'une déclaration qui peut-être avec d'autres causes a concouru pour sa part à préparer la démocratie acéphale qui désola l'Eglise de France (voyez INNOCENT XII, *Benedictus*). Le Parlement de Paris, puissamment sollicité par les amis d'un prêtre accusé par l'auteur d'avoir altéré la *Défense de la déclaration du clergé* par Bossuet, a supprimé l'ouvrage de Soardi par un arrêt du 25 juin 1748; mais il n'a sans doute pas prétendu déroger par là aux très-bonnes raisons de l'auteur (voyez le *Journal historique et littéraire*, 4^e décembre 1790, pag. 541). « En général, » dit un critique, on ne peut regarder « comme étant réellement et totalement » de Bossuet, que les ouvrages imprimés « de son vivant; parce que les papiers » de ce grand homme ont passé par les « mains des Bénédictins jansénistes des » Blancs-Manteaux, qui les tenaient de « l'évêque de Troyes, dévoué à la secte. » (Voyez LE QUEUX.) Le style de Soardi est clair, pur, et attachant. Il mourut à Avignon en 1752.

SOAVE (François), religieux somasque, né en 1743 à Lugano, fut instituteur des pages à Parme, et ensuite pourvu d'une chaire de littérature dans l'Université de cette ville. Il se fit connaître dans le monde littéraire par la publication d'une *Anthologie latine*, et d'une *Grammaire italienns*. Lorsque l'académie de Berlin proposa un prix sur la question : *De l'Origine des sociétés et des langues*, Soave obtint l'accessit. Il fut appelé à Milan pour enseigner la philosophie; il traduisit à cette époque l'*Essai* de Locke sur l'entendement humain, et la *Rhetorique* de Blair. Il fut un des trente premiers membres de l'Institut national d'Italie; il réorganisa, en 1802, le Lycée de Modène, et il était professeur d'idéologie à l'Université de Pavie, lorsqu'il mourut le 17^e janvier 1816. On a de lui : *Cours de logique, de métaphysique et de morale*, devenu classique en Italie; *Ricerca intorno all'istituzione naturale di una società e di una lingua*, Milan, 1772, in-8; *Riflessioni intorno l'istituzione d'una lingua universale*, Rome, 1774, in-12. Soave démontre en même temps l'utilité d'une langue universelle et l'impossibilité de la faire adopter;

Nouvelle morale, in-16; enfin des Traductions en vers blancs d'*Hésiode*; de l'*Odyssée* et de la *Batrachomyomachie* d'Homère; des *Ducoliques* et des *Georgiques* de Virgile; des *Satyres*, des *Épîtres* et de l'*Art poétique* d'Horace; des *Idylles* de Gresser.

SOBIESKI (Jean III), roi de Pologne, et l'un des plus grands guerriers du 17^e siècle, naquit en 1629 au château d'Olesko, petite ville du Palatinat de Russie. Il était petit-fils de Maro Sobieski, palatin de Lublin, fameux capitaine, et fils de Jacques Sobieski, qui fut quatre fois maréchal de la diète, et que les Polonais appelaient le *bouclier de leur liberté*. Jean voyagea en Europe, s'arrêta quelque temps à Paris, et retourna en Pologne lors de la guerre contre les Cosaques. Il obtint les places de grand-maréchal et de grand-général du royaume (1667), il les illustra par ses conquêtes sur les Cosaques et sur les Tartares, et par ses victoires sur les Turcs. Il gagna sur eux la célèbre bataille de Choczin, le 11 novembre 1674. Les ennemis perdirent 28,000 hommes. Ses grandes qualités lui méritèrent, en 1674, la couronne de Pologne. Son courage parut avec gloire au siège de Vienne en 1683. (Voyez CHARLES V de Lorraine.) Il répandit tellement la terreur dans le camp ennemi, que le grand-vizir se retira précipitamment avec son immense armée, sans presque livrer de combat. Sobieski, avant de descendre la montagne de Culemborg, avait mis son armée en prières, et servit lui-même la messe dans l'église des Camaldules, priant tout le temps les bras étendus en forme de croix. « C'est là, a dit un guerrier chrétien, que le grand-vizir a été battu. » Les Turcs abandonnèrent leurs tentes, leurs bagages, et jusqu'au grand étendard de Mahomet, que le vainqueur envoya au Pape. Il écrivit à la reine sa femme qu'il avait trouvé dans les tentes la valeur de plusieurs millions de ducats. On connaît assez cette lettre, dans laquelle il lui dit : « Vous ne direz pas de moi ce que disent les femmes tartares, quand elles voient entrer leurs maris les mains vides : *Vous n'êtes pas un homme, puisque vous revenez sans butin.* » Le lendemain, 23 septembre, Sobieski fit chanter le *Te Deum* dans la cathédrale, et l'entonna lui-même. Cette cérémonie fut suivie d'un sermon, dont le prédicateur prit pour texte : « Il fut un homme envoyé de Dieu, nommé Jean » ; paroles qui avaient été déjà appliquées à un empereur de Constantinople, et à don Juan d'Autriche, après la victoire de Lépante. Ce prince mourut en

1696, regretté des chrétiens, dont il était un des plus heureux défenseurs. Il avait cependant plutôt cette ardeur de guerre qui étourdit et renverse l'ennemi consterné, que ce courage réfléchi qui se joue de l'art et de la force. A la journée de Barkan, peu après le siège de Vienne ayant attaqué les Turcs sans vouloir attendre les Impériaux, ses troupes furent très-maltraitées, et eussent été entièrement défaites sans le duc de Lorraine, qui rétablit l'ordre et ramena la victoire. Il parlait presque toutes les langues de l'Europe, et avait autant d'esprit que de bravoure et de zèle pour la religion, qu'il aimait et pratiquait avec ardeur. L'abbé Coyer a écrit son *Histoire* en 3 vol. in-12. L'auteur en faisait plus de cas que les lecteurs ; il y avait cependant de quoi la rendre intéressante pour tout le monde.

SOCIN (Lélie), auteur de la secte socinienne, ou, si l'on veut, restaurateur de la secte arienne, arrière-petit-fils de Marianus Socin, naquit à Sienna en 1526, et fut destiné par son père à l'étude du droit. Le système des protestants, qui réduisait tout à l'Écriture-Sainte expliquée par l'esprit privé, enhardit Socin à pousser la réforme plus loin, et quelque tort qu'il eût dans la chose même, il faut convenir que, le principe supposé, il raisonnait juste. (Voyez KAPRINAI, LANCELUS, MÉLANCTHON, SERVET, VORSTIUS Conrad.) Il assista, en 1546, à une conférence tenue à Vicence, où la destruction du Christianisme fut résolue (voyez OCMN), et concentra ses efforts à renouveler l'arianisme, et à saper la religion par ses fondements, en attaquant la Trinité et l'Incarnation. Il soutint néanmoins la préexistence du Verbe et son éternité, ainsi que celle du Saint-Esprit, contre lesquelles son neveu (voyez Socin Fauste), ne tarda pas à s'élever. Du reste, il dogmatisa avec réserve. Calvin lui donna de bons conseils à ce sujet, en 1552. Socin profita de cet avis, et plus encore du supplice de Servet. Il ne découvrit ses erreurs qu'avec beaucoup d'artifice et de précautions. Il fit un voyage en Pologne vers 1568, et mourut à Zurich le 16 mars 1562. On a de lui quelques écrits pleins de subtilités dialectiques. (Voyez CRELIUS.) A l'entendre, le dogme de la Trinité ne serait qu'un assemblage de mots sans idées, tandis que la foi chrétienne ne présente pas de mystère qui soit défini d'une manière plus précise et plus assurée contre toutes les erreurs. On ne peut rien dire de plus ou de moins, sans qu'on n'aperçoive l'écart. Si l'hérétique veut se débarrasser, s'il cherche à s'envelopper, le

théologien catholique le poursuit dans tous les faux-fuyants, le serre de près, et ne quitte pas prise qu'il ne se soit expliqué nettement pour ou contre la vérité révélée. La doctrine de la Trinité n'est donc pas un composé de mots, mais un assemblage de vérités bien exprimées, dont il résulte des idées précises, malgré la profondeur du mystère qu'elles représentent. « Il ne faut pas demander tous les jours, dit Leibnitz, ce que j'appelle des notions adéquates, et qui n'enveloppent rien qui ne soit expliqué; puis-que même les qualités sensibles, comme la chaleur, la lumière, la douceur, ne nous sauraient donner de telles notions. Ainsi convenons que les mystères reçoivent une explication; mais cette explication est imparfaite. Il suffit que nous ayons quelque intelligence analogique d'un mystère, tel que la Trinité et l'Incarnation, afin qu'en les recevant nous ne prononcions pas des paroles destituées de sens. Mais il n'est pas nécessaire que l'explication aille aussi loin qu'on pourrait le souhaiter, c'est-à-dire qu'elle aille jusqu'à la compréhension et au comment. » (*Discours sur la conformité de la foi avec la raison.*) On a attribué à Socin plusieurs ouvrages; mais il n'est pas certain qu'ils soient de lui.

SOCIN (Fauste), neveu du précédent, un des grands promoteurs de la secte qui porte ce nom, naquit à Sienne en 1539. Il fut gâté de bonne heure par les lettres de son oncle, et, pour éviter les poursuites de l'Inquisition, il se retira en France : nouvelle preuve que c'est à ce tribunal que l'Italie et l'Espagne doivent la tranquillité dont elles jouissaient, tandis que l'état politique et religieux du reste de l'Europe était ébranlé par les nouvelles sectes. Il demeura douze ans à la cour du duc de Florence, se fixa ensuite à Bâle, publia son ouvrage : *De Jesu Christo servatore*, composa en Pologne le livre : *De Magistratu* contre Jacques Paléologue, se retira enfin à Lucavie et dogmatisa avec une liberté sans frein, renchérissant même sur les erreurs de son oncle. Il prétendait que les ariens avaient trop donné à Jésus-Christ, et niait nettement la préexistence du Verbe. Il était forcé d'avouer que l'Ecriture donne le nom de Dieu à Jésus-Christ; mais il disait que ce n'était pas dans le même sens qu'au Père, et que ce terme, appliqué à Jésus-Christ, signifie seulement que le Père, seul Dieu par essence, lui a donné une puissance souveraine sur toutes les créatures et l'a rendu par là digne d'être adoré des anges et des hommes.

Ceux qui ont lu ses écrits savent quelle violence il a été contraint de faire à l'Ecriture pour l'ajuster à ses erreurs et détruire un mystère sur lequel reposent tous les dogmes des chrétiens et dont la connaissance, bien loin d'embarrasser l'esprit par l'impossibilité de l'expliquer par des idées humaines, devient une source de lumières, en nous instruisant plus particulièrement de l'essence et des propriétés de la nature divine. Si en Dieu il n'y avait qu'une personne, peut-être qu'on disputerait davantage, et que les esprits contentieux s'accommoderaient moins de ce dogme que de celui de la Trinité. Les Juifs, qui ne reconnaissent pas la Trinité, ne peuvent expliquer un grand nombre de passages de l'Ancien-Testament, sur lesquels ils se tourmentent beaucoup. Philon dit que Dieu seul peut comprendre le sens de cette espèce de consultation qu'on lit dans la Genèse : *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram*. Quelques auteurs ont fait observer que l'ignorance de ce mystère a produit plusieurs contestations et un grand nombre d'erreurs parmi les philosophes de l'antiquité. Ces raisonneurs ne pouvaient se figurer que Dieu, de toute éternité, ait pu être heureux, sans rien produire et sans chercher une diversion à sa solitude et à son prétendu ennui. Cette idée était ridicule, sans doute; mais la connaissance de la Trinité les en aurait guéris. Aristote n'aurait point placé la complaisance de Dieu dans l'éternité du monde, ni Démocrite dans des courses continuelles après les atomes, ni Hermogène dans l'éternité d'une matière préexistante, ni les talmudistes dans la production et l'anéantissement successifs de plusieurs mondes. Toutes ces imaginations s'évanouissent par les leçons de la foi, qui nous apprend que le Fils fait de toute éternité l'objet des complaisances du Père; que le Saint-Esprit est le lien qui les unit et en même temps une personne subsistante; que, malgré l'unité de la nature, la multiplicité des personnes forme en Dieu une espèce de société essentielle, indivisible, ineffable, aussi intime que lui-même. De là l'attachement que Platon a marqué pour ce dogme sublime, dont il paraît néanmoins n'avoir pas eu des idées fort précises. Socin anéantit la Rédemption de Jésus-Christ, et réduit ce qu'il a fait pour sauver les hommes à leur avoir donné de grands exemples de vertu et à avoir scellé sa doctrine par sa mort. Le péché originel, la grâce, la prédestination, passent chez cet impie pour des chimères; il regarde tous les

sacrements comme de simples cérémonies, sans aucune efficacité. Il prend le parti d'ôter à Dieu les attributs qui paraissent choquer la raison humaine, et forme un assemblage d'opinions qui lui semblent plus raisonnables, sans se mettre en peine si quelqu'un a pensé comme lui depuis l'établissement du Christianisme. Il mourut en 1604, dans le village de Luclavie, près Cracovie, où il s'était retiré pour se dérober aux poursuites des catholiques et des protestants, réunis contre un ennemi commun. La secte socinienne, bien loin de mourir ou de s'affaiblir par la mort de son chef, devint considérable par le grand nombre de personnes de distinction et de savants qui en adoptèrent les principes. Les sociniens furent assez puissants pour obtenir dans les diètes de Pologne la liberté de conscience ; mais divers excès qu'ils commirent contre la religion et l'Etat les firent enfin chasser en 1668. Les cendres de Socin furent déterrées, portées sur les frontières de la petite Tartarie et mises dans un canon, qui les envoya dans le pays des infidèles. Les sociniens fugitifs se retirèrent en Transylvanie. Si on considère que le déisme est une branche très-naturelle de cette hérésie, que l'athéisme moderne, si on en croit le *Dictionnaire encyclopédique*, en découle d'une manière également sûre, on croira que cette hérésie est une des plus fécondes et des plus redoutables qui aient jamais existé : d'ailleurs, Lélie Socin et le fameux Ochin assistèrent avec d'autres sociniens à la fameuse conférence de Vienne, en 1546, où se forma contre le Christianisme une conjuration dont nous n'avons que trop vu les effets. Avant que l'on eût fait les recueils des livres qui sont dans la *Bibliothèque des Frères polonais* (nom donné aux sociniens en Pologne), il était difficile de recouvrer les ouvrages de Fauste Socin ; mais ils ont été imprimés à la tête de cette *Bibliothèque*, qui est en 9 tomes in-fol.

SOCRATE, fils d'un sculpteur nommé Sophronisque, et d'une sage-femme appelée Panagète, naquit à Athènes, au mois de mai (*Thargelion*), l'an 470 avant J.-C. Il s'appliqua d'abord à la profession de son père, et l'histoire fait mention de trois de ses statues représentant les *Grâces*. Criton, ravi de la beauté de son esprit, l'arracha de son atelier pour le consacrer à la philosophie, qu'il apprit sous le célèbre Archélaüs. Le jeune philosophe porta les armes comme tous les Athéniens, et se trouva à plusieurs occasions. Il est difficile de pousser plus loin qu'il le fit l'affectation du mépris des richesses.

Voyant la pompe et l'appareil que le luxe étalait dans certaines cérémonies, et la quantité d'or et d'argent qu'on y portait : *Que de choses*, disait-il, en se félicitant lui-même fastueusement sur son état, *que de choses dont je n'ai pas besoin !* car les vertus et les actions des philosophes ne sont rien à leurs propres yeux, s'ils n'en parlent avec emphase et si elles ne servent à constater leur supériorité sur les autres hommes. *Si j'avais de l'argent*, dit-il un jour dans une assemblée de ses amis, *j'aurais acheté un manteau*. Il se piquait cependant d'être propre sur lui et dans sa maison. Il dit un jour à Antisthène, qui affectait de se distinguer par des habits sales et déchirés, qu'à travers les trous de son manteau et de ses vieux haillons on entrevoyait beaucoup de vanité. Une des qualités par lesquelles Socrate cherchait le plus à s'illustrer, était une grande tranquillité d'âme. Un esclave ayant excité en lui quelque émotion : *Je te frapperai*, lui dit-il, *si je n'étais pas en colère*. Un brutal lui ayant donné un soufflet, il se contenta de dire en riant : *Il est fâcheux de ne pas savoir quand il faut s'armer d'un casque*. Une autre fois, ses amis étaient étonnés de ce que, sans rien dire, il avait souffert un coup de pied d'un insolent : *Quoi donc !* leur dit-il, *si un des m'en donnait autant, le ferais-je citer en justice ?* Un jour Xantippe, sa femme, après avoir vomi contre lui toutes les injures dont sa colère était capable, finit par lui jeter un pot d'eau sale sur la tête : il ne fit qu'en rire, et il ajouta : *Il fallait bien qu'il plût après un si grand tonnerre*. Il ne faut pas douter, au reste, que ces reparties n'aient été accompagnées d'un secret dépit très-vif (voyez EPICTÈTE). Le désir de se distinguer le portait quelquefois à des actions ridicules. Comme le peuple sortait un jour du théâtre, Socrate forçait le passage pour y entrer ; quelqu'un lui demandant la raison de cette conduite : *C'est*, répondit-il, *ce que j'ai soin de faire dans toutes mes démarches, de résister à la foule ;* espèce de calembourg mis en action, qui annonce une tête peu saine. Il se tenait debout des jours entiers, dans l'attitude d'un homme rêveur, immobile, sans fermer les paupières et sans détourner les yeux du même endroit. Il marchait en plein biver nu-pieds sur la neige. Après avoir gagné de la soif par les fatigues et les mouvements qu'il se donnait, il ne buvait point qu'il n'eût versé dans le puits la première cruche d'eau qu'il en tirait. Parmi ses disciples, on distingue Alcibiade, Xénophon, Platon, etc. Ce ne serait pas bien com-

naître Socrate, que d'oublier son démon, ou ce génie qu'il prétendait lui servir de guide : il en parlait souvent à ses disciples. Des hommes superficiels, admirateurs stupides de tout ce qui vient des philosophes, ont voulu ici rechercher des métaphores aussi ridicules que mal fondées. Ce démon était, selon Socrate, un génie très-réel, dont il connaissait, au rapport de Galaxidore, les avis par des éternements qui le prenaient, lui ou ses amis, à droite ou à gauche. C'était adopter les contes des augures et des aruspices (voyez le traité anglais de M. Nares, *Essai sur le démon de Socrate*, Londres, 1782). Quant aux principes de sa philosophie, il ne se piqua pas d'approfondir les mystères de la nature, et c'est en quoi il montra de la prudence ; car plus on approche des secrets de la nature, plus elle devient impénétrable. Il tourna ensuite toutes les vues de son esprit vers la morale, et la secte ionienne n'eut plus de physicien. Socrate prouve que l'homme ne pouvait être heureux que par la justice et une vie pure ; mais cette notion générale, pour être bien développée, et produire des effets proportionnés à son importance, demandait des lumières que le philosophe n'avait pas. Il lui arriva cependant de dire des choses fort raisonnables ; mais dans le temps qu'il instruisait les autres, il ne veillait pas sur lui-même ; il s'expliquait sur la religion et sur le gouvernement de son pays, avec une indiscretion qui tenait à la révolte. Sa passion dominante était de régner sur les esprits, et d'aller à la gloire en affectant la modestie. Cette conduite lui fit beaucoup d'ennemis ; ils engagèrent Aristophane à le jouer sur le théâtre. Le poète leur prêta sa plume, et sa pièce, pleine de plaisanteries fines et saillantes, accoutuma insensiblement le peuple à mépriser le philosophe. Anitus et Mélitus l'accusèrent d'athéisme et de corrompre la jeunesse au lieu de l'instruire : quant à la première de ces accusations (voyez MÉLITUS) ; et, pour ce qui est de l'autre, il faut convenir qu'elle n'est que trop analogue aux mœurs de ces anciens sages (voyez le chap. 1^{re} de l'*Épîl. aux Rom.*, et divers articles des philosophes dans cette *Biographie*). Lysias, qui passait pour le plus habile orateur de son temps, lui apporta un discours travaillé, pathétique, touchant, et conforme à sa situation, pour s'en servir auprès de ses juges. Socrate, plein d'orgueil, et d'une suffisance ridicule, répondit que ce discours était peu convenable à la grandeur d'âme et à la fermeté digne d'un sage. Il défendit sa cause d'une manière insul-

tante : il répondit à ses juges, qui lui laissaient le choix de la peine qu'il croyait mériter : « Qu'il méritait d'être nourri le reste de ses jours dans le Prytanée, aux frais de la république ; » honneur qui, chez les Grecs, passait pour le plus distingué. Cette réponse révolta tellement tout l'aréopage, que l'on résolut sa perte comme celle d'un homme dangereux par un fanatisme d'orgueil capable de plus d'un excès. Quelqu'un étant venu lui annoncer qu'il avait été condamné à mort par ses juges : *Et eux*, répliqua-t-il, *l'ont été par la nature*. On ordonna qu'il boirait du jus de ciguë. Il but la coupe avec l'ostentation d'indifférence dont il avait fait parade dans les différents événements de sa vie ; ce fut l'an 400 avant J.-C. Il était alors âgé de 70 ans. Ses dernières paroles, malgré la présomptueuse application qu'il en faisait à lui-même, sont remarquables, et ne plairont pas aux philosophes de nos jours. « Au sortir de cette vie s'ouvrent deux routes, dit-il : l'une mène à un lieu de supplices éternels les âmes qui se sont souillées ici-bas par des plaisirs honneux et des actions criminelles ; l'autre conduit à l'heureux séjour des dieux celles qui se sont conservées pures sur la terre, et qui, dans des corps humains, ont mené une vie divine. » Après ces belles paroles, Socrate, oubliant sa gravité et sa constance, qui chez tous les philosophes n'ont qu'un temps, ordonna à ses amis de sacrifier un coq à Esculape. Malgré ce denouement, tout au moins ridicule, et tant d'autres anecdotes de sa vie, Socrate a passé pour un modèle de vertu ; mais l'illusion n'a pas été générale. Platon l'accuse d'inconstance, Cicéron d'avarice, d'autres de friponnerie et d'adultère ; Aristophane nous apprend qu'il marchait avec autant d'orgueil que d'ostentation, lançant de tous côtés des regards menaçants. Il répétait sans cesse, jusqu'à fatiguer tout le monde, qu'il ne savait rien ; cependant il voulait qu'on eût recours à lui comme à un oracle, semblable à ceux dont parle l'Écriture, qui malignement s'humilient, et dont le cœur est rempli de mensonge. Que dire de son libertinage jamais assouvi ? Quoiqu'il eût deux femmes, il voyait des courtisanes, et principalement une certaine Théodora. Il s'enivrait fréquemment. Son attachement pour Alcibiade, l'homme le plus libertin de son siècle, le rendait méprisable aux yeux des gens les moins délicats sur l'article des mœurs. L'abbé Fraguier a fait de vains efforts pour le justifier sur ce point. Après cela, il faut convenir que si So-

erata été déclaré l'homme le plus sage de la Grèce par l'oracle d'Apollon, il n'a pu être déclaré tel que par l'oracle du mensonge, ou qu'il n'y avait point un vrai sage dans toute la Grèce. (Voyez COLLIUS, EPICTETE, LUCIEN, SÉNÈQUE, SOCRON, SAILPON, ZÉNON, etc.) Cependant les Athéniens, toujours volages et agités par l'amour de la nouveauté, se tournèrent bientôt contre les accusateurs de Socrate (révolution ordinaire chez ce peuple, voyez ARISTIDE, PHOCION, etc.), et, joignant la folie à l'inconstance, lui élevèrent une statue de bronze, et lui dédièrent une chapelle comme à un demi-dieu. On a de lui quelques *Lettres*, recueillies par Allatius, avec celles des autres philosophes de sa secte, Paris, 1637, in-4.

SOCRATE, le *Scolastique*, naquit à Constantinople, au commencement du règne du grand Théodose, vers l'an 380. Il étudia la grammaire sous deux fameux professeurs païens, et fit des progrès qui annonçaient beaucoup de talents. Il s'appliqua surtout à l'histoire ecclésiastique, et entreprit de continuer celle d'Eusèbe de Césarée, en reprenant l'arianisme, qu'Eusèbe n'avait touché que fort légèrement. L'*Histoire* de Socrate divisée en 7 livres, commence à l'an 306, et finit en 439; ainsi elle renferme ce qui s'est passé pendant 134 ans. Son style n'a rien de beau ni de relevé. Quoiqu'il proteste qu'il s'est donné beaucoup de peine pour s'instruire exactement de tous les faits qu'il rapporte, il y en a néanmoins plusieurs auxquels on ne peut ajouter de foi (voyez BARNUM). Il n'était que laïque, et peu versé dans les matières de théologie. Il parle souvent des novations d'une manière avantageuse. Ce n'est pas qu'il fût engagé dans leur schisme, mais il faisait trop de cas de leurs belles qualités apparentes. « Socrate, dit Tillemont, ne semble pas avoir assez connu les coutumes et la doctrine de l'Eglise; ce qui serait peut-être tolérable dans un laïque, s'il n'avait voulu parler si souvent des choses sur lesquelles il n'était pas assez instruit, et même en parler sur le ton d'un censeur et d'un juge. C'est pour cela que Photius assure qu'il n'était point exact dans le dogme.... Socrate, dit encore le même auteur, ne semble pas avoir su distinguer les écrits et les personnes qui méritaient sa confiance. C'est pour cela qu'il se trouve tant de faussetés dans son *Histoire*. » On ne dit pas en quelle année il mourut. On trouve son *Histoire* dans le *Recueil des historiens ecclésiastiques* de Valois, Cambridge, 1720, 2 vol. in-fol. Christopherson l'a traduite en latin, et

Cousin. en français. (Voyez SOZOMÈNE.)

SOËMIAS (Julie), fille de Julius Avitus, et mère de l'empereur Héliogabale, était d'Apamée en Syrie. Julie Mammée, sa sœur, épousa l'empereur Septime-Sévère, et Soémias fut mariée à Varius-Marcellus. Elle devint veuve de bonne heure, ainsi que sa sœur. Mosa leur mère les emmena l'an 217 à Emèse. Ce fut par les intrigues de ces trois femmes, qu'Héliogabale fut élu empereur en 218 (voyez MACRIN). Soémias et sa mère furent admises au sénat, où elles donnaient leur voix comme les autres sénateurs. Peu satisfaite de dominer dans cette assemblée auguste, Soémias forma un sénat composé de femmes pour décider sur les ajustements des dames romaines. Ses folies et celles de son fils irritèrent les citoyens de Rome; on encouragea les prétoriens à se soulever, et ils tranchèrent la tête à l'un et à l'autre en 222.

SOGDIEN, deuxième fils d'Artaxercès-Longuemain, ne put voir sans jalousie Xercès II, son frère aîné, sur le trône de Perse; il le fit assassiner l'an 425 avant J.-C., et s'empara de la couronne. Il ne jouit pas longtemps du fruit de son crime: son règne ne fut que d'environ sept mois. Darius Ochus, son frère, le fit étouffer, l'an 424 avant J.-C.

SOLARI (Joseph-Grégoire), poète génois, né à Chiavari en 1737, entra dans la congrégation des Piaristes, et, après avoir professé les mathématiques à Sienne, fut promu par Pie VI au poste d'examinateur et de théologien de son association. Ayant accepté un emploi lors de la création de la république romaine, il fut, à la suite de ce gouvernement éphémère, renfermé à Libourne; mais sa détention fut de courte durée. En 1804, il devint professeur de grec à Gènes, et il mourut en 1814. On a de lui des *Traductions* italiennes en vers de l'*Enéide*, des *Eglogues* et des *Géorgiques* de Virgile, des *Poésies* d'Horace, 1811, des *Métamorphoses* d'Ovide, 1814, et de quelques *Psalmes* et *Cantiques*. On reproche à ces traductions trop de concision.

SOLARI (Benoit), évêque de Noli, né à Gènes en 1742, y fit imprimer, en 1789, un écrit où il entreprenait de prouver, contre l'opinion commune des théologiens, que le baptême reçu par un infidèle engagé dans les nœuds du mariage ne rompt point le lien conjugal. Quand la bulle *Auctororum fidei* parut en 1794, il montra contre cet acte du pouvoir pontifical une opposition formelle et publique. Lorsque la révolution éclata en Italie, il devint membre d'une commission législative, et fit des mandements patrioti-

ques. Il correspondait avec le clergé constitutionnel de France, et fut invité au second concile que les ecclésiastiques de ce parti tinrent en 1801. Cependant il n'y assista point et s'en excusa. Le célèbre cardinal Gerdil avait fait imprimer, en 1802, un écrit dans lequel il examinait les motifs de l'opposition de Solari à la bulle *Auctorem fidei*; ils y étaient réfutés complètement. Solari répliqua par une apologie dont Eustache Dégola, docteur de Pise, donna le précis sous le titre de : *Clergé constitutionnel jugé par un évêque*; *Abrégé analytique de l'apologie du savant évêque de Noli, en Ligurie, avec des notes historiques et critiques*, Lausanne, 1804, in-8. Solari mourut le 13 avril 1814.

SOLDANI (Jacques), poète et sénateur de Florence, où il était né en 1579, cultiva la poésie avec beaucoup de succès, et mourut dans cette ville le 11 avril 1641. On cite parmi ses ouvrages sept *Satires*, Florence, 1751, in-8, avec un *Discours préliminaire* de Gori et des *Notes*: l'auteur s'attache uniquement à poursuivre les travers et les vices, mais il ne se permet aucune personnalité; ses *Satires* pour cela n'en ont pas moins de mérite, elles sont intitulées : *La Cow*; *l'Hypocrisie*; contre les *péripatéticiens*; la *Satire*: contre le *luxu*; sur l'*inconstance de l'homme dans ses desirs*; contre *l'avarice et le luxe*. L'académie de la Crusca, dont il était membre, les cita avant qu'elles fussent publiées, parmi les *Testi di lingua*.

SOLIGNAC (Pierre-Joseph de la PRUPE, chevalier de), né à Montpellier en 1687, eut occasion d'être connu du roi Stanislas, qui le prit chez lui, moins comme secrétaire que comme son ami. Il fut secrétaire perpétuel de l'académie de Nancy, et mourut en 1773, laissant divers ouvrages. Les principaux sont : *Histoire de Pologne*, en 5 vol. in-12. Cet ouvrage, qui n'est point achevé, est bien écrit; mais l'auteur, dont les vues sont parfaitement sages, équitables, impartiales, ne semble pas avoir eu les documents nécessaires pour remplir cette tâche avec un plein succès. Des *Eloges* de Fontenelle, de Montesquieu, de Tercier et du roi Stanislas. L'auteur avait composé la *Vie* de ce prince, mais elle n'a pas encore paru; l'abbé Proyart l'a prévenu par l'*Histoire* de ce monarque. Divers *morceaux de littérature*, dans les *Mémoires* de l'académie de Nancy.

SOLIMAN I^{er}, s'étant sauvé de la bataille d'Ancyre, fut proclamé empereur des Turcs à la place de Bajazet son père, en 1402, par les troupes qui étaient res-

tées en Europe. Il releva l'empire ottoman, dont il reconquit une partie, du vivant même de Tamerlan. Son amour pour les plaisirs ternit sa gloire et causa sa perte. Il fut détrôné en 1410 par son frère Mouza, et tué en allant implorer la protection de l'empereur de Constantinople, dans un village entre cette ville et Andrinople.

SOLIMAN II, empereur turc, était fils unique de Sélim I^{er}, auquel il succéda en 1520. Gazeli-Beg, gouverneur de Syrie, se révolta au commencement de son règne, et entraîna une partie de l'Egypte dans sa rébellion. Après l'avoir réduit par ses lieutenants, il acheva de détruire les Mamelucks en Egypte, et conclut une trêve avec Ismaël, sultan de Perse. Tranquille du côté de l'Egypte et de la Syrie, il résolut de tourner ses armes contre les chrétiens. Il assiégea et prit Belgrade en 1521. L'année suivante, il conçut le dessein d'assiéger l'île de Rhodes, qui était depuis 212 ans entre les mains des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Résolu à cette entreprise, il leur écrivit une lettre très-fière, dans laquelle il les sommait de se rendre, s'ils ne voulaient tous passer par le fil de l'épée. Cette conquête lui coûta beaucoup de monde; mais enfin la ville, réduite aux dernières extrémités, fut obligée de se rendre en 1522. Le vainqueur tourna ensuite ses armes contre la Hongrie, où il remporta, le 29 août 1525, la fameuse bataille de Mohatz sur les Hongrois. Louis II, leur roi, y périt. (Voyez ce nom.) Le conquérant turc prit Bude en 1529, et alla ensuite attaquer Vienne, qui soutint 20 jours; mais il fut obligé d'en lever le siège avec une perte de 40,000 hommes. L'an 1534, il passa en Orient; et prit Tauris sur les Perses; mais ceux-ci le défirent bientôt après. Son armée eut le même sort, en 1555, devant l'île de Malte, qu'elle avait eu devant Vienne; mais il se rendit maître, en 1566, de l'île de Chio, possédée par les Génois depuis 1346. Ce guerrier infatigable termina ses jours en Hongrie au siège de Sigeth, le 30 août 1565, à 76 ans, 3 jours avant la prise de cette place par les Turcs. Ce prince était aussi propre aux affaires de la paix, qu'à celles de la guerre, et d'une activité surprenante dans l'exercice des armes. Plus guerrier que Charles-Quint, il lui ressembla par de grands exploits et des voyages continuels. C'est le premier des empereurs ottomans qui ait été l'allié des Français, et cette alliance a toujours subsisté. Soliman ternit l'éclat de sa gloire par sa cruauté. Après la

victoire de Mohatz, 1500 prisonniers, seigneurs pour la plupart, furent placés en cercle par ordre du sultan, et décapités en présence de l'armée victorieuse. Cependant l'exact et sincère Istuanfi ne parle pas de cette exécution, ce qui semble pouvoir la rendre douteuse, quoique parfaitement assortie au naturel de Soliman. On l'a vu, après la prise de Belgrade, de Bude et d'autres villes, ordonner le massacre de la garnison un moment après qu'il eut juré la capitulation. Cependant il était assez fidèle observateur de sa parole, quand la colère ou le fanatisme de l'Alcoran ne le dominait pas. Un air hautain et inflexible, un naturel farouche et barbare, ne l'empêchèrent pas de montrer en bien des occasions un esprit sain et judicieux. Qui croirait qu'il connaissait le caractère des nouvelles sectes qui de son temps ravageaient les Etats chrétiens, mieux que tous les princes de l'Europe ? Il écrivit à la reine de Hongrie, veuve de Jean Zaphol : « Qu'elle ne devait pas souffrir ces nouveautés dans la religion, qui entraîneraient sa ruine et celle du royaume ; qu'elle avait devant les yeux les meurtres, les séditions, les guerres civiles que cette secte malheureuse causait en Allemagne ; que si elle n'arrêtait pas ces nouveautés, en rétablissant la religion de ses pères, il la priverait de sa protection et se déclarerait son ennemi. » (Voyez LOUIS XIV, MORNAY, SOULIER.) Sélim II son fils lui succéda.

SOLIMAN III, empereur turc, fils d'Ibrahim, fut placé sur le trône en 1687, à l'âge de 48 ans, après la déposition de Mahomet IV, et il mourut le 22 juin 1691. C'était un prince indolent, et presque imbécile, qui se laissait entièrement gouverner par son ministre Mustapha Kuprogli.

SOLIN (Calus-Julius-Solinus), grammairien latin, vivait sur la fin du 1^{er} siècle ou au commencement du second. On a de lui un livre intitulé *Polyhistor* ; c'est pourquoi, en lui associant le nom de son livre, on l'appelle quelquefois *Solinus Polyhistor*. C'est une compilation de remarques historiques et géographiques sur les choses les plus mémorables de divers pays. Il y a des choses curieuses et utiles, mais beaucoup d'inexactes qui tromperaient des lecteurs peu instruits. On croit qu'il était romain, parce qu'il parle souvent de Rome comme de sa patrie. On l'a surnommé le *Singe de Pline*, parce qu'il copie souvent ce naturaliste. La plus ancienne édition de son *Polyhistor* est de Venise, 1473. Il a paru avec

des *Commentaires* de Saumaise, Paris, 1629 ; Utrecht, 1689, 2 vol. in-fol.

SOLIS (don Antonio de), historien espagnol, né le 18 juillet 1610 à Placencia, dans la Vieille-Castille, mort en 1686, fut secrétaire de Philippe IV, et historiographe des Indes. Il a composé : neuf *Comédies*, Madrid, 1681, in-4, dont le plan est confus, mais où les mœurs sont respectées ; des *Poésies*, 1716, in-4, qui sont animées par les charmes de l'imagination, mais dont le bon goût n'a pas su écarter l'emphase et les images incohérentes ; une *Histoire de la conquête du Mexique*, Bruxelles, 1704, in-folio, et Madrid, 1748, dont nous avons une traduction en français par Citri de La Guette, in-4, avec figures, en 2 vol. in-12. Cet ouvrage est écrit avec feu et avec élégance, et on ne peut guère lui reprocher que quelques exagérations touchant la splendeur et la puissance des nations du Nouveau-Monde ; défaut qui lui est commun avec d'autres écrivains de sa nation, qui les premiers ont parlé de l'Amérique, sans qu'on puisse pour cela les accuser de mauvaise foi. « Les inexactitudes de ces historiens, dit un critique, viennent moins de l'envie de défigurer la vérité, que d'un défaut de grammaire et de l'abus des mots. Pour décrire la police imparfaite ou les arts grossiers des Mexicains, ils employèrent des termes qui ne sont applicables qu'à des nations infiniment plus avancées dans la civilisation : or, il n'y a pas de source d'erreurs plus commune et plus féconde que d'appliquer à la description des mœurs sauvages les noms et les expressions dont on se sert pour désigner les institutions des peuples policés. Dès qu'on a donné au chef d'une petite peuplade le nom de roi ou d'empereur, le séjour qu'il habite doit s'appeler palais, et son petit cortège prend le nom de cour. De pareilles expressions donnent aux choses une importance qu'elles n'ont pas ; et l'imagination égarée par la conformité des noms confond des objets qui cependant n'ont entre eux aucune ressemblance. Les écrivains postérieurs ont imité le style des premiers : lorsque Solis, faisant le portrait de Montézuma, décrit la splendeur de sa cour, les lois et la police de son empire, on croirait qu'il parle du plus grand monarque et de la nation la plus civilisée de l'Europe. » Robertson et Paw, en voulant le redresser, ont donné dans des erreurs beaucoup plus graves. Solis avait embrassé l'état ecclésiastique, et ne reçut l'Ordre de la prêtrise qu'à 56 ans.

En tête des éditions de l'*Histoire de la conquête du Mexique*, on trouve une *Vie* de l'auteur par Goyenèche. Nicéron (tome 9 de ses *Mémoires*) en donne un extrait qui a été complété depuis par Soujet, tome 10, page 185.

SOLON, l'un des sept sages de la Grèce, naquit à Athènes vers l'an 639 avant J.-C. Pour acquérir les connaissances qu'il croyait propres à un philosophe et à un politique, il se mit à voyager dans toute la Grèce. De retour dans sa patrie, il la trouva déchirée par la guerre civile. Les uns voulaient le gouvernement populaire, les autres l'oligarchique. En flattant le petit peuple, Solon parvint à se faire nommer archonte et souverain législateur. Revêtu de cette dignité, il entreprit de voler les uns pour enrichir les autres. Il défendit qu'aucun citoyen ne fût obligé par corps pour dettes civiles; et, par une loi expresse, il remit une partie des dettes : violement manifeste de la propriété. Ces anciens sages ne faisaient presque jamais du bien d'un côté sans faire du mal d'un autre. Il cassa toutes les lois de Dracon, à l'exception de celles contre les meurtriers. Il procéda ensuite à une nouvelle division du peuple, qu'il partagea en quatre tribus. Il mit dans les trois premières les citoyens aisés, donna à eux seuls les charges et les dignités, et accorda aux pauvres, qui composaient la quatrième tribu, le droit d'opimer avec les riches dans les assemblées du peuple : droit qui par la suite les rendit maîtres de toutes les affaires de la république, y mit la confusion et le trouble. Il fit des changements au sénat du Prytanée. Il fixa le nombre des juges à 400, et voulut que toutes les affaires qui devaient être portées devant l'assemblée du peuple, auquel seul en appartenait le pouvoir souverain, fussent auparavant examinées devant ce tribunal. C'est à ce sujet qu'Anacharsis, attiré du fond de la Scythie par la réputation des sages de la Grèce, disait à Solon : *Je suis surpris qu'on ne laisse aux sages que la délibération, et qu'on réserve la décision aux fous*. Anacharsis avait raison, et sa réflexion prouve combien Solon, qui, en dérogeant à toutes les anciennes lois, avait laissé subsister cet abus de privilège du peuple, est au-dessous de l'opinion qu'on veut nous en donner. Après ces différents réglemens, Solon publia ses lois, parmi lesquelles est celle qui ordonnait que la mémoire de ceux qui seraient morts au service de l'Etat, fût honorée par des Oraisons funèbres. La peine d'infamie était décernée contre ceux qui avaient consumé leur patrimoine, qui n'avaient point voulu

porter les armes pour la patrie, ou qui avaient refusé de nourrir leur père et leur mère. Quoique ces lois n'aient rien de fort profond, rien qui passe les lumières et l'équité d'un homme ordinaire, on les a beaucoup admirées, parce que dans les ténèbres du paganisme, parmi des nations vicieuses et farouches, les traits de justice et de raison sont des espèces de phénomènes, et surtout parce qu'elles contrastaient avec des lois absurdes et infâmes qui se trouvaient dans le code du même Solon, telles que celle qui établissait les lieux de prostitution, celle qui décernait des peines contre ceux qui n'auraient qu'une femme, etc. « Solon, dit un critique moderne, n'était au fond qu'un bon marchand un peu plus philosophe qu'on ne l'est communément dans cette profession, aimant le vin et les femmes, composant des vers mores et galants tout à la fois, et qui conserva jusque dans sa vieillesse le goût des plaisirs; car il était déjà fort avancé en âge, lorsqu'il disait dans un de ses petits poèmes : *Je ne fais plus la cour qu'à Venus, à Bacchus et aux Muses, qui sont les seules sources de tous les plaisirs des mortels*. Ce langage n'est pas trop convenable à un vieux législateur. Il y a dans ses lois quelques détails sages, mais sa vue était trop bornée pour embrasser l'ensemble du corps politique : il a négligé les objets les plus essentiels à toute bonne administration, l'éducation et les mœurs; lui-même fut toujours d'une morale fort relâchée, et Plutarque convient qu'en général il y a beaucoup d'absurdités dans les lois qu'il a faites concernant les femmes. Le même Plutarque trouve avec raison ridicule et impertinente la loi qui permettait à une riche héritière, dont le mari était impuissant, de chercher à se consoler avec tel des parents de son mari qu'elle voudrait choisir. Il était aussi contre le bon sens et la justice de permettre, comme le fit Solon dans une autre loi, de tuer un adultère pris sur le fait, tandis qu'il ne condamnait qu'à une légère amende celui qui avait enlevé et violé une femme libre. En général, tout est inconséquence et contradiction dans ces vieux codes de législation philosophico-grecque. » Les Athéniens s'étant obligés par serment d'observer ces lois pendant 100 ans, Solon obtint d'eux un congé de 10 ans. Le prétexte de son voyage était le désir de trafiquer sur mer (beau motif pour un législateur); mais la véritable raison était, dit-on, d'éviter les importunités de ceux qui venaient se

plaisir, pour obtenir des interprétations en leur faveur; car toutes ces lois n'étaient ni absolument claires, ni généralement praticables. Il alla d'abord en Egypte, ensuite à la cour de Crésus, roi de Lydie. C'est là, dit-on, que, dans un entretien qu'il eut avec ce prince, il dit qu'il ne fallait donner à personne le nom d'*heureux* avant sa mort (voyez Crésus). Solon, étant revenu dans sa patrie, y trouva de grands changements. Pisistrate s'était emparé du gouvernement, et régnait en homme qui voulait avoir toute l'autorité. Après lui avoir reproché son ambition, il alla chez le roi Philocyppe, l'an 559 avant J.-C., à l'âge de 80 ans. Pisistrate lui écrivit une lettre, pour justifier sa conduite, et l'engager à revenir dans sa patrie; et il paraît qu'il revint en effet, puisque Plutarque assure qu'il se réconcilia avec Pisistrate, et qu'il fut même de son conseil, se prêtant aux circonstances avec la lâcheté ordinaire des philosophes, aussi impérieux et vains lorsqu'ils se croient les maîtres, que vils et rampants quand ils ont affaire à de plus forts qu'eux (voyez la fin de l'article ANTONIN-LE-PIREUX). Un jour qu'il reprochait à Thespis, poète tragique, l'usage qu'il faisait du mensonge dans ses pièces, Thespis répondit « qu'il n'y avait rien à craindre de ces mensonges » et de ces fictions poétiques, » donnant à entendre que l'ambition et les intrigues du philosophe étaient plus dangereuses que ces fictions. Cet homme qui, par des lois arbitraires, ravissait la propriété des citoyens, auquel les historiens reprochent des amours contre nature, qui instituait des lieux de débauche, qui éleva un temple à Vénus la prostituée, qui voyageait pour trafiquer sur mer, ne rougissait point de débiter cette fastueuse leçon : *Laissons en partage au reste des mortels les richesses; mais que la vertu soit le nôtre.* (Voyez LYCURGUE, COLLUS, LUCHEN, ZENON, etc.)

SOMAGLIA (Jules-Marie della), cardinal, évêque d'Ostie, doyen du sacré Collège, né à Plaisance le 29 juillet 1744, de la famille Capécce Anghillara des comtes della Somaglia, fut nommé, en 1769, camérier secret par Clément XIV, prélat de sa maison en 1773, et, l'année suivante, secrétaire des indulgences. En 1784, Pie VI lui donna la place de secrétaire des rites, et celle de secrétaire des évêques et des réguliers en 1787. Enfin le même Pontife lui accorda le titre de patriarche d'Antioche en 1788, et, en 1793, le créa cardinal-prêtre et son vicaire-général à Rome. Della Somaglia fut envoyé en 1798, par le Pape, vers le

général français qui s'avancait contre Rome; mais le cardinal reconnut bientôt que ses négociations ne pourraient l'arrêter, et ayant appris que deux cardinaux étaient plus particulièrement compromis, il leur fit donner avis qu'ils eussent à s'éloigner. Après la mort du pape Pie VI, il se rendit à Venise pour assister au conclave; et dès que l'élection de Pie VII eut été proclamée, il fut chargé par le nouveau Pontife d'aller à Rome, avec deux autres cardinaux, reprendre le gouvernement de cette ville encore occupée par les étrangers. Le cardinal Somaglia fut contraint de venir en France en 1809, avec ses collègues, et il fut assez longtemps relégué à Mézières, puis à Charleville. De retour à Rome, en 1814, il fut fait évêque de Frascati et archiprêtre de Saint-Jean-de-Latran. En 1815, Pie VII le nomma président d'une junte pour gouverner en son absence. En 1818, ce cardinal fut transféré à l'évêché de Porto, et, en 1820, il devint doyen du sacré Collège. Léon XII, à peine Pape, choisit Somaglia pour secrétaire d'Etat, et il a occupé ce poste éminent jusqu'en 1828; à cette époque, son âge le contraignit de s'en démettre. La bibliothèque du Vatican lui doit plusieurs objets précieux, entre autres un papyrus grec-égyptien, appartenant au règne de Ptolémée-Philadelphe. Il chargea deux savants de l'expliquer, et fit venir pour cela de Paris les livres nécessaires. Il est mort le 2 avril 1830, des suites d'une inflammation de poitrine. Le cardinal della Somaglia avait un commerce sûr, plein de dignité et de douceur; il s'est acquitté de tous les emplois importants qui lui furent confiés, avec un grand zèle et une rare intelligence. On trouve dans Cappi, *Annales d'Italie*, 1798, 1800 et 1815, des détails sur les missions du cardinal.

SOMBREUIL (François-Charles Vêrot de), maréchal de camp, né à Ensisheim en Alsace, en 1727, commandait à Lille lorsqu'il fut appelé au gouvernement de l'hôtel royal des Invalides. Arrêté après le 10 août 1792, et enfermé à l'Abbaye, il y eût été massacré le 2 septembre sans le dévouement courageux de sa fille qui se précipita au milieu des assassins les cheveux épars, prit son père dans ses bras, le couvrit de son corps, demanda sa grâce au peuple, et l'obtint. Quelques mois après, il fut arrêté de nouveau comme complice du prétendu assassinat de Collot-d'Herbois, traduit devant le Tribunal révolutionnaire, et condamné à mort avec son fils aîné, le 17 juin 1794.

SOMBREUIL (Charles VÉNOT DE), second fils du gouverneur des Invalides, avait un caractère énergique dont il donna des preuves, dès le commencement de la Révolution, en imposant à la populace ameutée par la fermeté de sa tenue. Il émigra et fit la campagne de 1792 dans l'armée prussienne; il se distingua dans cette campagne et dans les deux suivantes. Il passa ensuite en Angleterre et commanda la seconde division de l'expédition de Quiberon, en 1795; on connaît le résultat de cette malheureuse entreprise: malgré la parole du général Hoche, l'autorité révolutionnaire fit fusiller tous ceux qui avaient capitulé. Sombreuil ne voulut pas se laisser bander les yeux, et conserva son énergie jusqu'au dernier moment; il périt à l'âge de 26 ans.

SOMMERARD (Alexandre du), célèbre antiquaire, naquit en 1799, et mourut à Paris en 1842. Il s'engagea à l'âge de 14 ans, fit six campagnes actives; la dernière, celle d'Italie, 1809, contribua sans doute à éveiller en lui le goût des arts et des antiquités. Membre de la Cour des comptes dès l'époque de son organisation, il fit toujours marcher l'accomplissement des devoirs de sa profession avec la culture des arts. Il s'occupait surtout de réunir une riche collection d'antiquités, qui a été achetée après sa mort par le gouvernement, et qui forme aujourd'hui le musée de l'hôtel de Cluny. Il a été, en outre, le fondateur de la *Société des amis des Arts*. On lui doit: *Vues de Provins*, 1822, in-4; *Notice sur l'hôtel de Cluny*; *l'Art au moyen âge*, 2 vol. in-4, avec de nombreuses planches.

SOMMIER (Jean-Claude), franc-comtois, curé des Champs, conseiller d'Etat de Lorraine, archevêque de Césarée, et grand-prévôt de l'église collégiale de Saint-Diez, né en 1661 à Vauvilliers, publia divers ouvrages où il montra du zèle et des connaissances: *l'Histoire dogmatique de la Religion*, 1708 et 1711, en 6 vol. in-4; celle du *Saint-Siège*, 7 vol. in-8. Il mourut en 1637, à 76 ans.

SONNERAT (Pierre), voyageur, né à Lyon vers 1745, mort à Paris le 12 avril 1814, a publié: *Voyage à la Nouvelle-Guinée*, 1776, 1 vol. in-4; *Voyage aux Indes orientales et à la Chine, fait par ordre du roi, depuis 1774 jusqu'en 1781*, 1782, 2 vol. in-4.

SONNINI DE MONONCOURT (Charles-Nicolas-Sigisbert), ancien officier et ingénieur de la marine française, né à Lunéville le 1^{er} janvier 1751, d'une famille originaire d'Italie, montra de bonne heure beaucoup de goût pour les sciences

naturelles, et devint un des collaborateurs de Buffon. Il travailla à l'*Histoire naturelle des oiseaux* de ce célèbre naturaliste, et obtint par son crédit l'avantage de voyager aux frais du gouvernement. Il se rendit, en 1672 et en 1775, à la Guyane française, et il y détermina, à travers les Savanes-Noyées, la direction d'un canal qui passe de Cayenne à la partie montueuse dite *La Gabrielle*, où l'on avait introduit avec succès la culture des arbres à épices transplantés des Indes orientales et des îles Moluques, mais dont l'exploitation aurait été trop peu productive, s'il n'eût trouvé un moyen facile de communication avec Cayenne. Des connaissances précieuses et de riches matériaux qu'il a recueillis dans ces deux voyages ont été publiés dans le *Journal de physique*. En 1779, il fut envoyé en Grèce et en Egypte, où il acquit de nouvelles connaissances. De retour dans sa patrie, il se retira dans sa famille, et fut nommé, au commencement de la Révolution, administrateur du département de la Meurthe. Des services importants qu'il rendit à divers fonctionnaires frappés de proscription, le firent destituer. Alors, dégoûté des affaires publiques, il se livra avec ardeur à ses studieuses occupations; mais bientôt la médiocrité de sa fortune lui fit rechercher un emploi. Il fut plusieurs fois présenté pour des préfectures, et toujours rayé de la liste des candidats par Bonaparte, à qui il avait eu le malheur de déplaire. Cependant le préfet du département de l'Isère l'appela, en 1805, à la place de directeur du collège de Vienne; de sourdes intrigues lui firent perdre, peu de temps après, cette place. Il revint à Paris, et un prince moldave le chargea de l'éducation de son fils; mais ce seigneur, qui était suspect au gouvernement russe, fut arrêté à Yassi. Soncini obtint cependant de l'empereur Alexandre une autorisation et des moyens de voyager en Moldavie et en Valachie; il rapporta de ce voyage les matériaux restés dans son portefeuille. La fatigue et le mauvais accueil que lui fit un homme en place, auprès duquel il avait sollicité une audience à son retour à Paris, le conduisirent au tombeau le 8 mai 1812. Ses principaux ouvrages sont: *Histoire naturelle des oiseaux*, avec Buffon; *Voyage dans la Haute et Basse-Egypte*, 1793, 3 vol. in-8, et atlas in-4; *Voyage en Grèce et en Turquie, avec une carte générale du Levant*, 3 vol. in-8, et atlas. Il a donné une nouvelle édition des *Œuvres de Buffon*, 1799, 127 vol. in-8, et a été l'un des principaux rédacteurs:

1^o du *Cours d'agriculture de l'abbé Rorier*, rédigé par ordre alphabétique, et dont on a écarté toute théorie superflue, et auquel on a ajouté les connaissances pratiques acquises depuis la publication de son ouvrage; 2^o de la *Statistique de la France*; 3^o du *Nouveau Dictionnaire d'histoire naturelle, appliqué aux arts*, 1803, 24 vol. in-8, fig.; 4^o de la *Continuation de la Bibliothèque physico-économique*.

SONNIUS (François), nommé aussi de *Campo* ou *Vanden Velde*, natif d'un petit village de la Campine brabançonne, nommé *Son*, d'où il prit le nom de *Sonnius*, reçut le bonnet de docteur à Louvain en 1539. Il fut ensuite nommé chanoine d'Utrecht et inquisiteur de la foi, assista au concile de Trente et au colloque de Worms en 1557. Il fut envoyé à Rome par Philippe II, roi d'Espagne, pour l'érection des nouveaux évêchés dans les Pays-Bas, et il s'acquitta si bien de sa commission, qu'à son retour il fut nommé évêque de Bois-le-Duc en 1562, et ensuite évêque d'Anvers; il fut le premier qui occupa ce siège. Il mourut en 1576, après avoir rempli toutes les fonctions d'un vrai et zélé pasteur. On a de lui : *Christianæ institutionis formulæ*; un *Catéchisme flamand*, traduit en latin sous le titre de *Demonstrationum religionis christianæ libri III*, Anvers, 1564, in-4. Après la mort de l'auteur, on y a ajouté un quatrième livre des *Sacrements*, 1577 : il a de l'érudition, et il y montre beaucoup de zèle pour l'orthodoxie; *Confutatio calvinianæ confessionis*, Cologne, 1567; *Statuta synodalia*, Anvers, 1577. Il parut en 1570 un ouvrage intitulé : *Divisio totius Belgicæ urbium*, etc., *ad opprimendum per novos episcopos Evangelium*, auctore Sonnio, etc.; mais personne n'y a été trompé, le titre et les notes ont décelé la fourberie des calvinistes. Les vrais *Actes de Sonnius pour l'érection des nouveaux évêchés aux Pays-Bas* ont été insérés dans le *Supplément à la Collection de diplômes belges*, par Foppens, tome 3, page 515, Bruxelles, 1734.

SONOI, ou SNOY (Théodorice), lieutenant du prince d'Orange dans la province de Frise, se rendit odieux et exécration aux protestants même par sa cruauté envers les catholiques. Son fanatisme sanguinaire lui fit inventer des supplices auxquels les Busiris et les Phalaris n'avaient pas songé. (Voyez TOLÈDE Ferdinand.) Ce monstre mourut dans la province de Groningue, en 1597, à l'âge de 68 ans.

SONTHONAX (Léger-Félicité), né en

1763, à Oyonnax en Bugey, était avocat à Paris au moment de la Révolution. Il fut un des commissaires envoyés par l'Assemblée législative à Saint-Domingue, pour y faire exécuter les nouveaux décrets sur les hommes de couleur. Leur mission n'eut pas un grand succès : les commissaires maintinrent bien l'esclavage des noirs ; mais ils favorisèrent exclusivement les hommes de couleur libres au détriment des blancs, en sorte que ceux-ci appelèrent les Anglais de la Jamaïque à leur secours ; cette intervention fit empirer la situation. Sonthonax revint en France ; il avait été décrété d'accusation comme girondin pendant son absence : il n'eut pas de peine à se justifier. Le Directoire le renvoya à Saint-Domingue ; mais il y trouva Toussaint Louverture tout puissant, et il fut obligé de se rembarquer ; avant de partir, il put cependant se faire nommer député de Saint-Domingue au Corps législatif. Après le 18 brumaire, il fut exilé à Fontainebleau ; il put ensuite revenir à Oyonnax, où il est mort au mois de juillet 1813.

SOPHOCLE, célèbre poète grec, surnommé *l'Abeille* et la *Sirène attique*, naquit à Athènes l'an 495 avant J.-C. Il se distingua de bonne heure par ses talents pour la poésie et pour le gouvernement. Elevé à la dignité d'archonte, il commanda en cette qualité l'armée de la république, et signala son courage en diverses occasions. Il partagea avec Euripide les suffrages des Athéniens. Ces deux poètes étaient contemporains et rivaux, et leur rivalité a paru dégénérer en inimitié, quoiqu'un auteur moderne en ait jugé plus favorablement, du moins par rapport à Sophocle. « La rivalité de Sophocle, dit-il, était celle d'un homme de génie, d'un grand homme qui ne rougit point de trouver ses égaux, et qui ne fait consister son orgueil que dans la gloire de les combattre et de les vaincre. » L'auteur de la *Vie d'Euripide* rend également justice aux sentiments généreux de Sophocle, « qui, apprenant la mort de son émule, au moment même où il était prêt à monter sur le théâtre, et que le spectacle allait commencer, prit sur-le-champ un habit de deuil, et ordonna à ses acteurs d'ôter leurs couronnes. » Les *Pièces* de Sophocle sont plus conformes aux règles de l'art dramatique que celles de son concurrent, quoiqu'il les viole aussi dans des points essentiels. L'ingratitude des enfants de Sophocle est fameuse. Ennuysés de le voir vivre et impatients d'hériter de lui, ils le désé-

rent aux magistrats, comme incapable de régir ses biens. Quelle défense oppose-t-il à ses enfants dénaturés ? Il montre aux juges son *OEdipe*, tragédie qu'il venait d'achever ; il fut absous à l'instant : ce qui cependant n'était pas trop dans les règles, puisqu'il est très-possible qu'un homme qui ne sait pas administrer son bien, fasse une bonne tragédie. Dans le sein du paganisme, Sophocle avait des idées justes sur l'unité de Dieu. Athénagore et Eusèbe en rapportent les vers suivants, qui sont une réfutation énergique du polythéisme :

*Unus profecto, unus est tandem Deus,
Qui cælum et amplum condidit terræ globum,
Merique fluctus, vimque ventorum prævocat.
Plurique nostrum, mente sed capiti, Jædum
Simulacra nobis, seu molli solatium,
Cum æreæ sitque æreæ consuevit imago,
Sive æreæ aburnasque imagines,
Secris in istos colimus, his festos dies
Agimus ; quæ hæc æcæ nos remur modo.*

On dit qu'ayant remporté le prix aux jeux Olympiques, malgré son grand âge, il en mourut de joie, l'an 406 avant Jésus-Christ, à 85 ans. Il avait composé cent vingt tragédies. Il ne nous en reste que sept, dont l'édition la plus estimée est celle qu'en a donnée Brunck en 1787. Dacier a donné en français l'*Electre* et l'*OEdipe*, avec des remarques, in-12, 1692. Le Père Brumoi a traduit ou analysé les *Pièces* de Sophocle, dans son *Théâtre des Grecs*. Dupuis en a traduit une autre partie, et de Rochefort en a fait une *Traduction* entière, 2 vol. in-4 et in-8, Paris, 1788.

SOPHONIE, l'un des douze petits prophètes, fils de Chusi, commença à prophétiser sous le règne de Josias, vers l'an 624 avant J.-C. Ses *Prophéties* sont en hébreu, et contiennent trois chapitres. Il y exhorte les Juifs à la pénitence ; il prédit la ruine de Ninive, et, après avoir fait des menaces terribles à Jérusalem, il finit par des promesses consolantes sur le retour de la captivité, l'établissement d'une loi nouvelle, la vocation des gentils, et les progrès de l'Eglise de Jésus-Christ. Les *Prophéties* de Sophonie sont écrites d'un style véhément, et assez semblable à celui de Jérémie.

SOPHRONE (saint), célèbre évêque de Jérusalem en 634, natif de Damas en Syrie, fut l'un des plus illustres défenseurs de la foi catholique contre les monothélites. Immédiatement après sa promotion, il assembla un concile, où il foudroya leur hérésie. De là il envoya sa lettre synodale au pape Honorius, et à Sergius, patriarche de Constantinople : cette lettre fut depuis approuvée par le 6^e concile général. H députa à Rome Etien-

ne, évêque de Dore, et lui dit : « Allez « vous présenter au siège apostolique « où sont les fondements de la sainte « doctrine. Informez les saints person- « nages qui y sont de tout ce qui se passe « ici, et ne cessez point de les prier jus- « qu'à ce qu'ils jugent cette nouvelle « doctrine, et la condamnent canonique- « ment ; » mais il paraît qu'Etienne n'ar- riva à Rome qu'après la mort du pape Honorius. (Voyez ce nom.) Les monothélites furent condamnés sous le pontificat de Martin I^{er}, dans le premier concile de Latran, en 649. Ce prélat, plein de zèle et de vertus, finit sa sainte carrière en 658 ou 644. On a de lui : la *Vie de sainte Marie Egyptienne*, et des *Sermons*, qui, selon Photius, respirent une tendre piété, mais dont le style n'est pas correct.

SORBONNE, ou plus exactement Sorbon (Robert de), naquit en 1201, à Sorbon, petit village du Rhételais, dans le diocèse de Reims, d'une famille obscure. Après avoir été reçu docteur à Paris, il se consacra à la prédication et aux conférences de piété. Il s'y acquit en peu de temps une si grande réputation, que le roi saint Louis voulut l'entendre. Ce prince, charmé de son mérite, l'honora du titre de son chapelain, et le choisit pour son confesseur. Robert de Sorbonne, devenu chanoine de Cambrai, vers 1251, réfléchit sur les peines qu'il avait eues pour parvenir à être docteur, et résolut de faciliter aux pauvres écoliers le moyen d'acquérir les lauriers doctoraux. Il s'appliqua donc à former une société d'ecclésiastiques séculiers, qui, vivant en commun, et ayant les choses nécessaires à la vie, enseignassent gratuitement. Tous ses amis approuvèrent son dessein, et offrirent de l'aider de leurs biens et de leurs conseils. Robert de Sorbonne, appuyé de leurs secours, fonda, en 1253, le collège qui porte son nom. Il rassembla d'habiles professeurs, et choisit entre les écoliers ceux qui lui parurent avoir plus de piété et de dispositions. Telle est l'origine du collège de Sorbonne, qui a servi de modèle à tous les autres collèges ; car, avant ce temps-là, il n'y avait en Europe aucune communauté où les ecclésiastiques séculiers vécussent en commun et enseignassent gratuitement. Robert de Sorbonne, après avoir solidement établi sa société pour la théologie, y ajouta un autre collège pour les humanités et la philosophie. Ce collège, connu sous le nom de *Collège de Calvi* et de *Petite-Sorbonne*, devint très-célèbre par les grands hommes qui y furent formés. Il

subsista jusqu'en 1636, que le cardinal de Richelieu le fit démolir pour y bâtir la chapelle de Sorbonne. Le célèbre fondateur, devenu chanoine de Paris dès l'an 1258, s'acquit une si grande réputation, que les princes même le prirent pour arbitre en quelques occasions importantes. Il termina saintement sa carrière en 1274, âgé de 73 ans, après avoir légué à la société de Sorbonne ses biens, qui étaient très-considérables. On a de lui plusieurs ouvrages en latin; les principaux sont : *Traité de la Conscience*, un autre de *la Confession*; et un livre intitulé : *Le Chemin du Paradis*. Ces trois morceaux sont imprimés dans la *Bibliothèque des Pères*; de petites *Notes* sur toute l'Écriture-Sainte, imprimées dans l'édition de Menochius, par le Père Tournemine; elles n'occupent que l'espace de 13 pages; les *Statuts* de la maison et société de Sorbonne, en 38 articles; un livre : *Du Mariage*; un autre : *Des trois moyens d'aller en Paradis*, un grand nombre de *Sermons*, etc. Ils se trouvaient, en manuscrit, dans la bibliothèque de Sorbonne, et l'on remarquait dans tous assez d'onction, malgré la barbarie du style. La société de Sorbonne était une des quatre parties de la Faculté de théologie de Paris. Elle a été une source féconde en habiles théologiens, et jusqu'à ses derniers moments elle montra encore du savoir et du zèle; la déclaration qu'elle donna, conjointement avec les autres parties de la Faculté, à l'archevêque de Paris, pour le reconnaître véritable et légitime pontife, à l'exclusion de l'intrus, prouve sa fermeté et son orthodoxie. On y lit, entre autres, ces expressions énergiques et touchantes : *Nunc elapsis latissimis diebus, tibi à nobis exulci esiguum luctus ingentis solatium sacra Facultas offerre salagit. Tuo perculsa morore, suum tibi mororem significat. Avitam sedei tenax, cathedra Petri consociata, Patrumque doctrinam inherens, te in legitimum pastorem habet habebitque semper.*

SOREL, ou SORBAU (Agnès), dame de Fromenteau, village de la Touraine, au diocèse de Bourges, vit le jour dans cette terre vers 1409, et devint une des plus belles personnes de son temps. A l'âge de quinze ans, elle fut placée, en qualité de fille d'honneur, auprès d'Isabeau de Lorraine, duchesse d'Anjou; et puis, en cette même qualité, auprès de la reine. Le roi Charles VII en devint amoureux, et lui donna le château de Beauté-sur-Marne, et plusieurs autres terres. Ce prince, par la passion qu'il avait pour elle, en vint jusqu'à quitter le soin de

son royaume et les affaires publiques. Mais Agnès lui reprocha vivement son indolence, et l'engagea à pousser les Anglais avec vigueur. On raconte qu'un astrologue, s'étant présenté à la cour, prédit à Agnès qu'elle fixerait le cœur d'un grand roi. « Alors, dit Agnès, en se levant, à Charles VII, je vous demande la permission de me retirer à la cour du roi d'Angleterre, pour y remplir ma destinée; car c'est lui sans doute que regarde la prédiction, puisque vous allez perdre votre couronne, et que bientôt Henri va la réunir à la sienne. » — « Ces paroles, dit Brantôme, piquèrent si fort le cœur du roi, qu'il se mit à pleurer; et de là, prenant courage, quittant la chasse et ses jardiens, il fit si bien pour son bonheur et sa vaillance, qu'il chassa les Anglais du royaume. » Agnès gouverna ce prince jusqu'à sa mort, arrivée en 1460 au château du Mesnil, à un quart de lieue de Jumièges. Plusieurs historiens prétendent qu'on l'avait empoisonnée par ordre du Dauphin (Louis XI); mais c'est une conjecture qui n'a d'autre fondement que le caractère cruel et vindicatif de ce prince.

SOREL (Charles), sieur de Sauvigny, né à Paris en 1599, était fils d'un procureur, et neveu de Charles Bernard, historiographe de France, à qui il succéda en 1635. Il continua la *Généalogie de la maison de Bourbon*, que son oncle avait fort avancée; cet ouvrage est en 2 vol. in-folio. On a encore de lui : une *Bibliothèque française*, in-12. On en estime la seconde partie, parce qu'il y donne des jugements assez exacts sur plusieurs historiens : tout le reste est très-peu de chose. *L'Histoire de la monarchie française*, etc., 2 vol. in-8, abrégé peu exact, et plein de fables et de minuties ridicules, surtout quant aux premiers temps; *Abbrégé du règne de Louis XIV*, 2 vol. in-12, aussi négligé que le précédent; *Droits des rois de France*, etc., in-12; *Nouvelles françaises*, 1623, in-8; *Le berger extravagant*, 3 vol. in-8; *Francion*, 2 vol. in-12, figures. Tous ces ouvrages sont écrits d'un style négligé et lourd. L'auteur mourut en 1674.

SOSIGÈNES, habile astronome égyptien, que César fit venir à Rome pour réformer le calendrier. Il le chargea de déterminer avec exactitude l'étendue de l'année solaire. C'est ce que fit Sosigènes. Il trouva que cette année était de 365 jours et 6 heures. D'après cette détermination, Jules César ne songea qu'à régler l'année civile. De l'avis de son astronome, il fixa l'année à 365 jours ou'on

appelle l'année julienne, et qui commença à l'an 45 avant J.-C. ; et, pour comprendre les six heures qu'on négligea, il fut arrêté qu'on y aurait égard tous les quatre ans, en faisant cette quatrième année de 366 jours, parce que quatre fois six font un jour. On arrêta aussi qu'on ferait cette intercalation le 24 février, qu'on nomme *bissextus kalendas martii*, c'est-à-dire le second sixième avant les calendes de mars : de là est venu le nom de *bissextile*, qu'on donne à cette quatrième année. Sosigènes fit d'autres additions à son calendrier, et, quoiqu'il ne fût pas sans erreur, cette réforme prouvait beaucoup de génie. (Voyez CÉSAR, AUGUSTE, GREGOIRE XIII.)

SOSTRATE, célèbre architecte de l'antiquité, natif de Gnide, fut chargé de faire construire dans sa patrie des promenades ou terrasses, soutenues sur des arcades, qui donnaient lieu d'admirer la hardiesse de son génie et la puissance de l'art. C'est encore cet architecte qui éleva le magnifique fanal dans l'île de Pharos, proche d'Alexandrie, regardé comme une des sept merveilles du monde. Il florissait vers l'an 273 avant J.-C. sous Ptolémée-Philadelphie, roi d'Egypte, qui faisait beaucoup de cas de ses talents.

SOTADE, ancien poète grec, natif de Maronée dans la Thrace, inventa une sorte de vers iambiques irréguliers, qu'on appela de son nom *vers sotadiques*. Ce poète était aussi licencieux dans sa conduite que dans ses vers, il employa cependant quelquefois la satire contre le vice; il en fit une violente contre Ptolémée-Philadelphie, roi d'Egypte, à l'occasion de son mariage avec Arsinoé, sa propre sœur. Pour éviter la colère de ce prince, il se sauva d'Alexandrie; mais Patrocle, officier de Ptolémée, le fit enfermer dans un coffre de plomb et jeter dans la mer.

SOTER (saint), natif de Fondi, monta sur la chaire de saint Pierre après le pape saint Anicet, l'an 168 de J.-C. Il souffrit le martyre l'an 177, durant la persécution de Marc-Antonin-le-Philosophe. Ce Pontife était le père des pauvres, le modèle du clergé, et la consolation de l'Eglise dans ces temps de souffrances.

SOTHEYBY (Guillaume), poète anglais distingué, né à Bath en 1768, publia, à peine âgé de 22 ans, son poème intitulé : *Voyage au pays de Galles*, in-4, qui fut accueilli avec la plus grande faveur. En 1798 parut son poème d'*Obéron*, ou *Huon de Bordeaux*, 2 vol. in-8, imité de Wieland, et que les Anglais mettent au-dessus de l'original. Sotheyby partagea sa vie entre les voyages et la culture des

lettres; après avoir voyagé successivement en France, en Allemagne, en Hollande, il se retira à London-Lodge, dans le comté de Surrey, et y mourut le 30 décembre 1833. On a de lui : *Traduction des Géorgiques* de Virgile; plusieurs *Tragédies*; trois *Poèmes*; la *Bataille du Nil*, 1799, in-4; *Saül*, 1807, et *Constance de Castille*; *Traduction en vers de l'Iliade* d'Homère.

SOTO (Dominique), théologien, naquit à Ségovie l'an 1494. Son père, qui était un pauvre jardinier, le destina d'abord au même travail; mais le jeune homme obtint qu'on lui apprendrait à lire et à écrire. Il se retira dans un petit bourg près de Ségovie, où il fit, dans l'église de ce lieu, les fonctions de sacristain. Il consacrait à l'étude le temps qui lui restait : il se rendit capable d'aller étudier la philosophie dans l'Université d'Alcala. De là il vint étudier à Paris. Il retourna en Espagne et entra dans l'Ordre de Saint-Dominique. Il professa avec beaucoup d'éclat dans l'Université de Salamanque. Sa grande réputation porta l'empereur Charles-Quint à le choisir, en 1545, pour son premier théologien au concile de Trente. Ce savant religieux se fit généralement estimer dans cette auguste assemblée, et fut un de ceux à qui on donnait le soin de rédiger ce qui avait été décidé et de former les décrets. Il publia en même temps ses deux livres : *De la Nature et de la Grâce*, Paris, 1549, in-4, en latin, qu'il dédia aux Pères du concile. Il refusa l'évêché de Ségovie, et se démit de l'emploi de confesseur de l'empereur Charles-Quint, qu'il n'avait pu se dispenser d'accepter. Il mourut à Salamanque en 1560. Ses ouvrages les plus connus sont : des *Commentaires sur l'Épître aux Romains*, 1550, 1550, in-fol., et sur le *Maître des Sentences*, in-fol.; *De justitia et jure*, in-fol.; *De tegendis secretis*, in-8; *De pauperum causâ*; *De cavendo juramentorum abusu*; *Apologia contra Ambrosium Catharinum*, *de certitudine gratiæ*.

SOTO (Pierre de), pieux et savant dominicain de Cordoue, fut envoyé en Allemagne pour aller rétablir les études dans l'Université de Dillingen, fondée par Othon Truchsès, évêque d'Augsbourg. Il professa dans cette Université jusqu'en 1553, qu'il alla en Angleterre pour rétablir la catholicité dans les Universités d'Oxford et de Cambridge. Après la mort de la reine Marie, arrivée en 1558, il retourna à Dillingen, et y demeura jusqu'en 1561. Il se rendit, cette année, par ordre du Pape, au concile de Trente; les Pères l'écoutaient avec admiration.

ainsi que Dominique Soto, et on les considérait tous deux comme de grands théologiens. Soto, épuisé de fatigue et de travail, tomba malade et mourut en 1563. Le Père Du Chesne, jésuite, dans son *Histoire du Baianisme*, parle de quelques assertions de Soto favorables aux erreurs de Baïus; mais si effectivement ces assertions sont de cette nature, il est à croire qu'elles n'ont pas été telles dans l'intention de l'auteur, qui d'ailleurs n'eût pas manqué de les rejeter, si de son temps le Saint-Siège en avait porté un jugement défavorable, et ne se fût point amusé à ergoter sur le fait et le droit. On a publié à ce sujet son *Apologie* en 1738. Ses principaux ouvrages sont : *Institutiones christianæ; Methodus confessionis; Doctrinæ christianæ compendium; Tractatus de institutione sacerdotum qui sub episcopis animarum curam gerunt*, Lyon, 1587, in-8. C'est calomnieusement que quelques écrivains de mauvaïse foi lui ont attribué l'erreur de Launoy et de Dominis sur le mariage, erreur qu'il combat d'une manière formelle, en établissant bien expressément la doctrine contradictoire. (Voyez le *Journ. hist. et litt.*, 1^{er} juillet 1793, pag. 338.)

SOTO (Fernand de), gentilhomme espagnol, naquit à Villanueva de Barcarota, dans l'Estramadure, passa en Amérique vers 1520, conquit une partie de la Floride, découverte par Narvaës. Soto fut un des plus illustres compagnons de François Pizarre, conquérant du Pérou. Il le servit beaucoup par son intelligence et par son courage, et en 1532 partagea les trésors de ce pays avec le vainqueur. Quelques années après, l'empereur Charles-Quint lui ayant donné le gouvernement de l'île de Cuba, avec la qualité de général de la Floride, et le titre de marquis des terres qu'il pourrait acquérir, il partit en 1538 pour l'Amérique, avec une bonne flotte; mais il mourut dans ses courses le 21 mai 1542.

SOTWEL, ou SOUTHWEL (Nathanael), né à Norfolk en Angleterre, se fit jésuite en 1624, fut choisi pour secrétaire de son Ordre en 1649, exerça cet emploi pendant 17 ans, et publia à Rome en 1676, année de sa mort, une *continuation* estimée, depuis 1642 jusqu'en 1673, de la *Bibliothèque des écrivains de la Société de Jésus*, in-fol. Cet ouvrage, qui avait été commencé par Ribadeneira, et continué par Philippe Alegambe, est en latin. On a publié à Rome un *Supplément* à cette *Bibliothèque*; il est en latin et d'une grande exactitude. (Voyez *Jean François*.)

SOUBRANY (Pierre-Auguste), conventionnel, né à Riom en 1750, d'une famille noble. A l'époque de la Révolution, il était officier dans un régiment de dragons; il en adopta néanmoins les principes avec ardeur. Il fut député à l'Assemblée législative et ensuite à la Convention; il appuya toujours chaudement tout ce que ces Assemblées firent de plus coupable ou de plus atroce; il vota la mort de Louis XVI sans appel et sans sursis. Après le 9 thermidor, lorsque le parti des jacobins essaya de remonter au pouvoir, Soubrany, qui devait commander la force armée insurgée, fut arrêté et condamné à mort le 8 juin 1795.

SOUCHAI (Jean-Baptiste), littérateur, chanoine de l'église cathédrale de Rhodéz, conseiller du roi, lecteur et professeur d'éloquence au collège royal, vit le jour en 1688 à Saint-Amand, près de Vendôme. L'académie des Inscriptions le mit au nombre de ses membres en 1726, et le perdit en 1746, dans la 59^e année de son âge. On a de lui : une *Traduction française de la Pseudodoxia epidemica* du savant médecin Thomas Brown, en 1738, 2 vol. in-12, sous le titre d'*Essais sur les erreurs populaires*; une *Edition des OEuvres diverses* de Pélisson, en 3 vol. in-12; des *Remarques sur la Traduction de Joseph* par Arnaud d'Andilly, qui se trouve dans l'édition de Paris, 1744, 6 vol. in-12; une *Edition des OEuvres* de Boileau, en 1740, 2 vol. in-4; une *Edition de l'Astrée* d'Urfé, où, sans toucher ni au fond ni aux épisodes, on s'est contenté de corriger le langage et d'abrégier les conversations, Paris, 1733, 10 vol. in-12; une *Edition d'Ausone*, 1730, in-4, avec des notes abondantes; plusieurs *Dissertations* dans les *Mémoires* de l'académie des Belles-Lettres : elles embellissent ce recueil.

SOUCIET (Etienne), jésuite, fils d'un avocat de Paris, naquit à Bourges en 1671. Après avoir professé la rhétorique et la théologie dans sa Société, il devint bibliothécaire du collège de Louis-le-Grand à Paris. Il y mourut en 1744 à 73 ans, honoré des regrets des savants, dont la plupart aimaient son caractère et admiraient son savoir. Il possédait les langues savantes. On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont : *Observations astronomiques faites à la Chine et aux Indes*, Paris, 1729 et 1732, 3 vol. in-4; *Recueil de Dissertations critiques sur les endroits difficiles de l'Ecriture-Sainte, etc.*, Paris, 1715, in-4; *Recueil de Dissertations*, contenant un *Abrégé chronologique*; cinq *Dissertations* contre la *Chronologie* de Newton, etc., in-4. Ces

ouvrages différents ont fait honneur à son érudition et à sa sagacité. Une *Édition de la Bibliothèque ecclésiastique de M. Du Pin*, par Richard Simon, avec des *remarques*, 1730, 4 vol. in-8. On y trouve des recherches curieuses et des observations très-justes.

SOUFFLOT (Jacques-Germain), intendant-général des bâtiments du roi de France, ne à Irancy, près d'Auxerre, en 1713, s'est acquis une grande réputation par une multitude d'édifices, parmi lesquels on admire l'hôpital de Lyon. L'ouvrage qui lui a fait le plus d'honneur est l'église de Sainte-Geneviève à Paris. Il eut un démêlé assez vif avec Patte, qui accusa de faiblesse les piliers destinés à recevoir la coupole. Le compilateur qui a donné en 1777 la rapsodie intitulée: *Dictionnaire universel, ou Bibliothèque de l'homme d'Etat*, 30 vol. in-4, s'est aussi avisé de critiquer ce vaste édifice, qui n'en est pas moins un des plus beaux temples que les hommes aient élevés à la gloire de l'Eternel. Un poëte ingénieux, en voyant élever ce superbe bâtiment dans un temps où le déperissement de la religion devenait de jour en jour plus visible, adressa la plainte suivante à la Piété qu'il appela *tardive* pour avoir différé si longtemps l'exécution d'un si bel ouvrage :

Templum augustum, ingens, reges aegergit in urbe,
Urbis et patroni virgine digna domos.
Tarda nimis Pietas, vanos moliris honores.
Non sunt hæc septis tempora digna tuis;
Atte Deo in summi quam templum exeret urbe,
Imphas Jempe solet in urbe Deum.

Il mourut le 29 août 1780, sans avoir eu la satisfaction de voir achever ce grand édifice, et qui, n'étant pas encore fini en 1790, époque du plein triomphe de l'impiété en France, n'a que trop vérifié les vers prophétiques que nous venons de lire. Mais c'est surtout le 11 juillet 1791, lorsque la carcasse de Voltaire y fut placée comme une divinité, que cette prophétie reçut un accomplissement littéral, précis et déterminé. L'église Sainte-Geneviève continua, sous la République et l'Empire, sous le nom de *Panthéon*, à recevoir les dépouilles mortelles des célébrités de l'époque, dont quelques-unes furent ignominieusement expulsées par la justice populaire (voyez MARAT, MIRABEAU HONORÉ). A la Restauration, le roi la fit restituer au culte, et mettre sur le fronton cette inscription :

Decepti non sunt inventum auctore Constante
Ludovicus XV dicavit, Ludovicus XVIII restituit

A la chute de Charles X., et après la révolution de 1830, l'esprit d'imitation pour les principes républicains à de nouveau chassé la patronne du temple, et redonné le titre de *Panthéon* à cet édifice;

mais on a en jusqu'à ce jour la pudeur de n'y introniser aucun demi-dieu de fabrique populaire.

SOULAVIE (Jean-Louis), né en 1759 à Largentière, département de Vaucluse, embrassa l'état ecclésiastique, auquel il renonça au commencement de la Révolution pour contracter des engagements scandaleux; mais averti par une longue maladie, il eut le bonheur, avant sa mort arrivée en mars 1813, de se réconcilier avec l'Eglise. Il témoigna beaucoup de regrets de sa conduite, et manifesta hautement son repentir du langage qu'il avait tenu dans ses écrits et des calomnies qu'il y avait avancées. On a de lui : *Histoire naturelle de la France méridionale*, Paris, 1780-1784, 8 vol. in-8, savoir : 7 volumes pour la minéralogie, et le premier volume des végétaux; *Histoire géographique des plantes par états*, 1785; *Mémoires historiques du règne de Louis XVI depuis son mariage jusqu'à sa mort*, Paris, 1801, 6 vol. in-8; figures; *Histoire de la décadence de la monarchie française*, 1803, 3 vol. in-8. Il a publié plusieurs *Mémoires* sous les noms les plus célèbres, tels que ceux du *Maréchal de Richelieu*, Paris, 1790, 9 vol. in-8; de *Maurepas*, premier ministre, Paris, 1792, 4 vol. in-8; du *duc d'Aiguillon*, in-8; de *Massillon*, sur la *minorité de Louis XV*, in-8, où l'on ne trouve ni goût, ni style, ni intérêt, ni jugement, ni exactitude; ce sont de misérables compilations dictées par le besoin, où l'ignorance, l'ineptie, la fausseté se disputent la palme. Il a recueilli vingt mille estampes sur l'histoire de France sous ce titre : *Monuments de l'histoire de France en estampes et en dessins*, représentant par ordre chronologique l'établissement des Français dans les Gaules, leur servitude sous le gouvernement féodal, les maux et crimes d'ignorance, les croisades et les premières expéditions en Italie et dans le Nouveau-Monde, les guerres religieuses, les monuments de sculpture et d'architecture, les costumes, médailles, monnaies, sièges et combats, les portraits et manuscrits des princes et hommes célèbres, les genres, produits par la Révolution, etc., 160 vols. in-8. Cette collection, faite en 1810 sous Soult, fut déposée dans les archives d'un des ministères.

SOULÈS (François), littérateur, né à Boulogne en 1750; mort en 1800; il partageait les idées impies et absurdes de l'anglais Thomas Paine; et la Convention lui accorda des secours en cette considération en 1795. On a de lui : *Histoire*;

des troubles de l'Amérique anglaise, écrits sur les Mémoires les plus authentiques, Paris, 1787, 4 vol. in-8, avec carte; elle a été effacée par celle de Botta. (Voyez ce nom.)

SOULIÉ (Mekhiior-Frédéric), poète dramatique et romancier, l'un des écrivains de notre temps qui ont le plus outragé dans leurs livres les principes de la morale; il naquit en 1800, à Foix, d'un père qui était directeur des contributions. Il vint faire son cours de droit à Paris et se fit remarquer parmi les étudiants les plus turbulents, tellement qu'il fut renvoyé de Paris et obligé d'aller terminer son cours à Rennes sous la surveillance de la police. Il revint à Paris en 1824, et publia un volume de *Poésies*, ce qui le mit en rapport avec les hommes de lettres. Il fit ensuite des *Dramas* comme on en faisait depuis quelque temps, et dont les auteurs, méprisant toutes les règles établies, ne cherchaient leurs éléments de succès que dans des situations bizarres ou effrayantes, dans un cynisme éhonté, et dans les écarts d'une imagination sans règle et sans retenue. Il passa de là à la rédaction des journaux, se passionna pour la politique, fit le coup de fusil en 1830, et fut décoré de juillet. Sa plume a été l'une des plus fécondes que l'on connaisse; il a publié vingt-deux *Dramas* et cent quarante-huit volumes de *Romans*. Il est mort le 23 septembre 1847, après une maladie longue et douloureuse, qui lui fit faire de sérieuses réflexions; il revint à des idées plus saines que celles qu'il avait pratiquées pendant sa vie, et rétracta publiquement tout ce qu'il avait pu dire dans ses écrits de contraire à la religion, ajoutant qu'il l'avait fait par légèreté et non point dans de mauvaises intentions.

SOULT (Nicolas-Jean de Dieu), duc de Dalmatie, maréchal-général de France, naquit à Saint-Amand, département du Tarn, le 29 mars 1769. Ayant quitté l'étude de son père, qui était notaire, il embrassa la carrière des armes, et entra au service le 15 avril 1785, dans le régiment royal infanterie, où il reçut les premiers grades. Sous-officier en 1790, il devint en peu de temps lieutenant, capitaine et enfin chef de brigade, le 14 octobre 1794. Promu au grade de général de division en 1799, il fit, en cette qualité, toutes les campagnes d'Allemagne jusqu'à la fin de l'an VII, suivit Masséna en Suisse, et eut une part importante au gain de la célèbre bataille de Zurich. En 1800, il servit encore sous Masséna en Italie, eut le commandement de l'aile droite et contribua par

son énergie à la belle défense du pays de Gènes. En 1801, il fut mis à la tête d'un corps d'observation de douze mille hommes, chargé d'occuper Otrante, Tarente, Gallipoli et Brindes. Dix-huit mois après, il fut désigné pour prendre le commandement en chef des troupes françaises en Egypte à la place de Menou; mais la capitulation de ce général rendit sans objet l'expédition projetée. Rentré en France après le traité d'Amiens, il fut nommé colonel-général de la garde des Consuls. A la rupture de ce traité, il fut pourvu du commandement en chef du corps de Boulogne, reçut le bâton de maréchal de France en 1804, commanda, à la fin de la même année, un des corps de la Grande armée d'Allemagne, et prit la part la plus glorieuse à la bataille d'Austerlitz en s'emparant des hauteurs de Pratzen. Le soir de cette mémorable journée, Napoléon, le rencontrant sur le champ de bataille, lui dit : « Maréchal, vous êtes le premier manœuvrier de l'Europe. » Nommé grand-cordon de la Légion d'Honneur le premier février 1805, il fit la campagne de Prusse, combattit à Iéna, poursuivit vivement le roi de Prusse et forma le blocus de Magdebourg. Pendant la campagne de Pologne, il eut le commandement du quatrième corps, se trouva, le 6 décembre, à la bataille de Pultusk, enleva, le 3 février 1807, le pont de Bergfried, et, le 6, contint le corps d'armée du général Beningsen. Pendant la bataille d'Eylau, le 7 février, il traversa un cours d'eau en présence de l'ennemi, battit, le 8, le général Kaminski, prit part, le 12, à la bataille de Heilsberg, et le 16, s'empara de Koenigsberg. Après le traité de Tilsitt, il rentra en France et fut nommé duc de Dalmatie. Passé en Espagne, en 1808, il battit l'armée d'Estramadure le 10 novembre, s'empara de Burgos et bientôt de Reynosec et Santander. Chargé de combattre l'armée anglaise, il la poursuivit l'épée dans les reins jusqu'au port de la Corogne, et la força de se rembarquer après avoir abandonné tout son matériel, détruit elle-même toutes ses chevaux et laissé près de 6,000 prisonniers au vainqueur. Le 20 janvier 1809, il força la garnison du Ferrol à capituler; huit vaisseaux de ligne, dont trois de cent douze canons et deux de quatre-vingts, trois frégates, plusieurs corvettes, un arsenal contenant plus de 1,500 pièces de canons et des millions de toute espèce, tombèrent au pouvoir des Français. Ayant reçu l'ordre d'envalir le nord du Portugal, il traversa le Minho le 4 mars, culbuta tout

ce qui s'opposa à sa marche, s'empara de Chaves le 12, et poussa les Anglo-Portugais jusqu'à Oporto dont il enleva les formidables retranchements le 29. Cependant ne se sentant pas suffisamment soutenu par le corps d'armée du maréchal Victor, le duc de Dalmatie ne jugea pas opportun de pénétrer plus avant dans un pays insurgé de toutes parts, et défendu d'ailleurs par une armée anglaise. Menacé bientôt, même dans la position qu'il avait conquise, il commença son mouvement de retraite, évacua Oporto le 12 mai, et pénétra en Gallice le 18, après six jours d'une marche hardie et périlleuse, à travers de hautes montagnes et d'affreux précipices. Il marcha sur Lugo dont il fit lever le blocus à 1,800 Espagnols, mit, le 8 août, l'armée anglo-espagnole en pleine déroute, et vengea ainsi la journée meurtrière, mais non décisive de Talavera. Dans les derniers mois de cette année, le duc de Dalmatie fut nommé major-général des armées françaises en Espagne, anéantit, le 12 novembre, une armée de près de 60 mille Espagnols, prit trente drapeaux, cinquante pièces de canons et fit 20,000 prisonniers. Chargé, en 1810, d'envahir l'Andalousie, il s'empara de Séville le 29 janvier, et employa le reste de la campagne à disperser les guérillas et à pacifier le pays. En 1811, il pénétra dans l'Estramadure, remporta une victoire éclatante à Gebora le 13 février, et s'empara de Badajoz le 11 mars. Après la perte de la bataille des Arapiles et l'évacuation de Madrid en 1812, le duc de Dalmatie se vit contraint d'évacuer lui-même l'Andalousie. Après avoir passé le Tage, il présenta vainement la bataille aux ennemis sur le même lieu des Arapiles, où il espérait venger la défaite du maréchal de Raguse. Mais ni les succès partiels, ni les savantes manœuvres du duc de Dalmatie ne pouvaient réparer les désastres antérieurs. D'ailleurs le petit nombre de soldats qu'on lui avait laissés ne lui permettait pas de remporter des succès décisifs. Peu après il fut appelé à prendre un commandement dans l'armée d'Allemagne; on ne sait si ce changement fut déterminé par le besoin que Napoléon avait des services du Maréchal, ou par la crainte que lui inspirait son ambition; il est à peu près avéré, en effet, que pendant son commandement en Portugal, le duc de Dalmatie songea sérieusement à s'en faire nommer roi. Quoi qu'il en soit à cet égard, le Maréchal, rappelé en Allemagne, prit part aux batailles de Lutzen et de Bautzen le 2 et le 21 mai 1813.

Mais bientôt les désastres de l'armée française en Espagne déterminèrent Napoléon à le renvoyer dans la Péninsule. Son premier soin fut de réorganiser l'armée, après quoi il reprit l'offensive qu'il soutint pendant quelques mois avec des chances variées. Mais enfin, débordé dans ses lignes par un ennemi quatre fois plus nombreux, il dut se replier. Les 9, 10, 11 et 13 décembre 1813, il livra sur la Nive et l'Adour quatre combats opiniâtres, dont le succès longtemps incertain coûta 16,000 hommes aux Anglais et 10,000 aux Français. Son armée, réduite par les pertes qu'elle avait faites, n'était plus que de 40,000 hommes, et elle avait à combattre l'armée anglo-espagnole forte de 100,000 hommes. Le Maréchal ne dut donc plus songer qu'à disputer vaillamment le terrain à l'ennemi; c'est ce qu'il fit dans plusieurs combats, et particulièrement dans la fameuse bataille de Toulouse, où 20,000 Français soutinrent les efforts de 100,000 Anglais. Le 19 mars, le maréchal Soult, ayant appris les événements de Paris, envoya sa soumission au gouvernement du roi qui le créa commandeur de la croix de Saint-Louis, et bientôt l'appela au ministère de la guerre. Il était encore à la tête de ce département, lorsque la nouvelle du débarquement de Napoléon arriva à Paris; il crut devoir faire une proclamation à l'armée pour la contenir dans le devoir; mais ses antécédents le rendaient suspect, et le 11 mars il donna sa démission. Quand Napoléon eut été de nouveau installé aux Tuileries, le maréchal Soult reentra en grâce auprès de lui, et fit une nouvelle proclamation, dans laquelle il oubliait trop qu'il avait été le ministre de Louis XVIII. Il combattit à Waterloo avec le titre de Major-général de l'armée. Au second retour des Bourbons, il fut exilé; mais il reentra en France au bout de quelques années, reprit son grade de Maréchal, et fut même élevé à la pairie par M. de Villèle en 1827. Après la révolution de 1830, il fut appelé au ministère de la guerre, et contribua puissamment par ses talents administratifs à la réorganisation de l'armée. Il quitta bientôt ce portefeuille, mais le reprit ensuite et en resta en possession pendant la plus grande partie du règne de Louis-Philippe; il fut aussi, à plusieurs reprises, président du Conseil des ministres. Il quitta définitivement le pouvoir en 1847 avec le titre de Maréchal-général de France, et a vécu depuis lors dans la retraite à Soultberg, où il est mort le 26 novembre 1851. Le maréchal Soult avait

été un des meilleurs généraux du temps de l'Empire; il excellait surtout dans l'art de faire manœuvrer les troupes, il était de plus un habile administrateur militaire. Comme homme politique il n'a joué qu'un rôle peu important, et il ne fut jamais placé à la tête des différents ministères qu'il a présidés, qu'à cause du prestige de sa renommée militaire.

SOUVAROKOFF (Alexandre-Petrovitch), poète dramatique, doit être considéré comme le père du théâtre russe. Il naquit en 1727 à Moscou, et s'adonna surtout à l'étude des classiques grecs, latins et français; il choisit Racine pour son modèle plus spécial: on trouve dans la plupart de ses pièces des traces de sa prédilection pour ce grand poète; il est mort à Moscou en 1778; ses principales tragédies sont: *Koreft*, *Sinowet* et *Trowar*; *Semire*; *Jaropulk* et *Dimise*; *Aristone*. Soumarokoff a aussi fait quelques Comédies estimées dans sa patrie; ses Tragédies ont été traduites en français par Pappadopoulo, 2 vol. in-8, Paris, 1801. On lui doit en outre: *Chronique abrégée de Moscou*; *Description de la révolte des Strélitx*; *Traité de l'éloquence de la chaire en Russie*; *Dialogues des Morts*. Ses Œuvres complètes ont été réunies en 10 vol. in-8, Moscou, 1787. Soumarokoff était conseiller d'Etat, directeur du théâtre de la cour, et membre de plusieurs sociétés savantes.

SOUJET (Alexandre), poète distingué, né en 1796 à Castelnau-dary, se passionna de bonne heure pour l'étude des belles-lettres. Ses parents, ayant de l'ambition pour lui, le forcèrent à apprendre les mathématiques; il s'y résigna par obéissance, subit un examen et fut admis à l'école polytechnique, mais il ne put se résoudre à y entrer. Il publia, en 1810, le poème de l'*Incrédulité*, que d'excellents juges mettent au-dessus du poème de la *Religion*, de Racine fils. Il remporta, en 1815, à l'Académie française, un double prix de poésie: ce qui répandit un grand éclat sur son nom. Jusque-là il habitait Paris où le retenait une place d'auditeur au conseil d'Etat; mais, à cette époque, il se retira dans sa ville natale, où pendant cinq ans il s'occupa de faire deux tragédies: *Clytemnestre* et *Saül*, qu'il rapporta en 1820, à Paris, et qui obtinrent sur la scène un succès complet. En 1824, il obtint à l'Académie française le fauteuil laissé vacant par la mort d'Aignan. L'année suivante, il fit représenter deux autres tragédies: *Cléopâtre* et *Jeanne d'Arc*; celle-ci principalement fut bien accueillie. Soumet est mort à Paris le 30 mars 1845. Outre

les tragédies déjà citées, on lui doit encore: le *Gladiateur*, le *Chêne du roi*, *Jeanne Gray*, *Elisabeth de France*, une *Fête de Néron*, et *Norma*. Il a aussi fait un poème épique: *La divine Epopée*, 2 vol. in-8, Paris, 1840; c'est une composition étrange, où, voulant faire la contre-partie du *Paradis perdu*, il chante la rédemption de l'enfer: ce sujet l'a entraîné plus loin qu'il ne voulait. Soumet était religieux, et cependant son poème renferme beaucoup de passages que la religion et le bon goût n'y trouvent pas moins à blâmer.

SOUVAROW (Alexandre), né à Moscou en 1730, entra au service en 1744 comme simple soldat. Il était déjà général, lorsque, dans un combat contre les Turcs, il culbuta plusieurs lignes formées de janissaires, en tua plusieurs de sa main, remplit un sac de leurs têtes, se présenta devant Romanoff, et vida le sac à ses pieds. L'armée autrichienne, alliée des Russes, était commandée par le prince de Saxe-Cobourg. Souvarow ayant appris, le 21 juillet 1789, que ce général était enveloppé par le grand-visir, qui avait cent mille hommes sous ses ordres, vint à son secours avec dix mille Russes, tombe à l'improviste sur les Ottomans, en criant aux soldats: « Amis, ne regardez pas les yeux de l'ennemi; fixez sa poitrine, c'est là qu'il faut frapper! » et en moins de trois heures reste maître du champ de bataille. Ce mémorable exploit eut lieu près de la rivière de Rimnisk, surnom que porta depuis Souvarow. Sudowith venait de lever le siège d'Ismaïlow, qui avait résisté à tous ses efforts pendant sept mois. Aussitôt le général en chef Potemkin adressa au vainqueur de Rimnisk l'ordre de prendre cette place en trois jours. Souvarow, le troisième jour, sans parler ni faire des sommations, indiqua brusquement l'assaut. « Mes amis, dit-il aux soldats, les vivres sont chers; point de quartier. » 40,000 Turcs périrent dans cette journée, qui fit, avec quelque justice, donner à Souvarow le surnom de *Muley-Ismaïl*, le souverain le plus cruel qui ait régné sur Maroc. En 1792, les progrès de Kosciusko éveillèrent l'attention de la Russie. Souvarow entra triomphant dans Varsovie, et la mort de 20,000 Polonais décida du sort de la Pologne, qui fut bientôt partagée entre la Russie, l'Autriche et la Prusse. Catherine II créa Souvarow feld-maréchal. A son tour, Paul 1^{er} le nomma commandant en chef des troupes qu'il envoyait en Italie, entièrement occupée par les Français. Souvarow se rendit

maître de ce pays, conquête qui lui valut le titre de *prince Italinski* ; mais le cabinet de Vienne , qui ne voyait pas avec plaisir les victoires des Russes, les abandonna à leurs propres forces. Souvarow concentra alors ses troupes dans la Suisse, et avertit son souverain de la politique jalouse de l'Autriche ; mais Paul I^{er} ne put lui pardonner des revers qu'il avait dus en grande partie aux ordres secrets de Vienne. De retour en Russie, il fut exilé à Novogorod. Rappelé bientôt à Saint-Petersbourg, il y mourut en 1800. Souvarow avait cherché à se distinguer par des manières originales et presque extravagantes, qui, dans la suite, devinrent une seconde nature. Par ces bizarreries il voulait flatter les troupes, en prenant les manières du plus simple soldat, et réussissait à être en même temps le camarade, le père, le bouffon et l'idole de son armée. Une petite taille, un corps sec, nerveux, endurci par l'habitude de la fatigue et des privations, assoupli par des exercices gymnastiques : un regard ferme et perçant ; un sang toujours bouillonnant et qui ne lui permettait jamais un repos complet, une imperturbable présence d'esprit, un courage inébranlable, beaucoup de finesse et d'esprit, une profonde connaissance du cœur humain, une conduite adroite avec une volonté inflexible, de la modération dans les besoins physiques, le désir le plus immodéré de la gloire, peu de sensibilité, et toutes ces qualités réunies sous les dehors de la bizarrerie, voilà le portrait de Souvarow.

SOUZA (Louis de), dominicain, né en 1604, mort en 1633, est un des meilleurs écrivains portugais. Ses ouvrages sont : la *Vie de dom Barthélemy des Martyrs*, qui a été donnée en français par Isaac Le Maître, plus connu sous le nom de Sacy, 1664, in-8, ou in-4 ; *Histoire de saint Dominique*, 3 vol. in-fol. Louis de Souza a écrit d'un style animé, mais quelquefois trop métaphorique. Le discernement des faits et la critique ne sont pas son principal mérite.

SOZOMÈNE (Hermias), nommé *le Scolastique*, né à Salamine en Chypre, embrassa le Christianisme, touché par les miracles de saint Hilarion. Il passa de la Palestine à Constantinople, où il cultiva les belles-lettres, et exerça la profession de rhéteur. Il avait du goût pour l'histoire ecclésiastique, et son premier coup d'essai fut un *Abrégé* de ce qui s'est passé depuis l'Ascension du Sauveur jusqu'à la défaite de Licinius. Cet *Abrégé* est perdu. Il commença une *Histoire* plus considérable vers l'an 443. Elle est divisée en 9

livres, et renferme les événements arrivés depuis l'an 324 jusqu'à l'an 439. Il déclare, au commencement du premier livre, « qu'il écrit ce qui s'est passé de son temps sur ce qu'il a vu lui-même, » ou sur ce qu'il a appris des personnes « les mieux instruites, et qui avaient été « témoins oculaires. » L'*Histoire* de Sozomène contient des choses très-remarquables ; mais la plupart s'en trouvent aussi dans Socrate, qu'il semble n'avoir que copié. Elle est néanmoins plus étendue et mieux écrite, mais elle n'est pas sans défaut, même pour le style ; l'auteur est fort au-dessus de Socrate pour le jugement. Il y donne de grands éloges à Théodore de Mopsueste, et paraît favoriser les erreurs des novatiens. On croit qu'il mourut vers l'an 450. La plus belle édition de l'*Histoire* de Sozomène est celle qu'on voit dans le *Recueil des Historiens latins*, donné par Robert Etienne en 1544. On la trouve aussi dans le *Recueil* de Valois et dans celui de Christopherson. Le président Cousin l'a traduite en français.

SPALLANZANI (Lazare), célèbre physicien, né à Scandiano près de Reggio, en 1729, fut nommé professeur à Pavie, et ses leçons y attirèrent de nombreux élèves des nations les plus éloignées. Il se livra particulièrement à la physique animale, et ses remarques y relatives furent aussi neuves qu'intéressantes. Ses travaux microscopiques, ceux sur la circulation du sang, la digestion, la génération, la respiration, lui acquirent aussi des droits immortels à la reconnaissance des physiologistes. Désirant de connaître les divers phénomènes de la nature, il parcourut toute l'Italie, la Suisse, la plus grande partie de la Turquie d'Europe et d'Asie, surtout les îles de Corfou et de Cythère, dont il décrivit ensuite la géologie, les volcans éteints, les coquillages et une montagne immense presque entièrement formée d'ossements humains pétrifiés. Il visita aussi avec la plus grande attention les ruines de Troie et de plusieurs contrées d'Allemagne, d'où il se rendit à Vienne, où il fut accueilli honorablement par Joseph II. Il entreprit en 1788 un nouveau voyage à Naples, dans la Sicile et dans les Apennins, et il publia, à son retour, les observations qu'il avait recueillies et qui accrurent encore sa réputation. Il mourut le 2 février 1799. Il était de presque toutes les académies de l'Europe. M. Alibert a écrit son éloge, qui a été placé à la tête du 3^e vol. des *Mémoires de la Société médicale de Paris*,

Ses principaux ouvrages sont : deux *Lettres sur l'origine des fontaines* ; *Opusculs de physique végétale et animale* : elles ont été traduites en français par Senebier, 1777, 2 vol. in-8 ; *Expériences sur les productions animalcules*, Pavia, 1782 ; *Expérience sur la digestion de l'homme et des différentes espèces d'animaux*, traduite par Senebier, in-8, 1783 ; *Expériences pour servir à l'histoire de la génération des animaux et des plantes*, traduites par le même, Paris, 1786, in-8 ; *Essais sur les animalcules infusoires* ; *Expériences microscopiques* ; *Mémoire sur les moisissures* ; *Sur la digestion et la manière dont elle s'opère* ; *Dissertation sur l'influence de l'air clos et non renouvelé, sur la vie des animaux et des végétaux, sur le développement de leurs œufs et de leurs graines* ; *Observations sur la transpiration des plantes* ; *Expériences sur la circulation observée dans l'universalité du système vulgaire, les phénomènes de la circulation languissante*, traduites en français, avec des Notes par Tourdes, in-8 ; *Mémoires sur la respiration*, traduits en français par Senebier ; *Voyage en Sicile, dans les îles de Lipari et dans plusieurs parties des Apennins*, traduit par Tosean et Duval, Paris, 1792, 6 vol. in-8 ; *Dissertations de physique animale et végétale*, Modène, 1780, 2 vol. in-8, traduit par Senebier. Il a donné une traduction du français en italien, avec des notes, du *Traité de la contemplation de la nature* de Bonnet, Modène, 1789, 2 vol. in-8.

SPANGENBERG (Auguste - Théophile), un des premiers apôtres de la secte des frères Moraves, né à Klettenberg dans le comté de Hohenheim. Après avoir étudié le droit, il fut reçu docteur en philosophie, et il alla passer quelque temps dans la ville de Hernhut, que le comte de Zinzendorf venait de bâtir pour y loger ses prosélytes. Il se fit initier à la doctrine de cet hérésiarque, et après sa mort devint le chef de la secte. Il voyagea en Allemagne, en Angleterre, en Hollande, et même en Amérique, pour propager ses erreurs, et il y réussit. Il est mort le 18 septembre 1792, à Berthelsdorf, près de Hernhut. Le principal de ses écrits a pour titre : *Idea fidei fratrum*, ou *Doctrine chrétienne dans la communauté évangélique des Frères*. On lui doit aussi une *Vie du comte de Zinzendorf*, in-8, Barby, 1779.

SPARTACUS, esclave et fameux gladiateur, né dans la Thrace vers l'an de Rome 650. S'étant échappé, avec quelques-uns de ses compagnons d'esclavage, du lieu d'esclavage où il était renfermé à

Capoue, il parvint à se former en peu de temps une armée assez nombreuse pour attaquer en bataille rangée les généraux romains envoyés contre lui pour s'opposer à ses brigandages. Il défit successivement deux consuls, profita de ses succès, et sut même tirer parti de ses revers. Enfin Crassus marcha contre lui avec une armée d'élite ; et, plus heureux que ses prédécesseurs, il le battit complètement. Spartacus se retira dans l'Abruzzo, afin de passer en Sicile ; mais Crassus lui coupa le chemin de la mer. Alors ce gladiateur se décida à vendre chèrement sa vie. Blessé à la jambe, il combattit à genoux, tenant son bouclier d'une main, et son épée de l'autre. Il tomba percé de coups sur un monceau de cadavres immolés par son bras, l'an 71 de J.-C. Cette bataille mit fin à la guerre, et coûta la vie à plus de 40 mille rebelles. On célébra à Rome cet heureux événement par des fêtes et des jeux publics.

SPARTIEN (Ælius-Spartianus), historien latin, avait composé la *Vie de tous les empereurs romains*, depuis Jules-César jusqu'à l'empereur Dioclétien exclusivement, sous lequel il vivait ; mais il ne nous en reste (dans l'*Historia Augustæ scriptores*, Leyde, 1670 et 1671, 2 vol. in-8) que les *Vies d'Adrien, d'Ælius Verus César*, fils adoptif d'Adrien, de *Didier-Julien, de Septime-Sévère, de Caracalla et de Géta* son frère ; le reste a été perdu. On y trouve cependant des traits remarquables et propres à faire connaître les maîtres de l'ancienne Rome ; les admirateurs et les panégyristes outrés de certains empereurs ont trop décrié Spartien, qui les a fait connaître par des anecdotes honorables ; quoique dans le fond on ne puisse le proposer comme un modèle en fait d'histoire.

SPÉ, ou SPÉR (Frédérie), née d'une famille noble à Langanfeldt, près de Keyserwerth, l'an 1695 ; se fit jésuite en 1615, enseigna la philosophie et la théologie à Cologne, se consacra ensuite aux missions, et exerça les fonctions de ce pénible ministère avec tout le zèle que la religion peut inspirer. C'est particulièrement dans l'évêché de Hildesheim qu'il raffermirait les catholiques qui étaient chancelants dans la foi, et qu'il ramena à l'unité de l'Eglise ceux que l'hérésie en avait séparés. Ses succès arrêterent des hérétiques au point qu'ils attenterent à sa vie. Il se retira ensuite à Trèves, se dévoua entièrement au service des hôpitaux et des soldats, et mourut le 7 août 1635. On a de lui : *Cautio criminalium de processibus contra Sagas*, Rimbel, 1631, 1 vol. in-8, dont on a donné une

nouvelle édition à Francfort en 1633, et une autre la même année à Cologne. Le Père Spé combat les préjugés de son siècle, et les fautes qui se commettaient par les juges dans les procédures contre les sorciers et les sorcières. Le savant jésuite montre que le peuple, toujours extrême, s' imagine voir des sortilèges où souvent il n'y en a pas même l'apparence; mais il ne disconvient pas que la magie ne soit possible et même réelle, quoique dans des cas beaucoup plus rares qu'on ne le croyait alors. Il est à remarquer que le Père Spé vivait dans un temps où l'on n'osait point écrire contre la magie, et nous écrivons dans le temps où, sans s'exposer à la risée des beaux esprits, on ne peut en défendre l'existence. Telles sont les révolutions qui, avec beaucoup d'autres, forment l'histoire de l'intelligence humaine, et qui doivent inspirer à tout esprit juste une défiance prudente des opinions de mode et de vogue (voyez DELRIO, BROWN, etc., etc.); *Exercitia aurea trium virtutum theologicarum*, Cologne, 1649. Le célèbre Leibnitz fait le plus grand éloge de ce jésuite, et l'appelle un excellent homme dont la mémoire doit être précieuse aux sages et aux savants. *Excellentis viri memoria eruditissimam ac sapientibus in pretio esse debet.* (*Tentamina Theodic.*, partie première.)

SPEED (Jean), géographe et historien, naquit en 1552 à Farrington, dans le comté de Chester, d'une famille pauvre. Il était tailleur à Londres, mais ses inclinations l'entraînaient à l'étude; une de ses pratiques, homme riche et puissant, devint son Mécène; et s'étant rendu à Cambridge, il fut le modèle des autres élèves par sa bonne conduite et ses rapides progrès. Speed obtint plusieurs emplois aussi lucratifs qu'honorables, et mérita les bienfaits de Jacques I^{er}. Ses ouvrages les plus connus sont: *Théâtre de la Grande-Bretagne*, 1606, reproduit sous le titre de *Description géographique des royaumes d'Angleterre, d'Ecosse, d'Irlande et des îles adjacentes, avec les comtés, les cantons, et les villes du royaume d'Angleterre*, Londres, 1606, in-fol. Les descriptions des comtés ne sont que des extraits de l'ouvrage de Cambden (voyez ce nom). Les cartes sont exactes et bien exécutées pour le temps; *Histoire de la Grande-Bretagne, etc.*, depuis Jules-César jusqu'à Jacques I^{er}, Londres, 1614, in-fol.; *Nuée de témoins*, ou les *Généalogies de l'Ecriture, conformément à la vérité de l'Histoire-Sainte et de l'humanité de Jésus-Christ*. Cet auteur avait une grande érudition dans les sciences sacrées, ainsi

que dans les profanes. Il mourut à Londres en 1629, âgé de 77 ans.

SPELMAN (sir Henri), antiquaire et chevalier anglais, né en 1562 à Cougham près de Lynn-Regis, mort à Londres en 1641, se rendit habile dans l'histoire d'Angleterre. Il s'attacha aussi à débrouiller le chaos des mots de la basse latinité. On a de lui: *Glossarium archæologicum*, Londres, 1664 et 1687, in-fol. La dernière édition est la meilleure. Il y explique les termes barbares et étrangers, les vieux mots remis en usage, et les nouveaux inventés depuis la décadence de l'empire romain; *Villare Anglicum*, in-8: c'est une description alphabétique des villes, bourgs et villages d'Angleterre; une *Collection des conciles d'Angleterre*. David Wilkins a donné, en 1737, une édition de cet ouvrage plus ample que la première, qui n'était qu'en 2 v. in-fol., 1639 et 1664. Celle que nous citons, et qui est la meilleure, est en 4 vol. in-fol.; elle contient tous les conciles qui se sont tenus dans la Grande-Bretagne et l'Irlande, par les catholiques et les sectaires, depuis l'an 946 jusqu'à l'an 1717; *Vita Alfredi Magni*, Oxford, 1678, in-fol.; *Codez legum, veterum statutorum Angliæ*, que Wilkins a inséré dans ses *Leges anglo-saxonica*, Londres, 1721, in-fol.; ses *OEuvres posthumes* en anglais, lesquelles ont été publiées par Gibson, Oxford, 1698, in-fol. On ne sait pas pourquoi l'éditeur n'y a pas inséré un traité de Spelman, intitulé: *Histoire et fatalité des sacrilèges, vérifiée par des faits et des exemples, etc.*, ouvrage qui a un certain rapport avec le traité de Lactance: *De mortibus persecutorum*. On en a publié un abrégé en français, Bruxelles, 1778; Liège, 1789, beaucoup augmenté.

SPENCE (Joseph), savant littérateur anglais, né en 1698 à Winchester, prit le degré de maître-ès-arts à Oxford en 1727, enseigna longtemps les belles-lettres, surtout la poésie, et mourut en 1768. On lui doit: *Recherches sur les rapports qui existent entre les écrits des poètes romains et ce qui reste des anciens artistes, pour les expliquer les uns par les autres*, 1747, in-fol. On l'a réimprimé pour la troisième fois en 1774, et on en a donné un abrégé plusieurs fois réimprimé; *Criton, ou Dialogus sur Virgile*, 1767, in-4. Le premier ouvrage qui le fit connaître fut une *Critique* de la traduction de l'*Odyssée* par Pope.

SPENER (Philippe-Jacques), célèbre docteur protestant, regardé comme l'auteur de la secte des piétistes, reçut le jour à Ribeauviller (Alsace) le 13 janvier 1635. Après avoir fait ses études et dirigé celles

de deux princes de Birkenfeld, il voyagea en Allemagne , en France et en Suisse. A Bâle, il étudia la langue hébraïque sous le fameux Buxtorf, et à Lyon le célèbre jésuite Ménestrier lui inspira le goût du blason, science qu'il transporta en Allemagne. A Strasbourg, en 1663, il fut nommé prédicateur secondaire; son éloquence, la pureté de ses mœurs et sa piété lui valurent une grande réputation, qui engagea le sénat de Francfort-sur-le-Mein à lui offrir, en 1666, la première place parmi les pasteurs de cette ville. C'est là que Spener, pendant le long séjour qu'il y fit, institua chez lui des assemblées pour réformer les idées et les mœurs des protestants; et c'est ce qui l'a fait regarder comme le fondateur de la secte connue sous le nom de *piétistes*. Mais cette secte remonte plus haut; elle tire son origine de Schwenckfeld. (Voyez ce nom). Assujettie à des règles par Weigel, personnage assez obscur, elle fut propagée par le cordonnier Jacques Boehm. (Voy. ce nom.) Deux autres dogmatiseurs, Broschbandt et Henri Muller, se déclarèrent, en 1664, contre les rites et les cérémonies de leur culte, et travaillèrent à répandre de nouveau le piétisme, à Rostoch. Un des principes de cette secte consistait alors à conduire les hommes au salut par la seule foi en Jésus-Christ. Spener, Horbius Jean-Henri, Poiret et quelques autres adoptèrent ces idées. Spener, dans les assemblées qu'il avait établies, faisait d'abord des actes de dévotion, ensuite il répétait d'une manière simple et abrégée ses sermons, et expliquait quelques versets du Nouveau-Testament. Afin de mieux éclairer ceux qu'il instruisait, il leur permettait d'exposer leurs doutes, et de demander des éclaircissements. Les femmes étaient admises à ces exercices, mais sans pouvoir être vues de l'auditoire. On appelait *Collèges de piété* ces réunions qui subsistèrent plusieurs années sans plainte. Il se forma des assemblées pareilles dans plusieurs villes de l'Allemagne; mais il s'y glissa des abus, et il s'éleva des réclamations de toutes parts. Spener essaya de justifier son institution par un livre intitulé : *Pia desideria*, dans lequel il s'efforçait de démontrer la nécessité d'une réforme générale dans tous les états de la société, et particulièrement parmi les ecclésiastiques dont les études n'étaient dirigées, disait-il, que pour faire briller les prédicateurs dans les disputes religieuses, au lieu de les pénétrer de cet esprit de charité, d'humilité et des sentiments pieux qui édifient les fidèles. Ne se contentant pas de signaler le mal, il

proposa les moyens de le guérir, et il continua à exécuter le plan de réforme qu'il avait entrepris. Cependant l'électeur de Saxe, qui l'avait connu dans ses campagnes, voulut l'attirer à son service, et il céda à ses instances, dans l'espoir de produire un plus grand bien dans une cour qui était alors très-corrompue, et dans un pays qui renfermait les deux principales Universités protestantes. Sur ce nouveau théâtre, il s'appliqua à gagner les esprits par des écrits, des sermons, et surtout des instructions; mais il fut enveloppé dans deux disputes religieuses qui le brouillèrent avec l'électeur qui ne lui permit plus de paraître devant lui, et affecta même de ne pas aller à ses sermons. Alors, en 1690, il accepta la place d'inspecteur et de premier pasteur de l'église Saint-Nicolas à Berlin, et parvint à faire introduire son système de réforme dans l'Université de Halle, nouvellement fondée par l'électeur de Brandebourg. Cette ville devint alors le centre du piétisme, et tous les luthériens d'Allemagne se partagèrent en deux partis opposés : les orthodoxes comprenant les Universités de Saxe, et les piétistes ou spénériens qui dominaient à Halle. Les docteurs de Wittemberg publièrent un ouvrage dans lequel ils dénoncèrent 264 thèses hérétiques, extraites des livres de Spener. Celui-ci se défendit avec beaucoup de talent. Frédéric-Auguste I^{er}, qui était parvenu en 1694 à l'électorat de Saxe, le pressa de revenir à Dresde prendre ses anciennes fonctions; mais il ne voulut plus quitter Berlin, et il y mourut le 5 février 1705. Quelques-unes de ses opinions sont peu conformes aux livres symboliques des luthériens. Celle qui, élevant la théologie au-dessus d'une science, en faisait une lumière intérieure, parait conduire au mysticisme, et Spener semble se rapprocher de l'Eglise catholique par le mérite qu'il accorde aux bonnes œuvres. Ses idées sur une seconde venue du Christ forment tout à fait une nouvelle croyance. (Voyez LABADIE.) Il a laissé un grand nombre d'ouvrages de théologie en langue allemande, oubliés aujourd'hui, et dont il n'est pas utile de donner ici la liste. Il a aussi écrit, sur des matières historiques et héraldiques, des ouvrages dont nous nous croyons aussi dispensés de donner les titres. Le piétisme avait pénétré en Suisse, et y avait excité l'attention des magistrats : il s'est maintenu à Hambourg et en Hollande.

SPENSER (Edouard), poète anglais; né en 1553 à Londres, mort l'an 1598, il est surtout renommé par les viles flatteries

qu'il prodiguait à la reine Elisabeth : sous la plume de poète, les vices de cette princesse devenaient des vertus, et ses crimes des bienfaits ; aussi reçut-il d'elle cent livres sterling pour une seule pièce de vers, où il s'était surpassé par la bassesse de ses louanges. Spenser avait une imagination brillante, sa versification était douce, et il aurait pu faire un meilleur usage de son talent, d'autant plus que les dons d'Elisabeth ne l'ont pas empêché de mourir de misère et de faim.

SPERONI DAGLI ALVAROTTI (Sperrone), littérateur italien, né à Padoue en 1500, mort en 1588, enseigna la philosophie dans sa ville natale. Il fut envoyé à Venise par les magistrats de Padoue ; il s'y acquit une très-grande réputation, tellement que lorsqu'il parlait devant le sénat, les avocats et les juges des autres tribunaux suspendaient leurs séances pour venir l'entendre. Il a laissé des *Dialogues* en italien, la *Canace*, tragédie, in-8, 1546, des *Discours*, in-4, 1596 ; *De la Préséance des princes*, in-4, 1598 ; des *Lettres*, in-8, 1606.

SPIFAME (Jacques-Paul), né à Paris, d'une famille originaire de Naples. Après avoir été conseiller au Parlement de Paris, président à mortier, maître des requêtes et conseiller d'Etat, il quitta le monde, entra dans l'état ecclésiastique par ambition et sans corriger ses mœurs qui étaient fort dissolues. Il parvint à se faire nommer évêque de Nevers ; mais peu de temps après, une femme qu'il entretenait lui persuada de se réfugier à Genève, afin de pouvoir l'épouser. Calvin l'accueillit avec empressement, lui confia diverses missions. Mais, lorsque ses passions se furent amorties, il parut qu'il manifesta quelque velléité de se réconcilier avec l'Eglise catholique ; aussitôt on intenta contre lui un procès, il fut accusé, à tort ou à raison, d'avoir fait un contrat faux, et il fut condamné à avoir la tête tranchée : il fut exécuté en 1566. — Son frère, Raoul SPIFAME, avocat au Parlement de Paris, se fit rayer du tableau par ses excentricités. Il a publié un livre devenu fort rare et intitulé : *Dicmarchia Henrici, regis christianissimi progymnasmata*, 1556, in-8, sans lieu d'impression. L'auteur a mis dans cet ouvrage 309 arrêts fabriqués par lui, et qu'il suppose avoir été rendus par Henri II. Parlant au nom du souverain, il ordonne des choses ridicules, impraticables, et d'autres bonnes et raisonnables. Un choix de ces arrêts a été fait par Aufray et publié sous ce titre : *Vues d'un politique du 16^e siècle*, Paris, 1775, in-8.

SPINA (Alexandre della), religieux du couvent de Sainte-Catherine de Pise, de l'Ordre de Saint-Dominique, mourut en 1313. Un particulier, dit-on, ayant inventé de son temps les lunettes, vers l'an 1295, et ne voulant pas en découvrir le secret au public, Spina trouva le moyen d'en faire de son invention trois ans après. Quelques auteurs ont écrit que ce qui était alors un secret en Italie, n'en était pas un en France, où les lunettes, disent-ils, étaient en usage dès la fin du 12^e siècle ; mais il est difficile à comprendre qu'une chose qui aurait été en France en usage pendant un siècle, ait pu être regardée comme un secret en Italie. Quoi qu'il en soit, c'est une question si l'usage des lunettes, devenu général, a beaucoup étendu les facultés de la vue ; si, au contraire, elle ne s'est pas affaiblie par un usage tantôt trop précoce, tantôt trop habituel d'un secours devenu ensuite une nécessité, comme beaucoup d'autres choses, que les sens captivés et assujettis en quelque sorte à un nouveau mode d'être, réclamant impérieusement. Ce qu'il y a de certain, c'est que les anciens lisaient jusqu'à cent ans, et que, dès l'âge de cinquante ans, la plupart des modernes ne le font plus sans lunettes. Reste à savoir si la mesure des caractères suffit seule pour expliquer cette différence, vu surtout que les presbytes se servent de lunettes, tant pour les petits que pour les grands caractères. (Voyez SALVINO). On trouve une *Notice* sur Spina dans les *Memorie storiche degli illustri Pisani*, par le Père Canoval, t. 2, p. 235.

SPINA (Joseph), cardinal, né à Sarzane en 1756, suivit Pie VI en Toscane, et fut nommé par ce Pontife archevêque de Corinthe. Il l'accompagna en France dans son exil, lui administra les derniers sacrements, et fut son exécuteur testamentaire. Envoyé par Pie VII en France pour y traiter du concordat, il signa cet acte avec les autres plénipotentiaires ses collègues, le 15 juillet 1801. Nommé cardinal, légat du Pape à Forlì et à Bologne, évêque de Palesine, etc., c'est au milieu de ces honneurs qu'il mourut en 1828.

SPINOLA (Ambroise), né en 1569, et mort en 1680, était de l'illustre maison de Spinola, originaire de Gènes, et dont les branches sont répandues en Italie et en Espagne. Il fit ses premières armes en Flandre, à la tête de 9,000 Italiens, la plupart vieux soldats et gens de condition. Il n'y fut pas longtemps sans se signaler. Le roi d'Espagne lui donna ordre bientôt après de lever cinq régiments,

pour s'en former une armée avec laquelle il devait exécuter quelque grand projet; mais la mort de Frédéric son frère l'appela ailleurs. Le siège d'Ostende traînait en longueur, lorsque Spinola s'étant chargé du commandement, la place se rendit en 1604. Ses services le firent nommer général des troupes d'Espagne dans les Pays-Bas. Le comte Maurice de Nassau fut l'homme contre lequel il eut à combattre. Spinola passa à Paris après la reddition d'Ostende. Henri IV lui demanda quels étaient ses projets pour la campagne prochaine. Spinola les lui développa, et le monarque, croyant qu'il avait voulu lui donner le change, écrivit à Maurice le contraire de ce que son rival de gloire lui avait dit. Qu'arriva-t-il? Spinola suivit de point en point le plan qu'il avait tracé à Henri IV, qui dit à cette occasion : « Les autres trompent en disant des mensonges, et celui-ci m'a abusé en disant la vérité. » L'Espagne ayant conclu en 1608 une trêve avec les États-Généraux, Spinola jouit de quelque repos; mais il fut bientôt troublé par la contestation qui s'éleva sur la succession de Clèves et de Juliers. Spinola reprit les armes, se rendit maître d'Aix-la-Chapelle, de Wesel et d'autres places. En 1626 il prit Bréda, après un siège sagement conduit, et continua de se signaler jusqu'à ce qu'il passa en Italie, où il prit Casal, l'an 1630. La citadelle de cette ville demeura entre les mains de Toiras, parce que des ordres imprudents, qui lui venaient régulièrement de Madrid, gênaient ses opérations. Il en mourut de chagrin, répétant jusqu'au dernier soupir : « Ils m'ont ravi l'honneur. » Cependant Philippe III avait tant de confiance en ses talents, que Spinola ayant témoigné quelque répugnance à faire le siège de Bréda, alléguant la difficulté de l'entreprise et l'incertitude du succès, le roi lui écrivit pour toute réponse : « Marquis, prenez Bréda. Moi, le roi. » On demanda au prince Maurice quel était le premier capitaine de son siècle? « Spinola est le second », répondit-il.

SPINOSA (Baruch, puis Benoît de), chef des panthéistes modernes, né à Amsterdam en 1632, était fils d'un juif portugais, marchand de profession. Après avoir étudié la langue latine sous un médecin, il employa quelques années à l'étude de la théologie, et se consacra tout à celle de la philosophie. Plus il acquérait de connaissances, et plus il se formait de doutes sur le judaïsme que ses rabbins ne pouvaient résoudre. Sa conduite, trop libre à leur égard, le brouilla avec eux. Enfin, un coup de cou-

teau qu'il reçut d'un juif en sortant de la comédie, l'engagea de se séparer tout à fait de la communion juïque. Il embrassa la religion de Calvin, et fréquenta les églises des memnonites ou des arminiens. Ce fut alors qu'il changea son nom juif de *Baruch* en celui de *Benedictus*. Quoique soumis extérieurement à l'Evangile, il se contenta d'emprunter le secours de la philosophie pour la recherche de la vérité, et son orgueilleuse présomption le précipita dans le plus affreux abîme. Pour philosopher avec plus de loisir, il abandonna Amsterdam, et se retira à la campagne, où de temps en temps il s'amusa à faire des microscopes et des télescopes. Cette vie cachée lui plut tellement, qu'il ne put s'en détacher, lors même qu'il se fut établi à La Haye. Il était quelquefois trois mois de suite sans sortir de son logis; mais cette solitude était égayée par les visites qu'il recevait des raisonneurs de tout sexe et de toute condition, qui venaient prendre chez lui des leçons d'athéisme. Spinoza, vieux avant le temps, fut attaqué d'une maladie lente, dont il mourut en 1677, âgé de 45 ans. Il était petit, jaunâtre, avait quelque chose de noir dans la physionomie, et portait sur le visage un caractère de réprobation; des traits sinistres n'ont rien d'étonnant dans un homme qui a érigé le premier l'athéisme en système, et un système si déraisonnable et si absurde, que Bayle lui-même n'a trouvé dans le spinosisme que des contradictions, et des hypothèses absolument insoutenables. L'ouvrage de Spinoza, qui a fait le plus de bruit, est son traité intitulé : *Tractatus theologico-politicus*, publié in-4, à Hambourg, en 1670, où il jeta les semences de l'athéisme qu'il a enseigné hautement dans ses *Opera posthuma*, imprimés in-4, en 1677. Le *Tractatus theologico-politicus* a été traduit en français, sous trois titres différents, par Saint-Glavin. (Voyez ce nom.) Le but principal de Spinoza a été de détruire toutes les religions, en introduisant l'athéisme. Il soutient hardiment que Dieu n'est pas un être intelligent, heureux, infiniement parfait; mais que ce n'est autre chose que cette vertu de la nature, qui est répandue dans toutes les créatures. Ce sophisme absurde attribue tout ce qui existe à une aveugle nécessité. Il ne reconnaît dans l'univers qu'une seule substance, à laquelle il donne l'étendue et la pensée pour attributs. Il présente son système sous une forme géométrique. Il donne des définitions, pose des axiomes, déduit des propositions; mais ces prétendues démonstrations ne sont qu'un amas de

termes subtils, obscurs et souvent intelligibles. Ses raisonnements sont fondés sur une métaphysique alambiquée, où il se perd, sans savoir ni ce qu'il pense ni ce qu'il dit. Pour affaiblir les preuves de la religion chrétienne, il tâche de déprimer les prédictions des Prophètes de l'Ancien-Testament. Il prétend qu'ils ne devaient leurs révélations qu'à une imagination plus forte que celle du commun : principe absurde, qu'il étend jusqu'à Moïse et à Jésus-Christ même; comme si la force de l'imagination pouvait saisir dans l'avenir les choses qui ne tiennent à rien. A la fin de la première partie de son *Traité de morale*, il nie, d'après Lucrèce, « que les yeux soient faits pour voir, les oreilles pour entendre, les dents pour mâcher, l'estomac pour digérer : » il traite de préjugé de l'enfance le sentiment contraire. On peut juger, par ce trait, de la beauté du génie de ce prétendu philosophe. Spinoza avait un tel désir d'immortaliser son nom, qu'il eût sacrifié volontiers à cette gloire la vie présente, eût-il fallu être mis en pièces par un peuple mutiné : autre vanité ridicule dans un athée. C'est ce fanatisme plus ou moins vif de vanité, d'ostentation, de singularité, qui anime presque tous les ennemis de la religion, et fait le grand mobile de ce qu'on appelle aujourd'hui philosophes. Ce n'est que par degrés que Spinoza était tombé dans l'athéisme. Il paraît bien éloigné de cette doctrine dans les *Principes de René Descartes*, démontrés selon la manière des géomètres, Amsterdam, 1667, in-4, en latin. « On prétend, dit un auteur, qu'il avait des mœurs; mais outre que ces assertions sont toujours vagues et sans preuves, et qu'un épicurien conséquent ne doit se priver de rien, qu'en pourrait-on conclure de plus que pour les anges dégradés et convertis en démons, qui ne sont ni des âmes charnelles, ni des esprits bouchés? L'orgueil conduit aux mêmes précipices de ces vices de la chair. L'égarement de Spinoza provient d'avoir creusé les matières de la religion, avec une curiosité profane et toute la témérité de la présomption, comme aussi d'avoir soumis les œuvres de Dieu aux procédés mal conçus de la géométrie, et les preuves de fait aux raisonnements d'une vaine dialectique. » Les absurdités du spinosisme ont été solidement réfutées par un très-grand nombre d'auteurs, entre autres par Cuper, dans ses *Arcana atheismi revelata*, Rotterdam, 1676, in-4; par dom François Lami, bénédictin; par Jacquelot dans son *Traité de l'existence de Dieu*; par Le

Vassor dans son *Traité de la véritable religion*, imprimé à Paris en 1688; et dans les écrits donnés sur cette matière en ces derniers temps (voyez les *Mémoires de Nicéron*, tome 13), qui a profité de la *Vie de Spinoza* par Coléms, insérée dans la *Réutation de Spinoza* par divers auteurs, recueilli publié par l'abbé Lenglet, 1731, in-12, et d'une autre *Vie* de ce philosophe, par un de ses partisans, 1712, in-8. Les extravagances de Spinoza ont été reproduites en 1770, dans le *Système de la nature*, et victorieusement réfutées en 1771, par l'abbé Bergier, dans l'*Examen du matérialisme*, 2 in-12. Le professeur Paulus a publié en 1803, à Iéna, les *Ouvrages* de Spinoza, 2 in-8. Sa *Vie* dont nous avons parlé, et qui est écrite en hollandais par Lucas, médecin, et qui a été publiée sous le nom de *Colerus*, La Haye, 1706, in-8, a été traduite en français, ibid., 1706, in-8; et en allemand, Francfort et Leipsick, 1733, in-8.

SPINTHARUS, architecte grec, rebâtit en 544 le temple de Delphes, brûlé en 548. Il avait été bâti par Agamède et Trophonius.

SPIZEL, ou SPIZELIUS (Théophile), écrivain protestant, né à Augsbourg ou dans la Syrie, en 1639, remplit pendant vingt-neuf ans les fonctions de diacre et de pasteur de l'église Saint-Jacques, et en 1690, il obtint la dignité d'ancien. Il est mort en 1691. Il a composé plusieurs ouvrages. Les plus connus sont : *Felix litteratus; Infelix litteratus; Litteratus felicissimus*, 1676, 1680, 1686, in-8. Il prétend y faire voir les vices des gens de lettres, et les malheurs qui leur arrivent, quand ils étudient par de mauvais motifs, et plutôt pour eux-mêmes que pour l'amour de Dieu et l'utilité du prochain : vues excellentes, où les savants vrais et prétendus de nos jours trouveraient à profiter; *Sacra bibliothecarum illustrium arcana relecta*, Augsbourg, 1668, in-8; mais cet *Essai* manque de clarté et de méthode, et ne s'étend qu'à un petit nombre d'auteurs; *Sinensium res litteraria*, Leyde, 1660, in-12; *Elevatio relationis Montesiniane de repertis in America tribus israeliticis*, Bâle, 1661, in-8. (Voyez MENASSEH-BEN-ISRAËL.)

SPONDE (Henri de), né à Mauléonde-Soule, bourg de Gascogne, en 1568, d'un calviniste, secrétaire de Jeanne de Navarre, fut élevé dans la religion de son père. Il eut pour parrain Henri de Bourbon (depuis Henri IV). Dans sa jeunesse, il annonça beaucoup de goût pour les belles-lettres, et une grande facilité pour apprendre les langues. Il exerçait la charge de maître des requêtes

pour le roi de Navarre, lorsque les livres de controverse des cardinaux du Perron et Bellarmin touchèrent son cœur et éclairèrent son esprit. Il abjura, à l'exemple de son frère aîné, le calvinisme en 1595, et accompagna à Rome le cardinal de Sourdis. Quelques années après, il embrassa l'état ecclésiastique, et fut nommé à l'évêché de Pamiers en 1626. Il n'oublia rien pour tirer de l'erreur les hérétiques de son diocèse. Il y établit une congrégation ecclésiastique, des séminaires, des maisons religieuses, et se signala par toutes les vertus épiscopales. Cet illustre prélat finit ses jours à Toulouse en 1643, âgé de 75 ans. Son principal ouvrage est l'*Abrégé des Annales* de Baronius, 2 vol. in-fol., et la continuation qu'il en a faite depuis 1127, jusqu'à l'an 1622, 2 vol. in-fol., Paris, 1630. (La continuation des *Annales* de Baronius fut ensuite reprise par Frizon.) Quoique cet *Abrégé* ne soit pas parfait, et qu'il y ait presque autant de fautes que dans Baronius, il est très-utile pour ceux qui ont les *Annales* de ce cardinal. Il sert à leur rappeler les faits principaux, qui y sont détaillés avec netteté et choisis avec jugement. Pour rendre ce recueil plus complet, Sponde y joignit les *Annales sacrées de l'Ancien-Testament, jusqu'à Jésus-Christ*, in-fol., qui ne sont proprement qu'un abrégé des *Annales* de Torniël. On a aussi de Sponde des *Ordonnances synodales*. La meilleure édition de ses *Ouvrages* est celle de La Noue, Paris, 1639, 6 vol. in-fol. Son *Traité De cimetæriis sacris*, 1596, augmenté en 1638, in-4; *Les cimetières sacrés*, Bordeaux, 1599, in-8, renferment des recherches curieuses. Pierre Frizon, docteur de Sorbonne, a écrit sa *Vie*; son *Eloge* se trouve dans Nibéron et dans les *Hommes illustres* de Petraut.

SPONTINI (Gaspardo), célèbre compositeur, était né à Majolati, près d'Isi, dans les Etats-Romains, le 14 novembre 1776. Dès l'âge de sept ans, il eut pour maître Martini à Bologne; et plus tard Borroni, à Rome. En 1790, il entra au Conservatoire de la Pietà, à Naples, et deux ans après, il devint professeur de contrepoint. Son premier Opéra date de cette époque, et eut une vogue extraordinaire. Pendant treize ans, Spontini parcourut la Péninsule: Rome, Florence, Parme, Venise, Palerme, Naples, devinrent le théâtre de ses succès, qui ne devaient être surpassés que par ceux de Rossini. Ce fut à Naples que Spontini composa l'*Eroismo ridicolo*, qui lui valut l'amitié de Cimarosa, dont il se proclama dès lors le disciple. En 1804, il vint à

TOM. VIII.

Paris pour y monter sa *Finta Filosofia*, qui fut jouée trente fois de suite. Rebuté par un médiocre succès au théâtre Feydeau, il obtint un poème pour l'Opéra: c'était la *Vestale* (1810), dont la vogue se répandit dans toute l'Europe. Depuis les opéras de Gluck, Paris n'avait pas retrouvé un tel enthousiasme. La *Vestale* obtint le prix décennal de préférence aux *Bardes* de Lesueur. Vint ensuite *Fernand Cortez*, qui mit le sceau à la réputation de Spontini, et fut l'apogée de son talent. Maître de chapelle de l'Empire, et ensuite compositeur de Louis XVIII, qui le pensionnait sur sa cassette, Spontini renonça à ces avantages en 1817, et accepta les offres du roi de Prusse, qui le nomma surintendant de sa musique. Parmi ses divers opéras, *Olympie* (1819) est le dernier qui ait été joué en France; les autres, qu'il composa de 1819 à 1826, n'ont jamais été représentés. Spontini était retiré depuis six mois à Isi, lorsqu'il fut pris d'un refroidissement au sortir de l'église, et mourut le 24 février 1851.

SPRENGEL (Matthieu-Chrétien), né à Rostock le 24 août 1746, mourut le 7 janvier 1803 avec la réputation d'une grande sagacité et d'un rare savoir. Ses ouvrages sont nombreux: *Histoire des principales découvertes géographiques jusqu'à celle du Japon en 1542*, 2^e édition, 1792; Malte-Brun a tiré de cet ouvrage une grande partie des matériaux du premier volume de son *Précis de la Géographie universelle*, en y ajoutant les choses que l'on regrettaient de ne pas y trouver; *Histoire de la Grande-Bretagne et de l'Irlande*, 1783, in-4, s'arrêtant au temps de la grande charte; *Histoire des révolutions des Indes-Orientales de 1756 à 1783, notamment des conquêtes des Anglais dans le Décan et l'Indostan*, 1788, in-8; *Histoire des Marattes, jusqu'à la dernière paix conclue avec l'Angleterre*, 1785, in-8; *Bibliothèque des relations de voyages les plus récentes et les plus importantes*, Weimar, 1800-1801, 7 vol. in-8, cartes et figures: ces deux recueils ne renferment que des traductions d'ouvrages en langues étrangères; *Choix des meilleurs ouvrages sur la statistique, la géographie, pour servir d'éclaircissement à l'ethnographie et à la géographie*, Halle, 1794-1800, 14 vol. in-8, etc. On a encore de lui un grand nombre de *Dissertations* et d'*Analyses* critiques d'ouvrages nouveaux.

SPURZHEIM (Gaspard) naquit à Longueil, près de Trèves, le 31 décembre 1776. Partisan enthousiaste du système du docteur Gall dont il était l'élève, il

s'efforça de le propager. Il s'était rendu en Amérique pour y répandre les doctrines de son maître, lorsqu'il fut atteint du typhus auquel il succomba à Boston le 10 novembre 1832. Il a publié : *Anatomie et physiologie du système nerveux; Recherches sur le système nerveux en général, et sur celui du cerveau en particulier*, 1809; *Système physiologique des docteurs Gall et Spurzheim, fondé sur un examen physiologique et anatomique du système nerveux en général, et de celui du cerveau en particulier*, ainsi qu'une indication des dispositions et manifestations de l'esprit, 1815, in-8; *Examen des objections faites en Angleterre contre les doctrines de Gall et de Spurzheim*, 1817, in-8; *Observations sur les dérangements manifestes de l'esprit*, 1817. (Voyez GALL.)

SQUIRE (Samuel), savant anglais, né en 1714, évêque de Saint-David, au pays de Galles, mort en 1766, a publié plusieurs ouvrages où il y a de l'érudition et du zèle contre l'incrédulité : *Défense de l'Histoire des anciens Hébreux; l'Indifférence inexorable en fait de religion*, 1748, in-12; *Principe de religion*, 1763; *Isis et Osiris*, de Plutarque, en grec et en anglais, Cambridge, 1744, in-8 : le texte grec est fort exact, et la traduction est estimée; *Essai sur la chronologie et la langue des anciens Grecs; Recherches sur la constitution d'Angleterre*.

SSEMA-KOUANG, philosophe chinois, né vers l'an 1018, mort l'an 1086. Son père était ministre de l'empereur Ying-Tsong; il fut lui-même revêtu de cette fonction sous le règne de cet empereur, et il la conserva sous trois de ses successeurs. Dès ses premières années, il avait donné des marques d'une grande intelligence. On raconte qu'un jour, à l'âge de quatre ans, il s'amusa avec d'autres petits enfants à considérer des poissons placés dans un grand vase; un de ses camarades tomba dans le vase et allait se noyer, lorsque SSEMA saisit un cailou et en frappa le vase jusqu'à ce qu'il l'eût brisé et eût ainsi fait écouler toute l'eau. SSEMA-KOUANG a composé une *Histoire de la Chine*, qui commence à l'an 403 de notre ère; c'est le meilleur ouvrage de ce genre que possèdent les Chinois. Il est aussi auteur de plusieurs *Traité de morale*. Voici quelques-unes de ses maximes qui donnent une haute idée de la sagesse de ce philosophe : *Conseille et ne commande pas. — Persuade et ne décide point. — Qu'est-ce que la grandeur suprême? La faculté de faire le bien. — Sois juste avant d'être libéral; sois humain avant d'être juste.* —

L'orgueil peut quelquefois paraître modeste, jamais la vanité. — Le pauvre est l'homme réduit à sa valeur, dépouillé de tout ce qui le déguise. — La bienfaisance manque presque toujours d'adresse, et la reconnaissance, de sincérité. — Les larmes de l'innocence opprimée sont les vapeurs qui forment la foudre. — Il n'y a point d'étincelles à négliger. — Défend-toi de goûter des plaisirs qui coûtent des larmes à ton frère. — Ne demande qu'une fois pour toi, mais ne rougis pas de demander avec importunité pour les autres. — Honore ton père dans un vieillard, et dans un enfant aime ton fils. — La religion est le premier frein de l'homme, la sagesse n'est que le second, etc.

STAAL (Madame de) était fille d'un peintre nommé de Launay, et naquit à Paris en 1693. Son père, que l'art n'avait point mené à la fortune, avait dû quitter la France et s'était réfugié en Angleterre. M^{lle} de Launay était alors encore enfant, et sa mère s'était retirée avec elle dans le couvent de Saint-Sauveur en Normandie, où elle reçut sa première éducation. Elle passa ensuite dans un couvent de Rouen, dont l'abbesse, charmée de son esprit, devint sa protectrice et la prit en affection. A la mort de cette dame, la religieuse qui lui succéda n'eut plus la même bienveillance pour elle, et M^{lle} de Launay vint à Paris dans un autre couvent; elle y vit la duchesse de la Ferté, et sut lui plaire. Cette dame l'emmena à Versailles et la donna à la duchesse du Maine. Lorsque cette princesse fut disgraciée sous la Régence, M^{lle} de Launay fut enfermée à la Bastille, on espérait la forcer à faire quelque dénonciation; mais elle garda le silence et resta fidèle à sa maîtresse. Lorsque la liberté lui eut été rendue, la princesse, par reconnaissance, la maria au chevalier de Staal, lieutenant aux gardes suisses, qui devint par la suite maréchal de camp. Elle est morte en 1750. Après sa mort, on a imprimé ses *Mémoires*, 4 vol. in-12, Londres (Paris), 1755; elle y a consigné des détails curieux et intéressants sur l'époque où elle a vécu.

STACE (P. Papinias Statius), napolitain, vivait du temps de Domitien, qu'il flatta avec autant de lâcheté que de bassesse. Ce poète latin plaisait fort à cet empereur par la facilité qu'il avait de faire des vers sur-le-champ. Il mourut à Naples vers l'an 100 de J.-C. Nous avons de Stace deux poèmes héroïques, dédiés à ce tyran odieux qu'il place dans le ciel, sans doute entre Octave et Néron. C'est la *Thébaïde* en 12 livres; et l'*Achilléide*, dont il n'y a que 2 livres, la mort l'ayant

empêché de la continuer. Ce poète a encore fait 5 livres de mélanges (*Sylvarum*) : c'est un recueil de petites pièces de vers sur différents sujets. On y trouve (l. 5, c. 2) ces beaux vers si souvent cités contre les hommes sinistres qui se plaisent à perpétuer et à nourrir hors de propos d'accablants souvenirs :

Excidit illa dies auro : nec postera credant
Sæcula. Nos cæcæ tæcurnus, et obruta malis
Nocte tegi nostrum patiamur crimina gentis.

Vœu qui néanmoins ne doit pas affaiblir la véracité de l'histoire, obligée de consigner dans ses annales les grands crimes comme les grandes vertus. Les poésies de Stace furent fort estimées de son temps à Rome ; mais le goût avait beaucoup perdu de sa pureté. En cherchant à s'élever, il tombe souvent dans le ton déclamateur ; et à l'égard de ses poèmes héroïques, il a traité son sujet plutôt en historien qu'en poète, sans s'attacher à ce qui fait l'essence de la poésie épique. C'était un homme d'une imagination forte, mais déréglée ; cependant, si nous en croyons Huet, Malherbe admirait la *Thébaïde* avec un transport fougueux, et préférerait Stace à Virgile : ce qui ne donne pas une grande idée de son jugement et de son goût. La première édition de ce poète est celle de Rome, 1475, in-folio. L'abbé Cormilliole a donné une traduction française de la *Thébaïde*, Paris, 1783, 3 vol. in-12.

STACKHOUSE (Thomas), théologien anglais, né en 1680, mort en 1752, se fit un nom par ses écrits contre Tyndal, Collins et Woolston, empiriques de la secte des modernes philosophes. Ses ouvrages les plus estimés sont : *Le Sens littéral de l'Écriture*, 1738, 3 vol. in-8 ; un *Corps complet de théologie*, dont on a aussi une version française ; une *Histoire générale de la Bible*, 1752, 2 vol. in-fol. plusieurs fois réimprimée.

STADIUS (Jean), né à Loënhout, près d'Anvers, en 1527, fut professeur d'histoire à Louvain, et ensuite professeur de mathématiques et d'histoire à Paris, où il mourut en 1579. Joseph Scaliger estimait beaucoup ce savant. On a de lui : des *Ephémérides*, Cologne, 1556 et 1570, in-4 ; *Tabula æquabilis et apparentis motus caelestium corporum*, 1560 ; *Commentaire sur Lucius Florus*, Cologne, 1600. Stadius était versé dans l'astronomie ; mais il paraît avoir été infatué de l'astrologie judiciaire.

STADLER (l'abbé Maximilien), l'un des maîtres les plus distingués de l'ancienne école musicale allemande, naquit au mois d'avril 1748 dans la petite ville de Moelk sur le Danube. L'empereur

Joseph II le fit sortir du couvent où il était entré après avoir terminé ses études, et l'appela à Vienne, où Stadler se fit bientôt remarquer par son talent d'organiste et de compositeur. Ses *Oeuvres musicales* sont en très-grand nombre, et il a publié deux écrits pour la défense du *Requiem* de Mozart, attaqué par Charles-Marie de Weber. Stadler mourut à Vienne le 8 novembre 1833.

STAEL-HOLSTEIN (Anne - Louise-Germaine NECKER, baronne de), née le 22 avril 1766, morte le 14 juillet 1817, était fille unique du fameux Necker, qui, de garçon de comptoir, devint ministre. Sa mère, qui avait reçu une éducation très-soignée, cultiva de bonne heure ses heureuses dispositions, et lui fit même entreprendre des études au-dessus de son sexe et de son âge. Mariée à 20 ans au baron de Staël, gentilhomme suédois, qui résidait à Paris, elle s'adonna entièrement à la littérature, et publia pendant le règne de la Terreur une *Défense de la reine*, qui fit d'autant plus d'honneur à son talent et à son cœur, que, éblouie par les idées de liberté, elle avait adopté les principes de la Révolution. Ses opinions politiques, qui n'étaient pas toujours conformes à celles des différents gouvernements qu'éprouva la France, la forcèrent plusieurs fois de s'éloigner de Paris. Ses principaux ouvrages sont : *Jeanne Gray*, tragédie ; *Richard Cœur-de-Lion*, poème ; *Lettres sur les écrits et le caractère de J.-J. Rousseau*, ouvrage qui eut trois éditions en 1789 : dans un autre temps, on aurait pu s'étonner de voir une jeune femme vanter avec tant d'enthousiasme la *Nouvelle Héloïse*, s'identifier avec l'héroïne du roman, et faire l'apologie des passions les plus dangereuses et des faiblesses les plus coupables ; mais c'était le commencement du règne de la licence ; *De l'Influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*, Paris, 1796, in-8 : ouvrage extrêmement faible, mais digne du premier ; *De la Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, 1800, 2 vol. in-8 : production remplie de jugements opposés et irrésolus, et où les faits les mieux connus sont dénaturés ; *Delphine*, roman en six vol. in-12, qui, outre le danger du genre par lui-même, est rempli de préceptes extrêmement dangereux : on voit dans cet ouvrage que la doctrine secrète de M^{me} de Staël était le fatalisme ; *Corinne, ou l'Italie*, Paris, 1807, 2 vol. in-12, autre roman qui prêche la même doctrine, mais où l'on trouve au moins des détails qui intéressent : c'est une espèce de voyage où M^{me} de Staël

entreprend de juger des productions de l'art, et elle en juge en général fort sensément; on est même étonné du point de vue nouveau et brillant avec lequel elle a vu l'Italie, de la vérité et de l'éclat des tableaux qu'elle trace du climat, des sites, des monuments, des pompes religieuses, des fêtes publiques, des usages de ce pays et de ce peuple, éternels sujets de souvenirs et de curiosité pour le reste du monde; *Réflexions sur le suicide*, publiées à Stockolm en 1812, elle se déclare contre : c'est une sorte d'expiation de ce qu'elle avait dit en faveur de cet acte de démenée furieuse dans son ouvrage sur *l'Influence des passions; De l'Allemagne*, 1814, 3 vol. in-8 : ouvrage plein d'ingénieux sophismes et d'audacieux paradoxes, comme presque tous ses ouvrages; *Considérations sur les principaux événements de la révolution française*, ouvrage posthume, où l'on ne trouve ni la saine philosophie, ni l'impartialité, ni la vérité qui appartiennent à l'histoire. Peu d'écrivains ont tracé le portrait de Bonaparte d'un pinceau plus ferme et plus sévère; mais il lui avait interdit le séjour de Paris, et il opprima la révolution dont elle aimait toujours les principes. M^{me} de Staël n'a jamais su prendre le ton qui lui convenait : dans ses ouvrages philosophiques elle est trop romanesque; dans ses romans, trop philosophe. Si l'on trouve de belles pensées exprimées avec énergie et concision, elles sont malheureusement obscurcies par un style souvent précieux, et des expressions hasardées. Son fils a publié une édition complète de ses *Œuvres*, en 18 vol. in-8, précédée d'une *Notice* sur son caractère et ses écrits.

STAFFORD (Antoine), né vers 1577, dans le comté de Northampton en Angleterre, était d'une famille illustre. Il a publié beaucoup d'ouvrages qui sont estimés dans son pays. Les principaux sont : *Niobé dissoute dans le Nil, ou le Siècle de Niobé noyé dans ses larmes; Méditations et résolutions; La Vie et la Mort de Diogène; L'Orgueil de l'honneur; La Gloire du sexe, ou la Vie de la Vierge Marie; Le Triomphe de l'honneur et de la vertu sur la mort, manifestée dans la vie et la mort de Henri lord Stafford*, in-4.

STAFFORD HOWARD (Guillaume, comte de), second fils du comte d'Arundel, grand-marshal héréditaire d'Angleterre, était chef d'une branche de la maison de Norfolk, et, par sa femme, était héritier de celle de Stafford. Né en 1611, il avait donné des preuves de sa fidélité à Charles I^{er} qui le créa lord, vicomte et baron de Stafford, et à Charles

II qu'il suivit dans l'exil. Ses vertus le faisaient estimer des protestants autant que des catholiques. Le scélérat Oates l'accusa; en 1678, d'être un des chefs d'une conspiration chimérique, dans laquelle il faisait entrer tous les catholiques. Ce malheureux déposa qu'il lui avait vu remettre une commission signée du P. Oliva, général des Jésuites; deux autres témoins jurèrent qu'il avait voulu les engager à tuer le roi. L'infamie des délateurs, l'absurdité des dépositions, la conduite irréprochable, la fidélité de Stafford, et les preuves qu'il apporta pour sa défense, n'empêchèrent pas que les pairs eux-mêmes, à la pluralité de vingt-quatre voix, ne le déclarassent criminel. Son courage ne l'abandonna point: vieux et infirme, il demanda, en partant pour le supplice, qu'on le couvrit d'un manteau : « Je pourrais, dit-il, trembler de froid; mais, grâce au ciel, je ne tremblerai pas de peur. » Il désavoua sur l'échafaud la morale corrompue qu'on attribuait à l'Eglise catholique. « Je meurs, ajouta-t-il, dans l'espérance que l'illusion se dissipera bientôt, et que la force de la vérité obligera tout le monde à faire réparation à mon honneur. — Nous vous croyons, milord, s'écria le peuple touché jusqu'aux larmes; que le ciel vous bénisse, milord! » Il recut, en priant, le coup de la mort en 1680. Voltaire, dont le témoignage ne peut nous être suspect en cette matière, blâme avec raison Charles II de n'avoir osé lui donner sa grâce. « Faiblesse infâme, dit-il, dont son père avait été coupable, et qui perdit son père. Cet exemple prouve que la tyrannie d'un corps est toujours plus impitoyable que celle d'un roi. Il y a mille moyens d'apaiser un prince, il n'y en a point d'adoucir un corps entraîné par les préjugés. Chaque membre, enivré de cette fureur commune, la reçoit et la redouble dans les autres membres, et se porte à l'inhumanité sans crainte, parce que personne ne répond pour le corps entier. » (Voyez sur la mort du comte de Stafford l'excellente *Apologie* des catholiques, par Arnauld.)

STANCARI (François), l'un des premiers prédicants du protestantisme en Pologne, naquit en 1501 à Mantoue. Il commença, comme la plupart de ses confrères, par être un prêtre libertin; ensuite il se maria publiquement, et fut en conséquence chassé d'Italie. Il se retira d'abord en Allemagne, et alla jusqu'en Pologne : l'évêque de Cracovie, ne connaissant pas sa conduite, le chargea d'enseigner l'hébreu; mais Stancari ne

tarda pas à laisser percer ses sentiments hérétiques ; l'évêque le fit alors mettre en prison ; puis, sur les sollicitations de quelques seigneurs, il lui rendit la liberté. Ce sectaire en profita pour faire des prosélytes, et fonda, en 1550, un temple réformé à Pinczovie, où il pût dogmatiser à son aise. Il fut plus tard envoyé à Königsberg pour y enseigner l'hébreu ; et il y soutint une vive discussion contre Osiander. Celui-ci enseignait que Jésus-Christ était notre Médiateur uniquement en qualité de Dieu ; Stancari prétendait que c'était comme homme ; ce fut lui qui fut condamné par divers synodes assemblés à ce sujet. Il essaya, pour cette cause, beaucoup de tracasseries jusqu'à sa mort arrivée le 11 novembre 1574. Il comparait les synodes qui l'ont condamné à ceux qui avaient condamné saint Athanase, et sa personne à celle de ce grand docteur. On a de lui : une *Grammaire hébraïque*, Bâle, 1546 ; une *Exposition de l'Épître de saint Jacques, avec la conciliation de quelques passages de l'Écriture*, Bâle, 1547, in-8 : Bayle remarque que cette conciliation est tirée mot pour mot des *Commentaires* de Bullinger ; *De Trinitate et Mediatore nostro Domino Jesu Christo, adversus Henricum Bullingerum, Petrum martyrem, Joannem Calvinum, et reliquos Tigurinæ ac Genevensis ecclesiæ ministros, Ecclesiæ Dei perturbatores* : c'est celui de ses ouvrages où l'on peut le mieux étudier sa doctrine ; *De Trinitate et unitate Dei, deque incarnatione Domini nostri Jesu Christi contra tritheitas, arianos, eutychianos, macharianos, cerinthianos, ebionitas et photinianos ; Opus novum de reformatione tum doctrinæ christianæ, tum veræ intelligentiæ sacramentorum, cum maturâ consideratione et fundamento Scripturæ sanctæ et consilio SS. PP.*, Bâle, 1547, in-8 ; *De decem captivitatibus Judæorum ; De Sanguine Zachariæ, etc...*

STANDONCH (Jean), docteur de la maison et société de Sorbonne, né à Malines en 1443 d'une famille obscure, alla achever ses études à Paris, et fut fait régent dans le collège de Sainte-Barbe, puis principal du collège de Montaigu. Ce dernier collège reprit son ancien lustre, et il en fut regardé comme le second fondateur. Ayant parlé avec liberté sur la réputation de la reine Jeanne, femme du roi Louis XII (voyez JEANNE DE FRANCE), il fut banni du royaume pour deux ans. Il se retira alors à Cambray, où l'évêque, allant partir pour l'Espagne, le fit son vicaire spécial pour tout le diocèse. Standonch retourna à Paris après

le temps de son exil, et continua de faire fleurir la piété et l'étude dans le collège de Montaigu. Il y établit les clercs nommés les *Frères de la vie commune ou de saint Jérôme* (voyez GÉRARD-LE-GRAND), qui avaient déjà ouvert avec succès plusieurs écoles dans les Pays-Bas. Standonch leur bâtit des maisons à Cambray, Valenciennes, Malines et Louvain. Il dressa des règlements pour ces maisons. Du Boulai (*Histoire de l'Université de Paris*, tom. 6, pag. 948) et l'abbé Ladvocat prétendent que ces règlements fournirent à saint Ignace, qui demeura quelque temps au collège de Montaigu, le plan de sa Compagnie ; mais ceux qui ont quelques connaissances des règlements qui ont été en vigueur au collège de Montaigu, de même que dans les maisons que Standonch a fondées aux Pays-Bas, n'en croient rien. Les constitutions des Jésuites portent tellement l'empreinte du caractère de saint Ignace, qu'on ne peut soupçonner qu'il les ait empruntées d'un autre. Standonch mourut saintement au collège de Montaigu en 1504, après avoir rempli la place de recteur de l'Université, et avoir converti beaucoup de pécheurs par ses sermons.

STANHOPE (Charles, comte de), savant anglais, né en 1753, se livra à l'étude de la mécanique et des mathématiques ; à l'âge de 18 ans, il remporta le prix proposé par l'académie de Stockholm sur la vibration du pendule. C'est lui qui est l'inventeur de la presse typographique qui porte son nom ; il chercha, sans trop y réussir, des moyens nouveaux pour garantir les maisons du feu ; il inventa deux nouvelles machines arithmétiques pour simplifier les opérations les plus compliquées de l'addition et de la soustraction. Il mérite donc des éloges pour ces divers travaux ; nous ne pouvons en dire autant de sa conduite comme homme politique et membre du Parlement. Ayant succédé à son père à la Chambre des lords en 1786, il fut un des défenseurs de la révolution française à la tribune, et il en prit la défense contre Burke, dans ses *Lettres* qui ont été traduites en français. Dans toute circonstance, il se montra le protecteur des révolutionnaires français ; il est mort le 13 septembre 1816.

STANISLAS I^{er} (Leszcynski), roi de Pologne, grand-duc de Lithuanie, duc de Lorraine et de Bar, né à Lissa, dans la Grande-Pologne, le 20 octobre 1677, du grand trésorier de la couronne, fut élu p^{re}nté en 1704, par l'assemblée de Varsovie, auprès de Charles XII, roi de Suède, qui venait de conquérir la Pologne.

Il était alors âgé de 27 ans, palatin de Posen, et général de la Grande-Bretagne. Sa physionomie était heureuse, pleine de hardiesse et de douceur, avec un air de probité et de franchise. Il n'eut pas de peine à s'insinuer dans l'amitié du roi de Suède, qui, en 1705, le fit couronner roi de Pologne à Varsovie. Le nouveau roi suivit Charles II en Saxe, jusqu'en septembre 1707. Ils revinrent alors en Pologne, et y firent la guerre pour chasser entièrement les Moscovites. Le czar fut obligé d'en sortir en 1708; mais le roi de Suède, ayant poussé son ennemi après avoir remporté plusieurs avantages sur lui, fut défait entièrement lui-même au mois de juillet 1709, à la bataille de Pultawa. Stanislas, ne se trouvant pas en sûreté dans la Pologne, où les Moscovites revinrent, et où le roi Auguste reprenait de l'ascendant, fut obligé de se retirer en Suède, puis en Turquie. Les affaires de Charles XII n'ayant pu se rétablir, Stanislas se retira dans le duché de Deux-Ponts et ensuite en Alsace. Il vécut dans l'obscurité jusqu'en 1725, que la princesse Marie, sa fille, épousa Louis XV, roi de France. Après la mort du roi Auguste, en 1733, ce prince se rendit en Pologne, dans l'espoir de remonter sur le trône. Il y eut un parti qui le proclama roi; mais son compétiteur, le prince de Saxe, devenu électeur après la mort du roi son père, soutenu de l'empereur Charles VI et de l'impératrice de Russie, l'emporta sur Stanislas. Ce prince se rendit à Dantzick pour soutenir son élection; mais le grand nombre qui l'avait choisi céda bientôt au petit nombre qui lui était contraire. Dantzick fut pris; Stanislas, obligé de fuir, n'échappa qu'à travers beaucoup de dangers, et à la faveur de plus d'un déguisement, après avoir vu, dans sa propre patrie, sa tête mise à prix par le général des Moscovites. Lorsque la paix se fit, en 1736, il renonça au royaume qu'il avait eu deux fois, mais conserva le titre de roi. Louis XV lui céda la jouissance des duchés de Lorraine et de Bar, qu'il rendit heureux. Stanislas soulagea ses peuples, embellit Nancy et Lunéville par des places publiques et des édifices superbes, fit des établissements utiles, dota de pauvres filles, fonda des collèges, bâtit des hôpitaux; éleva la magnifique maison de la Mission royale, se montra en tout l'ami de la religion et de l'humanité. La Lorraine jouissait de ses bienfaits, lorsqu'un accident hâta sa mort. Le feu prit à sa robe de chambre, et ses plaies lui causèrent une fièvre qui l'enleva au monde le 23 février 1760.

Son corps fut déposé dans la chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours, près Nancy. Sa mort fut un deuil public, et les pleurs de ses sujets sont le plus bel éloge que nous puissions faire. Charles XII disait de lui « qu'il n'avait jamais vu « d'homme si propre à concilier les parties. » Il fut en Lorraine ce qu'il avait été dans sa patrie, doux, affable, compatissant, parlant avec ses sujets comme avec ses égaux, partageant leurs peines et les consolant en père tendre. On lui donna d'une commune voix le titre de *Stanislas-le-Bienfaisant*. Les revenus de ce prince étaient modiques; cependant, lorsqu'on voulait apprécier ce qu'il faisait, on le croyait le plus riche potentat de l'Europe. Stanislas avait beaucoup d'esprit et de lumières, il protégeait les sciences et les arts. S'il avait été un simple particulier, il se serait distingué par son talent pour la mécanique. Nous avons de lui divers ouvrages de philosophie, de politique et de morale, imprimés d'une manière élégante : *Oeuvres du Philosophe bienfaisant*, 1765, en 4 vol. in-8. Un attachement sincère et éclairé à la religion, beaucoup de zèle contre les erreurs modernes, une aversion décidée contre ce que le délire du 18^e siècle appelait *philosophie*, le véritable amour des hommes, le désir de les voir heureux, la sagesse des principes, la grandeur des vues, les leçons courageuses données aux princes, rendent cette collection précieuse.

STANISLAS-AUGUSTE (Poniatowski), dernier roi de Pologne, était fils du comte Stanislas, Castellan de Cracovie, qui descendait des comtes de Guastalla et de la princesse Constance Czartorinska, de la famille des Jagellons, grands-ducs de Lithuanie. Catherine II, à qui il avait plu dans un voyage qu'il fit à St-Petersbourg, usa de toute sa prépondérance pour le faire élire roi de Pologne en 1764, et elle y parvint malgré les obstacles nombreux qu'elle eut à surmonter de la part des autres puissances. Il fut couronné le 26 novembre, et se conduisit avec beaucoup de prudence et de modération, accueillant même ceux qui s'étaient opposés à son élection. Cette conduite disposa les esprits en sa faveur; mais des troubles religieux, excités par Catherine elle-même pour trouver un motif de s'emparer de ses Etats, faillirent lui faire perdre le trône et la vie. Il fut enlevé dans sa propre capitale par des conjurés qui, heureusement pour lui, s'égarèrent dans leur route, et le laissèrent blessé et hors d'état de le suivre plus longtemps, crai-

geant d'être arrêtés eux-mêmes par les troupes qui étaient à leur poursuite. Catherine, profitant des discussions de Polonais, fit, en 1772, de concert avec l'Autriche et la Prusse, un premier partage de la Pologne. Stanislas conserva assez tranquillement ce qu'on lui avait laissé, jusqu'en 1788 que de nouveaux troubles s'élevèrent, et que les Polonais formèrent le projet de secouer le joug des Russes qui occupaient une grande partie de leur pays. Stanislas, trompé par la politique astucieuse de Catherine, hésita quelque temps sur le parti qu'il avait à prendre; mais il ne put résister au vœu de ses sujets, il accéda à la confédération de Targowitz. Tous les efforts des Polonais furent inutiles. Le faubourg de Prague, qui était leur dernier retranchement, fut pris d'assaut par le célèbre Souvarow, et ses défenseurs passés au fil de l'épée. Le second partage de la Pologne eut lieu en 1793. Stanislas fut relégué à Grodno, où il vécut d'une modique pension des trois puissances qui s'étaient partagé son royaume, jusqu'au moment où Paul I^{er} le fit assister à son couronnement, et lui donna pour logement le palais de marbre de Saint-Petersbourg, où il est mort le 1^{er} août 1796. Ce prince avait des vertus privées, mais il ne possédait pas le talent de commander à des hommes et surtout de les défendre.

STANLEY (Thomas) naquit à Cumberlow en Herefordshire, vers 1627, et se rendit habile dans les belles-lettres et dans la philosophie. Après avoir fait divers voyages en France, en Italie et en Espagne, il se retira à Londres, où il mourut en 1678. Ses principaux ouvrages sont : une belle édition d'*Eschyle*, avec la traduction et des notes, 1663, in-fol.; *L'Histoire de la philosophie*, en anglais, 1655-1662, 3 vol. in-fol., souvent réimprimée. Cette histoire a été traduite en partie en latin par Le Clerc et tout entière par Godefroi Olearius, Lipsick, 1712, in-4. On y désirerait plus de profondeur dans les analyses, plus de précision dans le style, et quelquefois des jugements plus vrais.

STAPFER (Philippe-Albert), littérateur et diplomate, né en 1776 à Berne, mort à Paris en 1840, fut un des rédacteurs des *Archives littéraires*, et, plus tard, de la *Revue encyclopédique*; il a encore traduit de l'allemand le *Faust* de Goëthe, et a publié quelques opuscules.

STAPHYLÉ (Frédéric), natif d'Osnabruck, fut professeur de langue grecque à Breslau; et de théologie à Königsberg. Il se réunit à l'Eglise romaine

en 1553, et fut fait conseiller de l'empereur et du duc de Bavière. Il mourut en bon catholique à Ingolstadt, le 5 mars 1564, après avoir publié quelques ouvrages excellents, entre autres : *De dissidiis hæreticorum*, qui a été traduit par Stapleton et imprimé à Amvers, 1566, in-12; *Apologia de germano Scripturæ sacræ intellectu*, etc. L'archevêque de Saltzbourg avait été chargé de lui remettre, de la part du Pape, le bonnet doctoral de couleur rouge, envoyé de Rome, et de le déclarer docteur en théologie et en droit pontifical. (Voyez les *Annales de l'Université d'Ingolstadt*, tome 1^{er}.)

STAPLETON (Thomas), controversiste catholique anglais, d'une ancienne famille du comté de Sussex, naquit à Henfield en 1535, et fut chanoine de Chichester. Les cruautés inouïes que l'on exerçait contre les catholiques dans sa patrie l'obligèrent de se retirer en Flandre. Il enseigna l'Ecriture-Sainte à Douai, et fut pourvu d'un canonicat. Dégoûté du monde, il se fit jésuite; mais sa faible santé l'obligea de quitter cet Ordre. De retour à Douai, il obtint un canonicat en 1590, et succéda à Michel Baïus dans la chaire d'Ecriture-Sainte à Louvain. Philippe II le nomma au doyenné d'Hilvarenbeeck. Ces emplois et ces bénéfices le mirent en état de faire de grandes largesses à ses compatriotes exilés pour cause de religion. Clément VIII, qui prenait plaisir à entendre la lecture des ouvrages de Stapleton pendant ses repas, désira de l'avoir à Rome; mais ses infirmités habituelles et son âge déjà avancé ne lui permirent point de se rendre au vœu du Pape. Il mourut à Louvain le 3 octobre 1598. Stapleton, d'un caractère doux et aimable, avait la piété en partage; il possédait très-bien les belles-lettres, était versé dans le grec et l'hébreu, la théologie et l'histoire. Les hérétiques, qu'il confondit dans ses écrits, ont rendu hommage à son savoir, et le cardinal Du Perron le met à la tête de tous les controversistes. Il faut avouer cependant que Bellarmin le surpasse dans la science de l'Ecriture, dans la lecture des Pères et dans les connaissances historiques, et que Du Perron les surpassa tous deux dans l'exactitude à discerner ce qui est de foi d'avec ce qui n'est que d'opinion. Ses ouvrages ont été recueillis et imprimés à Paris, 1620, 4 in-fol.; les plus remarquables sont : ses *Ecrits polémiques*; les *Vies* de saint Thomas, apôtre, de saint Thomas de Cantorbéry, et de Thomas Morus, données sous le titre de *Tres Thomæ*, Douai, 1688, in-12. On trouve dans le même volume l'*Eloge*

funèbre d'Arnold de Ganthois, abbé de Marchiennes; *Apologie de Philippe II* contre les calomnies d'Elisabeth, reine d'Angleterre : on voit à la tête de cette collection sa *Vie*, par Henri Holland.

STARCK (Jean-Auguste), célèbre théologien et prédicateur allemand, né à Schwerin le 29 octobre 1741, mort à Mitau en mars 1816. On a de lui : *Histoire de l'Eglise chrétienne*, Berlin, 1779, 3 vol. ; *Pensées et considérations franches sur le christianisme*, Berlin, 1780; *Essai d'une histoire sur l'arianisme*, Berlin, 1780, 2 vol. ; *Histoire du baptême des anabaptistes*, Dessau, 1789 ; *Triomphe de la philosophie dans le dix-huitième siècle*, Francfort, 1803; *Le Banquet de Théodule, ou Entretiens philosophiques sur la réunion des différentes communions chrétiennes*, gros vol. in-8. Ces deux derniers ouvrages ont attiré à Starck beaucoup d'ennemis, tant parmi les protestants que parmi les incrédules : il reproche aux premiers leur *indifférentisme*, qui a réduit l'ancienne religion protestante au pur déisme. Il se montre favorable au catholicisme, dont il semble avoir voulu faire l'apologie.

STATIRA, fille de Darius Codoman, fut prise avec sa mère par Alexandre-le-Grand, après la bataille d'Issus, l'an 332 avant J.-C. Ce prince qui l'avait refusée, lorsque Darius la lui offrit pour gage de la paix, l'épousa lorsqu'elle fut son esclave. Les noces furent célébrées après qu'Alexandre fut de retour des Indes ; et ce fut comme une espèce de triomphe. Il y eut 9,000 personnes de cette fête, à chacune desquelles ce conquérant donna une bouteille d'or pour sacrifier aux dieux. Statira n'eut point d'enfants : Roxane lui ôta la vie après la mort d'Alexandre, l'an 323 avant J.-C. — La femme de Darius s'appelait aussi *Statira*. Elle était enceinte, lorsqu'elle fut faite prisonnière. Ses malheurs lui ayant occasionné une fausse couche, elle mourut quelque temps après, et fut enterrée magnifiquement par les soins d'Alexandre, qui l'avait traitée avec beaucoup de respect.

STAURACE, fils de Nicéphore I^{er}, empereur d'Orient, avait tous les vices de son père, et une figure qui annonçait ces vices : il était hideux. Il fut associé à l'empire, en décembre 803. S'étant trouvé à la bataille que son père perdit contre les Bulgares en 811, il y fut dangereusement blessé. Dès qu'il fut guéri, il se rendit à Constantinople pour prendre possession du trône impérial ; mais le peuple de cette ville l'avait donné à Michel Rhangabe, son beau-frère. Con-

traint de lui céder le sceptre, il se retira dans un monastère, où il mourut au commencement de l'année 812. La cruauté et la tyrannie de Nicéphore ne contribuèrent pas peu à faire perdre l'empire à son fils.

STEELE (Richard), littérateur, né en 1671, suivant Nathan Drake, ou vers 1675, suivant Chalmers, à Dublin en Irlande, de parents anglais, passa de bonne heure à Londres pour y faire ses études, et eut pour condisciple le célèbre Addison, avec qui il contracta une amitié qui dura autant que leur vie. Il entra, malgré sa famille, comme simple soldat dans les gardes à cheval ; mais ayant dédié au lord Cutts son *Héros chrétien*, cette attention lui valut le grade de capitaine dans un régiment de fusiliers. Il quitta la carrière des armes, pour s'adonner entièrement à la littérature. En 1701 il donna les *Funérailles, ou le Chagrin et la Mode* : c'est la première de ses comédies qui ait eu du succès. Deux ans après, une deuxième pièce de Steele fut aussi très-bien accueillie ; mais une troisième ayant été sifflée, l'auteur se dégoûta du théâtre et se mit à publier le *Babillard (The Tatler)*. Il eut beaucoup de part aux écrits périodiques d'Addison. Ils donnèrent ensemble le *Spectateur*, Londres, 1733, 8 vol. in-12 ; traduit en français, 9 vol in-12, ou 3 in-4 ; puis le *Mentor*, Londres, 1734, 2 vol. in-12. Steele, étant devenu paralytique, se retira dans une de ses terres près de Carmarthen, où il mourut en 1729. C'était un philosophe chrétien, qui ne faisait nul cas des talents, s'ils n'étaient appuyés sur la vertu. On a de lui un grand nombre d'*Ecrits politiques*, la *Bibliothèque des Dames*, traduite en français, en 2 vol. in-12 ; le *Tatler (le Babillard)*, 1731 ; 4 vol. in-12, Londres ; l'*Anglais*, écrits périodiques ; *Histoire ecclésiastique de Rome*, pendant les dernières années. 1715, 4 vol. in-8.

STEFANUCCI (Horace), jésuite, né à Anagni en 1706, professa avec le plus grand succès le droit canon au collège Germanique, et fut théologien et confesseur du cardinal Jean-François Albani et du cardinal duc d'York ; ce dernier le chargea de la rédaction des actes du synode qu'il avait tenu en 1763 à Frascati, dont il était évêque. Lors de la suppression des Jésuites, le P. Stefanucci fut arrêté avec le P. Ricci, et renfermé au château Saint-Ange, où il mourut le 3 février 1775, pendant la vacance du siège pontifical. Ce jésuite est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Synodus Tusculana, celebrata*

anno 1763, cum Appendice, Rome, 1764, 2 vol. grand in-4. On peut regarder cet ouvrage comme un abrégé de théologie morale, dogmatique et canonique, enrichi de tout ce qui peut le mieux contribuer à l'instruction des ecclésiastiques; *De Appellationibus ad sedem apostolicam dissertatio*, Rome, 1768.

STEINGEL (Charles), bénédictin allemand du 17^e siècle s'est fait connaître par une *Histoire de son Ordre en Allemagne*, 1619 et 1638, 2 vol. in-fol., et par quelques ouvrages de piété. Parmi ces derniers, on distingue la *Vie de saint Joseph*, 1616, Munich, in-8. Ce petit ouvrage est assez recherché pour les singularités qu'il renferme, et pour les jolies figures dont il est orné.

STELLA (Jean) est connu par les *Vies des souverains Pontifes* qu'il a données au public. Cet ouvrage, digne de grands éloges, fut imprimé à Bâle par Michel Furter, l'an 1507. Il commence à saint Pierre et finit au commencement du règne de Jules II.

STELLART (Prosper), né à Tournay vers 1586, se fit augustin, fut prieur, visiteur de la province belgique, fit un voyage en France et en Espagne, se rendit à Rome pour les affaires de son Ordre, et mourut à Gaëte, dans le royaume de Naples, le 10 août 1626. Il avait de la littérature, mais peu de critique. Ses principaux ouvrages sont : *De coronis et tonsuris Paganorum, Judæorum, Christianorum, etc.*, Douai, 1625; il y a beaucoup de savoir, mais souvent étranger à son sujet; *Rutilii Benzonii Romani dissertationes et commentaria in Magnificat, etc.*, Douai, 1625, in-folio; *Fundamina et regula omnium Ordinum monasticorum et militarium*, Douai, 1626, in-4; *Annales monastici*, Douai, 1627, in-4. Il ne va que jusqu'à l'an 600. Il y a beaucoup de faits apocryphes.

STÉNON II, administrateur du royaume de Suède, succéda, en 1513, à son père, chargé de la même fonction. Il observa d'abord les lois de l'Etat; mais, écoutant ensuite l'ambition, il voulut régner en monarque absolu. La Suède se divisa en plusieurs factions, qui se réunirent toutes pour appeler les Danois à leur secours. Christiern II, roi de Danemark, leva une puissante armée, et assiégea Stockholm, capitale du pays. Sténon partit aussitôt et fit lever le siège. Après quelques combats, les deux princes finirent la guerre; quelque temps après, Christiern repassa en Suède avec une armée considérable, composée de toutes sortes de nations. Sténon s'avança pour le combattre; mais un de ses confi-

dents l'ayant trahi, il fut obligé de se retirer à la hâte, après avoir reçu dans le combat une blessure à laquelle il ne survécut que trois jours, l'an 1519. Après sa mort, Christiern se rendit maître de la Suède.

STÉNON (Nicolas), né à Copenhague en 1638, d'un luthérien qui était orfèvre de Christiern IV, roi de Danemark, étudia la médecine sous le savant Bartholin, qui le regarda comme un de ses meilleurs élèves. Pour se perfectionner, il voyagea en Allemagne, en France, en Hollande et en Italie. Ferdinand II, grand-duc de Toscane, instruit de son mérite, le fit son médecin, et lui donna une pension. Sténon, qui avait été ébranlé à Paris par l'éloquence victorieuse du grand Bossuet, abjura l'hérésie luthérienne en 1669. Le roi Christiern V crut le fixer dans ses Etats, en le nommant professeur d'anatomie à Copenhague, avec la liberté de faire les exercices de la religion catholique. Mais son changement lui ayant attiré des désagréments dans sa patrie, il retourna à Florence, et continua l'éducation du jeune prince, fils de Cosme III, dont il avait été chargé. En 1677 il embrassa l'état ecclésiastique. Innocent XII le sacra évêque de Titiopolis en Grèce. Jean-Frédéric, duc d'Hanovre, prince de Brunswick, ayant abjuré le luthéranisme, appela auprès de lui Sténon, auquel le Pape donna le titre de *vicairé apostolique dans tout le Nord*. Le savant médecin était devenu un zélé missionnaire. Munster, l'électorat de Hanovre, le daché de Mecklenbourg furent le théâtre de son zèle et de ses succès. Ce prélat mourut à Schwerin, en 1686, à 48 ans. Son corps fut transporté à Florence, où on l'enterra dans le tombeau des grands-ducs. Sténon a enrichi l'anatomie de plusieurs découvertes très-importantes, consignées dans *Observationes anatomicae, quibus varia oris, oculorum et narium vasa describuntur, novique salivæ, lacrymarum et muci fontes deteguntur*, Leyde, 1682, in-12. On a encore de lui : *Observationum anatomicarum de musculis et glandulis specimen, cum epistolis de anatomia raje et vitilli in intestino pulli transitu*, Copenhague, 1654, in-4; Amsterdam, 1664, in-12; *De solido intra solidum naturaliter contento dissertationis prodromus*, Florence, 1669, in-4, Leyde, 1672, in-12; *Elementorum mythologiae specimen*, Florence, 1667, in-4; Copenhague, 1669 et 1689, in-8; *Discours sur l'anatomie du cerveau*, Paris, 1669; et en latin, à Leyde, 1671, in-12. On le trouve aussi dans l'*Exposition anatomique* de Winslow, son petit-neveu, t. 4, p. 204.

STEPHENSON (Georges), célèbre ingénieur anglais, naquit en 1781 à Wylam près de Newcastle, de parents pauvres. Il fut obligé, dès son enfance, de travailler comme manœuvre aux mines de charbon; mais à l'âge de 18 ans, son talent pour la mécanique se fit remarquer, et de simple ouvrier qu'il était, il devint ingénieur de la houillère de Killingworth; il inventa la lampe de sûreté qui rend de si grands services, en empêchant, ou du moins en rendant beaucoup plus rares les explosions dans les mines : découverte qui préserva la vie d'un grand nombre d'ouvriers. En 1824, il se fit constructeur de machines à vapeur, et c'est de son atelier que sortit la première locomotive qui a fonctionné sur le chemin de fer. Il perfectionna son invention en fabriquant la célèbre machine destinée au chemin de fer de Liverpool à Manchester, et qu'on appela le *Rocket*, c'est-à-dire fusée volante, ainsi nommée à cause de la rapidité de sa course. Stephenson s'est acquis par son talent une grande fortune et une grande réputation; il est mort le 12 août 1848, à 67 ans.

STERNE (Laurent), curé et prédicateur anglais, né à Clonmel en Irlande, l'an 1713, eut l'esprit bouffon et frondeur de Rabelais. Il excitait le rire, non seulement par ses plaisanteries, mais par une figure singulière, et une façon de s'habiller plus singulière encore que sa figure. Malgré le revenu de ses bénéfices et le produit de ses ouvrages, dont la seconde édition lui valut 24,000 livres, il mourut très-pauvre en 1768, à Londres. Son goût pour la dépense était extrême, et sa succession ne produisit à sa femme et à sa fille que des dettes. Ses ouvrages, traduits en français par Fresnais, de Bonnai et Salaville ont été publiés par Bastien, 1803, 6 vol. in-8. On avait déjà donné en français : *Voyage sentimental*, in-12, plein de frivolités, de sentiments romanesques, mous et lâches, noyés dans le plus ennuyant verbiage; et le second, *La Vie et les opinions de Tristram Shandy*, 4 vol. in-12. C'est une bouffonnerie continuelle dans le goût de Scarron.

STESICHORE, poète grec d'Himère, ville de Sicile, né vers 556 avant J.-C., fut, dit-on, ainsi surnommé, parce qu'il arrêta et fixa la manière de la danse au son des instruments ou du chœur sur le théâtre. Il se distingua dans la poésie lyrique, chanta, au rapport de Quintilien, les exploits des héros, et soutint la noblesse et l'élévation du poème épique. Horace le loue d'avoir eu un style plein et majestueux : *Stesichori graves camena*.

Il est l'inventeur de l'apologue ingénieur, *l'Homme et le Cheval*, qu'Horace, Phédre et La Fontaine ont si bien versifié. Il le composa pour détourner ses compatriotes de l'alliance avec Phalaris, et il réussit. On lui attribue l'invention de *l'Epithalame*, ou *chant nuptial*. Ses ouvrages ne sont venus à nous que par fragments.

STÉVART (Pierre), natif de Liège, enseigna la théologie à Ingolstadt, et y fut fait curé; emploi qu'il remplit très-longtemps avec beaucoup de zèle. Il devint ensuite chanoine de l'église de Liège, et grand-vicaire. Foppens, dans la *Biblioth. belgica*, et les lexicographes se trompent sur l'année de la mort et l'âge de Stéuart. Il est prouvé par le monument sépulcral qui est dans l'église de Sainte-Walburge (couvent de religieuses, et paroisse en même temps dont il est le fondateur), qu'il est mort le 27 avril 1624, à 77 ans. On a de lui : *Commentaires sur plusieurs Epîtres de saint Paul*; *Apolo-gie des Jésuites*, contre Lyserus; une *Edition* des quatre livres de Manuel Calcas, contre les erreurs des Grecs, avec des notes; *Recueil* de dix-sept auteurs tant grecs que latins, qui fait le 7^e tome des *Antiquæ lectiones* de Canisius; *Manière de louer Dieu par les Psaumes*.

STEVENS (Corneille) naquit le 26 décembre 1747, à Wavre, diocèse de Namur. Après avoir fait ses études à Wavre et à Louvain, il fut reçu licencié en théologie le 19 mai 1774, et ordonné prêtre le 28 du même mois. En 1783, il quitta Louvain et devint chanoine gradué de la cathédrale de Namur, puis, l'année suivante, examinateur synodal. Appelé à Malines par le cardinal de Franckenberg, et admis dans son conseil pour l'examen des professeurs du grand séminaire, l'abbé Stevens se prononça, en 1797, contre la déclaration de la souveraineté du peuple qu'on voulait exiger des ecclésiastiques belges, et contre le serment de haine à la royauté et à l'anarchie, qui fut demandé quelque temps après. Obligé de se cacher à cette époque pour échapper aux poursuites dont il était l'objet, il est demeuré dans la retraite qu'il s'était choisie jusqu'en février 1814. Cependant, en 1794, on le nomma vicaire-général de Namur; il administra ce diocèse au nom de l'archevêque de Cambrai qui en était métropolitain, et du souverain pontife Pie VI dont il tenait ses pouvoirs. En 1800, 1801 et 1802, il a publié, en cette qualité, plusieurs Lettres pastorales, dans lesquelles il recommandait aux fidèles la fuite des plaisirs, les prémunissait contre la lec-

ture des mauvais journaux, et exhortait les ecclésiastiques assermentés à se rétracter, défendant d'ailleurs de rien publier pour ou contre le serment et de traiter ces questions en chaire ou dans les catéchismes. Sa Lettre pastorale du 20 janvier 1801 est pleine de sages avis au clergé sur l'oraison, sur le bréviaire, sur la célébration de la messe, etc. En 1802, le Concordat ayant été publié et exécuté, Stevens résigna ses pouvoirs entre les mains du nouvel évêque, Mgr Bexon. C'est à tort qu'on lui a reproché de s'être opposé à cet acte de la suprématie pontificale, il en reconnut au contraire la validité et la légitimité; mais il ne consentit jamais à admettre les articles organiques. Ce fut à cette époque qu'il s'éleva à son sujet un schisme véritable, auquel d'ailleurs il ne prit aucune part. Quelques fidèles du diocèse de Namur, ayant à leur tête deux religieux et un prêtre séculier, refusèrent de se soumettre à la nouvelle administration. Stevens, dont ils s'obstinaient à reconnaître la juridiction, les blâma énergiquement, et s'efforça de les ramener; mais il ne put y réussir, et ils persistèrent dans leur opposition. On a cependant, par l'effet d'une fâcheuse méprise, appelé ces schismatiques *stevensistes*, et ce fut là une des causes des jugements inexacts portés sur Stevens. Depuis 1802 jusqu'à la chute de l'empire, l'abbé Stevens fut dans un état constant d'opposition contre le gouvernement impérial, et ses écrits, imprimés clandestinement et répandus en Belgique, contribuèrent à y exciter un profond mécontentement. Aussi la police aurait voulu s'emparer de sa personne, sa tête même fut mise à prix pour trente mille francs; mais il échappa à toutes les recherches. Il attaqua successivement le serment de la Légion-d'Honneur, qu'il considérait comme illicite, quoique plusieurs prélats l'eussent prêté; le Catéchisme de l'Empire, qui était à peu près celui de Bossuet, mais avec quelques omissions; un décret du 18 février 1809 sur les religieuses hospitalières, dont les dispositions avaient porté le trouble dans ces pieux établissements en défendant le vœu de pauvreté et celui de chasteté au-delà de cinq ans; les décrets de 1809 qui établirent l'Université, dont l'institution lui parut dès lors dangereuse pour la religion. Enfin, lorsqu'après la bulle d'excommunication on hésita en Belgique à continuer les prières pour l'empereur, il déclara, dans une lettre du 6 novembre 1809, qu'il ne comprenait pas comment un curé chantant ces prières pouvait être tranquille devant Dieu et devant l'Eglise.

Ainsi l'opposition de Stevens s'étendait à tout, et on doit reconnaître que, si ses intentions furent bonnes, il s'est souvent trompé; ses écrits ont fait en réalité du mal et peu de bien à la cause qu'il voulait servir. Les attaques trop violentes de l'auteur contre quelques évêques devaient d'ailleurs diminuer le respect dû à l'épiscopat, et affaiblir les liens qui unissent le clergé à ses chefs. En 1814, il sortit de sa retraite; il avait vécu à Fleurus depuis 1802, disant la messe les dimanches et fêtes dans sa *caverne*. Sa première visite fut à l'église, où il célébra publiquement la messe avec l'agrément du curé. Peu après il alla résider à Wavre où sa régularité le rendit un objet d'édification. Le dimanche, il allait faire une instruction hors la ville; il ne prit point de fonctions, et continua à mener jusqu'à la fin cette vie simple et modeste. Dans ses quatre dernières années, il pouvait à peine quitter le lit et éprouvait les plus vives souffrances. Dépouillé de tout, il ne vivait que des dons des personnes charitables. Stevens a applaudi à l'opposition ferme et courageuse des évêques belges contre les projets anticatholiques de Guillaume; mais il s'est abstenu de publier aucun écrit. Il avait toujours professé le plus grand dévouement pour le Saint-Siège. Lorsqu'il sentit sa fin approcher, il fit son testament pour protester de nouveau de son attachement et de son obéissance au Souverain-Pontife, déclarant lui soumettre tous ses écrits et vouloir corriger ou révoquer tout ce qu'il croirait devoir l'être. En même temps, il demanda humblement pardon à tous ceux qu'il avait pu offenser dans le cours de la polémique ardente qu'il avait soutenue. C'est dans ces sentiments qu'il est mort le 3 septembre 1828.

STEWART (Dugald) naquit à Edimbourg le 22 novembre 1753, de Matthieu Stewart, mathématicien distingué. Il se livra de bonne heure à l'étude des sciences exactes, dans laquelle il fit de grands progrès, et à l'âge de 21 ans il fut jugé digne de succéder à son père dans la chaire de mathématiques de l'Université d'Edimbourg. Quelques années après, il suppléa momentanément le docteur Ferguson, et en 1785 il fut nommé professeur de philosophie à sa place. Actif et laborieux, il sut joindre aux travaux de l'enseignement la composition d'un grand nombre d'écrits qui ont eu un grand succès. Il est mort le 14 juin 1828. Dugald Stewart a été l'un des plus savants et des plus habiles interprètes de l'école écossaise. Disciple de Reid, de Smidt et de Ferguson, il a rempli des lacunes

importantes que ses maîtres avaient laissées dans leur enseignement. Il a sur-tout rendu service à la science par les études psychologiques auxquelles il s'est livré avec une rare pénétration d'esprit. On sait que le principal mérite de la philosophie écossaise, introduite en France par Royer-Collard, et soutenue plus tard par Jouffroy, est d'avoir appliqué la méthode expérimentale ou d'observation à l'étude de l'âme, et d'en avoir analysé souvent avec bonheur les divers phénomènes. Dugald Stewart a laissé les ouvrages suivants : *Essais philosophiques*, Edimbourg, 1818, in-8 : il y combat le système de Lock et de ses disciples ; *Philosophie de l'esprit humain*, Edimbourg, 1792, 1813 et 1828, 3 vol. in-8 ; *Éléments de philosophie morale*, Edimbourg, 1793, in-8 ; *Histoire abrégée des sciences métaphysique, morale et politique depuis la renaissance des lettres*, 3 vol. in-8 ; *Dissertation sur les progrès de la philosophie métaphysique morale et politique depuis la naissance des lettres*, 3 vol. in-8 ; *Dissertation sur les progrès de la philosophie métaphysique et morale* ; *Essais sur les vies et les écrits des docteurs Robertson et Reid*, 1796, in-8.

STEYAERT (Martin), docteur de Louvain et savant controversiste du 17^e siècle, naquit le 16 avril 1647 à Somergheem, dans le diocèse de Gand. Ayant été député à Rome, en 1677, par la Faculté dont il était membre, il gagna, par son savoir, l'estime d'Innocent XI et des cardinaux ; il en profita pour faire condamner soixante-trois propositions extraites de divers auteurs et contenant une morale relâchée. Il revint à Louvain en 1682, et fut honoré de plusieurs fonctions importantes ; il fut recteur de l'Université de Louvain, président du collège de Baïus, puis du grand collège, censeur des livres, chanoine et doyen de Saint-Pierre, professeur royal en théologie, vicaire apostolique de Bois-le-Duc, official de Louvain et conservateur des privilèges de l'Université. Steyaert n'était pas moins ennemi des doctrines trop sévères qui rétrécissent la porte du ciel, que de la morale relâchée qui l'élargit indûment. Il eut des disputes avec Arnaud, Quesnel et autres docteurs jansénistes qui, ne pouvant avoir raison contre lui, le calomnièrent et employèrent toute sorte de moyens indignes pour lui enlever sa réputation. *A quibus*, dit Foppens, *indecora pulvere sordidis promore omnium veterum hæreticorum convictorum, calumniarum, aliarumque hujusce modi atræ bilis sputamentorum plaustris obrutus fuit*. Steyaert était

d'une charité exemplaire, il donnait tous ses revenus aux pauvres et il les instituait ses héritiers ; il est mort le 17 avril 1701. Ses *Œuvres* ont été publiées en 6 vol. in-8. Louvain, 1703.

STILICON, STILICO, ou STILICHÉ (Flavius), Vandale, général de l'empereur Théodose-le-Grand, et ministre tout-puissant sous le faible Honorius, épousa Serène, nièce de Théodose et fille de son frère. Quelque temps après, Théodose ayant déclaré ses fils empereurs, Arcadius d'Orient, et Honorius d'Occident, donna Rufin pour tuteur au premier, et Stilicon au second. Tout prospéra d'abord entre ses mains. Vers l'an 402, il défit les Goths dans la Ligurie. Alaric, qui ravageait depuis longtemps la Thrace, la Grèce et les provinces de l'Illyrie, sans trouver aucune résistance, fut contraint de fuir ; mais Stilicon priva l'empire du fruit de la victoire. Dans la crainte que son crédit ne diminuât après la paix, il fit un traité secret avec Alaric, et le laissa échapper. Ce ne fut pas son seul crime : il forma le dessein de détrôner Honorius, et de faire proclamer empereur son fils Eucher. Il envoya secrètement solliciter les Vandales, les Suèves, les Alains, de prendre les armes, et leur promit de seconder leurs efforts. L'empereur Honorius ouvrit enfin les yeux, et fut secouru par les troupes. Les soldats, instruits des intrigues secrètes que Stilicon avait entretenues avec les Barbares, pour mettre son fils sur le trône, entrèrent en fureur contre lui, massacrèrent tous ses amis, et le cherchèrent pour l'immoler à leur vengeance. A cette nouvelle, Stilicon se sauva à Ravenne ; mais Honorius, l'ayant pour-suivi, lui fit trancher la tête, l'an 408. Son fils Eucher et Serène, sa femme, furent étranglés quelque temps après. Voltaire a prétendu qu'il était innocent. Stilicon réprima, dit-on, l'idolâtrie qui avait relevé la tête sous l'usurpateur Eugène ; mais il flotta toute la vie entre deux cultes, le paganisme et le christianisme. Il est certain qu'il fit élever son fils Eucher dans les maximes du premier. Claudien a fait l'*Eloge* de Stilicon, *De Laudibus Stiliconis*. Nous avons une *Tragédie* qui porte le nom de ce général, par Thomas Corneille.

STILLINGFLEET (Edouard), théologien anglais, naquit en 1635 à Cranbourn, dans le comté de Dorset. L'évêque de Londres le fit curé de la paroisse de Saint-André, et peu après le roi Charles II le choisit pour un de ses aumôniers. Son mérite le fit élever à l'évêché de Worcester, et le roi Guillaume III le char-

gea de revoir la liturgie anglicane. Ses ouvrages ont été imprimés en 6 vol. in-folio. On estime surtout ses *Origines britannicæ*; ses *Ecrits* contre Locke, qui avait avancé qu'on ne pouvait prouver l'immortalité de l'âme que par l'Écriture. On a une traduction française du traité intitulé : *Si un protestant, laissant la religion protestante pour embrasser celle de Rome, peut se sauver dans la communion romaine?* dans lequel il soutient l'affirmative, comme les autres docteurs protestants, consultés par Henri IV, par Elisabeth de Wolfenbützel, etc. Ce théologien mourut à Westminster, en 1699, dans la 64^e année de son âge.

STILPON, philosophe de Mégare, vers l'an 306 avant J.-C., s'insinua adroitement dans l'esprit de ses élèves, que les jeunes philosophes quittaient leurs maîtres pour le venir entendre. On dit que, reprochant un jour à la courtisane Glycère qu'elle corrompait la jeunesse : *Qu'importe, lui répondit-elle, par qui elle soit corrompue, ou par une courtisane ou par un sophiste!* faisant allusion non seulement aux paralogismes et aux erreurs des philosophes, mais encore à un vice monstrueux que saint Paul (Rom. 1.) leur reproche à tous en général, et que divers historiens nous apprennent de chacun d'eux en particulier. La vanité faisait aussi une bonne partie de la philosophie de Stilpon. Démétrius Poliorcète, roi de Macédoine, ayant pris Mégare, lui demanda s'il n'avait rien perdu dans la prise de la ville? Non, répondit Stilpon, *car la guerre ne saurait piller la vertu, le savoir, ni l'éloquence.* On dit que Stilpon avait des sentiments fort équivoques sur la divinité; d'autres prétendent qu'il ne se déclara que contre les idoles. Il eut en effet une affaire assez mauvaise à Athènes, où il avait dit que la statue de Minerve n'était pas un dieu; mais il s'excusa, en disant que *ce n'était pas un dieu, mais une déesse*: justification bien digne de ces hommes lâches qui, comme s'exprime saint Paul, *tenaient la vérité captive*, et qui, ayant assez de lumières pour connaître le vrai Dieu, n'osaient point renier, au moins d'une manière ferme et persévérante, des divinités factices et ridicules. Du reste, cette réponse de Stilpon prouve, contre Voltaire et quelques critiques superficiels, que les païens regardaient les statues comme des divinités; sans quoi le philosophe se fût tiré d'affaire d'une manière bien plus simple.

STILTING (Jean), né à Wikte-Duurstede, petite ville de la seigneurie d'Utrecht, en 1673, se fit jésuite en 1722,

mérita par son érudition d'être mis au nombre des hagiographes d'Anvers, et enrichit d'un grand nombre de *Dissertations* savantes la célèbre collection des *Acta Sanctorum*. On distingue surtout son *Apologie de saint Jérôme*. Il mourut en 1762.

STOBÉE (Jean), auteur grec de la fin du 4^e et du commencement du 5^e siècle, tire sans doute son nom de Stobi où l'on suppose qu'il était né. On ne sait absolument rien sur sa personne ni sur sa vie. Il était marié et avait un fils nommé Sestinius ou Epimius. Stobée avait composé divers ouvrages, dont Photius fait mention dans sa *Bibliothèque*. Nous n'avons de lui que ses *Collectanea sententiarum*; encore cet ouvrage n'est-il pas entier, et, parmi les fragments que nous en avons, il se trouve bien des choses ajoutées par ceux qui sont venus après lui. On trouve dans cette collection plusieurs morceaux précieux des anciens poètes et philosophes; mais il en est aussi beaucoup de supposés et fausement attribués. Stobée a encore fait *Physica*, ou *Recueils sur les matières de physique*, qui n'ont pas été imprimés. Ils se trouvaient en 1555 en Italie, chez le cardinal *Rodolfo di Vincenza*. Nous recommandons à ceux qui voudront consulter les fragments de Stobée, l'édition des *Eclogæ* de Héren de Goettingue, 4 parties in-8, 1792-1801, et le *Florilegium* de Th. Gaisford, avec *notes et supplément*, à l'imprimerie de Clarendon (Oxford), 1822, 4 vol. in-8. Ces deux parties n'ont encore été réunies qu'une seule fois, en 1608.

STOCK (saint Simon), général de l'Ordre des carmes, était du pays de Kent en Angleterre, et mourut à Bordeaux en 1265, après avoir composé des *Hymnes* et publié de sages règlements pour son Ordre. Ses confrères ont prétendu que, dans une vision, la Sainte-Vierge lui donna le Scapulaire, comme une marque de sa protection spéciale envers tous ceux qui le portaient. Launoy publia une *Dissertation* en 1653, pour montrer que la vision de Simon Stock est une fable. Il se fonda principalement sur le silence des auteurs qui, selon lui, devaient naturellement en parler; mais il a été réfuté par Benoît XIV (*De Canonis*, tome 4, part. 2, cap. 9, page 74), et par le Père Cosme de Villiers (*Biblioth. Carmel.*, tome 2, page 753), qui tous deux citent les témoignages des plus anciens écrivains de l'Ordre des carmes. Il y en a un entre autres de Pierre Swaynton, compagnon et directeur du Saint, et qui le premier a écrit sa *Vie*. Théophile Ray-

naud a rassemblé tous les passages que l'on a produits en faveur de cette vision, dans son *Scapulare marianum*, Op., tom. 7. L'office et la fête du Scapulaire ont été approuvés depuis ce temps-là par le Saint-Siège comme n'ayant rien d'opposé à la foi des chrétiens, et pouvant au contraire contribuer à la piété et à la dévotion envers la Sainte-Vierge : car c'est là tout ce que signifient ces sortes d'approbations ; l'Eglise n'ayant jamais prétendu attester la certitude d'aucune révélation ou vision particulière, même dans les Saints canonisés, comme l'observent Noël Alexandre, Muratori, Benoît XIV, etc. Quant à la bulle Sabathine, voyez JEAN XXII.

STOCK (Christian), né à Camburg en 1672, fut professeur à Iéna en 1717, et mourut en 1733, avec la réputation d'un homme profondément versé dans les langues orientales. Ses principaux ouvrages sont : *Disputationes de pœnis Hebræorum capitibus* ; *Clavistiquæ sanctorum veteris Testamenti* : c'est un bon Dictionnaire grec ; *Interpres græcus* ; *Litterator græcus* ; *Historia passionis Christi* ; *Lexicon homileticum*.

STOCKLER (François de BORGIA GARÇAO), baron de la Villa de Praia, lieutenant-général, né à Lisbonne en 1759. Il se distingua dans les sciences, devint successivement professeur de mathématiques à l'académie de la marine, membre de l'académie des Sciences de Lisbonne, puis secrétaire de cette académie. Etant entré ensuite dans l'administration, il prit part aux travaux de la junte chargée de la rédaction d'un nouveau code militaire. Le baron de Stockler est mort le 6 mai 1829 dans les Algarves. Il était membre d'un grand nombre de sociétés savantes. On lui doit : *Traité élémentaire de la méthode des limites* ; *Eloges historiques* ; *Poésies tyriques*, Londres, 1 vol. ; *Essai historique sur l'origine et les progrès des mathématiques en Portugal*, Paris, 1819 ; *Traité sur la méthode inverse des limites*, etc., Lisbonne, 1821 ; *Eléments du droit des sociétés politiques*, Lisbonne, 1827.

STOFFLET (Nicolas), général vendéen, né à Lunéville en 1752, servit pendant 16 ans comme simple soldat, devint ensuite garde-chasse du comte Maulévrier, et passa en 1793 dans l'Anjou, où il leva l'étendard de l'insurrection et se joignit à Cathelineau, avec lequel il s'empara de Chollet le 15 mars et de Vihiers le lendemain. Il marcha ensuite sur Bressuire, où il délivra, avec Henri de La Rochejaquelein, Lescure, Marigny et autres qui devinrent autant

de chefs de la Vendée. Il s'attacha particulièrement au général d'Elbée, le suivit partout, et battit en plusieurs rencontres les républicains. Après le passage de la Loire, il fut nommé major-général, et après la mort de La Rochejaquelein il commanda en chef le Haut-Poitou et l'Anjou qu'il soumit entièrement. Charette ayant posé les armes, Stofflet se trouva sur le point d'être écrasé par toutes les forces ennemies, qui s'étaient réunies contre lui ; alors il se décida à conclure un armistice à Saint-Florent, le 2 mai 1795 ; mais il reprit les armes en décembre de la même année. Les Vendéens qui étaient rentrés dans leurs foyers ne s'empressèrent plus de le suivre. Il ne put réunir, malgré ses efforts, qu'un petit nombre de soldats. Ne pouvant tenir la campagne, il se rendit à Saugrenière pour solliciter les habitants à le suivre ; mais ceux-ci le dénoncèrent aux républicains. Il fut enlevé par deux cents grenadiers, malgré la résistance qu'il essaya d'opposer, conduit à Angers, et fusillé le 23 février 1796, à l'âge de 44 ans. La cause royale perdit en lui un de ses plus vaillants défenseurs. Il était aimé et respecté de ses soldats qu'il avait soumis à une bonne discipline, et passait pour un des meilleurs chefs de la Vendée.

STOLBERG (le comte Frédéric Léopold de), né le 7 novembre 1760 à Bramstedt dans le Holstein, d'une des maisons souveraines de l'Allemagne, se distingua dans sa jeunesse comme poète, et donna une *Traduction en vers de l'Iliade et du Théâtre de Sophocle*, une *Traduction des Œuvres de Platon*, et un grand nombre de *Poésies*. Ayant lu par curiosité les écrits des Pères de l'Eglise, il se sentit tout à coup frappé d'une conviction qui ne lui permit plus de s'attacher à la doctrine des protestants. En 1800, il abjura le luthéranisme et embrassa la religion catholique. Ses amis Klopstock, Gleim et Jacobi furent d'abord indisposés contre lui, mais bientôt ils lui rendirent leur amitié ; Voss seul ne put jamais lui pardonner cet acte de courage. Un prince protestant lui dit en le recevant : « Je n'aime pas ceux qui changent de religion. — Ni moi non plus, dit le comte, et si nos ancêtres n'en avaient pas changé, je n'aurais pas été obligé de reprendre celle qu'ils quittèrent. » Le comte de Stolberg a publié en 1806 une *Histoire du Christianisme* en 15 vol. in-8, qu'il n'a pu conduire que jusqu'à la fin du 6^e siècle. Elle a été traduite en Italien par ordre du Pape. On en a fait une nouvelle édition en 1815. Il est mort dans le mois de décembre 1819. Peu de jours

surparavant il avait publié un petit opuscule sur l'Amour de Dieu.

STORCK (Ambroise), théologien allemand, de l'Ordre de Saint-Dominique, appelé en latin *Pelargus*, combattit avec zèle les hérétiques par ses sermons et par ses écrits. Il assista, en 1546 et 1552, au concile de Trente, en qualité de théologien de l'archevêque de Trèves, et se signala dans cette auguste assemblée par son éloquence; il mourut à Trèves, en 1567. On a de lui un *Traité du sacrifice de la Messe*, contre Oecolampade, et un recueil de ses *Lettres à Erasme*, avec celles que ce savant lui avait écrites, et d'autres ouvrages, Fribourg, 1534, in-folio. Son style est assez poli.

STRABON, philosophe, géographe et historien, natif d'Amasie, ville de Cappadoce, florissait sous Auguste et sous Tibère. Xénarchus, philosophe péripatéticien, fut son premier maître; il s'attacha ensuite aux stoïciens. On croit qu'il mourut vers la 12^e année de l'empire de Tibère. De plusieurs ouvrages qu'il avait composés, nous ne possédons plus que sa *Géographie*. La plus ancienne édition est celle de 1472, in-fol. Cet ouvrage est un monument de l'érudition et de la sagacité de son auteur; il avait voyagé en divers pays, pour y observer la situation des lieux et les coutumes des peuples qu'il décrit avec beaucoup d'exactitude.

STRADA (Famien), jésuite romain, mort en 1649, professa longtemps les belles-lettres dans sa Société, et se fit un nom par ses connaissances, sa manière d'écrire l'histoire, et surtout par son beau latin. Nous avons de lui l'*Histoire des guerres des Pays-Bas*, divisée en deux décades: la première, qui s'étend depuis la mort de Charles-Quint jusqu'en 1578, vit le jour à Rome en 1640, in-fol.; la seconde, qui renferme les événements depuis 1578 jusqu'à l'an 1590, fut imprimée au même endroit en 1647, in-folio. On en a une traduction française par Du Ryer, Paris, 1652, 2 vol. in-8. Cet historien a de l'imagination; il écrit d'une manière brillante et animée: sa latinité est pure, riche; son style clair, noble et coulant (voyez MARRAS). Il a eu, selon Loiseau (*Histoire des guerres de Flandre*, par Bentivoglio, *Avertissement*, p. 18), communication de toutes les pièces originales qui pouvaient servir à sa perfection; et Strada l'assure lui-même dans sa *Préface*, et déclare que la seule crainte d'arrêter trop souvent et déagréablement le lecteur, l'a empêché d'en faire toujours mention. *Planè ut nisi moram lectori injecturus essem, potius quod interdum facio ad rerum*

pleraque adficers litterarum exemplaria, provocari ad authographorum fidem, factorum enarrationem, signatis veluti tabulis testibusque, conficere. Quelques critiques lui reprochent des digressions trop longues et trop fréquentes, et de s'appesantir quelquefois sur des minuties; mais comme c'est dans ces endroits mêmes que son style s'élève et se brillante particulièrement, le lecteur ne lui en sait pas mauvais gré. Le cardinal Bentivoglio (voyez ce nom), qui d'ailleurs rend justice à Strada, lui reproche un genre d'omission importante. « Il ne parle pas assez, dit-il, de ce qui s'est passé dans le cabinet. Quoique la guerre soit bien vive, elle ne laisse pas de donner lieu de prendre des négociations: les entreprises les plus hardies sont une suite des résolutions qu'on a prises dans le conseil; ainsi l'historien doit mettre toute son application à découvrir les secrets mouvements et le véritable motif des résolutions importantes qu'on prend, et en instruire autant que possible, les lecteurs. Cette partie de l'historien, qui en apparence ne paraît pas considérable, est pourtant en effet la plus importante. Le récit des escarmouches, des combats, des assauts et des batailles avec le nombre des morts, les incendies et tous les autres malheurs qui accompagnent la guerre, et qui font tant de bruit, divertissent sans doute bien davantage, et sont bien plus du goût des jeunes gens, et du commun des peuples; mais la connaissance de la cause qui produit tous ces désordres, plaît bien plus aux personnes savantes et de bon sens, au jugement et à l'approbation desquels l'histoire doit être soumise: de sorte qu'il paraît que Strada aurait pu rendre son ouvrage bien plus parfait qu'il n'est, s'il eût suivi ces règles. » Sans déroger à la justesse de cette critique (que Strada cependant ne mérite pas à tous égards), on peut observer que, par un défaut contraire, les écrivains de ce siècle se sont souvent perdus dans l'étude des causes, qu'ils ont soumis l'histoire à la spéculation, et asservi les faits à des intrigues de cour ou à des délibérations de cabinet, qu'ils ont supposées souvent sans preuve et même sans vraisemblance. Les événements sont l'objet propre et direct de l'historien, les ressorts et les causes lui appartiennent sans doute aussi; mais il lui est bien difficile de les connaître, et s'il en parle sans en être suffisamment instruit, il risque d'écrire un roman pour une histoire. La qualité de jésuite qu'avait Strada excita la bile de

Scioppius contre son histoire. Il en fit une critique, qu'il intitula : *Infamia Famiani Strada*, et dans laquelle il y a plus de fiel que de raison. Il est vrai que Strada n'a point dissimulé les ravages que l'hérésie, unie à la révolte, a causés dans les plus belles et les plus catholiques provinces de l'Europe; mais en cela même il a rempli les fonctions d'historien. S'il a marqué quelque penchant pour la nation qu'il s'efforçait de maintenir sur le trône et l'autel, est-il en cela plus blâmable que les écrivains hollandais qui parlent de leurs compatriotes avec un enthousiasme qui rend les faits parfaitement méconnaissables? L'abbé Mably, dans sa *Manière d'écrire l'histoire*, a parlé de cet élégant et intéressant historien d'une manière qui fait plus de tort à son jugement qu'à la juste célébrité de Strada. Ange Galluci a continué cette *Histoire Famiant Strada eloquentia bipartita*, Cologne, 1655, in-12. C'est une rhétorique qui contient des exemples des meilleurs auteurs, choisis avec discernement.

STRAFFORD (Thomas WENTWORTH; comte de), né en 1592, avait appartenu au parti ennemi de Charles I^{er}, qui, après la mort du duc de Buckingham, choisit pour ministre un des chefs du parti populaire, afin de faire oublier le souvenir de son favori. Strafford se fit remarquer par l'énergie de son caractère et la sagesse de son administration; mais le parti auquel il avait appartenu ne pouvait lui pardonner sa défection. Les communes, dans une séance secrète, l'ayant mis en accusation, l'acte fut envoyé à la Chambre des lords, où Strafford se vit aussitôt arrêté. Il parla à ses juges avec le calme du vrai courage, et ses ennemis ne purent le faire condamner, par des voies légales, sur leur accusation. Les communes dressèrent alors un *bill d'attainder*, ou arrêt de proscription fondé sur la conviction des crimes attribués à l'accusé. Les pairs, effrayés, s'abstinrent en partie d'occuper leur siège pendant la continuation du procès, et ainsi la majorité fut contre Strafford, qu'on condamna à perdre la tête. Il fallait encore le consentement du roi. On dit que Strafford lui écrivit de sa prison pour le prier de lui laisser subir son sort. Cette générosité aurait dû l'engager à défendre celui qui se sacrifiait pour sa cause. Mais Charles I^{er}, se voyant dans des circonstances extrêmement difficiles, eut la faiblesse d'abandonner Strafford, et de signer le funeste décret. La victime entendit son arrêt avec un sang-froid qu'elle ne démentit pas dans ses derniers mo-

ments. Avant de poser la tête sur le billot : « Je vais, dit Strafford, reposer aussi volontiers ma tête que je l'eusse fait pour dormir... Je crains que ce soit un mauvais présage pour la réforme qu'on projette dans l'Etat, que de commencer par l'effusion du sang innocent. » Il fut décapité le 12 mai 1641, à l'âge de 49 ans. Charles I^{er} reconnut, sur l'échafaud, que cette mort avait été l'avant-coureur de la sienne.

STRAMBI (Vincent-Marie), né à Civita-Vecchia en 1745, fut élevé d'abord au séminaire de Montefiascone, puis à Rome, chez les Pères des écoles pies, ensuite chez les Dominicains, et, après avoir été ordonné prêtre, s'associa l'un des premiers au vénérable Paul-de-la-Croix, fondateur des Passionistes, mort le 18 octobre 1775 en odeur de sainteté. Il s'appliqua aux missions, aux catéchismes et aux autres exercices du ministère évangélique. Pie VII le nomma, en 1801, évêque de Macerata et Tolentino. Il est difficile de dire avec quelle prudence, quel zèle et quelle charité il administra ces diocèses. Les pauvres surtout éprouvaient la profusion de sa charité; il donnait tout ce qu'il avait, ne gardant pour lui-même que le strict nécessaire. Il subit avec une héroïque constance la déportation à laquelle son attachement pour le Pape l'avait fait condamner. Il sut tellement captiver les bonnes grâces de tous les habitants dans les villes où il fut envoyé, et particulièrement à Milan, qu'il y recueillit d'abondantes aumônes pour les pauvres de ses diocèses. Lorsqu'enfin il lui fut permis de revenir au milieu de ses ouailles, il s'occupa aussitôt de réparer le mal fait pendant son absence, de relever les établissements de piété et d'augmenter le nombre de ceux qui existaient déjà. Depuis l'époque où il était devenu évêque jusqu'à l'âge le plus avancé, il ne cessa de prêcher la parole de Dieu; il le fit même dans les diocèses voisins où l'appelaient ses collègues. Mais pour obtenir sa présence, ceux-ci devaient se munir d'une permission apostolique, car il ne voulait pas manquer aux lois de la résidence. A la doctrine, à la charité, à la prudence, il joignait une profonde humilité, qui lui fit plusieurs fois chercher à se démettre de son évêché, ce qu'il obtint enfin du pape Léon XII en 1823. Ce Pontife voulut qu'il vint habiter auprès de lui au Quirinal, où il résidait alors. A son arrivée à Rome, Mgr Strambi trouva le Pape malade; peu de temps après, cette maladie empira au point de faire craindre pour ses jours. Dans cette extrémité, Mgr Strambi célébra le saint

sacrifice, pendant lequel il offrit sa propre vie pour prolonger celle du Souverain Pontife. Plein d'une foi ardente, le prêtre dit aux assistants que Dieu avait agréé son offre; il appela par son nom l'auguste malade qui en ce moment entraînait en agonie, et qui, éprouvant aussitôt une amélioration sensible, ne tarda pas à être entièrement rétabli, tandis que son ami, frappé d'apoplexie, mourut presque subitement le 2 janvier 1825. Mgr Strambi a laissé après lui une telle réputation de sainteté, que la cause pour sa béatification et canonisation a été introduite le 17 juin 1843; la commission en a été signée par Sa Sainteté le 25 du même mois. On lui doit plusieurs ouvrages en italien : *Des Trésors que nous avons en Jésus-Christ, notre Sauveur, et des Mystères de sa passion et de sa mort, source de tout bien; Exercice de courtes méditations sur la Passion, pour tous les jours du mois*, 6^e édition, Rome, 1797; *Vie de Paul de la Croix*, Macerata, 1805, 3 vol.; *Exercices et mouvements pieux vers le sang de Jésus-Christ, avec une manière d'entendre la messe*, 1813; *Règlement de vie pour un jeune homme; Règlement de vie pour une jeune personne*, 1813; *Aiguillon aux curés pour l'accomplissement exact de leurs devoirs*, 1814; *Dévoties réflexions sur une image du crucifix; Instructions sur les vertus théologales et l'acte de repentir; Le Mois sanctifié par des considérations sur le sang de Jésus-Christ*, Rimini, 1821. Les Passionistes sont les trois vœux ordinaires, avec un quatrième par lequel ils s'engagent à répandre la dévotion à la passion du Sauveur, et à imprimer dans le cœur des fidèles le souvenir continu de ce grand acte de notre rédemption. Ils s'appliquent à remplir ce dernier vœu par les missions et les retraites qu'ils donnent, et en général par les exercices du ministère apostolique. Ces religieux sont déchaussés et ne portent qu'une semelle de bois attachée aux pieds avec des courroies. Leur couche est une simple paille, sur laquelle ils doivent reposer tout habillés. Ils se lèvent vers minuit pour chanter Matines au chœur. C'est là aussi qu'ils récitent en commun dans le cours de la journée les autres parties de l'Office, en se tenant toujours debout. Trois fois par semaine ils prennent la discipline. Outre les jeûnes prescrits par l'Eglise, ils observent le carême de l'Avent, et le reste de l'année ils jeûnent les mercredis, les vendredis et samedis. Ils mènent la vie commune, et ne subsistent que des aumônes des fidèles. Leurs habitations portent simplement le nom de *Maisons de Retraite*. Elles

sont bâties dans des solitudes, où ils doivent s'occuper de leur salut dans le silence et la méditation. Ils ont deux heures et demie de méditation. Leurs maisons sont ouvertes à tous ceux qui désirent faire les exercices spirituels. Les religieuses Passionistes observent la même règle, sauf les articles qui ne leur sont point applicables.

STRATON, philosophe peripatéticien de Lampsaque, fut disciple de Théophraste, à l'école duquel il succéda, l'an 248 avant J.-C. Son application à la recherche des secrets de la nature le fit surnommer le *Physicien*. On lui a reproché de n'avoir pas reconnu l'auteur de cette nature qu'il étudiait. Ce philosophe fut choisi pour être précepteur de Ptolémée Philadelphie, qui le combla de bienfaits. Il avait fait des *Traité de la royauté, de la justice, du bien*, et plusieurs autres ouvrages qui ne sont point parvenus jusqu'à nous, et qui, sans doute, vu les principes de l'auteur, n'étaient que des mots sans choses. Diogène Laërce, dans ses *Vies des philosophes*, a donné les titres de ses nombreux ouvrages. Brucker a rassemblé dans son *Histoire de la philosophie* tout ce qu'on sait de Straton, et diverses *Maximes* de ce philosophe extraites de Sextus Empiricus, Simplicius et Stobée.

STROZZI (Philippe), issu d'une ancienne et riche maison de Florence, où il naquit en 1488. Il était sénateur et fut l'un de ceux qui, après la mort du pape Clément VII, entreprirent de se défaire d'Alexandre de Médicis, duc de Florence. Après la mort de ce prince, le duc Côme, son successeur poursuivait les conjurés. Philippe Strozzi se met pour lors à la tête de 2,000 fantassins; ils se retirent dans un château, qui bientôt est assiégé et pris. Strozzi est fait prisonnier, et se donne lui-même la mort en 1538. Requier a publié la *Vie* de ce républicain fougueux, traduite du toscan, in-12, 1764. La famille de Strozzi passa presque toute en France, où elle fut élevée aux premières dignités. — Son fils LAURENT STROZZI, cardinal et archevêque d'Aix, mourut à Avignon le 4 décembre 1571. — Un autre de ses fils, PIERRE, se distingua dans les armes, et contribua, l'an 1536, à faire lever le siège de Turin aux Impériaux. En 1538, après sa défaite près de Monte-Murlo, en Toscane où fut pris Philippe son père, et où lui-même courut grand risque de l'être, il se retira à Rome, et y resta jusqu'en 1542. La guerre s'étant rallumée alors entre François 1^{er} et Charles-Quint, il se trouva au siège et à la prise de Luxembourg par les

Français, en 1545, fut battu en 1544 par les Impériaux près de Serravalle, sur la frontière de l'Etat de Gènes, et commanda en 1554 l'armée envoyée par Henri II en Toscane, pour secourir la république de Sienne contre l'empereur et le duc de Florence. Le 2 août de cette année, il perdit la bataille de Matiano contre le marquis de Marignan, et fut blessé de deux arquebusades. Il n'en reçut pas moins la même année le bâton de maréchal de France, et fut fait lieutenant-général de l'armée du pape Paul IV, avec laquelle il reprit le port d'Ostie, et quelques autres places aux environs de Rome, l'an 1557. Il fut tué en 1558, au siège de Thionville, à l'âge de 50 ans. — **Léon** autre fils de Philippe, chevalier de l'Ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, connu sous le nom de *Prieur de Capoue*, se rendit célèbre par ses exploits sur les galères de France, dont il fut général, et sur celles de Malte. Il fut tué en 1554 d'un coup d'arquebuse, en reconnaissant la petite ville de Scarlino sur la côte de Toscane.

STROZZI (PHILIPPE), fils de Pierre, né à Venise au mois d'avril 1541, servit la France avec distinction, et eut la charge de lieutenant-général de l'infanterie. Envoyé en 1582, avec une armée navale, au secours de don Antoine, soi-disant roi de Portugal (voyez ce nom), il fut entièrement défait le 26 juillet de la même année, par le marquis de Santa-Cruz, grièvement blessé, et jeté à la mer, à l'âge de 42 ans. Torsay a donné une *Vie* de cet officier, qui n'est qu'une espèce de Roman, où l'auteur a tâché de satisfaire sa haine contre les Espagnols.

STROZZI (Thomas), jésuite, né à Naples en 1631, s'est fait une réputation par ses ouvrages. Les plus connus sont : un poème latin sur la *manière de faire le chocolat*; un *Discours sur la liberté, dont les républiques sont si jalouses*; dix *Discours italiens, pour prouver, contre les Juifs, que Jésus-Christ est le Messie*; et un grand nombre de *Panegyriques*, où il y a beaucoup de pensées ingénieuses.

STROZZI (Jules), né à Venise en 1683, se distingua par son talent pour la poésie. Il mourut au même lieu l'an 1660, après avoir donné un beau poème sur l'origine de la ville de Venise. Il parut sous ce titre : *Venezia edificata*, 1624, in-folio, ou 1626, in-12. On a encore de lui : *Barbarigo, ovvero l'Amico sollevato, poema eroico*, Venise, 1626, in-4. Il ne faut pas le confondre avec le suivant.

STROZZI (Nicolas), autre poète italien, né à Florence en 1690, mort en 1754, dont on a les *Suites du Parnasse*.

des *Idylles*, des *Sonnets* et plusieurs pièces fugitives, outre deux tragédies, *David de Trébizonde* et *Conradin*.

STRUENSÉE (Jean-Frédéric, comte de). (Voyez BRANDT Enevold.) L'auteur des *Commentaires sur les Mémoires de Saint-Germain*, page 39, entre dans des détails curieux, mais délicats, sur la fin tragique de ces deux seigneurs. On peut consulter aussi le *Voyage au Nord de l'Europe*, par Wraxal, lettre 5^e, et les *Mémoires authentiques et intéressants, ou Histoire des comtes Struensée et Brandt*, Bruxelles, 1789, in-8. Ces *Mémoires*, peut-être trop favorables aux deux infortunés dont ils rapportent la catastrophe, ne laissent pas de jeter un grand jour sur cette époque de l'histoire danoise, époque qui jusqu'ici a paru enveloppée des plus épaisses ténèbres. (Voyez le *Journal historique et littéraire*, 15 octobre 1789.)

STRUVE (Henri), professeur de chimie, né en 1751, fut aussi inspecteur des mines, et mourut à Lausanne le 29 novembre 1826. Il a publié : *Méthode analytique des fossiles, fondée sur leurs caractères extérieurs*, Lausanne, 1797, in-4; *Recueil de Mémoires sur les salines, et leur application*, 1803, in-8; *Fragments sur la théorie des sources, et sur son application à l'exploitation des sources salées*, 1804, in-12; *Itinéraire des salines*, 1805, in-12; *Mémoire sur différents objets relatifs à la géologie, aux mines et salines*, 1805; *Abrégé de géologie*, 1805; plusieurs *Rapports* sur les travaux entrepris ou à entreprendre dans les mines et les salines du district de l'Aigle.

STRYPE (Jean), biographe, naquit le 1^{er} novembre 1643, à Londres, ou plutôt à Shepney, village voisin, où son père, réfugié brabançon, avait un petit établissement de commerce. Il fit ses études à Cambridge, embrassa l'état ecclésiastique, exerça pendant plus de cinquante ans l'office de pasteur à Long-Leyton en Essex, et mourut le 11 décembre 1737, à Hakney. On a de lui plusieurs *Notices biographiques*, entre autres, celle de l'archevêque Crammer, 1694, in-fol.; celles de sir Thomas Smith, 1696, in-fol.; du docteur Helmer, évêque de Londres, 1704, in-8; de sir John Cheke, 1705, in-8; de l'archevêque Grindal, 1710, in-fol.; de l'archevêque Whitgift, 1718, in-fol., etc.; *Annales de la réformation*, 4 vol., de 1709 à 1731; *Leçons pour la jeunesse et pour l'âge mûr*, 1699, in-12; *Sermon prêché aux assises d'Hertford*, 1689, et autres *Discours* prononcés de 1695 à 1724. Le plus important de ses travaux est l'édition de la *Des-*

cription de Londres, par Stow, dont il s'occupa pendant huit ans. Les ouvrages de Styrpe sont remarquables par l'étendue et l'exactitude des recherches ; mais son style est sans élégance et d'une extrême monotonie. Sa *Notice* sur Crammer a été réimprimée à Oxford, en 1810, in-8, revue par Henri Ellis, avec des additions et une *Vie* de l'auteur. On a publié des *Mémoires* sur Styrpe, et l'on conserve de lui une volumineuse *Correspondance*, et divers *Opuscules* manuscrits au Museum britannique.

STUART (Gauthier), comte d'Athol en Ecosse, fils de Robert II, roi d'Ecosse, fut convaincu, en 1436, d'une conspiration contre Jacques I^{er}, roi de ce pays, et subit un supplice presque aussi cruel et aussi dégoûtant que celui de Georges Dosa. (Voyez ce nom.)

STUART (Robert), comte de Beaumont le Roger, seigneur d'Aubigny, plus connu sous le nom de *maréchal d'Aubigny*, était second fils de Jean Stuart III, comte de Lenox de la maison royale d'Ecosse. Il se signala par sa valeur dans les guerres d'Italie, et contribua au gain de plusieurs batailles. Ses belles actions lui méritèrent le bâton de maréchal de France. Sa mort, arrivée en 1543, fut une perte pour l'Etat.

STUART (Jacques-Edouard-François), prince de Galles, connu en Europe sous le nom de *chevalier de Saint-Georges*, ou de *prétendant*, fils de Jacques II, roi d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, et de Marie de Modène, naquit le 20 juin 1688. A sa naissance, le parti qui préparait de loin une révolution, répandit des bruits les plus absurdes ; Guillaume d'Orange tâcha de les accréditer. Il se plaignit qu'on voulait le frustrer de ses droits par la supposition d'un prince de Galles ; il fallut que Jacques II convoquât un grand conseil, où il fit entendre tous les témoins de l'accouchement de la reine : parmi ces témoins se trouvaient la reine douairière et le chancelier. Malgré des preuves aussi authentiques, les partisans du prince d'Orange, entre autres Burnet, tâchaient d'appuyer la supposition. Leurs raisons étaient qu'on n'avait pas appelé à l'accouchement l'archevêque de Cantorbéry, qui était alors enfermé à la Tour de Londres, et la princesse Anne, qui prenait les eaux à Bath, comme si l'on avait pu prévoir le moment précis des couches de la reine, et l'indigne accusation qu'on devait imputer contre cette princesse. « Si Jacques II n'avait pas été catholique, dit le duc d'Avrigny, s'il n'avait pas fait baptiser son fils selon le rit romain, per-

sonne ne se serait avisé de jeter le moindre doute sur la naissance du prince de Galles. » C'est le titre que porta d'abord ce prince. Quoi qu'il en soit, il passa en France avec la reine sa mère, le 20 décembre de la même année ; et, après la mort de son père, en 1701, il fut reconnu roi de la Grande-Bretagne par le Pape, Louis XIV et plusieurs autres princes de l'Europe. En 1708, ce prince s'embarqua pour passer en Ecosse ; mais il fut obligé de revenir à Dunkerque. La même année, il fit la campagne de Flandre sous le duc de Bourgogne, et se trouva à la bataille livrée près de Mons, le 11 septembre 1709, à la tête de la maison du roi. Après la paix, il se retira en Lorraine, et s'embarqua en 1715 pour l'Ecosse, où il arriva le 2 janvier 1716. Malheureusement le comte de Mar, qui commandait ses partisans en Ecosse, avait été vaincu par le duc d'Argyle. Néanmoins le prince de Galles fut proclamé, le 21, roi d'Ecosse par les troupes qui lui prêtèrent serment de fidélité ; mais s'étant vu bientôt sans soldats et sans munitions, il fut obligé de se rembarquer le 15 février, et alla en Espagne où il séjourna peu de temps. De retour à Rome, il épousa la même année Marie-Clémentine Sobieski, fille du prince Jacques-Louis-Henri Sobieski. Il fixa son séjour dans cette ville, où il mourut le 2 janvier 1766, laissant deux fils Charles-Edouard (voyez EDOUARD), et le prince Henri-Benoît, cardinal d'York (voyez ce nom). On trouve une *Notice* très-étendue sur ce prince dans les premiers volumes des *Mémoires secrets du cardinal Dubois*, publiés par M. de Sévélings, 2 vol. 1815.

STUART (Jacques), célèbre antiquaire et architecte anglais, né à Londres en 1713. Il se rendit à Athènes en 1748 pour en dessiner et en mesurer tous les monuments. A son retour en Angleterre, il fut nommé intendant de l'hôpital de Greenwich. Il est mort en 1788, après avoir publié le résultat de ses recherches en 3 vol. in-fol., orné de 294 planches, dont le premier parut en 1762, sous le titre d'*Antiquités d'Athènes*, le second, en 1780. Le troisième, continué par Newton, fut publié en 1794.

STUART (Gilbert), né à Edimbourg en 1786, a publié : une *Dissertation sur la constitution anglaise* ; une *Histoire de Marie Stuart*, qu'il tâche de justifier ; le *Tableau des progrès de la société en Europe*, 1762, in-8, traduite en français

par Brulard; l'*Histoire de la réforme en Ecosse*; l'*Histoire d'Ecosse depuis la réformation jusqu'à Marie Stuart*.

STUCK, ou STUCKIUS (Jean-Guillaume), de Zurich, s'est acquis, à la fin du 16^e siècle, de la réputation par son *Traité des festins des anciens et de leurs sacrifices*. On le trouve dans un recueil d'autres ouvrages sur l'*Antiquité*, Leyde, 1695, 2 vol. in-fol. Il y rapporte la manière avec laquelle les Hébreux, les Chaldéens, les Grecs, les Romains et plusieurs autres nations faisaient leurs repas, et les cérémonies qu'ils observaient les jours de fêtes dans leurs sacrifices. Il y a beaucoup de recherches dans cet ouvrage. L'auteur mourut en 1607. On a encore de lui des *Commentaires sur Arrien*, et *Carolus Magnus redivivus*, in-4, où il compare Henri IV à Charlemagne.

STUKELEY (William), médecin anglais et savant antiquaire, né à Holbeck, dans le Lincolnshire en 1687, mort en 1765. Il s'occupa d'abord de botanique, et aida beaucoup Ray dans la confection du *Catalogue des plantes qui croissent dans les environs de Cambridge*. Il fut nommé, en 1722, professeur d'anatomie à Londres; les préoccupations de sa chaire ne l'empêchaient pas de donner beaucoup de temps à l'étude de l'antiquité pour laquelle il avait beaucoup de goût. Il publia les *Curiosités de la Grande-Bretagne*, in-fol., Londres, 1724. Ce volume est accompagné de cent gravures destinées à représenter les traces de l'expédition de César dans l'Ile-Britannique, de ses camps, de ses stations que l'auteur prétendait avoir retrouvées. On a encore de lui : *Palæographia sacra*, ou *Antiquités relatives à l'histoire sacrée*, in-4; *Palæographia britannica*, qui n'a point été achevée, non plus qu'une *Histoire des anciens Celtes*, laquelle renferme des explications fort intéressantes sur les monuments qui remontent à l'antiquité la plus reculée.

STUPPA, ou STOUF (Pierre), natif de Chiavenna, au pays des Grisons, leva en 1672 un régiment suisse de son nom au service de Louis XIV, servit avec distinction dans la guerre de Hollande, et fut établi par le roi commandant dans Utrecht. Il se trouva à la bataille de Senef. Sa bravoure lui mérita le grade de lieutenant-général, et la charge de colonel des gardes suisses en 1685. Le roi l'employa en diverses négociations en Suisse, dont il s'acquitta avec succès. Ce guerrier négociateur mourut en 1701, dans la 81^e année de son âge. Comme il sollicitait un jour, auprès de Louis XIV, les appointements des officiers suisses qui

n'avaient point été payés depuis longtemps, Louvois dit au roi : « Sire, si « Votre Majesté avait tout l'argent qu'elle « et ses prédécesseurs ont donné aux « Suisses, on pourrait paver d'argent une « chaussée de Paris à Bâle. — Cela peut « être, répliqua Stuppa; mais aussi, si « Votre Majesté avait tout le sang que « les Suisses ont répandu pour le service « de la France, on pourrait faire un « fleuve de sang de Paris à Bâle. » Le roi, frappé de cette réponse, fit payer les Suisses. — Un autre STUPPA, compatriote et proche parent du précédent, fut d'abord pasteur de l'Eglise de Savoie à Londres, où il eut la confiance de Cromwell. Il quitta ensuite le ministère pour les armes, devint brigadier dans les troupes de France, et fut tué à la journée de Steinkerke, en 1692. Il est l'auteur du livre intitulé : *La Religion des Hollandais*, 1673, in-12, que Jean Braun, professeur à Groningue, réfuta assez mal dans sa *Véritable religion des Hollandais*, 1675, in-12.

STURM (Jean), né à Malines en 1559, médecin et professeur de mathématiques à Louvain, embrassa l'état ecclésiastique après avoir été marié. Il fut pourvu d'un canonicat dans la métropole de Cambray, obtint une chaire de médecine et une prébende de Saint-Pierre à Louvain, où il mourut en 1650. Il s'amusa longtemps à faire des vers latins sur toutes sortes de sujets; mais si on lui doit la qualité de versificateur, il ne mérite pas le titre de poète. On a de lui plusieurs *Traités*; les principaux sont : *De Institutione principum*, *De nobilitate litteraria*, qui ont été réunis en un volume sous le titre de : *Institutio litterata*, Thorin, 1586, in-4. Il y a dans ce recueil deux autres volumes qui ne sont pas de Sturm. On a encore de lui : *De rosâ hierichontidâ*, Louvain, 1607, in-8, ouvrage peu commun. C'est une Dissertation sur la plante appelée vulgairement *Rose de Jéricho*; *Theoremata physices*, Louvain, 1610, in-12, en vers héroïques.

STURM (Jean-Christophe), *Sturmianus*, restaurateur des sciences physiques en Allemagne, né à Hilpoltstein en 1635, était fils du maître de la garde-robe de l'électeur palatin; mais les guerres l'ayant ruiné, son fils se vit contraint de pourvoir à son existence. Il fut professeur de philosophie et de mathématiques à Altdorf, où il mourut en 1703, à 68 ans. On a de lui plusieurs ouvrages : *Collegium experimentalis sive curiosum*, Nuremberg, 1676 et 1701, 2 vol. in-4. Il y parle de la chambre obscure, de la machine pneumatique, des baromètres, thermo-

mètres, télescopes, microscopes, &c. On y voit aussi un projet de machine aérostatique, conçue d'après la théorie du Père de Lana; *Physica eclectica sive hypothetica*, Nuremberg, 1697-1722, 2 vol. in-4 : il y examine en critique tous les systèmes de physique anciens et modernes; *Physica conciliatrix conamina*, Nuremberg, 1685, in-12; *Prælectiones contra astrologiam divinatricis vanitatem*, Leipsick, 1723, 2 vol. in-4; *Mathesis enucleata*, en 1 vol. in-8; *Mathesis juvenilis*, 1701, en 2 gros vol. in-8.

STURM (Christophe-Christien), prédicateur, de la même famille que les précédents, naquit à Augsbourg le 25 janvier 1740. Son père, jurisconsulte et notaire, lui donna une bonne éducation. Destiné à la théologie, il passa quelques années aux Universités d'Iéna et de Halle, fut nommé, en 1764, un des instituteurs du collège de cette dernière ville, inspecteur du gymnase de Sorau en 1764, et quitta, en 1767, la carrière de l'instruction pour la place de pasteur d'une des églises de Halle. En 1769, il fut chargé des mêmes fonctions à l'église du Saint-Esprit de Magdebourg, et plus tard de celles de premier pasteur de la paroisse de Saint-Pierre à Naumbourg, où il mourut le 26 août 1786. Parmi ses écrits on remarque : *Anecdotes pour former l'esprit et les mœurs, tirées des anciens auteurs grecs et latins*, 2 vol. in-8, Halle, 1768; *Entretiens avec Dieu aux heures du matin, pour chaque jour de l'année*, 2 vol. in-8, Halle, 1768 : cet ouvrage avait eu 8 éditions en 1801; *Oraisons et cantiques pour les enfants*, in-8, Halle, 1771; *Méditations sur les œuvres de Dieu dans l'ordre de la nature et de la Providence pour chaque jour de l'année*, 2 vol. in-8, Halle, 1775; 3^e édition, 1785 (on en compte environ trente), trad. en franç. par la reine Christine de Prusse. Il en a aussi paru successivement des traductions hollandaises, danoises et suédoises; mais nulle part cet ouvrage n'a eu un succès pareil à celui dont il jouit encore en Angleterre, où il a été imprimé dans tous les formats.

SUARD (Jean-Baptiste-Antoine), né à Besançon le 15 janvier 1734, mort en juillet 1817, était fils d'un appariteur de l'Université de cette ville. Il vint à Paris, et eut l'adresse de s'introduire auprès des hommes qui faisaient à cette époque les réputations littéraires. Recu à l'Académie française en 1774, il devint censeur royal, et dans la suite secrétaire perpétuel de l'Académie. Suard n'a attaché son nom à aucun ouvrage de mérite. Il a traduit de l'anglais des *Histoires* et

des *Voyages*. Ses articles de journaux ont été réunis sous le titre de *Mélanges de littérature*, 5 vol. in-8.

SUARES (François), jésuite, né à Grenade en 1548, professa avec réputation à Alcalá, à Salamanque et à Rome. On l'appela à Coïmbre en Portugal, et il y fut le premier professeur de théologie. Il mourut à Lisbonne en 1617, avec une rare tranquillité : « Je ne pensais pas, dit-il, qu'il fût si doux de mourir. » Suarès avait une mémoire prodigieuse; il savait si bien par cœur tous ses ouvrages, que, quand on lui en citait un passage, dans le même instant il se trouvait en état d'achever et de poursuivre jusqu'à la fin du chapitre ou du livre. Cependant, le croirait-on? à peine ce savant homme put-il être admis dans la Société. Refusé d'abord, il fit de nouvelles instances, jusqu'à demander même à y entrer parmi les frères. Enfin on le reçut, et l'on était encore sur le point de le renvoyer, lorsqu'un vieux jésuite dit : « Attendons; il me semble que ce jeune homme convient aisément et pense quelquefois fort bien. » Nous avons de lui 23 in-fol., Lyon, Mayence, et, pour la dernière fois, Venise, 1748, presque tous sur la théologie et la morale. Ils sont écrits avec ordre et netteté; il a su fondre avec adresse dans ses ouvrages presque toutes les opinions sur chaque matière qu'il traitait : sa méthode était d'ajouter ensuite ses propres idées aux discussions théologiques, et d'établir avec solidité son sentiment. La manière dont il combat les erreurs est pleine de cette logique forte et serrée qui assure la victoire au raisonnement, et qui aujourd'hui est si négligée. Grotius disait qu'il était si profond philosophe et théologien, qu'à peine était-il possible de trouver son égal. Benoît XIV, dans son ouvrage *De synodo diocesana*, l'appelle *Doctor eximius*, et en lui associant Vasquez, il les nomme « les deux lumières de la théologie. » Bossuet, dans un de ses écrits contre Fénelon, citant ce théologien, dit : « Suarès en qui, comme l'on sait, on entend toute l'école moderne. » On ne peut disconvenir cependant que sa théologie ne soit surchargée de questions inutiles; que le savant jésuite ne perde quelquefois de vue la noble simplicité de nos dogmes, et la majesté de la religion chrétienne; mais c'était le vice du temps, et les gens du plus grand mérite n'ont pas toujours la force ou la liberté de s'élever au-dessus de leur siècle. Du reste, sa théologie renferme de grandes lumières; mais il serait à souhaiter qu'elles fussent dégagées de beaucoup de discussions su-

Perflues, et qu'il fallût moins les chercher (voyez saint ANSELME, DUNS, GRAVINA Jean-Vincent, MOLINA, PÉTAU, saint THOMAS). Son *Traité des lois* est si estimé, qu'il a été réimprimé en Angleterre. Il n'en est pas de même de son livre intitulé : *Défense de la foi catholique contre les erreurs de la secte d'Angleterre*. Il fut condamné à être brûlé par arrêt du Parlement de Paris, parce qu'il parut qu'en défendant le Saint-Siège contre le schisme des Anglais, il dérogeait en quelques endroits à l'autorité des souverains. Le Père Noël, jésuite, a fait un *Abrégé de Suarès*, imprimé à Genève, 1732, 2 in-fol.; il a orné son ouvrage de deux *Traités*, l'un *De Matrimonio*, l'autre *De Justitiâ et Jure*. Le Père Deschamps a écrit la *Vie* de Suarès, Perpignan, 1671, in-4.

SUARÈS (Joseph-Marie), savant antiquaire, était fils d'un auditeur de la rote d'Avignon, où il naquit l'an 1585; il devint prévôt de la cathédrale de cette ville, et se rendit ensuite à Rome, où le cardinal Barberin le nomma son bibliothécaire, et lui fit obtenir le titre de *camérier* du pape Urbain VIII. En 1633, il fut promu à l'évêché de Vaison. S'en étant démis, il se retira à Rome, chez le cardinal Barberin son ami, à qui il plaisait par son savoir et par les agréments de sa conversation. On a de lui : une traduction latine des *Opusculs* de saint Nil, à Rome, en grec et en latin, avec des notes, en 1673, in-fol.; une *Description latine de la ville d'Avignon, et du comtat Venaissin*, in-4, etc. Il mourut en 1678.

SUCHET (Louis-Gabriel), duc d'Albuféra, maréchal de France, né en 1772 à Lyon, entra en 1792 comme volontaire dans la cavalerie nationale de cette ville, et passa peu après capitaine dans une compagnie franche de l'Ardeche, et au bout de quatre mois fut fait chef du 4^e bataillon de ce même département. C'est vers ce temps qu'il fut chargé d'exécuter, avec son bataillon, l'ordre sanguinaire donné par le proconsul Maignet, de réduire en cendres la commune de Bedouin, et d'en décimer les malheureux habitants. Il passa ensuite à l'armée d'Italie et se distingua en plusieurs occasions, notamment au combat de Loano, où il enleva trois drapeaux aux Autrichiens. En 1798, il fut nommé chef de brigade sur le champ de bataille de Neumarch, et passa en Suisse avec son régiment sous le général Brune; il montra dans cette campagne beaucoup d'habileté, et sa conduite lui valut l'honneur de porter à Paris vingt-trois drapeaux pris sur l'ennemi. Suchet se rendit ensuite à l'armée d'Italie com-

me chef d'état-major sous Joubert dont il était l'ami. Après la mort de ce général, tué à la bataille de Novi, il continua les mêmes fonctions sous Championnet, jusqu'à ce qu'il fût adjoint comme lieutenant à Masséna, devenu général en chef de l'armée d'Italie. C'est en cette qualité qu'il tint en échec, avec huit mille hommes, le général Mélas qui commandait quarante mille Autrichiens; ensuite par d'habiles manœuvres il contribua à réduire cette armée, qu'il avait privée de tout moyen de retraite. Suchet rejoignit alors Masséna, et assista à la bataille de Marengo, après laquelle il alla prendre le commandement de Gènes. Plus tard, il eut le commandement du centre de l'armée d'Italie, parvint à dégager le général Dupont, fit avec lui quatre mille prisonniers autrichiens, et pendant la paix qui suivit le traité de Lunéville, il fut employé à l'inspection des troupes dans le Midi et dans l'Ouest. Rentré en campagne en 1805, il se signala par une manœuvre aussi hardie que savante à Austerlitz, et l'année suivante il eut la principale part au gain de la bataille d'Iéna; enfin, il passa en Espagne en 1808, et fut mis à la tête du cinquième corps d'armée avec lequel il fut détaché en Aragon comme général en chef. Son armée était sans discipline, dans le plus grand délabrement et presque découragée; il parvint à y rétablir l'ordre, à pourvoir à ses besoins, et il la releva en peu de temps par des succès habilement ménagés. Après la brillante victoire de Margalef, il s'empara de la forteresse de Lérida, regardée comme inexpugnable; sa prise fut suivie de celle de plusieurs autres forts et de l'occupation du Mont-Serrat, où il enleva, sous le feu d'une escadre anglaise, la plus redoutable position. Ces beaux faits d'armes furent récompensés du bâton de maréchal. Le 25 octobre 1811, il gagna la bataille de Sagonte, et le lendemain cette ville lui ouvrit ses portes. Il se porta ensuite sur Valence, qu'il força de capituler malgré la plus vive résistance, et il en prit possession le 12 janvier 1812. C'est alors qu'il reçut le titre de *duc d'Albuféra*, avec le domaine qui en fait l'appanage; mais ce qui lui fait le plus d'honneur en cette occasion, c'est d'avoir cherché à atténuer les malheurs de la guerre en diminuant les résistances par la justice. Une commission, composée des hommes les plus éclairés et les plus recommandables du pays, fut organisée par ses soins pour voter et répartir avec équité les taxes de guerre, et il se faisait rendre compte de l'emploi de ces impôts

avant d'imposer de nouvelles charges. L'arrivée d'un renfort anglais aux Espagnols ayant amené le revers fameux de Vittoria, les Français furent contraints d'évacuer la Péninsule ; mais le maréchal Suchet, dans sa retraite vers les Pyrénées, ne perdit point l'attitude de vainqueur. Chargé quelque temps après de protéger la rentrée de Ferdinand VII en Espagne, il reçut de ce prince, à Perpignan, le témoignage de sa reconnaissance de la manière dont il avait fait la guerre à ses peuples. Lorsque le duc d'Albuféra apprit l'abdication de Bonaparte, il fit reconnaître Louis XVIII par l'armée, qui fut passée en revue par le duc d'Angoulême. Il reçut le titre de *commandeur de Saint-Louis* et le commandement de la dixième division militaire. Sa conduite, au commencement des Cent-Jours, fut très-réservée ; néanmoins il prit du service de Bonaparte, et devint membre de sa Chambre des pairs. Il eut le commandement de l'armée des Alpes, battit les Piémontais le 15 juin 1815, et quelques jours après les Autrichiens. L'arrivée de la grande armée autrichienne à Genève l'obligea d'évacuer la Savoie, et de se replier sur Lyon. Instruit du retour du roi le 11 juillet, il obtint du chef de l'armée étrangère une convention honorable, qui, en sauvant sa ville natale, conserva à la France pour dix millions d'artillerie. Le même jour il envoya à Sa Majesté la soumission de l'armée qu'il commandait jusqu'à son licenciement. L'ordonnance du roi du 24 juillet l'exclut de la chambre des Pairs ; mais il fut réintégré dans sa dignité par l'ordonnance du 5 mars 1819 ; et, plus tard, il fut nommé par le roi pour assister aux couches de M^{lle} la duchesse de Berri. En 1823, l'on vit le vainqueur de Tarragone accompagner le duc d'Angoulême dans sa rapide expédition d'Espagne ; mais un mal cruel le minait déjà, et il mourut à Marseille le 7 janvier 1826.

SUÉTONE (C. Suetonius-Tranquillus) naquit au premier siècle de l'ère chrétienne et mourut au second. Le surnom de *Tranquillus* lui venait de son père, à qui on avait donné celui de *Lenis*, qui signifie à peu près la même chose. Suétone, père de l'historien, était chevalier romain. Son fils fut fort estimé de l'empereur Adrien qui en fit son secrétaire ; mais il perdit les bonnes grâces de ce prince pour avoir manqué aux égards dus à l'impératrice Sabine. Suétone, après sa disgrâce, vécut dans la retraite, et se consola avec les Muses de la perte des faveurs de la cour. Pline-le-Jeune, qui était lié avec lui, dit que c'é-

tait un homme d'une grande probité et d'un caractère fort doux. Suétone avait composé : un *Dialogue des hommes illustres de Rome* ; plusieurs ouvrages sur la *Grammaire* ; une *Histoire des rois de Rome*, divisée en 3 livres ; un livre sur les *Jeux grecs*, etc. Ces ouvrages sont perdus ; nous n'avons de lui que la *Vie des douze premiers empereurs de Rome*, et quelques fragments de son *Catalogue des illustres grammairiens*. Dans son histoire de la vie des douze Césars, il n'observe point l'ordre des temps, il réduit tout à certains chefs généraux, et met ensemble ce qu'il rapporte sous chaque chef. Son style manque de pureté et d'élégance. On lui reproche avec raison d'avoir donné trop de licence à sa plume, et d'avoir été aussi libre et aussi peu mesuré dans ses récits, que les empereurs dont il a fait l'histoire l'avaient été dans leur vie. Il appelle les chrétiens « une secte adonnée aux sortilèges et aux maléfices » (*genus hominum superstitionis novæ ac maleficæ*), ce qui ne peut avoir rapport qu'aux prodiges opérés par les martyrs et les prédicateurs de la foi. Il y a plusieurs éditions de cet auteur, parmi lesquelles on distingue les suivantes : Rome, 1471, in-fol., c'est la première ; Venise, 1516, in-8 ; Paris, 1644, in-12 ; celle de Casaubon, avec de savantes notes, Strasbourg, 1647, et celle de Boxhorn, aussi avec des notes, Amsterdam, 1686, in-12 ; Paris, 1684, in-4, *ad usum Delphini* ; Amsterdam, 1736, 2 vol. in-4 ; Leipsick, 1804, 2 vol. in-8. Nous en avons une traduction en français, in-4, par Duthell, qui est plate, mais assez fidèle. Laharpe en publia une nouvelle en 1770, 2 vol. in-8, réimprimée en 1806 et dans la collection de ses *Ouvrages* ; elle est estimée. Delisle de Sales, sous le nom d'*Ophellot de la Pausse*, fit paraître la sienne, en 1771, avec des *Mélanges philosophiques* et des *Notes*, 4 tom. in-8. C'est sans contredit la plus mauvaise, et l'inexactitude ne peut guère être poussée plus loin. Maurice Lévesque et Delaroche firent paraître en 1807 une *traduction* du même auteur : la première a deux volumes, et la seconde un seul.

SUÉTONE (Caius Suetonius Paulinus), gouverneur de Numidie l'an 40 de J.-C., vainquit les Maures, et conquit leurs pays jusqu'au-delà du mont Atlas, ce qu'aucun autre général romain n'avait fait avant lui. Il écrivit une *Relation* de cette guerre, et commanda 20 ans après dans la Grande-Bretagne, où son courage et sa prudence éclatèrent également. Son mérite lui procura le consulat l'an 66 de

J.-C., et lui valut la confiance de l'empereur Othon, qui le fit un de ses généraux. Suétone ternit sa gloire, en abandonnant cet empereur. Il prit honteusement la fuite le jour du combat décisif, et s'en fit même un mérite auprès de Vitellius.

SUEUR (Nicolas Le), en latin *Sudorius*, célèbre helléniste, connu par une excellente *Traduction de Pindare* en vers latins. Il était né vers 1539; après avoir été conseiller au Parlement de Paris, il y était devenu président; il fut assassiné par des voleurs en 1594.

SUEUR (Eustache Le), un des plus habiles peintres de l'Ecole française, né à Paris en 1617, mort en 1655. Quoiqu'il n'ait jamais quitté la France, on retrouve dans ses tableaux les principales qualités des grands peintres d'Italie; on y remarque surtout la grâce et la simplicité dont Raphaël est le plus parfait modèle. Il avait une très-grande facilité, et cependant beaucoup de noblesse dans ses compositions et de vérité dans l'expression. Parmi ses tableaux, on cite les vingt-deux toiles où sont représentés : la *Vie de saint Bruno*; la *Prédication de saint Paul à Ephèse*; le *Martyre de saint Gervais et de saint Protas*, etc.

SUEUR (Jean Le), pasteur de l'église prétendue réformée, à La Ferté-sous-Jouarre, dans le 17^e siècle. Il est connu par les ouvrages suivants : *Traité de la divinité de l'Ecriture-Sainte*; *Histoire de l'Eglise et de l'Empire*, 7 vol. in-4 et vol. in-8, Amsterdam, 1730. Cette histoire a été continuée par le ministre Pictet; elle est savante et pourrait être lue avec fruit, si elle n'était pleine de préventions contre les catholiques, d'appréciations fausses et d'interprétations malveillantes.

SUEUR (Jean-François Le), célèbre compositeur, né en 1763 dans le Ponthieu, descendait en ligne directe du grand peintre de ce nom. Après avoir fait ses études musicales à la maîtrise d'Amiens, il entra au collège de cette ville pour y terminer son cours de langues anciennes et y faire sa philosophie. Plusieurs essais remarquables lui valurent bientôt après la place de maître de chapelle de la cathédrale de Séz; quelques années plus tard, il fut placé à la tête de la maîtrise de Dijon. En 1784, sur le rapport de Grétry, Philidor et Gossec, il fut admis à la direction de celle des Saints-Innocents de Paris, et ce fut deux ans après qu'il obtint au concours celle de Notre-Dame. Le chapitre de la cathédrale ayant permis au compositeur qu'une grande masse de voix et d'instruments

fût mise à sa disposition pour les jours de fêtes, ce fut à cette époque qu'il commença d'écrire ces *Oratorios*, ces *Messes*, ces *Motets* si pleins de majesté, d'accents religieux, qui ont fait sa grande renommée. Forcé, en 1791, de quitter le chapitre par suite de la tourmente révolutionnaire, il fut reçu chez de Champagny, son bienfaiteur : ce fut là qu'il composa son chef-d'œuvre, l'opéra de *la Caverne*. Il fut attaché plus tard au Conservatoire de musique en qualité de professeur et d'inspecteur tout à la fois. Surintendant de la chapelle des Tuileries sous l'Empire, il partagea cet emploi avec Chérubini sous Louis XVIII et Charles X. Bien que le culte d'admiration et de reconnaissance que professait Le Sueur pour Napoléon ne leur fût pas inconnu, ces deux monarques, pendant toute la durée de leur règne, ne cessèrent de lui donner de fréquents témoignages de leur estime et de leur bienveillance, et ce fut sous la Restauration que Le Sueur, déjà chevalier de la Légion-d'Honneur, fut décoré de l'Ordre de Saint-Michel. Outre ses belles et nombreuses compositions religieuses, Le Sueur a écrit pour la scène six grands ouvrages, dont quatre ont obtenu les plus grands succès. Ce sont : *La Caverne*, opéra en trois actes, représenté en 1793 au théâtre Feydeau, partition qui fit pendant quinze ans la fortune de ce théâtre; *Paul et Virginie*, opéra sérieux en trois actes, joué en 1794, remarquable par la puissance des accords parfaits, mis en œuvre sans le secours d'aucune dissonance, ni même de la mélodie; *Télémaque*, tragédie lyrique, au même théâtre, en 1796; *Les Bardes*, tragédie lyrique en cinq actes, qui valut à son auteur, de la part de Napoléon, l'envoi d'une tabatière en or, sur laquelle était un chiffre émaillé, avec ces mots gravés tout autour : *L'Empereur des Français à l'auteur des Bardes*; *La Mort d'Adam*, tragédie lyrique donnée à l'Opéra en 1809; et *Alexandre à Babylone*, dont on ne connaît que quelques morceaux qui ont été exécutés à Notre-Dame aux fêtes solennelles pendant les premières années du règne de Charles X. Les grandes partitions dramatiques et religieuses de Le Sueur ne l'empêchèrent pas de s'occuper d'importants travaux relatifs à l'histoire de l'art musical. Cet artiste, d'un talent si pur et si élevé, est mort à Paris en octobre 1837, dans les sentiments de piété qu'il avait toujours conservés. Le Sueur s'est fait un nom immortel par sa musique religieuse.

SUFFREN (Jean de), né à Salon, ville de Provence, en 1565, se fit jésuite, et

se rendit célèbre par ses talents pour la chaire et pour la conduite des âmes, par son zèle et par la sainteté de sa vie. Il fut confesseur de Marie de Médicis et de Louis XIII ; mais, au bout de six ans, sa grande franchise, dans une cour intrigante, le fit renvoyer. Il resta attaché à la reine mère, et mourut à Flessingue en 1641, en passant avec cette princesse de Londres à Cologne, où elle allait chercher un asile. Il est auteur d'une *Année chrétienne*, qu'il fit à la prière de saint François de Sales, 4 vol. in-4. Il abrégéa dans la suite sous le titre d'*Avis et exercices spirituels*. Le Père Frizon en a fait un autre *Abrégé*, Nancy, 1720, 2 vol. in-12.

SUFFREN SAINT-TROPÈS (Pierre-André, bailli de), célèbre marin, né près d'Aix en Provence en 1778, avait fait ses caravanes à Malte, où on lui conféra le titre de bailli et de grand'croix de cet Ordre, dont il fut ambassadeur auprès de la cour de France. Il fit ses premières armes contre les Anglais, et fut fait prisonnier en 1747. Il se trouva en 1759 au combat de Lagos, où les Anglais attaquèrent l'escadre française sous le canon des forts portugais, et où Suffren fut pris une seconde fois. Nommé commandant de vaisseau en 1778, dans l'escadre de l'amiral d'Estaing, destinée pour les Indes, il se couvrit de gloire dans cette guerre ; et à son retour, en 1781, on lui confia cinq vaisseaux pour porter des renforts au cap de Bonne-Espérance. La flotte anglaise, envoyée pour s'emparer de cet établissement, était ancrée dans le port de Praya, à San-Yago, sous la protection des forts portugais ; il fallut la devancer. De Suffren l'attaqua, la désempara, et, continuant sa route, il se trouva au cap quand les Anglais y arrivèrent ; ils n'osèrent rien entreprendre. De Suffren ne marcha plus que de victoire en victoire. Nommé, en 1782, commandant de l'escadre française chargée de défendre les côtes de l'Inde, il livra en sept mois quatre combats à l'amiral Hughes, et reprit en trois jours le fort de Trincomale, qui lui assura la prépondérance dans ces parages. Il la conserva jusqu'à la paix conclue en 1783. A son arrivée à Versailles, il reçut les plus grands honneurs, et le roi l'entretint plusieurs fois en particulier. A un dîner chez les ministres où se trouvait d'Estaing, on appelait ce dernier général ; d'Estaing désignant alors Suffren, répondit : « Voici le seul qu'il y ait ici. » Le roi créa pour lui une quatrième place de vice-amiral, qui fut supprimée après sa mort, arrivée en 1788. Son activité,

son courage, son zèle, ses talents et ses vertus étaient respectés de ses concitoyens comme des étrangers.

SUGER, né en 1082, fut mis à l'âge de dix ans dans l'abbaye de Saint-Denis, où Louis, fils de France (depuis Louis-le-Gros), était élève. Lorsque ce prince fut de retour à la cour, il y appela Suger, qui fut son conseil et son guide. L'abbé Adam était mort en 1122, Suger obtint sa place. Il avait l'intendance de la justice, et la rendait en son abbaye avec autant d'exactitude que de sévérité. Les affaires de la guerre et les négociations étrangères étaient encore de son département ; son esprit actif et laborieux suffisait à tout. L'abbé Suger reforma son monastère en 1127, et donna le premier l'exemple de cette réforme. Les personnes du monde n'eurent plus dès lors un si libre accès dans l'abbaye, et l'administration de la justice fut transportée ailleurs. Suger était dans le dessein de s'enfermer entièrement dans son cloître ; mais Louis VII, près de partir pour la Palestine, le nomma régent du royaume. Suger, quoiqu'il approuvât très-fort la croisade, s'était opposé à ce voyage, à raison de plusieurs circonstances qui tenaient au bien de l'Etat. L'avis de saint Bernard prévalut. Les soins de ce ministre s'étendirent sur toutes les parties du gouvernement. Il ménagea le trésor royal avec tant d'économie, que, sans charger les peuples, il trouva le moyen d'envoyer au roi de l'argent toutes les fois qu'il en demanda. Ce ministre mourut à St-Denis en 1152, à 70 ans, entre les bras des évêques de Noyon, de Senlis et de Soissons. Le roi honora ses funérailles de sa présence et de ses larmes. On a de lui des *Lettres*, une *Vie de Louis-le-Gros*, et quelques autres ouvrages dans les recueils de Du Chesne et de D. Martenne. Un auteur, dont l'imagination ardente et égarée a changé l'histoire en un tissu de déclamations violentes et injurieuses, a fait de saint Bernard et de Suger un parallèle romanesque, où louant celui-ci pour déprimer celui-là, il se fonde uniquement sur le prétendu éloignement que Suger se sentait pour les croisades : supposition démentie par les faits. Après le retour de Louis, Suger, voyant le zèle des seigneurs français refroidi, conçut la résolution de soudoyer une armée à ses propres dépens et de la conduire lui-même en Palestine. Il avait déjà fait des préparatifs considérables pour cette expédition, lorsque une fièvre lente, jointe à son grand âge, l'aveugla de ne plus songer qu'au voyage de l'éternité (Voyez GODEFRAT, LOUIS VII,

LOUIS IX, PREMIER L'ERMITÉ). Son administration a fait longtemps les regrets de la France et l'admiration des nations étrangères : peu de ministres ont géré la chose publique avec autant de zèle, de sagesse, de modération et de désintéressement. Dom Gervaise a écrit sa *Vie* en 3 vol. in-12. L'abbé d'Espagnac a publié en 1780, contre ce grand et pieux ministre, un libelle affreux que les gens instruits dans l'histoire ont dévoué au mépris et à l'horreur.

SUHM (Pierre-Frédéric), célèbre antiquaire et historien danois, né le 18 octobre 1728 à Copenhague, mort dans cette ville le 7 septembre 1798. On lui doit : trois *Traité*s sur le roi Canut-le-Grand, sur Eric-le-Bon, sur Eric Eman, publiés dans les *Essais de corrections sur l'ancienne histoire danoise et norvégienne*, Copenhague, 1787, in-4; *Essai d'une esquisse sur l'origine des peuples en général, comme une introduction à celle des peuples du Nord*, 1769, in-4; *l'Origine la plus ancienne des peuples du Nord*, 1770, in-4; *Odin, ou la Théologie païenne dans le Nord*, 1771, in-4; *Histoire de l'émigration des peuples du Nord*, 1772, 2 vol. in-4; *Histoire critique du Danemark dans les temps païens*, 1774, 4 vol. in-4; *Scriptores rerum Danicarum mediæ ævi*, 8 vol.; *Histoire complète du Danemark depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1400, 1782-1797*, 7 vol.; remarquable par l'impartialité, l'exactitude et l'érudition profonde qui y règnent.

SUIDAS, écrivain grec sous l'empire d'Alexis Comnène, est auteur d'un *Lexicon* grec, historique et géographique. Outre l'interprétation des mots, on y trouve encore les *Vies* de plusieurs savants et d'un grand nombre de princes. Ce sont des extraits qu'il a pris dans les écrivains qui l'avaient précédé. Sa compilation est faite sans choix et sans jugement. Quelques-uns, pour le justifier, ont dit que depuis lui on a ajouté beaucoup de choses à son ouvrage, et que les fautes ne sont que dans les additions. Cet ouvrage, malgré ses défauts, ne laisse pas d'être important, parce qu'il renferme beaucoup de fragments d'écrivains anciens qui ne sont pas venus jusqu'à nous. La première édition, en grec seulement, est de Démétrius Chalcondyle, Milan, 1499, in-fol.; et la meilleure est celle de Kuster, Cambridge, 1705, en 3 vol. in-fol., en grec et en latin, avec des notes pleines d'érudition.

SUISKEN (Constantin), jésuite de Boisle-Duc, où il est né en 1714, s'est fait un nom par les *Dissertations* dont il a enrichi les *Acta Sanctorum*, collection à

laquelle il a travaillé pendant plusieurs années. Il mourut en 1771.

SULLY (Maximilien de Béthune, baron de Rosni), né à Rosni en 1559, entra au service de Henri roi de Navarre, et s'y signala par diverses actions de bravoure, particulièrement à la bataille d'Arques, à celle d'Ivry, à la prise de Dreux, de Laon, etc. Aux talents de guerrier il joignait ceux de la politique et de l'administration. Nommé en 1598 intendant des finances, il porta l'économie dans tous les départements. Après diverses négociations, il fut envoyé en 1601 en Angleterre, revêtu de la qualité d'ambassadeur extraordinaire, et fixa dans le parti de Henri IV le successeur d'Elisabeth. De retour, il fut fait gouverneur de Poitou, grand-maître des ports et havres de France; la terre de Sully-sur-Loire fut érigée en duché-pairie l'an 1606. Sa faveur ne l'empêcha pas de s'opposer quelquefois aux fausses démarches du roi. Henri IV avait eu la faiblesse de faire une promesse de mariage à la marquise de Verneuil; et Sully, à qui ce prince la montra, eut le courage de la déchirer devant lui : « Comment mor-
« bleu, dit le roi en colère, vous êtes
« donc fou ? — Oui, sire, répondit Bé-
« thune, je suis fou; mais je voudrais
« l'être si fort, que je le fusse tout seul
« en France. » Il n'eut pas la même fer-
« meté dans d'autres occasions. On sait
qu'il donna à Henri IV le conseil de
mettre le prince de Condé à la Bastille,
pour jouir tranquillement de sa femme :
Sully lui-même ne désavoue pas cette lâ-
cheté, quoiqu'il la déguise de son mieux;
il reprocha même au roi, qui n'aimait pas
les résolutions violentes, de n'avoir pas
suivi son conseil, et d'avoir laissé évader
le prince. Comme la reine se plaignait vi-
vement des infidélités que lui faisait son
époux, Sully n'hésita point à opiner qu'il
fallait la renvoyer en Toscane. Après cela
l'on ne sera pas surpris de la haine que
Condé et la reine vouèrent à ce ministre
(voyez l'*Histoire* du président de Gram-
mont, l. 1, p. 25). Henri IV étant mort,
Sully fut obligé de se retirer de la cour
avec un don de 100,000 écus. Louis XIII
l'y fit revenir quelques années après, et
demanda son avis sur quelques objets;
mais dans le fond il s'en défiait, et ce
n'était pas sans raison. « Dès le jour de
« la mort de Henri IV (dit le P. Griffet,
« *Histoire de Louis XIII*, t. 1, p. 47), il
« avait commencé à se rendre odieux et
« suspect à la cour, par ses résistances
« opiniâtres à venir au Louvre, malgré
« les invitations et les ordres pressants
« de la reine-mère. Mais si l'on en croi-

« Bassompierre, il fit encore, le même jour, une faute beaucoup plus considérable et qui ne fut pas oubliée. Dès qu'il sut le roi mort, il écrivit au duc de Rohan, son gendre, qui était alors à l'armée de Champagne, de marcher droit à Paris avec 8,000 Suisses, qu'il commandait en qualité de colonel-général. Il est vrai que le duc de Rohan ne parut point aux portes de Paris avec ses Suisses ; mais il s'était déjà avancé d'une journée, lorsque le duc de Sully le contremanda. » En 1634, on lui donna le bâton de maréchal de France, en échange de la charge de grand-maître de l'artillerie dont il se démit en même temps. Il mourut sept ans après, en 1641, dans son château de Villebon au pays Chartrain. Il s'était occupé, dans sa retraite, à composer ses *Mémoires*, qu'il intitula ses *OEconomies*. Ils sont écrits d'une manière très-négligée, sans ordre, sans liaison dans les récits ; mais on y voit régner une naïveté de style, qui ne déplait point à ceux qui peuvent lire d'autres ouvrages français que ceux du siècle de Louis XIV. L'abbé de l'Ecluse, qui en a donné une bonne édition en 8 vol. in-12, et en 1778, en 10 vol. in-12, les a mis dans un meilleur ordre, et a fait parler à Béthune un langage plus pur. C'est un tableau des règnes de Charles IX, de Henri III et surtout de Henri IV. Les amours de ce prince, la jalousie de sa femme, ses embarras domestiques, les affaires publiques, tout y est peint d'une manière intéressante. Sully était protestant, et l'on ne doit pas être surpris de trouver dans ses *Mémoires* des contes puerils et populaires contre les catholiques, en même temps qu'il rejette les accusations les plus fondées contre ceux de sa communion, quoique dans d'autres occasions, il ne les ménage pas. Ses lumières politiques et guerrières étaient plus étendues et plus sûres que celles qu'il avait en fait de religion et de morale. « Cet homme (dit l'abbé de l'Ecluse, *Préf.*, p. 31), dont les raisonnements sur presque tout autre objet sont ordinairement solides et convaincants, se montre si mauvais théologien, que ce seul contraste suffirait pour le réfuter. Quels aveux d'ailleurs ne lui arrache pas la force de la vérité ? Que ne dit-il point contre quelques-unes des folles décisions des synodes protestants, contre les brigues et les projets criminels des chefs de ce parti, contre l'esprit de révolte et de désobéissance de tout ce corps ? Il y a quelque chose de si singulier à voir M. le duc de Sully tour à tour calviniste et

ennemi des calvinistes, que j'ai cru devoir conserver tout ce qu'il dit au sujet de la religion, de crainte que tout ce que j'aurais supprimé à cet égard, ne fût jugé, par la raison même de cette suppression, d'une toute autre importance qu'il n'est ; mais aussi j'ai jugé devoir encore moins épargner les corrections, que partout ailleurs. » L'abbé Baudeau a donné, en 1777, une édition du texte original des *Mémoires* de Sully, en 12 vol. in-8, avec d'abondantes notes, où il a eu soin d'enchaîner les spéculations des économistes. On a publié, en 1766, l'*Esprit de Sully*, in-12. Tout ce qui regarde ce ministre célèbre a été accueilli avec ardeur dans ce siècle, où sa gloire a dépassé celle dont il a joui dans le sien, et celle dont sa mémoire a brillé dans le suivant ; on a fermé les yeux sur ses fautes et ses défauts, pour ne s'occuper que du succès de son administration : on a même fait un erime à un écrivain éloquent d'avoir rappelé l'anecdote du prince de Condé dont nous avons parlé, et on ne lui eût sans doute point pardonné d'avoir rappelé celle de la reine. « Quand un homme passe pour être juste, lui a dit un de ses censeurs, il faut respecter jusqu'à ses défauts, c'est-à-dire, jeter un voile dessus, pour qu'ils ne puissent pas répandre une ombre sur ses vertus. » Si cette maxime est vraie, si la nature et les droits de l'histoire ne s'opposent pas à sa réception, il faut convenir du moins qu'elle vient dans un temps où l'on n'est guère disposé à la suivre. Il n'y a pas de si petit barbouilleur, prenant le nom d'historien, qui ne ramasse avec soin toutes les anecdotes fausses ou vraies qui peuvent ravaler les pontifes et les rois que tous les siècles avaient mis au rang des grands hommes. On peut même dire que c'est là l'esprit et le grand but de presque toutes les histoires modernes. Voudrait-on isoler la maxime et en borner l'observation à la vie des hommes, pour lesquels la nature des temps et des goûts forme des prédilections, des affections dominantes et impérieuses que la voix publique défend de contredire ? Et n'est-ce pas au contraire dans de telles circonstances, que le génie de l'histoire doit secouer son flambeau, pour en renforcer les feux et jeter des rayons sur des traits qui, échappés aux yeux de la postérité, manqueraient à la parfaite ressemblance des hommes célèbres dont elle contemple les images ?

SULPICE-SÉVERE, historien ecclésiastique, naquit vers 363 dans l'Aquitaine, aux environs de Toulouse, où sa

famille tenait un rang assez distingué. Aussitôt qu'il eut fini ses études, il se mit dans le barreau, et fit admirer son éloquence. Il s'engagea dans les liens du mariage; mais sa femme étant morte peu de temps après, il résolut de s'occuper entièrement du service de Dieu et de l'exercice des vertus chrétiennes. Il s'attacha d'abord à saint Phébadé, évêque d'Agen, et ensuite à saint Martin de Tours, suivit ses conseils et fut son plus fidèle disciple. On ne connaît point l'année de sa mort; on sait seulement qu'il mourut au commencement du 5^e siècle, vers 410, suivant le P. Prato; en 429, selon d'autres. Sulpice-Sévère avait de grands biens auprès de Toulouse, et s'en servit pour mettre les pauvres en état de travailler; car, étant grand ami du travail, il ne voulait pas les nourrir dans l'inaction. Sa piété n'excluait ni la politesse, ni la gaieté, comme on peut le voir par le commencement de sa *Lettre* à Bassula, sa belle-mère, et par celle qu'il écrivit à saint Paulin, en lui envoyant un cuisinier dont toute la science se bornait à assaisonner fort mal quelques légumes. Saint Paulin de Nole, saint Paulin de Périgueux, Venance, Fortunat, font les plus magnifiques éloges de Sulpice-Sévère. Il s'était engagé dans les Ordres sacrés, mais il ne paraît pas qu'il ait été prêtre. On lit dans Gennade que Sulpice-Sévère se laissa surprendre par les pélagiens dans sa vieillesse, et qu'ayant reconnu son erreur, il se condamna à un silence de cinq ans; mais Jérôme de Prato, dans la *Vie* de Sulpice, a prouvé que le récit de Gennade avait toutes les apparences d'une fable (voyez aussi l'*Apolo-gie* de Sulpice-Sévère par Bollandus, au 29 janvier). Plusieurs savants, fondés sur l'autorité de saint Jérôme, l'ont accusé de millénarisme; il est vrai que ce docteur condamne le dialogue intitulé : *Gallius*, et que le pape Gélase mit cet ouvrage parmi les livres apocryphes; mais c'est précisément parce qu'il contenait de fausses conjectures sur la réédification du temple de Jérusalem, et sur le rétablissement des cérémonies légales par l'antechrist. (Voyez une *Dissertation* dans *Raccolta di opuscoli scientifici*, tome 18, Venise, 1748, et la 5^e *Dissertation* de Prato, dans son édition de Sulpice, tome 1.) Nous lui sommes redevables d'un excellent abrégé d'histoire sacrée et ecclésiastique, qui est intitulée : *Historia sacra*. Elle renferme, d'une manière fort concise, ce qui s'est passé de siècle en siècle, depuis la création du monde jusqu'au consulat de Stilicon, l'an 400 de J.-C. Cet ouvrage a fait

donner à Sulpice le nom de *Salluste chrétien*, parce qu'en l'écrivant il s'y est proposé cet historien pour modèle. Il faut avouer qu'il l'égalé pour la pureté et pour l'élégance du style. On trouve dans son livre quelques sentiments particuliers, tant sur l'histoire que sur la chronologie; mais ces défauts n'empêchent pas qu'il ne soit regardé comme le premier écrivain pour les abrégés d'histoire ecclésiastique. Sleidan nous en a donné la suite, écrite avec assez d'élégance; mais, comme il était protestant, il est très-favorable à la secte. Un autre ouvrage, qui fait beaucoup d'honneur à Sulpice-Sévère, est la *Vie de saint Martin*, qu'il composa à la sollicitation de plusieurs de ses amis. On a encore de lui trois *Dialogues* et plusieurs *Lettres* qui contiennent des traits remarquables de la vie de saint Martin. On lui a reproché d'avoir cru trop facilement des miracles, et d'en avoir rapporté qui n'étaient pas assez constatés; mais il en est plusieurs dont il avait été témoin oculaire; et il faut convenir qu'à l'égard des faits extraordinaires rapportés par des auteurs sages, vertueux et éclairés, la critique de certains savants dégénère souvent en une fausse délicatesse, qui considère moins les preuves et l'autorité de l'historien, que la nature de l'événement, qui n'est pas toujours d'accord avec leur manière d'apprécier les vues et les merveilles de la Providence. Ce qui donnerait plutôt quelque défiance du récit de Sulpice-Sévère, c'est l'envie trop marquée d'élever saint Martin au-dessus de tout ce qui jouissait alors de la réputation de sainteté et du don des miracles; ce qui paraît surtout dans ses *Dialogues*, et en termes exprès (Dialogue I, numéros 16, 17, 18). On trouve aussi qu'il est trop prévenu en faveur de la vie monastique, au préjudice de ce qu'il devait aux clercs, aux prêtres, et même aux évêques, dont il parle fort lestement, et auxquels il semble faire un crime de ne pas vivre exactement comme les moines, d'aller à cheval au lieu de ne monter que des ânes, d'être vêtus de bure, et autres articles qui certainement n'étaient pas l'effet d'un luxe brillant. Mais ces défauts ne peuvent pas faire supposer dans l'auteur un manquement de bonne foi, qui lui aurait fait inventer des faits qu'il dit avoir vus lui-même, ou appris de témoins irréprochables. C'est sur la vérité de son récit qu'il fonde la prééminence de saint Martin sur les saints de son temps, et l'on ne doit pas croire qu'il règle son récit sur l'idée de cette prééminence, quoique ces sortes de parallè-

les soient peu conformes à l'esprit de la vraie piété, et si judicieusement condamnés par l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*, livre 3, chap. 58. Du reste, indépendamment de ce que Sulpice-Sévère rapporte de cet illustre évêque, il est certain que saint Martin était regardé comme un thaumaturge par tous ceux qui l'ont connu; et le sage et vertueux historien défend très-bien sa sincérité et son éloignement de toute exagération dans son 3. Dialogue, n° 5. L'édition la meilleure et la plus complète de ses écrits est celle de Vérone, 1741, 2 vol. in-fol., et 1754, 2 vol. in-4, par le Père Jérôme de Prato, oratorien de la même ville. Cette édition est accompagnée de Variantes, de Notes, de Dissertations savantes et de la *Vie* du saint. Hack et Elzevir en ont donné aussi de très-belles éditions, mais défigurées par des notes fanatiques, dans lesquelles néanmoins l'on convient que tout ce que le protestantisme a entrepris de réformer, existait au temps de Sulpice-Sévère et longtemps avant lui. — Il y a eu encore saint SULPICE SÈVÈRE, évêque de Bourges, mort en 591; et saint SULPICE-le-Débonnaire, ou le Pieux, aussi évêque de Bourges, mort en 644. L'un et l'autre se signalèrent par leurs vertus et leurs lumières. Nous avons quelques *Lettres* de celui-ci dans la *Bibliothèque des Pères*. Baronius et d'autres éditeurs du *Martyrologe romain* confondent Sulpice-Sévère, historien ecclésiastique, avec Sulpice-Sévère, évêque de Bourges : cette erreur a été relevée par Benoît XIV, dans sa Préface de l'édition du *Martyrologe*, qu'il a donnée en 1749; il y démontre que le Saint-Siège n'a jamais mis le nom de l'historien Sulpice-Sévère dans le *Martyrologe*. On lui rend cependant un culte depuis un temps immémorial dans l'Eglise de Tours.

SULPITIA, dame romaine, femme de Calenus, florissait l'an 90 de J.-C. Nous avons d'elle un *Poème* latin contre Domitien sur l'*expulsion des philosophes*. Il est vrai que cette expulsion, sous un prince tel que Domitien, ne prouvait pas grand-chose contre ce genre d'hommes; mais le bon Vespasien et d'autres ont été obligés également de s'en défaire, pour maintenir l'ordre et la tranquillité dans l'Etat. Elle avait aussi composé un *Poème sur l'amour conjugal*, dont on doit regretter la perte, si l'éloge qu'en fait Martial n'est point flâté. Son *Poème* contre Domitien se trouve avec le *Pétrone* d'Amsterdam, 1677, in-24, dans les *Poeta latini minores*, Leyde, 1731, 2 vol. in-4, et dans le *Corpus Poetarum* de Maittaire.

Sauvigny en a donné une traduction libre en vers français dans le *Parnasse des Dames*.

SULPITIUS (Gallus), de l'illustre famille romaine des Sulpiciens, fut un des premiers parmi les Romains qui donnèrent des raisons naturelles des éclipses du soleil et de la lune. Etant tribun de l'armée de Paul-Emile, l'an 168 avant J.-C., et prévoyant une éclipse de lune pour la nuit qui précédait le jour déterminé pour la bataille que l'on devait livrer à Persée, il eut peur que les soldats n'en tirassent un mauvais augure. Il les fit assembler, avec la permission du consul, leur expliqua l'éclipse, les avertit qu'elle arriverait la nuit suivante. Cet avis guérit les soldats de leur superstition, et le fit regarder comme un homme extraordinaire. On l'honora du consulat deux ans après, avec Marcellus, l'an 166 avant J.-C.

SUPPERVILLE (Daniel de), ministre de l'Eglise wallonne de Rotterdam, naquit en 1657 à Saumur en Anjou, où il fit de bonnes études. Il étudia ensuite à Genève, passa en Hollande l'an 1685, et mourut à Rotterdam le 9 juin 1728. On a de lui : *les Devoirs de l'Eglise affligée*, 1691, in-8; *des Sermons*, in-8, 4 vol., dont la 7^e édition est de 1726; *les Vérités et les Devoirs de la religion*, en forme de catéchisme, 1706; *Traité du vrai communiant*, 1718, etc. Ces différents ouvrages sont estimés des protestants. Voici un morceau de son sermon sur l'*Extravagance de l'impie*, où il fait voir que les merveilles de la nature annoncent à l'homme l'existence de Dieu : « Peut-on voir, dit-il, peut-on voir seulement d'une vue générale la multitude d'objets qui composent l'univers, leur variété, leur beauté, leur étendue, leur enchaînement, leurs mouvements si réguliers et si constants, sans penser qu'ils ont été faits et arrangés par une main puissante et sage ? Les Pères, et les philosophes avant eux, ont fort bien dit qu'un homme nourri dans l'obscurité d'un cachot ou dans une caverne depuis l'enfance jusqu'à un âge avancé, sortant ensuite tout d'un coup à la lumière, ne pourrait s'empêcher, après une longue admiration de tout ce que ses yeux auraient découvert, de s'informer de l'auteur d'un si grand ouvrage, et de reconnaître qu'il doit réunir la puissance et l'intelligence : mais l'impie ne veut point sortir de son cachot, il ne veut rien voir; je le regarde comme un homme qui, fermant les yeux tout exprès, ou se tenant toujours renfermé dans l'obscurité de quelque chaudière enfumée, soutiendrait avec audace

qu'il n'y a point de soleil au monde; il s'enveloppe des ténèbres de la malice, et dit : Je ne vois point, je ne connais point ce Créateur dont vous me parlez. Quoi ! il n'y a point de Dieu ! il n'y a point de fondement ! eh ! comment est-ce que l'édifice se tient debout ? Il n'y a point d'architecte ! comment est-ce que la maison a été faite ? Il n'y a point de pilote ! comment le vaisseau peut-il si sûrement voguer ? S'il n'y a point de Dieu, que fais-tu ici toi-même ? qui t'y a placé ? d'où viens-tu ? Quel est le premier de tes pères ? Tu vis dans la maison de Dieu, et tu nies qu'elle soit à lui ! Pourquoi la remplis-tu de tes blasphèmes ? Ou paie le loyer de la maison, ou hâte-toi d'en sortir. S'il n'y a point de Dieu, d'où peut venir l'ordre du monde, la régularité du mouvement des cieux, l'enchaînement des saisons, le retour réglé du jour et de la nuit, ces lois si constantes et si uniformes que la nature observe dans ses productions ? Quelle main a étendu les cieux, a renfermé tous ces grands cercles les uns dans les autres, a formé la lumière et rassemblé cette lumière dans certains globes qui la répandent continuellement sans jamais s'épuiser ? Comment le soleil s'est-il frayé lui-même sa route au milieu du ciel, et fournit-il si régulièrement sa carrière ? Qui lui a marqué ses tropiques et a prescrit des bornes à sa course ? Qui l'a placé dans ce juste éloignement de la terre, qu'il laisserait morte s'il en était plus éloigné, et qu'il consumerait par sa chaleur s'il en était plus proche ? Est-ce le hasard qui a fait tout cela ? Quoi ! ce bel astre, qui travaille toujours et ne s'arrête jamais, qui brûle sans se consumer, qui ne vieillit point par la suite des années, subsiste dans cet état par une cause toute fortuite ! Le hasard peut-il avoir produit cette imperturbable vicissitude du jour et de la nuit ? Le hasard a-t-il fait l'enchaînement des saisons, dont aucune n'est sans son utilité particulière ? Est-ce le hasard qui marque la place de chaque élément, qui tient la terre balancée au milieu des airs, et qui fait que la mer n'a pas inondé la terre ? Monte, monte sur cette mer, malheureux impie, et tu verras les merveilles du Tout-Puissant ; regarde, si tu peux sans effroi, l'Océan en fureur, ces montagnes de flots, ces abîmes ouverts qui sont si souvent le tombeau des navigateurs ; vois en même temps les flots qui s'élèvent si haut, qui roulent avec tant de fracas et viennent se briser contre le rivage ; ils se laissent arrêter par une barrière de sable ; on dirait qu'ils viennent baiser les caractères du doigt de

Dieu, imprimés sur l'arène, et qu'après les avoir reconnus ils se retirent, ils se recourbent avec respect en se reculant. »

SURÉNA, général des Parthes dans la guerre contre les Romains commandés par Crassus, l'an 53 avant J.-C., était inférieur au roi pour la noblesse et les richesses ; mais il le surpassait en valeur, en capacité et en expérience. C'était lui qui avait mis Orodes sur le trône. Il se signala par la défaite de l'armée romaine commandée par Crassus ; mais il ternit sa gloire par sa perfidie. Il demanda à s'aboucher avec le général romain, pour la conclusion d'un traité de paix, et le fit lâchement assassiner ; quelques-uns disent qu'on voulait le prendre vivant, et qu'on ne le tua que parce qu'il se défendait : circonstance qui ne rend pas cette trahison moins odieuse. Suréna ajouta la plaisanterie au parjure. Il entra en Séleucie, disant qu'il amenait Crassus. Il avait forcé un des prisonniers à faire le personnage de ce général romain, et il fit couvrir ce faux Crassus de toutes sortes d'opprobres. Suréna ne jouit pas longtemps du plaisir de sa victoire ; car s'étant rendu suspect à Orodes, ce prince le fit mourir. Suréna a fourni au grand Corneille le sujet de sa dernière tragédie.

SURENHUSIUS (Guillaume), auteur allemand du 17^e siècle, savant dans la langue hébraïque, et connu principalement par une bonne édition de la *Mischna*, accompagnée des Commentaires des rabbins Maimonides et Bartenora, d'une version latine et de savantes notes de l'éditeur. Elle fut imprimée en Hollande, l'an 1698-1703, en 6 tomes, ou 3 vol. in-folio. (Voy. les deux HILLEL et JUDAH-KAKADOSCH.)

SURET (Antoine), né en 1692, au village de Cabrières, près de Nîmes, fut admis, à l'âge de 17 ans, dans la congrégation des Prêtres de la Doctrine chrétienne. Il fut successivement professeur de grammaire, de belles-lettres et de philosophie dans leur collège d'Aix, desservant de la paroisse confiée à leurs soins, et supérieur de leur maison dans la même ville ; passa ensuite en la même qualité à celle de Mende, et fut nommé, en son absence et à son insu, supérieur-général de la congrégation, par l'assemblée des provinces réunies à Paris en 1750, et continué dans la même dignité, dix ans après, par les suffrages unanimes d'une autre assemblée. Ce double choix fut la récompense de la piété, de la sagesse et de l'éloquence avec lesquelles, tant avant qu'après son premier généralat, le Père Suret s'était efforcé de préserver son Or-

de l'effervescence qu'excitaient alors, dans l'Eglise et même dans l'Etat, les dissentiments dans les opinions religieuses. On lut, dans l'assemblée générale, un écrit qu'il venait de publier dans cette intention, et cette lecture fixa tous les yeux sur lui. L'épigraphie, empruntée de saint Célestin, pape, qu'il avait placée à la tête de son ouvrage, et qui suffit pour en faire connaître l'esprit, a depuis été inscrite autour de son portrait : *Dominantur nobis regulæ, non regulis dominemur, simul subjecti canonibus*. Quand il fut devenu chef de son Ordre, le Père Suret fortifia, par quatre exhortations en forme de lettres, le bon effet qu'avait produit la première. Outre ces écrits de circonstance, il a publié : *Conférences de Mende*, etc., en 10 vol. ; *Conférences sur la Morale et le Décalogue*, pour servir de suite aux *Conférences de Paris*, du Père Semelier, sur le mariage, l'usure et la restitution ; la Préface de ce livre est fort estimée. Un recueil de *Prônes*, de *Sermons* et de *Panegyriques*, composés par le Père Suret, lui ayant été dérobé, il ne parla plus en chaire que d'abondance, et se fit en ce genre une grande réputation, particulièrement dans les retraites ecclésiastiques de Mende, auxquelles présidait annuellement l'évêque. Frappé de paralysie, il se retira, à la fin de son second généralat, dans la maison de sa congrégation à Avignon, et y mourut deux ans après, le 17 janvier 1764.

SURIAN (Jean-Baptiste), évêque de Vence et prédicateur célèbre, né à Saint-Chamans en Provence, le 20 septembre 1670, mort le 3 août 1754, fut de l'Académie française, où il eut d'Alembert pour successeur. Le *Sermon sur le petit nombre des élus* passe pour le chef-d'œuvre de Surian.

SURIN (Jean-Joseph), jésuite, né à Bordeaux en 1600, a été célèbre dans le 17^e siècle par ses vertus, son zèle, ses talents pour la direction des âmes, et la grande confiance dont il jouissait de la part d'une multitude de personnes illustres par leur naissance et par leur piété. Il mourut en 1665. On a publié ses écrits ascétiques à Avignon, en 2 vol. in-12, et un abrégé à Nancy en 1738 sous le titre de : *Dialogues spirituels choisis*, où la perfection chrétienne est expliquée pour toutes sortes de personnes, 1704, in-12.

SURIREY-DE-SAINT-REMY (Pierre), né dans la paroisse d'Acqueville en Normandie, commissaire provincial d'artillerie, mort à Paris en 1716, âgé d'environ 70 ans, s'est distingué par ses tra-

vaux et par ses écrits. Il s'appliqua sans relâche à recueillir les expériences et à perfectionner les arts qui avaient rapport à sa profession, et recut plusieurs marques de bienveillance de la part de Louis XIV. On a de lui : *Recueil des Mémoires d'artillerie*, Paris, 1745, 2 vol. in-4, où il a rassemblé, avec beaucoup de choix et d'ordre, ce qui regarde cette importante partie de la tactique moderne.

SURITA, ou plutôt **ZURITA** (Jérôme), de Saragosse, secrétaire de l'inquisition, mort en 1580 à 67 ans, s'est fait un nom par son savoir. On a de lui : *Annales de la Corona de Aragon*, en Zarragoca, 1610, 7 vol. in-fol., ouvrage estimé des Espagnols ; il faut y joindre la continuation de *Vinc. Blasco de Lanuxa*, 1622, 2 vol. in-fol.

SURIUS (Laurent), écrivain ascétique, né à Lubeck en 1522, étudia à Cologne avec Pierre Canisius, et se fit religieux dans la Chartreuse de cette ville. Après avoir édifié son Ordre par ses vertus, il mourut à Cologne en 1578, à 56 ans. Le pape Pie V en faisait un cas particulier, et écrivit à son prieur à Cologne de lui accorder tous les soulagements que ses infirmités et son application continuelle pouvaient exiger. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont un *Recueil des conciles*, 4 in-fol. et les *Vies des Saints*. Il avait publié successivement 6 vol. de cet ouvrage depuis 1570 ; mais plusieurs savants lui ayant fourni des matériaux pour le perfectionner, il recommença une nouvelle édition. Il publiait le second volume, lorsque la mort l'arrêta. Jacques Mosander, religieux du même monastère, continua le travail de Surius. On en a donné une édition complète à Cologne, 6 in-fol., 1617. Surius a profité de la collection de Louis Lipomani. La liberté qu'il s'est donnée de polir et de changer le style des originaux, et d'en retrancher ce qu'il ne jugeait point nécessaire, a décrédité ce qu'il avait compilé de meilleur ; une *Histoire* de son temps, sous le nom de *Mémoires*, qui commence en 1514 ; elle a été continuée par Isselt, Brachel, Thulden, Henri Brewer. On en a une traduction française, 1573, in-8. C'est une suite de la *Chronique* de Naclérus ; il semble que Surius ne l'a entreprise que pour démontrer la mauvaise foi de Sleidan, qui a étrangement défigurée l'histoire de son temps. Spondanus en parle en ces termes (*ad. ann. 1556, N° 8*) : *Quæ Sleidanus quæstis calumniis vel impuris derisionibus peccavit, ut frequentissimè fecit, Laurentius Surius censuris suis in semitam rectam reduxit* ; une excellente Traduction

en latin du *Traité de la présence véritable de Jésus-Christ après la consécration*, de Groppen. Il a encore traduit en latin les ouvrages de Taulère, de Rusbroch, de Staphyle, et donné plusieurs ouvrages de controverse.

SURVILLE (Marguerite-Eléonore-Clotilde de VALLON-CHALYS DE), poète du 15^e siècle, naquit en 1405 à Vallon, et mourut âgée de plus de 90 ans. La plupart de ses *Poésies* ont été égarées : on ne doit celles qui restent qu'à un effet du hasard. On leur a même contesté le mérite de l'authenticité. Quoi qu'il en soit, les principales qualités qu'on trouve dans ces *Poésies* sont une naïveté exquise, de la vérité et de la force dans les sentiments.

SURVILLE (le marquis Joseph-Etienne de), né dans le Vivarais en 1760, entra au service dans le régiment de Colonel-Général, et fit les campagnes de Corse et d'Amérique, où il se distingua par son intrépidité. Se trouvant ensuite en garnison à Strasbourg, il eut une querelle avec un anglais, sur le courage de la nation britannique qui, selon lui, n'était brave que dans l'ivresse. L'anglais, ne s'étant pas cru capable de relever le propos, en chargea un de ses compatriotes qui habitait l'Allemagne; et celui-ci envoya un cartel à Surville, qui se rendit sur la frontière du duché des Deux-Ponts, où les deux champions, après s'être fait réciproquement une légère blessure, se séparèrent pour ne jamais se revoir. Le marquis de Surville avait mis en vers très-piquants le récit de cette aventure, mais il ne l'a jamais communiqué qu'à ses amis. Il émigra en 1791, et fit, dans les armées des princes, les premières campagnes de la Révolution. Rentré en France en 1798, avec une mission du roi Louis XVIII, il fut arrêté dans le département de la Loire et traduit devant une commission militaire au Puy. Il tenta d'abord de déguiser son nom; mais voyant qu'il ne pouvait y réussir, il se dit hautement commissaire du roi, et marcha à la mort avec courage (octobre 1798). Il avait confié à sa femme le manuscrit des *Poésies* de Clotilde de Surville, l'une de ses aïeules, qui fut imprimé en 1803, et dont l'authenticité donne encore lieu à des doutes et à des discussions.

SURVILLIERS. (Voyez BONAPARTE Joseph.)

SUSANNE, fille d'Helcias et femme de Joakim, de la tribu de Juda, est célèbre dans l'Écriture par son amour pour la chasteté. Elle demeurait à Babylone avec son mari, qui était le plus riche et le

plus considérable de sa nation. Deux vieillards concurent pour elle une passion criminelle; et pour la lui déclarer, choisirent le moment qu'elle était seule prenant le bain dans son jardin. Ils l'alarmèrent surprendre, et la menacèrent de la faire condamner comme adultère, si elle refusait de les écouter. Susanne ayant jeté un grand cri, les deux suborneurs appelèrent les gens de la maison, et soutinrent l'avoir surprise avec un jeune homme. Susanne fut condamnée comme coupable; mais lorsqu'on la menait au supplice, le jeune Daniel, inspiré de Dieu, demanda un second examen de cette affaire. On interrogea de nouveau les deux accusateurs. Ils se contredirent dans leurs réponses; l'innocence triompha, et ils furent condamnés par le peuple, l'an 606 avant J.-C., au même supplice auquel ils avaient injustement fait condamner Susanne. En comparant cette héroïne à Lucrèce, dont les Romains ont fait de si grands éloges, on ne peut que gémir sur l'aveuglement de ces moralistes qui exaltent la lâcheté d'une femme qui se tue de désespoir d'avoir commis un crime, et méconnaissent la véritable vertu, qui embrasse l'ignominie et la mort plutôt que de le commettre. (Voyez LUCRÈCE.)

SUSON (le bienheureux Henri), écrivain ascétique, né probablement à Constance, vers l'an 1300, d'une famille noble de Souabe, entra dans l'Ordre de Saint-Dominique, et mourut à Ulm en odeur de sainteté, l'an 1366. Surius a écrit sa *Vie*. On a de lui : *Méditations sur la passion de Notre-Seigneur; divers Sermons; Horloge de la sagesse*, traduite en latin par Surius, sur un manuscrit allemand fort imparfait. Cet ouvrage, tel qu'il est sorti des mains de l'auteur, fut imprimé dès l'an 1470, et avait été traduit en français, dès l'an 1389, par un religieux franciscain, natif de Neufchâteau en Lorraine. Cette dernière version fut imprimée à Paris, en 1493, in-fol., après avoir été retouchée pour le style par les chartreux de Paris. On en a une autre traduction, 1684, in-12, par l'abbé de Vienne, chanoine de la Sainte-Chapelle de Viviers en Brie. Ses *Œuvres* ont été publiées avec sa *Vie*, Cologne, 1555, 1588, 1615, in-8.

SUZE (Henriette de COLIGNY, connue sous le nom de *comtesse de la*), était fille du maréchal de Coligni. Elle naquit en 1618, et fut mariée très-jeune à Thomas Hamilton, comte de Haddington, seigneur écossais. La mort lui ayant enlevé son mari, elle épousa en secondes noccs le comte de la Suze, qui, pour la sous-

traire à des galanteries désagréables à un mari, résolut sagement d'aller vivre dans une de ses terres. Pour faire échouer ce projet, la comtesse quitta la religion protestante que suivait son mari, et se fit catholique *pour ne pas le voir*, dit la reine Christine, *ni dans ce monde ni dans l'autre*. Ce changement n'ayant fait qu'aggraver les deux époux, la comtesse de la Suze obtint du Parlement la séparation qu'elle demandait, et comme le comte ne voulait pas y consentir, elle lui donna 25,000 écus pour avoir son agrément. Ce fut alors qu'un plaisant dit : « Que la comtesse avait perdu 50,000 écus dans cette affaire, parce que, si elle avait encore attendu quelque temps, au lieu de donner 25,000 écus à son mari, elle les aurait reçus de lui pour s'en débarrasser. » Madame de la Suze, remplie d'enthousiasme pour la littérature, négligea entièrement ses affaires domestiques, qui ne tardèrent pas à se déranger. Sa maison, second hôtel de Rambouillet, était le rendez-vous des beaux-esprits, qui la célébrèrent en vers et en prose. Elle mourut en 1673, regardée comme une femme qui avait les faiblesses de son sexe et les agréments d'un bel-esprit. « Parée de toutes les qualités (dit un auteur un peu sévère), que n'eut pas la femme forte dont parlent les Livres saints, elle n'eut aucune des qualités attribuées à celle-ci, n'étant ni bonne épouse, ni solide amie, ni sage administratrice de sa maison : reste à savoir si quelques rimes, plus ou moins heureuses, peuvent entrer en concurrence avec tout cela. » (Voyez DACIER, LA FAYETTE, GEOFFRIN, GRAFFIGNY, TENCIN.) Ses *Œuvres* parurent en 1684, en 2 vol. in-12. On les réimprima avec plusieurs pièces de Pellisson et de quelques autres, en 1695 et en 1725, 5 vol. in-12.

SWAAN (Joseph), savant hollandais, né en 1774, mort en 1826 : il était professeur de chimie et d'histoire naturelle à l'Ecole de médecine de Horn ; il a publié un grand nombre de *Dissertations scientifiques* et de *Mémoires* sur diverses questions de médecine. On lui doit aussi un *Essai* de réfutation de l'ouvrage de M. Costa, qui a pour titre : *Contre l'esprit du siècle*. Swaan était, en outre, un des principaux rédacteurs du *Journal de la Société de médecine de Horn*.

SWEDENBORG (Emmanuel), physicien, minéralogiste, métallurgiste, et visionnaire fameux, né à Storkholm le 29 janvier 1689, fut nommé en 1716 à la charge d'assesseur au collège métallique de cette ville, par Charles XII, anobli

par la reine Ulrique-Eléonore en 1719, et se rendit fameux par ses voyages, ses livres et ses extravagances. Ce fut la publication de son *Dædalus hyperboreus*, journal de mathématiques et de physique, qui lui mérita la faveur de Charles XII. Après avoir visité, pour mieux remplir les devoirs de sa place, les mines de la Suisse et de l'Allemagne, il publia les résultats de ses recherches métallurgiques dans plusieurs ouvrages. L'un d'eux, le *Traité du fer*, fut traduit par ordre de l'académie des Sciences de Paris, pour l'histoire des arts et métiers. Swedenborg porta ses investigations dans toutes les parties de la nature, et sa réputation de savant devint européenne, lorsqu'il eut publié ses *Opera philosophica et mineralogica*, Leipsick, 1734, 3 vol. in-folio, qui sont une espèce d'Encyclopédie, où l'on trouve, en particulier, un système de physique générale, dans lequel l'imagination de l'auteur joue le plus grand rôle ; cette compilation informe, qui n'est plus d'aucun usage, fut suivie, pour la compléter, de l'*Œconomia regni animalis*, et du *Regnum animale illustratum*, desquels on ne s'occupe pas davantage. Après cela, de savant qu'il était, Swedenborg se fit visionnaire fanatique. Il abandonna ses fonctions, les sciences, et annonça qu'il était chargé de mission divine. Il disait que Dieu lui était apparu personnellement en 1743, pour le rendre capable de converser avec les anges, se mêlait d'annoncer les choses futures ou cachées, se vantait d'être en correspondance avec les âmes des morts, d'aller souvent en enfer, et d'être membre de la société des anges. « Il employa, dit un écrivain, le reste de sa vie à propager ses idées, soit par ses conversations, soit par ses écrits. En même temps qu'il racontait ses révélations, et tentait une réforme du Christianisme, il disposait d'une fortune immense dont la source est encore mystérieuse. Il distribua, dit-on, plusieurs millions. On lui attribue quelques prophéties ; mais elles n'ont rien de bien authentique. » Il mourut dans un voyage à Londres, en 1772, à 84 ans, après avoir laissé plusieurs ouvrages dont, grâce à la bizarrerie des goûts du siècle et à l'ardeur factice de nos enthousiastes, on a fait de toutes parts des traductions. Ces ouvrages sont au nombre de dix-sept ; voici les titres des principaux : *De cultu et amore Dei*, Londres, 1745 ; *Arcana celestia*, ibid., 1749-1756, 8 vol. in-8 ; *De cælo et inferno exauditis et visis*, 1758 ; *De ultimo judicio et Babylonis destructione*, ibid ; *De Novâ Hierosolymâ*, ibid. ; *Sapientia angelica de*

divino amore, 1763; *De divinis Providentiis*, 1764; *Apocalypsis revelata*, 1766; *Vera christiana religio, seu universalis theologia*, Londres, 1771, ouvrage qui contient toute la doctrine théologique de ce singulier novateur. Quelques-uns des ouvrages de Swedenborg sont traduits en français, entre autres : *Le ciel et l'enfer*, par Penety, 1782; *Liaison entre le spirituel et le matériel*, ou *Commerce établi entre l'âme et le corps*, Paris : on en a publié à La Haye, 1786, une édition augmentée d'un Discours préliminaire, et de plusieurs pièces sur la vie et les écrits de Swedenborg; *La Nouvelle Jérusalem et sa doctrine céleste*, par Chastanier, 1784. On ne peut cependant refuser à Swedenborg quelques connaissances isolées et incohérentes dans les mathématiques, la physique, l'histoire naturelle, l'anatomie, la métaphysique et la théologie; mais il n'y a genre de folie ni d'hérésie qui ne se trouve dans ses ouvrages. Il s'y décide pour l'hérésie d'Eutychés. Toutes les platitudes accumulées contre les catholiques, et les plus grossières calomnies y sont constamment répétées. Les Livres saints y sont expliqués d'une manière arbitraire, ridicule et souvent indécente. On y trouve cependant çà et là des vérités énoncées avec la plus subjugante énergie, telle que la suivante : « L'homme est naturellement enclin à la croyance et à l'adoration de Dieu dans son âme; influence qu'il lui faut étouffer pour passer à l'athéisme. » Swedenborg est devenu le chef d'une espèce de secte; « ses disciples désignés sous le nom de *Swedenborgistes*, dit l'écrivain déjà cité, forment une église à part qu'ils nomment la *Jérusalem Nouvelle* : ils sont répandus en Suède, en Allemagne, en Angleterre et aux Etats-Unis. La doctrine de Swedenborg se compose d'une espèce de Genèse, où il explique la création à sa manière, et de certains dogmes théologiques qui lui sont propres. Il distingue un monde matériel et un monde spirituel; dans ce dernier, on retrouve tout ce que nous offre le monde visible : un soleil, une terre, des habitants, des mariages, etc.; mais tout y est spirituel; selon lui la Trinité divine est tout entière en Jésus-Christ; et de même que l'on trouve dans l'homme trois choses, le corps, l'âme et le nouvel être qui résulte de l'union de ces deux substances, il faut distinguer en Jésus-Christ la divinité, l'humanité et leur union en une seule personne. Les Ecritures présentent trois sens, le sens divin ou céleste, le sens spirituel et le sens naturel ou littéral : le sens divin n'est connu que de Dieu; le

sens spirituel, après avoir été connu des premiers hommes jusqu'au temps de Job, s'est perdu, et il a été de nouveau révélé à Swedenborg.... Maintenant, reprend plus loin le même auteur, qu'est-ce que Swedenborg? Qu'est-ce que cet homme dont la vie est si singulière, qui, après s'être distingué dans les sciences les plus positives, a eu de si étranges révélations; qui, au milieu du siècle le plus éclairé et le plus incrédule, s'est presque fait passer pour un nouveau Messie? Selon ses partisans, c'est un inspiré. Mais où sont les preuves de cette inspiration? Les révélations qu'il raconte ne sauraient être appelées en témoignage; car ce sont elles précisément dont il faudrait prouver l'origine surnaturelle. Et d'ailleurs ces prétendues révélations contiennent des choses si bizarres, si extravagantes, qu'elles semblent bien peu dignes de l'intervention divine. Selon d'autres, c'est un imposteur; mais comment croire à l'imposture dans un homme qui se fit toujours remarquer par sa plété, et qui d'ailleurs ne fit jamais servir ses révélations à des projets de fortune ou d'ambition? Qu'est donc Swedenborg? Pour nous, nous l'avouons, Swedenborg n'est qu'un visionnaire, un monomane, etc. » L'auteur que nous citons, M. Boullet, produit plusieurs faits pour justifier son opinion. La secte de Swedenborg, qui n'est qu'une des mille variétés du protestantisme, eut aussi des adeptes à Paris, qui étaient connus sous le nom de *Martinistes*. Elle s'accrut et trouva des adeptes parmi les gens même atteints de philosophie. Si l'on en croit l'auteur du *Voile levé* et de la *Conjuration contre l'Eglise catholique*, Swedenborg n'était pas un visionnaire de bonne foi, mais un socinien ou déiste hypocrite qui employait le langage des enthousiastes, pour substituer au Christianisme une prétendue religion naturelle (voyez le *Journal hist. et litt.*, 15 janvier 1786, page 89; 1^{er} octobre 1792, page 182). On a l'histoire et l'exposé des rêveries théologiques de Swedenborg, dans l'*Abrégé* de ses ouvrages par Dallant de la Touche, Stockholm, 1788, et dans la *Nouvelle Jérusalem*, publiée par E. Richer, 8 vol. in-8, 1832-1834.

SWEET (Robert), savant anglais, né en 1783 à Cockington, dans le Devonshire, mourut le 20 janvier 1835. En 1810 il fut élu membre de la Société linéenne. Il a publié plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Hortus suburbanus Londinensis*, 1818, in-8; *Geraniacæ*, 1820-1826, 5 vol.; *Hortus britannicus*, 1826-1827; *Flora australasica*, 1827-1828.

SWIFT (Jonathan), surnommé le *Ra-
belais d'Angleterre*, naquit à Dublin en
1667, d'une bonne famille, mais non
sans quelque doute sur la légitimité de
sa naissance; doute, dit-on, qu'il accrédita
lui-même. Il embrassa d'abord l'état
ecclésiastique, obtint un bénéfice, puis
le quitta, et après la mort de son protec-
teur, le chevalier Temple, il se trouva
sans aucune ressource, et vint à Lon-
dres solliciter une nouvelle prébende. Il
présenta une requête au roi Guillaume,
mais sans rien obtenir. C'est au mauvais
succès de cette démarche qu'il faut attri-
buer l'aigreur répandue dans tous les ou-
vrages de Swift contre les rois et les cour-
tisans. Il obtint pourtant quelque temps
après plusieurs bénéfices, entre autres
le doyenné de Saint-Patrice en Irlande,
qui lui valait près de 30 mille livres de
rente. En 1735, il fut attaqué d'une fièvre
violente qui eut pour lui des suites
très-fâcheuses. Sa mémoire s'affaiblit;
un noir chagrin s'empara de son âme,
et il tomba enfin dans un triste délire. Il
traîna le reste de sa vie dans cet état dé-
plorable, jusqu'à la fin de l'année 1745.
Il mit à profit quelques instants de raison
pour faire son testament, par lequel il
laissa une partie de son bien pour la fon-
dation d'un hôpital de fous de toute es-
pèce. Swift était un homme capricieux et
inconstant. Né ambitieux, il ne se nour-
rissait que de projets vastes, mais chimé-
riques, et il échouait dans presque tous
ses desseins. Sa fierté était extrême et
son humeur indomptable. Il recherchait
l'amitié et le commerce des grands, et
il se plaisait à converser avec le petit
peuple. Sa maison était une espèce d'aca-
démie de femmes qui l'écoutaient et ja-
saient avec lui depuis le matin jusqu'au
soir. Au milieu de ce tripot, le docteur
Swift a enfanté un grand nombre d'écrits
en vers et en prose, recueillis en 1762,
Londres, en 9 vol. in-8. L'ouvrage le plus
long qu'il ait fait en vers est un poème
intitulé : *Cadenus et Vanesla*. C'est l'his-
toire de ses liaisons avec une fille hollan-
daise. Ses ouvrages en prose les plus con-
nus sont : les *Voyages de Gulliver à Lilli-
put, à Bordignac, à Laput, etc.*, en 2 vol.
in-12. Ce livre, original dans son genre,
offre à la fois une fiction soutenue et des
contes puérils, des allégories plaisantes et
des allusions insipides, des ironies fines et
des plaisanteries grossières, une morale
sensée et des polissonneries révoltantes.
L'abbé Des Fontaines, traducteur de
cet ouvrage, l'a un peu corrigé; le
Comte du tonneau, traduit en fran-
çais par Van Essen : c'est une satire où,
sous le nom de *Pierre* qui désigne le Pa-

pe, de *Martin* qui représente Luther,
de *Jean* qui signifie Calvin, il déclare
la guerre à la religion catholique, au
luthéranisme et au calvinisme. Il est im-
possible d'accumuler plus de propos pué-
rils, indécents et odieux; *Le grand mys-
tère*, ou *l'Art de méditer sur la garde-
robe*, avec des pensées hardies sur les
études, la grammaire, la rhétorique et la
poétique, La Haye, 1729, in-8; *Produc-
tion d'esprit*, contenant tout ce que les
arts et les sciences ont de rare et de mer-
veilleux, Paris, 1736, en 2 vol. in-12,
avec des notes; *La guerre des livres* : cet
ouvrage dut sa naissance à une dispute
qui s'éleva vers la fin du 17. siècle, en-
tre Wootton et le chevalier Temple, au
sujet des anciens. Le docteur Swift y
donne la palme au chevalier Temple,
son protecteur et son ami. Tous les ou-
vrages précédents ont été traduits en
français. Ceux que nous avons en anglais
consistent en différents écrits de morale
et de politique.

SY (Alexandre-César-Annibal-Ferium,
baron de Strong, marquis de), était of-
ficier dans un régiment de cavalerie à
l'époque de la Révolution; il quitta la
France et se réfugia à Londres, où il se
lia avec Delille. Il profita des leçons de
son ami, et fit lui-même des vers qui ne
sont point sans mérite. A la Restaura-
tion, il fut fait maréchal-de-camp; il est
mort à Corbeil le 12 décembre 1821.
On a de lui : *Mélanges de poésies*, in-12,
Londres, 1792. De Sy avait appris l'art
typographique comme moyen de vivre;
il imprima lui-même ses *Mélanges*; la
Chute de Ruftn, in-8, 1811, traduction
en vers du poème de Claudien; *l'Art
poétique* d'Horace, traduit en vers, in-8,
1816; *Epithalame d'Honorius et de Ma-
rie*, in-8, 1816, c'est encore une tra-
duction de Claudien.

SYDENHAM (Thomas), célèbre mé-
decin anglais, naquit en 1624, à Wind-
fort-Eagle, dans le comté de Dorset,
d'une famille noble. Il s'était rendu à Ox-
ford pour y terminer ses études; mais la
guerre civile ayant éclaté dans la même
année 1642, il ne voulut pas prendre les
armes en faveur de Charles I^{er}, comme
l'avaient fait les autres étudiants : il pas-
sa à Londres, où le célèbre docteur Cox
le détermina à se livrer à l'étude de la
médecine. La garnison d'Oxford, qui te-
nait pour le roi, s'étant rendue au Parle-
ment, Sidenham retourna à l'Univer-
sité, y prit le degré de bachelier en 1648,
et reçut ensuite celui de docteur à Cam-
bridge. De retour à Londres, il s'y fixa
et y exerça son art pendant vingt-huit
ans. Il s'écarta de la méthode systémati-

que des médecins de son temps. Il n'osait pas deviner la nature ; mais il la suivait en l'étudiant, devint un des observateurs les plus exacts , et put ainsi se méprendre rarement dans ses traitements, qui furent presque toujours heureux. Il faisait un grand usage des rafraîchissants dans le traitement de la petite vérole, et du quinquina, après l'accès, dans les fièvres intermittentes ; mais il se distinguait surtout par son *laudandum*, qui fut bientôt adopté par tous les autres médecins. Cependant, malgré le succès de ses cures, et la réputation qu'il s'était acquise, il avait peu d'estime pour la science médicale, au moins pour celle qu'on professait de son temps ; et un jeune médecin lui ayant demandé quel livre il devait choisir pour se former à la pratique : « Lisez *Don Quichotte*, lui répondit-il, « c'est un fort bon livre ; je le lis actuellement. » La simplicité des remèdes dont il faisait usage fit dire à Ratcliffe, fameux médecin qui florissait à cette même époque, que quand Sidenham mourrait, il laisserait tout le secret de la médecine sur une demi-feuille de papier. On a de Sydenham une *Praxis medica*, Leipzig, 1696, 2 vol. in-8, et différents autres ouvrages, tous fort estimés, et qui ont été recueillis et imprimés sous le titre d'*Opera medica*, Genève, 1716, 2 vol. in-4 : on y remarque surtout son excellent *Traité de la Goutte*, qu'on consulte encore de nos jours. L'auteur, attaqué de cette maladie, eut tout lieu d'en observer les progrès, et de mettre en pratique les remèdes qui peuvent calmer les douleurs de ce mal cruel. Les meilleures éditions des *Opera universa* de Sydenham sont celles de Londres, 1754, in-8 ; Genève, 1747, 2 vol. in-4 ; Leyde, 1734, in-8 ; elles ont été traduites en français par A.-F. Jault, Paris, 1774, 2 vol. in-8 ; Avignon, 1799, 2 vol. in-8 ; Montpellier, augmentées par J.-B.-T. Baumes, 1817, 2 vol. in-8 ; *ibid.*, 1816, 2 vol. in-8, avec une *Notice* sur la vie et les écrits de Sydenham, par Prunelle. Il mourut à Londres en 1689, à l'âge de 65 ans.

SYLLA (Lucius - Cornelius), d'une maison illustre, naquit pauvre ; mais il s'éleva par la faveur de Nicopolis, riche courtisane, qui le fit héritier de ses biens. Ce legs, joint aux grandes richesses que lui laissa sa belle-mère, le mit en état de figurer parmi les chevaliers romains. Il fit ses premières armes en Afrique sous Marius, qui l'employa en différentes rencontres. Il l'envoya contre les Mares, nouvel essaim des Germains. Sylla n'employa contre eux que l'éloquence : il leur

persuada d'embrasser le parti des Romains. Peut-être que cette nouvelle gloire acquise par Sylla fit éclater dès lors la jalousie de Marius. Il est certain du moins qu'ils se séparèrent, et que Sylla servait, dès l'année suivante, sous le consul Catulus, qui fut donné pour collègue à Marius dans son quatrième consulat. Cependant Sylla battit les Samnites, et mettant lui-même le prix à ses victoires, demanda la préture et l'obtint. Strabon, père de Pompée, prétendait que Sylla avait acheté cette dignité, et le lui reprocha agréablement un jour que celui-ci le menaçait d'user contre lui du pouvoir de sa charge. *Vous parlez juste*, lui répliqua-t-il en riant, *votre charge est bien à vous, puisque vous l'avez achetée*. Sylla, après avoir passé à Rome la première année de sa préture, fut chargé du gouvernement de la province d'Asie, et il eut la glorieuse commission de remettre sur le trône de Cappadoce Ariobarzane, élu roi par la nation, du consentement des Romains. Le roi de Pont, le fameux Mithridate Eupator, avait fait périr par des assassinats ou par desempoisonnements tous les princes de la famille royale de Cappadoce, et avait mis sur le trône un de ses fils, sous la tutelle de Gordius, l'un de ses courtisans. Ce fut ce Gordius que Sylla eut à combattre. Une seule bataille décida l'affaire. Sylla se distingua une autre fois contre les Samnites. Il prit Boviane, ville forte, où se tenait l'assemblée générale de la nation, et termina par cet exploit la plus glorieuse campagne qu'il eût encore faite. Ses exploits lui valurent le consulat, l'an 88 avant J.-C. Le commandement de l'armée contre Mithridate lui fut donné l'année d'après. Marius, dévoré par l'envie et la fureur de dominer, fit tant qu'on ôta le commandement au nouveau général. Sylla marche alors à Rome, à la tête de ses légions, se rend maître de la république, fait mourir Sulpicius qui était l'auteur de la loi portée contre lui, et oblige Marius à sortir de Rome. Après qu'il eut mis le calme dans sa patrie, et qu'il se fut vengé de ses ennemis, il passa dans la Grèce, l'an 86 avant J.-C., reprit Athènes, lui rendit sa première liberté, et remporta successivement trois victoires sur les généraux de Mithridate. Tandis qu'il faisait ainsi triompher la république dans la Grèce, on rasait sa maison à Rome, on confisquait ses biens, et on le déclarait ennemi de la patrie. Cependant il poursuivait ses conquêtes, traversait l'Hellespont, et forçait Mithridate à lui demander la paix. Dès qu'il l'eut conclue, il laissa à Muréna le com-

mandement dans l'Asie, et reprit avec son armée le chemin d'Italie. Sylla fut joint dans la Campanie par plusieurs personnages qui avaient été proscrits ; et à leur exemple, Cnéius Pompéius, connu depuis sous le nom de *grand Pompée*, vint le trouver avec trois légions de la Marche d'Ancone. Sylla l'aima, et fut le premier instrument de sa fortune. Malgré ces secours, ses ennemis lui étaient supérieurs en forces ; il eut recours à la ruse et aux intrigues. Il les fit consentir à une suspension d'armes, à la faveur de laquelle il gagna, par des émissaires secrets, un grand nombre de soldats ennemis. Il battit ensuite le jeune Marius, le força de s'enfermer dans Préneste, où il l'assiégea sur-le-champ. Après avoir établi ses postes autour de la ville, il marcha vers Rome avec un détachement. Il y entra sans opposition, et borna sa vengeance à faire vendre publiquement les biens de ceux qui avaient pris la fuite. Il retourna ensuite devant Préneste, et s'en rendit maître. La ville fut livrée au pillage, et peu de Romains du parti de Marius échappèrent à la cruauté du vainqueur. Sylla, ayant ainsi dompté tous ses ennemis, entra dans Rome à la tête de ses troupes, et prit solennellement le surnom d'*Heureux*, *Felix* : *titre qu'il eût porté plus justement*, dit Velléius, *s'il eût cessé de vivre le jour qu'il acheva de vaincre*. Le reste de sa vie ne fut qu'un tissu d'injustices et de cruautés. Il fit massacrer dans le cirque de Rome 6 ou 7,000 prisonniers de guerre, auxquels il avait promis la vie. Le sénat était alors assemblé dans le temple de Bellone, qui donnait sur le cirque. Les sénateurs, ayant paru extrêmement émus, lorsqu'ils entendirent les cris d'une si grande multitude de mourants, il leur dit sans s'émouvoir : « Ne détournez point votre attention, Pères conscrits ; c'est un petit nombre de rebelles qu'on châtie par mon ordre. » Tous les jours on affichait les noms de ceux qu'il avait dévoués à la mort. Rome et toutes les provinces d'Italie furent remplies de meurtres et de carnage. On récompensait l'esclave qui apportait la tête de son maître, le fils qui présentait celle de son père. Catilina se distingua dans cette boucherie. Après avoir tué son frère, il se chargea du supplice de M. Marius Gratianus, préteur, auquel il fit arracher les yeux, couper les mains et la langue, briser les os des cuisses, et enfin lui trancha la tête. Pour récompense, il eut le commandement des soldats gaulois qui faisaient la plupart de ces cruelles exécutions. On

fait monter à 4,700 le nombre de ceux qui périrent dans cette proscription, et ce grand nombre ne doit pas surprendre, puisque, pour être condamné à la mort, il suffisait d'avoir déplu à Sylla ou à quelques-uns de ses amis, ou même d'être riche. Plutarque raconte qu'un certain Q. Aurélius, qui n'avait jamais pris part aux affaires, ayant aperçu son nom sur la liste fatale, s'écria : *Ah ! malheureux ! c'est ma terre d'Albe qui me proscriit* ; et à quelques pas de là il fut assassiné. Le barbare Sylla, s'étant fait déclarer dictateur perpétuel, parut dans la place avec le plus terrible appareil, établit de nouvelles lois, en abrogea d'anciennes, et changea selon son gré la forme du gouvernement. Quelque temps après, il renouvela la paix avec Mithridate, donna à Pompée le titre de *Grand*, et se dépouilla de la dictature. Un jeune homme ayant eu la hardiesse de l'accabler d'injures, comme il descendait de la tribune aux harangues, il se contenta de dire à ses amis qui l'environnaient : « Voilà un « jeune homme qui empêchera qu'un « autre qui se trouvera dans une place « semblable à la mienne songe à la « quitter. » Il se retira ensuite dans une maison de campagne à Pouzzol, où il s'abandonna librement et entièrement à une vie voluptueuse et sensuelle. Sa table annonçait la débauche et la dissolution, et tout sexagénaire qu'il était, il ne rougit pas de se livrer à la plus infâme luxure. Sa maison était remplie de comédiennes et de joueuses d'instruments, avec lesquelles il entretenait un commerce honteux. Il passait les jours et les nuits à boire, à manger et à rire avec des gens qui n'avaient d'autre mérite que celui d'être emportés, violents et sans aucune retenue. Les excès auxquels on croit qu'il s'abandonna pour calmer ses remords, lui causèrent bientôt une maladie qu'il se dissimulait et qu'il aggravait par son intempérance. Un abcès se forma dans ses entrailles, d'où il s'exhalait une puanteur horrible. Il naissait de ses chairs une si grande quantité de vermine, qu'il ne fut pas possible de le défendre contre ces insectes, qui semblaient être autant de bourreaux qui vengeaient la mort d'un nombre presque infini d'hommes, tant citoyens qu'étrangers, qu'il avait fait périr de la manière la plus cruelle. Il mourut l'an 78 avant J.-C., à l'âge de 60 ans, au milieu des douleurs les plus affreuses. Sylla ajoutait foi aux devins, aux astrologues et aux songes. Il écrivait dans ses Mémoires, deux jours avant sa mort, qu'il venait d'être averti en songe qu'il allait rejoindre incessamment son

épouse Métella. La chose n'était pas difficile à prévoir, dans l'état où il était ; mais il hâta sa mort de quelques jours, en se livrant à un accès de colère, qui fit crever l'abcès, dont la matière lui sortit par la bouche et l'étouffa. C'est lui qui, à la prise d'Athènes, recouvra les livres d'Aristote.

SYLVESTRE (François), pieux et savant général des Dominicains, était d'une illustre famille de Ferrare : ce qui l'a fait appeler *Franciscus Ferrariensis*. Il mourut à Rennes dans le cours de ses visites, en 1528, à 54 ans, après avoir gouverné son Ordre avec beaucoup de prudence. On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont : de bons *Commentaires* sur les livres de saint Thomas, *contre les gentils*, dans le tome 9^e des *Œuvres* de ce saint docteur ; une *Apologie contre Luther* ; la *Vie de la bienheureuse Osanna de Mantoue, religieuse*.

SYLVESTRE. (Voyez SILVESTRE.)

SYLVIUS, ou du Bois (François), né à Braine-le-Comte, dans le Hainaut, en 1581, chanoine et doyen de Saint-Amé à Douay, professa, pendant plus de trente ans, la théologie dans cette ville, où il mourut le 27 février 1649, en odeur de sainteté. On a de lui des *Commentaires* sur la *Somme* de saint Thomas, et d'autres savants ouvrages, imprimés à Anvers en 1698, en 6 vol. in-fol. Cette édition est due aux soins du Père Norbert Delbecq, dominicain, né, comme Sylvius, à Braine-le-Comte. Le 5^e vol. renferme divers *Opuscules*, et le 6^e comprend des *Commentaires* sur les 4 premiers livres de l'Ancien-Testament. L'éditeur a omis, on ne sait pourquoi, les *Opuscules* de Sylvius contre le jansénisme naissant. La douceur de son caractère a passé dans ses ouvrages, dans lesquels on remarque un grand éloignement de toute nouveauté. Il témoigne dans toutes les occasions une soumission parfaite aux décrets du Saint-Siège. Le docteur Rech étant venu de Louvain à Douay, pour entraîner cette Université dans la faction de Jansénius, et ayant dit qu'il s'agissait précisément de défendre la doctrine de saint Augustin : « C'est pour la défense de l'Augustin de Hollande, répliqua Sylvius que vous avez levé l'étendard ; et nous, c'est en faveur du grand Augustin d'Afrique, parce que c'est la doctrine des souverains Pontifes, pour laquelle nous sommes prêts à combattre jusqu'au dernier soupir. » On a son *Éloge funèbre*, sous le titre de la *Sagesse ensevelie*, Douay, 1649, in-8. Estius et Sylvius sont les deux docteurs qui ont le plus

contribué à la célébrité de l'Université de Douay.

SYMMAQUE, écrivain du 2^e siècle, connu par une version en grec qu'il fit de la Bible, dont il ne nous reste que des fragments. Il était samaritain, se fit juif, puis chrétien, et tomba dans les erreurs des ébionites.

SYMMAQUE (Quintus-Aurelius-Avianus), préfet de Rome, né dans cette ville vers le milieu du 4^e siècle, était fils de Lucius Avianus Symmachus, préfet de Rome en 364. Il fut successivement questeur, préteur, pontife, intendant de la Lucanie, proconsul d'Afrique, et enfin préfet de Rome en 384. Il se déshonora par la passion qu'il fit paraître pour le rétablissement du paganisme et de l'autel de la Victoire renversé par Constantin, rétabli par Julien, maintenu par Valentinien I^{er}, et détruit de nouveau par Gratien. Il trouva un puissant adversaire dans saint Ambroise, et fut banni de Rome par l'empereur Théodose-le-Grand. Étant rentré en grâce avec ce prince, il fut fait consul de Rome, en 391. On ignore l'époque de sa mort. Il nous reste de lui dix livres d'*Épîtres*, Leyde, 1653, in-12, qui ne contiennent rien d'important, mais dans lesquelles on trouve sa harangue en faveur des rites païens et une latinité assez pure, une éloquence sonore, mais diffuse et peu logique. Il avait fait d'autres ouvrages qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous, tels que le *Panegyrique de Maxime et de Théodose*, et des *Harangues* dont l'abbé Mai a recueilli quelques fragments qu'il a publiés à Milan, 1815, in-8. Sa *Requête* pour le maintien de la religion païenne a été réimprimée en 1687, à Dusseldorf, avec la *Réfutation* de saint Ambroise et les *Lettres* de ce Père *ad Principes*, 4 vol. in-12.

SYMMAQUE (saint), pape, natif de Sardaigne, monta, le 22 novembre 498, sur la chaire de saint Pierre, après Anastase II. Le patrice Festus fit élire, quelque temps après, l'archiprêtre Laurent, dont il croyait pouvoir disposer plus facilement que de Symmaque, partisan zélé du concile de Chalcédoine. Ce schisme fut éteint par Théodoric, roi des Goths, qui, quoique arien, ordonna que l'on eût égard à l'élection qui avait été faite la première, et qui avait eu le plus de suffrages ; en conséquence, Symmaque fut confirmé et reconnu par les évêques pour Pape légitime. On l'accusa ensuite de plusieurs crimes. Théodoric fit assembler un concile à Rome en 501 à ce sujet ; mais les évêques représentèrent fortement à ce prince : « Que le Pape lui-

« même devait assembler le concile, que le Saint-Siège avait ce droit, et par sa primauté tirée de saint Pierre, et par l'autorité des conciles, et qu'il n'y avait point d'exemple qu'il eût été soumis au jugement de ses inférieurs. » Théodoric leur montra, par les lettres de Symmaque, que ce Pontife avait consenti à la convocation de ce concile. Il y fut déchargé des accusations intentées contre lui. Ce décret étant parvenu dans les Gaules, les évêques en furent alarmés et chargèrent saint Avit, évêque de Vienne, d'écrire à Rome, au nom de tous, pour se plaindre de ce que les évêques avaient pris sur eux de juger le Pape. « Il n'est pas aisé, dit-il, de comprendre comment un supérieur, à plus forte raison le chef de l'Eglise, peut être jugé par ses inférieurs. » Il loua cependant les Pères d'avoir rendu témoignage à l'innocence du Pape. L'empereur Anastase s'étant déclaré contre le concile de Chalcédoine, le Pontife romain refusa de communiquer avec lui. Pour s'en venger, l'empereur l'accusa de manichéisme, quoiqu'il eût chassé de Rome les partisans de cette hérésie. Le saint Pape fit son apologie, où il parlait avec cette dignité qui convient au sacerdoce chrétien (elle se trouve dans la *Collection des conciles*, tome 4). Symmaque mourut en 514, après avoir fait bâtir plusieurs églises. C'était un homme austère, d'un grand zèle et d'une vertu sans tache. Nous avons de lui onze *Épîtres* dans le Recueil de D. Constant, et divers *Décrets*. On dit que c'est lui qui ordonna de chanter à la messe, aux dimanches et aux fêtes des martyrs, le *Gloria in excelsis*. (Voyez l'*Apologie* de ce Pape par Ennodius dans l'édition de ses *Œuvres*, par le Père Sirmond, et la *Dissertation* publiée par Eusèbe Amor, Bologne, 1758.) Symmaque eut pour successeur Hormisdas.

SYNCELLE (Georges) était syncelle de Taraise, patriarche de Constantinople, vers l'an 792; c'est-à-dire, qu'il occupait l'office de cet homme qu'on plaçait auprès du patriarche pour être le témoin de ses actions. C'est de cette charge qu'il tira son nom. Il était moine; et il remplissait les obligations de son état. Nous avons de lui une *Chronographie*, que le Père Goar a publiée en grec et en latin, Paris, 1652, in-folio. Cet ouvrage est important pour la connaissance des dynasties d'Egypte. Il a suivi Jules Africain et Eusèbe; mais avec des différences, sur lesquelles il faut consulter son savant éditeur.

SYNÉSIUS, évêque, fut disciple de la

fameuse Hypatie d'Alexandrie. Les fidèles, touchés de la régularité de ses mœurs, l'engagèrent à embrasser le Christianisme. Député à Constantinople en 400, il présenta son livre *De la royauté* à l'empereur Arcadius, qui le reçut favorablement. On l'éleva, dix ans après, sur le trône épiscopal de Ptolémaïde. Synésius n'accepta cette dignité qu'avec beaucoup de répugnance. Elle lui paraissait contraire à la vie philosophique qu'il avait menée, et il ne séparait point assez quelques idées platoniciennes des dogmes de la religion chrétienne. Synésius, devenu évêque, eut le zèle et la charité d'un apôtre. Il célébra un concile, et soulagea les indigents. Nous avons de lui 155 *Épîtres*, des *Homélies*, et plusieurs autres ouvrages, dont la meilleure édition est celle du Père Petau, 1633, in-fol., en grec et en latin, avec des notes. Ils méritent tous d'être lus, quoiqu'ils ne soient pas entièrement exempts des erreurs de la philosophie païenne. On y remarque de l'élégance, de la noblesse et de la pureté. On ignore l'année de la mort de cet homme illustre.

SYNÉSIUS, évêque de Ptolémaïs, naquit à Cyrène, vers le milieu du 4^e siècle, d'une famille noble et ancienne, qui faisait remonter sa généalogie jusqu'aux Héraclides de Sparte. Il perdit ses parents de bonne heure; un frère plus jeune que lui, et une sœur nommée Stratonice, étaient tout ce qui lui restait de parents. Après avoir fait sa première éducation dans sa ville natale, Synésius se rendit à Alexandrie pour y étudier la philosophie. Hypatie, fille du mathématicien Théon, et soutien de l'Ecole néoplatonicienne, y enseignait avec une réputation et une autorité remarquables; Synésius vint écouter ses leçons, et se rendit habile non seulement dans la philosophie, mais encore dans la rhétorique, la géométrie et l'astronomie. Après avoir vu la cité d'Alexandre, Synésius voulut aussi visiter Athènes, si déchue alors de sa gloire. De retour dans la Cyrénaïque, il s'attira l'estime et l'amour de ses concitoyens. Riche, heureux, exempt de soins, il menait une vie paisible et religieuse. Il ne sortit de Cyrène que pour aller plaider à la cour d'Arcadius la cause de sa malheureuse patrie et de la Pentapole, opprimées par ses gouverneurs et ravagées par les peuplades voisines. Il se rendit, en 397 ou 398, à Constantinople, où il séjourna trois années entières, cherchant à surmonter les obstacles qui s'opposaient à sa légation. Il parla en présence de l'empereur avec le courage et la fierté d'un Spartiate, et il parait que sa

mission obtint un heureux résultat. Synésius revint à Cyrène avec la joie d'avoir été utile à ses concitoyens. Depuis son retour de Constantinople (400) jusqu'à l'époque de son mariage (403 au plus tard), il se tint habituellement à Alexandrie. Avait-il reçu le baptême avant sa légation à la cour de Bysance ? c'est ce que l'histoire ne nous dit pas. Cependant, il n'est pas permis de croire que des peuples chrétiens, comme ceux de la Pentapole, eussent envoyé au fils et successeur du grand Théodose, un homme imbu du paganisme. Il se maria vers l'an 403, et ce fut le patriarche d'Alexandrie, Théophile, qui bénit son mariage. Pendant le loisir des six ou sept ans qui s'écoulèrent avant son élévation à l'épiscopat, Synésius retomba dans ses erreurs philosophiques ; mais un coup de la grâce vint l'en retirer comme malgré lui. Le peuple et le clergé de Ptolémaïs le demandèrent pour évêque ; dans les premiers siècles, on réclamait ainsi souvent pour l'épiscopat des hommes doctes et puissants, des hommes mariés ; ils consentaient à se séparer de leur femme, et, dans ces évêques pris au milieu du monde, l'Eglise trouva des pasteurs et des chefs qui firent sa gloire. Tels furent, par exemple, saint Paulin, saint Eucher, saint Hilaire de Poitiers. Renoncer à sa vie d'étude et de calme, à ses joies de famille, pour accepter une charge qui entraînait des devoirs pénibles et une grande responsabilité, c'était pour Synésius une perspective redoutable. Aussi opposa-t-il des difficultés de tout genre. Il ne voulait, disait-il, ni se séparer de son épouse, ni abdiquer ses doctrines philosophiques, peu en harmonie, pour la plupart, avec la rigueur de la vérité chrétienne. On a conclu, des objections de Synésius, que l'Eglise passa outre, et qu'il lui fut *permis de garder sa femme et ses opinions*. Cette assertion, partie des *Mélanges* de M. Villemain, répétée dans les *Etudes historiques* de M. de Chateaubriand, s'est reproduite dans bien des livres, sans plus de fondement que la première fois qu'elle fut émise. D'abord, Synésius, qui reçut de Théophile la bénédiction nuptiale, devait alors être chrétien ; ensuite, le patriarche Théophile, qui n'était pas homme à transiger, comme le montrent assez les objections mêmes que lui soumit Synésius, ne put admettre à la sublime charge de l'épiscopat, contre la discipline ecclésiastique, un homme qui n'aurait pas fait profession d'une doctrine orthodoxe. La 95^e Lettre de Synésius prouve qu'il vint séjourner à Alexandrie pour s'in-

struire des devoirs de l'épiscopat sous les yeux de Théophile même. Quand il écrivit cette lettre, il y avait sept mois déjà qu'il sondait son cœur et étudiait les obligations de sa future dignité ; fallait-il beaucoup plus de temps à un homme de cette trempe, pour comprendre que l'épiscopat ne l'éloignait pas de la philosophie, mais plutôt l'élevait à la philosophie véritable ? Ainsi, la coutume de l'Eglise, la rigueur de Théophile, la détermination de Synésius, l'absence de preuves formelles en faveur de l'assertion de M. Villemain et de sa jolie phrase, tout prouve que Synésius fit ce qu'il devait faire et ce qu'on demandait de lui. Une fois évêque, il montra un dévouement profond à ses concitoyens et à ses ouailles ; il lutta courageusement contre Andronique, tyran de la Pentapole et persécuteur des chrétiens ; il l'excommunia enfin, et sut veiller avec énergie au maintien de la foi. L'évêque de Ptolémaïs ne négligea rien pour étouffer dans son diocèse l'arianisme et l'eunomianisme, excitant le zèle de ses collègues dans l'épiscopat, et encourageant l'ardeur des fidèles. Après avoir montré un tel dévouement à ses devoirs envers la doctrine, il lui restait à accomplir un dernier acte de courage et de dévouement à son peuple : Synésius, inspiré par l'amour de la religion et de la patrie, fut admirable. Vers l'an 412, des peuples nomades du nord de l'Afrique se précipitèrent sur la Lybie, comme un torrent devastateur, et vinrent mettre le siège devant Ptolémaïs. Synésius, dans cette circonstance critique, prononça devant les habitants qui lui proposaient de prendre la fuite, un discours plein de détails historiques et d'une vive et pathétique éloquence. Qu'advint-il ? On ne sait. Quand mourut ce digne Pontife, dont l'épiscopat fut si troublé ? Il ne paraît pas qu'on puisse placer l'époque de sa mort au-delà de 414 ou 415. Dans le siècle où il a vécu, Synésius est un poète de renaissance ; il est le premier des poètes chrétiens. Sans avoir pu s'affranchir de l'école d'Alexandrie, il a cependant fait faire à la poésie chrétienne un pas immense. C'est au Christianisme qu'il est redevable de son mérite comme poète. Les *Hymnes* qu'on a de lui, et qui sont au nombre de dix, furent en grande partie composés entre son retour de Constantinople et son élévation à l'épiscopat. Ce sont des odes et non pas des hymnes destinés à être chantés : le mot a trompé même des savants. Il y embrasse les plus grandes questions philosophiques et religieuses ; il y déploie un lyrisme ardent et ori-

ginal, mais il s'y trouve plusieurs sentiments hétérodoxes et beaucoup d'expressions inexactes ou vagues. Malgré l'influence sensible du Néoplatonisme, il y règne aussi l'influence non moins évidente du Christianisme. La première et la seule traduction française qui en ait été donnée est celle de MM. Grégoire et Collombet, Lyon, 1836, in-8. Une 2^e édition, avec le texte de Boissonade en regard comme dans la première, fut publiée à Lyon, en 1839, in-8, et précédée d'une *Étude sur la vie et les écrits du poète*, par M. Collombet. On trouve, dans les préliminaires, la liste des éditions des *Hymnes* et des traductions latines. Les *Hymnes* ont été traduits en italien par A. Fontana, sous le titre : *d'Inni del vescovo Synesio*, Milan, 1827. Les *OEuvres* de Synésius furent réunies par le Père Petau, Paris, 1612, 1 vol. in-fol., traduction latine en regard du grec; la *Version des Hymnes* est de Fr. Portus, ce qu'on a oublié de dire. Ce volume renferme un recueil de *Lettres*, précieux à étudier; le livre intitulé : *Dion*, ou *Traité de sa propre vie* (de Synésius); le *Traité des Songes*, etc. Parmi les travaux dont Synésius a été l'objet, nous citerons un ouvrage intitulé : *De Synesio philosopho*, *Lybiæ Pentapoleos metropoli*, Hauniae, 1831, vi-236 pp. in-8, par Emile-Théodore Clausen, licencié en théologie de l'Université de Copenhague. Le travail du critique danois est, avec celui des traducteurs français, la biographie la plus complète que l'on ait sur Synésius, et il est en même temps précieux comme exemple d'un usage détaillé des autorités à consulter. Il faut encore savoir gré à Clausen d'avoir établi un meilleur ordre dans le recueil des 156 *Lettres* de Synésius, adressées surtout à des personnages d'Alexandrie et de Constantinople, et d'en avoir restitué la chronologie dans des tableaux placés à la fin de son livre. Mais le critique luthérien est loin d'apprécier toujours sainement ce qu'il appelle l'*évêque-philosophe*. Le tome iv, pag. 1-48, des *Mémoires* de la Société littéraire de l'Université catholique de Louvain, présente d'excellentes études sur la *Vie* et sur les *Hymnes* de Synésius, par Fr. Toussaint.

SYNGE (Edouard), archevêque an-

glican de Tuam en Irlande, naquit en 1659; il était fils de l'évêque de Cork; il est mort le 21 juillet 1741. Il a laissé des *Sermons* et des *Mandements* estimés par ses coreligionnaires; mais ils ont tous les défauts naturels aux écrits protestants; on s'aperçoit bien vite, en les lisant, que le prédicateur ou l'évêque ne parlent pas *tanquam potestatem habentes*: cette autorité n'appartient qu'aux prêtres catholiques.

SYPHAX, roi d'une partie de la Numidie, quitta les Romains pour les Carthaginois. Il épousa ensuite Sophonisbe, qui avait été promise à Masinissa, à qui il déclara la guerre. Il fut vaincu et fait prisonnier près de Cyrtha, avec son épouse, l'an 203 avant J.-C. Les Romains donnèrent à Masinissa une partie des Etats de son ennemi.

SYRIEN (Syrrianus), sophiste d'Alexandrie, vers l'an 470, avait composé quatre *livres* sur la République de Platon; sept *livres* sur la République d'Athènes; des *Commentaires* sur Homère. Tous ces ouvrages sont perdus; si on s'en rapporte aux titres, ils peuvent avoir contenu des choses intéressantes.

SYSIGAMBIS, mère de Darius, dernier roi de Perse, captive avec toute la famille royale après la bataille d'Issus, fut bien traitée par Alexandre-le-Grand. Quinte-Curce rapporte qu'elle fut si pénétrée de reconnaissance, qu'ayant supporté la mort de Darius, son fils, elle ne put survivre au conquérant macédonien, et mourut de douleur après lui.

SZENTIVANY (Martin), jésuite hongrois, né en 1633, dans le village de Szentivany, dont son père était seigneur, se distingua autant par sa vertu et son zèle pour la religion, que par l'étendue de ses connaissances. Il expliqua, pendant plusieurs années, la langue hébraïque à Vienne et à Tirnau; enseigna ensuite, avec une égale réputation, la philosophie et la théologie dans la première de ces villes, et mourut à Tirnau le 29 mars 1705. On a de lui 3 vol. in-4, intitulés : *Miscellanra curiosa*, recueil très intéressant, plein de recherches sur la physique et autres sciences. Il a donné encore un grand nombre d'*opuscules* où la religion est exposée et défendue avec autant de dignité que de force. Sa latinité est pure et coulante, son style simple et facile sans être négligé.

T

TABARAUD (Mathieu-Mathurin), né à Limoges en 1744, se destina à l'état ecclésiastique et entra, en 1764, au séminaire de Saint-Sulpice à Paris; mais il n'y resta pas : son caractère et la nature de son esprit déplurent aux directeurs de la maison qui le prièrent de se retirer. Sorti de Saint-Sulpice, le jeune Tabaraud entra dans la Congrégation de l'Oratoire. Il fut chargé par ses supérieurs de professer d'abord les humanités au collège de Nantes, puis la théologie à Arles et à Lyon. Il rencontra dans cette dernière ville l'abbé Emery, alors professeur au séminaire de Saint-Irénée, et eut occasion de lutter plusieurs fois avec lui dans des thèses de théologie. Il était dès lors imbu des principes de Port-Royal, et on rapporte que dans une thèse qu'il faisait passer à l'Oratoire, comme on lui objectait l'autorité du concile de Trente, il répondit : *Parùm curamus quid definiat hoc concilium, dummodò stent pro nobis sancti Patres et præsertim sanctus Augustinus*. En 1783, l'abbé Tabaraud fut placé à la tête du collège de Pézenas. Il était directeur de celui de La Rochelle en 1787, lorsque Mgr de Coussol, évêque de cette ville, attaqua dans un Mandement l'édit de novembre 1787, qui rendait aux protestants l'état civil dont ils étaient privés depuis la révocation de l'édit de Nantes. Tabaraud publia contre ce Mandement deux *Lettres*, dans lesquelles il soutenait que le gouvernement avait le droit d'intervenir dans les matières religieuses qui touchaient aux intérêts civils et politiques. Au commencement de la Révolution, il était devenu supérieur de la maison de l'Oratoire à Limoges. Quoiqu'il fût attaché à la secte janséniste et qu'il eût d'abord montré des sentiments favorables aux innovations, Tabaraud se prononça contre les actes de l'Assemblée constituante dans deux *Lettres* à l'évêque constitutionnel Gay-Vernon, et dans ses *Observations sur une Lettre pastorale du même*. Dénoncé pour ces écrits par le club des Jacobins de Limoges, il se retira à Lyon, puis à Paris. On croit qu'il fut un des signataires d'une lettre adressée à Pie VI par soixante oratoriens pour protester

contre les nouveaux décrets; cette lettre a été insérée dans son *Histoire du cardinal de Bérulle*. Après le 20 juin, le Père Tabaraud se retira à Londres, et pendant les dix années qu'il y séjourna, il s'occupa d'études sur l'histoire ou la théologie, et prit part à la rédaction de la partie politique du *Times* et de plusieurs autres journaux ou revues. Barbier assure que ce fut lui qui rédigea avec son confrère le Père Mandar la lettre écrite à Pie VI en 1798, par plusieurs évêques de France, pour lui témoigner le vif intérêt qu'ils prenaient à ses tribulations. En 1801, Tabaraud rentra en France, et refusa un évêché que Fouché, son ancien confrère à l'Oratoire, lui avait fait offrir. Il n'avait jamais exercé le ministère, et il paraît qu'en Angleterre il ne disait pas la messe. Il se livra alors exclusivement à des travaux littéraires. Il passait six mois de l'année à Limoges dans sa famille et le reste à Paris. En 1811, il fut nommé censeur de la librairie, et il se servit de l'influence qu'il avait sur le directeur-général, de Pommereul, pour entraver la publication des livres contraires à ses doctrines religieuses. En 1814, le roi lui donna le titre de *censeur honoraire*, et de Montesquieu lui accorda une pension de retraite. Un ouvrage qu'il publia en 1816 souleva une controverse assez vive. Il était intitulé : *Principes sur la distinction du contrat et du sacrement de mariage*; les doctrines qu'il contenait furent condamnées par l'évêque de Limoges; mais Tabaraud ne voulut pas accepter la censure épiscopale, et il publia un nouvel écrit sous ce titre : *Droit de la puissance temporelle dans l'Eglise, ou Réfutation du décret de Mgr de Limoges*, in-8. Tabaraud a publié un grand nombre d'ouvrages; il a travaillé sur une foule de sujets; il avait de l'instruction et écrivait avec facilité. Il était actif et laborieux. Une cataracte dont il fut affligé en 1814 ne l'empêcha même pas de continuer à composer des écrits, qu'il dictait à un secrétaire; plus tard il a eu le bonheur de recouvrer la vue. Tabaraud est mort le 9 janvier 1832, à Limoges. Il avait reçu les sacrements de l'Eglise et avait rétracté, quoique d'une manière

peu explicite, les erreurs qu'il avait soulevées dans plusieurs de ses écrits, particulièrement sur le mariage. Dans son testament olographe du 5 janvier 1834, voici comment il s'exprime à cet égard : « Je rends grâce à Dieu de m'avoir fait naître dans le sein de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, de m'avoir inspiré la ferme croyance de toutes les vérités qu'elle enseigne, et préservé de toutes les erreurs qu'elle condamne. J'espère de sa divine miséricorde qu'il me conservera dans ces sentiments jusqu'à ce qu'il lui plaise de m'appeler à lui. Si, dans les ouvrages que j'ai publiés, il se trouvait quelque chose qui ne fût pas conforme à ces dispositions, je le soumets au jugement de ladite Eglise, comme je demande pardon à Dieu de tout ce qui, dans mesdits ouvrages, pourrait avoir offensé les personnes. » On eût désiré plus de netteté et de précision dans l'avou de ses erreurs. Ses ouvrages sont : deux *Lettres* publiées à La Rochelle sur l'édit de novembre 1787, dont le titre n'est pas connu; deux *Lettres à Gay-Vernon, évêque de la Haute-Vienne*, et *Observations sur une Lettre pastorale du même*; *Prospectus et Mémoire pour les amis de la paix* : ces écrits paraissent être de 1791; *Traité historique et critique de l'élection des évêques*, Paris, 1792, 2 vol. in-8 : l'auteur y montre que l'élection des évêques appartenait au clergé, et que le peuple ne faisait que manifester ses vœux; *De l'importance d'une religion d'Etat*, 1803, in-8; deuxième édition, 1814; *Principes sur la distinction du contrat et du sacrement de mariage*, Limoges, vers 1804; *De la philosophie de la Henriade*, 1805, in-8; deuxième édition, 1824 : il y a d'excellentes choses dans cet opuscule; *Histoire critique du philosophisme anglais*, Paris, 1806, 2 vol. in-8 : c'est un de ses meilleurs ouvrages; il y trace l'histoire du philosophisme anglais et de son introduction en France; *De la Réunion des communions chrétiennes*, Paris, 1808; *Des Interdits arbitraires de la célébration de la messe*, Limoges, 1809, in-8 de 40 pages; *Questions sur l'habit clérical*; *Lettre à M. de Bausset pour servir de supplément à son Histoire de Fénelon*, Paris, 1809, in-8; *Seconde Lettre à M. de Bausset pour servir de supplément à son Histoire de Fénelon*, Limoges, 1810; *Essai historique et critique sur l'institution des évêques*, 1811, in-8; *Observations sur le Prospectus et la Préface de la nouvelle édition des Œuvres de Bossuet*, Paris, 1813, in-8; *Du Pape et des Jésuites*, 1814 : c'est

un écrit de la partialité la plus exagérée; *Du Divorce de Napoléon avec Joséphine*, Paris, 1815; *Histoire de Pierre de Bérulle, cardinal, fondateur de l'Oratoire*, Paris, 1817; *Observations d'un ancien canoniste sur la convention du 11 juin 1817*, Paris, 1817, in-8; *De l'appel comme d'abus, suivi d'une Dissertation sur les interdits arbitraires*, Paris, 1820, in-8; *MM. de Bausset et de La Mennais*; *Justification de Legueux et des éditeurs de Bossuet*; *Des Systèmes de M. de La Mennais sur les traductions de la Bible et sur la lecture de l'Ecriture-Sainte*, Paris, 1820; *Défense de la déclaration du clergé par Bossuet*, où l'on relève encore une observation importante de M. de Bausset, Paris, 1820; *Examen de l'Opinion de Mgr le cardinal de La Luzerne sur la publication du Concordat*, Paris, 1821, in-8; *De l'Inamovibilité des pasteurs du second ordre*, Paris, 1821, in-8; *Observations sur l'éloge de M. Dubourg*, 1822, in-8; *Des sacrés Cœurs de Jésus et de Marie*, par un vétéran du sacerdoce, Paris, 1823; *Réflexions sur l'engagement exigé des professeurs de théologie d'enseigner la doctrine contenue dans la déclaration d'1682*, Paris, 1824; *Examen de deux propositions de lois qui doivent être faites sur la célébration du mariage et sur la tenue des registres de l'Etat civil*, Limoges et Paris, 1825; *Lettre à M. Bellart sur son réquisitoire du 30 juillet contre les journaux de l'opposition*, Paris, 1825; *Histoire critique de l'Assemblée de 1682*, Paris, 1826; *Essai historique et critique sur l'état des Jésuites en France*, 1828, in-8; *Vie du Père Le Jeune, dit le Père l'Aveugle, prêtre de l'Oratoire*, Limoges, 1830, in-8. Enfin Barbier dit que Tabaraud a revu l'*Essai historique sur la dernière persécution de l'Eglise*, Paris, 1814, in-8, dont l'abbé Vergani était l'auteur. Tabaraud a été, en outre, l'un des collaborateurs de la *Biographie universelle*, à laquelle il a fourni plusieurs articles.

TABERNA, ou TAVERNE (Jean-Baptiste), né à Lille en 1622, se fit jésuite en 1640, et enseigna longtemps la philosophie et la théologie avec distinction. La ville de Douai ayant été affligée d'une épidémie meurtrière, l'an 1686, Taberna prodigua ses soins aux malades, et fut victime de sa charité. On a de lui : *Synopsis theologiæ practicæ*, 3 vol. in-12, excellent abrégé de théologie morale, bien écrit, clair, précis et éloigné des deux extrêmes, du relâchement et de la rigidité; cependant l'évêque d'Arras, Guy de Sèves de Rochechouart, en a censuré quelques propositions, le 6 mai

1703, mais les autres évêques n'ont pas paru faire attention à cette censure.

TACFARINAS, chef d'armée contre les Romains, en Afrique, au temps de Tibère, était Numide de nation. Il servit d'abord dans les troupes auxiliaires des Romains; et ayant déserté, il rassembla une bande de vagabonds et de brigands, et causa beaucoup de désordres.

TACHARD (Gui) suivit, en qualité de missionnaire, M. de Chaumont dans son ambassade à Siam, en 1685, revint en Europe en 1688, retourna dans l'Inde pour y continuer ses travaux apostoliques, et mourut vers 1694. On a de lui : *Voyage de Siam en 1685, avec des observations astronomiques*, Paris, 1686, in-4; *Second voyage de Siam, avec des remarques historiques, physiques, géographiques et astronomiques*, Paris, 1689, in-4, fig., ou Amsterdam, 1689, 2 vol. in-12. Le chevalier Forbin prétend, dans ses Mémoires, que le P. Tachard est d'une crédulité excessive, et qu'il a exagéré la puissance et les richesses du roi de Siam; plusieurs *Lettres* dans le *Recueil des Lettres édifiantes*. Il publia, outre ses deux *Voyages*, un *Dictionnaire français et latin*, Paris, 1689, in-4, et un autre *latin-français*, tous deux à l'usage du duc de Bourgogne. La meilleure édition de celle-ci est celle de Paris, 1927, in-4. Il mourut vers la fin du 17^e siècle.

TACHOS, ou TACHUS, roi d'Egypte du temps d'Artaxercès-Ochus, défendit ce royaume contre les Perses, qui songeaient à l'attaquer de nouveau, malgré les mauvais succès de leurs premiers efforts. Il obtint des Lacédémoniens un corps de troupes, commandé par Agésilas, qui le trahit d'une manière indigne. Tachos ayant donné à Chabrias, athénien, le commandement de l'armée, et n'ayant laissé à Agésilas que celui des troupes auxiliaires, celui-ci favorisa la révolte de Neclanébus. Le roi d'Egypte fut obligé de sortir de son royaume, et on ne sait pas trop ce que devint ce malheureux prince. Du reste, cette histoire, propre à prouver la mauvaise foi des Grecs et la vérité du proverbe *Græca fides*, est douteuse dans plusieurs de ses détails, comme tout ce qui regarde l'Egypte à cette époque.

TACITE (C. Cornelius Tacitus), historien latin, était chevalier romain. Vespasien le prit en affection et commença à l'élever aux dignités : Tite et Domitien eurent toujours beaucoup d'estime pour lui. Il fut consul l'an 97, à la place de Virginus-Rufus, sous Nerva, et épousa la fille du fameux Agricola. Il plaça plusieurs fois à Rome, et fit admirer son

éloquence. Pline-le-Jeune et lui étaient étroitement liés; ils se corrigeaient mutuellement leurs ouvrages. Nous avons de Corneille Tacite un traité des *Mœurs des Germains*. Il loue les mœurs de ces peuples, et le tableau qu'il en fait est une bonne satire de Rome, devenue le siège de la mollesse et de la corruption. Ce que d'autres auteurs nous ont appris des Germains donne lieu de croire que le tableau de Tacite, quelque embelli, est ressemblant dans plusieurs points; la *Vie* de son beau-père Agricola. Cet écrit est un des plus beaux et des plus précieux morceaux de l'antiquité; les gens de guerre, les courtisans, les magistrats, peuvent y trouver d'excellentes instructions; *Histoire des empereurs*, mais de vingt-huit ans que cette histoire contenait (depuis l'an 69 jusqu'en 96), il ne nous reste que l'année 96 et une partie de 70; Ses *Annales* : elles renfermaient l'histoire de quatre empereurs, Tibère, Caligula, Claude, Néron. Il ne nous reste que l'histoire du premier et du dernier, à peu près entière; Caligula est perdu tout entier, et nous n'avons que la fin de Claude. Tacite a peint les hommes avec beaucoup d'énergie, de finesse et de vérité; les événements touchants, d'une manière pathétique, et la vertu, avec autant de sentiment que de goût. Il possède, dans un haut degré, la véritable éloquence, le talent de dire simplement de grandes choses. On l'accuse d'avoir peint trop en mal la nature humaine; mais c'est qu'il la connaissait bien. On lui reproche encore d'avoir le style trop concis; comme si le plus grand mérite d'un écrivain n'était pas de dire beaucoup en peu de mots. S'il peint en raccourci, ses traits, en récompense, sont d'autant plus vifs et plus frappants. D'ailleurs l'obscurité qu'on lui trouve vient en grande partie de la décadence de la langue latine et de l'ignorance de nos prétendus savants : les bons latinistes le lisent d'une manière aisée et coulante. Le reproche le plus fondé qu'on puisse lui faire, c'est de n'avoir parlé de quelques objets que d'après ses préventions ou des erreurs populaires, comme lorsqu'il répète les calomnies des idolâtres contre les chrétiens, dont il reconnaît d'ailleurs l'innocence relativement aux accusations de Néron, et qu'il plaint d'avoir été l'objet des cruautés de ce monstre. Plusieurs auteurs se sont exercés sur Tacite. Il y en a une traduction française par d'Abblancourt, et une par Guérin, chacune en 3 vol. in-12 : l'une et l'autre sont peu prisesées. Celle qu'a faite Amelot n'est es

timable que par les connaissances politiques qu'il a étalées dans ses longues *notes*; elle est en six volumes auxquels on a ajouté une suite en quatre volumes. L'abbé de La Bletterie a traduit les *Mœurs des Germains*, la *Vie d'Agricola*, et les six premiers livres des *Annales*, 3 vol. in-12. Le Père Dotteville a traduit le reste en 4 vol. in-12. Cette version est élégante et fidèle. Gallon de La Bastide en a donné une traduction nouvelle, Paris, 1812, 3 vol. in-8. La meilleure traduction de *Tacite* est celle de Dureau de La Malle, Paris, 1790, 3 vol. in-8, sans le texte; deuxième édition, avec le texte, 1808, 5 vol. in-8, et 1817, 6 vol. in-8. Il a paru chez L. F. de La Tour, Paris, 1771, un *Tacite* en 4 vol. in-4, dont le titre est : *C. Cornelii Taciti opera recognovit, emendavit, supplementis explevit, notis, dissertationibus, tabulis geographicis illustravit Gabriel Brotier*. Cette édition est un vrai chef-d'œuvre de typographie, et la meilleure qu'on ait donnée de cet auteur. Les lacunes sont remplies avec tant de jugement et de goût, qu'on ne s'aperçoit ni de la perte ni de la réparation. De La Tour en a donné une nouvelle édition en 1776, 7 vol. in-12, enrichie de plusieurs *Dissertations* qui ne sont pas dans la précédente; des *Maximes politiques* de Tacite disposées par ordre de matières; du *Règne de Trajan*, etc. On estime aussi l'édition d'Edimbourg, 1796, 4 vol. in-4, quoique moins belle que celle de Paris, 1771, parce qu'elle renferme les augmentations de l'in-12; et l'édition de Londres, 1812, 5 vol. in-8, qui réunit les avantages de celles de Paris et d'Edimbourg, à laquelle on a ajouté de plus un choix de *notes* tirées des commentateurs de Tacite, etc.

TACITE (M. Claudius), empereur romain, fut élu par le sénat, à la place d'Aurélien, le 25 septembre de l'an 275, après un interrègne d'environ sept mois. Il se disait de la famille du précédent, et prit un soin extrême de conserver les écrits qu'il avait publiés; mais ces soins n'ont pu les sauver. Tacite se donna tout entier à l'administration de la justice et à la régénération des mœurs. Les mauvaises coutumes furent abolies, les lieux de prostitution furent condamnés, et les bains publics exactement fermés après le coucher du soleil. Il entreprit de porter la guerre chez les Perses et chez les Scythes asiatiques, et il était déjà à Tarse, en Cilicie, quand ses soldats lui ôtèrent la vie, après un règne de six mois. Les Romains étaient trop corrompus pour s'accommoder d'un tel

maître. Florian, son frère utérin, lui succéda.

TAIKO-SAMA, fameux empereur du Japon, commença, en 1596, contre les chrétiens, la terrible persécution qui dura, avec quelques intervalles, jusqu'en 1650, époque de la mort du deuxième Xogunsama (voyez ce nom). Il conquiert la presque île de Corée par ses généraux; mais ayant voulu conquérir la Chine, il ne réussit point dans ce projet et perdit la Corée. Il conserva toujours l'esprit de son extraction, laquelle était fort basse : il était ombrageux, cruel, d'une luxure crapuleuse et dégoûtante, et finit par se faire adorer comme un dieu. Il mourut en 1597.

TAILHIÉ (l'abbé), né à Villeneuve d'Agénois, a publié : *Abrégé de l'Histoire ancienne de Rollin, à l'usage des jeunes gens*, 1744, 4 vol. in-12; nouvelle édition, 1782 et 1813, 5 vol. in-12; *Abrégé de l'Histoire romaine de Rollin, à l'usage des jeunes gens*, 1755, 1 vol. in-12; nouvelle édition, 1784 et 1813, 5 vol. in-12; *Histoire de Louis XII*, 1755, 3 vol. in-12, sans nom d'auteur; nouvelle édition, 1784, 5 vol. in-12, avec le nom de l'auteur; *Abrégé chronologique de l'Histoire des Jésuites*, 1759, 2 vol. in-12; *Remarques succinctes et pacifiques sur les écrits pour ou contre la loi du silence*, 1760, in-12; *Portrait des Jésuites*, 1762, in-12; *Histoire des entreprises du clergé sur la souveraineté des rois*, 1767, 2 vol. in-12, mise à l'index à Rome le 19 juillet 1768; *Traité de la nature du gouvernement de l'Eglise*, 1778, 3 vol. L'abbé Tailhié n'est pas toujours exact, et paraît avoir été un homme de parti.

TAILLANDIER (Charles-Louis) naquit à Arras en 1705, fut reçu dans la congrégation de Saint-Maur. Placé ensuite dans la maison des Blancs-Manteaux, il en épousa les sentiments hétérodoxes, et fit publiquement l'éloge d'un de ses confrères qui s'était dévoué à la secte de Saint-Médard, ce qui le rendit plus que suspect à tous les catholiques. Cependant la congrégation s'étant chargée de l'histoire de Bretagne, il y fut employé avec dom Morier. Celui-ci donna d'abord 3 vol. in-fol. de *Pièces pour servir à l'Histoire de Bretagne*, imprimées à Paris en 1742, 1744, 1749; et le premier volume de *l'Histoire ecclésiastique et civile de Bretagne*, en 1750. Taillandier donna le second en 1756. Il est aussi l'éditeur du *Dictionnaire bas-breton*, dont il fit la Préface. Il trouva moyen d'obtenir de riches bénéfices, par la protection de M. de Bonneguise, évêque d'Arras, et il parut dans le monde avec un

air qui n'était pas celui de son état. Il mourut près de Lille en 1786.

TAILLASSON (Jean-Joseph), peintre d'histoire, né à Blaye près de Bordeaux, en 1745, mort à Paris en 1809, se plaça sous la direction de Vien, dont il devint en peu de temps un des meilleurs élèves. Ses principaux tableaux sont : la *Naissance de Louis XIII*; *Ulysse enlevant à Philoctète les flèches d'Hercule*; *Virgile lisant à Auguste le passage de son Énéide sur la mort de Mécène*; *Olympias, mère d'Alexandre, arrêtant la fureur des soldats venus pour l'assassiner*; *Timoleon*; *Héro et Léandre*; *Andromaque versant des larmes sur le tombeau d'Hector*; et la *Mort de Sénèque*. Taillasson cultivait en même temps les lettres. Il a laissé : *Recueil de poésies*, 1796, in-8; et des *Observations sur plusieurs anciens peintres*, qui ont été insérées dans le *Moniteur* et dans le *Journal des arts*.

TAILLEPIED (Noël), religieux de Saint-François, né à Pontoise en 1540, mort en 1589, fut lecteur en théologie et prédicateur. On a de lui : une *Traduction française des Vies de Luther*, de Carlos-tadt et de Pierre Martyr, écrites en latin par Jérôme Bolsee, in-8; un *Traité de l'apparition des esprits*, 1602, in-12; un *Recueil sur les antiquités de la ville de Rouen*, in-8 : c'est son meilleur ouvrage; l'*Histoire des Druides*, Paris, 1585, in-8, livre savant, rare et recherché.

TAINVILLE. (Voyez FOUQUIER.)

TALBERT (François-Xavier), chanoine de Besançon, né dans cette ville en 1728, s'adonna à la prédication. Le roi Stanislas voulut l'entendre à Lunéville. Il prêcha aussi à Versailles devant la famille royale, et partagea, en 1777, la station de Saint-Sulpice à Paris, avec le Père Elisée. Son goût pour les lettres le fit encore concourir pour plusieurs prix académiques, et il le fit avec un grand succès. Il mourut le 4 juin 1803 à Lemborg en Galicie. On a de lui un discours qui a remporté le prix à l'académie de Dijon, sur cette question : *Quelle est la source de l'inégalité parmi les hommes?* 1755; *Le Choyen*, poème; *Stances sur l'industrie*, qui ont remporté le prix de l'académie de Pau; nouvelle édition, 1770, in-8; *Eloge historique du chevalier Bayard*, Besançon, 1770, in-8 et in-12; *Les Avantages de l'université*, poème qui a remporté le prix de l'académie d'Amiens, 1772, in-8; *Eloge de Bossuet*, couronné par l'académie de Dijon, 1778, in-8; *Eloge de Michel de Montaigne*, qui a remporté le prix de l'académie de Bordeaux, 1774, in-8; *Eloge de Louis le*

Bien-Aimé, Besançon, 1775, in-8; *Eloge historique du cardinal d'Amboise*, couronné par l'académie de l'Immaculée Conception de Reuen, 1776, in-8; *Eloge de Philippe d'Orléans*, couronné à Villenfranche, 1777, in-8; *Eloge de Michel de l'Hospital*, couronné à Toulouse, 1777, in-8; *Panegyrique de saint Louis*, 1779, in-12.

TALBOT (Jean), comte de Shrewsbury et de Waterford, surnommé l'*Achille anglais*, d'une illustre maison d'Angleterre, originaire de Normandie, naquit vers 1373 à Blechmore, dans le Shropshire, sous le règne de Richard II. Talbot donna les premières marques de sa valeur lors de la réduction de l'Irlande sous l'obéissance du roi Henri V, qui le fit gouverneur de cette île. Il se signala ensuite en France, où il était passé en 1417, avec l'armée anglaise. Il reprit la ville d'Alençon en 1428, puis Pontoise et Laval. Il commandait au siège d'Orléans, avec les comtes de Suffolk et d'Escales; mais Jeanne d'Arc, dite la *Pucelle*, les obligea de le lever. Talbot continua de se distinguer, jusqu'à ce qu'il fut fait prisonnier à la bataille de Patay en Beauce. Après sa délivrance, il emporta d'assaut Beaumont-sur-Oise, et rendit de grands services au roi d'Angleterre, qui le fit maréchal de France en 1441. Deux ans après, ce prince l'envoya, en qualité d'ambassadeur, pour traiter de la paix avec le roi Charles VII; il remplit sa mission avec beaucoup d'intelligence. La Guienne ayant tenté de se détacher du parti de l'Angleterre, il prit Bordeaux avec plusieurs autres villes, et rétablit les affaires des Anglais; mais étant accouru vers la ville de Castillon, pour en faire lever le siège aux Français, il fut tué dans une bataille, avec un de ses fils, le 1^{er} juillet 1453. Les Anglais l'appelaient leur *Achille*; sa valeur lui donnait des titres à ce surnom.

TALBOT (Pierre), né en Irlande, en 1620, d'une branche de l'illustre maison de Talbot, devint aumônier de la reine Catherine de Portugal, femme de Charles II, roi d'Angleterre. Son zèle pour la religion catholique le porta à quitter la cour et à repasser en Irlande, où il travailla si utilement pour l'Eglise, que le pape Clément IX le fit archevêque de Dublin. Arrêté et renfermé par les protestants dans une étroite prison, il y mourut en odeur de sainteté, vers 1682. On a de lui : *De naturâ fidei et hæresis*, in-8; *Politicorum catechismus*, in-4; *Tractatus de regimine*, in-4; *Histoire des iconoclastes*, Paris, 1674, in-4, et d'autres ouvrages.

TALLARD (Camille d'Horsun, comte de), maréchal de France, naquit le 14 février 1652, fut envoyé, l'an 1697, en qualité d'ambassadeur en Angleterre, où il conclut le traité de partage pour la succession de Charles II, roi d'Espagne; traité qui resta sans effet. La guerre s'étant rallumée, il commanda sur le Rhin en 1702. Le bâton de maréchal de France lui fut accordé l'année d'après. Il prit le vieux Brisach et mit le siège devant Landau. Les Impériaux étant venus l'attaquer dans ses lignes, il alla au-devant d'eux, et les battit. La prise de Landau fut le fruit de cette victoire. En 1704, il fut envoyé avec une armée de 40,000 hommes pour s'opposer à Marlborough, et se joindre à l'électeur de Bavière. Les deux armées se rencontrèrent à Hochstedt. Le général anglais et le prince Eugène eurent tout l'honneur de cette grande journée. Le maréchal de Tallard, courant pour rallier quelques escadrons, la faiblesse de sa vue lui fit prendre un corps ennemi pour un corps de troupes françaises : il fut fait prisonnier et mené au général anglais qui n'oublia rien pour le consoler. Il fut conduit en Angleterre, où il servit beaucoup la France, en détachant la reine Anne du parti des alliés, et en faisant rappeler Marlborough. De retour en France en 1712, il fut créé duc. En 1726, il fut nommé secrétaire-d'Etat, place qu'il ne conserva pas longtemps, étant mort en 1728, à 76 ans.

TALLEYRAND, nom de terre porté par quelques comtes-souverains du Périgord, vers le 12^e siècle, et par plusieurs membres de la branche aînée de cette maison qui s'éteignit, et dont le dernier rejeton fut d'Archambaud VI, mort en 1425 sans postérité; il devint, par la suite, le titre qui distingua les membres d'une branche cadette connue sous les noms de *sires*, puis de *comtes de Grignot*, enfin de *princes de Challais* et de *Talleyrand*, dont quelques-uns ont jeté un vif éclat.

TALLEYRAND-PÉRIGORD (Hélie), cardinal, né en 1304, protecteur éclairé des lettres. Son mérite personnel lui donna toujours une grande influence dans le Sacré-Colége; il s'en servit pour faire nommer Charles de Luxembourg empereur en 1346 à la place de Louis V, excommunié par Clément VI. Ce fut lui qui alla solliciter, à Londres, la liberté du roi Jean, sans cependant pouvoir obtenir d'autres résultats d'Edouard III, qu'une trêve de deux ans. Nommé légat pour une nouvelle croisade que le pape Urbain V avait prêchée à

la demande de Pierre I^{er}, roi de Chypre, il mourut en 1364, avant d'avoir pu remplir cette mission.

TALLEYRAND-PÉRIGORD (Alexandre-Angélique de), cardinal, archevêque de Paris, duc et pair de France, grand-aumônier et commandeur de l'Ordre du Saint-Esprit, né à Paris le 18 octobre 1736, d'une famille les plus illustres de France, fut destiné à la carrière ecclésiastique, et, après avoir reçu les Ordres, nommé successivement aumônier de Louis XV par quartier, grand-vicaire de l'évêque de Verdun, et, sous le titre d'archevêque de Trajanople *in partibus*, coadjuteur, en 1766, de l'archevêque de Reims. La mort du cardinal de La Roche-Aymon, arrivée en 1777, le mit en possession de ce siège, le plus ancien et le plus célèbre des Gaules, et il s'y vit entouré de la considération du clergé et du respect des fidèles de son diocèse. Son premier soin fut d'améliorer et d'accroître les établissements destinés à l'instruction des ecclésiastiques. Il fit partie de l'Assemblée des notables en 1787, et fut élu, en 1789, député du clergé du bailliage de Reims aux Etats-Généraux. Il s'y montra fort opposé aux innovations révolutionnaires, signa toutes les protestations de la minorité, et publia en même temps, en son nom, plusieurs écrits, soit pour prémunir ses diocésains contre les actes de l'Assemblée, qui concernaient la religion, soit pour défendre les droits de son siège. On peut citer sur cet objet sa *Lettre aux électeurs de la Marne*, du 8 mars 1791; sa *Réponse* du 12, à Philibert, curé de Sedan, qui venait d'être nommé évêque des Ardennes, et qui lui avait écrit pour le prier de consentir à l'exercice de sa juridiction; une autre *Réponse*, du 5 avril, à Diot, curé de Vendresse, élu évêque de la Marne; un *Mandement*, du 8 avril, relatif à l'élection de Philibert, et enfin un autre, du 2 mai, au sujet de l'élection de Diot. Obligé de quitter la France, il se réfugia d'abord à Bruxelles, où il put jouir des revenus d'une de ses abbayes, dont les terres se trouvaient en partie sur le territoire autrichien. Il allait les consacrer à l'établissement d'un séminaire pour servir d'asile aux jeunes ecclésiastiques fidèles à leur évêque; mais les progrès des troupes françaises l'obligèrent bientôt de s'éloigner. Il se rendit alors en Allemagne, et demeura plusieurs années à Brunswick. Il s'y trouvait, lorsque le Souverain-Pontife demanda aux évêques la démission de leurs sièges. Mgr de Périgord refusa à cette demande, en s'abstenant toutefois d'exer-

aucune juridiction sur son diocèse : il fit, le 12 décembre, une *Réponse* dilatoire à l'instar de celle de Mgr le cardinal de Montmorency et de MMgrs les évêques de Boulogne, de Limoges, de Séez, d'Aix, de Digne et d'Auxerre. C'était Mgr l'évêque de Boulogne qui avait rédigé cette lettre, comme il rédigea aussi celle qui fut écrite au Pape le 26 mars 1802 : elle fut signée par Mgr de Périgord et cinq évêques, et adoptée par cinq autres prélats. Cette dernière lettre exposait les raisons qu'avaient tous ces évêques pour différer de donner leur démission ; elle fut comme le germe des *Réclamations* du 6 avril 1803, signée aussi par l'archevêque de Reims. Après avoir quitté Brunswick, Mgr de Périgord alla à Mittau, où Louis XVIII l'admit, avec le rang de ministre d'Etat, dans son conseil intime. Il le suivit à Hartwel ; et après la mort du cardinal de Montmorency, il fut revêtu de la dignité de grand aumônier de France et décoré du cordon bleu. Depuis il ne quitta plus le roi ni dans sa bonne ni dans sa mauvaise fortune ; il rentra avec lui en 1814, le suivit à Gand pendant les Cent-Jours, et revint encore avec ce prince en 1815. Lors de la signature du Concordat conclu entre la cour de France et celle de Rome, en 1817, il fut créé cardinal, et peu après nommé à l'archevêché de Paris, dont il réunit les fonctions avec celles de grand-aumônier, et l'on peut dire qu'il les a remplies avec ce zèle et cette activité que la religion seule peut inspirer. Ce prélat, dès la première époque de sa vie, avait observé non seulement la plus exacte dévotion, mais même cette austère régularité qui convient à un ecclésiastique d'un rang si éminent. Il mourut le 20 octobre 1821 ; le roi et sa famille donnèrent des larmes à sa perte. Son corps a été inhumé dans le caveau des archevêques de Paris. D'après ses intentions, son cœur a été porté à Reims. Divers établissements ecclésiastiques ont été dotés par son testament. Son Oraison funèbre, prononcée le 29 novembre par l'abbé Frayssinous, à Notre-Dame, a été imprimée in-8. Nous avons encore une Oraison funèbre de Mgr le cardinal de Périgord, prononcée dans l'église métropolitaine de Reims, par un prêtre de la mission de France, Paris, 1822, in-8. Le cardinal de Bausset a publié une *Notice* historique sur ce prélat, Versailles et Paris, 1821, in-8.

TALLEYRAND-PERIGORD (Charles-Maurice de), diplomate célèbre. neveu du précédent, naquit à Paris en 1754. Rendu boiteux de bonne heure par suite d'un

accident, il dut renoncer au service militaire et entra dans l'état ecclésiastique, sans aucune espèce de vocation, comme le prouva bientôt l'irrégularité de ses opinions et de sa conduite. Nommé évêque d'Autun en 1788, il ne tarda pas à se faire distinguer dans le monde par la vivacité de son esprit, les charmes de sa conversation et une aptitude peu commune aux affaires, que la Révolution lui fournit l'occasion de déployer dans tout son jour. Dès son apparition à l'Assemblée constituante, il prit place parmi les hommes les plus influents du parti populaire, prononça quelques discours remarquables sur les finances, proposa, en juillet 1789, d'accorder les droits de citoyen actif à tous les habitants du territoire, même aux Israélites, et fit décréter, le 20 août de la même année, l'admission de tout citoyen indistinctement aux divers emplois. Partageant la plus grande faute qu'ait commise l'Assemblée constituante, et cédant sans réflexion à des rancunes étroites, à des préjugés aveugles, il joua ensuite un grand rôle dans l'essai d'une Eglise instituée par la loi civile, et insista sur l'utilité, sur la convenance de la confiscation et de la vente des biens du clergé ; cependant il prit plus tard la défense des prêtres qui avaient refusé le serment. Chargé, en février 1790, de rédiger l'adresse de l'Assemblée constituante au peuple français, il fut nommé président quelques jours après, et ce fut lui qui, le 14 juillet, jour de la fête de la fédération, célébra la messe sur l'autel de la patrie, assisté de l'abbé Louis. L'autorité ecclésiastique ayant refusé de sacrer les nouveaux évêques nommés en vertu de la constitution civile du clergé, et qualifiés d'*intrus*, Talleyrand se décida le premier à s'en charger, et il eut pour assistants deux évêques *in partibus*. Cette démarche lui attira de la part de Pie VI un monitoire d'excommunication. Nommé administrateur du département de Paris, envoyé ensuite en Angleterre pour assurer la paix extérieure, et n'ayant pu réussir dans sa négociation, il revint en France, d'où le règne de la Terreur le força bientôt de passer en Amérique avec quelques amis attachés comme lui à l'indépendance de leurs opinions ; le duc de Liancourt était un de ses compagnons de voyage. Rappelé en 1796, sur la proposition de Chenier, il ne tarda pas à être nommé, par le Directoire, membre de l'Institut et ministre des relations extérieures. Ce n'était pas une des moindres bizarreries de ce temps-là, que ce grand seigneur, dont les manières avaient tant

de distinction et d'élégance; à qui déplaisait tout ce qui était vulgaire, tout ce qui manquait de tact et de mesure, placé au milieu de ces mœurs plus empreintes du désordre grossier de la Révolution que de l'austérité républicaine. Cependant l'astre de Bonaparte qui commençait à paraître ne tarda pas à fixer ses regards. De retour en France, après avoir signé le traité de Campo-Formio, le jeune conquérant l'admit dans son intimité; aussi, pressant dans l'heureux guerrier l'homme destiné à faire cesser l'anarchie, Talleyrand favorisa plus tard de tous ses efforts la révolution du 18 brumaire. La place de ministre des affaires étrangères fut la récompense de son zèle dans cette circonstance. Il paraît cependant que toutes les sympathies n'étaient pas acquises au premier consul, en qui bien des choses choquaient sa raison, son goût, ses principes, et que dès lors son vœu réel était l'établissement d'une monarchie avec deux chambres. Quoi qu'il en soit, la confiance illimitée dont il jouissait auprès de Bonaparte et l'intimité de leurs relations journalières firent peser sur lui l'accusation d'avoir participé à la mort du duc d'Enghien. Rendu, vers cette époque, à la vie séculière par un bref de Pie VII, Talleyrand épousa sans pompe et sans bruit M^{me} Grandt, dont il n'eut aucun héritier. En 1806, il fut nommé grand chambellan de l'empire, et reçut après, comme fief, la principauté de Bénévent. La mésintelligence ne tarda pourtant pas à s'établir entre Napoléon et son ministre; elle eut pour principe, suivant quelques-uns, l'opinion défavorable exprimée par ce dernier au sujet de la guerre d'Espagne, et Talleyrand lui-même a pris soin plus tard de confirmer ce bruit. D'autres ont attribué au jugement sévère qu'il porta sur le traité de Tilsitt le refroidissement de l'empereur à son égard. Quoi qu'il en soit, il tomba en 1808 dans une espèce de disgrâce, consacra les loisirs de sa retraite à écrire des *Mémoires*, fut toujours le confident des blâmes et des alarmes, et l'objet de l'attention publique. Lors de la première invasion, il fit proclamer par le Sénat la déchéance de Napoléon, fut appelé au conseil des souverains alliés, et insista près d'eux avec succès pour le rétablissement des Bourbons. Ici une grave accusation s'élève contre Talleyrand, accusation souvent répétée dans les derniers temps de sa vie, après sa mort sur tout, et commentée avec la malignité la plus injurieuse par les organes les plus avancés du radicalisme en France: celle d'avoir trahi sa patrie, en la ven-

dant à l'étranger. Quoique passée en force de chose jugée aux yeux d'un grand nombre d'hommes prévenus, cette opinion méritait pourtant d'être discutée, et la tâche de justifier sous ce rapport la conduite politique du prince de Bénévent peut être abordée avec succès. Pénétré en effet de cette pensée, que rien ne pouvait déguiser et amoindrir nos revers autant que le retour de l'ancienne dynastie, le gouvernement de la France lui semblait ainsi changé par une révolution intérieure, plutôt que renversé par l'étranger. L'Europe s'était armée pour un principe, et non pour une conquête; ce n'était point sa volonté victorieuse qui nous imposait un souverain, puisque Louis XVIII appartenait à la France. Une opinion restée vivante et forte le rappelait et proclamait ses droits; il était donc possible de présenter le vœu de la France comme favorable à son retour. Quant à l'intérieur, il voyait dans ce nouvel ordre de choses des garanties constitutionnelles prenant la place du pouvoir absolu, dont la France venait de subir cruellement les erreurs, et comprenait quels avantages il pourrait tirer du principe de légitimité dans nos rapports avec l'Europe. Sur ce terrain nous étions les égaux de tous; on évitait ainsi l'attitude de vaincus, et l'on trouvait une base de négociation. Se reportant à une telle situation, les hommes raisonnables et impartiaux n'aperçoivent guère qu'une autre solution fût possible. Nommé par le Sénat membre du gouvernement provisoire chargé de préparer un projet de constitution qui pût convenir à la France dans la position où elle était placée, Talleyrand fut appelé par Louis XVIII au ministère des affaires étrangères, et envoyé plus tard en qualité de ministre plénipotentiaire au congrès de Vienne. Ce moment fut l'un des plus brillants de sa carrière politique. Au milieu de nos ennemis triomphants, il sut se maintenir sur un pied d'imperturbable autorité, traité avec égard par les souverains, avec déférence par leurs ministres. Son expérience des grandes affaires, ses manières si calmes et si polies, sa parole spirituelle et réservée le plaçaient haut parmi toute cette diplomatie européenne. Les transactions du congrès de Vienne, la ligne politique où Talleyrand allait placer la France, ne subirent point l'épreuve de l'avenir; le débarquement de Cannes vint troubler et changer toute la situation. Napoléon, à son retour, l'excepta nominativement de l'amnistie qu'il proclamait, et le prince de Bénévent alla rejoindre le roi à Gand. Rentré en France

avec Louis XVIII, il devint ministre des affaires étrangères et président du conseil. Il se hâta d'en appeler à l'opinion publique par une élection générale, et obtint l'hérédité de la pairie, qui était repoussée par les royalistes purs et pour laquelle le monarque avait d'abord montré de la répugnance. L'esprit qui domina dans la Chambre de 1815 le força de quitter le pouvoir, et il remit son portefeuille au duc de Richelieu. La Restauration s'écoula tout entière sans qu'il rentrât aux affaires. Ménagé plutôt que favorisé par Louis XVIII et Charles X, il demeura étranger à leurs conseils, mais point aux affaires publiques. Quoiqu'il fût placé en dehors de tous les partis parlementaires, son opinion sur les hautes questions politiques qui s'agitaient alors était une véritable autorité. On tenait son approbation pour un puissant auxiliaire; on s'inquiétait de son blâme; un discours de lui était presque un événement. Écarté depuis longtemps de la confiance de la branche régnante, il ne fut point consulté sur les mesures qui précipitèrent la chute du trône de Charles X. Immédiatement après son accession au trône, le duc d'Orléans se hâta de l'appeler dans ses conseils, et celui-ci s'empressa de mettre ses talents diplomatiques au service du nouveau monarque. Avec la précision habituelle de son coup d'œil, il vit aussitôt que la conservation de la paix au dehors était nécessaire pour maintenir la paix intérieure; que les alarmes et les efforts, suite inséparable de l'état de guerre, troubleraient la raison publique et ranimeraient une lutte des partis, où périraient à la fois l'ordre et la liberté. Il était en même temps trop éclairé sur les dispositions de l'Europe, pour chercher un appui dans les grandes puissances continentales, et savait que la seule alliance qui fût alors possible était celle de l'Angleterre. Des difficultés imprévues contrarièrent ses desseins. La révolution belge, les troubles de l'Italie, et la violence des factieux sans cesse soulevés, semblaient éloigner du nouveau gouvernement la confiance qu'il réclamait par son ambassadeur. Après quatre ans de persévérance, Talleyrand vit enfin ses efforts couronnés d'un plein succès et crut devoir terminer dès lors sa carrière diplomatique. L'âge pourtant n'avait point diminué les ressources de son esprit, et jamais sa conversation ne s'était distinguée par une grâce plus attrayante. Il prenait intérêt à tout ce qui se passait autour de lui, et il aimait à rappeler ses souvenirs. Dégagé de l'indes haines politiques et des pré-

jugés de parti, il assistait aux événements contemporains comme un spectateur impartial et éclairé. La confiance de Louis-Philippe le suivit dans sa retraite, où il était souvent consulté sur les questions les plus importantes et les situations les plus difficiles. Affaibli depuis longtemps par les progrès d'une maladie qui minait insensiblement ses forces, il mourut en 1838, après avoir reçu les sacrements de l'Eglise, et signé, en présence de huit témoins, deux actes renfermant la rétractation de ses erreurs. A la suite de son testament, qui est olographe, se trouve une déclaration écrite aussi de sa main et dans laquelle il expose les principes politiques qui ont dirigé sa conduite sous tous les gouvernements, depuis 1789. Cette déclaration, datée de 1836, contient la défense formelle, faite par le prince de Bénévent à ses héritiers, de publier ses *Mémoires*, qui sont, dit-on, déposés en Angleterre, avant que trente ans se soient écoulés depuis le jour de sa mort, et l'ordre de désavouer tout ce qui, avant cette époque, serait publié sous son nom. Talleyrand était grand'croix de la Légion-d'Honneur dès la création de cet Ordre, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et de celle des Sciences morales et politiques. A une époque aussi rapprochée des événements auxquels fut mêlée l'existence de cet homme célèbre, il serait difficile peut-être de juger d'une manière certaine ses démarches et les principes qui déterminèrent sa conduite politique. Les opinions à son égard ont été multipliées autant que les nuances diverses des partis; et les récriminations, les accusations les plus odieuses lui ont été prodiguées outre mesure, surtout dans les derniers temps de sa vie. Suivant les uns, Talleyrand, sans moralité ni foi politique, trahit successivement les gouvernements qui l'employèrent, et vendit ceux qui l'avaient acheté. S'il faut en croire d'autres, la cause unique de cette versatilité, qu'on lui a si souvent reprochée, fut une rare sagacité et un talent exquis d'observation, en vertu duquel, appréciant plutôt que d'autres les symptômes de mort, il se plaçait doucement à l'écart pour ne pas être entraîné par le pouvoir qui tombait. Cette dernière opinion, moins extrême que la précédente, semblerait aussi se rapprocher davantage de la vérité. Quoiqu'il en soit, on ne peut lui contester l'immense capacité dont il était doué, la supériorité de son intelligence, sa rare habileté, sa connaissance profonde des hommes et des choses, enfin, cette réunion de qualités

transcendantes qui en faisaient le premier diplomate de l'Europe.

TALLIEN (Jean-Lambert), né à Paris en 1769, du portier du marquis de Bercey, qui, lui voyant de la gentillesse et de l'esprit, lui fit faire des études. Il devint successivement homme d'affaires de ce seigneur, clerc de procureur, commis dans des bureaux de commerce et de finance, copiste du député Boustaret pendant l'Assemblée constituante, et enfin prote dans l'imprimerie du *Moniteur*. A la fin de la session, il entreprit une gazette, sous le titre d'*Ami du citoyen*, qu'il rédigea dans les principes et le style les plus révolutionnaires, et qu'il faisait afficher dans les rues deux fois par semaine. Député à la Convention par le département de Seine-et-Oise, il parut souvent à la tribune pour y presser la mort du roi, ajouter de nouvelles charges à l'acte d'accusation, s'opposer à ce qu'on lui accordât des conseils et même à ce qu'il pût communiquer avec sa famille. Le jour où l'on recueillit les voix, il vota la mort sans appel et sans sursis. Dans la séance du 26 février il s'opposa au décret d'accusation contre Marat, en disant : « Ce sont les hommes de l'appel au peuple qui veulent assassiner l'ami du peuple. » Toujours outré dans ses mesures, il proposa, le 31 mai, de mettre hors la loi les députés girondins qui s'étaient soustraits au décret d'arrestation porté contre eux. En 1793 et 1794, il fut souvent envoyé en mission, et partout il se conduisit en partisan zélé des mesures révolutionnaires. Bordeaux avait déjà vu périr nombre de victimes, lorsque M^{me} de Fontenay, née Cabarrus, une des plus belles femmes de ce temps-là, fut emprisonnée, et parvint, en le flattant, à adoucir la férocité de son caractère. Il cessa alors de persécuter les gens de bien, et destitua comme tyrannique la commission militaire de Bordeaux. Cet acte d'autorité le fit rappeler à Paris et éveilla les soupçons de Robespierre, qui l'attaqua dès ce moment dans tous ses discours. Tallien parut un moment chercher un abri dans l'exaltation de ses propositions, en s'élevant avec violence contre les nobles, les aristocrates, les modérés ; mais s'apercevant bientôt que tous ses efforts étaient inutiles pour reconquérir la confiance de Robespierre, il se déclara ouvertement contre lui, et peignit avec tant de force tous les crimes qu'il avait ordonnés, toutes les lois atroces qu'il avait fait décréter, toutes les victimes qu'il avait immolées, même parmi ses collègues, que la Convention ordonna au même instant son arresta-

tion et son supplice. Trois jours après, Tallien fut élu membre du comité de salut public. Il épousa à la même époque M^{me} de Fontenay, qui lui devait la vie, et pendant quelques mois il conserva une grande influence, résultat nécessaire du service éminent qu'il venait de rendre à la France. Il continua à poursuivre avec énergie tous ceux de ses anciens complices qui ne voulurent pas rentrer avec lui dans le système de l'ordre social, et il mit beaucoup de zèle et beaucoup d'activité pour faire rendre à la liberté les nombreuses victimes que la tyrannie de Robespierre et de ses adhérents avait entassées dans les cachots ; mais en même temps il cherchait à comprimer le parti royaliste, qui espérait reparaitre au-dessus de ses ruines. Plus tard même il voulut revenir à des mesures de rigueur analogues à son caractère ; mais ses déclamations produisirent peu d'effet. Le 20 mai, il sortit du conseil des Cinq-Cents ; et se voyant repoussé par tous les partis, il s'embarqua la même année pour l'Egypte comme savant, et il y fut nommé administrateur du droit d'enregistrement et des domaines nationaux, membre de l'institut d'Egypte, et il travailla au Caire un journal intitulé : *La Décade égyptienne*. La mésintelligence s'étant mise entre lui et Menou, ce général le fit partir pour la France, en le faisant précéder d'une dénonciation dont l'effet devait être de le faire arrêter en mettant le pied sur le territoire français ; heureusement pour lui il fut enlevé dans son passage par un vaisseau anglais, et conduit à Londres, où l'opposition le consola de sa captivité par un brillant accueil. Relâché peu de temps après, il entra en France, où il resta d'abord sans emploi. Il obtint ensuite la place de commissaire des relations commerciales à Alicante, dont les émoluments étaient de 10,000 fr., avec la permission de résider à Paris, en recevant la moitié de son traitement. C'était à peu près sa seule ressource. Ce traitement lui fut conservé par le gouvernement royal, d'après un rapport motivé sur les souvenirs du 9 thermidor ; mais ayant signé l'Acte additionnel, il lui fut supprimé en 1815. On croit qu'il est entré dans quelques intrigues pendant les Cent-Jours ; mais il n'y a rien de prouvé à cet égard. Il est mort à Paris le 16 novembre 1820.

TALMA (François-Joseph), célèbre acteur, né à Paris le 15 janvier 1763, n'avait encore que dix ans, lorsque la représentation d'une tragédie, dans le pensionnat où il était, le poussa au théâtre. La scène française lui doit d'y avoir

introduit les costumes grecs, romains et ceux des autres nations; réforme que Lekain, M^{lle} Clairon et M^{lle} Saint-Huberti avaient essayée vainement. Après la retraite de Larive, il resta en possession des premiers rôles, et c'est de cette époque que date sa grande réputation. Les rôles où il excellait sont ceux de *Manlius*, *Néron*, *Britannicus*, *Oreste*, *Hamlet* et surtout *Joad* dans *Athalie*. Il était cité particulièrement pour la noblesse de sa démarche et de son maintien sur la scène, et l'on dit que Bonaparte prit sérieusement des leçons de lui pour apprendre à représenter avec dignité dans les occasions d'éclat. Talma s'est encore essayé avec succès dans la comédie. Il mourut à Paris le 19 octobre 1826. L'archevêque de Paris, qui, par un esprit de charité, s'était présenté deux fois à sa porte dans les derniers jours de sa maladie, n'ayant pu pénétrer auprès de lui, il fut transporté de sa maison au cimetière du Père-La-Chaise. On assure que Talma s'était montré sensible à cet honneur, et qu'il aurait reçu le vénérable prélat s'il n'en avait été empêché. Ses partisans soutiennent qu'il avait le sublime de Lekain, la majesté de Larive (voyez ces noms) et le pathétique de Monvel.

TALMONT (Antoine-Philippe de la TRÉMOUILLE, prince de), émigra, mais revint bientôt en France, prit part à la conjuration de la Rouairie, et fut emprisonné à Angers. S'étant évadé, il alla rejoindre les Vendéens en avril 1793, effectua avec succès le passage de la Loire, et fut nommé à Varades général de la cavalerie royale. A la bataille de Laval, il fit preuve de bravoure, se porta ensuite vers Granville, et y échoua. Après une marche pénible, il ramena l'armée au Mans, où il rencontra les républicains et fut complètement battu. Arrêté et conduit à Fougères, devant le général Beaufort, qui demeurait à l'auberge, la fille de l'aubergiste s'écria en l'apercevant : « C'est le prince de Talmont ! » Il avait sauvé la vie à cette fille, qui le perdit dans un élan de reconnaissance. « Oui, dit-il, je suis le prince de Talmont : soixante-huit combats contre les républicains ne m'ont jamais inspiré la moindre frayeur. Je suis prince, seigneur de Laval et de Vitré, je dois servir mon roi, et je serai voir par ma mort que j'étais digne de descendre le trône. » Il fut exécuté à Laval, avec son intendant Anjubault, devant la porte principale de son château, en avril 1794. On plaça leurs têtes sur des piques et on les exposa au-dessus

de la porte du château. L'illustre maison de la Trémouille, l'une des premières de France, finit dans la personne de ce malheureux prince.

TALON (Omer), avocat-général au Parlement de Paris, d'une famille distinguée dans la robe, était né vers 1595, et mourut en 1652; il fut regardé comme l'oracle du barreau, et respecté même de ses ennemis. En mourant, il répéta par trois fois à son fils qui se présentait devant son lit pour lui demander sa bénédiction : « Mon fils, Dieu te fasse homme de bien ! » On a de lui 8 vol. in-12 de *Mémoires* sur différentes affaires qui s'étaient présentées au Parlement, pendant les troubles de la Fronde; ils commencent à l'an 1630, et finissent en juin 1653, continués par son fils, jusqu'à cette époque. « Tout annonce, dit l'abbé Sabatier, en parlant de ces *Mémoires*, tout annonce le grand magistrat, le jurisconsulte éclairé, le bon citoyen. Son éloquence est mâle, pleine de chaleur, de sagesse et de dignité. » Laharpe ne parle pas avec moins d'éloge de ce grand homme. « C'était, dit-il, un excellent citoyen, un grand magistrat, un orateur même pour ce temps où l'éloquence n'était pas encore épurée. » Ses *Plaidoyers* et *Discours* les plus importants, réunis avec ceux de son fils, ont été réimprimés sous le titre d'*Oeuvres d'Omer et de Denys Talon*, Paris, 1821, 6 vol. in-8.

TALON (Denys), fils du précédent, lui succéda dans la charge d'avocat-général, et se signala par les mêmes talents. Il mourut en 1698, président à mortier. Nous avons de lui quelques pièces, imprimées avec les *Mémoires* de son père, qu'elles ne déparent point. C'est lui qui, dans un réquisitoire du 23 janvier 1687, a caractérisé le jansénisme par des traits dont la vérité s'est toujours accrue jusqu'à la révolution de France, opérée un siècle après. « C'est, dit-il, une faction dangereuse qui n'a rien oublié, pendant 30 ans, pour diminuer l'autorité de toutes les puissances ecclésiastiques et séculières qui ne lui étaient pas favorables. » Le *Traité de l'autorité des rois dans le gouvernement de l'Eglise*, qu'on lui attribue, n'est point de lui, mais de Roland le Vayer de Boutigni, mort intendant de Soissons en 1685. C'est un de ces ouvrages par lesquels on a préparé la ruine de l'Eglise et de l'Etat, en dénaturant les principes et l'objet des pouvoirs. Mais quoiqu'on ne puisse accuser Talon de cette production informe, il est vrai néanmoins que, plus d'une fois, il a dérogé aux vraies notions, et

ait un abus blâmable de ce qu'on appelle *libertés de l'Eglise gallicane* : « Hoc est chet favori du pouvoir séculier, dit un auteur, dont il se sert d'autant plus sûrement contre l'Eglise, qu'il y trouve tout ce qu'il veut. C'est un trésor dont il a seul la clef. » Les évêques de l'assemblée de 1615 en portèrent à peu près le même jugement, dans leurs remontrances au roi. « Au lieu de maintenir les justes libertés de l'Eglise gallicane, vos juges les ont tellement embrouillées, que ce qui devait servir de protection se convertit en oppression. » (Voyez PUY Pierre du). Talon ne s'est pas non plus assez défendu de ce moyen dont on peut si facilement abuser et qu'on nomme *Appel comme d'abus*. (Voyez RIBERT de MONCLAR).

TAMBRONI (Joseph), poète et littérateur italien, né à Bologne en 1773, fut attaché successivement en qualité de secrétaire à la légation cisalpine, au congrès de Rastadt et de Vienne, à la légation italienne à Paris et plus tard au ministère des affaires étrangères, confié au comte Marescalchi; enfin, en 1809, il fut nommé consul à Livourne, puis à Rome, où il mourut le 10 janvier 1821. On a de lui : un *Abrégé de l'histoire de Pologne*, Milan, 1807, 2 vol. in-8; des *Odes*, des *Lettres* sur divers objets d'arts ou d'antiquités, et un grand nombre d'articles sur des sujets appartenant aux beaux-arts, dans le *Giornale arcadico*. — Sa sœur, Clotilde TAMBRONI, femme célèbre par son érudition, occupa pendant quelques années la chaire de langue grecque dans sa ville natale. Elle a publié quelques poésies grecques et italiennes sous ce titre : *Ode Pindarica per la ricuperata salute dell'arcivescovo di Bologna*, Bologne, 1793, in-8.

TAMBURINI (Thomas) naquit à Caltanissete en Sicile, en 1591, d'une famille illustre, se fit jésuite, enseigna la théologie pendant 24 ans, fut ensuite censeur et consultant du Saint-Office, et mourut à Palerme, l'an 1675. Ses ouvrages, qui roulent tous sur la théologie morale, ont été recueillis à Lyon, 1659, in-fol., et à Venise, en 1755. Il y explique le *Décatalogue* et le *sacrements*. Quelques théologiens y ont trouvé des propositions répréhensibles; mais l'autorité ecclésiastique n'a point confirmé leurs censures.

TAMBURINI (Pierre) naquit en 1757 à Brescia. Après avoir fait ses études dans cette ville, il y professa la philosophie et la théologie. L'abbé Tamburini fut ensuite appelé à Rome, où il remplit les fonctions de directeur des études au col-

lège d'Irlande. En 1797, il devint professeur de droit naturel et de philosophie morale, et fut chargé de l'organisation du collège de Brescia, qu'il a dirigé pendant deux années. Il avait été nommé professeur de théologie à Pavie par l'impératrice Marie-Thérèse; et il occupait encore cette chaire, lorsqu'il est mort le 14 mars 1827. Il paraît avoir professé les doctrines gallicanes dans son enseignement théologique. On a de lui de nombreux ouvrages sur les matières qu'il traitait dans ses cours.

TAMERLAN, appelé par les siens *Timur-Lenc* ou *Timur le Boiteux*, *Timour-Beig* ou *Emir-Timour*, empereur des Tartares, naquit en 1336, dans la ville de Kesch, territoire de l'ancienne Hircanie, et selon quelques-uns, de la Sogdiane. On assure qu'il vint au monde les mains fermées et pleines de sang. Son père, Targat, était kan ou prince de la tribu de Berlas, et possédait, comme fief, la province de Kesch. Son courage éclata de bonne heure. Après avoir subjugué toute l'ancienne Perse, il prit Bagdad, passa aux Indes, les soumit, et se saisit de Delhi qui en était la capitale. Vainqueur des Indes, il se jette sur la Syrie, et prend Damas. Il revole à Bagdad, qui voulait secourir le joug; il la livre au pillage et au glaive. On dit qu'il y périt plus de 80,000 habitants; elle fut entièrement détruite. Les villes de ces contrées étaient aisément rasées, et se relâtaient de même; elles n'étaient que de briques séchées au soleil. Ce fut au milieu du cours de ces victoires, que l'empereur grec, qui ne trouvait aucun secours chez les chrétiens, s'adressa aux héros tartare. Cinq princes mahométans, que Bajazet avait dépossédés vers les rives du Pont-Euxin, implorèrent dans le même temps son secours. Tamerlan fut sensible à ce concours d'ambassadeurs; mais il ne voulut combattre Bajazet qu'après lui avoir envoyé des députés, pour le sommer d'abandonner le siège de Constantinople, et de rendre justice aux princes musulmans dépossédés. Le fier Bajazet reçut ces propositions avec colère et avec mépris. Tamerlan, furieux de son côté, se prépara à marcher contre lui. Après avoir traversé l'Arménie, et répandu encore bien du sang, il alla sommer la garnison de Sébaste de se rendre; mais cette ville ayant refusé, il l'abandonna à la fureur du soldat. Il permit de massacrer tout, à la réserve des principaux citoyens, qu'il fit mourir avec une cruauté raffinée. Après avoir rasé Sébaste, il s'avança vers Damas et Alep, qu'il traita de la même manière, enle-

vant des richesses infinies, et emmenant une multitude innombrable de captifs. Ayant demandé inutilement au sultan d'Egypte de lui abandonner la Syrie et la Palestine, il s'en empara à main armée. Il entra dans l'Egypte, porta ses armes victorieuses jusqu'au Caire, dont il tira des trésors immenses. Cependant il s'approchait de Bajazet : les deux guerriers se rencontrèrent, en 1402, dans les plaines d'Ancyre, en Phrygie. On livre la bataille, qui dure trois jours, et Bajazet vaincu est fait prisonnier. Tamerlan lui ayant demandé comment il l'aurait traité, si la fortune lui avait été favorable ? *Je vous aurais enfermé*, lui répondit-il, *dans une cage de fer* ; et aussitôt il le condamna à la même peine. Les *Annales* turques rapportent ce fait comme avéré ; Achmed Arabehah, auteur arabe, en parle dans plusieurs endroits de son *Histoire de Tamerlan*. On ajoute que ce prince se faisait verser à boire par l'épouse de Bajazet à demi-nue, et c'est ce qui a donné lieu à la fable recue, que les sultans ne se marièrent plus depuis cet outrage. Il est difficile, dit Voltaire, qui combat toujours les faits par de froides antithèses, de concilier la cage de fer et l'affront brutal fait à la femme de Bajazet, avec la lettre qu'il écrivit à Soliman, fils de Bajazet : « Je veux oublier que « j'ai été l'ennemi de Bajazet ; je servirai de père à ses enfants, pourvu qu'ils attendent les effets de ma clémence. « Mes conquêtes me suffisent, et de « nouvelles faveurs de l'inconstante fortune ne me tentent point. » Supposé qu'une telle lettre ait été écrite, elle pouvait n'être qu'un artifice ; d'ailleurs, la colère de Tamerlan satisfaite lui laissait sans doute quelque instant où l'humanité pouvait se faire écouter. Les Turcs disent que Tamerlan, n'étant pas content de Soliman, déclara sultan un autre fils de Bajazet, et lui dit : « Reçois l'héritage « de ton père ; une âme royale sait conquérir les royaumes et les rendre. » Les historiens orientaux, ainsi que les nôtres, mettent souvent dans la bouche des hommes célèbres des paroles qu'ils n'ont jamais prononcées. La prétendue magnanimité de Tamerlan n'était pas sans doute de la modération. On le voit, bientôt après, piller la Phrygie, l'Ionie, la Bithynie. Il repassa ensuite l'Euphrate, et retourna dans Samarkand, qu'il regardait comme la capitale de ses vastes Etats. Ce fut dans cette ville qu'il reçut l'hommage de plusieurs princes de l'Asie, et l'ambassade de plusieurs souverains. Non seulement l'empereur grec, Manuel Paléologue, y envoya ses ambas-

sadeurs ; mais il en vint de la part de Henri III, roi de Castille. Il avait résolu d'aller faire la conquête de la Chine, lorsqu'il mourut, l'an 1405, en sa 71^e année, à Otrar, dans le Turkestan, après avoir régné 36 ans. Les Orientaux le comparent à Alexandre. S'il eut son courage, il eut aussi quelques-unes de ses bonnes et de ses mauvaises qualités. Il ne paraît pas qu'en général Tamerlan fût d'un naturel plus violent que le conquérant macédonien. Un poète persan étant dans le même bain que lui, avec plusieurs courtisans, et jouant à un jeu d'esprit qui consistait à estimer en argent ce que valait chacun d'eux : *Je vous estime trente aspres*, dit-il au grand kan. — *La serviette dont je m'essuie les vaut*, répondit le monarque. — *Mais c'est aussi en comptant la serviette*, répartit Homéridi ; et Tamerlan ne s'en offensa pas. Il fit même un présent considérable au railleur. Ses fils partagèrent entre eux ses conquêtes. Outre l'*Histoire de Tamerlan* (voyez GOLIUS Jacques), nous en avons une autre composée en persan, et traduite par Petis de la Croix, 1722, 4 vol. in-12. L. Langlès a publié les *Instituts politiques et militaires de Tamerlan* ; mais il nous semble que ce dernier ouvrage est totalement supposé. On a conservé une *Lettre* de Tamerlan écrite en persan et adressée à Charles VI, roi de France. M. Sylvestre de Sacy a lu, le 6 juillet 1812, à l'Institut, un *Mémoire* intéressant à ce sujet.

TANAQUIL, appelée aussi *Cécilie*, femme de Tarquin l'Ancien, née à Tarquinie, ville de Toscane, fut mariée à Lucumon, fils d'un homme qui s'était réfugié dans cette ville, après avoir été chassé de Corinthe, sa patrie. Les deux époux, dévorés l'un et l'autre d'une ambition égale, allèrent tenter fortune à Rome. Lucumon y prit le nom de *Tarquin*. Il gagna l'estime et l'amitié des Romains, et s'insinua tellement dans les bonnes grâces du roi, qu'il fut revêtu des plus grands emplois et qu'il devint roi lui-même. Ce prince ayant été assassiné, la 38^e année de son règne, Tanaquil fit tomber la couronne sur Servius-Tullius, son gendre. Elle l'aida dans l'administration des affaires, et fut son conseil, ainsi qu'elle avait été celui de son époux. (Voyez TARQUIN.)

TANCHELIN, TANCHELME, ou TANDÈME, fanatique du 12^e siècle, né à Anvers, renouvela la secte infâme des adamites sous le règne de Henri V, et prêcha publiquement dans les Pays-Bas et dans la Hollande contre les sacrements, les prêtres, les évêques, le Pape

et la dîme. Cet imposteur avait tellement fasciné les esprits, qu'il abusait des filles en présence de leurs mères, et des femmes en présence de leurs maris. Bien loin que les uns et les autres le trouvassent mauvais, ils se croyaient tous honorés de l'amour du prétendu prophète. Il paraissait en public, escorté de 3,000 hommes armés qui le suivaient partout. Il marchait avec la magnificence d'un roi, et il se servait de son fanatisme pour subvenir à ses dépenses. Cet enthousiaste d'une espèce singulière eut plus d'un trait de ressemblance avec le fameux Jean de Leyden, dont il eut la folie, l'orgueil, l'impudence, la luxure, le cynisme, la crapule, l'impiété. Il fit de grands ravages dans la Zélande, à Utrecht, et dans plusieurs villes de la Flandre, surtout à Anvers, malgré le zèle de saint Norbert, qui le confondit plusieurs fois. « Rien ne prouve mieux, dit un historien, à quels étranges excès une tolérance illimitée conduirait les peuples, tous jours dupes des imposteurs les plus grossiers, que les prodigieux succès de Tanchefin et de Jean de Leyden. D'hommes jadis chrétiens et vertueux, elle ferait des animaux féroces et immondes. » Il s'avisait d'aller à Rome en habit de moine, prêchant partout ses erreurs; mais, à son retour, il fut arrêté et mis en prison par Frédéric, archevêque de Cologne. Il s'échappa de sa prison, mais il ne tarda pas à subir la peine que méritait ses crimes; il fut assassiné en 1125, dans un tumulte qu'il avait lui-même excité.

TANCRÈDE DE HAUTEVILLE, seigneur normand, vassal de Robert, duc de Normandie, se voyant chargé d'une grande famille, avec peu de biens, envoya plusieurs de ses fils, entre autres Guiscard et Roger, tenter fortune en Italie. Ils prirent Palerme en 1070, et se rendirent maîtres de la Sicile, où leurs descendants régnèrent dans la suite.

TANCRÈDE, comte de Liche, fils naturel de Roger, premier roi de Sicile, fut déclaré roi de Naples et de Sicile en 1190, après la mort de Guillaume-le-Bon, mort sans enfants, et régna jusqu'en 1194, année de sa mort. Il avait fait couronner en 1193 Guillaume son fils; mais l'empereur Henri VI, surnommé *le Cruel*, qui avait des prétentions sur ce royaume, profita du bas âge de ce prince pour envahir ses Etats en 1194, et, après lui avoir fait crever les yeux, il fit exhumer le corps de Tancrede et trancher la tête du cadavre (voyez HENRI VI). Ainsi finit le règne des Normands en Sicile, après avoir duré 124 ans, dont 34

depuis Roger. Il avait pris le titre de roi.

TANCRÈDE, archidiacre de Bologne au 13^e siècle, est auteur d'une *Collection de Canons*. Ciron l'a donnée au public avec des notes utiles.

TANCRÈDE. (Voyez BOHÉMON D.)

TANNER (Adam), jésuite, né à Inspruck en 1572, enseigna la théologie à Ingolstadt et à Vienne en Autriche. Son savoir lui procura la place de chancelier de l'Université de Prague; mais l'air de cette ville étant contraire à sa santé, il résolut de retourner dans sa patrie. Il mourut en chemin, le 25 mai 1632. On a de lui une *Relation de la dispute de Ratisbonne*, en 1601, à laquelle il s'était trouvé, Munich, 1602, in-fol.; une *Théologie scolastique*, 4 vol. in-fol., un grand nombre d'autres ouvrages en latin et en allemand, parmi lesquels on distingue son *Astrologia sacra*, Ingolstadt, 1621, in-fol.; *Apologia pro Societate Jesu*, Vienne, 1618, in-4.

TANNER (Mathias), né à Pilsen en Bohême, l'an 1630, se fit jésuite en 1646, enseigna les belles-lettres, la philosophie, la théologie et l'Écriture-Sainte, et fut envoyé à Rome en qualité de procureur en 1675. On a de lui : *Cruentum Christi sacrificium incruento Missæ sacrificio explicatum*, Prague, 1669; *Contra omnes impiè agentes in locis sacris*, en latin, et ensuite en bohémien; *Societas Jesu usque ad sanguinis et vitæ profusionem militans*, Prague, 1675, in-fol., avec de belles figures. C'est l'histoire des religieux de son Ordre qui ont souffert pour la foi : elle est écrite avec pureté et élégance; *Historia Societatis Jesu, sive vitæ et gesta præclara Patrum Societatis, etc.*, Prague, 1694, in-fol., avec figures, écrite avec la même élégance.

TANNEVOT (Alexandre), né à Versailles en 1692, d'un père employé dans les bâtiments du roi, fut pendant 60 ans dans les bureaux de MM. Lecouturier et de Boulogne. Il finit par devenir premier commis des finances et premier secrétaire de M. de Boulogne, alors contrôleur-général. Il avait exercé les fonctions de censeur royal, et en portait encore le titre quand il mourut, en 1773. Exempt d'ambition, il ne chercha point à faire fortune. Il fut toute sa vie un financier désintéressé et pauvre, et un poète médiocre. On a de lui : *Poésies diverses*, 1732, in-12; nouvelle édition, 1766, 2 vol. in-12. On y trouve deux tragédies, trente fables, quelques odes, quelques épîtres, et des chansons ou pièces de circonstance; *L'épître à mes livres*, antérieure ou non aux *Charmes de*

l'étude, par Marmontel (qui sont de 1760), leur est certainement inférieure. Tannevot n'a pas été mieux inspiré dans son morceau intitulé : *A l'auteur d'une Épître à Uranie* (Voltaire). Les deux seules pièces qui soient supportables, sont deux chansons un peu longues : le *Philosophisme* et l'*Esprit* ; la dernière, contre le livre d'Helvétius, est citée quelquefois ; elle commence ainsi :

O l'incomparable livre
Que le livre de l'esprit !

Séthos, tragédie en cinq actes et en vers, 1739, in-8. Cette pièce est tirée du roman de l'abbé Terrasson. Elle n'a point été représentée, mais elle a été réimprimée, en 1766, parmi les *Poésies* de l'auteur, sous le titre de : *Daluca, Adam et Eve, ou la Chute de l'homme*, pièce en cinq actes et en vers, 1742, in-8 ; réimprimée en 1766, dans ses *Poésies diverses*. Beaucoup de passages sont tirés du *Paradis perdu*, de Milton, que Tannevot avait en le projet de traduire en vers français ; *Les Décrets divins, ode sur la convalescence du roi*, 1747, in-4, réimprimés dans un *Recueil de pièces choisies sur les conquêtes du roi*, 1745, in-8 ; *Lettre à M. Kinglin, prévôt de Strasbourg, sur le Livre d'estampes qu'il a fait graver à l'occasion du séjour du roi à Strasbourg*, 1744, in-4 ; la *Parque vaincue*, divertissement en un acte, sur la convalescence de M. le duc de Fronsac, exécuté à l'hôtel de Richelieu à Versailles, et imprimé en 1757 ; *A Messieurs les docteurs de la maison et société de Sorbonne*, épître en vers, 1764, in-4, qui lui valut un rescrit de la Sorbonne, qui lui rend grâces de son zèle à combattre les ennemis de la religion ; quelques autres *Pièces* dans les journaux, ou imprimées séparément, mais faisant partie des *Poésies*, et dont l'énumération serait fastidieuse et superflue. Enfin Tannevot a eu part aux *Caractères de l'Amour*, grand opéra, joué en 1738 ; et il a été l'éditeur des *Motets* de Lalande, recueillis en 1728, car il est l'auteur des *Préface, Avertissement et Avis*.

TANSILLO (Louis), né vers 1510 à Venosa, d'une ancienne famille de Nole, s'attacha à la maison de Tolède, et servit sous les ordres de don Garcia, fils de don Pèdre, vice-roi de Naples. Il devint à la fois brave guerrier et excellent poète. Il suivit Charles-Quint à la conquête de Tunis, et ce prince l'appelait son *Achille* et son *Homère*. Plus tard il se livra exclusivement à la poésie. Ayant fait un ouvrage où les mœurs et la décence étaient blessées, sous le titre de *Il Vendemiatore*, ou le *Vendangeur*, Naples, 1534, et

Venise, 1549, in-4, son livre fut mis à l'index. C'est pour réparer en quelque sorte sa faute, qu'il fit depuis un poème intitulé : *Le Lagrime di san Pietro*, ou les *Larmes de saint Pierre*. Ce poème a été donné en français par Malherbe, et en espagnol par Jean Gelendo et par Damien Alvares. Nous avons encore de Tansillo des *comédies*, des *sonnets*, des *chansons*, des *stances* ; *Il Podere*, ou la *Ferme* ; *La Balia*, ou la *Nourrice*, poésies très-estimées, etc. On a réuni ses *Poésies diverses* à Bologne, 1711, in-12. Tansillo mourut le 1^{er} décembre 1568, dans le royaume de Naples.

TANUCCI (Bernard, marquis de), né à Stia en Toscane, en 1698, devint professeur de droit à l'Université de Pise. Lors des guerres de l'Espagne avec l'Autriche, la Toscane ayant été donnée provisoirement en apanage à l'infant don Charles, second fils de Philippe V, Tanucci fut présenté à ce prince, qui le retint auprès de sa personne. A cette époque, un soldat coupable d'un assassinat se réfugia dans une église, et en fut retiré pour subir sa punition. Le Saint-Siège réclama contre cette violation de l'immunité ecclésiastique. Tanucci combattit sa réclamation par un Opuscule que le gouvernement toscan soutint, et jeta ainsi les germes de longues discussions entre le Saint-Siège et la cour de Naples. Quand l'infant don Charles parvint à ce trône, il emmena avec lui Tanucci, qu'il finit par nommer ministre d'Etat, et qui régna sous le nom du roi. Don Charles, ayant été appelé en Espagne par la mort de Ferdinand VI, son frère, mit Tanucci à la tête de la régence qu'il avait établie pendant la minorité de son fils Ferdinand IV. Sa puissance alors n'eut plus de bornes. Afin de la perpétuer, il négligea l'éducation du prince, l'éloigna des affaires en l'entourant des plaisirs, et déclara une guerre acharnée au Saint-Siège. Il restreignit les anciens droits des nonces, diminua les évêchés, supprima soixante-dix-huit monastères, nomma de son chef à l'archevêché de Naples, et força pour ainsi dire Pie VI à donner l'institution canonique à l'évêque de Potenza : concession à laquelle ce pontife fut entraîné pour éviter le schisme dans l'Eglise. Il prépara enfin et provoqua la suppression de la haquenée blanche, hommage établi en faveur des papes par Charles d'Anjou, lorsqu'il avait été investi de ce royaume par Clément IV. Après avoir gouverné les Deux-Siciles pendant cinquante ans, malgré le mécontentement des peuples et la haine des seigneurs des deux royaumes, Tanucci

mourut le 29 avril 1783. Ce fut sous son ministère que l'on commença les fouilles de Pompéïa et d'Herculanum. Les philosophes ont beaucoup vanté ce ministre ; et cela n'est pas étonnant : il bouleversa les choses établies, et se montra ennemi implacable des Papes et de l'Eglise. Il n'en fallait pas davantage pour qu'ils le déclarassent un grand homme. Quant à nous, nous sommes de l'avis de Duclos, qui, l'ayant connu particulièrement dans son voyage en Italie, dit de Tanucci : « Je doute fort qu'il ait « les talents du ministre. Il pourrait « bien n'être qu'un légiste, et l'expérience prouve que ceux qui n'ont chargé et occupé leur esprit que du positif des lois, sont de tous les hommes « les moins propres au gouvernement. »

TAPPER (Ruad), d'Enckhuysen en Hollande, mort à Bruxelles le 2 mars 1559, à 71 ans, fut docteur de Louvain. Il y enseigna la théologie avec réputation, et y fut fait chancelier de l'Université, doyen de l'église de Saint-Pierre, et inquisiteur de la foi. L'empereur Charles-Quint, et Philippe II, roi d'Espagne, l'employèrent dans les affaires de religion, et il se distingua au concile de Trente, l'an 1551. On a de lui : *Explicatio, seu Vindicia articulorum Lovanienensium adversus Lutheri errores*, ouvrage écrit avec érudition et clarté. Guillaume Lindanus a publié : *Tapperi Orationes theologicæ, una cum aureo ejusdem corollario, de veris calamitatibus Belgii causis atque remediis, ad Carolum V et Ferdinandum I*, Cologne, 1544.

TARASE (saint), fils d'un des principaux magistrats de Constantinople, fut élevé à la dignité de consul, puis choisi pour être premier secrétaire d'Etat sous le règne de Constantin et d'Irène, qui le firent ensuite élire patriarche de Constantinople, en 784. Il n'accepta cette place qu'à condition qu'on assemblerait un concile général contre les iconoclastes. En effet, après avoir écrit au pape Adrien, il fit célébrer le deuxième concile général de Nicée, l'an 787, en faveur des saintes images. Il résista avec une liberté apostolique au divorce que l'empereur voulait faire, et dit à celui qui sollicitait son approbation : « Je ne sais comment l'empereur pourra supporter l'infamie dont « ce divorce scandaleux va le couvrir à la « face de l'univers. Je ne sais non plus « comment il pourra punir les adultères « et les autres débauchés, après avoir « donné un tel exemple. Allez lui dire de « ma part que je souffrirai plutôt la mort « et tous les supplices imaginables, que « de consentir à son dessein. » Il était

la bonne odeur de son Eglise et la lumière de son clergé, lorsqu'il mourut en 806. Nous avons de lui, dans la *Collection des Conciles*, une *Epître* adressée au pape Adrien. Sa *Vie* a été écrite par Ignace, son disciple, qui fut depuis évêque de Nicée.

TARBÉ (Pierre-Hardouin), né à Sens le 28 décembre 1728, acquit, en 1762, l'imprimerie du diocèse, et s'occupa, dès cette époque, de recherches historiques sur la ville et le diocèse de Sens. Le *Dictionnaire des Anonymes* le désigne sous le n° 453, comme auteur de l'*Almanach historique du diocèse de Sens*, qu'en effet il rédigea de 1763 à 1781. Cet *Almanach*, qui a eu beaucoup de vogue et dont la collection est recherchée, contient, dans les premières années, des anecdotes sur l'histoire civile, ecclésiastique et militaire de la ville de Sens, et depuis l'année 1770, des descriptions topographiques des villes, bourgs et villages du diocèse, par ordre alphabétique. De 1782 à 1790, le même ouvrage a été rédigé par M. Tarbé des Sablons, auteur de *Détails historiques sur le bailliage de Sens*, publiés en 1787, à la suite d'une édition in-4 de la *Coutume de Sens*, et d'un *Manuel pratique et élémentaire des poids et mesures*, qui a eu un grand nombre d'éditions. Son père, après avoir joui d'une grande réputation de probité, est mort le 8 juillet 1784, laissant plusieurs fils qui ont rempli des fonctions honorables. Nous nommerons : 1° M. TARBÉ DES SABLONS, chevalier de la Légion-d'Honneur, déjà cité dans cet article, et qui déploya, comme maire de Melun, la plus grande fermeté dans l'arrestation du savant Bailly ; 2° M. TARBÉ DE VAUCLAIR, inspecteur-général des ponts-et chaussées, et maître des requêtes au conseil d'Etat ; 3° M. TARBÉ DE SAINT-HARDOUIN, lieutenant-colonel de cavalerie, officier de la Légion-d'Honneur, décédé en 1821. Ces trois frères ont obtenu individuellement du roi, en février 1816, des lettres d'annoblissement ; 4° M. Théodore TARBÉ, imprimeur de Sens, connu par son goût pour les antiquités, et qui a rédigé très-longtemps l'*Almanach historique et anecdotique du département de l'Yonne et de la ville de Sens*.

TARBÉ DES SABLONS (Adolphe-Pierre) naquit en 1796. Après avoir passé par les divers degrés de la magistrature inférieure, il devint successivement substitut du procureur du roi près le tribunal civil de la Seine, substitut du procureur-général, avocat-général près la cour royale de Paris, et enfin avocat-général à la cour de cassation. Il exerçait ces derniè-

res fonctions, lorsqu'il éprouva une première attaque de paralysie, qui, sans porter atteinte à ses facultés intellectuelles, l'empêcha de porter la parole en public. Nommé alors conseiller à la cour de cassation, il continua à s'acquitter avec zèle et talent de ses devoirs de magistrat; mais une nouvelle attaque l'enleva subitement le 11 janvier 1844, à l'âge de 48 ans. Il a publié : *Manuel des poids et mesures, des monnaies, du calcul décimal et de la vérification*, 1839, in-8; *Cour de cassation, lois et règlements à l'usage de la Cour de cassation*, 1840, in-4.

TARDIEU (Pierre-Alexandre), graveur, né en 1756. D'abord élève de Jacques-Nicolas Tardieu, son oncle, qui lui fit faire de rapides progrès, il vint ensuite se perfectionner dans l'atelier de J.-J. Willie, dont le brillant talent était en grand honneur. Parmi les ouvrages qui commencèrent à le faire connaître, on cite les portraits d'*Henri IV*, de *Montesquieu*, de la reine *Marie-Antoinette*. Les planches admirables de *Psyché abandonnée*, de *Judith* et *Holopherne*, de *Saint Michel combattant le démon*, achevèrent sa réputation. Entièrement livré à son art, Tardieu sut se garantir des excès de la Révolution; sans ambition, jamais il ne sollicita les récompenses auxquelles il avait droit. néanmoins il recut plusieurs médailles d'or. Admis à l'Institut en remplacement de Borvic, l'un de ses disciples, il fut nommé Chevalier de la Légion d'Honneur en 1825, et mourut le 3 août 1844, âgé de 88 ans. Le baron Desnoyer, un de ses élèves les plus distingués, fut le continuateur de son école. M. Raoul-Rochette a lu à l'Institut (séance du 3 mai 1847) une Notice historique sur la vie et les œuvres de cet artiste.

TARENTE. (Voyez Louis).

TARGET (Guy-Jean-Baptiste), né à Paris le 17 décembre 1733, devint avocat au Parlement, et fut ensuite nommé au conseil souverain de Bouillon. Quelques écrits qu'il fit paraître au commencement de la Révolution en faveur de la double représentation du Tiers-Etat engagèrent cet ordre à le nommer, en 1789, député de la prévôté de Paris aux Etats Généraux. La réputation qu'il avait obtenue comme avocat lui donna un moment quelque influence; mais il ne tarda pas à prouver la différence qu'il y a entre l'avocat qui plaide au barreau et l'orateur qui parle à la tribune des législateurs. Placé au comité de constitution, il voulut y dominer; mais ses prétentions le rendirent l'objet de plusieurs plaisanteries qui augmentèrent lorsqu'on sut qu'il

était un des rédacteurs de l'Acte constitutionnel. On appela cet acte qu'on attendait les *conches de Target*, expression qui le couvrit de ridicule. Le 20 juin 1789, il provoqua un des premiers la prestation du serment du Jeu-de-Paume, et vota pour qu'on annonçât au peuple « que l'intention de l'Assemblée était de poursuivre les conspirateurs, tels que le marquis de Besenval, etc. » Il se prononça néanmoins en faveur du gouvernement monarchique constitutionnel. Louis XVI, lors de son procès, le demanda pour son défenseur; mais il refusa ce périlleux honneur, en déclarant qu'il ne se sentait pas en état de remplir une tâche si importante. Il chercha cependant dans une longue lettre, où il motivait son refus, à dissuader la Convention de juger Louis XVI, et à lui prouver qu'elle ne pouvait pas le juger elle-même; mais cette lettre ne produisit aucun effet. Target, après le jugement monstrueux de ce malheureux prince, parut revenir à des opinions plus modérées. Il accepta toutefois, pendant le régime de la Terreur, les fonctions de secrétaire du comité révolutionnaire de sa section. C'est ainsi qu'il survécut à toutes les proscriptions. Il fut nommé membre du tribunal de cassation en 1800, et mourut à Mollères près Versailles le 7 septembre 1809. Il était de l'Académie française, et fut nommé à l'Institut lors de sa création. On a de lui : *Lettre d'un homme à un autre homme sur l'extinction de l'ancien Parlement et la création du nouveau*, Paris, 1771, in-12, brochure qui eut le plus grand succès; *Réflexions sur la destination de l'universalité des officiers du Parlement de Paris, par voie de suppression*, Paris, 1776, in-12; *Observations sur le commerce des grains*, 1776, in-12; *Discours prononcé à sa réception à l'Académie française*, 1785, in-4; *Esprit des cahiers présentés aux Etats-Généraux*, 1789, 3 vol. in-8; des *Mémoires* dans plusieurs causes célèbres, entre autres dans celles d'Alliot et de la Rosière de Salency, in-4.

TARIN (Pierre), médecin, né à Courtenai, mort en 1761, et connu par des *Eléments de physiologie*, ou *Traité de la structure, des usages et des différentes parties du corps humain*, traduit du latin de Haller, 1752, in-8. On a encore de lui : *Adversaria anatomica*, 1750, in-4, avec fig; il n'y parle que du cerveau et du cervelet; *Dictionnaire anatomique*, 1753, in-4. Il est suivi d'une *Bibliothèque anatomique et physiologique*. La partie bibliographique est extraite de l'ouvrage de Haller, intitulé : *Methodus stu-*

dei medici; Ostéographie, Paris, 1753, avec fig. : ce n'est qu'une compilation; *Anthropotomie*, ou *l'Art de disséquer*, 1750, 2 vol. in-12 : M. Portal en parle avec éloge; *Desmographie*, ou *Traité des ligaments du corps humain*, in-8, 1752 : c'est une traduction du latin de Weillbrecht, professeur en médecine à Pétersbourg; *Observations de médecine et de chirurgie*, 1758, 3 vol. in-12 : elles sont extraites de différents auteurs; *Myographie*, ou *Description des muscles*, 1753, in-4, avec des figures copiées d'Albinus, mais mal rendues; les *Articles d'anatomie* dans l'*Encyclopédie*, et le *Discours* qui y est inséré sur l'origine et les progrès de cette partie de la médecine.

TARPA (Spurius-Métius), critique à Rome du temps de Jules-César et d'Auguste, avait son tribunal dans le temple d'Apollon, où il examinait les pièces des poètes avec quatre autres critiques. C'est de lui que parle Horace dans son *Art poétique* :

Prælia in Metelli decuscentat judicis aures.

TARPEIA, fille de Tarpéius, gouverneur de la citadelle de Rome sous Romulus, différente, par sa construction et son emplacement, du Capitole qui ne fut bâti que sous Tarquin-le-Superbe, livra cette place à Tattius, roi des Sabins, « à condition que les soldats lui donneraient ce qu'ils portaient à leur bras gauche », désignant par-là leurs bracelets d'or. Mais Tattius, maître de la forteresse, jeta sur Tarpéia ses bracelets et son bouclier qu'il avait au bras gauche, et ayant été imité par ses soldats, Tarpéia fut accablée sous le poids des boucliers. Elle fut entermée sur ce mont qui, de son nom, fut appelé *Mont Tarpéien*. Il fut ensuite destiné au supplice de ceux qui étaient coupables de trahison ou de faux témoignage. On les précipitait du haut de la roche Tarpéienne, qui aujourd'hui, par différentes causes sur lesquelles les savants ne sont pas d'accord, semble avoir perdu beaucoup de son élévation, quoiqu'elle ait encore un côté très-escarpé.

TARQUIN l'Ancien, roi des Romains, monta sur le trône après le roi Ancus Martius, l'an 614 avant J.-C. Il était originaire de la Grèce, né en Etrurie, dans la ville de Tarquinium, d'où il prit son nom. Une grande ambition, soutenue d'immenses richesses, l'avait conduit à Rome. Il se distingua tellement sous le règne d'Ancus Martius, qu'on le jugea digne de devenir son successeur. Après avoir fait divers établissements, il se distingua contre les Latins et les Sabins, sur qui il remporta une grande victoire au

bord de l'Anio. Plusieurs autres succès lui procurèrent une paix avantageuse. Il en profita pour faire reconstruire magnifiquement les murs de Rome. Il environna la place publique de galeries, et l'orna de temples et de salles destinées aux tribunaux de justice et aux écoles publiques. Rome, dans ses temps les plus fastueux, ne trouva presque qu'à admirer dans ces ouvrages. Plin, qui vivait 800 ans après Tarquin, ne parle qu'avec étonnement de la beauté des aqueducs souterrains qu'il fit construire pour purger Rome de ses immondices et procurer un écoulement aux eaux des montagnes que cette ville renfermait dans ses murs. Il introduisit aussi la coutume des faisceaux de verges qu'on liait autour des haches des magistrats, les chaires d'ivoire des sénateurs, avec les ornements des chevaliers et des enfants des familles nobles. Il fut assassiné par les deux fils d'Ancus Martius, l'an 577 avant J.-C., à 80 ans, après en avoir régné 38. (Voyez TANAQUIL.)

TARQUIN le Superbe, parent du précédent, épousa Tullie, fille du roi Servius-Tullius. La soif de régner lui fit ôter la vie à son beau-père, l'an 533 avant J.-C. Il s'empara du trône par violence, et sans aucune forme d'élection. Il se défit, sous divers prétextes, de la plus grande partie des sénateurs et des riches citoyens. Son orgueil et sa cruauté lui firent donner le nom de *Superbe*. Tarquin s'appuya de l'alliance des Latins, par le mariage de sa fille avec Manilius, le plus considérable d'entre eux, et renouvela les traités faits avec ces peuples. Il signala son règne par la construction d'un temple de Jupiter, dont Tarquin-l'Ancien avait jeté les fondements. Il était situé sur un mont ou colline, qui fut appelé *Capitole*, nom sur l'origine duquel on n'est point d'accord. Les dépenses de Tarquin ayant épuisé le trésor public et la patience du peuple, il se flatta que la guerre ferait cesser les murmures. Il la déclara aux Rutules. Il était occupé au siège d'Ardée, capitale du pays, lorsque la violence que fit son fils Sextus à Lucrece souleva les Romains. Ils fermèrent les portes de leur ville, renversèrent le trône l'an 509 avant J.-C., et Tarquin n'y put jamais remonter. Il se retira chez les Etruriens, dont les armes lui furent inutiles. Après une guerre de 13 ans, la paix fut conclue, et le tyran se vit abandonné de tous ceux qui l'avaient secouru. Il serait mort errant et vagabond, si Aristodème, prince de Cumes dans la Campanie, ne l'eût enfin reçu chez lui. Il mourut bientôt après, âgé de 90 ans. Il en avait régné 24.

TARQUIN-COLLATIN. (Voyez *COLLATINUS*.)

TARTERON (Jérôme), jésuite, de Paris, né en 1644, mort dans cette ville en 1720, professa avec distinction au collège de Louis-le-Grand. Il est auteur d'une *Traduction française des Œuvres d'Horace*, Amsterdam, 1710, 3 vol. in-12 ; d'une *Traduction des Satires de Perse* et de Juvénal, Paris, 1752, in-12. Le Père Tarteron a supprimé les obscénités grossières dont il est étrange que Juvénal et surtout Horace aient souillé leurs ouvrages : il a ménagé en cela la jeunesse pour laquelle il travaillait ; mais l'on peut bien dire qu'aucun genre de lecteurs ne perd quelque chose à ces sortes de suppressions ; la vertu et le génie ne peuvent qu'y gagner.

TARTINI (Joseph), l'un des plus grands musiciens de son siècle, naquit en 1692 à Pirano en Istrie. Tartini aimait les femmes et faisait fort bien des armes, ce qui lui suscita des querelles et des ennemis. Il perdit par ses étourderies la protection du cardinal Cornaro, erra longtemps fugitif, quitta à la hâte Rome, demeura deux ans caché dans un couvent, et retourna enfin dans les États de Venise. Après différentes aventures qui prouvaient une jeunesse bouillante, il se livra à la musique vers l'an 1714. Il y fit des progrès étonnants. En 1721, il fut mis à la tête de la musique de Saint-Antoine, à Padoue. Son nom était très-célèbre en Europe, lorsqu'il mourut en 1770. On a de lui : des *Sonates*, publiées en 1734 et 1745, et accueillies par tous les maîtres de l'art ; un *Traité de musique*, imprimé en 1754, dans lequel il y a un système qui fait autant d'honneur à son savoir dans la théorie de la musique, que celui de la base fondamentale eu fait à Rameau.

TASCHER DE LA PAGERIE. (Voyez *BEAUHAENAI* Joséphine.)

TASSE (le), *Bernardo Tasso*, naquit à Bergame en 1493. Il avait à un degré élevé le goût des lettres, et comme il y joignait l'esprit des affaires, il fut attaché à Ferrante San Severino, prince de Salerne. Mais ce prince, ayant eu des démêlés avec le vice-roi de Naples, fut obligé de s'expatrier : il quitta le service de Charles-Quint, pour passer à celui du roi de France, Henri II. Bernardo Tasso le suivit, et fut enveloppé dans sa proscription ; il eut ses biens confisqués comme rebelle, et les frères de sa femme, profitant de sa disgrâce, refusèrent de lui payer la dot de leur sœur, qui mourut de chagrin, laissant à son mari une fille, Cornélia, et un fils, Torquato, qui

est devenu l'un des plus célèbres poètes de l'Italie. Bernardo éprouva en France tous les inconvénients d'un malheur obscur, d'un dénuement sans ressource ; et se vit obligé de retourner en Italie. Il se fixa à la cour de Guillaume de Gonzague, duc de Mantoue, qui le combla de bienfaits, et le traita moins comme un serviteur que comme un ami. Il fit revenir près de lui son fils qu'il avait envoyé étudier à Rome, et cultiva lui-même les rares dispositions de cet enfant, qui avait alors douze ans. Il mourut le 4 septembre 1569 à Ostiglia, dont le duc de Mantoue lui avait confié le gouvernement. Bernardo Tasso s'acquit beaucoup de réputation par ses ouvrages poétiques ; le plus connu et le plus recherché est l'*Amadis*, poème, dont la première édition, faite à Venise par Giolito, en 1560, in-4, est très-estimée, et peu commune. Les Italiens font aussi beaucoup de cas du recueil de ses *Lettres*, imprimées à Venise, en 1574, in-8. L'édition la plus complète est celle de Padoue, 1733, en 3 vol. in-8. On y a joint sa *Vie*, par Seghezzi. On a encore de lui : *Il Floridante*, qu'il commença en 1563 : c'est un épisode de l'*Amadis*, qu'il en détacha pour former un nouveau poème ; mais il n'eut pas le temps de l'achever.

TASSE (le), *Torquato Tasso*, célèbre poète italien, issu d'une famille ancienne et illustre, recut le jour le 11 mars 1544, à Sorrento, ville du royaume de Naples, de Bernardo Tasso et de Porcia de Rossi. Son père, dont l'article est placé ci-dessus, était l'un des meilleurs poètes qu'eût alors l'Italie et l'un des écrivains qui contribuèrent le plus efficacement à mettre en honneur la poésie italienne. Torquato commença, dès son jeune âge, à bégayer les vers de son père. Les historiens de sa vie, le montrant encore au berceau, racontent de lui des prodiges ; mais il ne faut pas tenir compte de leurs exagérations, et croire seulement que Torquato, dès ses plus tendres années, montra des germes d'un génie extraordinaire. Placé à Naples chez les Jésuites, il faisait des progrès dont la rapidité surprenait ses maîtres ; il savait déjà les langues grecque et latine, et il écrivait en prose et en vers. Il n'avait alors que huit ans ; mais alors aussi commencèrent ses malheurs : son père fut proscrit et perdit sa fortune. Torquato resta à Naples, puis, recommandé par son père à un de ses amis, il alla à Rome continuer ses études. Il y fut jusqu'à l'âge de douze ans, et son père, fixé à la cour du duc de Mantoue, l'ayant fait revenir près de lui, fut étonné de l'étendue de ses connais-

sances dans les langues savantes et dans la littérature et la philosophie ancienne. Il consolida et augmenta la science de son fils, et l'envoya à Padoue, pour y étudier le droit. Torquato resta cinq ans dans cette Université; il soutint avec un éclat extraordinaire des thèses publiques sur la théologie, la philosophie et la jurisprudence, et reçut le bonnet de docteur dans ces différentes Facultés. Cependant, au milieu de ces graves études, chaque jour il faisait des vers; et entraîné par l'impulsion irrésistible du génie, il enfanta, à l'âge de 17 ans, son poème de *Renaud*, qui fut comme le précurseur de sa *Jérusalem*. Il commença ce dernier ouvrage à l'âge de 22 ans. Après avoir été quelque temps attaché au duc de Ferrare, il vint en France à l'âge de 27 ans, à la suite du cardinal d'Est. De retour en Italie, il devint amoureux, à la cour de Ferrare, de la sœur du duc. Cette passion, jointe à divers mécontentements qu'il essuya dans cette cour, fut la source de cette humeur mélancolique qui le consuma pendant vingt années. Le reste de sa vie ne fut plus qu'une chaîne de calamités et d'humiliations. Chagriné par ceux qu'il appelait ses ennemis, plaint, mais négligé par ceux qu'il croyait être ses amis, il souffrit l'exil, la prison, la plus extrême pauvreté, la faim même. Il s'enfuit de Ferrare, où le protecteur qu'il avait tant célébré l'avait fait mettre en prison pour avoir tué une personne en duel. Il alla à pied, couvert de haillons, depuis Ferrare jusqu'à Sarrento où demeurait sa sœur Cornelia. Il en obtint de tendres caresses et des soins assidus; mais son imagination ne lui permit pas de jouir longtemps près d'elle d'un calme nécessaire. Il retourna à Ferrare au bout d'un an, et fut reçu du duc Alphonse et de ses sœurs, avec une grande distinction, mais sans cet enthousiasme, auquel ils l'avaient accoutumé. Le séjour de la cour de Ferrare lui devint insupportable; sans annoncer sa résolution, il quitta de nouveau cette ville, et alla éprouver les délices du duc de Mantoue. Après avoir vendu des objets précieux, il se rendit à la cour du duc d'Urbin, beau-frère de celui de Ferrare, et en reçut un accueil amical. Mais son imagination, qui lui enfantait toujours de vaines terreurs, le fit entailler secrètement de cet asile, où il eût pu être heureux. Il vint, à pied, sans argent, sans hardes, à Turin, dans le dessein d'implorer la protection du duc de Savoie contre des ennemis imaginaires; les sentinelles, voyant un homme dans

un état si misérable, lui refusèrent l'entrée de la ville. Un littérateur le reconnut, lui donna quelques secours et l'introduisit dans la ville et chez les princes, qui l'accueillirent de manière à le fixer près d'eux. Après avoir joui quelque temps de ce retour inattendu de prospérité, il retourna à Ferrare, où il arriva le 21 février 1579. Il n'y trouva que l'excès de l'humiliation et du malheur, éclata en injures contre toute la cour du duc Alphonse, qui le fit enfermer comme fou à l'hôpital de Sainte-Anne. Le Tasse était réellement fou, et c'est pourquoi nous reprochons au duc de Ferrare de l'avoir traité durement, et d'avoir attendu sept ans et deux mois pour lui rendre la liberté, le 6 juillet 1586, cédant à de puissantes sollicitations et au cri européen qui proclamait le Tasse l'honneur de l'Italie et de son siècle. Il faut dire que, pendant cette humiliante captivité du Tasse depuis 1581, on publia quatre éditions, la 1^{re} à Venise, la 2^e à Casal-Maggiore, la 3^e à Parme, et la 4^e en France, de son poème *La Jérusalem*; toutes furent faites à son insu et à son détriment, sur des copies tirées de son manuscrit qu'il avait confié à quelques amis. D'ailleurs, si ce poème lui donna une illustration universelle, cette gloire, consolation imaginaire dans des malheurs réels, excita l'envie et fut attaqué de tous côtés, surtout par les partisans de l'Arioste. Le nombre de ses critiques éclipsa pour un temps sa réputation: il fut presque regardé comme un mauvais poète. Peu de jours après que la liberté lui eût été rendue, il se rendit chez le duc de Mantoue qui le reçut de la manière la plus honorable et la plus affectueuse; il y demeura jusqu'à ce que, dans un voyage qu'il fit à Naples, il accepta un logement dans le palais du prince de Conca; il le quitta aussi facilement qu'il l'avait accepté pour aller demeurer chez son ami Manso, marquis de Villa, auteur d'une *Vie* du poète. Son mérite alors avait surmonté l'envie naguère déchaînée contre lui, et, au lieu de critiques, ne comptait guère plus que des admirateurs. Le cardinal Hippolyte Aldobrandini, ayant été élu Pape en 1592, sous le nom de *Clément VIII*, son neveu, qu'il créa cardinal et qui aimait singulièrement le Tasse, le pressa, tant en son nom qu'en celui du Souverain Pontife, de venir à Rome. *Clément VIII*, dans une congrégation de cardinaux, avait résolu de lui donner la couronne de laurier et les honneurs du triomphe. Le Tasse fut reçu, à un mille de Rome, par les deux cardinaux neveux, et par un grand nombre de prélats et

d'hommes de toutes conditions. On le conduisit à l'audience du Pape. « Je désire, lui dit le Pontife, que vous honoriez la couronne de laurier, qui a honoré jusqu'ici tous ceux qui l'ont portée. » Les deux cardinaux Aldobrandini, neveux du Pape, qui aimaient et admiraient le Tasse, se chargèrent de l'appareil de ce couronnement. Il devait se faire au Capitole. Le Tasse tomba malade dans le temps de ces préparatifs, et comme si la fortune avait voulu le tromper jusqu'au dernier moment, il mourut la veille du jour destiné à la cérémonie, le 25 avril 1595, à 51 ans dans le couvent de Saint-Onufre, où il avait demandé à être transféré. Ses principaux ouvrages sont : la *Jérusalem délivrée*, ou *Godefroi*. Mirabaud et le Brun nous en ont donné de bonnes traductions : le premier en 2 v. in-12, 1724 (voyez MIRABAUD), et le second en 2 vol. in-12 et in-8, 1774, plusieurs fois réimprimées. Panckoucke et Framery l'ont aussi traduit, 1783, 5 vol. in-8. Parmi les traductions en vers, nous nous contenterons de mentionner celle de M. Baour-Lormian, Paris, 1795, 2 vol. in-8; 1797, 2 vol. in-4; 1819, 3 vol. in-8, avec une *Notice* par M. Bachelon. La *Jérusalem* offre autant d'intérêt que de grandeur; ce poème est parfaitement bien conduit, presque tout y est lié avec art. L'auteur amène adroitement les aventures; il distribue sagement les lumières et les ombres. Son style est partout clair et élégant; et lorsque son sujet demande de l'élevation, la langue italienne prend un nouveau caractère dans ses vers, et se revêt de majesté et de force. L'on y voit à regret quelques idées disparates et gigantesques, le mélange d'idées chrétiennes et païennes, des jeux de mots et des conceits puérils. « Si le diable joue dans le poème du Tasse le rôle d'un misérable charlatan, dit Voltaire (*Essai sur la poésie épique*), d'un autre côté tout ce qui regarde la religion y est exposé avec majesté, et, si j'ose le dire, dans l'esprit de la religion; les processions, les litanies, et quelques autres détails des pratiques religieuses, sont représentés dans la *Jérusalem délivrée* sous une forme respectable : telle est la force de la poésie qui sait ennoblir tout, et étendre la sphère des moindres choses. Il a eu l'inadvertance de donner aux mauvais esprits les noms de Pluton et d'Alecton, et d'avoir confondu les idées païennes avec les idées chrétiennes. Il est étrange que la plupart des poètes modernes soient tombés dans cette faute; on dirait que nos diables et notre enfer chrétien auraient

quelque chose de bas et de ridicule qui demanderait d'être ennobli par l'idée de l'enfer païen. Il est vrai que Pluton, Proserpine, Rhadamanthe, Erisiphone, sont des noms plus agréables que Bélésbuz et Astaroth; nous riens du mot de diable, nous respectons celui de *furie*. Voilà ce que c'est que d'avoir le mérite de l'antiquité; il n'y a pas jusqu'à l'enfer qui n'y gagne. » — La *Jérusalem délivrée*, dit Chateaubriand, est un modèle parfait de composition. C'est là qu'on peut apprendre à mêler les sujets sans les confondre. L'art avec lequel le Tasse nous transporte d'une bataille à une scène d'amour, d'une scène d'amour à un conseil, d'une procession à un palais magique, d'un palais magique à un camp, d'un assaut à la grotte d'un solitaire, du tumulte d'une cité assiégée à la cabane d'un pasteur; cet art, disons-nous, est admirable. Le dessin des caractères n'est pas moins savant : la férocité d'Argant est opposée à la générosité de Tancredi, la grandeur de Soliman à l'état de Renaud, et la sagesse de Godefroy à la ruse d'Aladin; il n'y a pas jusqu'à l'ermite Pierre, comme l'a remarqué Voltaire, qui ne fasse un beau contraste avec l'enchanteur Ismen. Quant aux femmes, la coquetterie est peinte dans Armide, la sensibilité dans Herminie, l'indifférence dans Clorinde. Le Tasse eût parcouru le cercle entier des caractères des femmes, s'il eût représenté la mère. Il faut peut-être chercher la raison de cette omission dans la nature de son talent, qui avait plus d'enchantement que de vérité, et plus d'éclat que de tendresse. Homère semble avoir été particulièrement doué de génie, Virgile de sentiment, le Tasse d'imagination. On ne balancerait pas sur la place que le poète italien doit occuper, s'il faisait quelquefois rêver sa muse, en imitant les soupirs du Cygne de Mantoue. Mais le Tasse est presque toujours faux quand il fait parler le cœur; et comme les traits de l'âme sont les véritables beautés, il demeure nécessairement au-dessous de Virgile. » — La *Jérusalem conquise*, 1593, in-4; *Renaud*, 1592, in-4, poème en douze chants, plein de faits brillants, de tours affectés, d'images recherchées. Nous en avons une plate traduction en prose, par le sieur de la Ronce, en 1620, réimprimée sans changement en 1624; *Aminta*, pastorale dont le style serait classique, si elle n'était pleine d'expressions et de peintures licencieuses. Pequet l'a traduite en prose française en 1734. *Les sept Journées de la création du monde*, 1607, in-8; la tra-

gédie de Torismond, 1587, in-8, mauvais ouvrage, indigne de l'auteur. Les productions du Tasse ont été imprimées en 6 vol. in-fol., à Florence, en 1724, avec les écrits faits pour et contre sa *Jérusalem délivrée*. La contestation qui s'était élevée sur la fin du 16^e siècle et au commencement du 17^e, entre les partisans du Tasse et ceux de l'Arioste, touchant leur préséance sur le Parnasse italien, semble être entièrement finie. Malgré le jugement des académiciens de la Crusca, le Tasse est aujourd'hui en possession du premier rang sur tous les poètes de sa langue; mais il ne faut pas, comme Balzac, essayer de le mettre à côté de Virgile, ni confondre son *cléquant*, suivant l'expression un peu dure de Boileau, avec l'or de ce dernier. La *Vie* de ce poète, écrite en italien par le marquis Manso, Venise, 1621, est remplie de détails curieux, mais suspects. L'abbé Serrasi y a relevé beaucoup d'erreurs graves. Il existe une autre *Vie* du Tasse, en français, par de Charmes, Paris, 1690, in-12.

TASSIN (Françoise), fondatrice des religieuses du Tiers-Ordre de Saint-François, naquit à Saint-Omer en 1581. Ses parents ayant confié son éducation aux bénédictines de Bourbourg, elle y manifesta de bonne heure son goût pour la retraite, et le dessein qu'elle avait formé d'entrer chez les Sœurs Clarisses pour s'y dévouer héroïquement au service du Seigneur; mais sa famille s'y étant opposée, elle s'engagea dans l'état de mariage, fut bonne épouse, bonne mère, jusqu'à ce qu'étant devenue veuve à l'âge de 33 ans, elle résolut de former, pour les femmes, un établissement calqué sur les règles de saint François. Comme elle jouissait d'une grande réputation de prudence et de sagesse, l'évêque de Saint-Omer et les magistrats n'eurent pas de peine à lui accorder les pouvoirs nécessaires à l'exécution de son projet. Sa maison fut bientôt divisée en cellules, et la fondatrice, ainsi que deux de ses Sœurs, qui vivaient auparavant dans le héguinage d'Aire, et sa fille aînée, qui bientôt fut suivie de la cadette, ne tardèrent pas de remplir les premières. Telle est l'origine du Tiers-Ordre de Saint-François, qui obtint en 1630 l'approbation du Saint-Siège, et avait déjà pris une consistance parfaite dans différentes provinces de l'Allemagne, lorsque Françoise mourut en odeur de sainteté, le 39 décembre 1642.

TASSIN (René-Prosper), né à Lohay, en Normandie, dans le bailliage d'Alençon, l'an 1687, entra dans la con-

grégation de Saint-Maur en 1718, et mourut à Paris le 10 septembre 1777. Il a continué la *Nouvelle Diplomatique* de dom Toustain (voyez ce nom), ouvrage en 6 vol. in-4, dont les cinq derniers sont de dom Tassin. On a encore de lui : *Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur*, Bruxelles, 1770, in-4. On y trouve la vie et les ouvrages des auteurs que cette congrégation a produits, avec une forte teinte de jansénisme répandue dans toute l'histoire; *Dissertation latine sur les Hymnographes des Grecs*, in-4; *Défense des titres et des droits de l'abbaye de Saint-Ouen*, 1734, in-4; *Notice des manuscrits de la bibliothèque de l'église de Rouen*, 1577, in-12; *Lettre* au cardinal Quirini, en latin, 1744, in-4.

TASSONI (Alexandre), né à Modène en 1565, était d'une famille distinguée, mais pauvre; resté orphelin, dès l'enfance, il eut à lutter contre l'adversité jusqu'à ce que, s'étant rendu à Rome, il y trouva un puissant protecteur. Il suivit en Espagne, l'an 1600, le cardinal Ascanne Colonne, en qualité de premier secrétaire; mais ses traits satiriques contre les Espagnols lui firent perdre sa place. Il se retira à Rome, où il partagea son temps entre la culture des fleurs de son jardin et des fruits du Parnasse. François I^{er}, duc de Modène, l'appela à son service, et l'honora des titres de gentilhomme ordinaire et de conseiller d'Etat. Tassoni brillait dans cette cour, lorsqu'il mourut en 1635. Ce poète avait un caractère enjoué et un esprit aimable; mais il était trop porté à la satire. On a de lui quelques ouvrages. Les principaux sont : un *Poème* héroï-comique sur la guerre entre les Modénais et les Bolognais, au sujet d'un sceau qui avait été pris, et qu'il intitula : *La Secchia rapita*. Ce poème a été traduit en français par Pierre Perrault, 1678, 2 vol. in-12, et par Cedros, 1799, 3 vol. in-12. L'une et l'autre versions sont avec le texte italien. Creuzé de Lessert a donné une nouvelle version, en imitation de la *Secchia rapita*, à Paris, 1796-1798-1812, 2 vol. in-18. Ce poème est un mélange de comique, d'héroïque et de satirique, écrit dans un excellent style, très-intéressant, même instructif, mais où la décence n'est pas toujours respectée; des *Observations sur Pétrarque*, dont quelques-unes sont curieuses; une *Histoire ecclésiastique*, dans laquelle il contredit souvent Baronius, et ordinairement assez mal à propos; son *Testament*, plein de turlupinades, déplacées surtout dans un tel ouvrage. Muratori a écrit sa *Vie*.

TASTE (dom Louis de la), célèbre

hénédictin, né à Bordeaux, en 1692, de parents obscurs, fut élevé dans le monastère des Bénédictins de Ste-Croix de la même ville. On lui trouva de l'esprit et des vertus, et on le revêtit de l'habit de Saint-Benoît. Devenu prieur des Blancs-Manteaux à Paris, il écrivit contre les fameuses convulsions et contre les miracles attribués à Paris. Ceux de ses confrères qui s'étaient laissés engager dans la défense de ces scènes scandaleuses, lui firent une guerre très-vive; mais le roi, informé de son mérite, le nomma en 1738 à l'évêché de Bethléem. Dix ans après, il devint visiteur-général des Carmélites, et s'appliqua à guérir ces bonnes filles de l'envie de dogmatiser, que des gens de parti étaient malheureusement parvenus à leur inspirer. Ce prélat mourut à Saint-Denis en 1754, à 62 ans. Ses ouvrages sont : *Lettres théologiques* contre les convulsions et les miracles attribués à Paris, in-4, 2 vol. Cet ouvrage contient 21 *Lettres*; on y trouve des faits curieux et des observations péremptoires contre les farces du cimetière de Saint-Médard. Ces *Lettres* ne tardèrent pas à être attaquées par les dévots du parti, qui, dans leurs écrits, appelèrent honnêtement l'auteur : « Bête de l'Apocalypse, blasphémateur, « diffamateur, mauvaise bête de l'île de « Crète; moine impudent, bouffi d'orgueil; écrivain forcené; auteur abominable d'impostures atroces et d'ouvrages monstrueux; » voilà le sel délicat qu'on a répandu sur l'ouvrage d'un religieux et d'un évêque respectable, qui, aux yeux même de la secte, n'a commis d'autre crime que celui de ne pas croire à la vertu miraculeuse de ses saints (voy. PARIS, MONTGERON, ROQUE); des *Lettres* contre les Carmélites de Saint-Jacques à Paris; une *Réfutation des Lettres pacifiques*.

TATIEN, disciple de saint Justin, après avoir utilement servi l'Eglise, se laissa aveugler par l'orgueil, perdit la foi, enseigna diverses erreurs, et devint chef de la secte des Encratites ou Continents, qui condamnaient l'usage du vin, défendaient le mariage, adoptaient la distinction des deux dieux de Marcion, et prétendaient que Jésus-Christ n'avait souffert qu'en apparence. Ses talents, joints à l'austérité de ses maximes, donnèrent à sa doctrine beaucoup de réputation. De Mésopotamie elle se répandit dans la Cilicie, dans l'Asie-Mineure, à Antioche et même en Occident. Tatien était auteur d'une *Harmonie des quatre Evangélistes*, qui était d'une lecture dangereuse, parce qu'il en avait supprimé les passages qui étaient contraires à sa doctrine. Il avait

composé d'autres ouvrages; mais il ne nous reste que son *Discours contre les Gentils* en faveur des chrétiens; car la *Concorde*, qui porte son nom, n'est point de lui, non plus que les autres écrits qu'on lui attribue. Le *Discours* se trouve à la fin des *Oeuvres* de saint Justin, Oxford, 1700, et Paris, 1742. Ce *Discours* a été fait avant sa chute, puisqu'il y démontre qu'il n'y a qu'un Dieu, et qu'il semble y approuver le mariage. Il y a beaucoup d'érudition profane, et le style en est élégant, mais diffus et sans nerf. Il y montre que les philosophes, surtout les Grecs, avaient emprunté leur science des livres de Moïse, qu'ils avaient tiré beaucoup de lumières des Hébreux, et qu'ils en avaient fait un mauvais usage.

TATIUS, roi des Sabins, fit la guerre à Romulus, pour venger l'enlèvement des Sabines, et s'empara de la citadelle de Rome par ruse. (Voyez TARPÉIA.) Dans un combat où Romulus était près de succomber, ces femmes se jetant au milieu des combattants, qui étaient leurs pères ou leurs frères et leurs époux, vinrent à bout de les séparer. La paix fut conclue l'an 750 avant J.-C., à condition qu'il partagerait le trône de Rome avec le fondateur de cette ville, qui, fâché de ce partage, fit tuer Tattius six ans après.

TATIUS (Achille), d'Alexandrie, renonça au paganisme et devint chrétien et évêque. Nous avons de lui deux ouvrages sur les *Phénomènes d'Aratus*, traduits par le Père Petau, et imprimés en grec et en latin dans l'*Uranologium*. On lui attribue encore le roman grec des *Amours de Leucippe et de Clitophon*, dont Saumaise a donné une édition en grec et en latin, et avec des notes, Leyde, 1540, in-12. Il y règne une morale licencieuse; et quant au mérite littéraire, c'est une production très-médiocre.

TAUBMAN (Frédéric), de Franconie, né en 1565, mort en 1613, professa la poésie et les belles-lettres à Wittemberg, avec réputation. Son érudition le fit rechercher par les savants, et l'enjouement de son esprit par les princes. On a de lui des *Commentaires* sur Plaute, in-4, et sur Virgile, in-4, qui sont estimés, surtout le premier; des *Poésies*, 1622, in-8; des *Saillies*, sous le titre de *Taubmaniana*, Leipsick, 1703, in-8.

TAULÈRE (Jean), dominicain allemand, né en 1294, brilla dans l'exercice de la chaire et de la direction, surtout à Cologne et à Strasbourg, où il finit sa vie, en 1379 ou 1389. On a de lui un recueil de *Sermons*, en latin, Cologne, 1695, in-4; des *Institutions*, Cologne, 1537, avec des notes de Surius. 1623, in-4;

une *Vie de Jésus-Christ*, 1548, in-8. Ces deux derniers ouvrages sont aussi en latin. Il parut une version française des *Institutions*, Paris, 1668, in 12. On lui attribue un grand nombre d'autres ouvrages; mais ils paraissent être supposés. La plupart ont été traduits de l'allemand en latin par Surius; on a une édition de cette version, Cologne, 1548, in-fol.; Paris, 1623, in-4, et Anvers, 1685. Louis Bosius et Bossuet, quoique un peu prévenus contre les mystiques, estimaient les ouvrages de ce pieux religieux. C'était un homme très-versé dans la direction des consciences, et les voies secrètes par lesquelles Dieu conduit quelquefois des âmes privilégiées. Il est impossible de rappeler aux règles communes tout ce qu'il a écrit sur cette matière. La morale a ses mystères, comme le dogme; ses profondeurs, comme tout ce qui tient à la divinité; ses exceptions et ses contradictions apparentes, comme toutes les sciences, même la géométrie: vouloir la réduire à une exactitude parfaitement générale, l'affranchir des modifications dont toutes les notions divines et humaines sont essentiellement susceptibles, c'est en faire un être de raison. (Voyez la réflexion de Gerson à l'article RUSBROCH, et la fin de l'article ARMELLE).

TAUNAY (Nicolas-Antoine), membre et doyen de la classe des beaux-arts de l'Institut, mort à Paris le 20 mars 1830, dans un âge avancé. C'était un peintre rempli d'originalité, quoique ne s'écartant pas du naturel: il a de la dignité dans sa manière, de la facilité et le respect des convenances, mais jamais rien de bas, de trivial ou d'affecté. On connaît de lui: le *Passage de la Guadarama par l'armée française*; une *Messe à une chapelle de Saint-Roch*; *Henri IV et le Paysan*; une *Scène de Carnaval*; un *Intérieur d'hôpital militaire*; la *Bergère des Alpes*.

TAVANES (Gaspard de SAULX de), né en 1509, fut appelé *Tavanes*, du nom de Jean de Tavanes, son oncle maternel, qui avait rendu à l'Etat des services signalés. Il fut élevé à la cour en qualité de page du roi, et fait prisonnier, avec François 1^{er}, à la journée de Pavie. Il était d'une force et d'une adresse extraordinaires. On dit qu'une fois, en présence de la cour, qui était alors à Fontainebleau, il sauta à cheval d'un rocher à un autre, qui en était distant de 34 pieds. Tavanes fut envoyé à la Rochelle, qui s'était révoltée en 1542, à l'occasion de la gabelle, et il ramena les rebelles à leur devoir. En 1544, il eut beaucoup de part au gain de la bataille de Cérisoles, et se

distingua au combat de Renti, en 1554. Il se trouva, en 1558, au siège et à la prise de Calais et de Thionville. Pendant les règnes orageux de François II et de Charles IX, Tavanes apaisa les troubles du Dauphiné et de la Bourgogne, montra, en toute occasion, beaucoup de zèle contre les sectaires, décida de la victoire à Jarnac, à Moncontour, et en plusieurs autres rencontres. Le bâton de maréchal de France fut la récompense de ses services, en 1570. Il dirigea ensuite les opérations du siège de la Rochelle, qui s'était encore révoltée. Le siège traînant en longueur, le roi l'engagea à s'y transporter. Il obéit, quoique convalescent; mais s'étant mis en marche, il retomba malade, et mourut en chemin, dans son château de Sulli, le 29 juin 1575, gouverneur de Provence et amiral des mers du Levant.

TAVANES (Guillaume), fils du précédent, mort vers 1634, lieutenant du roi en Bourgogne, a donné des *Mémoires* in-folio, sous son nom, et d'autres sous le nom de son père, le maréchal de Tavanes. Il raconte, dans les uns, ce qui s'est passé en Bourgogne pendant la Ligue; et dans les autres, beaucoup plus amples, ce que son père a fait de mémorable.

TAVANES (Jacques de SAULX de), petit-fils de Gaspard, fut constamment attaché au prince de Condé, et combattit pour lui. Il mourut en 1683. On a imprimé ses *Mémoires sur la guerre civile*, depuis 1650 jusqu'en 1653, Paris, 1691, in-12.

TAVERNIER (Jean-Baptiste) naquit en 1605 à Paris, où son père, qui était d'Anvers, était venu s'établir, et faisait un bon trafic de cartes géographiques. Le fils contracta une si forte inclination pour les voyages, qu'à 22 ans il avait déjà parcouru la France, l'Angleterre, les Pays-Bas, l'Allemagne, la Pologne, la Hongrie et l'Italie. La curiosité le porta bientôt au-delà de l'Europe. Pendant l'espace de 40 ans, il fit six voyages en Turquie, en Perse et aux Indes, par toutes les routes que l'on peut tenir. Il faisait un grand commerce de pierres, et ce commerce lui procura une fortune considérable. Il acheta en 1688 la baronnie d'Aubonne, proche le lac de Genève. La malversation d'un de ses neveux qui dirigeait dans le Levant une cargaison considérable, l'espérance de remédier à ce désordre, le désir de voir la Moscovie, l'engagèrent à entreprendre un septième voyage. Il partit pour Moscou, et à peine y fut-il arrivé, qu'il y termina sa vie ambulante en 1689, à 84 ans. Nous avons de Tavernier un

Recueil de Voyages, réimprimé en 6 vol. in-12. On y trouve des choses curieuses, et il est plus exact qu'on ne pense. On ne peut sans doute pas toujours se tenir à ses récits ; mais quel est le voyageur qui ne se trompe ou ne trompe jamais ? Ses voyages sont surtout précieux aux joailliers, pour le détail qu'ils renferment sur le commerce des pierreries. Quoique protestant, il est pour l'ordinaire équitable envers les catholiques ; il y a même des endroits où il parle comme s'il était de leur communion : c'est ainsi qu'il dit de saint François-Xavier, « qu'on peut l'appeler à juste titre *le saint Paul et le véritable apôtre des Indes*. » Comme il n'avait point de style, Samuel Chappuzeau lui prêta sa plume pour les deux premiers volumes in-4 de ses *Voyages*, et La Chapelle, secrétaire du premier président de Lamoignon, pour le 3^e ; et avec tous ces secours ils ne sont pas bien écrits.

TAVORA (François-d'Assise, marquis de), issu d'une des plus anciennes et des plus illustres familles de Portugal, général et inspecteur de toute la cavalerie du royaume, membre du conseil de guerre, fut condamné au dernier supplice, exécuté le 13 janvier 1759, avec dona Eléonore de Tavora, sa femme, ses deux fils et plusieurs autres seigneurs, sous prétexte d'une conspiration contre l'Etat, reconnue aujourd'hui pour une pure invention du marquis de Pombal, alors premier ministre du roi de Portugal. (Voyez POMBAL.)

TAYLOR (Jérémie), savant évêque anglican, fils d'un barbier de Cambridge, devint professeur de théologie à Oxford. Il souffrit beaucoup pour la cause de Charles I^{er}, dont il était chapelain, et auquel il demeura toujours fidèle. A l'avènement de Charles II à la couronne, Taylor fut fait évêque de Downe et de Connor en Irlande, place qu'il remplit avec édification. On a de lui un livre intitulé : *Ductor dubitantium* ; une *Histoire des antiquités de l'Université d'Oxford*, et d'autres ouvrages où l'on trouve des recherches. Il mourut en 1667. — Il ne faut pas le confondre avec Thomas TAYLOR, ministre à Londres, connu par différents ouvrages, parmi lesquels on distingue *Christus revelatus*, etc., Leyde, 1668, in-12. Il prouve que Jésus-Christ est manifesté dans les principaux types de l'Ancien-Testament. — Ni avec François TAYLOR ou TAYLOR, ministre presbytérien d'Angleterre, qui a attaqué mal à propos la préface de la Bible grecque du P. Morin, par une *Dissertation* imprimée à Leyde, 1636, et qui a publié quelques autres écrits de ce genre.

— Ni avec Jean TAYLOR, théologien anglais non conformiste, mort en 1761, auteur d'une *Concordance hébraïque et anglaise*, 1754, 2 vol. in-folio, à l'usage de sa secte.

TAYLOR (JOHN), journaliste, auquel ses critiques spirituelles, ses poésies légères et ses petits ouvrages dramatiques, pleins d'originalité et de gaieté, ont fait une certaine réputation à Londres, est mort en février 1832.

TCHERNISCHEFF, fameux imposteur russe, était d'une naissance obscure ; ne sachant mieux faire, il s'enrôla dans les troupes et servit dans le régiment d'Orloff. Plusieurs de ses camarades et de ses officiers manifestèrent leur étonnement sur sa ressemblance avec le czar Pierre III, dont Tchernischeff avait à peu près l'âge ; il avait de l'audace, ne manquait ni d'esprit ni d'une certaine éloquence ; il imagina de tenter un grand coup. Ayant déserté, et s'étant enfoncé dans le cœur de la Russie, il fit répandre le bruit qu'il était le czar, époux de Catherine, dont elle avait faussement annoncé la mort. Quelques gens crédules et des mécontents prêtèrent foi à ces bruits. On fêta Tchernischeff, on lui donna de l'argent, et les popes, irrités de ce que Catherine ne favorisait ni la religion ni ses ministres, prirent soin d'instruire Tchernischeff sur le rôle qu'il devait jouer. Ils lui formèrent un grand nombre de partisans, lui firent une espèce de cour, et le promènèrent dans plusieurs villes, où il reçut les hommages des habitants. Le nombre de ses partisans s'accrut tellement, que le cabinet de Saint-Petersbourg en fut alarmé, et prit les mesures convenables pour arrêter les progrès de l'insurrection. Elle était si avancée, que Tchernischeff allait être publiquement couronné empereur des Russies, lorsqu'un colonel russe, à la tête de quelques soldats déguisés, parvint à surprendre l'imposteur dans sa propre demeure. Il lui fit sur-le-champ trancher la tête, et par sa mort tous les insurgés rentrèrent dans le devoir.

TÉBÉLEN. (Voy. ALI-TÉBÉLEN.)

TEDESCHI (dom Nicolas), né à Catane, fut d'abord chevalier de Malte, mais en 1686, il quitta cet Ordre et embrassa la règle de Saint-Benoît. Il fut reçu docteur en théologie, et fut pourvu d'une chaire de philosophie. Il enseigna ensuite la théologie à Rome et devint prieur du monastère de Saint-Paul. En 1710, le pape Clément XI le nomma évêque de Lipari ; mais plus tard il le rappela à Rome, où il l'attacha à diverses congrégations. Innocent XIII le nomma

évêque d'Apamea. On ne sait pas au juste la date de sa mort, on sait seulement qu'elle est postérieure à 1730. On a de lui : *Scholæ divi Anselmi doctrina ad logicam, physicam, ethicam, theologiam scholasticam et dogmaticam accommodata*, in-4, Rome, 1705 ; *Sacræ theologiæ Synopsis, in quâ universa theologia, læscholasticaquàm dogmatica, ad Scripturæ auctoritatem pontificum, sanctiones, decreta conciliorum, præcipuè verò divi Anselmi collimata proponitur*, in-4 ; Rome, 1708 ; *Défense de la vérité et de la liberté de l'Eglise*, in-4, 1710.

TEDESCHI. (Voy. TUDESCHI.)

TEISSIER (Antoine), né à Montpellier en 1632, fut élevé dans le calvinisme, se retira en Prusse après la révocation de l'édit de Nantes, et mourut à Berlin en 1715, à 83 ans. On a de lui plusieurs ouvrages dans lesquels on trouve des recherches ; mais le style n'est pas pur, et l'impartialité n'en fait pas le caractère ; les principaux sont : les *Eloges des hommes savants*, tirés de l'*Histoire du président de Thou*, dont on a quatre éditions ; la dernière est de Leyde, 1715, en 4 vol. in-12. Ce livre, pesamment écrit, n'est presque plus d'aucun usage ; il s'en faut bien que les louanges et les critiques y soient toujours distribuées impartialement et avec justice ; *Catalogus auctorum qui librorum catalogos, indices, bibliothecas, virorum litteratorum elogia, vitam aut orationes funebres scriptis consignarunt*, Genève, 1686, in-4 ; *Des devoirs de l'homme et du citoyen*, traduit du latin de Puffendorf, 1690 ; *Instructions de l'empereur Charles-Quint à Philippe II, et de Philippe II au prince Philippe son fils, avec la Méthode tenue pour l'éducation des enfants de France ; Instructions morales et politiques*, 1706 ; *Abrégé de l'Histoire des quatre monarchies du monde*, de Sleidan, 1700 ; *Lettres de Calvin*, traduites en français, 1702, in-8 ; *Abrégé de la Vie de divers princes illustres*, 1700, in-12. Le grand défaut de Teissier, dans ses livres historiques, est de n'avoir pas su discerner les choses essentielles, éclaircir les faits en les débrouillant, raccourcir et resserrer sa prose traînante et incorrecte, et se tenir en garde contre les préjugés de sa secte.

TÉKÉLI (Émeric, comte de), né en 1658, d'une famille illustre de Hongrie. Son père, Etienne Tékéli, avait été mêlé dans la funeste affaire des comtes de Nadasti, de Sérini, de Frangipani et de Tattenbach, qui périrent par les derniers supplices en 1671. Le général Sporck, à la tête des troupes de l'empereur, l'alla

assiéger dans ses forteresses ; il capitula ; après avoir fait évader son fils déguisé en paysan, et mourut peu de temps après. Émeric Tékéli sortit alors de sa retraite de Pologne, pour passer en Transylvanie avec quelques autres chefs des mécontents de Hongrie. Son esprit et son courage le rendirent si agréable au prince Abaffi, qu'il devint en peu de temps son premier ministre. On l'envoya au secours des mécontents qui le reconnurent pour généralissime : ses armes eurent un succès heureux. La cour de Vienne fut alarmée, et s'efforça d'apaiser ces troubles ; mais n'ayant pas voulu satisfaire à toutes les demandes de Tékéli, les mécontents recommencèrent la guerre en 1680. Les étendards de ce rebelle portaient cette inscription : *Comes Tekeli, qui pro Deo et patria pugnat*. Sa conduite répondait peu à cette épigraphe : il avait exercé ses chiens à chasser et à dévorer les hommes, et donné dans plus d'une occasion des preuves d'une cruauté atroce ; le fanatisme calvinien agitait sa tête autant que l'ambition et l'esprit d'indépendance. Son armée fut renforcée par les Turcs et les Transylvains. Il se lia avec le pacha de Bude, qui lui fit ôter son bonnet à la hongroise, et lui en fit mettre un à la turque, enrichi de pierrieres, dont il le gratifia de la part du grand-seigneur, avec un sabre, une masse-d'armes et un drapeau. Quelques-uns disent qu'il lui mit la couronne de Hongrie sur la tête, et le revêtit des habits royaux par ordre de Mahomet IV qui se croyait en droit de disposer de cet Etat. Tékéli, ayant ainsi satisfait son ambition, songea à contenter son amour. Il épousa la princesse Ragotzki, veuve du prince de ce nom, et fille du comte de Sérini, au commencement d'août 1682. Il se joignit aux Turcs armés contre l'empire, et répandit la terreur partout. Après avoir tenté dans une diète, tenue l'année d'après à Cracovie, de se raccommo-der avec l'empereur, il unit ses armes à celles du grand-visir Mustapha, qui avait mis le siège devant Vienne. Ce ministre fut vaincu et obligé de se retirer. Dans son désespoir, il attribua le mauvais succès de la campagne au comte de Tékéli, qu'il rendit suspect à Mahomet. Tékéli part pour Andrinople, se justifie, et s'assure de plus en plus la protection du grand-seigneur qui le nomma prince de Transylvanie après la mort de Michel Abaffi, arrivée en 1690. Ce nouveau prince ne put jamais se faire reconnaître, quoiqu'il fit des prodiges de valeur contre le général Heuster, qui défendait cette province pour la cour de Vienne. Il se retira

alors à Constantinople, où il professa la religion catholique, et vécut en particulier jusqu'au 13 septembre 1705, qu'il mourut près de Nicomédie, ayant, avec l'abjuration de ses erreurs, paru prendre des mœurs plus douces, une situation d'esprit plus calme et plus chrétienne.

TÉLÉMAQUE, fils unique d'Ulysse et de Pénélope, n'était encore qu'un berceau, lorsque son père partit pour le siège de Troie. Dès qu'il eut atteint l'âge de 15 ans, il alla courir les mers, accompagné de Mentor, son gouverneur, pour chercher son père qu'il retrouva enfin. Ce sont les voyages de ce jeune prince qui ont fourni à Fénelon le sujet de son beau roman intitulé : *Télémaque*.

TÉLÉSILLE, femme illustre d'Argos, dans le Péloponèse, se signala l'an 557 avant J.-C., en défendant sa patrie avec les autres femmes d'Argos; ce qui engagea les Spartiates, qui ne voyaient pas de gloire à vaincre, à lever le siège. On trouve des fragments de poésies sous son nom dans le recueil *Carmina novem posturum feminarum*, Hambourg, 1734, in-4; mais on doute avec raison qu'elle en soit l'auteur.

TÉLESPHORE (saint), né dans la Grèce, monta sur le trône de saint Pierre après le pape saint Sixte 1^{er}, sur la fin de l'an 127, et fut martyrisé le 2 janvier 139.

TELL (Guillaume) est l'un des principaux auteurs de la révolution des Suisses, en 1307. Il naquit à Burghau, dans le canton d'Uri. Gessler ou Grissler, gouverneur de ce pays pour l'empereur Albert, tyrannisait la Suisse. Il fit, entre autres choses, élever sur une place publique un chapeau, sans doute le chapeau ducal de la maison d'Autriche, devant lequel tous les Suisses devaient se prosterner. Tell ne put cacher son indignation à cette marque de servitude. Gessler, furieux, l'obligea, dit-on, sous peine de mort, d'abattre d'assez loin, d'un coup de flèche, une pomme placée sur la tête d'un de ses enfants. Il eut le bonheur de tirer si juste, qu'il enleva la pomme sans faire de mal à son fils. Après ce coup d'adresse, le gouverneur, ayant aperçu une autre flèche cachée sous l'habit de Tell, lui demanda ce qu'il en voulait faire : *Je l'avais prise exprès*, répondit-il, *afin de l'en percer si j'eusse eu le malheur de tuer mon fils*. On dit qu'ayant été mis aux fers, il s'évada et tua le gouverneur à coups de flèches. Il faut avouer que l'anecdote de la pomme, qu'on avait déjà racontée d'un soldat goth nommé Tocho, est bien suspecte. Haller fils a publié une *Dissertation* pour prouver la

fausseté de l'histoire de Tell; Zurlauben et Baltasar en ont défendu l'authenticité. On ne peut disconvenir qu'elle ne soit, pour l'ordinaire, rapportée avec des circonstances qui prêtent beaucoup à la critique de plusieurs écrivains. Les auteurs du *Dictionnaire de la Suisse*, édition de 1788; t. 3, p. 103, après avoir parlé des prétentions que les habitants du canton de Schwitz formèrent contre un monastère placé dans leur voisinage, et un jugement prononcé contre eux par les ducs d'Autriche, conviennent qu'ils pillèrent le couvent et emmenèrent captifs les religieux, et que Frédéric d'Autriche envoya son frère Léopold pour venger cette invasion sacrilège; ce qui donna lieu à la bataille de Morgarten, regardée comme le fondement de la liberté helvétique. On sait d'ailleurs que Louis de Bavière fomentait dans tous les sens les mouvements des Suisses pour affaiblir la puissance d'une maison rivale. (Voyez MELCHAL Arnold de). L'histoire de Guillaume Tell a été le sujet de plusieurs ouvrages littéraires.

TELLIER (Michel Le), fils d'un conseiller en la Cour des aides, naquit à Paris en 1603. Après avoir rempli divers emplois, il fut nommé secrétaire d'Etat par Louis XIII (voyez ce nom), et continua à servir utilement l'Etat, après la mort de ce prince. Ce fut à lui que la reine régente et le cardinal Mazarin donnèrent leur principale confiance, pendant les brouilleries dont la France fut agitée. Le parti des factieux ayant prévalu en 1651, Mazarin se retira, et fut bientôt rappelé. Pendant l'absence du cardinal, Le Tellier fut chargé des soins du ministère, que la situation des affaires rendait très-épineux. Après la mort de ce ministre, il continua d'exercer la charge de secrétaire d'Etat jusqu'en 1666, époque à laquelle il la remit entièrement au marquis de Louvois, son fils aîné, qui en avait la survivance. Sa démission volontaire ne l'éloigna pas du conseil. En 1677, il fut élevé à la dignité de chancelier et de garde des sceaux. Il avait pour lors 74 ans, et en remerciant Louis XIV (voyez ce nom), il lui dit : *Sire, vous avez voulu couronner mon tombeau*. Son grand âge ne diminua rien de son zèle vigilant et actif. Le Tellier servit beaucoup à affermir le règne de Louis XIV contre les entreprises des protestants; il fut un des principaux moteurs de la révocation de l'édit de Nantes, et s'écria en signant l'édit révocatif : *Nunc dimittis servum tuum, Domine, quia viderunt oculi mei salutare tuum*. Il ne prévoyait pas qu'un siècle après, non-

seulement le nouvel édit serait annulé, mais que l'indifférence pour tous les cultes, excepté la haine formelle de la seule religion catholique, dominerait dans une assemblée populaire, devenue maîtresse de la France; et qu'un ministre calviniste, Rabaut-de-Saint-Etienne, présiderait cette assemblée. Du reste, en ôtant aux calvinistes l'exercice public de leur religion, il ne fit que suivre leur exemple, et pratiquer leur intolérance. « Nous défions, » dit un écrivain moderne, les déclameurs du jour, de citer un seul pays, une seule ville où les calvinistes, devenus les maîtres, aient souffert l'exercice de la religion catholique. En Suisse, en Hollande, en Suède, en Angleterre, ils l'ont prosaïté, souvent contre la foi des traités. L'ont-ils jamais permise en France, dans leurs villes de sûreté? Une maxime chérie de nos adversaires est qu'il ne faut pas tolérer les intolérants: or, jamais religion ne fut plus intolérante que le calvinisme; vingt auteurs, même protestants, ont été forcés d'en convenir. Dès l'origine, en France et ailleurs, les catholiques ont eu à choisir, ou d'exterminer les huguenots, ou d'être eux-mêmes exterminés. » Michel Le Tellier mourut peu de jours après la signature de l'édit de révocation, en 1685, à 82 ans. Bossuet prononça son Oraison funèbre. On y lit ce passage bien digne de la méditation des sages: « Peut-être que prêt à mourir, on compte pour quelque chose cette vie de réputation, ou cette imagination de revivre dans sa famille, qu'on croira laisser solidement établie. Qui ne voit, mes frères, combien vaines, mais combien courtes et combien fragiles sont encore ces secondes vies, que notre faiblesse nous fait inventer pour couvrir en quelque sorte l'horreur de la mort? Dormez votre sommeil, riches de la terre, et demeurez dans votre poussière. Ah! si quelques années après votre mort vous reveniez, hommes oubliés, au milieu du monde, vous vous hâteriez de rentrer dans vos tombeaux, pour ne voir pas votre nom terni, votre mémoire abolie, et votre prévoyance trompée dans vos amis, dans vos créatures, et plus encore dans vos héritiers et dans vos enfants. Est-ce là le fruit du travail dont vous vous êtes consumés sous le soleil? » Si on lit cette pièce, pleine d'éloquence et de bonne morale, ce chancelier paraît un juste et un grand homme. Si on consulte les *Annales* de l'abbé de Saint-Pierre, c'est un lâche et dangereux courtisan, un calomniateur

adroit; mais le suffrage de cet abbé est très-suspect à l'égard des hommes qui avaient un peu trop de zèle et de religion à son gré; on sent bien qu'un ministre qui a coopéré à la proscription des sectaires, ne peut être qu'un scélérat au jugement d'un philosophe anti-chrétien. (Voyez la réflexion du Père Bourdaloue sur les éloges et les injures des gens de parti, art. ARNAULD Antoine, et VINCENT DE PAUL.)

TELLIER (François - Michel Le), marquis de Louvois, était fils du précédent. Né à Paris en 1641, il fut reçu en survivance de la charge de ministre de la guerre, l'an 1664. Son activité, son application et sa vigilance lui méritèrent la confiance du roi, et lui procurèrent tous les jours de nouvelles faveurs, dont il se servit pour former des établissements utiles, faire fleurir le commerce et les arts. Ses grands talents éclatèrent surtout dans les affaires de la guerre. La discipline, rendue plus sévère de jour en jour par l'austérité inflexible du ministre, enchaînait tous les officiers à leur devoir. Il avait si bien banni la mollesse des armées françaises, qu'un officier ayant paru à une alerte en robe de chambre, son général la fit brûler à la tête du camp, comme une superfluité indigne d'un homme de guerre. L'artillerie, dont il exerça lui-même plus d'une fois la charge de grand-maître, fut servie avec plus d'exactitude que jamais; et des magasins établis par ses conseils dans toutes les places de guerre furent fournis d'une quantité prodigieuse d'armes et de munitions, entretenues et conservées avec le dernier soin. La force de son génie et le succès de ses plus hardies entreprises lui acquirent un ascendant extrême sur l'esprit de Louis XIV; mais il abusa de sa faveur. Il traitait ce prince avec une hauteur qui le rendit odieux. Au sortir d'un conseil où le roi l'avait très-mal reçu, il rentra dans son appartement et expira, à ce que l'on a dit, de douleur et de chagrin, le 16 juillet 1691, à 51 ans. « Le public, dit un historien, qui veut toujours que la mort des grands ne soit point naturelle; prétendit qu'il avait été empoisonné; mais ces bruits qu'on sème pendant deux jours n'existent plus un troisième, et la postérité ne les apprend que par le soin qu'on a pris de les détruire. » Il ne fut regretté ni par le roi, ni par les courtisans. Son esprit dur, son caractère hautain, avaient indisposé tout le monde contre lui. On a souvent cité ce passage d'une lettre de M^{re} de Sévigné, au sujet de la mort subite de ce ministre.

« Il n'est donc plus ce ministre puissant et superbe, dont le moi occupait tant d'espace, était le centre de tant de choses ! Que d'intérêts à démêler, d'intrigues à suivre, de négociations à terminer !..... O mon Dieu ! encore quel que temps ! je voudrais humilier le duc de Savoie, écraser le prince d'Orange ; encore un moment ! Non, vous n'aurez pas ce moment, pas un seul moment, il faut partir. » On lui a reproché surtout les cruautés, les ravages horribles exercés dans le Palatinat. On ne peut douter qu'il n'eût conçu le barbare projet de faire un désert de toute la frontière de l'Allemagne, puisque ces horreurs s'exercèrent précisément dans cette contrée, et qu'en Italie, Pays-Bas, Espagne, les Français s'acquiescèrent au contraire la réputation de guerriers humains. (Voy. Turenne). Mais quelques reproches qu'on ait faits à sa mémoire, ses talents ont été encore plus utiles à la France, que ses fautes ne lui ont été funestes. On ne trouva dans aucun des sujets qu'on essaya depuis, cet esprit de détail, qui ne nuit point à la grandeur des vues ; cette prompte exécution, malgré la multiplicité des ressorts ; cette fermeté à maintenir la discipline militaire ; ce profond secret, qui dérobaient le but des opérations à ceux même qui les exécutaient ; ces instructions savantes qui dirigeaient un général, et qui ne gênaient que Turenne ; cette connaissance des hommes qui savait les approfondir et les employer à propos. Nous avons sous son nom un *Testament politique*, 1695, in-12 ; et dans le *Recueil de testaments politiques*, 4 vol. in-12, Courtils (voy. ce nom) est l'auteur de cette rapsodie, d'après laquelle il ne faut pas juger le marquis de Louvois. Après sa mort, il parut une espèce de drame satirique contre lui, intitulé : *Le marquis de Louvois sur la sellette*, Cologne, 1695, in-12. C'est une pièce pitoyable, qui vaut encore moins que le *Testament* de Courtils. Le marquis de Louvois laissa des biens immenses, qui venaient en partie de sa femme, Anne de Souvré, marquise de Courtenvaux, la plus riche héritière du royaume. Il en eut plusieurs enfants, entre autres François-Michel Le Tellier, marquis de Courtenvaux, mort en 1721, et père de Louis-César, marquis de Courtenvaux. Celui-ci prit le nom et les armes de la maison d'Estrées. (Voy. Estrées.)

TELLIER (Charles-Maurice Le), archevêque de Reims, commandeur de l'Ordre du Saint-Esprit, docteur et proviseur de Sorbonne, conseiller d'Etat ordinaire, etc., né à Paris en 1642, était frère du

précédent. Il se distingua par son zèle pour les sciences et pour l'observation de la discipline ecclésiastique. Il eut des différends assez vifs avec les réguliers de son diocèse, et en rendant justice à la pureté de ses vues, on ne peut se dissimuler qu'il n'ait mis dans ses démarches trop d'ardeur et quelquefois de l'inconsidération. Son caractère était dur et inflexible, et ses résolutions s'en ressentaient. Il mourut subitement à Paris en 1710, à 68 ans. Il défendit qu'on ouvrit son corps, et qu'on lui fît aucune Oraison funèbre. Il laissa aux chanoines réguliers de l'abbaye de Sainte-Geneviève de Paris sa belle bibliothèque composée de 50 mille volumes.

TELLIER (Michel Le), jésuite, né près de Vire, en Basse-Normandie, l'an 1643, professa avec succès les humanités et la philosophie. Il était provincial de la province de Paris, lorsque le Père de La Chaise, confesseur du roi, mourut. Il fut nommé pour le remplacer. C'était un homme ardent, inflexible, et surtout décidé à contribuer, autant qu'il dépendait de lui, à terminer les malheureuses querelles qui affligeaient l'Eglise de France. On lui attribue la première idée du stratagème de Douai, correspondance déguisée, qui servit à dévoiler les secrets du parti, mais qui n'était pas trop d'accord avec la simplicité chrétienne. Il s'opposa avec force à l'humeur dogmatissante du Père Quesnel, se déclara pour la bulle *Unigenitus*, et engagea Louis XIV à la maintenir par son autorité. On sent bien qu'après cela les jansénistes ne l'ont pas épargné, et qu'il serait difficile d'ajouter foi aux atrocités qu'ils en ont racontées. Presque tous les faiseurs de Mémoires historiques les ont copiées, et n'ont répété que ce qu'ils avaient appris dans Saint-Simon, dans Dorsanne et Villefore, quoiqu'on trouve dans leurs récits des anachronismes et des faussetés évidentes. Son zèle fut cependant plus actif qu'efficace ; la charrue que le roi fit passer sur les ruines de Port-Royal ne ruina pas le parti, qui continua d'agiter l'Eglise et l'Etat : ses menées plus sourdes, mais plus libres depuis la destruction des Jésuites, ou plutôt depuis que l'indifférence en matière de religion a fait perdre de vue les causes qui la troublent ; son existence couverte enfin de l'idée de *fantôme*, sous laquelle il a toujours voulu être envisagé ; les progrès étonnants, et pour ainsi dire subits, qu'il a faits dans des pays où son nom était à peine connu, etc., ont produit et préparent encore des événements dont la plupart des spectateurs, et même des acteurs, ne soupçonnent pas

le principe. *Nous écrivions cela en 1784* (voyez RICHER, VERGER, FILLÉAU, JANZENIUS, MARANDÉ, PARIS, ROCHE, MONTGERON Louis-Basile). Après la mort de Louis XIV, son confesseur fut exilé à Amiens, puis à la Flèche, où il mourut en 1719, à 76 ans. Ce jésuite était très-instruit, il était membre de l'académie des Belles-Lettres. On a de lui plusieurs ouvrages : une édition de *Quinto-Curcio*, à l'usage du Dauphin, in-4, 1678; *Défense de nouveaux chrétiens et des missionnaires des la Chine, du Japon et des Indes*, in-12. Ce livre fut attaqué par Arnauld, et censuré à Rome à cause du peu de ménagement que l'auteur avait eu pour des adversaires respectables, et des sorties trop violentes qu'il s'était cru permises contre les détracteurs des nouvelles chrétientés; *Observations sur la nouvelle défense de la version française du Nouveau-Testament*, imprimées à Mons et à Rouen, 1684, in-8, solides et savantes. Le fameux Arnauld y était attaqué personnellement d'une manière qui lui devait être bien sensible; cependant lui, qui répondait à tout, n'y répliqua point; son silence parut étrange, et les raisons qu'il en donna ensuite dans le 3^e tome de la *Morale pratique*, satisfirent peu de gens, au rapport de Bayle.

TELLIER (Charles-Constant Le), grammairien et littérateur, naquit à Paris, et mourut à Passy le 12 novembre 1840. On a de lui : *Grammaire française à l'usage des pensionnats*, 1805, in-12; *Grammaire latine*, 1807, in-12; *Instruction sur l'histoire de France jusqu'en 1830, suivie d'un Abrégé d'histoire ancienne, romaine, mythologique et géographique*, 1806, 2 vol. in-12; *Nouveaux Dictionnaire portatif de la grammaire française*, 1811, in-8; *Géographie nouvelle*, 1811, in-12; *Exercices d'analyse grammaticale et d'analyse logique*, 1812; in-12; *Manuel mythologique de la jeunesse*, 1812, in-12; *Tableau des quatre conjugaisons françaises in plano*, 1818; *Instructions sur l'Histoire-Sainte par demandes et par réponses*, 1819, in-12; *Exercices sur l'application des règles des participes et des principales règles de la grammaire*, 1824, in-12; *Correction de ces exercices*, 1827; *Traité des participes*, suivi de Thèmes sur leur application, 1830; *Traité de la conjugaison des verbes*, 1832; *Tableau chronologique de l'histoire générale, depuis le commencement du monde jusqu'au règne de Charles X*, 1836, etc.

TELLIER. (Voyez BARBÉSIEUX.)

TEMPLE (le chevalier Guillaume), né à Londres en 1638, et petit-fils d'un secrétaire du comte d'Essex, voyagea en France, en Hollande et en Allemagne.

De retour dans sa patrie, gouvernée par l'usurpateur Cromwell, il se retira en Irlande, où il se consacra à l'étude de la philosophie et de la politique. Après que Charles II fut remonté sur le trône de ses pères, le chevalier Temple retourna à Londres, et fut employé dans des affaires importantes. Une des négociations qui fit le plus d'honneur à son habileté, fut celle de la triple alliance qui fut conclue en 1662, entre l'Angleterre, la Hollande et la Suède. Ces trois puissances étaient pour lors amies de la France; cependant il parvint à les réunir contre elle. Il avait formé lui-même le plan de cette ligue. Le chevalier Temple, qui regardait cette confédération comme le salut de l'Europe, effrayé des entreprises de Louis XIV, passa en Allemagne, pour inviter l'empereur et les princes à y accéder; mais il eut bientôt le chagrin de voir que sa cour ne partageait pas son zèle, et qu'elle était même sur le point de rompre avec la Hollande. Il fut donc rappelé, et Charles II se liguait avec la France pour écraser les Provinces-Unies. Il se trouva, en 1668, aux conférences d'Aix-la-Chapelle, en qualité d'ambassadeur extraordinaire et à celles de Nimègue en 1678. Après avoir conclu ce dernier traité, il retourna en Angleterre, où il fut admis au conseil du roi, et disgracié peu de temps après. Il se retira dans une terre du comté de Sussex, et y mourut en 1698, âgé de 70 ans. Par une clause assez bizarre de son testament, il ordonna que son cœur serait déposé dans une boîte d'argent, et qu'on l'entermerait sous le cadran solaire de son jardin. Cet homme célèbre, avec de grands talents, du zèle, une rare habileté, avait de grands défauts. Il était vain et violent, et, quoiqu'il fût naturellement vif et gai, son orgueil rendait son humeur fort inégale. Nous avons de lui : des *Mémoires depuis 1672 jusqu'en 1692*, 1692, in-12, qui sont utiles pour la connaissance des affaires de son temps; *Remarques sur l'état des Provinces-Unies*, in-12, 1697, assez intéressantes, mais pleines de pensées fausses et répréhensibles sur la religion; *Introduction à l'Histoire d'Angleterre*, 1695, in-12, qui est une mauvaise ébauche d'une histoire générale; des *Lettres*, qu'il écrivit pendant ses dernières ambassades, traduites en français, 1700, 3 vol. in-12; *Oeuvres mêlées*, 1693, in-12, dans lesquelles on trouve quelques bons morceaux, et un plus grand nombre de mauvais; *Oeuvres posthumes*, 1708, in-12.

TENCIN (Pierre GUERIN de), né à Grenoble en 1679 d'une famille originaire

de Romans, en Dauphiné, devint prieur de Sorbonne, docteur et grand-vicaire de Sens, accompagna en 1721 le cardinal de Bissy à Rome, en qualité de conclaviste; et après l'élection d'Innocent XIII, fut chargé des affaires de France à Rome. Ses services le firent nommer archevêque d'Embrun en 1724; il y tint, en 1727, un fameux concile contre Soanen, évêque de Senes : concile qui lui a fait donner tant d'éloges par les catholiques, et tant de malédictions par les jansénistes. Ayant obtenu la pourpre en 1739, sur la nomination du roi Jacques, il devint archevêque de Lyon en 1740, ministre d'Etat deux ans après. On croyait qu'il avait été appelé à la cour pour remplacer le cardinal de Fleury; mais les espérances du public ayant été trompées, il se retira dans son diocèse, où il se fit aimer par sa charité pastorale, qui répondait dans le sein des indigents d'abondantes aumônes. Il y mourut en 1758, à 79 ans. On a de lui des *Mandements* et des *Instructions pastorales*.

TENCIN (Claudine-Alexandrine GUXIN de), femme célèbre par son esprit philosophique et les dérèglements de ses mœurs, était la sœur du précédent; elle naquit à Grenoble en 1681. Destinée par sa famille à l'état religieux pour lequel elle n'avait point de vocation, elle entra dans le monastère de Mont-Fleury, près de Grenoble; mais à peine eut-elle prononcé ses vœux, qu'elle protesta contre la contrainte qu'elle avait subie; et par la facilité qu'elle trouva dans son directeur, elle parvint à être nommée chanoinesse du chapitre de Neuville, près de Lyon. Elle quitta encore Neuville et vint à Paris, où, douée d'un esprit peu commun et d'une figure agréable, elle se lia avec tous les beaux-esprits de son temps, et s'attacha surtout au cardinal Dubois, qui ne négligea pas la fortune de la nouvelle Aspasie. Elle prit part à la folie épidémique du système de Law, et cette folie lui fut avantageuse. Pour paraître plus convenablement dans le monde, elle sollicita de Rome un bref qui confirmât sa sortie du couvent, et elle l'obtint par la médiation de Fontenelle; mais comme le bref avait été rendu sur un faux exposé, il ne fut point rendu exécutoire. M^{me} de Tencin n'en resta pas moins à Paris; sa maison était fréquentée par les premiers littérateurs de la capitale, et c'est dans cette espèce d'académie qu'on prononçait le jugement de tous les nouveaux ouvrages qui paraissaient. Ce jugement était d'autant plus important pour un auteur, que M^{me} de Tencin, par ses liaisons avec le ministre Dubois,

était, en quelque sorte, la dispensatrice des grâces. Cet ascendant ne fut cependant pas d'une bien longue durée, et le public appela parfois de ses avis. Cependant on craignait de l'avoir pour ennemie, et on était sûr qu'au moins par vanité elle aurait rendu service. Insinuante, flatteuse, la douceur même de ses manières avait quelque chose d'emprunté; c'est pourquoi cette douceur fut appelée par plusieurs hommes de talent de la fausseté et de la perfidie. On vantait l'affabilité de son caractère devant l'abbé Trublet : « Oui, dit-il, si elle avait intérêt de vous empoisonner, elle choisirait le poison le plus doux. » Duclos, qui avait été un de ses intimes, parle de son caractère avec bien plus d'égards; mais il n'a pas le même ménagement, quand il dévoile les torts de sa conduite. Un de ses amis pour lequel elle a montré le plus d'empressement est le célèbre Montesquieu. Quand il fit paraître son ouvrage de l'*Esprit des lois*, craignant qu'un livre aussi sérieux n'obtint qu'un succès tardif ou éphémère, dans un temps où l'on ne s'occupait guère que de frivolité, elle en prit un nombre considérable d'exemplaires dont elle fit des présents, et donna ainsi l'impulsion à la gloire de l'auteur. Tout en s'occupant de littérature, M^{me} de Tencin aimait beaucoup à s'immiscer dans la politique; et, douée de presque tous les genres d'esprit, celui qu'elle appréciait le plus était l'esprit des affaires. « Elle aimait mieux parler d'intrigues que de littérature, » dit un écrivain qui l'avait assez connue, « et préférait faire entrer un de ses amis dans le ministère, que dans l'Académie. » Elle eut deux enfants de Villion, colonel d'un régiment irlandais; et, de Destouches, surnommé *Canon*, commissaire-provincial d'artillerie, elle eut ce fameux Jean-le-Rond, dit *d'Alembert*, qui fut, comme on sait, recueilli par la femme d'un pauvre vitrier. On prétend que, dans la suite, lorsqu'il se fut rendu célèbre, sa mère voulut le reconnaître; mais il s'y refusa, en disant que sa véritable mère était celle qui l'avait élevé. Parmi ses nombreux amants, on cite d'Argenson, Bolingbroke, le maréchal d'Uxelles, le maréchal de Médavi, etc. La Fresnais, conseiller au grand conseil, un de ceux qu'elle domina le plus longtemps, se tua ou fut tué chez elle d'un coup de pistolet, le 6 avril 1726 : elle avait alors 45 ans. La Fresnais, dans son testament, peignait M^{me} de Tencin sous les couleurs les plus noires et les plus odieuses, et il témoignait la crainte de périr quelque jour de sa main. Il l'accusa de l'avoir ruiné, après lui

avoir fait mettre tout son bien sous son nom. Elle fut mise au Châtelet le 11 avril, et le lendemain à la Bastille. L'intérêt de ses amis la suivit et la soutint dans tout le cours de sa détention. Le 3 juillet, elle fut acquittée de l'accusation, sortit de la Bastille, et revint triomphante au milieu de ses admirateurs. Alors elle mena une vie plus paisible; elle se livra à l'étude et au goût de la littérature. Son salon devint plus que jamais le rendez-vous des personnages les plus distingués dans les sciences, dans les lettres et dans les classes élevées de la société. Elle donnait deux dîners par semaine, où elle réunissait les hommes d'esprit, qu'elle appelait ses *bêtes* ou sa *ménagerie*, et qu'elle sut se conserver jusqu'à une extrême vieillesse; elle leur donnait tous les ans pour étreennes une culotte de velours. Un écrivain périodique assure qu'il n'y avait pas eu moins de 4,000 culottes de cette étoffe ainsi usées au service scientifique de cette grande amie des talents. « De semblables dons, dit l'éditeur de ses *Oeuvres*, étaient aussi peu décents de la part d'une femme, que vils pour ceux qui daignaient les prendre. » Son caractère, ses principes, ses manières ne se démentirent jamais; elle fut toujours la même jusqu'au moment de sa mort, arrivée à Paris en 1749, à l'âge de 68 ans. Elle a laissé les ouvrages suivants : le *Siège de Calais*, in-12. Ce roman est assez bien écrit; on y remarque, en général, le ton de la bonne compagnie; mais le plan est mal conçu : les épisodes, les personnages, les aventures y sont multipliés, et il pêche surtout par la conduite et l'in vraisemblance des événements. Outre ces défauts, on peut en blâmer d'autres non moins remarquables, comme des idées trop libres ou licencieuses, que l'auteur cherche en vain à cacher sous des expressions fines et délicates. Cependant cet ouvrage eut beaucoup de succès; *Mémoires du comte de Comminges*, in-12. On y trouve de l'intérêt, un style assez rapide; mais c'est le roman le plus propre à enflammer l'imagination et le cœur de la jeunesse, en lui fournissant les dangereux exemples des passions les plus violentes. C'est un livre du genre sombre, sans vraisemblance, sans but utile et raisonnable, comme presque toutes les productions de cette espèce. L'imprudence, le désespoir, sont les grands agents de cette fable, où il entre plus d'un épisode répréhensible, et des contradictions saillantes. Il a servi de sujet à Arnaud pour sa tragédie du même nom. Pont-de-Vesle, neveu de M^{me} de Tencin, a eu part à cet ouvrage et au précédent;

Les Malheurs de l'amour, 2 vol. in-12 : livre non moins dangereux que le *Siège de Calais*. On prétend que c'est à peu près l'histoire galante de l'auteur; en ce cas, sa réputation aurait plus gagné à n'être pas rendue publique; *Anecdotes d'Edouard*, 1776, in-12, ouvrage posthume. Les *Oeuvres* de M^{me} de Tencin ont été imprimées avec une *Notice* sur sa vie, à Paris, 1786, 7 vol. petit in-12. Le recueil de ses *Lettres* a été publié en 1804, et se trouve aussi dans la *Collection de plusieurs femmes illustres*.

TENIERS, dit le *Vieux* (David), peintre, né à Anvers en 1582, mort à Bruxelles en 1649, apprit les principes de la peinture sous Rubens. Le désir de voyager le fit sortir de cette école, et il alla à Rome, où il demeura durant dix années. Ce peintre a travaillé en Italie dans le petit. Il a peint dans le goût de ses maîtres, flamand et italien; mais à son retour à Anvers, il prit pour sujets de ses tableaux des buveurs, des chimistes et des paysans, qu'il rendait avec beaucoup de vérité.

TENIERS, dit le *Jeune* (David), né à Anvers en 1610, mort dans la même ville en 1694, était fils et élève du précédent; mais il surpassa son père par son goût et par ses talents. Teniers-le-Jeune jouit, de son vivant, de toute la réputation, des honneurs et de la fortune dus à son mérite et à ses bonnes qualités. L'archiduc Léopold-Guillaume lui donna son portrait attaché à une chaîne d'or et le fit gentilhomme de sa chambre. La reine de Suède donna aussi son portrait à Teniers. Les sujets ordinaires de ses tableaux sont des scènes réjouissantes. Ses ciels sont très-bien rendus, et d'une couleur gaie et lumineuse. Il peignait les arbres avec une grande légèreté, et donnait à ses petites figures une âme, une expression et un caractère admirables. Ses tableaux sont comme le miroir de la nature; elle ne peut être rendue avec plus de vérité. On estime particulièrement ses petits tableaux; il y en a qu'on appelle des *Après-Soupers*, parce que ce peintre les commençait et les finissait le soir même. On ne doit pas oublier son talent à imiter la manière des meilleurs maîtres; ce qui l'a fait surnommer le *Singe* de la peinture. Il a quelquefois donné dans le gris et dans le rougeâtre; on lui reproche aussi d'avoir fait des figures trop-courtes, et de n'avoir pas assez varié ses compositions. On a beaucoup gravé d'après les ouvrages de Teniers. Il a lui-même gravé plusieurs morceaux. Le Musée royal de Paris possède de ce maître quatorze tableaux.

parmi lesquels on remarque : les *Oeuvres de miséricorde* ; l'*Enfant prodigue* ; une *Tentation de saint Antoine* ; la *Chasse au héron* ; un *Joueur de cornemuse*, et la *Noce du village*.

TÉRAMO. (Voy. PALLADINO.)

TERCY (François-Aimé), poète agréable, mais d'un rang fort secondaire, a dû l'avantage d'être un peu connu surtout à sa parenté avec Ch. Nodier, qui était son beau-frère. Il était entré dans l'administration sous l'Empire ; il fut secrétaire-général de l'intendance des Provinces-Illlyriennes en 1812, et ensuite sous-préfet de Craimbourg. En 1815, il passa en la même qualité à Neufchâteau ; mais il ne fut pas employé sous la Restauration. Il est mort au Mans en 1841. Voici le titre de ses principales poésies : *Épithalame de Napoléon et de Marie-Louise*, in-4, Paris, 1810 ; la *Naissance du roi de Rome*, idylle, in-4, 1811 ; la *Mort de Louis XVI*, in-8, 1816 ; la *Mort et l'apothéose de Marie-Antoinette*, in-8, 1817 ; la *Mort de Louis XVII*, in-4, 1818 ; le *Cyclope*, idylle, 1820 ; la *Princesse Marie*, vision in-8, 1839 ; le *Baptême du comte de Paris*, in-8, 1841.

TÉRENCE (Publius Terentius Afer), né à Carthage, fut enlevé par les Numides dans les courses qu'ils faisaient sur les terres des Carthaginois. Il fut vendu à Térentius Lucanus, sénateur romain, qui le fit élever avec beaucoup de soin, et l'affranchit fort jeune. Ce sénateur lui donna le nom de *Térence*, suivant la coutume qui voulait que l'affranchi portât le nom du maître dont il tenait sa liberté. Nous avons six *comédies* de Térence. Son style est d'une simplicité si noble, d'une élégance et d'une pureté si parfaites, qu'on attribua ses ouvrages aux grands de Rome, qui parlaient le mieux leur langue, à Scipion l'Africain et à Lélius, dont il était l'ami particulier ; aussi Cicéron en fait un grand éloge. De tous les auteurs latins, c'est celui qui a le plus approché de la manière des Grecs, soit dans le tour des pensées, soit dans le choix de l'expression ; mais on lui reproche de n'avoir été le plus souvent que leur traducteur. Il n'a point sali ses ouvrages par les obscénités dégoûtantes d'Aristophane et de Plaute ; mais le langage en est très-passionné, et la lecture en est peut-être plus dangereuse pour les jeunes gens. Térence sortit de Rome n'ayant pas encore 35 ans ; on ne le vit plus depuis. Il mourut vers l'an 159 avant J.-C. Nous avons une *Vie* de Térence, écrite par Suétone, et selon quelques-uns, par Aélius Donat. Ses six *comédies* ont été plusieurs fois imprimées. Une des

dernières éditions est celle de Birmingham, 1772. Dacier en donna en 1717 une édition latine, avec sa traduction française et des notes en 3 vol. in-8.

TERENTIANUS MAURUS, poète grammairien, naquit sur ce sol d'Afrique, d'où s'élevèrent, dans les âges postérieurs à la grande littérature romaine, un certain nombre d'auteurs, tous marqués à un certain coin de rudesse, de recherche et d'enflure. Le 1971^e vers de Terentianus ne laisse pas de doute sur sa patrie :

Maurus item quantos potui cognoscere Græcos.

C'est donc un surnom que *Maurus*, et il désigne la Mauritanie, c'est-à-dire l'Afrique. On croit que Terentianus vécut sous le règne de Nerva et de Trajan ; du moins il nomme (v. 1894 et 1973) comme son contemporain Septimius Serenus, à qui Stace adresse une ode (*Sylv.*, IV, 5). Terentianus est auteur d'un ouvrage en vers *De Litteris, Syllabis et Metris*, sujet difficile à traiter. Ce livre, sur la métrique des anciens, a fait donner à Terentianus, par Sidoine, le nom de *centimeter*, par allusion aux cent espèces de mètres décrites dans le poème. Terentianus avait composé d'autres ouvrages que ce *Traité*, fruit d'une vieillesse qu'il occupait à cet ingrat labeur, pour ne pas laisser se rouiller son esprit :

Tantum ne malè decedi
Succedat ora alienis,

dit-il, dans sa Préface (v. 57). C'est dans ce poème que se trouve le fameux vers si souvent attribué tantôt à Horace, tantôt à Ovide, ou à Martial :

Pro capta lectoris, habent sua Asta libelli.

La première édition de *Terentianus* est de Milan ; Ulrich Scinzenzeler, 1497, in-fol. ; il a été plusieurs fois réimprimé soit à part, soit dans des Collections. La plus récente et la meilleure édition est celle de L. Van Santen, continuée après la mort de ce savant, par Van Lennep, Utrecht, 1825, in-4. Il se rencontre des exemplaires avec d'autres rubriques et d'autres millésimes collés sur les premiers, ce qui a fait donner diverses dates à cette édition.

TERNAUX (Guillaume-Louis) naquit à Sedan le 8 octobre 1763, et y mourut le 1^{er} avril 1838. L'agriculture et l'industrie lui doivent d'importantes améliorations ; il a introduit en France la race des chèvres du Thibet, et a perfectionné les moyens de fabrication des *châles-cachemiras*. Plusieurs autres machines propres à l'industrie manufacturière sont de son invention ; il a établi l'usage des *silos* qui permettent de conserver les grains

avec plus d'économie. Ternaux n'était pas orateur; mais il a prononcé à la Chambre des députés plusieurs discours écrits qui ont été remarqués. Il a publié: *Mémoire sur l'approvisionnement de la Capitale*, dans lequel il indiquait les moyens de prévenir les malheurs causés par la disette de 1816.

TERRASSON (André), prêtre de l'Oratoire, était fils aîné d'un conseiller en la sénéchaussée, et président de Lyon sa patrie. Il parut avec éclat dans la chaire; il prêcha le Carême de 1717 devant le roi, puis à la cour de Lorraine, et ensuite deux Carêmes dans l'église métropolitaine de Paris, et toujours avec les succès les plus flatteurs. Il joignait à une belle déclamation une figure très-agréable. Son dernier Carême dans cette cathédrale lui causa un épuisement, dont il mourut à Paris en 1723. On a de lui des *Sermons*, imprimés en 1726, et réimprimés en 1736, en 4 vol. in-12. Son éloquence a autant de noblesse que de simplicité, et autant de force que de naturel. Il plaît, parce qu'il ne cherche point à plaire. On ne le voit point employer ces pensées qui n'ont d'autre mérite qu'un faux brillant; ni ces tours recherchés, si fréquents dans nos orateurs modernes, et plus dignes d'un roman que d'un sermon.

TERRASSON (Jean), frère d'André et de Gaspard, né à Lyon en 1670, fut envoyé par son père à la maison de l'Institution de l'Oratoire, à Paris. Il quitta cette congrégation presque aussitôt qu'il y fut entré; il y rentra de nouveau et en sortit pour toujours. Son père, irrité de cette inconstance, le réduisit par son testament à un revenu très-médiocre. Terrasson, loin de s'en plaindre, n'en parut que plus gai. L'abbé Bignon, instruit de son mérite, lui obtint une place à l'académie des Sciences en 1707 et en 1721 une chaire au Collège royal, qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée en 1750. Ses ouvrages sont : *Dissertation critique sur l'Iliade d'Homère*, en 2 vol. in-12, pleine de paradoxes et d'idées bizarres. Égaré par une fausse métaphysique, il analyse froidement ce qui doit être senti avec transport; des *Réflexions en faveur du système de Law*; *La philosophie applicable à tous les objets de l'esprit et de la raison* : ouvrage plein d'excellentes réflexions, dignes d'un philosophe chrétien; on y voit, dans plusieurs endroits, combien l'auteur était ennemi de la fausse sagesse qui s'élève contre la religion, la grande institutrice et consolatrice des hommes; et de l'esprit de parti qui égara un de ses frères; *Sethos*, roman moral, en 2 vol., plein d'un grand

nombre de caractères, traits de morale, de réflexions fines, et de discours quelquefois sublimes; une *Traduction de Diodore de Sicile*, en 7 vol. in-12, accompagnée d'une préface, de notes et de fragments, qui ont paru depuis 1737 jusqu'en 1744. Cette version est aussi fidèle qu'élégante. On prétend que l'abbé Terrasson ne l'entreprit que pour prouver combien les anciens étaient crédules : dans ce cas, il aurait mieux réusai dans ses vues en traduisant *Hérodote* ou *Ctésias*. Une de ses maximes était : *Qu'y a-t-il de plus crédule ? l'ignorance. Qu'y a-t-il de plus incrédule ? l'ignorance.*

TERRASSON (Gaspard), frère d'André et de Jean, naquit à Lyon en 1680. A l'âge de 18 ans, il entra à l'Oratoire, où il s'appliqua à l'étude de l'écriture et des Pères. Après avoir professé les humanités et la philosophie, il se consacra à la prédication, et s'acquit bientôt une réputation supérieure à celle dont son frère André avait joui. Il prêcha à Paris pendant cinq années, et brilla surtout pendant un Carême dans l'église métropolitaine; mais son opposition aux décrets de l'Eglise l'obligea de quitter en même temps la Congrégation de l'Oratoire et la prédication. Il mourut à Paris en 1752. On a de lui : des *Sermons*, en 4 vol. in-12, publiés en 1749; ce Recueil contient 29 *Discours* pour le Carême, des *Sermons* détachés, trois *Panegyriques*, et l'*Oraison funèbre* du grand Dauphin; un livre anonyme, intitulé : *Lettres sur la justice chrétienne*, censurées par la Sorbonne, parce que le but principal de l'auteur est de calmer la conscience des anticonstitutionnaires sur la privation des sacrements; il y fait des sorties très-vives contre l'état présent de l'Eglise, et la peint avec les couleurs les plus noires.

TERRASSON (Matthieu), né à Lyon en 1669 de parents nobles, et de la même famille que les oratoriens de ce nom, vint à Paris, où il se fit recevoir avocat en 1691. Profondément versé dans l'étude du droit écrit, il devint, en quelque sorte, l'oracle du Lyonnais, et de toutes les autres provinces qui suivent ce droit. La jurisprudence n'éteignit point en lui le goût de la littérature. Il fut associé pendant cinq ans au travail du *Journal des Savants*; il exerça pendant quelques années les fonctions de censeur royal, et mourut à Paris en 1734, à 65 ans. On a publié un *Recueil* de ses discours, plaidoyers, mémoires et consultations.

TERRASSON (Antoine), fils unique du précédent, né à Paris en 1705, avocat au Parlement, composa, par ordre du chancelier d'Aguesseau, qui reconnais-

sait en lui beaucoup de talents, l'*Histoire de la jurisprudence romaine*, 1750, in-fol., ouvrage plein de recherches, écrit d'un style clair et élégant. L'auteur fut fait successivement conseiller au conseil de Dombes, avocat du clergé, professeur au collège royal, et enfin chancelier de Dombes. Il mourut en 1782. On a encore de lui : *Mélanges d'histoire, de littérature, de jurisprudence, de critique, etc.*, 1768, in-12; *Mémoires sur la topographie de Paris, etc.*

TERRAY (L'abbé), contrôleur-général des finances et ministre d'Etat, né à Boen près Roanne, mort à Paris en 1778. Son corps fut transporté dans sa terre de La Motte. Peu de ministres se sont trouvés dans une position plus difficile et plus orageuse. Il parut dur dans son administration des finances, mais il y rétablit l'ordre autant que possible. Quoiqu'il eût trouvé le trésor entièrement tari, il y laissait, lorsqu'il fut renvoyé, cinquante-quatre millions, et il avait infiniment rapproché la recette des dépenses. Il est à présumer qu'avec le goût d'économie qu'annonçait Louis XVI, il serait parvenu à rétablir les finances, s'il fût demeuré plus longtemps dans le ministère. L'édit qu'il avait fait rendre pour suspendre les réscriptions lui avait fait un grand nombre d'ennemis; mais en cela il avait blessé les intérêts particuliers pour sauver la fortune publique, et il n'avait pris ce parti que par la force de la nécessité. Il a témoigné lui-même le regret qu'il éprouvait de n'avoir pu suivre des principes plus justes; mais, en adoptant ce moyen, il avait si bien pris ses mesures, qu'elles prévirent toutes les révolutions fâcheuses, et qu'aucune banqueroute particulière ne fut la suite de cet édit. Ses comptes, qui ont été imprimés dans la *Collection des comptes-rendus*, sont des modèles d'ordre, de précision et de clarté. On trouve les mêmes qualités dans ses *Mémoires sur l'administration des finances*.

TERTRE (Rodolphe du), jésuite, né à Alençon en 1677, mort vers 1762, auteur d'une *Réputation du Système métaphysique* du Père Malebranche, 3 vol. in-12, 1715, et des *Entretiens sur les vérités de la religion*, 3 vol. in-12, 1743.

TERTRE (François-Joachim DUPORT du), autre jésuite, né à Saint-Malo, en 1715, s'est fait connaître par son *Abrégé de l'histoire d'Angleterre*, en 3 vol. in-12; par son *Histoire des conjurations et des conspirations célèbres*, en 10 vol. in-12. Cet auteur a publié encore les *Mémoires du marquis de Choups*, 1753, in-12; et l'*Almanach des Beaux-Arts*, connu

depuis sous le nom de *La France littéraire*.

TERTRE (Marguerite-Louis-François DUPORT du), ministre de Louis XVI, et fils de François-Joachim Duport du Tertre, journaliste et historien, naquit à Paris le 6 mai 1754. Lors du départ de Louis XVI pour Montmédy, il apporta à l'Assemblée les sceaux de l'Etat, et eut la faiblesse de sceller l'ordre d'arrêter le roi. Sa déference aux ordres de l'Assemblée ne lui fut guère utile, car il fut encore dénoncé comme royaliste. Il parvint de nouveau à se justifier. Le 10 août 1792, il se trouvait au château des Tuileries, et parut plaindre sincèrement la situation de son auguste maître. Enveloppé dans la proscription qui eut lieu par suite de cette journée, il fut envoyé à la haute cour d'Orléans; mais il échappa aux massacres de Versailles. Les jacobins, qui depuis longtemps lui avaient préparé l'échafaud, l'ayant accusé d'avoir gêné la liberté de la presse, il fut condamné à mort. Quand on lui lut son arrêt, il s'écria : « Les révolutions tuent les hommes, la postérité les juge ! » Il subit son supplice avec courage, le 29 novembre 1793, à l'âge de 39 ans. On le regarde comme l'un des auteurs de l'*Histoire de la Révolution*, par deux amis de la liberté, 1793-1802, 20 volumes in-48.

TERTULLIEN (Quintus Septimius Florens Tertullianus) naquit à Carthage, d'un père qui était centurion proconsulaire. On ne sait pas au juste en quelle année il vint au monde, ni en quelle année il mourut; cependant, ceux qui le font naître au milieu du 2^e siècle, ou un peu avant, et qui rapportent sa mort à la vingtième année environ du 3^e siècle, nous paraissent approcher de la vérité. Il dit assez nettement qu'il était païen et qu'il ne fut pas d'excellentes mœurs. On ignore quel motif l'amena au Christianisme, et en quelle année il y vint. Il est sûr que Tertullien fut marié, témoins ses deux livres *à sa Femme*; mais s'il eut des enfants, c'est ce que l'histoire ne nous fait pas savoir. Il voulut entrer dans le sacerdoce, et vint, ce semble, passer quelque temps à Rome. C'était une belle conquête que, par malheur, le clergé catholique ne devait pas garder toujours; il se jeta dans les rêveries du Montanisme, et sa chute fut une grande tentation dans l'Eglise, comme dit saint Vincent de Lérins (*Commonitor. cap. 18*). Etrange misère de l'esprit humain, ce prêtre, qui avait foudroyé les hérésies dans son remarquable livre *des Prescriptions*, donna lui-même son nom à une secte, celle des Tertullianistes. ■

prétendait notamment que les secondes nocces sont un péché de fornication. Sa principale erreur fut de soutenir que le Saint-Esprit avait révélé plus de vérités à Montan qu'aux Apôtres mêmes, tandis que, par une contradiction palpable, il avait assuré que les Apôtres n'ont rien ignoré. Mais il en coûte peu à l'orgueil humain de se contredire. Une fois tourné contre l'Eglise, Tertullien n'eut pour elle que des paroles dures et véhémentes. Il mourut à un âge avancé, et rien ne laisse voir dans les témoignages de l'antiquité qu'il fût revenu de ses lamentables égarements. Toutefois, ses erreurs n'ont pu faire oublier la grandeur de ses services, et l'Eglise qui n'a pu inscrire son nom dans ses fastes glorieux, le cite souvent dans ses chaires. La prédilection de Bossuet pour ce grand écrivain est presque une consécration. Nous diviserons en trois classes ce qui nous reste des écrits de Tertullien : les OEuvres apologetico-polémiques ; les OEuvres dogmatiques-polémiques ; les OEuvres morales, ascétiques et relatives à la discipline. Dans la première classe, on rencontre l'*Apologétique*, les deux livres *aux Gentils*, celui du *Témoignage de l'Ame*, celui *contre les Juifs*, et celui à *Scapula*, écrit après la chute de Tertullien. Dans la seconde classe, nous trouvons les *Prescriptions contre les Hérétiques*, le livre du *Baptême*, puis ensuite, mais composés depuis la chute de l'auteur, les livres *contre Hermogènes*, *contre Praxéas*, *contre les Valentiniens*, les cinq livres *contre Marcion*, le livre *de l'Ame*, celui *de la Chair du Christ*, celui *de la Résurrection de la Chair*. Dans la troisième classe, viennent se ranger les livres : *de la Prière*, *aux Martyrs*, *des Spectacles*, *de l'Idolâtrie*, *de la Patience*, *de la Pénitence*, les deux livres *à sa Femme* ; puis ensuite, mais composés depuis la chute de l'auteur, les livres : *de l'Exhortation à la Chasteté*, *de la Couronne du Soldat* ; les deux livres *de la Toilette des Femmes*, celui *de la Fuite dans la Persécution*, *du Voile des Vierges*, *du Scorpion*, *de la Monogamie*, *de la Pudicité*, *des Jeûnes*, *du Manteau*. Tertullien avait écrit d'autres ouvrages qui sont perdus ; on a seulement les titres de quelques-uns. Le plus connu, et le plus digne de l'être parmi les nombreux Traités de ce père éloquent, c'est l'*Apologétique*, ou la défense de la religion chrétienne contre le paganisme. Tertullien s'est mis au-dessus de tous les anciens apologistes, par l'énergie et l'audace de son langage ; il ne laisse rien debout de toutes les folies et contradictions des païens, et

des païens persécuteurs. Le livre des *Prescriptions*, où il attaque les hérétiques comme incapables à se prévaloir des livres saints, et où il ruine d'avance les causes futures de schisme, est un ouvrage solide et convaincant. Mais Tertullien n'a pas moins d'éloquence et d'érudition dispersées dans ses autres Traités, notamment celui *de l'Idolâtrie*, *des Spectacles*, *de la Couronne du Soldat*, *de la Toilette des Femmes*, etc. Il est curieux et au point de vue de la doctrine, de la discipline ecclésiastique, et au point de vue de la science profane. Ses erreurs sont nombreuses, ses opinions souvent singulières ou empreintes d'exagération ; mais c'est un des Pères à la lecture duquel il y a le plus à gagner. Par malheur, il est difficile, très-difficile à comprendre, à cause de la concision extrême, de la tournure forcée, ambitieuse, elliptique de son style, et nous n'avons aucune bonne édition de la totalité de ses OEuvres. La plus répandue, et la moins mauvaise, est celle de Nicolas Rigault, Paris, 1634, 1641 et 1675, in-fol. Le texte laisse beaucoup à désirer ; l'éditeur s'est trop servilement borné à certains manuscrits, et supprime des lignes entières qui se trouvent dans d'autres, admet telle ou telle version à laquelle il est malaisé de donner un sens, et ne fait que des notes insuffisantes, qui, quelquefois même, sont peu favorables à l'Eglise. Avant ou après Rigault, divers savants ont publié des éditions de Tertullien. C'est à Beatus Bild, appelé *Rhenanus* du nom de sa patrie (Schelestadt, en Alsace), qu'on est redevable de l'édition *Princeps*, Bâle, 1521, 1525, 1528, 1536, 1539. Sigismond Gelenius réimprima cette édition en 1550, et y joignit le commentaire de Fr. Zephyrus sur l'*Apologétique*. Jacques Pamelius donna en 1579, à Anvers, une nouvelle édition souvent réimprimée. Le Père de la Cerda, jésuite espagnol, en fit imprimer à Paris, en 1621, une autre, qui reparut en 1630 et 1641. Elle renferme d'abondantes remarques ; mais les conjectures de la Cerda, pour le texte, sont assez souvent téméraires. De 1770 à 1776, Semler, aidé de Schütz et Windorf, donna un *Tertullien* en 6 vol. in-8, lequel reparut dans le même format en 1824-1829. Cette édition est accompagnée de notices biographiques, d'une table et d'un *index* de la latinité de Tertullien ; mais elle n'a pas de notes, et le texte n'est pas toujours plausible, dans le sens pour lequel Semler prend parti. En 1839-1841 (à Leipzig, 4 vol. in-8), E.-F. Léopold inséra dans la *Collection choisie des Pères* par

Gersdorf, une édition de *Tertullien* avec quelques variantes, et un sage classement des écrits; mais, quoique cet éditeur soit louable pour s'être rapproché des premières éditions, quand il le pouvait, le manque de notes rend son travail malheureusement moins utile qu'il n'eût pu l'être, à cause de la commodité du format et de la bonté de l'impression. La *Collection* de M. L'abbé Migne renferme les *Œuvres* de Tertullien, avec un choix des meilleurs commentaires et des principales dissertations relatives à ce Père. Plusieurs *Traités* de Tertullien, notamment l'*Apologétique* et les *Prescriptions*, ont été édités à part et traduits. Le meilleur travail sur l'*Apologétique* est celui de Sigebert Havercamp, Leyde, 1718, in-8. C'est une édition faite à l'instar des *Vartorum*, et avec du soin et de la science. Havercamp s'est servi de dix manuscrits de Leyde, qui lui fournissent de bonnes variantes, et d'un manuscrit de Fulde, auquel il accorde une confiance qui n'est pas toujours justifiable. Les notes d'Havercamp sont savantes, mais trop souvent à côté des difficultés du texte; et comme il était protestant, on y rencontre parfois des traits hostiles au catholicisme. Ce n'en est pas moins l'édition la plus savante de l'*Apologétique*. Celle que Didier Hérauld publia en 1613 (avec Minucius Félix), Paris, un vol. in-4, est estimable pour les notes et les variantes; celle de Henri Annesley Woodham, Cambridge, 1850, in-8 (2^e édition) est très-recommandable. Indépendamment des deux chapitres que l'auteur a écrits en tête, l'un sur la latinité des Pères africains, l'autre sur les ouvrages apologétiques des anciens Docteurs de l'Eglise, il a mis au bas d'un texte motivé (celui de Léopold, en général) des notes philologiques très-utiles pour l'interprétation des endroits difficiles. Parmi les traducteurs de l'*Apologétique*, il y a l'abbé de Gourcy (XVIII^e siècle), l'abbé Meunier (1822), l'abbé Allard (1827), un anonyme, dans la *Collection* de Nisard, et un autre dans les Pères édités en français, par l'abbé Genoude. Celle de l'abbé Allard est accompagnée du texte, avec notes et variantes; c'est un bon travail; mais encore incomplet, et qui manque plus d'une fois le sens. Nisard et Genoude ont fait traduire sur le mauvais texte de Rigault, et non pas sur celui d'Havercamp, qui est de tout point préférable. Le livre des *Prescriptions* a été souvent édité à part et traduit. La plus récente version est celle de M. F.-Z. Collombet, Paris, Sagnier et Bray, 1845, in-12, avec

une notice sur les éditions et traductions de ce *Traité*, une biographie de Tertullien, un discours sur le caractère du Protestantisme, des notes critiques et dogmatiques, et une dissertation du P. de Tournemine. En 1842, l'abbé Genoude fit entrer dans ses *Pères de l'Eglise* (tome VII) une traduction complète de *Tertullien*, sans texte et sans notes, ce qui rend impossible le contrôle de la traduction et laisse dans leur obscurité beaucoup de passages énigmatiques. On sait, du reste, que l'éditeur a mis dans cette publication une telle légèreté, que certains Pères grecs sont tout simplement traduits sur la traduction latine, comme Tatien et saint Justin. Il existe une version complète de *Tertullien* en allemand, par Fr.-A. Besnard, Vienne, 1837-1838, 2 vol. in-8. Parmi les auteurs qui ont écrit sur Tertullien, nous indiquerons Permaneder, dans sa *Bibliotheca Patristica*, Landshut, 1844, in-8; Charpentier, *Etude historique et littéraire sur Tertullien*, Paris, 1839, in-8 de 68 pages. — John, évêque de Lincoln, *the Ecclesiastical History of the second and third centuries, illustrated from the writings of Tertullian*, London, 1845, un vol. in-8, 3^e édit. Ce volume présente des recherches utiles, mais il est écrit au point de vue protestant. Si l'on voulait énumérer ce qu'il s'est fait d'éditions, de traductions, de commentaires et de dissertations sur les écrits de Tertullien, il faudrait entrer dans des détails trop longs pour un Dictionnaire. Dans un volume du *Panthéon littéraire*, ayant pour titre : *Choix de Monuments primitifs de l'Eglise chrétienne*, Paris, 1837, in-8, on a réuni tout ce qui avait paru à différentes époques, de traductions des *Traités* de Tertullien; mais ces versions n'ont pas été revues sur le texte; et la négligence de l'éditeur (feu Buchon) est poussée à un tel point, qu'on a donné pour une traduction du livre de *Manteau* une Paraphrase qu'en avait faite Titreville, et qui a bien trois fois l'étendue du texte. Ce qu'il y a de plus inouï, c'est que, dans une table synoptique, on donne cela comme *traduction originale*, c'est-à-dire faite pour ce volume. On revendique aussi à tort la paternité de traducteur pour quelques *Traités*, qui ont été mis en français, les uns par Florimond de Raymond, les autres par le Père Caubère, etc.

TESSÉ (René de FROULAY, comte de), né dans le Maine, fit lever le blocus de Pignerol en 1693, commanda en chef dans le Piémont pendant l'absence du maréchal de Catinat, et devint maréchal

lui-même en 1703. Il se rendit, l'année d'après, en Espagne, où il échoua devant Gibraltar et devant Barcelone, abandonnant 1,500 blessés à l'humanité du général anglais, le comte de Peterborough. Plus heureux en 1707, il chassa les Piémontais du Dauphiné. Le dégoût du monde lui inspira, en 1722, le dessein de se retirer aux Camaldules; mais il fut obligé de quitter sa retraite pour se charger des affaires de France en Espagne. De retour en 1725, il rentra dans sa solitude, et y mourut le 10 mai de la même année à l'âge de 74 ans avec la réputation d'un négociateur ingénieux et d'un grand homme de bien.

TESSIER (Alexandre-Henri) naquit à Angerville près d'Etampes, le 16 octobre 1741, et mourut à Paris le 11 décembre 1837. Son goût pour les sciences naturelles lui fit étudier la médecine. En 1776, il était déjà membre de l'académie royale des Sciences, et peu de temps après le président de Malesherbes l'appela à la direction du domaine rural de Rambouillet. On a de lui de nombreux ouvrages, presque tous relatifs à l'agriculture, qui lui doit d'heureuses innovations : *Examen de l'eau fondante du docteur Guilbert de Prévôt*, 1774; *Observations sur plusieurs maladies des bestiaux*, avec le plan d'une étable et celui d'une écurie convenable aux chevaux, 1782, in-8; *Traité des maladies des grains*, 1783, in-8; *Résultat des expériences faites à Rambouillet sous les yeux du roi, relativement à la maladie du froment appelée carie*, 1785, in-8; *Moyens éprouvés pour garantir les froments de la carie*, 1786, in-12; *Journal d'agriculture*, 1791, in-8; *Instruction sur les moyens de détruire les rats des champs et les mulots*, 1802, in-8; avec Huzard, *Compte-rendu à la classe des sciences mathématiques et physiques de l'Institut national, de la vente des laines et de cent soixante-une bêtes du troupeau national de Rambouillet*, 1810-1811, in-8; *Observations sur les bêtes à laine*, 1810-1811, in-8; avec Bosc, *Annales de l'agriculture française*, commencées en 1798 et finies en 1817, 70 vol. in-8; la deuxième série commence en 1818. Tessier a rédigé en partie les *Observations de la Société d'agriculture sur l'usage des domaines congéables*, 1791, in-8, et a donné plusieurs articles intéressants dans les *Mémoires de la Société d'Agriculture* et dans les *Bulletins de la Société philomatique*. Il a coopéré au *Journal des savants*, à l'*Encyclopédie méthodique*, au *Dictionnaire des sciences naturelles*, à la nouvelle édition du *Cours complet d'agriculture* de l'abbé Rozier, et à

celle du *Théâtre d'agriculture* d'Olivier de Serres. Il a laissé en manuscrit un travail d'*Observations sur les limites et le terme de gestation des animaux*.

TESTA (Félix), habile sculpteur, mort en 1826 dans un âge peu avancé, à Turin, lieu de sa naissance. Ses productions les plus estimées sont un *Persée*, une *Léda* et un *Cupidon*. Il a exécuté à Cagliari le *Tombeau du comte de Morienne*, et à Sassari celui du *duc de Montferrat*.

TESTEFORT (Jean), religieux dominicain, né à Lyon en 1595, termina ses études dans la maison de son Ordre à Paris. S'étant présenté à la Sorbonne pour le doctorat, il y soutint cette thèse, que l'*Ecriture-Sainte se compose soit de la Bible, soit des Décrétales des Papes qui expliquent la Bible, soit des Actes des conciles*. Le président des examinateurs, le célèbre Habert, depuis évêque de Vabres, crut y voir quelque chose de favorable aux doctrines ultramontaines sur le pouvoir des princes, et le recteur de Sorbonne défera la proposition à toutes les Facultés réunies. Ce conseil condamna le jeune dominicain, et lui enjoignit de rétracter sa thèse. Mais le clergé de France, qui était alors réuni en assemblée générale (1626), intervint dans l'affaire et obtint du roi une déclaration qui annulait la décision de la Sorbonne et défendait au recteur d'en poursuivre l'exécution. Le Parlement voulut se mêler de la querelle, et le roi dut lui ordonner de ne pas s'en occuper. Toutefois, le Père Testefort ne put être reçu docteur; pour le dédommager, le chapitre général de son Ordre, tenu à Rome en 1629, le nomma *maître en théologie*, avec la faculté d'enseigner. Il professa en effet publiquement la philosophie et la théologie à Lyon jusqu'en 1644, époque de sa mort. On a de lui : *Les Roses du Chapelet, envoyées du Paradis pour être jointes à nos fleurs de lis, marque du bonheur de notre France et des fidèles*, in-8, Paris, 1821; *Philosophia thomistica versus concinnata, pars prima complectens dialecticam, logicam et physicam elaboratas*, 1 vol. in-16, imprimé à Lyon en 1634, aux frais des élèves de l'auteur.

TESTELETTE (Philibert), natif du Nivernais, entra comme son compatriote Desnos (voyez ce nom) chez les chanoines réguliers de l'Ordre de Saint-Augustin, congrégation de Sainte-Genève, à Paris, et, comme lui, prit part à la grande querelle sur le véritable auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*; querelle qui, si elle est terminée, a duré environ deux cents ans. Don François

Delfau (voyez ce nom), ayant prétendu, comme nous l'avons dit dans son article, que l'auteur de l'*Imitation* était Gersen ou Gerson, Testelette le réfuta dans un ouvrage plein de science et d'érudition, et qui a pour titre *Vindiciæ Kempenses adversus R. P. Fr. Delfau, monachum, etc.*, Paris, 1677, in-8. Le Père Delfau était mort alors; mais dom Jean Mabillon se chargea de répondre au génovéfain; et sa réponse parut la même année, 62 pages, in-8 : réponse qui n'a pas empêché, non plus que tant d'autres ouvrages publiés dans le même dessein, que Thomas à Kempis ne soit resté en possession du livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Le Père Lelong, n° 5930 de sa *Bibliothèque de France*, cite un autre ouvrage de Testelette, qui mourut en 1680, dans un âge peu avancé.

TESTU (Jacques), aumônier et prédicateur du roi, reçu à l'Académie française en 1665, poète français, mourut en 1706. Il a mis en vers les plus beaux endroits de l'Ecriture et des Pères, sous le titre de *Stances chrétiennes*, 1703, in-12. Il a fait aussi diverses autres *Poesies chrétiennes*, dont le style est assez faible. L'abbé Testu s'était d'abord consacré à la chaire; mais la faiblesse de sa santé l'obligea de quitter la prédication. Il avait ruiné son tempérament dans une retraite qu'il fit avec de Rancé, le réformateur de la Trappe. Les gens du monde ne l'aimaient pas; sa morale leur paraissait incommode; ils l'appelaient *Testu, Tais-toi*.

TETZEL (Jean), religieux dominicain, et inquisiteur de la foi, né vers 1470, à Pirna sur l'Elbe, fut choisi par les chevaliers teutoniques pour prêcher les Indulgences qu'ils avaient obtenues pour la guerre contre les Moscovites. Il s'acquitta fort bien de cette commission. Quelque temps après, l'archevêque de Mayence, nommé par le pape Léon X pour faire publier les Indulgences, l'an 1517, donna cette commission au Père Tetzel qui s'associa à cet emploi les religieux de son Ordre. Ils exagéraient, dit-on, la vertu des Indulgences en persuadant au peuple ignorant « qu'on était assuré d'aller au ciel, aussitôt qu'on aurait payé l'argent nécessaire pour les gagner. » Il se peut qu'on exagère aussi dans les reproches qu'on leur fait; mais on ne peut guère douter qu'il n'y ait eu des abus, tels qu'il s'en glisse dans les meilleures choses. Jean Staupitz, vicaire-général des Augustins, fâché de ce que la publication des Indulgences n'avait pas été confiée à son Ordre, chargea ses religieux de prêcher contre le

dominicain. Luther choisit cette occasion pour mettre au grand jour les erreurs de Jean Hus, dont il était infecté. Il soutint des thèses auxquelles Tetzel opposa d'autres thèses. Il fit ensuite des réponses aux reproches et aux objections de Luther. Charles Miltz, nonce du Pape auprès du duc de Saxe, ayant reproché à Tetzel qu'il était en partie la cause des désastres de l'Allemagne, ce religieux en mourut de chagrin, l'an 1519. C'était, à quelques inconsiderations près, un homme sage, savant et estimable. S'il est vrai, comme on n'en peut douter, que Luther n'attendait que le moment d'éclater et de former sa secte, le reproche du nonce n'était pas tout à fait exact. Tetzel avait été plutôt l'occasion que la cause des malheurs de l'Allemagne. Le nonce avait espéré de gagner Luther en maltraitant son premier adversaire; mais il connaissait peu le génie des sectaires, et ses espérances ne tardèrent pas à s'évanouir.

TEUCER, fils de Télamon et d'Hésione, roi de Salamine, et frère d'Ajaj, accompagna ce héros au siège de Troie. A son retour, il fut chassé par son père, pour n'avoir point vengé la mort d'Ajaj, dont Ulysse était la cause. Ce malheur n'ébranla point sa constance; il passa dans l'île de Chypre, où il bâtit une nouvelle ville de Salamine.

TEVIUS (Jacques), professeur de belles-lettres à Bordeaux, puis à Coimbra en 1547, était natif de Prague. C'est sous son rectorat que les Jésuites prirent possession, l'an 1555, de l'Université de cette dernière ville. Il était poète, orateur et historien. Ses *Discours latins*, ses *poésies*, et son *Histoire*, aussi en latin, de la conquête de Dieu par les Portugais en 1535, Paris, 1762, in-12, prouvent qu'il avait lu les bons auteurs de l'antiquité.

TEXIER (Claude), jésuite, né en Poitou en 1610, entra en 1628 dans la Société. Après avoir enseigné pendant cinq ans les humanités et la rhétorique, et avoir prononcé les quatre vœux, il se voua à la direction des consciences et à la prédication. Il fut en même temps recteur des collèges de Limoges, de Poitiers, de la maison professe de Bordeaux, et enfin provincial d'Aquitaine. Il prêcha le Carême de 1661 devant Louis XIV. On a de lui : *L'Impie malheureux, ou les trois malédictions du pécheur, prêchées pendant l'Avent*, Paris, 1673 et 1678, in-8. Il y en a une traduction latine imprimée en Allemagne, 1695, in-4 ; *Sermmons pour tous les jours du Carême*, Paris, 1675, 2 vol. in-8 ; *Octaves du Saint-*

Sacrement et de la Croix, Paris, 1676, in-8; *Sermons sur les mystères de la vie de Notre-Seigneur et de la Sainte-Vierge, et sur les autres mystères de notre religion*, Paris, 1677, 2 vol. in-8; *Panegyriques des Saints*, Paris, 1678, 2 vol. in-8; *Sermons pour les dimanches*, Paris, 1678, 2 vol. in-8; *Conduite spirituelle pour la retraite*, Paris, 1678, in-12. Le P. Texier avait la méthode, suivant les prédicateurs de son temps, de prouver la première partie de son discours par l'autorité de l'Écriture; la seconde, par les sentiments des Pères; la troisième, par des raisonnements. Ses Sermons sont bons à consulter, mais ils ne peuvent servir de modèle. Il mourut dans la maison professe de Bordeaux en 1687.

TEXTOR, ou **TIXIER** (Jean-Ravisius), savant humaniste né à Saint-Saulge en Nivernais, dit Gillet (Annuaire de l'an X) : la date de sa naissance est ignorée. Il fut singulièrement protégé par Jean Bolacre, né à Nevers, principal et professeur de théologie au collège de Navarre à Paris; il enseigna lui-même les belles-lettres dans ce collège, longtemps et avec un succès distingué. Il se fit estimer, non seulement par ses talents dans l'art d'enseigner, mais encore par les ouvrages qu'il composa; et parvint, l'an 1500, à la dignité de recteur de l'Université de Paris. Il mourut à Paris, non à l'hôpital, comme on l'a écrit, mais au collège de Navarre, le 3 décembre 1522, et non 1542. On a de lui beaucoup d'ouvrages dont la plupart ont été souvent réimprimés dans les 16^e et 17^e siècles; voici les titres des principaux : *Specimen Epithetorum, omnibus artis poeticae studiis maxime utilem*, imprimé par Henri Etienne en 1518, in-4; *J. R. Textoris non vulgaris eruditionis Epistolæ*, Paris, 1529, in-8, traduites en français sous le titre d'*Épîtres morales* de Jean Ravisius, par Antoine Tyron, Anvers, 1570, in-16, recueil dont il serait trop long d'indiquer toutes les éditions; *Officina, vel potius naturæ historia, in quâ copiosè dispositum est per locos quidquid habent auctores in diversis disciplinis plurimi, quot et ad rerum, historiarum et verborum cognitionem ullo modo facere potest*, Paris, 1522; Lyon, 1541, in-4; Bâle et Genève, édition donnée par Lycosthènes et revue par Grasser, 1626, in-8; Bâle, 1538 ou 1552, in-4; *Theatrum poeticum atque historicum*, Bâle, 1600, in-8, et souvent depuis; *Dialogorum variorum liber unus*, Paris, 1576, in-8; Rotterdam, 1651, in-12, avec ses lettres; une édition *De memorabilibus et claris mulieribus aliquot diversorum*

TOM. VIII.

scriptorum opuscula, Paris, 1521, rare; *Feriarum hægerenarum liber unus, in quâ sylloge variorum dictorum memorabilium, seu Gnomarum apophthegmatum, etc.*, Herbon, 1616, rare; *Progygnasmata primorum Navarensis collegii grammaticorum, etc., etc.*, beau manuscrit, porté au n° 345 du catalogue de D'Aguesseau, dont la bibliothèque fut vendue en 1785; des *Discours*, des *Préfaces*, et des *Poésies*, qui se composent d'épigrammes, Paris, 1576, in-8, et Rotterdam, 1651, in-12, de tragédies, de comédies, d'élégies et d'odes. Tous ces différents ouvrages sont assez bien écrits en latin, et on peut mettre l'auteur au rang des habiles humanistes de son siècle.

THADÉE. (Voyez **JUDE**.)

THAER (Albrecht-Daniel), célèbre agronome, né à Celle en Hanovre, le 14 mai 1752, mort le 26 octobre 1828, publia un grand nombre d'ouvrages relatifs à l'agriculture, et fonda des instituts agricoles dans plusieurs villes d'Allemagne. En 1816, il forma une société pour l'amélioration des laines, et en 1823 il provoqua une réunion qui donna naissance au *Vocabulaire* de la science de la laine. Thaer est un des premiers qui se soient livrés à la culture de la pomme de terre, si répandue aujourd'hui.

THAIS, fameuse courtisane grecque, corrompit la jeunesse d'Athènes : elle suivit Alexandre dans ses conquêtes, et l'engagea à détruire la ville de Persépolis. Après la mort du conquérant macédonien, Thais se fit tellement aimer de Ptolémée, roi d'Égypte, que ce prince l'épousa. — Il y a eu, dans les temps chrétiens, une autre courtisane de ce nom, que saint Phanuce, anachorète de la Thébaine, arracha aux charmes séducteurs du monde, et qui fit de ses égarements une longue et sincère pénitence. On dit que, pendant plusieurs années, elle ne fit d'autres prières que celle-ci : « Vous qui m'avez créée, ayez pitié de moi. »

THALÈS, l'un des sept sages de la Grèce, où il établit la première école de philosophie, naquit en 639 ou 640 avant J.-C., en Phénicie, et non à Milet, où il ne se rendit que dans un âge avancé. Pour profiter des lumières de ce qu'on regardait comme d'habiles gens, il fit plusieurs voyages, selon la coutume des anciens. Il s'arrêta longtemps en Égypte, où il étudia sous les prêtres de Memphis : Amasis, alors roi d'Égypte, lui donna, dit-on, des marques publiques de son estime. Mais comme tout cela appartient à l'histoire des temps fabuleux, l'on ne peut en

parler avec assurance. Thalès retourna à Milet, où il devint un docteur fameux. Des sept sages, il n'y eut que lui qui fonda une secte de philosophes, appelée *secte ionique*. On lui attribue plusieurs sentences; les principales sont : « Il ne faut rien dire à personne dont il puisse se servir pour nous nuire ; et vivre avec ses amis comme pouvant être nos ennemis. — Ce qu'il y a de plus ancien, c'est Dieu, car il est incréé ; de plus beau, le monde, parce qu'il est l'ouvrage de Dieu ; de plus grand, l'espace ; de plus prompt, l'esprit ; de plus fort, la nécessité ; de plus sage, le temps ; de plus constant, l'espérance ; de meilleur, la vertu, sans laquelle il n'y a rien de bon. — La chose la plus difficile du monde est de se connaître soi-même ; la plus facile, de conseiller autrui ; et la plus douce, l'accomplissement de ses desirs. » Il avait établi, d'après Homère, que l'eau était le premier principe de toutes choses. L'un et l'autre avaient emprunté cette doctrine des Egyptiens, qui attribuaient au Nil la production de tous les êtres. Van Helmon et Maillet ont ressuscité cette imagination, d'autant plus creuse et plus fautive que l'eau est une substance indestructible et incorruptible, qui ne se change en rien et reste toujours elle-même (voyez l'*Examen des époques de la nature*, n° 97.) Thalès mourut l'an 548 avant J.-C. Il avait composé divers *Tratés* qui ne nous sont pas parvenus. S'étant un jour laissé tomber dans une fosse pendant qu'il était occupé à contempler les astres, une bonne vieille lui dit : « Hé ! comment connaissez-vous ce qui est dans le ciel, si vous ne voyez pas ce qui est à vos pieds ? » Paroles que Cicéron applique avec beaucoup de vérité à tous les philosophes qui s'épuisent en spéculations sur l'état du ciel, et ne connaissent pas la nature de ce qu'ils touchent des pieds et des mains.

THALLELÉE, ou TALLELCEUS, jurisconsulte du 6^e siècle, que Cujas appelle l'*Oeil des lois*, en fut effectivement un savant et habile interprète. Il paraît avoir été, avec Tribonien, l'un des principaux rédacteurs de la fameuse compilation de lois connue sous le nom de *Corpus juris Justinianum*. La supériorité avec laquelle il s'acquitta de sa tâche, et la haute idée qu'il donna par là de ses connaissances législatives et judiciaires, déterminèrent Justinien à le charger seul de traduire en langue grecque le *Digeste* pour les provinces d'Orient ; mais ce dernier travail ne nous est point parvenu.

THALLUS a écrit des *Histoires sy-*

riennes, dont les anciens ont parlé avec éloge ; elles ne sont pas parvenues jusqu'à nous, et nous ne les connaissons que par les passages que saint Justin martyr, Tertullien, Minucius Félix, Eusèbe, etc., ont cités. On a remarqué que cet auteur était parfaitement d'accord avec Phlégon, en ce qui regarde les ténèbres arrivées à la mort de Jésus-Christ. (Voyez PHLEGON.)

THAMAR, chananéenne, épousa, vers l'an du monde 2350, Her, fils aîné de Juda, qui mourut subitement, ainsi que son second époux, Onan. Juda, craignant le même sort pour Sela, son troisième fils, différait toujours de lui laisser épouser la veuve de ses deux frères, quoiqu'il l'en eût promis. Ce refus chagrina Thamar : elle se voila le visage, s'habilla en courtisane, alla attendre Juda sur le grand chemin, et eut commerce avec lui. Quelque temps après, sa grossesse ayant éclaté, elle fut condamnée à la mort pour avoir manqué de fidélité au mari qu'elle attendait ; mais ayant représenté à Juda les bracelets qu'elle en avait obtenus pour gage de son amour, ce patriarche, étonné et repentant de lui avoir refusé son fils Sela, fit casser l'arrêt de sa condamnation. Elle accoucha ensuite de deux jumeaux, Pharrès et Zara. Elle est nommée avec ses deux enfants dans la généalogie du Sauveur, ainsi que trois autres femmes qui n'étaient pas sans reproche ; ce qui prouve, d'un côté, la sincérité des Évangélistes, et de l'autre, les vues miséricordieuses et pleines d'instruction du Sauveur des hommes, qui, se réduisant à la condition des pécheurs pour le salut de tous, ne refusa pas d'en descendre. C'est l'observation de saint Jérôme.

THAMAR, fille de David et de Maacha-Amnon, son frère, conçut une violente passion pour elle, et désespérant de pouvoir la satisfaire, il feignit d'être malade. Sa sœur Thamar vint le voir, et Amnon profita d'un moment où ils se trouvèrent seuls pour lui faire violence. Ce misérable la chassa ensuite honteusement, l'an 1032 avant J.-C. Absalom fit tuer Amnon pendant un festin, pour venger l'affront fait à sa sœur.

THAMAS. (Voyez KOULI-KAN.)

THARACA, fils de Sabacos, roi d'Ethiopie et d'Égypte, vint au secours d'Éthiopia et de la ville de Jérusalem assiégée par Sennachérib, comme l'on voit au 4^e livre des Rois, chap. 19. Ce secours néanmoins devint inutile pour celui que le Seigneur apporta aux assiégés, d'une manière prompte et miraculeuse. C'est tout ce qu'on sait de Tharaca : ce que l'Histoire profane en raconte n'est qu'un

tissu de fables. Strabon l'appelle *Théracon*.

THARÉ, fils de Nachor et père d'Abraham, de Nachor et d'Aram, demeurait à Ur, en Chaldée; et il en sortit avec son fils Abraham pour aller à Haran, ville de Mésopotamie; il mourut âgé de 205 ans. Les chronologistes, qui ont trouvé de la difficulté à concilier l'année de la naissance d'Abraham (*Gen.* 11, 26) avec l'âge qu'il avait lorsqu'il reçut l'ordre de quitter son pays (*Gen.* 12, 4), n'ont pas distingué les deux missions, clairement exprimées dans les *Actes des Apôtres* (7, 4) (voyez le *Rationarium temporum* du Père Petau, *part.* 2, *lib.* 2, *cap.* 2.) Cependant quelques auteurs pensent qu'Abraham est né la 130^e année de Tharé, et que, lorsque l'Écriture-Sainte dit que Tharé engendra ses trois fils à 70 ans (*Gen.* 11, 26), elle marque précisément l'époque où il commença d'avoir des enfants, et qu'Abraham n'est nommé le premier qu'à raison de sa dignité de patriarche et de son importance dans l'Histoire-Sainte; de même que Sem est nommé le premier des trois fils de Noé, quoiqu'il soit certain d'ailleurs que l'aîné était Japhet. L'Écriture dit que Tharé adorait des dieux étrangers, lorsqu'il habitait dans la Chaldée; mais par les instances et l'exemple de son fils Abraham, il renonça à ses superstitions, pour adorer le vrai Dieu. Il est apparent que la religion de Tharé était le sabéisme ou l'adoration des étoiles; cette très-répandue dans cette contrée de l'Asie. Maimonide en parle fort amplement, et prétend qu'Abraham lui-même fut élevé dans cette doctrine, mais qu'il la combattit par des raisons aussi simples que péremptoires. Le livre de la *Sagesse* parle aussi de cette ancienne erreur, et regarde ses partisans comme plus excusables que ceux qui adorent les ouvrages des hommes. Les compilateurs de la nouvelle *Histoire universelle*, altérant à leur ordinaire l'Histoire-Sainte, ont confondu Tharé avec Laban, et ont attribué à celui-là les idoles de celui-ci.

THARGELIE, fameuse milésienne, contemporaine de Xercès, à qui elle gagna beaucoup de partisans dans la Grèce, lorsque ce prince voulut en faire la conquête. Courtisane à la fois et sophiste, elle parcourut plusieurs pays, où elle se fit des amants et des admirateurs, unissant une philosophie factice à un libertinage réel; de beaux mots à des actions odieuses; elle termina ses courses en Thessalie dont elle épousa le souverain.

THARIN (Claude-Marie-Paul), ancien évêque de Strasbourg, né le 24 octobre 1787, montra dès sa jeunesse les senti-

ments de la plus vive piété. Lorsque le culte eut été rétabli, le jeune Tharin, qui se sentait appelé à l'état ecclésiastique, entra au séminaire, où il se distingua par sa bonne conduite et son aptitude pour l'étude. Après qu'il eut reçu les ordres, il se livra à la prédication, et obtint dans la chaire chrétienne des succès dus surtout à une éloquence douce et persuasive qui pénétrait les cœurs, et leur faisait aimer la vertu. A la même époque, il publia un ouvrage sur l'*Eloquence de la chaire*, plein d'aperçus neufs et ingénieux, et qui jouit encore d'une grande estime. Simple et modeste, l'abbé Tharin fuyait les dignités de l'Eglise; mais ses talents devaient l'y appeler. Nommé d'abord vicaire-général de Besançon, il fut promu, en 1823, à l'évêché de Strasbourg. Son zèle pour la défense de la religion ne tarda pas à se montrer, et dans plusieurs *Mandements* il vengea l'Eglise des attaques que les incrédules dirigeaient contre elle. Au mois de janvier 1826, l'évêque de Strasbourg, dont l'instruction solide et la haute piété étaient connues, fut désigné par le roi, pour être le précepteur du jeune duc de Bordeaux. Cette nomination fut l'objet des critiques les plus vives de la part des journaux de l'opposition. Il adhéra à la déclaration par laquelle plus de cinquante archevêques et évêques crurent devoir témoigner publiquement de leur attachement aux libertés de l'Eglise gallicane. Un an s'était à peine écoulé depuis que Mgr Tharin avait été appelé aux fonctions de précepteur du jeune prince, que sa santé, altérée par les travaux auxquels il se livrait le mit dans la nécessité de solliciter un congé pour faire un voyage en Italie. La 13 février 1827, il partit pour Nice, et il ne revint à Paris que pour être témoin, en 1830, de la chute du roi Charles X et de sa famille. Mgr Tharin, qui avait donné sa démission d'évêque de Strasbourg, vécut dès lors dans la retraite; il demeurait à Paris chez Mgr de Forbin-Janson, son ami, lorsqu'il y est mort le 14 janvier 1843, dans les sentiments de la plus vive piété.

THAULÈRE. (Voyez **TAULÈRE.**)

THEAULON (Marie-Emmanuel-Guillaume-Marguerite-Matthieu), l'un de nos plus féconds et de nos plus spirituels vaudevillistes, né à Aigues-Mortes le 14 août 1787, mort à Paris vers 1837, publia en 1811 une *Ode sur la naissance du roi de Rome*, et en 1814 fut un des premiers qui arborèrent la cocarde blanche. Il composa la première chanson pour les Bourbons, et son vaudeville les *Clefs de Paris*, ou le *Dessert de Henri IV*, est la

première pièce qui fut alors jouée en leur honneur. On lui doit environ huit cents pièces de théâtre, qu'il a composées seul ou en société.

THEGANUS fut chorévêque de Trèves sous Louis-le-Débonnaire. (On a beaucoup disputé sur la signification de *chorévêque*, et la place que tenaient dans l'Eglise ceux qui étaient revêtus de ce titre. Il paraît certain que c'était ce que nous appelons aujourd'hui *évêque suffragant*; non pas suffragant ou dépendant d'un métropolitain, et ayant lui-même son diocèse propre; mais suffragant, lieutenant ou coopérateur d'un autre évêque, dont il remplissait les fonctions, surtout dans les campagnes et endroits éloignés de la ville épiscopale. Quelques-uns confondent les chorévêques avec les évêques régionnaires; mais il paraît que ceux-ci n'étaient attachés à aucun diocèse, ni dépendants d'aucun évêque principal; que c'étaient des missionnaires et ouvriers évangéliques, ayant le caractère épiscopal, et la juridiction selon l'exigence des lieux et des circonstances.) Théganus écrivit l'*Histoire* de Louis-le-Débonnaire, auprès duquel il avait beaucoup de crédit. Pierre Pithou l'a publiée dans le corps des auteurs de l'*Histoire de France*. On la trouve aussi dans la *Bibliotheca* de Lambecius.

THEGLATH-PHALASSAR, roi des Assyriens, succéda à Phul, l'an 747 avant J.-C. Achaz, roi des Juifs, se voyant assiégé dans Jérusalem par Razin, roi de Syrie, et Phacée, roi d'Israël, envoya tout l'or et tout l'argent qui se trouva dans le trésor du temple, à Théglath-Phalassar pour l'engager à venir à son secours. Le monarque assyrien marcha aussitôt contre Razin, le tua et ruina Damas; mais il n'épargna pas davantage le roi des Juifs. Il ravagea son pays, et l'obligea de lui payer annuellement un tribut considérable. Théglath-Phalassar prit aussi la plupart des villes de Galilée, et emmena en captivité les tribus de Nephthali, de Gad, de Ruben, et la demi-tribu de Manassé. Il mourut à Ninive, l'an 728 avant J.-C., après un règne de 20 ans. Salmanasar son fils lui succéda.

THEIAS, roi des Goths en Italie, fut élu à la fin de l'an 552, après la défaite et la mort de Baduela. Il eut à combattre le général Narsès, capitaine expérimenté, et fut obligé d'en venir aux mains près du mont Vésuve. Cette journée fut une des plus sanglantes qu'il y ait jamais eu. Théias se défendit en héros, et tua presque tous ceux qui s'avançaient pour lui ôter la vie. Enfin comme il voulait changer de bouclier, un soldat ennemi saisit

ce moment pour le percer de sa javeline et le renversa mort. C'est ainsi que périt Théias à la fin de l'année 553.

THEIS (Etienne-Alexandre-Guillaume, baron de), né à Nantes en 1765, était frère de la princesse de Salm. Il était secrétaire-général du département de l'Aisne en 1815; cette place lui fut alors retirée, mais elle lui fut rendue en 1820. Il fut nommé, en 1830, préfet de la Corrèze et ensuite de la Haute-Vienne; il est mort le 22 décembre 1842. On a de lui: *Glossaire de botanique*, ou *Étymologie de tous les noms de classes, genres et espèces en usage dans cette science*, in-8, Paris, 1810; *Mémoires d'un Espagnol*, 2 in-12, 1818; *Mémoires d'un Français*, 3 in-12, 1825; *Voyages de Polyclète, ou Lettres romaines*, 3 vol. in-8. Cet ouvrage est pour l'Italie ce que le *Voyage d'Anacharsis* est pour la Grèce. Théis est sans doute bien inférieur à Barthélemy comme écrivain, mais il lui est bien supérieur comme moraliste et comme politique; *Politique des nations*, 2 vol. in-8; *Conseils aux jeunes gens qui sortent des écoles primaires*, in-12, 1834.

THELWALL (John), littérateur et publiciste anglais, né à Londres en 1766, étudia d'abord la peinture, puis la médecine; il adopta avec enthousiasme les principes de la révolution française, et devint l'un des membres les plus influents des sociétés établies à Londres. Thelwall finit par se dégoûter de la politique, qui ne lui attirait que des désagréments, et il concentra toutes ses vues sur des objets plus utiles. Mettant à profit ses études anatomiques et son expérience oratoire, il étudia avec soin les causes des défauts de prononciation, et inventa, dit-on, des moyens aussi simples qu'ingénieux pour en faire disparaître les imperfections. Il mourut à Bath au mois de mars 1834. On a de lui des *Contes*, des *Romans*, des *Poésies*, un grand nombre d'écrits politiques; *Résultats de l'expérience sur les conformations défectueuses du fond de la bouche*, etc.

THÉMINES (Alexandre-François-Amédée-Anne-Louis-Joseph DE LAUZIERES DE), ancien évêque de Blois, naquit à Montpellier le 13 janvier 1742. D'abord aumônier de Louis XVI, il fut nommé évêque de Blois à l'âge de 34 ans. Lorsque la révolution éclata, il refusa le serment et montra la plus grande fermeté en continuant à résider dans son palais épiscopal jusqu'au moment où les amis de Grégoire, qui venait d'être élu évêque constitutionnel à sa place, le forcèrent à se retirer en ameutant la populace contre lui. Mgr de Thémynes quitta alors la

France, et parcourut successivement la Savoie, l'Espagne et l'Angleterre. En 1802, il signa la protestation des évêques réfugiés contre le Concordat et refusa de donner sa démission de l'évêché de Blois, qui lui avait été demandée par un bref du Souverain-Pontife. Un livre, publié à Londres sur le *gouvernement de fait*, lui a été attribué non sans quelque raison. Cet écrit consiste en cinq lettres adressées à Bonaparte, à Talleyrand, au Pape, au président du concile de 1811, enfin au clergé et aux fidèles du diocèse de Blois. Les tentatives que tous les évêques orthodoxes firent pour l'engager à donner sa démission furent infructueuses. En 1814, il ne voulut pas rentrer en France, et persista dans ses sentiments schismatiques. En 1829, il se trouvait à Bruxelles lorsqu'il fut atteint d'une maladie grave : sentant sa fin approcher, il fit appeler le curé de la paroisse; celui-ci, instruit de l'état des choses, demanda d'abord un acte de soumission à l'autorité du Saint-Siège. Mgr de Thémismines commença par refuser; mais bientôt touché par la grâce, il fit une rétractation publique en présence du nonce du Pape, qui avait été appelé. Il mourut quelques jours après dans les sentiments de la plus vive piété, le 3 novembre 1829. On a de lui : *Projet de lettre commune de l'Eglise gallicane aux fidèles dispersés*. Après un avertissement de quatre pages, on trouve cette lettre sous le titre suivant : *Lettre apostolique des évêques de l'Eglise gallicane*.

THÉMISTIUS, fameux philosophe, était originaire de Paphlagonie. Son père, philosophe lui-même, l'envoya de bonne heure dans un petit pays auprès du Pont-Euxin, où il étudia l'éloquence sous un habile maître. Il y fit de si grands progrès, qu'on lui donna le surnom de *beau parleur*. Il alla ensuite à Constantinople, où il enseigna la philosophie avec beaucoup d'applaudissements. Constance le fit sénateur de cette ville, et 4 ans après il lui érigea une statue. Themistius se rendit à Rome en 376; mais comme cette ville n'était plus que la seconde de l'empire, par une vanité ridicule, mais si ordinaire aux philosophes, il ne voulut point y demeurer, quelques offres qu'on lui fit. Théodose-le-Grand le fit préfet de Constantinople en 384. Il était païen, mais sans fanatisme, et il fut lié avec Grégoire de Nazianze. On ignore les autres circonstances de sa vie, ainsi que l'année de sa mort. Dès sa jeunesse, il composa des *Notes sur la Philosophie de Platon et d'Aristote*, et cet ouvrage fut fort goûté. Ce qu'il avait fait sur Aristote parut à Venise, 1570 et 1587, in-fol.; et

Stobée cite un passage de son livre sur l'*Immortalité de l'âme*. Il nous reste encore de lui trente-trois *Discours* grecs, qui sont pleins de dignité et de force. Il ose remonter, dans un de ses *Discours* à l'empereur Valens, prince qui, étant arien, persécutait les orthodoxes, qu'il ne fallait pas s'étonner de la diversité des sentiments parmi les chrétiens, puisqu'elle n'était rien en comparaison de cette multitude d'opinions qui régnaient chez les Grecs, c'est-à-dire chez les païens. Il y a un raisonnement plus simple : c'était de se tenir, suivant l'expression d'un autre païen (Ammien-Marcellin), à la doctrine de la *grande Eglise*. Dans ses autres *Discours*, Themistius prodigue moins l'encens aux princes de son temps, que les autres déclamateurs; il leur donne souvent des leçons de sagesse. Nous avons deux éditions de ses *Discours*, l'une par le Père Petau, et l'autre par le Père Hardouin : celle-ci parut en grec et en latin au Louvre, en 1684, in-fol. Le célèbre abbé Mai, conservateur de la Bibliothèque ambrosienne de Milan, a publié, en 1816, une édition de *Themistii Plauti et Iamii Opera*, un seul volume. Dans la même année, il donna au public un *Discours* inédit du même auteur.

THÉMISTOCLE, célèbre général athénien, né dans le bourg de Phréas, l'an 555 avant J.-C., eut pour père Néocle, citoyen obscur; sa mère était étrangère. Son libertinage fut si grand, que son père le déshérita. Il parvint à faire oublier cette tache par des talents précoces et son application à l'étude. Ces qualités lui obtinrent des emplois importants dans la république, et il fut nommé général, lorsque Xercès marcha contre Athènes. On arrêta que les Lacédémoniens iraient défendre le passage des Thermopyles, où ils firent des prodiges de valeur, et que les Athéniens conduiraient la flotte au détroit d'Artémise, au-dessus de l'Eubée. Le courage des Grecs et une tempête furieuse ruinèrent une partie de la flotte ennemie; mais il n'y eut aucune action décisive. Cependant une armée de terre de Xercès avait franchi le passage des Thermopyles, et se répandait dans la Phocide, mettant tout à feu et à sang. Dans ce désastre affreux, Themistocle se réconcilia avec Aristide (voyez ce nom), qui fut rappelé avec tous les exilés, et s'étant mis à la tête de l'armée navale, il gagna la bataille de Salamine, qui coûta aux Grecs quarante vaisseaux, et les Perses en perdirent deux cents. Mais soit que ses concitoyens fussent des ingrats, soit qu'il abusât du crédit que lui donnaient ses

victoires, il fut banni par la loi de l'ostracisme, sur diverses accusations bien ou mal fondées, entre autres, d'être entré dans la conspiration de Pausanias. Après avoir erré de retraite en retraite, il se réfugia auprès du roi de Perse, qui le combla de biens, et qui voulut lui confier le commandement général de ses armées. L'Athénien, ne voulant ni porter les armes contre sa patrie ni déplaire à Artaxercès, s'empoisonna, dit-on, l'an 470 avant J.-C., à l'âge de 65 ans; Thucydide le fait mourir d'une mort naturelle. Thémistocle était courageux et entreprenant, et en même temps vain, colère et envieux. Cornélius Népos convient que c'était un homme vicieux; mais il ajoute que ses vertus ont compensé ses vices : *Hujus vitia maximis sunt emendata virtutibus*. Manière de parler si usitée, mais qui n'en est pas moins fausse et absurde, contraire à la nature et à la pureté de la vertu, qui ne peut exister, comme l'observe Horace lui-même, que lorsque le vice a cessé d'être, ou lorsqu'on le combat avec courage. Les vertus se tiennent et ne vont pas les unes sans les autres, et par conséquent ne vont pas avec les vices. Quiconque possède une vertu par principe et d'une manière réfléchie, possède toutes les autres, au moins dans le désir, dans les efforts et la recherche des moyens de les acquérir. Il peut tomber dans des fautes; mais il les reconnaît, et s'étudie à ne pas les répéter. L'homme vicieux peut faire des actions vertueuses quant à leur objet, mais non pas quant à la source et aux principes dont elles dérivent; il les fait ces actions, par intérêt, par quelque disposition organique, ou par l'expulsion des circonstances, mais non pas par amour vrai, pur, constant et raisonné de la vertu. Enfin, puisque la vertu est l'effet de la force, elle ne peut exister avec les dispositions du vice, qui est la lâcheté. *Il n'y a pas de vertu sans force*, dit le philosophe de Genève, *et le chemin du vice est la lâcheté*. Le repos semblait l'inquiéter, et l'ambition qui l'agitait donna plus d'une secousse alarmante à sa patrie. Il parut à Francfort, en 1629, et à Leipsick, en 1740, des *Lettres* in-8, en latin, sous le nom de *Thémistocle*; mais il est certain qu'elles ne sont pas du général athénien.

THÉOCRITE de Syracuse, ou de l'île de Cos, florissait sous Ptolémée-Philadelph, roi d'Égypte, vers l'an 285 avant J.-C. On dit que ce poète eut l'imprudence d'écrire des satires contre Hiéron, tyran de Syracuse, et qu'il fut puni de mort par ce prince. Théocrite s'est fait une grande réputation par ses *Idylles*, qui

ont servi de modèle à Virgile dans ses *Eglogues*. Il a employé le dialecte dorien, qui est très-propre pour ce genre. Les *Idylles* de ce poète passent avec raison pour une des plus belles images de la nature : l'honneur que Virgile lui a fait de l'imiter, est un grand préjugé en sa faveur; Virgile, qui vivait dans un siècle plus délicat et plus poli, l'a surpassé; mais il reste au poète grec l'honneur de l'avoir devancé dans cette carrière, et de lui en avoir frayé le chemin. Fontenelle a jugé trop sévèrement les *Eglogues* de Théocrite, et il ne faut pas en être surpris, puisqu'il n'épargne pas celles de Virgile. Longepierre en a traduit quinze en français (voyez son article). La première édition de ce poète est de Venise, 1496, in-folio.

THÉODAS et THEUDAS : ce sont les noms de deux imposteurs qui voulurent chacun se faire passer pour le Messie. L'un fut pris par Saturnin, gouverneur de Syrie sous l'empereur Auguste; et l'autre par Cuspius Fadus, préposé au même gouvernement sous Claude. Il est parlé du premier au chapitre cinquième des *Actes des Apôtres*.

THÉODAT, roi des Goths en Italie, était fils d'une sœur du roi Théodoric. La reine Amalasonte, ayant perdu son fils Athalaric, mit sur le trône son neveu Théodat, en 534, et l'épousa peu de temps après. Théodat fut ingrat : il chassa sa bienfaitrice du palais de Ravenne, sous prétexte d'adultère; et après l'avoir détenue quelque temps en prison, il la fit étrangler dans un bain. L'empereur Justinien, indigné de la mort de cette princesse et de l'ingratitude de son époux, lui déclara la guerre. Bélisaire descendit en Italie, et lui enleva la Dalmatie et la Sicile. Théodat obligea le pape Agapet à se rendre à Constantinople, pour calmer l'empereur; mais Vitigès, son ami et son général, se révolta contre lui, fut proclamé roi, et le fit mourir en 536. C'est ainsi que la Providence se servit d'un ingrat pour en punir un autre.

THÉODEBERT 1^{er}, roi de Metz, succéda à son père Thierry l'an 534, et fut placé sur le trône par ses vassaux, malgré l'opposition de ses oncles. Il les aida pourtant dans leur seconde expédition en Bourgogne, et eut part au partage qu'ils firent de ce royaume. Il se joignit à Childébert en 537, contre Clotaire son oncle; mais cette guerre n'eut pas de suite. Théodebert secourut en 538 Vitigès, roi des Ostrogoths, et entra lui-même l'année suivante en Italie, d'où il revint chargé de dépouilles; mais la plus grande partie de son armée périt de ma-

ladié. L'année suivante, Justinien regagna Théodebert, en lui faisant les mêmes avantages que Vitigès : et ce traité fut pour les Francs un nouveau titre de propriété dans les Gaules. Depuis ce temps, dit Procope, les Français furent absolument maîtres de Marseille, colonie des Phocéens, et en possession de cette mer (ce qui prouve qu'il y avait déjà alors une marine). Théodebert mourut en 548, lorsqu'ayant levé une puissante armée, il allait attaquer, jusque dans Constantinople, Justinien, avec lequel il s'était brouillé. Le premier exploit connu depuis l'établissement des rois de France en deça du Rhin est l'expédition de ce prince contre Cochiliac, roi des Danois, qui perdit son armée de terre, tandis que sa flotte, qui arriva en même temps, fut mise en déroute par la flotte française. La valeur de Théodebert, sa libéralité, sa prudence et sa clémence lui méritèrent l'éloge de ses contemporains. On voit une monnaie d'or de ce prince, où son image est gravée d'un côté, avec le titre de *Dominus noster*, qui n'appartenait qu'aux empereurs ; de l'autre on y voit une Victoire avec les armes de l'empire. Il fit battre cette monnaie pour rabaisser l'orgueil de Justinien qui avait pris le titre de vainqueur des Français. Sa mort arriva à la chasse, par la chute d'une grosse branche d'arbre, qu'un buffle lui fit tomber sur la tête et qui l'abattit de son cheval. Thibaud son fils lui succéda.

THÉODEBERT II, roi d'Austrasie, monta sur le trône en 596, après la mort de son père Childebart, dont il partagea les Etats avec son frère Thierry, roi d'Orléans. Il régna d'abord sous la tutelle de Brunehaut, son aïeule ; mais les grands d'Austrasie, lassés de la domination de cette princesse, engagèrent son petit-fils à l'exiler en 599. Théodebert, qui avait joint ses forces à celles de son frère, défut successivement Clotaire et les Gascons. Brunehaut, irritée contre lui, excita Thierry à lui faire la guerre. Ce prince le vainquit aux combats de Toul et de Tolbiac, et le fit prisonnier. Théodebert fut envoyé à Châlon-sur-Saône, où la reine Brunehaut lui fit couper les cheveux, et le fit mourir peu après, l'an 612.

THÉODELINDE, reine des Lombards, étant restée veuve d'Autaris ou Autarite, vers l'an 592, retint le gouvernement du royaume, et mit la couronne sur la tête d'Agilulphe, duc de Turin, en l'épousant ; mais elle lui procura encore un plus grand bien, et à toute la nation des Lombards, en les retirant de l'arianisme

pour les faire catholiques. Quelque temps après, les évêques d'Istrie, divisés pour l'affaire des Trois-Chapitres, engagèrent cette reine dans leur schisme. Saint Grégoire-le-Grand, ayant appris cette nouvelle avec déplaisir, et craignant que celle qui avait tiré les Lombards de l'erreur par sa persuasion, ne les portât à la division par son exemple, ménagea adroitement l'esprit de cette princesse, pour éluder un coup si fâcheux, et il fit en sorte qu'elle reprit sa première union avec l'Eglise. Saint Grégoire lui adressa ses *Dialogues*. La mort de son second époux la laissa encore maîtresse du royaume, qu'elle gouverna pendant dix ans, depuis 616 jusqu'en 626, avec son fils Adawalde. Arioalde les en chassa.

THÉODEMIR, roi arien des Suèves ou de Galice en Espagne, succéda, ou à Rémismond, ou à Théodomont, en 558. Il abjura l'arianisme, après avoir vu que son fils Artamire ou Miron avait recouvré la santé par l'intercession de saint Martin. Ce prince protégea les catholiques, et fit tenir un concile à Lugo, en 562, et un à Brachara ou Brague, l'an 561, pour confirmer la foi catholique, et mourut vers l'an 570, après un règne de 12 ans.

THÉODORA, femme de l'empereur Justinien I^{er}, était fille d'un homme chargé du soin de nourrir les bêtes pour les spectacles. Sa mère immola sa vertu pour de l'argent, et la jeune Théodora s'abandonna bientôt à tout le monde. Un certain Hécébole de Tyr, gouverneur de la Pentapole, l'entretint pendant quelque temps ; mais il s'en dégoûta bientôt ; et la chassa de chez lui. Elle alla à Alexandrie, revint à Constantinople, n'ayant pour subsister que ses prostitutions. Justinien en devint passionnément amoureux. Il en fit sa maîtresse, engagea l'empereur Justin à abroger la loi qui défendait à un sénateur de se marier avec une femme débauchée, et l'épousa. Cette femme, attachée au parti des Eutychiens, fut le fléau du genre humain, si l'on en croit Procope, qui en fait une peinture affreuse dans ses *Anecdotes*, après l'avoir louée dans son *Histoire*. Elle demeura stérile, selon la prédiction de saint Sabas, et mourut vers l'an 565. (Voyez VIGIL, pape.)

THÉODORA DESPUNA, née vers 810, dans la Paphlagonie, d'un tribun militaire, reçut de la nature une beauté parfaite et un génie supérieur, qui fut perfectionné par une excellente éducation. Euphrosine, belle-mère de l'empereur Théophile, ayant fait assembler les plus belles filles de l'empire pour lui donner une

épouse, Théodora eut la préférence sur toutes ses rivales; elle embellit le trône par sa piété et ses vertus. Devenue veuve en 842, elle prit les rênes de l'empire durant la minorité de son fils Michel, et gouverna pendant 15 ans avec sagesse. Elle rétablit le culte des images, et mit fin par là à l'hérésie des iconoclastes, que Léon l'Isaurien avait introduite 120 ans auparavant, et qui n'avait cessé depuis de déchirer le sein de l'Eglise. Elle renouvela ensuite le traité de paix avec Bogoris, roi des Bulgares, en 844, et lui rendit sa sœur qui, devenue chrétienne dans les fers, porta la foi dans son pays. Ses soins s'étendirent sur toutes les branches de l'administration, elle fit observer les lois et respecter son autorité; mais comme elle gênait les passions de Michel, ce fils ingrat, indisposé d'ailleurs contre sa mère par de vils courtisans, la fit enfermer en 857 dans un monastère, où elle acheva saintement ses jours. Les Grecs célèbrent sa fête le 11 février. En quittant l'empire, elle laissa dans le trésor public des sommes considérables qu'elle avait économisées sans vexer ses sujets.

THÉODORA, dame romaine, moins célèbre par sa beauté et par son esprit, que par sa lubricité et par ses crimes, était si puissante à Rome, vers l'an 908, qu'elle occupait le château St-Ange, et avait sur l'élection des Papes une influence funeste (voyez MAROSIE). Scandale affligeant, mais passager, qui ne déroge point à l'honneur de la chaire pontificale, et n'offre qu'un léger nuage dans une longue succession de lumières et de vertus. (Voyez ALEXANDRE VI, JEAN XII, VIGILE.)

THÉODORA, troisième fille de Constantin VIII, fut chassée de la cour par son beau-frère Romain Argyre, qu'elle avait voulu faire descendre du trône pour y placer Prusien, son amant. Elle fut enfermée dans un couvent jusqu'à la fin du règne de Michel Calafates, en 1042. Alors on la proclama impératrice avec sa sœur Zoé, qui épousa Constantin Monomaque. Après la mort de ce prince, en 1054, Théodora gouverna avec gloire; elle se fit craindre des ennemis de l'empire qu'elle maintint en paix, choisit des ministres habiles, fit fleurir le commerce et les arts, et diminua les impôts. Une colique l'emporta en 1056, à 76 ans, après avoir régné environ dix-neuf mois. En elle périt la famille de Basile le Macédonien, montée sur le trône en 867. Il y a encore eu plusieurs autres impératrices de ce nom.

THÉODORE DE MOPSUESTE embras-

sa la vie monastique; mais il rentra dans le monde pour se marier. Saint Chrysostôme, qui l'aimait tendrement, lui adressa deux *Exhortations* pour le ramener à son devoir, et il eut la consolation d'y réussir. (Ces *Exhortations* se trouvent dans le premier volume de ses *Ouvrages* édition des Bénédictins.) Théodore, élevé sur le siège de Mopsueste, ville de Cilicie, en 381, ne tarda pas à donner de l'erreur. Il mourut l'an 428. On peut regarder comme le premier auteur de l'hérésie qui distingua deux personnes en Jésus-Christ. Quand on étudie ses ouvrages, on voit qu'il avait dans l'esprit le principe qu'ont eu depuis les schismatiques, « qu'il faut déférer tout au tribunal de la raison, et n'admettre que ce qu'elle approuve. » Principe qui a truit par la base l'édifice de la foi, et produit toutes les sectes qui ont déshonoré l'Eglise. Théodore avait écrit contre saint Jérôme, pour défendre l'hérésie de Pelage. Le fameux Julien d'Eclane, un sectateur de cet hérésiarque, ayant été chassé de son siège, se réfugia chez lui et augmenta le nombre de ses disciples. Théodore cacha longtemps sa doctrine, mais lorsque le nestorianisme éclata, elle était déjà répandue dans bien des esprits. Les nestoriens se servirent, en 531, après la tenue du concile d'Ephèse, des ouvrages de cet hérétique pour appuyer leurs erreurs. Dans le cinquième concile général, tenu en 553, les ouvrages de Théodore Mopsueste furent anathématisés; mais on jugea plus utilement d'IBAS et de Théodoret, dont les personnes furent épargnées, quoiqu'il y eût quelques-uns de leurs écrits qui paraissent pas exempts des erreurs que Théodore avait défendues. (Voyez IBAS, GILE et PELAGE, papes). Ses principaux ouvrages sont : un *Commentaire sur les Psaumes*, dans la *Chatne* du Père Cassander (voyez Louis, duc d'Orléans); un *Commentaire*, en manuscrit, sur les *Petits Prophètes*. Ce commentaire prouve que l'auteur était un déiste; plusieurs fragments dans la *Bibliothèque de Photius*. On trouve sa confession de foi dans les *Dissertations* du Père Garnier et Marius Mercator.

THÉODORE - STUDITE (saint) fut ainsi nommé, parce qu'il fut abbé d'un monastère de Stude, fondé par Studius consul romain, dans un des faubourgs de Constantinople. Il vit le jour en 759, embrassa la vie monastique à l'âge de 22 ans. La liberté avec laquelle il blâmait l'empereur Constantin, fils de Léon IV, qui avait répudié l'impératrice Marie, pour épouser Théodore, et le refus qu'il

fit, sous Léon l'Arménien, Michel-le-Bègue et les autres empereurs iconoclastes, d'anathématiser les images, lui attirèrent de violentes persécutions. Il répondit à Léon l'Arménien, qui le pressait d'embrasser ses erreurs : « Vous êtes chargé de l'Etat et de l'armée; prenez-en soin, et laissez les affaires de l'Eglise aux pasteurs et aux théologiens. » C'était malheureusement la manie des empereurs grecs du moyen âge de se mêler toujours des affaires de l'Eglise pour la brouiller, et en faire le jouet de leur caprice : exemple trop imité par quelques princes de ce siècle. « Rien de plus funeste à un Etat, et rien en même temps de plus absurde, dit le comte d'Albon, que d'enlever les droits à tous, pour en composer les droits d'un seul. » A la mort de Léon, Théodore obtint sa liberté, après sept ans d'exil. Cet abbé, plein de zèle, finit sa carrière dans l'île de Chalcide, petite île de la Propontide, à six lieues de Constantinople, le 11 novembre 826, à 67 ans. Il nous reste de lui : deux *Testaments*; le second a été traduit par le Père Sirmond et se trouve parmi ses *Œuvres*; les *Stélileutiques* contre les iconoclastes; deux *Livres de lettres*; cent vingt-trois *Epigrammes* en vers hexambes; un *Discours* sur l'adoration de la croix, publié par Gretser; les grandes et petites *Catéchèses* : ce sont des instructions qu'il faisait à ses moines. Baronius lui attribue huit *Odes* sur les saintes images; mais elles sont d'un écrivain postérieur. Livienus a publié une *Version* de la plus grande partie des ouvrages de saint Théodore, Advers, 1602; mais elle n'est pas estimée. Personne n'a écrit avec plus de solidité sur la question des images que ce saint; son style est clair, concis et élégant. Ceux qui désirent de connaître la discipline et les mœurs de l'Eglise grecque dans les 8^e et 9^e siècles ont ses ouvrages avec plaisir. La *Vie* authentique de saint Théodore par un anonyme a été publiée avec une partie de ses *Œuvres*, Paris, 1696, Venise, 1728; mais l'éditeur l'attribue mal à proprement à Michel, moine.

THÉODORE le Lecteur, ainsi appelé parce qu'il était lecteur de la grande Eglise de Constantinople, avait composé une *Histoire de l'Eglise* depuis la 20^e année du règne de Constantin-le-Grand, jusqu'à la mort de ce prince. Cet ouvrage était divisé en deux livres. Il l'avait tiré des *Histoires* de Socrate, de Sozomène et de Théodoret. Il est en manuscrit dans quelques bibliothèques, et n'a pas encore été imprimé. Théodore avait encore composé une autre *Histoire ecclé-*

siastique, depuis la fin du règne de Théodose-le-Jeune, jusqu'au commencement du règne de Justin. Nous n'avons que des extraits de cet ouvrage. Henri de Valois nous a donné tout ce qu'il a pu ramasser de Théodore, dans *Suidas*, *Théophane* et *Jean Damascène*.

THÉODORE, élevé sur le siège de Pharan, vers l'an 626, fut le premier auteur du monothélisme. Ses écrits furent condamnés au concile de Latran l'an 649, et cette sentence fut confirmée par le sixième concile général, l'an 680.

THÉODORE 1^{er}, né à Jérusalem, succéda au pape Jean IV, le 24 novembre 642. Il condamna Pyrrhus et Paul, patriarches de Constantinople, qui étaient monothélites, et mourut saintement le 13 mai 649. Sa douceur, sa charité et ses vertus laissèrent des regrets très-vifs. C'est le premier Pape qu'on ait appelé *souverain-pontife*, et le dernier que les évêques aient appelé *frère*. L'éclat du premier siège et l'impression de l'autorité pontificale devenant plus nécessaires à mesure qu'on s'éloignait des premiers siècles de l'Eglise, où le dogme et la discipline, plus près de leur source, se maintenaient, pour ainsi dire, par eux-mêmes; d'un autre côté, l'Europe, commençant à se partager en divers Etats, demandait un centre d'unité assez imposant pour prévaloir sur les divisions nationales. Du reste, le nom n'ajouta rien à son autorité réelle, qu'avant lui les Papes avaient exercée avec la même étendue et la même vigueur. (Voyez INNOCENT, GRÉGOIRE, LÉON, etc.)

THÉODORE II, Pape après Romain, en 898, mourut vingt jours après son élection. Il fit reporter solennellement dans la sépulture des Papes le corps de Formose qui avait été jeté dans le Tibre par ordre d'Etienne VI.

THÉODORE DE CANTORBÉRY (saint), moine de Tarse en Cilicie, étant à Rome l'an 668, fut envoyé par le pape Vitalien en Angleterre, pour remplir le siège épiscopal de l'Eglise de Cantorbéry. Il fut le premier archevêque de cette Eglise, qui exerça la primatie sur toute l'Eglise britannique. On trouve dans Guillaume de Malmesbury, et dans les conciles d'Angleterre par Wilkins, les lettres du pape Vitalien, qui lui conférèrent ce pouvoir. Il rétablit dans ce royaume la foi et la discipline ecclésiastique. Ce qui nous reste de son *Pénitentiel* et de ses autres ouvrages a été recueilli par Jacques Petit, et imprimé à Paris en 1677, en 2 vol. in-4, avec de savantes notes. Dom Luc d'Achéry a publié (tome 9, *Spécileg.*), cent vingt arti-

cles de ce *Pénitentiel*. On le trouve aussi dans le tome sixième des *Conciles* du Père Labbe. L'édition qu'en a donnée Jacques Petit renferme un grand nombre d'interpolations, des canons tirés d'autres *Pénitentiels* d'Occident, et dans lesquels Théodore lui-même est cité : on y voit aussi des décisions qui ont été ajoutées à l'ouvrage de Théodore, d'après les Décrétales des Grecs modernes qui doivent avoir peu de poids, et qui sont contradictoires aux canons des conciles qu'il a tenus en Angleterre. Théodore mourut en 690, à 88 ans, après avoir fondé des écoles pour instruire ses ouailles.

THÉODORE LASCARIS. (Voyez LASCARIS).

THEODORET, né à Antioche vers l'an 393, fut élevé dans la connaissance des langues. Il se retira, étant encore fort jeune, dans un monastère voisin d'Apamée, où il fut formé à la vertu, élevé au sacerdoce, puis, malgré lui, à l'évêché de Cyr dans la Palestine, vers l'an 423. Il fit paraître dans sa maison, à sa table, dans ses habits et dans ses meubles, beaucoup de modestie ; mais il était magnifique à l'égard de la ville de Cyr. Il y fit bâtir de grands ponts, des bains publics, des fontaines et des aqueducs, sans perdre de vue le soulagement des pauvres et la splendeur des églises. Il travailla avec tant de zèle et de succès dans son diocèse, composé de 800 paroisses, dont un grand nombre étaient infectées de diverses hérésies, qu'il eut le bonheur de rendre orthodoxes tous ses diocésains. Son zèle ne se borna point à son Eglise ; il alla prêcher à Antioche et dans les villes voisines, où il fit admirer son éloquence et son savoir, et où il convertit des milliers d'hérétiques et de pécheurs. La gloire de ce grand homme fut néanmoins obscurcie pendant quelque temps par l'attachement qu'il eut pour Jean d'Antioche et pour Nestorius, en faveur duquel il écrivit contre les douze anathèmes de saint Cyrille d'Alexandrie ; mais il effaça cette tache, en se réconciliant avec ce prélat et en anathématisant l'hérésiarque. Le malheur qu'il avait eu de le favoriser était bien excusable : séduit par l'extérieur mortifié des nestoriens, il s'aveuglait sur le fond de leur doctrine, jusqu'à croire que le concile d'Ephèse et saint Cyrille enseignaient l'unité de nature en Jésus-Christ ; mais dès qu'il eut ouvert les yeux, il s'éleva avec force contre ces hypocrites. Il combattit les eutychiens, résista aux menaces de l'empereur Théodose II, et se vit tranquillement déposer dans le faux synode d'Ephèse. Sa vertu triompha en

451, dans le concile général de Chalcédoine, où ses lumières et sa sagesse brillèrent également. Il fut rétabli sur son siège, et il termina saintement sa carrière quelques années après ; il la finit comme il l'avait commencée, dans la paix et dans la communion de l'Eglise vers l'an 458. Ses écrits en très-grand nombre sont : une *Histoire ecclésiastique*, qui renferme des choses très-importantes, et qu'on ne trouve pas ailleurs, et plusieurs pièces originales. Elle commence où Basile a fini la sienne, c'est-à-dire à l'an 324 de J.-C., et finit à l'an 429. Les savants y remarquent des fautes de chronologie ; un *Commentaire* par demandes et par réponses, sur les huit premiers livres de la Bible ; un *Commentaire* sur tous les Psaumes ; l'*Explication du Cantique des Cantiques* ; des *Commentaires* sur Jérémie, sur Ezéchiel, sur Daniel, sur les 12 petits Prophètes et sur les Epîtres de saint Paul. Ce ne sont que des compilations, mais elles sont faites avec choix. L'auteur se compare aux femmes des Juifs, qui, n'ayant point d'or ni de pierreries à donner à Dieu pour la construction du tabernacle, ramassaient les poils, les laines et les liens que les autres avaient données, les filaient et les unissaient ensemble ; cinq livres des *Fables des hérétiques* : c'est une histoire des anciennes hérésies. Il s'élève fortement, dans le 4^e livre, contre Nestorius dont il avait pris le parti avec chaleur ; dix *Sermons sur la Providence* : c'est un des meilleurs ouvrages de l'antiquité sur cette matière ; douze *Discours sur la guérison des fausses opinions des païens* : on y trouve des choses très-curieuses sur la théologie des païens, sur l'impieeté de leurs philosophes et sur les vices par lesquels ils décréditaient leur doctrine ; *Histoire religieuse*, ou *Philothée* : c'est la vie de 30 solitaires qui vivaient de son temps ; 147 *Lettres* recueillies dans l'édition du Père Sirmond ; *Eranistes*, ou *Polymorphe* : ce sont trois dialogues contre les eutychiens ; des fragments du *Pentalogue*, dans lequel il ne garda pas les règles de la modération envers saint Cyrille. On trouve dans ses écrits du choix dans les pensées, de la noblesse dans les expressions, de l'élégance et de la netteté dans le style, de la suite et de la force dans les raisonnements. Le seul reproche que Photius lui fait, c'est d'employer souvent des métaphores trop hardies. La meilleure édition de ses *Oeuvres* est celle du Père Sirmond, en grec et en latin, 1642, 4 vol. in-fol., auxquels le Père Garnier, jésuite, en a ajouté, en 1684, un 5^e qui contient divers autres Traités, aussi de

Théodoret, avec de longues dissertations sur le nestorianisme. Le Père Garnier s'y déclare fortement contre Théodoret; mais le Père Sirmond prend la défense de l'évêque de Cyr, de même que Tillemont, tome 15, page 253, le Père Alexandre, le Père Graveson, etc. Le 5^e concile général, en condamnant ses ouvrages contre saint Cyrille, ne toucha point à sa personne, reconnue pour orthodoxe par le concile de Chalcédoine, les papes saint Léon et saint Grégoire. (Voyez **IBAS** et **VIGILE**.)

THEODORIC, roi des Goths, tué dans la bataille qu'il gagna avec Aëtius contre Attila. Son fils Thorismond lui succéda. On assure que le jeune prince, animé du désir de venger son père, aurait détruit l'armée des Huns, si Aëtius ne l'en eût empêché. (Voyez **SAINT-AGNAN** et **ATILIA**.)

THEODORIC, premier roi des Ostrogoths en Italie, fils naturel de Théodimir, 2^e roi de cette nation, fut donné en otage, l'an 461, par Wélamir, frère et prédécesseur de Théodimir, à l'empereur Léon I^{er}. Il rendit de grands services à l'empereur Zénon, chassé de son trône par Basilius. Ce prince lui fit élever une statue équestre vis-à-vis du palais impérial, et l'honora du consulat en 484. Il l'envoya ensuite en Italie contre Odoacre, qu'il battit plusieurs fois, et avec lequel il fit la paix en 493. Quelque temps après, ayant fait mourir ce prince sous divers prétextes, il se vit maître de toute l'Italie. Pour s'affermir dans ses nouveaux États, il épousa une sœur de Clovis, roi de France, contracta d'autres puissantes alliances, et fit la paix avec l'empereur Anastase, et avec les Vandales d'Afrique. Théodoric, tranquille après de violentes secousses, ne pensa plus qu'à polir son royaume. Son conseil était composé de tout ce qu'il y avait d'hommes habiles et vertueux, tels qu'un Cassiodore, un Boëce, un Ennode, etc. Et tandis que la barbarie avilissait les Français, les Visigoths et les autres peuples qui partageaient entre eux les dépouilles de l'empire romain, la cour de Théodoric était le centre de la politesse. Les lettres étaient cultivées en Italie, et l'on y voyait briller quelques rayons de cet âge d'or qui a rendu le siècle d'Auguste si mémorable. On ne s'y apercevait presque pas qu'on était tombé sous la domination des Barbares. Tant d'avantages firent qu'Amalasonte, sa fille, reçut une très-bonne éducation. Quoique ce prince fût arien, il protégea les catholiques. Il ne voulait pas même qu'ils se fissent ariens pour lui plaire, et fit couper la tête à un de ses offi-

ciers favoris, parce qu'il avait embrassé l'arianisme, en lui disant ces paroles remarquables : « Si tu n'as pas gardé la foi « à Dieu, comment pourras-tu me la « garder, à moi qui ne suis qu'un homme ? » Sa droiture le fit choisir par les orthodoxes pour juge dans une cause purement ecclésiastique. Après la mort du pape Anastase, en 498, Laurent et Symmaque se disputèrent le trône pontifical; on s'en remit à la décision de Théodoric, qui jugea en faveur de Symmaque. Rome lui fut redevable de plusieurs édifices, et de la réparation de ses murailles. Il embellit Pavie et Ravenne. Il ajouta 150 lois nouvelles aux anciennes. Il régla l'asile des lieux saints, et la succession des clercs qui meurent sans tester. Enfin il fut, pendant 33 ans, le père des Italiens et des Goths; bienfaiteur impartial des uns et des autres, et également cher aux deux nations. Il fit fleurir le commerce dans ses États. La police s'y faisait avec tant d'exactitude, qu'à la campagne on pouvait garder son or comme dans les villes où il y a le plus d'ordre. Il protégea et cultiva les lettres. Les États qu'il s'était formés étaient très-vastes. Sa domination s'étendait sur l'Italie, la Sicile, la Dalmatie, la Norique, la Pannonie, les deux Rhéties, la Provence, le Languedoc et une partie de l'Espagne. Sa gloire ne se soutint pas jusqu'à la fin. L'âge, les infirmités le rendirent jaloux, avare, inquiet, soupçonneux. Les adulateurs profitèrent de ces dispositions pour perdre les deux plus respectables sujets qu'il y eût dans la république, Symmaque, sénateur, et Boëce, gendre de Symmaque. Ils périrent tous les deux par le dernier supplice. Le saint pape Jean fut jeté dans un cachot à Ravenne, où il mourut. Théodoric, devenu tyran dans toute la rigueur du terme, ne survécut pas longtemps à ces cruautés. Un jour qu'on lui servit à table une tête de poisson, il s'imagina que c'était celle de Symmaque qui le menaçait; et, se levant, saisi de frayeur, il se mit au lit et rendit l'âme le 30 août de l'an 526, déchiré par des remords que personne ne put calmer. Bélisaire, ayant chassé les Goths d'Italie, fit abattre toutes les statues de Théodoric. On épargna son tombeau qui était à Ravenne; il y subsiste encore aujourd'hui, et fait, par sa beauté, l'admiration des voyageurs.

THEODORIC. (Voyez **THIÉRI**, roi d'Austrasie.)

THEODOSE-LE-GRAND (Flavius Theodosius-Magnus), empereur, était né en 346, à Cauca, ville de la Galice en Espagne. Son père était le fameux comte

Théodose, qui avait fait de si grands exploits sous Valentinien I^{er}, et qui fut décapité à Carthage, en 373, par ordre de Valens, prince crédule et barbare, auquel un magicien avait dit que le nom de son successeur commençait par *Théod.* Ce grand homme avait illustré le nom de *Théodose*. Son fils se retira dans sa patrie pour pleurer son père; mais Gratien, connaissant son mérite, l'appela à la cour, et l'associa à l'empire en 379. Il lui donna en partage la Thrace, et toutes les provinces que Valentinien avait possédées dans l'Orient. Peu de jours après son élection, Théodose marcha vers la Thrace, et ayant formé un corps de troupes, il tomba sur le camp des Goths, leur enleva leurs femmes et leurs enfants, avec 4,000 chariots qui servaient pour les conduire. Les Barbares furent effrayés par cette défaite. Les Alains et d'autres Goths, qui ravageaient les provinces voisines, lui envoyèrent faire des propositions de paix et acceptèrent toutes les conditions qu'on leur imposa. L'année d'après (380), Théodose, malade à Thessalonique, se fit baptiser par Ascole, évêque de cette ville. Pour consacrer son entrée dans le Christianisme, il proscrivit l'Arianisme, et voulut qu'on adorât dans tout son empire le Père, le Fils et le Saint-Esprit, comme un seul Dieu en trois personnes. A cette loi contre l'erreur, il en joignit d'autres pour le maintien de la police. L'une défendait aux juges de connaître d'aucune action criminelle durant les 40 jours du carême, ce temps étant consacré chez les chrétiens à des sentiments et des œuvres peu assortis à la sévérité des lois pénales, et à l'appareil de leur exécution. Une autre ordonnait des peines contre les femmes qui contractaient de secondes noces pendant le deuil de leur premier mari, qui était de dix mois : non seulement pour maintenir les égards dus à l'union conjugale, mais encore pour réprimer les crimes que produit souvent le désir d'un nouveau mariage. Par une autre loi, il ordonna qu'on délivrât à Pâques tous les prisonniers dont le délit était susceptible de grâce. Ce fut en portant cette ordonnance qu'il dit ces paroles mémorables : *Plût à Dieu qu'il fût en mon pouvoir de ressusciter les morts !* Il couronna tous ces règlements salutaires, par des édits sévères contre les délateurs convaincus de mensonge. « Quand on compare, dit un jurisconsulte, les lois de Solon, de Lycurgue, de tous les législateurs si vantés de la Grèce, avec celles de Théodose, on croit entendre des enfants bégayer quelques sottises, en attendant

« qu'un homme fait vienne leur apprendre à parler et à dire des choses raisonnables. » Athalaric, roi des Goths, se réfugia vers ce temps-là auprès de Théodose, qui le traita en roi, et lui fit, après sa mort, des funérailles magnifiques. Cette générosité n'empêcha pas que plusieurs barbares ne fissent des irruptions dans la Thrace. Théodose marcha contre eux, leur livre bataille au mois d'août 381, les défait et les força à repasser le Danube. Son nom pénétra dans les pays étrangers. Sapor III, roi de Perse, lui envoya des ambassadeurs pour lui demander à faire alliance ensemble. Ces deux princes firent un traité de paix qui dura longtemps. L'an 385 fut remarquable par une conjuration formée contre Théodose. Il défendit de citer en justice ceux qui, sans en être complices, en avaient été instruits et ne l'avaient pas découverte. Il laissa condamner les conjurés, et leur envoya leur grâce lorsqu'on les conduisait au supplice. Ils furent redevables de la vie à sainte Flaccille, sa femme. La clémence de Théodose se démentit dans une autre occasion. Il y eut, en 390, une sédition à Thessalonique, capitale de la Macédoine. Bothéric, gouverneur de l'Illyrie, avait fait mettre en prison un cocher accusé du crime infâme de pédérastie. Lorsqu'on donna dans cette ville des spectacles en réjouissance des victoires de Théodose, le peuple demanda qu'on mît ce cocher en liberté; et sur le refus du gouverneur, on prit les armes, et l'on tua plusieurs officiers de la garnison. Bothéric vint en personne pour apaiser ce tumulte; mais il fut lui-même massacré. Théodose, persuadé qu'un peuple qui se révoltait en faveur d'un crime infâme et contre nature était foncièrement corrompu, fit passer sept mille habitants au fil de l'épée. On peut voir dans l'article de saint Ambroise comment cet illustre prélat lui fit expier cette faute, et avec quelle docilité Théodose se soumit à la pénitence que son pasteur lui imposa : exemple bien propre à confondre les princes qui, n'ayant ni sa puissance ni ses précieuses qualités, s'élèvent avec la morgue du pouvoir armé contre les leçons saintes des pasteurs. Cependant Maxime, qui avait tué Gratien et qui s'était fait déclarer empereur, pressait le jeune Valentinien. Théodose fit la guerre à ce tyran, le défait en deux batailles, dans la Hongrie et en Italie; et l'ayant poursuivi jusqu'à Aquilée, il contraignit les soldats de le lui remettre. On l'amena dans le camp de Théodose, qui voulait lui pardonner; mais les soldats, le jugeant indigne de sa clémence,

le tuèrent hors de sa tente et lui coupèrent la tête. C'est ainsi que finit cette guerre, deux ans avant la cruelle scène de Thessalonique, et que Théodose, ayant pacifié l'Occident pour Valentinien, s'assura la possession de l'Orient pour lui et pour ses enfants. L'année suivante, 389, il vint à Rome pour y recevoir les honneurs du triomphe, et y fit abattre les restes de l'idolâtrie. De retour à Constantinople, il défit une troupe de barbares qui pillaient la Macédoine et la Thrace. Arbogaste, gaulois d'origine, dépouilla l'empereur Valentinien de son autorité, et lui donna la mort. Pour éviter la peine due à son crime, il choisit Eugène, homme de la lie du peuple, qui avait enseigné la grammaire, et le fit déclarer empereur, à condition qu'il permettrait l'idolâtrie. Théodose se prépara à lui faire la guerre, et, après avoir été battu, il défit l'usurpateur, le 6 septembre, à Aquilée, l'an 394. Eugène eut la tête tranchée, et Arbogaste se tua lui-même. On faisait de grands préparatifs à Constantinople pour recevoir Théodose en triomphe. Il tomba malade à Milan, et il y mourut d'hydropisie, le 17 janvier 395. Il était âgé de 49 ans, et en avait régné 16. Son corps fut porté à Constantinople, où Arcadius son fils le fit mettre dans le mausolée de Constantin. Théodose doit être mis au nombre des rois qui font honneur à l'humanité. S'il eut des passions violentes, il les réprima par de violents efforts. La colère et la vengeance furent ses premiers mouvements, mais la réflexion le ramenait à la douceur. On connaît cette loi si digne d'un prince chrétien, portée en 393, au sujet de ceux qui attaquent la réputation de leur monarque. « Si quelqu'un, dit-il, s'échappe jusqu'à diffamer notre nom, notre gouvernement et notre conduite, nous ne voulons point qu'il soit sujet à la peine ordinaire portée par les lois, ou que nos officiers lui fassent souffrir aucun traitement rigoureux. Car, si c'est par légèreté qu'il ait mal parlé de nous, il faut le mépriser; si c'est par une aveugle folie, il est digne de compassion; et si c'est par malice, il faut lui pardonner. » Aurélius-Victor, en le comparant à Trajan, l'idole et la merveille des Romains, remarque qu'il en eut toutes les bonnes qualités, sans en avoir les défauts; qu'il était comme lui grand et bien fait, les mêmes traits de visage, le même air de majesté, les yeux tout à la fois doux et vifs, l'humeur gaie, l'esprit affable et populaire, plein de bonté pour tout le monde, et accueillant particulièrement les savants, pourvu qu'ils ne

fussent point satiriques; enfin, d'une valeur invincible, d'une ardeur insatiable et d'une vigilance à l'abri de toute surprise. Mais il eut en aversion les vices de Trajan, poursuivit le même auteur, spécialement l'amour du vin et des choses honteuses. Il porta la pudeur jusqu'à exclure des festins, par une loi formelle, les personnes immodestes, ou seulement trop parées. Il étendit la tempérance jusqu'aux passions subtiles de l'esprit, telles que la vaine gloire et l'ambition; ne faisant la guerre, tout habile qu'il y était, que quand il s'y trouvait forcé; blâmant en toute rencontre Sylla, Marius, et tous ces génies audacieux, auxquels il voulait s'imposer une sorte de nécessité de ne jamais ressembler. Tel Théodose avait été à l'égard de ses amis, dans l'état de simple particulier, tel il fut envers tout le monde, après être monté sur le trône. « Sa règle était d'agir avec ses sujets comme il avait autrefois souhaité d'être traité lui-même par l'empereur. » Il n'avait rien de la fierté qu'inspire le sceptre. Jamais le peuple ne fut moins chargé d'impôts que sous son règne. Il appelait une heure perdue, celle où il n'avait pu faire du bien, et ce n'était pas dans sa bouche le langage de l'ostentation et de la vanité. Les libéralités qu'il fit aux habitants de Constantinople y attirèrent un si grand nombre de citoyens, qu'on délibéra sur la fin de son règne si l'on ne ferait point une seconde enceinte, quoique, dix ans auparavant, les maisons n'occupassent qu'une très-petite partie de la ville, le reste n'étant que des jardins ou des terres labourables. C'est le dernier prince qui ait possédé l'empire romain en entier. Il laissa deux fils, Arcadius et Honorius. Arcadius fut empereur d'Orient, et Honorius d'Occident. Nous avons son *Histoire* très-bien écrite par Fléchier, Paris, 1681 et 1749, in-8. Voyez aussi son *Panegyrique* par saint Paulin et son *Oraison funèbre* par saint Ambroise. Le siècle des grands princes est presque toujours celui des grands hommes: on cite, sous le règne de Théodose, saint Ambroise, saint Athènes, saint Grégoire de Nazianze, saint Jean Chrysostôme, saint Grégoire de Nysse, saint Cyrille, saint Epiphane; et parmi les écrivains profanes, on compte Ausone, Claudien, Pappus, Prudence, Symmaque, Rufus-Festus Avienus, Themistius, Végèce, Aurélius-Victor, Macrobie, etc.

THÉODOSE II, le Jeune, petit-fils du précédent, naquit le 11 avril 401, et succéda à Arcadius son père, le 1^{er} mai 408. Sainte Pulchérie, sa sœur, gouver-

na sous son nom. C'est elle qui lui fit épouser Athénaïs, fille du philosophe Léonce, laquelle reçut au baptême le nom d'*Eudoxia*. Théodose, placé sur le trône, ne prit presque aucune part aux événements de son règne. Les Perses armèrent contre lui en 421 ; il leva des troupes pour s'opposer à leurs conquêtes. Les deux armées, qui se cherchaient l'une l'autre, furent toutes les deux saisies de crainte lorsqu'elles s'approchèrent, et fuirent chacune de leur côté. Les Perses se précipitèrent dans l'Euphrate, où il en périt près de cent mille. Les Romains abandonnèrent le siège de Nisibe, brûlèrent leurs machines et rentrèrent dans les terres de l'empire. Il envoya ensuite en Afrique contre Genseric, roi des Vandales, une armée qui fut encore plus malheureuse. Il fut obligé de la rappeler pour l'opposer aux Huns, qui ravageaient la Thrace sous la conduite d'Attila. Ses troupes n'ayant pu arrêter les courses de ces barbares, ce ne fut qu'à force d'argent qu'il les fit retirer. Théodose II se rendit méprisable par la confiance qu'il donna à ses eunuques. Sa faiblesse allait jusqu'à signer ce qu'on lui présentait, sans prendre même la peine de le lire. La vertueuse Pulchérie, sa sœur, l'avait corrigé de plusieurs défauts ; elle le corrigea encore de celui-là. Un jour, elle lui présenta un acte à signer, par lequel « il abandonnait l'impératrice sa femme pour être esclave. » Il le signa sans le lire, et lorsque Pulchérie lui eut fait connaître ce que c'était, il en eut une telle confusion, qu'il ne retomba jamais dans la même faute. Ce prince, particulier estimable, mais monarque méprisé, avait d'abord favorisé les nestoriens et les eutychiens ; mais il les condamna sur la fin de sa vie. Il mourut le 28 juillet 450, à 49 ans, ne laissant que *Lécinia Eudoxia*, femme de Valentinien III. C'est lui qui publia, le 15 janvier 438, le Code dit *Théodosien* de son nom, imprimé à Lyon en 1665, 6 tomes in-folio ; c'est un recueil de lois choisies entre celles que les empereurs légitimes avaient faites. Après la mort de ce prince, Pulchérie fit élire Marcien.

THÉODOSE III, surnommé *l'Adramite*, fut mis, malgré lui, sur le trône d'Orient, l'an 716. Il était receveur des impôts de la ville d'Adramite en Natolie, sa patrie, lorsque l'armée d'Anastase II, s'étant révoltée, le proclama empereur. Il fut couronné par le patriarche de Constantinople ; mais, n'ayant ni assez de fermeté, ni assez de génie pour tenir le sceptre impérial dans des temps difficiles, il le céda à Léon l'Isaurien,

vers le mois de mars 717, et se retira dans un monastère d'Ephèse. Il y mourut saintement. Son caractère modéré et la noblesse de ses sentiments le rendaient un particulier estimable ; et, quoiqu'il n'eût pas les qualités nécessaires au gouvernement d'un grand empire, il eût été à souhaiter qu'il eût régné plutôt, que le fanatique et cruel Léon.

THÉODOTE, le *Valentinien*, n'est connu que par ses *Eglogues*, que le Père Combefis nous a données sur un manuscrit dans la *Bibliothèque des Pères*. Ces *Eglogues* ne contiennent qu'une application de l'Ecriture au système de Valentin. Théodote prétend y trouver les différents points de la doctrine de Valentin par quelques passages de l'Ecriture. Cet ouvrage a été commenté par le Père Combefis, et se trouve aussi dans la *Bibliothèque grecque* de Fabricius.

THÉODOTE de Bysance, surnommé *Corroyeur*, du nom de sa profession. Pendant la persécution qui s'éleva sous Marc-Aurèle, Théodote fut arrêté avec beaucoup de chrétiens qui confessèrent Jésus-Christ, et remportèrent la couronne du martyre. Ce misérable renouça à son Dieu : les fidèles lui firent tous les reproches que méritait son crime ; et, pour s'excuser, il voulut prouver que Jésus-Christ n'était qu'un homme. Sa doctrine souleva tout le monde, et Théodote fut excommunié par le pape Victor. Il trouva cependant des disciples, qu'on nomma *Théodotiens*. Ils prétendaient que la doctrine de leur maître avait été enseignée par les Apôtres jusqu'au pontificat de Zéphirin, qui avait corrompu la doctrine de l'Eglise, en faisant un dogme de la divinité de Jésus-Christ. On voit par cette vaine et absurde prétention, que toutes les hérésies se ressemblent ; que les anciens sectaires, comme les modernes, ont imaginé des époques de corruption du dogme, pour s'élever contre la croyance de l'Eglise universelle. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Théodore, changeur de profession, dont parle Tertullien. Ce Théodote disait aussi que Jésus-Christ était un pur homme, inférieur à Melchisédech, parce qu'il est dit de lui : *Tu es prêtre selon l'ordre de Melchisédech* ; que Melchisédech était une vertu céleste, supérieure à Jésus-Christ, parce qu'il n'avait ni père, ni mère, ni généalogie. Ses disciples furent nommés *Melchisédech*. (Voyez *MELCHISÉDECH*.)

THÉODOTIEN, natif d'Ephèse, troisième traducteur de l'Ancien-Testament en grec, fut disciple de Tatien, puis sec-

tateur de Marcion. Il passa ensuite dans la synagogue des Juifs, où il fut reçu à condition qu'il traduirait l'Ancien-Testament en grec. Il remplit sa promesse l'an 185, sous le règne de Commode. Il ne nous reste de lui que des fragments de cette *Version*. Elle était plus hardie que celle des Septante, et que celle d'Aquila, qui avaient été faites auparavant; et l'auteur s'était permis d'ajouter ou de retrancher des passages entiers.

THÉODULPHE, originaire de la Gaule cisalpine, fut estimé de Charlemagne, à cause de son savoir et de son esprit. Ce prince lui donna l'abbaye de Fleury, puis l'évêché d'Orléans vers l'an 793, et le choisit pour signer son testament en 811. Louis-le-Débonnaire lui témoigna la même considération que son père avait pour lui. Mais Théodulphe, ayant été accusé d'avoir eu part à la conjuration de Bernard, roi d'Italie, fut mis en prison à Angers. C'est là qu'il composa l'hymne, *Gloria, laus et honor*, dont on chante le commencement au jour des Rameaux. On prétend que l'ayant chanté d'une fenêtre de la prison dans le temps que l'empereur passait, ce prince fut si charmé de cette prière, dont le mérite est pourtant très-médiocre, qu'il lui rendit la liberté. Théodulpe en profita pour écrire différents ouvrages. On a de lui des *Poésies*, un *Traité du Baptême*, un autre du *Saint-Esprit*, deux *Capitulaires* adressés à ses curés, qu'on peut regarder comme des monuments de la discipline de son temps. Ce savant prélat mourut vers 821. Le Père Sirmond, jésuite, a publié en 1636, in-8, une bonne édition de ses *Ouvres*.

THEOGNIS, poète grec, natif de Mégare, florissait 544 ans avant J.-C. Nous n'avons de lui que des *fragments*, Leipzig, 1576, in-8, et dans le *Corpus poetarum graecorum*, à Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-fol.

THÉONOSTE D'ALEXANDRIE est cité avec éloge par saint Athanase et par Tite de Bostres; mais il paraît avoir été inconnu à Eusèbe et à saint Jérôme. L'on ne sait pas précisément en quel temps il vivait, quoiqu'il soit certain qu'il a écrit après Origène et avant le concile de Nicée. Son ouvrage des *Hypotyposes* ou *Instructions* subsistait encore du temps de Photius.

THÉON, sophiste grec, est assez avantageusement connu par un *Traité de rhétorique*, écrit avec goût et avec élégance: il y a de fort bons préceptes. Les meilleures éditions de ce livre sont

celles d'Upsal, 1670, in-8; et de Leyde, 1726, in-8, en grec et en latin,

THEON D'ALEXANDRIE, philosophe et mathématicien du temps de Théodose-le-Grand, fut père de la fameuse Hypatie. Il composa divers ouvrages de mathématiques, Paris, 1644, in-4. Samuel Simson a relevé plusieurs de ses bévues dans ses *Notes critiques et géométriques sur les Eléments d'Euclide*.

THEOPHANE (Saint-Georges), d'une des plus nobles et des plus riches maisons de Constantinople, fut marié très-jeune, et vécut en continence avec sa femme. Ils embrassèrent ensuite l'état monastique, et se firent un nom respectable par leurs vertus. Théophane, s'étant trouvé, en 787, au 7^e concile général, reçut des Pères de cette assemblée les honneurs les plus distingués. Il y parla avec autant de force que de dignité sur le culte des images. L'empereur Léon l'Arménien, n'ayant pu l'engager dans ses erreurs, exerça contre lui de grandes cruautés, et l'exila enfin dans l'île de Samothrace, où il mourut en 818. On a de lui une *Chronographie* qui commence où finit celle de Syncelle, et qui va jusqu'au règne de Michel Curopalate. Elle fut imprimée au Louvre en 1655, in-fol., en grec et en latin, avec les *Notes* des Pères Goar et Combefis. On y trouve des choses utiles; mais on y rencontre souvent les traces d'un esprit crédule et trop peu critique. — Il y a eu deux autres THÉOPHANE: l'un appelé *Cerameus*; c'est-à-dire, *le Potier*, évêque de Tauromine en Sicile, dans le 11^e siècle, qui a publié des *Homélies*, imprimées en grec et en latin à Paris, en 1644; et l'autre, évêque grec en Russie, mort en 1720, qui prêcha avec succès, et a laissé quelques écrits.

THEOPHANE, ou THÉOPHANON, impératrice d'Orient, était fille d'un cabaretier et se livra dès sa jeunesse à de honteux désordres. Douée de quelques attrait et de beaucoup d'esprit, intrigante et dévorée d'ambition, elle parvint à se faire épouser par le jeune Romain, fils de l'empereur Constantin VII, en l'an 959. Bientôt après, elle poussa son époux à un parricide qui le fit monter sur le trône; et, lorsqu'elle eut régné quatre ans avec Romain II, elle donna à ce prince un breuvage empoisonné (963), pareil à celui qu'elle avait préparé pour son père. Déclarée alors régente de l'empire, elle s'aperçut bientôt, dit Gibbon, de l'instabilité d'un trône qui n'avait pour appui qu'une femme qu'on ne pouvait estimer et deux enfants qu'on ne pouvait craindre. Dès lors elle songea à se donner un soutien, et par ses intelligences avec Nicéphore

Phocas, elle prépara l'usurpation de ce guerrier qu'elle épousa ensuite, et que, plus tard (969) elle fit assassiner dans son lit. Le chef des assassins, Zimisès, méprisant lui-même l'infâme épouse qui, en dirigeant sa main, lui avait procuré l'empire, exila Théophane dans l'île de Drote; mais après la mort de ce prince, les fils de cette femme, étant remontés sur le trône, eurent la faiblesse de la rappeler auprès d'eux; et l'auteur de tant de crimes vécut encore, pendant plusieurs années, à la cour et dans tout l'éclat et les honneurs du pouvoir. On ignore la date de sa mort.

THÉOPHILACTE, archevêque d'Acride, métropole de toute la Bulgarie, naquit et fut élevé à Constantinople. Il se distingua par son savoir; mais il n'eut pas le courage de se déclarer contre le schisme et les erreurs des Grecs, comme il paraît par son *Commentaire* sur le chapitre 3^e de saint Jean, où il blâme les Latins de ce qu'ils disent que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils. Ses principaux ouvrages sont : des *Commentaires* sur les *Évangiles* et sur les *Actes des Apôtres*, Paris, 1631, in-fol.; sur les *Épîtres* de saint Paul, et sur Habacuc, Jonas, Nahum et Osée, Paris, 1686, in-fol. : ces Commentaires ne sont presque que des extraits des écrits de saint Jean-Chrysostôme; des *Épîtres* peu intéressantes, dans la *Bibliothèque des Pères*; *Institutioregia*, au Louvre, 1651, in-4, réimprimé dans l'*Imperium Orientale* de Banduri, etc. Ce prélat mourut après l'an 1071; quelques-uns l'ont fait vivre dans le 9^e siècle; mais il paraît qu'ils l'ont confondu avec THÉOPHILACTE, que saint Ignace de Constantinople donna pour évêque aux Bulgares, vers l'an 870, et qui travailla avec ardeur à établir la foi de Jésus-Christ dans son diocèse, où il y avait encore un grand nombre de païens.

THÉOPHILE est celui à qui saint Luc adresse les *Actes des Apôtres*, comme on le voit par les premières paroles de cet écrit, précieux à tous égards : *Primum quidem sermonem feci de omnibus, ô Theophile ! quæ cœpit Jesus facere et docere*. Il parle au même dès le commencement de son Évangile : *Visum est et mihi, associato omnia à principio diligenter, ex ordine tibi scribere, optime Theophile*. Quelques auteurs ont cru que ce n'était point un nom propre, mais que saint Luc s'adresse à tout homme de bien qui aime Dieu sincèrement; car *Théophile* signifie *qui aime Dieu*. Mais il y a bien de l'apparence que c'est un nom particulier, sans qu'on puisse rien

dire de précis de celui qu'il désigne.

THÉOPHILE (saint), 6^e évêque d'Antioche, fut élevé sur ce siège, l'an 168 de J.-C. Il écrivit contre Marcion et contre Hermogène, et gouverna sagement son église jusque vers l'an 186. Il nous reste de lui trois *Livres* en grec, adressés à Autolycus, contre les calomnieux de la religion chrétienne. C'est dans cet ouvrage qu'on trouva, pour la première fois, le mot de *Trinité*, quoique la croyance de ce mystère soit aussi ancienne que l'Eglise. Il a été imprimé en grec et en latin, avec les *Œuvres* de saint Justin, 1642, in-fol. L'auteur s'attache à y montrer la vérité du Christianisme et l'absurdité de l'idolâtrie; et il s'appuie sur d'excellentes raisons et d'imposantes autorités. Les personnages les plus célèbres de l'antiquité y sont cités en faveur de la croyance des chrétiens. Fell en a donné une bonne édition, Oxford, 1648; il y a rassemblé les témoignages des saints Pères en faveur de Théophile. On estime encore l'édition qu'en a donnée Jean-Christophe Wolf, Hambourg, 1724. Petau et Scullet ont prétendu trouver dans Théophile des expressions favorables à l'arianisme; mais ils ont été solidement réfutés par Bullus, *Defensio fidei Nicænæ*, par le Père Nourry et par dom Maran.

THÉOPHILE, célèbre patriarche d'Alexandrie, après Timothée, l'an 385, acheva de ruiner les restes de l'idolâtrie en Egypte, en faisant abattre les temples et les idoles des faux dieux. Il pacifia les différends survenus entre Evagre et Flavien, tous deux ordonnés évêques d'Antioche. Mais un zèle inconsidéré contre les *origénistes* l'anima contre saint Jean-Chrysostôme, croyant que ce saint les favorisait. Il s'oublia jusqu'à le faire déposer dans le concile du Chêne, et refusa de mettre son nom dans les diptyques. Ce prélat mourut en 412, après s'être réconcilié avec l'illustre persécuté. On prétend qu'étant près d'expirer, et faisant attention à la longue pénitence de saint Arsène, il s'écria : « Que vous êtes heureux, Arsène, d'avoir toujours eu cette heure devant les yeux ! » Il nous reste de lui trois *Lettres pastorales*, dont on ne fait pas beaucoup de cas. On les trouve dans la *Bibliothèque des Pères*.

THÉOPHILE PROTO-SPATHARIUS (c'est à dire chef des porte-lances) vivait, selon Fabricius, au commencement du 7^e siècle, et, selon Haller, au 12^e. On a de lui : *De la structure du corps humain*, en cinq livres, écrits correctement en grec, Paris, 1555, in-8 : on les trouve, en grec et en latin, à la fin du douzième

volume de la *Bibliothèque grecque* de Fabricius ; des *Commentaires* sur les *Aphorismes* d'Hippocrate, et un *Traité des urines*, etc., publiés par François Morel, 1608, in-fol., et Leyde, grec et latin, 1731.

THÉOPHILE, empereur d'Orient, monta sur le trône en octobre 829, après son père Michel-le-Bègue, qui l'avait déjà associé à l'empire, et lui avait inspiré son horreur pour les saintes images : il ne tarda pas à persécuter cruellement ceux qui les honoraient ; mais on vit bientôt que l'effusion du sang n'avait point intéressé le ciel en sa faveur. Il livra cinq fois bataille aux Sarrasins, et fut presque toujours malheureux. Le chagrin que lui causa la perte de la dernière le toucha si vivement, qu'il en mourut en 842. Quelques historiens, en blâmant son fanatisme, ont trouvé des vertus à ce prince ; mais presque tous le représentent comme violent, emporté, vindicatif, soupçonneux. Les catholiques l'accusèrent d'impiété. Si l'on en croit quelques auteurs, il rejetait non seulement le culte des images, mais encore la divinité de J.-C., l'existence des démons, et la résurrection des corps ; cependant il est certain que sur ces derniers articles, peut-être par des raisons politiques, il ne s'exprimait pas si ouvertement que sur le premier. Gennade dit qu'à la mort il reconnut ses erreurs et ses crimes, et en témoigna de vifs regrets. Au lit de la mort, il fit approcher Théoctiste, son chancelier, bon catholique, qui portait au cou une image du Sauveur ; il se saisit de l'image, et l'appliqua sur ses lèvres. La vertueuse Théodora, son épouse, lui fit ensuite baisser une image de J.-C., et une de la sainte Vierge ; elle rendit compte de ces circonstances de la mort de son époux au concile qu'elle assembla la même année à Constantinople, et confirma son vœu par serment, sur quoi les Pères déclarèrent qu'ils croyaient que Dieu avait été miséricorde à Théophile. Michel, son fils, lui succéda, sous la tutelle de l'impératrice Théodora Despuna, qui rétablit l'honneur des images. (Voyez **THEOPHILE** et **THÉODORA**.)

THÉOPHILE, prêtre, vivait dans le 11^e siècle, et a laissé une petite notice sur les arts, intitulée : *Diversarum artium schola*, dont Lessing, Koch et d'autres modernes ont tiré de fausses conséquences. Voyez **BRUGES** Jean de, et le *Journal des. et litt.*, 1^{er} juillet 1791, page 329.)

THÉOPHILE DE VIAU, poète français, né en 1590 à Boussière-Saintedegonde, dans l'Agénois. Boileau l'a surnommé, et Théophile méritait de l'être,

encore moins par ses ridicules poétiques que par les principes d'immoralité et d'incrédulité dont il faisait profession. Ses *Poésies* lui attirèrent de fâcheuses affaires qui l'obligèrent à passer en Angleterre ; il revint en France peu de temps après, et il appela dès lors l'hypocrisie à son secours : il abjura le calvinisme sans changer de conduite. En 1622, il fut poursuivi comme auteur du *Parnasse satirique*, ouvrage dégoûtant de lubricité et d'impiété. Il fut d'abord jugé par contumace, déclaré coupable de lèse-majesté divine, et brûlé en effigie. Il fut arrêté en Picardie et conduit dans les prisons de Paris. Son affaire fut examinée de nouveau ; il protesta énergiquement de son innocence, et fut seulement condamné au bannissement hors de Paris. Quelques grands seigneurs, dont il avait flatté les vices, lui obtinrent la permission de rentrer dans la capitale, où il est mort en 1626. Théophile faisait partie de cette petite société d'hommes impies et débauchés, qui déjà existait en France, qui n'a cessé de s'accroître dans le secret et avec plus ou moins de circonspection, jusqu'à ce que Voltaire et ses amis lui aient donné une existence publique, et qui enfin a produit la révolution de 1789, et les catastrophes sanglantes de 1793. Théophile a laissé trois *Tragédies* assez médiocres, des *Élégies*, des *Odes*, des *Sonnets*, etc., et un *Traité de l'immortalité de l'âme*.

THEOPHRASTE, philosophe grec, né l'an 371 avant J.-C., à Erèse, ville de Lesbos, était fils d'un foulon. Platon fut son premier maître. De cette école, il passa dans celle d'Aristote, où il se distingua particulièrement. Son nouveau maître, charmé de la facilité de son élocution, lui changea son nom, qui était *Tyrtame*, en celui d'*Euphraste*, qui signifie *Celui qui parle bien* ; et ce nom ne répondant point assez à la haute estime qu'il avait de la beauté de son génie et de ses expressions, il l'appela *Théophraste*, c'est-à-dire un homme dont le langage est divin. Aristote, obligé de sortir d'Atlènes, où il craignait le sort de Socrate, abandonna son école, l'an 322 avant J.-C., à Théophraste, lui confia ses écrits, à condition de les tenir secrets : et c'est par le disciple que sont venus jusqu'à nous les ouvrages du maître. Il mourut accablé d'années et de fatigues, et ne cessa de travailler qu'en cessant de vivre. Cicéron dit qu'il se plaignit, en mourant, de la nature, « de ce qu'elle avait accordé aux cerfs et aux corneilles une vie si longue, tandis qu'elle n'avait donné aux hommes qu'une vie très-courte. » La

longue vie des corneilles et des cerfs fût-elle aussi bien constatée que celle des chênes et des cèdres, cette plainte serait encore bien peu philosophique. Entre ses maximes, on distingue celle-ci : « L'on « doit plutôt se fier à un cheval sans frein, « qu'à l'homme qui parle sans jugement. « — La plus forte dépense que l'on puisse « faire est celle du temps. » Il dit un jour à un particulier qui se taisait à table dans un festin : « Si tu es un habile homme, « tu as tort de ne pas parler ; mais si tu « ne l'es pas, tu sais beaucoup en sa- « chant le taire. » La plupart des écrits de Théophraste sont perdus ; ceux qui nous restent sont : une *Histoire des pierres*, dont Hill a donné une belle édition à Londres en 1746, in-folio, en grec et en anglais, avec de savantes notes ; un *Traité des plantes*, curieux et utile, Amsterdam, 1644, in-folio ; un *Traité du feu*, un des *sueurs*, de la *lassitude*, etc. Tous ces ouvrages, qui ont rapport à la médecine, ont été publiés à Leyde, 1613, in-folio ; ses *Caractères*, ouvrage qu'il composa à l'âge de 99 ans, et que La Bruyère a traduit en français. Ils ont été traduits plus récemment, avec des additions tirées des anciens manuscrits. Isaac Casaubon a fait de savants *Commentaires* sur ce *Traité*, Cambridge, 1712, in-8, qui se joint aux auteurs *cum notis Variorum*. Il renferme des leçons de morale fort utiles, et des détails bas et minutieux, mais qui peignent l'homme. On cite parmi les traductions du livre des *Caractères*, publiées à Paris, celle de P. C. Lévesque, 1782 ; celle de Belin de Ballu, 1790 ; celle du docteur Coray, de Smyrne, 1799.

THÉOPHOBÉ, général des armées de Théophile, empereur d'Orient, était né à Constantinople d'un ambassadeur persan du sang royal. Pour se l'attacher plus étroitement, Théophile lui fit épouser sa sœur. Son courage et sa bonté lui gagnaient les troupes, qui furent quelquefois victorieuses sous lui. Les Perses qui étaient à la solde de l'empire le proclamèrent deux fois empereur ; mais Théophobe refusa, dit-on, le diadème. Théophile, craignant fort qu'il ne l'acceptât enfin, le fit mourir en 842. On ajoute qu'étant lui-même à la mort, il se fit apporter la tête du général ; mais s'il est vrai que Gennade a écrit que Théophile est mort en pénitent, et qu'il a reconnu, dans ses derniers moments, les erreurs dans lesquelles il était tombé, cette anecdote paraît sans vraisemblance.

THÉOPHYLACTE, écrivain grec, surnommé *Simocatta*, naquit vers l'an 570,

et florissait sous les empereurs Maurice, Phocas et Héraclius. Il était un des plus savants de son siècle, et remplit des places honorables dans l'administration de l'empire. Il composa plusieurs ouvrages dont voici les principaux : *Histoire de l'empereur Maurice* ; elle comprend depuis l'an 582 jusqu'en 602, et est un ouvrage très-estimé. On en a fait plusieurs éditions en 1599, in-8 ; on l'inséra dans la *Byzantine*, Paris, au Louvre, 1647, in-folio ; *De risu et vociferatione in festis Sanctorum* ; un *Dialogue* en grec, sur différents problèmes physiques et leurs solutions ; *Lettres*, au nombre de 85, dont 29 roulent sur des sujets moraux, 28 traitent des travaux de la campagne, et 28 des intrigues des courtisanes. Ces lettres ont été imprimées plusieurs fois, et se trouvent dans un *Recueil* de lettres imprimé à Genève en 1606. D'après l'opinion la plus générale, Théophylacte mourut en 640.

THÉOPOMPE, orateur et historien de l'île de Chio, eut Socrate pour maître. Il remporta le prix qu'Artémise avait décerné à celui qui ferait le plus bel éloge funèbre de Mausole son époux. Tous ces ouvrages se sont perdus. On regrette ses *Histoires* ; elles étaient, suivant les anciens auteurs, écrites avec exactitude, quoique l'auteur eût du penchant à la satire. Josèphe rapporte, d'après un discours de Démétrius de Phalère à Ptolémée-Philadelphie, que Théopompe, ayant voulu insérer dans un de ses ouvrages historiques quelques endroits des livres saints, eut l'esprit troublé pendant trente jours ; et que, dans un intervalle lucide, ayant reconnu que cela ne lui était arrivé que parce qu'il avait voulu faire un usage profane de ces vieux et respectables monuments, il apaisa la colère de Dieu et fut guéri de sa maladie. (*Histoire des Juifs*, liv. 12, chap. 2.)

THERAIZE (Michel), docteur de Sorbonne de Chaumi en Picardie, mourut en 1726, à 58 ans, après avoir été chanoine de Saint-Etienne de Hombourg, diocèse de Metz, puis grand-chantre, chanoine et official de Saint-Fursi de Péronne, et curé de la paroisse Saint-Sauveur de la même ville. On a de lui un ouvrage plein de recherches, imprimé en 1690, sous le titre de *Questions sur la messe publique solennelle*. On y trouve une explication littéraire et historique des cérémonies de la messe et de ses rubriques, et l'on voit qu'elles servent autant à l'instruction des assistants, qu'à la décence et la pompe du culte chrétien.

THERÈSE (sainte), née à Avila dans la Vieille-Castille, le 28 mars 1515, était

la cadette des trois filles d'Alphonse Sanchez de Cépède et de Béatrix d'Ahumade, tous deux aussi illustres par leur piété que par leur noblesse. La lecture de la *Vie des Saints*, qu'Alphonse faisait tous les jours dans sa famille, inspira à Thérèse une grande envie de répandre son sang pour Jésus-Christ. Elle s'échappa un jour avec un de ses frères, pour aller chercher le martyre parmi les Maurès. On les ramena, et ces jeunes gens, ne pouvant être martyrs, résolurent de vivre en ermites. Ils dressèrent de petites cellules dans le jardin de leur père, où ils se retirèrent souvent pour prier. Thérèse continua de se porter ainsi à la vertu jusqu'à la mort de sa mère qu'elle perdit à l'âge de douze ans. Cette époque fut celle de son changement. La lecture des romans la jeta dans la dissipation; et l'amour d'elle-même et du plaisir aurait bientôt éteint toute sa ferveur, si son père ne l'avait mise en pension dans un couvent d'Augustines d'Avila. Elle aperçut le précipice auquel la grâce de Dieu venait de l'arracher; et, pour l'éviter à l'avenir, elle se retira dans le monastère de l'Incarnation de l'Ordre du Mont-Carmel, à Avila même, et y prit l'habit, le 2 novembre 1536, à 21 ans. Ce couvent n'était point à l'abri de quelques irrégularités et de quelques dissipations trop mondaines. Thérèse entreprit de le réformer. Après avoir essuyé une infinité de contradictions, elle eut la consolation de voir le premier monastère de sa réforme fondé dans Avila, en 1562. Le succès de la réformation des religieuses l'engagea à entreprendre celle des religieux. On en vit les premiers fruits en 1568, par la fondation d'un monastère à Dorvello, diocèse d'Avila, où le bienheureux Jean de la Croix fit profession à la tête des religieux qui embrassèrent la réforme. C'est l'origine des Carmes déchaussés. Dieu répandit des bénédictions si abondantes sur la famille de Thérèse, que cette sainte vierge laissa trente monastères réformés, quatorze d'hommes et seize de filles. Après avoir vécu dans le cloître quarante-sept ans, les vingt-sept premiers dans la maison de l'Incarnation, et les vingt autres dans la réforme, elle mourut à Albe, en retournant de Burgos, où elle venait de fonder un nouveau monastère, le 4 octobre 1582, à 68 ans. Son institut fut porté, de son vivant, jusqu'au Mexique, dans les Indes occidentales, et s'étendit en Italie. Il passa ensuite en France, aux Pays-Bas, et dans tous les pays de la chrétienté. Grégoire XV la canonisa en 1621. L'ouverture de son tombeau

fut faite le 2 octobre 1750, 128 ans et 6 mois depuis sa canonisation. Tendre et affectueuse jusqu'aux larmes les plus abondantes, vive et toute de flamme, sans délire et sans emportement, cette sainte porta l'amour divin au plus haut degré de sensibilité dont soit susceptible le cœur humain. On connaît sa sentence favorite dans ses souffrances, qui étaient comme l'aliment de son amour pour Dieu : « Ou souffrir, Seigneur, ou mourir ! » On a de sainte Thérèse plusieurs ouvrages écrits en espagnol où l'on admire également la piété, l'énergie des sentiments, la beauté et l'agrément du style. Les principaux sont : un vol. de *Lettres*, publiées avec les *Notes* de D. Juan de Palafox, évêque d'Osma; sa *Vie* composée par elle-même; sa *Manière de visiter les monastères des religieux*; *Méditations après la communion*; *Le Chemin de la perfection*; *Histoire de ses fondations*; *Avis à ses religieuses*; *Méditations sur le Pater*; *Le Château de l'âme* : c'est un Traité particulier sur l'oraison et sur les communications célestes de l'Esprit-Saint, qu'elle fit par ordre de Velasquez, depuis évêque d'Osma, enfin, archevêque de Compostelle, alors son confesseur; *Pensées sur l'amour de Dieu*. Arnauld d'Andilly a traduit presque tous ces ouvrages en français, 1670, in-4. Cette Traduction se ressent un peu de la vieillesse de son auteur. (Voyez *l'Esprit de sainte Thérèse, recueilli de ses Œuvres et de ses Lettres*, par l'abbé Emery, Lyon, 1775, in-8, ou Paris, et la *Vie* de la même sainte par le Père Ribera.)

THERMES (Paul de la BARTHE, seigneur de), né en 1482 à Conserans, d'une famille ancienne, mais pauvre, éprouva des revers aux premiers pas de sa carrière. Un duel l'obligea de sortir de France en 1528. Une nouvelle disgrâce l'en éloigna encore pour quelque temps. Au moment qu'il allait revenir en France, il fut pris par des Corsaires et souffrit beaucoup dans sa captivité. S'étant consacré aux armes dès sa jeunesse, il les porta avec distinction sous François I^{er}, Henri II et François II, et fut fait prisonnier à la bataille de Cérizoles, en 1544, au gain de laquelle il contribua beaucoup; on ne put le racheter qu'en donnant en échange trois des plus illustres prisonniers ennemis. La prise du marquisat de Saluces et du château de Ravel lui acquit, en 1547, une nouvelle gloire. Deux ans après, il fit une descente en Ecosse, ce qui avançait la conclusion de la paix. On l'envoya à Rome, en 1551, en qualité d'ambassadeur.

deur; mais n'ayant pas pu réconcilier Jules III avec Farnèse, duc de Parme, que la France protégeait, il commanda les troupes françaises en Italie, jusqu'en 1558. Ce fut dans cette année qu'il obtint le bâton de maréchal de France et qu'il prit Dunkerque; mais il fut blessé et fait prisonnier. Ayant recouvré sa liberté à la paix du Cateau-Cambresis, l'an 1559, il continua de servir l'Etat, et mourut à Paris en 1562, âgé de 80 ans, sans laisser de postérité, et après avoir institué son héritier Roger de Saint-Lary, seigneur de Bellegarde. Le maréchal de Thermes dut à l'adversité qu'il éprouva dans ses premières années la sagesse qui le distingua toute sa vie. C'était un proverbe reçu, même chez les ennemis, de dire : *Dieu nous garde de la sagesse de Thermes !*

THEROIGNE-DE-MÉRICOURT, femme honteusement célèbre dans la Révolution, par le scandale de ses opinions démagogiques et de sa conduite licencieuse, naquit dans le pays de Luxembourg vers 1760 : elle vint jeune à Paris, où elle se livra au libertinage. Au commencement de la Révolution, elle se lia avec plusieurs chefs populaires, qui tirèrent parti de son audace et de son éloquence naturelle. Théroigne se trouva dans la plupart des émeutes, notamment dans celle qui eut lieu à Versailles, les 5 et 6 octobre 1789; elle contribua beaucoup à corrompre le régiment de Flandre, en répandant de l'argent et en conduisant dans les rangs d'autres femmes sans pudeur, dont elle avait la direction. En 1790, elle fut envoyée avec Bouvet-Carrère dans le pays de Liège, afin d'y soulever le peuple; mais, arrêtée en janvier 1791 par les Autrichiens, elle fut conduite à Vienne, où on l'enferma dans une forteresse. Léopold II, sur le rapport que lui firent deux commissaires qui l'avaient interrogée, désira la voir, et l'entre tint pendant une heure; trompé par son repentir, il lui fit rendre la liberté à condition de ne plus reparaitre dans ses Etats. Elle revint à Paris en janvier 1792, et parut d'abord avoir changé d'opinion. Plusieurs femmes d'une conduite assez équivoque avaient aussi, à l'imitation des hommes, leurs clubs jacobiniques. C'est dans les tribunes de ces clubs, comme sur la terrasse des Tuileries, qu'on entendit Théroigne haranguer la multitude, pour l'amener aux principes de la constitution et au *modérantisme*; mais les jacobins, qui n'ignoraient pas les services qu'elle avait rendus aux orléanistes, voulurent en profiter à leur tour. Il ne leur fut pas

difficile de la gagner et de l'endoctriner à leur manière. Théroigne oublia bientôt ses sentiments de modération, et dès lors sa démagogie n'eut plus de bornes. Une pique à la main, et à la tête d'une troupe de femmes, elle parcourait les rues, et excitait le peuple à la révolte. Dans la funeste journée du 10 août 1793, elle se trouva parmi les factieux, et fit massacrer, dans la cour des Feuillants, Suleau et cinq autres personnes. Elle était en correspondance avec les principaux chefs des jacobins, et notamment avec Robespierre et Saint-Just. Cependant l'effervescence continuelle de son sang, causée par l'exaltation de ses idées, et par les différentes crises où elle se trouvait, la firent tomber en démence. On la conduisit dans une maison de folles au faubourg Saint-Martin, et de là à la Salpêtrière, où elle mourut en 1817. On trouva dans les papiers de Saint-Just une lettre d'elle, sous la date du 26 juillet 1794, dans laquelle on voit la folie d'une tête égarée.

THERPANDRE, poète et musicien grec de l'île de Lesbos, florissait vers l'an 650 avant J.-C. Il fut le premier qui remporta le prix de musique aux jeux *carniens*, institués à Lacédémone. Il sut aussi calmer une sédition dans cette ville, par ses chants mélodieux, accompagnés des sons de la cithare. Therpandre, pour étendre le jeu de la lyre, l'avait augmentée d'une corde; mais les éphores le condamnèrent à l'amende, à cause de cette innovation, et confiscèrent son instrument, persuadés que tout raffinement de luxe et de mollesse devrait être banni d'un Etat bien réglé, et que, de degré en degré, on en vient enfin à la frivolité et même à la corruption générale de la nation. (Voyez **TIMONIS**.)

THERSITE, le plus difforme de tous les Grecs qui allèrent au siège de Troie, osa dire des injures à Achille, et fut tué par ce héros d'un coup de poing. Son nom est devenu une antonomase, pour désigner un homme fort laid.

THÉSÉE était fils d'Egée, roi d'Athènes, et d'Æthra, fille de Pitthée. Il battit Créon roi de Thèbes, tua les brigands, ne fit qu'une seule ville des douze bourgs de Cécrops, et donna une meilleure forme au gouvernement des Athéniens.

THESPI, poète tragique grec, vers l'an 536 avant J.-C., introduisit dans la tragédie un acteur, qui récitait quelques discours entre deux chants du chœur. Cette nouveauté le fit regarder comme l'inventeur de la tragédie, genre de poë-

sie très-grossier et très-imparfait dans son origine. Thespis barbouillait de lie de vin le visage de ses acteurs, et les promenait de village en village sur un tombereau, d'où ils représentaient leurs pièces. C'est au moins ce qu'Horace nous en apprend dans son *Art poétique*.

THESSALUS, médecin de Néron, né à Tralles en Lydie, d'un cardeur de laine, se vantait d'avoir seul trouvé le véritable secret de la médecine, et traitait d'ignorants tous les médecins qui l'avaient dévancé, sans épargner même Hippocrate. Il écrivit contre les *Aphorismes* de cet auteur, un ouvrage qui est cité par Galien et par les anciens. Il mourut à Rome, où l'on voit son tombeau dans la voie Appienne, et sur lequel il avait fait graver ce titre : *Vainqueur des médecins*. La trempe de son esprit avait beaucoup d'analogie avec celle de Paracelse.

THEVENEAU (Charles), poète et mathématicien, né à Paris en 1759, fit ses études au collège Mazarin, et dès l'âge de 15 ans professa les mathématiques à l'école royale de la marine à Brest. Son goût pour la littérature le porta plus tard à se rendre à Paris, et il y mourut le 4 juillet 1821. On lui doit : *Leçons élémentaires de mathématiques*, par La Caille, augmentées par Marie, revues et corrigées, 1798, in-8; *Cours d'arithmétique à l'usage des écoles centrales et du commerce*, 1800, in-8; *Éléments d'algèbre*, par Clairault, 6^e édition, avec des notes et additions très-étendues, précédés d'un *Traité d'arithmétique*, 1801, 2 vol in-8; *Cours d'arithmétique à l'usage des gardes du pavillon de la marine, etc.*, par Berout, avec des *Tables de logarithmes*, 3^e édition, 1802; *Plan du poème de Charlemagne, suivi du premier chant en vers et d'un choix de poésies diverses*, 1804, in-8; *Ode sur la dernière campagne*, 1806, in-8; *Cours de mathématiques pures*, par La Caille, augmenté par Marie et éclairci par Théveneau, 1807, in-8, fig.; *l'Illusion*, poème précédé du *régne de la Terreur*, du *voyage du roi à Varennes*, d'*Hercule au mont Oëta*, suivi de la *construction des hôpitaux*, de la *Mort de Brunswick*, des *deux premiers chants de Charlemagne*, et d'autres *Poésies*, 1817, in-18, fig.; diverses *pièces fugitives*, dans l'*Almanach des muses*, et autres recueils. Il a travaillé au journal intitulé *l'Ami des Arts*, et au *Courrier des spectacles*.

THÉVENOT (Magloire), professeur, né à Dampierre le 22 février 1746, mort à Troyes le 19 février 1821. On a de lui : *Éléments des langues latine et française*,

1783, in-12; *Principes de la grammaire française*, 1801, in-12; *Questions sur les principes généraux de la langue française*, 5^e édition, 1810. On a encore de lui des *Lettres* et des *Dissertations*.

THÉVENOT (Melchisédech) naquit à Paris vers 1620, avec une passion extrême pour les voyages; et, dès sa jeunesse, il quitta sa patrie pour parcourir l'univers. Il ne vit néanmoins qu'une partie de l'Europe; mais l'étude des langues, et le soin qu'il prit de s'informer avec exactitude des mœurs et des coutumes des différents peuples, le rendirent peut-être plus habile dans la connaissance des pays étrangers, que s'il y eût voyagé lui-même. Une autre inclination de Thévenot était de ramasser de toutes parts les livres et les manuscrits les plus rares. La garde de la Bibliothèque du roi lui ayant été confiée, il l'augmenta d'un nombre considérable de volumes qui manquaient à ce riche trésor. Thévenot assista au conclave tenu après la mort d'Innocent X; il fut chargé de négocier avec la république de Gènes, en qualité d'envoyé du roi. Il remplit cet emploi avec succès. Une fièvre double-tierce, qu'il rendit continue par une diète opiniâtre, l'emporta en 1692, à 72 ans. On a de lui des *Voyages*, 1696, 3 vol. in-fol., dans lequel il a inséré la *Description d'un niveau* de son invention, qui est plus sûr et plus juste que les autres niveaux dont on s'était servi auparavant; *l'Art de nager*, 1696, in-12. Il faut joindre au recueil intéressant et curieux de ses *Voyages* un petit vol. in-8, imprimé à Paris, en 1681. C'est lui qu'il premier proposa les alvéoles des ruches, comme étant de la même grandeur dans tous les pays du monde, pour un étalon invariable de mesure (voyez le *Journal historique et littéraire*, 1^{er} janvier 1776, p. 25) : idée qui n'a point été suivie, soit que la supposition ne soit point rigoureusement vraie, soit que la petitesse de l'objet ait paru donner lieu à des inexactitudes; soit enfin que la variété des mesures, poids, monnaies et autres objets de cette nature, tienne, comme celle des langues, à la nature de l'homme et aux dispositions de la Providence. (Voyez LEBNITZ.)

THEVET (André), d'Angoulême, se fit cordelier, et voyagea en Italie, dans la Terre-Sainte, en Egypte, dans la Grèce et au Brésil. De retour en France en 1556, il obtint du Pape la permission de quitter le cloître pour prendre l'habit ecclésiastique. La reine Catherine de Médicis le fit son aumônier, et lui procura les titres d'historiographe de France et de cosmographe du roi. On a de lui :

une *Cosmographie*; une *Histoire des hommes illustres*, Paris, 1584, in-fol., et 1671, in-12, 8 vol., compilation maussade, pleine d'inepties et de mensonges; *Singularité de la France antarctique*, Paris, 1558, in-4, livre peu commun; plusieurs autres ouvrages peu estimés. L'auteur s'y montre trop crédule, et entasse beaucoup de choses sans choix et sans goût. Sa *Cosmographie* est pleine de fautes dont quelques-unes font suspecter sa bonne foi. « Deux ans après son retour de l'Amérique, dit La Martinière, voulant flatter Henri II il dressa une carte où il mit une ville nommée *Ville-Henri*. Il la mit encore dans sa *Cosmographie*, où il la nomme *Henri-Ville*. Cependant Léri, qui ne partit du Brésil qu'un an et demi après Thévet, assure qu'il n'y a jamais eu aucune forme de bâtiment, encore moins ni village ni ville dans l'endroit où Thévet place cette ville imaginaire. » Cet écrivain, peu judicieux et d'un naturel inquiet, mourut en 1590, à 88 ans.

THIARD, ou TIARD DE BISSY (Ponthus de), évêque de Châlons, naquit à Bissy dans le diocèse de Mâcon, en 1521, du lieutenant-général du Mâconnais. Les belles-lettres, les mathématiques, la philosophie et la théologie l'occupèrent tour à tour. Il fut nommé à l'évêché de Châlons par le roi Henri III, en 1578. On a de lui : des *Poésies françaises*, in-4, Paris, 1573; des *Homélies*; *Discours philosophiques*, in-4, et divers autres ouvrages en latin, in-4. Ronsard dit qu'il fut l'introduit des Sonnets en France; mais il ne fut pas celui de la bonne poésie. Ses vers, si applaudis autrefois, sont insupportables aujourd'hui; ils ont cependant le mérite de la délicatesse d'expressions et d'idées dans un siècle où la poésie, qui vit d'images, s'en permettait souvent de malhonnêtes. Ce prélat mourut en 1605, à 84 ans. Il conserva jusqu'à la fin de sa vie la vigueur de son corps et la force de son esprit.

THIARD DE BISSY (Henri de), de la même famille que le précédent, devint docteur de la maison et société de Sorbonne, puis évêque de Toul en 1687, ensuite de Meaux en 1704, cardinal en 1715, et enfin commandeur des Ordres du roi. On a de lui plusieurs ouvrages en faveur de la Constitution *Unigenitus*. Ce cardinal mourut en 1737, à 81 ans, avec une grande réputation de savoir et de piété. Les éloges et les regrets des catholiques honorèrent peut-être moins sa mémoire, suivant la réflexion de saint Jérôme, que la haine et les calomnies des sectaires. Son *Traité théologique sur*

la Constitution *Unigenitus*, en 2 vol. in-4, passe pour un des plus estimés et des plus complets sur cette matière. S'il est vrai, comme on l'a dit, que cet ouvrage soit du Père Germon, il n'en est pas moins certain que le cardinal n'en avait pas besoin, et que son adoption n'est qu'une approbation réfléchie. Le cardinal rend lui-même compte, dans la Préface, des mesures qu'il a prises pour constater le mérite du manuscrit qui avait été présenté. Ses *Instructions pastorales*, 3 vol. in-4, montrent un zèle vif pour l'unité de la foi et la soumission aux décrets de l'Eglise.

THIBAUT VI, comte de Champagne, de Brie, et roi de Navarre, né vers 1201, mort à Pampelune en 1253. Il était fils de Thibaut V et de Blanche, fille de Sanchele-Sage, roi de Navarre. Il monta sur le trône de Navarre après la mort de Sanchele-Fort, son oncle maternel, en 1234. Thibaut servit Louis VIII, son souverain, dans la guerre contre les albigeois; mais après quarante jours il se retira: c'était le terme voulu par les engagements, comme grand vassal. Il s'embarqua quelques années après pour la Terre-Sainte. De retour dans ses Etats, il cultiva les belles-lettres. Il aimait beaucoup la poésie, et répandit ses bienfaits sur ceux qui se distinguaient dans cet art. Il s'amusa même quelquefois avec succès à faire des chansons. L'évesque de la Ravalière a publié avec des observations les *Chansons* du comte de Champagne, faites en l'honneur de Blanche de Castille, mère de saint Louis, 1742, 2 vol. in-12.

THIBAUT (Antoine-Frédéric-Just), né le 4 janvier 1774 à Hameln dans le Hanovre, mort le 28 mars 1840, jurisconsulte savant, conseiller du grand-duc de Bade et chevalier de plusieurs Ordres, a publié, outre plusieurs ouvrages sur la jurisprudence, un *Ecrit sur la pureté de la musique*, souvent réimprimé, et que les musiciens attachés à nos églises devraient lire avec la plus grande attention.

THIÉBAUD (dom Benoît), bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, et profès de l'abbaye de Saint-Vincent de Besançon, où il avait prononcé ses vœux, le 11 juillet 1700, était un religieux instruit et laborieux. Il avait fait d'immenses recherches sur tout ce qui concerne l'Ordre de Saint-Benoît. Le résultat de ce travail fut un ouvrage important, intitulé : *Bibliothèque générale et particulière des auteurs de tous les Ordres et Congrégations dans lesquels on pratique la règle de Saint-Benoît, avec l'histoire de leur vie, le catalogue, la*

chronologie et les différentes éditions de leurs ouvrages, et à la fin l'état présent de l'Ordre de Saint-Benoît, où l'on trouve l'histoire de tous les Ordres, Congrégations et Monastères de l'un et de l'autre sexe qui les composent, 7 vol. in-4, restés manuscrits, et conservés jusqu'à la Révolution dans la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Vincent de Besançon. L'auteur employa 20 ans à composer cette collection. Quelques-uns l'ont mal à propos confondue avec la *Bibliothèque générale des écrivains de l'Ordre de Saint-Benoît*, Bouillon, 1777, 4 vol. in-4, et ont prétendu que dom Thiébaud en était l'auteur. Celle-ci est de dom JEAN-FRANÇOIS, religieux de la même Congrégation. (Voyez FRANÇOIS, dom JEAN et le *Dictionnaire des anonymes*, n° 502.) Dom Jean-François avait connaissance de l'ouvrage de son confrère; il assure, tome 3, page 127 du sien, « qu'il n'a point eu l'avantage de voir ces sept volumes (manuscrits), mais qu'il a eu celui d'avoir et de profiter d'un autre exemplaire de cet ouvrage, apparemment le premier brouillon, en 3 vol. in-4 d'histoire suivie, et en 1 vol. in-4 de supplément, qui appartenaient à la bibliothèque de Saint-Mathias de Trèves. » Dom Benoît Thiébaud mourut à Saint-Vincent de Besançon en 1766.

THIEBAUD DE BERNEAUD (Arçonne) naquit en 1777 à Sédan; quoique issu de parents nobles, il embrassa chaudement les principes révolutionnaires et s'engagea en 1792 à 15 ans pour combattre l'invasion étrangère. Quelque temps après, il avait le grade de capitaine et quitta le service à cause de nombreuses blessures. Après avoir rempli quelques fonctions administratives sous le Directoire, il fit un voyage scientifique dans l'Orient. En 1807, il refusa la croix de la Légion-d'Honneur que Napoléon lui avait accordée : une telle distinction, disait-il, était contraire à ses principes républicains. Cependant il accepta plus tard un emploi au ministère de l'intérieur et devint conservateur adjoint de la Bibliothèque-Mazarine. Il est mort en 1850, membre de plusieurs Sociétés savantes et secrétaire perpétuel de la Société linnéenne. Voici la liste de ses principaux ouvrages : *Traité du Père de famille*, in-12, Paris, 1799; *Voyage à l'île d'Elbe et autres îles de la mer Tyrrhénienne*, in-8, 1808; *Traité du genêt et de l'orme*, 2 vol. in-8, 1811; *Préjugés particuliers à l'agriculture*, in-8, 1812; *Traité de l'éducation des animaux domestiques*, 2 vol. in-12, 1823. Il était encore un des rédacteurs du *Cours prati-*

que d'agriculture, de la Bibliothèque des propriétaires ruraux; des *Annales des Voyages* et de la *Biographie universelle*.

THIEBAULT (Dieudonné), littérateur, naquit à la Roche près de Remiremont en 1733, fit ses études avec succès, et voyagea dans plusieurs parties de l'Europe. Il demeura près de vingt ans à Berlin, et, à son retour en France, il fut nommé proviseur du lycée de Versailles. Il connaissait à fond les langues allemande et italienne, et faisait d'assez jolis vers dans cette dernière langue. L'académie des Arcades de Rome le reçut dans son sein, et il fut aussi membre de celles de Berlin, Lyon, etc. Il est mort à Paris en 1807; on a de lui : *Les adieux du duc de Bourgogne et de Fénélon*, ou *Dialogue sur les gouvernements*, Paris, 1788, in-12. L'auteur y examine les différentes formes du gouvernement, croit que la France a besoin de plusieurs réformes, et voudrait qu'elle les dût à son roi, afin d'éviter les résultats d'une grande secousse politique; *Traité du style*, 1774, in-8, ou 1801, 2 vol. in-8; *Nouveau plan d'enseignement public*, Rouen, 1766; sur la *librairie et la liberté de la presse*, Paris, 1789, 2 vol. in-12; sur l'*enseignement des écoles centrales*, ibid., 1797; *Traité sur l'esprit public*, Strasbourg, 1797; *Souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin*, Paris, 1804, 5 vol. in-8. C'est un recueil très-curieux d'anecdotes sur les personnages les plus remarquables de la cour de Berlin, et qui contient des réflexions intéressantes sur des matières de politique, d'histoire et de littérature. On pourrait cependant reprocher à l'auteur quelques détails trop longs. Il a en outre fourni plusieurs articles et dissertations aux *Mémoires de l'académie de Berlin*, au *Journal d'instruction publique* par Borelli, etc.

THIEBAULT (Paul-Charles-François-Adrien-G. Dieudonné, baron), né à Berlin en 1769, fils du précédent, vint avec son père à Paris en 1784, et fit son cours de droit. En 1792, il s'enrôla et rejoignit l'armée de Dumouriez; quelques mois après, il fut fait lieutenant, et le général en chef l'attacha à sa personne. Après l'émigration de Dumouriez, il fut arrêté et mis en prison; mais il fut bientôt relâché et rejoignit l'armée. Il servit avec distinction en Allemagne, en Italie, en Prusse, en Portugal, se fit toujours remarquer par son intelligence et son courage, et obtint un avancement rapide. En 1808, il était lieutenant-général et avait un commandement en Espagne. Il fit relever et réparer le monument du Cid pendant son séjour à Burgos, et il

rétablit l'Université de Salamanque, laquelle, par reconnaissance, lui conféra le grade de docteur. Sous la Restauration, il fut nommé l'un des huit lieutenants-généraux d'Etat-Major. Il s'occupa toujours activement de son service, et consacrait à l'étude des lettres les loisirs que ses fonctions lui laissaient. Il est mort à Paris le 14 octobre 1846; il a travaillé à la rédaction des *Annales des faits et des sciences militaires*, de l'*Encyclopédie moderne*, et du *Spectateur militaire*. Il a en outre publié : *Manuel des adjudants-généraux et des adjoints employés dans les Etats-Majors divisionnaires*, 1799, in-8; *Journal des opérations du siège et du blocus de Gènes*, 1800, in-8; *Vues sur la réorganisation des quartiers-généraux et des Etats-Majors*, in-8, ouvrage dans lequel il provoqua une grande partie de l'organisation que le corps d'Etat-Major a reçue depuis; *Rapport général et historique sur l'Université de Salamanque*, traduit en espagnol, Salamanque, 1811, in-8; *Relation de l'expédition de Portugal*, en 1807 et 1808, Paris, 1818, in-8; *Influence d'une noblesse héréditaire et du droit de primogéniture sur la civilisation et la liberté, etc.*, ibid, 1825, in-8. On lui attribue la *Lettre d'un officier français à lord Wellington sur ses six dernières campagnes*.

THIÉBAULT (l'abbé), député aux Etats-Généraux en 1789, avait d'abord été professeur de théologie et ensuite supérieur du grand séminaire de Metz. Il était, en dernier lieu, curé d'une des paroisses de cette ville. A l'Assemblée constituante, il vota toujours avec le côté droit, refusa le serment à la constitution civile du clergé, et émigra en 1791; il est mort la même année à Elsenfeld sur le Rhin. On a de lui : *Homélies sur les Epîtres et sur les Evangiles*, 8 vol. in-12, réimprimées à Lyon en 4 v. in-8; *Doctrines chrétiennes en forme de prières*, 6 v. in-12, 1772.

THIERRI I^{er}, ou THÉODORIC; roi d'Austrasie, fils de Clovis I^{er}, roi de France, eut en partage, l'an 511, la ville de Metz, capitale du royaume d'Austrasie, l'Auvergne, le Rouergue et quelques autres provinces qu'il avait enlevées aux Visigoths, pendant la vie de Clovis, son père. En 515, une flotte de Danois ayant débarqué à l'embouchure de la Meuse, pénétra jusque dans ses terres. Théodebert, son fils, qu'il envoya contre eux, les vainquit et tua Clochilaic, roi de ces barbares. Il se liguait en 528 avec son frère Clotaire I^{er}, roi de Soissons, contre Hermenfrois, qu'ils dépouillèrent de ses Etats et qu'il fit précipiter du haut des murs de

Tolbiac, où ils l'avaient attiré sous la promesse de le bien traiter. Dans ces entrefaites, Childebart, son frère, roi de Paris, se jeta sur l'Auvergne. Thierry courut à sa défense, et obtint la paix, les armes à la main. Il mourut au bout de quelque temps, en 534, après un règne de 23 ans, âgé d'environ 51 ans. Thierry était brave à la tête des armées, et sage dans le conseil; mais il était dévoré par l'ambition, et se servait de tout pour la satisfaire. Il fut le premier qui donna aux Botens, peuple de Bavière, des lois qu'il avait fait dresser par d'habiles jurisconsultes. Theodebert son fils lui succéda.

THIERRI II, ou THÉODORE le Jeune, roi de Bourgogne et d'Austrasie, 2^e fils de Childebart II, naquit en 587. Il passa avec Théodebert II, son frère, les premières années de sa vie, sous la régence de la reine Brunehaut, leur aïeule. Théodebert lui ayant ôté le gouvernement du royaume, cette princesse irritée se retira à Orléans vers Thierry, à qui elle persuada de prendre les armes contre son frère, l'assurant qu'il n'était point le fils de Childebart, et qu'elle l'avait supposé à la place de son fils aîné qui était mort. Thierry suivit son conseil (voyez THÉODEBERT), et mourut peu après de la dysenterie, à Metz, l'an 613, lorsqu'il se préparait à faire la guerre à Clotaire, roi de Soissons. On trouve dans quelques Chroniques plusieurs faits touchant Thierry qui sont très-incertains, du moins quant aux principales circonstances : il est certain qu'on a mis sur le compte de Brunehaut plus d'une atrocité dont il n'est pas difficile de la justifier, quoiqu'il soit impossible de faire de cette princesse une apologie complète.

THIERRI I^{er}, roi de France, 3^e fils de Clovis II, et frère de Clotaire III et de Childéric II, monta sur le trône de Neustrie et de Bourgogne, par les soins d'Ebroïn, maire du palais, en 670. Mais peu de temps après, il fut rasé par ordre de Childéric, roi d'Austrasie, et renfermé dans l'abbaye de Saint-Denis. Après la mort de son adversaire, en 673, il reprit le sceptre, et se laissa gouverner par Ebroïn, qui sacrifia plusieurs têtes illustres à ses passions. Pepin, maître de l'Austrasie, lui déclara la guerre et le vainquit à Testri, en Vermandois, l'an 687. Ce prince, que le président Hénault nomme *Thierry III*, mourut en 691, à 39 ans. Il fut père de Clovis III et de Childebart III, rois de France.

THIERRI II ou IV, roi de France, surnommé de *Chelles*, parce qu'il avait été nourri dans ce monastère, était fils de

Dagobert III, roi de France. Il fut tiré de son cloître pour être placé sur le trône, par Charles Martel, en 720. Il n'eut de roi que le titre, et son ministre en exerça toute l'autorité. Thierry mourut en 737 à 25 ans. Après sa mort, il y eut un interrègne de 5 ans jusqu'en 742.

THIERRI DE NIEM, natif de Paderborn en Westphalie, secrétaire de plusieurs Papes, passa environ 30 ans à la cour de Rome. Il accompagna Jean XXIII au concile de Constance, et il mourut peu de temps après, vers l'an 1417, dans un âge avancé. On a de lui une *Histoire du schisme des Papes*, Nuremberg, 1592, in-fol. : cet ouvrage, divisé en 3 livres, s'étend depuis la mort de Grégoire XI jusqu'à l'élection d'Alexandre V; un autre livre qui renferme la *Vie* du pape Jean XXIII, à Fraucfort, 1620, in-4; le *Journal* de ce qui se passa au concile de Constance, jusqu'à la déposition de ce Pape; une *Invective* véhémement contre cet infortuné pontife, son bienfaiteur; un *Livre touchant les privilèges et les droits des empereurs aux investitures des évêques*, dans Schardii *syntagma de imperiali jurisdictione*, Strasbourg, 1609, in-fol. Thierry, homme austère et chagrin, fait un portrait hyperbolique de la cour de Rome et du clergé de son temps; il écrit d'un style dur et barbare, et ne sera guère lu par ceux qui ont plus de goût et de jugement que lui.

THIERS (Jean-Baptiste), savant bachelier de Sorbonne, naquit à Chartres, vers 1636, d'un cabaretier. Après avoir professé les humanités dans l'Université de Paris, il fut curé de Champrond, au diocèse de Chartres, où il eut avec l'archidiacre des démêlés dont l'issue ne lui fut pas favorable. Il se brouilla ensuite avec le chapitre de Chartres pour des raisons qui n'étaient pas plus solides. Il fut obligé de quitter ce diocèse, et il permuta sa cure avec celle de Vibraye au diocèse du Mans, où il mourut, âgé de 67 ans, en 1703. Cet écrivain avait une mémoire prodigieuse et une érudition très-variée; mais son caractère était bilieux, satirique et inquiet. Il avait beaucoup de goût pour le genre polémique, et il se plaisait à étudier et à traiter des matières singulières. Il a exprimé dans ses livres le suc d'une infinité d'autres; mais il ne choisit pas toujours les auteurs les plus autorisés, les plus solides et les plus exacts. Ses principaux ouvrages sont: un *Traité des superstitions*, en 4 vol. in-12, ouvrage d'une grande érudition, quelquefois peu exact et assez prolixe. L'auteur aurait pu se dispenser de ramasser toutes les pratiques superstitieuses

ses répandues dans les livres défendus, auxquelles personne ne songeait. En général, une longue et inutile énumération d'abus est toujours dangereuse pour des esprits faibles ou peu justes, qui ne distinguent pas la substance d'avec la rouille qui la ronge. Sa critique est souvent âpre et outrée, et condamne des choses qui pouvaient être envisagées sous un jour plus favorable. Il y a même des endroits qui donnent à penser sur le compte de l'auteur, par l'affection avec laquelle il accumule les sophismes et les sarcasmes des hérétiques, pour leur opposer ensuite les réponses les plus faibles. C'est ainsi qu'en parlant (tome 2, page 288) de la procession de la Fête-Dieu, il répète les horreurs que les sectaires ont dites contre cette prétendue idolâtrie, et se contente de répondre que la procession date de 300 ans, et que le concile de Trente l'a approuvée : comme si la présence réelle, et l'adoration qui en est une suite nécessaire, dépendaient de cette procession; *Traité de l'exposition du Saint-Sacrement de l'autel*, Paris, 1673, in-12, et 1679, 2 vol. in-12. L'auteur paraît condamner l'usage et la pratique actuelle de l'Eglise, et vouloir tout ramener aux anciens temps; sans considérer que les erreurs de Calvin et d'autres ennemis de la présence réelle ont raisonnablement porté l'Eglise à donner plus de pompe et de solennité, ainsi que des occasions plus fréquentes à l'adoration de ce divin mystère; *L'Avocat des pauvres*, qui fait voir les obligations qu'ont les bénéficiers de faire un bon usage des biens de l'Eglise, Paris, 1676, in-12; *Dissertations sur les porches des églises*, Orléans, 1679, in-12; *Traité de la clôture des religieuses*, Paris, 1681, in-12. Ce n'est qu'un recueil de décrets des conciles et des statuts synodaux sur cette matière. L'auteur, qui n'a presque fait que compiler, interdit aux médecins et aux évêques même l'entrée des maisons des filles; en général, le goût de l'exagération et du paradoxe semble avoir dirigé ses recherches; *Exercitatio adversus Joannem de Lamoignon*; *De retinenda in ecclesiasticis libris voce Paracletus* (voyez SAKREY); *De festorum dierum imminutione liber*; *Dissertation sur l'inscription du grand portail du couvent des Cordeliers de Reims*, conçue en ces termes : *Deo homini, et B. Francisco, utrique crucifixi*, 1670, in-12. La critique de l'auteur sur cette inscription singulière et très-condamnable, est judicieuse et pleine de bonne théologie; *Traité des jeux permis et défendus*, Paris, 1686, in-12; *Dissertations sur les principaux*

autels des églises, les judes des églises et la clôture du chœur des églises, Paris, 1688, in-12; *Histoire des perruques, où l'on fait voir leur origine, leur usage, leur forme, l'abus et l'irrégularité de celles des ecclésiastiques*, Paris, 1690, in-12, Avignon, 1710, in-12; *Apologie de M. l'abbé de La Trappe, contre les calomnies du P. de Sainte-Marthe*, Grenoble, 1694, in-12; *Traité de l'absolution de l'hérésie; Dissertation sur la sainte Larme de Vendôme*, Paris, 1699, in-12; *De la plus solide, de la plus nécessaire et la plus négligée des dévotions*, 1702, 2 vol. in-12; des *Observations sur le nouveau Bréviaire de Cluny*, 1704, 2 vol. in-12; *Critique du livre des Flagellants*, de l'abbé Boileau; elle eut peu de succès: c'est une réfutation faible et ennuyeuse, quoique fondée en raison pour le fond des choses, et dirigé contre un ouvrage qui prêtait à des critiques solides; un *Traité des cloches*, 1721, in-12; *Factum contre le chapitre de Chartres*, in-12; *La Sauce-Robert, ou Avis salutaire à messire Jean-Robert, grand-archidiacre*, 1^{re} partie, 1676, in-8; 2^e partie, 1678, in-8; *La Sauce-Robert justifiée*, à M. de Riantz, procureur du roi au Châtelet, ou Pièces employées pour la justification de la Sauce-Robert, 1679, in-8. Ces trois brochures, qui se relient en un seul vol., prouvent le goût de l'auteur pour la satire, et ce genre d'inconséquence qui caractérise presque toujours les hommes dominés par l'esprit de censure et de réforme. La collection complète des *OEuvres* de Jean-Baptiste Thiers forme 38 vol. in-8 ou in-12. Elle est maintenant peu estimée, quoique rare.

THIRIOT, ou THIRRIOT, né à Paris en 1696, fut clerc chez le même procureur que Voltaire, et se lia d'amitié avec lui. Il lui servait en quelque sorte de secrétaire. Voltaire fut ensuite constamment son protecteur; il l'aïda de sa bourse et lui céda plusieurs fois le produit de quelques-unes de ses productions littéraires. Thiriot mourut en 1772; ses papiers restèrent longtemps ignorés entre les mains de ses héritiers; ils renfermaient beaucoup d'opuscules de Voltaire; on les en a extraits en 1820 pour en former le volume in-8, intitulé: *Pièces inédites de Voltaire*.

THOLA, de la tribu d'Issachar, fut établi juge du peuple d'Israël l'an 1232 avant J.-C., et le gouverna pendant 28 ans. C'est sous ce juge qu'arriva l'histoire de Ruth.

THOMAS (saint), surnommé *Dydime*, qui veut dire *Jumeau*, apôtre, était de Galilée. Il fut appelé à l'apostolat la deuxi-

me année de la prédication de Jésus-Christ. Le Sauveur, après sa résurrection, s'étant fait voir à ses disciples, Thomas ne se trouva pas avec eux lorsqu'il vint, et ne voulut rien croire de cette apparition. Il ajouta « qu'il ne croirait point » que Jésus-Christ fût ressuscité, à « moins qu'il ne mît sa main dans l'ouverture de son côté, et ses doigts dans » les trous des clous. » Le Sauveur confondit son incrédulité en lui accordant ce qu'il demandait. Ce qui a fait dire à un Père, « que l'incrédulité de Thomas » avait été plus utile à l'Eglise, en » constatant la réalité de la résurrection » de Jésus-Christ, que la foi prompte et » facile des autres Apôtres. » Après l'ascension, les Apôtres s'étant dispersés pour prêcher l'Evangile par toute la terre, Thomas porta sa lumière dans les pays des Parthes, des Perses, des Mèdes, et même, suivant une ancienne tradition, jusque dans les Indes. On croit qu'il y souffrit le martyre, dans la ville de Calamine, d'où son corps fut transporté à Edesse, où il a été honoré pendant les premiers siècles de l'Eglise. D'autres prétendent que ce fut à Méliapour ou Saint-Thomé, autre ville des Indes, que ce saint fut mis à mort. Les Portugais soutiennent que son corps y ayant été trouvé dans les ruines d'une ancienne église qui lui était dédiée, on le transporta à Goa, où on l'honore encore aujourd'hui. Mais cette découverte est appuyée sur des preuves trop peu décisives pour mériter le suffrage d'une critique exacte.

THOMAS, archidiacre de Spalatro, né en 1200, illustra ce pays par ses mœurs et sa science, et mourut l'an 1268. On a de lui: *Historia Salonitarum pontificum atque Spalatensium*, publiée par Mathias Belius dans sa *Collection des historiens de Hongrie*, tome 3, 1748. Jean Lucius a beaucoup profité de l'ouvrage de Thomas, pour publier *Dalmatia illustrata*, Amsterdam, 1666, quoiqu'il la critique souvent avec aigreur: exemple d'ingratitude fidèlement imité par presque tous les écrivains modernes.

THOMAS D'AQUIN (saint) naquit en 1227 d'une famille illustre, à Aquin, petite ville de Campanie, au royaume de Naples. Landulphe, son père, l'avait envoyé dès l'âge de 5 ans au Mont-Cassin, et de là à Naples, où il étudia la grammaire et la philosophie. Thomas commençait à y faire paraître ses talents, quand il entra chez les Frères prêcheurs au couvent de Saint-Dominique de Naples, l'an 1243. Ses parents s'opposèrent à sa vocation; pour l'arracher à leur persé-

cution, ses supérieurs l'envoyèrent à Paris. Comme il était en chemin, et qu'il se reposait auprès d'une fontaine, ses frères l'enlevèrent et l'enfermèrent dans un château de leur père, où il fut captif pendant plus d'un an. On employa tout pour le rendre au monde. Une fille, pleine d'attraits et d'enjouement, fut introduite dans sa chambre; mais Thomas, insensible à ses caresses, la poursuivit avec un tison ardent. Enfin, quand on vit qu'il était inébranlable dans sa résolution, on souffrit qu'il se sauvât par la fenêtre de sa chambre. Son général, glorieux d'une telle conquête, l'amena avec lui à Paris, et le conduisit peu après à Cologne, pour faire ses études sous Albert-le-Grand, qui y enseignait avec un succès distingué. La profonde méditation du jeune dominicain le rendait fort taciturne; ses compagnons, le croyant stupide, l'appelaient le *Bœuf muet*; mais Albert, ayant bientôt reconnu sa grande capacité, leur dit: « Que les mugissements de ce bœuf retentiraient un jour dans tout l'univers. » L'an 1246, son maître fut nommé pour expliquer les Sentences à Paris, où il fut suivi du jeune Thomas, qui étudia dans l'Université de cette ville jusqu'en 1248. Albert, alors docteur en théologie, étant retourné à Cologne pour y enseigner cette science, son disciple l'y suivit, et enseigna en même temps la philosophie, l'Écriture-Sainte et les Sentences, et parut en tout digne de son maître. Les différends qui survinrent entre les séculiers dans l'Université retardèrent son doctorat. Il retourna en Italie, et se rendit à Anagni, auprès du Pape. Albert-le-Grand y était déjà depuis un an avec saint Bonaventure. Ils y travaillèrent tous les trois à défendre leur Ordre contre Guillaume de Saint-Amour, et à faire condamner son livre des *Périls des derniers temps*. Saint Thomas revint à Paris en 1253, y fut reçu docteur en 1257, et s'y distingua par ses leçons et ses prédications. Le pape Clément IV lui offrit l'archevêché de Naples; mais le saint docteur ne voulut point se charger d'un fardeau si pesant. Saint Louis, aussi sensible à son mérite que le Pontife romain, l'appela souvent à sa cour. Thomas y portait une extrême humilité et un esprit plus occupé de ses études que de toutes les grandeurs qui l'environnaient. Un jour qu'il avait la tête remplie des objections des nouveaux manichéens, il se trouva à la table du roi, l'esprit entièrement absorbé dans cet objet. Après un long silence, frappant de la main sur la table, il dit assez haut: *Voilà qui est décisif contre les mani-*

chéens. Le prieur des Frères prêcheurs, qui l'accompagnait, le fit souvenir du lieu où il était, et Thomas demanda pardon au roi de cette distraction; mais saint Louis en fut édifié, et voulut qu'un de ses secrétaires écrivit aussitôt l'argument qui se trouva être très-solide. Thomas fut toujours dans une considération auprès des pontifes romains. Le pape Grégoire X, devant tenir un concile à Lyon l'an 1274, l'y appela. Thomas s'étant fixé à Naples, où il avait été envoyé en 1272, après le chapitre général de l'Ordre, tenu à la Pentecôte, à Florence, l'Université de Paris écrivit à ce chapitre, demandant instantment qu'on lui envoyât le saint docteur; mais Charles, roi de Sicile, frère de saint Louis, l'emporta et obtint que Thomas vînt enseigner dans sa ville capitale, dont il avait refusé l'archevêché. Ce prince lui assigna une pension d'une once d'or par mois. Le docteur partit de Naples pour se rendre à Lyon, suivant l'ordre du Pape; mais il tomba malade dans la Campanie. Comme il ne se trouvait point, dans le voisinage, de couvent de Frères prêcheurs, il s'arrêta à Fosse-Neuve, abbaye célèbre de l'Ordre de Cîteaux, dans le diocèse de Terracine. Ce fut dans ce monastère qu'il rendit l'âme, le 7 mars 1274, âgé de 48 ans: vie bien courte, en comparaison de la multitude et de l'excellence de ses écrits. Jean XXII le mit au nombre des saints, en 1313. De tous les scolastiques des temps de barbarie, il est sans contredit le plus solide, le plus judicieux et le plus net. Les titres d'*Angé de l'école*, de *Docteur angélique* et d'*Aigle des théologiens*, qu'on lui donna, ne dûrent pas paraître outrés à ses contemporains. « Ses ouvrages, dit un critique judicieux, annoncent un génie vaste et profond, un jugement exquis, une clarté admirable et une précision unique. Soit qu'il établisse les vérités de la foi, soit qu'il réponde aux difficultés, on voit rarement qu'il puisse ajouter à ce qu'il a dit: ce qui, joint au temps où il four-nissait sa carrière, dans un champ à peine défriché, le fait considérer avec raison comme un esprit d'un ordre presque surhumain, et suscite extraordinairement pour éclairer l'école. » Il avait une si grande facilité, qu'il dictait, sur différentes matières, à trois écrivains, et quelquefois à quatre en même temps. Tous ses ouvrages ont été imprimés plusieurs fois, et entre autres en 1570, à Rome, 18 tomes en 17 vol.; mais il y en a quelques-uns qui ne sont pas du Saint, et on en a oublié d'autres qu'on trouve imprimés séparément. On

a deux autres éditions de ses *Oeuvres* : l'une en 12 vol. à Anvers, et l'autre dirigée par le Père Nicolaï, en 19 vol. On a imprimé, sous son nom, *Secreta alchymiae magnalia*, Cologne, 1579, in-4 : ouvrage qui n'est ni de lui ni digne de lui. On lui attribue aussi des *Commentaires* sur la *Génèse* et sur les Livres des *Machabées*, que saint Antonin assure n'être pas de lui. Parmi ceux qu'on ne lui conteste pas, sa *Somme* conserve encore aujourd'hui la grande réputation qu'elle eut d'abord, et qu'elle mérite en effet. Solide dans l'établissement des principes, exact dans les raisonnements, clair dans l'expression, il pourrait être le meilleur modèle des théologiens, si son style était plus mâle et plus pur, et surtout s'il eût dégagé une science simple par sa nature d'une multitude de recherches et de dissertations qui paraissent ou inutiles ou étrangères, et s'il eût tourné exclusivement vers les matières essentielles de la religion les ressources de son érudition et de son génie. Il faut convenir cependant qu'on s'élève aujourd'hui trop contre les questions purement scolastiques, et que des discussions peu importantes par leur objet direct peuvent avoir de bons effets sur les esprits, en les obligeant, pour appuyer leurs assertions quelconques, de savoir l'Écriture-Sainte, les Conciles et les Pères; en les exerçant dans les règles d'une bonne logique; en leur apprenant à dévoiler un sophisme, et à saisir avec certitude la justesse d'une conséquence. Depuis que les contestations scolastiques sont tombées, l'étude de l'antiquité ecclésiastique et de la théologie même dogmatique est négligée, l'art de raisonner s'affaiblit d'une manière visible, les ouvrages les plus vantés ne sont qu'un ensemble de paralogismes et de contradictions; avec le mérite du style et quelquefois de la science, ils n'ont pas celui d'un raisonnement juste. A cela ajoutons l'avantage d'occuper l'activité de l'esprit humain par des médiations innocentes, et de détourner ses regards inquiets des choses où ses erreurs ne peuvent être indifférentes. Quand les questions scolastiques existaient, les grandes vérités de la foi, de la morale, les maximes constitutives des gouvernements, de la société civile et ecclésiastique, étaient à l'abri de la contradiction; on ne disputait pas sur ces grands objets, on ne les contestait pas, parce que l'inquiétude naturelle de la raison se nourrissait des spéculations où le bonheur des hommes et les vérités éternelles n'étaient pas compromis : aujourd'hui elle porte partout des regards téméraires et

destructeurs; semblable, comme dit Bayle, à ces poudres corrosives qui, après avoir consumé les chairs baveuses d'une plaie, rongent la chair vive, carient les os, et percent jusqu'aux moelles. Quand la balleine, dans sa fureur ou dans la véhémence de ses ébats, menace de submerger quelque navire que la tempête emmène dans ses eaux, on amuse ce monstre des mers en lui jetant un tonneau vide : occupé de cette marotte, devenue pour lui un objet important, il laisse passer les navigateurs, et un spectacle innocent remplace l'aspect d'une mort inévitable. « Voilà, dit un homme d'esprit, une image réalisée parmi nous : le tonneau rempli d'air est notre vieille philosophie, et, si l'on veut, une bonne partie de la vieille théologie; le monstre menaçant est l'inquiète raison; le navire, le dépôt précieux des vérités salutaires. » (Voyez ANSELME, DUNS, HANGEST, SUARES.) Les *Opusculs* de saint Thomas, sur des questions de morale, montrent la justesse de son sens et sa prudence chrétienne. On le reconnaît encore dans ses *Commentaires* sur les *Psaumes*, sur les *Épîtres* de saint Paul aux Romains, aux Hébreux, et sur la 1^{re} aux Corinthiens; et dans sa *Châsse dorée* sur les Évangiles. Pour les *Commentaires* sur les autres *Épîtres* de saint Paul, sur Isaïe, Jérémie, saint Matthieu, saint Jean, ce ne sont que des extraits de ses leçons, faits par des écoliers. Ses *Sermons* ne sont aussi que des copies faites par ses auditeurs après l'avoir entendu. Son *Office du Saint-Sacrement* est un des plus beaux du Bréviaire romain. Les cantiques *Sacris solenniis*, *Verbum supernum*, *Pange, lingua*, et surtout le *Lauda, Sion*, unissent l'onction de la piété au langage de l'exacte théologie; le choix des mots est si propre, les expressions si heureuses, la cadence si sonore et si naturelle, qu'on les considère avec raison comme le fruit d'un homme choisi par la Providence pour célébrer avec dignité le plus auguste des mystères chrétiens. Santeuil disait qu'il donnerait volontiers tout ce qu'il avait fait de vers pour une seule strophe du *Verbum supernum*, savoir la suivante :

Se nascens dedit socium,
Convalescens in edulium,
Se moriens in pretium,
Se regnans dat in premium.

Voyez la *Vie* de ce saint par le Père Tournon, Paris, 1737, in-4.

THOMAS (Hubert), natif de Liège, s'appliqua avec succès au droit, devint conseiller intime de Louis, électeur palatin, puis secrétaire de Frédéric II, son successeur. Il gagna tellement la con-

fiance de ce prince, qu'il fut envoyé en qualité d'ambassadeur à la cour de Charles-Quint, de François I^{er}, de Henri VIII, et de presque tous les princes d'Italie. Ces emplois ne l'empêchèrent pas de donner au public plusieurs ouvrages, entre autres : *De l'origine des Tongrois et des Eburons*, Strasbourg, 1541, Anvers, 1650, et dans la *Collection* des écrivains d'Allemagne de Schardin; *Annales*, ou la *Vie de Frédéric II, électeur palatin*, Francfort, 1624, in-4; une *Description* des édifices de ce prince; des *Antiquités d'Heidelberg*, etc. Ces ouvrages sont bien écrits en latin : le style de l'auteur est assez pur, élégant et du plus grand intérêt; mais sa critique est peu sûre; il adopte des traditions populaires sans examen. Buffon ne s'en est pas assez défié, en rapportant sur sa parole l'histoire du prétendu port de Tongres, dans un temps où cette ville n'existait pas encore.

THOMAS DE VILLENEUVE (saint) prit le nom de *Villeneuve* du lieu de sa naissance, qui est un village ainsi nommé dans le diocèse de Tolède. Il fut élevé à Alcalá, où il devint professeur en théologie. On lui offrit une chaire à Salamance, mais il aimait mieux entrer dans l'Ordre de Saint-Augustin. Ses sermons, ses directions, ses leçons de théologie et ses vertus lui firent bientôt un nom célèbre. L'empereur Charles-Quint et Isabelle, son épouse, voulurent l'avoir pour leur prédicateur ordinaire. Ce prince le nomma à l'archevêché de Grenade, qu'il ne voulut point accepter; mais celui de Valence étant venu à vaquer, Charles-Quint le lui donna, et ses supérieurs le contraignirent de le recevoir. Thomas eut toutes les vertus épiscopales; mais il brilla surtout par sa charité envers les pauvres. Il leur fit distribuer, avant de mourir, tout ce qu'il avait, jusqu'au lit même sur lequel il était couché; car il le donna au geôlier des prisons épiscopales, le priant de le lui prêter pour le peu de temps qui lui restait à vivre. Il finit saintement sa carrière en 1555, à 67 ans. On a de lui un vol. de *Sermons*, et un *Commentaire* sur le *Cantique des cantiques*, publiés à Alcalá en 1581, et à Augsbourg, 1757, in-fol. (Voyez sa *Vie* par le Père Claude Maimbourg du même Ordre, Paris, 1666, in-12.)

THOMAS DE JÉSUS, ou DIDACE SANCHE D'AVILA, né à Baeça dans l'Andalousie, vers 1568, embrassa l'Ordre des carmes-déchaussés, à Valladolid en 1586, fut prieur, provincial de Castille, définiteur-général de la congrégation d'Espagne. C'est à lui que les carmes doivent l'établissement de leurs maisons

nommées *Ermitage*. Il voulut établir une congrégation dans son Ordre, uniquement destinée à la propagation de la foi chez les infidèles; mais il n'eut pas la satisfaction de réussir. En 1609, il vint aux Pays-Bas, y établit plusieurs couvents, et l'*Ermitage* de la forêt de Marlagne près de Namur. Il mourut en réputation de sainteté à Rome, le 26 mars 1626, définiteur-général de son Ordre. Nous avons de lui : *Stimulus missionum*, Rome, 1610, in-8; *Thesaurus sapientia divinae, in gentium omnium salute procurandæ, etc.* La meilleure édition est de 1684, in-4. C'est un abrégé de controverse contre les païens, les juifs, les mahométans, etc.; et une histoire des opinions et des rites des églises du Levant, séparées de celle de Rome; avec la réfutation de leurs erreurs. Urbain VIII et Benoît XIV faisaient grand cas de cet ouvrage savant et utile : plusieurs écrivains en ont profité. Richard Simon l'a critiqué avec trop d'aigreur; *Expositio in omnes serè regulas Ordinum religiosorum*, Anvers, 1617, in-fol.; plusieurs ouvrages ascétiques, tant en latin qu'en espagnol. On a recueilli une partie de ses *Œuvres* sous le titre de : *Opera omnia, homini religioso et apostolico utilissima*, Cologne, 1684, 3 vol. in-fol.

THOMAS (Edme) naquit à Dijon, le 9 février 1591, d'une honorable famille de robe. On ne sait rien de ses premières années, rien de ses études ni des motifs qui le déterminèrent à entrer dans les Ordres. Il est probable qu'il était prêtre depuis plusieurs années, lorsque, à l'âge de 38 ans, il fut pourvu du doyenné de la Chapelle-au-Riche, le premier et le meilleur bénéfice de Dijon, après celui de la Sainte-Chapelle. En 1638, il échangea cette dignité contre un canonat de l'église d'Autun. Ce fut en cette ville qu'il mourut le 28 octobre 1660; on l'inhumait dans la cathédrale, où l'on voyait encore son épitaphe, au dernier siècle. Pendant son canonat, Edme Thomas conçut le projet d'une *Histoire* de sa patrie adoptive. Il possédait une belle collection d'antiquités et de livres. En 1650, il détacha de son curieux Musée un petit ouvrage latin, sous ce titre : *De antiquis Bibraele, seu Augustodunæ Monumentis libellus, extractus à Museo venerabilis magistri Edmundi Thomas, cantoris, canonici et officialis ecclesie Augustodunensis*, Lugd., Barbier, 1650, 1 vol. in-8, avec 12 gravures. L'auteur de ce livre était, croit-on, Jacques Leauté, médecin d'Autun, mort vers l'an 1582. Après bien des années d'attente et de

solicitations, Thomas se décida à publier le résultat de ses recherches propres. Vers 1660, il parut à Autun une Introduction à l'Histoire de Thomas, et avec ce titre : *Dessein de l'Histoire de l'antique cité d'Autun*, Simonnot, in-4 de 8 pag. Cette même année, 1660, l'ouvrage fut mis sous presse à Lyon, sous le format in-folio. L'impression était à peine au tiers du manuscrit (104 pages), lorsque l'auteur vint à mourir. Les héritiers la firent immédiatement suspendre, et refusèrent de livrer le reste de la copie ; néanmoins, ils permirent de transcrire l'ouvrage, et c'est ainsi qu'il s'est conservé jusqu'à nos jours. En 1846, il fut publié par la Société Edienne, sous le titre d'*Histoire de l'antique cité d'Autun*, par Edme Thomas, official, grand-chantre et chanoine de la cathédrale de cette ville, illustrée et annotée, Autun, Dejussieu, 1846, in-4. Thomas est le premier qui ait justement mérité le titre d'*historien d'Autun* ; le premier, il a compris dans un plan vaste et méthodique tout ce qui se rattachait au passé de cette ville. Toutefois, ce n'est pas une critique irréprochable, si rare du temps de cet historien, qu'il faut chercher dans son livre ; ce n'est pas non plus un travail définitif et complet : c'est seulement une base précieuse pour grouper des observations et des découvertes postérieures.

THOMAS D'AQUIN DE SAINT-JOSEPH, carme, dit, avant son entrée en religion, *Christophe Pasturel*, né à Montferrand, près de Clermont, se distingua par sa science dans l'histoire sacrée et profane, et par la régularité de sa vie. Il fut élevé aux premières charges de son Ordre, et mourut à Clermont, le 6 novembre 1649. On a de lui : *De origine atque primordiis gentis Francorum, ab auctore incerto, sed qui Caroli Calvi aetate vivit, cum notis hist.*, Paris, 1644, in-4 ; *Vie de S. Calmin, duc d'Aquitaine*, Tulle, 1646, in-8. Jacques Le Long dit que ce n'est qu'une traduction de la même vie, écrite en latin par Bernard Guidon, évêque de Loudun ; *Vie de Marie-Anne de Saint-Barthélemi, carmélite* ; *Vie de la vénérable Marie Galiote*, Paris, 1633 ; plusieurs livres pour soutenir les prétentions de son Ordre, et beaucoup d'autres productions qui sont restées manuscrites.

THOMAS DU FOSSE (Pierre), né à Rouen en 1634 d'une famille noble, originaire de Blois, fut élevé à Port-Royal-des-Champs, où Le Maître de Sacy prit soin de lui former l'esprit et le style. Pomponne, ministre d'Etat, instruit de sa

capacité, le sollicita vainement de prendre part aux travaux de ses ambassades ; son amour pour la vie cachée l'empêcha de se rendre à ses instances. Il mourut dans le célibat en 1698, à 64 ans. On ne peut lui reprocher que son opposition aux décrets de l'Eglise, et son attachement à un parti qui l'a si longtemps troublée et qui la trouble encore. Ses principaux ouvrages sont : la *Vie de saint Thomas de Cantorbéry*, in-4 et in-12 ; celles de *Tertullien* et d'*Origène*, in-8 ; deux volumes in-4 des *Vies des Saints*. Il avait dessein d'en donner la suite ; mais il interrompit ce projet, pour continuer les *Explications de la Bible* de Sacy. Il est encore auteur des petites *Notes* de cette même Bible, des *Mémoires sur sa vie*, in-12, et d'autres ouvrages écrits avec autant de pureté et de noblesse que de préventions. Il rédigea les *Mémoires de Pontis*. (Voyez ce nom.)

THOMAS (Antoine-Jean-Baptiste), peintre distingué, né à Paris le 31 octobre 1794, mort le 15 janvier 1834, obtint au concours de 1816 le premier grand prix de peinture. Ses principales compositions sont : *Le Christ chassant les vendeurs du temple* ; *Achille de Harlai résistant aux menaces de Bussy-Leclerc* ; la *Journée des Barricades* ; la *Procession de saint Janvier à Naples*, tableau de genre d'un grand mérite ; *L'Ermite chantant un aïe dans un temps d'orage* ; *Un an à Rome et dans ses environs* : ce bel ouvrage compte soixante-douze planches lithographiées, avec un texte écrit par l'artiste.

THOMAS A KEMPIS. (Voyez KEMPIS.)

THOMASIIUS (Michel), qu'on nommait aussi *Tanaguettius*, né à Majorque, secrétaire et conseiller de Philippe II, roi d'Espagne, fut élevé à l'évêché de Lérida ; il joignait à la science du droit la connaissance de la philosophie. On lui est redevable de la correction du *Décret* de Gratien. Thomasius a laissé quelques autres ouvrages, tels que *Disputes ecclésiastiques*, Rome, 1555, in-4 ; et *Commentarius de ratione Conciliorum celebrantium*. Il vivait encore en 1566.

THOMASIIUS ou THOMASSEN (Jacques), d'une bonne famille de Leipsick, où il naquit en 1622, fut élevé avec soin, et y enseigna les belles-lettres et la philosophie. C'était un homme doux, tranquille, et incapable de troubler son repos et celui des autres par de vaines querelles. Il mourut dans sa patrie en 1684, à 62 ans. Ses principaux ouvrages sont : les *Origines de l'histoire philosophique et ecclésiastique* ; plusieurs *Dissertations*.

Hall, 1788 et années suivantes, 11 vol. in-8, dans l'une desquelles il traite du plagiat littéraire, et donne une liste de cent plagiaires. Ces ouvrages sont tous en latin, et renferment beaucoup de recherches.

THOMASIIUS (Christian), fils du précédent, né à Leipsick en 1655, prit le bonnet de docteur à Francfort-sur-l'Oder en 1676. Un journal allemand qu'il commença à publier en 1688, et dans lequel il semait plusieurs traits satiriques, lui fit beaucoup d'ennemis. On excita Mazius à l'accuser publiquement d'hérésie, et même du crime de lèse-majesté. Thomasius avait réfuté un traité de son dénonciateur, où celui-ci prétendait qu'il n'y avait que la religion luthérienne qui fût propre à maintenir la paix et la tranquillité de l'Etat; ce fut le principe de ses querelles avec Mazius. Il fut obligé de se retirer à Berlin, où le roi de Prusse se servit de lui pour fonder l'Université de Hall. La première chaire de droit lui fut accordée en 1710. Trois ans après, il fit soutenir des thèses, Anvers, 1713, in-4, dans lesquelles il avança que le concubinage n'a rien de contraire au droit divin, et qu'il est seulement un état moins parfait que celui du mariage. Cette assertion révoltante fit naître beaucoup d'écrits. Thomasius mourut en 1728, regardé comme un esprit bizarre et un homme inquiet. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin et en allemand. Les principaux sont : une *Introduction à la philosophie de la cour*; *l'Histoire de la sagesse et de la folie*; deux *Livres des défauts de la jurisprudence romaine*; les *Fondements du droit naturel et des gens*; *Histoire des disputes entre le sacerdoce et l'empire, jusqu'au 16^e siècle* : on conçoit aisément de quelle façon un protestant a traité cette matière.

THOMASSIN (Louis), né à Aix en Provence, l'an 1619, d'une famille ancienne et distinguée dans l'Eglise et dans la robe, fut reçu dans la congrégation de l'Oratoire dès sa 14^e année. Après y avoir enseigné les humanités et la philosophie, il fut fait professeur de théologie à Saumur. L'Ecriture, les Pères, les Conciles, faisaient la base générale de ses conclusions. Appelé à Paris en 1654, il y commença dans le séminaire de Saint-Magloire des conférences de théologie positive, selon la méthode qu'il avait suivie à Saumur, et les continua jusqu'en 1668. Ses succès dans cet emploi lui firent des amis illustres. M. de Péréfixe, archevêque de Paris, l'engagea à faire imprimer ses *Dissertations*

latines sur les Conciles, dont il n'y a eu que le premier vol. qui ait paru en 1667, in-4; et ses *Mémoires sur la grâce*, qui furent imprimés en 1668, en 3 vol. in-8. Il abandonne la doctrine de saint Augustin sur la grâce et la prédestination, pour suivre celle des Pères grecs, qui, s'éloignant également des erreurs condamnées, lui paraissait plus douce et plus encourageante. Ils reparurent en 1682, in-4, augmentés de deux *Mémoires*, sous les auspices de M. de Harlay, successeur de M. de Péréfixe. Il publia aussi trois tomes de *Dogmes théologiques*, en latin, le 1^{er} en 1680, le 2^e en 1684, le 3^e en 1689; et en français en plusieurs vol. in-8 : trois autres tomes en français de la *Discipline ecclésiastique* sur les bénéfices et les bénéficiers : le 1^{er} en 1678, le 2^e en 1679, le 3^e en 1681. Cet ouvrage, le plus estimé de ceux du Père Thomassin, fut réimprimé en 1726. C'est dans cette source que van Espen a puisé presque toute l'érudition qu'il a mise dans son *Jus ecclesiasticum*. Les novateurs ont quelquefois entrepris d'abuser de cet ouvrage, pour tout rappeler à l'ancienne discipline, et censurer les usages et l'état actuel de l'Eglise; Thomassin a prévenu cet abus, et sapé l'absurde prétention par une observation simple et péremptoire : *In usu et exercitio variatum est, non in potestate, quæ et in conciliis provincialibus suo modo, et in romanis pontificibus, pro eorum summo principatu, eadem semper intacta atque illibata viget: crumpit autem et exercetur non eodem semper modo; sed pro locorum, temporumque et rerum opportunitate, pro Ecclesiæ sive utilitate, sive necessitate; hæc certissima norma est conciliandæ antiquæ ecclesiæ disciplina, cum novæ.* (Voyez MORIN Jean, ZOSIME, FLEURI, etc.) Ce Traité a été abrégé par d'Héricourt. Il a donné ensuite divers *Traités* sur les sujets particuliers de la discipline de l'Eglise et de la morale chrétienne; de l'*Office divin*, in-8; des *Fêtes*, in-8; des *Jeûnes*, in-8; de la *Vérité et du Mensonge*, in-8; de l'*Aumône*, in-8; du *Négoce* et de l'*Usure*, in-8. Celui-ci ne fut imprimé qu'après sa mort, aussi bien que le *Traité dogmatique et historique des moyens dont on s'est servi dans tous les temps pour maintenir l'unité de l'Eglise*, 1703, 3 vol. in-4. Ce ne fut pas seulement sur ces matières que brillait le savoir du Père Thomassin : il possédait les belles-lettres, et il voulut enseigner aux autres l'usage qu'on en pouvait faire. Ainsi il donna au public des *Méthodes d'étudier et d'enseigner chrétiennement la philosophie*, in-8; les *Histoires profanes*, 2 vol. in-4; les *Poètes*, 3 vol. in-8, ou-

vrage où il y a de bonnes observations, noyées dans un amas d'inutilités et d'idées communes. Le pape Innocent XI témoigna quelque désir de se servir de son ouvrage de la *Discipline* pour le gouvernement de l'Eglise, et voulut même attirer l'auteur à Rome. L'archevêque de Paris en parla au roi, de la part du cardinal Casanate, bibliothécaire de Sa Sainteté ; mais la réponse fut qu'un tel sujet ne devait pas sortir du royaume. Thomassin témoigna au Saint-Père sa gratitude et son zèle, en traduisant en latin les 3 vol. in-fol., 1706, de la *Discipline*. Ce travail fatigant ne fut pas plus tôt fini, qu'il en reprit un autre non moins pénible. Comme il s'était appliqué à l'hébreu pendant 50 années, il crut devoir faire servir cette étude à prouver l'antiquité et la vérité de la religion. Il entreprit de faire voir que la langue hébraïque est la mère de toutes les autres, et qu'il fallait par conséquent chercher dans l'Ecriture, qui conserve ce qui nous en reste, l'histoire de la vraie religion, aussi bien que la première langue. Ce fut ce qui l'engagea à composer une *Méthode d'enseigner chrétiennement la grammaire ou les langues, par rapport à l'Ecriture-Sainte*, 2 vol. in-8. Elle fut suivie d'un *Glossaire universel hébraïque*, dont l'impression, qui se faisait au Louvre, ne fut achevée qu'après sa mort. Cet ouvrage vit le jour, in-fol., en 1697 (par les soins du Père Bordes, de l'Oratoire, et de Barat, membre de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres), et ne répondit pas à la réputation de l'auteur. Le Père Thomassin mourut la nuit de Noël en 1695, âgé de 76 ans. Ce savant avait la modestie d'un homme qui unit de grandes connaissances à de grandes vertus et à un esprit parfaitement détrompé de la vanité des louanges humaines. Son esprit était sage et son caractère modéré. Il parut pendant quelque temps épouser les intérêts de la secte jansénienne ; mais il ne tarda pas à en revenir et à s'attacher inviolablement à la mère de toutes les Eglises. Sa charité était si grande, qu'il donnait aux pauvres la moitié de la pension de mille livres que lui faisait le clergé. On ne peut lui refuser beaucoup d'érudition ; mais il la puise moins dans les sources, que dans les auteurs qui ont copié les originaux. Sa *Discipline ecclésiastique* offre beaucoup de fautes dans tous les endroits où il s'agit de citations d'auteurs grecs. Son style est un peu pesant ; il n'arrange pas toujours ses matériaux d'une manière agréable, et, en général, il est trop diffus. Il possédait mieux le

latin que le français. L'abbé Lenglet l'a jugé trop sévèrement.

THOMPSON (Charles), fécond graveur en bois, né à Londres en 1791, apprit les notions de son art sous Robert Branson, graveur distingué. Arrivé en France vers 1825, il vint la même année à Paris, où il était connu depuis 1817 par quelques gravures qu'il avait exposées au Musée royal. Il continua d'envoyer au salon jusqu'à l'époque de sa mort ; arrivée au mois de mai 1843, un grand nombre de *Vignettes* gravées d'après les dessins de Thurston, Desenne, Devéria, Monnier, etc. On lui doit l'importation et le perfectionnement de la gravure sur bois en France.

THOMPSON (Edouard), poète anglais fort licencieux, né à Hull dans le comté d'York, fut d'abord officier de marine, fit plusieurs campagnes et séjourna pendant un temps assez long dans les Indes orientales. Il quitta enfin le service avec une pension de retraite. Nous ne citerons pas même les titres de tous ses poèmes dont quelques-uns sont des termes malhonnêtes. On a en outre de lui : *La Belle Quakeresse*, comédie imitée d'une pièce de Shadwell ; *Le Soldat*, poème, 1764 ; *Lettre d'un Marin*, 2 vol. in-12, 1763.

THOMSON, et non THOMPSON (Jacques), célèbre poète anglais, naquit en 1700 à Ednam, en Ecosse, où son père était ministre. Il publia, en 1726, son poème sur l'*Hiver* qui le fit connaître des littérateurs, et rechercher des personnes du plus haut rang. Le lord Talbot, chancelier du royaume, voulut lui confier son fils. Il lui servit de guide dans ses voyages. Le poète parcourut, avec son élève, la plupart des cours et des villes principales de l'Europe. Lorsqu'il fut de retour dans sa patrie, le chancelier le nomma son secrétaire. La mort lui ayant enlevé ce protecteur, il fut réduit à vivre des productions de son génie. Il mourut en 1748, emportant dans le tombeau les regrets des citoyens et des gens de goût. Sa physionomie annonçait la gaité, et sa conversation l'inspirait. Bon ami, bon parent, excellent patriote, philosophe paisible, il ne prit aucune part aux querelles de ses confrères. La meilleure édition de ses ouvrages est celle de Londres, avec la *Vie* de l'auteur, en 1762, en 2 vol. in-4. Le produit en fut destiné à lui élever un mausolée dans l'abbaye de Westminster. On y trouve : *Les quatre Saisons*, poème aussi philosophique que pittoresque, traduit en français en 1759, in-8, par madame Bontemps, avec de très-belles estampes ; et en 1801, 1 vol. in-8, par M. Deleuze. C'est le tableau

de la nature dans les différents temps de l'année ; il est plein d'images riantes , quelquefois grandes et fortes , et de bonnes moralités : la dernière partie , qui est l'*Hiver* , finit par des vues consolantes sur l'immortalité ; le *Château de l'Indolence* , plein de bonne poésie et d'excellentes leçons de morale ; le poème de la *Liberté* , auquel il travailla pendant deux ans , et qu'il mettait au-dessus de ses autres productions ; des *Tragédies* , qui furent représentées avec beaucoup de succès , quoiqu'elles pèchent par le plan et souvent par la versification ; des *Odes* , au-dessous de celles de Rousseau , mais où l'on trouve néanmoins le génie de la lyre : son *Hymne au Créateur* a été traduite en français par l'abbé Yart ; *Panegyrique de Newton* , en vers.

THORE (Jean) , médecin et botaniste , né en 1762 à Montault dans l'Armagnac , d'un tisserand , fut , d'abord destiné à l'état ecclésiastique ; mais il y renonça pour aller étudier la médecine à Bordeaux , où il suivit avec un goût particulier les leçons de botanique de Latapie. Il fut reçu docteur en 1792 , et bientôt employé à l'armée des Pyrénées-Occidentales. La paix ayant été conclue en 1795 , il s'établit à Dax. Lorsque la guerre recommença en 1809 , il fut nommé médecin en chef de l'hôpital de cette ville , et il conserva cet emploi jusqu'à la suppression de cet établissement en 1815 ; il est mort le 27 avril 1823. On lui doit : un *Mémoire sur la constitution physique des environs de Dax* , lu à la Société d'histoire naturelle de Bordeaux , imprimé dans le tome 5 du *Recueil* de la Société de médecine de Paris , et dans le tome 3 du *Recueil* de Capelle et Villers ; *Essai d'une Chloris du département des Landes* , Dax et Paris 1802 , in-8 , où l'on trouve décrits pour la première fois beaucoup de végétaux qui jusque-là avaient échappé à tous les botanistes ; *Promenades sur les côtes du golfe de Gascogne* , 1810 , où l'on trouve d'excellents détails statistiques , des observations curieuses sur l'histoire naturelle ; des *Additions à sa Chloris* et des faits intéressants relatifs à la culture du pays ; *Coup-d'œil rapide sur les Landes du département de ce nom* ; et plusieurs *Mémoires* dans le *Bulletin polymathique du Muséum de Bordeaux*.

THORENTIER (Jacques) , docteur de Sorbonne , puis prêtre de l'Oratoire , mort en 1713 , avait eu le titre de grand-pénitencier de Paris , sous M. de Harlay ; mais il n'en avait jamais exercé les fonctions. La chaire et la direction l'occupèrent principalement , et il opéra de grands

fruits dans la capitale et en province. Il travailla avec beaucoup d'ardeur , mais inutilement , à ramener le Père Quesnel à la soumission due aux décisions de l'Eglise. On a de lui : les *Consolations contre les frayeurs de la mort* , in-12 ; une *Dissertation sur la pauvreté religieuse* , 1728 , in-8 ; l'*Usure expliquée et condamnée par les Ecritures saintes* , etc. Paris , 1673 , in-12 , sous le nom de *Du Tertre* , ouvrage assez bien raisonné ; des *Sermons* , in-8 , plus solides que brillants.

THORWALDSEN (Albert-Barthélemy de) , remarquable sculpteur , naquit le 9 novembre 1770 à Copenhague , et montra , dès le bas âge , un goût prononcé pour l'art dans lequel il devait s'illustrer. A l'âge de vingt-quatre ans , il remporta le grand prix de dessin , auquel est attachée une pension annuelle de 2000 francs environ , pendant les quatre ans que le lauréat doit passer à Rome. En arrivant dans cette ville , en l'année 1797 , il se lia avec le savant danois Zoëga , qui lui donna les plus utiles conseils. Cependant Thorwaldsen restait indécis entre la peinture et la sculpture , lorsqu'il fut décidé pour la statuaire ; par une visite au riche Musée du Vatican. Il fit alors le modèle de Jason revenant de la conquête de la Toison d'or , statue colossale , que le banquier hollandais Hope fit aussitôt exécuter en marbre. D'autres productions ne tardèrent pas de succéder à celle-là , et rendirent célèbre le nom de Thorwaldsen. On peut mentionner entre autres œuvres , un *Adonis* , un *Mars* colossal , une *Vénus* , un *Apollon* , un *Mercure* , les trois *Grâces* , les *Muses* , *Achille* , au moment où les envoyés d'Agamemnon enlèvent *Briséis* , etc. , travaux qui tous ont été exécutés plusieurs fois en marbre par l'auteur et gravés par des artistes. Thorwaldsen composa pour Naples une *Madone avec l'enfant Jésus* ; pour la cathédrale de Copenhague , les *douze Apôtres* ; l'allégorie du *Jour et de la Nuit* , pour le palais Quirinal ; le *Tombeau de Pie VII* , pour Saint-Pierre de Rome , où il est placé , à gauche , en entrant ; la statue équestre du prince Poniatowski ; le monument de *Guttenberg* , pour Mayence ; et enfin , une grande quantité de bas-reliefs. Les productions de cet artiste ne se font remarquer ni par la facilité ni par la hardiesse de l'exécution ; ce qui les distingue surtout , c'est une grande pureté de style , unie à un tel sentiment de convenance des lieux et du temps , que l'on oublie l'artiste pour ne penser qu'à son œuvre. Après un long séjour à Rome , Thor-

waldsen était retourné à Copenhague, où il fit une véritable entrée triomphale. Ce fut là qu'il mourut, le 24 mars 1844, frappé en plein théâtre d'une attaque d'apoplexie. Thorwaldsen légua à sa ville natale environ cinq millions de francs, pour la fondation d'un Musée qui porte son nom. (Voyez l'*Encyclopédie des Gens du monde*, à l'article de ce statuaire.)

THOU (Nicolas de), de l'illustre maison de Thou, originaire de Champagne, fut conseiller clerc au Parlement, archidiacre de l'église de Paris, abbé de Saint-Symphorien-de-Beauvais, puis évêque de Chartres. Il sacra le roi Henri IV en 1594, et fut distingué parmi les prélats de son temps par son savoir et par sa piété. Il prêcha avec zèle et avec fruit, et mourut en 1598, à 70 ans. On a de lui : *Traité de l'administration des Sacrements*; *Explication de la Messe et de ses cérémonies*; et d'autres ouvrages peu connus.

THOU (Jacques-Auguste de, 3^e fils de Christophe de Thou, premier président au Parlement de Paris, naquit dans cette ville en 1553, et voyagea de bonne heure en Italie, en Flandre et en Allemagne. Son père l'avait destiné à l'état ecclésiastique, et Nicolas de Thou, son oncle, évêque de Chartres, lui avait donné un canonicat dans son Eglise; mais après la mort de son frère il se maria, possédant divers emplois dans la robe, et devint président à mortier. En 1586, après la journée des Barricades, il sortit de Paris et se rendit à Chartres auprès de Henri III, qui l'envoya en Normandie et en Picardie, et ensuite en Allemagne. De Thou passa de là à Venise, où il recut la nouvelle de la mort de ce prince. Il se rendit aussitôt auprès de Henri IV, qui l'employa à plusieurs négociations, et lui donna en 1591 la charge de grand-maitre de la Bibliothèque du roi, après la mort de Jacques Amyot. Pendant la régence de la reine Marie de Médicis, il fut un des directeurs-généraux des finances. On le députa à la conférence de Loudun, et on l'employa dans d'autres affaires épineuses. Commis avec le cardinal Du Perron pour trouver les moyens de réformer l'Université de Paris, et pour travailler à la construction du Collège royal qui fut commencé par ses soins, il s'en acquitta avec zèle. Il mourut à Paris le 8 mai 1617, à 64 ans. Le président de Thou s'était nourri des meilleurs auteurs grecs et latins, et avait puisé dans ses lectures et dans ses voyages la connaissance raisonnée des mœurs, des coutumes, et de la géographie de tous les pays différents. Nous

avons de lui une *Histoire universelle*, en 138 livres (depuis 1545 jusqu'en 1609 en latin, dans laquelle il parle également bien de la politique, de la guerre et des lettres. Les intérêts de tous les peuples de l'Europe y sont développés avec beaucoup d'impartialité et d'intelligence. Il ne peint ni comme Tacite, ni comme Salluste; mais il écrit comme on doit écrire une histoire générale. Ses réflexions, sans être fines, sont nobles et judicieuses. Il entre souvent dans de trop grands détails; il fait des courses jusqu'aux extrémités du monde, au lieu de se renfermer dans son objet principal; mais la beauté de son style empêche presque qu'on ne s'aperçoive de ce défaut. On lui a encore reproché de latiniser d'une manière étrange les noms propres d'hommes, de villes, de pays: il a fallu ajouter à la fin de son *Histoire* un *Dictionnaire*, sous le titre de *Clavis historiarum Thuanæ*, où tous ces mots sont traduits en français. La liberté, ou, si l'on veut, la partialité avec laquelle il parle des Papes, du clergé, de la maison de Guise, et une certaine disposition à adoucir les fautes des huguenots, et à faire valoir les vertus et les talents de cette secte, firent soupçonner qu'il avait des sentiments peu orthodoxes; et l'on ne doit pas s'étonner que son *Histoire* ait été condamnée à Rome par un décret du 9 novembre 1606, et de nouveau le 10 mai 1757. Un auteur moderne, M. Paquet, le caractérise en ces termes: *Audax nimis; hostis Jesuitarum implacabilis; calumniator Guesiorum; protestantium censor, laudator, amicus; Sedi apostolicæ et synodi Tridentinæ totique rei catholici parum æquus*. Il ne faut nullement ajouter foi à ce que de Thou dit touchant les Pays-Bas. La plupart des faits qu'il en raconte ont été puisés dans des sources infectées, comme dans Van Metteren; quoique, dans d'autres endroits, il soit plus judicieux et plus équitable que la plupart des auteurs français qui ont parlé de l'histoire de ces provinces. Il écrivait souvent sur des Mémoires que les hérétiques de divers pays lui envoyaient. C'est pour cela, en partie, que Casaubon, Scaliger, Grotius, Heinsius, Saumaise, Le Clerc, Lavey, ont donné de si grands éloges à son *Histoire*, qu'ils proposent pour modèle d'un ouvrage où, selon eux, on ne voit nulle partialité; parce qu'elle est toute en faveur des sectes. Malheureusement cet exemple a été suivi par la plupart de ceux qui ont écrit l'histoire après lui, et c'est ce qui a beaucoup contribué à produire cette haine insensée de la religion, qui enfin est parvenue en France (1793) à

une profession ouverte de l'athéisme. Le Père Antoine Possevin a fait sur cette *Histoire* de savantes Notes critiques, qui, longtemps conservées en manuscrit dans la bibliothèque des Jésuites à Bologne, ont été imprimées par le Père Zaccaria dans son *Iter litterarium per Italiam*, Venise, 1762, in-4. La meilleure édition de l'*Histoire* de De Thou est celle de Londres, 1733, en 7 vol. in-8. C'est sur cette édition que l'abbé Des Fontaines, aidé de plusieurs savants, en donna une *Traduction française*, en 16 vol. in-4, Paris, 1749; et Hollande, 11 vol. in-4. Après une Préface judicieuse, on y trouve les *Mémoires* de la vie de l'historien, composés par lui-même. Ces *Mémoires* avaient déjà paru en français, à Rotterdam en 1731, in-4, avec une *Traduction* de la Préface qui est au-devant de sa grande *Histoire*. Cette version est un peu retouchée dans ce qui est en prose, et on y a ajouté ses poésies latines, rapportées en français dans les *Mémoires*. Ses vers latins sont pleins d'élegance et de génie. Il a fait un poème sur la loupbergerie : *De re accipitrida*, 1584, in-4; des *Poésies* diverses sur le chou, la violette, le lis, 1611, in-4; des *Poésies* chrétiennes, Paris, 1599, in-8, etc. Durand a écrit sa *Vie*, in-8. Rémond de Saint-Albine a publié un *Abrégé* de son *Histoire universelle*, en 10 vol. in-12.

THOU (François - Auguste de), fils aîné du précédent, né en 1607, fut nommé grand-maître de la bibliothèque du roi, et se fit aimer des savants par sa douceur et par son érudition. Le secret d'une conspiration contre le cardinal de Richelieu, que lui avait confié Henri d'Effiat, marquis de Cinq-Mars, fut la cause de sa mort. Il eut la tête tranchée à Lyon, en 1642, à 35 ans. Tout le monde pleura un homme qui périssait pour n'avoir pas voulu dénoncer son ami. On a dit que Richelieu avait été charmé de se venger sur lui de ce que le président de Thou, son père, avait dit dans son *Histoire*, d'un des grands-oncles du cardinal, en parlant de la conjuration d'Amboise, à l'année 1560 : *Antonius Plesiacus Richelius, vulgò dictus Monachus, quòd cum vitam professus fuisset, dein voto ejurato, omni licentia ac libidine genere contaminasset*. Mais un tel motif de vengeance est si absurde, qu'en ne peut l'attribuer à un être raisonnable, eût-il la férocity des cannibales. Pierre Dupuy a tâché de justifier son ami; mais, malgré tout ce que l'humanité compatissante peut alléguer en faveur de cet illustre malheureux, il faut convenir que sa condamnation est légitime et juste, selon

la législation criminelle de toutes les nations, et en particulier selon l'édit de Louis XI du 22 décembre 1477. Le Père du malheureux de Thou, qui rapporte dans son *Histoire* plusieurs exemples de condamnations pareilles, ne prévoyait pas que son fils en servirait aussi. Les *Mémoires* de Chouppes lui imputent autre chose qu'une simple réticence, mais sans preuve.

THOUIN (André), botaniste et professeur de culture au Jardin-du-Roi, né à Paris en 1747, fut encouragé dès ses premiers pas par Buffon et Bernard de Jussieu. Son père occupait, depuis près de 20 ans, la place de jardinier en chef du Jardin-du-Roi, lorsqu'il eut le malheur de le perdre; et quoiqu'il n'eût alors que 17 ans, Buffon, qui s'intéressait à lui, le fit nommer en sa place, et bientôt il tripla l'étendue de l'Ecole de botanique et augmenta ses richesses en végétaux exotiques. Il agrandit aussi les serres, et les remplit de plantes qu'il tira des diverses parties du globe; enfin il fut proclamé le restaurateur du Jardin, s'acquittant l'estime des hommes les plus distingués, et mérita d'être admis à l'Académie des Sciences. C'est lui qui dirigea pour cette société la partie rurale de l'Instruction que Louis XVI avait demandée à ce corps savant, afin de guider l'infortuné La Peyrouse dans son voyage autour du monde, et que le roi voulut remettre lui-même à ce célèbre navigateur. En 1791, Thouin fut élu membre du département de Paris, et en 1792 professeur d'économie rurale à l'Ecole normale. Il voyagea ensuite en Hollande et en Italie en qualité de commissaire du gouvernement, afin de reconnaître et recueillir dans ces pays les objets intéressants pour l'agriculture. En 1806, il obtint la création d'une école d'agriculture-pratique, et il en fut nommé professeur. Ce cours devint un des plus suivis du Muséum d'histoire naturelle. De toutes les parties de la France et même de l'étranger on venait entendre ses leçons. Il est mort le 27 octobre 1824. On a de lui : *Essai sur l'exposition et la division méthodique de l'économie rurale, sur la manière d'étudier cette science par principes, et sur les moyens de l'étendre et de la perfectionner*, 1805, in-4; *Mémoires sur l'aérologie et l'océrologie*, 1806, 3 vol. in-8; *Monographie des greffes, ou Description technique des diverses sortes de greffes employées pour la multiplication des végétaux*, Paris, 1821, in-4, avec 13 planches; un grand nombre de *Mémoires* dans la collection de l'Académie royale des sciences, de l'Institut, du Muséum d'histoire na-

turelle, de la *Société royale d'agriculture*; dont on trouve la liste dans l'*Eloge historique* de Thouin, composé par Thiébaud de Berneaud, lu à la Société linnéenne. Il a aussi coopéré au *Dictionnaire d'agriculture* de l'*Encyclopédie méthodique*, dont il a rédigé la partie du jardinage, et au nouveau *Cours complet d'agriculture*, rédigé sur le plan de celui de Rozier, Paris, 1809, 13 vol. in-8. Oscar Leclerc, son neveu, auquel il avait légué ses manuscrits, a publié son *Cours d'agriculture et de naturalisation des végétaux*, Paris, 1827, 3 vol. in-8, et atlas in-4 de 85 planches, précédé de l'*Eloge* de l'auteur par Cuvier, et d'une *Notice* sur lui par l'éditeur.

THOURET (Michel-Augustin), né en 1570, se fit recevoir médecin, et devint directeur de l'Ecole de médecine de Paris et membre du Conseil d'administration des hospices. Il fut nommé tribun en 1801, et passa au Corps législatif en 1807. Il mourut le 19 juin 1810. Ses principaux ouvrages sont : *Observations et recherches sur l'usage de l'aimant en médecine; Rapport sur les aimants; Recherches et doutes sur le magnétisme animal; Rapport sur les exhumations du cimetière et de l'église des Saints-Innocents; Considérations physiologiques et médicales sur l'opération de la symphysie.*

THOURET (Jacques-Guillaume), frère du précédent, célèbre avocat au Parlement de Rouen, né à Pont-l'Évêque en 1748, étudia à Paris, fut nommé en 1789 procureur syndic du Tiers-Etat à l'Assemblée provinciale, et y mérita la réputation d'un excellent publiciste par le compte qu'il rendit des opérations de cette assemblée, conjointement avec le procureur-syndic de la noblesse et du clergé d'Herbouville. Député par la ville de Rouen aux Etats-Généraux, il y obtint une grande influence. Ses propositions étaient écoutées avec le plus grand intérêt, et presque toutes ont été admises. Chargé de l'organisation du pouvoir judiciaire, il prononça sur cette importante matière neuf discours pleins de vues profondes et d'une grande justesse de raisonnement. Il est le seul membre de l'Assemblée constituante qui ait eu l'honneur d'être quatre fois son président. Il fit en cette qualité la clôture de ses séances. Des fonctions législatives il passa à celles de juge au tribunal de cassation. Il en était président, lorsqu'il fut arrêté en 1793 comme suspect, et condamné à mort par le tribunal révolutionnaire comme complice d'une conjuration, dans la prison du Luxembourg, où il avait été renfermé. On a de lui,

outre les discours qu'il prononça dans l'assemblée, une bonne analyse des écrits de Dubos et de Mably sur l'*Histoire de France*, qu'il rédigea dans sa prison pour l'instruction de son fils, publiée par Pierre Didot, sous le titre d'*Abrégé des révolutions de l'ancien gouvernement français.*

THOURET (Guillaume-François-Antoine) était fils du précédent; il fut nommé député du Calvados en 1831, et mourut en 1832. Depuis 15 ans, il s'occupait de recueillir les matériaux d'une *Encyclopédie* disposée par ordre alphabétique, dans laquelle il avait consigné pour chaque mot de la langue française tous les renseignements bibliographiques qui peuvent lui être appliqués. Cet ouvrage, en 30 volumes in-4, a été donné après la mort de Thourêt à la Bibliothèque de la ville de Paris.

THOUVENIN (Joseph), célèbre relieur, né vers 1791, mort en 1834, obtint en 1823 une médaille à l'exposition des produits de l'industrie. Il eut l'idée de faire laminier le carton, et renouvela l'usage des matrices en cuivre pour imprimer toute espèce de dessins sur le maroquin et sur la peau. On lui doit de nouveaux fers à dorer qui sont d'un très-bon emploi.

THOYNARD (Nicolas), né à Orléans, en 1629, d'une des meilleures familles de cette ville, s'appliqua dès sa première jeunesse à l'étude des langues et de l'histoire, et en particulier à la connaissance des médailles, dans laquelle il fit de très-grands progrès. Les savants le consultèrent comme leur oracle, et il satisfaisait à leurs questions avec autant de plaisir que de sagacité. Le cardinal Noris tira de lui quelques lumières pour son ouvrage des *Epoques syro-macédoniennes*. Thoynard ne se distingua pas moins par la douceur de ses mœurs que par l'étendue de ses connaissances. Il mourut à Paris en 1706, à 77 ans. Son principal ouvrage est une excellente *Concorde des quatre Evangélistes*, Paris, 1709, in-folio, grec et latin, avec de savantes notes sur la chronologie et sur l'histoire, ouvrage très-estimé. Il fit encore imprimer des notes sur la version du Nouveau-Testament de Richard Simon, un écrit sur la version du Nouveau-Testament du Père Bonhours, et sur celle de Mons. Thoynard était laïque.

THRASIMOND, ou TRASAMOND, roi des Vandales, en Afrique, était arien, et un des plus ardents persécuteurs des catholiques. Il se déchaîna surtout contre les ecclésiastiques; et, pour attirer les fidèles à sa croyance, il empêcha l'élection des évêques par des édités très-

rigoureux. Ce prince obtint le sceptre en 496, et mourut en 523.

THRASYLLE, célèbre astrologue, se trouva un jour sur le port de Rhodes avec Tibère qui avait été exilé dans cette île : il osa lui prédire qu'un vaisseau qui arrivait dans le moment lui apportait d'heureuses nouvelles. Il reçut effectivement des lettres d'Auguste et de Livie, qui le rappelaient à Rome. C'était une espèce d'horoscopiste, qui quelquefois devenait juste. Il vivait encore l'an 37 de J.-C.

THUCYDIDE, célèbre historien grec, fils d'Olorus, naquit à Athènes l'an 475 avant J.-C. Il comptait parmi ses ancêtres Miltiade. Après s'être formé dans les exercices militaires qui convenaient à un jeune homme de sa naissance, il eut de l'emploi dans les troupes, et fit quelques campagnes qui lui acquirent un nom. A l'âge de 47 ans, il fut chargé de conduire et d'établir à Thurinus une nouvelle colonie d'Athéniens. La guerre du Péloponèse, s'étant allumée peu de temps après dans la Grèce, y excita de grands mouvements et de grands troubles. Thucydide avait été commandé pour aller au secours d'Amphipolis, place forte des Athéniens sur les frontières de la Thrace; mais ayant été prévenu par Brasidas, général des Lacédémoniens, il fut condamné à l'exil. C'est alors qu'il composa son *Histoire de la guerre du Péloponèse*, entre les républiques d'Athènes et de Sparte. Il ne la conduisit que jusqu'à la 21^e année inclusivement. Les six années qui restaient furent suppléées par Théopompe et Xénophon. Démosthène faisait un si grand cas de cet ouvrage, qu'il le copia plusieurs fois. On prétend que Thucydide sentit naître ses talents pour l'histoire, en entendant lire celle d'Hérodote à Athènes, pendant la fête des Panathénées. On a souvent comparé ces deux historiens. Hérodote est plus doux, plus clair et plus abondant; Thucydide plus concis, plus serré, plus pressé d'arriver à son but. « Quand on va d'Hérodote à Thucydide, dit un critique, il semble qu'on quitte un paterne émaillé de fleurs ou un bocage délicieux, pour entrer dans un champ bien labouré, où partout l'agréable est sacrifié à l'utile. Hérodote vivait au milieu du luxe et des voluptés de la molle Ionie, dans une région favorisée du ciel; Thucydide habitait l'âpre territoire de l'Attique, au milieu d'un peuple simple, laborieux, économe : il était militaire, et ses mauvais succès n'avaient pas égayé son caractère naturellement sérieux et sombre; son style est dur, austère, souvent obscur : dans quel-

ques endroits, il était à peine intelligible pour Cicéron lui-même, à qui la langue grecque était aussi familière que la sienne; qu'on juge de ce qu'il doit être pour nous. » Quant à la vérité des faits, Thucydide, témoin oculaire, l'emporte infiniment sur Hérodote, qui adoptait les Mémoires qu'on lui fournissait sans les examiner, et des contes absurdes qui ne méritaient pas même d'examen. Mais les faits rapportés par Thucydide sont d'un faible intérêt; le sujet qu'il a traité est triste et mesquin : c'est un tissu de petites opérations militaires; on a continuellement sous les yeux le spectacle des petites peuplades de la Grèce, qui font le dégât sur les terres les unes des autres, qui se pillent et s'égorgent comme des hordes sauvages avec une férocité aveugle, pour de très-petits intérêts; et dans toutes ces querelles meurtrières, il n'y a pas un exploit vraiment grand et mémorable. Elles ne peuvent être importantes pour un philosophe, que parce qu'elles ont amené la décadence et la servitude de la Grèce; les harangues, qui sont très-longues et très-fréquentes, forment la partie de cet ouvrage la plus curieuse et la plus intéressante aujourd'hui, parce qu'elles renferment toute la politique de ce temps-là. Thucydide mourut à Athènes, où il avait été rappelé, l'an 411 avant J.-C. De toutes les éditions de son *Histoire*, les meilleures sont : celle d'Amsterdam, 1731, in-fol., en grec et en latin; celle d'Oxford, 1696, in-fol.; et de Glasgow, 1759, 8 vol. in-8. D'Ablandcourt en a donné une traduction en français assez fidèle, en 3 vol. in-12. Charles Lévesque en a publié une nouvelle traduction, Paris, 1795, 4 vol. in-8.

THUILERIES (Claude de MOULINET, abbé des), né en 1667 à Séez, d'une famille noble, alla achever à Paris ses humanités, qu'il avait commencées en province. A l'étude des mathématiques il joignit celle du grec et de l'hébreu; mais quelque temps après il renonça à ces divers genres de connaissances pour ne plus s'occuper que de l'histoire de France, dont les recherches ont rempli le cours de sa vie. Il mourut à Paris en 1728. Outre une quantité de *Mémoires* sur différents sujets, et une *Histoire du diocèse de Séez* en manuscrits, on a de lui : *Dissertation sur la mouvance de Bretagne par rapport à la Normandie*, Paris, 1711, in-12, à laquelle est jointe une autre *Dissertation*, touchant quelques points de l'histoire de Normandie; *Examen de la charge de connétable de la Normandie*; *Dissertation dans le Mercure de*

France et dans le *Journal de Trévoux*; les *Articles* du diocèse de Séez, dans le *Dictionnaire universel de la France*, 1726, etc.

THUILLIER (dom Vincent) naquit à Concy, au diocèse de Laon, en 1680. Il entra dans la congrégation de Saint-Maur en 1703, et s'y distingua de bonne heure par ses talents. Après avoir professé longtemps la philosophie et la théologie dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, il en devint sous-prieur. Il occupait cet emploi lorsqu'il mourut en 1736. Dom Thuillier écrivait assez bien en latin et en français; il possédait les langues et l'histoire. A une imagination vive, il joignait une vaste littérature. Ses principaux ouvrages sont : l'*Histoire* de Polybe, traduite du grec en français, avec un *Commentaire sur l'art militaire*, par le chevalier de Folard, en 6 vol. in-4 : elle est aussi élégante que fidèle; *Histoire de la nouvelle édition de saint Augustin*, donnée par les Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, 1736, in-4 : on lui a reproché des inexactitudes; *Lettre d'un ancien professeur de théologie de la congrégation de Saint-Maur, qui a révoqué son appel de la constitution Unigenitus*; *Seconde Lettre contre l'appel interjeté de la bulle Unigenitus*; 3^e édition augmentée, Paris, 1729, in-8. Dom Thuillier, d'abord opposé à cette bulle, devint un de ses plus zélés défenseurs; il se signala par plusieurs écrits en faveur de la soumission à l'Eglise, qui lui firent beaucoup d'ennemis dans sa congrégation. Les fanatiques du parti qu'il attaquait ont même voulu que sa mort fût marquée par des signes funestes. Le fanatique auteur du *Dictionnaire critique* dit, « que se sentant subitement oppressé de quelque besoin, il se mit sur le siège, et expira avec un grand mouvement d'entrailles. » On a dit la même chose d'Arius; mais l'un avait ravagé l'Eglise, et l'autre avait tâché de ramener les errants dans son sein.

THULDEN (Christian-Adolphe), né à Volckmarschen, dans le duché de Westphalie, enseigna la théologie à Cologne, et fut chanoine de Sainte-Marie. On a de lui une *Histoire de son temps*, depuis 1652, jusqu'en 1659, en latin, en 4 vol., Cologne, 1657-1663. C'est une continuation de celle de Surius (voyez ce nom). Il a aussi donné : une *Historia universalis ab anno 1618 ad annum 1671*, ibid., 2 vol. in-12; *Historia ab anno 1652, in præsens usque in tempus, quæ decem Germaniæ in S. R. imperio circuli, octoviri electores aliiq. principes cum singulorum religionibus amoenissimè describuntur*, Cologne, 1656, 2 vol. in-8; *Tracta-*

tus historico-politici ab anno 1618, ibid., 1679, 8 vol. in-12, et 5 vol. in-8.

THUROT (Jean-François) naquit en 1768 à Issoudun, dans le département de l'Indre. Après avoir fait de brillantes études dans son pays natal, il entra dans l'instruction publique, et obtint en 1811 la chaire de professeur-adjoint de philosophie à la Faculté des lettres de l'académie de Paris. En 1824, sa connaissance des langues anciennes, et particulièrement du grec, le fit nommer professeur de langues et de philosophie grecque au Collège royal de France. Il fut en outre admis à l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Thurot est mort le 17 juillet 1832, à la suite d'une attaque de choléra-morbus. Nous citerons de lui : *Hermès, ou Recherches philosophiques sur la Grammaire universelle*, traduit de l'anglais de Marris, avec des remarques et des additions; l'*Apologie de Socrate*, le texte grec d'après Platon et Xénophon, avec la traduction et un commentaire français; le texte grec des *Phéniciennes* d'Euripide, avec des scolies et un commentaire; une traduction de la *Morale* et de la *Politique* d'Aristote, avec des remarques. Thurot était à la fois un savant helléniste et un philosophe distingué.

THYRÉE (Hermann), jésuite allemand, né à Nuys, archevêché de Cologne, en 1582, vint faire ses études à Rome dans le collège Germanique, et fut admis dans la Compagnie de Jésus, par saint Ignace lui-même, le 16 mai 1596. Deux ans après, il partit pour Ingelstadt, où il enseigna la théologie pendant quelques années; après quoi, appelé à divers emplois, il fut successivement recteur du collège de Trèves, de celui de Mayence, et enfin provincial de la province Rhénane. Frappé d'apoplexie à Mayence, il y mourut le 26 octobre 1591. A une rare capacité il réunissait une grande simplicité de mœurs et toutes les vertus d'un religieux exemplaire. Il est auteur de divers ouvrages, tant latins qu'allemands. Les principaux sont : *De Confessione Augustanâ*, Dillingen, 1567; *Sex millia dubiorum et duo millia irregularitatum quibus Lutherant prædicantes implicati tenerentur*. L'auteur étant mort avant que ce dernier ouvrage fût imprimé, il est resté inédit.

THYRÉE (Pierre), frère puîné du précédent, jésuite comme lui, et né en 1546, dans la même ville, se distingua en qualité de professeur et de prédicateur. Il remplit avec autant de succès que de zèle ces deux emplois pendant 27 ans consécutifs à Trèves, Mayence et Wurzburg. Il mourut à Wurzburg.

fort respecté, le 3 décembre 1601. Ses nombreuses occupations et son assiduité au confessionnal ne l'avaient pas empêché de composer beaucoup d'ouvrages. Ategambe en compte vingt-deux ; parmi les principaux : *Loca infesta, hoc est, de infestis ob molestantes demoniorum et defunctorum hominum spiritus locis, liber unus. Accessit libellus, etc.*, Cologne, 1598, in-4 ; Lyon, 1599, in-8 ; *De obsessis à spiritibus demoniorum hominibus liber unus*, deux éditions ; *De apparitionibus spirituum, etc.*, Cologne, 1600, 1602 et 1605. Dom Calmet y a puisé pour composer ses *Dissertations sur les apparitions des anges, des démons, etc.* : Lenglet Dufresnoy en a aussi profité ; *Disputationes theologicæ variæ de apparitionibus spirituum*, 1582 ; *De Feste corporis Christi*, 1585 ; *De Potestate ecclesiasticâ*, 1586 ; *De Sanctorum invocatione*, 1596 ; *Apodixis præsumptæ necessitatis, utriusque speciei sacramentali communione* ; et plusieurs autres ouvrages.

THYSIUS (Antoine), né vers 1603, à Harderwyck (Meursius le dit natif d'Anvers, dans *Athena Batava*, pag. 332, édit. 1625), fut professeur en poésie et en éloquence à Leyde, et bibliothécaire de l'Université de cette ville : il mourut en 1670, suivant Paquot ; et en mars 1665, suivant J.-Fréd. Gronovius, qui annonçait sa mort à Nic. Heinsius. Il s'attacha avec succès à expliquer les anciens auteurs, et donna de bonnes éditions, dites *Variorum* : de *Valerius-Paterculus*, Leyde, 1668, in-8 ; de *Salluste*, Leyde, 1665, in-8 ; de *Valère-Maxime*, Leyde, in-8 ; *Seneca tragœdiæ*, 1659 ; *L. Cæli Lactantii opera*, 1652 ; *Historia navalis*, qui est une histoire de tous les combats qu'il y a eu sur mer entre les Hollandais et les Espagnols, 1657, in-4, belle édition ; *Compendium Historiæ Batavicæ*, 1645 ; *Exercitationes miscellanæ*, 1639, in-12, qui sont des dissertations sur des sujets de l'Écriture-Sainte et de la Mythologie ; *Gulielmi Postelli de Republica seu magistratibus Atheniensium*, Leyde, 1645, in-16. Thysius y a ajouté deux pièces : la première représente le gouvernement d'Athènes depuis la naissance de cette république jusqu'à sa fin ; la seconde est un recueil de différentes lois attiques recueillies de divers passages des anciens, et mises en parallèle avec les lois romaines qui ont le même objet. Ces deux pièces ont reparu dans les *Antiquités grecques* de Gronovius, tome 5 ; une édition de *l'Histoire d'Angleterre*, de Polydore-Virgile ; d'*Aulu-Gelle*, Leyde, 1661, 2 vol. in-8. Il fut aidé dans ce dernier travail par Oiselius.

Frédéric et Jacques Gronovius donnèrent une édition d'*Aulu-Gelle*, en 1706, in-4, dans laquelle ils insérèrent les notes et les commentaires rassemblés en celle de Thysius. Le *Salluste* de cet auteur a aussi été réimprimé à Leyde, en 1677 ; et cette édition, quoique conforme en tout à celle de 1665, est préférée par les connaisseurs, à cause de la beauté de l'impression.

TIBÈRE (Claudius-Tiberius-Nero), empereur romain, descendait en ligne directe d'Appius Claudius, censeur à Rome. Son père était Tibère Néron, et sa mère, la fameuse Livie qu'Auguste épousa, lorsqu'elle était enceinte de lui. Ce fut par les intrigues de cette femme artificieuse qu'Auguste l'adopta. Ce prince crut se l'attacher en l'obligeant de répudier Vipsania, pour épouser Julie sa fille, veuve d'Agrippa ; mais ce lien fut très-faible. Tibère avait des talents pour la guerre ; Auguste se servit de lui avec avantage. Il l'envoya dans la Pannonie, dans la Dalmatie et dans la Germanie, qui menaçaient de se révolter et qu'il réduisit. Après la mort d'Auguste, qui l'avait nommé son successeur à l'empire, il prit en main les rênes de l'État ; mais ce rusé politique n'accepta le souverain pouvoir qu'après s'être beaucoup fait solliciter. Ce fut l'an 14 de J.-C. On se repentit bientôt de le lui avoir accordé. Son caractère vindicatif et cruel se développa, dès qu'il eut la puissance en main. Auguste avait fait des legs au peuple, que Tibère ne se pressait pas d'acquitter. Un particulier, voyant passer un convoi sur la place publique, s'approcha du mort et lui dit : « Souvenez-vous, quand vous serez aux Champs-Élysées, de dire à Auguste que nous n'avons encore rien touché des legs qu'il nous a faits. » Tibère, informé de cette raillerie, fait tuer le railleur en lui adressant ces paroles : *Va lui apprendre toi-même qu'ils sont acquittés.* Il donna de nouvelles preuves de sa cruauté à l'égard d'Archélaüs, roi de Cappadoce. Ce prince ne lui avait rendu aucun devoir pendant qu'il était en exil à Rhodes, sous le règne d'Auguste. Tibère l'invita à venir à Rome, et employa les plus flatteuses promesses pour l'y attirer. A peine est-il arrivé, qu'on lui intenta deux frivoles accusations, et qu'on le jette dans une obscure prison, où il meurt accablé de chagrin et de misère. Ces barbaries ne furent que le prélude de plus grands forfaits. Il fit mourir Julie sa femme, Germanicus, Agrippa, Drusus, Néron. Ses parents, ses amis, ses favoris, furent les victimes de sa ja-

louse méfiance. Il eut honte à la fin de rester à Rome, où tout lui retraçait ses crimes, où chaque famille lui reprochait la mort de son chef, où chaque ordre pleurait le meurtre de ses plus illustres membres. Il se retira dans l'île de Caprée, l'an 27, et s'y livra aux plus infâmes débauches. Il avait une troupe de jeunes garçons qu'il faisait servir à ses honteux plaisirs. Il inventa même des espèces nouvelles de luxure et des noms pour les exprimer; tandis que d'infâmes domestiques étaient chargés du soin de lui chercher de tous côtés des objets nouveaux, et d'enlever les enfants jusque dans les bras de leurs pères. Pendant le cours d'une vie infâme, il ne pensa ni aux armées, ni aux provinces, ni aux ravages que les ennemis pouvaient faire sur les frontières. Il laissa les Daces et les Sarmates s'emparer de la Mœsie, et les Germains désoler les Gaules. Il se vit impunément insulter par Artaban, roi des Parthes, qui, après avoir fait des incursions dans l'Arménie, lui reprocha par des lettres injurieuses ses parricides, ses meurtres et sa lâche oisiveté, en l'exhortant à expier par une mort volontaire la haine de ses sujets. La vingt-troisième année de son règne, il nomma pour son successeur Caius Caligula. Il fut déterminé à ce choix par les vices qu'il avait remarqués en lui, et qu'il jugeait capables de faire oublier les siens. Il avait coutume de dire « qu'il élève en la personne de ce jeune prince un serpent pour le peuple romain, et un phaéton pour le reste du monde. » Assertion dont l'événement ne vérifia que la première partie. Ce prince détestable mourut à Mizène dans la Campanie, le 16 mars, l'an 37 de J.-C., âgé de 78 ans, après en avoir régné 23. On accusa Caligula de l'avoir étouffé. Tibère avait du génie; Suétone dit qu'il parlait bien le grec et le latin, et qu'il avait fait des vers lyriques sur la mort de Lucius-César, petit-fils d'Auguste. L'on a toujours remarqué que les princes dont le cœur était dépravé et l'esprit égaré devenaient plus dangereux et plus cruels par la culture des lettres. Cependant, avant que la satiété et le caprice du pouvoir l'eussent tout à fait gâté, il souffrait la contradiction, et on cite de lui plus d'un trait de modération et de justice. Mais quel est le tyran qui n'ait laissé échapper quelque trait louable? Quoique cruel à Rome, il ménagea cependant quelquefois ses autres sujets : comme si la Providence avait voulu appesantir particulièrement et exclusivement sur les Romains, devenus un peuple abominable,

le poids d'un despotisme atroce et sanguinaire. (Voyez CALIGULA.) Il répondit aux gouverneurs des provinces, qui lui écrivirent qu'il fallait les surcharger d'impositions : *Qu'un bon maître devait tondre et non pas écorcher son troupeau.* C'est à ce prince que Pilate écrivit tout ce qui s'était passé à l'égard de Jésus-Christ. Tibère, persuadé de sa divinité, proposa au sénat de le recevoir au nombre des dieux; mais le sénat le refusa, et Dieu ne permit pas que son Fils fût confondu avec les fantômes dont les hommes s'étaient fait des dieux. L'empereur demeura ferme dans son opinion, et menaça de mort, au rapport de saint Chrysostôme, ceux qui accuseraient les sectateurs de Jésus-Christ. Nouvelle preuve de ce que dit milord Jennyns dans son judicieux et profond *Examen du Christianisme*, « que les hommes débauchés » et grossièrement corrompus, sont « moins éloignés du royaume de Dieu, » que les philosophes superbes et ergoteurs. » (Voyez MARC-AURÈLE.)

TIBÈRE - CONSTANTIN, empereur d'Orient, naquit dans la Thrace, où il fut d'abord maître d'écriture. S'étant fait soldat, il se distingua par son esprit et sa valeur, et s'éleva par son mérite aux premières charges de l'empire. Justin-le-Jeune, dont il était capitaine des gardes, le choisit pour son collègue, et le créa César en 574. Il donna par ses qualités extérieures de l'éclat au trône et aux ornements impériaux. Sa taille était majestueuse, et son visage régulier. Devenu seul maître de l'empire, par la mort de Justin en 578, il défit, par ses généraux, Hormisdas, fils de Chosroès. L'impératrice Sophie, veuve du dernier empereur, n'ayant pas pu partager le lit et le trône du nouveau, forma une conjuration contre lui. Tibère en fut instruit, et pour toute punition, il priva les complices de leurs biens et de leurs dignités. Ce prince mourut en 582. Les pleurs que les peuples versèrent sur son tombeau sont des trophées plus glorieux à sa mémoire que l'éloquence des plus habiles écrivains. L'empereur Maurice, son gendre, lui succéda.

TIBÈRE, fameux imposteur, prit ce nom en 726, et voulut faire croire qu'il était de la famille des empereurs, pour pouvoir monter sur le trône. Il avait déjà séduit quelques peuples de la Toscane qui l'avaient proclamé Auguste, lorsque l'exarque de Ravenne assiégea ce fourbe dans son château où il s'était retiré, et lui fit trancher la tête, qu'il envoya à Léon l'Isaurien.

TIBÈRE-ABSIMARE. (Voyez ABSIMARE.)

TIBERGE (Louis), abbé d'Andres, directeur du séminaire des missions étrangères à Paris, mourut dans cette ville en 1730. Il se signala avec Brisacier, supérieur du même séminaire, lors des différends sur l'affaire de la Chine, entre les jésuites et quelques autres missionnaires. Ses ouvrages sont : une *Retraite spirituelle*, en 2 vol. in-12 ; une *Retraite pour les ecclésiastiques*, en 2 vol. in-12 ; *Retraite et méditations à l'usage des religieuses et des personnes qui vivent en communauté*, in-12. Ces ouvrages, écrits avec une simplicité noble, sont lus dans plusieurs séminaires.

TIBULLE (Aulus Albius Tibullus), chevalier romain, naquit à Rome l'an 43 avant J.-C. à Horace, à Ovide, à Macer, furent liés avec lui. Il suivit Messala Corvinus dans la guerre de l'île de Corcyre ; mais il quitta bientôt le métier des armes, et retourna à Rome, pour y vivre dans la mollesse et dans les plaisirs. Sa mort arriva peu de temps après celle de Virgile, l'an 17 de J.-C. Les grands biens de sa famille lui furent enlevés par les soldats d'Auguste, et ne lui furent point restitués, parce qu'il négligea de faire sa cour à cet empereur, qui voulait être encensé. Son premier ouvrage fut pour célébrer son généreux protecteur Messala ; il consacra ensuite sa lyre aux amours. Il eut pour première inclination une affranchie ; Horace devint son rival : ce qui donna lieu à une dispute assez humiliante entre ces deux hommes célèbres. Tibulle a composé quatre livres d'*Élégies*, aussi estimées par l'élégance et la pureté du style, que condamnables par les peintures et les expressions voluptueuses. On y trouve cependant des hommages non suspects rendus à la vertu, même à celle que le poète a le moins respectée, la pureté du cœur : comme on le voit dans ces vers de la première *Élégie* du second livre, où il exprime l'incompatibilité des fonctions saintes avec les plaisirs sensuels :

Vae quoque ahesse procul jubeo, discedite ab aris
Quos talis hesternâ gaudia nocte Venus.
Casta placent superis, purâ eum mente venio,
Et puris manibus sumite fontis aquam.

Passage qui suffirait pour justifier par l'aveu des païens le célibat ecclésiastique. Ovide, son ami, a fait sur sa mort une belle *Élégie*. Guys a publié en 1783 une traduction de Tibulle, dans le 7^e volume de son *Voyage littéraire de la Grèce*; mais il a sagement supprimé ce qui ne pouvait être offert à des regards chastes, et déguisé avec art ce qui tenait d'une manière trop révoltante aux désordres du siècle où ce poète écrivait.

TICHO-BRAHÉ, TYGE, ou TYCHO-

BRAHÉ, fils d'Othon Brahé, seigneur de Knud-Strup en Danemark, d'une illustre maison originaire de Suède, naquit le 13 décembre 1546. Une inclination extraordinaire pour les mathématiques, qui parut en lui dès l'enfance, annonça ce qu'il serait. A 14 ans, ayant vu une éclipse de soleil arriver au même moment que les astronomes l'avaient prédite, il regarda aussitôt l'astronomie comme une science divine et s'y consacra tout entier. On l'envoya à Leipsick pour y étudier en droit ; mais il employa, à l'insu de ses maîtres, une partie de son temps à faire des observations astronomiques. De retour en Danemark, il se maria à une paysanne de Knud-Strup. Cette mésalliance lui attira l'indignation de sa famille ; avec laquelle néanmoins le roi de Danemark la réconcilia. Après divers voyages en Italie et en Allemagne, où l'empereur et plusieurs autres princes voulurent l'arrêter par des emplois considérables, il obtint de Frédéric II, roi de Danemark, l'île de Hween, avec une grosse pension. Il y bâtit à grands frais le château d'Uranienbourg, c'est-à-dire palais d'Uranie, et la tour merveilleuse de Stellebourg ; il y passa plus de 20 ans à faire des observations et à fabriquer les instruments qui lui étaient nécessaires, en particulier un globe céleste de six pieds de diamètre, le plus grand et le plus beau qui fût alors. Christiern IV, roi de Danemark, et Jacques VI, roi d'Ecosse, l'honorèrent de leurs visites. C'est dans cette retraite qu'il inventa le système du monde qui porte son nom, où les cieux cristallins, les épicycles, et autres inconvénients de celui de Ptolémée, sont retranchés. Les trois planètes supérieures ont le soleil pour centre ; et, s'écartant de leur orbite pour le suivre, en quelque sorte, par une espèce d'attraction, dans sa course annuelle autour de la terre, elles produisent le phénomène des rétrogradations. Ce système est rejeté aujourd'hui par les philosophes, parce que celui de Copernic paraît plus simple et d'une ordonnance plus naturelle, quoiqu'il ne soit pas démontré, comme on le dit communément. (Voyez COPERNIC.) Il faut même convenir que la grande objection que formait Ticho contre le mouvement de la terre, savoir, l'exotique et révoltante grandeur des étoiles fixes, devenues égales ou même beaucoup supérieures à l'orbe annuel de la terre, subsiste toujours ; de manière que l'extrême vitesse des globes célestes, regardée comme le tombeau du système de Ticho, est tout au moins compensée sur l'absurdité de leur masse dans celui de Co-

pernic. Autrefois les coperniciens convenaient franchement de cette vérité. Ticho cite particulièrement l'aveu du célèbre Rothmann (*Lettres astronomiques*, tom. 1, p. 192) : *Memini inter alia mihi dixisse, et Copernicam hypothesin in rei veritate constaret, necessarium fore, ut plerumque officia stellarum totum annum orbem, seu sphaeram solis sua vera quantitate superarent, antequam tam inaccessibilis distantia, qualem filius necessarii Copernici attribuit rationatio, visibilium eis concederet qualitatem*. Comme cet argument est fondé sur le défaut de parallaxe, combiné avec le diamètre apparent des étoiles, ceux qui ont voulu s'en débarrasser ont d'abord soutenu la parallaxe; l'erreur étant reconnue, ils se sont jetés sur le diamètre, qu'ils ont diminué tant qu'ils ont pu. Voyant que les anciennes mesures ne s'accommodaient pas avec leurs arrangements, ils ont eu soin d'en rabattre les uns plus, les autres moins. Gassendi veut qu'on s'en tienne à 10", Horiensius à 8", Galilée à 5". Kepler, après s'être déclaré pour 4", à l'égard de Sirius, et pour 8", quant aux autres étoiles de la première grandeur, s'est ravisé, et s'est tenu, pendant quelque temps, à 6", enfin à zéro. Cassini opine fortement pour 5"; M. de Lalande reconnaît seulement une fraction de seconde (*Abr. d'Astr.*, n° 768); il assure que c'est la découverte des lunettes qui a réduit le diamètre des étoiles à une si petite mesure (n° 404), et avertit cependant (n° 769) que dans les lunettes il y a 5 à 6"... A quoi s'en tenir, après tout cela? Cependant, en acquiesçant aux calculs les plus modernes qui ont le plus diminué ce diamètre, l'argument subsiste toujours pour quiconque n'est point préoccupé d'idées contraires. M. de Lalande, en disant que le diamètre des étoiles n'a pas une seconde (*Astron.*, n° 2228, *Abr. Astron.*, n° 768), n'ose pas dire qu'il se réduit à zéro, parce qu'il résulte de ses principes qu'il a au moins 1/4". Cependant il déclare absolument nulle la parallaxe annuelle (*Astron.*, n° 2221); et en même temps il assure que quand même la parallaxe serait égale au diamètre, l'étoile serait plus grande que le rayon de l'orbite annuel (n° 2229). Voilà une adhésion bien claire et peu suspecte à la déclaration de Rothmann. Quelques-uns ont cru éviter cette difficulté en faisant faire au soleil et à tout le système solaire autant de chemin, en sens contraire, que la terre en fait dans sa course annuelle. Mais un tel moyen d'éviter la parallaxe est bien peu assorti à la simplicité et à l'uniformité tant van-

tées du système de Copernic; il passe en complication et en échafaudage toute la surcharge reprochée à la pénible hypothèse de Ptolémée... Quoi qu'il en soit des divers systèmes qui tendent à nous présenter l'arrangement du monde, un auteur moderne a su les réunir en quelque sorte par une réflexion bien sage : « Quel astronome, en portant ses regards sur l'immensité des cieux, peut « y voir et y observer ce triple mouvement, qui prodigue peut-être la puissance aux dépens de l'économie, s'il « existe réellement dans le soleil et dans « les étoiles; qui y assortit si merveilleusement et la puissance et la sagesse, s'il n'existe en réalité que dans le « globe terrestre, sans y découvrir et « sans y sentir l'existence d'un Dieu, « l'existence d'une puissance et d'une « intelligence infinies, par qui ait été « formé, et par qui soit perpétué un « aussi inconcevable enchaînement de « phénomènes, un aussi admirable ordre de choses? » Ticho s'est surtout immortalisé par son zèle pour le progrès de l'astronomie, qui lui fit dépenser plus de cent mille écus. Il détermina la distance des étoiles à l'équateur, et la situation des astres. Il en observa ainsi sept cent soixante-dix-sept, dont il forma un catalogue. Il soumit au calcul les réfractions astronomiques, et forma des tables de réfractions pour différentes hauteurs. Mais une obligation essentielle que nous lui avons, est d'avoir découvert trois mouvements dans la lune, qui servent à expliquer sa marche. Il a fait encore quelques découvertes sur les comètes. Ce savant astronome fut aussi un habile chimiste; il fit de si rares découvertes, qu'il guérit un grand nombre de maladies qui passaient pour incurables. Les ennemis que son caractère un peu satirique lui avait faits l'ayant desservi auprès de Christiern, roi de Danemark, il fut privé de ses pensions. Il quitta alors son pays pour aller en Hollande; mais, sur les vives instances de l'empereur Rodolphe II, il se retira à Prague. Ce prince le dédommagea de toutes ses pertes et le combla de bienfaits. Ticho mourut en 1601, à 55 ans, d'une rétention d'urine, maladie qu'une sottise timidité lui avait fait contracter à la table d'un grand. Sa taille était médiocre; mais sa figure était agréable. Il avait perdu le nez dans une querelle d'amour; mais il répara cette perte en se faisant un nez d'une matière mélangée d'or, d'argent et de cire, si artistement appliquée, qu'à peine s'en apercevait-on : secret qui paraît être mort avec lui, puis-

que des personnes très-intéressées à l'employer n'ont pu réussir depuis. Il avait le caractère bienfaisant, et il guérit plusieurs malades sans exiger aucune rétribution. Le feu de son imagination lui donnait du goût pour la poésie ; il faisait des vers, mais sans s'assujettir aux règles. Attaché opiniâtrément à ses sentiments, il souffrait avec peine la contradiction. Il avait de ces sortes de travers qu'on a remarqués dans presque tous les astronomes célèbres, et une certaine faiblesse de jugement, que Pascal, Scaliger et Des Fontaines ont cru être l'effet de l'étude trop assidue des mathématiques. La rencontre d'une vieille femme ou d'un lièvre lui paraissait un mauvais présage ; il consultait comme un oracle un fou qu'il nourrissait, etc. (Voyez Christian WOLFF.) Ses principaux ouvrages sont : *Astronomia instaurata mechanica*, 1598, in-fol. ; *De Mundi ætherei recentioribus phenomenis Progymnasmata*, en deux livres, Uranienbourg, 1687 et 1689, 2 vol. in-4. ; *Epistolarum astronomicarum liber*, 1596, in-4. Jesenius a donné sa *Vie*, Hambourg, 1601, in-4. et Gassendi, la Haye, 1654, in-4. — **BRANÉ**, sa sœur, excellait dans la poésie, et on a d'elle une *Épître* en vers latins.

TICHONIUS, écrivain donatiste sous l'empire de Théodose-le-Grand, avait beaucoup d'esprit et d'érudition. Nous avons de lui le *Traité des règles pour expliquer l'Écriture-Sainte* ; saint Augustin en a fait l'abrégé dans son livre 3^e de la *Doctrina chrétienne*. On le trouve dans la *Bibliothèque des Pères*. Tichonius est reconnu aujourd'hui pour le véritable auteur du *Commentaire sur saint Paul*, que l'on avait attribué à saint Ambroise. (Voyez *Hist. litt. de France*, tome 12, *Avertissement*, page 7.)

TIEDEMANN (N.), philosophe allemand, né en 1747 à Bremer-Vörde, devint professeur à l'Université de Marbourg, où il mourut le 23 mai 1803. Peu ferme dans ses opinions, il pencha d'abord vers le matérialisme ; il se rapprocha ensuite peu à peu du scepticisme, et inclina dans ses dernières années vers cette philosophie qui repose sur le sentiment et qui trouve sa base dans le cœur. Ses principaux ouvrages sont : *Essai sur l'origine des langues* ; *Système de la philosophie stoïcienne* ; *Recherches sur l'homme et sur les premiers philosophes de la Grèce* ; *Esprit de la philosophie spéculative depuis Thales jusqu'à Berkeley*, 6 vol. in-8, ouvrage estimé ; *Traité complet de psychologie* ; une *Traduction du Voyage de Dénou dans la Haute et Basse-*

Egypte, enrichie de *Notes importantes*.

TIFERNAS, ou **TIPHERNAS** (Grégoire), natif de Tiferno en Italie, se rendit très-habile dans la connaissance du grec, et professa cette langue avec succès à Paris et à Venise. Il mourut dans cette dernière ville, âgé de 50 ans, vers 1466, empoisonné, dit-on, par des envieux de sa gloire. On a de lui : des *Poésies latines*, à la suite d'un *Ausone*, etc., Venise, 1472, in-folio, et séparément, in-4 ; la *Traduction des sept derniers livres de Strabon*, dont les dix premiers sont de Guarino, Lyon, 1559, 2 vol. in-16.

TIGRANE, ou **DIKRAH**, roi d'Arménie, ajouta la Syrie à son empire. Les Syriens, lassés des diverses révolutions qui désolaient leur pays, s'étaient donnés à lui l'an 85 avant J.-C. Il soutint la guerre contre les Romains, en faveur de Mithridate, son gendre ; mais il fut vaincu plusieurs fois par Lucullus et par Pompée. Le second de ses fils, nommé aussi **TIGRANE**, se révolta contre lui ; et ayant été vaincu, il se réfugia chez Phraates, roi des Parthes, dont il avait épousé la fille. Ce jeune prince, avec le secours de son beau-père, porta de nouveau les armes contre son père ; mais, craignant les suites de sa révolte, il se mit sous la protection des Romains. Tigrane le père suivit son exemple. Pompée lui conserva le trône d'Arménie, à condition de payer un tribut pour les frais de la guerre, et donna à son fils la province de Sophène ; mais ce jeune prince, mécontent de son partage, s'attira par ses murmures la colère de Pompée, qui le fit mettre dans les fers. Tigrane le père passait pour un prince courageux, mais cruel.

TIL (Salomon van), né en 1644 à Wesop, à deux lieues d'Amsterdam, lia une étroite amitié avec Coccéus (voyez ce nom) qui l'imbut de sa doctrine. Il fut ministre en différents endroits, professeur en histoire et en philologie sacrée à Dordrecht en 1684, place qu'il quitta en 1702 pour occuper une chaire de théologie à Leyde. Il mourut dans cette ville en 1713. Parmi ses ouvrages les uns sont en flamand et les autres en latin. Les principaux sont : sa *Méthode d'étudier*, et celle de *prêcher*, Amsterdam, 1730, in-8, en latin. C'est une rhétorique qui n'est propre que pour apprendre à faire une infinité de divisions, et de subdivisions ; *La poésie et la musique des anciens, particulièrement des Hébreux*, Amsterdam, 1725, in-4, en flamand ; ouvrage plein de recherches ; *Explication littérale et morale des Psaumes de David*, Utrecht, 1724, 5 vol. in-4, en flamand ; *Démonstration évidente de la divinité de*

la loi de Moïse, Dordrecht, 1741, 2 vol. in-4, en flamand. Dans le premier, il combat les incrédules par la voie de l'autorité : dans le second, il attaque en vrai philosophe ceux qui abusent de la philosophie pour soutenir des impiétés; *Commentaire sur Moïse, Habacuc et Malachie*, en latin, Leyde, 1719, in-4. Il y a plusieurs dissertations dans ce Commentaire, entre autres sur le temps de la naissance de Jésus-Christ; sur la situation du paradis terrestre; *Introductio in Sacram Scripturam*, Utrecht, 1720, 2 vol. in-4. C'est un abrégé analytique de presque toute l'Écriture-Sainte, selon les idées des coccéiens. Il a encore donné des *Commentaires* sur les *Prophètes*, les *Actes des Apôtres* et les *Épîtres* de saint Paul; *Commentarius litteralis de Tabernaculo Moïsis*, et *Zoologia sacra seu de quadrupedibus Sacra Scriptura*, Amsterdam, 1744, in-4 : ce Commentaire est superficiel, et le catalogue des animaux n'est pas complet; *Compendium theologiæ*, Leyde, 1704, in-4, peu estimé, même des réformés, etc.

TILLADET (Michel CASSAGNET de), évêque de Mâcon, en 1677, appela d'abord de la bulle *Unigenitus*, mais fit une rétractation qui était déjà imprimée lorsque la mort l'enleva subitement le 5 septembre 1731.

TILLEMONT. (Voyez NAIN.)

TILLET (Jean du), évêque de Saint-Brieuc, puis de Meaux, mort le 19 novembre 1570, se distingua par son érudition et par son zèle pour la religion catholique, à laquelle il ramena Louis Du Tillet son frère, chanoine d'Angoulême qui l'avait abandonnée. Ses principaux ouvrages sont : *Traité de la religion chrétienne*; *Réponse aux ministres*, 1566, in-8; *Avis aux gentilshommes séduits*, 1567, in-8; *Traité de l'antiquité et de la solennité de la messe*; *Traité sur le Symbole des Apôtres*; *Chronique latine des rois de France, depuis Pharamond jusqu'en 1547*; elle a été mise en français, et continuée depuis jusqu'en 1604. C'est un des plus savants ouvrages que nous ayons sur l'histoire de France. Les faits y sont bien digérés, et dans un ordre méthodique; mais ils manquent quelquefois d'exactitude. On trouve cet ouvrage dans le *Recueil des rois de France*, 1618, in-4; les *Exemples des actions de quelques pontifes, comparées avec celles des princes patens*, en latin, 1610, in-8. Il y montre combien les œuvres chrétiennes sont supérieures à celles des héros du paganisme.

TILLET (Jean du), frère du précédent, et greffier en chef du Parlement de

Paris, montra beaucoup d'intelligence et d'intégrité dans cette charge, qui était depuis longtemps dans sa maison. Sa postérité la conserva jusqu'à Jean-François Du Tillet, qui y fut reçu en 1689. Cette famille a eu aussi plusieurs conseillers au Parlement, et maîtres des requêtes. On a de Jean du Tillet, mort le 1^{er} octobre 1570, plusieurs ouvrages. Les plus connus sont : un *Traité pour la majorité du roi de France* (François II) contre le légitime conseil malicieusement inventé par les rebelles, Paris, 1570, in-4; *Sommaire de l'histoire de la guerre faite contre les albigeois*, 1590, in-12, ouvrage rare et recherché; un *Discours* sur la séance des rois de France en leurs cours de Parlement, dans le second tome de Godefroi; l'*Institution du prince chrétien*, Paris, 1563, in-4; *Recueil des rois de France* : ouvrage fort exact, et fait avec beaucoup de soin sur la plupart des titres originaux de l'histoire de France. La meilleure édition de ce livre est celle de Paris, 1618, in-4. Du Tillet écrit en homme qui ne s'attache qu'à l'exactitude des recherches et qui se soucie fort peu de la pureté et de l'élégance du style.

TILLET (du). (Voyez TIRON DU TILLET.)

TILLOTSON (Jean); prédicateur anglican, né dans le comté d'York en 1630, fut d'abord presbytérien; mais le livre du docteur Chillingworth lui étant tombé entre les mains, il embrassa la communion anglicane, et ramena plusieurs noms conformistes au parti des évêques, le plus rapproché de l'ancienne Eglise, qui a si longtemps fleuri en Angleterre. Après s'être occupé de la lecture des Pères, particulièrement de saint Basile et de saint Chrysostôme, il composa un grand nombre de sermons, où la simplicité est unie pour l'ordinaire à la solidité, mais où il se trouve aussi beaucoup de choses contraires au génie de l'éloquence et à la dignité de la chaire. Dans son sermon sur les préjugés contre la religion, Tillotson se fait une objection tirée de l'opposition que l'homme trouve entre ses devoirs et ses penchants; et cette objection il la copie de la tragédie de *Mustapha*, de Fulke Lord-Brood, dont il cite en chaire une tirade de vers. Une telle citation est-elle digne de la majesté d'un temple? « Les passions, ajoute-t-il, sont une espèce de « glu qui nous attache aux choses bas- « ses et terrestres... A peine peut-on « passer dans les rues, j'en parle par ex- « périence, sans que les oreilles soient « frappées de jurements et d'imprécations horribles qui suffiraient pour

« perdre une nation, quand elle ne serait coupable que de ce crime; et ce ne sont pas seulement les laquais qui voïssent de tels discours blasphématoires, ils sortent aussi de la bouche des maîtres. » Ailleurs, pour prouver qu'il faut croire les mystères de la religion, quoique l'on ne puisse jamais les comprendre avec évidence, Tillotson s'exprime ainsi : « On mange, on boit tous les jours, bien que personne, à mon avis, ne puisse démontrer que son boulanger, son brasseur et son cuisinier n'ont pas mis du poison dans le pain, dans la bière ou dans la viande. » C'était ainsi que Tillotson exerçait le ministère de la parole dans le siècle des Dryden, des Addison, des Waller, des Milton, et en présence de ce même Charles II, qui avait entendu dès son enfance les plus illustres orateurs français. « O Louis XIV (s'écrit un homme qui avait beaucoup lu ces sermons), qu'aurais-tu donc pensé, si les ministres des autels t'avaient parlé ce langage au milieu de ta cour? Quelle eût été ta surprise, si ton oreille, accoutumée aux accents majestueux de Bossuet, au ton noble et véhément de Bourdaloue, à l'insinuante mélodie de Massillon, eût été trappée de cette élocution grossière et barbare? » Plusieurs écrivains anglais jetant alors les fondements de l'athéisme, Tillotson s'opposa à ce torrent autant qu'il le put, et publia, en 1665, son *Traité de la règle de la foi*. Quelques critiques, voyant qu'il n'avancait que des principes fondés sur le simple raisonnement, voulurent le faire passer pour un homme qui ne croyait rien que ce qui était à la portée de la raison; mais ils ne faisaient pas attention que la raison est l'arme la plus sûre et la plus convenable contre des incrédules. Il faut convenir cependant qu'un écrivain opposé à l'autorité de l'Eglise, séparé du grand corps des fidèles, professant une foi arbitraire, et décidant des dogmes d'après ses lumières personnelles, ne peut combattre l'incrédulité d'une manière ferme et conséquente. (Voyez SERVET.) Tillotson fut fait doyen de Cantorbéry, puis de Saint-Paul, clerc du cabinet du roi, et, en 1691, archevêque de Cantorbéry. Il mourut à Lambeth, en 1694, à 65 ans. On a de lui, outre le *Traité de la règle de la foi*, dont nous venons de parler : un volume in-folio de *Sermons*, publiés pendant sa vie; ils ont été loués outre mesure par Dryden, Burnet et Addison. Barbeyrac et Beausobre les ont traduits d'anglais en français, en 7 vol. in-8.

Comme le principal mérite de Tillotson est dans le style, il doit perdre beaucoup dans une traduction où l'expression mère disparaît, et surtout avec un traducteur tel que Barbeyrac, qui n'eut jamais ni élévation, ni couleur, ni chaleur, ni élégance; mais en avouant tous les défauts de cette version française, le fond des sermons de l'archevêque de Cantorbéry y reste toujours à une distance infinie des grands modèles. Tillotson est plus théologien que moraliste : il n'a guère traité que des sujets de controverse; il n'emploie que les formules languissantes du syllogisme ou de la dissertation; il ne connaît qu'une méthode sèche et monotone. « Je ne trouve point, » dit le cardinal Maury dans son *Essai sur l'éloquence de la chaire*, de « mouvements oratoires dans ses discours, point de grandes idées, point de traits sublimes : ordinairement il fait une division de chaque paragraphe, et il y a trente ou quarante subdivisions dans chacun de ses sermons; ses détails sont arides, subtils, souvent ils manquent de noblesse. Enfin, Tillotson est tellement étranger à l'art de l'éloquence, qu'il ne fait presque jamais ni exorde ni péroraison. Est-ce donc là l'orateur que l'on ose opposer à nos orateurs français? » Des *Sermons* posthumes en 14 vol. in-8. Il y en a un intitulé : *Excellente étrenne contre le papisme*; François Martin, Irlandais, docteur en théologie à Louvain, l'a réfuté dans son *Scutum fidei contra hareses hodiernas, seu Tillotsonianæ concionis refutatio*, Louvain, 1714, in-8. On voit, par le seul titre de ce sermon, la bizarrerie et les emportements de l'orateur anglais. « Tillotson, dit l'auteur que nous avons cité, n'écrit pas avec plus de modération que de noblesse; à chaque page de ses discours on aperçoit le fanatisme d'un protestant qui veut plaire à la populace. A la fin de son sermon sur l'Amour du prochain, il fait une espèce de récapitulation pour appliquer la morale de son sujet à l'Eglise romaine. Qui ne croirait qu'une matière si touchante va lui inspirer un sentiment tendre et même généreux? Voici pourtant ce qu'il conclut, après avoir prouvé longuement la nécessité d'aimer tous les hommes : *Toutes les fois que nous parlons de la charité et de l'obligation de s'aimer les uns les autres, nous ne saurions nous empêcher de penser à l'Eglise romaine; mais elle doit se présenter à notre esprit particulièrement aujourd'hui, qu'elle vient de nous dé-*

« couvrir tout fraîchement, et d'une manière authentique, les sentiments où elle est à notre égard, par le complot charitable qu'elle tramait contre nous » (prétendue conspiration de 1678); « complot qui est tel, qu'il doit faire bourdonner les oreilles de tous ceux qui l'entendront raconter, décrier étourdiment le papisme, et le faire regarder avec horreur et exécration jusqu'à la fin du monde. Quel style! quels sentiments! quelle bonne foi! quelle logique! »

TILLY (Jean TZERCLAES, comte de), d'une illustre maison de Bruxelles, porta l'habit de jésuite, qu'il quitta pour prendre les armes. Après avoir signalé son courage en Hongrie contre les Turcs, il eut le commandement des troupes de Bavière sous le duc Maximilien, et se distingua à la bataille de Prague en 1620. Il défit ensuite Mansfeld, un des chefs des rebelles, et le contraignit d'abandonner le Haut-Palatinaut l'an 1622. Il mit son armée en déroute près de Darmstadt, et le poussa hors de l'Allemagne. Il avait auparavant secouru l'archiduc Léopold à la prise de Breda, et avait pris Heidelberg, ville capitale du Palatinat du Rhin. Sa valeur éclata surtout contre Christian de Brunswick, duc d'Halberstadt, qu'il défit à Starlo. Il fallut que Tilly, dans cette bataille, envoyât des trompettes partout, pour faire cesser le carnage. Les historiens protestants, d'accord avec les catholiques, rendent hommage à l'humanité que Tilly fit paraître en cette occasion. Plus de quatre mille hommes restèrent sur la place. « Quant aux prisonniers, dit le *Mercurius de France* (tome 9, page 657), qui furent de quatre à cinq mille, ce fut une chose pitoyable de les voir mener par les Croates comme des troupeaux de bétail par la Westphalie, jusqu'aux portes de Munster, où Arthus écrivit, *ibi ipsis cibo, potu et vestimentis, per summam commiserationem prospectum fuit, tametsi paulò ante hostes fuissent*. Plusieurs ecclésiastiques, entre autres les Pères Jésuites et les Pères Capucins, et aussi des gens laïques, en firent sauver nombre d'entre les griffes des Croates, auxquels ils donèrent ou firent donner de quoi se retirer dans leur pays. » Cette victoire fut d'autant plus glorieuse au comte de Tilly, qu'il n'eut que deux cents hommes de tués et presque autant de blessés. Il donna quelque temps après un second combat, qui ne lui fut guère moins avantageux que le premier; il y périt beaucoup d'ennemis et quantité de leurs

officiers, illustres par leur valeur et par leur naissance. Il prit ensuite Minden et plusieurs autres villes, et obligea le landgrave de Hesse de garder la foi à l'empire. L'an 1626, il défit l'armée de Danemark, à la journée de Lutter, dans le duché de Brunswick, et se rendit maître de vingt-deux canons, de quatre-vingts drapeaux, de plusieurs étendards et de tout le bagage des ennemis. Le pape Urbain VIII lui écrivit pour lui marquer la joie que toute l'Eglise avait d'une victoire si avantageuse aux catholiques. Tilly, né avec les talents de la guerre et de la négociation, alla à Lubeck en 1629, en qualité de plénipotentiaire, pour la conclusion de la paix avec le Danemark. On lui donna, l'année d'après, le commandement général des armées de l'empire, à la place de Waldstein. Après avoir secouru Francfort-sur-l'Oder contre les Suédois, en 1631, il prit Brandebourg d'assaut, puis Magdebourg, qui fut pillé par ses soldats. Il s'y commit de grands excès qui, en irritant le Dieu des armées, parurent être le terme où s'arrêtèrent les succès de cet habile général. Ayant pris ensuite Leipsick, il y fut défait par Gustave-Adolphe, roi de Suède. Il rallia ses troupes, prit quelques villes dans la Hesse, repoussa Horn, chef du parti protestant. Enfin il fut blessé mortellement, en défendant le passage du Lech, et mourut à Ingolstadt, le 30 avril de l'an 1635, emportant les regrets du Pape, de l'empereur, de tous les bons catholiques et l'estime de toute l'Europe. Il fit de riches présents à l'église de Notre-Dame d'Oettingen, et laissa un legs de soixante-huit mille richsdales aux vieux régiments qui avaient servi sous lui, qui l'aimaient comme leur père et auxquels sa mémoire fut toujours chère. Quand on lui parlait de mariage, il montrait ses soldats, et disait : *N'ai-je donc pas assez d'enfants?* Il ne but jamais de vin, ne connut point de femme, et prouva, par un nouvel exemple, que la valeur et le courage s'illustrent et se renforcent par leur union avec la piété et les vertus chrétiennes.

TILLY (Pierre-Alexandre, comte de), né en 1764 dans le Maine, se montra l'adversaire de la Révolution, et écrivit dans les *Actes des Apôtres*, la *Feuille du Jour*, etc. Il quitta la France après le 10 août, et se donna la mort à Bruxelles, le 23 décembre 1816. On a de lui : *De la Révolution française en 1794*, Londres, 1794, in-8; ses *Mémoires* qui ont paru à Paris, 1828, 3 vol. in-8.

TIMANTHE, peintre de Sicione, et

selon d'autres de l'île de Cythne, l'une des Cyclades, contemporain de Pamphile, vivait sous le règne de Philippe, père d'Alexandre-le-Grand. Ce peintre avait le talent de l'invention. C'est lui qui est l'auteur de ce fameux tableau d'*Iphigénie*, regardé alors comme un chef-d'œuvre de l'art. (Voyez APOLLE, PHOTOGENE.) Il remporta la palme sur le fameux Parrhasius, vainqueur de Zeuxis.

TIMÉE DE LOCRES vit le jour à Locres, en Italie, et fut disciple de Pythagore. On ne sait pas précisément en quelle année il mourut; mais il est certain qu'il vivait avant Socrate. Il nous reste sous son nom un petit *Traité de la nature du monde*, écrit en dialecte dorique. On le trouve dans les *Oeuvres* de Platon, auquel ce *Traité* donna l'idée de son *Timée*. Le marquis d'Argens l'a traduit en français avec de longues notes dont plusieurs sont inutiles et d'autres très-défectueuses, 1763, in-12. Le Bateux l'a traduit avec un succès plus complet. On y trouve des choses bien remarquables, qui ne peuvent être que le fruit de la tradition primitive et récente de l'école de Pythagore, ou de la lecture des Livres saints, tel que le passage suivant sur le péché originel : « Nous apportons le vice de nos ancêtres; ce qui fait que nous ne pouvons jamais nous défaire de ces mauvaises inclinations qui nous font tomber dans le défaut primitif de nos premiers parents. » On avait encore du philosophe locrien l'*Histoire de la vie de Pythagore*, dont parle Suidas, et qui est perdue.

TIMÉE, rhéteur de Tauromène en Sicile, 285 ans avant J.-C., fut chassé de la Sicile par le tyran Agathocles. Il se fit un nom célèbre par son *Histoire générale de Sicile*, et par son *Histoire particulière de la guerre de Pyrrhus*. Diodore de Sicile loue son exactitude dans les choses où il ne pouvait satisfaire sa malignité contre Agathocles et contre ses autres ennemis. On avait encore de lui des ouvrages sur la rhétorique; mais toutes ces productions sont perdues pour la postérité.

TIMOCRÉON, poète comique rhodien, vers l'an 476 avant J.-C., est connu par sa gourmandise, et par ses vers mordants contre Simonide et Thémistocle. On n'a de ce satyrique que quelques fragments dans le *Corps des poètes grecs*, Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in fol. On lui fit cette épitaphe :

Stictis liberos, et multa vorans, mox dominique domos
Mutis, hic jacet Timocreon Rhodius.

TIMOLÉON, capitaine corinthien, voyant que son frère Timophaane usur-

pait le pouvoir souverain, lui ôta la vie, aidé par son autre frère Satyrus. Les Syracusains, tyrannisés par Denys-le-Jeune et par les Carthaginois, s'adressèrent, vers l'an 343 avant J.-C., aux Corinthiens, qui leur envoyèrent Timoléon, avec dix vaisseaux seulement et mille soldats au plus. Ce général marcha hardiment au secours de Syracuse, et délivra la ville de la puissance de Denys. Il passa le reste de sa vie à Syracuse, avec sa femme et ses enfants, sans aucune envie de dominer. Après sa mort, on lui éleva un superbe monument sur la place de Syracuse qui fut appelée *place Timoléonte*. Timoléon a fourni le sujet de deux tragédies : l'une a été composée par Laharpe, et l'autre par Chénier. Alfieri a choisi le même sujet pour une de ses plus belles tragédies.

TIMON, *Le Misanthrope*, c'est-à-dire qui hait les hommes, fameux athénien, fuyait la société comme on évite un bois rempli de bêtes féroces. Il ne laissa pas d'avoir un ami qui se nommait *Ape-mante*, auquel il s'était attaché à cause de la conformité de leur caractère. Celui-ci soupant un jour chez Timon, et s'étant écrié : *Cher Timon, que ce repas me paraît doux ! — A moi aussi*, lui répartit-il, *si tu n'y étais pas*. Le même Ape-mante lui demanda un jour pourquoi il aimait si tendrement Alcibiade ? C'est, lui répondit-il, *parce que je prévois qu'il sera la cause de la ruine des Athéniens*.

TIMON (Samuel), né à Thurnia dans le comté de Trenschin, en Hongrie, se fit jésuite l'an 1693. Sa mauvaise santé l'attacha à son cabinet, où il ne cessa de travailler à l'histoire de son pays. Il mourut à Cassovie le 7 avril 1736, à 61 ans. Les monuments de son application sont : *Celebriorum Hungariae urbium et oppidorum chorographia*, Tirnau, 1702, in-4; Gabriel Szerdahelyi, jésuite, en a donné une édition augmentée, Vienne, 1748, in-4; Cassovie, 1732, et Tirnau, 1770, in-4; *Epitome rerum Hungaricarum*, Cassovie, 1746, in-fol. : c'est un abrégé chronologique des royaumes de Hongrie, de Dalmatie et de Croatie; *Imago antiqua Hungariae*, Cassovie, 1738, in-8; *Imago nova Hungariae*, Cassovie, 1734, in-8 : ces deux ouvrages ont paru réunis à Vienne, 1754, 1 vol. in-4; *Addition aux deux ouvrages précédents*, 1755, in-8; *Description de la Theiss et du Vag, rivières de Hongrie*, 1735; *Purpura Pannonica*, Tirnau, 1715; et avec des additions, Cassovie, 1745 : c'est une histoire des cardinaux hongrois; *Annales regni Hungariae* : c'est une continuation de l'*Histoire de Hongrie*, par Is-

thuanfi, jusqu'à l'an 1662. Les historiens modernes de ce royaume, tels que François Kazy et Etienne Caprinai, ont profité de cet ouvrage qui est resté manuscrit.

TIMOPHANE. (Voyez TIMOLÉON.)

TIMOTHÉE, capitaine athénien, fils de Conon, marcha sur les traces de son père pour le courage, et le surpassa en éloquence et en politique. Il s'empara de Corcyre, et remporta sur les Lacédémoniens une célèbre bataille navale, l'an 376 avant J.-C. Il prit ensuite Torne et Potidée, délivra Cyzique, et commanda la flotte des Athéniens avec Iphicrate et Charès. Ce dernier général ayant voulu attaquer les ennemis pendant une violente tempête, et Timothée ayant refusé, il le fit condamner par le peuple à une amende de cent talents. Hors d'état de payer une si forte amende, Timothée se retira à Chalcide, où il mourut. Ce général était aussi prudent que courageux. Charès montrant un jour aux Athéniens les blessures qu'il avait reçues pendant qu'il commandait les armées, Timothée lui répondit : « Et moi j'ai toujours rougi de ce qu'un trait était venu tomber assez près de moi, comme m'étant exposé en jeune homme, et plus qu'il ne convenait au chef d'une si grande armée. »

TIMOTHÉE, poète musicien, né à Milet, ville ionienne de Carie, excellait dans la poésie lyrique et dithyrambique; mais ce fut à la musique qu'il s'appliqua principalement. Il devint le plus habile joueur de cithare; il ajouta même des cordes à cet instrument, à l'imitation de Therpandre; ce qui fut de nouveau condamné par un décret des Lacédémoniens, que Boèce nous a conservé, et qui est conçu en ces termes : « Puisque Timothée de Milet, venu dans notre ville, y a fait outrage à l'ancienne musique; que rebutant la lyre à sept cordes, et y glissant un plus grand nombre de sons, il a blessé les oreilles de la jeunesse; que par la pluralité des cordes, et l'innovation des airs, au lieu d'une musique simple et soutenue, il en a fardé une énervée et bigarrée, faisant consister la beauté de la modulation dans des passages choquants, loin d'être harmonieux; qu'invité aux jeux de Cérès d'Eleusis, il a affecté des ornements de poésie qui la déparent, et qu'il a joué les couches de Sémélé d'une manière scandaleuse pour les jeunes gens; on a jugé à propos que les rois missent l'affaire en délibération, et que les Ephores blâmassent Timothée, et l'obligeassent à

« retrancher de sa lyre à onze cordes
« celles qui sont de trop, n'y en laissant
« que sept, afin que chacun, témoin de
« la sévère police de la ville, se garde
« d'introduire dans Sparte rien d'opposé
« aux bonnes mœurs, et que la célébrité
« des jeux publics ne soit pas troublée. »
Un philosophe français a fait sur ce décret la réflexion suivante : « Nous sommes bien éloignés aujourd'hui d'attribuer à la musique cette influence sur les mœurs. La musique de Lulli, simple, naturelle, conforme au caractère et à la poésie de notre langue, cette musique qui fit les délices des Français dans le siècle de leur gloire, a fait place à une musique plus compliquée et plus savante, sans que les magistrats se soient opposés aux innovations de Rameau; ce grand homme s'est vu éclipsé à son tour par les bouffons d'Italie. Gluck enfin a triomphé de Rameau, des bouffons et de la musique italienne : le gouvernement n'a vu dans tous ces changements que les divers degrés par lesquels un art arrive à sa perfection; cependant qui sait si la musique brillante et efféminée des Italiens, accueillie en France avec un enthousiasme si vif, n'a pas beaucoup contribué à introduire dans la nation ce luxe, cette mollesse, cet esprit de frivolité, qui la déshonore depuis si longtemps ? J.-J. Rousseau pensait à peu près de même, lorsqu'il disait que nous n'avions point de musique, et que si nous en avions jamais une, ce serait tant pis pour nous. » Platon n'aurait pas contredit cette observation, lui qui ne croyait pas qu'on pût changer la musique nationale sans mettre en danger la constitution publique. On dit que ce fut Timothée qui introduisit dans la musique le genre chromatique, et qui changea l'ancienne manière de chanter simple et unie, en une nouvelle manière fort composée. Il florissait vers l'an 340 avant J.-C.

TIMOTHÉE, Ammonite, général des troupes d'Antiochus-Epiphanes, livra plusieurs combats à Judas Machabée, et fut toujours vaincu par ce grand capitaine. Après la perte de la dernière bataille, où son armée fut taillée en pièces, Timothée s'enfuit à Gazara avec Chéréas son frère, et il y fut tué. — Il y en avait un autre de même nom, aussi général des troupes d'Antiochus, qui, ayant assemblé une puissante armée au-delà du Jourdain, fut vaincu par Judas Machabée et par Jonathas son frère, qui détrurent entièrement son armée. Timothée, étant tombé entre les mains de Dosithée

et de Sosipatre, les conjura de lui sauver la vie, et s'engagea à renvoyer libres tous les Juifs qu'on retenait captifs : ils le laissèrent aller.

TIMOTHÉE (saint), disciple de saint Paul, était de Lystres, ville de Lycaonie ; son père était païen, et sa mère juive. L'Apôtre, étant venu à Lystres, prit Timothée sur le témoignage qu'on lui en rendit, et le circoncit, afin qu'il pût travailler au salut des Juifs. Le disciple travailla avec ardeur à la propagation de l'Evangile sous son maître. Il le suivit dans tout le cours de sa prédication, et lui rendit de très-grands services. Lorsque l'Apôtre des gentils revint de Rome, en 64, il laissa Timothée à Ephèse pour avoir soin de cette église, dont il fut le premier évêque. Il lui écrivit de Macédoine la première *Épître* qui porte son nom, vers l'an 66, dans laquelle il lui prescrivit en généraux les devoirs de sa charge. L'Apôtre, peu de temps après, étant arrivé à Rome, et se voyant près de la mort, écrivit à son cher disciple la deuxième *Épître* que l'on regarde comme son testament. Elle est remplie, comme la précédente, d'excellents préceptes pour tous les ministres de l'Eglise. On croit que Timothée vint à Rome, où saint Paul l'appelait, et fut témoin du martyre de ce grand Apôtre. Il revint ensuite à Ephèse, dont il continua de gouverner l'Eglise en qualité d'évêque sous l'autorité de saint Jean, qui avait la direction de toutes les églises d'Asie. On pense qu'il fut lapidé par les païens, lorsqu'il voulait s'opposer à la célébration d'une fête impie en l'honneur de Diane, vers l'an 97.

TIMOTHÉE, 1^{er} du nom, patriarche d'Alexandrie l'an 380, mort cinq ans après, est connu principalement par une *Épître* canonique : Balsamon nous l'a conservée. On lui attribue aussi quelques *Vies* des Saints.

TIMOTHÉE, patriarche de Constantinople dans le 6^e siècle, nous a laissé un bon *Traité sur les moyens de rappeler les hérétiques à la foi, et sur la manière de se comporter avec ceux qui se sont convertis*. Cotelier a inséré cet ouvrage dans ses *Monumenta græca*.

TIMOUR. (Voyez **TAMERLAN.**)

TINDAL (Matthieu), né dans la province de Devonshire en Angleterre, l'an 1656, étudia sous son père, qui était ministre dans le lieu de sa naissance, et fut envoyé, à l'âge de 17 ans, au collège de Lincoln à Oxford. Après s'être fait recevoir docteur en droit, il prit le parti des armes dans les troupes du roi Jacques. Lorsque ce monarque eut été dé-

trôné, Tindal publia en faveur du gouvernement un grand nombre d'ouvrages qui lui procurèrent une pension de 200 livres sterling, dont il jouit jusqu'à sa mort, arrivée à Londres en août 1733. C'était une âme lâche et vénale, qui prenait toujours le parti du plus fort : tour à tour catholique et protestant ; partisan de Jacques lorsqu'il régnait, et son détracteur quand on lui eut enlevé le sceptre. La *Biographie britannique* dit qu'il était mal famé pour ses mœurs. On a de lui un livre impie, intitulé : *Le Christianisme aussi ancien que le monde, ou l'Evangile, seconde publication de la religion de nature*, 1730, in-4 et in-8. Jean Conybeare, Jacques Foster et Jean Leland ont écrit fortement contre cet ouvrage mal raisonné et mal écrit. Pope, dans sa *Dunciade*, l'a traité suivant ses mérites.

TINEVELLI (Antoine), professeur de belles-lettres à Monscalle, naquit à Turin en 1761. Chaud partisan des principes de la révolution française, il s'appliqua à les propager dans cette capitale, qu'il fut contraint de quitter, à la suite de diverses émeutes dont il fut reconnu l'instigateur. Après s'être tenu à l'écart pendant quelque temps, il revint à Turin et se mit de nouveau à la tête des mécontents ; mais arrêté comme insurgé, il fut fusillé en 1797. Ses ouvrages étaient assez appréciés. On a de lui des *Dissertations*, des *Poésies* qui ne manquent ni de grâce, ni de chaleur ; *Biographie piémontaise*, 6 vol. in-8.

TINGRY (Pierre-François), pharmacien à Genève et professeur de chimie à l'académie de la même ville, mort le 13 février 1821, a laissé : *Analyse des eaux de Marclaz*, 1774, in-8 ; trois *Mémoires* sur une espèce de schistes qu'on trouve près de Sallenche, qui fournissent le sel amer ; *Observations sur la variété des spaths* ; *Analyse des eaux minérales de Drise près Carouge*, 1785, in-8 ; plusieurs *Mémoires* dans le *Recueil de l'académie des Sciences de Turin*, dans les *Annales de chimie*, dans le *Journal de physique*.

TINMOUTH (Jean de), moine de Saint-Alban en Angleterre, florissait en 1370. Il a écrit les *Vies* de cent cinquante-sept saints, Bretons, Anglais, Ecossais, Irlandais, et a intitulé son ouvrage : *Sanctilogium*. On le conserve manuscrit dans la bibliothèque de Lambeth et dans la bibliothèque Cottonienne.

TINTENIAC (le chevalier de) appartenait à une famille distinguée de la Bretagne ; il entra fort jeune dans la marine royale, se déclara contre les principes de

la Révolution, et s'engagea dans la conspiration de la Rouarie dont il devint l'aide-de-camp. Après la mort de son chef, 1793, il passa en Angleterre dans le but d'intéresser le ministère anglais à la cause des royalistes qui venaient de se déclarer avec tant d'éclat dans la Vendée; chargé de plusieurs missions délicates, il s'en acquitta avec intelligence, et fut envoyé ensuite auprès de Charatte pour lui offrir des secours. S'étant mis à la tête d'un corps de chouans, lors de la descente de Quiberon, il fut chargé d'opérer une diversion vers les côtes du Nord. Il se comporta avec une grande bravoure, et remporta plusieurs avantages sur les républicains; mais s'étant abandonné à leur poursuite avec trop d'ardeur, il fut atteint d'un coup de feu par un grenadier, qui l'étendit roide dans l'avenue du château de Coëtlogon, au mois de juillet 1795. Toutes les circonstances de cette mort glorieuse rappellent la fin du héros de la Vendée, Henri de Larochejacquelein, avec lequel Tinteniach avait d'ailleurs tant de rapports de zèle et de valeur.

TINTHOIN (Pierre-François), ancien professeur de Sorbonne, né en 1756 dans cette ville, fut ordonné prêtre avant l'âge en 1774, et fut choisi pour professeur d'Ecriture-Sainte en Sorbonne, quoiqu'il n'eût pas encore 30 ans. Il quitta la France en 1792, et se rendit en Angleterre. Etant revenu à Paris en 1802, on lui donna la cure des Blancs-Manteaux, et en 1806, le cardinal du Belloy le fit chanoine et grand-pénitencier de son église. Sa piété et ses lumières, sa connaissance dans les voies de la spiritualité, lui attirèrent un grand nombre de personnes qu'il dirigea jusqu'à ce que ses infirmités l'obligèrent de se retirer du tribunal sacré, et il mourut le 13 mai 1826. On a de lui : *Nouvelle instruction en forme de conférence et de catéchisme sur l'état actuel du clergé de France, avec un Traité sur le schisme et des règles de conduite pour les vrais fidèles*, Paris, 1791, in-8, dont il se fit en peu de temps 6 éditions, et qui se trouve dans la Collection de l'abbé Maurel; *Exhortations à tous les prêtres et fidèles de l'Eglise catholique, avec des notes essentielles sur la souveraineté des rois*, Paris, 1792, in-8, faisant suite au précédent écrit; *Choix et indication de pieuses lectures à conseiller dans le tribunal de la pénitence*, Paris, in-18, ouvrage divisé en 6 chapitres, et utile pour les confesseurs et pour les pénitents.

TINTORET (Jacques ROMBERTI, dit le), célèbre peintre italien, naquit à Venise en 1512, et fut nommé *le Tintoret*,

parce que son père était teinturier. Il se proposa, dans ses études, de suivre Michel-Ange pour le dessin, et Titien pour le coloris : ce plan lui fit une manière où il y avait beaucoup de noblesse, de liberté et d'agrément. Ses touches sont hardies, son coloris est frais. Il a pour l'ordinaire réussi à rendre les carnations; il a parfaitement entendu la pratique du clair-obscur. Ses attitudes font quelquefois un grand effet; mais souvent aussi elles sont contrastées à l'excès, et même extravagantes. Sa prodigieuse facilité à peindre lui a fait entreprendre un grand nombre d'ouvrages, qui tous ne sont pas également bons; ce qui a fait dire de lui qu'il avait trois pinceaux : un d'or, un d'argent et un de fer. Le Tintoret mourut en 1594, à 82 ans. Ridolfi a écrit sa *Vie*. On voit au Musée de Paris six tableaux de ce peintre : deux sont de simples esquisses; les autres consistent en trois portraits, dont l'un de l'auteur peint par lui-même; et Suzanne au bain. — Son fils Dominique TINTORET, mort à Venise, en 1637, âgé de 75 ans, réussissait dans le portrait, ainsi que sa fille Marie TINTORET, née en 1560, et morte en 1590.

TIPHAINE (Claude), jésuite, né à Paris en 1571, enseigna la philosophie et la théologie dans sa Société. Ses vertus et sa capacité le rendirent digne des premières places de son Ordre. Il fut recteur des collèges de Reims, de Metz, de La Flèche, de Pont-à-Mousson, et provincial de la province de Champagne. Il est connu par quelques ouvrages savants : *Avertissement aux hérétiques de Metz*; *Declaratio et defensio scholastica doctrinae sanctorum Patrum et doctoris Angelici de Hypostasi, seu Persona, etc.* Pont-à-Mousson, 1634, in-4; *De Ordine, seu de priori et posteriori*, Reims, 1640, in-4. Quoique jésuite, il soutenait le sentiment des thomistes sur la grâce, et il n'en fut pas moins estimé dans sa Compagnie, qui le perdit en 1641. Il mourut à Sens, avec la réputation d'un homme plein de piété et de douceur.

TIPPOO-SAIB, roi de Mysore, était fils de Hyder-Aly, prince indien, tributaire du grand Mogol, qui se rendit indépendant, soumit plusieurs de ses voisins, et laissa à son fils un des Etats les plus puissants de l'Inde; mais celui-ci, héritier du caractère inquiet de son père, et surtout de sa haine contre les Anglais, s'allia avec la France pendant la guerre de la révolution américaine, et lui rendit de grands services dans toutes les campagnes de l'Inde. Cependant il fut compris dans la paix qui se signa en Europe; mais il recommença ensuite im-

prudemment la guerre; et la France, alors remplie de troubles elle-même, ne put lui fournir aucun secours. Alors, réduit à ses propres forces, il lui était difficile de lutter avec succès contre les Anglais; cependant il hasarda plusieurs combats qui lui furent presque tous désavantageux. Obligé de demander la paix, il ne l'eut qu'à des conditions très-dures, encore ne fut-elle que momentanée. Les Anglais, qui ne cherchaient qu'un prétexte, profitèrent de quelques démarches que Tippeo-Saib fit auprès de la France, pour renouveler une guerre qui finit, en 1799, par la conquête entière du royaume de Mysore et par la mort de Tippeo, qui fut blessé mortellement en combattant avec courage sur les murs de sa capitale, à l'âge de 52 ans. (Voyez CORNWALLIS Charles).

TIRABOSCHI (Jérôme), né à Bergame le 16 décembre 1731, entra dans l'Ordre des Jésuites, devint préfet de la bibliothèque de Modène en 1770, et mourut dans le mois de juin 1794. Ses principaux ouvrages sont : *Mémoires sur l'ancien Ordre des Humiliés*, 1766, 3 vol. in-4; *Histoire de la littérature italienne ancienne et moderne*, Modène, 1771-1782, 43 vol. in-4; nouv. édit., 1787-1794, 9 tomes en 16 vol. grand in-4. Cet ouvrage, qui a placé son auteur au rang des écrivains et des littérateurs les plus distingués, a été réimprimé à Venise, 1795, 8 tomes en 16 vol. in-8, et à Florence et à Pise, 1805-1813, 9 tomes, 20 parties in-8. Nous avons une *Histoire de la littérature d'Italie*, tirée de l'Italien de Tiraboschi et abrégée par A. Landi; mais cet abrégé est mal écrit et fourmillé de fautes d'impression; *Bibliothèque des écrivains de Modène*, 1781, 6 vol. in-4; *Mémoires historiques sur Modène*, 1793-1794, 4 vol. in-4.

TIRIN (Jacques), jésuite, né à Anvers en 1580, professeur d'écriture-Sainte, premier supérieur de la maison professe d'Anvers, et directeur de la maison en Hollande, mort le 14 juillet 1636, âgé de 56 ans, est très-connu par un *Commentaire sur toute la Bible*, en 2 vol. in-fol., imprimé nombre de fois. Il est plus étendu que celui de Ménochius, et, quoique moins estimé, il est utile à ceux qui, sans s'attacher aux variantes, veulent seulement entendre le sens du texte, tel qu'il a été expliqué par les Pères et les commentateurs. On y trouve à la fin un *Index controversiarum*, ouvrage méthodique et solide; et au commencement une bonne *Carte de la Terre-Sainte*; une *Chronologie* distribuée d'une manière fort commode; des *Prolegomènes*

sur les anciens poids et monnaies des Hébreux, des Grecs et des Romains, comparés à ceux des Italiens, des Espagnols, des Français, etc.

TIRON (Tullius-Tiro), affranchi de Cicéron, mérita l'amitié de son maître par ses bonnes qualités. Il nous reste plusieurs *Lettres* de cet orateur, où il fait bien voir l'inquiétude dans laquelle le mettait la santé de Tiron, qu'il avait laissé malade à Patras, ville d'Achaïe; combien il ménageait peu la dépense pour lui, et avec quel zèle il le recommandait à ses amis. Tiron inventa chez les Latins la manière d'écrire en abrégé. Il passe pour le premier auteur de ces caractères que les Romains appelaient *notæ*, par le moyen desquels on écrivait aussi vite qu'on parlait. Ceux qui écrivaient cette manière s'appelaient *notarii*, d'où est venu le nom de *notaires*. Tiron avait aussi composé la *Vie de Cicéron*, dont il était le confident et le conseil, et plusieurs autres ouvrages qui ne sont point parvenus jusqu'à nous. Pour faire connaître l'art d'écrire en notes, l'abbé Carpentier, de l'académie des Inscriptions, nous a donné d'anciens monuments écrits suivant cette méthode, auxquels il a joint ses remarques et un alphabet sous ce titre : *Alphabetum Tironianum, seu notæ Tironis explicandi methodus; cum pluribus notis ad historiam et jurisdictionem tum ecclesiasticam, tum civilem pertinentibus*, Paris, 1747, in-fol. (Voyez RAMSAY Charles.)

TISSAPHERNES, *Tissaphernes*, un des principaux satrapes de Perse du temps d'Artaxercès-Mnémon, commandait dans l'armée de ce prince, quand Cyrus, frère d'Artaxercès, lui livra bataille à Cunaxa. Il eut l'honneur de la victoire; son maître lui donna le gouvernement de tous les pays dont Cyrus était auparavant gouverneur, et sa fille en mariage. Sa faveur ne dura pas. Tissaphernes, ayant été battu par Agéasias, général des Lacédémoniens, dans la guerre d'Asie, encourut la disgrâce d'Artaxercès, excité contre lui par sa mère Parysatis, et fut tué par ordre de ce prince, à Colosse en Phrygie.

TISSOT (S. A. D.), célèbre médecin suisse, né à Grancy, pays de Vaud, mort à Lausanne le 15 juin 1797, dans la soixante-dixième année de son âge, après avoir publié plusieurs ouvrages utiles, qui ont obtenu un grand nombre d'éditions et ont été traduits dans presque toutes les langues de l'Europe. Prudent et actif dans le traitement des maladies, il tâchait par ses écrits de les prévenir. Les principaux sont : *Avis*

au peuple sur sa santé, in-12 ; *Avis aux gens de lettres sur leur santé*, in-12 ; *l'Onanisme*, 1765, in-12 ; *Traité de l'inoculation* ; *Traité des nerfs et de leurs maladies*, 1782, 4 vol. in-12 ; *Essais sur les moyens de perfectionner les études de médecine* ; *De l'influence des passions de l'âme dans les maladies*, 1793, in-8. On a recueilli ses ouvrages à Lausanne, 1790, 15 vol. in-12, et à Paris, 1809-1813, 11 vol. in-8.

TISSOT (Pierre-François), né à Versailles le 10 mai 1768, montra de bonne heure des dispositions pour l'étude des belles-lettres. Lorsque la Révolution éclata, il se prononça pour les idées nouvelles ; mais il eut la sagesse de s'abstenir de prendre part aux excès, et se tint caché pendant la terreur. Après le 13 vendémiaire, il fut nommé chef du bureau particulier du ministre de la police ; accusé peu après d'avoir pris part à une conspiration, il fut reconnu innocent et obtint même les faveurs du premier consul. En 1806, Français de Nantes l'appela dans ses bureaux. Vers la même époque il fit la connaissance de Delille, qui le choisit pour son suppléant au collège de France et le désigna comme le plus digne de lui succéder. Tissot avait fait des études approfondies sur les classiques latins, et en particulier sur Virgile. Son cours eut un assez grand succès. En 1814, il se jeta dans l'opposition libérale, fut l'un des propriétaires et des rédacteurs du *Constitutionnel*, et donna également des articles au *Pilote*. Le succès de son cours s'en accrût, mais le gouvernement, justement alarmé de l'influence fâcheuse qu'il exerçait sur la jeunesse, lui retira sa chaire. En 1830, il fut nommé de nouveau professeur de poésie latine au collège de France, reprit son cours, mais ne trouva plus les auditeurs que son opposition plus que son talent lui avait amenés en foule à une autre époque, et au bout de quelques années il prit le parti de se faire suppléer. Il est mort en 1853. Ses principaux ouvrages sont : une *Traduction en vers des Bucoliques de Virgile* ; des *Études sur Virgile* ; une *Introduction aux fastes civils de la France*. Il a, en outre, publié des poésies érotiques, qui rappellent celles de Parny. Tissot était de l'école de Voltaire, dont il a imité les poésies licencieuses. Quoique son talent comme écrivain fût fort médiocre, il était devenu membre de l'Académie française ; Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, lui a succédé, et s'est tiré habilement de la difficile tâche de faire son éloge en ne parlant que de son amour

pour Virgile, le seul point sur lequel il fût d'accord avec lui.

TITE (saint), grec et gentil, fut converti par saint Paul, à qui il servit de secrétaire et d'interprète. Cet apôtre le mena avec lui au concile de Jérusalem ; et il ne voulut point qu'il se fît circoncire, pour marquer que la circoncision n'était point nécessaire ; quoique dans la suite il fût circoncire Timothée, en l'envoyant à Jérusalem, parce que les Juifs l'auraient regardé, sans cette précaution, comme impur et comme profane. Saint Paul l'envoya depuis à Corinthe pour calmer les disputes qui partageaient cette Eglise ; et Tite alla ensuite le rejoindre en Macédoine, pour lui rendre compte de sa négociation. Peu après, il porta aux Corinthiens la 2^e Lettre que saint Paul leur adressait ; et vers l'an 63 de J.-C., l'Apôtre, l'ayant établi évêque de l'île de Crète, lui écrivit l'année suivante de Macédoine une Lettre dans laquelle il expose les devoirs du ministère sacré. Tite mourut dans l'île de Crète, fort âgé.

TITE (Titus Vespasianus), né le 30 décembre l'an 40 de J.-C., était fils de Vespasien son prédécesseur et de Flavia Domitilla. Il servit sous son père ; et obtint le sceptre impérial l'an 79, après s'être signalé par la ruine de Jérusalem. Il donna dans cette expédition des marques de cruauté, en faisant crucifier les malheureux que la faim chassait hors des murs, et qui ne pouvaient être responsables de l'opiniâtreté de leurs concitoyens ; mais la conduite des Juifs semble en quelque sorte excuser la manière dont on les écrasa. Etant entré dans Jérusalem, il dit, selon le témoignage de Josèphe : « C'est sous la conduite de « Dieu que nous avons fait la guerre ; « c'est Dieu qui a chassé les Juifs de ces « forteresses, contre lesquelles les forces « humaines ; ni les machines ne pou- « vaient rien. » Il était si pénétré de ce sentiment, que, dans la suite, lorsque les nations lui envoyèrent des couronnes pour honorer sa victoire, il déclara, au rapport de Philostrate, qu'il ne méritait pas cet honneur. « Ce n'est point moi, « disait-il, qui ai vaincu. Je n'ai fait que « prêter mes mains à la vengeance di- « vine. » Il avait donné des ordres exprès pour la conservation du temple ; mais il était écrit dans les décrets de Dieu qu'il serait détruit de fond en comble. Un soldat y ayant jeté un tison du haut de la tour qu'on appelait *Antonia*, tous les efforts de l'armée ne purent arrêter l'incendie. Devenu empereur, Tite donna un édit très-rigoureux contre les déla-

teurs, et condamna tous ces accusateurs de profession à être fustigés dans la principale des places publiques, à être traînés de là devant les théâtres, et enfin à être vendus comme esclaves et relégués dans des îles désertes; sévérité qui a été louée par quelques auteurs, mais qui dans sa généralité n'était pas sans inconvénient, et pouvait compromettre la sécurité publique et particulièrement des citoyens. Le parti le plus prudent comme le plus juste eût été, comme dit un historien, d'*écouter les délateurs d'une oreille et de l'autre les accusés*. Il donna de somptueux spectacles, entre autres un combat naval dans l'ancienne Naumachie. Cinq mille bêtes sauvages furent employées en un seul jour à divertir le peuple, qu'il consultait toujours avant que de lui donner une fête : attention peu assortie à la dignité d'un empereur; mais il céda au besoin qu'il en avait. S'étant souvenu un jour, qu'il ne s'était rencontré aucune occasion pour lui d'obliger quelqu'un dans la journée, il dit : *Mes amis, voilà un jour que j'ai perdu!* paroles qui ont épuisé la louange et la critique. Le sentiment qu'elles expriment est louable sans doute, mais il paraît qu'il était inutile de l'afficher : d'ailleurs si personne ne s'était présenté pour recevoir des bienfaits, il n'y avait aucun sujet de repentir; la disposition de faire bien doit suffire à l'homme vertueux. « Ce trait, » dit un homme d'esprit, s'il est vrai, « donne lieu de croire que ce prince avait plus de petitesse dans l'esprit que de générosité dans le cœur. » Les lois criminelles furent négligées, et les malfaiteurs se multiplièrent par l'encouragement de l'impunité. Tite disait qu'il *aimerait mieux périr lui-même, que de causer la perte d'un homme* : disposition estimable dans un particulier, mais qui dans un empereur peut produire une administration faible, imprudente et injuste. Il n'en donna que trop de preuves en désignant pour son successeur son frère Domitien, dont il connaissait la scélératesse, et qui avait conspiré contre lui. Sous le règne de Tite, l'empire fut exposé à plusieurs calamités. La première fut l'embrasement de la plupart des villes de la Campanie par les éruptions du mont Vésuve; la seconde, l'incendie de Rome; la dernière enfin, une peste qui emporta jusqu'à 1,000 personnes en un jour. Durant tous ces malheurs Tite se comporta comme un prince bienfaisant; il vendit les ornements de son palais pour faire rebâtir les édifices publics. Rome ne jouit pas longtemps de ses largesses. Tite, se sentant malade,

se retira au pays des Sabins; mais il fut surpris, en y allant, d'une fièvre violente, et expira le 14 septembre l'an 81 de J.-C., âgé de 41 ans, après un règne de deux ans, deux mois et vingt jours. On dit que, lorsque son frère Domitien le vit à l'agonie, il le fit mettre dans une cuve pleine de neige, sous prétexte de le rafraîchir : il y rendit le dernier soupir. S'il est vrai, comme l'assurait l'empereur Adrien, que Tite a empoisonné son père Vespasien, pour lui succéder plus promptement, le crime de Domitien est une punition trop bien assortie à ce parricide. L'idée attachée au nom de Tite est, dans l'opinion du vulgaire, supérieure à tous les éloges. Cependant quand on pense qu'il n'a pas régné trois ans, et que tant de monstres ont débuté par les plus beaux commencements, on ne peut s'empêcher de croire qu'on a peut-être précipité ou surchargé le tableau qu'on en a transmis à la postérité. De là ce mot d'un écrivain un peu caustique : « Je me dépîte toujours, quand je vois « cet empereur de deux ans, connu seulement par une emphatique phrase de « bienfaisance, élevé au-dessus de Néron, « qui pendant cinq ans fut tout autrement sage que lui. » Ses partisans même ont condamné ses débauches infâmes; mais elles étaient trop communes chez un peuple corrompu, pour l'avoir flétri dans l'opinion de ses contemporains. Ce n'est pas du reste le seul reproche qu'on lui a fait. « Il répudia, » dit Crevier, Marcia, sans que nous sachions la cause de ce divorce, qui pourrait bien n'être autre que ses amours « avec Bérénice. » Il faut convenir cependant que, par comparaison avec cette multitude de tyrans odieux qui souillèrent et désolèrent Rome, Tite devait paraître un prince aimable, et contraster avec eux d'une manière avantageuse dans les fastes de l'histoire.

TITE, auteur ecclésiastique du 4^e siècle, après avoir passé par tous les degrés de la hiérarchie, s'éleva par son mérite à l'évêché de Bostre dans l'Arabie. La *Bibliothèque des Pères* nous offre de cet auteur un *Traité contre les manichéens*. Le style en est assez net pour une matière assez embarrassée d'elle-même, et les raisonnements en sont solides aussi bien que subtils; mais tout n'y est pas exact. On lui reproche trop d'estime pour Origène, dont il paraît même avoir adopté l'erreur touchant l'éternité des peines. On lui attribue encore un *Commentaire sur saint Luc*, et d'autres ouvrages qui ne sont pas de lui. Julien l'Apostat menaça de le rendre res-

pensable d'une espèce d'émeute qu'il y avait eu à Bostre; mais Tite confondit ce reproche, et répondit à l'empereur que si le peuple ne se révoltait ouvertement contre lui, c'était à lui et autres ecclésiastiques qu'il en était redevable. Sur quoi Julien écrivit à ceux de Bostre, que leur évêque était leur délateur, et qu'il les exhortait à le chasser, puisqu'il les supposait disposés à la révolte. Les Bostriens se moquèrent de cette puérilité, « qui, dit Tillemont, pourrait passer pour incroyable dans un prince qui se piquait de raison, si nous n'avions encore la lettre entière qu'il écrivit à ceux de Bostre. Cette lettre est datée d'Antioche le premier jour d'août, l'an 362. » Tite survécut à la persécution de Julien, et mourut sous l'empereur Valens.

TITE-LIVE (Titus-Livius), de Padoue, et selon d'autres d'Apone, passa une partie de sa vie, tantôt à Naples, tantôt à Rome, où Auguste lui fit un accueil très-gracieux. Il est un de ces auteurs qui ont rendu leur nom immortel, mais dont la vie et les actions sont peu connues. Tite-Live mourut à Padoue, après Auguste, le même jour qu'Ovide, l'an 17 de J.-C., la 4^e année du règne de Tibère. Son *Histoire romaine*, qui commence à la fondation de Rome, qui finissait à la mort de Drusus en Allemagne, l'a fait mettre au premier rang des grands écrivains. Cet ouvrage renfermait cent quarante livres; il ne nous en reste que trente-cinq (dont deux ont été publiés la première fois en 1518, par Ulric de Hutten), encore ne sont-ils pas d'une même suite. Ce n'est pas la quatrième partie de son histoire. Jean Freinsheimius a tâché de consoler le public de cette perte, et il y a réussi autant que la chose était possible. Il règne dans toutes les parties de l'ouvrage de Tite-Live une élégance continue. Il excelle également dans les récits, les descriptions et dans les harangues. Le style, quoique varié à l'infini, se soutient toujours également : simple sans bassesse, orné sans affectation, noble sans enflure; étendu ou serré, plein de douceur et de force, selon l'exigence des matières, mais toujours clair et intelligible. « On reproche cependant, dit le Pabbé Des Fontaines, quelques défauts à Tite-Live. Le premier, c'est de s'être laissé trop éblouir de la grandeur de Rome, maîtresse de l'univers. Parle-t-il de cette ville encore naissante, il la fait la capitale d'un grand empire, bâtie pour l'éternité, et dont l'agrandissement n'a point de bornes. Il tombe quelquefois dans de petites

« contradictions; et, ce qui est moins pardonnable, il omet souvent des faits « célèbres et importants. » On lui a reproché encore d'avoir employé quelques expressions provinciales dans son histoire. Mais Pignorius croit que cette *peccatinité*, dont on a tant parlé, regardait seulement l'orthographe de certains mots, où Tite-Live, comme Padouan, employait une lettre pour une autre, à la mode de son pays, écrivant *sibe* et *quass* pour *sibi* et *quasi*. Quelques-uns pensent qu'elle consistait simplement dans la répétition de plusieurs synonymes en une même période : redondance de style qui déplaisait à Rome, et qui faisait connaître les étrangers. Il est peu d'historiens qui aient raconté autant de prodiges que Tite-Live. Tantôt un bœuf a parlé, tantôt une mule a engendré, tantôt les hommes et les femmes ont changé de sexe; ce ne sont que pluies de cailloux, de chair, de craie, de sang et de lait. Des esprits superstitiels et faux qui ont osé comparer ses fables avec des faits avérés, n'ont sans doute pas réfléchi sur la considération que méritent des contes populaires, et celle qu'on doit à des autorités respectables, à des témoins oculaires, judicieux, irréprochables, rapportant des événements qui, dans leurs causes, leur but et leurs divines circonstances, déterminent la croyance de tout esprit raisonnable. Du reste, dans sa crédulité même, Tite-Live montrait plus de sagesse que nos écrivains modernes dans leur incrédulité : il respectait sa religion. « Toute fausse qu'elle était, dit Rigoley de Juvigny, il savait qu'elle n'en était pas moins un frein salutaire. S'il eût eu le bonheur de naître de nos jours et que son berceau eût été éclairé de la lumière de l'Evangile, avec l'excellent esprit et le bon jugement dont il était doué, il n'aurait pas imité ces prétendus historiens, ces écrivains audacieux qui, déchaînés également contre le trône et l'autel, cherchent à renverser l'un et l'autre; et, brisant du même coup le sceptre et l'encensoir, veulent vivre indépendants du ciel et de la terre. Il n'aurait point, à leur exemple, employé le mensonge, les sarcasmes les plus amers, et les plaisanteries les plus grossières contre une religion dont tout annonce, tout démontre, et tout prouve la divinité. Loin d'envisager cette religion du côté de la politique, et d'en imposer par des prodiges mensongers, il l'aurait appuyée d'une foule de faits plus clairs que le jour, et se serait attaché à la faire regarder et respecter comme le

« plus ferme soutien des trônes , et
 « comme la force et le salut des empires
 « et des peuples qui les composent. »
 L'édition de Tite-Live, à Venise, 1470,
 est fort rare. Après plusieurs autres
 bonnes et belles éditions dont le détail
 sous mènerait trop loin, Crevier en a
 publié une en 6 vol. in-4, 1735, enrichie
 de notes savantes, et d'une préface écrite
 avec élégance. On l'a réimprimée en 6
 vol. in-12. Les plus belles et les meil-
 leures éditions sont celles d'Elzevir, 1634,
 3 vol. in-12; et 1665, 3 vol. in-8; de
 Doujat, *Ad usum Delphini*, 1676 et 1680,
 6 vol. in-4; de Drakenborch, 1738-1746,
 7 vol. in-4; de Deux-Ponts, 1784, 13 vol.
 in-8; enfin, de Lemaire, 13 vol. in-8,
 dans sa *Collection des auteurs latins*,
 Gaërin en a donné une traduction (voyez
 son article), que celle de Dureau de la
 Malle a fait oublier bientôt : celle-ci,
 qui est en 15 vol. in-8, a été achevée par
 Noël.

TITI (Robert), né en Toscane, vers
 le milieu du 16^e siècle, enseigna les
 belles-lettres à Padoue et à Pise. Il nous
 reste de lui des *Poésies* estimées de leur
 temps, peu connues aujourd'hui, quoi-
 qu'elles ne soient pas sans mérite. On
 les trouve avec celles de Ghérardi, 1571,
 in-8. On a encore de cet auteur des *Notes*
 assez bonnes sur quelques auteurs clas-
 siques, dix *Livres* sur des passages d'an-
 ciens auteurs, sur lesquels les littérateurs
 ne sont pas d'accord. Il mourut en 1609,
 à 58 ans.

TITIEN (le), peintre, dont le nom
 de famille est *Vecelli*, né à Cadore dans
 le Frioul, en 1477, montra dès son en-
 fance une forte inclination pour son art.
 Il entra à l'âge de 10 ans chez Gentil, et
 ensuite chez Jean Bellin, où il demeura
 longtemps. La réputation du Giorgion
 excita dans le Titien une heureuse ému-
 lation, et l'engagea à lier une étroite
 amitié avec lui, pour être à portée d'é-
 tudier sa manière. Le Giorgion, s'aper-
 cevant des progrès rapides de son disci-
 ple, et de l'objet de ses visites, rompit
 tout commerce avec lui. Le Titien se vit
 peu de temps après sans rival par la
 mort du Giorgion. Il était désiré de tous
 côtés; on le chargea de faire les ouvrages
 les plus importants, à Vicence, à Pa-
 doue, à Venise et à Ferrare. Le talent
 singulier qu'il avait pour le portrait le
 mit encore dans une haute réputation
 auprès des grands et des souverains.
 Charles-Quint, ce protecteur éclairé des
 vrais talents, le combla de biens et d'hon-
 neurs. Si son caractère doux et obligeant,
 son humeur gaie et enjouée, le faisaient
 aimer et rechercher, son mérite le ren-

daît respectable. Il conserva une santé
 robuste jusqu'à 99 ans, et mourut en
 1576. Ce grand peintre traitait également
 tous les genres; il rendait la nature dans
 toute sa vérité. Chaque chose recevait
 sous sa main l'impression convenable à
 son caractère. Les reproches qu'on lui
 fait sont de n'avoir pas assez étudié l'an-
 tique, d'avoir manqué souvent l'expres-
 sion des passions de l'âme, de s'être ré-
 pété quelquefois, enfin d'avoir mis beau-
 coup d'anachronismes dans ses ouvrages.
 Le musée du Louvre possède plusieurs
 tableaux de cet artiste.

TITTIUS (Gérard), théologien luthé-
 rien, né à Quedlimbourg en 1620, fut
 disciple de Georges Calixte, et devint
 professeur en hébreu et en théologie à
 Helmstadt, où il mourut en 1681. On a
 de lui : un *Traité des Conciles*, Helm-
 stadt, 1556, in-4; un autre : *De l'insuf-
 fisance de la religion purement naturelle;
 et de la nécessité de la révélation*, 1667,
 in-4.

TITON du **TILLET** (Evrard), né à Pa-
 ris en 1677, d'un secrétaire du roi, fit
 ses études au collège des Jésuites à Pa-
 ris. Il en sortit avec un goût vif pour les
 belles-lettres, et le conserva jusqu'à la
 fin de ses jours. A l'âge de quinze ans,
 il suivit le parti des armes jusqu'à la
 paix de Ryswick; alors il acheta une
 charge de maître-d'hôtel de la Dauphine,
 mère de Louis XV. La mort prématurée
 de cette princesse le rendit à lui-même.
 Il fit le voyage d'Italie, et saisit les beau-
 tés des chefs-d'œuvre sans nombre de
 peinture et de sculpture qui égalaient l'Ita-
 lie moderne à l'ancienne. A son retour,
 il fut commissaire-provincial des guer-
 res; il exerça cette charge avec une rare
 générosité. Son attachement pour Louis
 XIV, et son admiration pour les hommes
 de génie, lui inspirèrent, dès 1708, l'idée
 d'élever un Parnasse en bronze à la gloire
 de ce roi, et des poètes et musiciens qui
 avaient illustré son règne. Ce beau mo-
 nument, qui fut achevé en 1718, est pla-
 cé aujourd'hui dans la bibliothèque du roi.
 Du Tillet donna, en 1727, la *Description*
 de ce monument, avec l'extrait de la
 vie et le catalogue des ouvrages des poë-
 tes qu'il y avait placés, en un vol. in-12.
 Il le fit réimprimer en 1782, in-fol., et le
 dédia au roi. Depuis cette époque, il
 donnait des *Suppléments* tous les dix
 ans, des hommes morts pendant ces in-
 tervalles : ces *Suppléments* viennent jus-
 qu'en 1760. Il mourut d'un calcul, le
 26 décembre 1762, âgé de 85 ans. On
 lui doit encore un *Essai sur les honneurs
 accordés aux savants*, in-12.

TITUS. (Voyez **TITE**.)

TOBIE, de la tribu de Nephthali, demeurait à Cadès, capitale de ce pays, et avait épousé Anne de la même tribu, dont il eut un fils qui portait son nom. Emmené captif à Ninive avec sa femme et son fils, il ne se souilla jamais en mangeant, comme les autres Israélites, des viandes défendues par la loi. Dieu, pour récompenser sa fidélité, lui fit trouver grâce auprès de Salmanasar, qui le combla de biens et d'honneurs. Tobie ne profita des bontés du roi, que pour soulager ses frères captifs. Il allait les visiter et leur distribuait chaque jour ce qu'il pouvait avoir. Un jour, à Ragès, ville des Mèdes, Gabélus, son parent, ayant besoin de dix talents, Tobie, qui avait reçu ces dix mille écus de la libéralité du roi, les lui prêta, sans exiger de lui d'autre sûreté qu'une obligation par écrit. Sa charité fut récompensée dès cette vie ; cependant Dieu l'éprouva par des souffrances. Un jour, après avoir enseveli plusieurs morts, il s'endormit fatigué au pied d'une muraille, et il lui tomba d'un nid d'hirondelle, sur les yeux, de la fiente chaude qui le rendit aveugle. Tobie, se croyant près de mourir, chargea son fils d'aller à Ragès retirer l'argent qu'il avait prêté à Gabélus. Le jeune homme partit aussitôt avec l'ange Raphaël qui avait pris la figure d'Azarias. Son guide lui fit épouser Sara, sa cousine, fille de Raguel, veuve de sept maris que le démon avait étranglés, pour n'avoir envisagé l'union conjugale que comme un moyen de luxe. Tobie se mit en prières, et chassa l'ange de ténèbres. Raphaël le ramena ensuite chez son père, à qui il rendit la vue avec le fiel d'un poisson que l'ange lui avait indiqué. Le saint vieillard mourut l'an 663 avant J.-C., à 102 ans. Son fils parvint aussi à une longue vieillesse. On croit assez communément que les deux Tobies ont écrit eux-mêmes leur histoire, ou que du moins le livre qui porte leur nom a été composé sur leurs Mémoires. Nous n'avons plus l'original de cet ouvrage, que saint Jérôme traduisit en latin sur le texte chaldaïque, et c'est sa traduction que l'Eglise a adoptée, comme la plus simple, la plus claire et la plus dégagée des circonstances étrangères. Nous en avons aussi des versions en hébreu, en grec et en syriaque, faites sur la latine ; et quelques autres où les faits sont plus détaillés, ce qui a fait croire à quelques critiques que Tobie avait écrit son histoire et l'abrégé de son histoire. Les Juifs ne reconnaissent pas ce livre pour canonique ; mais ils le lisent avec respect, comme contenant une histoire vénéra-

ble, et pleine de sentiments touchants et d'excellentes maximes. La constance du juste, sa confiance couronnée, la tendresse paternelle, la piété filiale, la sainteté de l'union conjugale, une attentive et toute-puissante providence : tout cela concourt à former l'édifiante histoire de Tobie. C'est le tableau d'une famille selon le cœur de Dieu.

TOCQUEVILLE (Alexis - Charles - Henri-Cleret de), né à Verneuil (Seine-et-Oise) le 29 juillet 1805, était par sa mère arrière-petit-fils de Malesherbes. Nommé juge d'instruction à Versailles dès 1826, il devint substitut du procureur du roi à Paris en 1830 ; mais n'ayant pas voulu dans un procès prendre la parole dans le sens que désirait le Gouvernement, il donna sa démission. Peu après il fut chargé d'une mission dans les Etats-Unis d'Amérique avec Gustave de Beaumont, y étudia l'état social et politique de la république, et à son retour en France il publia le résultat de ses observations dans deux volumes, sous le titre de : *Démocratie en Amérique*, 1835. Ce livre eut le plus grand succès, et le plaça au premier rang des publicistes. L'Académie lui accorda l'année suivante le prix Monthyon. Deux volumes, qui parurent plus tard et complétèrent l'ouvrage, montrèrent que l'accueil fait d'abord par le public était mérité. Alexis de Tocqueville fut élu successivement membre de l'Académie des sciences morales et de l'Académie française. En 1839, les électeurs de son arrondissement l'envoyèrent à la chambre des députés, où il siégea sur les bancs de l'opposition dynastique. Après la révolution de février, il fut de nouveau élu représentant de l'assemblée constituante, et ensuite de l'assemblée législative. En 1849, le président de la république l'appela au ministère des affaires étrangères ; mais les événements politiques ne lui permirent pas de conserver longtemps ces fonctions. Rendu à la vie privée par le coup d'état du 2 décembre, il employa ses loisirs à composer un nouvel ouvrage du plus haut intérêt, qu'il publia sous le titre : *L'ancien régime et la révolution*. Il rassemblait de nouveaux matériaux pour le compléter, lorsque la maladie dont il était atteint le contraignit à aller passer l'hiver à Cannes (Var), où il est mort le 16 avril 1859, après avoir reçu les secours de la Religion qu'il avait toujours pratiquée. Alexis de Tocqueville joignait à un esprit élevé, sagace et pénétrant, le plus noble caractère. Les circonstances politiques ne lui ont

pas permis de développer et de mûrir entièrement son talent d'orateur ; mais comme penseur et comme écrivain il est assurément un des premiers de notre temps. On ne doit que plus vivement regretter qu'il n'ait pas eu le temps d'achever l'œuvre qu'il avait commencée, et où il déterminait, l'histoire en main, avec autant de pénétration que de justesse, le véritable caractère de la révolution française. Ses principaux ouvrages sont : *La Démocratie en Amérique*, 4 vol. in-8° ; *L'Ancien régime et la Révolution* ; *Du système pénitentiaire aux Etats-Unis* ; divers *Rapports* sur la question d'Orient.

TOEPFFER (Rodolphe), littérateur genevois, né en 1799, mourut au mois de juin 1846. Il s'adonna d'abord à la peinture, mais le goût qu'il avait pour les lettres le détermina à se consacrer à l'éducation. En 1832, Toepffer fut nommé professeur de belles-lettres à l'académie de Genève. On a de lui : *Les Nouvelles genevoises* ; le roman de *Rosa et Gertrude* ; les *Voyages en zig-zag* ; on lui doit également *Reflexions sur le beau*, et quelques charmants *Album* : ces deux dernières productions n'ont paru qu'en 1847. Ses ouvrages, à la tête desquels se trouve une *Notice* sur sa vie par M. de Saint-Remi, ont été publiés par Dubochet en 1841-1847.

TOIRAS (Jean Du CAYLAR DE SAINT-BONNET, marquis de), né à Saint-Jean-de-Gardonnenques, en 1585, était d'une ancienne maison du Languedoc. Après avoir été page du prince de Condé, il servit sous Henri II, puis sous Louis XIII, qui le fit lieutenant de sa vénerie, puis capitaine de sa volière. Elevé au poste de maréchal-de-camp, il se trouva à la prise de l'île de Rhé, dont il eut le gouvernement, et qu'il défendit contre les Anglais, qui furent obligés de lever le siège. Il fut ensuite envoyé en Italie, où il cueillit de nouveaux lauriers. Il commanda dans le Montferrat, et défendit, en 1630, Casal contre le marquis de Spinola, général espagnol. Ses frères ayant embrassé le parti du duc d'Orléans, il fut disgracié en 1633, privé de ses pensions et de son gouvernement. Il adoucit les chagrins de sa disgrâce par un voyage en Italie. Il reçut à Rome, à Naples, à Venise, etc., tous les honneurs dont il était digne. Victor-Amédée, duc de Savoie, lié d'intérêt avec l'Espagne, le fit lieutenant-général de son armée. Il remplissait ce poste avec sa valeur ordinaire, lorsqu'il fut tué, en 1636, devant la forteresse de Fontanette, dans le Milanais. Michel Baudier a écrit sa *Vie*, in-12.

TOLAND (Jean), né l'an 1670, dans le village de Redcastle, près de Londonderry, en Irlande, fut élevé dans la religion catholique. Il fit ses études en l'Université de Glasgow, puis dans celle d'Edimbourg où il embrassa la religion protestante. Après avoir passé quelque temps à Leyde, il se retira à Oxford, et y recueillit un grand nombre de matériaux sur divers sujets. Son goût pour les paradoxes et les nouveautés le tira de l'obscurité où il avait croupi jusqu'alors. Il publia divers ouvrages sur la religion et sur la politique, dans lesquels l'impiété, le déisme, l'athéisme même, paraissent à découvert. Il mourut à Londres en 1722, à 52 ans, après s'être fait une épitaphe très-flatteuse, qui n'est rien moins qu'un tableau fidèle de son caractère. Il était vain, bizarre, singulier ; rejetant un sentiment précisément parce qu'un auteur célèbre l'avait soutenu ou embrassé. Opiniâtre dans la dispute, il la soutenait avec l'effronterie et la grossièreté d'un cynique. Ses principaux ouvrages sont : *La Religion chrétienne sans mystères*, en anglais, Londres, 1696, in-8 ; livre impie, condamné au feu en Irlande l'année suivante : ce qui n'empêcha point Toland d'en donner une *Apologie*, son impudence augmentant avec les humiliations et les châtements qu'elle essayait ; *Amyntor*, et *Défense de la Vie de Milton*, Londres, 1699, in-8, aussi pernicieux que le précédent ; *L'Art de gouverner par parties*, 1701, in-8 ; *Le Nazaréen*, ou *le Christianisme judaïque, païen, et mahométan*, etc., 1718, in-8, fruit de l'impiété la plus grossière, ainsi que les suivants : *Pantheisticon*, seu *Formula celebranda sodalitalis socraticæ*, in-8 ; *Cosmopolis*, Londres, 1720 ; *Adaisidæmon, sive Titus Livius à superstitione vindicatus* ; *anæxæ sunt Origines judaicæ*, La Haye, 1709, in-8. Il y soutient que les athées sont moins dangereux à l'Etat que les superstitieux : paradoxe cent fois réfuté (voyez *Catéch. philos.*, liv. 1, chap. 5). Il prétend que Moïse et Spinosa ont eu à peu près les mêmes idées de la Divinité : assertion qui suffit seule pour faire connaître le désordre de sa tête ; cette assertion fut réfutée plus sérieusement qu'elle ne le méritait par Huet, évêque d'Avranches, sous le nom de *Morin*, et par Elie Benoît. Les livres de Toland, excepté les deux derniers, sont en anglais. La plupart ont, comme on l'a vu, des titres extravagants, et renferment des idées encore plus extravagantes. Il écrivait d'une manière confuse, embrouillée et fatigante ; aussi, en vou-

lant nuire à la religion, il ne fit de mal qu'à lui-même, et fut méprisé comme philosophe et comme écrivain; l'*Angleterre libre*, 1704, in-8; divers *Écrits contre les Français*, 1726, 2 vol. in-8, et quelques autres livres de politique, moins mauvais que ses ouvrages sur la religion.

TOLEDE (Ferdinand-Alvarez de), duc d'Albe, né en 1508, d'une des plus illustres familles d'Espagne, dut son éducation à Frédéric de Tolède, son grand-père, qui lui apprit l'art militaire et la politique. Il porta les armes à la bataille de Pavie, et au siège de Tunis, sous l'empereur Charles-Quint. Devenu général des armées d'Espagne en 1538, il servit sa nation avec succès contre la France, dans la Navarre et dans la Catalogne. Elevé au poste de généralissime des armées impériales, il marcha contre les protestants d'Allemagne en 1546. Il gagna l'année suivante la fameuse bataille de Muhlberg, où les protestants furent entièrement défaits. L'électeur de Saxe, leur général, y fut fait prisonnier avec Ernest, duc de Brunswick, et plusieurs autres chefs. Cette victoire fut le prélude de la prise de Torgaw, de Wittenberg, et de la réduction de tous les rebelles. Après s'être signalé en Allemagne, il suivit l'empereur au siège de Metz, où il fit des prodiges de valeur, que le courage des assiégés rendit inutiles. Philippe II, successeur de Charles-Quint, se servit de lui avec le même avantage que son père. En 1567, les habitants des Pays-Bas, où les nouvelles erreurs s'étaient introduites avec l'esprit de rébellion qui les a accompagnées partout, menaçaient d'un soulèvement. Philippe II envoya le duc d'Albe pour les contenir. Ce choix annonça la plus grande sévérité. On se souvenait que Charles-Quint, délibérant sur le traitement qu'il ferait aux Gaulois, qui se révoltèrent en 1539, avait voulu savoir le sentiment du duc, qui répondit « qu'une patrie rebelle devait être ruinée. » Les premières démarches du duc d'Albe confirmèrent l'opinion qu'on avait de lui. Il fit périr sur un échafaud les comtes d'Egmont et de Horn. Après cette exécution, qui lui parut nécessaire au repos public, il marcha aux confédérés et les bat. Le plaisir d'avoir remporté une victoire signalée est empoisonné par le chagrin de voir un village réduit en cendres, après l'action, par un régiment de Sardaigne. Ce crime fut puni comme il le méritait. Il fit pendre sur-le-champ les auteurs de l'incendie, et dégrada toutes les compagnies, excepté une qui n'était point coupable :

trait qui prouve suffisamment que le sévère et inexorable général voulait l'ordre à tout prix, et détestait souverainement des cruautés inutiles et illégales commises de sang-froid. Le prince d'Orange, chef des confédérés, parut bientôt à la tête d'une armée considérable. Le jeune Frédéric de Tolède, chargé de l'observer, envoya conjurer le duc d'Albe, son père, de lui permettre d'aller attaquer les rebelles. Le duc, persuadé avec raison que les subalternes ne doivent pas se mêler de juger s'il faut ou s'il ne faut pas combattre, répond : « Allez dire à « mon fils, que sa demande me lui est « pardonnée qu'à cause de son inexpé-
« rience et de sa jeunesse. » Ses succès augmentèrent tous les jours. Après la prise de Harlem, le duc d'Albe quitta les Pays-Bas pour retourner en Espagne, précédé du bruit de ses victoires dont sa vanité avait néanmoins affaibli l'éclat. Car après avoir fait construire à Anvers une bonne citadelle, il y avait placé sa statue en bronze. Il était représenté avec un air menaçant, le bras droit étendu vers la ville; à ses pieds étaient la noblesse et le peuple, qui prosternés semblaient lui demander grâce. Les deux statues allégoriques avaient des écuellles pendues aux oreilles, des besaces au cou, pour rappeler le nom de *Gueux* que l'on avait donné aux mécontents. Elles étaient entourées de serpents, de couleuvres et d'autres symboles destinés à désigner la fausseté, la malice et l'avarice : vices reprochés par les Espagnols aux vaincus. On lisait au-devant du piédestal cette inscription fastueuse : *Ferdinando Alvarez à Toledo, Albe duci, Philippi II Hispaniarum regis apud Belgas prefecto; quod extincta seditione, rebellibus pulsus, religione procurata, justitia culta, provinciis pacem firmaverit; regis optimi ministro fidelissimo positum*. Ce général laissa le gouvernement des Pays-Bas à don Louis de Requesens, grand-commandeur de Castille, en 1574, qui, par une conduite molle et convivente, releva le courage des révoltés abattus par son prédécesseur, et prouva par les effets de son indulgence, que les sectaires et les rebelles ne réclament la douceur que pour se fortifier et se faire redouter. Le duc d'Albe jouit d'abord à la cour de la faveur que méritaient ses services; mais s'étant opposé au mariage de son fils, le roi Philippe II, qui avait projeté cet hymen, l'envoya prisonnier à Uzéda. Il obtint sa liberté deux ans après, et fut mis à la tête d'une armée que l'on fit entrer en Portugal l'an 1581. Cet habile général y fit autant de con-

quêtes que d'en treprendre. Il défit don Antoine de Crato qui s'était fait proclamer roi, et se rendit maître de Lisbonne. Il y fit un butin inestimable, qui fut encore augmenté par l'arrivée de la flotte des Indes dans le port de cette ville. Tant de succès lui suscitèrent des jaloux; on l'accusa d'avoir détourné à son usage une partie des sommes qui lui avaient été remises durant les différentes expéditions : comme on lui en demandait compte, il répondit qu'il n'avait à en rendre qu'au roi. « S'il me le demande, je lui mettrai en ligne de compte des royaumes conservés ou conquis, des victoires signalées, des sièges très-difficiles, et 60 ans de services. » Philippe satisfait fit cesser les poursuites : le duc d'Albe mourut peu de temps après en 1562, à 74 ans, dans de grands sentiments de religion, entre les bras du pieux Louis de Grenade (voyez sa *Vie*, Paris, 1698, 2 vol. in-12). Il laissa la réputation d'un général expérimenté et d'un politique habile. « Le duc d'Albe (dit l'abbé Raynal, *Histoire du Stathouderat*), l'un des plus grands capitaines du 16^e siècle, joignait à une naissance distinguée des biens immenses. Il avait la démarche grave et le maintien austère, l'air noble et le corps robuste, le discours mesuré et le silence éloquent. Il était sobre et dormait peu, travaillait beaucoup, écrivait lui-même toutes ses affaires. Toutes les circonstances de sa vie offrent un spectacle intéressant. Son enfance fut raisonnable, et l'âge avancé ne lui apporta ni ridicule ni faiblesse. Le tumulte des camps ne fut pas pour lui une occasion de dissipation; ce fut dans la licence des armes qu'il se forma à la politique. Lorsqu'il opinait dans les conseils, il n'avait égard ni aux désirs du monarque, ni aux intérêts des ministres; il se déclarait toujours pour le parti qu'il croyait le plus juste; souvent il ramenait ceux qui l'écoutaient à la probité, et lorsque ses efforts étaient inutiles, il ne les suivait pas dans leur injustice. On ne trouve point dans les fastes de sa nation un capitaine plus habile que lui à faire la grande guerre avec peu de troupes, à ruiner les plus fortes armées sans les combattre, à donner le change aux ennemis et à ne le jamais prendre, à gagner la confiance du soldat et à étouffer ses murmures. On prétend que dans soixante ans de guerre sous divers climats, contre différents ennemis, durant toutes les saisons, il n'a jamais été battu, ni prévenu, ni surpris. Quel homme, s'il n'avait terni l'é-

« état de tant de talents et de vertus par « une sévérité outrée! » C'est aux événements qui ont suivi l'administration du duc d'Albe, c'est à l'histoire des provinces où l'on a traité plus mollement que lui les sectaires et les rebelles, à décider si sa sévérité fut effectivement outrée. Il est vrai que son caractère était quelquefois déraisonnablement inflexible, et que par son entêtement à exiger le dixième, tribut exorbitant et tyrannique, il replongea les Pays-Bas dans les troubles qu'il avait heureusement terminés; mais il faut convenir que, comparée à la conduite des révoltés envers les partisans de l'ancienne religion et les sujets fidèles au souverain, la conduite du duc ne peut que mériter des éloges : sa sévérité, ou, si l'on veut, sa dureté légale après tout et conforme à la marche judiciaire la plus scrupuleuse, forme un contraste bien saillant avec celle de la plupart des chefs de la rébellion et de leurs subalternes, dont les cruautés n'avaient d'autres règles que le fanatisme et le caprice. Les déclamations perpétuelles contre Philippe II et son général, et l'affec-tation marquée de ne rien dire des atrocités inouïes des rebelles, sont excellentement confondues dans le savant et touchant ouvrage : *De crudelitatis moribusque priscorum ac recentium hæreticorum*, par Havensius, 1608, in-8; dans le *Theatrum crudelitatis hæreticorum nostri temporis*, Anvers, 1592, pag. 57 et suivantes; dans les *Mortes illustres et gesta eorum qui in odium fidei ab hæreticis occisi sunt*, par Philippe Alegambe, et surtout dans l'*Abbrégé de l'Histoire de la Hollande*, par M. Kerroux, Leyde, 1778, tome 2, page 310. Ce dernier auteur, hollandais et protestant, après avoir parlé du faux bruit, que certains incendiaires menaçaient les villes de la Nord-Hollande, continue de cette sorte : « Les « tourments les plus affreux arrachèrent « à ces prétendus incendiaires le nom de « quelques riches paysans catholiques, « qu'ils accusèrent de tous les crimes « dont on voulait qu'ils les accusassent. C'était là où le cruel Sonoy (ou « Snoy) les attendait. Ces délateurs, « malgré leurs rétractations, malgré même les promesses faites à quelques-uns d'eux de leur accorder la vie s'ils « chargeaient ces paysans, expirèrent « dans les plus affreux supplices. Mais « les cruautés inouïes, exercées contre « quelques-uns de ces infortunés paysans, « faussement accusés, ne pourraient être « crues, si elles n'étaient pleinement « attestées par les procédures. Nous voudrions épargner ces horreurs à nos lec-

« leurs ; mais l'impartialité de l'histoire
 « ne nous permet pas de cacher ces
 « excès dont un parti s'est rendu coupable,
 « pour ne découvrir que ceux du
 « parti ennemi. Les tourments ordinaires
 « de la question la plus cruelle ne
 « furent que les moindres des maux que
 « l'on fit souffrir à ces innocents. Leurs
 « membres disloqués, leurs corps déchirés
 « de verges, étaient ensuite enveloppés
 « dans des linges trempés dans de
 « l'eau-de-vie ; on y mettait le feu, et on
 « les laissait dans cet état jusqu'à ce que
 « leur peau noircie et retirée découvrit
 « les nerfs dans différentes parties de
 « leurs corps. On employait le soufre,
 « souvent même jusqu'à une demi-livre
 « de chandelle pour leur brûler les aisselles
 « et les plantes des pieds. Ainsi
 « martyrisés ; on les laissait quelques
 « nuits couchés par terre sans couverture,
 « et à force de coups on chassait
 « le sommeil loin d'eux. Du hareng pec
 « et autres aliments salés étaient la nourriture
 « qu'on leur donnait, pour allumer
 « dans leurs entrailles tous les feux
 « d'une soif dévorante, sans leur permettre
 « l'usage d'un verre d'eau, quelques
 « supplications qu'ils fissent pour
 « en obtenir. On posait des frelons sur
 « le nombril des patients, et l'on en retirait
 « l'aiguillon qu'ils y avaient fiché
 « de la longueur de l'articulation d'un
 « doigt. Sonoy lui-même avait envoyé à
 « cet affreux tribunal certain nombre de
 « rats que l'on plaçait sur la poitrine et
 « sur le ventre de ces infortunés, sous
 « un instrument de pierre ou de bois
 « fait exprès et recouvert d'une plaque
 « de cuivre : le feu posé sur cette plaque
 « forçait ces animaux à ronger les chairs
 « et à se faire un passage jusqu'au cœur
 « et aux entrailles. On brûlait ces blessures
 « avec des charbons ardents ; l'on
 « faisait couler du lard fondu sur ces
 « corps ensanglantés. D'autres horreurs
 « plus révoltantes encore furent exercées
 « avec un sang-froid, dont à peine on
 « pourrait trouver d'exemples chez les
 « cannibales ; mais la décence nous défend
 « de poursuivre. L'un de ces malheureux
 « mourut dans les tourments de la torture.
 « Ses juges fanatiques crurent couvrir
 « l'atrocité de leur barbarie, en faisant
 « courir le bruit ridicule que le diable
 « lui avait rompu le cou. Un autre, vaincu
 « par les douleurs qu'on lui avait fait
 « souffrir, et flatté de la promesse qu'il
 « conserverait sa vie et ses biens, avoua
 « enfin tout ce qu'on voulut ; ses juges
 « aussitôt prononcèrent sa sentence au nom
 « de Sonoy, et le condamnèrent à avoir le
 « cœur arraché et

« à être écartelé. On remarque que, quoi
 « qu'on eût eu la cruelle précaution de
 « l'enivrer le jour de son exécution qui
 « se fit à Hoorn malgré toutes les oppositions
 « du magistrat, il assigna le ministre réformé,
 « qui l'accompagnait à la mort, à comparaître
 « dans trois jours devant le tribunal du
 « souverain Juge. Ce ministre, qui avait été
 « témoin de toutes les protestations que le
 « patient avait faites de son innocence, se
 « retira chez lui dans l'abattement de la plus
 « sombre tristesse, et mourut réellement
 « au bout du terme, ou peu après. »
 « (Voyez FERDINAND IV.) On dira peut-être
 « que ces fureurs sont celles d'un particulier,
 « qu'elles ne tiennent pas aux principes
 « et à l'esprit de la révolution que le duc
 « d'Albe a combattue ; mais ignore-t-on
 « les excès des autres fanatiques qui ne
 « le cédaient en rien à Sonoy ? D'un
 « Guillaume de La Marck, par exemple, le
 « *des Adrets* des Pays-Bas, qui dans une seule
 « année (1572) tua, par des supplices inouïs,
 « plus de paisibles citoyens et de prêtres
 « catholiques, que le duc d'Albe ne fit
 « légalement punir de rebelles dans tout le
 « cours de son administration ? Du reste,
 « l'auteur protestant, que nous transcrivons
 « ici, réfute lui-même cette objection.
 « On voudrait en vain chercher des motifs
 « pour excuser les procédures de cette
 « horrible commission, elles ont imprimé
 « une tache éternelle au nom hollandais ;
 « et quoique Sonoy, le principal auteur
 « de ces sanglantes tragédies, fût étranger,
 « la nation, qui n'osa s'y opposer
 « ou l'en punir, ne se lavera jamais
 « du reproche de barbarie dont elle s'est
 « gratuitement couverte aux yeux de toute
 « l'Europe. On prétend que tout ce qui
 « se fit alors ne fut qu'un moyen pour
 « ôter pour toujours aux catholiques le
 « prétexte et l'envie de chercher à introduire
 « du changement dans le gouvernement.
 « Moyen atroce, et qu'aucune raison d'Etat
 « ne légitimera jamais, non plus que les
 « cruautés inouïes exercées contre des gens
 « absolument innocents des crimes dont on
 « les accusait, et dont on ne peut lire les
 « affreux détails sans frémir d'horreur,
 « et sentir des mouvements d'indignation
 « et de haine. » Comment, après cela, le
 « puritain Watson, animé de l'esprit de
 « cette même faction, qui s'est souillée par
 « de si brutales cruautés, ose-t-il nous
 « parler du despotisme de Philippe et de
 « l'infamie du duc d'Albe ? Non, les
 « souverains des Pays-Bas et leurs ministres
 « n'ont pas été des monstres ; Philippe II,
 « la bonne Marguerite, Juan d'Autriche,
 « Alexandre de Parme, le sévère duc d'Albe
 « n'ont pas

été des tyrans. Ils n'ont pas combattu la sédition et l'hérésie avec des chandelles, du hareng pec, des frelons, des rats, et par des supplices bizarres que l'indignation la plus dévergondée peut seule inventer, et tels que la décence a interdit à l'historien d'en reproduire les affreux détails. Les lois, et le glaive qui en punit la violation, voilà les armes qui ont appuyé l'autorité de Philippe et ses ministres. Lors de la révolution de 1789, où les Belges se soulevèrent en raison inverse et dans des motifs tout opposés à ceux qui les irritèrent contre Philippe II, des écrivains légers ou ignorants ont comparé au duc d'Albe des gens qui ne lui ressemblaient en rien. Il y a de l'un aux autres une distance immense et une opposition parfaite, non seulement quant au caractère personnel, mais quant aux principes, au but et aux moyens de l'administration. (Voyez PHILIPPE II, JOSEPH II.)

TOLEDE (don Pèdre de), habile diplomate espagnol, d'une des plus illustres maisons d'Espagne, et de la famille du duc d'Albe. Il en avait la fierté; mais il n'était pas comme lui un grand homme de guerre. Il naquit à Madrid vers l'an 1560, fut élevé à la cour de Philippe II, et commença sa carrière diplomatique dans les dernières années du règne de ce monarque. Il fut employé comme ambassadeur auprès des souverains de l'Allemagne, de Suède, d'Angleterre, et succéda en France au duc d'Ossun, fameux par sa justice sévère et par des saillies piquantes. Henri-le-Grand avait pour lui la même bienveillance qu'il avait montrée pour son prédécesseur. Don Pèdre, tout en veillant sur les intérêts de son maître, se plaisait à féliciter la France de posséder un si bon roi. Un jour Henri IV, s'entretenant avec l'ambassadeur espagnol, lui dit : « Si je vis encore quelques années, j'irai reprendre la partie du royaume de Navarre qui m'appartient de juste droit. — Sire, répondit don Pèdre, Philippe III a hérité de ce royaume; la justice avec laquelle il le possède l'aidera à le défendre, s'il vient l'attaquer. — Bien, reprit le roi, votre raison est fort bonne jusqu'à ce que je sois devant Pampelune; mais alors nous verrons qui entreprendra de la défendre contre moi. » Don Pèdre fit alors une profonde révérence, et se dirigea avec précipitation vers la porte. « Où allez-vous si vite ? » s'écria le roi. — « Je m'en vais, répondit l'ambassadeur, attendre V. M. à Pampelune, pour la défendre. » Don Pèdre était extrêmement religieux; mais il portait ce sen-

timent, d'ailleurs très-louable, jusqu'à l'affectation. Comme Henri IV avait beaucoup de penchant pour le beau sexe, il avait coutume de dire que l'esprit malin présidait à sa cour. Aussi, quand il venait à l'audience, il avait toujours son chapellet à la main, et souvent il le récitait, chez lui et ailleurs, à haute voix devant tout le monde. A son retour en Espagne, il fut nommé conseiller de Castille, et son souverain lui confia d'autres missions importantes, dont il s'acquitta avec honneur. La hauteur de ses manières avait irrité plusieurs courtisans favoris de Philippe III; et, ne voulant céder à aucune voie de raccommodement, il se retira dans un de ses châteaux, où il mourut en 1640.

TOLET (François), *Toletus*, né à Cordoue en Espagne, l'an 1532, eut pour professeur, dans l'Université de Salamanque, Dominique Soto, qui l'appelait un *prodige d'esprit*. Il entra dans la Société des Jésuites, et fut envoyé à Rome, où il enseigna la philosophie et la théologie, et où il plut au pape Pie V, qui le nomma son prédicateur. Le jésuite exerça aussi cet emploi sous les pontifes ses successeurs. Grégoire XIII le fit lui-même juge et censeur de ses propres ouvrages. Grégoire XIV, Innocent IX et Clément VIII qui l'éleva au cardinalat, en 1594, lui confièrent plusieurs affaires importantes. Il fut envoyé aux Pays-Bas, en Allemagne et en Pologne, pour les affaires de l'Eglise qu'il termina heureusement. Les Jésuites n'avaient point encore eu de cardinal de leur Société avant lui. Tolet, quoique Espagnol, travailla ardemment à la réconciliation de Henri IV avec le Saint-Siège. Henri saisit toutes les occasions de lui témoigner sa reconnaissance. Lorsqu'il eut appris sa mort, arrivée en 1596, dans la 64^e année de son âge, il lui fit faire un service solennel à Paris et à Rouen. Les emplois du cardinal Tolet ne l'attachèrent pas si fortement, qu'il ne se réservât toujours quelque temps pour travailler à ses savants ouvrages. Les principaux sont : des *Commentaires* sur *saint Jean*, sur les 12 premiers chapitres de *saint Luc*, sur l'*Épître* de saint Paul aux *Romains*; une *Somme des cas de conscience*, ou l'*Instruction des prêtres*, Paris, 1619, in-4, traduite en français, in-4. Saint François de Sales recommandait beaucoup l'usage de ce livre; l'auteur y soutient cependant quelques sentiments qui ne seraient pas bien reçus aujourd'hui. Cabassut dit « qu'il faudrait attendre plusieurs siècles avant qu'il parût un homme du mérite du cardi-

nal Tolet, personnage au-dessus de tous les éloges qu'on lui a donnés.

TOLLIUS (Jacques), né vers 1630 à Inga, dans le territoire d'Utrecht, était docteur en médecine et professeur ordinaire en éloquence et en grec dans l'Université de Duisbourg, lorsqu'il quitta cet emploi pour voyager. Il parcourut l'Allemagne, la Hongrie, où il visita les mines, se rendit ensuite en Italie où il se fit catholique. De retour dans sa patrie, il se mit à donner des leçons privées pour avoir de quoi subsister ; mais on lui ôta cette ressource, et on le réduisit à une pauvreté extrême, dans laquelle il mourut en 1696. On a de lui : *Epistola itineraria*, Amsterdam, 1700, in-4, recueil curieux, qui avait été précédé, quatre ans auparavant, d'un autre intitulé : *Tollii insignia itinerarii italici*, Utrecht, in-4 ; *Fortuna sacra*, Amsterdam, 1687, in-8 ; une édition de Longin, en 1694, in-4, plus estimée que l'ouvrage précédent, lequel est rempli d'idées vaines sur la pierre philosophale. Il publia d'autres ouvrages, comme des *Fables égyptiennes et grecques*. Jacques Tollius avait plus d'érudition que de jugement.

— **CORNEILLE**, son frère, fut secrétaire d'Isaac Vossius, qui fut obligé, dit-on, de le chasser de chez lui. Il devint ensuite professeur en grec et en éloquence, à Harderwick, et secrétaire des censeurs de l'Université de cette ville. On a de lui : un traité *De infelicitate litteratorum*, que Jean Burchard Mencke a fait réimprimer à Leipsick, 1707, dans le recueil intitulé : *Analecta de calamitate litteratorum* ; une édition de *Palephate*, et quelques autres écrits où l'on trouve, ainsi que dans les précédents, des choses curieuses et recherchées. — **ALEXANDRE**, son autre frère, mort en 1675, est connu par son édition d'*Appien*, 2 vol. in-8.

TOMBEUR (Nicolas le), religieux augustin, né à Tirlemont en 1657, licencié en théologie, et définiteur de la province, mourut à Louvain le 23 mai 1736. On a de lui : *Praxis administrandi sacramenta Pœnitentiæ et Eucharistiæ*, Anvers, 1710 ; augmenté, 1712, ouvrage méthodique et savant, quoique d'une morale peut-être un peu rigide ; *Provincia belgica Ord. FF. Eremitarum sancti Augustini*, Louvain, 1727, in-fol., peu exact et superficiel.

TOMMASI (Joseph-Marie), illustre et pieux cardinal, né à Alicante en Sicile, en septembre 1649, mort en 1713, était entré dans l'Ordre des Théatins. Ses *Œuvres* ont été réunies en 7 vol. in-4, par les soins d'Antoine-François Vezzozi, théatin, Rome, 1747. La congrégation

des Rites lui avait décerné le titre de Vénérable, en 1714 ; Pie VII le béatifica en 1803.

TONSTALL (Cuthbert), docteur d'Oxford, naquit à Tacford dans l'Hertfordshire, en 1476, d'une famille illustre. Après avoir fortifié son esprit par l'étude des mathématiques, de la philosophie et de la jurisprudence, il devint secrétaire du cabinet du roi d'Angleterre, Henri VIII, l'ayant envoyé dans plusieurs ambassades, fut si satisfait de ses services, qu'il lui donna l'évêché de Londres, en 1522, et celui de Durham, en 1530. Tonstall approuva d'abord la dissolution du mariage de son bienfaiteur avec Catherine d'Espagne, et fit même un livre en faveur de cette dissolution ; mais dans la suite il condamna son ouvrage, et finit ses jours dans une prison pour la défense de la foi, en 1539, à 84 ans. On a de lui : un *Traité de l'art de compter*, Londres, 1522, in-fol. ; un autre de la *réalité du corps et du sang de Jésus-Christ dans l'Eucharistie*, Paris, 1554, in-4 ; un *Abrégé de la Morale d'Aristote*, Paris, 1554, in-8 ; *Contra impios blasphematores Dei prædeterminationis*, Anvers, 1555.

TOOKE (William), né en 1744 à Islington, mort en 1820, fut nommé chapelain de la factorerie anglaise à Saint-Petersbourg, où il résida jusqu'en 1792. A cette époque, il revint à Londres pour y recueillir une succession, et il s'y fit pour s'occuper de mettre en ordre les matériaux qu'il avait rassemblés pendant qu'il était en Russie. Ses principaux ouvrages sont : *La Russie, ou Histoire complète de toutes les nations qui composent cet empire*, 1780, 4 vol. in-8 ; *Vie de Catherine II, impératrice de Russie*, 1797, 3 vol. in-8 ; *Coup d'œil sur l'empire de Russie pendant le règne de Catherine II jusqu'à la fin du 18^e siècle*, 1799, 2 vol. in-8 ; *Histoire de Russie depuis la fondation de cet empire jusqu'à l'avènement de Catherine II*, 1800, 2 vol. in-8. Il a été l'éditeur du *Dictionnaire général de biographie*, 15 vol. in-8, porté depuis par Alexandre Chalmers à 32 vol.

TOPFER (Henri-Auguste), philosophe et mathématicien, né à Leipsick en 1758, professa dans cette ville avec éclat. Admis à la retraite en 1828, il mourut à Dresde en 1838. Il a eu l'honneur d'avoir pour élèves les plus grands géomètres allemands, et a laissé plusieurs ouvrages.

TOPINO (don Vincent), savant mathématicien et astronome espagnol, naquit dans l'Andalousie en 1731, membre de l'académie d'histoire de Madrid, de celle des sciences de Paris, et autres so-

ciétés savantes de l'Europe. Il mourut à Cadix en 1806. Ses principaux ouvrages sont : *Routier des côtes d'Espagne sur la Méditerranée et de son correspondant d'Afrique, avec l'explication des cartes maritimes présentées au roi par Valdès, ministre de la marine, et levées par Topino*, Madrid, etc., 1797, grand in-4. On trouve à la tête de cet ouvrage une *Introduction* très-instructive sur l'histoire de la géométrie et les grands progrès faits par les modernes ; *Traité de géométrie élémentaire rectiligne*, enrichi d'un *Traité du sinus et de la tangente* : on a fait plusieurs éditions de cet ouvrage, remarquable par sa précision et sa clarté ; *Routier des côtes d'Espagne sur l'Océan Atlantique et des îles Açores*.

TOPINO LE BRUN (Jean-Baptiste), peintre, né à Marseille, fut juré sous le règne de la Terreur. Compris dans la conjuration de Babeuf, puis signalé comme un des principaux moteurs de l'attaque du camp de Grenelle, il figura, en 1799, parmi les jacobins du Manège, et se montra opposé à la révolution du 18 Brumaire. Depuis cette époque, sa haine contre Bonaparte n'eut plus de bornes. Accusé d'avoir voulu assassiner le premier consul à l'Opéra, il fut condamné à mort, et exécuté avec ses complices le 10 janvier 1801.

TORELLI (Lelio), *Taurellus*, naquit à Fano en 1489, étudia la jurisprudence à Pérouse et entra dans la magistrature ; parvint à chasser de Fano le prince Scanderberg de Commène qui tyrannisait cette ville, se rendit à Rome pour justifier sa conduite, fut élu, peu après, un des cinq auditeurs de la rote de Florence, et nommé, en 1543, podestat de cette cité ; eut l'honneur d'être élevé, par le grand-duc Côme 1^{er}, à la place de grand chancelier de son palais, et aux fonctions de premier secrétaire d'Etat ; emporta enfin dans la tombe, le 27 mars 1576, à l'âge de 87 ans, les regrets de ce prince, qui lui fit faire des funérailles aux dépens de l'Etat. Lelio Torelli a laissé plusieurs ouvrages en latin, sur la jurisprudence, et des poésies italiennes et latines. Il était de la famille des anciens comtes de Guastalla, et les littérateurs de son temps ont célébré ses vertus et ses talents.

TORELLI (Hippolyte), fille de Guy, comte de Guastalla, naquit vers 1499 ; elle épousa, en 1516, Balthazar Castiglione, l'un des hommes de lettres les plus distingués de son temps, et acquit une réputation au moins égale à celle de son mari. Elle mourut en 1520 ; ses *Poésies italiennes et latines* ont été insérées dans divers recueils, et lui attirèrent

les éloges de tous les beaux-esprits de cette époque.

TORELLI (Alda), de la même famille que les précédents, naquit en 1530 et se rendit célèbre par ses poésies ; la plupart ont été insérées dans les *Rime di cinquanta poetesse raccolte dal Dominichi nel 1559*. Son style est pur et gracieux ; elle mérite d'être placée au premier rang des poètes italiens.

TORELLI-BENEDETTI (Barbe), des comtes de Guastalla, cultiva aussi la poésie avec succès, et en apprit les règles du célèbre Pomponio Torelli son cousin. Elle florissait vers 1598, et parmi ses ouvrages on cite *La Pastena*, pastorale très-louée par Angiolo Ingegneri.

TORELLI (Jacques), architecte machiniste, né en 1608 à Fano, était fils d'Antoine Torelli, patrice de cette ville, et commandeur de l'Ordre de Saint-Etienne de Toscane. Il ne crut point au-dessous de sa naissance et d'une fortune considérable, de professer les arts libéraux. Aimant avec passion les spectacles, et très-versé dans la mécanique, il étonna tout le monde à Venise, lorsque pour la première fois il changea en un instant les décorations du théâtre de SS. Jean et Paul, au moyen de contre-poids et de cabestans. Des envieux l'attendirent un soir au coin d'une rue pour l'assassiner ; il en fut quitte pour la perte de quelques doigts, ce qui ne l'empêcha pas de continuer ses travaux. La réputation toujours croissante de cet artiste vint jusqu'à Louis XIV qui lui fit proposer de passer en France. Torelli ne se refusa pas aux désirs de ce monarque ; et, honoré du titre d'architecte et de machiniste du roi, il exerça son talent au théâtre du *Petit-Bourbon*. Ce fut en grande partie au talent de cet étranger que Corneille dut le succès de son *Andromède*, en 1650. La nouveauté et la hardiesse des essais de Torelli lui causèrent un tel étonnement, que le public lui donna le nom de *Grand-Sorcier*. Il nous est resté quelques recueils de ses plus belles inventions. En 1662, il revint en Italie, amenant avec lui une demoiselle Suez qu'il avait épousée en France. Revenu à Fano, il fit construire, d'après ses dessins, le théâtre de la *Fortune*, dont il fit présent à la ville. C'est la même salle qui a servi de modèle à un théâtre bâti à Vienne par l'empereur Léopold. Torelli mourut à Fano, le 1^{er} octobre 1678, léguant aux PP. de l'Oratoire une rente pour lui faire un service solennel il en composa lui-même la musique et les paroles, et donna le plan de son catafalque.

TORELLI (Joseph), mathématicien, littérateur et poète, né à Vérone le 3 novembre 1711, mort le 18 août 1781, a laissé un grand nombre d'ouvrages. Nous citerons *Archimedis quæ supersunt omnia, ex recensiois Josephi Torelli*, Oxford, 1792, in-fol. Lord Stanhope engagea cette Université à entreprendre cette superbe édition qui fut faite sur le manuscrit de Torelli. Le style de Torelli est pur, élégant, et sa versification est brillante et harmonieuse.

TORENO (le comte), ancien ministre des finances d'Espagne, naquit à Oviedo dans la principauté des Asturies, le 26 novembre 1788, d'une famille illustre. Il commença ses études dans la Castille, vint les achever à Madrid, et acquit bientôt par un travail assidu de nombreuses connaissances. En 1808, il reçut de ses concitoyens la mission de se rendre en Angleterre, afin d'y négocier une alliance entre les cabinets de Londres et de Madrid, et ses efforts eurent un plein succès. Il fixa ainsi les regards de la province de Léon, qui le nomma député à Cadix en 1812 pour demander la convocation des cortès. Appelé ensuite à siéger dans cette assemblée avant l'âge de vingt-cinq ans par une décision spéciale des cortès, en considération des services qu'il avait rendus à la cause commune, il y parla en faveur de la liberté de la presse et de l'abolition des droits féodaux et de l'inquisition. Au retour de Ferdinand dans ses Etats, Toreno fut obligé de se réfugier en Angleterre, puis en France, où il fut arrêté en 1815, mais relâché bientôt après. En 1820, lors du rétablissement de la constitution, il retourna en Espagne; mais il se prononça contre le parti exalté, et refusa l'ambassade de Berlin qui lui fut offerte. On lui a reproché de s'être compromis par des spéculations de finances et d'être intervenu dans l'emprunt. Après la mort de Ferdinand, Toreno fut appelé par la régente Marie-Christine au ministère des finances. Son attachement au parti modéré le força de se réfugier en France une seconde fois, lorsque Espartero se fut emparé de la régence. Le comte de Toreno se préparait à rentrer dans sa patrie à la suite de la régente, lorsque la mort vint le frapper vers la fin de l'année 1843. Il est auteur d'une *Histoire d'Espagne*.

TORFÉE (Thormode), né l'an 1640 en Islande, mort en 1719, avait fait ses études à Copenhague et passa la plus grande partie de sa vie en Norvège. C'était un homme fort intègre, laborieux et très-versé dans les antiquités du Nord;

ce qui le fit nommer historiographe du roi de Danemark pour la Norvège. On a de lui : *Series dynastiarum et regum Danicæ, Hafniæ*, 1702, pet. in-4. On y découvre beaucoup de travail, de sagacité et de critique. Il y prouve que les premiers livres de l'*Histoire de Danemark*, par Saxo le grammairien, ne méritent presque aucune créance dans ce qui regarde la suite des premiers rois de Danemark et les époques des principaux événements; *Dissertatio historica de tribus potentissimis Danicæ regibus*, 1707, in-4; *Historia rerum norvegicarum, Hafniæ*, 1711, 4 tom. en 2 vol. in-fol. : ouvrage savant, plein de grandes recherches et assez exact; on lui reproche cependant d'avoir placé dans les commencements de cette histoire des événements peu croyables : il a pris pour guides les anciennes Chroniques islandaises, qui étaient peu sûres; *Groenlandia antiqua, seu veteris Groenlandiæ descriptio*, ibid., 1708, pet. in-8, fig., ouvrage estimé; *Orcades, sive Rerum Orcadensium historia*, lib. 3, ibid., 1697, seu 1715, in-fol., *Historia Vinlandiæ antiquæ*, ibid., 1705, pet. in-8, rare.

TORNÉ (Pierre-Anastase), né à Tarbes le 21 janvier 1727, entra dans la congrégation de la Doctrine chrétienne. Il s'adonna à la prédication, fut nommé, à la Révolution, évêque constitutionnel du Cher et député à l'Assemblée législative, puis vint abjurer publiquement, à la Convention, son caractère de prêtre et d'évêque, déclarant qu'il avait été un fourbe et un imposteur. Déjà il avait béni dans sa cathédrale le mariage d'un de ses prêtres avec une religieuse. Objet du mépris général, il se retira dans sa patrie, et y mourut subitement le 12 janvier 1797. Torné avait publié, avant la Révolution, des *Sermons* prêchés devant le roi, 1765, 3 vol. in-12, écrits d'un style tantôt maniéré, tantôt lâche et toujours froid : l'orateur y semble méconnaître le ton convenable aux différents sujets qu'il traite. Il a encore publié : *Discours qui a remporté le prix de l'académie de Pau*, 1754; *Leçons élémentaires de calcul et de géométrie*, 1757, in-8; *Oraison funèbre de Louis XV*, Tarbes, 1775, in-4.

TORNIEL (Augustin), né à Novare en 1543, fut d'abord docteur en médecine, et abandonna cette profession pour se faire religieux barnabite en 1570. Il fut trois fois général de son Ordre, refusa les évêchés de Mantoue et de Casal, et mourut le 10 juin 1622. Il est avantageusement connu par des *Annales sacri*

et profani, depuis le commencement du monde jusqu'à Jésus-Christ, en 2 vol. in-folio, Anvers, 1620; c'est la meilleure édition. On peut les regarder comme un bon Commentaire des livres historiques de l'Ancien-Testament. Il est un des premiers qui ont éclairci les difficultés de chronologie et de géographie qui se trouvent dans les Livres saints et dans les historiens profanes. Son ouvrage est fait avec méthode, et écrit avec autant de clarté que de naturel.

TORQUEMADA (Jean de), religieux dominicain, connu sous le nom de *Turcremata*, naquit en 1388 à Valladolid, d'une famille illustre. Il remplit divers emplois importants dans son Ordre, devint maître du sacré palais, et se signala par son zèle contre les hérétiques. Les modernes qui ont dit qu'il a porté ce zèle jusqu'à la cruauté n'auraient pas avancé ces calomnies, s'ils avaient consulté des auteurs sûrs et instruits, tels que Ferreras (*Histoire d'Espagne*, livre 42), et Mariana (*Histor. Hispan.*, lib. 29). « Il avait été, dit Fléchier (*Histoire de « Ximenes*), confesseur d'Isabelle dès « son enfance, et lui avait fait promettre « que, si Dieu l'élevait un jour sur le « trône, elle ferait sa principale affaire « du châtement et de la destruction des hérétiques, lui remontrant que la pureté et « la simplicité de la foi catholique étaient « le fondement et la base d'un règne « chrétien, et que le moyen de maintenir la paix dans la monarchie, c'était « d'y établir la religion et la justice. » La suite fit voir combien il avait dit vrai. (Voyez ISABELLE, LIMBORCH; Nicolas EYMERICK, etc.) Il reçut, en 1439, le chapeau de cardinal. On a de lui des *Commentaires sur le décret de Gratien*, Venise, 1578, 5 tomes; un *Traité de l'Eglise et de l'autorité du Pape*, Venise, 1562, in-folio; *Expositio in Psalmos*, Mayence, 1474, in-folio; *De Corpore Christi contra Bohemos*; *Expositio in regulam sancti Benedicti*, Cologne, 1575, in-folio, avec le *Commentaire* de Smaragdus, etc. Ce cardinal mourut à Rome en 1468, à 81 ans, avec la réputation d'un homme habile dans la théologie de l'école et dans le droit canonique.

TORRE (Philippe della), né à Ciudad dans le Frioul en 1657, montra beaucoup de goût pour l'étude des monuments de l'antiquité. Il le satisfait à Rome, où il se fixa. Son savoir lui concilia l'estime et la bienveillance des cardinaux Impe-riali et Noris, et des papes Innocent XII et Clément XI : ce dernier lui donna, en 1702, l'évêché d'Adria. Le peu de ressources qu'il avait pour la littérature dans

une petite ville ne put diminuer son zèle pour l'étude. On a de lui : *Monumenta veteris Antii*, 1700, in-4, livre très-savant; *Taurololium antiquum Lugduni*, anno 1704 *reperitum, cum explicatione*, Il se trouve dans la *Bibliothèque choisie*, tome 17, et dans le *Trésor des antiquités* de Sallengre; *De annis imperii M. Antonii Aurelii Heliogabali*, 1714, in-4. La Torre avait les connaissances d'un érudit profond et les vertus d'un évêque. Il mourut en odeur de sainteté en 1717.

TORRE (Jean-Marie della), physicien, né à Rome en 1713. Il prit l'habit des Somasques à Venise, et le cardinal Spinelli l'appela à Naples pour remplir une chaire au séminaire archiépiscopal de cette ville. Charles III lui confia la direction de sa bibliothèque et du musée d'antiquités; mais ces occupations, peu conformes à ses goûts, ne lui firent point négliger les sciences naturelles; il fit venir du flint-glass d'Angleterre, polit lui-même des verres d'optique, et, au moyen de quelques boules de cristal, il obtint des agrandissements beaucoup plus considérables qu'avec les instruments ordinaires. Il fit aussi des recherches sur le sang, le chyle, le fiel, les muscles, le cerveau, et il hasarda des systèmes; mais il se livra plus particulièrement à l'examen des phénomènes volcaniques : il eut le courage, jusqu'alors sans exemple, de descendre plusieurs fois dans les flancs du Vésuve, pour en explorer les cavités. Il mourut à Naples en 1782, après avoir publié un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue : *Scienza della natura generale e particolare*, 3^e édition augmentée, Naples, 1744, 3 vol. in-4, fig.; *Storia e fenomeni del Vesuvio*, *col catalogo degli scrittori Vesuviani*, 1753, in-4, fig. avec deux suppléments, 1739 et 1791, in-4 : cet ouvrage a été traduit en français par l'abbé Péton, Paris, 1760, in-8; *Nuove Osservazioni intorno alla storia naturale*, 1763, in-4; *Elementa physices generalis et particularis*, 1767, 9 vol. in-8; *Nuove Osservazioni microscopiche*, 1776, in-4; *Incendio trentesimo del Vesuvio*, 1770, in-8, traduit en allemand, 1783; et plusieurs autres ouvrages sur le même sujet.

TORRENTIUS (Lævinus), né à Gand le 8 mars 1525, alla à Rome, et s'acquit les bonnes grâces des personnes les plus distinguées par leur rang et leurs talents. De retour dans les Pays-Bas, Georges d'Autriche, évêque de Liège, le pourvut d'un riche bénéfice. Il mérita de nouvelles dignités par la manière dont il s'acquitta d'une commission à la cour de Rome, et fut fait successivement chanoine

de la cathédrale de Liège, archidiacre et vicaire général de l'évêque Gérard de Groënebeck. Philippe II le nomma à l'évêché d'Anvers en 1576. Il s'appliqua avec zèle à réparer les maux que l'hérésie avait causés dans son diocèse. En 1594, il fut nommé à l'archevêché de Malines ; mais la mort l'enleva à Bruxelles, le 26 avril 1595, avant d'avoir reçu les Bulles. Il laissa aux Jésuites, par son testament, sa bibliothèque et de quoi se former un établissement à Louvain. Les occupations de son état ne purent éteindre en lui son goût pour les belles-lettres. On a de lui plusieurs pièces de poésie, qui ont été recueillies sous le titre de *Pœmata sacra*, Anvers, 1594, titre qui ne répond pas à ce que le livre contient ; car toutes les pièces n'en sont point sacrées. Les *Poésies* de Torrentius ont beaucoup de mérite ; ses *Odes* cependant ne sont point animées de cet enthousiasme qui fait le caractère de ce genre de poésie. Ses *Commentaires sur Horace et sur Suétone*, 1640, in-folio, tiennent un rang parmi ceux des meilleurs philologues.

TORRICELLI (Jean-Bvangéliste), né à Faenza en 1608, montra beaucoup de génie pour les mathématiques. Envoyé à Rome pour s'y perfectionner, il y fut disciple du Père Benoît Castelli, abbé du Mont-Cassian, qui le fit connaître à Galilée. Ce célèbre mathématicien, ayant vu le *Traité du mouvement* du jeune Torricelli, l'appela auprès de lui à Florence. Galilée étant mort en 1641, Torricelli eut une chaire de professeur en mathématiques à Florence, et il cultiva également la géométrie et la physique. Il perfectionna les lunettes d'approche ; il fit le premier des microscopes, avec de petites boules de verre travaillées à la lampe ; il inventa les expériences du vif-argent avec le tuyau de verre dont on se sert pour les faire ; on attendait de nouvelles merveilles, lorsquela mort l'enleva aux sciences en 1647, à 39 ans. Outre son *Traité du mouvement*, on a de lui : ses *Leçons académiques* en italien, in-4, 1715 ; *Opera geometrica*, Florence, 1644, in-4. On lui doit, selon toute apparence, la découverte de la pesanteur de l'air, qu'on a vainement tâché d'attribuer à Descartes, et plus vainement encore à Pascal et à Bey (voyez ces noms) ; il est plus certain, néanmoins, qu'on lui doit la théorie de cette pesanteur, que le tube, qui porte le nom de Torricelli, a fait connaître d'une manière précise et graduée ; car, pour la pesanteur de l'air en elle-même, un philosophe a prétendu enlever en quelque sorte la découverte aux modernes. « On sait aujourd'hui, dit-il,

« que ce que les anciens appelaient *horreur du vide* est l'effet de la gravité de l'air. Mais qu'est-ce que la gravité en général, sinon l'effort que font tous les corps pour refluer vers le centre commun ? Et qu'est-ce qui maintient l'ensemble de l'univers, sinon la gravité ? La gravité assure donc la conservation de la nature, et si la nature a une espèce d'horreur de sa destruction, elle a l'horreur du vide, qui serait un effet nécessaire de la cessation de la gravité. Du reste, il est vrai que les anciens ont paru attribuer immédiatement à l'horreur du vide ce qui est l'effet immédiat de la pesanteur de l'air. C'est une erreur qu'il est difficile de justifier ; mais elle n'est pas bien grande, comme l'on voit, et ne contredit pas les intentions de la nature. »

TOSCA (Thomas-Vincent), docteur en théologie et supérieur de la Congrégation de Saint-Néri, né à Valence en Espagne en 1652, mourut le 17 avril 1728, à l'âge de 71 ans. Ses connaissances dans la théologie et les mathématiques étaient profondes. Plusieurs fois il fut nommé vicaire-recteur de l'Université de Valence. On a de lui : *Cours de philosophie*, en latin, 1721, 5 vol. in-8, il lui donne le titre d'*Abrégé* ; la *Vie de la vénérable Mère de Joseph, Marie, religieuse déchaussée du Couvent de la Conception de la Vierge*, etc., 1715, en espagnol ; un *Abrégé de la théologie*, inachevé ; une *Iconographie* selon les lois de l'optique, 1734, appréciée par les savants. On a également plusieurs *Lettres* de lui, parmi celles de Gregorio Mayans, Valence, 1705, in-4.

TOSCAN (Georges), un des conservateurs du Jardin-du-Roi, né à Grenoble en 1756, mort à Paris le 12 décembre 1826. Il a publié : *Histoire du lion du Muséum et de son chien*, 1795, in-8 ; avec Amaury Duval : *Voyages dans les Deux-Siciles et dans quelques parties des Apennins*, traduits de l'italien de Spallanzani, 1796 ; réimprimés en 1800, 6 vol. in-8, avec des notes de Faugas de Saint-Fond ; *Mémoire sur l'utilité de l'établissement d'une bibliothèque au Jardin-des-Plantes*, in-8 ; l'*Ami de la nature et de l'art*, 1800, in-8. Il a été aussi un des rédacteurs de la *Décade philosophique*.

TOSTAT (Alphonse), docteur de Salamanque, né à Madrigal, en 1544 devint évêque d'Avila, fut employé dans les affaires les plus importantes de l'Eglise et de l'Etat, parut avec éclat au conseil de Bâle, et mourut en 1454, à 40 ans. On a de lui des *Commentaires* sur la *Chronique* d'Eusèbe, Salamanque, 1509, 5

vol. in-fol.; de longs *Commentaires* sur l'*Octateuque*, les *Livres des Rois* et les *Paralipomènes*, et sur l'*Évangile* de saint Matthieu; *Traité de la très-sainte Trinité*, de l'*Enfantement virginal*, de la *bonne Politique*, etc. Tous ses ouvrages furent imprimés à Venise, 1596, en 13 vol. in-fol.; à Cologne, 1612, en 27 vol. in-fol.; ils sont écrits avec ordre et avec clarté, et décèlent une érudition prodigieuse. Bellarmin en parle avec de grands éloges, et appelle l'auteur une *merveille du monde*. On estime surtout les diverses réponses qu'il oppose aux Juifs, et la manière dont il détruit les rêveries des rabbins. Il faut convenir cependant que sa critique est quelquefois en défaut, et que la solidité de son jugement ne répond pas toujours à l'étendue de ses connaissances. On lui fit cette épitaphe :

Nic atqpor est mundi, qui seibile dicitur omne.

TOTILA, dit aussi *Baduilla*, roi des Goths en Italie, fut mis sur le trône après la mort d'Evaric ou Ataric, vers 541. Son courage éclata contre les troupes de Justinien, sur lesquelles il remporta deux victoires signalées. Il se rendit maître de toute la Basse-Italie, et des îles de Corse, de Sardaigne et de Sicile. Son entrée dans Naples ne fut pas marquée par des barbaries, comme on devait s'y attendre, mais par des actes de clémence et de bonté. Comme la faim avait épuisé les forces des assiégés, et qu'il était à craindre qu'ils ne s'incommodassent en prenant tout à coup de la nourriture, il mit des gardes aux portes, pour les empêcher de sortir; et, après avoir distribué lui-même des vivres avec une sage économie, il leur permit d'aller où ils voudraient. Il tourna ensuite ses armes vers Rome, qu'il prit en 546, et qu'il traita avec beaucoup moins de douceur que Naples. Il la livra au pillage. Les sénateurs et les plus riches citoyens furent obligés d'aller, couverts de haillons, demander du pain à la porte des Goths. Rusticienne, femme du célèbre Boèce, qui avait distribué tous ses biens aux pauvres durant le siège, fut réduite à cette extrémité. Totila quitta Rome qu'il ne pouvait garder, et fut défait par Bélisaire en se retirant; mais dès que ce général eut été rappelé à Constantinople, Totila assiégea Rome de nouveau, et y entra par stratagème en 549. Justinien envoya contre lui Narsès, qui le rencontra au pied de l'Apennin. La bataille s'engagea, et quelques soldats de l'armée impériale ayant rencontré Totila, un d'entre eux lui porta un coup de lance, dont il mourut peu de jours après, l'an 552, après 11 ans de règne. Ce prince

avait du courage, de la hardiesse et de l'activité, et, ce qui est bien plus précieux, autant d'amour pour le genre humain, que pouvait en avoir un Goth et un conquérant. Il respectait les vertus chrétiennes et les hommes qu'elles pratiquaient. Instruit des œuvres et des lumières de saint Benoît, il lui envoya un jour son écuyer revêtu des ornements royaux; mais le Saint ne prit pas le change, et dit à l'écuyer que cet habit ne lui convenait pas. Totila témoigna la plus grande considération au saint fondateur, qui lui prédit plusieurs choses, et entre autres le temps de sa mort.

TOTT (François, baron de), né le 17 août 1733 à Chamigny, près la Ferté-sous-Jouarre, d'un gentilhomme qui était passé en France avec le maréchal de Berchiny, et fut employé en plusieurs négociations en Turquie. Le jeune baron de Tott, qui avait le rang de capitaine dans le régiment de Berchiny, lorsqu'il perdit son père qu'il avait accompagné à Constantinople, fut employé dans l'ambassade par le chevalier de Vergennes, et vint en France par congé en 1763. Ayant développé au duc de Choiseul ses vues sur un traité de commerce avec le kan des Tartares, et sur les moyens d'ouvrir à notre pavillon l'entrée de la mer Noire, il obtint de ce ministre le consulat de Crimée en 1766, et il en prit possession l'année suivante. Il ne tarda pas à donner des preuves de son habileté par l'influence qu'il obtint sur le kan, et par les ressorts qu'il fit jouer pour amener entre la Russie et la Turquie une rupture que le duc de Choiseul désirait. Il obtint des distinctions honorables et la permission de revenir en France. Peu après son retour, le baron de Tott fut chargé de l'inspection générale des consulats dans les Echelles du Levant, en Egypte et en Barbarie; et, après s'être acquitté de cette fonction pendant 17 mois, il revint à Paris, fut promu au grade de maréchal de camp en 1781, et nommé commandant de Douai vers 1787. Obligé de fuir en 1790, parce que ses opinions ne s'accordaient pas avec celles de la garnison, il se retira en Suisse, puis à Vienne et de là en Hongrie, et il mourut à Tatzmandorff en 1793. Il a publié à Paris, sous la date d'Amsterdam, *Mémoires sur les Turcs et les Tartares*, 1784, 4 vol. in-8, dont il donna une seconde édition l'année suivante, en 2 vol. in-4; et qui furent traduits en allemand, en anglais, en danois, en suédois et en hollandais. Ces Mémoires eurent du succès, parce qu'ils sont les premiers qui ont commencé à faire connaître en France la politique

et l'histoire de l'empire ottoman ; mais les relations modernes les ont fait oublier.

TOUCHE-TRÉVILLE. (Voyez TRÉVILLE).

TOULAN (François-Adrien), membre de la commune de Paris, du 10 août, naquit à Toulouse en 1761, et en 1787 vint s'établir à Paris comme marchand de musique. Il se jeta avec ardeur dans le parti de la Révolution. Placé au nombre des commissaires chargés de surveiller les augustes prisonniers du Temple, il s'en montra d'abord un des plus exagérés ; mais, touché des vertus de Louis XVI, il travailla avec Cléry à adoucir la captivité de ce prince et de sa famille. Ce fut lui qui conçut le hardi projet de faire évader Louis XVII et les princesses. Il s'entendit pour cela avec le chevalier de Jarjayes, et détermina le commissaire Lepitre à s'engager dans l'entreprise ; les irrésolutions et les frayeurs de ce dernier en firent différer d'un jour à l'autre l'exécution, et finirent par la faire manquer. Il devint impossible de sauver toute la famille royale. Toulan voulait du moins sauver la reine, dont la vie était particulièrement menacée ; mais cette princesse ne voulut pas se séparer de ses enfants. Toulan, devenu suspect par ses conférences avec l'auguste prisonnière, fut arrêté ; il parvint cependant à s'évader, et se rendit à Toulouse, puis à Bordeaux, où il resta caché pendant six mois dans la baraque d'un écrivain. Sa femme ayant demandé, sous son véritable nom, un passeport pour cette ville, on soupçonna que son mari devait y être. Il fut découvert, arrêté par ordre du comité de sûreté générale, conduit à Paris, et condamné à mort par le tribunal révolutionnaire le 30 juin 1794.

TOULLIER, né à Rennes, mort le 19 septembre 1835, dans un âge très-avancé, se destina de bonne heure à l'enseignement, et avant la Révolution il était déjà agrégé à la Faculté de droit de sa ville natale. Lorsque les écoles furent réorganisées, en 1803, il fut nommé professeur et doyen de la Faculté de Rennes. Aux travaux du professorat, il joignit des études sur le *Code civil* qui venait d'être promulgué, et publia plusieurs *Traité*s sur cette matière. En 1815, ses opinions politiques le rendirent suspect au gouvernement de la Restauration ; on l'accusa d'avoir attaqué dans un discours à ses élèves la dynastie des Bourbons, et quoiqu'il eût repoussé avec énergie cette inculpation, il fut destitué de ses fonctions de doyen, et conserva seulement celles de professeur, qui sont inamovi-

bles. Corbière, son ancien élève, depuis ministre de l'Intérieur, fut nommé à sa place. Cette disgrâce l'affecta péniblement ; mais il chercha à s'en consoler en se livrant avec plus d'ardeur encore et de sollicitude à ses travaux sur le droit civil, et en effet les *Traité*s qu'il a publiés depuis cette époque sont de beaucoup supérieurs aux précédents. Les premiers volumes, contenant le commentaire des deux premiers livres du *Code civil*, étaient assez faibles, ils manquaient au moins de développement ; l'auteur y abordait trop peu de questions, il se contentait quelquefois de reproduire le texte sans l'expliquer, et il entraînait rarement dans la discussion des principes ou de l'application qui peut en être faite. Dans le *Traité des Successions* et des *Donations*, au contraire, où le progrès est déjà sensible, il accorde beaucoup plus de place au commentaire, et traite avec étendue les questions qui se présentent. Enfin, dans le *Traité des Obligations*, qui est le meilleur, Toullier embrasse son sujet tout entier, et montre dans les considérations qu'il développe, autant de lucidité que de profondeur. Le *Traité du Contrat de mariage* qu'il a publié ensuite n'a pas, il est vrai, les mêmes mérites, et il s'y renferme dans des bornes plus étroites ; l'auteur était arrivé à un âge où le travail est pénible, où l'esprit a perdu une partie de ses forces et ne peut plus produire les mêmes fruits. Il le sentit lui-même, et il n'essaya pas d'achever la tâche qu'il avait entreprise, et dont il n'avait pu accomplir que la moitié. Toullier s'est placé au premier rang de nos jurisconsultes ; il a de l'élévation dans les vues, de la profondeur dans l'examen des questions ; son style est facile ; son opinion dans les questions les plus difficiles fait autorité, et on le cite souvent devant les tribunaux. Il avait reçu depuis 1830 la décoration de la Légion-d'Honneur.

TOULUGEON (François-Emmanuel, vicomte de), député aux Etats-Généraux, membre de l'Institut, naquit à Champplitte en 1748. Il embrassa la carrière militaire, et il était colonel d'un régiment de cavalerie en 1789 ; à l'Assemblée nationale, il fut un des premiers de son Ordre à se réunir avec le Tiers-Etat : il appuya toujours aveuglément le ministre Necker son ami ; il fut un de ceux qui croyaient que la Révolution se faisait contre le pouvoir royal et non contre les autres pouvoirs sociaux, et qui, en un mot, travaillèrent activement à la chute de la monarchie en disant qu'ils voulaient la consolider. Il réussit à échapper aux persécutions de la Terreur, et sous l'Empire

il entra au corps législatif : il est mort en 1812. On a de lui une *Traduction des Commentaires de César*, 2 vol. in-12; *Histoire de la Révolution française*, 18 vol. in-8, ou 4 vol. in-4, Paris, 1810.

TOUQUET, ancien colonel sous l'empire et libraire sous la Restauration, naquit en 1780. Il dut sa célébrité à diverses éditions économiques entreprises par esprit de parti, la plupart faites par le malheureux Gérard de Nerval, devenu fou depuis, et pour lesquelles il sacrifia la presque-totalité de sa fortune. Touquet, ardent ennemi de la religion et de la Restauration, fit imprimer les productions les plus immorales et les plus irréligieuses du coryphée des philosophes du 18^e siècle, en 12 ou 15 volumes extrêmement compacts, les mit en circulation sous le nom de *Voltaire des Chaumières*, et contribua à répandre partout de dangereuses doctrines. Forcé vers 1830 de suspendre ses affaires, il se retira à Klakenberg, près Ostende (Belgique), rentra plus tard en France, et mourut à Passy le 25 janvier 1836. On lui doit quelques *Pamphlets* qui ne méritent pas l'honneur d'être cités.

TOUR D'Auvergne (Henri de la), duc de Bouillon et prince de Sédan, né en 1555, servit d'abord Charles IX au siège de La Rochelle en 1573, embrassa ensuite la religion prétendue réformée, fit soulever en faveur des protestants plusieurs places de Périgord, en 1575, et s'attacha au parti du duc d'Alençon, qui lui donna le gouvernement de Touraine. Fait prisonnier par les Espagnols près de Cambray, en 1581, il ne recouvra sa liberté que 3 ans après. Henri IV le laissa en Guyenne en 1585, pour s'opposer aux forces des catholiques, et se servit de lui l'année suivante à la bataille de Coutras, et au siège de Paris, en 1590. Il fut fait maréchal de France en 1592, et continua à servir. Il se brouilla ensuite avec Henri IV, et vécut dans une espèce de retraite jusqu'à sa mort, en 1623. On a de lui des *Mémoires contenant ce qui s'est passé de son temps, depuis le commencement du règne de Charles IX, jusqu'au siège de Monséur en Auvergne*, Paris, 1666, in-12. Ces *Mémoires* commencent en 1560 et finissent en 1586. On y trouve beaucoup de particularités curieuses des règnes de Charles IX et de Henri IV. Marsollier a écrit *L'Histoire du duc de Bouillon*, Paris, 1718, 3 vol. in-12. C'est plutôt l'histoire du temps.

TOUR D'Auvergne (Frédéric de la), duc de Bouillon, frère aîné du vicomte de Turenne, porta d'abord les armes avec distinction pour le prince d'Orange

contre les Espagnols, puis s'attacha au service de la France, en 1635. Ce royaume était alors rempli de mécontents : le duc de Bouillon se laissa entraîner au torrent, et contribua beaucoup à la victoire qu'ils remportèrent au combat de la Marfée. Réconcilié avec la cour, il fut nommé lieutenant-général de l'armée d'Italie; mais ayant été accusé d'avoir favorisé le complot de Cinq-Mars, il fut arrêté à Casal, et n'obtint sa liberté qu'en cédant sa souveraineté de Sédan. L'espoir de la recouvrer peut-être le rengagea bientôt après dans la guerre civile, sous la régence de la reine-mère. Il devint l'âme de son parti. Soit dégoût, soit amour du repos, il mit bas les armes au bout de quelque temps, et fit la paix avec le roi qui, en échange de Sédan, lui donna en propriété les duchés-pairies d'Albret et de Château-Thierry, les comtés d'Auvergne et d'Evreux, etc. Il mourut l'an 1652, dans sa 48^e année. Un de ses fils est connu sous le nom de cardinal de BOUILLON. (Voyez ce nom.)

TOUR-DU-PIN (Jacques-François-René de la), né en Dauphiné en 1721, abbé d'Ambournay et grand-vicaire de Riez, se signala de bonne heure dans la chaire. Il prêcha l'Avent à la cour en 1755. Son action était noble et affectueuse; elle aurait eu plus de dignité peut-être, s'il y était entré moins de jeu; mais c'était le ton de l'auteur. Il avait commencé à publier ses *Panegyriques*, lorsqu'une attaque d'apoplexie l'emporta au mois de juin 1765, à 44 ans. Ses *Sermons* sont en 4 vol., et ses *Panegyriques* en 2. Son style ne manque ni d'élégance ni de brillant; mais ses qualités se font peut-être trop sentir. Il emploie trop souvent l'antithèse. Ses applications de l'écriture sont ingénieuses, mais elles ne sont pas toujours justes.

TOUR-DU-PIN-GOUVERNEMENT (Jean-François, comte de la), né à Grenoble en 1728, se trouvait lieutenant-général lorsque la noblesse de Saintes le nomma, en 1789, député aux Etats-Généraux. Il passa avec la minorité de son Ordre à la Chambre du tiers, et fut bientôt appelé au ministère de la guerre. Il présenta un plan pour l'organisation de l'armée, et fut forcé de se plaindre souvent à l'Assemblée des désordres et des insurrections multipliées qui éclataient parmi les troupes. Compris dans l'accusation portée contre les autres ministres, il fut déclaré avoir perdu la confiance de la nation, et donna sa démission. Il ne tarda pas à être arrêté; mais il fut mis en liberté. Incarcéré de nouveau le 31 août, il fut appelé en témoignage dans le pro-

cès de la reine, et il eut le courage de rendre justice à cette princesse et d'avoir pour elle devant ses juges tous les égards qu'elle méritait. Quelques jours après, il fut traduit lui-même devant le tribunal révolutionnaire, et condamné à mort le 28 avril 1794.

TOURLET (René), médecin, helléniste, naquit en 1770 à Amboise, et mourut au mois de janvier 1836. Après avoir été reçu docteur à Montpellier, il vint à Paris, où il concourut à la rédaction de plusieurs journaux, tels que les *Annales littéraires*, le *Magasin encyclopédique*, etc., et fut chargé de la partie scientifique et littéraire du *Moniteur*. On lui doit les *Traductions de Quintus de Smyrne*, la *Guerre de Troie*, 1800, 2 vol. in-8; et des *OEuvres de Pindare*, 1819, 2 vol. in-8. Son principal ouvrage et le plus important est la *Traduction des OEuvres de l'empereur Julien*, 1821, 3 vol. in-8.

TOURNEFORT (Joseph Pitton de), né à Aix en Provence, l'an 1656, d'une famille noble, se sentit botaniste, dit Fontenelle, dès qu'il vit des plantes. Doué de l'esprit d'analyse, et naturellement porté vers les recherches comparatives; il eut le génie des sciences d'observation. Il fut élevé dans sa ville natale, au collège des Jésuites. Quelquefois il manquait à sa classe pour aller herboriser à la campagne, et pour étudier la nature au lieu de la langue des anciens Romains. Ses parents le destinèrent à l'état ecclésiastique; mais la mort de son père, arrivée en 1677, le laissa entièrement maître de suivre son inclination. Il profita aussitôt de sa liberté, et parcourut en 1678 les montagnes du Dauphiné et de la Savoie. En 1679, il alla à Montpellier, où il se perfectionna dans l'anatomie et la médecine. Un Jardin-des-Plantes, établi dans cette ville par Henri IV, lui fut d'un grand secours. De Montpellier il passa aux Pyrénées, où il fut dépouillé deux fois par les miquelets espagnols, sans que ces accidents pussent diminuer son ardeur. Les rochers affreux et presque inaccessibles qui l'environnaient de toutes parts s'étaient changés pour lui en une magnifique bibliothèque. Un jour, une méchante cabane où il couchait tomba tout à coup. Il fut deux heures enseveli sous les ruines, et y aurait péri si on eût tardé encore quelque temps à le retirer. Il retourna à Montpellier à la fin de 1681, et de là il alla chez lui à Aix, où il rangea dans son herbier toutes les plantes qu'il avait ramassées de Provence, de Languedoc, de Dauphiné, des Alpes et des Pyrénées. Fagon, premier médecin

de la reine, l'appela à Paris en 1683, et lui procura la place de professeur en botanique au Jardin-Royal-des-Plantes. Cet emploi ne l'empêcha pas de faire plusieurs voyages en Espagne, en Portugal, en Hollande et en Angleterre. Il trouva partout des amis et des admirateurs. Herman, professeur de botanique à Leyde, voulut lui résigner sa place; et, pour l'engager à l'accepter, il lui fit entrevoir une pension de 4,000 livres des Etats-Généraux. Mais Tournefort préféra sa patrie à des offres si flatteuses. La France ne fut pas ingrate; l'académie des Sciences lui ouvrit son sein en 1692, et le roi l'envoya l'an 1700 en Grèce, en Asie, non seulement pour chercher des plantes, mais encore pour y recueillir des observations sur toute l'histoire naturelle, sur la géographie ancienne et moderne, et même sur les mœurs, la religion et le commerce des peuples: Aubriet, peintre distingué et Gundelsheimer, médecin allemand fort instruit, accompagnèrent Tournefort dans cette grande exploration. Notre voyageur visita l'île de Candie, l'Archipel, Constantinople, les côtes méridionales de la mer Noire, l'Arménie turque et persane, la Géorgie, le mont Ararat. Il voulait aller en Afrique; mais la peste qui était en Egypte le fit revenir en France, au bout de deux ans, par l'Asie-Mineure qu'il traversa par Tocat, Angora, Pruse, Smyrne et Ephèse. A son retour, il fut nommé professeur de médecine au Collège de France, tout en conservant son emploi au Jardin-Royal. Parmi le grand nombre de plantes qu'il avait rapportées de son voyage, 1,356 nouvelles espèces vinrent se ranger dans les 673 genres de sa méthode de classification, augmentés de 25 nouveaux qu'il fut obligé de créer, sans toutefois accroître le nombre des classes. Malgré tant de travaux, Tournefort conservait toute son énergie, et aurait pu avancer encore les progrès de la science, lorsqu'un accident imprévu vint l'enlever à ses admirateurs. Atteint par une voiture dans une rue de la capitale, il languit cinq ou six mois, et mourut le 28 décembre 1708. Il laissa par son testament son cabinet de curiosités au roi, pour l'usage des savants, et ses livres de botanique à l'abbé Bignon. C'étaient deux présents considérables; on estimait à plus de cinquante mille livres les collections de son cabinet d'histoire naturelle et de curiosités. Son herbier fait partie aujourd'hui des collections de la galerie botanique, où il est religieusement conservé. Ses livres, qu'il avait coutume d'anneter en marge, se trouvent disséminés dans plu-

seurs bibliothèques particulières. Tournesfort était d'un tempérament vif, laborieux, robuste. Un grand fonds de gaieté naturelle le soutenait dans le travail, et son corps, aussi bien que son esprit, avait été formé pour la botanique. Ses principaux ouvrages sont : *Eléments de botanique, ou Méthode pour connaître les plantes*; imprimés au Louvre, en 3 vol. in-8, 1694, avec 451 figures. Cet ouvrage, fait pour mettre de l'ordre dans ce nombre prodigieux de plantes semées sur la face de la terre, les réduit toutes à 22 classes, subdivisées en 142 sections, par le moyen desquelles on descend à 700 genres, qui comprennent sous eux 8,846 espèces de plantes, soit de terre, soit de mer. C'est par la fleur et le fruit que Tournesfort a entrepris de classer les plantes, que Linnée a cru devoir mieux différencier par les étamines et les pistils. Les botanistes sont partagés entre ces deux méthodes; la plupart sont pour celle de Linnée, qui a certainement de grands avantages, mais en même temps aussi des inconvénients, qui jusqu'ici l'ont empêchée de jouir d'un suffrage général, et qui ont conservé à Tournesfort d'illustres partisans. « Parmi les méthodes (dit Buffon) qui portent sur la fructification, celle de M. de Tournesfort est la plus remarquable, la plus ingénieuse et la plus complète. En homme d'esprit, il a fait ses distributions et ses exceptions; avec une science et une adresse infinies. M. Linnée a forcé la nature au point de confondre les objets les plus différents; il a mis ensemble le mûrier et l'ortie, la tulipe et l'épine-vinette, l'orme et la carotte, la rose et la fraise, le chêne et la pimprenelle. Cette nouvelle méthode a encore d'autres défauts essentiels. Comme les caractères des genres sont pris des parties presque infiniment petites, il faut aller le microscope à la main pour reconnaître un arbre ou une plante: la grandeur, la figure, le port extérieur, les feuilles, toutes les parties apparentes ne servent plus à rien, il n'y a que les étamines, et si on ne peut pas voir les étamines; on ne sait rien, on n'a rien vu. Ce grand arbre que vous apercevez n'est peut-être qu'une pimprenelle, il faut compter ses étamines pour savoir ce que c'est; mais malheureusement encore pour le système, il y a des plantes qui n'ont point d'étamines; il y a des plantes dont le nombre des étamines varie, et voilà la méthode en défaut malgré la loupe et le microscope. » Ces observations cependant ne sont pas décisives,

si l'on en croit un naturaliste qui raisonne quelquefois très-juste: « J'ai songé, dit-il, que le petit épagneul était du même genre que le grand danois; qu'il y avait bien des genres moins différens pour la grandeur et la figure que ces deux modifications du même genre, et productions de la même race; que le petit épagneul n'avait ni la grandeur, ni la figure, ni le port extérieur, ni les poils du grand danois. Et j'ai dit: Si dans la marche invariable de la nature, où le système et l'arbitraire n'ont rien à dire, les classifications souffrent de tels rapprochements, peut-on les trouver révoltants dans une disposition purement technique et proposée comme telle? Ce qu'ajoute M. de Buffon, qu'il y a des plantes qui n'ont point d'étamines, et d'autres dont les étamines varient, est d'une considération plus grave. Mais la fructification n'a-t-elle pas aussi ses anomalies? » Tournesfort a donné de ses *Eléments* une édition plus ample en latin, sous le titre de *Institutiones rei herbariæ*, 1700, 3 vol. in-4: l'édition en français est plus recherchée, parce que les figures sont moins usées que dans la latine; *Corollarium Institutionum rei herbariæ*, imprimé en 1703, dans lequel il fait part au public des découvertes qu'il a faites sur les plantes dans son voyage d'Orient; *Relation d'un voyage au Levant*, fait par ordre du roi, imprimée au Louvre, 1717, 2 vol. in-8, et réimprimée à Lyon, 3 vol. in-8. Cet ouvrage, écrit dans un style simple et consciencieux, est, sans contredit, bien supérieur, sous le rapport scientifique, à ceux qu'on possédait sur le même sujet; l'érudition qu'il y déploya était le fruit de ses profondes connaissances en histoire et dans les langues anciennes. En le faisant paraître sous forme de Lettres, adressées au ministre de Pontchartrain, il évita la sécheresse monotone d'un simple journal. Ses détails sur la Géorgie sont d'autant plus curieux que ce pays était alors peu connu; *Histoire des plantes des environs de Paris*, imprimée au Louvre, en 1698, in-12; réimprimée en 1725, 2 vol. in-12; *Traité de matière médicale*, 1717, 2 vol. in-12.

TOURNELY (Honoré), docteur de la maison et société de Sorbonne, naquit à Aptès en 1658, de parents obscurs. Il gardait des cochons, comme Sixte-Quint, lorsqu'ayant aperçu un carrosse sur la route de Paris, il lui prit envie d'aller voir un de ses oncles, qui avait une petite place à Saint-Germain-l'Auxerrois. Ce fut à ce bon prêtre qu'il dut son

éducation. La vivacité de son esprit et ses talents lui firent des protecteurs. Il fut reçu docteur de Sorbonne en 1686, devint professeur de théologie à Douai en 1688. Quelque temps après, il eut un canonicat à la Sainte-Chapelle de Paris, une abbaye, et enfin une chaire de professeur en Sorbonne. L'abbé Tournely la remplit pendant 24 ans avec beaucoup de succès, et il ne la quitta qu'en 1716. Il montra un grand zèle contre les partisans de Jansénius, et se déclara en toutes les occasions contre les gens opposés aux décisions de l'Eglise. On sent bien qu'après cela les jansénistes ne l'ont pas épargné. Si on les en croit, il ne s'est déclaré contre eux que pour faire sa fortune, et a écrit contre ses propres persuasions. Tel a été dans tous les temps l'esprit des sectes : on ne peut qu'être grand homme en se déclarant pour elles; mais il faut se résoudre à tous les genres de calomnies, si on a le courage de les fronder. Une attaque d'apoplexie le priva de la vue, et le conduisit au tombeau en 1729, à 71 ans. Ce théologien avait de l'esprit, de la facilité, du savoir. On a de lui : un *Cours de théologie* en latin, en 16 vol. in-8, auquel on ajoute *Continuatio prælectionum theologicarum*, H. Tournely, auct. collect.; 17 vol. in-8. Cette *Théologie*, une des plus méthodiques et des plus claires que nous ayons, a été réimprimée à Venise en 16 vol. in-4. On s'y est donné la liberté de faire, surtout au *Traité de Ecclesia*, des retranchements qui n'ont pas fait honneur à l'éditeur. L'édition de Cologne a été calquée sur celle de Venise. (On en a trois *Abrégés* : le premier est de Montagne, docteur de Sorbonne; le deuxième, moins étendu, est de Robbe; et le troisième, qui est le meilleur, a paru depuis 1744 : on le doit à Collet, prêtre de la congrégation de Saint-Lazare.

TOURNEMINE (René-Joseph de), jésuite, né en 1661. à Rennes, d'une des plus anciennes maisons de Bretagne, travailla longtemps au *Journal de Trévoux*, et fut bibliothécaire des Jésuites de la maison professe à Paris. La plupart des savants de cette capitale le regardaient comme leur oracle. Tout était de son ressort : Ecriture-Sainte, théologie, belles-lettres, antiquité sacrée et profane, critique, éloquence, poésie même. A une imagination vive, il joignait une érudition peu commune et variée. Il était d'un caractère fort communicatif, surtout à l'égard des étrangers. Ce jésuite mourut à Paris en 1739, à l'âge de 78 ans. On a de lui : un grand nombre de *Dissertations* ré-

pandues dans le *Journal de Trévoux*. Il illustra cet ouvrage, non seulement par des dissertations, mais encore par de savantes analyses. Ce journal est tombé avec les Jésuites, et rien ne prouve mieux son mérite que les vains efforts qu'on a faits pour le ressusciter; l'abbé Aubert et MM. Castilhon, qui l'ont tenté, n'ont pas mieux réussi que les autres; une excellente édition de *Ménochius*, en 2 vol. in-fol., 1719, enrichie de *Dissertations* savantes; une édition de l'*Histoire des Juifs*, de Prideaux, en 6 vol. in-12; un *Traité* manuscrit contre le P. Hardouin, dont il fut un des plus ardents adversaires. Il avait enfermé sous clef la seconde partie de l'*Histoire du peuple de Dieu*, par le Père Berruyer, et ne voulut jamais consentir à sa publicité; il en lisait de temps à autre quelques morceaux avec des amis choisis, et appesantissait sa critique sur les mêmes endroits qui la firent ensuite condamner. C'est lui qui, en proposant de changer la ponctuation de la célèbre prophétie de Jacob : *Non auferetur sceptrum de Juda et dux, de femore ejus donec veniat qui mittendus est* (Gen. 49), a beaucoup simplifié ce passage : on sait d'ailleurs que les ponctuations de la Bible sont assez récentes, et qu'anciennement elle était écrite *quasi unum verbum*.

TOURNEUR (Pierre Le), né en 1736 à Valognes, dans la Basse-Normandie, mort à Paris en 1788, est connu par un grand nombre de bonnes *Traductions*. Il a eu un mérite bien rare parmi les traducteurs, celui de surpasser son original. Les *Nuits d'Young*, telles qu'il les a données dans notre langue, sont préférées à l'ouvrage anglais. Peu de livres ont eu autant de succès que celui-ci, et peu en ont été plus dignes. Le Tourneur a eu le talent d'embellir, par une touche aussi vigoureuse que sublime, les pensées du poète lugubre et énergique qu'il a traduit. Sa *Traduction de Shakespeare*, et particulièrement le discours qui la précède, lui a valu des injures de la part de Voltaire, qui ne pouvait souffrir qu'on louât un autre que lui.

TOURNEUX (Nicolas Le) naquit à Rouen en 1640, de parents obscurs. L'inclination qu'il fit paraître, dès son enfance, pour la vertu et pour l'étude engagea du Fossé, maître des comptes à Rouen, de l'envoyer à Paris au collège des Jésuites. Il passa de là au collège des Grassins, où il fit sa philosophie. Devenu vicaire de la paroisse de Saint-Etienne-des-Tonnelliers, à Rouen, il se distingua par ses talents pour la chaire et pour la direction. Il quitta bientôt la

province pour la capitale, où il obtint un bénéfice à la Sainte-Chapelle, et une pension du roi, de 300 écus; mais son attachement à MM. de Port-Royal lui causa des chagrins que la soumission aux décisions de l'Eglise lui aurait épargnés. Il fut obligé de se retirer à son prieuré de Villers-la-Fère dans le diocèse de Soissons. Il mourut subitement à Paris en 1686. Ses ouvrages sont : *Traité de la Providence sur le miracle des sept pains*; *Principes et règles de la vie chrétienne, avec des avis salutaires et très-importants pour un pécheur converti à Dieu*; *Instructions et Exercices de piété durant la sainte Messe*; la *Vie de Jésus-Christ*, froide et d'un faible effet. « J'ai lu, dit un illustre prélat, à l'âge de seize ans, la *Vie de Jésus-Christ*, par le Père de Montreuil, 3 vol. in-12. Cette lecture me procura alors un plaisir dont rien n'a effacé le souvenir. J'ai eu plusieurs fois entre les mains une *Vie de Jésus-Christ*, par M. Le Tourneux. Ce volume est petit, mais je l'ai trouvé si long, que ni moi, ni les jeunes personnes à qui je le conseilais, n'en avons pu lire la moitié. Cependant Jésus-Christ est bien aimable. » (Voyez MONTREUIL, BARRAL, KEMPIS, PASCAL.) L'*Année chrétienne*, 1685 et suiv., 13 vol. in-12. Ce livre a été condamné par Innocent XII en 1695, et par plusieurs évêques; il méritait cette flétrissure, parce que le rédacteur se sert souvent de la traduction de Mons, et qu'il y a inséré la version du Missel, par Voisin, condamnée par le clergé de France en 1660, et par Alexandre VII en 1661 (voyez RUTH d'Ans); *Traduction française du Bréviaire romain*, 4 vol. in-8; *Explication littérale et morale sur l'Épître de saint Paul aux Romains*; *Office de la Vierge*, latin et français; *De la Semaine-Sainte*, latin et français, avec une préface, des remarques et des réflexions; le *Catéchisme de la pénitence*, etc.; sa *Traduction française du Bréviaire* fut censurée par M. de Harlay, archevêque de Paris en 1688; ce qui suffit pour qu'Arnauld en fit l'apologie. On attribue encore à Le Tourneux un *Abrégé des principaux Traités de théologie*, in-4. Presque tous ces livres se ressentent des opinions d'un parti opposé aux décisions solennelles de l'Eglise, auquel Le Tourneux était résolu de tout sacrifier. On y trouve même d'autres erreurs, plus ou moins clairement énoncées. La manière dont il parle de la prière de Jésus-Christ dans le Jardin a répandu des doutes sur ses sentiments à l'égard de la divinité du Sauveur des hommes.

TOURNON (François de), d'une famille illustre, entra dans l'Ordre de St-Antoine de Viennois, et s'y signala par sa capacité dans les affaires, et par son zèle pour la religion catholique. Il fut l'un des principaux conseillers du roi François I^{er}, et successivement archevêque d'Embrun, d'Auch, de Bourges et de Lyon. Clément VII l'honora de la pourpre en 1530, et le roi l'envoya ambassadeur en Italie, en Espagne et en Angleterre. Il ne se distingua pas moins par son amour pour les sciences. Il fonda à Paris le collège de Tournon, qu'il donna depuis aux Jésuites. Ce prélat mourut en 1562, à soixante-treize ans, après avoir présidé au colloque de Poissy, où son éloquence éclata contre Bèze, qui se permettait de mauvaises plaisanteries sur le sacrement de l'Eucharistie. Le Père Charles Fleury, jésuite, a publié la *Vie de Tournon*, Paris, 1728, in-8.

TOURNON (Charles - Thomas MAILLARD de), issu d'une ancienne famille originaire de Savoie, naquit à Turin en 1668. Clément XI, instruit de ses vertus, le sacra patriarche d'Antioche en 1704, et l'envoya à la Chine en qualité de légat apostolique, pour y régler les différends survenus entre les missionnaires. Il arriva dans cet empire en 1705. Son premier soin fut de défendre, par un Mandement, de mettre dans les églises des tableaux avec cette inscription : *Adorez le ciel*, et de pratiquer le culte que les Chinois rendent à leurs ancêtres et à Confucius. Il alla ensuite à Pékin, où l'empereur, par l'entremise des Jésuites, lui fit un accueil favorable, et eut même la bonté de lui expliquer le sens des paroles qu'il avait défendu de placer dans les églises; mais cette faveur ne fut que passagère. Il encourut la disgrâce de l'empereur, irrité de ce qu'un étranger prétendait mieux connaître la signification des mots chinois que le souverain du pays. Tournon publia un Mandement le 25 janvier 1707, pour servir de règlement à la conduite que devaient garder les missionnaires, quand ils sont interrogés sur le culte des Chinois; et ce Mandement ne raccommoda pas ses affaires. Peu de temps après il fut conduit, par ordre de l'empereur, à Macao, et l'évêque de Conon, son vicaire apostolique, fut banni (voyez MARGOT). Clément XI lui envoya le chapeau de cardinal la même année; mais il n'en mourut pas moins en prison en 1710. C'était un homme d'un zèle ardent : il avait des intentions pures; mais les bonnes intentions n'excusent pas les démarches précipitées. Les siennes le furent, et on ne peut nier qu'il garda trop

peu de ménagement avec les Jésuites, dont le crédit était au-dessus du sien, et qui avaient fait dans cet empire de grandes choses, qu'un zèle plus éclairé que le sien eût craint de détruire. On prétend qu'il disait que « quand l'esprit infernal « serait venu à la Chine, il n'y aurait « pas fait plus de mal qu'eux. » C'était dire que l'idolâtrie, tous les vices et toutes les erreurs de cette nation (et ce n'est pas dire peu de chose) valaient infiniment mieux que l'Evangile prêché par les Jésuites. Il y a donc peu d'apparence qu'il ait tenu ce propos. Quoiqu'on ne puisse justifier la violence et l'inconsidération de son zèle, on ne peut cependant pas blâmer le règlement qui défendit, disciplinairement et sans rien décider sur la nature de la chose, les cérémonies chinoises. Clément XI approuva ce règlement. « Rome, dit un historien impartial, avait parfaitement connu que sa « propre autorité pouvait bien porter une « défense absolue, mais non pas prononcer « absolument et doctrinalement sur « le fond même des points contestés. « La question roulait, non pas sur des « faits dogmatiques, ou sur le sens des « écrits d'un théologien dont ses juges « naturels entendissent la langue; mais « sur un point d'histoire, ou plutôt de « conjecture, sur l'esprit dans lequel des « peuples éloignés de quatre à cinq mille « lieues pratiquaient leurs cérémonies, « et sur quelques mots dont le sens « était inconnu à ceux qui avaient à prononcer : on ne pouvait tirer ces lumières que du fond de l'Asie, par le « moyen des missionnaires qui avaient « blanchi dans ces contrées; et ces missionnaires, partagés de sentiment, autant que d'inclination et d'intérêts, « demandaient eux-mêmes les lumières « et les décisions de Rome. C'est pourquoi le Saint-Siège apostolique, autant « gouverné par l'esprit de sagesse que « par l'esprit de vérité, s'est borné à régler le point de police, comme étant « maître de la discipline; sans toucher « au fond de la question, où il ne pouvait pénétrer. Au reste, la suppression « des cérémonies, quoiqu'elle pût nuire « au progrès de l'Evangile, fut ordonnée par les plus fortes raisons. Le « moindre sujet de douter si elles étaient « idolâtriques; l'animosité que le partage de sentiment augmentait de jour « en jour parmi les missionnaires; les « qualifications de fauteurs de l'idolâtrie « et d'adulateurs des rois idolâtres; les « infidèles, témoins de ces divisions « scandaleuses, et le Christianisme livré « à leurs dérisions : c'était là sans con-

« trédit ce qui ne pouvait qu'entraîner « de mauvaises suites; et, pour y mettre « fin, il n'y avait point de considérations sur lesquelles on ne dût passer. » Complétons cet article par une note suivante, qui se trouve dans plusieurs des éditions précédentes; la voici : « Les Jésuites apportaient, pour maintenir les « cérémonies chinoises, des raisons fondées sur l'interprétation des gens du pays; les Dominicains, de leur côté, plus inflexibles, ne voulaient pas même de mélange apparent. Le serpent d'airain fut brisé par un roi de Juda, parce qu'on lui offrait de l'encens. La circoncision, tolérée pendant un temps par les Apôtres, fut enfin proscrite, parce qu'un grand nombre de néophytes s'obstinaient à attribuer à ce rite un moyen quelconque de justification. Donc, si les Israélites, du temps d'Ezéchias, eussent confessé qu'ils n'entendaient point du tout adorer le serpent de Moïse, comme leurs pères avaient fait du veau d'or dans le désert, il est au moins douteux que le pieux roi eût détruit ce monument; donc, si les premiers néophytes eussent protesté ne voir dans la circoncision qu'un simple commémoratif d'une loi à laquelle ils devaient d'avoir été conduits par une pente toute faite à la foi exclusive de Jésus-Christ, il n'est pas certain que les Apôtres eussent même fait mention d'une pratique que la foule des nations qui entraient dans le sanctuaire de la nouvelle loi eût fait disparaître sans effort et sans convulsion. De là, nous pourrions conclure que les Dominicains n'ont eu raison, dans ce point de discipline, que du moment où ils ont eu pour eux la décision du Saint-Siège. Il serait difficile de prouver que les Jésuites aient jamais eu tort dans le fond. Aujourd'hui que nos missionnaires sont parvenus à force d'étude, à pénétrer le vrai sens de ces cérémonies, et à rectifier ce qu'elles présenteraient encore de défectueux, la question sur ces rites n'en est plus une, comme il n'en existe plus depuis un siècle entre les protestants et nous, au sujet du culte que nous rendons aux images des saints dans nos églises. »

TOURNON (N., comte de), né en 1778, était de la famille de l'illustre cardinal François de Tournon, archevêque de Lyon. Auditeur au conseil d'Etat en 1806, il fut remarqué par Napoléon qui le nomma intendant des margraviats d'Anspach et de Bareuth. En 1809, il fut enlevé par un parti ennemi; mais, après la bataille de Wagram, on lui rendit la liberté. Dans le cours de la même année, l'empereur l'appela à la préfecture de

Rome, où il organisa une administration sage et éclairée qui lui mérita plus tard des témoignages de satisfaction de la part du Souverain-Pontife. Sous la Restauration, le comte de Tournon a été successivement préfet à Bordeaux, maître des requêtes au conseil d'Etat, préfet à Lyon, conseiller d'Etat, pair de France. Il est mort au commencement de l'année 1834. On a de lui : *Etudes statistiques sur Rome et la partie occidentale des Etats-Romains* ; cet ouvrage, plein de détails intéressants, a été publié en 1832.

TOURON (Antoine), né à Graulhet, diocèse de Castres, en 1686, se fit dominicain, et se distingua dans son Ordre par ses vertus et par ses ouvrages. Il mourut à Paris le 2 septembre 1775. On a de lui : *Vie de saint Thomas d'Aquin*, 1737, in-4 ; *Vie de saint Dominique*, 1739, in-4 ; *Histoire des hommes illustres de son Ordre*, 1749 et suiv., 6 vol. in-4 ; traduite en italien, Rome, in-8 ; *De la Providence*, 1752, in-12, ouvrage solide et profond, digne de servir de pendant à ceux de Salvien et de Lessius sur le même sujet : on y trouve une manière et une marche d'idées analogues à celles de Bossuet dans sa *Politique de l'Ecriture-Sainte* ; *La Main de Dieu sur les incrédules*, 1756, 3 v. in-12 ; *Parallèle de l'incrédule et du vrai fidèle*, 1758, in-12 ; *La Vie et l'Esprit de saint Charles Borromée*, 1761, 3 vol. in-12, ou 1 vol. in-4 ; *L'Amérique chrétienne*. Il y a beaucoup d'érudition dans la plupart des ouvrages de ce religieux, d'excellents principes, du zèle et des vues parfaitement sages ; les agréments du style y sont un peu trop négligés, mais le ton en est affectueux et plein d'onction.

TOURREIL (Jacques de), né à Toulouze, en 1656, du procureur-général du Parlement, fit paraître dès sa jeunesse beaucoup d'inclination pour l'éloquence. La capitale lui sembla la plus propre à le perfectionner dans le droit et dans les belles-lettres. Il s'y rendit, et remporta le prix de l'Académie française en 1681, et en 1683. Cette compagnie lui ouvrit ses portes, à l'exemple de l'Académie des belles-lettres, qui l'avait déjà reçu dans son sein. Lorsque l'Académie française présentait au roi son Dictionnaire, Tourreil était à la tête de ce corps ; il fit à cette occasion 28 compliments différents, qui eurent tous des grâces particulières. Son principal ouvrage est une *Traduction française de plusieurs Harangues de Démosthènes*. Il est fâcheux qu'en voulant donner à cet orateur les ornements de l'art, il ait quelquefois étouffé

les grâces simples et naïves de la nature. Il tâche de donner de l'esprit à un homme qui brillait principalement par son génie. On doit cependant rendre justice aux deux Préfaces qu'il a mises à la tête de sa *Traduction*. L'état de la Grèce, du temps de Démosthènes, y est présenté avec autant d'érudition que d'habileté. Tourreil était droit et sincère, à l'épreuve de la crainte et de l'intérêt, sans autre plaisir que celui de l'amour des lettres, sans autre ambition que celle de remplir les devoirs d'une exacte probité. Il empêcha la réception de l'abbé de Chauvieu à l'Académie française. Tourreil est un de ceux qui ont le plus contribué au *Recueil de Médailles sur les principaux événements du règne de Louis XIV*, réimprimé en 1702. Cette édition lui valut une augmentation de la pension que la cour lui avait accordée. Il mourut en 1714, à 58 ans. L'abbé Massieu a publié ses *Œuvres* en 1721, 2 vol. in-4, et 4 vol. in-12.

TOURRETTE (Marc-Antoine-Louis CLARET de La), naturaliste, naquit à Lyon, d'un père qui était président du tribunal et prévôt des marchands. Après avoir commencé ses études chez les Jésuites, le jeune La Tourrette alla les finir au collège d'Harcourt à Paris. De retour dans son pays, il y remplit pendant 20 ans une charge de magistrature, et la quitta pour se livrer tout entier à son goût pour l'histoire naturelle. Il parut d'abord fixer ses études sur la zoologie et la minéralogie ; la botanique vint ensuite l'occuper plus particulièrement. Dès 1763, il s'était formé une collection très-considérable d'insectes, et une suite très-nombreuse d'échantillons des mines du Lyonnais, du Dauphiné et de l'Auvergne ; il y réunit un herbier très-riche. En 1766, il établit au-dessus de la petite ville de l'Arbresle, dans un vaste parc, une pépinière où il recueillit tous les arbustes et arbres étrangers qui purent s'y acclimater, et dans le même temps, il avait à Lyon un jardin où l'on voyait plus de trois mille espèces de plantes rares. Il voyagea pendant plusieurs années en Italie, en Sicile, puis avec J.-J. Rousseau son ami, à la Grande-Chartreuse dont ils firent l'herborisation. La Tourrette entretenait une correspondance suivie avec Linnée, Haller, Adanson et Jussieu et les plus célèbres naturalistes de son temps. Dans l'automne de 1793, les fatigues et les inquiétudes, que le siège de Lyon rendit communes à tous les habitants, lui causèrent une péripneumonie qu'il négligea et dont il mourut à l'âge de 64 ans. Ses principaux écrits,

outre les *Eloges* de ses confrères à l'académie de Lyon, sont : *Démonstrations élémentaires de botanique*, 1766, 2 vol. in-8. Cet ouvrage, fait en commun avec Rozier, l'ami de l'auteur, pour l'usage des élèves de l'Ecole vétérinaire, a eu plusieurs éditions. C'est à tort qu'on l'a attribué quelquefois à l'abbé Rozier tout seul ; *Voyage au Mont-Pilat*, 1770, in-8. Dans la première partie, La Tourrette a donné une description des montagnes et déterminé leur situation ; la seconde est consacrée tout entière à la botanique et on y trouve beaucoup de plantes rares ; *Clhoris Lugdunensis*, 1785, in-8. Ce petit ouvrage étonna les botanistes, par le grand nombre des espèces, surtout dans la cryptogamie ; *Conjectures sur l'origine des Bélemnites*, elles sont insérées dans le *Dictionnaire des Fossiles* de Bertrand ; *Mémoire sur les monstres végétaux*, imprimé dans le *Journal économique* du mois de juillet 1761 ; *Mémoire sur l'Hélementocarton ou Mousse de Corse*, inséré dans le *Journal de Physique*. Bruyset, confrère de La Tourrette à l'Académie de Lyon, a lu dans une séance de cette Compagnie, une *Notice* sur ce naturaliste.

TOURTELLE (Etienne), savant médecin, né en 1756 à Besançon, mort en 1801 dans la même ville, montra d'abord pour l'étude une ardeur infatigable ; mais en ayant été détourné par une passion malheureuse, il se renferma dans un cloître. Le calme de cette retraite lui rendit le goût du travail, et il alla étudier pendant 4 ans à Montpellier et à Paris, d'où il revint dans sa ville natale pour y exercer son art. En même temps il s'occupa de la solution de plusieurs questions d'économie rurale, et remporta deux prix, l'un à Besançon, l'autre à Grenoble. En 1788, il obtint au concours une des chaires de médecine de la Faculté de Besançon : il fut ensuite attaché comme médecin principal à l'armée du Rhin, puis (1794) professeur à l'Ecole spéciale de Strasbourg, et enfin médecin en chef de l'hôpital militaire de Besançon. Il a laissé plusieurs ouvrages estimés sur son art : *Eléments d'hygiène*, ou *De l'influence des choses physiques et morales sur l'homme*, Paris, 1786, 2 vol. in-8 ; trad. en espagnol, Madrid, 1801, 2 vol. in-8 ; *Eléments de médecine*, Strasbourg, 1799, ou 1805, 3 vol. in-8 ; *Histoire philosophique de la médecine*, 1809, 2 vol. in-8 ; *Eléments de matière médicale*, in-8 ; *Oeuvres posthumes*, publiées par Bigot, 1803, in-8.

TOURVILLE (Anne-Hilarion de Co-
TENTIN de), né au château de Tourville,

diocèse de Coutances, en 1642, fut reçu chevalier de Malte à 4 ans ; mais il n'en fit point les vœux, quoiqu'il eût fait ses caravanes avec beaucoup de distinction. Ayant armé un vaisseau en course avec le chevalier d'Hocquincourt, ils firent des prises considérables, et donnèrent des preuves du courage le plus intrépide. Ils mirent en fuite six navires d'Alger, et contraignirent à une honteuse retraite 66 galères. Le roi l'attacha à la marine royale, en lui donnant le titre de capitaine de vaisseau. Il commanda sous le maréchal de Vivonne au combat de Palerme, où il se signala. Décoré du titre de chef d'escadre en 1677, il combattit sous Du Quesne, et mérita de le remplacer. Lieutenant-général en 1681, il posta en plein jour la première galiote pour bombarder Alger : opération qui ne s'était encore faite que de nuit. Le roi le fit vice-amiral et général de l'armée navale, l'an 1690, avec permission d'arborer le pavillon d'amiral. Ce fut cette même année qu'il remporta dans la Manche une victoire sur les Anglais et les Hollandais jusqu'alors maîtres de l'Océan. Le vainqueur fut vaincu à son tour, en 1692, à la journée de la Hogue ; et cette défaite fut l'époque de la décadence de la marine française, qui ne s'est relevée de ce coup fatal que sous le règne de Louis XVI, et que pour très peu de temps. Tourville reçut le bâton de maréchal en 1701 ; mais il ne survécut guère à cette nouvelle dignité, étant mort le 28 mai de la même année, à Paris, âgé de 59 ans. On a imprimé sous son nom des *Mémoires*, en 3 vol. in-12, qui ne sont ni de lui, ni dignes de lui.

TOUSSAIN (Jacques), *Tossanus*, savant helléniste, naquit à Troyes en Champagne, vers l'an 1490. Il eut pour maître le célèbre Budée qu'il égala pour l'érudition grecque. En 1532, il obtint une chaire de langue grecque au Collège royal de France et eut pour élèves Fréd. Morel, Turnèbe, Henri-Etienne, etc. Il enrichit et augmenta le *Dictionnaire grec* imprimé à Paris en 1552, et a laissé un *Lexicon grec-latin*, Paris, 1552, in-fol. Il parut à Genève un autre *Lexique grec-latin*, de Budée, Toussain, Gesner, etc., intitulé : *Lexicon septem Auctorum*, 1562, in-fol. On lui doit aussi la publication des *Lettres de Budée avec notes*, Paris, 1526, in-4 ; Bâle, 1528 in-4 ; une édition des *Epigrammes de Jean Lascaris*, 1527, in-8, etc. Toussain mourut en 1547. Turnèbe a fait son *Eloge*. (Voyez les *Mémoires sur le Collège royal*, par l'abbé Goujet.)

TOUSSAIN (Paul), *Tossanus*, fils de

Daniel, né le 27 septembre 1572, mourut pasteur luthérien à Hanau, en 1629. Il a publié : *Vita et obitus Danielis Tossani compendiosè explicata narratio, præcipuos ipsius in Galliâ Germanidæque emensos labores complectens*, Heidelberg, 1603, in-4; *Phraseologia Terentiana, ex comædiis P. Terentii Afri confecta*, Oppenheim, 1613, in-8; *Dictionum hebraicarum quæ in libro Psalmorum continentur, syllabus geminus, in usus eorum qui ad linguæ sanctæ studium accedunt*, Bâle, 1615, in-8; la Bible, traduite en allemand par Luther, avec des notes de Paul Toussaint, Heidelberg, 1617, in-fol. Les notes ont été souvent réimprimées; on juge bien qu'elles sont dans le sens des principes du luthéranisme; *Enchiridion locorum theologicorum*, Bâle, 1662, in-8; des ouvrages de controverse.

TOUSSAINT DE SAINT-LUC (le Père), carme réformé des Billettes, de la province de Bretagne, s'occupa toute sa vie de recherches d'histoire et de généalogie. On a de lui : *Mémoires sur l'état du clergé et de la noblesse de Bretagne*, 1691, 2 vol. in-8, en 3 parties, une pour le clergé, deux pour la noblesse : ouvrage curieux et peu commun; *l'Histoire de l'Ordre du Mont-Carmel et de Saint-Lazare*, Paris, 1666, in-12; *Mémoire sur le même*, 1681, in-8; *Histoire de Coman Mériadec, souverain de Bretagne*, 1664, in-12; *Vie de Jacques Cochois, dit Jasmin, ou le bon Laquais*, 1675, in-12. Ce savant mourut en 1694.

TOUSSAINT (François-Vincent), avocat de Paris sa patrie, mort à Berlin en 1772, à 57 ans, abandonna le barreau pour cultiver la littérature. Il ne produisit que des ouvrages médiocres en ce genre; mais son livre des *Mœurs*, qui parut en 1748, in-12, se fit remarquer par une multitude d'erreurs en métaphysique et en morale, qui le firent condamner par le Parlement de Paris à être brûlé par la main du bourreau. Toussaint le condamna lui-même et se rétracta dans les *Eclaircissements sur le Livre des mœurs*, publiés en 1764, in-12. Quoique l'ouvrage soit bien réellement condamnable, et que, sous prétexte d'enseigner les mœurs, l'auteur débite des maximes absurdes, et renverse la notion des vertus les plus invariables dans leurs principes, il y règne cependant une certaine modération qui a su respecter l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, la nécessité d'un culte, et plusieurs préceptes de la morale chrétienne, tels que le pardon des injures, etc. Cette réserve a déplu aux autres philosophes, et a mérité à l'au-

teur le nom de *Capucin de la secte*. Ayant quitté Paris pour se rendre à Bruxelles, il y travailla aux nouvelles publiques, lorsqu'il obtint en 1764 la place de professeur d'éloquence dans l'académie de la noblesse à Berlin. Il y publia la *Traduction des Fables de Gellert*, qui, à bien des égards, peut être regardée comme un original. On a de lui plusieurs *Mémoires* dans les derniers volumes de l'académie de Berlin. Il a traduit de l'anglais quelques plats romans, tels que le *Petit Pompée*, in-12, qui n'est guère plus intéressant que le *Petit Poucet*; les *Aventures de William Pickle*, 4 vol. in-12; *Histoire des passions*, 2 vol. in-12. Il a fourni à l'*Encyclopédie* les articles de jurisprudence des deux premiers vol. Il a eu part au *Dictionnaire de médecine*, 6 vol. in-fol. Il travaillait à un *Dictionnaire de la langue française*, lorsqu'il mourut.

TOUSSAINT-LOUVERTURE, célèbre mulâtre de Saint-Domingue, né en 1745 de parents esclaves, mérita, par ses qualités et sa bonne conduite, la faveur de son maître qui lui apprit à lire, à écrire et l'arithmétique. Lorsque les nègres se révoltèrent, en 1791, reconnaissant des bienfaits qu'il avait reçus, il chercha d'abord à sauver son maître de la fureur des insurgés, en le faisant évader secrètement avec sa famille et une partie de sa fortune pour l'Amérique septentrionale. Suivant ensuite l'impulsion donnée à ses pareils par la révolution française, il prit du service dans les armées de la république, et devint bientôt général de brigade. En 1796, il commanda une division sous Rochambeau, et chercha à rétablir l'ordre et la discipline; ce qui augmenta beaucoup ses partisans et accrût encore son influence. L'année suivante, il fit des progrès si considérables dans l'Ouest contre les Anglais, que le Directoire l'en récompensa par le don d'un sabre et d'une paire de pistolets. En 1798, il obtint de nouveaux succès qui lui firent concevoir l'idée de faire de Saint-Domingue un Etat indépendant : il n'osa pas cependant rompre ouvertement avec la France; mais il força le député Sonthoux à se retirer, en l'accusant de toutes sortes de projets criminels; et, pour mieux couvrir ses desseins, il envoya ses deux enfants en France, en priant le Directoire de les faire élever dans la religion chrétienne. De nouvelles dissensions s'étant élevées en 1799 entre lui et le général Rigaud, qui commandait dans le Sud, la guerre civile éclata, et des flots de sang inondèrent ce malheureux pays. Enfin en 1800, Toussaint l'emporta sur

son concurrent, et se vit maître de toute la colonie. Il publia aussitôt après une amnistie, dont il excepta cependant les partisans du général Rigaud. Des troubles s'étant manifestés dans la partie du Nord, il y rétablit l'ordre et désarma les noirs insurgés. Alors il se rendit au Cap, emmenant avec lui les principaux chefs de la révolte, parmi lesquels se trouvait le général Moïse, son neveu, qu'il fit s'assier avec douze des plus coupables : il envoya les autres en prison en attendant leur jugement ; et, pour intéresser les blancs en sa faveur, il accusa les vaincus des plus odieux projets contre leur caste. Wantant toujours conserver l'apparence de l'union avec la France, il adressa plusieurs lettres au premier Consul : dans la première, il lui annonça l'entière pacification de la colonie, et lui demanda d'approuver les promotions qu'il avait faites en faveur des militaires qui avaient contribué à cet heureux résultat ; dans la seconde, il lui rendit compte des motifs de sa conduite envers Rome, agent du gouvernement, qu'il avait obligé de se démettre de ses fonctions ; dans la troisième, il lui manda que l'assemblée centrale de Saint-Domingue s'était donné une constitution, et que, pour satisfaire aux vœux des habitants, il allait la faire exécuter provisoirement, jusqu'à ce qu'elle eût été approuvée par la métropole. Peu après, il envoya un agent à la Jamaïque, sous le prétexte d'acheter des esclaves noirs, mais avec des instructions secrètes pour sonder les intentions du gouvernement britannique, qui se refusa à toute sorte de communication avec lui. Alors il rendit compte de sa conduite militaire et politique, par une proclamation en date du 26 novembre 1800, dans laquelle il parlait du besoin de rétablir la morale ainsi que la religion. Il publia dans le même temps, sous le titre modeste de *Règlement*, des lois sévères pour réprimer le vice, et contenir les étrangers et gens sans aveu. Il rappela ensuite les émigrés, déclara la religion catholique seule religion de l'Etat, espérant ainsi grossir son parti d'un grand nombre de blancs, qui regrettaient secrètement l'ancien ordre de choses. Le premier Consul, qui ne pouvait se méprendre sur les motifs de tous ces changements, se décida d'envoyer le général Leclerc avec une armée ; et, pour adoucir cette mesure de rigueur, il lui écrivit, en lui enjoignant l'invitation de reconnaître la mission du général envoyé à Saint-Domingue, ces paroles flatteuses : « Si le « pavillon français flotte sur Saint-D-

« ningue, c'est à vous et à vos braves
« noirs qu'il le doit. Appelé par vos ta-
« lents et la force des circonstances au
« premier commandement, vous avez
« détruit la guerre civile, remis en ha-
« neur la religion et le culte de Dieu,
« de qui tout émane. La constitution
« que vous avez faite renferme beaucoup
« de bonnes choses ; mais elle en contient
« aussi qui sont contraires à la dignité
« et à la souveraineté du peuple fran-
« çais. » Ces insinuations n'eurent pas
l'effet désiré. Toussaint-Louverture, en-
fié de ses victoires précédentes, com-
pant sur les blancs autant que sur les nè-
gres alarmés pour leur liberté, et plus
encore sur l'influence du climat, résolut
d'opposer une vive résistance aux ordres
du premier Consul. En effet, il n'eut pas
plus tôt appris, le 1^{er} février 1801, que la
flotte française était à la vue du Cap,
qu'il fit notifier au général Leclerc et à l'a-
miral Villaret-Joyeuse, que son intention
était qu'ils n'entrassent point dans la
ville, et qu'il leur résisterait, eussent-ils
cent vaisseaux et cent mille hommes. Les
généraux français, piqués d'un tel ordre,
répondirent à son envoyé que, si les clefs
de la ville ne leur étaient pas remises à
huit heures du soir, ils feraient les dispo-
sitions nécessaires pour forcer Toussaint
à l'obéissance. Celui-ci, persistant dans
son refus, l'attaque commença dès le
lendemain avec la plus grande vigueur ;
les noirs effrayés, et prévenus que le gé-
néral Leclerc avait opéré son débarque-
ment, prirent la fuite, et, armés chacun
d'une torche, ils mirent le feu à la ville
et à plusieurs habitations. Le général
Leclerc, espérant par la modération arrê-
ter ces excès, envoya à Toussaint ses en-
fants avec leur instituteur ; mais cette
démarche n'ayant obtenu aucun succès,
Toussaint fut déclaré hors la loi par le
capitaine-général, et défait peu de jours
après par l'armée française. Poursuivi
avec la plus grande vigueur, et abandon-
né par le parti républicain des noirs,
qui redoutaient son ambition, il se vit en-
fin forcé de se rendre à Leclerc, qui lui
donna ordre de se retirer sur une plan-
tation aux Gouaires, avec défense d'en
sortir sans permission. Le général fran-
çais, craignant encore son influence,
publia qu'il avait voulu fomenter une
nouvelle insurrection, et le fit arrêter,
puis transporter en France. Il arriva à
Paris le 7 août, et fut d'abord enfermé
au Temple, puis au fort de Joux, près de
Besançon, où il mourut en 1803.

TOUSTAIN (Charles-François), béné-
dictin de la congrégation de Saint-Maur,
naquit en 1700 dans le diocèse de Séz.

d'une famille noble et ancienne. Après avoir appris l'hébreu et le grec, il voulut acquérir des notions de toutes les langues orientales. Il étudia même assez l'italien, l'allemand, l'anglais et le hollandais, pour se mettre en état d'entendre les auteurs de ces différents pays. Ses supérieurs, instruits de ses talents, le chargèrent de travailler, conjointement avec son ami dom Tassin, à une édition des *Œuvres* de saint Théodore Studite, qu'il abandonna pour ne s'occuper que de sa nouvelle *Diplomatique*, dont le premier volume parut en 1750, in-4. Après sa mort, arrivée en 1754, dom Tassin entreprit la continuation de cet ouvrage important, et le fit imprimer en 6 vol., dont le dernier a paru en 1765. On a encore de dom Toustain, en faveur de la Constitution, *la Vérité persécutée par l'Erreur*, 1733, 2 vol. in-12. Une piété éclairée, une modestie profonde, une grande douceur de mœurs, et beaucoup de politesse et de patience malgré un grand fonds de vivacité : toutes ces grandes parties formaient le portrait de ce pieux et savant bénédictin.

TOUITÉE (D. Antoine-Augustin), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Riom en Auvergne vers 1650, mort à Paris en 1748, se rendit recommandable dans sa Compagnie par sa piété et son application. Il donna des preuves de son savoir et de son érudition par une édition en grec et en latin des *Œuvres* de saint Cyrille de Jérusalem, imprimée à Paris en 1727, in-fol., où l'on trouve beaucoup d'exactitude.

TOWERS (Joseph), biographe anglais, né à Sherborn en 1737, se fit libraire à Londres et devint ensuite ministre presbytérien. Il est mort en 1799, après avoir publié : les sept premiers volumes de la *Biographie britannique*; une *Vie* de Frédéric III, roi de Prusse; *Observations sur l'Histoire d'Angleterre* de Hume; des *Sermons*; une *Défense* de Locke; des *Dissertations* et des *Traité*s politiques.

TRABEAS (Quintus), poète comique de l'ancienne Rome, florissait du temps d'Attilius Régulus. Il ne reste plus de ses ouvrages que quelques fragments dans le *Corpus poetarum* de Maittaire.

TRACY (Bernard DESTUTT de), né en 1720 au château de Paray-le-Frésil en Bourbonnais, d'une famille illustre, entra dans l'Ordre des Théatins à l'âge de 16 ans, après avoir cédé ses droits et ses espérances à son frère puîné, le marquis de Tracy, mort maréchal des camps et armées du roi en 1765. Il se fit estimer par sa piété, sa douceur, son humilité, refusa plusieurs fois la supériorité,

et ne voulut jamais accepter d'autre charge que celle de maître des novices, parce qu'elle se conciliait avec son goût particulier pour la vie spirituelle. Il mourut à Paris le 14 août 1786. On a de lui : *Conférences, ou Exhortations à l'usage des maisons religieuses*, Paris, 1765 et 1783; *Conférences, ou Exhortations sur les devoirs des ecclésiastiques*, 1768, in-12; *Traité des devoirs de la vie chrétienne, à l'usage de tous les fidèles*, Paris, 1770, 2 vol. in-12; *Vie de saint Gaston de Thienne, instituteur des clercs réguliers théatins, suivie de Notices sur le bienheureux Marimon de Saint-André Avellin et le bienheureux cardinal Paul Burali d'Aresso de la même congrégation*, Paris, 1774, in-12; *Nouvelle retraite à l'usage des communautés religieuses*, 1783; *Vie de saint Bruno, fondateur des Chartreux, avec des remarques sur le même Ordre*, Paris, 1785, in-12. On y trouve la *Notice* des saints de l'Ordre, de ses supérieurs généraux, et des Chartreux qui ont été élevés à l'épiscopat; un *Catalogue* des chartreuses, et une *Notice* des observances anciennes et modernes de l'institut. Ce livre, en outre, offre une *Dissertation* sur l'apparition du chanoine de Paris, dont on faisait les funérailles dans l'église de Notre-Dame, en présence de saint Bruno; *Panegyrique de la bienheureuse Jeanne-Françoise de Chantal*, prononcée à Moulins lors de la béatification de cette dame, 1752. On a encore du Père de Tracy des *Remarques* sur l'établissement des théatins en France, sur les maisons de cette congrégation, sur l'institut des religieuses théatines, sur les constitutions et statuts de cet Ordre, etc.

TRACY (Antoine-Louis-Claude DESTUTT, comte de), député aux Etats-Généraux, sénateur, pair de France, membre de l'Académie française, de l'Académie des sciences morales et politiques, de la Société philosophique de Philadelphie, né à Paris le 20 juillet 1754, mort en cette ville le 10 mars 1836, était d'une famille noble et de la même famille que le précédent. Après avoir terminé ses études, il fit quelques voyages, et notamment visita Voltaire à Ferney. Il devint enthousiaste du patriarcat, fit sa lecture habituelle de ses ouvrages, et s'occupa d'études philosophiques, même en suivant la carrière des armes qu'il avait embrassée fort jeune. Il fut député, en 1789, par la noblesse du Bourbonnais aux Etats-Généraux; il se prononça dans l'Assemblée constituante pour la liberté des noirs et l'émancipation des esclaves. En 1793, il subit un emprison-

nement qui lui donna le loisir de se livrer à cette branche de la philosophie qui lui doit le nom d'*Idéologie*. Rendu à la liberté par les événements du 9 thermidor, il continua ses travaux dans la retraite. Membre de l'Institut dès sa création, il fut nommé au comité d'instruction publique en 1799, et en 1808 il succéda à Cabanis à l'Académie française. En 1800 il avait été élevé à la dignité de sénateur, qu'il échangea contre celle de pair de France, au retour des Bourbons. Pendant les Cent-Jours, il s'abstint prudemment des affaires publiques. Comme Cabanis, Destutt poussa jusqu'au matérialisme les principes de Condillac, leur maître commun. Bonaparte, qui n'aimait pas les idéologues, le força de suspendre ses publications. Il ne publia rien de 1805 à 1814, et son *Commentaire sur Montesquieu*, qui parut dans cet intervalle, fut imprimé en anglais aux États-Unis. Voici ses principaux ouvrages : *Observations sur le système actuel d'instruction publique*, 1801, avec un tableau intitulé : *Bases d'un plan d'études*; des *Mémoires et des Dissertations* insérés dans les *Mémoires de l'Institut*; *Éléments d'idéologie*, 4 vol. in-8 : il en a paru en italien une réfutation, sous le titre de *Matérialisme du comte Destutt de Tracy, analysé et réfuté*, 3^e édition, Ferrare, 1835; *Commentaires sur l'Esprit des lois de Montesquieu*, publiés d'abord en anglais à Philadelphie en 1811, puis en français à Paris en 1819; *Études de la Métaphysique de Kant*.

TRAJAN (Marcus - Ulpius - Trajanus-Crinitus), empereur romain, naquit à Italica près de Séville en Espagne, le 18 septembre de l'an 52 de J.-C. Son père avait eu les honneurs du triomphe sous Vespasien, qui l'avait mis au nombre des sénateurs, et admis à la dignité de consul. Le fils fut adopté par Nerva. Cet empereur étant mort quelque temps après, l'an 98, dans le temps que Trajan était à Cologne, ce dernier fut reconnu par les armées de la Germanie et de la Mésie. Ses premiers soins furent de gagner le peuple; il fit distribuer des sommes d'argent, et abolit tous les crimes de lèse-majesté. Il allait au-devant de ceux qui venaient le saluer, et les embrassait, au lieu que ses prédécesseurs ne se levaient pas de leur siège. Lorsqu'il sortait, il ne voulait pas qu'on allât devant lui pour faire retirer le monde. Il n'était point fâché d'être quelquefois arrêté dans les rues par des voitures. Dès qu'il eut mis ordre aux affaires publiques, il tourna ses armes, l'an 102, contre les Daces, qui furent vaincus

après une bataille longtemps disputée. Elle fut si meurtrière, que dans l'armée romaine on manqua de linge pour bander les plaies des blessés. Les Daces furent obligés de se soumettre; le roi Décebale se tua de désespoir, l'an 105 de J.-C. Trajan entra ensuite dans l'Arménie, et s'avança dans l'Orient pour faire la guerre aux Parthes. Il soumit sans beaucoup de peine la Diahène, l'Assyrie, et le lieu nommé Arbelles, si célèbre par la victoire qu'Alexandre y avait autrefois remportée sur les Perses. Les Parthes, épuisés par leurs divisions continuelles, n'avaient point de troupes à lui opposer : Trajan entra l'an 112 dans leur pays sans presque trouver de résistance, prit Séleucie, Ctésiphon, capitale du royaume des Parthes, et obligea Choroës à quitter son trône et son pays, l'an 115 de J.-C. Il soumit ensuite toutes les contrées des environs, et poussa, dit-on, ses conquêtes jusqu'aux Indes; mais l'état des opérations de cette guerre n'est pas bien connu. Il assiégeait Atrâ, située près du Tigre; les chaleurs excessives de ce pays le forcèrent à lever le siège, quoiqu'il eût déjà fait brèche à la muraille. Trajan eut à combattre vers le même temps les Juifs de la Cyrénaïque, qui, irrités contre les Romains et contre les Grecs, poussèrent la rage jusqu'à dévorer leur chair et leurs entrailles, à se teindre de leur sang et à se couvrir de leurs peaux. On dit qu'ils en firent mourir plus de deux cent mille : les Juifs d'Egypte, en proie à la même fureur, exercèrent des barbaries non moins atroces. Ces horreurs furent punies avec une cruauté réciproque. On ne souffrit plus de Juifs sur ces côtes, et on y égorgéait même ceux que la tempête y jetait. Trajan, usé par les fatigues et la débauche, mourut quelque temps après à Sélinunte, appelée depuis *Trajanopolis*, vers le commencement d'août de l'an 117 de J.-C. Ses cendres furent portées à Rome, où on les plaça sous la colonne Trajane, élevée des dépouilles faites sur les Daces. Il est impossible de marquer en détail les ponts, les grands chemins, les levées qu'il fit faire pour faciliter la communication des villes entre elles, ou pour les assurer contre les inondations des rivières et des torrents. Rome avait extrêmement souffert par les incendies : il fallait rebâtir les édifices détruits; mais, afin que ces réparations fussent moins à charge au public, il ordonna qu'aucun particulier ne pourrait donner plus de 60 pieds de hauteur à chaque maison. Trajan, bon guerrier, habile dans la politique et le gouvernement de l'État,

n'était pas également estimable comme particulier : avec d'excellentes qualités , il avait de grands vices. Il aimait le vin , et les après-dînées on le trouvait souvent hors d'état de faire rien de raisonnable ; il aimait encore plus les femmes , et il s'abandonnait même à des débauches monstrueuses qu'on ne peut exprimer sans voile. « Car telle est, dit un philosophe , la marche de la luxure : semblable à l'avarice , plus elle a , plus elle veut avoir. Rassasiée et dégoûtée d'objets naturels , elle cherche des jouissances monstrueuses et absurdes. » Son amour infâme pour le pantomime Pylade l'engagea , suivant Dion , à rétablir un spectacle dont il avait lui-même reconnu les abominations par une prescription sévère. Le roi Abgar ne put le fléchir qu'en lui abandonnant son fils Artabandès. On prétend que c'est ce goût pour le désordre et les jouissances sensuelles qui lui rendit les chrétiens odieux , leur vie pure et chaste étant une condamnation trop saillante de la sienne. Il les fit mettre à mort dans tout l'empire ; mais , sur les représentations de Plin-le-Jeune , il adoucit son édit par une inconscience qui ne laissa pas de sauver un grand nombre de chrétiens (voyez PLIN-le-JEUNE). C'est sous son règne que périt , dévoré par les lions , le célèbre Ignace d'Antioche , un des plus grands évêques de la primitive Eglise , et l'homme le plus vertueux de l'empire. Ce qu'il y a de remarquable , c'est que l'empereur prononça lui-même son arrêt de mort , après lui avoir parlé d'une manière très-peu assortie à la majesté du trône , et au caractère d'humanité dont il avait fait parade en d'autres occasions. « On ne conçoit pas , dit un critique moderne , comment Montesquieu a pu nommer Trajan l'homme le plus propre à honorer la nature humaine et à représenter la divine ; il faut que l'engouement et l'enthousiasme aveugle soient un défaut bien inhérent à notre siècle , puisque des philosophes du mérite de Montesquieu n'ont pu s'en défendre. On peut rire du dominicain Giacconius , qui rêve que les prières de saint Grégoire-le-Grand obtiennent pour cet empereur persécuteur des chrétiens une éternelle possession des cieux ; mais on est étonné d'entendre le grave Montesquieu s'exprimer avec aussi peu de justesse. Trajan eut sans doute des vertus , mais il eut en même temps des vices honteux qui déshonorent la nature humaine et représentent fort mal la nature divine. » Malgré cela , on ne doit pas être surpris des éloges

qu'on a faits de Trajan , si on le compare à la plupart des maîtres de l'ancienne Rome. Son histoire a été écrite par un grand nombre d'auteurs ; et tout est perdu , hors quelques fragments informes de Dion , les minces abrégés d'Eutrope et d'Aurélius Victor. « Il semble , dit Crevier , que la Providence ait eu dessein d'ensevelir les actions de Trajan à proportion du désir immodéré qu'il avait de faire du bruit dans le monde. » (Voyez THÉODOSE-LE-GRAND.)

TRANSTAMARE (Henri , comte de) , fils naturel d'Alphonse XI , roi de Castille , et d'Éléonore de Gusman , sa maîtresse , enleva , avec le secours de du Guesclin , le trône et la vie à Pierre-le-Cruel (voyez ce nom) , et mourut en 1379 , après un règne de 10 ans.

TRASYBULE , ou THRASIBULE , général des Athéniens , chassa les trente tyrans , et rétablit dans sa patrie le nom de liberté , quoique dans le fond il y régnât à son tour d'une manière assez absolue pour n'être pas impunément contredit. Il mit ensuite le dernier sceau à la tranquillité publique , en faisant prononcer dans une assemblée du peuple , que personne ne pourrait être inquiété au sujet des derniers troubles , excepté les Trente et les Décemvirs. Par ce décret , il éteignit toutes les étincelles de division. Il réunit toutes les forces de la république , auparavant divisées , et mérita la couronne d'olivier , qui lui fut décernée comme restaurateur de la paix. Sa valeur éclata ensuite en Thrace : il prit plusieurs villes dans l'île de Mételin , et défit en bataille rangée Thérimaque , capitaine des Lacédémoniens , l'an 394 avant J.-C. Douze ans après , il fut tué dans la Pamphylie par les Aspendiens , qui favorisaient les Lacédémoniens. — Il faut le distinguer de TRASYBULE , frère et successeur d'Hiéron , roi de Syracuse , qui fut obligé de quitter le trône un an après y être monté , et vécut comme particulier à Locres.

TRAVERS (Nicolas) , prêtre du diocèse de Nantes , né dans cette ville en 1686 , publia en 1734 : *Consultation sur la juridiction et sur l'approbation nécessaire pour confesser, etc.* , où il renverse la juridiction épiscopale , et soutient des principes qui conduisent à une véritable anarchie. Cet ouvrage ayant été censuré par la Sorbonne , en 1735 , et par plusieurs évêques , l'auteur publia une *Défense* en 1736 , pleine des mêmes erreurs ; mais c'est surtout dans *Les Pouvoirs légitimes du premier et second ordre dans l'administration des Sacraments, etc.* , 1744 , gros vol. in-4 , qu'il développe ses

principes, et qu'il se livre à des emportements incroyables contre les Papes, les Evêques obtout ce qu'il y a de plus respectable dans l'Eglise, les accable d'injures atroces, révoque en doute l'authenticité du concile de Trente (pag. 173), et ramasse ce qu'on a dit de plus calomnieux contre cette grande assemblée. Tel est l'ouvrage que des pseudocanonistes modernes n'ont pas rougi de copier, et où ils ont pris les traits qu'ils ont lancés contre l'autorité qui les accablait. Le cardinal de Bissy et M. Languet, évêque de Soissons, l'ont amplement réfuté : il fut condamné par l'assemblée du clergé de France, en 1746. Travers mourut le 15 octobre 1750.

TRAVOT (le baron Jean-Pierre), lieutenant-général, né à Poligny en 1767, était sous-officier dans un régiment d'infanterie au moment de la Révolution. Il obtint alors un avancement rapide; après avoir fait les premières campagnes sur le Rhin comme adjudant-général, il servit dans la Vendée sous Hoche. Ce fut lui qui fit Charette prisonnier en 1796 et le livra à ses bourreaux. Il fut alors nommé général de brigade, et continua de commander contre les royalistes de l'Ouest. Il fut nommé, en 1805, général de division, et contribua sous Junot à la conquête du Portugal; il rentra ensuite en Espagne, et, de là, en France, et se distingua à la bataille de Toulouse. Au retour de Napoléon en 1815, il fut un des premiers qui abandonnèrent la cause des Bourbons, et fut chargé d'aller réduire les Vendéens commandés par Louis de Larochejaquelein. A la seconde Restauration, reconnu coupable de trahison pour avoir abandonné son drapeau avant que Louis XVIII eût quitté les Tuileries, il fut condamné à mort par un conseil de guerre, mais plus heureux que Charette à la mort duquel il avait autrefois contribué, il obtint la commutation de sa peine en vingt ans de détention, et au bout de deux ans de séjour à Ham, le duc d'Angoulême lui obtint sa grâce pleine et entière; mais les angoisses qu'il avait endurées avaient dérangé sa raison, il ne la recouvra jamais entièrement, et il est mort dans une maison de santé en 1836.

TRÉBATIUS (Gaius), surnommé *Testa*, célèbre jurisconsulte, vivait du temps de Jules-César. Cicéron le recommanda à ce dernier, qui était alors gouverneur des Gaules. César lui offrit la qualité de tribun; mais Trébatius la refusa; il demeura néanmoins constamment attaché au parti de César. Il continua d'être en réputation d'habile jurisconsulte sous le

régne d'Auguste, qui le consulta sur la validité des codicilles. Horace lui donne la qualité de docte. Il publia divers ouvrages sur le droit civil, et un *Traité* sur les religions. Il faisait profession de la secte d'Epicure.

TRÉBELLIN (Caius-Annius) Trebellianus), fameux pirate, se fit donner la pourpre impériale dans l'Isaurie, au commencement de l'an 264. Il conserva la souveraine puissance jusqu'au temps où Gallien, qui régnait alors, envoya contre lui Causisolee avec une armée. Ce général, ayant eu l'adresse d'attirer Trébellin hors des montagnes et des défilés de l'Isaurie, lui livra dans la plaine une bataille sanglante. Le brigand la perdit et y fut tué, après avoir régné environ un an. — Il ne faut pas le confondre avec Rufus TRÉBELLIN, qui, ayant été accusé du crime de lèse-majesté sous Tibère, se tua lui-même.

TRÉLLIUS-POLLIO, historien latin, florissait vers l'an 298 de J.-C. Il avait composé la *Vie des empereurs*; mais le commencement en est perdu; il ne nous en est resté que la fin du règne de Valérien, avec la *Vie* des deux Gallien et des trente tyrans, c'est-à-dire des usurpateurs de l'empire, depuis Philippe inclusivement jusqu'à Quintille, frère et successeur de Claude II. On trouve ces fragments dans l'*Historia Augusta Scriptores*. On accuse cet écrivain d'avoir rapporté trop de détails des faits peu intéressants, et d'avoir passé avec trop de rapidité sur d'autres beaucoup plus importants.

TREDGOLD (Thomas), ingénieur anglais, né à Brandon près de Durham, mort à Londres à la fin de l'année 1833; fut d'abord employé comme simple charpentier; mais grâce à des travaux persévérants, il acquit des connaissances étendues en mathématiques, en chimie, en géologie, et devint un ingénieur distingué. On lui doit : *Traité de la Charpente*; *Résistance de la fonte*; *Principes sur la machinerie*; *Construction des voûtes en fer et des machines locomotives*; *Traité sur l'art de chauffer et d'élever les bâtiments*; *Essai sur les machines à vapeur*, 1827.

TREIHARD (Jean-Baptiste), né à Brives-la-Gaillarde le 2 janvier 1742, suivit la carrière du barreau, et se fit recevoir avocat au Parlement de Paris, où il se fit une assez grande réputation pour mériter d'être élu député aux Etats-Généraux en 1789. Sans être un des orateurs les plus distingués de l'assemblée, il y obtint cependant une grande influence. Le 2 septembre, il se déclara en faveur du veto suspensif à accorder au

roi, et il déploya dans cette occasion une logique si serrée, qu'elle attira sur ses talents l'attention des patriotes, qui parvinrent, sans beaucoup de peine, à l'attirer dans leur parti. Treilhard devint alors un de leurs organes; il fit adopter tous les décrets sur le clergé et sur sa constitution civile; il fit supprimer les Ordres religieux, et mettre ensuite leurs biens à la disposition de la nation. Après la session, il présida le tribunal criminel du département de Paris, et fut nommé en 1792 député de Seine-et-Oise à la Convention nationale, où il vota la mort de Louis XVI. Il devint ensuite membre du Comité du salut public, et fut chargé de remplacer Barrère dans les fonctions de rapporteur, après la chute de Robespierre. En 1795, il passa au conseil des Cinq-Cents, et prononça, le 21 janvier 1796, le discours d'anniversaire du supplice de Louis XVI. Il invoqua peu de temps après la peine de mort contre les provocateurs à la royauté ou au rétablissement de la constitution de 1793. Sorti du conseil le 20 mai 1797, il fut chargé de se rendre à Lille, pour y suivre les conférences de paix établies avec l'Angleterre. Il passa de là au congrès de Rastadt, et fut appelé l'année suivante à la place de directeur, dont il fut exclu en 1799, avec Merlin et La Réveillère-Lepeaux. Après le 18 brumaire, il fut nommé vice-président, puis président du tribunal d'appel à la cour de Paris. En septembre 1802 il devint membre du conseil d'Etat, fut élevé au rang de ministre le 30 mars 1809, et mourut le premier décembre 1810. On a de lui : un grand nombre de *Mémoires* imprimés dans les affaires importantes, entre autres dans celles de Montesquiou et de l'hôtel de Soissons pour l'archevêque de Paris, in-4, 1779 ; un grand nombre de *Discours* et de *Rapports* à l'Assemblée constituante, imprimés dans le *Moniteur* et dans le *Journal des Débats* ; plusieurs *Discours* prononcés pendant l'exercice des différentes fonctions qu'il a remplies, imprimés dans le *Moniteur* et les autres journaux. Il a rédigé plusieurs articles dans le *Répertoire universel de jurisprudence*.

TREMELLIUS (Emmanuel), né vers 1510 à Ferrare, de parents juifs, se rendit habile dans la langue hébraïque, embrassa en secret la religion catholique, et devint professeur d'hébreu à Heidelberg, d'où il passa à Metz, puis à Sedan. Il se fit connaître par une version latine du Nouveau-Testament syriaque, et par une autre de l'Ancien-Testament faite sur l'hébreu. Il avait associé à ce dernier travail François Junius ou Du

Jon, qui, après la mort de Tremellius, arrivée en 1580, le publia in-fol. avec des changements qui ne firent que le rendre plus mauvais. Le style de Tremellius est lourd, plat, affecté, et sa version sent le judaïsme.

TREMOILLE et **TREMOUILLE**. (Voyez TREMOUILLE.)

TRENCK (Frédéric, baron de), né à Königsberg en 1426, se couvrit de gloire sous les yeux même de Frédéric, qui le décora de la croix du Mérite. Accusé d'intelligences avec l'ennemi, il subit, par suite de cette accusation vraie ou fausse, une longue série de malheurs. Le souvenir de sa captivité le porta à embrasser avec ardeur les principes de la révolution française. Il vint à Paris en 1790, et les Jacobins l'admirent dans leurs clubs comme une victime du despotisme. Une certaine analogie de position le lia particulièrement avec Latude, qui avait été prisonnier vingt-cinq ans à la Bastille et à Vincennes. Les Prussiens ayant pénétré en France, en 1793, Trenck offrit à la société des Jacobins de se mettre à la tête d'un régiment composé de ses compatriotes mécontents qui se trouveraient en France. Cette proposition le fit soupçonner de n'être venu à Paris que comme espion du roi de Prusse, et enfermer aux prisons de Saint-Lazare. Impliqué, avec d'autres captifs, dans le complot supposé des prisons, il fut condamné à mort et exécuté le 7 thermidor (14 juillet 1794.) Les *Mémoires* de sa vie, publiés d'abord en allemand, en 1788, furent ensuite traduits en français, en italien, et dans presque toutes les langues. Ils ont fourni le sujet d'un roman italien qui porte le même titre, et qui est plein d'invéraisemblances.

TRENCK (Maurice-Flavius baron de), né à Dresde, fit, comme officier de génie et avec la permission de la cour, un voyage en Espagne pour diriger les travaux des fortifications de Carthagène. Il quitta ensuite le service de l'Autriche, voyagea pendant 5 ans et se fixa à Neuwied sur le Rhin ; où il établit un journal politique, sous le titre de *DIALOGUES des morts*, qui obtint un succès prodigieux et eut plusieurs contrefaçons et des traductions en latin. Il est mort à Francfort, le 24 septembre 1810.

TRENEUIL (Joseph), poète, né à Cahors le 27 juin 1763. Après avoir terminé ses humanités avec succès, il vint faire son droit et prit ses grades à Toulouse ; mais trois couronnes qu'il obtint successivement aux Jeux floraux le déterminèrent à suivre son goût pour la

poésie. Profondément affligé des crimes de la Révolution, il résolut d'en chanter les victimes et d'en flétrir les bourreaux. Il publia en 1806 les *Tombeaux de Saint-Denis*, poème qu'il avait composé depuis longtemps, qui obtint plusieurs éditions, et lui valut une couronne décennale. A la Restauration, il publia plusieurs pièces qu'il avait conservées jusque-là dans son portefeuille, savoir : l'*Orpheline du Temple*; le *Martyre de Louis XVI*; la *Captivité de Pie VI*. Treneuil est mort le 7 mars 1818. Il avait publié lui-même un *Recueil* de ses poésies, en 1818, précédé d'un *Discours* sur l'éloge héroïque.

TRENTO (Jérôme), prédicateur, né en 1728 d'une famille noble de Padoue, prit l'habit des Jésuites à Bologne, où il fit ses vœux en 1746. Marchant sur les traces de Segneri, qu'il s'était proposé pour modèle, il préféra les humbles travaux des missions aux succès éclatants des panégyristes. Il mourut en terminant un Carême dans l'église de Saint-Paul, à Venise, le 19 avril 1784. Le Père André (*Origine progressi e stato attuale d'ogni letteratura*) cite ce prédicateur comme un des meilleurs modèles de l'éloquence sacrée en Italie. Il le met sur la même ligne que Segneri et Venini. Sans disputer sur ce rapprochement, nous ferons remarquer que le style de Trento est inégal; que ses tournures sont vicieuses, ses phrases vulgaires, qu'il n'évite pas assez la répétition des mêmes mots; et qu'enfin ses tableaux, d'un coloris faux et d'un dessin forcé, font trop sentir l'art et la contrainte. Ses ouvrages posthumes publiés par le Père Ptolémei Marsigli sont : *Prediche quaresimali*, Venise, 1785, in-4; *ibid.*, 1798 et 1816, in-4; *Panegirici e discorsi morali*, 1786, in-4, *et ibid.*, 1718, in-4; *Elogio di Trento*, *ibid.*, 1784, in-8.

TRENTO (François), illustre chanoine de l'église d'Udine, se retira chez les Pères de l'Oratoire, devint un des bienfaiteurs de leur congrégation, et mourut en 1786; après avoir publié : *Compendio della vita di Giesu-Cristo*, 1745 et 1786, sans nom d'auteur; *Discours où l'on donne aux curés des règles pour bien enseigner au peuple la parole de Dieu*, inséré dans la *Raccolta delle cure pastorali* de M. Giovane-Girolamo, Gradenigo, 2 vol.; *Discorso fatto il dì 30 julio*. Il a laissé en outre plusieurs Dissertations académiques et Lettres instructives restées inédites.

TRENTO (Jules), littérateur, né en 1732 à Parenzo, mourut en 1813; il occupa une chaire de rhétorique dans sa

ville natale où il se fit remarquer par son *Traité de la Comédie* et les *Discours* qu'il prononça dans diverses circonstances. Ses *Traductions de la Sarcotie* de Masenius et surtout des *Histoires* de Saluste sont très-estimées.

TRESSAN. (Voyez VERGNE.)

TREUVÉ (Simon-Michel), docteur en théologie, fils d'un procureur de Noyers en Bourgogne, entra, l'an 1668, dans la congrégation de la Doctrine chrétienne qu'il quitta en 1673. Le grand Bossuet l'attira à Meaux, et lui donna la théologie et un canonicat de son Eglise. Le cardinal de Bissy ayant, dit-on, eu des preuves que Treuvé était flagellant, même à l'égard des religieuses ses pénitentes, et, de plus, très-opposé aux décisions de l'Eglise, cherchant en toutes les manières à propager le parti de Jansénius, l'obligea de sortir de son diocèse, après qu'il y eut demeuré vingt-deux ans. Treuvé se retira à Paris, où il mourut en 1730, à 77 ans. On a de lui : *Discours de piété*, 1696 et 1697, 2 vol. in-12; *Instructions sur les dispositions qu'on doit apporter aux sacrements de pénitence et d'eucharistie*, 1 vol. in-12, qu'il composa à 24 ans. Il y a de la force et de l'onction. Malgré ce qu'en ont dit quelques directeurs un peu trop aisés, il est certain que ce livre a produit de bons effets, et qu'il est propre à corriger des abus devenus très-communs dans l'administration des sacrements, à maintenir ou à rétablir la vraie notion de la pénitence chrétienne (voyez CONCINA et HABERT Louis); mais il est vrai aussi qu'il y a des inexactitudes, dont quelques-unes pourraient faire soupçonner de la mauvaise foi, et des assertions qui, prises à la lettre, porteraient le découragement dans des âmes faibles et timides; *Le Directeur spirituel pour ceux qui n'en ont point*, in-12; la *Vie de M. du Hamel*, curé de Saint-Méry, in-12. Il en fait un saint du parti. M. Amyot, collègue de du Hamel dans cette même paroisse, en donne une idée bien différente, dans une Lettre au Père Anna, confesseur de Louis XIV.

TREVERN. (Voyez PAPPE.)

TREVILLE - TOUCHE (Louis-René Madeleine Levassor de La), vice-amiral, naquit à Rochefort, en 1745, d'une famille distinguée et qui avait déjà donné plusieurs officiers à la marine. On dirigea de bonne heure ses goûts vers cette carrière; et il avait à peine treize ans qu'il fut fait garde de la marine, et embarqué sur le vaisseau le *Dragon*, qui faisait partie de l'armée navale aux ordres du maréchal de Conflans. Il participa sur ce bâtiment au combat de Belle-Isle. La

Touche venait d'être nommé enseigne de vaisseau en 1768, lorsqu'il se trouva compris dans une réforme et admis à la retraite. L'oisiveté ne convenait guère à son âge ni à son caractère actif et entreprenant. Contrarié dans ses goûts, il se dirigea vers une autre carrière, et il entra dans les Mousquetaires. Le général Dennery, qui venait d'être nommé gouverneur de la Martinique, se l'attacha comme aide-de-camp et lui fit obtenir un brevet de capitaine de cavalerie. En 1774, La Touche passa, en cette qualité, au régiment de Larochehoucauld (dragons), et fit le service d'aide-de-camp auprès du général Vallière, qui commandait aux îles du Vent. Les circonstances seules l'avaient fait officier de cavalerie; son inclination le rappela vers la marine, et il fut réintégré en 1772 comme capitaine de brûlot. La guerre s'étant rallumée en 1778, il fut nommé au commandement du *Rossignol*, avec le grade de lieutenant de vaisseau. Chargé de croiser dans le golfe de Gascogne, pour intercepter le commerce anglais, il s'empara de deux corsaires et de plusieurs bâtiments marchands. La Touche commandait l'*Hermione*, lorsque, au mois de juin 1780, il soutint un combat de deux heures et demie contre la frégate anglaise l'*Isis*, en présence de deux autres frégates de la même nation. Il eut dans cette action trente-sept hommes tués et cinquante-trois blessés; lui-même fut atteint d'une balle qui lui traversa le bras gauche. En récompense de la bravoure qu'il avait montrée, le roi le nomma chevalier de Saint-Louis, et capitaine de vaisseau. De retour à Brest, il fut chargé d'une mission aux Etats-Unis; le marquis de Lafayette, qui s'y rendait avec plusieurs officiers, s'embarqua sur l'*Hermione*. Arrivé à la nouvelle Angleterre, les généraux Terney et de Barras confièrent à La Touche la direction des travaux à faire pour élever des batteries à Rhode-Island, et il prouva dans cette circonstance qu'il réunissait les talents de l'ingénieur à celui de l'homme de mer. Au mois de juillet 1781, l'*Hermione*, de concert avec l'*Astrée*, que commandait l'infortuné La Pérouse, soutint, sur les côtes d'Acadie, un combat de plusieurs heures contre quatre frégates et deux corvettes anglaises. La frégate commandante ennemie et l'une des corvettes furent forcées d'amener, et les autres bâtiments furent très-maltraités. L'année suivante, on mit sous les ordres de La Touche les frégates l'*Aigle* et la *Gloire*, et il fut chargé de porter aux Etats-Unis trois millions en or. Un grand nombre d'of-

ficiers, qui se rendaient à cette destination, étaient embarqués sur ces frégates. A l'entrée de la Chesapeake, elles rencontrèrent le vaisseau anglais l'*Hector* de soixante-quatorze. Le combat dura près d'une heure, et le vaisseau, tout désarmé, fut forcé de s'éloigner; l'importance de la mission du capitaine La Touche ne lui permettait pas de le poursuivre, mais on apprit qu'il avait coulé bas quelques jours après. Les passagers et le trésor que La Touche avait à bord ayant été débarqués, il était occupé de réparer ses avaries, lorsque le commodore Elphinston vint avec toute son escadre le surprendre au mouillage. L'*Aigle* seul était en état d'appareiller, et cependant La Touche ne balance point à soutenir le combat qui lui est présenté; mais en appareillant, la maladresse du pilote le fit échouer sur un banc. Dans cette position, il répondit le mieux qu'il pût au feu de l'escadre anglaise; mais il se vit forcé d'amener, et fut conduit en Angleterre où il resta jusqu'à la paix. Rendu à la France en 1783, La Touche fut nommé directeur du port de Rochefort, et chargé de dresser une carte de l'île d'Oléron (elle est insérée au 1^{er} vol. de l'*Hydrographie française*). L'année suivante, il fut appelé à Paris par le ministre de la Marine; et il concourut à la rédaction de l'ordonnance de 1786. En 1787, le duc d'Orléans le nomma chancelier de sa maison. Elu par la noblesse du bailliage de Montargis aux Etats-Généraux (1789), La Touche fut un des premiers à se réunir aux communes. Il fit ensuite partie de l'Assemblée constituante jusqu'au mois d'octobre 1791, époque de sa dissolution. La guerre ayant été déclarée en 1792, La Touche, qui venait d'être élevé au grade de contre-amiral, porta son pavillon sur le *Languedoc*. A la tête d'une division de quatre vaisseaux, il parut devant Naples qu'il menaça d'un bombardement, s'il n'obtenait réparation d'une insulte faite à la nation française dans la personne de son ambassadeur à Constantinople. Sémonville, ayant obtenu satisfaction, il se réunit à l'escadre commandée par le contre-amiral Truguet, et participa aux opérations dirigées contre Oneille, Cagliari et Nice. Enveloppé dans la mesure générale prise en 1793, à l'égard des officiers nobles, il fut destitué, détenu à la Force, et ne dut son salut qu'à la révolution du 9 thermidor (27 juillet 1794). Il ne jugea pas à propos alors de reprendre du service, et ce ne fut qu'en 1799 qu'ayant été rétabli sur les listes de la marine, il alla prendre le commandement d'une di-

vision à Brest. La Touche commandait les bâtimens de la flotte réunie à Boulogne, lorsque, au mois d'août 1801, Nelson vint les attaquer. Les dispositions de l'armée française firent échouer cette tentative. Une seconde attaque eut lieu deux jours après; mais La Touche, qui la prévoyait, avait mis le temps à profit; et quoique mieux combinée que la première, elle eut le même résultat. Nelson fut obligé de se retirer, ayant, de son aveu, perdu plus de deux cents hommes. Appelé, en 1801, au commandement de l'escadre de Rochefort, La Touche appareilla au mois de décembre avec six vaisseaux, six frégates et deux corvettes, portant trois mille hommes destinés à agir contre Saint-Domingue. Il entra de vive force, avec son escadre, dans la rade du Port-au-Prince, soumit les forts, débarqua ses troupes, et parvint, par ses belles manœuvres, à préserver cette ville des ravages de l'incendie. En récompense il fut nommé vice-amiral; mais les fatigues qu'il avait éprouvées dans ce commandement difficile ayant altéré sa santé, il se vit forcé de revenir en France. Quelques mois de séjour à Paris suffirent pour opérer son rétablissement, et il reçut ordre d'aller à Toulon pour y prendre le commandement de l'armée navale. Cet amiral aurait eu besoin d'un plus long repos; mais son zèle ne lui permit pas de balancer. A peine fut-il arrivé, que les symptômes de la maladie qui avait nécessité son retour en Europe prirent un caractère plus grave. Des les premiers momens de son indisposition, pressé par ses officiers de se faire transporter à terre pour y recevoir plus facilement les remèdes de l'art, il s'y refusa en disant : *Un amiral est trop heureux, lorsqu'il peut mourir sous le pavillon de son vaisseau.* La Touche eut en effet cette consolation; il succomba le 19 août 1804, à bord du vaisseau le *Bucéphale*.

TREVISE. (Voyez MONTIER.)

TRIBBECHOVILS (Adam), natif de Lubbeck, et mort en 1687, devint conseiller ecclésiastique du duc de Saxe-Gotha, et surintendant général des églises de ce duché. On a de lui un grand nombre d'ouvrages connus en Allemagne. Les principaux sont : *De doctoribus scholasticis, deque corruptis per eos divinarum humanarumque rerum scientiis*, fruit de l'enthousiasme de secte et d'une haine aveugle; on l'a réimprimé en 1719; *Historia naturalium*, Léna, 1700, in-4; une *Critique des Annales* de Baronius; *De veritate creationis mundi*; *De angelis*; *De Mose, Egyptiorum Osiride*, etc.

TRIBONIEN, jurisconsulte grec, était de Side en Pamphylie. Justinien conçut tant d'estime pour lui, qu'il l'éleva aux premières dignités, et le chargea de diriger et de mettre en ordre le droit romain. Cet ouvrage est estimé en général; mais les jurisconsultes y trouvent de grands défauts. On le suit encore aujourd'hui dans ce qu'on appelle en France *le pays de droit écrit*. Tribonien ternit l'éclat de sa réputation par son avarice, par ses bassesses et par ses lâches flatteries. Chrétien au dehors, il était païen dans le fond du cœur, et il reste quelques traces de ces sentimens dans le *Digeste*, qu'il entreprit par ordre de Justinien, vers l'an 529.

TRIBUNUS, médecin renommé dans le 6^e siècle, au temps de Chosroès I^{er}, roi de Perse, était de la Palestine. Il eut tant de part à l'amitié de ce prince, qu'ayant été fait prisonnier par des troupes de Justinien, Chosroès ne voulut accorder aucune trêve, à moins que Tribunus ne lui fût rendu. Elle fut conclue à cette condition; mais ce savant homme ne demeura qu'un an à la cour. Pendant le temps qu'il y resta, Chosroès voulut l'enrichir par des présents considérables; Tribunus, suivant le témoignage de Procope, écrivain contemporain, les refusa et ne demanda à son libérateur pour toute récompense de ses services, que la délivrance des Romains détenus en captivité. Sa prière lui fut accordée : on renvoya les soldats de Justinien, de quelquel nation qu'ils fussent. Tribunus mourut en 579.

TRICALET (Pierre-Joseph), prêtre, docteur en théologie de l'Université de Besançon, directeur du séminaire de St-Nicolas-du-Chardonnet à Paris, naquit à Dole en Franche-Comté, le 30 mars 1696, d'une famille honorable. Il eut une jeunesse orageuse; mais la lecture de quelques bons livres le ramena à une vie plus réglée. Sa conversion fut vraie et durable. Ayant reçu les ordres sacrés, il alla à Paris, où ses talens et ses vertus lui firent une réputation qu'il ne cherchait pas. La duchesse d'Orléans, d'ailleurs, le choisit pour son confesseur; elle lui offrit une abbaye, et le pressa inutilement de l'accepter. Tricalet ne fut pas moins considéré du duc d'Orléans; ce prince l'honora diverses fois de ses lettres et de ses visites. L'abbé Tricalet, accablé d'infirmités, se retira, en 1746, à Villejuif. Il y vécut, ou plutôt il y souffrit pendant quinze ans les douleurs les plus violentes. Au milieu de ces tourmens il composa plusieurs livres utiles, à l'aide d'un copiste qui n'a

vaît point de mains. C'est quelque chose de singulier, qu'un homme qui ne pouvait pas parler un quart d'heure de suite ait dicté tant d'ouvrages, et qu'ils aient été écrits par un malheureux qui écrivait avec les deux moignons, et qui portait l'adresse jusqu'à tailler ses plumes. Ce dernier était retiré à Biestre, et il en sortait tous les matins pour se rendre à Villejuif auprès de son protesteur. L'abbé Tricalet mourut le 30 octobre 1761, dans la soixante-sixième année de son âge. L'archevêque de Paris, Beaumont; l'évêque d'Amiens, de La Motte; et les prélats les plus distingués par leurs vertus et leurs lumières l'avaient visité dans le lieu de sa retraite et de ses douleurs. Ses principaux ouvrages sont : *Abrégé du Fraternité de l'amour de Dieu*, de saint François de Sales, 1756, in-12; *Bibliothèque portative des Pères de l'Eglise*, 9 vol. in-8; *Précis historique de la vie de Jésus-Christ*, 1760, in-12; *Année spirituelle, contenant pour chaque jour tous les exercices d'une âme chrétienne*, 1760, 3 vol. in-12; *Abrégé de la perfection chrétienne* de Rodriguez, 1761, 2 vol. in-12; le *Livre du chrétien*, 1762, in-12 : c'est un recueil de prières affectueuses et de bonnes maximes.

TRICAUD (Anthelme), historien, né à Belley, le 4 mai 1674, devint chanoine du chapitre d'Ainay de Lyon, s'occupa beaucoup de littérature, et outre différents opuscules insérés dans la *Bibliothèque française* de Sauzet, il a laissé : *Histoire des Dauphins et du Dauphiné*, Paris, 1718, in-12; *Histoire du siège de Barcelonne*, Lyon, 1714, in-12; *Campagnes de M. le prince Eugène en Hongrie, et des généraux vénitiens dans la Morée*, Lyon, 1718, 2 vol. in-12; *Relation de la mort du pape Innocent XIII et du conclave assemblé pour l'élection de Benoît XIII*, Nancy, 1724, in-12. Cet ouvrage, qui ne fait pas honneur aux principes de l'auteur, lui attira justement la censure de la cour de Rome, qu'il insulte en altérant les faits par des réflexions injurieuses. Son opposition à la bulle *Unigenitus* le fit exiler, en 1735, à Paris, où il mourut en 1739, âgé de 68 ans.

TRICOT (Laurent), grammairien, maître de pension, mort à Paris en 1778, a laissé les deux ouvrages suivants, qui ont eu plusieurs éditions : *Nouvelle méthode à l'usage des collèges de l'Université de Paris*, 1754, in-12; *Rudiment de la langue latine*, in-12; quelques *Pièces de vers français dans l'Almanach des Muses*.

TRIENT (Pierre-Joseph), né à Bruxelles, le 31 août 1780. Ordonné prêtre le

10 juin 1786, il exerça le ministère à Mahnes, puis à Arsché près Bruxelles, et de nouveau à Molines, en 1791, comme vicaire. Il commença à montrer son dévouement et sa charité dans une épidémie qui ravagea les hôpitaux de la ville et dont il faillit être victime. Après l'invasion de la Belgique par les Français, et surtout après le 18 fructidor, l'abbé Triest fut obligé de se cacher ainsi que les autres ecclésiastiques ses confrères, pour échapper à la déportation. Nommé, après le Concordat, desservant de l'église Saint-Martin à Renaix, il fut, en 1803, appelé à la cure de Lovendeghem près Gand; c'est là qu'il commença l'établissement des *Sœurs de la Charité*. L'abbé Triest réunit d'abord deux filles pieuses pour faire l'école; d'autres vinrent bientôt se joindre à celles-là, et l'institution fut fondée. L'abbé Triest quitta alors sa cure pour se livrer entièrement à la direction du nouvel institut, dont il fut nommé supérieur-général par l'évêque de Gand. En 1806, l'abbé Triest vint à Paris, où il obtint que sa congrégation fût approuvée par un décret du 25 juin, et que l'abbaye de Terhaeghen lui fût cédée gratuitement. Mais son zèle n'était pas satisfait, et il voulut compléter son œuvre en fondant une institution de *Frères de la Charité*, consacrés à l'instruction des pauvres, au soin des malades, des orphelins, des sourds-muets et des aliénés; enfin, pour ne laisser aucune misère sans secours, il fonda encore, plusieurs années après, les *Sœurs de l'Enfance de Jésus*, pour soigner les enfants trouvés et les enfants malades au-dessous de dix ans. En 1816, l'abbé Triest s'étant rendu à Rome, son institut des Sœurs de la Charité fut reconnu, et les règles en furent approuvées par un bref du 9 septembre. Il reçut du roi de Hollande la croix de l'Ordre du Lion-Beige, et plus tard, du roi des Belges, celle de l'Ordre de Léopold. Une médaille lui fut décernée par la Société philanthropique dite de *Monthlon*. L'abbé Triest avait encore formé le projet d'établir une maison de retraite pour les poètes, lorsque la mort vint mettre fin, le 24 juin 1866, à une vie pleine de mérites et de vertus.

TRIGAN (Charles), docteur de Sorbonne, curé de Digoville, à trois lieues de Valognes, né à Querqueville, près de Cherbourg en Basse-Normandie, le 20 août 1694, mourut à sa cure, le 12 février 1764, dans la soixante-dixième année de son âge. L'étude fut sa passion; mais ce fut surtout à sa patrie et à son

état qu'il consacra ses veilles. Plein de zèle et de charité, il aima tendrement sa paroisse, et il fit rétablir à ses dépens l'église, une des plus régulières du canton. Les ouvrages qu'il a donnés au public sont : la *Vie d'Antoine Paté, curé de Cherbourg, mort en odeur de sainteté*, petit in-8 ; l'*Histoire ecclésiastique de la province de Normandie*, 4 vol. in-4. Cet ouvrage finit au 12^e siècle. L'auteur en a laissé la continuation jusqu'au 14^e. Ces écrits manquent de grâce du côté du style, mais ils sont remplis d'une judicieuse critique et de recherches profondes.

TRIGAULT (Nicolas), jésuite, né à Douai en 1677, obtint de ses supérieurs la permission d'aller en qualité de missionnaire à la Chine, où il aborda en 1610. Considérant le petit nombre des ouvriers qu'il y avait pour une si abondante moisson, il repassa en Europe, afin d'y solliciter du secours, et fit presque tout ce long voyage par terre. Ayant rassemblé quarante-quatre compagnons de différentes nations, il alla de nouveau avec ce renfort travailler à la propagation de la foi dans ce vaste empire, où il mourut le 14 novembre 1628. On a de ce zélé missionnaire : la *Vie de Gaspard Barzée*, compagnon de saint Xavier, Anvers, 1610 ; *De christianis expeditionibus apud Sinas ex Matthæi Ricci commentariis*, Augsbourg, 1615, in-4 ; Cologne, 1617, in-8. Il y assure que l'imprimerie a été en usage à la Chine avant d'être connue en Europe ; mais il ne fait pas attention que cette prétendue impression chinoise ne se faisait qu'avec des caractères gravés sur des planches et non des caractères mobiles ; *De christianis apud Japonicos triumphis*, Munich, 1623, avec des additions du Père Raderus et des figures de Sadler : c'est l'histoire de ceux qui ont souffert la mort pour la foi au Japon ; un *Dictionnaire chinois*, 3 vol., imprimé à la Chine, etc.

TRIMMER (mistriss Sara), anglaise, a consacré une partie de sa vie à l'instruction et au perfectionnement moral de la jeunesse. Elle a composé dans ce but plusieurs ouvrages qui sont estimés ; elle peut être regardée comme la promotrice des écoles gratuites ouvertes le dimanche en faveur des jeunes filles sans fortune, et dans lesquelles on leur enseigne un état utile, en inculquant en même temps les principes de la morale et de la religion. Nous citerons entre ses écrits : *Introduction à la connaissance de la nature et à la lecture des Ecritures-Saintes*, traduite en français ; *Abrégé de l'Histoire-Sainte*, composé de leçons ti-

rées de l'Ancien-Testament ; *Abrégé du Nouveau-Testament*, leçons composées principalement d'après les Evangiles ; *Catéchisme des Saintes-Ecritures*, contenant une explication des leçons ci-dessus, dans le style de la conversation familière, 2 vol. ; *Histoire sainte, tirée des Ecritures avec des annotations et des réflexions* ; *Histoires fabuleuses, destinées à enseigner le triement qu'on doit aux animaux*. Ce livre a été traduit en français sur la 2^e édition par David de Saint-Georges, avec cette épigraphe tirée de La Motte : *Leçon commence, Exemple achève*, Genève, 1789, 2 vol. in-12 ; *Economie de la Charité*, in-12, 1787. L'auteur y fait un appel aux riches et aux bienfaisantes dames, en faveur des écoles du dimanche et pour l'établissement d'école d'industrie, où l'on apprendrait à des enfants de cinq ans à filer le chanvre, à carder, à filer la laine, etc. On trouve dans cet opuscule deux dessins d'un rouet horizontal, inventé par M. Barton de Carlisle, où douze petites filles peuvent filer à la fois ; le livre est dédié à la reine qui, après avoir admis l'admirable institutrice et ses élèves à travailler en sa présence, se déclara la protectrice des écoles du dimanche ; *Histoire d'Angleterre*, jusqu'à la paix de Paris, 2 vol. ; *Histoire ancienne* ; *Histoire romaine*. Ces trois ouvrages ont été réimprimés en 1816, avec des figures en bois. Mistriss Trimmer avait borné ses prétentions à contribuer à l'éducation des enfants des classes inférieures de la société ; mais le mérite de ses écrits en a étendu l'usage aux classes plus élevées. Elle entreprit la publication d'un ouvrage périodique qui parut d'abord chaque mois et ensuite par trimestre, sous le titre de *Guide de l'éducation* (The guardian of education), et qui eut vingt-huit numéros, formant 5 volumes. Cette dame mourut dans les premiers jours de janvier 1815. On a publié en 1816 des *Mémoires* sur la vie et les écrits de mistriss Trimmer, avec des lettres, des méditations et des prières nouvelles, choisies dans son *Journal*, Londres, 2 vol. in-8.

TRIMOUILLE, ou TARMOILLE (Louis de La), vicomte de Thouars, prince de Talmont, etc., naquit en 1460, d'une des plus anciennes et des plus illustres maisons de France, féconde en grands hommes. Il fit ses premières armes sous Georges de La Trimouille, sire de Craon, son oncle. Il se signala tellement, que, dès l'âge de 27 ans, il fut nommé général de l'armée du roi, contre François, duc de Bretagne, qui avait donné re-

traite dans ses Etats à Louis, duc d'Orléans, et à d'autres princes ligués. La Trimouille remporta sur eux une victoire signalée à Saint-Aubin-du-Cormier, le 24 juillet 1488. Il y fit prisonniers le duc d'Orléans, depuis Louis XII, et le prince d'Orange. La prise de Dinan et de Saint-Malo fut la suite de cette glorieuse journée. Egalement habile dans le cabinet et à la tête des armées, il contribua beaucoup à la réunion de la Bretagne à la couronne, en faisant conclure le mariage de la duchesse Anne de Bretagne avec le roi Charles VIII. Il fut envoyé en ambassade vers Maximilien, roi des Romains, et vers le pape Alexandre VI. Il avait été fait chevalier de l'Ordre du roi et son premier chambellan, et la bataille de Fornoue, en 1495, lui mérita la charge de lieutenant-général des provinces de Poitou, Angoumois, Saintonge, Aunis, Anjou et Marche de Bretagne. Ayant reçu de Louis XII, à son avènement à la couronne, le commandement de son armée en Italie, il conquiert toute la Lombardie, et obligea les Vénitiens à lui remettre entre les mains Louis Sforce, duc de Milan, et le cardinal son frère. Le roi récompensa ses services en lui donnant le gouvernement de Bourgogne, puis la charge d'amiral de Guyenne en 1502, et peu après celle d'amiral de Bretagne. Il le choisit pour commander le corps de bataille où il était, à la journée d'Aignadel, l'an 1509. La Trimouille fut malheureux au combat de Novare, donné contre les Suisses le 6 juin 1513, où il fut battu et blessé (voyez TRIVULCE Jean-Jacques). Il se trouva encore la même année à la bataille de Marignan, donnée contre les Suisses, où il perdit son fils, défendit la Picardie contre les forces impériales et anglaises; et s'étant rendu en Provence, il fit lever le siège de Marseille, que le connétable de Bourbon, général de l'armée de l'empereur Charles-Quint, y avait mis l'an 1523. Enfin ayant suivi le roi François I^{er} dans son malheureux voyage d'Italie, il finit ses jours à la bataille de Pavie, le 24 février 1525, âgé de 65 ans. Son corps fut apporté dans l'église collégiale de Notre-Dame de Thouars, qu'il avait fondée. On l'honora du beau nom de *Chevalier sans reproche*.

TRIMOUILLE, ou TREMOILLE (Louis III de La), premier duc de Thouars, prince de Tarente et de Talmont, naquit vers l'an 1520. Il était de la même famille que le précédent. Son père, François de La Trimouille, qui servit sous les drapeaux de François I^{er}, avait épousé, en 1521, Anne de Laval, fille de Gui XV

de Laval, et de Charlotte d'Aragon, princesse de Tarente, qui apporta dans la maison de La Trimouille ses prétentions sur la couronne de Naples. Ses descendants ont fait valoir ce droit au congrès de Munster, de Nimègue et de Ryswick, où ils demandèrent le titre d'*Allesse*, qui leur a été accordé dans les pays étrangers. Louis de La Trimouille suivit les traces de ses ancêtres, se distingua dans les armes sous Henri II, Charles IX et Henri III, et rendit d'importants services à l'Etat. Nommé, par ce dernier prince, lieutenant-général du Poitou, il enleva plusieurs villes aux rebelles, alla ensuite mettre le siège devant Melles, et mourut le jour même de la reddition de cette place, le 25 mars 1577. En récompense de ses services, Charles IX avait érigé Thouars en duché, l'an 1563, et Henri IV l'érigea en pairie en faveur de Claude de La Trimouille son fils, qui mourut en 1604, à 38 ans.

TRISSINO (Giovann-Giorgio), poète italien, né l'an 1478, à Vicence, d'une illustre famille, étudia de bonne heure les principes de littérature d'après les grands maîtres de l'antiquité, et consigna leurs leçons dans une *Pratique*, Vicence, 1589, in-4, qui n'est point commune. Mais ce qui lui donna le plus de célébrité fut un poème épique en 27 chants; le sujet est *l'Italie délivrée des Goths par Bélisaire, sous l'empire de Justinien*. Son plan est sage et bien dessiné; on y trouve du génie et de l'invention, un style pur et délicat, une narration simple, naturelle et élégante; mais ses détails sont trop longs, et souvent bas et insipides : sa poésie languit quelquefois. Trissino était un homme d'un savoir très-étendu, et habile négociateur. Léon X et Clément VII l'employèrent dans plusieurs affaires importantes. Il est le premier poète moderne de l'Europe qui ait fait un poème épique régulier. Il a inventé les vers libres, *Versi sciolti*. Il est encore auteur de la première tragédie régulière des Italiens, intitulée *Sophonisbe*, 1524, in-4; elle avait été jouée en 1514 sur un théâtre que l'on bâtit exprès. Trissino mourut en 1550. L'édition de toutes ses *OEuvres*, y compris la comédie des *Simillimi*, ou les *Menechmes*, a été donnée par le marquis Maffei, Vérone, 1729, 2 vol. in-folio. Castelli de Vicence a écrit sa *Vie* qu'on lit avec plaisir.

TRISTAN l'Ermite (Louis), prévôt des maréchaux, ou, selon d'autres, grand-prévôt de l'hôtel, sous Louis XI, fut le ministre de la plupart des exécutions précipitées que ce prince faisait faire, sous

vent sur le moindre soupçon. La manière cruelle et impitoyable, avec laquelle il s'acquittait de cet emploi odieux, le rendit l'horreur de tous les gens de bien. Il laissa une grande fortune ainsi que la principauté de Mortagne-sur-Gironde, qui passa depuis dans la maison de Matignon, et ensuite en celle de Plémiss-Richelieu.

TRISTAN (François), surnommé l'*Ermite*, né au château de Souliers ou Souliers dans la province de La Marche, en 1601, comptait parmi ses aïeux le célèbre Pierre l'Ermite, auteur de la première croisade. Placé auprès du marquis de Verneuil, bâtard de Henri IV, il eut le malheur de tuer un garde du corps, avec lequel il se battit en duel. Il passa en Angleterre, et de là dans le Poitou, où Scévole de Sainte-Marthe le prit chez lui. Le maréchal d'Humières, l'ayant vu à Bordeaux, le présenta à Louis XIII, qui lui accorda sa grâce, et Gaston d'Orléans le prit pour un de ses gentilshommes ordinaires. Le jeu, les femmes et les vers remplirent ses jours; mais ces passions, comme on l'imagine bien, ne firent pas sa fortune. Il fut toujours pauvre, et si l'on en croit Boileau, il passait l'été sans linge et l'hiver sans manteau. Ce poète mourut en 1655, à 54 ans, après avoir mené une vie agitée et remplie d'événements, dont il a fait connaître une grande partie dans son *Page disgracié*, 1643, in-8 : roman qu'on peut regarder comme ses *Mémoires*. On a de lui plusieurs *pièces de théâtre*, oubliées aujourd'hui, excepté la tragédie de *Mariamne*, jouée en 1637; elle eut un succès prodigieux, resta cent ans au théâtre, et sembla même balancer le succès du *Cid* du grand Corneille qui, suivant Fontenelle, en louait le 5^e acte. Ses *Poésies* ont été recueillies en 3 vol. in-4.

TRISTAN L'ERMITE - SOULIERS (Jean-Baptiste), frère du précédent, a publié : l'*Histoire généalogique de la noblesse de Tournais*, 1669, in-folio; la *Toscane française*, 1661, in-4; les *Corses français*, 1662, in-12; *Naples française*, 1663, in-4, etc. C'est l'histoire de ceux de ces pays qui ont été affectionnés à la France.

TRITHÈME (Jean), né dans le village de Tritthenheim (d'où il a son nom), à deux lieues de Trèves, en 1462, se fit religieux bénédictin, et devint abbé de Spanheim, dans le diocèse de Mayence, l'an 1483. Il abâqua dans la suite cette dignité, mais il ne tarda pas à être élevé à une nouvelle; il fut fait abbé de Saint-Jacques à Wurtzbourg, en 1506, et mourut le 15 décembre 1516. Il eut un grand

zèle pour la discipline, cultiva l'étude et la fit cultiver. Son érudition était vaste et variée, et a produit un très-grand nombre d'ouvrages d'histoire, de morale et de philosophie. Les plus connus sont : un *Catalogue des écrivains ecclésiastiques*, Cologne, 1546, in-4. Il contient la vie et la liste des *Œuvres* de 879 auteurs que Trithème ne juge pas toujours avec goût. Un autre *des Hommes illustres d'Allemagne*, et un 3^e de ceux de l'*Ordre de Saint-Benoît*, 1606, in-4, traduit en français, 1626, in-4; *Six livres de Stélographie*, 1601, in-folio, traduits en français (voyez COLLANER); un *Traité de sténographie*, c'est-à-dire, des diverses manières d'écrire en chiffres, 1621, in-4; Nuremberg, 1721. Il y a sur cet ouvrage un livre attribué à Auguste, duc de Brunswick, qui n'est pas commun, intitulé : *Gustavi Seleni enodatio Stenographia J. Trithemii*, 1634, in-folio; des *Chroniques*, entre autres, du monastère de Spanheim, dans *Trithemii Opera historica*, 1601, 2 parties in-folio; ses *Ouvrages de piété*, 1606, in-folio. Parmi ceux-ci, on trouve un *Commentaire sur la Règle de Saint-Benoît*; des *Généalogies sur la décadence de cet Ordre*, et des *Traités sur les différents devoirs de la vie religieuse*; *Annales Mirandolenses*, 2 vol. in-folio : ouvrage qui renferme dans un assez grand détail plusieurs faits importants de l'histoire de France et de celle d'Allemagne; *Des successions ducs Bavaris et comités Palatinorum*; des *Lettres*. On lui a attribué encore un *Traité*, intitulé : *Vademecum Sophorum sigilla et imagines magicæ*, qui a fait croire à quelques auteurs qu'il s'était mêlé de magie, mais on a prouvé que cet ouvrage n'était pas de lui.

TRIVULCE (Jean-Jacques), marquis de Vigevano, d'une ancienne famille de Milan, où il naquit vers l'année 1447. Trivulce fit ses premières armes sous François Sforce, duc de Milan, qui l'envoya, à peine âgé de 18 ans, avec son fils Galéas-Marie, servir en France le roi Louis XI. Dans la suite il montra tant de passion pour les Guelphes, qu'il fut chassé de sa patrie. Il entra au service de Ferdinand I^{er} d'Aragon, roi de Naples, et passa depuis à celui de Charles VIII, roi de France, lorsque ce prince partit pour la conquête de Naples. Ce fut lui qui livra Capoue, l'an 1495, et qui eut le commandement de l'avant-garde de l'armée, avec le maréchal de Gâté, à la bataille de Fornoue. Il fut ensuite lieutenant-général de l'armée française en Lombardie. Il prit Alexandrie de la Paille, et défit les troupes de Louis Sfor

ce, duc de Milan. Louis XII, étant entré en Italie, l'an 1499, fut suivi par Trivulce à la conquête du duché de Milan. Il se signala auprès de ce prince, qui l'en établit gouverneur en 1500, et qui l'honora du bâton de maréchal de France. Trivulce accompagna ce monarque à l'entrée solennelle qu'il fit dans Gènes, le 10 août 1504, et acquit beaucoup de gloire à la bataille d'Agnadel, en 1509. Quatre ans après, il fut cause que les Français furent battus devant Novare, pendant que Louis de la Trimouille, homme d'une grande réputation, faisait le siège de cette place. Il répara cette honte sous François I^{er}, par les services qu'il rendit au passage des Alpes, en 1515. Ce fut lui qui, avec des peines incroyables, fit guinder le canon par le haut des montagnes. Il se signala ensuite à la journée de Marignan. Sa faveur ne se soutint pas, et il mourut à Châtres, aujourd'hui Arpajon, en 1518, des suites de quelques tracasseries de cour. Accusé auprès de François I^{er}, par Lautrec, d'être d'intelligence avec les ennemis de l'Etat, il passa les Alpes en hiver, et âgé de plus de 70 ans, pour se justifier. Lorsqu'il se présenta devant François I^{er}, ce prince détourna la tête et ne répondit rien. Ce trait de mépris fut un coup mortel, que le repentir du monarque ne put jamais guérir. Le maréchal répondit à celui qui le visita ensuite de sa part, qu'il n'était plus temps. « Le dédain que le roi m'a témoigné, ajouta-t-il, et mon espérance, ont déjà fait leur opération : je suis mort. » Il ordonna qu'on gravât sur son tombeau cette courte épitaphe, qui exprimait bien son caractère : *Hic quiescit, qui nunquam quiescit*. Louis XII, voulant faire la guerre au duc de Milan, demandait à Trivulce ce qu'il fallait pour la faire avec succès. « Trois choses sont absolument nécessaires, lui répondit le maréchal : premièrement, de l'argent ; secondement, de l'argent ; troisièmement, de l'argent. » Ce guerrier s'était fait naturaliser Suisse ; il était sur le point de se faire recevoir aussi noble Vénitien ; voilà, dit-on, les causes du refroidissement de François I^{er} à son égard. C'était le particulier le plus riche d'Italie, le plus avare d'inclination, et quelquefois le plus prodigue par ostentation.

TROCHEREAU DE LA BERLIÈRE (Jean-Arnold), littérateur, né à Paris en 1718, occupa d'abord plusieurs emplois administratifs. La Révolution l'ayant atteint dans un âge assez avancé, il put se soustraire à ses vicissitudes orageuses, et vécut ignoré dans un des faubourgs de

la capitale, où il ne voyait qu'un petit nombre d'amis. Il termina sa paisible carrière vers l'an 1792. Trochereau a beaucoup traduit de l'anglais. Ses traductions les plus connues sont : *Choix de différents morceaux de poésie*, Paris, 1746, in-12 ; la *Spectatrice*. C'est son ouvrage le mieux écrit, et il fut bien reçu du public ; *Histoire pratique du thé*, de Coakley-Lettsom, 1773, in-12.

TROGUE-POMPÉE, natif du pays des Voconces, dont la capitale était Vaison, est compté parmi les bons historiens latins. Il avait mis au jour en 44 livres une histoire qui comprenait tout ce qui s'était passé de plus important dans l'univers jusqu'à Auguste. Justin en fit un abrégé, sans y changer ni le nombre des livres ni le titre d'*Histoire philippique*. On croit que c'est cet abrégé qui nous a fait perdre l'ouvrage de Trogue-Pompée, dont le style était digne des meilleurs écrivains. — Le père de Trogue-Pompée, après avoir porté les armes sous César, devint son secrétaire et le garde de son sceau.

TROJA D'ASSIGNY (Louis), prêtre de Grenoble, né vers 1696, mort en 1772, a laissé : *Saint Augustin, contre l'incrédulité, avec le plan de la Religion*, Paris, 1754, 2 vol. in-12 ; *Fin du chrétien, ou Traité dogmatique moral sur le petit nombre des élus*, en trois parties, ou *Refonte*, avec augmentation, de la *Science du salut*, d'Olivier Debors-des-Doires, dit d'Amelinecourt, 1751, 3 vol. in-12 ; *Traité dogmatique et moral de l'espérance chrétienne*, Avignon (Paris), 1753-1755, 2 vol. in-12 ; *Discours de saint Grégoire de Nazianze contre Julien l'Apostat*, traduit du grec en français, 1755, in-12 ; *Dénonciation faite à tous les évêques de France ; La vraie Doctrine de l'Eglise*, 1752, 2 vol. in-12 ; *Dissertation sur le caractère essentiel à toute loi de l'Eglise*, 1755, in-42. Troja d'Assigny partageait les erreurs de Port-Royal, et fut un des premiers rédacteurs des *Nouvelles ecclésiastiques*.

TROMBELL (Jean-Chrysostôme), chanoine régulier de Saint-Sauveur à Bologne, parvint aux premières charges de son Ordre, s'appliqua constamment à divers genres d'étude, et mourut le 7 janvier 1784, après avoir publié : les *Tablæ de Phœdo*, en vers italiens, Venise, 1736 ; les *Centi Tablæ de Fœrme* (voyez ce nom), en vers italiens, avec quelques poésies latines, Venise, 1736 ; *De cultu Sanctorum dissertationes decem*, Bologne, 1740, 6 vol. ; *Apologie des quatre premières déclarations précédentes en latin*, 1751. Kiesling, professeur de

Leipsick, les avait attaquées; *Vie et culte de saint Joseph*, 1768. Il y règne peu de critique, de même que dans les *Vies de saint Joachim et de sainte Anne*, 1768; de la *sainte Vierge*, 1764, 6 vol. On estime cependant les Dissertations qui accompagnent ce dernier ouvrage, et qui renferment de très-bonnes remarques; *l'Art de connaître le siècle des manuscrits latins et italiens*, Bologne, 1756, en italien; plusieurs *Dissertations sur les sacrements et la liturgie, pleines de savoir et de bonne théologie*, Bologne, 1669 et suiv., 8 vol. in-4.

TROMMIUS (Abraham), théologien protestant, né à Groningue en 1633, fut pasteur dans sa patrie, où il mourut en 1719. On a de lui une *Concordance grecque de l'Ancien-Testament*, de la version des Septante, Amsterdam et Utrecht, 1718, 2 vol. in-fol. Il y attaque la *Concordance grecque* de Conrad Kircher; mais Jean Gagnier, d'Oxford, a vigoureusement défendu Kircher. Cependant les deux *Concordances* ont leurs partisans. Trommius s'est attaché, de même que Conrad Kircher, à l'édition de Francfort de 1597; ils auraient mieux fait de suivre l'édition du Vatican, que tous les savants préfèrent. Gagnier est du même sentiment. Cet inconvénient n'est pas réparé par le parallèle des deux éditions, fait par Lambert de Bos, inséré dans l'édition de Trommius. On a encore du même une autre *Concordance* en flammand qu'il continua après J. Martinus de Dantzig.

TROMP (Martin HAPPERTZ), amiral hollandais, né en 1597 à la Brille, s'éleva par son mérite. Il s'embarqua à 8 ans pour les Indes, fut pris successivement par des pirates anglais et barbaresques, et apprit sous eux toutes les ruses des combats de mer. Il signala surtout son courage à la journée de Gibraltar en 1607. Elevé à la place d'amiral de Hollande, de l'avis même du prince d'Orange, il défait en cette qualité la nombreuse flotte d'Espagne en 1639, et gagna trente-deux autres batailles navales. Il fut tué sur son tillac, dans un combat contre les Anglais, le 10 août 1653. Les Etats-Généraux ne se contentèrent pas de le faire enterrer solennellement dans le vieux temple de Delft, avec les héros de la république; ils firent encore frapper des médailles pour honorer sa mémoire. Le mérite et les prospérités de l'amiral Tromp lui avaient attiré des envieux; mais il avait su les dompter par ses bons offices et ses bienfaits. Il fut modeste au milieu de sa fortune. De tous les titres d'honneur dont on voulut le qualifier, il n'ac-

cepta que celui de *Grand-père des matelots*; et parmi ceux de son pays, il ne prit jamais que la qualité de *Bourgeois*.

TRONCHAY (Michel), prêtre, né à Mayenne en 1667, mort le 30 septembre 1733 au château de Nonant dans le diocèse de Lisieux, passa huit années avec Le Nain de Tillemont, qui, à sa mort, le chargea de publier la continuation de ses *Mémoires*. D'après son séjour chez Tillemont, qu'il appelait son *maître*, Tronchay devait partager les sentiments de cet homme célèbre, au sujet des questions qui s'agitaient alors. On a de lui : la continuation des *Mémoires pour servir à l'Histoire ecclésiastique des six premiers siècles*, etc. Tillemont en avait donné 6 vol. in-4. Tronchay y en ajouta 10, ce qui porte l'ouvrage à 16 vol.; *Idée de la vie et de l'esprit de M. Le Nain de Tillemont*, Nanci, 1706, in-42. On y a joint par la suite des *Réflexions* et des *Lettres* du même, que l'abbé Tronchay avait en sa possession; un 6^e volume de l'*Histoire des empereurs*: Tronchay l'avait mis en état de paraître; mais il ne fut imprimé qu'en 1738, après sa mort; *Histoire abrégée de Port-Royal, depuis sa fondation jusqu'à l'enlèvement des religieuses* en 1709, Paris, 1710, in-42.

TRONCHET (François-Denis), avocat au Parlement de Paris, né dans cette ville en 1726, était généralement regardé comme une des lumières du barreau, et y jouissait de l'estime générale, lorsqu'il fut élu en 1789 député aux Etats-Généraux. Cependant il obtint peu d'influence dans l'Assemblée; mais il travailla beaucoup dans les comités, et il prononça plusieurs discours pleins de sagesse et d'éducation sur les lois judiciaires. Le 30 janvier 1791, il réclama contre l'insertion de son nom sur la liste des membres du club monarchique; et dans le mois de mars il occupa le fauteuil de président. En juin, il fut un des trois commissaires chargés de recevoir la déclaration du roi et de la reine, à leur retour du malheureux voyage à Varennes. Il s'occupa ensuite de la révision de la Constitution. Choisi en 1792 par Louis XVI pour l'un de ses défenseurs, il s'acquitta de cette commission honorable et périlleuse avec tout l'intérêt que lui inspirait la position de son infortuné client. Il échappa néanmoins aux perquisitions rigoureuses qui furent dirigées contre lui pendant le règne de la Terreur, et fut nommé en septembre 1795, par le département de Seine-et-Oise, député au conseil des Anciens, qu'il présida vers la fin de novembre; il s'y distingua de nouveau par sa modération. Après le 18 brumaire, il fut

nommé un des membres de la commission chargée de préparer un travail sur le Code civil. En avril 1800, il entra au tribunal de cassation, et l'année suivante il fut appelé au sénat conservateur. On lui accorda en 1804 la sénatorerie d'Amiens. Il mourut le 10 mars 1806. Outre beaucoup de consultations, on a de lui : *La Mort de Caton*, tragédie ; une *Traduction de l'Introduction de l'Histoire de Charles-Quint* ; *Tableau du Mahométisme* ; *Les Progrès de l'esprit*, poème, traduit de l'anglais de Prior ; et différents morceaux de Milton, Thompson, Pope, l'Arioste, le Tasse, etc., traduits en vers français.

TRONCHIN (Théodore) naquit à Genève, en 1709, d'une famille noble originaire d'Avignon, recommandable par son ancienneté et par les emplois qu'elle occupa dans la République. Il voyagea en Angleterre. Tandis qu'il s'arrêtait à Cambridge, un des ouvrages de Boërhaave lui tombe entre les mains : il le lit, le relit, le dévore, se passionne, quitte précipitamment l'Angleterre, renonce à la fortune que Bolingbroke lui paraissait, et vient en Hollande grossir l'auditoire nombreux du professeur de Leyde. Celui-ci distingua bientôt le jeune Tronchin. Au bout de quatre mois, il se reposa sur lui d'une partie de ses soins. Tronchin séjourna quelques années près de son maître, et, lorsqu'il se préparait à retourner en Angleterre, il fut retenu par Boërhaave et placé dans son voisinage à Amsterdam. De ce moment, le médecin hollandais renvoya tous les habitants de cette capitale à son élève : « C'est un autre moi-même, leur disait-il ; vous pouvez me consulter sans quitter Amsterdam, en lui parlant. » Tronchin se maria en Hollande, à la petite-fille du fameux pensionnaire Jean de Witt. Il retourna dans sa patrie, où il fut professeur de médecine, s'acquit beaucoup de réputation, et mourut à Paris en 1781. Tronchin suivait la nature ; il l'aidait dans la route qu'elle prend toujours, et ne la contraignait jamais d'en prendre une autre. « Il n'y a qu'une médecine, disait-il souvent ; c'est la médecine observatrice et expectante. » (Voy. CONDAMINE.) Quoique protestant, il fut toujours attaché aux principes du Christianisme, et ennemi des délires philosophiques. Etant allé voir Voltaire dans sa dernière maladie, il fut frappé de la triste situation où il vit cet homme fameux, et dit que « ce spectacle serait utile à tous les jeunes gens menacés de perdre les ressources précieuses de la religion. » C'est lui en-

core qui dit à l'évêque de Viviers : « Pour « voir toutes les furies d'Oreste, il n'y « avait qu'à se trouver à la mort de Vol- « taire. » Ces anecdotes, rendues publiques quatre ans avant la mort de Tronchin, ont été vainement contredites par quelques disciples de Voltaire ; le célèbre médecin ne les a jamais désavouées. On a de lui : *De colicâ Pictorum*, Genève, 1757, in-4 ; ouvrage dont M. Bouvart a donné la critique sous le titre d'*Examen* ; *Dissertatio medica de nymphâ*, in-4. On doit encore à Tronchin une belle édition des *Œuvres* de Guillaume Baillou, Genève, 1762, 4 vol. in-4, avec une Préface de sa façon, où l'on trouve un précis succinct de l'histoire de la médecine.

TRONSON (Louis), né à Paris d'un secrétaire du cabinet, obtint une place d'aumônier du roi, place qu'il quitta en 1655, pour entrer au séminaire de Saint-Sulpice, dont il fut élu supérieur en 1676, et où il mourut en 1700, à 79 ans. C'était un homme d'un grand sens, d'un savoir étendu et d'une piété exemplaire. Il assista, en 1694, avec les évêques de Meaux et de Châlons, aux conférences d'Issy, où les livres de madame Guyon furent examinés. On a de lui deux ouvrages assez estimés. Le premier, qui a pour titre : *Examens particuliers*, fut imprimé in-12, en 1690, à Lyon, pour la première fois. Cet ouvrage a beaucoup gagné à la nouvelle édition qui en a été donnée par M. Emery, supérieur-général des Sulpiciens ; il est aujourd'hui en 2 vol. C'est proprement un recueil de *Méditations* sur les vertus dont on a le plus besoin, ou les défauts dont on est le plus entaché, ou les devoirs qu'il est le plus important de bien remplir. Le second, intitulé *Forma Cleri*, est une collection tirée de l'Ecriture, des Conciles et des Pères, touchant la vie et les mœurs des ecclésiastiques. Il n'en avait d'abord paru que 3 vol. in-12 ; mais on a imprimé en 1724, à Paris, l'ouvrage entier, in-4. On a encore de lui : la *Vie de la sœur Marie du Saint-Sacrement*, Paris, 1690, in-8 (voyez MARIE de l'INCARNATION, ACADEMIE). Tronson avait laissé plusieurs ouvrages en manuscrits qui se conservaient dans sa congrégation. Quelques-uns ont été récemment publiés, savoir : le *Traité de l'obéissance*, 1822, in-12, ouvrage qui répond parfaitement à la réputation de sagesse et de goût qu'avait M. Tronson ; le *Manuel du Séminariste*, ou *Entretiens sur la manière de sanctifier ses principales actions*, avec quelques autres opuscules, 1823, 2 vol. in-12, où l'on reconnaît non seulement le zèle et la piété de l'auteur, mais la sagesse, la so-

fidité de son esprit et sa parfaite expérience dans la connaissance et dans la conduite des hommes ; Retraite ecclésiastique, suivie de Méditations sur l'humilité, 1823, in-12, ouvrage où l'on retrouve l'onction, l'abondance et les autres qualités remarquées dans ses autres écrits.

TRONSON DU COUDRAY (Guillaume-Alexandre), avocat au Parlement de Paris, né à Reims en 1750, suivit les cours de droit à Paris. Il se fit une réputation méritée par son savoir et son éloquence, et montra beaucoup de modération au milieu de nos orages politiques. Sous le règne de la Terreur, il eut plusieurs fois à défendre les victimes traduites devant le tribunal révolutionnaire. Il parla avec la même vigueur pour les malheureux Nantais poursuivis par le féroce Carrier ; mais ce fut dans le procès de Marie-Antoinette qu'il développa toutes les ressources de son éloquence. L'intérêt qu'il montra en faveur de son illustre cliente lui attira la haine des jacobins, qui le firent mettre en arrestation. Il subit un long interrogatoire, par lequel il put prouver qu'il n'avait rien appris de secret sur Marie-Antoinette. Sommé de rendre les effets qu'il avait reçus des mains de la reine, il déposa au comité de sûreté générale des cheveux et autres souvenirs destinés à des personnes qui lui étaient chères. En 1795, il fut élu député de Seine-et-Oise au conseil des Anciens : il défendit et sauva plusieurs membres du comité révolutionnaire de Nantes, coaccusés de Carrier, et qui n'avaient pas partagé ses crimes. Il parla avec énergie, le 19 mars 1796, en faveur de parents d'émigrés, et le 19 mars 1789, il vota le rejet de la résolution qui exigeait des électeurs le serment de haine à la royauté. Nommé secrétaire le 20 mai, il plaida la cause des fugitifs de Toulon, et réclama inutilement en leur faveur la clémence de l'Assemblée. Tronson était un des chefs du parti appelé *des temporisateurs*, dont il était le principal soutien. A l'époque du 18 fructidor (4 septembre 1797), il fit le fameux rapport concernant la marche des troupes appelées vers Paris ; mais ce rapport ne produisit pas l'effet qu'en attendait son parti, qui abandonna Tronson, malgré ses longs et utiles services. Compris bientôt après dans la proscription de Fichetgru et autres accusés, il fut déporté à Cayenne, dont le climat insalubre était appelé par les républicains *la guillotine sèche*. Tronson y succomba le 22 juin 1798, à l'âge de 48 ans.

TROPHIME (saint), né à Ephèse, ayant

été converti à la foi par saint Paul, s'attacha à lui et ne le quitta plus. Il le suivit à Corinthe, et de là à Jérusalem. On croit que Trophime suivit l'Apôtre à Rome, en son premier voyage ; et saint Paul dit, dans son Epître à Timothée, qu'il avait laissé Trophime malade à Milet. Ce fut l'an 65. C'est tout ce qu'on sait sur ce saint ; et tout ce qu'on a raconté de plus sur lui paraît fabuleux.

TROUVÉ (Jacques-Athanase), né à Caen, où il mourut le 26 mars 1838, âgé de 58 ans, a laissé : *Notice historique sur l'Hôtel-Dieu de Caen ; Mémoire sur la population du Calvados ; Manuel des bains de mer ; Essai sur la jalousie chez les enfants.*

TRUAUMONT, ou **TRÉAUMONT** (la), né à Rouen, d'un auditeur des comptes, était un jeune homme perdu de dettes et de débauches. Il fut l'instigateur, en 1674, d'une révolte contre Louis XIV. Cette conjuration n'aurait eu aucun effet, si elle n'avait été embrassée par le chevalier Louis de Rohan, fils du duc de Montbazou. Il avait été exilé par Louis XIV, qui le soupçonnait d'entraîner dans la débauche le duc d'Orléans son frère ; il voulut se venger en se mettant à la tête d'un parti. Le but des conjurés était de livrer au comte de Monterey, gouverneur des Pays-Bas, Honfleur, le Havre et quelques autres places de Normandie. Cette trame mal ourdie fut découverte. Les coupables furent tous exécutés, à l'exception de la Truamont, qui se fit tuer par ceux qui vinrent l'arrêter. L'intention de Louis XIV était de faire grâce au chevalier de Rohan : le jour de l'exécution, allant et revenant de la messe, il regarda de tous côtés si personne de sa famille ou de ses amis ne se présenterait pour la demander ; on crut sans doute son crime au-dessus de la clémence du prince ; personne ne se présenta.

TRUBLET (Nicolas-Charles-Joseph), trésorier de l'église de Nantes, et ensuite archidiacre et chanoine de Saint-Malo sa patrie, né en 1697, fut attaché pendant quelque temps au cardinal de Tencin, et il fit avec lui le voyage de Rome. Mais, préférant la liberté aux avantages que la protection du cardinal lui faisait espérer, il retourna à Paris, où il vécut jusque vers l'an 1767. Accablé de vapeurs, il se retira à Saint-Malo pour y jouir de la santé et du repos ; mais il mourut quelques temps après, au mois de mars 1770. Une conduite irréprochable, des principes vertueux, des mœurs douces lui avaient assuré les suffrages de tous les honnêtes gens. Sa conversation était instructive ; quoiqu'il pensât finement, il s'exprimait

avec simplicité. Ses principaux ouvrages sont : *Essais de littérature et de morale*, en 4 vol. in-12, plusieurs fois réimprimés, et traduits en plusieurs langues. Quelque critique qu'on ait faite de cet ouvrage, on ne peut s'empêcher d'y reconnaître l'esprit d'analyse, l'insouciance, la précision, qui caractérisent tous les écrits de l'abbé Trublet : plusieurs de ses réflexions sont neuves, et toutes inspirent la probité et l'amour du bien ; *Panegyriques des saints*, languissamment écrits, précédés de *Réflexions sur l'éloquence*, pleines de choses bien vues et bien rendues. Dans la seconde édition, de 1764, en deux volumes, l'auteur a ajouté divers extraits de livres d'éloquence. Ces analyses avaient été faites pour le *Journal des savants* et pour le *Journal chrétien*, auxquels il avait travaillé pendant quelque temps. La manière dont il s'exprima sur Voltaire dans ce dernier ouvrage lui attira (dans la pièce surtout, intitulée *le Pauvre Diable*) des épigrammes très-mordantes de la part de ce poète, qui lui avait écrit auparavant des lettres très-flatteuses ; *Mémoires pour servir à l'Histoire de messieurs de La Mothe et de Fontenelle*, Amsterdam, 1761, in-12. Ces Mémoires sont souvent minutieux et quelquefois romanesques. Celui qui regarde Fontenelle n'est qu'un panegyrique.

TRUCHET (Jean), né à Lyon en 1657, d'un marchand, entra dans l'Ordre des Carmes. Il fut envoyé à Paris pour y étudier en philosophie et en théologie ; mais il s'y livra tout entier à la mécanique. Charles II, roi d'Angleterre, ayant envoyé à Louis XIV deux montres à répétition, les premières qu'on ait vues en France, ces montres se dérangèrent, et il n'y eut que le Père Truchet qui pût les raccommo-der. Colbert, charmé de ses talents et de son adresse, lui donna 600 livres de pension. Il n'avait alors que 19 ans. Le Père Sébastien (c'était son nom de religion) s'appliqua dès lors à la géométrie et à l'hydraulique. Sa réputation se répandit dans toute l'Europe. Il fut employé dans tous les ouvrages importants, reçut la visite du duc de Lorraine, de Pierre-le-Grand, et de plusieurs autres princes, et enrichit les manufactures de plusieurs découvertes. C'est lui qui a inventé la machine à transporter de gros arbres tout entiers sans les endommager. Ses tableaux mouvants ont été un des ornements de Marly. Le premier, que le roi appela son *petit Opéra*, changeait trois fois de décoration à un coup de sifflet ; car ses tableaux avaient aussi la propriété des résonnans ou sonores.

Le deuxième tableau qu'il présenta au roi, plus grand et encore plus ingénieux, représentait un paysage, où tout était animé. Le roi nomma le Père Sébastien un des honoraires de l'académie des Sciences, au renouvellement de cette académie en 1699, et l'on trouve plusieurs *Mémoires* de sa composition dans le recueil de cette Société. Les dernières années de sa vie se sont passées dans des infirmités continuelles, qui l'enlevèrent aux sciences en 1729. Quoique fort répandu au dehors, le Père Sébastien fut un très-hon religieux, très-fidèle à ses devoirs, extrêmement désintéressé, doux, modeste. Il conserva toujours, dans la dernière rigueur, l'extérieur convenable à son état.

TRUCHSÈS (Gebhard), archevêque et électeur de Cologne, épousa clandestinement Agnès de Mansfeld, vers le commencement de 1582. Pour conserver sa femme et son électorat, il se déclara hautement protestant, et publia un édit pour la liberté de conscience dans son diocèse. L'empereur Rodolphe II fit tout ce qu'il put pour le faire rentrer dans le devoir, mais inutilement. Le chapitre métropolitain de Cologne ayant convoqué les Etats du pays en 1583, il y fut décidé, conformément à la paix de religion conclue à Augsbourg, que Truchsès était déchu de l'épiscopat, et qu'il fallait procéder à une nouvelle élection. Le jour même que les Etats se séparèrent, Truchsès épousa publiquement à Rosenthal celle à laquelle il avait été marié clandestinement. Grégoire XIII, n'ayant pu rien gagner sur son esprit, l'excommunia l'an 1583. La même année, on élut à sa place le prince Ernest de Bavière, qui fut obligé d'employer les armes contre le prélat déposé. « C'est cette malheureuse apostasie qui obligea le Pape d'envoyer un nonce à Cologne, » dit l'électeur Maximilien d'Autriche, dans un Mandement du 4 février 1787 ; dans lequel cependant, par une espèce d'inconséquence, il s'éleva contre cette même nonciature. Truchsès se retira avec sa prétendue femme dans une maison de campagne en Hollande, où il languit le reste de ses jours dans l'obscurité et le chagrin, et mourut en 1604. Les protestants et Voltaire se sont bien gardés de donner le tort à Truchsès dans cette guerre ; mais Bayle est d'un autre avis, et a démontré que du Plessis-Mornay, le sage de la *Henriade*, avait conseillé une injustice à Henri III, en voulant engager ce monarque à secourir l'archevêque déposé. (Voyez Réponse aux questions d'un provincial, tome 2, pages 211-229.)

TRUGUET (Laurent-Jean-François), amiral, naquit à Toulon en 1752. Il fut élève de marine à quinze ans, et entra ensuite dans la compagnie des gardes de pavillon. Lorsque la guerre d'Amérique éclata, il fut attaché à l'Etat-Major du comte d'Estaing, et sauva la vie à cet amiral à l'assaut de Savannah : il reçut alors, quoique encore jeune, la croix de Saint-Louis. Lorsque la paix eut été conclue avec l'Angleterre, il accompagna le comte de Choiseul dans son ambassade à Constantinople, et il commanda la corvette qui dut rester à la disposition de l'ambassadeur. Il fut alors chargé de diriger l'instruction des officiers de la marine turque, et composa pour eux des *Eléments de tactique navale*, qui furent traduits en langue ottomane. Il leva en même temps la carte de l'Archipel de la mer de Marmara et de la mer Noire, et entra secrètement en rapport avec les beys d'Egypte, dans l'intérêt du commerce français. A son retour en France, Louis XVI le complimenta sur sa conduite et l'envoya ; en 1791, en Angleterre pour étudier les ressorts de la puissance navale britannique. En 1792, il fut nommé capitaine de vaisseau et contre-amiral ; il commanda l'escadre qui devait appuyer l'armée française d'invasion en Piémont ; reçut ensuite l'ordre d'aller attaquer l'île de Sardaigne, mais il échoua dans cette tentative et revint à Toulon. C'était au fort de la Terreur ; il fut arrêté comme suspect et ne recouvra sa liberté qu'après le 9 thermidor. Il fut alors nommé ministre de la marine, s'occupa de la réorganiser, rappela tous les anciens officiers qui voulurent reprendre le service, et organisa une descente en Irlande et en Angleterre. Il fut, à cette époque, remplacé au ministère, et nommé ambassadeur à Madrid. Lors de l'avènement de Napoléon, il commandait l'armée navale de Brest ; cette flotte ne s'empressa pas d'applaudir le nouveau souverain ; celui-ci en rendit Truguet responsable et le disgracia. Sous la Restauration, Truguet fut nommé pair de France en 1819, prit part à toutes les discussions relatives à la marine, et proposa souvent des améliorations qui furent adoptées ; il mourut à Paris le 27 décembre 1839.

TRYPHON, ou **DIODOTE**, de la ville d'Apamée, général des troupes d'Alexandre Balas, servit bien son maître dans les guerres qu'il eut contre Démétrius Nicanor. Après la mort de Balas, il alla en Arabie chercher Antiochus, fils de ce prince, et le fit couronner roi de Syrie, malgré les efforts de Démétrius son compétiteur, qui fut vaincu et mis en

fuite. Mais le perfide Tryphon, qui méditait de s'emparer de la couronne, ne pensa plus qu'à se défaire d'Antiochus ; et craignant que Jonathas Machabée ne mît obstacle à ses desseins, il chercha l'occasion de le tuer. Il vint pour cela à Bethsan, où Jonathas le joignit avec une nombreuse escorte. Tryphon, le voyant si bien accompagné, n'osa exécuter son dessein, et eut recours à la ruse. Il reçut Jonathas avec de grands honneurs, lui fit des présents, et ordonna à toute son armée de lui obéir comme à lui-même. Quand il eut ainsi gagné sa confiance, il lui persuada de renvoyer sa troupe, et de le suivre à Ptolémaïde, lui promettant de remettre cette place entre ses mains. Jonathas, qui ne soupçonnait aucune trahison, fit tout ce que Tryphon lui proposait ; mais étant entré dans la ville de Ptolémaïde, il y fut arrêté, et les gens qui l'accompagnaient furent passés au fil de l'épée. Après cette insigne trahison, Tryphon passa dans le pays de Juda avec une nombreuse armée et vint encore à bout de tirer des mains de Simon les deux fils de Jonathas, avec cent talents d'argent, sous prétexte de délivrer leur père. Mais mettant le comble à sa perfidie, il tua le père et les deux fils, et reprit le chemin de son pays. Ces meurtres n'étaient que les préludes d'un plus grand, qui devait lui mettre sur la tête la couronne de Syrie. Il ne tarda pas à achever son barbare projet, en assassinant le jeune Antiochus, dont il prit la place, et il se fit déclarer roi d'un pays qu'il désola par ses cruautés ; mais il ne garda pas longtemps le royaume que ses crimes lui avaient acquis. Antiochus-Sidètes, successeur légitime du trône, entra dans son héritage, et toutes les troupes, lassées de la tyrannie de Tryphon, vinrent aussitôt se rendre au premier. L'usurpateur, se voyant ainsi abandonné, s'enfuit à Dora, ville maritime, où le nouveau roi le poursuivit et l'assiégea par mer et par terre. Cette place ne pouvant tenir longtemps contre une aussi puissante armée, Tryphon trouva le moyen de s'enfuir à Orthosiade, et de là il gagna Apamée, sa patrie, où il croyait trouver un asile ; mais y ayant été pris, il fut mis à mort.

TSCHIRNAUS, ou **TSCHIRNHAUSEN** (Ernfroi-Walter de), habile mathématicien, naquit à Kieslingswald, seigneurie de son père, dans la Lusace, en 1651, d'une famille ancienne. Après avoir servi, l'an 1672, dans les troupes de Hollande, en qualité de volontaire, il voyagea en Allemagne, en Angleterre, en France, en Italie. Il vint à Paris pour la

3^e fois, en 1682, et il proposa à l'académie des Sciences la découverte de ces fameuses caustiques, si connues sous le nom de *Caustiques de M. de Tschirnaus*, et qu'il exposa en deux savants *Mémoires*. (Le mot *caustique* est ici un terme de catoptrique et de dioptrique, et signifie la courbe sur laquelle se rassemblent les rayons réfléchis ou rompus par une surface, et où ils ont une force brûlante qu'ils ne peuvent avoir ailleurs.) Cette Compagnie, en les approuvant, mit l'inventeur parmi ses membres. De retour en Allemagne, il voulut perfectionner l'optique, et établit trois verreries, d'où l'on vit sortir des nouveautés merveilleuses de dioptrique et de physique, et entre autres le miroir ardent qu'il présenta à M. le duc d'Orléans, régent du royaume. C'est à lui aussi que la Saxe est principalement redevable de sa porcelaine. Content de jouir de sa gloire littéraire, il refusa tous les honneurs auxquels on voulait l'élever. Les lettres étaient son seul plaisir. Il cherchait des gens qui eussent des talents, soit pour les sciences utiles, soit pour les arts; il les tirait des ténèbres, et était en même temps leur compagnon, leur guide et leur bienfaiteur. Ce savant estimable mourut en 1708. Le roi Auguste fit les frais de ses funérailles. On a de lui plusieurs ouvrages, savoir : *Medicina mentis et corporis*, Amsterdam, 1687, in-4, ouvrage à peine connu aujourd'hui, quoique plein de vues utiles et sagement écrit; *Medicina mentis, seu testamen genuinum logicæ, in quâ disseritur de methodo detegendi incognitas veritates*, ibid., 1687, in-4.

TUBALCAIN, ou TUBAL-CAIN, fils de Lamech-le-Bigame et de Sella (2975 avant J.-C.), fut l'inventeur de l'art de battre et de forger le fer, et toutes sortes d'ouvrages d'airain. On pourrait croire que le Vulcain des païens a été calqué sur ce patriarche, comme la plupart des personnages de la Fable le sont sur les hommes célèbres dont il est fait mention dans l'Ecriture-Sainte.

TUBERO (Quintus-Elius), jurisconsulte, était disciple d'Orfilus, et fut d'abord orateur; mais l'éloquence de Cicéron lui fit quitter le barreau. Il n'avait pas craint de se porter accusateur dans l'affaire de Ligarius. Malgré son application à approfondir les lois, ce jurisconsulte est peu estimé. Les expressions anciennes et inusitées dont il se sert rendent ses ouvrages peu agréables à la lecture. Le style a dû faire beaucoup de tort à Tubero, qui vivait dans un siècle où la langue latine avait acquis toute sa pureté.

TUCCA (Plautius), ami d'Horace et de Virgile, cultiva la poésie latine, et revit l'*Enéide* avec Varius, par ordre d'Auguste.

TUDESCHI, ou TEDESCHI (Nicolas), plus connu sous le nom de *Panorme*, et appelé aussi *Nicolas de Sicile*, l'*abbé de Palerme* et l'*abbé Panormitan*, était de Catane en Sicile, où il naquit vers 1370. Il se rendit si habile dans le droit canonique, qu'il fut surnommé *Lucerna juris*. Son mérite lui valut l'abbaye de Sainte-Agathe, de l'Ordre de Saint-Benoît, puis l'archevêché de Palerme. Il assista au concile de Bâle, et à la création de l'antipape Félix, qui le fit cardinal en 1440, et son légat à *latere*, en Allemagne. Il persista quelque temps dans le schisme; mais y ayant renoncé, il se retira à Palerme en 1443, et y mourut en 1445. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, principalement sur le droit canon, dont l'édition la plus recherchée est celle de Venise en 1617, 9 vol. in-fol. Son style est barbare, et ses matériaux sont en trop grand nombre pour être bien digérés. On n'a point inséré dans cette édition : *Defensio concilii Basiliensis adversus Eugenium Papam*, dont Jean Gerbais, docteur de Sorbonne, a donné une traduction française l'an 1687. Plusieurs critiques croient que ce Traité n'est pas de Tudeschi.

TULLIE, fille de Servius-Tullius, sixième roi des Romains, fut mariée à Aruns. Peu contente de cette alliance, elle chercha à plaire à Tarquin-le-Superbe, qui avait épousé sa sœur. Ils complotent de se défaire, l'une de son mari, l'autre de sa femme; et, après avoir exécuté ce double parricide, ils joignent ensemble leurs fortunes et leurs fureurs par le mariage. Tarquin ayant voulu monter sur le trône de Servius-Tullius, elle consentit au meurtre de son père, l'an 533 avant J.-C. Après cette action détestable, elle fit passer son char par dessus le corps tout sanglant de son père. Ce monstre fut chassé de Rome avec son mari, auprès duquel elle finit sa détestable vie. (Voyez TARQUIN-LE-SUPERBE.)

TULLIE, fille de Cicéron, naquit l'an 77 avant J.-C. Elle fut mariée trois fois : d'abord à Caius Pison, homme d'un grand mérite, plein d'esprit et d'éloquence, très-attaché à son beau-père; puis elle épousa Furius Crassipès, et enfin Publius Cornelius Dolabella, pendant que Cicéron était gouverneur de la Cilicie. Ce troisième mariage ne fut point heureux; et les troubles que Dolabella, dont les affaires étaient fort dérangées, excita dans Rome, causèrent de grands

chagrins à Cicéron et à Tullie. Elle mourut l'an 44 avant J.-C. Cicéron, inconsolable d'une telle perte, fit échoier une douleur si vive, que les méchants disaient qu'il y avait eu plus que de la tendresse paternelle entre le père et la fille. Ce qu'il y a de sûr, au rapport de Plutarque, c'est que la seconde femme de Cicéron se réjouit de la mort de Tullie, et que de dépit il la répudia, comme il avait répudié Térentia, mère de Tullie, parce qu'elle n'avait pas donné un équipage assez brillant à sa fille. C'est à l'occasion de la mort de Tullie que Cicéron composa un traité *De consolatione*, que nous n'avons plus, et que Sulpicius lui écrit la belle lettre qui commence : *Postquam mihi renuntiatum est. Oia a prelo* du quel, sous le pape Paul III, on trouva dans la voie Appienne un ancien tombeau avec cette inscription : *Tulliola filia mea*. Il y avait, dit-on, un corps de femme qui, au premier souille d'air, fut réduit en poussière, et une lampe encore allumée, qui s'éteignit à l'ouverture du tombeau, après avoir brûlé plus de cinquante ans ; mais c'est un conte ridicule. (Voyez-en la réfutation dans l'ouvrage d'Octave Ferrari, intitulé : *De Lucernis sepulcralibus*.)

TULLUSHOSTHAUS, 3^e roi des Romains, succéda à Numa Pompilius l'an 671 avant J.-C. Ce prince guerrier fit ouvrir le temple de Janus, fit marcher devant lui des gardes qui portaient des faisceaux de verges, et tâcha d'inspirer à ses peuples du respect pour l'autorité royale. Les habitants d'Albe furent les premiers qui ressentirent l'effet de ses armes. Après le combat des Horaces et des Curiaces, il fit raser la ville d'Albe, et en transporta les richesses et les habitants dans celle de Rome. Ensuite il fit la guerre aux Latins et à d'autres peuples, qu'il défit en diverses rencontres, et dont il triompha. Il périt l'an 640 avant J.-C., sans que les historiens soient bien d'accord sur la cause et le genre de sa mort.

TULPIN. (Voyez **TURPIN**.)

TURCHI (Adéodat), religieux capucin, né en 1724, fut choisi pour précepteur de l'enfant don Louis, prince de Parme, fils du duc Ferdinand. Il fut ensuite nommé à l'évêché de Parme et sacré à Rome le 21 septembre 1788, après avoir été obligé, dit-on, de signer une rétractation dont on ne connaît pas l'objet. Quoiqu'il en soit, rendu dans son diocèse, il y remplit les devoirs d'un bon pasteur, prêcha souvent son troupeau, et parut toujours fermement attaché au saint-Siège. Ses instructions étaient plei-

nes d'onction ; elles ont été recueillies en 4 vol. sous le titre d'*Homélies*. Il a laissé aussi des *Oraisons funèbres*. Il mourut en 1803.

TURCKHEIM (Jean, baron de), né à Strasbourg d'une ancienne famille allemande, avait rempli avant la Révolution les premières fonctions municipales. Député à l'Assemblée constituante, il se borna à défendre les intérêts locaux de ses concitoyens, et pendant la Terreur il se retira sur la rive droite du Rhin où il avait des propriétés. Depuis, il fut employé comme négociateur, par plusieurs princes allemands, près la diète du cercle de Franconie et près la diète germanique. Il est mort dans sa terre d'Altort près d'Ettenheim, le 28 janvier 1824. On lui doit plusieurs ouvrages savants, entre autres les *Histoires généalogiques des maisons de Bode et de Hesse*.

TURCO (Thomas), général des Dominicains, né à Crémone au commencement du 17^e siècle. Il professa les belles-lettres, la théologie et la métaphysique à Padoue avec tant d'éclat que le pape Urbain VIII désira qu'on le fit venir à Rome ; il fut alors nommé procureur-général de son Ordre, en 1643, et, l'année suivante, il fut élu supérieur général ; il fit la visite de tous des couvents de Dominicains en France, en Belgique et en Espagne. Le roi Philippe IV, pour honorer son mérite, lui donna le titre de Grand d'Espagne pour lui et pour ses successeurs. Turco revint, en 1648, à Rome où il est mort en 1654. Il a laissé les ouvrages suivants : *Prælectiones theologicæ ab ipso, dum Bononiæ legeret, dictatae* ; il suit dans cet ouvrage la doctrine de saint Thomas sur la grâce, le libre arbitre et la promotion physique ; *Luna Molina*, c'est une réfutation de la doctrine de ce jésuite ; deux *Traité sur la Conception de la Sainte-Vierge* ; un autre : *De gratia et libero arbitrio*, contre les calvinistes et des luthériens ; *Directorium officii sanctæ Inquisitionis*. — *Ordinationes pro conventu et studio generali sancti Dominici civitatis Bononiæ*, Bologne, 1645 ; *Ordinationes pro recto regimine studiorum in gymnasio porisensi san Jacobe edita*, Paris, 1664 ; *Epistola encyclicæ ad universum Ordinem*.

TURENNE (Henri de la Tour d'Auvergne, vicomte de), maréchal-général des camps et armées du roi de France, colonel-général de la cavalerie légère, était 3^e fils de Henri de la Tour d'Auvergne, duc de Bouillon, et d'Elizabeth de Nassau, fille de Guillaume 1^{er} de Nassau, prince d'Orange. Il naquit à Sedan le 11

septembre 1611. On l'envoya apprendre le métier de la guerre sous le prince Maurice de Nassau, son oncle maternel, un des plus grands généraux de son siècle. Après s'être formé dans cette école, il fut mis à la tête d'un régiment français, avec lequel il se distingua en 1634, au siège de La Motte, ville de Lorraine. Chargé en 1637 de réduire Solre-le-Château dans le comté de Hainaut, il l'attaqua si vivement, qu'en peu d'heures il réduisit une garnison de 2,000 hommes à se rendre à discrétion. C'est là qu'il fit rendre à son mari une femme qu'on lui présentait comme un des fruits de sa conquête (voyez P.-C. SCIPION). Après la prise de Brisach en 1638, il fut envoyé en Italie en 1639. Il fit lever le siège de Casal, et servit beaucoup à celui de Turin, que le maréchal d'Harcourt entreprit par son conseil. Il ne se signala pas moins à la conquête du Roussillon en 1642 et en Italie en 1643. Il avait été fait maréchal de camp à 23 ans, et il obtint le bâton de maréchal de France à 32 ans, en 1644, après avoir servi 17 ans sous différents généraux. Ce fut alors qu'on lui confia le commandement de l'armée d'Allemagne, qui manquait de chevaux et d'habitants; il la mit en état à ses dépens. Il passa le Rhin avec 7,000 hommes, et défit le frère du général Mercy. Il eut le malheur d'être battu au combat de Marienthal, l'an 1645; mais la bataille de Nortlingue, gagnée trois mois après par le duc d'Enghien, secondé de Turenne, répara cette défaite. Ce fut cette même année qu'il rétablit l'électeur de Trèves dans ses Etats; l'année suivante, il fit la jonction de l'armée de France avec l'armée suédoise, commandée par le général Wrangel, après une marche de 140 lieues, et obligea le duc de Bavière à la neutralité; mais il reçut bientôt ordre de la rompre: il publia contre lui une déclaration de guerre, le défit à la bataille de Zumarthausen, et le chassa de ses Etats en 1648. La guerre civile commença à éclater alors en France. Le duc de Bouillon l'engagea dans le parti du Parlement; mais, las de combattre contre son roi, il passa en Hollande, d'où il revint en France, dans le dessein de servir la cour. Mazarin lui ayant refusé le commandement de l'armée d'Allemagne, il se tourna du côté des princes, et fut sur le point de les tirer de leur prison de Vincennes. On lui opposa le maréchal du Plessis-Praslin, qui le battit en 1650, près de Réthel. Il fit sa paix avec la cour en 1651. Devenu général de l'armée royale, il empêcha les troupes de Condé de passer la Loire sur

le pont de Gergeau. Il poursuivit ensuite ce prince jusqu'au faubourg Saint-Antoine où il l'attaqua, et il allait le suivre jusque dans Paris, si Mademoiselle n'eût fait tirer sur l'armée du roi le canon de la Bastille, qui l'obligea de faire retraite. L'année 1654, il fit lever le siège d'Arras aux Espagnols, prit la ville de Condé, Saint-Guillain, et plusieurs autres places en 1655. L'année suivante, il fit une retraite honorable au siège de Valenciennes; il se rendit maître ensuite de La Capelle. La prise de Saint-Venant et du fort de Mardick furent ses exploits de l'an 1657, avec Cromwel, protecteur de l'Angleterre. Les Espagnols furent défaits aux Dunes, et cette victoire fut suivie de la prise de Dunkerque, d'Oudenarde, d'Ypres, et en 1659 de la paix des Pyrénées entre l'Espagne et la France. La guerre s'étant renouvelée en 1667, le roi se servit de lui par préférence à tout autre, pour faire son apprentissage de l'art militaire. Il l'avait honoré du titre de maréchal-général de ses armées; Turenne en parut digne par de nouveaux succès. Il prit plusieurs places en Flandre, et ces avantages procurèrent la paix. Ce fut alors qu'il fit abjuration du calvinisme, par conviction et nullement par intérêt, comme les calvinistes l'ont débité: car on n'avait jamais pu le lui faire abandonner auparavant, même en lui faisant entrevoir la charge de connétable. Il y avait cependant du temps qu'il était inquiet sur sa religion, comme on le voit par plusieurs lettres qu'il écrivit à sa femme. « Il commençait depuis long-temps, dit le président Hénault, à entrevoir la vérité; mais il tenait encore à l'erreur par les préjugés de l'éducation, et par l'attachement qu'il portait à M^{me} de Turenne sa femme, fille du duc de La Force, et calviniste de bonne foi. Sa mort, arrivée en 1666, et les instructions de M. de Meaux, achevèrent de décider M. de Turenne: ce fut pour lui que ce prélat composa son livre de l'Exposition de la doctrine de l'Eglise catholique, ouvrage raisonnable et solide, que les protestants laissent sans réplique. » Louis XIV, ayant résolu de faire la guerre en Hollande, lui confia le commandement de ses armées. On prit 40 villes en 22 jours, en 1672. L'année suivante, il poursuivit l'électeur de Brandebourg, qui était venu au secours des Hollandais, et favorisa, en 1674, la conquête de la Franche-Comté, en empêchant les Suisses, par le bruit de son nom, de donner passage aux Autrichiens. Les conquêtes de Louis XIV, et ses desseins trop vastes ayant obligé

les princes de l'empire de se liguer contre son ambition conquérante, Turenne, qui était en Alsace, passa le Rhin à la tête de 10,000 hommes, fit 30 lieues en 4 jours, attaqua, à Sintzheim, petite ville du Palatinat, les Allemands commandés par le duc de Lorraine et par Caprara. Ce combat fut peu décisif; et si, comme M. de Beauveau l'assure, les Allemands n'avaient pas une pièce de canon, il faut convenir que la gloire de cette journée leur appartient. D'Avrigny convient qu'on ne poursuivait pas les ennemis et qu'on se contenta de ravager le Palatinat. Ce ravage passa tous les tableaux qu'on pourrait en faire; il n'y a peut-être dans l'histoire des hommes que celui qu'on exécuta dans ce même Palatinat en 1688 qu'on puisse lui comparer, et qui fut encore plus terrible. Nous n'imiterons pas M. Beaurain, qui, dans son *Histoire des quatre dernières campagnes de Turenne* (Paris, 1782, 1 vol. in-fol.), a entrepris de nier la réalité de ces horreurs; moins encore le Père d'Avrigny qui a cru pouvoir les justifier (voyez la réputation de ces deux paradoxes dans le *Journal hist. et litt.*, 15 mars 1783, pag. 409); nous dirons seulement que si, comme on n'en peut pas douter, Turenne avait reçu les ordres de changer en un désert la plus belle province d'Allemagne (projet enfin complètement exécuté en 1688), il eût dû consulter sa générosité naturelle, et abdiquer plutôt le commandement de l'armée que d'être l'instrument d'une si étrange politique. « Il faut convenir, dit « Voltaire, que ceux qui ont plus d'humanité que d'estime pour les exploits « de guerre, gémissent de cette campagne, célèbre par les malheurs des peuples, autant que par les expéditions « de Turenne. Il mit à feu et à sang un « pays uni et fertile, couvert de villes « et de bourgs opulents. L'électeur palatin vit du haut de son château de « Manheim deux villes et vingt-cinq « villages enflammés. Ce prince désespéré défia Turenne à un combat singulier, par une lettre pleine de reproches. Turenne, ayant envoyé la « lettre au roi qui lui défendit d'accepter « le cartel, ne répondit aux plaintes et « au défi de l'électeur, que par un compliment vague et qui ne signifiait rien. « C'était assez le style et l'usage de Turenne, de s'exprimer toujours avec « modération et ambiguïté. » Les Allemands, ayant reçu des renforts considérables après le combat de Sintzheim, passèrent le Rhin, et prirent des quartiers d'hiver en Alsace. Turenne, qui s'était retiré en Lorraine, entra au mois

de décembre par les Vosges, dans la province qu'il seignait d'abandonner, battit les Impériaux à Mulhausen, les défit encore mieux à Turkeim quelques jours après, et les força de repasser le Rhin, le 6 janvier 1765. Le conseil de Vienne lui opposa un rival digne de lui, Montécuculli. Les deux généraux étaient prêts d'en venir aux mains, et de commettre leur réputation au sort d'une bataille auprès du village de Saltzbach, lorsque Turenne, en allant choisir une place pour dresser une batterie, fut tué d'un coup de canon, le 27 juillet 1675, à 64 ans. On sait les honneurs que le roi fit rendre à sa mémoire. Il fut enterré à Saint-Denys; mais, en 1793, son tombeau fut détruit avec ceux des rois. Turenne n'avait pas toujours eu des succès à la guerre, il avait été battu à Mariendal, à Rhétel, à Cambray. Il ne fit jamais de conquêtes éclatantes, et ne donna point de ces grandes batailles rangées, dont la décision rend une nation maîtresse de l'autre. Mais ayant toujours réparé ses défaites, et fait beaucoup avec peu, il passa pour le plus habile capitaine de l'Europe dans un temps où l'art de la guerre était plus approfondi que jamais. De même, quoiqu'on lui eût reproché sa défection dans les guerres de la Fronde; quoique, à l'âge de 60 ans, l'amour lui eût fait révéler le secret de l'Etat; quoiqu'il eût exercé dans le Palatinat des cruautés parfaitement inutiles, auxquelles il n'eût dû se prêter par aucun motif, il conserva la réputation d'un homme de bien. Ses vertus et ses talents, qui n'étaient qu'à lui, firent oublier des faiblesses et des fautes qui lui étaient communes avec tant d'autres hommes. Voici quelques traits propres à achever de peindre les mœurs militaires de Turenne. Quoiqu'il ne fût pas riche, il était né généreux; voyant plusieurs régiments fort délabrés, et s'étant secrètement assuré que le désordre venait de la pauvreté et non de la négligence des capitaines, il leur distribua les sommes nécessaires pour l'entier rétablissement des corps. Il ajouta à ce bienfait l'attention délicate de laisser croire qu'il venait du roi. Il ménageait la vie des soldats avec la plus grande attention, et blâmait hautement les généraux qui les sacrifiaient sans nécessité dans des batailles, que les circonstances ne rendent pas indispensables, disant qu'il fallait 30 ans pour faire un soldat. Il pouvait ajouter que l'idée seule que la religion et la raison nous donnent de l'homme suffit pour le faire envisager comme une chose sacrée, selon l'expression de Sénèque, et

pour détester l'ambition atroce qui expose ses jours et répand son sang sans nécessité. Selon lui, une armée qui passait 50,000 hommes était incommode au général qui la commandait et aux soldats qui la composaient. Nous avons son *Histoire* par Ramsay, Paris, 1735, 2 vol. in-4; Liège, 1774, 4 vol. in-12; et Ragueneau l'a donnée en 1 vol. in-12. M. le comte de Grimoard a publié en 1782 une *Collection des lettres et mémoires trouvés dans les portefeuilles du maréchal de Turenne*, 2 vol. in-fol. Depuis la publication de ces pièces, il ne peut plus y avoir de doute sur le fameux cartel, envoyé à Turenne par l'électeur Palatin le 27 juillet 1674 : cartel, dont M. Colini a paru suspecter l'existence, apparemment pour soustraire ce souverain à la censure violente du président Hénault, qui dit que Turenne répondit à ce cartel avec une modération qui fit honte à l'électeur de cette bravade. Mais « la honte, » dit Voltaire, était dans l'incendie, « lorsqu'on n'était pas en guerre ouverte » avec le Palatinat, et ce n'était point « une bravade dans un prince justement » irrité, de vouloir se battre contre l'auteur de ces cruels excès. »

TURGOT (Anne-Robert-Jacques), fils de Michel-Etienne, naquit à Paris le 10 mai 1727, et fut destiné par sa famille à l'état ecclésiastique. Il commença ses études au collège de Louis-le-Grand, les continua au Plessis, et entra au séminaire de Saint-Sulpice. Il parait qu'il s'occupa d'abord d'enrichir son imagination des connaissances nécessaires à l'état qu'il avait embrassé. On a trouvé, dit-on, dans ses papiers, des fragments d'un traité sur l'existence de Dieu, qu'il avait composé en 1748, et des dissertations théologiques. Elu, en 1749, prieur de Sorbonne, il prononça, l'année suivante, deux discours latins, l'un sur les avantages que la religion chrétienne a procurés au genre humain ; ce dernier discours fit présager que l'auteur donnait déjà une autre direction à ses études. Effectivement, ayant perdu son père en 1751, il renonça à l'état ecclésiastique, ne pouvant, dit son éditeur, se décider à porter un masque toute sa vie. Il parait que, lié avec d'Alembert et les encyclopédistes, il avait déjà secoué toute croyance religieuse. Il donna, pour leur vaste compilation divers morceaux, entre autres, les articles *existence* et *fondation*. Dans ce dernier, il regarde les fondations comme le fruit de la vanité. « Puissent, » dit-il, les considérations suivantes concourir avec l'esprit philosophique du siècle, à dégoutter des fondations nou-

« velles, et à détruire un reste de respect » superstitieux ! » Turgot, étant rentré dans le monde, fut nommé, en 1752, substitut de M. le procureur-général ; la même année, conseiller au Parlement, et peu de temps après, maître des requêtes. C'était à l'époque des grandes disputes sur les refus des sacrements ; il composa à ce sujet des *Lettres sur la tolérance* en 1753, et le *Conciliateur*, ou *Lettre à un magistrat*, avec l'abbé de Brienne en 1754. Ces deux ouvrages ont pour but de prouver qu'aucune religion n'a droit à être protégée par l'Etat, et que le prince n'a pas le droit de faire des lois sur la religion : une de ces Lettres même est manifestement dirigée contre la religion catholique. On voit qu'il tend à séparer la religion du gouvernement ; mais, au moins, conséquent dans ses principes de la tolérance la plus étendue, il entend qu'aucune des deux puissances ne se mêle de ce qui regarde l'autre. « Le refus, dit-il, ne regarde pas l'autorité humaine.... Le roi ne peut en connaître encore moins de ce qui occasionne. On m'a demandé si le roi ou moins ne pourrait pas défendre les refus de sépulture.... L'inhumation du corps, le plus ou moins de pompe (je ne parle pas de pompe sacrée), voilà ce qui regarde le magistrat. Les prières, les cérémonies, le lieu saint où doit vent reposer les os des morts, voilà le patrimoine de l'Eglise ; il faut donc la laisser maîtresse d'en disposer. Elle ne peut accorder la sépulture qu'à ceux qu'elle regarde comme ses enfants. Vouloir la forcer à le faire, c'est l'obliger à traiter comme un des siens celui qu'elle a toujours prosrit ; c'est envier au véritable fidèle un droit que lui seul peut avoir sur les prières des ministres de sa religion. » Turgot, qui avait l'ambition de posséder toutes les connaissances humaines, s'occupait alors de jurisprudence, d'administration, d'économie politique, et particulièrement de la doctrine de Quesnay ; il se lia aussi particulièrement avec M. de Gournay, et il l'accompagna, en 1755 et 1756, dans les tournées qu'il fit en qualité d'intendant du commerce dans plusieurs provinces du royaume. Il voyagea dans la Suisse, dans le pays de Vaux, dans l'Alsace, et fit des notes et des mémoires sur l'agriculture, les productions, le commerce et les fabriques de ces différents pays. Nommé en 1761 à l'intendance de Limoges, il y exerça plusieurs actes de bienfaisance, et il s'occupa de revivifier entièrement cette province ; il la délivra du fardeau de la corvée et autres impo-

sitions arbitraires; enfin, il fit percer d'excellentes routes dans le pays le plus montagneux avec la dépense la plus modique et la plus également supportée. Il fut nommé secrétaire d'Etat de la marine le 20 juillet 1774, et contrôleur-général le 20 août suivant. Son élévation parut aux philosophes une victoire signalée, et on se flatta que le nouveau ministre allait faire prévaloir les idées qu'il avait adoptées. En effet, il se montra très-vif à opérer des réformes dans toutes les parties de l'administration. Quelques-unes pouvaient être bien vues; mais la plupart trahissaient l'esprit de système et le dessein secret de tout changer. Turgot montra dans cette occasion la précipitation la plus imprudente. Ses amis même n'ont pu s'empêcher d'avouer qu'il n'avait pas assez usé de ménagement. Quelques-uns se sont permis de censurer ouvertement son administration. « M. Turgot et moi, écrivait de Malesherbes, « étions de fort honnêtes gens, très-« instruits, passionnés pour le bien; qui « aurait pensé qu'on ne pouvait pas mieux « faire que de nous choisir? Cependant « nous avons mal administré; ne con- « naissant les hommes que par les livres, « manquant d'habileté pour les affaires, « nous avons laissé diriger le roi par M. « de Maurepas, qui ajouta toute sa fai- « blesse à celle de son élève; et, sans le « vouloir ni le prévoir, nous avons con- « tribué à la Révolution. » Turgot, qui avait indisposé contre lui tout ce qui redoutait l'œil sévère de l'économiste, ne pouvait résister longtemps. Il aurait dû prévoir, et chercher à s'attacher, par des manières affables, les personnes qui voulaient réellement le bien, s'il eût eu lui-même réellement les mêmes vues; mais son extrême sévérité les éloignait de lui. Lorsque l'édit qu'il avait sollicité, pour abolir les corvées, fut signé par le roi, on l'engagea à dîner avec le premier président du Parlement et quelques-uns des principaux membres de ce corps, dans l'idée de le mettre à portée de les disposer favorablement par des égards qui, de la part d'un homme en place, avaient alors tant de poids. Si le Parlement veut le bien, répondit Turgot, il enregistra l'édit; et, pendant tout le dîner, il dit à peine quelques paroles d'un air froid et sentencieux. Ses ennemis employèrent, pour le perdre, l'arme du ridicule. On inventa de petites tabatières qu'on appela des *turgotines* ou des *platitudes*. Ces sobriquets servirent à décréditer toutes ses opérations. Il fut renvoyé au mois de mai 1776, et mourut de la goutte le 18 mars 1781, sans avoir fait aucun acte de

religion, veillé par ses amis, qui ne laissèrent approcher de lui aucun prêtre. C'est une attention que les philosophes avaient les uns pour les autres, et dont plusieurs ont été la victime. Voici le jugement qu'en a porté Labarpe; mais il faut observer qu'alors cet écrivain était sous la bannière du parti philosophique. « C'était un homme, dit-il, d'une âme « forte que rien ne pouvait écarter de la « justice, même à la cour et dans les « premières places; d'une égalité d'âme « et d'humeur que rien n'altérerait, même « au milieu des contrariétés et des dé- « goûts du ministère; d'une activité la- « borieuse que la maladie même ne pou- « vait ralentir... On ne lui contestait pas « la pureté de ses intentions, mais on « disputait sur les moyens, et peut-être « en effet avait-il dans le caractère une « sorte de roideur qui nuisait au bien « qu'il voulait effectuer. Il eût voulu « mener les affaires et les hommes par « l'évidence et la conviction; et il lui « arrivait de manquer les affaires et de « révolter les hommes; tandis qu'en cé- « dant sur de petites choses et ména- « geant de petites vanités, il eût pu « parvenir à son but... » A son article dans l'*Encyclopédie*, on avoue qu'il ne dissimulait pas son mépris pour tout ce qui n'était pas conforme à ses idées. Le baron de Bezenval le traite plus défavorablement encore: « C'était, suivant ce « courtisan, un philosophe arrogant, « un homme médiocre, qui cachait sous « un caractère vain son incapacité réelle. « Dans son intendance, ses subdélégués « prévariquaient comme les autres; mais « en revanche il sortait de ses bureaux « les plus beaux plans que commentaient « d'ardents prosélytes. » M^{me} du Deffant, qui a jugé presque tous ses contemporains avec sévérité, mais avec un discernement et une bonne foi bien rares, écrit, quelques jours après le renvoi de Turgot, à Horace Walpole: « Pour le Turgot... « il s'afflige non de sa disgrâce, mais de « ce qu'il n'est plus en son pouvoir de « rendre la France aussi heureuse qu'elle « l'aurait été si ses beaux projets avaient « réussi, et la vérité est qu'il aurait tout « bouleversé. Sa première opération, « qui fut sur les blés, pensa les faire « manquer dans Paris, y causa une ré- « volte; depuis il a attaqué toutes les « propriétés; il aurait ruiné le com- « merce, nommément celui de Lyon. Le « fait est que tout est renchéri depuis « son administration; aucune de ses en- « treprises n'a eu l'apparence de devoir « réussir; il avait les plus beaux systèmes « du monde sans prévoir aucun moyen.

« Enfin, excepté les économistes et les encyclopédistes, tout le monde convient que c'est un fou, et aussi extravagant et présomptueux qu'il est possible de l'être : on est trop heureux d'en être défait. Qui est-ce qui lui succédera ? je l'ignore, mais on ne peut avoir pis qu'un homme qui n'a pas le sens commun ; et mieux vaut pour le gouvernement un habile homme avec moins de probité, c'est-à-dire avec moins de bonnes intentions, qu'un homme qui, ne voyant pas plus loin que son nez, croit tout voir, tout comprendre, qui entendrait tout sans jamais prévoir comment il réussira : voilà comme est celui dont vous faites votre héros. De plus, il est d'un orgueil et d'un dédain à faire rire : si vous le connaissez, il vous serait insupportable. Je l'ai beaucoup vu autrefois, et je puis vous assurer qu'il est tel que je vous le dépeins. Un tel personnage est très-dangereux dans un Etat comme le nôtre : il pourrait brouiller tout au point qu'on n'y trouverait qu'a difficilement du remède. Il ne suffit pas pour être bon ministre, d'être désintéressé ni de vouloir faire le bien ; il faut le connaître. » Condorcet a écrit sa *Vie* ; mais c'est un panégyrique. Il reconnaît néanmoins qu'on le trouvait « froid, dédaigneux, minutieux, orgueilleux, dur, susceptible de prévention : » défaut qu'il s'efforça de colorer de son mieux. D'autres écrivains ne conviennent pas même de ses bonnes intentions, et le regardent comme un homme profondément dissimulé, qui savait couvrir des desseins funestes de l'apparence du zèle pour le bien public. Ils n'attribuent ses actions de bienfaisance et sa bonne conduite à Limoges qu'au désir de parvenir au ministère. Aussi, disent-ils, dès qu'il se vit en crédit, il se distingua dans un ministère : assez court par diverses opérations, qui le firent considérer comme le chef des économistes, et le précurseur de la révolution de 1789. Il existe une chanson, composée en 1775, où les principaux effets de la révolution sont annoncés. On l'a nommée *La Turgotine* (voyez DELILLE). Turgot savait presque toutes les langues. Il a traduit de l'hébreu la plus grande partie du *Cantique des cantiques* ; du grec, le commencement de *l'Illiade* ; du latin, beaucoup de fragments de Cicéron, de César, d'Ovide, de Sénèque, les sept premiers chapitres des *Annales* de Tacite, plusieurs *Odes* d'Horace en vers français, une partie du quatrième livre de *l'Enéide* et les *Eglogues* de Virgile en vers français métri-

ques, c'est-à-dire, en grands vers non rimés ; de l'anglais, plusieurs morceaux d'Addison, de Johnson, de Shakspeare, de Pope, un volume presque entier de *l'Histoire des Stuart*, de David Hume, etc. ; de l'allemand, la plus grande partie du premier chant de la *Messiede* de Klopstock, des morceaux choisis de la *Mort d'Abel* de Gessner, et le premier livre de ses *Idylles*. On a encore de lui : *Recherches sur la fondation et la distribution des richesses*, 1766, in-12 ; *Mémoire instructif sur la manière de rassembler, de préparer, conserver et envoyer les curiosités d'histoire naturelle*, in-8, fig. ; une *Réfutation du système de Berkeley* ; des *Observations sur le mécanisme et la métaphysique des langues* ; un *Traité de géographie politique* ; une suite de *Discours sur l'Histoire universelle* ; un *Mémoire en faveur du prêt à intérêt*, qui a servi depuis de fond à la *Théorie de l'intérêt de l'argent*, publiée par Rullié et Gouttes ; un commencement d'*Histoire du jansénisme et du molinisme* ; une *Lettre* au marquis de Condorcet sur le livre de *l'Esprit*, qu'il appelle un livre de philosophie sans logique, de littérature sans goût, et de morale sans honnêteté ; et il ne voit dans l'auteur qu'un déclamateur inconséquent, qu'une tête exaltée, qu'un homme mûr par la vanité et par l'esprit de parti, qui répand à grands flots le mépris et le ridicule sur tous les sentiments honnêtes et sur toutes les vertus privées. Dupont de Nemours a donné une édition des *Oeuvres complètes* de Turgot, Paris, 1814, 9 vol. in-8, précédées de *Mémoires* sur sa vie et ses ouvrages.

TURGY (Louis-François de), né en 1763 à Paris, faisait partie de la maison de Louis XVI avant la Révolution. Ayant appris, après la journée funeste du 10 août, que le roi devait être transféré au Temple, il trouva le moyen de s'y introduire le jour même où ce prince y fut conduit avec sa famille, et il eut le bonheur d'obtenir d'y rester pour lui continuer ses services. Ce fut lui surtout qui facilita la correspondance des augustes prisonniers entre eux, et qui leur donna quelques communications de ce qui pouvait les intéresser au dehors. Contraint de sortir du Temple le 13 octobre 1793, il se retira à Tournans en Brie dans sa famille, où il éprouva beaucoup de persécutions ; ensuite il se rendit auprès de Madame Royale à Vienne, puis en Russie. A la Restauration, Louis XVIII lui accorda des lettres de noblesse, et le nomma officier de la Légion d'Honneur ; Madame, duchesse d'Angoulême, lui

confia les fonctions de son premier valet de chambre et d'huissier de son cabinet, qu'il a exercées jusqu'à sa mort, arrivée le 4 juin 1823. Cléry, dans le *Journal de la Tour du Temple*, et Hue dans l'ouvrage intitulé : *Dernières années de la vie de Louis XVI*, ont attesté les services que de Turgy a rendus à divers membres de la famille royale. Le roi lui-même, avant de mourir, écrivit à Cléry ce billet : « Je vous charge de dire à Turgy combien j'ai été content de son fidèle attachement pour moi, et du zèle avec lequel il a rempli son service ; je lui donne ma bénédiction, et le prie de continuer ses soins avec le même attachement à ma famille, à qui je le recommande. » De Turgy avait rédigé des documents authentiques sur cette époque intéressante de sa vie ; une portion a été détruite par son beau-père quelques jours après le 18 fructidor ; une autre a été remise par Turgy lui-même entre les mains de M^{me} la duchesse d'Angoulême, et a été insérée dans la troisième édition des *Mémoires historiques sur Louis XVII*, par Eckard, qui les a rédigés sous ce titre : *Fragments historiques sur la captivité de la famille royale à la tour du Temple, recueillis pendant son service du 13 août 1792 au 13 octobre 1793*.

TURLLOT (Nicolas), licencié en théologie, fut successivement curé, chanoine gradué, archiprêtre et archidiacre de l'Eglise de Namur, ensuite prévôt de la même Eglise, et vicaire-général pendant onze ans. Il mourut le 17 janvier 1631, après avoir rempli ses charges avec toute l'exactitude que l'on peut attendre d'un digne ministre du Seigneur. On a de lui : *Trésor de la doctrine chrétienne*, Liège, 1631, in-4, en français ; Bruxelles, 1668, in-4, en latin, et réimprimé plusieurs fois en France, et surtout à Lyon. Cet ouvrage est propre à l'instruction du peuple, surtout dans les campagnes ; et c'est sous ce point de vue qu'on a excusé les négligences et l'excessive simplicité qui s'y trouvent.

TURNÈBE (Adrien), né en 1512 aux Andelys, près de Rouen, fut professeur royal en langue grecque à Paris. Il se fit imprimeur, et eut pendant quelque temps la direction de l'imprimerie royale, surtout pour les ouvrages grecs. La connaissance qu'il avait des belles-lettres, des langues et du droit, lui fit des admirateurs à Toulouse et à Paris, où il professa. Il mourut dans cette dernière ville, en 1565, âgé de 53 ans. Henri Etienne en a fait un grand éloge ; mais on croit que Turnèbe ne le mérita que pour avoir

embrassé les mêmes erreurs que lui. Cependant Génébrard, disciple de Turnèbe, assure qu'il mourut catholique ; Gisbert Voëtius le met entre ceux qui ont favorisé les protestants ; Martius Schookius dit que personne ne peut savoir que Dieu ce que Turnèbe pensait sur sa religion ; que cependant il haïssait fort les Jésuites, comme il le prouve par un de ses poèmes, où il dit :

Quam nova surrepit secta, et mentitur Iesum,
Dulce latrocinis prætendens nomen operit,
Tartareis emissa vadit ?

Ses principaux ouvrages ont été imprimés à Strasbourg, en 3 vol. in-folio, 1606. On y trouve des notes sur Cicéron, sur Varron, sur Thucydide, sur Platon ; ses écrits contre Ramus ; ses Traductions d'Aristote, de Théophraste, de Plutarque, de Platon, etc. : des Poésies latines et grecques ; des Traité particuliers. On a encore de lui un recueil intitulé : *Adversaria*, 1680, in-folio, en 30 livres, dans lequel il a ramassé tout ce qu'il a voulu retenir de ses lectures.

TURNER (Robert), né en Angleterre ; quitta son pays pour la foi catholique, trouva un asile auprès de Guillaume, duc de Bavière, et enseigna avec réputation à Ingolstadt. Le duc l'employa dans plusieurs négociations importantes ; mais il perdit ensuite la faveur de ce prince. Il devint chanoine de Breslau, et mourut à Gratz en 1597. On a de lui des *Commentaires sur l'Ecriture-Sainte*, et d'autres ouvrages.

TURNUS, roi des Rutules, à qui Lavinie avait été promise, fut tué par Enée son rival, dans un combat singulier.

TUROCZI, ou TUROCZ, ou THURCZTI (Jean), hongrois, florissait vers l'an 1490. On a de lui une *Histoire des rois de Hongrie*, depuis Attila jusqu'au couronnement de Mathias Corvin, l'an 1464, en latin. Il a inséré dans cette histoire la *Chronique* de Jean Kikollo, grand-vicaire de Strigonie, depuis l'an 1342 jusqu'à l'an 1382, et il dit que pour le reste il a compilé dans ce qu'il a trouvé de meilleur ; mais il a bien mal choisi. On le voit confondre la Catalogne avec la ville de Châlons-sur-Marne (*Catalaunia* et *Catalonum*). Il fait dériver le mot *Hispania* de *hispan*, qui en hongrois signifie capitaine, quoique l'Espagne eût ce nom dans le temps où l'on ne savait rien encore des Hongrois. Tout ce qu'il dit d'Attila est plutôt un roman qu'une histoire. Cet ouvrage a été imprimé à Augsbourg, 1482 ; à Venise, 1488, et dans les *Scriptores rerum hungaricarum* de Schwandtnerus.

TUROCZI, ou **TURCZI** (Ladislas), né d'une famille de Hongrois, se fit jésuite. On a de lui un *Abrégé de l'histoire du royaume de Hongrie et de ses dépendances*, sous ce titre : *Hungaria cum suis regionibus*, Tirnau, 1729, in-folio, avec des additions, par Etienne Katona, Tirnau, 1772, in-4. On trouve dans cette histoire, très-bien écrite en latin, une description géographique fort ample de toute la Hongrie, de ses villes, comtés, îles, lacs, fleuves, fontaines, montagnes, etc.; des faits très-intéressants omis par plusieurs historiens; des anecdotes étonnantes, incroyables, et cependant très-vraies, telles que celle de la comtesse Bathori, épouse d'un comte Nadasti, qui, dans le château de Scheuta, situé près du Vaag, à 7 lieues de Tirnau, immola plus de 600 filles à sa beauté, ridiculement persuadée que le sang humain blanchissait le teint; et qui, parvenue à un âge où la vanité des femmes cesse d'avoir des prétentions, non seulement continua ces horreurs, mais prit plaisir à manger la chair de ces infortunées. L'auteur fait une description très-pittoresque des souterrains de Scheuta où ces horreurs s'exécutèrent. Lorsqu'en 1767 on songeait à faire à Tirnau une nouvelle édition de la *Hungaria*, quelques jésuites furent d'avis d'en retrancher cet article. Mais c'est ignorer les droits sacrés de l'histoire, que de lui enlever ce qu'elle a marqué dans ses fastes; elle doit dévoiler les grands forfaits, comme elle présente les grandes vertus; montrer jusqu'où peut s'élever une belle âme, et quelle est la profondeur où entraîne le crime. *Quis nescit*, dit Cicéron, *primam esse historiarum legem, ne quid falsi dicere audeat, deinde ne quid veri non audeat*? Lib. 2. de Oratore. (Voyez LAVAL Gilles de.)

TURPIN, moine de Saint-Denis, fut fait archevêque de Reims, au plus tard vers l'an 760, et reçut du pape Adrien I^{er} le *pallium* en 774, avec le titre de *Primat*. Il mit en 786 des bénédictins dans l'église de Saint-Remi, abbaye célèbre, au lieu des chanoines qui y étaient; et mourut vers l'an 800, après avoir gouverné son Eglise plus de 40 ans. On lui attribue le livre intitulé : *Historia et vita Caroli Magni et Rollandi*; mais cette histoire, ou plutôt cette fable, est l'ouvrage d'un moine du 16^e siècle, qui a pris le nom de *Jean Turpin*. C'est de ce roman qu'on a tiré tous les contes qu'on a faits sur Roland et sur Charlemagne. On le trouve dans *Schardii rerum Germanicarum quatuor vetustiores chronographi*, Francfort, 1556, in-folio,

et il y en a une version française, Lyon, 1583, in-8.

TURPIN DE CRISSÉ (Lancelot), maréchal-de-camp et membre des académies de Berlin et de Nancy, né à Hérouville dans la Beauce en 1715, mort à Paris en 1799, a donné : *Amusements philosophiques et littéraires de deux amis*, 1759, in-12; *Essais sur l'art de la guerre*, 1754, 2 vol. in-4, ouvrage estimable; *Commentaires sur les Mémoires de Montécuculli*, 1769, 2 vol. in-4; et 1770, 3 vol. in-8, qui ont été accueillis avec distinction par plusieurs princes de l'Europe; *Commentaires sur les institutions militaires de Végèce*, 1783, 2 vol. in-4, fig., ou 3 vol. in-8; *Commentaires de César*, en latin et en français, avec des notes historiques, critiques et militaires, 1783, 3 vol. in-4; et 1787, 3 vol. in-8, fig.

TURPIN (François-Henri), professeur de l'Université de Caen, naquit dans cette ville en 1709, et mourut à Paris en 1799. Il a laissé plusieurs ouvrages historiques, dont quelques-uns ne sont pas sans mérite; mais travaillant moins pour la gloire que pour les libraires, il soignait peu ses écrits. On a de lui : *Vie de Louis de Bourbon, prince de Condé*, 1767, 2 vol. in-12, un de ses meilleurs ouvrages; *Vie du maréchal de Choiseul*, 1768, in-12, estimée; *Histoire du gouvernement des anciennes républiques*, 1769, in-12; *Histoire civile et naturelle du royaume de Siam*, Paris, 1771, 2 vol. in-12; ce livre fut supprimé par un arrêt du conseil; *Histoire universelle contenant l'histoire de l'Egypte et des peuples de Chanaan*, 1770-1778, 3 vol. in-12; *Histoire de Mahomet*, Paris, nouvelle édition, 1780, 3 vol. in-12; *Histoire de l'Alcoran*, où l'on découvre le système politique du faux prophète et les sources où il a puisé sa législation, 1775, 2 vol. in-12; *La France illustre; Plutarque français, ou Vies des hommes illustres de la France*, 1775 et suivantes, 4 vol. in-4, ou 7 vol. in-12; une suite à l'*Histoire des révolutions d'Angleterre*, de 1688 à 1747, Paris, 1786, 2 vol. in-12, ouvrage bien inférieur à celui du Père d'Orléans qu'il a entrepris de continuer, mais qu'il a écrit dans des principes tout opposés à ceux de cet estimable écrivain; une suite aux *Vies des hommes illustres de la France*, par Auvigny.

TURPIN (Pierre-Jean-François), botaniste et dessinateur célèbre, naquit en 1775 à Vire, se fit soldat à l'époque de la Révolution, et fut, en 1796, conduit avec son bataillon à Saint-Domingue, où il étudia l'histoire naturelle de cette île.

Ses progrès dans la connaissance des végétaux et leur application en médecine lui firent promptement une grande réputation parmi les colons. Le général Leclerc, lors de son expédition à Saint-Domingue, en 1802, le nomma pharmacien en chef de son armée. Il ne quitta point l'île avec notre armée, et, profitant de l'ascendant que ses talents et ses services lui avaient donné sur le chef des nègres, il visita l'île dans toutes ses parties pour en composer l'herbier. De retour en France où sa réputation l'avait précédé, il ne tarda pas à prendre part à la publication de plusieurs ouvrages importants, telles que la *Flore médicale* et la *Flore parisienne*. En 1833, il fut nommé membre de l'académie des Sciences, à laquelle il avait précédemment communiqué une foule de *Mémoires* et d'*Observations* très-remarquables. Il mourut l'an 1840.

TURREAU DE GARAMBOUVILLE (Louis-Marie, baron), lieutenant-général, naquit à Evreux en 1756. Envoyé contre les Vendéens, Turreau partagea son armée en douze colonnes, auxquelles il donna l'ordre de dévaster le territoire dans tous les sens. Ce système d'extermination n'ayant fait qu'irriter l'armée royale, il prit le parti de renfermer son armée dans des camps retranchés. Ce plan fut adopté; mais on lui ôta le commandement des troupes. Après la mort de Robespierre, il fut dénoncé pour ses cruautés dans l'Ouest, et fut acquitté après une longue détention. En 1804, il fut envoyé, en qualité de ministre plénipotentiaire, aux Etats-Unis. Il revint en 1811, fut employé en Allemagne, et commandait à Marlbourg lors de l'invasion de la grande armée. Louis XVIII accorda la croix de Saint-Louis à cet exterminateur des fidèles Vendéens. Turreau reconnut ce bienfait en se joignant à Bonaparte pendant les Cent-Jours, et mourut en 1816 dans sa terre de Conches, département de l'Eure. On a de lui : *Mémoires pour servir à l'histoire de la Vendée*, qui ont été traduits en plusieurs langues; *Aperçu sur la situation politique des Etats-Unis*, 1815.

TURREAU DE LINIÈRES (Louis), né en Normandie vers 1760, était fils d'un huissier de Ravières, dans l'ancienne élection de Tonnerre, et exerçait à Orbec, son lieu natal, les fonctions de recevoir des consignations et des domaines. Député à la Convention, il y appuya toujours les mesures les plus arbitraires et provoqua la mise en jugement de Louis XVI, dont il vota la mort sans appel et sans surais. Envoyé à l'armée

de la Vendée, il suivit, de concert avec le général Turreau de Garambouville, son parent, le système de dévastation qui désola ce malheureux pays. Il y commit des cruautés et des vexations inouïes, et il en fit, selon ses propres expressions, une *grande illumination*. De retour à la Convention, riche des dépouilles des victimes de la Vendée, il fut nommé secrétaire, et resta constamment lié avec les jacobins, jusqu'après le 9 thermidor, époque de la chute de Robespierre. Il modéra tout à coup ses opinions, suivit les principes du jour, et se déclara contre ces mêmes terroristes, dont il avait été l'ami; et il osa dire à Lebon, qui cherchait à se justifier en peignant les crimes de ses collègues : « Peins-tu « toi-même, scélérat. » Presqu'en même temps, il fit mettre en arrestation Fouquier-Tainville. Par ce retour hypocrite, il put se soustraire aux accusations qui pesaient sur les partisans et les complices de Robespierre; il fut ensuite envoyé à l'armée d'Italie. Turreau, devenu riche, ne pensa plus qu'à conserver sa fortune, et resta fidèle à son nouveau système de modération. Cependant ses ennemis cherchaient en son absence à rappeler ses cruautés et ses dilapidations; il écrivit alors à la Convention pour s'excuser d'avoir été, en Bretagne, le complice du général Turreau. Il est mort vers 1797.

TURRECREMATA. (Voyez Tonquemada.)

TURREL, et non pas *Turret*, comme ce nom est écrit dans toutes les autres éditions de Feller; ni *Turreau*, comme l'appelle Bèze, ni *Tureau* ou *Turel*, comme le nomme La Croix du Maine, *Turrellus* (Pierre), auteur du 16^e siècle, se fit une si grande réputation, que les villes de Dijon et d'Autun se disputèrent l'honneur de lui avoir donné le jour; mais lui-même, dans un des ouvrages, décide la question en faveur d'Autun. Il naquit dans la seconde moitié du 15^e siècle. Du Verdier dit que Turrel fut un des plus grands mathématiciens de son temps. Chasseneux (voyez ce nom) l'appelle un *très-savant homme*, et le place au rang des plus grands savants d'Egypte, de Grèce et de Rome. Tout ce qu'on sait de positif à cet égard, c'est que Pierre Turrel fut recteur de l'école de Dijon, et que Pierre Castellan, ou Du Châtel grand aumônier de France, et orientaliste distingué, étudia sous lui. Il semble, d'un autre côté, que le principal savoir de Turrel consistait en astronomie et plus encore en astrologie, comme l'on voit par le titre de deux de ses ouvrages, dont le pre-

mier est : *Fatales prédictions des astres et dispositions d'icelles sur la région de Jupiter, maintenant appelées Bourgogne, pour l'an 1529 et plusieurs années suivantes*. Le second a pour titre : *La Période, c'est-à-dire la fin du monde, contenant la disposition des choses terrestres par la vertu et l'influence des corps célestes, par feu maître Turrel, philosophe et astrologue, recteur des écoles de Dijon*, in-12 de 31 feuillets ou de 62 pages, écrit et composé en latin au monastère des Trois-Vallees, et traduit en françois, etc., fait et terminé le second jour de septembre 1531, et imprimé peu de temps après, dans la même année, comme on le voit sur le titre. Ce petit livre est si rare qu'il ne se trouve dans aucune de nos bibliothèques publiques; ce n'est pas lui qui attira, comme on l'a pensé, des disgrâces à l'auteur, puisque Turrel était mort lorsqu'on imprima son ouvrage. « Turrel, dit M. Baresté, ayant fait, à l'aide de calculs astronomiques, des prédictions qui se réalisèrent de son temps, fut accusé de sorcellerie et traduit devant le Parlement de Dijon. Son jeune élève, Pierre Castellan, plein de reconnaissance pour son savant professeur, plaida sa cause avec tant de force, de talent et de logique, que Turrel fut acquitté par ses juges. » Voici un passage très-curieux du *Période* de Turrel; après avoir passé rapidement en revue toutes les révolutions produites sur le globe, l'auteur ajoute : « Or, laissons à tant à plus parler des chouses faictes, que quasi tous hommes sçavent, et parlons de la huitième, maxime et merveilleuse conjonction que les astrologues disent estre faicte environ les ans de Nostre-Seigneur MIL SEPT CENS OCTANTE ET NEUF (1789) s'écrit M. Baresté, il était impossible de mieux prédire la révolution française, avec dix révolutions saturnelles, et outre VINGT CINQ ANS après (1814!!!) sera la quatrième et dernière station de l'altitudinaire firmament. Toutes ces chouses considérées et calculées, concluent les astrologues que si le monde iniques-là dure (qu'est à Dieu tant congen), de très-grandes et admirables mutations et altercations seront au monde, mesmement des sectes et des loix, etc. » Il faut convenir avec M. Baresté que ce passage ou cette prédiction est vraiment extraordinaire : « car Turrel dit franchement, en 1531, qu'il y aura une révolution en 1789, et qu'elle se terminera en 1814. » Turrel mourut sur la fin de 1531, avant qu'on imprimât le titre de son *Période*.

Feller dit qu'on a encore de Turrel : *Computus novus*, à l'usage des ecclésiastiques, Lyon, 1529. (Voyez, sur Turrel et son livre, le *Nostradamus* de M. Baresté, Paris, Maillet, 1840, in-8, pages 193-199. Voyez ROUSSAT; Michel NOSTRADAMUS, etc.)

TURRETINI (Jean-Alphonse), né à Genève en 1671, se livra tout entier à l'étude de l'histoire de l'Eglise, et ce fut en sa faveur qu'on érigea à Genève une chaire d'histoire ecclésiastique. Il avait voyagé en Hollande, en Angleterre et en France pour converser avec les savants, et avait eu l'art de profiter de leurs entretiens. Ses ouvrages sont : plusieurs volumes de *Harangues* et de *Dissertations*, 1737, 3 vol. in-4; plusieurs *Ecrits sur la vérité de la religion judaïque et de la religion chrétienne*, diffus, mais solides, traduits en partie du latin en français, par Vernet, 2 part. in-8; des *Sermons*; un *Abrégé de l'histoire ecclésiastique*, dont la 2^e édition est de 1736, in-8: ouvrage savant et méthodique, mais souillé par des déclamations emportées contre l'Eglise catholique. On lui a attribué aussi le *Catéchisme*, ou *Instruction chrétienne*, que d'autres assurent être de Jean-Frédéric Osterwald (voyez ce nom). Turretini mourut en 1737. Il gémissait sur les funestes querelles qui ont divisé et qui divisent encore les protestants entre eux; querelles inévitables dans une religion où l'on ne reconnaît pas de tribunal infaillible, où l'esprit privé est le seul interprète des saintes Ecritures, etc. (Voyez MÉLANCTHON, LENTULUS Scipion, SERRET, etc.)

TURRIEN (François), *Turrianus*, dont le vrai nom est *Torren*, né à Herrera, diocèse de Valence en Espagne, vers l'an 1504, parut avec éclat au concile de Trente, en 1562. Il se fit jésuite en 1566, à l'âge de plus de 60 ans, et alla en Allemagne, où il continua d'écrire avec assiduité. Il mourut à Rome en 1584. Il a traduit plusieurs ouvrages des Pères grecs en latin, et a donné des *Traité sur les vœux monastiques*, sur le célibat, sur l'eucharistie, sur les mariages clandestins, etc. Les efforts qu'il a faits pour défendre les fausses décrétales montrent que sa critique n'était point assez éclairée. Il devait se borner à soutenir qu'elles ne contenaient rien d'opposé à la discipline reçue dans l'Eglise lors de leur publication, et que leurs altérations ne portaient sur rien d'essentiel. (Voyez ISIDORE.) — Il ne faut pas le confondre avec Côme TURRIEN, *Cosmus Turrianus*, compagnon de saint François-Xa-

vier, qui entra avec lui au Japon, travailla avec beaucoup de succès à la propagation de la foi, et mourut à Xequi, dans l'île d'Amacusa, qui fait partie de celle de Ximo, le 20 octobre 1570.

TURSELIN (Horace), jésuite, naquit à Rome en 1545, où il enseigna pendant 20 ans les belles-lettres. Il aurait continué encore plus longtemps l'exercice pénible de cet emploi, si l'on n'eût jugé à propos de le lui faire quitter pour lui donner le gouvernement de quelques maisons. Il fut recteur du séminaire de Rome, ensuite du collège de Florence, et enfin de celui de Lorette. Il mourut à Rome en 1599, à 54 ans. Ses principaux ouvrages sont : *De vita Francisci Xaverii*, in-4, Rome, 1596, en six livres ; *Historia Lauretana*, in-8, écrite comme le précédent, avec beaucoup d'élégance ; et, quant à l'histoire qui en est l'objet, voyez le *Journal historique et littéraire*, 15 septembre 1788, pag. 85, et *Dictionnaire géographique*, art. LORETTE, NAZARETH. Le style de Turselin, moins riche et moins imposant que celui de Maffée, est plus aisé, plus coulant et également pur. Un *Traité des particules de la langue latine* ; un *Abrégé de l'histoire universelle, depuis le commencement du monde jusqu'en 1598*, in-8, continué par le Père Philippe Briet, jusqu'en 1665. On lit cet Abrégé avec plaisir, quand on aime la belle latinité, la sagesse dans les principes, dans la manière de voir et de présenter les événements ; mais il manque souvent d'exactitude dans la chronologie et de discernement dans les faits. On en a une traduction française en 4 vol. in-12, Paris, 1757, par M. l'abbé Lagneau. Le 4^e vol. n'est pas de Turselin. Cette version offre des notes abondantes et instructives.

TUTILON, dit le *Bienheureux*, religieux de l'abbaye de Saint-Gall, vivait au 9^e siècle. Il se rendit célèbre dans les lettres et les arts ; mais son goût pour la poésie, la musique, la sculpture et la peinture ne le fit jamais négliger les devoirs de son état qu'il remplit avec tant d'édification et d'exactitude, qu'après sa mort, arrivée le 28 mars 898, le Souverain-Pontife lui accorda le titre de *Bienheureux*. Les seuls ouvrages qu'il reste de lui sont trois *Éléges* religieuses.

TYCHO-BRAHÉ. (Voy. TYCHO-BRAHÉ.)

TYNDAL (William), né dans la principauté de Galles, vers l'an 1500, propagea la doctrine de Luther par ses prédications, et, afin de mieux la répandre, entreprit la traduction anglaise du *Nouveau Testament*, qu'il finit en Allemagne

l'an 1527. Il y ajouta la traduction de l'*Ancien Testament*, et plaça un discours à la tête de chaque livre. Il fit, en divers temps, des voyages en Allemagne, et secrètement en Angleterre, pour multiplier les prosélytes de la nouvelle secte. Son gouvernement, l'ayant engagé vainement à abjurer ses erreurs, résolut de s'emparer de sa personne. Il le dénonça aux magistrats d'Anvers, et Tyndal, conduit au château de Filfort, près cette ville, fut mis en jugement, puis condamné à être étranglé et brûlé en 1536.

TYPOTIUS (Jacques), né en 1540, d'une bonne famille, suivant quelques-uns à Bruges, et selon d'autres à Diest, enseigna le droit en Italie. Il alla s'établir ensuite à Wurtzbourg, d'où Jean III, roi de Suède, l'appela auprès de lui. Ce prince inconstant et indécis, n'ayant pas persisté dans ses dispositions favorables à l'égard de l'ancienne religion, qu'il semblait vouloir rétablir, fit mettre Typotius en prison. Il ne fut élargi que sous Sigismond, en 1594. Typotius se retira ensuite à la cour de l'empereur Rodolphe II, qui le fit son historiographe. Il mourut à Prague en 1601. On a de lui : *Historia Gothorum*, in-8 ; *Relatio historica de regno Sueciæ bellique ejus civilibus et externis*, Francfort, 1605, in-8 ; *Symbola divina et humana Pontificum, imperatorum, regum, cum iconibus*, Prague, 1603, 3 vol. in-fol. ; ouvrage superficiel, dont tout le mérite consiste dans les belles gravures de Gilles Sadler. Typotius ne publia que les deux premiers volumes ; le troisième a été donné au public par Anselme de Boodt. On a encore de lui plusieurs harangues et d'autres ouvrages trop diffus et dont le style n'est pas toujours pur.

TYRANNION, grammairien, natif d'Amise, dans le royaume de Pont, s'appela d'abord *Théophraste* ; mais sa méchanceté envers ses condisciples le fit nommer *Tyrannion*. Il fut disciple de Denys de Thrace à Rhodes. Il tomba entre les mains de Lucullus, lorsque ce général eut mis en fuite Mithridate, et se fut emparé de ses Etats. Murena l'affranchit. La captivité de Tyrannion ne lui fut point désavantageuse ; elle lui procura l'occasion d'aller à Rome, où Cicéron, dont il arrangea la bibliothèque, lui accorda son amitié. Il se rendit illustre par ses leçons : il amassa de grands biens, qu'il employa à dresser une bibliothèque de plus de 30,000 volumes. Sa passion pour les livres contribua beaucoup à la conservation des ouvrages d'Aristote, qu'il eut occasion de copier après que Sylla eut apporté à Rome la bibliothèque

d'Apellicon; mais comme le manuscrit de Tyrannion fut abandonné à des copistes fort négligents, on peut douter que nous ayons les ouvrages d'Aristote tels qu'ils sont sortis de la plume de ce philosophe, ou plutôt tels qu'ils sortirent des mains d'Apellicon (voyez ce nom). Tyrannion mourut fort vieux à Rome, miné par la goutte. — Il ne faut pas le confondre avec un autre humaniste nommé d'abord Dioclès, et qui, ayant été disciple de Tyrannion, prit le nom de son maître.

TYRTHEE, poète grec, né, à ce que l'on croit, à Athènes, se fit une grande réputation dans la seconde guerre de Messène. Il excellait à célébrer la valeur guerrière. Le peu qui nous reste de ses Poésies dans le *Recueil des Poètes grecs* de Plantin, Anvers, 1568, in-8, fait connaître que son style était plein de force et de noblesse. Il paraît lui-même transporté de l'ardeur dont il voulait enflammer l'esprit de ses auditeurs. Poinssinet de Sivry a donné la traduction en vers des fragments de Tyrthée.

TYRWITH (Thomas), né à Windsor en 1730, devint sous-secrétaire au département de la guerre sous lord Barrington; ensuite secrétaire de la Chambre des communes; mais il se démit de cet emploi en 1767, pour se livrer uniquement à son goût pour l'étude. En 1784, il fut nommé garde du Musée britannique, et mourut en 1786. On a de lui : le *Messie* de Pope, traduit en vers latins; le *Stilling* de Philippe, traduit aussi en vers latins; *Observations et Conjectures* sur quelques passages de Shakespeare; *De Babrio fabularum Aesopiarum scriptore dissertatio*, Londres, 1776, in-8; des

Poèmes attribués à Rowley, avec un *Glossaire*, 1778; *Orphéi de lapidibus poema*, avec des notes, Londres, 1781, in-8; plusieurs *Dissertations* savantes sur divers sujets littéraires, etc.

TZETZÈS (Jean), poète grec, mourut vers la fin du 12^e siècle. On assure qu'il savait par cœur toute l'Écriture-Sainte. Il dit lui-même que « Dieu n'avait pas « créé un homme qui eût été doué d'une « mémoire plus excellente que la sienne : » paroles qui ne marquent pas peu d'enthousiasme et de vanité poétique. On a de lui : des *Allégories sur Homère*, Paris, 1616, in-8, qu'il dédia à Irène, femme de l'empereur Manuel Comnène; *Histoires mêlées*, en vers libres, appelées aussi *Chiliades*, parce qu'elles sont divisées en 13 chiliades, ou millaines de vers, Bâle, 1546, in-fol. C'est dans les 2^e et 13^e chiliades qu'on trouve une description du miroir d'Archimède, conforme à la théorie de Kircher et de Buffon, et à ce qu'Anthémius en écrit dans son *Traité des Machines*; des *Épigrammes* et d'autres *Poésies* en grec, dans le *Recueil des Poètes grecs*, Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-fol.; des *Ouvrages* de grammaire et de critique, et des *Scolies* sur *Hésiode*; des *Commentaires* sur le poème de Lycophron, appelé *l'Alexandre* ou *la Cassandre*. Il a renfermé dans cet ouvrage une infinité de choses utiles pour entendre l'Histoire et la Fable. Isaac Tzetzés son frère, auquel il avait donné cet ouvrage, le publia sous son propre nom. Porter a inséré ces *Commentaires* dans la belle édition qu'il donna de Lycophron, à Oxford, 1697, in-fol.

U

UBALDINI (Petruccio), historien, né à Florence, vers l'année 1524, descendait d'une famille à laquelle on donnait pour origine un sicambre (voyez UBALDINI, *Istoria della casa degli Ubaldini*, Florence, 1588, in-4). Il étudia dans l'Université de Pise, et occupa ensuite plusieurs places importantes dans sa patrie. Quelques désagréments qu'il y éprouva la lui firent quitter, et il entreprit plusieurs voyages. Ayant passé en Angleterre, il s'y fit des protecteurs utiles, qui le présentèrent à Edouard IV.

Ce monarque sut apprécier ses talents, le prit à son service, et lui accorda une riche pension. Il mourut à Londres au commencement du 16^e siècle. Il a laissé plusieurs ouvrages dont les plus connus sont : *La vie de Charlemagne*, Londres, 1581, in-4, où l'on trouve quelques erreurs dans les faits et les dates; *Description du royaume d'Ecosse et des îles qui l'environnent*, Anvers, 1588, in-fol.; *Le vite delle donne illustri del regno d'Inghilterra e di Scozia*, Londres, 1591, in-4.

UBERTIN D'ILIA, connu sous le nom d'UBERTIN DE CASAL, Frère-Mineur dans le 14^e siècle, est auteur d'un livre aussi rare que singulier, intitulé : *Arbor vite crucifixæ Jesu*, Venise, 1485, in-fol. Quelques écrivains ont pensé que l'*Arbor vite* avait fait naître l'idée du fameux *Liber conformitatum vite sancti Francisci ad vitam J.-C.* (voyez ALBIZZI Barthélemy). L'un et l'autre ouvrages contiennent en effet un sommaire de la *Vie de Jésus-Christ*, et ont pour but principal de relever la splendeur de l'Ordre de Saint-François. Ubertin a encore donné un traité *De Septem Ecclesiis statibus*; c'est une espèce de commentaire sur l'*Apocalypse*, comme l'*Onus Ecclesiæ*, de *Septem Ecclesiis statibus*, que la conformité du titre et du sujet a fait aussi attribuer à Ubertin, mais qui paraît avoir été composé par Jean, évêque de Chiomée.

UGHELLI (Ferdinand), savant religieux de l'Ordre de Cîteaux, né à Florence en 1595, mort à Rome en 1670, prit, pour les antiquités et l'histoire ecclésiastique, un goût dont par la suite les lettres recueillirent le fruit. On lui offrit des évêchés qu'il refusa constamment; mais il accepta l'abbaye de Trois-Fontaines, située dans Rome, et une place de prélat domestique, dont Alexandre VII le pourvut. On a de lui : *Italia sacra, sive de Episcopis Italia et insularum adjacentium, rebusque ab eis præclarè gestis*, 9 vol. in-fol., depuis 1642 jusqu'en 1648 : ouvrage important, où se trouve exécuté pour l'Italie ce qu'exécutèrent pour la France les savants Bénédictins de Saint-Maur, dans leur édition du *Gallia christiana*. Il s'en fit de 1717 à 1733 une 2^e édition en 10 vol., par les soins du savant abbé Coletti, vénitien. Dom Jules-Ambroise Lucenti, abbé du même Ordre, en a fait un abrégé; *Cardinalium elogia qui ex sacro Ordine Cisterciensi floruerunt*, Florence, 1624, in-fol.; un *Traité des écrivains de l'Ordre de Cîteaux*; douze livres des *Vies des saints* du même Ordre, et un *Traité des faveurs accordées à cet Ordre par l'intercession de la Mère de Dieu*.

UGOLIN DE LA GHERANDESCA (le comte), seigneur pisan, né en 1260, se distingua dans les guerres des Guelfes et des Gibelins; mais sa cupidité surpassait sa bravoure. Il était plutôt le tyran que le maître de ses sujets, qu'il accablait de vexations. Les Pisans appelèrent à leur secours le comte Guido de Montefeltro, en 1288. Le comte Ugolin, attaqué dans son palais, fut pris après une vigoureuse résistance, avec trois de

ses fils et l'un de ses petits-fils. Ils enfermèrent ces cinq personnages dans un tour près de la ville. En refermant sur eux les portes dont ils jetèrent les clefs dans l'Arno, et les y laissèrent mourir de faim. Les vers du Dante (*Inf.*, ch. 33), le pinceau, le ciseau et le burin d'un grand nombre d'artistes italiens, ont appelé le plus vif intérêt sur l'infortune d'Ugolin. Le tableau de son effrayant supplice a fait verser des larmes, tandis que ses crimes, comme l'observe un de ses biographes, sont universellement oubliés.

UGONIUS (Mithras), évêque de Famagouste en Chypre, mort l'an 1507. On a de lui : un *Traité de la dignité patriarcale*, en forme de dialogue, imprimé à Bâle en 1507; un *Traité des conciles*, sous le titre de *Synodia Ugonis*, Venise, 1563, in-fol., approuvé, dit-on, par un bref de Paul III, quoique plusieurs savants y aient trouvé des objets de critique; on prétend même que l'ouvrage examiné ensuite avec plus d'attention fut supprimé à Rome.

ULEFELD, plutôt que ULFELD (Christianus CORFRO, comte d'), était le dixième fils d'un grand-chancelier de Danemark, d'une des premières maisons du royaume. Christiern IV le fit grand-maître de sa maison et vice-roi de Norwège, et lui fit épouser sa fille naturelle; mais Frédéric III, fils et successeur de Christiern IV, craignant son ambition, lui fit essayer plusieurs désagréments. Le comte sortit secrètement de Danemark, et se retira en Suède. La reine Christine le reçut très-bien, et l'employa dans plusieurs négociations importantes; mais lorsque cette princesse eut abdiqué le trône, il tomba dans la disgrâce des Suédois, et fut mis en prison. Ayant trouvé le moyen de s'évader, il se retira à Copenhague, avant de s'être justifié de ce qu'il était soupçonné d'avoir fait contre son souverain. Frédéric III le fit alors arrêter, et l'envoya, avec la comtesse sa femme, dans l'île de Bornholm; mais peu après il leur permit de voyager. A peine étaient-ils partis, qu'on prétendit avoir découvert une horrible conspiration que le comte avait tramée contre son prince. Il avait, dit-on, proposé à l'électeur de Brandebourg de détrôner le roi de Danemark, et de faire passer la couronne sur la tête de ce monarque. Ulefeld fut condamné à être écartelé le 24 juillet de l'an 1668, comme atteint du crime de lèse-majesté au premier chef. L'arrêt fut exécuté sur une statue de cire, en effigie. Il en reçut la nouvelle à Bruges, d'où il partit aussitôt.

pour se rendre à Bâle. Il vécut quelque temps inconnu, avec trois de ses fils et une fille; mais une querelle survenue entre un de ses fils et un bourgeois de la ville le fit reconnaître. Contraint d'abandonner cet asile, quoique tourmenté par la fièvre, il descendait le Rhin dans un bateau, lorsque, ayant été saisi du froid, il en mourut, âgé de 60 ans, en 1664, et fut enterré au pied d'un arbre.

ULLOA (Jean), jésuite espagnol, vivait au commencement du 18^e siècle. Il se distingua par sa piété et ses vastes connaissances en théologie. Il enseigna cette science dans l'Université grégorienne, à Rome, avec une telle réputation, que son nom y est resté en honneur, et que l'on y cite ses leçons comme des modèles de clarté, de précision et de profondeur : Nous avons de lui : *Theologia scholastica*, Augsbourg, 1719, 6 vol. in-fol.; *De principio et fine mundi*, ibid.

ULLOA (don Antonio) fut envoyé au Pérou avec don Georges Juan, pour déterminer la figure de la terre (voyez CON-
DAMINE et JUAN). Don Ulloa continua depuis ses travaux géométriques et fit différentes observations. Durant une éclipse de soleil, le 24 juin 1778, il crut voir un trou dans la lune qui traverse cette planète de part en part : découverte qui n'a rien d'étonnant pour ceux qui connaissent la fécondité merveilleuse des imaginations astronomiques (voyez les *Trans. Philos.* tom. 69, art. 11, à Londres, chez Davis, 1780). Il est apparent au reste que l'opinion d'Ulloa a rapport au point lumineux observé déjà par Cassini dans la lune en conjonction, et dont Herschel a fait un volcan : ce qui dans ce globe sans air, sans eaux, sans atmosphère, sans chaleur, etc., n'est pas plus probable qu'une perforation (voyez le *Journ. hist. et litt.*, 15 août 1787, p. 60). Ulloa fut commandant au Pérou, et mourut en 1795, laissant des *Mémoires philosophiques, historiques et physiques sur l'Amérique*, qui ont été traduits de l'espagnol en français, par Le Febvre de Villebrune, Paris, 1787, 3 vol. in-8. Ils sont intéressants et judicieux; les erreurs de divers écrivains sur les Américains, et surtout en ce qui regarde le Pérou, sont très-bien réfutées (voyez le *Journ.* déjà cité, 15 mars 1788, p. 387). C'est lui qui a fourni à D. Vaissette les détails relatifs aux Jésuites, que celui-ci a insérés dans sa *Géographie*.

ULLOA (don Martin), avocat, né à Séville en 1731, devint président de l'audience royale de Séville, et mourut à Cordoue en février 1800. On a de lui : *Mémoire sur le génie et l'origine de la*

langue castillane, Madrid, 1770, 2 vol. in-4, ouvrage estimé; *Dissertation sur la patrie des Goths*, 1781, in-8; une savante *Dissertation sur la série des rois et sur les premiers habitants d'Espagne*, 1788, in-8; *Mémoire pour servir à la chronologie espagnole*, 1789, 2 vol. in-8; *Dissertations sur les ducs*; *Histoire des académies de Madrid*, 1789, 4 vol. in-4. Son style est mâle, éloquent, concis; mais on lui reproche d'avoir trop loué quelques académiciens.

ULPHILAS, ou WULPHILAS, était, vers le milieu du 4^e siècle, évêque des Goths qui habitaient la Dace et la Thrace. Ses ancêtres, issus de la Cappadoce, avaient été, d'après le témoignage de Philostorge, emmenés captifs par les Goths, lorsqu'en 266 ces barbares se jetèrent sur l'Asie-Mineure. Leurs captifs répandirent la religion chrétienne, et conservèrent une certaine influence parmi les maîtres qu'ils avaient instruits. Ulphilas, un des descendants de ces captifs, choisi évêque, assista au concile que les ariens convoquèrent en 360 à Constantinople. En 377, il vint de nouveau à Constantinople, chargé par les Goths de demander à Valens une province dans laquelle il leur fût permis de s'établir. Il réussit parfaitement dans sa mission; et avec le consentement de Valens, les Goths s'établirent sur la rive droite du Danube. Des discussions s'élevèrent entre eux et les généraux romains, Ulphilas fut de nouveau député vers Valens, qui rejeta ses demandes avec hauteur. On en vint aux mains (le 6 août 378), et Valens périt après un combat sanglant. Il paraît que Ulphilas mourut la même année. Ce prélat est devenu célèbre dans l'Eglise et dans les lettres, par la traduction qu'il fit des saintes Ecritures en langue germanique. Il suit mot à mot le texte que l'on appelle *byzantin moderne*; sa traduction est d'autant plus précieuse pour les savants qui étudient les antiquités du Nord, qu'elle présente le plus ancien document écrit que nous ayons dans les langues du Nord. La traduction d'Ulphilas ne nous est point arrivée en entier. Ce qui nous en reste nous est parvenu en deux manuscrits, dont l'un est le *Codex Argenteus*, et l'autre le *Codex Carolinus* : le premier a paru, 1^o avec le texte gothique et la version anglo-saxonne, Dordrecht, 1666, 2 vol. in-4, réimprimés à Amsterdam, 1684; 2^o avec le texte gothique et la version suédoise, irlandaise, et la Vulgate en regard, Stockholm, 1671, in-4; 3^o avec le texte grec et la version latine, Welsensfelds, 1805, in-4. Dans le *Codex Ar-*

gentius, qui ne comprend que l'*Évangile*, les Évangélistes sont placés dans l'ordre suivant : Saint Matthieu, saint Jean, saint Luc et saint Marc. Le *Codex Carolinus*, qui ne comprend que quelques chapitres de l'Épître de saint Paul aux Romains, a paru avec le texte gothique et avec la traduction interlinéaire, latine et allemande, Brunswick, 1762; réimprimé, Upsal, 1763, in-4; Londres, 1772, et Leyde, 1781. On trouve, dans l'édition de Weissenfelds, tous les détails sur ce monument si précieux pour les lettres et la religion.

ULPIEN, rhéteur grec d'Antioche, en Syrie, acquit une certaine célébrité sous le règne de Constantin-le-Grand; cette époque n'a cependant rien de bien positif. De tous les ouvrages qu'il a composés, le seul qui nous soit parvenu est son *Commentaire* sur vingt-huit *Discours* de Démosthène, imprimé, pour la première fois, en 1503, réimprimé souvent, et notamment à la suite du *Démosthène* de Bâle, 1572, in-fol., avec la version latine de Jérôme Wolff; encore cette opinion n'est-elle pas généralement adoptée par les savants, et quelques-uns ont contesté qu'il en fût l'auteur.

ULPIEN (Domitius-Ulpianus), célèbre jurisconsulte, fut tuteur, et depuis secrétaire et ministre de l'empereur Alexandre Sévère. Il s'éleva jusqu'à la dignité de préfet du prétoire, qui était la plus considérable de l'empire. Son attachement aux superstitions païennes lui inspira une haine violente contre les chrétiens, auxquels il fit tout le mal qu'il pût sous un empereur qui lui était favorable. Il fut tué par les soldats de la garde prétorienne, l'an 226. Il nous reste de lui 29 titres de *Fragments* recueillis par Anien, et qui se trouvent dans quelques éditions du *Droit civil*.

ULPIUS MARCELLUS fut du conseil d'Antonin-le-Pieux; il était d'une ancienne et noble famille. Les ouvrages qu'il a composés prouvent qu'il était fort habile dans la jurisprudence.

ULUG-BEIG, prince persan, s'attacha à l'astronomie. Son *Catalogue des étoiles fixes*, rectifié pour l'année 1433, fut publié par le savant Thomas Hyde, à Oxford, en 1665, in-4, avec des notes pleines d'érudition. (Voy. FLAMSTEED). On lui attribue encore un ouvrage sur la chronologie, intitulé: *Epochæ celebriores Chaldaeorum, Syro-Græcorum, Arabum, Persarum et Charasmiorum*. Il a été traduit en latin par Jean Greaves, et publié à Londres avec l'original arabe, 1650, in-4. Ce prince fut tué par son propre fils dans l'année 1449, après avoir ré-

gné à Samarcand environ quarante ans.

ULYSSE, roi de l'île d'Ithaque, fils Laërte, contrefit l'insensé, pour ne point aller au siège de Troie. Mais Palamède découvrit cette ruse, en mettant son fils Télémaque, encore enfant, devant le soc d'une charrue qu'il faisait tirer par deux bœufs. Ulysse, de crainte de blesser son fils, leva la charrue. Cette attention couvrit sa feinte, et il fut contraint de partir. Ce fut lui qui alla chercher Achille chez Lycomède, où il le trouva déguisé en femme. Ulysse enleva le Palladium (voy. ABRIS) avec Diomède, fut un de ceux qui s'enfermèrent dans le cheval de bois, et contribua par son courage et son discours à la prise de Troie. En retournant à Ithaque, il courut plusieurs dangers sur mer, se laissa séduire par Circé, et eut beaucoup d'autres aventures plus ou moins fâcheuses ou scandaleuses, heureusement la plupart assez absurdes pour n'être pas crues, quoiqu'elles fassent la matière de l'*Odyssee* d'Homère. Il finit par être tué par Télégone qu'il avait eu de Circé.

UNION (Louis-Firmin de CARVAJAL Y VARGAS, comte de la), né à Madrid en 1762, entra dans le régiment des gardes espagnoles, et eut un avancement rapide.

Il était déjà parvenu au grade d'officier-général, lorsqu'il fut choisi pour commander, en 1793, l'aile gauche de l'armée espagnole, aux ordres de don Ricardos. Il partagea les succès de ce général, et se distingua particulièrement le 26 novembre à la bataille de Trouillas. Don Ricardos étant mort, le comte de la Union, malgré sa jeunesse, fut appelé au commandement en chef; mais manquant du sang-froid nécessaire à un commandant d'armée, il n'éprouva plus que des revers, et fut tué à la bataille de Figuières. Sa mort devint le signal d'une déroute complète qui entraîna la perte du fort de ce nom.

UNROCH 1^{er}, duc de Frioul, se distingua par sa bravoure et par sa fidélité envers Charlemagne. Les Huns semblaient menacer de nouveau l'empire et l'Eglise. Le monarque français envoya contre eux, en 795, Unroch, qui passa en Pannonie, et défit les Huns dans une bataille où périrent deux de leurs plus habiles généraux. De succès en succès, il marcha sur leur capitale, s'en empara ainsi que des trésors immenses qu'Attila avait amassés dans les nombreuses provinces qu'il avait conquises. Il fit remettre tous ces trésors à Charlemagne, qui fit présent d'une partie au pape Adrien 1^{er}, et distribua l'autre parmi ses soldats. Les Huns, se relevant toujours de leurs per-

les, furent encore attaqués et vaincus deux fois par Unroch, qui ne leur accorda qu'à condition qu'ils se soumettaient à l'empereur, et recevraient le sceptre. Un de leurs chefs, nommé Theudon, devenu chrétien, vivait depuis longtemps à la cour de Charlemagne, et n'avait point pris part à ces dernières guerres; mais quand il vit sa nation entièrement soumise, et privée de ses plus braves généraux, il quitta brusquement la cour, alla chez ses compatriotes, les souleva de nouveau, et se mit à leur tête. Unroch marcha contre lui, en 799, le vainquit complètement, et le fit prisonnier; mais, percé par un dard, il mourut au milieu de ce triomphe. Le rebelle Theudon eut la tête tranchée par ordre de l'empereur.

UNZER (Jean-Auguste), médecin et littérateur allemand, né à Halle en 1727, exerça la médecine dans sa ville natale, à Hambourg, et à Altona, où il eut une vogue extraordinaire, et où il mourut le 2 avril 1799. Il réunissait à l'expérience des connaissances profondes en médecine. Ses ouvrages sont nombreux; les principaux sont : *Nouvelle doctrine sur les mouvements de notre âme et de l'imagination*, Halle, 1746, in-8, qui trouva beaucoup de contradicteurs; *Pensées sur le sommeil et sur les songes*, même date; in-8; *Méditations philosophiques sur le corps de l'homme*, 1750, in-8; *Le Médecin*, ou *Journal de médecine*, 1759, in-8: dernière édition, Hambourg, 1769, 6 vol. in-8, qui fut traduite en suédois, en danois et en hollandais; *Recueil d'écrits et dissertations sur la physique et la médecine*, Hambourg, 1768, 3 vol. in-8, qui a obtenu également plusieurs éditions en Allemagne, et a été traduit en hollandais; *Manuel de médecine*, Hambourg, 1770, 2 vol. in-8: ouvrage qui a eu aussi un grand nombre d'éditions, et a été traduit en danois et en hollandais; *Physiologie de la nature animale dans les corps vivants*, Leipsick, 1771, in-8; *Recherches physiologiques, relatives aux critiques adressées à la Physiologie d'Unzer*, Leipsick, 1773, in-8. Il a été l'un des collaborateurs du *Magasin de Hambourg*, et l'éditeur des *Contes de société*, Hambourg, 1752 et 1753, 4 vol. in-8, et du *Patriote médecin économique*, 1756 à 1758, 3 vol. in-4. — Son épouse, morte en 1782, a publié des *Poésies et Principes de conduite et de sagesse pour les femmes*, 2^e édition, 1767.

UPHAM (William-Edouard), mort le 24 janvier 1833, s'est fait connaître dans le monde scientifique par son ouvrage en anglais intitulé : *Rameses*; par l'*His-*

toire de l'empire ottoman, et par une traduction récente des *Livres sacrés de Ceylan*.

URANIUS (Henri), ou VON DEM HIRMEL, prêtre, savant littérateur, né à Rées dans le duché de Clèves, vers la fin du 15^e siècle, fut recteur du collège d'Emmeric, où il travailla à l'instruction de la jeunesse avec beaucoup de zèle pendant cinquante-cinq ans, et mourut en 1579. Uranius possédait le latin, le grec et l'hébreu : à ces connaissances il joignait une grande piété et un attachement inviolable à la foi de ses pères. On a de lui : *Grammatica hebraea Compendium*, Cologne, 1559, in-12; *De usu litterarum servitium*, Cologne, 1570 : ouvrage relatif au précédent; *De re nummaria, mensuris et ponderibus*, Cologne, 1569, in-4; *Commendatio linguæ græcæ*, Cologne, 1571; *Grammatica latina*, Cologne, etc.

URBAIN (saint), disciple de l'apôtre saint Paul, fut évêque de Macédoine; mais on ne sait rien de particulier sur sa vie.

URBAIN I^{er} (saint), Pape après Calixte I^{er}, le 22 octobre 223, eut la tête tranchée pour la foi de Jésus-Christ, sous l'empire d'Alexandre-Sévère, le 25 mai de l'an 230. Il avait rempli son ministère en homme apostolique.

URBAIN II, appelé auparavant Otton ou Oddon, religieux de Cluny, natif de Châtillon-sur-Marne, parvint aux premiers emplois de son Ordre. Grégoire VII, bénédictin comme lui, ayant connu sa piété et ses lumières, l'honora de la pourpre romaine. Après la mort du pape Victor III, il fut placé sur la chaire de saint Pierre le 12 mars 1088. Il se conduisit avec beaucoup de prudence, pendant le schisme de l'antipape Guibert. Il tint, en 1095, le célèbre concile de Clermont en Auvergne. Il y fut ordonné de communier en recevant séparément le corps et le sang de Jésus-Christ : ce qui montre que l'usage était encore de communier sous les deux espèces; mais on ajouta à ce décret : *S'il n'y a quelque nécessité ou quelque précaution qui oblige de faire autrement* : preuve incontestable que ce n'était qu'un décret de discipline. On y fit aussi la publication de la première croisade pour le recouvrement de la Terre-Sainte. Les pèlerinages des chrétiens d'Occident aux lieux saints furent l'occasion de cette confédération. Les Musulmans laissaient, à la vérité, aux chrétiens leurs sujets, le libre exercice de la religion; ils permettaient les pèlerinages, faisaient eux-mêmes celui de Jérusalem, qu'ils nomment la *Maison-Sainte*, et qu'ils ont en vénération; mais

leur haine pour les chrétiens éclatait en mille manières : ils les accablaient de tributs, leur interdisaient l'entrée des charges et des emplois, et les obligeaient de se distinguer en portant un habit qui passait pour méprisable parmi eux ; enfin ils leur défendaient de construire de nouvelles églises, et les tenaient dans une contrainte qui pouvait être regardée comme une persécution perpétuelle. Ces barbares menaçaient, d'ailleurs, d'envahir les autres provinces de la chrétienté et l'Europe même, comme ils le firent effectivement depuis. Ces considérations excitèrent le zèle d'Urbain II (voyez saint BERNARD, GODEFROY DE BOUIL-
LON, LOUIS VII, etc). Urbain mourut à Rome le 29 juillet 1099. On a de lui cinquante-neuf *Lettres*, dans les *Conciles* de Labbe. Dom Ruinart a écrit sa *Vie* en latin : elle est aussi curieuse qu'intéressante. On la trouve dans les *Oeuvres posthumes* de dom Mabillon. Paschal II lui succéda.

URBAIN III, appelé auparavant *Ubert Crivelli*, né dans le Milanais, fut élu Pape après Lucius III, à la fin de novembre 1185. Il eut de grandes contestations avec l'empereur Frédéric Barberousse, touchant les terres laissées par la comtesse Mathilde à l'église de Rome, et mourut à Ferrare le 19 octobre 1187, après avoir appris la funeste nouvelle de la prise de Jérusalem par Saladin. Ce fut cette perte qui avança sa dernière heure, tant sa sollicitude pastorale était vive ! Grégoire VIII lui succéda.

URBAIN IV (Jacques-Pantaléon), dit de *Court-Palais*, natif de Troyes en Champagne, d'un savetier, s'éleva par son mérite, et devint successivement archidiacre de l'église de Liège, évêque de Verdun, patriarche de Jérusalem. Après la mort d'Alexandre IV, il fut placé sur la chaire pontificale, le 29 août 1262. Il publia une croisade contre Mainfroi, usurpateur du royaume de Sicile, qui avait envoyé des Sarrasins sur les terres de l'Eglise. Ces barbares furent vaincus par les croisés, et le Pape donna le royaume de Sicile à Charles d'Anjou, frère de saint Louis, roi de France. En 1263, il institua la fête du Saint-Sacrement, qu'il célébra pour la première fois le jeudi d'après l'octave de la Pentecôte, 1264. Il fit composer l'Office de cette fête par saint Thomas d'Aquin ; c'est le même que nous récitons encore. Mais le pape Urbain étant mort cette même année à Pérouse, la célébration de cette solennité fut interrompue pendant plus de quarante ans. Elle avait été ordonnée dès l'année 1246 par Robert de Torote, évêque de Liège.

à l'occasion des révélations qu'une sainte religieuse, nommée *Julienne*, avait eues sur cet objet (voyez l'*Histoire de la Pèr Dieu*, par le Père Bertholet, et celle du Père Fisen). On a d'Urbain IV un *Paraphrase du Miserere* dans la *Bibliothèque des Pères*, et soixante-une *Lettres* dans le *Trésor des Anecdotes* du Père Martène, qui peuvent servir à l'histoire ecclésiastique et profane de ce temps-là.

URBAIN V (Guillaume de Grimoald) fils du baron du Roure et d'Emphelia de Sabran, sœur de saint Elzéar, né à Griscas, diocèse de Mende dans le Gévaudan, se fit bénédictin et fut abbé de Saint-Germain d'Auxerre, puis de Saint-Victor de Marseille. Après la mort d'Innocent VI, en 1362, il obtint la papauté. Le Saint-Siège était alors à Avignon ; Urbain le transféra à Rome en 1367. Il y fut reçu avec d'autant plus de joie, que depuis 1304, que Benoit XI sortit de cette ville, aucun Pape n'y avait résidé. L'an 1370, Urbain quitta Rome pour revenir à Avignon dans le dessein cependant de retourner ensuite dans la capitale du monde chrétien. Sainte Brigitte lui fit dire de ne pas entreprendre ce voyage, parce qu'il ne l'achèverait pas. Il partit néanmoins, et arriva le 24 septembre à Avignon, où il fut aussitôt attaqué d'une grande maladie qui l'emporta le 19 décembre. Son corps fut transporté peu après dans l'abbaye de Saint-Victor de Marseille ; les miracles qui s'opéraient sur son tombeau le firent honorer comme saint par plusieurs églises. On célébra sa fête à Avignon le 19 décembre. Urbain V avait bâti plusieurs églises et fondé divers chapitres de chanoines, signalé son pontificat en réprimant la chicane, l'usure, le dérèglement des ecclésiastiques, la simonie et la pluralité des bénéfices ; il fit exposer à la vénération publique les clefs de saint Pierre de saint Paul, dans l'église de Latran (voyez sur cela un ouvrage de Joseph Marie Sorésinus, bénéficiaire de l'église de Latran) ; il entreteint toujours mille écoliers dans diverses Universités, et leur fournissait des livres nécessaires. Il fonda à Montpellier un collège pour deux étudiants en médecine. On a de lui quelques *Lettres* peu importantes. Grégoire XI lui succéda.

URBAIN VI (Barthélemy Prignano, natif de Naples, et archevêque de Bari fut élevé sur la chaire de saint Pierre le 9 avril 1378. Quinze des cardinaux qui cinq mois auparavant, avaient élu Urbain et l'avaient reconnu pour Pape sans la moindre opposition pendant trois mois irrités, à ce que l'on dit, de la grande

sévérité de ce Pontife, éurent, le 21 septembre de la même année, Robert de Genève, qui prit le nom de *Clément VII* (voyez GENÈVE). Cette double élection fut l'origine d'un schisme, aussi long que fâcheux, qui déchira l'Eglise. Urbain fut reconnu par la plus grande partie de l'Empire, en Bohême, en Hongrie, en Angleterre. L'an 1383, le Pontife fit prêcher une croisade en Angleterre contre la France et contre le pape Clément VII, son compétiteur, et, pour la soutenir, il ordonna la levée d'une décime entière sur toutes les églises d'Angleterre; mais cette expédition eut peu de succès. Urbain fit arrêter six de ses cardinaux qui avaient conspiré pour le faire déposer et brûler comme hérétique. Ce complot était réel. Urbain fit mourir les coupables, après leur avoir fait subir la question. Il n'excepta qu'un cardinal, évêque de Londres, qu'il délivra à la prière du roi d'Angleterre. Il mourut en 1389, après avoir fait trois institutions mémorables. La première fut de diminuer encore l'intervalle du jubilé; il le fixa à trente-trois ans, se fondant sur l'opinion que Jésus-Christ a vécu même nombre d'années sur la terre. La deuxième institution fut la fête de la Visitation de la sainte Vierge. Enfin, il statua qu'à la fête du Saint-Sacrement on pourrait célébrer la messe nonobstant l'interdit, et que ceux qui accompagneraient le saint viatique depuis l'église jusque chez un malade, et de chez le malade à l'église, gagneraient cent jours d'indulgence. L'auteur qui a écrit la *Vie de Grégoire XI*, et l'histoire de l'élection qui a suivi, insérée dans les *Vies des Papes d'Avignon*, par Bosquet, fait tous ses efforts pour infirmer la canonicité de l'élection d'Urbain; mais Abraham Bzovius et Odoric Rainaldi, continuateurs des *Annales ecclésiastiques*, ont rassemblé un grand nombre de documents qui prouvent le contraire. Le Père Papebroch, dans le *Propylæum*, rapporte l'Histoire fort étendue de cette élection, écrite par un auteur contemporain, qui est très-favorable à Urbain VI. Boniface IX fut son successeur.

URBAIN VII, Romain, appelé auparavant *Jean-Baptiste Castagna*, et cardinal sous le titre de *Saint-Marcel*, obtint la tiare après Sixte-Quint, le 5 septembre 1590. Sa piété et sa science faisaient attendre de grandes choses de son gouvernement; mais il mourut douze jours après son élection, le 27 du même mois. Sa résignation éclata dans ses derniers moments. « Le Seigneur, dit-il avant « d'expirer, me dégage des liens qui

« auraient pu m'être funestes. » Grégoire XIV lui succéda.

URBAIN VIII, de Florence (*Maffeo Barberini*), monta sur le trône pontifical après Grégoire XV, le 6 août 1623. Il réunit le duché d'Urbin au Saint-Siège; il approuva l'Ordre de la Visitation, et supprima celui des Jésuitesses. Il donna, en 1642, une Bulle qui renouvelle celle de Pie V contre Baïus, et les autres qui défendent de traiter des matières de la grâce. La même Bulle d'Urbain déclare que l'*Augustin* de Jansénius renferme des propositions déjà condamnées. Il mourut en 1644, après avoir rempli tout ce qu'on est en droit d'attendre d'un Pape vertueux et éclairé. Sa modération et sa prudence se firent particulièrement remarquer dans l'affaire de Galilée, dont il se borna à réprimer l'humeur dogmatisante, sans s'occuper aucunement de son opinion comme hypothèse astronomique. Galilée lui-même se loue des bons procédés de ce Pape, qui suivait en cela la conduite de Paul V (voyez ce nom et GALILÉE). Urbain entendait si bien la langue grecque, qu'on l'appelait l'*Abeille attique*, et il réussissait dans la poésie latine. Il corrigea les Hymnes de l'Eglise. Ses vers latins sacrés ont été imprimés à Paris, au Louvre, in-folio, sous ce titre : *Maffei Barberini poemata*. Les plus considérables de ces pièces sont des *Paraphrases* sur quelques Psaumes et sur quelques Cantiques de l'Ancien et du Nouveau-Testament, des *Hymnes* et des *Odes* sur les fêtes de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge et de plusieurs Saints; des *Epigrammes* sur divers Rois illustres. Ces différents ouvrages ont de la noblesse, mais ils manquent de chaleur et d'imagination. On a encore de lui des *Poésies italiennes*, Rome, 1640, in-12. Ce fut Urbain VIII qui donna le titre d'*Éminentissime* aux cardinaux, aux trois électeurs ecclésiastiques, et au grand-maître de Malte.

URBAIN DE BELLUNO (*Urbanus-Valerianus*, ou *Bolzanus*), cordelier et précepteur du pape Léon X, mort en 1524, à 84 ans, est le premier, selon Vosius, qui ait donné une *Grammaire grecque* en latin, qui mérite quelque estime, Paris, 1543, in-4. Il a donné aussi une collection d'anciens *grammaticiens* sous le titre de *Thesaurus Cornucopiae*; Venise, 1496, in-folio.

URCÉUS (Antoine), surnommé *Codrùs*, né en 1446 à Herberia ou Rubiera, ville du territoire de Reggio, enseigna les belles-lettres à Forlì, avec des appointements considérables. De là il passa à Bologne, où il fut professeur

des langues grecque et latine, et de rhétorique. L'irréligion et le libertinage déshonorèrent sa jeunesse, et quoiqu'il fût l'esprit fort, il ajoutait foi aux présages les plus ridicules; mais il se repentit de ses impiétés et de ses égarements, et il mourut à Bologne, dans de grands sentiments de piété, en 1500, à 54 ans. On mit sur son tombeau, pour toute épitaphe : *Codrus eram*. Sa santé avait été toujours très-faible. Avec un extérieur doux, il avait l'humeur bilieuse et sévère. Il était avare de louanges, et prodiguait les critiques, surtout à l'égard des auteurs modernes. On a de lui des *Harangues*, des *Sylves*, des *Satires*, des *Epigrammes* et des *Eglogues* en latin, dont il y a plusieurs éditions, quoique le mauvais l'emporte sur l'excellent. Urcéus était cependant un homme d'esprit, plein de gaieté et de saillies. Le prince de Forli s'étant un jour recommandé à lui : *Les affaires vont bien*, répondit Urcéus, *Jupiter se recommande à Codrus*; depuis ce mot, le nom de *Codrus* lui fut donné. Ses ouvrages sont assez rares, surtout l'édition de Bologne, 1502, in-folio. Bâyle, qui n'avait pas eu occasion de les voir, a commis beaucoup de fautes dans l'article d'*Urcéus Codrus*.

URFÉ (Honoré d'), comte de Château-Neuf, marquis de Valroméry, né à Marseille en 1567, mort à Villefranche en 1625, s'est rendu célèbre par son *Astrée*, 4 vol. in-8, augmentée d'un 5^e par Baro, son secrétaire. « Cette ingénieuse pastorale a été la folie de l'Europe, dit Carleencas, pendant plus de 50 années. » C'est un tableau de toutes les conditions de la vie humaine; il n'est point fait à plaisir, et tous les faits, couverts d'un voile très-ingénieux, ont un fondement véritable dans l'histoire de l'auteur, ou dans celle des galanteries de la cour de Henri IV. Patru a donné la clef de toutes ces intrigues. Cet ouvrage n'était point terminé quand l'auteur mourut : son secrétaire l'acheva sur ses manuscrits. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de Paris, 1753, en 10 vol. in-12, par l'abbé Souchai. On a encore de d'Urfé : un poème intitulé *la Sirène*, 1611, in-8; un autre poème, sous le titre de *la Savoisiade*, dont il n'y a qu'une partie d'imprimée; une pastorale en vers non rimés, intitulée *la Sylvanie*, in-8; des *Épîtres morales*, in-12, 1620. — Son frère Anne d'URFÉ fut comte de Lyon, et mourut en 1621, à 66 ans. On a de lui des *Sonnets*, des *Hymnes* et d'autres poésies, 1668, in-4, d'un mérite médiocre.

URIE, successeur de Sadoc II, dans la grande sacrificature des Juifs, vivait

sous le roi Achaz. Ce prince, étant allé à Damas au-devant de Téglath-Phalassar, et ayant vu dans cette ville un autel profane dont la forme lui plut, en envoya aussitôt le dessin au grand-prêtre Urie, en lui ordonnant de faire un autel pour le temple sur ce modèle. Le grand-prêtre exécuta ponctuellement l'ordre du roi, et se couvrit d'un opprobre éternel en trahissant ainsi son ministère. Il eut pour successeur Sellum.

URIE, fils de Sémer, prophétisait au nom du Seigneur en même temps que Jérémie, et prédisait, contre Jérusalem et tout le pays de Juda, les mêmes choses que ce Prophète. Le roi Joakim et les grands de sa cour, l'ayant entendu, voulurent se saisir de lui et le faire mourir : Urie, qui en fut averti, se sauva en Egypte. Mais Joakim l'ayant fait poursuivre, il fut pris et mené à Jérusalem, où le roi le fit mourir par l'épée, et ordonna qu'on l'enterrât sans honneur dans les sépulcres des derniers du peuple. (*Jérémie*, ch. 26.)

URIE, mari de Bethsabée : sa femme, étant enceinte de l'adultère qu'elle avait commis avec David, en donna avis à ce prince, qui, pour cacher son crime, engagea Urie à revoir sa femme. Mais comme il refusa d'aller à sa maison, David le renvoya au siège de Rabba, d'où il revenait, avec des lettres pour Jacob, qui eut ordre de le mettre dans l'endroit le plus périlleux, puis de l'abandonner pour y périr. Cet ordre cruel fut exécuté, et devint pour David, ainsi que l'adultère qui l'avait précédé, la matière d'une longue et sincère pénitence.

URSINS (Jean-Jouvenel des) exerça la charge de maître des requêtes et divers autres emplois, avec une intégrité peu commune. Son goût pour la piété le porta à embrasser l'état ecclésiastique, et il fut successivement évêque de Beauvais, de Laon, et archevêque de Reims en 1449. Il mourut en 1473, à 85 ans. On a de lui une *Histoire du règne de Charles VI*, depuis l'an 1380 jusqu'en 1422. L'auteur penche beaucoup plus pour le parti des Orléanais que pour celui des Bourguignons. Il ne ménage point celui-ci, et il censure les autres. Son histoire est écrite année par année, sans autre liaison que celle des faits. Théodore Godefroi la fit imprimer in-4, et Denys, son fils, la donna depuis in-folio avec des augmentations. — Son frère aîné, Guillaume JOUVENEL DES URSINS, mort en 1472, fut chancelier de France; disgracié, puis rétabli par Louis XI. — Cette famille n'a rien de commun avec l'illustre maison des *Ursins* en Italie.

URSINS (Anne-Marie de la TRIMOUILLE, princesse des), épousa en secondes noces Flavio des Ursins, duc de Bracciano : c'était une femme de beaucoup d'esprit et d'ambition; elle joua un rôle à Rome, et ne contribua pas peu à la disgrâce du cardinal de Bouillon. Le cardinal Porto-Carrero, le principal auteur du testament de Charles II, en faveur de la France, la fit nommer *camarera mayor* de Louise-Marie de Savoie, première femme de Philippe V, roi d'Espagne. Le titre de *camarera mayor* répond à celui de dame d'honneur en France. Elle prit un tel empire sur l'esprit du roi et de la reine, que Louis XIV, craignant qu'elle n'engageât son petit-fils dans de fausses démarches, la fit renvoyer en 1704. La reine d'Espagne, qu'elle gouvernait, fut inconsolable; sa dame d'honneur lui fut rendue, et eut plus de pouvoir que jamais. Elle présidait à toutes les délibérations, sans être admise dans les conseils où elles se prenaient. La reine étant morte en 1712, Philippe épousa en secondes noces Elisabeth Farnèse, fille et héritière du duc de Parme, qui commença son règne en chassant la princesse des Ursins, accourue au-devant d'elle; procéda inexcusable à l'égard d'une personne à laquelle elle devait son mariage, si cette démarche n'avait été arrêtée, à ce qu'on croit communément, et commandée à la princesse par Louis XIV, de concert avec son petit-fils. La princesse des Ursins mourut à Rome en 1722.

URSINUS (Zacharie), théologien protestant, né à Breslau en 1534, fut ami de Mélanchthon. Ne pouvant s'accommoder avec les théologiens de la confession d'Augsbourg, il se retira à Zurich, et mourut à Neustadt en 1583. On a de lui plusieurs ouvrages, Heidelberg, 1611, 3 tomes in-folio. Ils roulent presque tous sur la controverse. Il est auteur du *Catéchisme de Heidelberg*, dont se servent les calvinistes d'Allemagne et de Hollande; il y enseigne formellement que les catholiques peuvent se sauver dans leur religion : on sait que les docteurs luthériens d'Helmstadt décidèrent la même chose dans la fameuse consultation du 28 avril 1707.

URSINUS (Jean-Henri), théologien luthérien, surintendant des églises de Ratisbonne, où il mourut le 14 mai 1667, était un homme d'une grande érudition sacrée et profane. Ses principaux ouvrages sont : *Exercitationes de Zoroastre, Hermete, Sanchoniatoe*, Nuremberg, 1661, in-8; *Sylvæ Theologiæ symbolicæ*, 1685, in-12; *De ecclesiæ germanicæ sum origine et progressu*, 1664, in-8;

Arboretum biblicum in quo arbores et fructus passim in sacris litteris occurrentes, notis exponuntur et illustrantur, Nuremberg, 1663, in-8, et 1685, 2 vol. in-12; *Parallela Evangelii, des Commentaires sur Joël, Amos, Jonas, l'Écclésiaste; Sacra analecta; Jeremia virgo vigilans*.

URSINUS (Georges-Henri), fils du précédent, philologue et littérateur, mourut le 10 septembre 1707, à 60 ans. On a de lui : *Diatrise de Taprobana, Cerne et Ogyride veterum; Disputatio de locustis; Observationes philologicæ de variis vocum etymologiis et significationibus; De primo et proprio aoristorum usu*; des *Notes* critiques sur les *Eglogues* de Virgile, sur la *Troade* de Sénèque-le-Tragique; *Grammatica græca*; *Dionysii terræ orbis descriptio cum notis; De creatione mundi*. Ces ouvrages sont une preuve non équivoque de l'érudition de l'auteur.

USSERIUS (Jacques), en anglais *Usher*, né à Dublin en 1580, d'une famille ancienne, étudia dans l'Université de Dublin, établie par Henri de Usher, son oncle, archevêque d'Armagh. La pénétration de son esprit lui facilita l'étude de toutes les sciences. Langues, poésie, éloquence, mathématiques, chronologie, histoire sacrée et profane, théologie, il n'oublia rien pour orner son esprit. En 1615, il dressa, dans une assemblée du clergé d'Irlande, les articles touchant la religion et la discipline ecclésiastique, et ces articles furent approuvés par le roi Jacques, quoiqu'ils fussent différents de ceux de l'Eglise anglicane; rien n'étant fixe dans les sectes une fois séparées de la grande Eglise des chrétiens. Ce monarque lui donna l'évêché d'Armagh en 1626. Ussérius passa en Angleterre en 1640, et ne pouvant plus retourner en Irlande, déchirée par les guerres civiles, il fit transporter sa bibliothèque à Londres. Tous ses biens lui furent enlevés dans ce flux et reflux de factions; où il ne continua pas moins à mettre au jour plusieurs ouvrages qui ont fait honneur à son érudition et à sa critique. Les principaux sont : *Histoire chronologique, ou Annales de l'Ancien et du Nouveau-Testament*, Genève, 1722, en 2 vol. in-folio, ouvrage dans lequel il concilie l'histoire sacrée et profane et raconte les principaux événements de l'une et de l'autre, en se servant des propres termes des auteurs originaux : ses calculs n'ont rien d'incroyable. Il fit paraître la *Chronologie des Assyriens* sous une forme plus régulière, en réduisant à cinq cents ans, avec Hérodote, la durée de leur empire, que la

plupart des historiens, trompés par Diodore de Sicile, faisaient aller à 1400; l'*Antiquité des églises britanniques*, Londres, 1687, in-folio, qu'il fait remonter jusqu'au temps de la mission des Apôtres; mais les actes qu'il produit pour appuyer cette prétention sont fort suspects; l'*Histoire de Gotescalc*, Dublin, 1681, in-4; une édition des *Épîtres* de saint Ignace et de saint Polycarpe, avec des notes pleines d'érudition, Oxford, 1644; et Londres, 1647, 2 tomes en 1 vol. in-4, recueil qui est aussi rare qu'estimé; un *Traité de l'édition des Septante*, Londres, 1655, in-4, dans lequel il a soutenu des opinions particulières, que tout le monde n'adopte point; *Gravissima quæstionis de christianarum Ecclesiarum successione et statu, historica explicatio*, Londres, 1613, in-4. Le but de cet ouvrage est de montrer que le Pape est l'antechrist, que cet antechrist est né au commencement du 7^e siècle, qu'il est parvenu à l'âge viril dans le 11^e, etc. Richard Stanyhurst, oncle d'Ussérius, fit ses efforts pour guérir son neveu de cette folie, en faisant imprimer une réponse sous le titre de *Brevis præmunio*; mais il n'eut pas le bonheur de réussir. Ussérius fut inviolablement attaché au roi Charles I^{er}; il tomba en défaillance au premier appareil du supplice de ce monarque. Sa fidélité fut respectée par l'usurpateur, qui avait mis ce roi à mort en 1649. Cromwel le fit venir à sa cour, et lui promit de le dédommager d'une partie des pertes qu'il avait faites en Irlande. Il l'assura aussi qu'on ne tourmenterait plus le clergé épiscopal; mais il ne lui tint pas parole. Ussérius mourut d'une pleurésie en 1655, âgé de 75 ans. Sa *Vie*, par Richard Part, se trouve à la tête de ses *Lettres*, Londres, 1686, in-folio.

USUARD, bénédictin du 9^e siècle,

disciple d'Alcuin, est auteur d'un *Martyrologe* qu'il dédia à Charles-le-Chauve. Cet ouvrage est fort célèbre, mais on ignore les particularités de la vie de son auteur. Les meilleures éditions sont : celle de Molanus, à Louvain, 1568, in-6; celle du Père Soulier, in-folio, Anvers, 1714, qui est très-curieuse et faite avec beaucoup de soin. Molanus a donné plusieurs éditions du même ouvrage; mais celle de 1568 est la plus ample, parce que, dans les autres, ses censeurs l'obligèrent de retrancher beaucoup de notes qui méritaient d'être conservées. Il y a une édition du même *Martyrologe* à Paris, 1718, in-4, par dom Boullart, bénédictin de Saint-Maur; mais elle est moins recherchée que celle de Sollier.

UYTTENHOVE (Charles), né à Gand en 1586, fut élevé avec soin par son père, homme distingué par sa vertu et par son éloquence, mais aux soins duquel il ne répondit pas. Envoyé à Paris pour y achever ses études, il s'y lia avec Turnèbe, qui le fit précepteur des trois filles de Jean Morel. De Paris il passa en Angleterre, où il écrivit en faveur de la reine Elisabeth, teinte du sang des plus zélés défenseurs de la foi catholique. Enfin, s'étant retiré à Cologne, il y mourut d'apoplexie en 1600. On a de lui des poésies latines et d'autres ouvrages; les principaux sont : *Egigrammata*, *Epitaphia*, *Epithalamia græca et latina*; *Xeniorum liber*, Bâle, 1564, in-8; *Epistolarum Centuria*, Cologne, 1597, in-8; *Mythologia Æsopica, metro elegiaco*, Steinfurt, 1607, in-12.

UZIEL (Jonathan), rabbin, vivait dans le 16^e siècle. On a de lui une *Paraphrase* chaldaïque sur les livres de Josué, des Juges, des Rois, de Samuel, d'Isaïe, de Jérémie, et des douze petits prophètes; c'était un savant distingué par la variété de ses connaissances.

V

VACA DE GUZMAN (Joseph-Marie), poète espagnol, né dans le royaume de Grenade en 1745, mort vers l'an 1805, était avocat et recteur perpétuel du collège de Saint-Jacques à Alcalá de Hénarès. On a de lui trois *Egléses*, et deux *Poèmes* couronnés en 1778 et 1779 par l'Académie royale de Madrid : l'un sur la

Destruction des vaisseaux de Cortez; l'autre sur la *Reddition de Grenade*.

VACHET (Jean-Antoine le), prêtre, instituteur des Sœurs de l'Union chrétienne et directeur des Dames hospitalières de St-Gervais, né en 1603 à Romans, en Dauphiné, d'une famille noble. Après avoir distribué son bien aux pauvres, il se re-

tiva à Saint-Sulpice, s'appliqua aux missions dans les villages, et visita les prisons et les hôpitaux. Ses mortifications et ses travaux lui causèrent une maladie dont il mourut, en 1661, âgé de 78 ans. L'abbé Richard donna sa *Vie* en 1692. Nous avons de lui : *l'Exemplaire des enfants de Dieu*; la *Voie de Jésus-Christ*; *l'Artisan chrétien, ou la vie du bon Henri, matras cordonnier, instituteur et supérieur des frères cordonniers et tailleurs*, Paris, 1670. (Voyez Buons); *Règlements pour les filles et les veuves qui étoient dans le séminaire des Sœurs de l'Union chrétienne*. Ces ouvrages sont écrits avec onction, et ne peuvent que produire les meilleurs effets.

VADÉ (Jean-Joseph), poète burlesque, né en 1720 à Ham en Picardie, est le créateur d'un nouveau genre de poésie, qu'on nomme le *genre poissard* : genre qui a pour objet les actions et les propos de la basse classe du peuple. Ses *Oeuvres* ont été recueillies en 4 vol. in-12. On a encore de lui 1 vol. de *Poésies posthumes*, contenant des contes en vers et en prose, des *fables*, des *épîtres*, des *comptes*, des *poésies-pourris*, etc., où les bons esprits, et surtout les âmes honnêtes, ont peu de chose à recueillir. Tout cela est rassemblé dans l'édition en 6 vol. in-16, Paris, 1785. La conduite de l'auteur répondait parfaitement aux sujets qu'il célébrait : les femmes, le jeu, la table, partageaient sa vie. Il eut le bonheur de reconnaître ses égarements, et de mourir dans des sentiments très-chrétiens, le 4 juillet 1757, âgé de 37 ans.

VADIAN (Joachim WATT, dit), *Vadianus*, né à Saint-Gall en Suisse, l'an 1484, se rendit habile dans les belles-lettres, la géographie, la philosophie, les mathématiques et la médecine. Il professa les belles-lettres à Vienne en Autriche, et mérita la couronne de laurier que les empereurs donnaient alors à ceux qui excelloient dans la poésie. Il mourut en 1551, à 67 ans, après avoir exercé les premières charges de sa patrie. On a de lui des *Commentaires* sur Pomponius Méla, 1577, in-fol.; un *Traité de poétique*, 1518, in-4, et d'autres ouvrages en latin.

VADIER, conseiller au présidial de Pamiers à l'époque de la Révolution dont il embrassa la cause, fut nommé député du Tiers-Etat de ce pays aux Etats-Généraux, et ne prit la parole que pour attaquer les autorités et la royauté. Elu, en 1792, député à la Convention, il y vota la mort de Louis XVI sans appel et sans sursis. Il se montra un des partisans les plus ardents de la révolution du 31 mai

1793, et fit poursuivre avec la plus grande activité les administrations accusées de fédéralisme. Ce fut lui aussi qui dirigea, dans le mois de juillet, l'expédition de Neuilly, dont 114 habitants furent conduits à l'échafaud. Elu président, il prononça, le 31 janvier 1794, jour anniversaire de la mort de Louis XVI, un des discours les plus furieux et les plus insensés que l'on ait entendus à cette époque de délire. Il était entré au comité de sûreté générale, et il écrivit plusieurs lettres à Fouquier-Tainville pour lui recommander une fournée d'habitants de Pamiers, qui furent en effet envoyés à l'échafaud. Il devint aussi président de la Société des Jacobins, et, pendant l'époque de la plus grande Terreur, il monta souvent à la tribune, et y parla quelquefois de manière à faire douter si sa raison n'était pas aliénée. Vadier montra le même acharnement à poursuivre Robespierre, lorsqu'il fut accusé; mais cette démarche ne put faire oublier la part qu'il avait eue à tous ses crimes; un mois après, il fut dénoncé par Lecointre de Versailles, comme un des chefs des terroristes. Il résista à cette attaque, et parut à la tribune un pistolet à la main, comme prêt à se tuer, si la Convention ne proclamait pas son innocence, et ne rendait pas justice à ses 60 ans de vertus. Il se rapprocha alors des Jacobins et essaya de faire corps avec eux, pour résister au torrent de la réaction; mais il fut compris dans le décret d'accusation porté contre Barrère, Billaud et autres, et enfin condamné à la déportation. Il parvint à s'échapper, fut arrêté de nouveau en 1796 comme complice de Babeuf, puis acquitté de cette accusation. Le gouvernement consulaire le mit en surveillance à la fin de 1799; mais il le réintégra ensuite dans ses droits de citoyen. Il ne reparut sur la scène politique que pour se mettre, en 1815, à la tête de la fédération de l'Ariège. Compris dans la loi contre les régicides, il quitta la France en 1816, et mourut à Bruxelles à la fin de 1828.

VAHL (Martin), naturaliste, naquit en 1749 à Bergen en Norvège. Il étudia la médecine à Copenhague, d'où il passa à Upsal : il apprit dans cette dernière ville l'histoire naturelle, et plus particulièrement la botanique sous Linnée. Cet homme célèbre, l'ayant pris en amitié, lui donna un logement dans sa maison, et en fit un de ses plus illustres élèves. Le roi de Danemark lui donna la place de lecteur royal au Jardin de botanique, et ensuite le titre de professeur. Vahl voyagea, par ordre de la cour, en Le-

ponie, en Allemagne, en Hollande, en France, en Italie, en Espagne, en Barbarie, etc., et fit de précieuses découvertes dans la botanique. Dans la suite, il obtint la place de professeur de botanique à l'Université de Copenhague, où il est mort le 24 décembre 1804, au moment qu'il s'occupait de la continuation de la *Flore danoise*. Il a laissé : *Symbola botanica, sive plantarum, tam earum quas in itinere imprimis orientali collegit Pet. Forskael, quam aliarum recentior detectarum descriptiones*, 1790 à 1794, 3 parties en 1 vol. in-fol. avec 75 planches; *Eclogæ americanæ, seu descriptiones plantarum præsertim Americæ meridionalis nondum cognitarum*, Hafniæ, 1796 à 1807, in-fol., avec 30 planches; *Icones illustrationi plantarum americanarum in eclogis descriptarum inservientes*, Hafniæ, 1798, in-fol. avec 30 planches; *Enumeratio plantarum, vel ab aliis, vel ab ipso observatarum, cum earum descriptionibus succinctis*, Hafniæ, 1805 à 1807, 2 vol. in-8.

VAILLANT DE GUELLEIS (Germanus-Valens-Guellius, PIMONTIUS), abbé de Paimpont, puis évêque d'Orléans sa patrie, mort à Meung-sur-Loire en 1587, mérita par son goût pour les belles-lettres la protection de François 1^{er}. On a de lui : un *Commentaire sur Virgile*, Anvers, 1575, in-fol.; un *Poème* qu'il composa à l'âge de 70 ans, et qu'on trouve dans les *Deliciæ poetarum gallo-rum*.

VAILLANT (Jean-Foy), célèbre antiquaire, né à Beauvais en 1632, fut élevé avec soin dans les sciences par son oncle maternel, et destiné à l'étude de la médecine; mais son goût ne se tourna point de ce côté-là. Il se livra tout entier à la recherche des monuments de l'antiquité, se forma, en peu de temps, un cabinet curieux en ce genre, et fit plusieurs voyages dans les pays étrangers, d'où il rapporta des médailles très-rares. Le désir d'augmenter ses richesses littéraires l'engagea à s'embarquer à Marseille, pour aller à Rome; mais il fut pris par un corsaire, conduit à Alger et mis à la chaîne. Environ quatre mois après, on lui permit de retourner en France, pour solliciter sa rançon. Ils s'embarqua donc sur une frégate, qui fut à son tour attaquée par un corsaire de Tunis. Vaillant, à la vue de ce nouveau malheur, afin de ne pas tout perdre, comme il avait fait dans le premier vaisseau, avala une quinzaine de médailles d'or qu'il avait sur lui; et, après avoir failli périr plusieurs fois, il trouva enfin le moyen de se sauver avec l'esquif. Quel-

que temps après, la nature lui rendit, dit-on, le dépôt qui lui avait été confié. De retour à Paris, il reçut des ordres de la cour pour entreprendre un nouveau voyage. Vaillant poussa ses recherches jusque dans le fond de l'Égypte et de la Perse, et y trouva les médailles les plus précieuses et les plus rares. Au renouvellement de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres, il y fut d'abord reçu en qualité d'associé, et peu de temps après il obtint la place de pensionnaire. Il avait été marié deux fois, et, par une dispense particulière du Pape, il avait épousé successivement les deux sœurs. Il mourut en 1706, âgé de 74 ans. Ses ouvrages sont : l'*Histoire des Césars, jusqu'à la chute de l'empire romain*, 1694, 2 vol. in-4. Cette *Histoire* a été réimprimée à Rome sous ce titre : *Numismata imperatorum, etc.*, 1743, en 3 vol. in-4, avec beaucoup d'augmentations qui sont de l'éditeur, le Père François Baldini; *Seleucidarum imperium, sive Historia regum Syriæ, ad fidem numismatum accommodata*, Paris, 1681, in-4; *Historia Ptolemaeorum, Ægypti regum, ad fidem numismatum accommodata*, Amsterdam, 1701, in-fol.; *Nummi antiqui familiarum romanarum perpetuis interpretationibus illustrati*, Amsterdam, 1703, 2 vol. in-fol.; *Arsacidarum imperium, sive regum Parthorum historia, ad fidem numismatum accommodata*, Paris, 1725, in-4; *Achamenidarum imperium, sive regum Ponti, Bosphori, Thraciæ et Bithyniæ, Historia, ad fidem numismatum accommodata*, Paris, 1725, in-4; *Numismata ærea imperatorum*, 1688, 2 vol. in-fol.; *Numismata græca*, Amsterdam, 1700, in-fol.; une seconde édition du *Cabinet de Séguin*, 1684, in-4; plusieurs *Dissertations* sur différentes médailles. Tous ces ouvrages font honneur à son érudition, et ont beaucoup servi à éclaircir l'histoire. L'auteur était non seulement estimable par son savoir, mais encore par son caractère.

VAILLANT (Jean-François-Foy), fils du précédent, né à Rome en 1665, fit son cours de médecine à Paris, et composa un *Traité de la nature et de l'usage du café*. En 1702, on l'admit dans l'académie royale des Inscriptions. Il donna plusieurs *Dissertations* curieuses sur des médailles et quelques autres objets. Il n'eut, pendant les deux ans qu'il survécut à son père, qu'une santé fort dégradée, et mourut en 1708, à 43 ans.

VAILLANT (Sébastien), né à Vigny, près de Pontoise, en 1669, fit paraître dès sa plus tendre jeunesse une passion extrême pour la connaissance des plantes.

Il fut d'abord organiste chez les religieuses hospitalières de Pontoise, puis chirurgien, et ensuite secrétaire de Fagon, premier médecin de Louis XIV. Cet habile médecin, ayant connu les talents de Vaillant pour la botanique, lui obtint la direction du Jardin-Royal, qu'il enrichit de plantes curieuses. L'académie des Sciences se l'associa en 1716. Les principaux de ses ouvrages sont : d'excellentes *Remarques* sur les institutions de botanique de Tournefort ; un *Discours* sur la structure des fleurs et sur l'usage de leurs différentes parties ; un *Livre* des plantes qui naissent aux environs de Paris, imprimé à Leyde, par les soins de Boerhaave, en 1727, in-fol., sous le titre de *Botanicum parisiense*, ou *Dénombrement, par ordre alphabétique, des plantes qui se trouvent aux environs de Paris, etc.*, avec 300 figures. Cet ouvrage, fruit de 40 années de recherches, est très-estimé ; un petit *Botanicum*, Leyde, 1743, in-12. Vaillant mourut de l'asthme en 1722.

VAIR (Guillaume du), fils de Jean du Vair, chevalier et procureur-général de la reine Catherine de Médicis, naquit à Paris en 1550. Il fut successivement conseiller au Parlement, maître des requêtes, premier président au Parlement de Provence, et enfin garde-des-sceaux en 1610. Il embrassa l'état ecclésiastique, et fut sacré évêque de Lisieux en 1618. Il gouverna son diocèse avec beaucoup de sagesse. Il aimait mieux quitter les sceaux que de se prêter aux vues du maréchal d'Ancre, qui abusait de sa faveur. Il finit sa carrière à Tonneins, en Agénois, où il était à la suite du roi, durant le siège de Clérac, en 1621, à 65 ans. Du Vair était d'une sagacité surprenante, et d'une éloquence peu commune pour son siècle. La manière dont il parle de lui-même dans le testament olographe qu'il fit à Villeneuve-le-Roi, le 10 juin 1620, dépeint un homme modeste, sage et profondément chrétien, saisissant avec autant de justesse que d'admiration et de gratitude les vues secrètes et bienfaisantes de la Providence. Ses ouvrages forment un gros vol. in-fol., Paris, 1641. On y trouve des *Harangues*, des *Traductions*, qui sont moins empreintes que les autres productions de son temps du mauvais goût qui régnait alors, mais qui n'en sont pas tout à fait exemptes. On reconnaît partout le magistrat, le chrétien et l'honnête homme.

VAIR, ou VAIRO (Léonard), bénédictin de Sainte-Sophie de Bénévent, docteur en théologie, etc., florissait dans le 16^e siècle. Il est auteur d'un ouvrage

savant, curieux et fort rare, intitulé : *De fascino libri tres, in quibus omnes fascino species et causæ describuntur, et ex philosophorum sententiis scitè et eleganter explicantur ; nec non contra præstigia, imposturæ, illusionesque demonum, cautiones et amuletæ præscribuntur, ac denique nugæ quæ de iisdem narrari solent dilucidè confutantur*, Paris, 1583, in-4. Thiers cite souvent cet ouvrage dans son *Traité des superstitions*, et en fait un éloge mérité. On a encore de Vair cinq *Sermons* prononcés dans la chapelle du Pape.

VAISSETTE (Joseph, dom), né à Gaillac en 1685, exerça pendant quelque temps la charge de procureur du roi du pays albigeois. Dégouté du monde, il se fit bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, dans le prieuré de la Daurade à Toulouse, en 1711. Son goût pour l'histoire le fit appeler à Paris en 1713 par ses supérieurs, qui le chargèrent avec dom Claude de Vic, de travailler à l'*Histoire de Languedoc*. Le premier volume de cet ouvrage parut en 1730, in-folio. « Peu « d'histoires générales, dit l'abbé Des « Fontaines, sont mieux écrites en notre « langue : l'érudition y est profonde et « agréable. » On a ajouté, à la fin, des notes très-savantes sur différents points de l'histoire de Languedoc ; ces notes sont autant de dissertations sur des matières curieuses. Dom de Vic étant mort en 1734, dom Vaissette resta seul chargé de ce grand ouvrage, qu'il exécuta avec succès, et dont il publia les quatre autres volumes. Ce savant mourut à Saint-Germain-des-Prés en 1756, regretté par ses confrères et par le public. Ses autres ouvrages sont : un *Abrégé de son Histoire de Languedoc*, 1740, 6 vol. in-12 ; une *Géographie universelle*, en 4 vol. in-4, et en 12 vol. in-12.

VALART (Joseph), prêtre, né au hameau de Fortel, dans le diocèse d'Amiens, et mort dans la capitale de la Picardie en 1787, s'est fait un nom parmi les grammairiens latins. Il entra en lice avec plusieurs littérateurs distingués, sur différentes questions relatives à cet ancien, riche, énergique et magnifique idiome, et donna à connaître qu'il le possédait à fond. Le Père Desbillons ayant publié ses *Fables*, Valart fit des remarques critiques dont quelques-unes se trouvèrent justes ; le savant et modeste fabuliste en profita. On a de lui un *Rudiment*, une *Prosodie*, les *Paraboles de l'Evangile* mises en un latin à portée des commençants, avec la traduction interlinéaire ; une *Géographie*, une *Grammaire française*, une *Traduction de Cornelius-Nepos*. Mais ce

qui lui a fait le plus de réputation, c'est une édition latine de l'*Imitation de Jésus-Christ*; non pas parce qu'elle eut du succès, mais parce qu'elle arma contre lui les savants et les vrais amis de ce petit livre précieux, indignés de le voir mutilé et défiguré de mille manières, sous prétexte de le mettre en bon latin, ou pour faire disparaître les germanismes, qui réfutaient la prétention des gersénistes, dont Valart s'était fait le champion : de manière que, selon l'expression d'un critique ingénieux et sensible, il avait fait de ce livre inestimable un *nouveau Déiphobe*. En 1763, il donna une seconde édition de cet ouvrage, si étrangement défiguré, et en 1766, une traduction française. Dans cette traduction, l'auteur a rendu comme il a pu les mots latins qui détruisaient le *gersénisme*; mais voyant que cela n'allait pas, il a pris le parti de les retrancher dans le texte latin, comme on le voit dans l'édition donnée en 1773 où le mot *exterius* (liv. 1, chap. 1, n. 3) est omis, quoique dans la traduction de 1766 il soit rendu par les mots *par cœur*. Tout cela a paru répandre quelques nuages sur la franchise et la bonne foi de Valart; mais il est raisonnable de ne pas juger trop sévèrement un homme qui, profondément engagé dans une mauvaise cause, n'a pas exactement la force d'âme nécessaire pour donner un désaveu formel, et rejeter les petits moyens qui semblent pouvoir l'en dispenser. (Voyez KEMFIS, NAUDÉ, GERSEN, AMORT, QUATREMAIRE, ROSWEIDE, et le *Journal historique et littéraire*, 15 mai 1688, p. 104.)

VALAZÉ (Charles-Éléonore DUFRIÈRE), né à Alençon en 1751, suivit d'abord la carrière militaire et ensuite le barreau. Ayant embrassé le parti populaire en 1789, il devint maire d'Essay, petite ville près d'Alençon. Le zèle qu'il montra à faire exécuter les décrets les plus révolutionnaires le fit nommer député à la Convention, où il se déchaîna contre les prêtres, les nobles et la cour, fit le rapport des crimes imputés à Louis XVI, et vota sa mort. Intimement lié avec Vergniaul, il seconda tous ses projets, et fut compris dans la proscription du 31 mai. Après s'être défendu avec beaucoup de courage, il refusa de s'évader, et fut condamné à mort le 31 octobre 1793. Au moment où il entendit prononcer son arrêt, il se perça le cœur avec une lame qu'il avait cachée sous ses vêtements, et mourut sur-le-champ. Son corps fut conduit sur une charette jusqu'au pied de l'échafaud.

VALAZÉ (Éléonore-Bernard-Anne-Christophe Zoa DUFRIÈRE, baron de), fils

du précédent, lieutenant-général du génie, naquit en 1780 à Essey (département de l'Orne). Au sortir de l'école militaire, il fit, en qualité de lieutenant du génie, les campagnes de Hanovre de 1802 et 1803, fut nommé successivement capitaine, puis chef de bataillon après la bataille d'Austerlitz, où il fut blessé. Envoyé ensuite en Espagne, il assista au siège de Saragosse, et fut fait colonel après celui d'Astorga. Il se distingua encore dans la campagne de Russie, et mérita le grade de général de brigade pour sa belle conduite aux batailles de Lützen et de Bautzen. Après le second retour des Bourbons, il fut nommé par Louis XVIII inspecteur du génie et membre du comité de cette arme. En 1830, lors de l'expédition d'Afrique, le gouvernement lui confia le commandement du génie, et il contribua, par l'habileté de ses dispositions, à la prompte reddition d'Alger. Elevé au grade de lieutenant-général, le 13 décembre 1830, il fut chargé des travaux de défense de la capitale qui avaient été dès lors commencés. Atteint d'une maladie grave, il se rendit aux lies d'Hyères pour y rétablir sa santé, puis à Nice où il mourut le 26 mars 1838, à l'âge de 58 ans. Il était, depuis quelques années, député du département de l'Orne. Il a publié plusieurs articles remarquables dans le *Spectateur militaire*. Nous citerons particulièrement ceux qui ont pour titres : *Observations sur les sièges de Saragosse et de Burgos, appliqués à la défense des places; Des Places fortes et du Système de guerre actuel; De l'Opinion de Vauban sur l'utilité des places fortes*.

VALCKENAEER (Louis-Gaspard), célèbre helléniste hollandais, né en 1736, devint le disciple de Hermsethuis, dont il fut ensuite le successeur à l'Université de Leyde. Ses principaux ouvrages sont : *Tragedia Hippolytus quam, latino carmine conversam à Georgio Ratallero, adnotationibus, etc.*, Leyde, 1768, in-4, édition recherchée. On trouve ordinairement dans le même volume : *Diatriba in Euripidis perditorum dramatum reliquias*, 1767, in-4; *Observationes ad origines græcas investigandas, etc.*, Utrecht, 1790, réimprimé en 1805, in-8; *Diatriba de Aristobulo Judæo philosopho, etc.*, Leyde, 1806, in-4. Valckenaer mourut en 1805.

VALDO (Pierre), hérésiarque, né au bourg de Vaud en Dauphiné, d'où il prit son nom. Il fit traduire la Bible pour l'usage des pauvres, et commença à dogmatiser à Lyon, vers 1180. Ses disciples furent appelés *vaudois*, du nom du pays

de leur maître ; ou *gueux de Lyon*, de la ville où cette secte prit naissance ; ou *sabats*, à cause de leur chausure singulière. La mort d'un ami de Valdo, qui expira subitement en sa présence, le frappa tellement, qu'il distribua aussitôt aux pauvres une grande somme d'argent. Cette générosité en attira une prodigieuse quantité à sa suite. Leur bienfaiteur voulut bientôt devenir leur maître. Comme il était un peu lettré, il leur expliquait le Nouveau-Testament en langue vulgaire. Les ecclésiastiques ayant blâmé sa témérité, il se déclara contre eux et contre leur autorité, en leur égalant les laïques. Il y a des auteurs qui prétendent que Valdo ne poussa pas plus loin ses erreurs ; mais que ses disciples s'étant répandus en Dauphiné, en Langue doc, en Catalogne, etc., et s'étant mêlés avec les *arnaldistes* et les *albigéois*, adoptèrent plusieurs erreurs de ceux-ci. Beaucoup de protestants, et Voltaire dans son *Histoire générale*, ont voulu confondre les albigéois et les vaudois ; mais Bossuet (*Hist. des Var.*, liv. 9^e) et Limborch protestant (*Hist. de l'Inquisition*) ont donné les preuves incontestables de la distinction qu'il faut faire entre les albigéois et les vaudois. Les vaudois, détruits dans le reste de l'Europe, se sont maintenus dans les trois vallées du Piémont, où ils s'étaient d'abord établis ; ils y forment une population de 20,000 âmes, et y possèdent treize églises. Le roi de Sardaigne leur a accordé, par une ordonnance du 10 janvier 1824, la permission de bâtir un hôpital pour leurs pauvres malades, et de le faire desservir par un médecin et un chirurgien de leur croyance. (Voy. sur leur secte l'*Histoire des Variations*, et le *Dictionnaire des Hérésies* par l'abbé Pluquet.)

VALÉE (Silvain-Charles, comte), maréchal de France, né à Brienne en 1773, fut destiné, dès sa naissance, à l'état militaire. A l'âge de huit ans, il fut reçu à l'École militaire de sa ville natale, et passa ensuite à celle de Châlons. Il fut fait sous-lieutenant en 1792 ; quoiqu'il ait fait toutes les guerres de la République et de l'Empire, son avancement ne fut pas rapide : il ne fut nommé général de brigade qu'en 1809, et il dirigea en cette qualité l'artillerie aux sièges de Lerida, de Tortose, de Mequinenza, de Sagonte. Après la prise de Tarragone, il obtint le grade de général de division. En 1818, il fut nommé membre de la commission de défense du royaume ; c'est alors qu'il proposa et fit adopter pour tout le littoral de la France le système de défense qui est encore en vigueur aujour-

d'hui. Il fit ensuite exécuter de grandes améliorations dans le service central de l'artillerie ; pour le récompenser de ses services, le roi le nomma, au mois de janvier 1830, membre de la Chambre des pairs. Après la révolution de Juillet, il fut d'abord obligé de rentrer dans la vie privée ; mais bientôt après, Louis-Philippe le nomma conseiller d'Etat et directeur-général des poudres. En 1834, il fut réintégré à la Chambre des pairs, et en 1837 il commanda l'artillerie au siège de Constantine. Ce fut lui qui prit la direction de ce siège après la mort du général Darnémond et qui prit la ville. Il fut alors nommé maréchal de France et gouverneur-général de l'Algérie ; il dirigea, en 1839, l'expédition des *Portes-de-Fer* avec le duc d'Orléans ; il reentra en France en 1840, et mourut à Paris le 17 août 1846.

VALENCE (Cyrus-Marie-Alexandre de TIMBRONE-TIMBRONE, comte de), général français, né à Agen en 1757, d'une famille très-ancienne, entra au service dans l'artillerie en 1774, et passa en 1778 capitaine dans le régiment de Royal-Cavalerie. Il devint aide-de-camp du maréchal Devaux, et fut nommé, en 1789, colonel en second du régiment de Bretagne. Ayant épousé, peu de temps après, la fille de la comtesse de Genlis, il obtint la charge de premier écuyer du duc d'Orléans et le grade de colonel du régiment de Chartres-Dragons, avec la décoration de l'Ordre de Saint-Lazare. En 1789, il fut nommé par la noblesse député-suppléant aux Etats-Généraux ; mais il n'y prit pas séance. La guerre ayant été déclarée en 1792, il fut élevé au grade de maréchal-de-camp et employé dans l'armée du maréchal Luckner. Des trahisons causèrent des revers, l'assassinat du général Dillon, et amenèrent une nouvelle organisation de l'armée. Le commandement des grenadiers fut remis au général Valence, et il parvint, malgré l'insubordination qui régnait alors parmi les troupes, à établir dans ce corps une discipline qui les rendit l'exemple de l'armée. Ce fut à leur tête qu'il prit la première ville et les premiers canons de campagne conquis sur les Autrichiens. Il contribua aussi à la victoire de Valmy, et c'est lui qui, pendant la retraite des Prussiens, reçut la capitulation de Verdun, et détermina, par sa contenance courageuse, le duc de Brunswick, qui avait tourné l'armée française, à cesser son attaque et à se retirer. Nommé général en chef de l'armée des Ardennes, il suivit les Prussiens dans leur retraite, et signa la capitulation qui les força à rendre Longwy et à évacuer la

France. Après la bataille de Jemmapes, il s'empara de Charleroi, de Namur et de tout le pays situé entre la Sambre et la Meuse. Il fit encore des prodiges de valeur à la bataille de Nerwinde, et fut blessé de plusieurs coups de sabre, en exécutant une charge brillante qui ramena au combat l'infanterie qui s'était vue obligée de se replier devant un ennemi trop supérieur en nombre. Après la défection de Dumouriez, avec lequel il était lié, il se retira en Angleterre, puis dans le Holstein, où il vécut obscurément jusqu'à l'époque du gouvernement consulaire. Alors il obtint de rentrer en France, s'attacha à la fortune de Bonaparte, fut nommé sénateur en 1805 et employé en Espagne en 1808, où il se fit peu remarquer; il fit aussi partie de l'expédition de Russie, et se distingua au combat de Mohilow; mais étant tombé malade à Smolensk, il revint en France. A la fin de 1813, il fut envoyé à Besançon comme commissaire extraordinaire, pour pourvoir à la défense de cette ville. Il se porta sur Gray avec une colonne de gardes nationales et de troupes étrangères, et il tint l'ennemi en échec pendant sept jours. De retour à Paris, comme secrétaire du sénat, il signa la déchéance de Bonaparte. Le roi le nomma pair de France le 4 juin suivant; mais ayant siégé pendant les Cent-Jours, il en fut éliminé à la seconde Restauration; il y fut réintégré par une ordonnance du 21 novembre 1819, et il vota dès lors avec l'opposition. Il est mort le 5 février 1822, à la suite d'une longue et douloureuse maladie, pendant laquelle il était revenu à la religion.

VALENCIENNES (Philippe), peintre de paysages, mort à Paris le 15 février 1819, a publié : *Eléments de perspective pratique à l'usage des artistes, suivis de réflexions et conseils à un élève sur la peinture, et particulièrement sur le genre de paysage*, 1800, in-4, avec trente-cinq planches.

VALENS (Valérius) était proconsul d'Achate, lorsqu'une partie de l'Orient se souleva contre Gallien et reconnut Macrien. Le nouvel empereur, craignant que Valens n'armât contre lui, envoya une petite armée commandée par Pison pour le surprendre et lui ôter la vie. Valens, se voyant poursuivi, se fit reconnaître empereur dans la Macédoine, et se défit de Pison; mais il fut tué peu de jours après par ses soldats, en juin 261, après six semaines de règne.

VALENS, évêque de Murse, et **URSACE**, évêque de Singidon, disciples d'Arius, se déclarèrent ouvertement

contre saint Athanase, et furent déposés et excommuniés au concile de Sardique en 347. Ils s'efforcèrent alors de répandre les erreurs de leur maître en Occident; mais voyant que l'empereur Constantin I^{er} protégeait saint Athanase, et regardant le parti des ariens comme ruiné, ils abjurèrent l'arianisme par politique au concile de Milan. Le concile les adressa au Saint-Siège, et lui en réserva le jugement; Ursace et Valens signèrent une rétractation en 349, et écrivirent ensuite à saint Athanase d'une manière très-honorable à ce saint défenseur de la foi; mais ils ne tardèrent pas à retourner à leurs erreurs, se trouvèrent aux conciles de Sirmium, à celui de Rimini, et à l'assemblée de Nice, en 359, et jouèrent partout les rôles de fourbes par leurs expressions captieuses. Ils furent les principaux auteurs de la surprise faite aux évêques catholiques à Rimini. Valens contribua beaucoup à mettre en crédit les ariens auprès de l'empereur Constantine, qui le chargea de ses ordres pour persécuter les catholiques : commission dont il ne s'acquitta que trop bien. Valens et Ursace furent encore condamnés au concile de Rome en 369.

VALENS (Flavius), empereur, était fils puîné de Gratien, surnommé *le Cordier*. Il naquit près de Cibale en Pannonie, vers l'an 328, et fut associé à l'empire, l'an 364, par son frère Valentinien I^{er} qui lui donna le gouvernement d'Orient en 365. Les deux empereurs signalèrent le commencement de leur règne par plusieurs lois en faveur du Christianisme; mais Valens ne tarda pas à se laisser surprendre par les ariens et à se déclarer hautement leur protecteur. Effrayé par la révolte de Procope, il voulut d'abord quitter la pourpre; mais il reprit courage, défit son ennemi dans une campagne de Phrygie en 366, et lui fit couper la tête. Après avoir pacifié l'empire, il se fit conférer le baptême par Eudoxe de Constantinople, arien, qui l'obligea par serment de soutenir ses erreurs. Il obtint facilement ce serment d'un empereur qui avait déjà persécuté les orthodoxes; sa haine contre eux fut renforcée par Albia Dominica, sa femme. Il publia un édit pour exiler les prélats catholiques; édit qui fut exécuté avec la dernière rigueur. Mais l'orgueil du tyran ne tint pas contre la fermeté de saint Basile. Il fut obligé de respecter ce grand homme, et effrayé par un prodige, il fit déchirer le décret d'exil donné contre lui. On sait la réponse que le saint évêque fit au préfet Modeste (voyez **BASILE**). Il ne se montra pas autrement envers

l'empereur. « Valens, dit saint Grégoire de Nazianze, ne pouvant se résoudre à accepter véritablement la communion de saint Basile, par la honte de changer de parti, ne laissa pas de l'accepter extérieurement en venant dans l'église. Il y entra donc le jour de l'Épiphanie, environné de tous ses gardes, et se mêla, pour la forme, au peuple catholique. Quand il entendit le chant des Psaumes, qu'il vit ce peuple immense, et l'ordre qui régnait dans le sanctuaire, les ministres sacrés, plus semblables à des anges qu'à des hommes, saint Basile devant l'autel, le corps immobile, le regard fixe, l'esprit uni à Dieu, comme s'il ne fût rien arrivé d'extraordinaire, ceux qui l'environnaient, remplis de crainte et de respect; quand Valens, dis-je, vit tout cela, la tête lui tourna et sa vue s'obscurcit. On ne s'en aperçut pas d'abord; mais quand il fallut apporter à la sainte table son offrande, qu'il avait faite de sa main, voyant que personne ne la recevait, suivant la coutume, parce qu'on ne savait si saint Basile voudrait l'accepter, il chancela de telle sorte, que si un des ministres de l'autel ne lui eût tendu la main pour le soutenir, il serait tombé honteusement. » Sa cruelle impiété se soutint mieux ailleurs. Il alla à Antioche, où il exila Mélèce; à Edesse, et ailleurs, où il persécuta cruellement les orthodoxes, surtout les moines. Il fit la guerre aux Goths, parce qu'ils avaient donné du secours à Procope. Cette guerre eut le plus heureux succès. Les Barbares, effrayés des victoires de Valens, forcèrent Athanaric leur roi à demander la paix. Valens voulut bien la leur accorder en 370; mais il en prescrivit les conditions. Il fut défendu aux Goths de passer le Danube, et de mettre le pied sur les terres des Romains, à moins que ce ne fût pour le commerce. Ils n'eurent plus la liberté, comme auparavant, de trafiquer indifféremment dans tous les lieux soumis à l'obéissance de l'empereur. Ses succès lui ayant inspiré de l'orgueil, et augmenté sa cruauté et sa confiance dans la doctrine arienne, il fut puni par ces mêmes Barbares auxquels il avait fait la loi. La guerre recommença avec plus de fureur que jamais. Lupicin, général de l'armée romaine, ayant été battu, Valens marcha en personne contre les ennemis. On engagea une bataille près d'Andrinople en 378, et il eut le malheur de la perdre. La nuit le surprit avant qu'il se fût décidé sur le parti qu'il avait à prendre; et les soldats, qui s'étaient rangés autour

de lui, l'enlevèrent et le portèrent dans une maison où les Goths mirent le feu, et où il fut brûlé vif, à l'âge de 50 ans, après en avoir régné 15. Valens fut un prince timide, cruel et avare. Incapable de juger du mérite, il n'élevait aux grands emplois que ceux qui applaudissaient à ses faiblesses. Il fit mourir tous ceux dont le nom commençait par *Théod.*, parce qu'un magicien lui avait dit que son sceptre tomberait entre les mains d'un homme dont le nom commencerait ainsi; et le comte Théodose, père de Théodose-le-Grand, se trouva malheureusement de ce nombre. Protecteur de l'arianisme, il fit autant de mal aux fidèles que les plus ardents persécuteurs de l'Eglise.

VALENTIN, fameux hérésiarque du 2^e siècle, était égyptien et sectateur de la philosophie de Platon. Il se distingua d'abord par son savoir et par son éloquence; mais, indigné de ce qu'on lui avait refusé l'épiscopat, il se sépara de l'Eglise, et enfanta mille erreurs. Il les sema à Rome sous le pontificat du pape Hygin, et continua de dogmatiser jusqu'à celui d'Anicet, depuis l'an 140 jusqu'à 160. Il avait imaginé une généalogie d'Æons, dont il composait la divinité qu'il appelait *Plérôme* ou *Plénitude*, au-dessous de laquelle était le fabricant de ce monde, et les anges auxquels il en attribuait le gouvernement. Ces Æons étaient mâles et femelles, et il les partageait en différentes classes. Valentin eut beaucoup de disciples, qui répandirent sa doctrine, et formèrent des sectes qui étaient fort nombreuses, et surtout dans les Gaules du temps de saint Irénée, qui nous a donné le plus de lumières sur ces hérétiques.

VALENTIN, romain, Pape, après Eugène II, mourut le 21 septembre 827, le quarantième jour après son élection.

VALENTIN (Moïse), peintre, né à Coullommiers en Brie, l'an 1600, mort aux environs de Rome en 1632, entra fort jeune dans l'école de Vouet, et peu de temps après se rendit en Italie. Les tableaux de Caravage le frappèrent, et il l'imita. Il s'attacha surtout à représenter des concerts, des joueurs, des soldats et des bohémiens ou zingares. On voit aussi de ce maître des tableaux d'histoire et de dévotion; mais ils sont en petit nombre, et pour l'ordinaire inférieurs à ses autres ouvrages. Valentin trouva un protecteur dans le cardinal Barberin. C'est à sa recommandation qu'il peignit, pour l'église de Saint-Pierre, à Rome, le *Martyre des saints Procope et Martinien*, morceau très-estimé. Le Musée du Louvre

possède onze tableaux de cet habile peintre dont les productions ont été gravées pour la plupart.

VALENTIN (l'abbé), savant théologien, né vers 1790 à Cours, village du département du Rhône, où il est mort au mois de février 1847. Après avoir terminé ses études théologiques à Lyon, et reçu la prêtrise, il entra dans la Société de Saint-Sulpice; il enseigna la théologie dans divers séminaires, notamment au Puy. Il quitta la Société de Saint-Sulpice, vers 1830, et consacra tout son temps à l'étude et à la composition de divers ouvrages. On a de lui : *Vie du Prêtre*, 4 vol. in-18 : ce petit volume a déjà eu six éditions, c'est un excellent Traité des devoirs du prêtre; *Examen raisonné, ou Décisions théologiques sur les commandements de Dieu et de l'Eglise, sur les sacrements et les péchés capitaux, etc.*, 2 vol. in-8, Lyon, 1836 : cet ouvrage a eu déjà douze éditions; l'auteur s'y montre théologien consommé et aussi éloigné des systèmes relâchés que des systèmes trop sévères; *Cours de lectures sur les plus importantes vérités de la religion*, 2 vol. in-12, Lyon : il y en a déjà eu huit éditions; *Examen raisonné, ou Décisions théologiques sur les devoirs et les péchés des diverses professions*, 2 vol. in-8; *Examen raisonné, ou Décisions théologiques sur les devoirs et les péchés des Prêtres*, 2 vol. in-8; *Le Prêtre juge et médecin au tribunal de la pénitence*, 2 vol. in-8; *Devoirs des Prêtres par rapport à l'administration des sacrements*, 2 vol. in-8.

VALENTIN (Louis), chirurgien, né le 14 octobre 1758 à Soulanges, près Vitry-Français, exerça à Saint-Domingue les fonctions de premier médecin des armées. De retour en Europe, il parcourut cette contrée en observateur, puis mourut à Plombières le 11 février 1829. Il a publié sur son art de nombreux ouvrages.

VALENTINI (Michel-Bernard), professeur en médecine à Giessen, où il naquit le 26 novembre 1657, cultiva la botanique avec beaucoup de succès, et mourut le 13 mars 1729. On a de lui : *Historia simplicium reformata*, Francfort, 1716, in-folio, 16 pl.; 1723, in-folio, 23 pl.; *Amphitheatrum Zootomicum*, Francfort, 1716, in-fol.; 1720, in-fol., fig.; Giessen, 1723, in-fol.; Offenbach, 1733, in-fol. Cet ouvrage, qui est un recueil utile d'anatomie comparée, avait paru en allemand à Francfort, 1704-1714, 3 vol. in-fol.; il a été traduit en latin par Jean-Conrad Becker. Aux éditions latines on a joint un abrégé de la *Vie de Valentin*, en vers,

qu'il avait composé lui-même; *Medicina nova antiqua*, Francfort, 1713, in-4; c'est un cours de médecine, tiré des écrits d'Hippocrate : la première édition est de Francfort, 1698, in-8; *Cynosura materia medica*, Strasbourg, 1710; *ibid.* 1726, 2 vol. in-4; *Viridarium reformatum*, Francfort, 1720, in-fol., avec de belles figures; *Pandectæ medico-legales*, Giessen, 1701, in-4; *Novella medico-legales*, Francfort, 1711, in-4; *Corpus juris medico-legale*, Francfort, 1722, in-fol.; *Physiologia biblica capita selecta*, Giessen, 1711, in-4; *De novellarum publicarum usu et abusu in rebus physico-medicis*, Francfort, 1707, in-4; *Praxis medicinae infallibilis cum nomenclaco academico*, Francfort, 1714-1715, in-4; et 1721, in-4; *Animadversiones in Machiavellum medicum de ratione statûs medicorum*, *ibid.*, 1714, in-4.

VALENTINIEN I^{er}, empereur d'Occident, fils aîné de Gratien, surnommé le Cordier (voyez GRATIEN), de Cibale en Pannonie, s'éleva par sa valeur et son mérite sur le trône impérial. Il fut proclamé empereur à Nicée, après la mort de Jovien, le 26 février 364. Il associa Valens son frère à l'empire, lui donna l'Orient, et garda pour lui l'Occident, où il se rendit redoutable par son courage. Il repoussa les Germains qui ravageaient les Gaules, pacifia l'Afrique révoltée, dompta les Saxons qui s'étaient avancés jusque sur les bords du Rhin, et bâtit un grand nombre de forts en différents endroits de ce fleuve et du Danube. Les Quades ayant pris les armes en 374, il passa dans leur pays pour les châtier. Il met tout à feu et à sang, rase les campagnes, brûle les villages, renverse les villes, laisse partout des traces de sa fureur. Il repasse le Danube et va se reposer à Bregeton, ou Bregentia, petit château de la Pannonie. Là, les Quades lui envoient des ambassadeurs pour implorer sa clémence. Ces envoyés étaient des hommes grossiers, pauvres et mal vêtus. Valentinien, croyant qu'on les lui avait envoyés pour l'insulter, entra en fureur, et leur parla avec tant d'emportement qu'il se cassa une veine. Il expira peu de temps après, le 17 novembre 375. Il était alors âgé de 55 ans, et en avait régné douze moins quelques mois. Valentinien montra dans sa conduite de l'esprit, du courage, de la politesse et de la grandeur. Il fit toujours paraître un grand zèle pour la religion catholique, et l'avait confessée généreusement sous Julien, au péril de sa fortune et de sa vie. Mais Justine, sa seconde femme, qui était arienne, réussissait souvent à étouffer

ses bonnes intentions, et fit autant de tort à sa réputation que son caractère vif et emporté. *Ad animum illius immitem ac superbum*, dit Sulpice-Sévère, *amor accesserat ariano, etc.* Mais le même historien rapporte de lui des traits de sagesse et de bonté qui font voir que dans le fond ce n'était pas un mauvais prince. C'est une calomnie de dire que cet empereur eut deux femmes à la fois, *Sévéra* et *Justine*. Socrate, qui vivait un siècle après Valentinien, a inventé ce conte, déshérité de tout fondement comme l'a prouvé Baronius (*ad annum 370, no 125*). Il laissa de Sévéra sa première femme, Gratien, qui lui succéda, et de Justine, Valentinien II.

VALENTINIIEN II, fils du précédent, naquit en 371, et fut salué empereur par les légions de l'Illyrie, le 22 novembre 375. Il succéda à Gratien, son frère, en 383, et fut dépouillé de ses États en 387 par le tyran Maxime. Il eut recours à Théodose, qui défit Maxime, lui fit couper la tête en 388, rétablit Valentinien, et entra triomphant dans Rome avec lui. Le jeune empereur, formé par les avis, les instructions et l'exemple de Théodose, quitta de bonne heure les impressions que sa mère Justine lui avait données contre la foi catholique. On le soupçonna de quelques déréglemens ordinaires à la jeunesse : aussitôt qu'il le sut, il se priva de tout ce qui pouvait donner occasion à ces faux bruits. On trouvait qu'il se plaisait trop aux jeux du cirque ; pour s'en corriger il retrancha ceux mêmes qui se donnaient le jour de la naissance des empereurs. Ayant su que quelques-uns le blâmaient d'aimer trop les combats des bêtes, il fit tuer dans le même jour toutes celles qui étaient destinées à cet usage. Ce ne furent pas les seules actions qui firent éclater sa vertu. Les chefs d'une famille distinguée ayant été accusés d'une conspiration, il en examina lui-même les preuves ; et sa clémence lui en ayant dissimulé la force, il fit élargir les coupables, méprisant ces défiances et ces soupçons, *qui ne tourmentent*, disait-il, *que les tyrans*. Plus occupé du bien de ses sujets que du sien propre, il modéra extrêmement les impôts ; et comme les officiers voulaient qu'il les augmentât, afin d'en profiter eux-mêmes, il leur répondit : « Quelle apparence y a-t-il que j'impose de nouvelles charges à ceux qui ont bien » de la peine à payer les anciennes ? » Il faisait jouir l'empire de la paix, de la justice et de l'abondance, lorsque Arbogaste, gaulois d'origine, à qui il avait confié le commandement de ses armées,

se révolta et le fit étrangler à Vienne en Dauphiné, le samedi 16 mai 392, âgé seulement de 20 ans, après un règne de neuf. Il n'était encore que catéchumène, et n'avait pas reçu le baptême ; mais saint Ambroise, dans le bel éloge qu'il fait de ce prince, ne doute pas que le désir qu'il en eut dans ses derniers moments, la vivacité de sa foi et de sa charité, ne lui aient obtenu les effets de ce sacrement. Théodose-le-Grand lui succéda et vengea sa mort.

VALENTINIIEN III (Flavius Placidus Valentinianus), empereur d'Occident, fils du général Constance et de Placidie, fille de Théodose-le-Grand, naquit à Rome en 419, et fut honoré du titre de César à Thessalonique ; mais il ne fut reconnu empereur que le 23 octobre 425, à Rome, après la défaite entière de Jean, qui s'était emparé de l'empire. Ce fut d'abord Placidie qui eut toute l'autorité ; et la sagesse de cette princesse ne put prévenir la perte de l'Afrique, que le comte Boniface livra en 428 aux Vandales, qui y fondèrent un État très-puissant. Le général Aëtius conserva par sa valeur les autres provinces. Les Bourguignons, les Goths, les Alains, les Francs, les Huns, furent battus en diverses rencontres, et forcés à demander la paix : il n'y eut que les Suèves de la Galice qui ne purent être domptés. Valentinien reconnut mal de si grandes obligations. Indigné de ce qu'Aëtius avait laissé échapper les Huns après les avoir défaits, il tua ce général de sa propre main ; mais il périt bientôt après lui. Ayant violé la femme de Pétrone Maxime, ce mari outragé le fit tuer au milieu de Rome en 455. Il avait alors 36 ans, et il fut le dernier de la race de Théodose. Valentinien était un prince stupide, qui sacrifiait sa gloire et ses intérêts à ses passions, et ses passions l'emportaient toujours de crime en crime.

VALÈRE-MAXIME (Valerius-Maximus), historien latin, florissait sous le règne de Tibère. Il sortait de la famille des Valère et de celle des Fabien. Son goût pour la littérature ne lui ôta point celui des armes ; il suivit Sexte-Pompée à la guerre. A son retour, il composa un *Recueil* des actions et des paroles les plus remarquables des Romains et des autres hommes illustres. Cet ouvrage a pour titre : *De dictis factisque memorabilibus*. Son travail est en 9 livres : il le dédia à Tibère. Plusieurs croient que l'ouvrage que nous avons n'est qu'un abrégé du sien, composé par Népotien d'Afrique. Son discernement est souvent en défaut ; son goût pour les choses étranges et ex-

traordinaires l'empêche de les apprécier avec la justesse que l'histoire exige. La meilleure édition de cet auteur est celle de Leyde, 1670, in-8, *cum notis Variorum*; et 1726, in-4. On estime aussi celle de Paris, 1679, in-4, à l'usage du Dauphin. Hase en a donné une nouvelle en 1822, in-8; elle fait partie de la *Collection des classiques* de Lemaire. Nous en avons une traduction française, par René Binet, 1796, 2 vol. in-8, et une autre de Peuchot et Allais, Paris, 1822, 2 vol. in-12. Il existe en français un *Abrégé de Valère-Maxime*, par Jean de Hangest, valet de chambre de Charles VII, Paris, 1497, in-folio. La Place est auteur du *Valère-Maxime* français.

VALÈRE (Cyprien de), né en Espagne en 1531, passa toute sa vie en Angleterre, où il professa les nouvelles erreurs. Nous avons de lui une *Version* espagnole de toute la *Bible*, que l'on peut regarder comme une seconde édition de la *Version* de Cassiodore Reyna, Amsterdam, 1702, in-fol. (Voyez REYNA.)

VALERIA (Galeria), fille de Dioclétien et femme de l'empereur Galère Maxime, fils adoptif de Dioclétien. On croit qu'elle était chrétienne ainsi que sa mère Prisca; mais elles étaient obligées d'observer leur croyance dans le plus grand secret, afin de ne pas augmenter l'irritation des deux empereurs contre les chrétiens. Ce qu'il y a de certain, c'est que ces deux princesses avaient mérité par leurs vertus l'estime et l'affection générale. Valeria n'eut pas d'enfant, elle adopta Candidien, fils naturel de Galère; après la mort de son mari, elle se retira avec Prisca à la cour de Maximin Daza, neveu de Dioclétien; elle en fut d'abord bien accueillie, mais ensuite le tyran l'exila dans les déserts de la Syrie. Elles réclamèrent la protection de Licinius qui avait été élevé à l'empire par Galère; il devint au contraire leur plus cruel persécuteur: il fit mourir Candidien dont il redoutait les prétentions au trône impérial; il fit rechercher Valeria et Prisca pour leur faire subir le même sort. Ces malheureuses princesses errèrent pendant quelque temps sans asile et en proie à la plus grande misère. Enfin elles furent reconnues à Thessalonique par les agents de Licinius, et décapitées publiquement, l'an 314; leurs corps furent jetés à la mer. Voltaire prétend que ce sont les chrétiens qui furent leurs persécuteurs; cette assertion n'a aucun fondement, et prouve seulement la haine aveugle du philosophe contre le Christianisme.

VALÉRIEN (Publius-Licinius Valerianus), empereur romain, proclamé

l'an 253 de J.-C., associa à l'empire son fils Gallien, avec lequel il régna sept ans. Dans les premières années de son gouvernement, il témoigna quelque affection pour les chrétiens; mais Macrien, un de ses généraux, changea ses dispositions, et il s'alluma une persécution violente dans tout l'empire. Valérien, obligé de résister aux Goths et aux Scythes, se relâcha un peu de sa fureur. Une autre guerre l'occupa bientôt: il fallut qu'il tournât ses forces contre Sapor, roi de Perse, qui faisait des progrès prodigieux en Syrie, en Cilicie et en Cappadoce. Les deux armées se rencontrèrent en Mésopotamie, et Valérien fut fait prisonnier en 260. Le roi Sapor le mena en Perse, où il le traita avec indignité, jusqu'à le faire servir de cheval-pie. Lorsqu'il montait à cheval. Il mourut en captivité l'an 263, âgé de 71 ans, après en avoir régné sept. Sapor, au rapport d'Agathias, le fit écorcher tout vif, et jeter du sel dans sa chair sanglante. Après qu'il fut mort, il fit corroyer sa peau, la fit teindre en rouge, et la mit dans un temple, pour être un monument éternel de la honte des Romains. — Il ne faut pas confondre Valérien-l'Ancien, avec Valérien-le-Jeune, son petit-fils, sur lequel on peut voir l'article de GALLIEN (Publius Licinius Gallienus), fils de l'empereur Valérien-l'Ancien, et son successeur.

VALÉRIEN, évêque de Cémèle, dont l'évêché a été transféré à Nice, assista au concile de Riez, l'an 439, et à celui d'Arles, en 455. Il nous reste de lui 20 *Homélies*, avec une *Épître* adressée aux moines, Paris, 1612, in-8. Il avait autant de savoir que de piété.

VALÉRIO, ou plutôt VALLERIO (Augustin), né à Venise, en 1531, d'une des meilleures familles de cette ville, devint docteur en théologie et en droit canon, et fut professeur de morale dans sa patrie, en 1558. Désabusé des vains plaisirs du monde, il prit l'habit ecclésiastique, et fut nommé évêque de Véronne, en 1565, sur la démission du cardinal Bernard Navagero, son oncle. Son zèle apostolique, sa vigilance active et ses connaissances le lièrent d'une étroite amitié avec saint Charles Borromée. Grégoire XIII l'appela à Rome, où il le mit à la tête de plusieurs congrégations, après l'avoir honoré de la pourpre romaine, en 1583. Valerio mourut saintement dans cette ville en 1606, à 75 ans. Ses ouvrages les plus estimés sont: la *Rhétorique du prédicateur*, composée par l'avis et sur le plan de saint Charles Borromée. Cet ouvrage solide et instructif

enferme des réflexions judicieuses sur l'art d'exciter les passions des auditeurs, sur celui d'orner ou de fortifier la diction, sur les défauts dans lesquels les orateurs chrétiens peuvent tomber; il est en latin. L'abbé Dinouart en a donné une traduction en français, Paris, 1750, in-12; *De rectâ philosophandi ratione; De acrotychorum disciplinâ; De optimâ episcopi cardinalis formâ; Vita Bernardi Nagerii, cardinalis*: c'était son oncle; *De cautionibus adhibendâ in edendis libris*, 1749.

VALERIUS-PUBLICOLA (Publius) fut un des fondateurs de la république romaine. Il triompha avec Brutus de Tarquin et des Toscans, l'an 507 avant J.-C. Il fut quatre fois consul, et mourut si pauvre, qu'il fallut faire une quête pour fournir aux frais de ses funérailles.

VALERIUS-PUBLICOLA-POTITUS fut l'un des décevirs qui tyrannisèrent Rome; cependant Valérius ne vexa point le peuple comme ses collègues: aussi il parvint à le calmer, quand celui-ci se souleva contre eux. Après l'extinction du décevirat, il fut nommé consul, l'an 449 avant J.-C. Il remporta une victoire sur les Volques et les Eques, et exigea en récompense les honneurs du triomphe; mais le sénat les lui refusa. Il les fit demander par le tribun Icilius, qui les obtint. Valerius-Publicola est le premier qui, malgré le sénat, ait obtenu ces honneurs; il les partagea avec son collègue M. Horatius.

VALERIUS-SORANUS, poète latin du temps de Jules-César, l'an 50 avant J.-C., fut mis à mort pour avoir tenu des propositions tendant à l'athéisme: car cette funeste erreur était frappée chez les païens du glaive de la loi, comme l'on voit par l'histoire de Socrate et beaucoup d'autres. Varron cite de lui deux vers sur la nature de Dieu, qui semblent prouver qu'il ne connaissait pas d'autre Dieu que le monde, ou l'assemblage de tous les êtres de cet univers, le dieu de Spinoza en un mot:

Jupiter omnipotens, regum rex ipse, Deusque,
Progenitor genitrixque Deum, Deus unus et omnis.

VALERIUS-FLACCUS (Caius-Valerius-Flaccus-Setinus-Balbus), célèbre poète latin, naquit à Sessa ou à Padoue, et florissait sous les règnes de Vespasien et de Titus. Il fut l'ami de Pline, de Juvenal, de Quintilien, de Martial qui ne semble pas faire l'éloge des talents poétiques de Valérius-Flaccus, en l'exhortant à renoncer aux vers pour se consacrer au barreau (Epig. 1, 27). Son *Poème érotique* sur le voyage des Argonautes, divisé en huit livres, et dédié à l'empe-

reur Vespasien, a eu plusieurs éditions, savoir: Bologne, 1474, in-fol.; Utrecht, 1702, in-12; Leyde, 1724, in-4; Altenburg, 1781, in-8, édition de Hadès avec les notes de Burmann. On annexe ce volume à la collection des *Variorum*. Il y a aussi une autre édition estimée, de M. J. A. Wagner, Gottingue, 1805, in-8, en 2 vol. Le premier contient le texte et la table, et le second le commentaire. Cet ouvrage est écrit d'un style froid; l'auteur y viole parfois les règles de l'art, et l'on doit s'étonner que, malgré ces défauts, il ait triomphé du temps. Une mort prématurée empêcha l'auteur d'achever son poème.

VALÉRY (Antoine-Claude), littérateur, né en 1789, fut d'abord employé dans les bureaux du conseil d'Etat; mais il quitta son emploi pour se livrer à l'étude. En 1815, il fut nommé bibliothécaire du château de Saint-Cloud, et, en 1822, conservateur de la bibliothèque du Louvre et inspecteur des bibliothèques des autres châteaux royaux. En 1830, à la garde seulement la place de bibliothécaire du roi, à Versailles et à Trianon. Il fit plusieurs voyages en Italie, et ses écrits sur ce pays doivent être regardés comme les meilleurs que l'on connaisse. Valéry était un écrivain rempli de sentiments religieux; il est mort à Paris le 16 janvier 1847. On a de lui: *Etudes morales, politiques, littéraires*, ou *Recherches de la vérité par les faits*, in-8, Paris, 1823; *Sainte Perine, souvenirs contemporains*, in-12, 1826; *Voyages historiques et littéraires en Italie pendant les années 1826, 1827 et 1828*, ou *l'Indicateur italien*, 5 vol. in-8: cet ouvrage a été traduit en diverses langues; *Voyage en Corse, à l'île d'Elbe et en Sardaigne*, 2 vol in-8; *L'Italie confortable*, in-12, 1841, publié à la fois en français et en anglais; *Curiosités et anecdotes italiennes*, in-8, Paris, 1842; *La Science de la vie, ou Principe de conduite religieuse, morale et politique*, traduction de divers extraits d'auteurs italiens, in-8, 1842; *Correspondance inédite de Mabilon et de Montfaucon avec l'Italie*, 3 vol. in-8, 1846. Valéry était un écrivain judicieux, spirituel et dont le style est fin et délicat.

VALETTE (Jean-Louis de NOGARET de La), duc d'Epéron, naquit en 1554, d'une maison dont l'origine n'était pas fort ancienne. Busbec le fait petit-fils d'un notaire; mais l'abbé Le Gendre dit qu'il descendait d'un capitoul de Toulouse. Il commença à porter les armes au siège de La Rochelle, en 1573, et s'attacha à Henri IV, alors roi de Na-

varre, qu'il quitta peu de temps après. La guerre s'étant allumée entre les huguenots et les catholiques, il se distingua sous le duc d'Alençon aux prises de la Charité, d'Issouire et de Brouage. Henri III, dont il fut le favori, accumula sur sa tête une multitude de dignités. Après la mort de ce prince, il se déclara contre, puis pour Henri IV, qui l'envoya en Provence avec le titre de gouverneur. D'Epéron soumit bientôt toutes les villes de sa province; mais la haine qu'il inspira aux Provençaux fut si forte, qu'on attenta à sa vie. Henri IV l'employa dans le Languedoc et dans le Béarn. Il soumit les villes de Saint-Jean d'Angély, de Lunel et de Montpellier. Pendant les querelles qui arrivèrent à la cour après la mort funeste de Henri IV, il favorisa le parti de la reine Marie de Médicis, à laquelle il avait fait donner la régence. Cette princesse ayant été exilée, il alla la tirer du château de Blois, où elle était reléguée, et la mena dans ses terres près d'Angoulême, comme un souverain qui donnerait du secours à son allié. Il fallut que Louis XIII traitât avec lui comme de couronne à couronne, sans oser faire éclater son ressentiment. Le duc d'Epéron fut moins ménagé sur la fin de ses jours. Un démêlé qu'il eut avec Sourdis, archevêque de Bordeaux, remplit sa vieillesse d'amertume. (Voyez ESCOUBLEAU Henri.) Il eut ordre de se retirer à Loches, où il mourut en 1642, à 86 ans. Il était gouverneur de la Guyenne, et retirait de cette province plus d'un million de revenus. Tout chez lui était splendeur et faste. Sa vanité était sans bornes ainsi que son ambition; mais ses talents étaient au-dessous de ses prétentions. Ses gardes étaient obligés de faire les mêmes preuves que les chevaliers de Malte.

VALETTE (Louis de NOGARET de La), fils du précédent, naquit avec une forte inclination pour les armes; mais ses parents le destinèrent à l'Eglise, et lui obtinrent l'abbaye de Saint-Victor de Marseille et l'archevêché de Toulouse. Paul V l'honora de la pourpre en 1621, sans que cette dignité pût lui faire perdre ses inclinations guerrières. Il contribua à l'enlèvement de la reine Marie de Médicis, du château de Blois; mais il abandonna ensuite son parti pour se livrer entièrement au cardinal de Richelieu. Ce ministre lui donna les premiers emplois de la guerre, le pourvut du gouvernement d'Anjou, de celui de Metz, et l'envoya commander en Allemagne avec le duc de Weimar contre la confédération

catholique, puis en Franche-Comté contre le général Gates, ensuite en Picardie et en Italie, où il mourut à Bivoli, près de Turin, en 1639, à l'âge de 47 ans. Ainsi on vit un archevêque, un prince de l'Eglise romaine, mourir les armes à la main, et cela pour faire triompher le luthéranisme en Allemagne. En vain le pape Urbain VIII l'avait menacé de le dépouiller du cardinalat, s'il ne quittait ce métier de sang; il fut insensible à tout. Ses vices dominants étaient la fierté, la cupidité, la prodigalité, la luxure. Jacques Talon, son secrétaire, a écrit des *Mémoires* sur la vie de ce cardinal, imprimés à Paris en 1772, 2 vol. in-12, sur le manuscrit original trouvé au château de Beaupuy, en Guyenne.

VALETTE-PARISOT (Jean de La), d'une illustre maison de Provence, grand-maître de Malte, après Claude de la Sangle, en 1557, donna tellement la chasse aux Turcs, qu'en moins de cinq ans il leur prit plus de cinquante vaisseaux. Soliman, irrité de ses succès, entreprit de se rendre maître de Malte, et y envoya une armée de plus de quatre-vingt mille hommes, qui en formèrent le siège au mois de mai 1565. La Valette leur résista pendant quatre mois avec tant de courage, qu'ils furent obligés de se retirer, après avoir perdu plus de vingt mille hommes. Il fut tiré pendant le siège soixante-dix mille coups de canon sur Malte; aussi fut-elle entièrement ruinée; mais le grand-maître répara tout. On bâtit une cité nouvelle, qui fut nommée la cité *Valette*. Il y eut tous les jours huit mille ouvriers employés, jusqu'en 1568 qu'il mourut avec autant de piété qu'il avait fait éclater de courage et de prudence pendant sa vie. Pie V avait voulu l'honorer de la pourpre; mais il l'avait refusée, regardant cette dignité comme incompatible avec la profession des armes.

VALETTE (Bernard; duc de La), gouverneur de la Guyenne, naquit à Angoulême en 1592. Pour apaiser une affaire fâcheuse que son père, Jean-Louis, duc d'Epéron, avait eue avec Sourdis, archevêque de Bordeaux, il épousa la fille du baron de Pont-Château, parente du cardinal de Richelieu. Il succéda à son père dans le gouvernement de la Guyenne, et s'y fit détester comme lui par sa rapacité et sa hauteur. Il avait toujours un grand nombre de favoris et de favoris qu'il enrichissait aux dépens de la province. Il rendit néanmoins quelques services à l'Etat, en dissipant dans la Guyenne la faction dite des *Croquants*, et en chassant les Espagnols de cette pro-

vince. Cependant son caractère hautain et indépendant ne pouvait que déplaire au cardinal de Richelieu, qui avait d'ailleurs à se plaindre de lui. La Valette ayant levé le siège de Fontarabie, en 1639, contre l'avis du cardinal, celui-ci l'en rendit responsable, et le somma de venir rendre compte de sa conduite. La Valette, craignant les résultats de sa désobéissance, se retira en Angleterre. On lui fit son procès par des commissaires; et la roi, aux insinuations de son ministre, assista lui-même au jugement. Le président de Bellièvre eut le courage de lui dire : « Votre Majesté pourrait-elle soutenir la vue d'un gentilhomme sur la sellette, qui ne sortirait de sa présence que pour monter à l'échafaud ? » « cela est incompatible avec la Majesté royale; le prince doit porter partout les grâces avec lui : tous ceux qui paraissent en sa présence doivent se retirer joyeux. » Ces réflexions n'eurent aucun pouvoir sur Louis XIII, qui fut présent au jugement par suite duquel La Valette fut condamné à mort, et, en son absence, exécuté en effigie à Paris, à Bordeaux et à Bayonne. Après la mort de ce monarque, La Valette appela de cette sentence; elle fut jugée injuste, et cassée au commencement du règne de Louis XIV. La Valette, rentré en France, y mourut en 1661. On trouve à la Bibliothèque du roi, parmi les manuscrits de Fontanien, le *Procès criminel fait au duc de La Valette, les années 1638 et 1639*, in-fol.; une *Relation* de ce procès a été imprimée dans le deuxième volume des *Mémoires* de Montresor.

VALINCOUR (Jean-Baptiste-Henri du Trossier de) naquit, en 1653, d'une famille noble, originaire de Saint-Quentin en Picardie. Il fut secrétaire-général de la marine, académicien de la Crusca, honoraire de l'Académie des Sciences, et reçu à l'Académie française en 1699. Il fit ses études chez les Jésuites de Paris avec assez peu de succès; mais ses humanités finies, son génie se développa, et sa pénétration parut avec éclat. Bossuet le fit entrer, en 1685, chez le comte de Toulouse, amiral de France. Il était secrétaire-général de ses commandements et même secrétaire de la marine, lorsqu'en 1704 ce prince livra, à la hauteur de Malaga, aux flottes anglaise et hollandaise, un combat dont les deux parties s'attribuèrent la victoire. Valincour fut toujours à ses côtés, et y reçut une blessure. Louis XIV l'avait nommé son historien à la place de Racine, son ami. Il travailla avec Boileau, qui lui adressa sa seconde Épître, à l'*Histoire*

de ce prince, qui fut souvent commentée et jamais finie; l'incendie qui consuma la maison de Valincour, à Saint-Cloud, en 1725, fit périr les fragments de cet ouvrage, ainsi que plusieurs autres manuscrits. Il supporta cette perte avec la résignation d'un chrétien et d'un philosophe. « Je n'aurais guère profité de mes livres, disait-il, si je ne savais pas les perdre. » Cet homme illustre mourut à Paris en 1730, à 77 ans, regretté des gens de bien. La candeur, la probité, formaient son caractère; et, quoiqu'il eût été à la cour, il ne savait ni feindre ni flatter. On a de lui : *Lettre à M^{me} la marquise de... sur la princesse de Clèves*, Paris, 1678, in-12. Cette critique est le modèle d'une censure raisonnable; l'auteur blâme avec modération et loue avec plaisir; la *Vie de François de Lorraine, duc de Guise*, 1681, in-12; elle est écrite avec assez d'impartialité; des *Observations critiques sur l'Œdipe de Sophocle*, in-4. Valincour, malgré des occupations sérieuses, s'est fait quelquefois un amusement de la poésie, pour laquelle il avait du goût et du talent. On a de lui des *Traductions* en vers de quelques Odes d'Horace, des *Stances* et plusieurs *Contes*, où l'on remarque une imagination enjouée.

VALLA, ou VALLE (Laurent), savant philologue, né à Plaisance en 1406, fut l'un de ceux qui contribuèrent le plus à renouveler la beauté de la langue latine et à chasser la barbarie gothique. Il étudia le grec sous le savant Jean Aurispa; mais c'est comme latiniste qu'il se distingua. Il alla jeune à Rome, où on lui refusa l'emploi de secrétaire apostolique à cause de sa jeunesse. Il se rendit à Paris, où il occupa une chaire d'éloquence, puis retourna à Rome. Son séjour dans cette ville lui valut le droit de citoyen; mais son humeur caustique l'obligea de quitter cette ville. Il se retira à la cour d'Alphonse, roi de Naples, protecteur des lettres, qui voulut, à l'âge de 50 ans, apprendre de lui le latin. Valla ne fut pas plus retenu à Naples qu'il ne l'avait été à Rome; il s'avisait de censurer le clergé, et de dogmatiser sur le mystère de la Trinité, sur le franc arbitre, sur les vœux de continence, et sur plusieurs autres points importants; ce qui lui attira un châtiment exemplaire, et le fit condamner à être battu de verges autour du cloître des Jacobins. Valla ne pouvant, après cette humiliation, demeurer à Naples, retourna à Rome, où il trouva des protecteurs qui le mirent bien dans l'esprit du pape Nicolas V, et lui obtinrent la faculté d'enseigner. Il ne tarda pas d'y

avoir de vifs démêlés avec le fameux Pogge. Cessants se déchirèrent comme les plus vils des hommes. Ils s'imputèrent mutuellement un caractère orgueilleux, inquiet, satirique ; ils avaient tous deux raison, et c'est bien en vain que l'abbé Vigerini et Du Pin ont cherché à justifier Valla ; ses ouvrages déposent contre lui. Il y mourut en 1457, à 42 ans, et fut enterré dans l'église de Saint-Jean-de-Latran, dont on dit qu'il était chanoine. On a de lui : six livres des *Elégances de la langue latine* : ouvrage estimable, imprimé à Venise en 1471, in-folio ; à Paris, en 1575, in-4, et à Cambridge, in-8. On l'accusa de l'avoir volé à l'auteur SATURNIUS LAZARONEUS ; *De falsis creditis et ementis Constantini donationes declamatio* ; *De libero arbitrio* ; *De voluptate et vero bono libri III*, fruit d'une philosophie parfaitement épicurienne ; l'*Histoire du règne de Ferdinand, roi d'Aragon*, 1521, in-4, écrite d'une manière trop oratoire ; des *Traductions* de *Thucydide*, d'*Hérodote* et de l'*Illiade* d'Homère. Ces *Traductions* sont des paraphrases infidèles. Valla n'entendait pas aussi bien le grec que le latin ; des *Notes* sur le Nouveau-Testament, qui valent un peu mieux que ses *Versions* ; des *Fables*, traduites en français et imprimées sans date en lettres gothiques, in-folio ; des *Facéties*, avec celles du Pogge, in-4, sans date ; un *Traité du faux et du vrai*, qui offre quelques bonnes réflexions. L'auteur affecta pendant toute sa vie de mépriser Aristote, mais il fut chaud partisan d'Epicure. Ses ouvrages furent recueillis à Bâle, 1540, in-fol. Tiraboschi a donné sur Valla une bonne *Notice* que Ginguené a reproduite dans son *Histoire littéraire d'Italie*, tom. 3.

VALLA (Georges), né à Plaisance, médecin et professeur de belles-lettres à Venise, fut emprisonné pour la cause des Trivulces. Ayant été mis en liberté, il mourut vers l'an 1460, et, selon d'autres, en 1497. Son livre *De expectandis et fugiendis rebus*, Venise, 1501, 2 vol. in-fol., est curieux et peu commun. Il a fait une *Version* en latin de *Nemesius*, imprimée en 1535 ; Nicaise Ellebodus dit que Valla, ne sachant pas bien le grec, l'a défiguré ridiculement. On a encore de Valla des *Traductions* de plusieurs ouvrages grecs.

VALLA (Joseph), prêtre de l'Oratoire, né à l'Hôpital, petite ville du Forez, mort à Dijon le 26 février 1790, était connu pour être opposé à la bulle *Unigenitus*. Fitz-James, évêque de Soissons, le nomma supérieur de son séminaire.

Obligé de se retirer à la mort de ce prélat, il obtint de Montazet, archevêque de Lyon, une place de professeur, et fut très-utile pour la rédaction de plusieurs ouvrages à l'usage de son diocèse. On a de lui : *Institutiones philosophicæ*, Lyon, 1782, 5 vol. in-12 ; *Cours de théologie*, dite de Lyon, et contre laquelle il y a un décret de la congrégation de l'*Index*, du 17 septembre 1792. Valla avait de la piété, des mœurs exemplaires, et du savoir. Il eût été à souhaiter que ses sentiments et ses écrits fussent plus conformes à la doctrine de l'Eglise. Valla contribua, avec Guibaud et quelques autres oratoriens, au *Dictionnaire historique et critique*, rédigé et publié par l'abbé Barral, Soissons et Troyes, 6 vol. in-8.

VALLADIER (André), né près de Montbrison en Forez, passa 23 ans chez les Jésuites, et fut ensuite abbé de Saint-Arnould de Metz, où il introduisit la réforme, non sans des traverses qu'il a décrites dans sa *Tyrannomanie étrangère*, 1626, in-4. On a encore de lui 5 vol. in-8 de *Sermons*, et une *Vie de dom Bernard de Montgaillard, abbé d'Orval*, in-4. Valladier mourut en 1639, à l'âge de 68 ans.

VALLE (Pierre della), gentilhomme romain, voyagea pendant 12 ans, depuis 1614 jusqu'en 1626, en Turquie, en Egypte, dans la Terre-Sainte, en Perse et dans l'Inde, et se rendit habile dans les langues orientales. De retour à Rome, il publia en italien ses *Voyages*, dont la relation forme une suite de 54 *Lettres*, écrites des lieux mêmes à un médecin napolitain, son ami. Ces *Lettres* sont d'un style vif, aisé et naturel, qui plait et qui attache le lecteur ; elles n'ont ni la sécheresse d'un journal, ni l'appât d'une relation qui aurait été rédigée sur des Mémoires. Il est peu de voyages aussi intéressants et aussi variés. Ils sont surtout très-curieux pour ce qui regarde la Perse, où l'auteur, homme d'ailleurs fort instruit et rempli de connaissances, avait fait un séjour de plus de quatre ans. Il n'hésite point à rapporter des faits qui semblent démontrer l'existence des sortilèges et de la magie. Les théologiens, les magistrats et les philosophes de son temps y croyaient également. Pierre della Valle se maria dans le cours de ses voyages, et épousa à Bagdad une fille jeune et vertueuse, nommée *Maani Gioerida*, née à Mardin en Mésopotamie, de parents chrétiens, et d'une famille distinguée. Il la perdit à Mina, sur le golfe Persique, après cinq ans de mariage. Une circonstance singulière, qui prouve son atta-

shement pour elle, c'est qu'il fit embau-mer son corps, dans le dessein de le transporter à Rome, et de le déposer dans la chapelle de sa famille; et, en effet, après l'avoir emballé de façon à éviter les embarras que ce cadavre aurait pu lui causer, il le transporta partout avec lui pendant quatre ans que durèrent encore ses voyages; il eut la satisfaction de lui donner la sépulture à Rome, dans le caveau où reposaient ses ancêtres. Les obsèques de Maani furent magnifiques et d'une pompe extraordinaire. Della Valle prononça lui-même son éloge funèbre, qu'on trouve dans la *Relation de ses Voyages*. Ce célèbre voyageur mourut en 1652, âgé de 66 ans. La meilleure édition de ses *Voyages* est celle de Rome, 1662, en 4 vol. in-4. Le Père Carneau, céselin, en donna une traduction française, imprimée en 1663, aussi en 4 vol. in-4, peu estimée; elle fut cependant réimprimée à Rouen en 1745, 8 vol. in-12.

VALLÉE (Geoffroi), fameux déiste d'Orléans, né au commencement du 16^e siècle, fut brûlé en place de Grève, à Paris, pour avoir publié un livre impie, en 8 feuillets seulement, sous ce titre : *La Béatitude des chrétiens, ou le Fléau de la Foi*. Il y débite un déisme commode, qui apprend à connaître un Dieu sans le craindre, et sans appréhender des peines après la mort. Geoffroi Vallée était grand-oncle du fameux Des Barreaux : on dirait que l'incrédulité était héréditaire dans cette famille.

VALLEMONT (Pierre de), prêtre et laborieux écrivain, se nommait *Le Lorrain*, et prit le nom d'abbé de *Vallemont*. Il naquit à Pont-Audemer en 1649, et y mourut en 1721. Il avait été chargé d'enseigner l'histoire à Courcillon, fils du marquis de Dangeau, et c'est pour lui qu'il fit ses *Eléments de l'histoire*. L'abbé de Vallemont était un homme inquiet, qui se fit plusieurs affaires, et qui ne sut conserver aucun emploi. On lui doit quelques livres qui ont eu du cours : la *Physique occulte*, ou *Traité de la baguette divinatoire*; ouvrage réfuté par le Père Le Brun, et condamné à Rome le 26 octobre 1701. Il y paraît trop favorable à l'usage de cette baguette, qui a eu des défenseurs célèbres, tels que Majoli, Peucer, Fludd, etc., mais que Roberti, Stengelius, Fabri, Kircher, Aldrovandus, Schott, Menestrier, Alexandre, etc., ont regardée avec plus de raison comme illusoire et superstitieuse (voyez *AYMAR*); les *Eléments de l'histoire*, dont la meilleure édition est de 1758, en 5 vol. in-12, avec plusieurs additions considérables. Les principes de l'histoire, de

la géographie et du blason sont exposés dans cet ouvrage avec assez de clarté, de méthode et d'exactitude. Les parents et les instituteurs attachés aux bons principes préfèrent infiniment cet ouvrage aux *Eléments* de l'abbé Millot, fruit de la philosophie du siècle, propre à pervertir le premier âge, et à lui faire prendre pour de l'histoire des faits calomnieux, assaisonnés de quelques maximes fausses ou pédantesques; *Curiosités de la nature et de l'art sur la végétation des plantes*, réimprimées en 1753, 2 vol. in-12; *Dissertations théologiques et historiques touchant le secret des saints mystères, ou Apologie de la rubrique des Missels, qui ordonne de dire secrètement le canon de la Messe*, 2 vol. in-12.

VALLIÈRE (Louise - Françoise de la BAUME LE BLANC, duchesse de la), née en 1644; elle fut élevée fille d'honneur d'Henriette d'Angleterre, première femme de Philippe, duc d'Orléans. Quoique vertueuse, elle avait le cœur extrêmement tendre et sensible. Devenue la maîtresse de Louis XIV, elle n'oublia jamais qu'elle faisait mal; mais elle espérait toujours faire mieux. C'est ce qui lui fit recevoir avec beaucoup de joie le remerciement d'un pauvre religieux qui lui dit, après avoir reçu d'elle l'aumône : Ah! « Madame, vous serez sauvée; car il n'est « pas possible que Dieu laisse périr une « personne qui donne si libéralement « pour l'amour de lui. » L'inconstance du roi servit à la ramener à la religion. En 1675, elle se fit carmélite à Paris, et persévéra jusqu'à sa mort. Se couvrir d'un cilice, marcher pieds nus, jeûner rigoureusement, chanter la nuit au chœur dans une langue inconnue : tout cela ne rebuta point la délicatesse d'une femme accoutumée à tant de gloire, de mollesse et de plaisirs. Elle vécut dans ces austérités depuis 1675 jusqu'en 1710, année de sa mort, sous le nom de *Sœur Louise de la Miséricorde*. On avait voulu la retenir dans le monde pour l'édifier par ses exemples. « Ce serait à moi, répondit-elle, une horrible présomption, de me « croire capable à aider le prochain. « Quand on s'est perdue soi-même, on « n'est ni digne ni capable de servir les « autres. » Lorsque le comte de Vermandois, son fils, mourut, elle répondit avec courage à ceux qui lui annoncèrent cette perte : « Qu'elle n'avait pas trop « de larmes pour soi, et que c'était sur « elle-même qu'elle devait pleurer. Elle « ajouta cette parole si souvent imprimée : Il faut que je pleure la naissance « de ce fils encore plus que sa mort. » Ce fut avec la même constance et la

même résignation qu'elle apprit, depuis, la mort du prince de Conti, qui avait épousé M^{me} de Blois, sa fille. Ce qu'on raconte de sa patience dans ses maladies est admirable, et serait incroyable, si l'on ne savait ce que peut la grâce. Un érysipèle violent, qui s'était jeté sur sa jambe, la fit beaucoup souffrir, sans qu'elle en voulût rien dire. Le mal devint si considérable, qu'on s'en aperçut et qu'on l'obligea d'aller à l'infirmerie. Elle répondit aux reproches que lui fit la mère prieure de cette espèce d'écarts : « Je ne savais pas ce que c'était ; je n'y avais pas regardé. » On a d'elle des *Réflexions sur la miséricorde de Dieu*, in-12, qui sont pleines d'émotion ; et *Sentiments d'une âme pénitente*, Lyon, 1712, in-12. Il s'en est fait plusieurs éditions. On sait que le tableau de la *Magdaléne pénitente*, l'un des chefs-d'œuvre de Le Brun, fut peint d'après cette femme illustre, qui imita si sincèrement la pécheresse dans ses austerités, comme elle avait fait dans ses faiblesses. Sa *Vie*, par un anonyme, peu après sa mort, sans date ni indication de lieu, est un ouvrage très-médiocre. On en doit une autre à l'abbé Le Queux, 1767, in-12, qui a mis en tête ses *Lettres au maréchal de Bellefonds*, et y a joint le sermon qui a été prononcé, à la prise d'habit, par l'abbé Formetiers. Quatrième de Boissy a publié en 1833 : *Histoire de M^{me} de la Vallière, duchesse et carmélite*, in-12. La vie de M^{me} de la Vallière a fourni à M^{me} de Genlis le sujet d'un roman historique.

VALLOT (Antoine), médecin, naquit à Reims, selon les uns, à Montpellier, selon les autres, en 1594. Après avoir été premier médecin de la régente Anne d'Autriche, et passé sa vie dans la pratique de l'art de guérir, il parut tout à coup sur la scène du monde savant en succédant, en 1652, à Vautier, dans la charge de premier médecin du roi, qu'il acheta du cardinal Mazarin, suivant le rapport, souvent infidèle, de Gui Patin, et dans l'administration du Jardin-des-Plantes de Paris. Comme son prédécesseur, Vallot gouverna d'abord fort mal cet établissement, et laissa dépérir totalement le Jardin qui présentait, depuis près de dix ans, le plus triste aspect ; mais étant parvenu, en 1658, à enlever à Bomare de Fourqueux fils la charge de surintendant du Jardin-des-Plantes, que son père avait obtenue par lettres-patentes à la mort de Gui de la Brosse, son parent, il en devint le plus zélé protecteur, et mit tout en œuvre pour l'élever à la hauteur qu'il devait occuper plus tard, comme foyer de la science. En

1665, il fit donner à Souquet la place de démonstrateur de botanique ; il engagea le jeune Fagon à parcourir le midi de la France, les Alpes et les Pyrénées, pour y recueillir des plantes et repeupler le Jardin que la méchanceté, la mauvaise foi et la jalousie, plus encore que l'absence des moyens, avaient laissé manquer de tout ; il sollicita des semences et des végétaux vivants des pays les plus lointains, et aidé par Fagon, Tongest, Galois et Louis Morin, il put donner dans la même année, sous le titre d'*Hortus regius*, un Catalogue des plantes du Jardin, dont le nombre s'élevait à plus de quatre mille espèces et variétés. Ce Catalogue est précédé d'une *Épître dédicatoire* de Vallot au roi, et suivi d'un *Poème* de Fagon, où son protecteur est flâté avec autant d'art que d'indiscrétion. Vallot avait adopté, dans sa pratique médicale, l'emploi des remèdes préconisés par Vautier, son prédécesseur, c'est-à-dire les émétiques antimoniaux, le laudanum et le quinquina dont l'usage était réprouvé par certaines Facultés : ce qui lui attira la censure de quelques médecins. Cependant leurs sarcasmes cessèrent, quand, au rapport d'Astuc, il eut guéri Louis XIV avec du vin émétique, dans la grande maladie que comarque eutrya, en 1658, à Calais. Il ne fut pas aussi heureux dans le traitement de M^{me} Henriette, et devint alors l'objet d'une foule d'épigrammes. Le plus acharné de ses ennemis fut Gui Patin ; mais n'ajoutons-nous aucune croyance à l'accusation de vénalité qu'il porte sans cesse contre Vallot. Ce dernier mourut au Jardin-des-Plantes le 9 août 1671. Sa mort fut l'époque d'un changement notable dans l'administration de ce grand établissement.

VALMIKI, le plus ancien et le plus célèbre des poètes épiques de l'Inde, et qui, de même qu'Homère, n'est guère connu que par ses œuvres, ou plutôt par son œuvre ; car le *Ramayana* seul lui est expressément attribué dans la tradition nationale. Cette tradition, toute fautive, le représente comme un des antiquaires maunis, ou solitaires inspirés, qui vivaient en commerce avec les dieux, et le reporte à des myriades d'années, à l'âge même où vécut son héros, Rama, ou Smi-Rama, personnage entièrement mythique et divin. Sans doute aussi il chanta dans la contrée même où naquit ce dieu incarné, dans le royaume d'Ayodhya, ou d'Aoude, sur le Gange, la première ou l'une des premières monarchies indiennes. Le *Ramayana*, son ouvrage réel ou supposé, s'ouvre, dans la rédac-

son actuelle, par une *Introduction* probablement d'une main récente, sur l'origine de cette épopée et de son auteur. C'est un dialogue entre Valmiki lui-même et Parada, Rishi, ou saint des premiers âges, génie de la musique et de la poésie, qui engage le pieux brahmane à traiter ce grand sujet des actions de Rama, en lui offrant un tableau de sa glorieuse carrière, véritable sommaire de tout le poème. L'action principale à laquelle viennent se rattacher une foule d'épisodes, les uns touchants, les autres merveilleux, la plupart d'un haut intérêt, est la victoire du héros divin d'Ayodhya sur le géant Ravana, roi de Lanka, ou Ceylan, et des rakasas ou mauvais génies. L'exécution et les détails dans le développement de l'action sont d'une variété, d'une richesse et d'un éclat qui peuvent soutenir la comparaison avec toute autre épopée. Rama y est peint, selon les propres termes de l'*Introduction* dont nous avons parlé, comme le modèle de toutes les vertus, le législateur, le triomphateur par excellence, le bienfaiteur du monde. Rama est l'homme dans sa perfection, le type sacré du brahmane et du kchatrya, du prêtre et du guerrier tout à la fois. On entrevoit ici le caractère profondément moral et religieux de la poésie épique chez les Indous. Une fiction, aussi touchante qu'ingénieuse, par laquelle se termine l'*Introduction* du *Ramayana*, nous montre dans son auteur, non seulement l'inventeur de ce genre, mais l'auteur même de l'art des vers. Valmiki, dans la retraite des forêts, se préparait à son grand ouvrage par les méditations et les exercices de pénitence. Un jour il aperçoit deux amants. L'un d'eux est tué par l'irruption soudaine d'un guerrier sauvage. Les cris de douleur de l'amante en deuil excitent la compassion du solitaire; il tombe dans une profonde mélancolie, qui tout d'un coup éclate en une plainte mesurée, formant un *sloka*, ou distique indien. Frappé de sa découverte, et encouragé par l'apparition de Brahma, qui l'exhorte à la féconder, Valmiki ne songe plus qu'à se mettre à l'œuvre. Ainsi, pour nous servir des paroles d'un savant critique, M. Fr. de Schlegel, le doux sentiment de la pitié fut, selon cette fable naïvement originale, la source d'où découla toute poésie métrique chez les Indous. Le *sloka* dont il est question ici, et qui est la forme générale de versification dans la plupart des antiques productions de la muse indienne, notamment dans le *Ramayana*, se compose de deux vers de seize syllabes, ayant chacun une césure

au milieu, en sorte que le distique entier renferme quatre membres égaux de huit syllabes, appelées *padas*, ou pieds en sanscrit. Chaque vers du *sloka* se termine ordinairement par un dicambe. On dit que le *Ramayana* tout entier ne contient pas moins de vingt-quatre mille *slokas*, distribués en sept livres, dont chacun se divise en un grand nombre de sections. Quelle que soit l'époque réelle de la composition de cet immense ouvrage, qu'en peut, à juste titre, nommer l'*Iliade de l'Inde*, et qui, pareil au chef-d'œuvre d'Homère, enfanta, pour ainsi dire, toute la poésie nationale, il est certain que cette époque doit remonter beaucoup au-delà de notre ère, puisque dans le siècle qui précéda celle-ci, Calidasa fut chargé par le rajah Hukrana Ditya de restaurer le *Ramayana*, et d'en faire une révision. Nul doute qu'il ne se soit glissé un grand nombre d'interpolations, soit avant, soit depuis cette édition nouvelle; mais on ne saurait y méconnaître, non plus que dans l'*Iliade*, une certaine unité épique, quoique la forme de l'épopée indienne soit encore plus favorable que celle de l'épopée grecque à ce genre d'altérations. Les deux premiers livres du texte sanscrit du *Ramayana* ont été publiés avec une traduction anglaise littérale, par MM. W. Carrey et J. Marshman, en 3 vol. in-4, à Sérapore, de 1806 à 1810. En 1808, M. F. de Schlegel a donné en vers allemands les deux sections du premier livre, d'où nous avons emprunté une partie de cette Notice. M. Chezy, célèbre professeur, a publié depuis bien des années deux épisodes du *Ramayana* : la *Mort de Yadjnodatta*, et le *Combat de Luckmana avec le géant Atikaya*. Enfin, un jeune professeur de Berlin, M. Fr. Bopp, traduisit en 1816, à la suite de *Conjugations system der sanscrit Sprache*, le magnifique épisode des *Pénitences de Vinakmitra*, appartenant au premier livre. Le premier cahier de l'*Indische bibliothek* de A. W. de Schlegel (Bonn, 1820) renferme en outre une imitation ou fort beaux vers de la *Descente de la déesse Ganga*, le Gange personnifié sur la terre, racontée dans le même livre. On peut voir de nouveaux développements, avec des extraits en français, de plusieurs de ces traductions, dans les *Religions de l'antiquité*, d'après Creuzer, tome 1^{er}, Paris, 1825, pages 199-231, surtout notes et éclaircissements, 572, 611, 636.

VALMONT DE BOMARE (Jacques-Christophe), célèbre naturaliste, naquit le 17 septembre 1731, à Rouen, d'un avocat au Parlement de Normandie. Il

commença ses études chez les Jésuites de sa ville natale, et fit de rapides progrès dans la langue grecque. Son père le destinait au barreau ; mais les inclinations du jeune Valmont le portaient à l'étude de la nature. Il commença par apprendre l'anatomie sous le célèbre Le-cat, et s'adonna ensuite à la pharmacie. Etant venu à Paris, en 1750, il s'appliqua pendant plusieurs années à l'étude des sciences naturelles, et il en profita si bien, que le duc d'Argenson, ministre de la guerre, lui donna la commission de voyager au nom du gouvernement. Valmont visita les principaux cabinets de l'Europe, examina les ateliers métalliques, les gisements des mines et la profondeur de leurs excavations. Il passa dans la Laponie et l'Islande, fit une exacte description des volcans de ce dernier pays, et rassembla dans l'un et dans l'autre de précieux matériaux, avec lesquels il revint à Paris. Il y fut accueilli par les savants et les gens studieux, et le 46 juillet 1756 il ouvrit, sur les différentes branches d'histoire naturelle, un cours qu'il fit jusqu'en 1788. Un grand nombre de Sociétés savantes l'admirent dans leur sein. Il eut de pressantes invitations des cours de Russie et de Portugal ; mais il refusa toutes leurs offres, ne pouvant se résoudre à quitter son pays. En 1795 il fut appelé à l'Institut, et peu après nommé professeur d'histoire naturelle à l'Ecole centrale. Après une vie laborieuse, Valmont mourut à Paris, le 24 août 1807. Il a laissé : *Catalogue d'un cabinet d'histoire naturelle*, Paris, 1758, in-12 ; *Extrait nomenclateur du système complet de minéralogie*, ibid., 1759 ; *Nouvelle exposition du règne animal*, 1671-1702, 2 vol. in-8 ; deuxième édition, 1774, 2 vol. in-8 ; *Dictionnaire raisonné universel d'histoire naturelle*, qui a eu plusieurs éditions, in-8 et in-4, dont la première fut publiée à Paris, en 6 vol., la deuxième parut à Verdun, de 1768 à 1770 ; et la troisième à Lyon, 1800, 15 vol. in-8. C'est l'ouvrage le plus important de l'auteur, et le premier qui ait été fait en ce genre. Il a en outre servi de modèle et de base à tous les autres Dictionnaires, faits depuis sur les sciences naturelles ; mais comme cette science a fait de rapides progrès, le *Dictionnaire* de Valmont de Bomare commence à vieillir. P. Méraut lut à l'Athénée des arts, le 15 mai 1808, une Notice historique sur la personne et les travaux de ce savant naturaliste.

VALOIS (Henri de), né à Paris en 1603, d'une famille noble originaire de Normandie, fut envoyé à Bourges en

1622, pour y apprendre le droit civil. Après avoir fréquenté sept ans le palais à Paris, il reprit l'étude des belles-lettres, et travailla assidûment sur les auteurs grecs et latins, ecclésiastiques et profanes. Sa grande application à la lecture lui affaiblit si fort la vue, qu'il perdit l'œil droit, et qu'il ne voyait presque point de l'autre. Dans cet état, il ne cessa pas de composer, parce que sa mémoire lui rappelait assez fidèlement les passages des livres qu'il avait lus. En 1633, le président de Mesmes lui donna une pension de deux mille livres, à condition qu'il lui céderait ses collections et ses remarques, et le clergé de France une de six cents, qui fut depuis augmentée. En 1658, il en obtint une de quinze cents du cardinal Mazarin. Deux ans après, il fut honoré du titre d'*historiographe du roi*, avec une pension considérable. Ce savant finit sa carrière en 1676, à 73 ans. Ses principaux ouvrages sont : une édition de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, en grec, avec une bonne traduction latine et de savantes notes ; de l'*Histoire* de Socrate et de Sozomène, en grec et en latin, avec des observations, dans lesquelles l'érudition est répandue à pleines mains ; de l'*Histoire* de Theodoret et de celle d'Evagre le Scolastique, aussi en grec et en latin, avec des notes savantes ; une nouvelle édition d'*Ammien Marcellin*, avec d'excellentes remarques ; *Emendationum libri V*, Amsterdam, 1740, in-4. La saine critique, le savoir éclairé brillent dans ces ouvrages ; mais l'auteur sent trop les avantages qu'il avait sur les savants qui l'avaient précédé ; il les traite par fois d'une manière trop dure ou trop leste, ne faisant pas attention que dans ces sortes de choses toute la facilité et tous les avantages sont du côté des derniers venus.

VALOIS (Adrien de), frère puîné du précédent, né en 1607, suivit l'exemple de son frère, avec lequel il fut uni par les liens du cœur et de l'esprit. Il se consacra à l'histoire de France, dans laquelle il se rendit très-habile. Le roi l'honora du titre de son *historiographe*, et lui donna une gratification en 1664. Cet auteur mourut avec de grands sentiments de piété en 1692, à 85 ans, laissant un fils, qui a publié le *Valesiana*. Adrien n'était pas aussi habile que son frère dans la langue grecque, et n'avait pas la même beauté d'esprit ; mais il était laborieux, écrivait purement en latin, et était bon critique. Ses ouvrages les plus estimés sont : une *Histoire de France*, 1658, 3 vol. in-folio. L'exactitude et l'érudition caractérisent cet ouvrage ; mais il ne va

que jusqu'à la déposition de Childéric; *Notitia Galliarum*, Paris 1675, in-folio : livre très-utile pour connaître la France sous les deux premières races; une édition, in-8, de deux anciens poèmes : le premier est le *Panegyrique de Béranger, roi d'Italie*, et le second, une espèce de *Satire*, composée par Adalberon, évêque de Laon, contre les vices des religieux et des courtisans; une seconde et nouvelle édition d'*Ammien-Marcellin*; *Dissertatio de basilicis*, où il traite de la signification du nom *basilica* donné aux anciennes églises. Ce Traité fut attaqué par le docteur Launois; mais Valois le défendit par une réplique victorieuse, publiée en 1660; plusieurs autres écrits excellents en leur genre.

VALOIS Charles de. (Voyez ANGOU-
LÈME duc de.)

VALOIS (Louis le), jésuite, né à Melun en 1649, devint confesseur des princes petits-fils de Louis XIV, et mourut à Paris en 1700, regardé comme un homme de Dieu. On a de lui des *OEuvres spirituelles*, Paris, 1758, 3 vol. in-12, et un petit livre contre les sentiments de Descartes. Ses ouvrages ascétiques sont pleins de lumière et d'onction.

VALORIS (Antoine), jésuite, naquit à Avignon en 1645 ou 1646. Il fut quelque temps recteur du collège de la Trinité, que sa Compagnie dirigeait à Lyon. Il y enseignait la rhétorique, lorsque Vanière, dans sa troisième Eglogue, lui décerna quelques loges, en reconnaissance des soins qu'il avait donnés à l'impression du *Dictionnaire poétique* de ce savant jésuite : *Patris Valoris, qui, me absente*, dit le Père Vanière; *éditionis Dictionarii mei poetici curam in se suscepit*. Le Père Valoris composa une tragédie de *Brutus*. Nous avons de lui un *Discours* latin prononcé au collège de Lyon sur la statue équestre de Louis XIV, Lyon, 1714, in-4 de 39 pages. Ce discours est d'une élégante latinité; dans la première partie, l'orateur célèbre la gloire du prince; dans la seconde, l'amour des Lyonnais pour leurs rois. On a encore du Père Valoris un *Panegyrique de Louis-le-Grand*, prononcé au collège de Lyon, le 25 août 1714, Lyon, 1715, in-4 de 34 pages; ce discours est très-médiocre. Il existe, aux manuscrits de la Bibliothèque publique de Lyon, deux ouvrages inédits du Père Valoris; une tragédie de *Polidore*, en vers français, et un livre *De Arte poetica*, in-4 de 195 pages. Les préceptes de cet art poétique sont courts, et les exemples, peu nombreux d'ailleurs, empruntés généralement aux poètes français.

A la fin de ce recueil, il se trouve quelques vers latins du Père Valoris, et c'est dans quelques-uns de ces vers que nous avons puisé la date de sa naissance; car il disait en 1715 :

Bis septem lustra exegi, volventibus annis.

En 1750, le collège de Lyon avait un Père Valoris, qui ne peut être le même que celui-ci, et avec lequel il a été confondu par Philippon-la-Madeleine dans son *Dictionnaire des poètes français* (art. VALORY). Du reste, cet écrivain fait naître en 1680, et mourir en 1755, son homonyme de notre Père Valoris.

VALORY (le comte François-Florent de), né à Toul en 1763, d'une ancienne famille, entra fort jeune dans les gardes-du-corps, et fut choisi en 1791 pour accompagner la famille royale dans le malheureux voyage de Varennes. Ramené lié sur l'impériale de la voiture, il fut meurtri de coups par la populace à son arrivée à Paris, et conduit à l'Abbaye; il n'en sortit qu'après l'acceptation de la Constitution par Louis XVI. Sa mise en liberté fut une des conditions que le roi mit à cette concession aux désirs de l'Assemblée. De Valory passa peu de temps après à l'étranger. Il entra au service de Prusse, devint aide-de-camp du général Kalkreut, et fit en cette qualité plusieurs campagnes. Après la Restauration de 1814, il fut nommé officier des gardes-du-corps dans la compagnie de Wagram, suivit le roi à Gand, et à son retour fut décoré du cordon rouge et nommé grand-pèrôt dans le département du Doubs. Il est mort à Toul, le 17 juillet 1821. On a de lui un *Précis du voyage de Varennes*, où l'on trouve des détails curieux.

VALESCCHI (Antonin), dominicain de la congrégation de Salomoni, naquit à Vérone en 1708, et s'adonna d'abord à la prédication, où il obtint de brillants succès. L'Université de Padoue l'appela dans son sein en 1758, et lui confia la chaire de théologie qu'il occupa avec distinction pendant 32 ans : non seulement ses cours étaient suivis par un grand nombre de disciples, mais encore par d'habiles théologiens. Il mourut à Padoue, le 15 mars 1791, après avoir publié plusieurs ouvrages pour la défense de la religion, qui reçurent l'accueil le plus favorable. Les principaux sont : *Dei Fondamenti della religione e dei Fonti dell' impietà*, Padoue, 1765, 3 vol. in-4; *La religione vincitrice relativa ai libri dei Fondamenti*, Padoue, 1776, 2 vol.; *La verità della religione catholica romana*, Padoue, 1787, traduite en plusieurs langues; *Prediche quaresimali*, 1792. Ces sermons ne furent imprimés qu'après

sa mort, ainsi que l'ouvrage suivant : *Panegirici e discorsi*, Bassano, 1792.

VALVERDI (Barthélemy), théologien de Padoue, né vers 1540, mort en 1600, s'est fait connaître dans la république des lettres par un ouvrage sur le Purgatoire, imprimé sous ce titre : *Ignis purgatorius post hanc vitam, ex græcis et latinis Patribus asertus*, Padoue, 1581, in-4 : livre savant, devenu très-rare et recherché des curieux.

VANCOUVER (Georges), navigateur anglais, né vers 1750, entra de bonne heure dans la marine, et se forma sous les yeux du célèbre Cook, avec lequel il fit le second et le troisième voyage autour du monde. Au retour de cette dernière expédition, il était lieutenant de vaisseau ; il alla, en décembre 1780, servir sur l'escadre des Antilles, sous Rodney. Après la paix de 1783, il fut employé jusqu'en 1789 dans la station de la Jamaïque. Il avait montré dans les occasions les plus difficiles tant de talent et d'habileté, qu'en 1790 le gouvernement jeta les yeux sur lui pour un projet important. Il s'agissait de décider la question, si longtemps débattue entre les géographes, s'il existe dans l'Amérique septentrionale, entre le 30° et le 60° degré de latitude, une mer intérieure ou des canaux de communication entre les golfes connus de l'Océan Atlantique et le grand Océan. Les découvertes de Cook et de quelques autres navigateurs (celles de La Pérouse n'étaient pas encore publiées) ne donnaient pas des notions suffisantes pour résoudre la difficulté. Le soin de cette reconnaissance si intéressante fut confiée à Vancouver ; on le chargea aussi de recevoir des officiers du roi d'Espagne les bâtiments, terrains et navires dont les Anglais avaient été dépossédés par des Espagnols à Noutka, sur la côte nord-ouest d'Amérique. Il fut nommé capitaine de vaisseau, et on lui donna le commandement de la *Découverte*, corvette de cent hommes d'équipage ; il avait sous ses ordres le *Chatham*, monté par quarante-cinq hommes, et dont W. Broughton était capitaine. Le 1^{er} avril 1791, on partit de Falmouth ; le 9 juillet, Vancouver laissa tomber l'ancre dans la rade du cap de Bonne-Espérance, où, quelques jours après, il fut rejoint par le *Chatham*. Le 17 août, il quitta cette colonie ; le 26 septembre, il atterrit à la côte méridionale de la Nouvelle-Hollande par 35° 3' sud, et 116° 35' à l'est de Greenwich, découvrit le port du roi Georges, et longea la terre jusqu'à 122° 8' de longitude. D'Entrecasteaux l'avait reconnu à peu près sur la même étendue ;

mais les deux navigateurs s'arrêtèrent dans des endroits différents. Vancouver, forcé de s'éloigner par des indices de mauvais temps qui lui auraient fait courir des dangers de plus d'une espèce le long d'une côte inconnue, alla mouiller dans la baie Dusky de la Nouvelle-Zélande, où il avait déjà séjourné avec Cook. À peine en était-il sorti, qu'un ouragan le sépara de sa conserve ; le 24 novembre, il aperçut les *Snares*, écueils dangereux (48° 3' sud, 166° 4' est). S'avançant ensuite au nord, il découvrit, par 27° 36' sud et 215° 48' est, Oparo, dont les habitants ressemblent à ceux de l'archipel des Amis. Le 30 décembre, il retrouva le *Chatham* à Tatti, où de grands changements étaient survenus depuis 1777 qu'il n'avait vu cette île. Le 24 janvier 1792, Vancouver fit voile ; le 1^{er} mars, il eut connaissance d'Ovaïhy ; le 14, il s'éloigna de l'archipel des Sandwich ; le 16 avril, la Nouvelle-Albion, par 39° 27' N. et 225° 41' E., s'offrit à ses regards. Il cingla vers le nord et commença la reconnaissance de la côte, qu'il continua cette année jusqu'à 52° 18' de latitude, s'engageant dans les bras de mer nombreux qui la découpent, et déterminant la forme des îles qui les séparent. Dans cette première campagne, Vancouver reconnut l'entrée de Jean de Fuca, et constata qu'elle n'aboutit qu'à un détroit qui conduit au grand Océan, en passant par l'île de Quadra et Vancouver. Les capitaines de deux bâtiments de guerre espagnols, qu'il rencontra le 22 juin, et qui, ainsi que lui, exploraient ces parages, lui apprirent que, dès l'année précédente, leur compatriote Malespina les y avaient précédés, et qu'ils continuaient ses travaux. Le 19 août, Vancouver s'éloigna de la région septentrionale, et fit route au sud vers Noutka. Le 1^{er} septembre, Don Juan de la Bodega y Quadra, officier de la marine espagnole, lui fit la remise formelle de l'établissement. Le *Dédale* était arrivé d'Angleterre et s'était rangé sous ses ordres. Vancouver passa quelques jours dans le port de Monterey, expédia le *Dédale* à Botany-Bey avec du bétail, et y fit embarquer Broughton, qu'il chargea de porter en Europe, avec ses journaux, les cartes et les plans dressés jusqu'à cette époque. Le 12 février 1793, il mit à la voile avec la *Découverte* et le *Chatham* pour l'archipel des Sandwich. Il réussit à rétablir la paix entre les chefs des différentes îles, et fit punir de mort, par un chef subalterne, deux insulaires qui avaient pris part au meurtre du capitaine et de plusieurs hommes de l'équipage du *Dédale*. Le 26 avril, il était de

nouveau à la côte d'Amérique; et cette fois il la reconnut jusqu'au cap Décision, par 56° 2' N., et constata que jusque-là elle est bordée d'un archipel, à l'ouest duquel est le groupe des îles de la Reine Charlotte. Le 17 septembre, il retourna au sud, revit Noutka, puis les établissements espagnols de la Nouvelle-Californie, et s'assura qu'au sud de Monterey le pays offre une nouvelle chaîne de montagnes, dont la plus voisine de la mer est la plus basse. Le *Dédale* l'avait rejoint, lui apportant des vivres et des munitions. Le 8 janvier 1794, il atteignit Ovaïhy. Ce fut à cette époque que Tam-méamea fit la cession de l'île au roi de la Grande-Bretagne. Le 3 mars, Vancouver partit d'Ovaïhy, et résolut de commencer sa troisième campagne par le nord, puis de suivre la côte à l'ouest et au sud, jusqu'au point où il l'avait laissée l'année précédente. Le 3 avril, il aperçut, par 54° 49' N. et 205° 4' E., une île, haute, nue et couverte de neige, qu'il nomma *île de Tchirikoo*, en l'honneur du compagnon de Béring. Ensuite il entra dans la rivière de Cook, s'avança jusqu'à 61° 29' N. et 211° 17' E.; examina les comptoirs russes, parcourut soigneusement toutes les baies, les anses et les détroits, les canaux qui séparaient les îles ou s'enfonçaient dans le continent, et parvint, le 30 juillet, au cap Décision, où il s'était arrêté l'année précédente. Dans cette dernière campagne, Vancouver explora l'archipel du roi George, et du prince de Galles, la grande île de l'Amirauté, etc. Partout, entre les îles, la navigation était facile; mais dès cette époque des glaces obstruaient quelques passages. Le 22 août, il termina ses opérations dans le port Conclusion, par 56° 14' N., et 225° 37' E. « Maintenant, dit-il, que nous avons atteint le but principal que le roi s'était proposé en ordonnant ce voyage, je me flatte que notre reconnaissance exacte de la côte nord-ouest de l'Amérique dissipera tous les doutes et écartera toutes les fausses opinions concernant le passage par le nord-ouest, et que par conséquent on ne croira plus qu'il existe une communication possible pour des navires entre le grand Océan septentrional et l'intérieur du continent de l'Amérique dans l'étendue que nous avons parcourue. » Le 12 septembre, Vancouver était à Noutka; n'ayant pas trouvé à Monterey, comme il s'y attendait, des nouvelles d'Angleterre, relatives à la cession de cette colonie, il reprit la route d'Europe; il reconnut le golfe San-Lucar en Californie, puis les îles Gallapagos, et le 20

mars 1796, mouilla dans le port de Valparaiso, sur la côte du Chili : il fit une excursion à San-Jago, capitale du pays, et le 7 mai, continua son voyage. Le 29, il doubla le cap Horn. Le 6 juillet, étant arrivé à Sainte-Hélène, il s'aperçut qu'ayant fait le tour du monde par l'est, il avait gagné vingt-quatre heures, car dans l'île on ne comptait que le 5. Vancouver y apprit que la Convention nationale de France avait décrété que, malgré la guerre qui existait entre les deux nations, la *Découverte* et le *Chatam* seraient respectés par les croiseurs français; en conséquence, il n'attendit pas l'arrivée d'un convoi venant de l'Inde, et appareilla le 15 juillet; ayant joint ensuite un convoi, il entra, le 13 septembre, dans l'embouchure du Shannon, sur la côte occidentale d'Irlande. Il partit pour Londres aussitôt, afin de rendre compte à l'Amirauté du succès de son voyage. Le soin assidu avec lequel il s'était livré aux études astronomiques et nautiques avaient altéré sa santé. Toutes les reconnaissances dans l'intérieur des archipels avaient été faites en canot, et il y avait pris une part très-active; d'ailleurs la sollicitude que lui causaient la surveillance des travaux, le maintien de l'ordre et la conservation de la bonne harmonie avec les indigènes, qu'il ne put pas toujours préserver, avait ajouté à ses fatigues. Heureusement il vécut assez longtemps pour rédiger la plus grande partie de sa relation; mais avant que la fin pût être imprimée, il mourut le 10 mai 1798, à Petersham, dans le comté de Surrey. Son frère, Jean Vancouver, mit la dernière main à son ouvrage, qui fut imprimé aux frais du gouvernement et publié sous ce titre : *Voyage de découvertes à l'Océan Pacifique du Nord et autour du monde, dans lequel la côte nord-ouest de l'Amérique a été soigneusement reconnue et relevée; ordonné par le roi d'Angleterre, et exécuté, de 1790 à 1795, sur la corvette la Découverte, et le tender le Chatam, Londres, 1798, 3 vol. in-4, avec un atlas, in-fol., traduit en français, an VIII (1800), 3 vol. in-4 et atlas in-fol.; une autre Traduction abrégée a été donnée par M. Henri, ibid., 1800, 5 vol. in-8, et atlas in-4. Il y a eu aussi une Traduction en allemand et un extrait en suédois, par Sparrmann; c'est à Vancouver que l'on doit la découverte précise de la côte nord-ouest de l'Amérique, il conduisit ses vaisseaux dans des passes qui ne paraissent accessibles qu'à de petits navires; et ses détachements parcoururent plus de 9,000 milles dans le labyrinthe d'îles qui*

bordent cette côte. On savait, avant lui, qu'elle se termine par des terres très-hautes; il a, le premier, pénétré dans les canaux innombrables, libres ou semés d'écueils, qui aboutissent à cette fameuse chaîne de montagnes dont le pied est baigné par l'Océan. Ses cartes offrent le détail de l'espace immense qu'il a déterminé avec tant d'exactitude dans un temps si court. Elles sont un des monuments les plus remarquables qui existent de l'habileté, de l'activité et de la persévérance de Vancouver. Bienveillant et modeste, il rend partout justice au zèle des marins qui le secondaient, et les nomme toujours avec éloge. Sa relation offre des notions curieuses sur les diverses peuplades indigènes de la côte nord-ouest, sur les comptoirs russes, les colonies espagnoles et les îles du Grand Océan qui, par la fréquentation des Européens avaient bien changé dans un intervalle de moins de trente ans. Si les détails nautiques fatiguent le lecteur, il en est dédommagé par des récits instructifs et des descriptions intéressantes.

VAN-DEN-VELDE (Adrien), peintre, né à Amsterdam en 1539, mort en 1672, a excellé à peindre des animaux. Il réussissait dans le paysage; son pinceau est délicat et moelleux, son coloris suave et onctueux. — Il ne faut pas le confondre avec Isaïe VAN-DEN-VELDE, qui se distingua dans le 17^e siècle par ses batailles, peintes avec beaucoup de feu et d'intelligence. Il vivait à Harlem en 1626, et à Leyde en 1630. — Ni avec Guillaume VAN-DEN-VELDE, surnommé *le Vieux*, frère d'Isaïe, mort à Londres en 1693, qui excellait à représenter des vues et des combats de mer. — Ni avec Guillaume VAN-DEN-VELDE *le Jeune*, né à Amsterdam en 1693, mort à Londres en 1707, fils de celui-ci, qui surpassa son père par le goût et l'art avec lequel il représentait des marines. Charles II et Jacques II, rois d'Angleterre, lui accordèrent des pensions. Aucun peintre n'a su rendre avec plus de vérité que lui la tranquillité, le transparent, les reflets et le limpide de l'onde, ainsi que ses fureurs. Son talent allait jusqu'à faire sentir la légèreté de l'air et les moindres vapeurs.

VANDEBOURG (Charles Boudens de), ancien officier de marine, mort à Paris dans le mois d'octobre 1827. Il émigra en Allemagne pendant la Révolution, et retourna en France après le 18 brumaire. Alors il se voua tout entier aux occupations littéraires, et concourut au *Publiciste*, aux *Archives littéraires*, au *Mercure étranger*, au *Journal des Savants*;

il fut nommé membre de l'Institut en 1814 et censeur en 1815. On a de lui quelques *Traductions*, entre autres une *Traduction en vers français des Odes d'Horace*, 1812-1813, 2 vol. in-8, qui n'est pas sans mérite. Vanderbourg a fourni quelques articles à la *Biographie Universelle* de Michaud.

VANDER-MEULEN (Antoine-François), peintre, né en 1634 à Bruxelles, mort à Paris en 1690, avait un talent particulier pour peindre les chevaux; son paysage est d'une fraîcheur et son feuiller d'une légèreté admirables. Les sujets ordinaires de ses tableaux sont des sièges, des combats, des marches, ou des campements d'armée. Le Mécène de la France, Colbert, le fixa près de lui par les occupations qu'il lui donna. Ce peintre suivait Louis XIV dans ses rapides conquêtes, et dessinait sur les lieux les villes assiégées et leurs environs. Le célèbre Lebrun estimait beaucoup cet artiste: il chercha toujours les occasions de l'obliger, et lui donna sa nièce en mariage. Son frère, Pierre Vander-Meulen, s'est distingué dans la sculpture. Il passa, en 1670, en Angleterre avec sa femme.

VAN-DE-VELDE (Jean-François); prêtre, né en 1743 à Beveren, où il mourut en 1823, fut exposé aux persécutions à l'époque des innovations de Joseph II. Plus tard, de Broglie, évêque de Gand, l'ayant amené au concile de Paris, il fut, comme lui, arrêté et envoyé en exil. Depuis 1814, il s'occupa dans sa patrie de recherches sur les monuments de l'Eglise des Pays-Bas, et publia un abrégé de son travail, sous le titre de *Synopsis monumentorum*, Gand, 1822, 5 vol. in-8: collection qui offre beaucoup de choses curieuses sur la révolution française et sur ses résultats par rapport à la religion en Belgique.

VANDER-VYNCKT (Luc-Joseph) naquit à Gand le 6 mars 1691, et voyagea en France, en Italie et en Allemagne; de retour dans son pays, il remplit diverses fonctions dans la magistrature, et mourut à Gand le 28 janvier 1779, laissant: *Histoire des troubles des Pays-Bas*, in-4, Bruxelles, 1765, composée en français d'après les archives du pays, par ordre de l'impératrice-reine, pour l'instruction des archiducs: elle ne fut tirée qu'à cinq exemplaires, mais elle a été réimprimée en 1824 par les soins de M. Méan, avec des corrections de style et des pièces justificatives; *Recherches historiques et chronologiques sur les gouverneurs des Pays-Bas*, depuis 1470 jusqu'en 1765; *Recherches historiques et chronologiques*

sur le conseil provincial de Flandre, 2 vol. in-fol.; *Recherches historiques et chronologiques sur le grand conseil de Malines*, 2 vol. in-fol.; *Recherches historiques et chronologiques sur les magistrats des deux bancs de la ville de Gand*, 2 vol. in-4, qui pourraient servir de supplément au livre de la noblesse de Flandre, de l'Epinaÿ; *Mémoires d'un voyage par la France, l'Italie et l'Allemagne, fait en 1724 et 1725*. Quoique l'auteur n'y ait pas mis la dernière main, ils contiennent des descriptions curieuses des lieux, des mœurs et des familles les plus célèbres de ces trois contrées, avec des détails qui jettent un grand jour sur l'histoire de ce temps; des *Dissertations intéressantes sur le Vésuve*, sur les îles *Borromées*, sur la tour de Pise, sur le grand-duché de Toscane, faites sur les lieux, 4 cahiers in-fol.; une *Notice chronologique des Papes, depuis Célestin II, en 1143*, le premier qui, selon l'auteur, prit ses armoiries propres au lieu des clefs de saint Pierre, jusqu'à *Benoit XIV*, avec leurs armoiries peintes, in-4; *Dissertations sur les abbayes et bénéfices en commende dans les Pays-Bas*.

VAN-DYCK (Antoine), peintre, naquit à Anvers en 1599. Sa mère, qui peignait le paysage, s'amusa à le faire dessiner dès son enfance. Il prit du goût pour cet art, et il entra dans l'école du célèbre Rubens, qui l'employait à travailler à ses tableaux. On a dit même qu'il faisait la plus grande partie de ses ouvrages. Van-Dyck a fait plusieurs tableaux dans le genre historique, qui sont fort estimés, et il a mérité d'être nommé le *roi du portrait*. Ce peintre se fit par son art une fortune brillante. Il épousa la fille d'un milord; il avait des équipages magnifiques, sa table était servie somptueusement; il avait à ses gages des musiciens et des alchimistes. Pour subvenir à ces dépenses, il lui fallut augmenter son gain par son travail; la précipitation avec laquelle il peignait alors se fait apercevoir dans ses derniers tableaux, qui ne sont pas, à beaucoup près, aussi estimés que ses premiers, auxquels il donnait plus de temps et plus de soin. Van-Dyck alla en France et n'y séjourna pas longtemps. Il passa en Angleterre, où Charles I^{er} le retint par ses bienfaits. Un travail fort actif et trop continué lui causa des incommodités qui l'enlevèrent aux beaux-arts en 1684. On reconnaît dans les compositions de Van-Dyck les principes de Rubens; cependant il n'était ni aussi universel ni aussi savant que ce grand homme; mais son pinceau est plus coulant et plus pur que celui de

son maître; il a donné plus de fraîcheur à ses carnations, et plus d'élégance à son dessin.

VANE (Le chevalier Henri), l'un des enthousiastes les plus turbulents produits par la révolution qui renversa Charles I^{er}, naquit en 1612. Il fut élevé d'abord à l'école de Westminster, ensuite à l'Université d'Oxford; et même, à cette période peu avancée de sa vie, il semble avoir adopté quelques-unes de ces opinions républicaines qui devaient plonger sa patrie dans tous les malheurs de l'anarchie. On assure qu'il voyagea en France, et se rendit à Genève, et qu'à son retour il manifesta une telle aversion pour la discipline et la liturgie de l'Eglise anglicane, que son père en manifesta un profond mécontentement. Voyant tout ce que ses opinions lui attiraient de haine, le jeune Vane résolut de se rendre à la Nouvelle-Angleterre, qui servait alors de refuge à tous les ennemis de l'Eglise. Son père s'opposa d'abord à ce projet insensé; mais il consentit ensuite, sur les conseils du roi, à lui permettre d'y rester pendant trois ans. Vane avait le projet de former un établissement sur les bords du Connecticut; mais, suivant Néal (*Histoire de la Nouvelle-Angleterre*), à son arrivée en 1635, les habitants l'ayant nommé, pour l'année suivante, au gouvernement de Massachussets, il se décida à rester au milieu d'eux. Néal ajoute qu'il ne fut pas plus tôt à la tête des affaires, que sa conduite ne répondit pas à l'idée qu'on s'était formée de lui, et qu'il parut au-dessous du poste qu'on lui avait confié. Comme il était naturellement enthousiaste, il embrassa avec beaucoup de chaleur les *Doctrines antinomiennes* (Antinomian doctrines), et donna de tels encouragements à ceux qui les prêchaient, qu'il exalta leur vanité et leurs espérances. L'accroissement de leur crédit parmi le peuple pouvait amener, l'année suivante, le renversement du gouvernement et de l'Eglise, si le parti modéré n'eût pris des mesures pour que Vane ne fût pas réélu. Mather, autre historien de la Nouvelle-Angleterre, parle de lui avec encore plus de mépris, lorsqu'il dit que tant que les habitants de ce pays formeront une nation, l'élection de Vane sera une tache dont ils ne pourront se laver. Enfin Baxter prétend que Vane s'était rendu si odieux, qu'il fut obligé de se sauver pendant la nuit de son gouvernement avant la fin de l'année; et il ajoute que, lorsqu'il arriva en Angleterre, il de vint l'instrument des calamités que Dieu réservait à un peuple encore plus corrompu. D'après ces écrivains, il paraîtrait

que Vane fut de retour en Angleterre vers 1636. A cette époque, il semblait un peu revenu de ses erreurs, et il se maria avec la fille du chevalier Wray. Par le crédit de son père, il fut nommé adjoint du chevalier Guillaume Russel, dans l'office de trésorier, place lucrative et de confiance. Il représenta Kingston-Upon-Hull, dans le Parlement de 1640, et parut, pendant quelque temps, vivre en bonne intelligence avec le gouvernement; mais, lors des discussions de son père avec Strafford, ils formèrent tous les deux la résolution de se venger de l'outrage qu'ils croyaient avoir reçu; en conséquence, Vane fils, qui avait été créé chevalier en 1640, se joignit à Pym et à d'autres ennemis de la cour, et contribua de tout son pouvoir à la fin malheureuse du comte de Strafford. L'acharnement qu'il montrait contre ce dernier et contre le roi lui fit obtenir la confiance entière des rebelles qui ne lui cachèrent aucun de leurs projets. Lorsque la révolte eut éclaté, il adopta les intérêts du Parlement avec un zèle fanatique. Il porta à la Chambre des pairs l'accusation intentée contre l'archevêque Laud, et fut nommé ensuite l'un des membres de l'Assemblée du clergé. En 1642, il figura parmi les commissaires que le Parlement envoya aux Ecossais pour les inviter à son secours, et il fut un des plus zélés promoteurs de la ligue du Covenant, quoiqu'on le considérât, à cette époque, comme ayant une égale aversion pour les principes qu'on y professait et pour ceux du clergé. Il contribua puissamment, en 1644, pour l'ordonnance du *renoncement à soi-même*, véritable momerie, qui donna, pendant quelque temps, de la vie et du relief à la cause des *Indépendants*. Dans le discours qu'il prononça à cette occasion, il déclara que, quoiqu'il eût obtenu la place de trésorier de la marine avant le commencement des troubles, sans la devoir à la faveur du Parlement, il était prêt à la lui résigner, et qu'il désirait que les profits qu'elle produisait fussent destinés à l'entretien de la guerre. L'influence qu'il exerçait le fit choisir, en 1645, pour un des commissaires du traité d'Uxbridge et de celui de l'île de Wigh en 1648. Comme il désirait un changement dans le gouvernement, il fit tous ses efforts pour retarder la conclusion de ce dernier traité, et de toute convention avec le roi, jusqu'à ce que l'armée eût pu atteindre Londres. Afin de parvenir à ce but, il amusa le parti du roi par l'offre de tolérance pour la prière commune et pour l'épiscopat. Comme beaucoup d'autres,

il ne sut pas prévoir les conséquences des mesures qu'il faisait adopter; car il déprouva fortement les violences que l'armée exerçait contre le Parlement, et même que l'exécution de Charles I^{er} et il s'éloigna des affaires pendant ces déplorables événements. Lors de l'établissement de la république, en 1649, il entra au conseil d'Etat, et il y resta jusqu'à la mémorable dissolution du Parlement par Cromwell, en 1653. On sait avec quel mépris le Protecteur traita, dans cette circonstance, les membres du Parlement. Il saisit Vane par son manteau, en lui disant qu'il n'était qu'un jongleur (*a juggling fellow*). Celui-ci avait des principes trop républicains pour se soumettre à aucune espèce d'autorité, aussi Cromwell le fit-il sommer, en 1654, de comparaître devant lui en conseil. Lorsqu'il fut arrivé, le Protecteur lui reprocha la haine qu'il témoignait pour son gouvernement, ce qui était démontré par la publication d'un pamphlet intitulé : *Question salutaire, proposée et résolue*. Vane avoua qu'il en était l'auteur, et ne dissimula pas tout le déplaisir que lui causait l'état présent des affaires. D'après cette réponse, Cromwell lui enjoignit de donner des garanties sur sa conduite à venir; mais Vane entreprit de se justifier, et comme il ne réussit pas à convaincre le Protecteur, celui-ci le fit enfermer à Carisbrooke, où il fut détenu pendant quatre mois. Cromwell essaya alors d'intimider cet esprit indomptable, en le menaçant de lui faire perdre une partie de ses biens, par une procédure légale, ce qui voulait dire en violant toutes les lois; lui insinuant en même temps que, s'il voulait s'unir franchement à son gouvernement, il oublierait ce qui s'était passé et lui accorderait tout ce qu'il pourrait désirer. Vane fut inflexible, non seulement pendant la vie d'Olivier Cromwell, mais encore pendant le court règne de Richard, contre lequel plusieurs réunions de républicains furent tenues dans sa maison près de Charing Cross. Ce fut en vain que les partisans de Richard tentèrent de l'empêcher d'être nommé au Parlement de 1659, où il fut élu par le bourg de Witchurch. Dans cette assemblée, Vane et d'autres républicains firent tous leurs efforts pour renverser le protectorat et les deux Chambres, et pour établir une république. Après l'abdication de Richard, le long Parlement ayant été rétabli, Vane fut nommé membre de la commission de sûreté et du conseil d'Etat, et enfin président du conseil, auquel il proposa une nouvelle forme de gouver-

sement républicain; mais il eut le malheur de déplaire à ses amis, qui le confinèrent dans sa maison de Raby, au comté de Durham. A la Restauration, les mêmes hommes s'imaginant qu'ils n'avaient rien à craindre, d'après la déclaration de Bréda, qui n'exceptait du pardon que les régicides, appuyèrent sa réclamation avec tant de force, que les deux Chambres firent à son sujet une adresse au roi, ce qui équivalait à un acte du Parlement. Vane ne crut donc pas devoir s'éloigner; mais la part qu'il avait prise à l'accusation du comte de Strafford, et à toutes les mesures violentes qui avaient renversé le gouvernement, et, plus que cela, l'opinion qu'on s'était formée de sa capacité et de son esprit brouillon, décidèrent la cour à le faire comprendre parmi les ennemis les plus dangereux de la Restauration. Il fut en conséquence arrêté et traduit en justice, le 4 juin 1661, pour avoir usurpé le gouvernement et coopéré à la mort de Charles I^{er}. Il répondit que les membres eux-mêmes du long Parlement n'avaient pu le dissoudre, et que, comme il en faisait partie, aucun inférieur ne pouvait le traduire en justice; ces raisons ne furent pas écoutées, on le déclara coupable, et il fut décapité à Tower-Hill, le 14 juin 1662. Il avait résolu d'adresser un discours aux spectateurs; mais les tambours, placés sous l'échafaud, se mirent à battre au moment où il allait parler. Il ne s'en émut pas et demanda un peu de silence pour faire ses prières, ce qui lui fut accordé. Lorsqu'il les eut faites et qu'il eut pris congé de ceux qui l'entouraient, il voulut dire quelques mots; mais le bruit des tambours l'ayant encore interrompu, il livra sa tête à l'exécuteur, et mourut avec tant de fermeté, qu'il excita l'intérêt même de ceux qui n'estimaient ni son caractère ni sa conduite. Clarendon le peignit comme rempli de dissimulation; mais il vante son esprit, sa pénétration, et surtout son étonnante sagacité à découvrir les projets des autres hommes, tandis qu'il était lui-même impénétrable et savait se contenir, lorsqu'il n'était pas convenable de dévoiler ce qu'il pensait. Burnet le représente comme un homme très-craintif, qui avait des idées peu lucides sur la religion. En effet, il s'en était créé une espèce particulière, toute négative, et qui consistait à s'éloigner de toutes les autres formes admises; on nomma ses partisans chercheurs (*seekers*), parce qu'ils semblaient attendre quelques manifestations d'en haut, plus claires que celles qui avaient inspiré les autres. Baxter les appelle *Vantistes* (*Vanists*). Dans

leur réunion Vane priaît et prêchait souvent lui-même, mais avec cette obscurité qu'on remarque dans tous ses écrits, et qui les rend à peu près inintelligibles. Il penchait pour la doctrine de la préexistence et pour les idées d'Origène, qui admettait que tous diables et pécheurs seraient généralement sauvés. Milton, qui était attaché à la secte des *Indépendants*, a adressé à Vane, qui en faisait aussi partie, un très-beau sonnet dans lequel il lui dit que la paix repose en paix soutenue par son bras, et qu'elle le reconnaît pour son fils aîné; éloge que Warton, commentateur de l'illustre poète, ne peut considérer comme fait sérieusement; « car, dit-il, personne ne réunissait à un plus haut degré le fanatisme à la dissimulation; de grands talents à un esprit visionnaire, et le bon sens à une folie. » Vane a publié : *Question salutaire, proposée et résolue, etc.*, 1656, in-4. Ce pamphlet fut écrit à l'occasion d'un jeûne public, et contenait, dit Duddon, l'état de la controverse entre la république et le roi, la déviation qui avait fait abandonner la cause dans laquelle les premiers s'étaient engagés, et les moyens de réunir tous les partis; *Les méditations de l'homme retiré, ou le mystère et la puissance de la pitié brillant dans le monde vivant, etc.*, 1656, in-4 : c'est un Traité plein d'enthousiasme sur la venue du Sauveur pour fonder sur la terre une nouvelle monarchie qui devait durer mille ans; *De l'amour de Dieu et de l'union avec Dieu*, 1657, in-4. Clarendon dit qu'il a essayé de lire ce livre, mais qu'il n'a jamais pu parvenir à le comprendre, et qu'il n'y a pas reconnu la clarté qui se faisait remarquer dans les discours de Vane; *Épître générale au corps mystique de Jésus-Christ sur la terre, l'Eglise universelle de Babylone, qui sont pèlerins et étrangers sur la terre, désirant et cherchant la contrée céleste*, 1662, in-4; *La face des temps, où l'on découvre brièvement par différentes écritures prophétiques, depuis le commencement de la Genèse jusqu'à la fin de la révolution, le commencement, les progrès et la fin de l'inimitié et du combat entre la race de la femme et la race du serpent, jusqu'à ce que la tête du serpent soit écrasée, et que toutes les monarchies du monde éprouvent une ruine totale et irrémédiable*, 1662, in-4; *La cause du peuple établie; La vallée de Josaphat considérée et ouverte en comparant 2 chron. xx avec Joël III; Méditations sur la vie de l'homme, le gouvernement, l'amitié, les ennemis, la mort*. Vane avait composé dans sa prison cet écrit qui fut imprimé

mé à la fin de son jugement en 1662, in-4.

VAN-EFFEN (Juste), né à Utrecht, d'un capitaine réformé d'infanterie, mourut en 1735, inspecteur des magasins de Bois-le-Duc, dans un âge peu avancé. On lui avait confié l'éducation de quelques jeunes seigneurs, et il s'en était acquitté avec succès. Cet auteur avait de la facilité, assez d'imagination ; mais il écrivait trop vite, et employait quelquefois des termes recherchés et bas. On a de lui : la *Traduction des Aventures de Robinson Crusô*, par Daniel Foë, fameux roman anglais, en 2 vol. in-12. C'est une des plus intéressantes et des plus innocentes productions que nous ayons dans ce genre frivole et souvent pernicieux (voyez Foë). C'est en vain que M. Grivel s'est efforcé de ravalier Robinson pour exalter son *Ile inconnue*, Paris, 1703, 4 vol. Il y a, à la vérité, dans ce dernier ouvrage des vues saines et utiles ; mais les gens de goût préféreront toujours le roman anglais. On ne s'aviserait jamais de prendre l'*Ile inconnue*, pour une histoire véritable, comme on a pris longtemps *Robinson Crusô* ; les événements n'y naissent que des différentes vues de l'auteur qui paraissent à découvert : il y a d'ailleurs une légère teinte de philosophisme ; la religion naturelle qu'il prétend y établir est une chimère. On trouve, dès la préface, un ton de morgue et d'injures contre les Espagnols, l'Inquisition, les Missionnaires, etc, qui n'honore pas le génie et qui ne peut donner à la jeunesse que des impressions fausses ; la *Traduction du Mentor moderne*, en 3 vol. in-12, celle du *conte du Tonneau*, du docteur Swift, en 2 vol. in-12 ; le *Misanthrope*, 1726, 2 vol. in-8 : ouvrage fait sur le modèle du *Spectateur anglais*, mais écrit avec moins de profondeur et de justesse ; la *Bagatelle*, ou *Discours ironique*, 3 vol. in-8. L'ironie n'y est pas toujours soutenue avec assez de finesse : elle est d'ailleurs monotone ; *Parallèle d'Homère et de Chapelain*, qu'on attribue à Fontenelle ; on le trouve à la fin du *Chef-d'œuvre d'un inconnu*.

VAN-ERKEL (Jean-Chrétien), prêtre hollandais, originaire d'Utrecht, né vers 1654, fit ses études à l'Université de Louvain, et y fut reçu licencié en droit. Il suivit, au collège du pape Adrien, dans la même Université, les cours de théologie de Gommare Huyghens, président de ce collège. Huyghens était intimement lié avec Arnaud et le P. Quesnel ; il avait pris la défense de ce dernier (voyez HUYGHENS). On ne s'éton-

nera pas que Van-Erkel ait été imbu des mêmes principes, et qu'il en ait fait la règle de sa conduite ecclésiastique ; aussi fut-il un des plus zélés défenseurs de l'Eglise d'Utrecht. Il eut aussi occasion de fréquenter Van-Espen. Après ses études achevées, Van-Erkel retourna en Hollande, et alla aider, en qualité de secon daire ou vicaire, Nicolas Van-Erkel, son oncle, pasteur de Delft. Cet oncle étant mort, il lui succéda dans le pastorat de Delft. Il devint, par la suite, chanoine, et enfin doyen du chapitre métropolitain d'Utrecht, après la mort de Van-Hem sen, auquel il succéda. Van-Erkel a laissé beaucoup d'ouvrages, la plupart pour la défense de l'Eglise de la Hollande. Il y fait tous ses efforts pour la disculper de l'imputation de schisme, et pour en soutenir les droits contre les décisions du Saint-Siège. Il mourut en 1734 à l'âge de 80 ans.

VAN-ESPEN. (Voyez ESPEN.)

VANIERE (Jacques), jésuite, naquit à Causses, bourg du diocèse de Béziers, en 1664, de parents qui faisaient leurs délices des occupations de la campagne ; il hérita de leur goût. Cet homme célèbre étudia sous le P. Joubert, qui ne lui trouva d'abord aucun goût pour les vers, et l'élève lui-même priait son régent de l'exempter d'un travail qui le rebutait. Enfin, son génie se développa, et il approfondit en peu de temps l'art des muses. Les Jésuites le recurent et le destinèrent à professer les humanités. Son talent s'annonça à la France par deux poèmes ; l'un intitulé *Stagna*, et l'autre *Columbæ*, qu'il inséra ensuite dans son grand poème. Santeuil, ayant eu occasion de les voir, dit « que ce nouveau venu » les avait tous dérangés sur le Par » nasse. » Ce qui mit le comble à la gloire du P. Vanière, ce fut son *Prædium rusticum*, poème en 16 chants, dans le goût des *Géorgiques* de Virgile. Rien n'est plus agréable que la peinture naïve que le P. Vanière fait des amusements champêtres. On est également enchanté de la richesse et de la vivacité de son imagination, de l'éclat et de l'harmonie de sa poésie, du choix et de la pureté de ses expressions. On lui reproche cependant des détails petits et inutiles, des récits hors d'œuvre, des images mal choisies, etc. Nous avons encore du P. Vanière un *Recueil de vers latins*, in-12 ; on y trouve des Eglogues, des Epîtres, des Epigrammes, des Hymnes, etc. Il a aussi donné un *Dictionnaire poétique*, latin, in-4, très-estimé, et il en avait entrepris un français et latin, qui devait avoir 6 vol. in-fol. Le P. Vanière mourut à Tou-

louse en 1739, et plusieurs poëtes ornèrent de fleurs son tombeau. Son caractère méritait leurs éloges autant que ses talents. Berland de Rennes a publié, en 1756, une traduction du *Prædium rusticum*, en 2 vol. in-12, sous le titre d'*Economis rurales*.

VANINI (Lucilio), né à Taurozano, dans la terre d'Otrante, en 1585, s'appliqua avec ardeur à la philosophie, à la médecine, à la théologie et à l'astrologie judiciaire, dont il adopta les rêveries. Après qu'il eut achevé ses études à Padoue, il fut ordonné prêtre, et se mit à prêcher. Mais il quitta bientôt la prédication, à laquelle il n'était point appelé, pour se livrer de nouveau à l'étude. Ses auteurs favoris étaient Aristote, Averroës, Cardan et Pomponace. Après avoir roulé d'incertitudes en incertitudes, il finit par conclure (si une telle conclusion est bien possible) qu'il n'y avait point de Dieu. De retour à Naples, il y forma selon le Père Mersenne, dans son *Commentaire* sur la Genèse, le bizarre projet d'aller prêcher l'athéisme dans le monde, avec 12 compagnons de ses impiétés. Mais ce dessein paraît douteux, quoique dans une tête si étrangement dérangée toutes les folies pussent trouver accès; ce qu'il y a de certain, c'est que le président Gramond, qui était à Toulouse lorsque Vanini fut jugé, ne dit point qu'il ait fait cet aveu à ses juges. Quoi qu'il en soit, l'athée italien parcourut l'Allemagne, les Pays-Bas et la Hollande, d'où il alla à Genève, et de là à Lyon. Le poison de ses erreurs pensa lui mériter la prison; il n'évita ce châtiment que par sa fuite en Angleterre, où il fut enfermé en 1614, comme professant la religion catholique. Relâché, après une détention de 49 jours, il repassa la mer et alla à Gènes, où il se montra toujours esprit égaré et cœur corrompu. Il tâcha d'infecter la jeunesse de ses détestables principes, et cette nouvelle imprudence le fit repasser à Lyon. Il y joua le bon catholique, et écrivit son *Amphitheatrum* contre Cardan. Quelques erreurs, semées adroitement dans cette production, allaient exciter un nouvel orage contre lui, lorsqu'il retourna en Italie. Cet athée errant rentra ensuite en France où il se fit moine dans la Guyenne, on ne sait en quel Ordre. Le dérèglement de ses mœurs le fit chasser de son monastère, et il se sauva à Paris. Peu de temps après, en 1616, il fit imprimer dans cette ville ses Dialogues, *De admirandis naturæ arcanis*: il les dédia au maréchal de Bassompierre, qui l'avait pris pour son aumônier. La censure que

la Sorbonne fit de cet ouvrage l'obligea d'abandonner la capitale. Après avoir promené son inconstance et son impiété de ville en ville, il s'arrêta à Toulouse, où il prit des écoliers pour la médecine, la philosophie et la théologie. Il fut même assez adroit pour s'introduire chez le premier président, qui le chargea de donner quelques leçons à ses enfants. Vanini profita de la confiance qu'on avait en lui, pour répandre son athéisme. Sa fureur dogmatissante ayant été prouvée, il fut livré aux flammes, en 1619, âgé seulement de 34 ans, après avoir eu la langue coupée. On a de Vanini: *Amphitheatrum æternæ Providentiæ*, Lyon, 1615, in-12; *De admirandis naturæ reginæ deæque mortalium arcanis*, Paris, 1616, in-8; un *Traité d'Astronomie*, qui n'a pas été imprimé. Quelques avocats de mauvaises causes ont tâché de justifier Vanini sur son athéisme. On prétend qu'au 1^{er} interrogatoire qui lui fut fait, on lui demanda s'il croyait à l'existence d'un Dieu; et que, s'étant baissé, il leva de terre un brin de paille, en disant: « Je n'ai besoin que de ce fétu pour me » prouver l'existence d'un Etre créateur; » et fit, dit-on, un long discours sur la Providence. Le président Gramond, qui parle de ce discours, dit qu'il le prononça plutôt par crainte que par persuasion; mais quand il se vit condamné, il leva le masque, et mourut comme il avait vécu. « Je le vis dans le tombeau », ajoute cet historien, lorsqu'on le menait au supplice, se moquant du cordelier qu'on lui avait donné pour l'exhorter à la repentance, et insultant à notre Sauveur par ces paroles « impies: Il sua de crainte et de faiblesse, et moi je meurs intrépide. Ce scélérat n'avait pas raison de dire qu'il mourait sans frayeur; je le vis fort abattu, et faisant très-mauvais usage de la philosophie qu'il professait. » Rapprochons de ce qu'on vient de lire les deux passages suivants: l'un de Rousseau, l'autre de Charron: voici celui du philosophe de Genève: « La mort de Socrate, philosophe tranquille avec ses amis, est la plus douce qu'on puisse désirer; celle de Jésus expirant dans les tourments, injurié, raillé, maudit de tout un peuple est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate, prenant la coupe empoisonnée, bénit celui qui la lui présente et qui pleure. Jésus, au milieu d'un affreux supplice, prie pour ses bourreaux acharnés. Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu. »

— « Ses ennemis (de Jésus) demeurent étonnés (dit l'élève du sceptique Montaigne), et n'en peuvent trouver la raison. Il meurt ignominieusement , et on l'adore comme un Dieu. Qu'y-a-t-il entre toutes les religions qui vaille celle de Jésus-Christ ? Ces éclatantes élévations et efforts de vertu qui se trouvent en aucuns philosophes qui narguent les dangers , la nécessité , la mort , sont plutôt saillies d'âmes fiévreuses qu'actions formées sans artifice... Jésus-Christ a craint la mort , a fui les dangers , et , s'y trouvant en propre , les a soufferts sans faire le fendant et le brave. » Quoi qu'il en soit des derniers sentiments de Vanini , il est certain que ses ouvrages sont pleins d'infamie et d'impiétés. Cependant son *Amphitheatrum aeterna Providentia* passa d'abord à la censure , et ne fut supprimé exactement qu'après une révision plus sérieuse ; ses erreurs y sont énoncées d'une manière obscure et entortillée ; on y trouve même une définition de Dieu très-imposante et très-étendue. Si on n'avait point d'autres ouvrages de lui , on pourrait douter de ses intentions. Il parle plus ouvertement dans ses Dialogues , *De admirandis , etc.*, in-8 , qu'on arrêta dès leurs naissance ; ce qui a rendu ce dernier ouvrage bien plus rare que le premier. Les libertins et les impies trouvent également à se satisfaire à la lecture de ces Dialogues. Le 39^e, sur le mariage , est écrit avec une licence effrénée , de même que le 48^e. Il sied bien , après cela , à Bayle de vouloir faire l'apologie des mœurs de cet athée : comme si l'on ne savait pas que l'irréligion donne le libre essor à toutes les passions , et surtout à la luxure , conformément à ces paroles de saint Paul : *Desperantes , semetipsos tradiderunt impudiciâ , in operationem immunditiâ omnis*. « La compagnie la plus naturelle de l'impiété , dit un auteur ascétique , c'est la luxure : la première rassure sur le châtimement de la seconde ; et celle-ci aveugle sur les extravagances de la première. » M. Joly rapporte qu'il débaucha sa propre sœur , et qu'il vécut longtemps avec elle dans un commerce incestueux. On pourrait apprécier le dérèglement de ses mœurs en lisant ses *Dialogues* , et en se rappelant quelle était sa maxime :

Perdute a tutto il tempo
Che la amar non in spende.

• Tout le temps que l'on n'emploie pas à aimer est comme perdu. » Durant a donné sa *Vie* , Rotterdam , 1717 , in-12. Frédéric Arpe a fait imprimer son inutile *Apologie* en latin , *ibid.* , 1712 , in-8.

Malgré l'athéisme de Vanini , de Spinoza , et de quelques autres qui ont professé ce genre d'extravagances , on a beaucoup disputé si un athée était un être possible. On peut consulter là-dessus le *Catholicisme philosophique* , liv. 1 , chap. 1.

VAN-LOO (Jean-Baptiste) , peintre , d'une famille noble , était originaire de Hollande. Son grand-père , Jacques , et son père , Louis , nés à Amsterdam , furent aussi peintres célèbres ; ce dernier vint s'établir à Aix , en Provence. Jean-Baptiste y naquit en 1684 , et mourut dans la même ville en 1745 , jouissant de la plus grande réputation. Plusieurs princes de l'Europe se le disputèrent ; mais Van-Loos aimait mieux se fixer à Paris , où le prince de Carignan le logea dans son hôtel. Le duc d'Orléans , régent , occupa aussi son pinceau. Cet illustre artiste réussissait très-bien à peindre l'histoire ; mais il est surtout recommandable par ses portraits. L'ouvrage qui mit le sceau à sa réputation fut le grand tableau de la cérémonie des chevaliers du Saint-Esprit , dans lequel Henri III recevait le comte de Gonzales. On a plusieurs morceaux gravés d'après lui. Louis-Michel et Charles-Amédée-Philippe Van-Loos sont ses fils et élèves : celui-là , premier peintre du roi d'Espagne , et celui-ci du roi de Prusse , ont fait revivre avec distinction les talents de leur père et de leur maître.

VAN-LOO (Charles-André) , frère et élève du précédent , devint peintre de Louis XV , professeur de l'académie de peinture , et chevalier de l'Ordre de Saint-Michel. Ses tableaux sont recommandables par l'exactitude du dessin , la suavité , la fraîcheur et le brillant du coloris. Il était chargé de travailler aux nouvelles peintures des Invalides à Paris , et il en avait déjà fait les esquisses , lorsque la mort l'enleva en 1765 , à 61 ans. Sa *Vie* fut imprimée à Paris , in-8 , peu de temps après sa mort.

VAN-LOON (Gérard) , né à Delft en 1683 , mort en 1759 , a donné dans sa langue une *Histoire numismatique des Pays-Bas* , La Haye , 1733 , in-fol. , qui a été traduite en français à La Haye , 1733 , et années suivantes , 5 volumes avec fig ; elle est plus complète que celle de Bizot , dont elle est une continuation et un supplément. Nous avons encore quelques autres productions du même auteur. — Jean VAN-LOON , qu'il ne faut pas confondre avec le précédent , est l'un des auteurs du *Flambeau de la mer* , traduit en français par François Sylvestre.

VAN-PRAET (Jean) , célèbre bibliographe , né à Bruges en 1754 , mort à Paris

le 8 février 1837, a publié : *Recherches sur Louis de Bruges, seigneur de la Gruttin-gre*, Paris, 1831, in-8; *Catalogue de l'ancienne bibliothèque du Louvre*, Paris, 1836, in-8; *Catalogue des livres de la Bibliothèque du roi imprimé sur vélin; Description des manuscrits de la bibliothèque du duc de la Vallière* : ce travail le fit distinguer de l'abbé de Launais. Van-Praet a publié en outre beaucoup d'articles bibliographiques dans plusieurs recueils.

VAN-UDEN (Lucas), peintre, né à Anvers en 1595, mort vers l'an 1660, est au rang des plus célèbres paysagistes. Une touche légère, élégante et précise caractérise sa manière. Il donnait beaucoup d'éclat à ses ciels; les sites de ses paysages sont agréables et variés. La vue se perd dans des lointains qu'il a su représenter : on croit voir les arbres agités par le vent. Le célèbre Rubens l'employait souvent à peindre ses fonds et les paysages de ses tableaux : alors Van-Uden prenait le goût et le ton de couleur de ce peintre, en sorte que tout paraissait être du même pinceau.

VAN-UTERHOVE (Jacques-Maurice-Charles, baron), savant astronome hollandais, né à Utrecht en 1773, mort au mois de septembre 1833, a publié plusieurs *Mémoires*, dont nous citerons les principaux : *Remarques sur l'opinion de Bode*, relativement au déplacement des pôles; *Réfutation de l'opinion de Flaugergues sur l'identité des comètes de 1781 et 1801*; sur la *Division du cercle en parties égales*; sur l'*Invariabilité des forces centrifuges*, etc.

VARET (Alexandre) naquit à Paris en 1631. Après avoir fait ses études de théologie dans les écoles de Sorbonne, il voyagea en Italie. De retour en France, il fut choisi par M. Gaudrin, archevêque de Sens, pour son grand-vicaire. Après la mort de ce prélat, il fut destitué de son emploi, et se retira dans la solitude de Port-Royal-des-Champs, où il mourut en 1676, à 45 ans. On a de lui : *Traité de la première éducation des enfants*, in-12; *Défense de la relation de la paix de Clément IX*, 2 vol.; *Lettres spirituelles*, en 3 vol.; *Défense de la discipline de Sens, sur la pénitence publique*, in-8, condamnée à Rome en 1679; *Préface de la Théologie morale des Jésuites*, imprimée à Mons en 1666, et celle qui est au commencement du premier volume de leur *Morale pratique*. — Il ne faut pas le confondre avec VARET François, auteur d'une *Traduction française du Catéchisme du concile de Trente*.

VARGAS (François), jurisconsulte espagnol au 16^e siècle, posséda plusieurs

charges de judicature sous les règnes de Charles-Quint et de Philippe II. Envoyé à Bologne en 1548, il protesta, au nom de l'empereur, contre la translation du concile de Trente en cette ville, appuya fortement le retour du concile de Trente, et y assista, deux ans après, en qualité d'ambassadeur de Charles-Quint. Philippe II l'envoya résider à Rome, à la place de l'ambassadeur; il y jouit de la confiance du Pape qui l'employa dans bien des affaires relatives au concile de Trente : ce qui seul suffit pour réfuter les calomnies de Le Vassor. De retour en Espagne, il fut nommé conseiller d'Etat. Détrompé des plaisirs du monde et des espérances de la cour, il se retira au monastère de Cislos, près de Tolède, et y mourut vers 1560. On a de lui : un *Traité en latin, De la juridiction du Pape et des évêques*, in-4; des *Lettres et des Mémoires concernant le concile de Trente*. Le Vassor les a donnés en français, en 1700, in-8, en les défigurant d'une manière révoltante, et prêtant à cet illustre espagnol toute la haine que lui-même, depuis son apostasie, portait au concile de Trente, et à tout ce qui appartient à l'Eglise catholique. Grégoire Trautwein, dans son ouvrage, *Vindictarum adversus Justini Febronii librum singularem liber singularis*, qu'il a donné sous le nom de *Georgius de Vigilibus*, montre non seulement l'in vraisemblance, mais l'impossibilité que Vargas ait dit du concile de Trente, et de ses plus illustres prélats, les sottises et faussetés manifestes que le prétendu traducteur lui fait dire. Avant Trautwein, les journalistes de Trévoux avaient déjà démasqué la fausseté de ces *Lettres*; et M. Schram, qui, en 1704, c'est-à-dire quatre ans après la traduction, a publié à Brunswick les prétendues *Lettres originales*, n'a affaibli aucune de leurs observations. Quelques critiques prétendent que ces *Lettres* ne sont pas seulement altérées, mais entièrement fabriquées. Le génie de Le Vassor, et son caractère faux et méchant, son fanatisme outré, qui le rendait odieux même aux protestants, et le fit chasser de la maison de milord Portland, viennent à l'appui de cette assertion. Quoi qu'il en soit, l'évidence de cette altération ou supposition n'a pas empêché Fébronius et d'autres détracteurs du Saint-Siège d'alléguer ces *Lettres* comme des pièces authentiques.

VARICOURT (Pierre Rouppe de), garde du corps de Louis XVI, naquit dans le pays de Gex, d'une famille noble. Dans l'affreuse journée du 5 octobre 1789, Varicourt se trouvait en sentinelle à la

porte de l'appartement de la reine. Les séditeux, qui inondaient le château, demandaient à grands cris la mort de cette infortunée princesse : ils se présentèrent devant son appartement ; Varicourt n'eut que le temps d'entrer dans l'antichambre et de crier : *Sauvez la reine !* Les factieux se jetèrent sur lui, et le massacrèrent. Au même instant, un de ses camarades, Miomandre, prit tranquillement le mousquet, se mit à sa place, en défendant l'entrée : il fut criblé de coups. La populace furieuse coupa la tête de Varicourt, la mit sur une pique, la porta en triomphe à Paris auprès de la voiture de Louis XVI, qu'on y amenait avec sa famille, et prenait plaisir à présenter ce hideux spectacle aux yeux de la reine.

VARIGNON (Pierre) ; prêtre ; naquit à Caen, paroisse de Saint-Ouen, l'an 1654. Les ouvrages de Descartes lui étant tombés entre les mains, il les lut avec avidité, et conçut une passion extrême pour les mathématiques ; ses succès en ce genre le rendirent membre de l'académie des Sciences de Paris, et professeur de mathématiques au collège Mazarin. Il avait été admis à l'académie de Berlin en 1711, sur sa grande réputation. Il mourut subitement en 1722. Son caractère était aussi simple que sa supériorité d'esprit pouvait le demander. « Je n'ai jamais vu, » dit Fontenelle, « per- » sonne qui eût plus de conscience, je » veux dire, qui fût plus appliqué à sa- » tisfaire exactement au sentiment inté- » rieur de ses devoirs, et qui se contentât » moins d'avoir satisfait aux apparen- » ces. » La philosophie n'avait pas affaibli sa foi. Dans un *Recueil sur l'Eucharistie*, Genève, 1730, in-8, on trouve un ouvrage de Varignon, pour prouver « qu'un être » matériel, quelque petit qu'il soit, peut » contenir un corps humain, » et d'au- » tres possibilités propres à défendre ce mystère contre les objections tirées de la physique ou de la métaphysique. Lignac, Malebranche et d'autres savants ont présenté, sur le même sujet, des vues extraordinaires pour des physiciens mécaniques et matériels ; mais qui n'ont rien d'étonnant pour des hommes profondément instruits. L'on peut même dire qu'aucun objet de croyance religieuse ne trouve dans la nature des emblèmes plus expressifs. (Voyez le *Journal historique et littéraire*, 1^{er} août 1793, page 494. = *Catéchisme philosophique*, n^o 441 et suivants.) M. Madrolle a publié, dans le même genre, un ouvrage intitulé : *Démonstration eucharistique*, où l'on fait sentir enfin à tous les hommes la magni-

ficence et l'infaillibilité de l'Eglise romaine, par le seul éclat du plus profond de ses mystères, etc. Paris, Gaume frères, dernière (troisième) édition perfectionnée. On a encore de Varignon : un *Projet d'une nouvelle mécanique*, 1687, in-4 ; *Nouvelle mécanique*, 1725, 2 vol. in-4 ; *Nouvelles conjectures sur la pesanteur*, 1692, in-12 ; *Eléments de mathématiques*, 1731, in-4 ; plusieurs autres écrits dans les *Mémoires de l'académie des Sciences*.

VARILLAS (Antoine), né à Guéret dans la Haute-Marche, en 1624, se livra tout entier à l'étude de l'histoire. Gaston de France, duc d'Orléans, l'honora du titre de son historiographe, et lui procura une place dans la Bibliothèque du roi, en 1655. Il y travailla avec beaucoup d'assiduité jusqu'en 1662, qu'il obtint une pension de 1,200 livres, dont Colbert depuis le fit priver. Harlay, archevêque de Paris, lui en procura une autre de la part du clergé de France. Cet auteur mourut en 1696, laissant plusieurs legs pieux, dont un a servi à fonder le collège des Barnabites à Guéret. Il vécut toujours en philosophe, simple dans ses habits et dans ses meubles, quoiqu'il fût d'ailleurs à son aise. Son *Histoire de France* comprend, en 15 vol. in-4, une suite de 176 ans, depuis la naissance de Louis XI, en 1423, jusqu'à la mort de Henri III, en 1589, et renferme de plus la minorité de saint Louis, qui forme un vol. ; son *Histoire des hérésies* est en 6 vol. in-4. Paris, 1686-1690, et en 12 vol. in-12, 1687-1690. On y trouve l'histoire des révolutions arrivées en Europe en matière de religion depuis l'an 1374 jusqu'en 1590. Lorsque cet ouvrage parut, on y trouva beaucoup de fautes. Ménage, ayant rencontré l'auteur, lui dit : « Vous avez » donné une *Histoire des hérésies* pleine » d'hérésies. » Cela n'empêche pas que ce ne soit essentiellement un bon ouvrage ; on y reconnaît le savant aussi bien que l'écrivain religieux et foncièrement catholique. On a encore de lui : la *Pratique de l'éducation des princes*, ou l'*Histoire de Guillaume de Croy* ; la *Politique de Ferdinand-le-Catholique* ; la *Politique de la maison d'Autriche*, in-12 ; les *Anecdotes de Florence*, in-12. Varillas avait tant lu dans sa jeunesse, qu'il en perdit la vue. On la lui rétablit à force de remèdes ; mais il l'avait si faible, qu'il ne pouvait lire qu'au grand jour. Ainsi, dès que le soleil baissait, il fermait ses livres, et s'abandonnait à la composition de ses ouvrages. Quelque bonne que fût sa mémoire, il était difficile qu'elle ne le trompât pas souvent ; et c'est là une des

raisons qu'on peut rendre du nombre de fautes qu'il a faites : noms propres défigurés, faits évidemment faux, chronologie inexacte. Il a quelquefois cité des Mémoires qui n'ont jamais existé ; mais il est à croire que sa mémoire se trompait dans les titres. Il rapporte des anecdotes qu'on a jugées fausses, parce qu'on ne les trouvait écrites nulle part : reste à savoir s'il ne les tenait pas de bonne source. Son zèle pour l'orthodoxie, les couleurs trop vives et trop vraies dont il a peint les sectaires, l'ont rendu extrêmement odieux aux philosophes modernes, qui n'ont pas manqué d'exagérer les défauts de ses *Histoires*, et de rejeter comme des contes plusieurs faits très-avérés.

VARIUS, poète latin, contemporain de Virgile et d'Horace, eut beaucoup de part à l'amitié de ces deux illustres écrivains, et aux bontés de l'empereur Auguste ; il composa des *Tragédies* qui ne sont pas parvenues jusqu'à nous. On trouve quelques fragments de ses poésies dans le *Corpus poetarum* de Maittaire.

VARLET (Dominique-Marie), né à Paris en 1678, devint docteur de Sorbonne en 1706, et travailla pendant six ans en qualité de missionnaire dans la Louisiane. Clément XI le nomma en 1718 évêque d'Ascalon, et coadjuteur de M. Pidou de Saint-Olon, évêque de Babylone, qui mourut peu de temps après. Dès lors, il commença à lever le masque et à montrer son opposition à la bulle *Unigenitus*. Il eut ordre de la Propagande d'aller chez le nonce de Paris ; mais au lieu d'obéir, il partit pour la Hollande, et donna à Amsterdam la confirmation, en vertu des prétendus pouvoirs que lui avaient donnés les soi-disant Chapitres de Harlem et d'Utrecht. Varlet alla ensuite en Perse ; mais l'évêque d'Ispahan eut ordre du Pape de le suspendre de tout exercice de son ministère. Après cette sévère punition, il retourna en Hollande, mit le sceau à sa révolte, méprisa les censures qu'il avait encourues, appela au futur concile, exerça toutes les fonctions de l'épiscopat, et sacra archevêque d'Utrecht Corneille Steenhoven, le 15 octobre 1724, dans la maison du sieur Brigode à Amsterdam ; ordination qui fut déclarée illicite et exécration, et l'élection nulle, par le Pape Benoît XIII, le 21 février 1726. Ce fut encore lui qui imposa les mains aux trois successeurs de Steenhoven, qui furent également excommuniés par le Saint-Siège. Cette conduite irrita tout le monde : vainement il tâcha de se justifier par deux *Apologies* qui, avec les pièces justificatives, forment un gros vol.

in-4. M. Languet, évêque de Soissons, en fit voir l'illusion. Il mourut à Rhinwick, près d'Utrecht, en 1749, regardé comme un rebelle et un schismatique par les catholiques, et comme un Chrysostôme par les jansénistes.

VARRON (Caius-Terentius), consul romain, aussi courageux qu'imprudent, perdit par sa faute la bataille de Cannes contre Annibal, 216 ans avant J.-C. Lorsqu'il retourna à Rome, le peuple, loin de lui demander compte de cette défaite, lui rendit des actions de grâces de ce qu'il n'avait pas désespéré du salut de la République après une si grande perte.

VARRON (Marcus-Terentius), né l'an 116 avant J.-C., fut lieutenant de Pompée dans la guerre contre les pirates, et mérita une couronne navale. Moins heureux en Espagne, il fut obligé de se rendre à César. Ce malheur le fit proscrire, mais il trouva un asile chez Calenus. (Voy. ce nom). Sa vie fut de 100 ans, et il la passa dans les travaux de l'étude. On le regarde comme le plus docte des Romains. Il assure lui-même qu'il avait composé plus de 500 volumes sur différentes matières. Saint Augustin fut un des admirateurs du savoir de Varron ; mais il est faux qu'il ait tiré des ouvrages de ce Romain son admirable traité *De Civitate Dei*. (Voyez saint Augustin.) Varron était lié avec Cicéron, auquel il dédia son *Traité de la langue latine*. Il en composa un autre, la vie rustique, *De re rustica*, qui est fort estimé. Ces deux derniers ouvrages sont parvenus jusqu'à nous. Les meilleures éditions du premier sont de Venise 1474, in-folio, rare ; et de Rome, 1557, in-8, avec les notes d'Antoine Augustin. Le traité *De re rustica* parut à Venise, 1472, in-fol., et avec les autres auteurs rustiques, dont l'édition la plus estimée est de Leipsick, 1735, 2 vol. in-4. Saboureux de la Bonneterie en a donné une traduction française, Paris, 1771, in-8, qui fait le second volume de l'*Economie rurale*, 6 vol. in-8.

VARRON, le Gaulois (Terentius), poète latin sous Jules-César, né à Atace sur la rivière d'Aude dans la province de Narbonne, composa un poème *De bello Sequanico*. Il mit aussi en vers latins le poème des *Argonautes* d'Apollonius de Rhodes. On trouve de lui quelques fragments dans le *Corpus poetarum*.

VARUS (Quintilius), proconsul romain, d'une famille plus distinguée par ses places que par sa noblesse, fut d'abord gouverneur de la Syrie, ensuite de la Germanie. Son administration indolente fit naître à Arminius, chef des Chérusques, l'idée d'exterminer les troupes

romaines ; il les attaqua inopinément, les défit, et Varus, honteux, se tua l'an 9 de J.-C.

VASARI (Georges), peintre, né à Arezzo en Toscane, l'an 1512, mort à Florence en 1574, ne s'est fait qu'une réputation médiocre dans la peinture. Il n'avait aucun goût décidé ; la nécessité fut le principal motif qui l'engagea dans l'exercice de ce bel art. Cependant son assiduité au travail, les avis d'André del Sarto et de Michel-Ange, et l'étude qu'il fit d'après les plus beaux morceaux antiques, lui donnèrent de la facilité et du goût pour le dessin ; mais il a trop négligé la partie du coloris. Il entendait surtout les ornements, et il avait du talent pour l'architecture. La maison de Médicis l'employa longtemps, et lui procura une fortune honnête. On a de lui : *Vies des meilleurs peintres, sculpteurs et architectes italiens*, Florence, 1568, 2 vol. in-4 ; et Rome, 1759, même format et même nombre de volumes. Elles sont écrites en italien avec assez de politesse, mais l'auteur n'est pas exact. Comme il écrivait dans un temps où plusieurs peintres dont il parle étaient encore vivants, il a plus pensé à les louer qu'à faire connaître leur véritable mérite. M. Bottari, qui a dirigé l'édition de Rome, y a fait des additions, et a corrigé plusieurs inexactitudes. Les dessins des portraits qui sont à la tête de ces *Vies* sont, selon quelques-uns, de Calcar, et selon d'autres, de Vasari lui-même et de ses disciples. Le Musée du Louvre possède deux de ses tableaux : l'*Annonciation* et la *Passion de Jésus-Christ*. Le *Traité de Peinture* publié à Florence en 1619, in-4, est de Georges VASARI, neveu du précédent, quoique plus d'un biographe l'ait attribué à l'oncle.

VASCONCELLOS (Michel de), fils du chancelier Père Barbosa, naquit à Lisbonne vers l'an 1600, et passa jeune en Espagne, où ses talents diplomatiques lui captivèrent la bienveillance du comte-duc d'Olivarès, qui l'envoya, en qualité de secrétaire-d'Etat, près la vice-reine de Portugal, Marguerite de Savoie, duchesse de Mantoue, tante de Philippe IV. Le Portugal était sous la domination espagnole depuis l'an 1580, époque où le duc d'Albe le conquit en trois semaines pour Philippe II. Cependant les Portugais souffraient depuis longtemps avec impatience le joug de leurs vainqueurs, et malgré toute la politique de la cour de Madrid, ils n'attendaient que le moment propice pour se mettre en état de révolte. L'occasion s'en présenta, et on peut dire que Vasconcellos ne fit que l'accélérer.

Esclave soumis du duc d'Olivarès, il n'excusait pas seulement ses moindres ordres, mais souvent il les dépassait. Il était le tyran du peuple, qu'il accablait de vexations et d'impôts. Le 1^{er} décembre 1640, une multitude armée, conduite par des personnes de haut rang, s'empara du palais. Ceux-ci notifièrent respectueusement à la vice-reine que, dès ce moment, son autorité avait cessé. D'autres conjurés entrèrent dans la chambre de Vasconcellos, et le trouvèrent caché dans une armoire pratiquée dans l'épaisseur de la muraille, et tout couvert de papiers. Après l'avoir percé de plusieurs coups d'épée, ils le jetèrent par la fenêtre, en criant : « Le tyran est mort ! vivent la liberté et don Juan IV, roi de Portugal ! » C'est ainsi que l'Espagne, après une possession de 60 ans, perdit ce riche royaume, autant par la tyrannie de Vasconcellos, que par la fausse politique du duc d'Olivarès ; et le caractère faible et insouciant de Philippe IV. Vasconcellos eut des enfants qui obtinrent ensuite des places, et leurs descendants furent comptés parmi les premiers seigneurs du Portugal. (Voy. JEAN IV.)

VASQUEZ (Gabriel), jésuite, né en 1551 à Belmonte, dans le diocèse de Cuenca, enseigna la théologie à Rome et à Alcalá avec réputation, et y termina sa carrière, en 1604. Ses ouvrages ont été réimprimés à Lyon en 1620, en 10 tomes in-fol. Ses contemporains l'ont appelé l'*Augustin de l'Espagne* ; et Benoît XIV dans son traité de *Synodo diocesana*, le nomme la *Lumière de la théologie*. Cependant on trouve dans ses ouvrages quelques propositions peu justes, qui étaient la doctrine commune des théologiens de ce temps-là, et des questions inutiles qu'il était alors d'usage de traiter. (Voyez saint THOMAS, SUARES, etc.)

VASSELIN (Georges-Victor) naquit à Paris, en 1767, et cultiva la littérature avec assez de succès ; il embrassa les principes révolutionnaires, mais avec modération. Le 10 juin 1792, il prononça à la barre de l'Assemblée législative un discours dans lequel, après avoir attaqué le ministre Servan, il défendit avec énergie la prérogative royale. Un des membres l'accusa de coopérer à la rédaction du *Journal de Paris*, et d'être un des secrétaires de Dupont-Dutertre ; mais Vasselin fit évanouir cette accusation. Il put échapper au régime de la Terreur, en vivant dès lors dans la retraite. En 1796, il fit paraître un livre qui fit beaucoup de bruit, et qui a pour titre : *Respect à la propriété, ou le Seul point de ralliement des représentants aux représentés, et des gou-*

vernés aux gouvernants. C'est un ouvrage écrit avec force et hardiesse, dans lequel l'auteur cherche à prouver le droit que doit avoir tout citoyen de quitter son pays, quand il est menacé de grands désordres. Il parle en même temps en faveur des propriétés desquelles l'absence ne peut pas légalement exclure les premiers possesseurs. Il mourut en 1802. Il a laissé en outre : *Mémorial révolutionnaire de la Convention, ou Histoire des révolutions de France, depuis le 20 septembre 1792, jusqu'au 26 octobre 1795*, Paris, 1797, 4 vol. in-12 : ouvrage qui a eu du succès, et qui est devenu rare ; *Cours de droit civil*, 7 cahiers formant un vol. in-8. Ce dernier a été publié par Guynemer.

VASSOR (Michel Le), né à Orléans, entra dans la congrégation de l'Oratoire. Ses opinions lui ayant attiré des désagrémens mérités, il quitta cette congrégation en 1690, se retira en Hollande l'an 1695, puis en Angleterre, où il embrassa la communion anglicane, et obtint une pension du prince d'Orange, à la sollicitation de Burnet, évêque de Salisbury. Cet apostat mourut en 1718, à 70 ans. Il avait été méprisé pendant sa vie, il fut peu regretté après sa mort. On a de lui un *Traité de la manière d'examiner les différends de la religion*, in-12. Mais il est principalement connu par une *Histoire de Louis XIII*, pleine de faits singuliers et d'anecdotes très-suspectes, qui parut en 26 vol. in-12, depuis 1710 jusqu'en 1711, à Amsterdam. On l'a réimprimée en 1756, en 7 vol. in-4. L'auteur était chez milord Portland, lorsqu'il en composa le premier volume. Avant que de le publier, il le communiqua à Jacques Basnage, son ami, qui lui conseilla de ne point faire paraître cet ouvrage qui est plutôt une satire violente contre les vivans et les morts, qu'une histoire, et qui est d'ailleurs extrêmement diffus, pesant et plein de maximes dangereuses. Le Vassor méprisa cet avis, et publia son livre. Milord Portland indigné le chassa de sa maison, et Basnage rompit entièrement avec lui. Ainsi, pour le plaisir de mentir et de trahir, il perdit sa fortune, ses protecteurs et ses amis. Bayle disait qu'il aurait mieux fait de rester où il était : voulant dire que son apostasie n'honorait pas la réforme. C'était un homme d'un esprit léger et vain, d'un caractère violent et fougueux, capable de tout lorsqu'il s'agissait de satisfaire sa haine, et ne mettant point dans ses passions cette apparence d'honneur et de réserve que la méchanceté même et la corruption

cherchent à se ménager. On a encore de lui une prétendue *Traduction* en français, avec des remarques, des *Lettres* et des *Mémoires* de François Vargas, de Pierre Melvada, touchant le concile de Trente, in-8 ; ouvrage entrepris pour calomnier cette grande assemblée de l'Eglise chrétienne, et en même temps les hommes illustres auxquels il attribue ce qu'ils n'ont jamais dit (voyez VARGAS). Les productions qu'il avait enfantées, étant catholique, sont un *Traité de la véritable religion*, in-4 ; et des *Paraphrases* sur saint Matthieu, sur saint Jean, et sur les *Epîtres* de saint Paul.

VATABLE, ou plutôt WATERLED, ou GASTLED (François), professeur de langue hébraïque, était natif, non pas d'Amiens, comme l'a cru le président de Thou, mais d'une petite ville de Picardie, nommé Gamaches. François l^e le fit, en 1550 ou 1551, professeur en hébreu au Collège royal qu'il venait d'établir. Il fut ensuite fait abbé de Belloczane. Robert Etienne, ayant recueilli les *Notes* qu'il avait faites sur l'Ecriture dans ses leçons publiques, les imprima l'an 1545, dans son édition de la *Bible* de Léon de Jude, en 2 vol. in-8 ; mais ces notes ayant été altérées, comme on le croit, par cet imprimeur qui avait embrassé le calvinisme, elles furent condamnées par la Faculté de théologie de Paris. L'Inquisition d'Espagne ordonna aux théologiens de Salamanque de les purger de ce qui sentait l'hérésie, et permit qu'ainsi corrigées on les publiât en 1584. Robert Etienne les défendit contre les théologiens de Paris ; mais on sent que cette défense, faite d'une main intéressée, ne valait pas mieux que les erreurs qui avaient dénaturé les notes de Vatable. Elles sont d'ailleurs estimées, parce qu'elles sont claires, précises et naturelles. La dernière édition est de 1729, 2 vol. in-fol. (Voyez HANNI Nicolas). Ce savant mourut à Paris en 1547.

VATOUT (Jean), écrivain, naquit en 1792 à Villefranche-de-Rouergue, et devint, quoique fort jeune, secrétaire de Boissy-d'Anglas, préfet d'Angoulême. En 1816, il remplit les mêmes fonctions auprès de Decazes, alors ministre de la police générale, et fut ensuite nommé sous-préfet de Semur ; mais il perdit cet emploi en 1820. Alors le duc d'Orléans qui, déjà, suivait son système d'attacher tous les mécontents à sa personne, le nomma bibliothécaire du Palais-Royal. Après 1830, il fut élu député de la Côte-d'Or par l'influence du gouvernement et prit place à la Chambre parmi les ora-

teurs secondaires ; il fut nommé, en 1847, membre de l'Académie française. Lorsque la révolution du mois de février 1848 eut éclaté, il suivit Louis-Philippe en Angleterre et il y mourut, probablement de chagrin, au mois de novembre suivant. On a de lui : *Les Aventures de la fille d'un roi*, in-8, Paris, 1821 ; *Les Gouvernements représentatifs au congrès de Troppau*, in-8, 1821 ; *De l'Assemblée constituante*, in-8, 1822 ; *Catalogue historique et descriptif des tableaux et des portraits de la collection du duc d'Orléans*, 8 vol. in-8, Paris, 1827-1830 : le prince avait lui-même dirigé ce travail, et il en a écrit quelques portions ; *Galerie lithographiée des tableaux du duc d'Orléans*, 2 vol. grand in-fol. ; *L'Idée fixe*, 2 vol. in-8 ; *Histoire du Palais-Royal*, in-8 ; *Histoire lithographiée du Palais-Royal*, in-fol. ; *La Conspiration de Cellamare*, épisode de la régence, 2 vol. in-8, 1832 ; *Le château d'Eu*, notice historique, 5 vol. in-8 ; *Souvenirs historiques des résidences royales de France*, 6 vol. in-8. Vaubout était un écrivain spirituel, mais il manquait de profondeur et de solidité.

VAUBAN (Sébastien Le Prestre, successivement seigneur, comte, marquis de), commissaire général des fortifications, maréchal de France, etc., etc., naquit à Saint-Léger-du-Fougeret, canton de Château-Chinon, en Nivernais, le 4^{er} mai 1633. Son père, Urbain Le Prestre, d'une noble et ancienne famille de ce pays, où elle possédait depuis environ trois siècles la terre de Vauban, s'était ruiné au service militaire ; mais le curé de l'endroit, ayant remarqué dans le jeune Le Prestre, de grandes dispositions pour l'étude, suppléa à ce qui manquait au père pour donner au fils l'instruction qui l'a fait un des hommes les plus illustres du grand siècle. On ne se doute pas, lorsqu'on prononce le nom de Vauban, que tout ce qui le rend recommandable est dû principalement à un humble curé de village. Le jeune Le Prestre de Vauban, n'ayant encore que 17 ans, commença à porter les armes, dans le régiment de Condé, qui était alors du parti des Espagnols ; ce fut donc contre son souverain qu'il fit l'apprentissage de la guerre ; mais bientôt, comme Condé, il fut rendu au roi ou à la France : car, sous le règne de Louis XIV, les intérêts du roi et de la France étaient les mêmes ; aussi disait-il : « l'Etat, c'est moi ; » mot incompris, ou dont le sens a été détourné, sentiment national dont on a fait un crime au grand roi. Vauban, qui s'était déjà

fait prisonnier par un parti français, et présenté au cardinal Mazarin, qui jugea sur-le-champ ce que l'on pouvait atteindre de talents aussi précoces. Le jeune officier sentit que son devoir l'appelait au service de son prince, et, dès l'année suivante 1652, il fut employé au siège de Sainte-Ménéhould, qu'il avait attaquée et prise peu de temps auparavant, et dont il fut chargé de réparer les fortifications. Il fit ensuite les fonctions d'ingénieur au siège de Stenay en 1654, de Landrecies en 1655, de Valenciennes en 1656, et de Montmédi en 1657. L'année d'après, il conduisit en chef les sièges de Gravelines, d'Ypres et d'Oudenarde. Après la paix des Pyrénées, le jeune ingénieur s'occupa à démolir des places ou à en construire. Quand la guerre se ralluma en 1667, il eut la principale conduite des sièges que le roi fit en personne. Il reçut au siège de Douai un coup de mousquet à la joue, et continua de servir. Il fut occupé, en 1668, à faire des projets de fortification pour les places de la Franche-Comté, de la Flandre et de l'Artois. Le roi lui donna le gouvernement de la citadelle de Lille, qu'il venait de construire ; et ce fut le premier gouvernement de cette nature en France. La paix ayant été conclue à Aix-la-Chapelle, il n'en travailla pas moins que pendant la guerre. Il alla en Piémont avec Louvois, donna au duc de Savoie des dessins pour Verue, Verceil, Turin, et recut de ce prince son portrait enrichi de diamants. Aux occupations qu'il trouvait sur les chantiers de construction, il joignait les méditations dans le cabinet ; et les moyens de pourvoir à la sûreté de l'Etat contre les agresseurs hostiles ne détournaient pas sa pensée d'autres sujets non moins importants. Il s'attachait à découvrir les sources de la prospérité publique, ce qui peut accroître ou diminuer leur écoulement ; tout ce qui lui semblait utile ou nuisible prenait place dans sa mémoire ou dans ses notes, recueil précieux dont la rédaction fut le repos qu'il réservait à sa vieillesse, et dont on a conservé quelques parties : c'est ce qu'il nommait ses *Oisivetés*. La guerre de 1672 lui fournit de nouvelles occasions de signaler son génie. Il conduisit tous les sièges auxquels le roi se trouva. Ce fut à celui de Maëstricht, en 1673, qu'il commença à se servir d'une méthode singulière pour l'attaque des places. Il fit changer de face à cette terrible et importante partie de la guerre. Les fameuses *parallèles*, connues depuis le siège de Candie en 1669, et les *places d'armes* furent mises en exécution. De-

puis lors il ne cessa d'inventer, tantôt les *cavaliers* de tranchées, tantôt un nouvel usage des *sapes* et des *semi-sapes*, tantôt les *batteries en ricochet*; et par ces inventions nouvelles, il satisfait à ses vues principales, la conservation des hommes. En 1677, Valenciennes fut prise d'assaut, et l'attaque de cette place fut faite en plein jour. Ce fut Vauban qui donna ce conseil, pour empêcher qu'une partie des assiégeants ne tirât sur l'autre, et que la nuit ne favorisât la pusillanimité des lâches. L'usage ancien était que les attaques se fissent pendant la nuit. La paix de Nimègue lui ôta le pénible emploi de prendre des places; mais il en eut un plus grand nombre à fortifier. Il fit le fameux port de Dunkerque, son chef-d'œuvre, et par conséquent celui de l'art. Strasbourg et Casal furent ensuite ses travaux les plus considérables. La guerre, qui recommença en 1683, lui donna l'année suivante l'occasion de prendre Luxembourg, place forte par sa situation, mais qui alors n'avait presque aucun des ouvrages extérieurs qui la rendent aujourd'hui si vaste et si redoutable. Après la prise de Luxembourg, il y eut une trêve; alors l'ingénieur militaire se livre à des travaux civils, dirige la construction de l'aqueduc de Maintenon, perfectionne le canal du Languedoc fait par Riquet, pour la jonction de l'Océan et de la Méditerranée; ce qui n'empêche pas de présider à l'élection de son chef-d'œuvre, la forteresse de Landau. En 1688, il fait, sous les ordres du Dauphin, les sièges de Philisbourg, de Manheim et de Frankenthal. Ce prince le récompense de ses services, en lui donnant quatre pièces de canon à son choix pour mettre à son château de Bazoche: privilège unique jusqu'alors. En 1689, il est chargé de veiller à la conservation de Dunkerque, de Bergues et d'Ypres; mais l'insalubrité du climat l'expose à une plus rude épreuve que les périls de la guerre. Une maladie l'ayant mis hors d'état d'agir en 1690, il répara cette omission involontaire par la prise de Mons en 1691, de Namur en 1692; par le siège de Charleroi en 1693; par la défense de la Basse-Bretagne contre les desseins des Anglais, en 1694 et 1695; enfin par le siège d'Albi en 1697. La succession d'Espagne ayant fait renaître la guerre, il était à Namur en 1703, lorsqu'il reçut le bâton de maréchal de France. Il prit, à la fin de cette année, le Vieux-Brisach; et ce fut là sa dernière campagne. Vauban sentait que la dignité de maréchal de France le rendrait moins utile, et l'unique ambition dont il fut capable était

celle de servir son pays. « Ce titre, dit Fontenelle, le fit demeurer deux ans inutile. Je l'ai entendu souvent s'en plaindre; il protestait que, pour l'intérêt du roi et de l'Etat, il aurait foulé aux pieds la dignité avec joie. » Il ne voulait point de repos, et cependant, qui, à son âge, n'en sent pas le besoin? Et puis ne pouvait-il donc être utile qu'en s'exposant toujours aux périls de la guerre? Le roi eût-il eu raison de prodiguer sans fin une vie non moins précieuse dans le cabinet que sur les champs de bataille? Mais ce n'est pas ce que l'on examine, on se récrie contre le roi pour n'avoir pas accepté les services de Vauban dans la campagne d'Italie en 1706. Cette campagne fut désastreuse, il est malheureusement vrai; mais plus d'un général habile a fait des fautes, et il n'est pas juste d'en rendre les souverains responsables. Vauban employa son repos à rédiger ses *Oisivetés*, et mourut d'une fluxion de poitrine le 30 ou 31 mai 1707, à l'âge de 74 ans. Ses restes furent portés dans sa terre de Bazoche, au canton de Lormes, en Nivernais, où ils reposent encore, grâce aux soins de MM. Le Pelletier-d'Aunai, dont le dévouement les protégea contre les insultes d'hommes qui, pendant la tourmente révolutionnaire, ne respectaient pas plus les talents que la vertu. On a osé dire, accusant la mémoire de Louis XIV, qu'on s'étonne, en prononçant le nom de Vauban, « qu'une partie de cette haute capacité soit demeurée sans emploi. » Nous avouons que l'injustice seule de cette accusation nous en donne la raison. Qu'a fait Vauban sans l'avoir entrepris par les ordres du roi? Voici l'abrégé de l'histoire de sa vie, et, c'est le roi lui-même, on peut le dire, qui en a fourni les matériaux: Il a travaillé à 300 places anciennes, et en a construit 33 nouvelles. Il a conduit 53 sièges, dont 30 sous les yeux du roi en personne ou du duc de Bourgogne, et s'est trouvé à 140 actions de vigueur. Ces travaux et ces services ont été récompensés par des dons, des titres et des emplois. Vauban fut chevalier des Ordres du roi, grand croix de l'Ordre de Saint-Louis, commissaire-général des fortifications, gouverneur de Douai, de la citadelle de Lille, commandant en Bretagne, etc., etc., maréchal de France. L'académie des Sciences se l'associa en 1699, comme un homme qui ferait autant d'honneur à son corps qu'il en faisait à la France. Le maréchal de Vauban était un ancien Romain sous les traits d'un Français. Sujet plein de fidélité et nullement courtisan, il aimait mieux servir que plaire. Il mé-

prisait cette politesse superficielle, qui couvre souvent tant de dureté ; mais sa bonté, son humanité, sa libéralité, lui composaient une autre politesse plus rare, qui était dans son cœur. » Souvent il a secouru, dit Fontenelle, des officiers qui n'étaient pas en état de soutenir le service ; et quand on venait à le savoir, il disait qu'il prétendait leur restituer ce qu'il recevait de trop des bienfaits du roi. Il en a été comblé pendant le cours d'une longue vie, et il a eu la gloire de ne laisser, en mourant, qu'une médiocre fortune. » Dans ses voyages, Vauban s'était informé avec soin de tous les détails de l'agriculture et du commerce. De ses recherches, et de ses idées sur le bien public, il avait composé le recueil dont nous avons déjà dit le titre, ses *Oisivetés*, qui forment 12 gros vol. in-8. Fortifications, détail des places, discipline militaire, campements, manœuvres, courses par mer en temps de guerre, finances, culture des forêts, colonies françaises, il embrasse tout ; mais ses vues ne sont pas toutes praticables. Outre ce recueil, qui n'a pas été imprimé, il y a encore plusieurs ouvrages qu'il a faits, ou qu'on lui attribue, ou que l'on dit avoir été composés sur ses idées. *Manière de fortifier*, par M. de Vauban, mise en ordre par M. le chevalier de Cambrai, Amsterdam, 1689 et 1692, in-8, et in-12 ; Paris, in-8, sous ce titre, l'*Ingénieur français*. . . Hébert, professeur de mathématiques, a joint ses notes à cet ouvrage. Coignard le réimprima à Paris en 1691, in-12, avec les notes de l'abbé du Fay. Cette édition fut contrefaite à Amsterdam, en 1702 et 1727, en 2 vol. in-4 ; *Nouveau Traité de l'attaque et de la défense des places*, suivant le système de Vauban, par M. Desprez de Saint-Savin, Amsterdam, 1727, 2 vol. in-8 ; Paris, 1736, in-8 ; La Haye, 1737, in-4, excellent ; *Essais sur la fortification*, par M. Vauban, Paris, 1740, in-12. Ceux qui ont considéré cet homme célèbre comme l'inventeur de la fortification moderne ne font pas attention au grand nombre de places antérieurement construites selon les mêmes idées en général. Cependant on ne peut contester à cet habile ingénieur d'avoir construit des places dont on respecte encore les fortifications, et d'y avoir ménagé une défense plus solide et plus facile que celle qu'offraient, au moins en France, les anciennes fortifications. Ces ouvrages ont été réunis sous le titre d'*Œuvres militaires* de Vauban, Paris, an III (1795), 3 vol. in-8. On y trouve le *Traité des mines*, revu par Foissac. On attribue à Vau-

ban le *Projet d'une dîme royale*, Rouen, 1707, in-4 : « ouvrage qui devança beaucoup trop le temps où il parut, dit en 1839 un écrivain qui prétend se bien connaître en beaucoup de choses ; un républicain ne le désavouerait pas, si l'on en faisait disparaître les formes de la monarchie. Jamais une logique plus pressante ne soutint les droits du travail contre les prétentions de l'oisiveté. Les maux dont l'excessive inégalité des fortunes est la cause sont dévoilés avec prudence et courage ; c'est une œuvre que les temps actuels peuvent revendiquer, et qu'on est surpris de recevoir comme un don que nous fit un des plus fidèles serviteurs de Louis XIV. » La taille, les aides, les décimes du clergé et tous les autres impôts sont supprimés dans ce *Projet* qui parut contraire à plus d'un principe, et qui a été en partie exécuté par la Révolution ; mais qui pour le reste demeure inexécutable. Il est faux, ou du moins fort douteux que Vauban soit l'auteur de ce livre, et nous ne voudrions pas en illustrer ou en flétrir sa mémoire. On lui a aussi attribué un *Testament politique*, qui parut sous son nom en 1708, in-12 ; mais il est certain que cet ouvrage est de Pierre Le Pesant, sieur de Bois-Guilbert, lieutenant-général au bailliage de Rouen, mort en 1714. Cet écrit avait d'abord paru sous le titre de *Détail de la France*, et ce n'est pas sans des raisons plausibles que l'on croit que Pierre Le Pesant est aussi l'auteur du *Projet sur les dîmes*. Si nous considérons que Vauban n'a rien publié sur la poliorcétique, comment admettre qu'il ait fait imprimer un ouvrage tel que le *Projet* dont il s'agit ? Si nous considérons en second lieu que cet ouvrage a été imprimé à Rouen, et publié après sa mort ; que le sieur Le Pesant, qui demeurait à Rouen, a donné une nouvelle édition de son *Détail de la France* sous le titre de *Testament politique* et sous le nom de Vauban, comment ne pas reconnaître que Le Pesant est l'auteur du *Projet* aussi bien que du *Testament* ? Ceux qui persistent à attribuer le *Projet* à Vauban ne peuvent produire des raisons de cette force pour appuyer leur opinion, et nous osons dire : Non, Vauban n'est pas l'auteur du *Projet*.

VAUBERT (Luc) naquit à Noyon le 8 octobre 1644, et entra dans la Compagnie de Jésus, professa les humanités, la rhétorique, la philosophie ; fut recteur, puis préfet des pensionnaires de Louis-le-Grand à Paris ; s'appliqua aussi, non sans succès, à la prédication ; cultiva même la poésie latine, et mourut à Paris, le 5 avril 1716, laissant plusieurs ou-

vrages , dont les principaux ont la spiritualité pour objet , tels que : *Exercices de piété pour les associés à l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement*, Paris, 1699, in-12; *Traité de la communion*, ou *Conduite pour communier saintement*, Paris, 1704, in-12; *la Dévotion à Notre-Seigneur Jésus-Christ dans l'Eucharistie*, Paris, 1706, 2 vol. in-12, souvent réimprimés.

VAUBLANC (Vincent-Marie VIENNOT, comte de), né en 1756 à Montargis, était officier dans un régiment au commencement de la Révolution; en 1789, la noblesse du bailliage de Melun le choisit pour son secrétaire. En 1791, il fut envoyé à l'Assemblée législative par le département de Seine-et-Marne, et fut du petit nombre des députés qui formèrent alors le côté droit. Il fut proscrit sous la Terreur, se cacha et ne reparut qu'après le 9 thermidor : il devint alors un des chefs qui excitaient des mouvements contre-révolutionnaires; mais, à la suite du 13 vendémiaire il fut condamné à mort par contumace. Après s'être caché pendant quelque temps, il put se faire élire membre du conseil des Cinq-Cents; mais son élection ne fut validée qu'à la fin de 1796. Il se trouva naturellement à la tête du parti qui se forma bientôt contre la révolution sous le nom de *Clichy*; aussi son nom figura-t-il un des premiers sur la liste de proscription du 18 fructidor. Pour échapper à la déportation, il se réfugia d'abord en Suisse, puis en Allemagne, et ne revint en France qu'après le 18 brumaire. Alors il fut désigné par le sénat pour siéger au Corps législatif où il appuya chaudement les projets de Bonaparte. Sous l'empire, il fut appelé à la préfecture de la Moselle, et créé comte; mais, en 1815, il suivit Louis XVIII à Gand, et à la seconde restauration il fut nommé conseiller d'Etat, préfet des Bouches-du-Rhône, et, bientôt après, ministre de l'intérieur. L'Institut manifestant une opposition continuelle au gouvernement, il eut assez de vigueur pour le faire dissoudre et réorganiser. L'année suivante, il remit son portefeuille et resta simple ministre d'Etat et membre du conseil privé. En 1820, il fut élu député par le département du Calvados, et siégea jusqu'en 1827; il appuya constamment les mesures présentées par le gouvernement et surtout le ministère de Villèle. En 1830, il renouça à la politique et rentra dans la vie privée pour consacrer ses dernières années à la littérature exclusivement; il est mort en 1845, à 89 ans. Il était membre libre de l'Académie des Beaux-Arts; voici la

liste de ses principaux ouvrages : *Rivalité de la France et de l'Angleterre*, in-8, Paris, 1808; *Tables synchroniques de l'Histoire de France*, in-8, 1818; *Mémoires sur la révolution de France*, 4 vol. in-8, 1832; *Essai sur l'instruction et l'éducation d'un prince, au 19^e siècle*, in-8, 1833; *Fastes mémorables de la France*, in-8, 1838, *Souvenirs*, 2 vol. in-8, 1838. Vaublanc a aussi fait un Poème épique et des Tragédies qui ont eu peu de succès.

VAUCANSON (Jacques de), né à Grenoble le 24 février 1709, d'une famille noble, s'est fait un nom distingué parmi les mécaniciens du 18^e siècle, et fut associé à l'Académie royale des Sciences de Paris. Dès l'enfance, il montra des dispositions pour la mécanique, fabriqua de petits automates, et préluda ainsi à l'immense réputation qu'il devait acquérir plus tard par ses chefs-d'œuvre en ce genre. Les automates historiques de Vaucanson sont le joueur de flûte et le joueur de tambourin. Le joueur de flûte était une création dans la pratique des arts mécaniques. La description qu'en fit Vaucanson à l'Académie des Sciences de Paris, dans le courant de l'année 1738, reçut de ce corps savant une éclatante approbation, et les expositions publiques où il parut, eurent du retentissement dans toute l'Europe. La confection du second automate suivit de près, mais ne produisit pas autant de sensation. Cependant les difficultés n'étaient pas moindres, et les moyens d'exécution étaient tout aussi ingénieux; l'automate tenait d'une main un flageolet provençal dans lequel il soufflait, pendant que de l'autre il frappait, au moyen d'une baguette, sur un tambourin, des coups alternativement simples et doubles qui variaient suivant les airs. Tout le monde a entendu parler d'un autre automate construit par Vaucanson; c'était un canard, qui imitait tous les mouvements de la nature, allongeait le cou, mangeait du grain qu'il rejetait après lui avoir fait subir une sorte de trituration, il buvait ensuite, barbotait dans l'eau, et faisait entendre un croassement très-bien imité. Vaucanson fit également pour la Cléopâtre de Marmontel en 1750, un serpent automate qui exécutait les ondulations d'un reptile véritable, et poussait des sifflements. Ces jeux de mécanique, sans utilité réelle, ont plus contribué à sa gloire, que les travaux plus utiles et plus précieux dont il s'occupa pour améliorer l'industrie des soieries. Attaché à l'inspection des manufactures de soie de Lyon, et frappé de l'imperfection et d :

prix excessif des produits, il inventa diverses machines qu'il eut beaucoup de peine à faire adopter par les ouvriers, et dont sa persévérance leur imposa l'emploi. La plus remarquable est la machine pour exécuter avec une promptitude et une précision rigoureuse la chaîne sans fin des moulins à organsiner. Vaucanson possédait non seulement la pratique, mais aussi la théorie de la mécanique; car il a publié, dans les recueils de l'académie des Sciences, plusieurs *Mémoires sur son moulin à organsiner*, et la description de quelques autres mécanismes utiles aux arts. Il mourut à Paris, à 73 ans, le 24 novembre 1782. Une partie de ses ouvrages est restée en France; car il légua à l'Académie des machines le dépôt de modèles qu'il avait formé, et qui fait maintenant partie du Conservatoire des arts et métiers; le joueur de flûte et le joueur de tambourin ont passé en Allemagne, où probablement ils sont encore.

VAUGE (Gilles), prêtre de l'Oratoire, naquit à Beric, au diocèse de Vannes, enseigna les humanités et la rhétorique avec distinction, puis la théologie au séminaire de Grenoble. Le cardinal Le Camus, évêque de cette ville, et Mont-Martin, son successeur, ont fait un cas particulier de ses talents. Le Père Vauge, accablé par le travail et les années, se retira en la maison de l'Oratoire de Lyon, où il mourut dans un âge avancé, en 1739. Ses ouvrages sont : le *Catéchisme de Grenoble*; le *Directeur des âmes pénitentes*, 2 vol. in-12; un *Traité de l'espérance chrétienne, contre l'esprit de pusillanimité et de défiance, et contre la crainte excessive*, in-12. Cet ouvrage, profond et solide, plein d'onction et de lumière, a été traduit en italien par Louis Riccoboni. On en a donné une nouvelle édition en 1777. Quelques écrits sur les affaires du temps, où l'on s'aperçoit qu'il a été avec les gens du parti.

VAUGELAS. (Voyez FAYRE Claude.)

VAUGIMOIS (Claude Fyot de), supérieur du séminaire de Saint-Irénée de Lyon, mort en 1759, était d'une bonne famille de Bourgogne. On a de lui quelques ouvrages de piété, qui ont assez de cours. C'était un homme d'un caractère doux et d'une piété solide. Le plus estimable de ses ouvrages est intitulé : *Entretiens abrégés avec Notre-Seigneur Jésus-Christ, avant et après la messe, pour les prêtres*, Lyon, 1746, 4 vol. in-12. Il est admirablement tissu d'écriture sainte et de passages empruntés aux conciles, aux saints Pères et à d'autres écrivains ecclésiastiques. Il respire la piété la plus

tendre; il exprime l'onction la plus suave. Il touche le cœur, et en même temps il éclaire l'esprit; car la science s'y présente aussi à chaque page. C'est le meilleur ouvrage que puissent se procurer les ministres du Seigneur pour la préparation et l'action de grâces avant et après la sainte messe. Malheureusement il est très-rare, et nous ne concevons pas qu'il n'ait point été réimprimé souvent. Si on en donnait une nouvelle édition, il y aurait des corrections et des changements à faire; il faudrait aussi supprimer quelques *Entretiens* et en ajouter d'autres.

VAUGUYON (Antoine-Paul-Jacques DE QUELEN, duc de La), issu par la ligne des femmes et unique représentant de la branche royale des princes de Bourbon-Carency, et en cette qualité prince de Carency, honoré du titre de cousin du roi, naquit à Tonneins le 17 janvier 1706. Il ajouta, par ses services et ses vertus personnelles, à l'illustration de ses aïeux, et fut gouverneur de trois rois de France. Il épousa, en 1735, la fille aînée du duc de Béthune - Chabost, dont le père avait été quelque temps gouverneur de Louis XV. Voué au service militaire, il fit, en qualité de colonel du régiment d'infanterie de Beauvoisis, les campagnes de 1733, 1734 et 1735, et se distingua au siège de Kelh et de Philisbourg, à l'attaque des lignes d'Eslingen, et au combat de Clausen. En 1742, il fut chargé de la retraite de Vanderhausen en Bohême, et à la tête de quatorze compagnies de grenadiers, il soutint, pendant huit heures, l'attaque des ennemis sans se laisser entamer. La même année, il se rendit maître de Landau sur l'Iser, où il se maintint pendant huit jours; ce qui lui donna le temps de faire des ponts pour le passage de l'armée française et des subsistances. Il fut, en 1742, promu au grade de brigadier, et servit, sous les yeux du roi, aux sièges de Menin, Ypres, Tournay, Oudenarde, Anvers et Maëstricht. Il contribua beaucoup au gain de la bataille de Fontenoy. On sait qu'elle paraissait perdue jusqu'au moment où l'artillerie commença à foudroyer la redoutable colonne anglaise, dont la défaite assura le succès de cette mémorable journée. Les boulets vinrent à manquer au poste du village de Fontenoy, dont le comte de La Vauguyon avait le commandement : au lieu d'arrêter le feu de sa batterie, ce qui aurait donné aux Anglais le temps de se reconnaître, il continua de faire tirer à poudre, et l'effet moral fut le même sur cette colonne qui se voyait accablée de toutes parts par l'artillerie française. Cette présence d'esprit

fut une des principales causes du brillant résultat de cette journée. Le roi lui en témoigna publiquement sa satisfaction, et l'éleva au grade de maréchal de camp sur le champ de bataille. A Rocaux, il commandait une des divisions qui emportèrent ce village. Il ne se signala pas moins à Laufeld. Créé lieutenant-général le 1^{er} janvier 1748, et chevalier commandeur des Ordres du roi en 1753, il ajouta à tous ses titres par de nouveaux services. Après la campagne de 1757, il fut chargé du commandement du duché de Grubenhagen, où une partie des troupes françaises étaient en quartier d'hiver; il sut maintenir la discipline, ménager l'habitant et se concilier le respect et la confiance des magistrats : ceux-ci, dans leur reconnaissance, lui firent des offres qu'il repoussa avec un rare désintéressement. Mais c'est surtout comme ayant été l'ami intime du Dauphin et le gouverneur des quatre fils de ce prince, qu'il mérite une place dans l'histoire. Dès le 14 février 1745, il avait été nommé l'un des menins du Dauphin, et devait ce choix honorable à la connaissance que le roi avait de sa piété et de ses lumières. Au mois de mai 1758, le comte de La Vauguyon fut nommé gouverneur du fils aîné du Dauphin, le duc de Bourgogne, sur lequel reposaient de si grandes espérances. Ce choix avait été désiré par le Dauphin; il fut applaudi par toute la France, et la dignité de duc et de pair à laquelle fut élevé le comte de La Vauguyon, ne parut que la suite nécessaire et juste de la haute confiance du monarque. Secondé par le vénérable Coetlosquet, l'un des prélats les plus vertueux de son siècle, par le marquis de Sinety, sous-gouverneur, et par l'abbé de Radonvilliers sous-précepteur, le duc La Vauguyon accomplit dignement la tâche qui lui était confiée. Dire que son premier élève mourut en héros, à l'âge de dix ans, c'est faire le plus bel éloge de l'éducation de ce précieux enfant qui fut enlevé sitôt à la France (1761). Le duc de Vauguyon, qui sentit cette perte plus vivement que tout autre, fut obligé de faire taire sa douleur, pour consoler celle du Dauphin. Le succès de l'éducation de ce prince engagea le roi à confier à ce seigneur ses trois autres petits-fils, à mesure qu'ils passèrent entre les mains des hommes. Le Dauphin et sa digne compagne se plaisaient à partager les soins dont le vertueux gouverneur s'acquittait avec tant de zèle et de lumières; mais le duc de La Vauguyon eut trop tôt à déplorer une perte irréparable. Ce fut entre ses bras qu'il, le 20 décembre 1765, le Dauphin

rendit le dernier soupir, en lui recommandant de continuer à former ses enfants à la sagesse et à la vertu. Tous trois devaient régner successivement sous le nom de Louis XVI, Louis XVIII et Charles X. On trouve des détails sur l'éducation des fils du Dauphin dans l'*Eloge de Mgr le duc de Bourgogne*, par Lefranc de Pompignan; dans la *Vie du Dauphin*, par l'abbé Proyart, et dans la *Vie privée des Bourbons* (Paris, mai, 1815). Le duc de La Vauguyon avait composé lui-même des travaux fort étendus pour la direction religieuse et politique de ses élèves. Il mourut le 4 février 1772, à Versailles, ne laissant qu'un fils, M. le duc de La Vauguyon, dont l'article suit.

VAUGUYON (le duc de La), fils du précédent, naquit en 1746 et mourut en 1828, à l'âge de 82 ans, avec le grade de lieutenant-général. Il fut envoyé, en 1776, en qualité d'ambassadeur près des Etats-Généraux de Hollande, et remplit ses fonctions avec beaucoup d'habileté; il obtint ensuite l'ambassade d'Espagne, gagna la confiance du ministre Florida-Blanca, et travailla de concert avec lui à resserrer les liens qui unissaient les deux royaumes. Charles III le nomma chevalier de la Toison-d'Or. En 1789, il fut rappelé en France et nommé ministre des affaires étrangères; mais il ne garda le portefeuille que pendant quelques jours. Pendant la révolution en 1795, Louis XVIII l'appela auprès de lui à Vérone; mais, deux ans après, il fut disgracié et remplacé par Saint-Priest. Sous l'Empire, il entra en France et vécut comme simple particulier. La Restauration le nomma pair; mais ayant gardé rancune de sa disgrâce pendant l'émigration, il vota toujours avec l'opposition.

VAUMORIÈRE (Pierre d'ORTIGUÉ, sieur de), gentilhomme d'Apt en Provence, vint à Paris, où son esprit lui mérita la place de sous-directeur d'une académie, ou plutôt d'un tripot littéraire formé par l'abbé d'Aubignac. Il mourut en 1693, fort pauvre. Sa probité, sa politesse et son enjouement lui firent plus de partisans que ses livres. On a de lui : l'*Art de plaire dans la conversation*, in-12, assez bon; un *Recueil*, assez mal choisi en 4 vol. in-12, de *Harangues sur toutes sortes de sujets*, avec l'*Art de les composer*; un *Recueil de Lettres* avec la *Manière de les écrire*, 2 vol. in-12; un grand nombre de *Romans* verbeux et sans vraisemblance.

VAUQUELIN DE LA FRESNAYE (Jean) naquit en 1536, à la Fresnaye,

près de Falaise, en Normandie; fit ses humanités à Paris sous Turnèbe; étudia la poésie à Angers sous Jacques Tabureau; se lia d'amitié avec Scévole de Sainte-Marthe, à Poitiers; vint étudier le droit à Bourges; et, de retour dans sa province, fut d'abord avocat du roi au bailliage de Caen, ensuite lieutenant-général, et président au présidial de cette ville. Il consacra aux Muses les loisirs que lui laissa Thémis. Son *Art poétique*, qui est le plus remarquable de ses ouvrages, a été presque bien apprécié par Marmontel; Laharpe a daigné en parler avec dédain, sans l'avoir lu; de Sainte-Beuve va presque jusqu'à dire que, si Vauquelin ne fût pas venu, Boileau n'eût pas été; et Tissot, qui a jugé ces jugements, confirme celui de Sainte-Beuve (voyez Tissot, *Nouveaux Modèles de Littérature*). L'un des premiers en France et avant Regnier lui-même, Vauquelin composa des *Satires* ou *Epîtres morales*, à l'imitation d'Horace et de l'Arioste. On y trouve d'abord un premier mérite, de l'intérêt; cet intérêt vient de ce que le poète, sans aucune orgueilleuse prétention, nous montre son âme tout entière, et cette âme est belle à voir. Toute nue comme la vérité, religieuse, tendre, amie de la vertu, éloignée du vice, indépendante par nature et par réflexion, pleine d'amour de la patrie, profondément sensible aux maux des peuples, elle prêche une morale d'exemple, et nous fait presque, sans y penser, un cours complet de philosophie pratique. Les enseignements de Vauquelin sont presque toujours des épanchements de son cœur dans celui d'amis sincères et dignes d'une haute estime; de là dans ses *Satires*, un air de naturel, d'abandon, de causerie familière, qui ont un charme particulier. Vauquelin a su peindre en homme qui les a senties les délices de la véritable amitié; mais il représente aussi, sous des couleurs vives et variées, cette espèce d'attachement instinctif, mobile et irrésistible, qui usurpe trop souvent le nom de cette vertu. Le moraliste Vauquelin s'adresse quelquefois à ses fils, et la tendresse paternelle prête au poète une éloquence persuasive. D'ailleurs il présente parfois ses leçons sous une forme ingénieuse et neuve. C'est ainsi que, pour faire ressortir l'une des plus étranges contradictions de l'homme, on l'entend lui dire en beaux vers : « Si quel-
 « que grand prince, ou seulement un
 « grand seigneur, t'avait donné sa fille
 « en mariage et t'avait fait héritier d'une
 « grande royauté, il n'est pas d'humbles
 « qui puissent supporter l'orgueil de tes

« regards et l'audace de ton front; com-
 « ment donc ne te glorifies-tu pas, quand
 « tu reconnais en toi un enfant fils de
 « Dieu, qui est le maître des rois, et
 « qui assure à la vertu, pour salaire, la
 « jouissance d'une royauté éternelle ? »
 La religion de Vauquelin était un senti-
 ment plein de conviction; il y puise sou-
 vent d'heureuses et hautes inspirations.
 On a encore de Vauquelin de *La Pres-
 naye* : un poème intitulé : *Pour la Mo-
 narchie de ce royaume contre la division*,
 ouvrage d'un zélé patriote; deux livres
 d'*Idylles*, et trois autres d'*Epigrammes*,
 d'*Epitaphes* et de *Sonnets*. Toutes ces
 poésies ont été recueillies par lui-même.
 in-8, 1605, à Caen. On croit qu'il mourut
 en 1606. Il était père de Des Ivetaux.
 (Voyez ce nom.)

VAUQUELIN. (Voyez IVETAUX.)

VAUQUELIN (Louis-Nicolas), né le
 16 mai 1763 à Saint-André-d'Hébertot
 (Calvados), entra, dès l'âge de 14 ans,
 dans une pharmacie de Rouen. Vers 1779
 il vint à Paris, où il se livra à des travaux
 excessifs qui le firent tomber malade; et
 comme il était dénué de toute fortune,
 il fut transporté à l'Hôtel-Dieu. Peu
 après il fit connaissance avec Fourcroy,
 qui le prit en affection et l'associa à ses
 travaux. Devenu lui-même chef d'une
 pharmacie, Vauquelin ne tarda pas à se
 faire connaître par les services nombreux
 qu'il rendit à la chimie. Les succès qu'il
 obtint le signalèrent à l'attention du gou-
 vernement, et il fut nommé successivement
 inspecteur des mines, essayeur des
 matières d'or et d'argent, membre de
 l'ancienne académie des Sciences, puis
 de l'Institut, chevalier des Ordres de
 Saint-Michel et de la Légion-d'Honneur,
 professeur au Muséum d'histoire natu-
 relle et à l'Ecole royale de pharmacie,
 professeur de la Faculté de médecine et
 du Collège de France, membre d'un grand
 nombre de Sociétés savantes. Dans les
 dernières années de sa vie, Vauquelin
 fut en outre élu député du département
 du Calvados. Comme chimiste, il a rendu
 à la science, par ses observations et ses
 précieuses recherches, d'importants ser-
 vices. Dans sa chaire de professeur,
 malgré la difficulté qu'il éprouvait à s'ex-
 primer, il enseignait avec méthode, avec
 clarté et un remarquable talent d'analyse.
 Il est mort à Saint-André-d'Hébertot le
 14 novembre 1830, après avoir demandé
 et reçu les secours et les consolations de
 la religion. Vauquelin avait été, en 1788,
 l'un des fondateurs de la Société philo-
 matique. Il n'a publié que le *Manual de
 l'essayeur*, 1812, in-8; mais il a laissé
 dans les *Annales de chimie* une foule de

Mémoires dont les plus remarquables sont : sur la nature de l'alun; sur la nouvelle substance métallique contenue dans le plomb rouge de Sibérie; sur la terre du Brésil, qu'il a le premier fait connaître; sur l'urine, en société avec Fourcroy; sur le verre d'antimoine; sur les pierres dites tombées du ciel; sur la Présence d'un nouveau sel phosphorique terreux dans les os des animaux, etc., en société avec Fourcroy; Analyse de la matière cérébrale de l'homme et de quelques animaux.

VAUTRIN (Hubert), né à Saint-Nicolas en 1742, avait été membre de la Compagnie de Jésus. Il était chanoine de la cathédrale de Nancy, lorsqu'il est mort en 1832 dans cette ville. On a de lui : *De Cadran à la portée de tout le monde*, 1812, in-12; *L'Observateur en Pologne*, 1817, in-8; plusieurs *Mémoires* de physique.

VAUVENARGUES (Luc de Clapiers, marquis de), né à Aix, le 10 août 1715, d'une famille noble de Provence, servit de bonne heure, et fut capitaine au régiment du roi. La retraite de Prague, pendant trente lieues de glaces, lui causa des maladies cruelles qui lui firent perdre la vue, et lui causèrent la mort en 1747 ou 1748, dans un âge peu avancé. Nous avons de lui une *Introduction à la connaissance de l'esprit humain, suivie de réflexions et de maximes*, ouvrage qui vit le jour en 1746, in-12, Paris. Il y a de bonnes choses, mêlées de réflexions paradoxales et quelquefois peu religieuses; ce qui lui a mérité, de la part de Voltaire, d'être nommé un *prodige de vraie philosophie et de vraie éloquence* (voy. *Eloge funèbre des officiers morts dans la guerre de 1741*). Pour s'assurer d'autant mieux les éloges du grand-papa de la philosophie, Vauvenargues a retranché, dans la seconde édition qu'il a donnée de son ouvrage, ce passage remarquable : « Newton, Pascal, Bossuet, Racine, Fénelon, c'est-à-dire les hommes de la terre les plus éclairés, dans le plus philosophe de tous les siècles, et dans la force de leur esprit et de leur âge, ont cru Jésus-Christ; et le grand Condé, en mourant, répétait ces nobles paroles : Oui, nous verrons Dieu comme il est; *Sicuti est, facis ad faciem*. » (Voyez le *Tableau philosophique de l'Esprit de Voltaire*, chap. 19.) M. de Fortin a publié, en 1797, une édition des *Œuvres de Vauvenargues*, en 2 vol. in-12; et M. Suard en a publié une nouvelle en 1806, en 2 vol. in-8, qui a éprouvé quelques altérations, précédée d'une Noti-

ce sur la vie et les écrits de cet écrivain, où il s'efforce de prouver, contre toute vraisemblance, qu'il était incrédule et qu'il est mort dans son incrédule. Plusieurs passages de ses écrits démentent cette imputation, notamment sa belle *Méditation sur la foi*, terminée par une *Prière à Dieu* (voyez son article, dans le *Cours de Littérature* de La Harpe). Les ouvrages de Vauvenargues ont été beaucoup trop vantés par les écrivains philosophes. Son *Introduction à la connaissance de l'esprit humain* n'offre que des fragments de différents genres, qui étaient des matériaux d'un grand ouvrage que les maladies continuelles de l'auteur, suivies d'une mort prématurée, ne lui permirent pas d'achever. Sa meilleure production est le *Recueil de ses maximes*, où l'on ne trouve ni le piquant ni le pittoresque de La Bruyère, ni le fini de la diction de Duclos; mais il a plus d'imagination dans le style que ce dernier, et il parle plus à l'âme que tous les deux.

VAUVILLIERS (Jean-François), savant helléniste, né vers 1736 à Nevers, mort en Russie à Saint-Petersbourg en 1800, devint titulaire au Collège royal de la langue grecque, et membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Vauvilliers se faisait remarquer par ses principes religieux, à une époque où ils commençaient à devenir rares parmi ceux qui cultivaient les sciences. Aussi la Révolution le chassa-t-elle de sa patrie. On a de lui les ouvrages suivants : *Lettres aux auteurs du Journal des savants, sur Horace*, 1767, in-12; *Examen historique et politique du gouvernement de Sparte*, 1769, in-12; *Essai sur Pindare*, 1772, in-12; *Sophoclis tragædiæ septem, græcè, etc.*; *Præfationem et indicem adjecit J.-F. Vauvilliers*, 1781, 2 vol. in-4; *Abrégé de l'Histoire universelle*, en figures, avec des explications qui s'y rapportent, 1787, et années suivantes, grand in-8; *Vies pour les recueils de portraits des hommes et des femmes illustres de toutes les nations*, par Duflot, 1787, in-fol.; *Le témoignage de la raison et de la foi sur la constitution civile du clergé*.

VAUX (Noël de Jourda, comte de), maréchal de France, naquit en 1705 au château de Vaux, diocèse du Puy, d'une branche très-pauvre de l'ancienne et noble famille de Jourda, originaire du Gévaudan, qui s'était établie en Velay. En 1769, le comte de Vaux fut envoyé pour soumettre la Corse, qui jusque-là avait opposé une résistance invincible. Cette conquête, la seule réservée du règne de Louis XV, influa sur les des-

tinées de la France : le 15 août de la même année naquit à Ajaccio Napoléon Bonaparte. Les preuves de talent et de courage que le comte de Vaux avait données pendant près de soixante ans, dans dix-neuf sièges, dix combats et quatre batailles, lui méritèrent la dignité de maréchal de France, que Louis XVI lui conféra le 14 juin 1783. Envoyé en Dauphiné pour y apaiser les premiers ferments de la Révolution, le maréchal de Vaux mourut à Grenoble le 14 septembre 1788.

VAXCELLES (Simon-Jérôme BOURLET de), né en 1734 à Versailles, embrassa l'état ecclésiastique, et se fit une grande réputation comme prédicateur du roi. Doué d'un esprit aimable, facile et cultivé, il était lié avec tous les hommes distingués de son siècle, et surtout avec Laharpe et Fontanes. Le *Mémorial*, journal qu'il rédigea avec eux, le fit comprendre dans la proscription du 18 fructidor; mais il eut le bonheur de s'y soustraire. Il mourut le 17 mars 1802. On a de lui : *Eloge de d'Aguesseau*, 1760, in-8; *Panegyrique de saint Louis*, 1761, in-8; *Oraison funèbre de Louis XVI*, 1774, in-4; un *Discours aux enfants du duc d'Orléans sur la mort de leur aïeul*, 1686, in-8; le *Discours préliminaire* de la nouvelle édition des *Lettres de Sévigné*, Paris, 1801, 10 vol. in-12, un grand nombre de *Dissertations littéraires*, insérées dans les journaux, et qui font l'éloge de son goût. Il a été un des coopérateurs de la nouvelle édition du *Dictionnaire de l'Académie*, donnée par Schmitt.

VAX-CERNAY (Pierre de), religieux de l'Ordre de Cîteaux, dans l'abbaye de Vaux-Cernay, près de Chevreuse, écrivit, vers l'an 1216, l'*Histoire des Albigeois*. Nicolas Camusat, chanoine de Troyes, a donné, en 1615, une bonne édition de cet ouvrage, qui peut être utile pour les événements du 13^e siècle, et pour réfuter des écrivains modernes qui ont voulu faire l'apologie de ces fanatiques.

VAXCELLE. (Voyez HONORÉ DE SAINTE-MARIE.)

VAVASSEUR (François), jésuite, naquit à Paray (diocèse d'Autun), en 1605, fut professeur d'Écriture-Sainte dans le collège des Jésuites à Paris, se distingua dans la poésie latine, et mourut à Paris l'an 1681. Il est auteur d'un *Commentaire* sur Job et sur Osée; d'un livre *De formâ Christi*, Paris, 1649, in-8, où il réfute le sentiment de Nicolas Rigault, qui avait soutenu dans des Notes sur Tertullien, et dans une Dissertation à la fin de son édition de saint Cyprien, que

J.-C. était difforme; il s'y déclare également contre ceux qui appliquent trop littéralement au Sauveur ces paroles du Psaume 44 : *Speciosus formâ præ filiis hominum*; un *Traité De iudiciâ dictionis*, ou du style burlesque, contre lequel il s'éleva avec force; un *Traité de l'Épigramme*, qui offre quelques bonnes réflexions; une *Critique de la Poétique* de Père Rapin, critique pleine d'humeur, et qui prouve qu'il n'écrivait pas aussi bien en français qu'en latin. Ses œuvres poétiques recueillies par le Père Linas, son confrère, sont : *Poème héroïque de Job*; plusieurs *Poésies saintes*; le *Theurgicon*, en 4 livres, ou les *Miracles de J.-C.*; un livre d'*Élégies*; un autre de *Pièces épiques*; quatre livres d'*Épigrammes*, dont plusieurs manquent de sel.

VAVASSEUR. (Voyez LEVAVASSEUR.)

VAYER. (Voyez MOTHE LE.)

VAYRAC (l'abbé Jean de), né en Auvergne, passa en Espagne, où il demeura vingt ans, et revint à Paris en 1710. Il est auteur d'une bonne *Traduction des Mémoires* du cardinal Bentivoglio, et d'une *Description de l'état présent de l'Espagne*, Amsterdam, 1719, 4 vol. in-12 : ouvrage exact, où il prouve que tout ce que madame d'Aunoy a écrit sur l'Espagne n'est qu'un enchaînement de fables ou de railleries piquantes pour tourner les Espagnols en ridicule. Il n'y a pas d'autre Français qui ait parlé de l'inquisition d'après des informations aussi sûres et aussi impartiales que l'abbé de Vayrac. Il est étonnant que l'abbé Bérault, dans son *Histoire ecclésiastique*, ouvrage, à quelques inconséquences près, très-estimable, ait mieux aimé copier le socinien Limborch que le judicieux et équitable de Vayrac (voyez LIMBORCH). Parmi les divers ouvrages de cet auteur, on cite encore son *Histoire des révolutions d'Espagne*, Paris, 1719, 4 vol. in-12, et puis 5 vol. in-8.

VEBER (Anselme), célèbre compositeur prussien, né à Manheim en 1766. Après avoir parcouru la Hollande, l'Allemagne, le Danemark, la Norvège et la Suède, il vint à Paris en 1803; et, à son retour, le roi de Prusse le nomma son maître de chapelle. Il mourut le 23 mars 1821. Il a fait la musique de plusieurs *Opéras* de Schiller et de Goëthe, qui ont été joués avec le plus grand succès sur les théâtres d'Allemagne.

VECCHIETTI (Jérôme), savant florentin du 17^e siècle, embrassa l'état ecclésiastique, étudia la théologie avec ardeur, et en prit les degrés; la chronologie l'occupa ensuite. Il est principalement connu dans la république des lettres par

un livre dont voici le titre : *Opus de anno primitivo et de sacrorum temporum ratione*, lib. 8, in-fol. Cet ouvrage, rare et plein de recherches savantes, fut réimprimé à Augsbourg en 1624. L'auteur tâche d'accorder la chronologie sainte avec la période julienne. Il mourut à l'âge de 80 ans, en prison, pour n'avoir pas voulu se rétracter de ce qu'il avait avancé dans son ouvrage, que « J.-C. ne fit pas la Pâque la dernière année de sa vie, » et qu'à la dernière cène il ne se servit « point de pain azyme : » opinion qui, vu le sens et l'explication de l'auteur, ne méritait peut-être pas un traitement si rigoureux.

VECCUS (Jean), *Chartophylax*, c'est-à-dire garde du trésor des chartes de Sainte-Sophie à Constantinople, fut envoyé par l'empereur Michel Paléologue au concile de Lyon, où la réunion de l'Eglise grecque et de l'Eglise romaine fut terminée en 1274. Il contribua beaucoup à la conclusion de ce grand ouvrage, par son éloquence et son esprit conciliant. Joseph, patriarche de Constantinople, qui fomentait le schisme, ayant été déposé, Veccus fut élevé sur le siège patriarcal en 1275. Son zèle pour le maintien de la réunion lui attira la haine des schismatiques grecs, qui intentèrent contre lui des accusations calomnieuses. Cette persécution le porta, en 1279, à envoyer la démission de son patriarcat à l'empereur, et à se retirer dans un monastère ; mais ce prince le rappela peu après. Michel Paléologue étant mort, Andronic, qui lui succéda, se laissant conduire par la princesse Eulogie sa tante, s'opposa à l'union, fit déposer Veccus, et le fit enfermer dans une étroite prison, où ce grand prélat mourut de misère en 1298. Il avait composé plusieurs écrits pour la défense de la vérité, et il inséra dans son testament une déclaration de sa croyance sur l'article du Saint-Esprit, conforme à la doctrine de l'Eglise latine. (Voyez le *Recueil d'Allatius sur la procession du Saint-Esprit*, Rome, 1652 et 1659, 2 vol. in-4.)

VEGA (André), théologien scolastique, né à Ségovie, fut cordelier, et mourut en 1570, après avoir assisté avec éclat au concile de Trente. On a de lui : les *Traité de Justificatione*; de *Gratia*; de *Fide*, *operibus et meritis*; un *Commentaire* sur les *Psaumes*.

VEGA. (Voyez LOPE de.)

VÉGECE (Flavius-Vegetius-Renatus), auteur qui vivait dans le 4^e siècle, du temps de l'empereur Valentinien II, à qui il dédia ses *Institutions militaires*; ouvrage où il traite d'une manière fort

méthodique et fort exacte de ce qui concernait la milice romaine. Cet ouvrage est d'une latinité pure. Sa version a paru en un vol. in-12, en 1743, à Paris, avec une préface et des remarques, et a été réimprimée, Amsterdam, in-8, 1744. Végece a donné aussi un *Art vétérinaire*, dans *Rei rustica scriptores*, Leipsick, 1735, 2 vol. in-4, qui a été traduit par Saboureux de la Bonnetrie, Paris, 1775, in-8, et qui forme le tome 6^e de l'*Economie rurale*, 6 vol. in-8. On a imprimé ses *Institutions militaires* avec les autres écrivains sur l'art militaire, *cum notis Variorum*, Wesel, 1670, 2 vol. in-8, et séparément à Paris, 1762, in-12.

VEIL (Charles-Marie de), fils d'un juif de Metz, fut converti par le grand Bossuet. Il entra dans l'Ordre des Augustins, et ensuite chez les chanoines réguliers de Sainte-Geneviève. On l'envoya à Angers, où il prit le bonnet de docteur, et où il professa la théologie dans les écoles publiques. Il quitta ensuite sa chaire pour la cure de Saint-Ambroise de Melun, apostasia bientôt après, abjurant en Angleterre la religion catholique pour se marier avec la fille d'un anabaptiste, et mourut vers 1699, après avoir publié des *Commentaires* sur plusieurs livres de l'Ecriture-Sainte. Il est un des premiers qui se soient élevés contre l'*Histoire critique du Vieux-Testament*, par Richard Simon, dans une *Lettre* imprimée et adressée à M. Boyle.

VEITH (Laurent-François-Xavier), jésuite, né à Augsbourg le 3 décembre 1725, y professa la théologie, et mourut le 9 octobre 1796. On lui doit : *De Primatu et infallibilitate romani pontificis*, in-8, Malines, 1824; *E. Richerii systema, in quo de ecclesiastica et politica potestate consultatur*, in-8, Malines, 1825; *Scriptura sacra contra incredulos propugnata*, Malines, 1824, 5 vol. in-12. Veith y passe en revue toutes les objections que les incrédules modernes ont faites ou répétées contre les Livres saints et y donne les solutions des saints Pères, des apologistes anciens et nouveaux, français, allemands, italiens, etc. : chacun de ces deux ouvrages valut à l'auteur un bref de satisfaction du Saint-Père.

VELASQUEZ (Jean-Antoine), jésuite, né à Madrid l'an 1585, mourut en 1669. Après avoir été plusieurs fois recteur, il fut fait provincial. Le roi Philippe IV le fit venir à sa cour, et le fit conseiller de la Conception Immaculée. On a de lui un *Commentaire* latin sur l'*Épître aux Philippiens*, en 2 vol. in-fol., aussi diffus que savant, et divers écrits en faveur de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge.

VELASQUEZ (Jacques-Rodriguez de SYLVA y), peintre, né à Séville en 1599, se rendit à Madrid : il devint chef d'école espagnole, et ses talents furent pour lui une puissante protection auprès de la famille royale. Un génie hardi, un coloris vigoureux, une touche énergique font de lui un artiste célèbre. Philippe IV l'aimait, il se plaisait en sa compagnie, et prenait un plaisir singulier à le voir peindre. Il ajouta, en 1658, aux honneurs dont il l'avait comblé, la dignité de chevalier de Saint-Jacques, et lui fit faire, à sa mort, arrivée le 7 août 1660, de magnifiques funérailles.

VÉLASQUEZ DE VÉLASCO (Louis-Joseph), marquis de Valdefflores, né à Malaga, le 5 novembre 1722, se livra à l'étude de l'histoire et des antiquités, et publia plusieurs ouvrages. Les principaux sont : *Essai sur des caractères inconnus, gravés sur quelques médailles et monuments d'Espagne*, Madrid, 1752, in-4, fig.; *Origine de la poésie castillane*, 1754, in-4, qui a obtenu plusieurs éditions; *Annales de la nation espagnole, depuis son origine jusqu'à l'invasion des Romains*, Malaga, 1759, in-4; *Jugement sur les médailles des rois goths et suèves d'Espagne*, Malaga, 1759; *Notice sur le voyage d'Espagne, fait par ordre du roi, et sur l'histoire générale de cette nation*, Madrid, 1765, 2 vol. in-4. Le marquis de Vélasquez mourut en décembre 1772.

VELDÉ (Charles-François-Vander), né à Breslau en 1779, remplit en Silésie différentes fonctions de magistrature, et se distingua dans les lettres. Il donna d'abord de *petites pièces* dans les journaux, ensuite il travailla pour les théâtres; mais, n'obtenant que peu de succès, il se livra tout entier à la composition de ses romans qui lui ont mérité le nom de *Walter-Scott allemand*. Quoiqu'il soit loin de l'égaliser, on peut dire cependant qu'il lui est quelquefois égal par des tableaux de mœurs fort exacts et fort touchants. Une mort prématurée l'a enlevé aux lettres l'an 1824. Depuis 1817, il travaillait au *Journal du soir*, et cette feuille lui dut la vogue qu'elle eut dès ce moment. Ses *Ouvrages* ont paru à Dresde en 14 vol. in-8, 1823, 2^e édition, 18 vol. Plusieurs de ses romans ont été traduits en français, et forment la première livraison des *Romans historiques de Vander-Veldé*.

VELLEIUS-PATERCULUS, né d'une famille illustre, originaire de Naples, fut tribun des soldats, puis préteur l'année de la mort d'Auguste, sous lequel il avait servi. Il fit des campagnes dans

ses expéditions, et fut son lieutenant en Allemagne. Nous avons de lui un *Abrégé de l'Histoire de la Grèce, de l'Orient, de Rome et de l'Occident*. Cet ouvrage ne nous est pas parvenu tout entier. Nous n'avons qu'un fragment de l'ancienne histoire grecque, avec l'histoire romaine, depuis la défaite de Persée jusqu'à la sixième année de Tibère. Cet auteur est inimitable dans ses portraits; il peint d'un seul trait. Il a écrit avec une finesse et un agrément qu'il est difficile d'égaliser; mais on lui reproche d'avoir trop flatté Tibère et Séjan. Il ne voyait en eux que les bienfaiteurs de Paternulus, tandis que le reste du genre humain y voyait des monstres. Rhenanus a publié cet auteur en 1520, et depuis ce temps il y en a eu grand nombre d'éditions, entre autres celles de Barbou, 1746, in-12; de la *Collection des classiques latins* de Lemaire, 1823, in-8. Doujat le traduisit en français, avec des suppléments qui n'ont pas satisfait les gens de goût. On préfère à sa version celle de l'abbé Paul, publiée à Avignon en 1784, in-8; et Paris, 1790, in-12. On en a une autre, publiée par Panckouke dans sa *Bibliothèque latine-française*. Elle est de Després, 1825, un vol. in-8.

VELLY (Paul-François), né le 9 avril 1709, et selon d'autres en 1711, à Crugny près de Reims, entra dans la Société des Jésuites, et, en étant sorti onze ans après, il se livra tout entier aux recherches historiques. Son *Histoire de France* lui assigne un rang parmi les historiens. Il en a publié les six premiers volumes in-12; le septième qu'il avait achevé, et le huitième, auquel il avait presque mis la dernière main, ont été publiés par Villaret. Son style, sans être d'une force et d'une élégance à se faire remarquer, est aisé, simple, naturel et assez correct. Il respire un air de candeur et de vérité qui plait dans le genre historique; mais il ne faut pas s'y tromper : l'auteur a ses préjugés et ses prédilections auxquelles il n'hésite pas de sacrifier les faits les plus connus. Le clergé, suivant la remarque de Palissot, n'est pas toujours traité dans ce livre avec impartialité. Villaret a continué cet ouvrage jusqu'au dix-septième volume; il a eu pour successeur Garnier, condamné à être remplacé par le prolige et fastidieux Fantin-Desododons. L'impartialité n'est le caractère d'aucun de ces auteurs. L'abbé Velly mourut d'un coup de sang, le 4 septembre 1753, à 48 ou 50 ans. Il s'était annoncé dans la littérature par une traduction fran-

caise de la Satire du docteur Swift, intitulée *John Bull*, ou le *Procès sans fin*; elle roule sur la guerre terminée par le traité d'Utrecht.

VELTHUYSEN (Lambert), *Velhuyssius*, né à Utrecht en 1622, défendit avec ardeur les opinions de Descartes. Il fut, pendant quelques années, dans la magistrature d'Utrecht; mais la chaleur excessive, avec laquelle il défendit les droits des magistrats aux assemblées ecclésiastiques, le fit déposséder en 1674. Il vécut depuis dans la retraite jusqu'à sa mort, arrivée en 1685, à 63 ans. Ses ouvrages ont été réunis en deux volumes in-4, Rotterdam, 1680. On y trouve : *Tractatus Moralis de naturali pudore et dignitate hominis in quo agitur de incestu, voto castitatis, etc.*, où il y a de bonnes choses mêlées d'assertions fausses; *De usu rationis in theologia*; une *Apologetic* du Traité de *Civis* de Hobbes, qui ne fit pas revenir les gens sensés de l'idée qu'il s'était faite de cet impie, et qui nuisit beaucoup à la réputation de l'apologiste; *De articulis fidei fundamentalibus et cultu naturali*, ouvrage plein de paradoxes.

VENANCE-FORTUNAT (Venantius-Honorius-Clementianus-Fortunatus), né près de Trévise en Italie, fit ses études à Ravenne, et alla ensuite s'établir à Tours. Ses talents et ses vertus le firent d'une étroite amitié avec Grégoire, évêque de cette ville. La pieuse reine Radegonde l'invita à venir à Poitiers, et le prit à son service; il donna des préceptes de politique à Sigebert, qui en faisait beaucoup de cas. Il fut ordonné prêtre à Poitiers en 565, et élevé, selon la plus commune opinion, sur le siège de cette ville, après la démission de Platon. Fortunat finit saintement ses jours vers 609, et l'on célèbre sa fête à Poitiers le 14 décembre. On a de lui une *Vie de saint Martin*, en vers, composée d'après la *Vie* du même saint par Sulpice-Sévère. Venance-Fortunat dit qu'il composa ce poème pour remercier saint Martin de ce qu'il avait été guéri d'un mal d'yeux par son intercession : des *Poésies* divisées en onze livres, publiées avec la *Vie* de saint Martin, par le Père Brower, jésuite, Mayence, 1630, in-4; une *Explication de l'Oraison dominicale*, qu'on regarde comme son chef-d'œuvre, dans la *Bibliothèque des Pères* et dans les *Orthodoxographia*, avec l'*Explication du Symbole des Apôtres*, du même auteur; *Explication du Symbole de saint Athanasie*, que Muratori a donnée dans les *Anecdota latina*; les *Vies* de saint Germain de Paris, de saint Aubin d'Angers,

de saint Paternus d'Avranches, de saint Amand de Rhodéz, de saint Remi de Reims, et de sainte Radegonde. De toutes ces *Vies*, il n'y a que la dernière qui soit estimée; dans les autres, il montre fort peu de critique; l'hymne *Vexilla regis prodeunt, etc.* Du Pin lui attribue aussi *Pange, lingua, gloriosi praelium certaminis*, et il se trouve dans quelques éditions de ses ouvrages avec le *Vexilla regis*; mais dom Ceillier, dont le sentiment est bien plus probable, le donne à Claudien Mamert. La poésie de Fortunat est assez harmonieuse pour le siècle où il vivait; mais sa prose est trop négligée. La meilleure édition des *Œuvres* de Fortunat est celle de Mayence, 1617, qui se trouve dans la grande *Bibliothèque des Pères*. Le Père Labbe en avait préparé une qui n'a pas paru. — Il ne faut pas confondre, comme Cave a fait, Venance-Fortunat avec saint Fortunat, évêque en Lombardie, qui, chassé probablement de son siège par les Barbares, se retira près de Chelles, fut fort estimé de saint Germain, évêque de Paris, et mourut en 569. On a de lui la *Vie* de saint Marcel de Paris.

VENCE (Henri-François de), prêtre, docteur de Sorbonne, prévôt de l'église primatiale de Nancy, conseiller d'Etat de Léopold, duc de Lorraine, et précepteur de ses enfants, se fit un nom par l'édition des *Commentaires* du Père de Carrières, à Nancy, 1738-1743. L'abbé de Vence y ajouta six volumes d'*Analyses et Dissertations sur l'Ancien-Testament*, et deux volumes d'une *Analyse, ou Explication des Psaumes*. (Voyez CARRIÈRES.) Dom Calmet estimait beaucoup ces Dissertations. Elles sont savantes, solides et écrites avec netteté. L'auteur avait bien médité les Livres saints, et ses lumières s'étendaient à plusieurs sciences. Ainsi s'exprime Feller; mais son jugement est trop favorable. L'abbé de Vence mourut à Nancy le 1^{er} novembre 1749. M. Rondet a inséré la plupart de ces Dissertations dans l'édition qu'il a donnée de la *Bible* en latin et en français, Avignon, 1767-1773, 17 vol. in-4; ce qui a donné lieu de désigner quelquefois cette Bible sous le nom de *Bible de l'abbé de Vence*, et dont on a publié une belle édition en vingt-cinq volumes in-8, avec Atlas in-4. Une nouvelle édition de la Bible de l'abbé de Vence a paru sous ce titre : *Sainte Bible de Vence, en latin et en français, avec des notes littéraires, critiques et historiques, des préfaces et des dissertations, tirées du Commentaire de dom Calmet, abbé de Senones, de l'abbé de Vence et des autres*

auteurs les plus célèbres, pour faciliter l'intelligence de l'Écriture-Sainte, enrichie, de figures et de cartes géographiques, cinquième édition, soigneusement revue et augmentée d'un grand nombre de notes, par M. Drach, rabbin converti, et enrichie de nouvelles dissertations, vingt-six volumes in-8. Ces dissertations, anciennes et nouvelles, sont excessivement diffusées ; on se fatigue à les lire, et on ne trouve pas, le plus souvent, les éclaircissements ou solutions qu'on y cherche. Les notes de M. Drach sont peu nombreuses, et en général, peu importantes.

VENDÔME (Louis-Joseph, duc de), arrière-petit-fils de Henri IV, était fils de Louis, duc de Vendôme, puis cardinal, et de Laure Mancini. Il naquit en 1654. Après avoir passé par tous les grades, comme un officier de fortune, il parvint au généralat, et fut envoyé en Catalogne, où il prit Barcelone, en 1697. Le roi le nomma, en 1702, pour aller commander en Italie à la place de Villeroy, qui n'avait essuyé que des échecs. Vendôme donna la bataille à Luzzara, pour laquelle on chanta le *Te Deum* à Vienne et à Versailles ; il s'avança ensuite dans le Trentin, et y prit quelques places. La défection du duc de Savoie l'ayant obligé de marcher vers le Piémont, il se rendit maître d'Aoste, de Vercell, d'Yvrée, de Verrue, après avoir défait l'arrière-garde du duc près de Turin, le 7 mai 1704. Il eut quelques avantages sur le prince Eugène à Cassano, en 1705 (les Autrichiens n'en conviennent pas), et sur le comte de Reventlau à Calcinato, en 1706. Après avoir tenté vainement de rétablir les affaires de Flandre, où il avait été envoyé après la défaite de Ramillies, et où il fut lui-même défait à Oudenarde, en 1708, il passa en Espagne, où il fut plus heureux. Il ramena Philippe V à Madrid, fit prisonnier Stanhope avec cinq mille Anglais, et donna, le 10 décembre 1710, la bataille de Villaviciosa, dont tout l'avantage lui resta, malgré que le comte de Stahremberg, au rapport de M. de Berwick, conserva le champ de bataille ; ce général, affaibli par la prise de Stanhope, ayant dû se retirer et abandonner un grand nombre de postes importants. Vendôme continuait à pousser les ennemis, lorsqu'il mourut, en 1712, à Tignaros, d'une indigestion, à 58 ans, et fut enterré au monastère de l'Escorial, dans le tombeau des infants et infantes d'Espagne. Général habile et souvent heureux, il ne méditait point ses desseins avec assez de profondeur, négligeait

trop les détails, et laissait périr la discipline militaire. Sa mollesse le mit plus d'une fois en danger d'être enlevé. Ce désordre et cette négligence qu'il portait dans les armées, il l'avait à un excès surprenant dans sa maison et sur sa personne même. A force de haïr le faste, il en vint à une malpropreté cynique dont il n'y a point d'exemple. Le chevalier de Bellerive a donné l'*Histoire de ses campagnes*, Paris, 1714, in-12. Le duc de Saint-Simon a trop maltraité ce général dans ses *Mémoires* ; il n'est pas difficile de s'apercevoir qu'il en parle avec humeur. On ne peut disconvenir néanmoins que son indolence et son opiniâtreté ne lui aient fait faire de grandes fautes.

VENDÔME (Philippe de), grand-prieur de France et frère du précédent, naquit à Paris en 1655. Il se signala d'abord sous le duc de Beaufort, son oncle, qu'il accompagna à son expédition de Candie. Il suivit ensuite Louis XIV, en 1672, à la conquête de la Hollande, et se distingua en diverses occasions. Elevé au poste de lieutenant-général, en 1693, il eut, en 1695, le commandement de la Provence, à la place du duc de Vendôme, son frère, qui passait en Catalogne. Dans la guerre de la succession, il fut envoyé en Italie, où il prit quelques places sur les Impériaux ; mais il fut disgracié après la bataille de Cassano, donnée le 16 août 1705, et où il ne s'était point trouvé par un défaut de conduite. Il se retira à Rome, après avoir remis la plupart de ses nombreux bénéfices. Le roi lui assigna une pension de vingt-quatre mille livres. De retour en France, il apprit que les Turcs menaçaient Malte, en 1715 ; il vola au secours de cette ville, et fut nommé généralissime des troupes de la religion ; mais le siège de cette île n'ayant pas eu lieu, il retourna en France au mois d'octobre de la même année. Il se démit du grand-prieuré en 1719, conserva le titre de *prieur de Vendôme*, et mourut à Paris le 24 janvier 1727, à 72 ans.

VENETO (Paul), religieux de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin, florissait au commencement du 15^e siècle, et passait pour le prince des théologiens de son temps. Il enseignait à Padoue dans le couvent de son Ordre, et il y mourut à la fleur de son âge, le 15 juin 1427. Il a laissé de nombreux écrits dont les titres sont : *Contra Judæos liber unus*, *Sermones de tempore* ; *Sermones de sanctis* ; *Sermones quadragesimales* ; *De Conceptione B. M. Virginis* ; *De Incarnatione Verbi Dei* ; *De Excellentia Verbi Dei* :

Super sententias libri VI; Ad libros physicorum libri VIII; Super libros de generatione et corruptione libri II; Super libros de animâ libri III; Summa philosophiæ naturalis libri IV; De conceptione mundi qui astronomiæ janua nuncupari potest, liber I; De circulis componentibus mundum; De compositione mundi; Super libros Porphyrii liber I; Super prædicamenta liber I; Super libros posteriorum libri II; Logica parva; Logica magna; De quadraturâ circuli; Super consequentiis Strodi. Il a fait un abrégé des *Expositions de Jean de Ripa* sur le premier livre des Sentences. Quoi qu'il en soit du mérite de tous ces écrits, aujourd'hui oubliés, ils montrent au moins dans le Père Veneto un écrivain très-laborieux, et rempli, pour son temps, d'une grande variété de connaissances. — Il ne faut point le confondre avec Paul VENETO, Servite, qui vivait dans le même siècle, et dont on a les ouvrages suivants : *De notitiâ Dei; De condendo christiano testamento; De ordine et progressu sui Ordinis; explicatio Dantis Aligerii, poetæ florentini.* Les biographes font mention de deux autres Veneto. Le premier, André VENETO, était aussi Servite ; il vivait dans le 14^e. siècle, et fut professeur à Bologne. Parmi divers ouvrages dont il est auteur, on cite un *Commentaire* sur la Genèse ; un *Commentaire* sur Aristote, *De rebus naturalibus; Liber variarum orationum; Campus florum.* L'autre VENETO (Jean) était chartreux, et vivait au 15^e. siècle. Ses écrits sont : *Nosce teipsum; De patientiâ et humilitate liber I; Speculum morientium, libri III; Corona sensuum, liber I; Sermones varii; Epistolæ varæ.*

VENINO (Ignace), jésuite, surnommé le *Massillon* de l'Italie, naquit à Côme en 1711, de parents estimés. Il entra dans la Compagnie de Jésus le 26 janvier 1728, et y enseigna, suivant l'usage, toutes les classes. Ses supérieurs le destinèrent à la chaire, et il justifia leurs espérances. Il créa, pour ainsi dire, une époque nouvelle dans l'éloquence italienne. On admirait dans ses sermons l'ordre, la beauté du plan, la profondeur, la belle diction. Son style était plein, élégant, harmonieux. Il savait ennoblir les pensées les plus communes ; et quoique son débit ne fût pas heureux, son discours était si attachant, que son auditoire était toujours composé des personnes du goût le plus délicat : les villes les plus considérables de l'Italie voulurent l'entendre. L'Institut des Jésuites ayant été supprimé en 1773, le P. Venino, qui était alors recteur du collège de Milan,

continua de demeurer dans cette ville. Il y mourut dans de grands sentiments de piété, en 1778. Il n'avait rien publié de son vivant. L'abbé Antoine-Louis-Carli, autrefois son confrère, recueillit les écrits qu'il avait laissés, et les publia ; c'est à ses soins qu'on doit : *I Panegirici, Milan, 1782.* Il y en eut une seconde édition la même année à Venise ; *Le Prediche quaresimali, Milan, 1780; Venise, 1783.*

VENIUS (Othon), peintre de Leyde, naquit en 1556. Ses parents l'envoyèrent à Liège à l'âge de 15 ans pour l'éloigner des troubles occasionnés dans sa patrie par les sectaires ; il alla ensuite à Rome avec des lettres de recommandation qui le firent bien accueillir. Il travailla dans cette ville sous Frédéric Zuccharo, et consulta l'antique et les tableaux des excellents peintres modernes, pendant 7 ans qu'il demeura en Italie, où il fit plusieurs beaux ouvrages. De retour dans les Pays-Bas, il fut fait maréchal de camp par Alexandre de Parme. L'empereur, le duc de Bavière et l'électeur de Cologne occupèrent tour à tour son pinceau. Venius, s'étant retiré à Anvers, orna les églises de cette ville de plusieurs magnifiques tableaux. Enfin ce peintre fut appelé par l'archiduc Albert (voyez ce nom) à Bruxelles, et nommé intendant de la monnaie. Louis XIII, roi de France, voulut l'avoir à son service ; mais l'amour de son pays lui fit refuser les offres de ce monarque. Venius avait une grande intelligence du clair-obscur ; il mettait beaucoup de correction dans son dessin, et jetait bien ses draperies : ses figures ont une belle expression ; il est gracieux dans ses airs de tête ; enfin l'on remarque dans ses tableaux une veine facile et abondante, réglée par un jugement sain et éclairé. Venius mourut à Bruxelles le 6 mai 1634, laissant deux filles qui ont aussi excellé dans la peinture. Il a illustré sa plume, aussi bien que son pinceau, par divers écrits qu'il a enrichis de figures et de portraits dessinés par lui-même. Ces ouvrages sont : *Bellum Batavicum cum Romanis, ex Cornelio Tacito, 1612, in-4, avec 36 fig. gravées par Tempesta; Historia hispanica septem infantium Laræ, cum iconibus.* Lara est le nom d'une famille d'Espagne des plus illustres ; *Conclusiones physica et theologica, notis et figuris dispositæ, Leyde; Horatii Flacci emblemata, cum notis, 1607, in-4, réimprimés à Bruxelles en 1683, avec des notes en latin, italien, français et flamand.* Cet ouvrage a encore été imprimé à Paris en 1646, sous le titre d'*Instruction et devoirs*

d'un *jeune prince*, et dédié à Louis XIV, encore jeune, par Tancrède de Gomberville : ce plagiat n'ayant pas d'abord été découvert, l'éditeur reçut un beau présent ; *Amorum emblemata*, 1608, in-4 ; *Vita sancti Thomæ Aquinatis*, *XXXII iconibus illustrata* ; *Amoris divini emblemata*, 1615, in-4 ; *Emblemata ducenta*, Bruxelles, 1624, in-4. Le célèbre Rubens fut son élève. Gilbert et Pierre VENIUS, ses frères, s'appliquèrent l'un à la gravure, l'autre à la peinture, et s'y distinguèrent.

VENTIDIUS-BASSUS, romain de basse naissance, fut d'abord muletier. Il se tira de l'obscurité par son courage. Il brilla tellement sous Jules-César et sous Marc-Antoine, qu'il devint tribun du peuple, préteur, pontife, et enfin consul. Il vainquit les Parthes en trois grandes batailles, et en triompha l'an 38 avant J.-C. Sa mort fut un deuil pour Rome, et ses funérailles furent faites aux dépens du public.

VENTURI (le chevalier Jean-Baptiste), littérateur et physicien, né dans le duché de Reggio en 1746. Lors de la république italienne, il devint membre du corps législatif de Milan ; et quand on établit une école de génie à Modène, il en fut nommé professeur. Il fut ensuite professeur de physique à l'Université de Pavie, puis chargé d'affaires du royaume d'Italie à Berne, et il mourut le 10 septembre 1822 à Reggio. Il a laissé en italien différents ouvrages sur la géodésie, l'optique, l'art des fortifications, et une *Histoire de Modène*, où l'on trouve des *Notices* biographiques sur les hommes célèbres de cet Etat. Il a publié en français : *Considérations sur la connaissance de l'étendue que nous donne le sens de l'ouïe*, Paris, 1796.

VENUSTI (Nicolas-Marcel) naquit à Cortone en 1700, fut sur-intendant de la Bibliothèque et du Musée royal à Naples, et inspecteur des découvertes faites à Herculaneum, à Pompéïa, etc., retourna à Cortone, où il fonda plusieurs établissements utiles aux lettres, et entre autres la célèbre académie toscane, qui a compté parmi ses membres les hommes les plus distingués de l'Italie ; il mourut en 1755, laissant : une *Lettre sur l'ancienneté de Cortone* ; *Description des découvertes faites à Herculaneum*, Rome, 1748, etc.

VENUTI (Ridolfino), célèbre antiquaire romain, né vers l'an 1700, avait de grandes connaissances sur les médailles et les monuments anciens. Le pape Benoît XIV l'honorait de sa bienveillance, et le nomma garde du cabinet des an-

tiques du Vatican, que Venuti enrichit de plusieurs objets précieux. Il mourut en 1763, et a laissé : *Collectanea antiquitatum romanarum*, Rome, 1738, in-folio ; *Antiqua numismata maximi moduli, ex musæo Alex. cardinalis Albani, in Vaticanam bibliothecam translata*, Rome, 1739-1744, 2 grands vol. in-folio ; *Accurata e succincta descriptio topographica delle antichità di Roma*, Rome, 1763, 2 vol. in-4, figures, 2^e édition augmentée, 1803, 2 vol. in-4, figures ; *Accurata descriptio topographica ed istorica di Roma moderna, opera postuma*, Rome, 1766, 2 vol. in-4, figures ; *Numismata imperatorum præstantiora à Martino V ad Benedictum XIV*, 1774, in-4 ; *Vetera monumenta quæ in hortis Cælimontanis et in ædibus Mætheorum ad servantur collecta à Venutio*, 1779, 5 vol. in-folio, figures.

VERCINGETORIX, général des Gaulois, s'étant enfermé dans Alais avec huit mille hommes, fut fait prisonnier par César qui, au rapport de Dion, le fit mourir après l'avoir fait servir à son triomphe. Le silence que César garde sur la destinée de cet illustre prisonnier prouve assez qu'elle n'a rien d'honorable pour son vainqueur.

VERDIER (Antoine du), seigneur de Vauprivat, né en 1544 à Montbrison en Forez, mort en 1600, à 56 ans, fut historiographe de France ; et gentilhomme ordinaire du roi. Il inonda le public de compilations, dont la moins mauvaise est sa *Bibliothèque des auteurs français*, quoiqu'il n'y ait pas beaucoup de critique ni d'exactitude. Elle fut imprimée pour la première fois à Lyon en 1585. Rigoley de Juvigny en a donné une nouvelle édition ainsi que de la *Bibliothèque de la Croix-du-Maine*, Paris, 1772 et 1773, 6 vol. in-4. Les notes du savant éditeur rectifient les erreurs de l'original, et rendent ce livre nécessaire à ceux qui veulent connaître l'ancienne littérature française.

VERDIER (Susanne ALLUT, dame), née à Montpellier le 19 janvier 1746, morte à Uzès le 27 février 1813, montra, dès l'âge de dix ans, du goût pour la poésie. Deux ans plus tard, elle exprima dans une petite *Élégie* les sentiments d'horreur que lui faisait éprouver l'attentat commis sur la personne de Louis XV, par Pierre Damien. Son mariage avec un riche négociant d'Uzès la fixa dans cette ville, et ses enfants dont elle fut elle-même la première institutrice, recueillirent dans la suite les fruits de l'éducation soignée qu'elle avait reçue. Ses compositions se font remarquer surtout

par l'harmonie, la grâce et une profonde sensibilité. Tous ces caractères se retrouvent dans l'idylle de la Fontaine de Vaucluse, mise par Laharpe au nombre des beaux morceaux de la poésie française, et qui lui a fait dire :

Et Verdier dans l'idylle à vaincu Deshoulières.

La mort de son mari enlevé dans la force de l'âge, celle d'une fille chérie, un frère montant à l'échafaud, les calamités de la France, durant la période révolutionnaire et d'autres événements moins douloureux inspirèrent tour à tour sa lyre. On trouve plusieurs de ses pièces dans l'*Almanach des Muses* des années 1775, 1777, 1785, 1786, 1787. La *Notice* des travaux de l'académie du Gard pour 1807 et 1810, renferme de longs fragments des *Georgiques languedociennes*, poème en quatre chants, le plus étendu et le dernier des ouvrages de M^{me} Verdier. Quoique l'auteur n'ait pas eu le temps d'y mettre la dernière main, ce poème sera un de ses titres de gloire. M^{me} Verdier obtint trois couronnes aux *Jeux Floraux*, avant la destruction de l'académie de Toulouse, et elle en fut nommée maîtresse à sa restauration. Elle appartenait aussi à celle des Arcades de Rome et du Gard, et à l'Athénée de Vaucluse. M^{me} Viot disait d'elle, en parlant à M^{me} Dufresnoy : « Nous sommes une foule de musettes ; M^{me} Verdier seule est une muse. »

VERDURE (Nicolas-Joseph de la), né à Aire, mort à Douai en 1717, à 83 ans ; était docteur à l'Université de cette ville, premier professeur en théologie, et doyen de l'église de Saint-Amé. C'était un homme d'un savoir profond, et d'un désintéressement encore plus rare. L'illustre Fénelon l'honorait de son amitié. On a de lui un *Traité de la pénitence*, en latin, dont la meilleure édition est de 1698.

VERGEN Jean. (Voyez NAUCLERUS.)

VERGENNES. (Voyez GRAYIER.)

VERGER DE HAURANE (Jean du) naquit à Bayonne en 1581, d'une famille noble. Après avoir fait ses études en France et à Louvain, il fut pourvu, en 1620, de l'abbaye de Saint-Cyran, et assista la même année à la fameuse conférence de Bourfontaine qui avait été précédée d'une autre à Bordeaux (voyez FILLEAU et VILLERS Côme). Après la mort de Jansénius, son ami, il redoubla d'efforts pour établir la nouvelle secte. Paris lui parut le théâtre le plus convenable pour dogmatiser. Il y fit usage de tous les moyens pour y faire des prosélytes, et prétendit même avoir des révélations. « Oui, je vous le confesse, dit-il un jour à saint Vincent de Paul, Dieu

« m'a donné et me donne de grandes lumières. Il m'a fait connaître qu'il n'y « a plus d'Eglise. » Et comme, à ce propos, le saint témoigna la plus étrange surprise : « Non », répliqua l'illuminé, il « n'y a plus d'Eglise. Dieu m'a fait connaître que, depuis cinq ou six cents « ans, il n'y avait plus d'Eglise. Avant « cela, l'Eglise était comme un grand « fleuve qui avait ses eaux claires ; mais « à présent ce qui nous semble l'Eglise, « n'est plus que de la bourbe. Le lit de « cette belle rivière est encore le même, « mais ce ne sont plus les mêmes eaux. » — Eh quoi ! monsieur, lui dit le saint homme, voulez-vous plutôt croire vos « sentiments particuliers que la parole « de Notre-Seigneur, qui a dit qu'il édifierait son Eglise, et que les portes de « l'enfer ne prévaudraient pas contre « elle ? — Il est vrai, répondit l'abbé, que « J.-C. a édifié son Eglise sur la pierre ; « mais il y a temps d'édifier et temps de « détruire. Elle était son épouse ; mais « c'est une adultère et une prostituée : « c'est pourquoi il l'a répudiée, et il « veut qu'on lui en substitue une autre, « qui lui sera fidèle. » L'artificieux prédisant n'en était pas venu tout d'un coup à cette horrible confidence. Dans plusieurs autres entrevues, il avait travaillé à y préparer insensiblement son pieux ami. Un jour qu'il l'avait trouvé ayant l'Ecriture-Sainte entre les mains, il s'étendit sur les lumières spéciales que Dieu lui donnait pour l'intelligence des Livres saints ; et il alla jusqu'à dire : « qu'ils « étaient plus lumineux dans son esprit, « qu'ils ne l'étaient en eux-mêmes. » Si ce galimatias n'exprime pas le dogme calvinien du sens particulier, il couvre quelque chose de plus dangereux et de plus superbe. Dans une autre occasion, où ils discourent ensemble sur quelque article de la doctrine de Calvin, l'abbé prit le parti de l'hérésie, et en souleva formellement quelques erreurs. Ce saint lui représenta que cette doctrine était condamnée par l'Eglise. « Calvin, « répartit l'abbé, n'avait pas si mauvaise cause ; mais il l'a mal défendue : « il a mal parlé, mais il pensait bien. » Une autre fois il dit, en parlant du concile de Trente : « Ne me parlez point de « ce concile, c'était un concile du Pape « et des scolastiques, où il n'y avait que « brigue et cabale. » Il n'en fallait pas davantage pour rompre tout lien d'amitié entre le saint et le novateur. Mais si celui-ci désespéra de s'attacher cet homme vertueux et orthodoxe, il ne réussit que trop bien ailleurs. Son air simple et mortifié, ses paroles douces et insinuan-

lui firent beaucoup de partisans. Des prêtres, des laïcs, des femmes de la ville et de la cour, des religieuses, adoptèrent ses idées. La cour, informée de ce commencement de secte, regarda l'abbé de Saint-Cyran comme un homme dangereux; et le cardinal de Richelieu le fit renfermer en 1638. Après la mort de ce ministre, il sortit de prison; mais il ne jouit pas longtemps de sa liberté, étant mort à Paris en 1643, à 62 ans. On a de lui : *La Somme des fautes et faussetés capitales contenues en la Somme théologique du Père François Garasse*; il devait y avoir 4 vol., mais il n'en a paru que les deux premiers, et l'abrégé du quatrième, 1626, 3 vol. in-4; des *Lettres spirituelles*, 2 vol. in-4 ou in-8, réimprimées à Lyon en 1679, en 3 vol. in-12: on y ajouta un 4^e vol. qui renferme plusieurs petits traités de M. de Saint-Cyran, imprimés séparément, savoir : la *Théologie familière*, ou *Briève explication des principaux mystères de la foi*; les *Pensées chrétiennes sur la pauvreté*: Wallon de Beaupuis a extrait de ces *Lettres* les *Maximes principales*, qu'il a fait imprimer in-12, et Arnauld d'Andilly, qui a augmenté ce recueil, l'a aussi publié, in-8 et in-12, sous le titre d'*Instructions tirées des Lettres de M. de Saint-Cyran*; une *Apologie pour M. de la Roche-Posau*, contre ceux qui disent qu'il n'est pas permis aux ecclésiastiques d'avoir recours aux armes en cas de nécessité, 1645, in-8; un petit traité, publié en 1609, sous le titre de *Question royale, où on examine en quelle extrémité le sujet pourrait être obligé de conserver la vie du prince aux dépens de sa sienne*, 1609, in-12, contrefait sous la même date. Ces deux ouvrages firent grand bruit, notamment le dernier. Les Jésuites l'annoncèrent partout comme un apôtre du suicide, et il l'enseigne effectivement, mais de la manière la plus douce, et sans beaucoup de douleur, comme par rétention d'haleine, ou par l'ouverture des veines. Il pose d'abord le cas imaginaire où le roi, emporté sur la mer par un ouragan, et jeté sur quelque plage déserte, se verrait au moment de mourir de faim. Dans cette supposition, ou ce rêve de fièvre chaude, le grave moraliste prononce qu'un sujet qui accompagnerait le prince, serait obligé de devenir son propre assassin, ou plutôt son boucher, afin de fournir de sa chair la table de son souverain et d'en être mangé. Du devoir des sujets il passe à celui des esclaves, et décide formellement que ceux-ci, par « l'ordonnance de cette raison qui tient « la place de la raison de Dieu, peuvent

« se trouver obligés à éteindre leur vie « par le poison, afin de la conserver à « leur maître. L'homme, ajoute-t-il en « preuve, est-il moins maître de sa liberté que de sa vie? Dieu lui a-t-il « moins donné l'une que l'autre? mais ne « lui a-t-il pas donné l'une pour l'autre, « puisqu'il ne l'a pu faire vivre qu'afin « qu'il vécût librement? » Il va jusqu'à trouver contre la raison, que la vie demeure à cet esclave, tandis qu'on le prive de la liberté, qui est la fin de sa vie. Il veut encore que les enfants se puissent tuer pour leur père, et le père pour ses enfants. « Je crois, dit-il, que sous les « empereurs Tibère et Néron, les pères « étaient obligés de se tuer pour leur famille et pour leurs enfants. » Tout le reste est d'une extravagance égale. Dans la manière dont il parle de la raison et des anciens philosophes, on reconnaît un pur déiste, mais déiste très-fanatique; un gros vol. in-folio, imprimé aux dépens du clergé de France, sous le nom de *Petrus Aurelius*, avec l'abbé de Barcos, son neveu. (Voyez SMITH Richard.) Ecrivain faible et diffus, en latin, comme en français, sans agrément, sans correction et sans clarté, il avait quelque chaleur dans l'imagination; mais cette chaleur, n'étant pas dirigée par le bon sens et le goût, le jetait dans le galimatias. Il y en a beaucoup dans ses *Lettres*. La plupart de ceux qui le louent tant aujourd'hui ne voudraient pas être condamnés à le lire. Sa plus grande gloire, aux yeux des gens du parti, est d'avoir fait du monastère de Port-Royal une de ses conquêtes, et d'avoir eu les Arnauld, les Nicole et les Pascal pour disciples. Un auteur estimé en a fait le portrait suivant: « Avec un esprit des plus communs, ou « plutôt fort éloigné du sens commun, « et approchant du délire, il avait adouci le génie de l'intrigue et « de la séduction. Qu'on en juge par le « point auquel il réussit à fasciner le docteur Antoine Arnauld et tant d'autres. « Telle fut la raison pour laquelle le cardinal de Richelieu le mit hors d'état de « brouiller, en le faisant confiner dans « une prison, où il demeura jusqu'à la « mort de ce ministre. Son principal ouvrage est un gros in-folio intitulé : *Petrus Aurelius*, et qu'on réduirait au « plus petit livre, si l'on en retranchait « toutes les sottises qu'il dit aux Jésuites. « Il eut assez de manège pour le faire « imprimer aux dépens du clergé de France, mais trop peu pour empêcher la cour de le supprimer. Sa *Question royale*, apologie formelle du suicide, et de l'homicide en bien des cas,

« mérite à peine attention sous ce point
 « de vue, tant il y a su rassembler de
 « principes encore plus répréhensibles,
 « de maximes et de dogmes païens, d'im-
 « pertinences et d'extravagances en tout
 « genre. Son *Apologie pour le Chapellet*
 « du Saint-Sacrement, sa *Théologie fa-
 « milière*, et plusieurs de ses *Lettres*,
 « qui sont en très-grand nombre, por-
 « tent également la marque d'une suffi-
 « sance inepte et ridicule, sans compter
 « le fond corrompu des choses. Mais le
 « ridicule y est si frappant, qu'il en peut
 « tout seul faire l'antidote. Si les puis-
 « sances ecclésiastiques, en méprisant la
 « plupart de ces absurdes productions,
 « en ont condamné quelques-unes, ce
 « fut moins pour prévenir les simples
 « même contre ce dogmatiseur absurde,
 « que pour les tenir en garde contre
 « l'admiration feinte de ses artificieux
 « panégyristes. » (Voyez FILLEAU, JAN-
 « SENIUS, MONTGERON, PARIS, ROCHE.)

VERGERIO (Pierre-Paul), philosophe, jurisconsulte et orateur, né vers 1349, à Capo-d'Istria, sur le golfe de Venise, assista au concile de Constance. Les qualités de son cœur et de son esprit le firent aimer et estimer de l'empereur Sigismond, à la cour duquel il mourut en 1419. Muratori a publié, dans sa grande Collection des écrivains de l'histoire d'Italie, tome 16, in-folio, l'*Histoire des princes de la maison de Carra-ri*, écrite par Vergerio, avec plusieurs *Discours* et *Lettres* du même savant. Il a composé d'autres ouvrages, dont quelques-uns sont encore manuscrits. On a donné des éloges à son traité *De ingenuis moribus et liberalibus adolescentiæ studiis*, 1493, in-4; et il les mérite à quelques égards.

VERGERIO (Pierre-Paul), fameux apostat, naquit à Capo-d'Istria vers la fin du 15^e siècle. Il était parent du précédent, et fut envoyé en Allemagne par les papes Clément VII et Paul III, au sujet de la tenue d'un concile général. Il eut pour récompense l'évêché de Capo-d'Istria, sa patrie, qu'il abdiqua pour embrasser le protestantisme. Cet apostat finit ses jours à Tubingen en 1565. Il est auteur de plusieurs ouvrages que les protestants mêmes méprisent. Les principaux sont : *Ordo eligendi pontificis*, 1556, in-4; *Quomodo concilium christianum debeat esse liberum*, 1537 et 1557, in-8; *Operum adversus papatum tomus 1*, 1563, in-4 : fatigué de dire des injures, il ne continua pas cet ouvrage; *De naturâ sacramentorum*, 1559, in-4; plusieurs écrits en italien, où règne le fanatisme de secte. — J.-B. VERGERIO, son frère,

évêque de Pola dans l'Istrie, apostasia comme lui.

VERGIER (Jacques), né à Lyon en 1657, vint fort jeune à Paris, et porta d'abord l'habit ecclésiastique; mais cet état étant peu conforme à son inclination, il le quitta pour prendre l'épée. Le marquis de Seignelai (Colbert), secrétaire d'Etat de la marine, lui donna, en 1690, une place de commissaire-ordonnateur, qu'il remplit pendant plusieurs années. Il fut ensuite président du conseil de commerce à Dunkerque; mais une voluptueuse nonchalance l'empêcha de monter à de plus hauts emplois. Il menait une vie libre, molle et inutile, lorsqu'il fut assassiné d'un coup de pistolet dans la rue du Bout-du-Monde, à Paris, sur le minuit, en revenant de souper chez un de ses amis, le 23 août 1720, âgée de 63 ans. Il a fait des Odes, des Sonnets, des Madrigaux, des Epithalames, des Epigrammes, des Fables, des Eptires, des Cantates, des Parodies. La meilleure édition de ces différentes pièces est celle de 1750, en 2 vol. in-12. « Vergier, dit Voltaire, est, « à l'égard de La Fontaine, ce que Cam-
 « pistron est à Racine, imitateur faible,
 « mais naturel. » On a encore de lui : *Zeila*, ou l'*Africaine*, en vers, et une historiette en prose et en vers intitulée : *Don Juan et Isabelle*, nouvelle portugaise.

VERGNE (Pierre de TRESSAN de La), né en 1618, d'une ancienne maison de Languedoc, fut élevé dans la religion prétendue réformée, qu'il abjura à l'âge de vingt ans. Après avoir passé quelques années à la cour, il se retira auprès de Pavillon, évêque d'Aleth. La part qu'il prit au livre intitulé : *Théologie morale des Jésuites* (condamné à être brûlé par le Parlement de Bordeaux, et réfuté par les Pères Caussin et Le Moine), le fit exiler; mais, peu de temps après, le roi lui rendit la liberté, dont il ne jouit pas longtemps. Il se noya près du château de Térargues, en allant à Paris, le 5 avril 1684. Son principal ouvrage est intitulé : *Examen général de tous les états et conditions, et des péchés qu'on y peut commettre*, 2 vol. in-12, 1670, sous le nom du sieur de Saint-Germain. L'auteur en avait préparé une troisième édition, revue et corrigée, et considérablement augmentée, qui a paru en 1711, Paris, 2 vol. in-8.

VERGNE (Louis-Elisabeth de La), comte de Tressan, lieutenant-général des armées de France, né dans le diocèse de Montpellier en 1705, s'est fait un nom dans la littérature. Ses *Oeuvres diverses*,

imprimées à Paris en 1776, 1 vol. in-8, contiennent plusieurs morceaux d'une imagination brillante, et d'une finesse de goût qui devient tous les jours plus rare. On y voit avec plaisir que malgré ses liaisons avec des écrivains irréligieux, et l'enthousiasme presque plaisant qui le transporte pour Voltaire, le comte de Tressan est non seulement resté fidèle aux vrais principes, mais qu'il les a défendus avec zèle. « Lorsque l'*Homme-machine* de La Mettrie parut (dit-il « dans l'avertissement qui est à la tête « des vers qui combattent cette monstruosité), un de mes parents m'écrivit « une lettre en vers dans laquelle il faisait l'apologie de cet ouvrage; je me « crus obligé de le réfuter, et de professer publiquement les principes dont je « ne me suis jamais écarté, et auquel la « vraie philosophie ramènera toujours. » Il est vrai que le discours qu'il prononça à l'Académie française le jour de sa réception, le 25 janvier 1781, n'a pas paru tout à fait conforme à cette déclaration; mais dans un temps et des circonstances où l'esprit louangeur offusque quelquefois le jugement et affaiblit la sincérité, il ne faut pas prendre les expressions à la lettre, et l'on peut regarder son discours prononcé en 1761, à l'Académie de Nancy, comme une protestation anticipée contre ce qui lui arriverait de dire à l'Académie française. On a encore de lui un *Extrait de l'Amadis des Gaules*, qui réduit les 61 ou 22 volumes de ce roman à deux in-12. Il a donné aussi des *Extraits de romans de chevalerie*, 4 vol. in-12. Sa *Traduction de l'Arioste* est plutôt une imitation où l'on ne trouve ni le feu, ni la vivacité, ni la gaité folle de l'original. Trois semaines avant sa mort, il avait publié un *Eloge de Fontenelle*, pour remplir les vues de l'Académie qui avait proposé ce sujet pour prix. Il mourut à Paris le 1^{er} novembre 1783, dans des sentiments très-chrétiens, désavouant et condamnant quelques idées philosophiques dont il ne s'était pas assez défendu. On a publié ses *Œuvres choisies*, 1787-1788, 12 vol. in-8. Son *Essai sur le fluide électrique*, ouvrage posthume publié à Paris en 1786, 2 vol. in-8, est augmenté de beaucoup de choses qui ne sont pas de l'auteur. (Voyez le *Journal historique et littéraire*, 15 juillet 1788, page 411.

VERGNE (N. La), abbé de Tressan, fils du précédent, né dans le Bourbonnais en 1749, cultiva plus particulièrement les lettres profanes, et hérita du goût de son père pour les romans de chevalerie, genre dans lequel il se fit un renom. Contraint d'émigrer, il parcourut

l'Allemagne, et demeura quelque temps en Russie. Ayant passé en Angleterre, il publia un ouvrage posthume de son père, intitulé : *Le chevalier Robert*, roman qui eut beaucoup de succès, et qu'il dédia à Paul 1^{er}, empereur de Russie. Il avait fait imprimer aussi à Londres sa *Mythologie comparée avec l'histoire*, 1778, in-8. Le premier de ces ouvrages fut réimprimé en 1800 à Paris, et, à son retour dans cette capitale, l'abbé de Tressan donna une nouvelle édition de sa *Mythologie*. La 8^e a paru en 1826. On lui doit aussi une bonne *Traduction des Sermons* de Hugues Blair. Il s'était retiré à la campagne, où le temps qu'il ne donnait pas à l'étude, il l'employait à faire prospérer un troupeau de mérinos. Il est mort en juillet 1809, âgé de 60 ans.

VERGNIAUD (Pierre-Victorin), né à Limoges en 1759, se fit recevoir avocat à Bordeaux et devint, au commencement de la Révolution, administrateur du département de la Gironde. Élu en 1791 député à l'Assemblée législative, il y acquit une grande influence par ses talents et par la hardiesse avec laquelle il attaqua, dès les premières séances, le roi et la monarchie. Il fut un des premiers qui provoquèrent des voies de rigueur contre les émigrés, et la guerre contre l'Autriche. Il se fit aussi le défenseur des massacres d'Avignon, et contribua, ainsi que tous les girondins, à ces lois dites *révolutionnaires*, qui amenèrent le régime de la Terreur, dont ils devinrent bientôt les victimes. Il prit une part active à la journée du 20 juin 1792, et prévoyant qu'il ne pourrait atteindre le monarque s'il ne renversait pas ses défenseurs, il provoqua, le mois suivant, des mesures rigoureuses contre les ministres et les généraux. Après le 10 août, il proposa la suspension du pouvoir monarchique et l'appel de la Convention nationale. La lutte qui s'éleva, à cette époque, entre les girondins et les jacobins fit adopter aux premiers des sentiments moins exagérés. Vergniaud, en conséquence, s'opposa, mais inutilement, le 26 août, au décret qui ordonnait la déportation de tout ecclésiastique non assermenté. Le 4 septembre, il fit décréter qu'on enverrait une députation au-devant des prisonniers d'Orléans, pour rappeler au peuple le respect dû à la loi. On connaît l'insuffisance de cette mesure à l'égard de ces malheureuses victimes. Nommé député de la Gironde à la Convention, il dénonça la commune de Paris comme ayant favorisé le massacre des prisons, et demanda qu'on poursuivît Marat pour ses écrits incendiaires. Enfin, il s'opposa

avec force à l'érection du tribunal révolutionnaire. Son discours excita contre lui la fureur de Robespierre, qui le dénonça comme un ennemi de la République. Ce fut dans cette occasion qu'il dit « que la République, comme Saturne, dévorait ses enfants. » Il exerça encore quelque influence sur l'Assemblée, mais dans la journée du 31 mai on porta les derniers coups à son parti. Désespérant alors de son salut, il se défendit avec moins d'énergie que Valazé, Guadet, Rabaut et Lanjuinais, et ne tenta même aucun effort pour repousser le décret d'arrestation porté contre lui et ses collègues. N'ayant pas eu l'adresse de s'échapper de la capitale, il fut décrété d'accusation comme un des chefs du parti de la Gironde, puis traduit devant le tribunal révolutionnaire, où il ne put prononcer un Mémoire qu'il avait préparé pour sa défense, et qui était écrit, dit-on, avec une énergie dont il y a peu d'exemples. Un seul instant il put se faire entendre avec cette flexibilité d'organe qui remuait tous les cœurs; des larmes coulèrent de tous les yeux, la tyrannie pâlit et arracha le décret qui mit le sceau à l'infamie des proscriptionnaires. Quand Vergniaud se vit condamné à mort, il jeta le poison qu'il avait conservé, et préféra mourir avec ses collègues. Le jugement fut exécuté le 31 octobre 1793. Plusieurs de ses *Rapports* et de ses *Discours* ont été insérés dans le *Moniteur*. Un des plus remarquables est celui qu'il prononça à l'occasion du procès de Louis XVI, où il demandait l'appel au peuple. Il n'avait pas le talent d'improviser, mais ses discours préparés étaient si séduisants et prononcés avec tant de noblesse, qu'ils produisaient presque toujours un grand effet. Son éloquence était plus en images qu'en raisonnements, toujours moins dirigée à convaincre qu'à émouvoir. Aussi, lorsqu'il s'éloignait de la concision, il était souvent emphatique et déclamateur.

VERHULST (Philippe-Louis), théologien flamand et janséniste, donna, pendant plus de vingt ans, des leçons de théologie au séminaire d'Amersfort, dans la province d'Utrecht, et, en homme de parti, écrivit et déclama sans cesse contre les Jésuites. Il mourut au même séminaire en 1753, laissant, entre autres ouvrages, les suivants : *Imposturae et errores Jesuitarum lovaniensium contra IV theses PP. Marin et Leonardi Grinsven*, 1711, 4 pages in-4; *Grinsventius malè defensus ab erroribus et impostura*, 1712, 16 pages, in-4; *La vérité se plaignant du relâchement des Jésuites*, 1713, en flamand; *De auctoritate romani Pontificis*.

dissertatio tripartita, 1719; *Les fondements de la Foi catholique touchant le Saint-Sacrement de l'autel*, 6 vol. in-12, 1639-41, en flamand, sous le pseudonyme de Zeclander (Voyez HONAUT); *Traité sur le titre d'évêque universel*, 1752, en flamand. Il eut la principale part aux *Actes de l'Eglise d'Utrecht*, publiés par Vander Troon.

VERINE (Ælia-Verina), sœur de Basilisque, et épouse de l'empereur Léon I^{er}, ne s'occupa que de ses devoirs tant que son mari vécut; mais, après sa mort, elle se livra à l'ambition et à l'amour. Ayant fait élire, en 474, son gendre Zénon empereur, elle conspira ensuite contre lui, pour mettre Patrice, son amant, à sa place. Elle ne put réussir. Zénon, à la vérité, perdit l'empire; mais Basilisque, frère de Verine, qui fut élu, fit donner la mort à Patrice. Alors cette princesse intrigante se vengea de la mort de son amant, en faisant exiler Basilisque, et replacer Zénon sur le trône. Celui-ci la laissa d'abord gouverner; mais Verine ayant cabalé de nouveau, il l'exila dans le fond de l'Isaurie. C'est là qu'elle mourut en 484, après avoir tenté plusieurs fois de jouer quelque nouveau rôle.

VERINO (Hugolin), poète latin, né à Florence en 1442, mort en 1505. On a de lui : les *Expéditions de Charlemagne*; la *Prise de Grenade*; un *Sylve* en l'honneur de Philippe Benita, et un ouvrage en trois livres, fait à la louange de sa patrie; *De illustratione Florentia*, in-4, Paris, 1783. Il ne faut pas le confondre avec Michel Verino, son fils, qui, quoique mort à 19 ans, s'est rendu encore plus célèbre que son père par ses *Distiques moraux*, dans lesquels il a renfermé, d'une manière heureuse, les sentences des philosophes grecs et latins ainsi que celles de Salomon.

VERMANDOIS (Herbert II, comte de), arrière petit-fils de Bernard, roi d'Italie, fut un prince distingué par son courage. Il fit Charles-le-Simple prisonnier à Saint-Quentin, et l'envoya à Péronne, où il finit ses jours. Herbert mourut en 943.— Son fils, RAOUL de VERMANDOIS, sénéchal de France, eut la régence du royaume pendant le voyage d'outre-mer de Louis VII en 1147, et mourut en 1152. Il avait été excommunié en 1142, pour avoir répudié Aliénor de Champagne, sa première femme, dont il avait eu Hugues, qui fonda l'Ordre de la Trinité de la Rédemption des captifs, sous le nom de Félix de Valois. De son second mariage avec Alix de Guyenne, naquirent des filles, et un fils mort sans postérité.

VERMANDOIS Louis de BOURBON,

comte de. (Voy. MASQUE-DE-FER ET VAL-LIBRE.)

VERMIGLI (Pierre MARTYR ou), naquit à Florence en 1500, et entra chez les chanoines réguliers de Saint-Augustin. Ses sermons et son savoir lui firent un nom en Italie; mais la lecture de Zuingle et de Bucer le jeta dans l'hérésie. Comme il dogmatisait dans des maisons particulières à Naples, il fut sur le point d'être arrêté. Il se retira à Lucques, et y pervertit plusieurs personnes, avec lesquelles il prit la résolution de passer chez les hérétiques. Il emmena avec lui Bernardin Ochin, général des Capucins, et se rendit à Zurich, puis à Bâle, et ensuite à Strasbourg, où il épousa une jeune religieuse. Décrié par ses erreurs et ses mœurs, il se retira en Angleterre avec sa femme en 1547. Il y obtint une chaire de théologie dans l'Université d'Oxford; mais la reine Marie, ayant succédé à Edouard en 1553, le chassa de ses Etats avec les autres hérétiques. Pierre se rendit à Augsbourg, d'où il alla à Zurich, et mourut en 1562, aussi détesté par les calvinistes que par les catholiques. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, presque tous réunis sous le titre de *Loci communes theologici*, 1624, 3 vol. in-fol. Il en composa la plus grande partie pour soutenir ses erreurs. Il nous reste encore de cet apostat un recueil de *Lettres* en latin, imprimées avec quelques ouvrages de Ferdinand de Pulgar, par Elzevir, 1670, in-fol.

VERNAGE (Etienn-François), prêtre distingué par son zèle et sa piété, naquit à Paris en 1652, fut pendant plus de quarante ans vicaire de Saint-Nicolas-des-Champs, paroisse dont il était la lumière et l'exemple, et mourut le 12 octobre 1723, laissant: *Nouvelles réflexions, ou Sentences et Maximes morales et pratiques, etc.*; *Pensées chrétiennes, tirées des saints Pères, pour tous les jours du mois*; *Traité de la charité selon saint Paul*, plusieurs fois réimprimé; le dernier l'a été en 1742, avec un *Traité de la loi nouvelle*, par l'abbé Pacory.

VERNES (Jacob), ministre protestant, né à Genève en 1728, mort en 1796, a publié: *Lettres sur le christianisme de J.-J. Rousseau*, 1763, in-8; *Dialogues sur le christianisme de J.-J. Rousseau*, 1763, in-8; *Réponses à quelques lettres de J.-J. Rousseau*, 1763, in-8; un *Catéchisme* dont il donna trois éditions, où il ne parle ni de la Trinité, ni du péché originel; et, sous prétexte de travailler pour toutes les communions chrétiennes, il supprime les dogmes qui pourraient offenser les philosophes, et se montre

franc déiste (voyez NEWTON); *Conférence philosophique*, 1772, in-8; 3^e édition augmentée, 1776, 2 vol. in-8, espèce de roman dont le but est de réfuter les principes des incrédules; des *Sermons* estimés, publiés après sa mort par son fils, François Vernes; *Choix littéraires*, journal publié de 1755 à 60, formant 24 vol. in-8. Il a travaillé avec Roustan à l'*Histoire de Genève*; mais leur travail n'a pas paru. Il avait aussi composé un *Traité* sur l'éloquence de la chaire, qui est resté inédit.

VERNES-DE-LUZE, littérateur genevois, né en 1763, était le fils du célèbre prédicateur protestant dont le nom figure dans les lettres de Voltaire et de Rousseau. On a de lui diverses productions légères accueillies avec succès. Les principales sont: le *Voyageur sentimental à Yverdon, en France, aux Glaciers des Alpes*; *Mathilde au Mont-Carmel*, roman; *Almed, ou le Sage dans l'adversité*, roman; *l'Homme religieux et moral*; *l'Homme politique et moral*. Vernes de Luze mourut à Genève à la fin de janvier 1835.

VERNET (Jacob), ministre protestant, né à Genève en 1698, mort en 1789, fut nommé en 1739 à une chaire de belles-lettres; et en 1756 à une de théologie. Pendant quelque temps, il eut avec J.-J. Rousseau une liaison assez intime, et son nom se trouve dans les lettres de ce philosophe; mais ils finirent par se brouiller. Il est aussi nommé dans la correspondance de Voltaire. Vernet est auteur des ouvrages suivants: *Anecdotes ecclésiastiques, tirées de l'Histoire de Naples, de Giannone*, Amsterdam, 1738, in-8. Quoique le *Dictionnaire des anonymes*, t. 1, p. 27, n° 237, attribue cet ouvrage à Vernet, il avertit néanmoins, t. 4, p. 407, que cela est douteux. Quelques-uns pensent que l'abbé Prévôt en est l'auteur; *Dialogues socratiques, ou Instructions de morale*, Paris, 1754, in-12; *Lettres sur la coutume moderne d'employer le vous au lieu du tu*, la Haye, 1752, in-12; *La sainte Bible, ou le Vieux et Nouveau Testament, traduits en français, sur le texte hébreu et grec, par les pasteurs et professeurs de l'Eglise de Genève*, Genève 1805, in-fol.; et 3 vol. in-8. Ce grand travail n'est pas d'une seule main; il fut continué, dit-on, par diverses personnes pendant quatre-vingts années; Vernet fut un des collaborateurs. On pense qu'il a surtout contribué à la Genèse et aux Epîtres de saint Paul; une édition de *l'Esprit des lois* de Montesquieu (la 1^{re}): il paraît que l'auteur chargea Vernet de la donner.

VERNET (Claude-Joseph), peintre célèbre, né à Avignon, en 1712, d'un charron, mort à Paris en 1789, se fit connaître pour le premier peintre de marine de l'Europe. Il s'attacha surtout à saisir les différents effets de lumière et de clair-obscur que les vapeurs de l'atmosphère et les accidents des nuages produisent pendant le jour. Il peignit tous les ports de mer de France, ce qui forme une des plus belles suites de tableaux qui existent. Le calme et la tempête, les diverses agitations de la mer, les reflets de la lumière sur une onde tranquille, y sont peints avec une chaleur et une vérité frappantes. La fraîcheur de ses teintes et l'art avec lequel il exprime les différentes heures du jour font l'admiration des connaisseurs. Vernet était si passionné pour son art, que, dans un voyage qu'il entreprit par mer, il se fit attacher, dit-on, pendant une terrible tempête, au mât du vaisseau, pour contempler le ciel fulminant, les flots qui mugissaient, les cordages et les mâts brisés, et l'équipage effrayé et dans le dernier désordre. « Quel sublime spectacle ! s'écria-t-il, laissez-moi peindre promptement, et avant que je meure, ces effets superbes. » Quoiqu'il en soit de la vérité de ce récit, il y a eu peu de peintres qui aient joui d'une aussi grande réputation que Vernet, et qui aient produit de si nombreux ouvrages : on a dit de lui avec justice que son génie n'avait eu ni enfance ni vieillesse.

VERNET (Antoine-Charles-Horace, plus connu sous le nom de Carle), fils du précédent, né à Bordeaux en 1758, suivit la carrière de peintre d'histoire. En 1788, il fut reçu membre de l'académie de peinture, sur le tableau représentant la *Triomphe de Paul-Emile*. Il siégea à l'académie à côté de son père, et eut le bonheur de voir assis à côté de lui son fils Horace, son seul élève. Carle travaillait avec la même facilité l'histoire, le paysage et les animaux. Mais sa grande habitude de l'équitation le fit exceller dans la reproduction des chevaux. Les ouvrages qui ont valu à Carle la plus grande réputation sont : le vaste dessin de la *Revue dans la cour des Tuileries par Bonaparte 1^{er} consul* ; les tableaux des *batailles de Rivoli, Marengo, Tolosa* ; *l'entrée dans Milan* ; la *bataille de Wagram* ; le *matin de la bataille d'Austerlitz*, où Napoléon environné de ses plus illustres maréchaux, leur donne ses dernières instructions. Ses plus beaux portraits sont : celui de *Napoléon*, et celui du *duc de Berry* en costume de colonel-général des dragons. Outre ces travaux,

on a de lui des *Collections d'études* de tous genres qui ont été gravées, et d'autres qu'il a lui-même lithographiées. De retour de Rome depuis à peu près un an, il mourut à Paris en 1836.

VERNEY. (Voyez **DUVERNEY.**)

VERNIER (Jean-Baptiste-Thadée) naquit en 1761 à Ouvans, dans le département du Doubs. Il entra en 1784 chez les Missionnaires de Beaupré, diocèse de Besançon, et dès les premiers temps il s'y distingua par les succès qu'il obtint dans les missions. En 1791, il subit le sort de ses confrères, qui, ayant tous refusé le serment à la constitution civile du clergé, furent d'abord chassés de leur maison, puis obligés de s'expatrier ; il se retira avec un jeune frère au Landeron, dans la principauté de Neuchâtel. Après le 9 thermidor, l'abbé Vernier rentra en France et reprit les fonctions du ministère : son zèle lui attira de nouvelles persécutions ; il fut arrêté et détenu pendant plusieurs mois. Rendu à la liberté, il travailla à la restauration des études ecclésiastiques, et, au mois de novembre 1798, il réunit dans le village de Surmont plusieurs jeunes gens dont il dirigeait l'éducation. En 1800, il alla s'établir avec ses élèves à Ouvans, où il continua à enseigner la théologie pendant six années ; en même temps il desservait cette paroisse, dont, après le Concordat, il avait été nommé curé. En 1804, il fut appelé au séminaire de Besançon, pour y professer la théologie et y faire des conférences de dogme et de morale. Lorsque la congrégation de la mission de Beaupré eut été rétablie par une ordonnance royale du mois de février 1816, l'abbé Vernier s'y associa de nouveau, et en 1821 il en fut nommé directeur. Il rendit, à cette époque, d'importants services au diocèse de Besançon, en préparant au sacerdoce des jeunes gens qui purent remplir les vides nombreux que la mort avait faits dans le personnel du clergé. L'abbé Vernier est mort le 24 mai 1834 ; il a laissé plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Theologia practica*, Besançon, 1828, 2 vol. in-8. C'est un manuel plein de méthode et de clarté, que l'auteur destinait moins aux élèves des séminaires qu'à ceux qui avaient déjà fait une étude approfondie de la théologie ; *Méditations sur les vérités de la vie chrétienne et ecclésiastique*, qu'il a composées sur l'ouvrage de Beuvelet, Besançon, 1832, in-8 ; une édition des *Méditations* du Père Médaille.

VERNINAC de SAINT-MAUR (Raimond), né à Gourdon dans le Quercy, en 1762, vint de bonne heure à Paris, où il suivit

la carrière du barreau, et chercha à se faire connaître par des pièces de vers insérées dans les journaux. Il embrassa le parti de la Révolution, et fut envoyé, en 1791, en qualité de commissaire-médiateur, pour apaiser les troubles du Comtat-Venaissin; mais il se lia avec les révolutionnaires du pays, et à son retour pallia leurs projets et les malheurs qui devaient en résulter. L'année suivante, il fut nommé ministre de France en Suède, puis à Constantinople, et il ne négligea rien pour faire entrer cette cour dans une alliance avec la France; mais il ne put obtenir que l'envoi d'un ambassadeur à Paris. Il est le premier étranger qui ait fait imprimer une gazette dans sa langue en Turquie. Ayant sollicité son rappel, il rentra en France en 1797, et dès la création des préfetures il obtint celle du Rhône, qu'il administra avec sagesse et modération. Au mois d'août 1801, il fut nommé ministre plénipotentiaire dans le Valais; mais ayant favorisé l'indépendance de ce pays qui s'était érigé en république, et contrarié par là les vues du premier consul qui voulait en faire un nouveau département de la France, il tomba dans la disgrâce, et resta éloigné des fonctions publiques. Il mourut le 1^{er} juin 1822, dans une terre qu'il possédait près d'Angoulême. On a de lui : un *Recueil de poésies fugitives*, Paris, 1787, in-18; *Recherches sur les cours et les procédures criminelles d'Angleterre, extraites des commentaires de Blackstone sur les lois anglaises*, Paris, 1790, in-8; *Description physique et politique du département du Rhône*.

VERNULEUS (Nicolas), né à Robelmont dans le duché de Luxembourg, le 10 avril 1683, mort à Louvain vers 1749, obtint une place de professeur à l'Université de cette dernière ville, et fut décoré du titre de *conseiller et historiographe* de l'empereur Ferdinand III. Vernuleus se fit généralement estimer par les qualités du cœur et de l'esprit. Il était assez bon poète, et l'on voit par ses autres ouvrages qui sont en grand nombre, qu'il entendait l'histoire, l'antiquité, la philosophie morale et la politique. Les principaux sont : une *Histoire de l'Université de Louvain*, en latin, qui fut ensuite augmentée par Langendonk, Louvain, 1667. C'est un tableau plutôt qu'une histoire. On préfère les *Fastes de Valère-André*; *Historia Austriaca*, 1651, in-12, ce n'est qu'un très-petit abrégé; *Tragediæ*, 1631. Il en a fait plusieurs également estimées pour le style et la pureté du langage, qui ne sont point renfermées dans ce recueil; *Institutiones poli-*

tica, morales, æconomica, 3 vol. in-fol., imprimées séparément; un *Recueil de harangues*, dont on a donné plusieurs éditions. Ces harangues sont estimées : le style en est harmonieux, coulant, vif et judicieusement varié, les images agréables et les sujets assez bien choisis; *De arte dicendi*. La meilleure édition est celle de Nuremberg, 1631. Il a laissé des ouvrages manuscrits touchant les Romains.

VERON (François), missionnaire de Paris, entra chez les Jésuites, et en sortit quelque temps après. Il se consacra aux missions, et fut l'instrument du salut de plusieurs pécheurs, et d'un grand nombre de calvinistes. Il eut avec le célèbre Bochart, le plus savant des ministres protestants, une conférence à Caen, où les huguenots eux-mêmes admirèrent sa modestie autant que son savoir. Il mourut saintement en 1649, curé de Charenton. On a de lui une excellente *Méthode de controverses*, et surtout une *Règle de la foi catholique*, et d'autres ouvrages, dont la plupart ont été réimprimés en 2 vol. in-folio. Véron s'était d'abord annoncé par un livre intitulé singulièrement : *Le Bâillon des jansénistes*, et qui ne lui attira pas les éloges du parti. Son zèle pour l'orthodoxie est vif, mais prudent et éclairé. Le but principal de sa *Règle de foi* est de mettre un espace bien marqué entre les dogmes et les explications que les théologiens en ont données, ou les additions qu'ils ont osé y faire, et d'écarter ainsi le genre de confusion que la curiosité ou la suffisance des hommes a produit dans la science des chrétiens. Il a paru une traduction latine de cet ouvrage à Cologne, 1779, 1 vol. in-8.

VERONESE (Paul.) (Voyez CALLIARI.)

VERRÈS (Caius Lacinus), après avoir exercé la charge de préteur à Rome et en Sicile avec autant de violence que d'injustice, fut accusé de concussion. Cicéron fit contre lui les six belles harangues que nous avons. Verrès, malgré la confiance qu'il avait en son argent et dans la protection d'Hortensius, trouva que le parti le plus sûr pour lui, était de s'exiler lui-même sans attendre le jugement que l'on en devait prononcer.

VERRI (Alexandre, comte), suivit d'abord avec éclat la carrière du barreau; mais mécontent de la législation civile et criminelle de son pays, il se livra particulièrement à la littérature, et publia, avec Beccaria, une feuille périodique, sous le titre du *Café*, qui eut beaucoup de succès. Vers l'an 1766 il vint à Paris, s'y lia avec les philosophes, fit ensuite

un voyage à Londres, et revint se fixer à Rome, où il mourut le 23 septembre 1816. Il ne prit aucune part aux troubles de l'Italie, et échappa toujours aux séductions de Bonaparte. On a de lui : *Biblioteca scella di opere italiane antiche e moderne*, contenant un grand nombre d'articles philosophiques et littéraires, Milan, 1818, in-12 ; *Essai sur l'histoire générale d'Italie, depuis la fondation de Rome jusqu'à nos jours ; Panthée et la Conjuraton de Milan*, tragédies imprimées sous le titre d'*Essais dramatiques ; l'Iliade d'Homère*, abrégée, avec des Notes ; *Analyse et Commentaire de la Cyropédie de Xénophon ; Commentaires, Analyses et Critiques des principaux orateurs grecs ; les Nuits romaines au tombeau des Scipions ; Vie d'Erostrate*. Il a coopéré au *Traité des délits et des peines*, publié par Beccaria.

VERROCHIO (André), peintre, mort en 1488, âgé de 56 ans, réunissait en lui plus d'une sorte de talents. Il était très-habile dans l'orfèvrerie, la géométrie, la perspective, la musique, la peinture, la sculpture et la gravure. Il saisissait fort bien la ressemblance des choses, et il mit en vogue l'usage de mouler avec du plâtre les visages des personnes mortes et vivantes, pour en faire les portraits. Le pinceau de Verrochio était dur, et il entendait très-mal le coloris ; mais il possédait parfaitement la partie du dessin.

VERSE (Noël-Aubert de) naquit catholique au Mans et se fit calviniste, puis socinien, et revint ou parut revenir au catholicisme. Il étudia la médecine, se fit recevoir docteur en cette science, et obtint des lettres de bourgeoisie à Amsterdam. Il fut d'abord ami de Jurieu (voyez ce nom), avec qui il eut ensuite des querelles fort vives ; il fut lié aussi avec le fameux socinien Sandius (voyez ce nom). Il mourut à Paris, en 1714, après avoir publié beaucoup d'ouvrages anonymes ou pseudonymes, entre autres, *l'Avocat des Protestants, ou Traité du schisme*, dans lequel on justifie la séparation des protestants, contre Nicole, Brueys et Ferrand, par le S. A. D. V., Amsterdam, 1687, in-12 ; *L'Impie convaincu, ou Dissertation contre Spinoza*, où l'on réfute les fondements de son athéisme, Amsterdam, 1681, in-8, non seulement contre Spinoza, mais encore et surtout contre Descartes et Malebranche qu'il accuse de spinosisme ; *Le Protestant pacifique, ou Traité de la paix de l'Eglise*, contre Jurieu sous le pseudonyme de Léon de la Guitionière, Amsterdam, 1684, in-12 ; *tombeau du socianisme*, Francfort, 1687,

in-12 ; *Traité de la liberté de conscience, ou De l'autorité du souverain sur la religion des peuples*, par L. D. L. G. (Léon de la Guitionière), Cologne, 1687, in-16 ; *Le Nouveau visionnaire de Rotterdam, ou Examen des parallèles mystiques de M. Jurieu*, sous le pseudonyme de Théognoste de Bérés, Amsterdam, 1687, in-12 ; *La véritable clef de l'Apocalypse*, ouvrage où, en réfutant les systèmes qu'on a bâtis dessus jusqu'ici, l'on indique le véritable, et où l'on découvre en partie l'illusion des prédictions de M. J. L. F. P. D. R. (M. Jurieu, le faux prophète de Rotterdam), Cologne, 1690, in-12, abrégé de l'ouvrage suivant : *La Clef de l'Apocalypse de saint Jean, ou Histoire de l'Eglise chrétienne sous la quatrième monarchie*, Paris, 1703, 2 vol. in-12 ; *l'Antisocinien, ou Nouvelle apologie de la foi catholique contre les sociniens*. De Versé écrivit encore d'autres ouvrages ; mais il n'est pas l'auteur du *Platonisme dévoilé*, qu'on lui attribua (voyez SOUVERAIN). La conduite privée de Versé ne fut point exempte de reproches.

VERSTEGANUS, ou VERSTHEGEN (Richard), né à Anvers, florissait sur la fin du 16^e siècle. On a de lui : *Theatrum crudelitatum hæreticorum*, Anvers, 1592, in-4, ouvrage rare, orné d'estampes, mêlé de prose et de très-beaux vers latins. On y voit de quelle manière les nations, qui ne cessent de déclamer contre l'inquisition et la sévère justice d'un duc d'Albe, ont traité les catholiques, et combien la cruauté des Hurons et des Algonquins envers leurs prisonniers le cède à celle que les secrétaires ont exercé envers les ministres de la loi antique ; *Antiquitates belgicae*, Anvers, 1613, in-12. Il y soutient que saint Wilibrord n'a pas seulement prêché la foi chez les Frisons, mais qu'il est aussi l'apôtre de la Flandre et du Brabant ; *Antiquitates britannicae*, 1613, où il tâche de prouver que les Anglais tirent leur origine des Belges.

VERT (dom Claude de), religieux de l'Ordre de Cluny, naquit à Paris en 1645. Après son cours d'études, qu'il fit à Avignon, la curiosité lui fit entreprendre le voyage d'Italie. Frappé de l'éclat avec lequel les cérémonies de l'Eglise se font à Rome, il résolut dès lors d'en chercher l'origine, et c'est aux réflexions qu'il fit dès ce temps-là qu'on doit son travail sur cette matière. De retour en France, il acquit l'estime et la confiance des premiers supérieurs de son Ordre, par une piété exemplaire jointe à une érudition rare. Il contribua beaucoup au rétablissement des chapitres généraux, et parut

avec éclat dans celui de 1676. Il y fut élu trésorier de l'abbé de Cluny, et nommé avec dom Paul Rabusson sous-chambrier de la même abbaye, pour travailler à réformer le Bréviaire de leur Ordre (voyez RABUSSON). Cet ouvrage parut en 1686, et malgré les critiques de Thiers, il a été une source abondante, où les auteurs des Bréviaires postérieurs ont puisé. Les services de dom de Vert lui méritèrent, en 1694, le titre de vicaire-général du cardinal de Bouillon, et l'année d'après on le nomma au prieuré de Saint-Pierre d'Abbeville. Ce savant avait publié, en 1690, la *Traduction* de la Règle de Saint-Benoît, faite par Rancé, abbé et réformateur de la Trappe; il y joignit une préface et des notes courtes, mais savantes. En 1690, il publia sa *Lettre à Jurieu*, où il défend les cérémonies de l'Eglise contre le mépris que ce ministre avait montré pour elles. L'ouvrage par lequel il est le plus connu est son *Explication simple, littérale et historique des cérémonies de l'Eglise*, en 4 vol. in-8. Le 1^{er} volume parut en 1697 et le 2^e en 1698, mais les 3^e et 4^e n'ont été publiés qu'après la mort de l'auteur. Quoique presque toutes ces explications soient aussi ingénieuses que naturelles, quelques-unes paraissent tirées de trop loin et prennent les traits de son imagination. Le cardinal Bona, le Père le Brun, Gavantus, Merati, Théraize avaient déjà traité cette matière, et montré que les cérémonies expriment toutes quelques vérités ou quelques leçons. Les deux premiers volumes furent réimprimés en 1720, avec des corrections. Il mourut en 1708, à 63 ans.

VERTOT D'AUBOEUF (René AUBERT de), né au château de Bennetot en Normandie, l'an 1655, d'une bonne famille, entra chez les Capucins malgré l'opposition de ses parents; mais, par une inconstance naturelle dont il donna plus d'une preuve, il quitta cet Ordre, et passa en 1677 chez les chanoines réguliers de Prémontré. Il n'y fut pas plus content, et succomba à l'envie de voir Paris; il y prit l'habit ecclésiastique. On appela ces différents changements *les révolutions de l'abbé de Vertot*. Il fut associé en 1705 à l'académie des Belles-Lettres, et fut ensuite secrétaire des commandements de M^{me} la duchesse d'Orléans Bade-Baden, secrétaire des langues chez M. le duc d'Orléans, qui lui donna un logement au Palais-Royal. Le grand-maître de Malte le nomma en 1715 historiographe de l'Ordre, l'associa à tous ses privilèges, et lui donna la permission de porter la croix. Il fut ensuite pourvu de la com-

manderie de Santeny. On assure qu'il avait été nommé pour être sous-précepteur du roi Louis XV; mais certaines indiscretions qui lui étaient échappées, et les doutes qu'on répandit sur ses principes, le privèrent de cet honneur. Il mourut âgé de près de 80 ans, en 1735. Son imagination était brillante dans sa conversation comme dans ses écrits; mais son jugement ne répondait pas toujours à cet avantage. Il aimait à plaire, et cette envie donnait je ne sais quelle mobilité à ses idées et à ses maximes. Ses principaux ouvrages sont : l'*Histoire des révolutions de Portugal*, Paris, 1 vol. in-12, bien écrite, mais composée sur des Mémoires infidèles : c'est dans la réalité un roman d'histoire; l'*Histoire des révolutions de Suède*, où l'on voit les changements arrivés dans ce royaume au sujet de la religion et du gouvernement, en 2 vol. in-12. Il ne tient pas la balance égale : ceux qui ont raison dans le fait, ont souvent tort dans cette histoire. Olof Celsius en a donné une continuation en suédois, qui a été traduite par Genet, Paris, 1777, 2 vol. in-12, l'*Histoire des révolutions romaines*, 3 vol. in-12. C'est ce qu'il a fait de mieux : la matière était trop ancienne pour que l'auteur fût dans le cas d'épouser quelque préjugé à la mode; l'*Histoire de Malte*, en 4 vol. in-4, et en 7 vol. in-12, et depuis en 5 vol. Le style en est plus languissant, moins dur, moins naturel que celui de ses autres ouvrages, et on l'a attaqué solidement sur plusieurs points qui manquent d'exactitude. Cependant les deux auteurs des *Fastes de l'Ordre de Malte* (Paris, 1789, in-fol.), ont vainement tâché de remplacer ou d'effacer son ouvrage; leur superficiel et licencieux philosophisme n'est propre qu'à porter le désordre et la corruption dans les annales de cet Ordre illustre. L'abbé de Vertot peut avoir mal réussi, mais ils ont fait plus mal encore; et leur dessein même n'est pas à l'abri du soupçon; *Traité de la mouvance de Bretagne*, plein de paralogismes et d'erreurs; *Histoire critique de l'établissement des Bretons dans les Gaules*, 2 vol. in-12; plusieurs savantes Dissertations dans les *Mémoires* de l'académie des Belles-Lettres. L'abbé de Vertot possédait l'art d'attacher le lecteur, et d'intéresser en faveur de ses personnages; mais comme la connaissance qu'il avait des hommes et des affaires était fort bornée, ses portraits sont peu réfléchis, et souvent subordonnés à ses préventions. Les hommes qu'il devrait respecter le plus sont ceux dont il se plait particulièrement à barbouiller la mémoire.

VERTUE (Georges), antiquaire, né à Londres en 1684, mort en 1767, s'adonna d'abord à la gravure; mais voyant qu'il n'obtiendrait jamais de grands succès dans cet art, il y renonça pour se livrer uniquement à l'étude des antiquités. On doit à ses savantes recherches la découverte de plusieurs morceaux d'antiquités qu'il tira de l'oubli. On a de lui : *Description of the Works of Wenceslas Hollar*, Londres, 1759, in-4, avec fig. Horace Walpole son ami a publié, d'après ses manuscrits, *Anecdotes sur la peinture et les peintres en Angleterre, avec des notes sur d'autres arts*, 1762-1771, 5 vol. petit in-4: ouvrage estimé, orné de beaux portraits; les exemplaires complets en sont rares. Il existe une seconde édition de ces anecdotes, imprimée en 1765, inférieure à la première pour les épreuves des gravures, 4 vol. in-8, où ne se trouve pas le catalogue des graveurs, qui forme le 5^e vol. de la première édition. Cet ouvrage a été réimprimé à Londres en 1782, 5 vol. petit in-8.

VERTUS (Jean de), secrétaire d'Etat sous Charles V, est un de ceux à qui on attribue le *Songe du Vergier*, 1491, in-fol., et dans les *Libertés de l'Eglise gallicane*, 1731, 4 vol. in-fol. Quelques-uns pensent qu'il est de Louvières et d'autres de Maisières; il se ressent de l'animosité qui régnait en 1374, entre Charles V et le siège de Rome. Les protestants en ont fait l'éloge, quoique ce ne soit qu'une pitoyable rapsodie, sans jugement et sans goût.

VERUS (Lucius-Ceionius-Commodus), empereur romain, était fils d'Ælius et de Domitia Lucilla. Il n'avait que sept ans, lorsqu'Adrien, qui avait adopté son père, nommé aussi *Lucius Verus*, fit adopter le fils par Antonin. Après la mort de ce dernier, Marc-Aurèle ayant été proclamé empereur exclusivement, prit de son gré pour collègue Lucius Verus, dont il ne pouvait ignorer les mauvaises qualités, et lui donna sa fille Lucille en mariage. Verus, ayant été envoyé en Orient contre les Parthes, ne prit aucune part aux opérations de la guerre, et fut uniquement occupé de ses plaisirs; les Parthes furent cependant défaits par ses généraux, l'an 163 de J.-C., et il entra triomphant à Rome avec Marc-Aurèle. Six ans après, il mourut d'apoplexie à Altino, à 39 ans. Verus était très-dissolu dans ses mœurs et dans ses discours; il affectait un air grave et sévère, portait une barbe très-longue, tandis qu'il se livrait aux plus infâmes voluptés; il voulait paraître philosophe, et était toujours environné de gens qui se paraient de ce

nom: ce qui prouve que l'accommodante philosophie se fait à toutes sortes de systèmes, et donne sa sanction à plus d'une sorte de morale. Il était d'ailleurs gouverné par ses affranchis, qui étaient très-vicieux et très-méchants. Marc-Aurèle resta par là seul dans l'exercice de la puissance impériale; son collègue oisif et voluptueux ne gardait de l'autorité que ce qu'il lui en fallait pour satisfaire ses penchants. Après la mort de ce monstre, Marc-Aurèle en fit un dieu.

VESALE (André), célèbre médecin, naquit en 1524 à Bruxelles. Il était originaire de Wesel, dans le duché de Clèves. Il fit une étude particulière de l'anatomie, et l'enseigna avec une réputation extraordinaire à Paris, à Louvain, à Bologne, à Pise et à Palerme. L'empereur Charles-Quint, et Philippe II, roi d'Espagne, l'honorèrent du titre de leur médecin. Le premier surtout eut en lui une confiance particulière. Vesale eut le courage de lui dire, quelques années avant sa mort, qu'il ne devait pas se flatter d'une longue vie; et « cet avertissement que Charles prit très-bien lui fit avancer, dit Strada, le projet d'abdication et de retraite qu'il avait confié longtems avant à saint François de Borgia, et dont il est fait une mention expresse dans son testament fait à Augsburg 10 ans avant sa mort. » Anecdotes qui suffisent pour apprécier les fables répandues sur l'abdication de ce monarque. Vesale ayant fait l'ouverture du corps d'un gentilhomme espagnol que l'on croyait mort, et qui était encore vivant, les parents, indignés de l'imprudente méprise de Vesale, lui intentèrent un procès criminel; et peut-être aurait-il été condamné comme assassin, si le roi d'Espagne, pour les apaiser, ne l'eût obligé de faire le pèlerinage de la Terre-Sainte. Vesale passa en Chypre et de là à Jérusalem. Le sénat de Venise le rappela pour remplir la place de Fallope, professeur à Padoue; mais à son retour, son vaisseau ayant fait naufrage, il fut jeté dans l'île de Zante, où il mourut de faim et de misère en 1564. On a de lui un Cours d'anatomie en latin, sous le titre de *Corporis humani Fabrica*, avec de belles planches, dont les dessins sont, selon quelques-uns, du Titien; et selon d'autres, de Calcar, Bâle, 1555; Anvers, 1572, in-fol., et Leyde, 1725, 2 vol. in-fol. Cette dernière édition, augmentée et corrigée, est due à Boërhaave.

VESPASIEN (Titus-Flavius), dixième empereur romain, naquit dans une petite maison de campagne près de Rieti, l'an 9^e de J.-C., d'une famille de gens

de guerre. Sa valeur et sa prudence, et surtout le crédit de Narcisse, affranchi de Claude, lui procurèrent le consulat. Il suivit Néron dans son voyage en Grèce; mais il encourut la disgrâce de ce prince, pour s'être endormi pendant qu'il récitait des vers. Les Juifs s'étant révoltés, l'empereur oublia cette prétendue faute, et lui donna une armée pour les remettre à leur devoir. Il fit la guerre dans la Palestine avec succès, défit les rebelles en diverses rencontres, prit Ascalon, Jotapate, Joppé, Gamala, et diverses autres places. Il se prépara à mettre le siège devant Jérusalem, mais il ne prit point cette ville; la gloire en était réservée à Titus, son fils, qui s'en rendit maître quelque temps après. Vitellius étant mort, Vespasien fut salué empereur à Alexandrie par son armée, l'an 69 de J.-C. Il commença par rétablir l'ordre parmi les gens de guerre, dont les excès et les insolences désolaient les villes et les provinces. Il eut soin surtout de remédier à la mollesse, d'écueil de la discipline militaire. Un jeune officier, qu'il avait honoré d'un emploi considérable, étant venu l'en remercier, tout parfumé, il lui dit d'un ton sévère : *J'aimerais mieux que vous sentissiez l'ail que l'essence*. La réforme s'étendit sur tous les ordres de l'état : il abrégea les procédures, et par d'excellentes lois rendit inutiles les artifices de la chicane. Après avoir travaillé lui-même à ce code, il embellit Rome et les autres villes de l'empire. Il répara les murs, fortifia les avenues, et les mit en état de défense. Il bâtit aussi quelques villes, fit de grands chemins, et pourvut à la sûreté des provinces frontières. Il n'était point ambitieux de ces grands titres dont plusieurs de ses prédécesseurs étaient si jaloux. Le roi des Parthes lui ayant écrit avec cette inscription : *Arsace, roi des rois, à Vespasien*, il réprima cet orgueil en répondant simplement : *Flave Vespasien à Arsace, roi des rois*. Le repos public fut troublé par les philosophes dont l'insolence était extrême et les principes dangereux. Helvidius Priscus se distingua surtout en déclamations contre la monarchie; et joignant les faits aux paroles, il causa une émeute pour se faire un parti, « comme si le but de la philosophie, dit Tillémont, était de troubler les Etats, de soulever le peuple et de décrier ceux qui les gouvernent. » Les stoïciens qui étaient alors dans Rome, et Démétrius le cynique, à l'imitation d'Helvidius, soulevèrent tellement le peuple, que Vespasien les chassa tous, excepté Musonius Rufus. D'autres empereurs,

entre autres Domitien, l'an 94, Adrien, vers l'an 124, furent obligés de renouveler cette proscription. « Ces princes, dit Suétone, en chassant les philosophes, ne faisaient que se conformer à d'anciennes lois portées contre eux. » Effectivement, dès l'an 160 avant l'ère vulgaire, ils avaient été bannis de Rome par un décret du sénat; et le préteur, M. Pomponius, fut chargé de veiller à ce qu'il n'en restât aucun dans la ville : « parce qu'on les regardait, disent les historiens, comme des discoureurs dangereux, qui, en raisonnant sur la vertu, en renversaient les fondements, et comme capables, par leurs vains sophismes, d'altérer la simplicité des mœurs anciennes, et de répandre parmi la jeunesse des opinions funestes à la patrie. » Ce fut sur les mêmes principes et par les mêmes raisons, que le vieux Caton fit congédier promptement trois ambassadeurs philosophes. Vespasien avait pour les savants utiles autant d'égards qu'il avait pris de haine contre les philosophes. Il donnait des pensions ou accordait des gratifications à ceux qui faisaient des découvertes, ou qui perfectionnaient les arts mécaniques, qui étaient aussi précieux à ses yeux que les arts libéraux. Un habile mathématicien ayant trouvé une manière de faire transporter à peu de frais dans le Capitole des colonnes d'une pesanteur prodigieuse, Vespasien paya en prince l'inventeur, sans vouloir pourtant qu'on se servît de l'invention : *Il faut, dit-il, que les pauvres vivent*. L'empire fut aussi florissant au dehors qu'au dedans. Outre la Judée et la Comagène, il assujettit encore les royaumes de Lycie et de Pamphylie en Asie, qui jusqu'alors avaient eu leurs rois particuliers, et les rendit provinces de l'empire. L'Achaïe et la Thrace en Europe eurent un pareil sort. Les îles de Rhodes et de Samos, la ville de Byzance, et d'autres aussi considérables furent soumises aux Romains. Ses grandes qualités furent ternies par une économie qui tenait de l'avarice. N'étant encore que simple particulier, il avait marqué beaucoup d'avidité pour l'argent; il n'en témoigna pas moins sur le trône. Les députés d'une ville ou d'une province étant venus lui annoncer que, par délibération publique, on avait destiné un million de sesterces (125,000 liv.) à lui ériger une statue colossale : *Placez-la ici sans perdre de temps*, leur dit-il, en présentant sa main formée en creux; *voici la base toute prête*. Il achetait souvent des marchandises pour les revendre plus cher. Une partie de ses extorsions

fut attribuée à Cénis, une de ses concubines. Cette femme avait l'esprit d'intérêt si ordinaire aux personnes de son état; elle vendait les charges et les commissions à ceux qui les sollicitaient, les absolutions aux accusés, innocents ou coupables, et les réponses mêmes de l'empereur. Sa passion pour les femmes donna lieu à plus d'une infamie de ce genre. On imputait aussi à Vespasien d'employer à dessein dans les finances les hommes les plus avides, pour les condamner lorsqu'ils se seraient enrichis. On lui reproche encore de s'être trop livré aux flatteurs, et de s'être basement prêté aux manœuvres de quelques courtisans qui entreprirent de lui faire opérer des guérisons miraculeuses pour constater sa prétendue divinité: artifice grossier dont les gens sensés ont eu pitié, et dont les écrivains judicieux ont trop sérieusement démontré l'imposture. On ne peut aussi excuser sa conduite cruelle envers les enfants de l'épouse de Sabinus. Comparé néanmoins à la plupart des maîtres de l'ancienne Rome, il peut être considéré comme un prince doux et modéré. La dernière maladie de Vespasien fut une douleur dans les intestins. Elle ne l'empêcha point de travailler aux affaires du gouvernement; et il répondit aux représentations qu'on lui faisait sur cela : *Imperatorem decet stantem mori*. Il mourut âgé de 70 ans, l'an 79 de J.-C.

VESPUCE. (Voyez AMÉRIC.)

VETRANION, général de l'armée romaine sous Constance, né dans la Haute-Moesie, avait vieilli dans le métier des armes. Regardé comme le père des soldats, il fut revêtu par son armée de la pourpre impériale à Sirmich dans la Pannonie, le 1^{er} mai 350. Magnence s'était révolté dans le même temps. Constance marcha contre l'un et l'autre; et ayant eu une entrevue avec Vétranion dans la Dace, il le traita d'abord en souverain, et le détermina ensuite à quitter le trône. Vétranion obtint de grands biens, pour qu'il pût mener une vie convenable au titre qu'il avait porté. Il se retira à Pruse en Bithynie, où il vécut encore six années dans un exercice continu de piété et de bonnes œuvres. Il avait régné environ six mois. On remarquait en lui cette simplicité et cette grandeur d'âme qui sont si fort au-dessus des splendeurs humaines; mais il était si peu lettré, qu'étant parvenu à l'empire, il fut obligé d'apprendre à écrire pour signer son nom.

VIAIXNES (Thierry-Joseph-François-FAGNIER de), bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, né à Châlons-

sur-Marne le 10 mars 1659, mort à Rhynswick près Utrecht en 1735, s'attira diverses contradictions par l'ardeur de son jansénisme. C'est lui qui est auteur du Problème ecclésiastique proposé à M. l'abbé Boileau de l'archevêché : *A qui l'on doit croire de M. Louis-Antoine de Noailles, évêque de Châlons, en 1695* (approuvant les *Réflexions morales* du Père Quesnel), ou de *M. Louis-Antoine de Noailles, archevêque de Paris en 1696* (condamnant l'*Exposition de la foi* par l'abbé Barcos), 1698, in-12; dilemme satirique, qui fit beaucoup de bruit, qu'on attribua d'abord aux Jésuites, notamment au Père Doucin ou au Père Daniel, tant il était fait avec art; mais qu'on découvrit enfin être l'ouvrage de dom de Viaixnes, qui s'en avoua l'auteur.

VIAL (Jean-Baptiste-Charles), poète; auteur dramatique, né à Lyon le 2 juillet 1771, fut d'abord destiné au commerce, en fut détourné par son goût pour les lettres, et composa des pièces de théâtre. Après le siège de Lyon, il se rendit à Paris, se plaça dans une maison de commerce, tout en s'occupant d'ouvrages dramatiques, et entra au ministère des finances, où il resta jusqu'à sa mort, arrivée le 27 octobre 1837. Une de ses premières pièces fut *Le Divorce*, comédie en 2 actes et en vers, jouée à Lyon avant 1793. Depuis cette époque, il composa plus de vingt-sept pièces, tant comédies que *libretti* d'opéra. On peut en voir la liste dans la *France littéraire* de Quérard. En 1833, Vial publia à Paris, chez Paulin, un vol. in-48; *Le Dessert, contes en vers et poésies diverses*.

VIALART DE HERSE (Félix), évêque-comte de Châlons-sur-Marne, et pair de France, né à Paris en 1613, mort en 1680, prit dans son administration saint Charles-Borromée pour modèle. On a de lui : un *Rituel*, ou *Manuel de l'Eglise de Châlons*, en latin, Paris, 1649; *L'Ecole chrétienne*. C'est un catéchisme composé par Vialart lui-même, utile non seulement aux fidèles, mais encore à ceux qui sont chargés de leur instruction. On sait qu'il adopta pour son diocèse les *Réflexions morales* du Père Quesnel, et que la 1^{re} édition parut à Paris en 1671, avec un Mandement de ce prélat; mais ce n'étaient alors que de courtes réflexions sur l'Evangile, qui n'avaient rien que d'édifiant.

VIAS (Balthasar de), poète latin du 17^e siècle, naquit à Marseille en 1587, et mourut en 1667; il était fils d'un consul de France à Alger, et succéda à son

père; le roi le nomma en outre gentil-homme ordinaire de la chambre et conseiller d'Etat. Voici la liste de ses poèmes : *Henricæ*, in-4, Aix, 1606; *Sylvæ regia*, in-4, Paris, 1623; un poème sur le Pape Urbain VIII, in-4, 1628, *Charitum libri tres*, in-4, Paris, 1660. Vias avait du goût, de la facilité et une grande connaissance de la langue latine.

VIBIUS SEQUESTER, ancien auteur, adressa à son fils Virgilien un *Dictionnaire géographique*, où il parlait des fleuves, des fontaines, des lacs, des montagnes, des forêts et des nations. Boccace a depuis travaillé sur le même sujet; et quoique souvent il ne fasse que transcrire ce qu'a dit Vibius Sequester, il ne le cite cependant jamais. On trouve le *Dictionnaire* de Vibius avec Pomponius Méla; et séparément, 1575, in-12, édition donnée par Josias Simler, et enfin à Rotterdam, 1711, in-8.

VIC (Denys de), habile mécanicien allemand, florissait dans le 14^e siècle. Charles V l'ayant fait venir à Paris, il plaça sur la tour du palais une grosse horloge à sonnerie; c'est la première qu'on ait vue en France. Gerbert, qui florissait dans le 10^e siècle, n'avait fait que commencer à décrire les horloges à roue. De Vic mourut vers l'an 1369.

VICECOMÈS, ou VISCONTI (Joseph), né à Milan, vers la fin du 16^e siècle, fut choisi par le cardinal Frédéric Borromée pour travailler avec d'autres savants dans la fameuse bibliothèque Ambrosienne, fondée à Milan par ce savant prélat. Sa tâche particulière fut d'écrire sur les rites ecclésiastiques. Il la remplit avec érudition, par un ouvrage imprimé à Milan, en 4 vol. in-4, sous ce titre : *Observationes ecclesiasticæ de Baptismo, de Confirmatione et de Missâ*. Le dernier volume qui parut en 1626 contient ce qui regarde les cérémonies de la messe. Les anciens rites usités pendant le sacrifice, et ceux qui leur servent de préparation, y sont détaillés avec étendue. Il est auteur de quelques autres ouvrages moins considérables.

VICENTE (Gilles), fameux dramatisle du 16^e siècle, qu'on regarde comme le Plaute du Portugal, eut la facilité du poète latin. Ses ouvrages dramatiques virent le jour à Lisbonne en 1562, in-fol., par les soins de ses enfants, héritiers des talents poétiques de leur père. Vicente écrivait facilement, mais sans correction et sans goût. Son sel était fade pour tout ce qui n'était pas peuple. On prétend néanmoins qu'Erasmus apprit expressément le portugais pour lire ses ouvrages.

VICINI (Jean-Baptiste), helléniste et

poète italien, naquit à Finale en 1709; il était historiographe de la ville de Cornaro, et il mourut à Modène en 1782. Il a donné des traductions assez estimées en Italie, de *Bion*, *Moschus* et *Théocrite*; on a encore de lui un poème des *Quatre saisons*; des *Hymnes sacrées et profanes*; des *Sonnets*; des *Eptires*, etc. Vicini était véritablement poète; il avait de la verve, de l'imagination, de la facilité; mais son style est souvent incorrect, ce qui l'a empêché d'avoir tout le succès qu'il aurait pu espérer.

VICO (Jean-Baptiste), né en 1668 à Naples, où il mourut en 1744, professa la rhétorique dans cette ville pendant 40 ans, et obtint le titre d'historiographe du roi de Naples. Les principes de la science que l'on appelle *philosophie de l'histoire* se trouvent dans ses écrits. Aussi son nom a-t-il été remis en honneur dans ces derniers temps. L'ouvrage principal de Vico a pour titre : *Cinque libri de' principi d'una scienza nuova intorno alla commune natura delle nazioni*, Naples, 1725, 1730, 1744, 1801, 1814, 1816. Il en a été fait une traduction allemande par W.-E. Weber, Leipsick, 1825, et une française par M. Michelet sous le titre de *Principes de la philosophie de l'histoire, précédés d'un Discours sur le système et la vie de l'auteur*, Paris, 1827, in-8. M. C.-A. de Rosa, marquis de Villa-Rosa, a recueilli à Naples, 1818, 4 vol. in-8, les divers *Opusculs* de J.-B. Vico, qui avaient été d'abord imprimés isolément, et M. A. Giordano a publié les morceaux inédits du même philologue. Vico avait écrit un *Mémoire* sur sa *Vie*, qui se trouve au tome 1^{er} de ses *Opusculs*.

VICO D'AZIR (Félix), né à Valognes le 28 avril 1748, d'un médecin renommé, vint à Paris en 1765, fit ses cours d'une manière brillante, et se fit connaître avantageusement par quelques écrits sur l'anatomie et la physiologie. En 1772, il fut nommé recteur-régent de la Faculté, et il ouvrit un cours d'anatomie humaine et comparée, que l'envie l'obligea bientôt d'interrompre. L'académie des Sciences l'appela alors dans son sein. Peu après, il fut envoyé dans le Languedoc, pour s'opposer aux progrès d'une épidémie qui y causait de grands ravages, et il remplit sa mission avec le plus grand succès. A son retour, il devint un des fondateurs de la Société royale de médecine et son secrétaire perpétuel. Il y prononça les *Eloges* de Haller, Linnée, Lieutaud, etc., qui lui firent une si grande réputation, que l'Académie française le nomma à la place de Buffon qu'elle venait

de perdre. Vicq d'Azir jouissait d'une grande réputation et d'une belle fortune, lorsque la Révolution éclata. Les horreurs dont il fut le témoin et la mort de Bailly et Lavoisier, avec lesquels il était intimement lié, l'affectèrent si vivement, qu'il tomba malade, et mourut le 20 juin 1794, dans le délire d'une fièvre ardente, ne voyant autour de lui que des victimes, des échafauds, et parlant continuellement du tribunal révolutionnaire et des amis qu'il avait perdus. Ses *Oeuvres* ont été publiées avec des notes par M. Moreau, de la Sarthe, et ses *Eloges historiques*, aussi avec des notes, en 3 vol. in-8. On a encore de lui : *Traité d'anatomie et de physiologie*, avec des planches coloriées, 1786, 8 livraisons, gr. in-fol., ouvrage qui n'est pas achevé; et un grand nombre de *Mémoires*, dans le Recueil de l'Académie des Sciences et dans les *Mémoires de la Société de médecine*. Il a rédigé plusieurs articles de médecine et d'anatomie dans l'*Encyclopédie méthodique*. Il y a dans la collection de ses *Oeuvres* un *Essai sur les lieux et les dangers des sépultures*, qu'il traduisit de l'italien, et publia avec quelques changements et discours préliminaire, 1778,

in-12.

VICTOR I^{er} (saint), africain, monta sur la chaire de saint Pierre, après le pape Eleuthère, le 1^{er} juin 193. Il y eut, de son temps, un grand différend dans l'Eglise pour la célébration de la fête de Pâques. Il décida qu'on devait toujours la célébrer le dimanche après le 14^e jour de la lune de mars. On ne regarda point comme hérétiques, ni schismatiques, ceux qui observaient une pratique contraire, jusqu'à ce que la question eût été décidée par le concile de Nicée (voyez IRENÉE); mais la décision du Pape n'en prouve pas moins quelle était alors son autorité dans l'Eglise. « Le pape Victor (dit un des plus illustres évêques de France), voulant réunir toutes les églises sur le jour de la solennité de Pâques, ordonne qu'elle sera célébrée partout le dimanche après le quatorzième de la lune de mars; et nonobstant la réclamation des évêques d'Asie pour retenir l'usage contraire, qu'ils prétendaient avoir reçu de l'apôtre saint Jean, il charge Théophile, évêque de Césarée, en Palestine, d'assesembler un concile et d'y publier son décret. Il menace d'excommunier ceux qui désobéiront; et saint Irénée (voyez ce nom), qui désapprouve comme trop sévère une menace qui n'eut point en effet d'exécution, ne lui reproche pour tant pas d'avoir outrepassé les bornes

« de son autorité. » Les montanistes essayèrent de se mettre bien dans l'esprit de ce Pape, et pour cet effet ils lui envoyèrent des présents accompagnés de déclarations catholiques en apparence : trompé par l'extérieur de leurs vertus et la sévérité de leur morale, il avait dressé des lettres de communion; mais Praxeas, qui dans la suite fut hérésiarque lui-même, ne l'eut pas plus tôt informé du véritable état des choses, qu'il refusa leurs présents et révoqua ses lettres de paix. Ce fait est attesté par Tertullien (*Lib. contra Praxeas*), qui était lui-même montaniste. Il ne nomme point le Pape. Cave et quelques autres écrivains pensent que ce Pape était Eleuthère; mais d'autres critiques, entre lesquels Tillemont et Cellier, soutiennent que c'est Victor I^{er}. Le pape Victor scella de son sang la foi de Jésus-Christ sous l'empire de Sévère, le 28 juillet 202. Nous avons de lui quelques *Épîtres*, et saint Jérôme le compte le premier parmi les auteurs ecclésiastiques qui ont écrit en latin.

VICTOR II, appelé auparavant *Gebehard*, évêque d'Aichstaedt en Allemagne, devint Pape après Léon IX, le 13 avril 1055. Hildebrand, sous-diacre de l'Eglise

romaine, avait été envoyé (au rapport de Léon d'Ostie, *lib. 2, cap. 90*) par le clergé de cette église, pour demander à l'empereur Henri III qu'il consentît que l'évêque d'Aichstaedt, son conseiller et son parent, fût élevé sur le siège de Rome : l'empereur eut de la peine à consentir qu'il fût éloigné de sa cour, parce qu'il l'affectionnait beaucoup; mais l'envoyé vint à bout de vaincre sa résistance et celle de l'évêque, qu'il emmena avec lui à Rome, où Gebehard fut reconnu d'un consentement unanime. Martin de Pologne dit que c'est par la faveur de l'empereur qu'il obtint la tiare; mais on sait qu'on ne peut guère se fier à cet auteur. Ce Pape illustra le trône pontifical par ses vertus. Il déposa plusieurs évêques simoniaques dans un concile qu'il tint à Florence; envoya Hildebrand en France, en qualité de légat, et tint un concile à Rome, l'an 1057. Son zèle pour la discipline lui attira la haine de quelques mauvais ecclésiastiques. Un sous-diacre attenta à sa vie, et mit du poison dans le calice; mais le Pape découvrit ce crime, les uns disent naturellement, les autres par un miracle. Il mourut en Toscane, et vraisemblablement à Florence, en 1057.

VICTOR III, appelé auparavant *Di-dier*, était cardinal et abbé du Mont-Cassin, lorsqu'il fut placé, malgré sa résistance, sur la chaire de saint Pierre,

le 14 mai 1086. Il assembla, au mois d'août de l'année suivante, un concile des évêques de la Pouille et de la Calabre à Bénévent; il y prononça la déposition de l'antipape Guibert, qui voulait toujours se maintenir à Rome, et renouvela le décret contre les investitures. Victor tomba malade pendant ce concile; il se fit transporter au Mont-Cassin, où il mourut au milieu de ses frères le 16 septembre 1087. Quelques auteurs, entre autres saint Antonin, Stella, Caranza, disent qu'il mourut du poison qui lui fut donné par des ministres de l'empereur Henri IV. Grégoire VII l'avait désigné pour son successeur. Victor ressemblait à ce pontife par ses vertus. Il s'était principalement signalé par la magnifique église qu'il fit élever au Mont-Cassin. On a de lui des *Épîtres*, des *Dialogues* et un *Traité des miracles de saint Benoît*, dans la *Bibliothèque des Pères*. Urbain II lui succéda. — Il ne faut pas le confondre avec l'antipape Victor, nommé l'an 1138, après la mort d'Anaclet, et qui presque aussitôt quitta le siège qu'il avait usurpé. (VOY. INNOCENT II.)

VICTOR DE VITE, ou d'UTIQUE, était évêque de Vite dans la Byzacène en Afrique. Le roi Hunnéric, prince arien, alluma une persécution contre les catholiques, pendant laquelle Victor eut beaucoup à souffrir. Le saint évêque écrivit, vers l'an 487, les détails de cette persécution, dans son histoire *De persecutions Wandalicis*, et mourut vers l'an 490. Son ouvrage, donné au public par le Père Chifflet, Dijon, 1665, in-4, et par dom Ruinart, Paris, 1694, in-4, peut servir non seulement pour l'histoire de l'Eglise, mais même pour celle des Vandales. Beatus Rhenanus en donna la première édition à Bâle, en 1535. Elle est écrite d'un style simple, mais correct, et attache singulièrement le lecteur; Arnould d'Andilly l'a traduite en français. On y trouve des preuves précieuses de la doctrine catholique sur la confession et autres articles attaqués par des sectaires modernes, ainsi que beaucoup de faits édifiants et curieux. Victor raconte que Hunnéric avait fait couper la langue jusqu'à la racine à plusieurs catholiques, qui parlaient encore après l'exécution. « Si quel-
 « qu'un en doute, dit le saint évêque,
 « qu'il aille à Constantinople, et il y
 « trouvera entre autres un sous-diacre
 « nommé Réparat, qui parle nettement,
 « sans aucune peine et qui par cette rai-
 « son est singulièrement honoré dans le
 « palais de l'empereur Zénon, et prin-
 « cipalement de l'impératrice. » Il n'y a
 pas de fait mieux prouvé dans l'histoire.

Enée de Gaze, l'empereur Justinien, l'historien Procope et le comte Marcella l'attestent également sur le témoignage de leurs yeux. On lit dans le 3^e livre une très-belle prière : *Pro afflictis provinciis*, excellemment propre à des temps de souffrance et de persécution; elle a été souvent imprimée, notamment en 1789, dans le 14^e vol. des *Réclamations belges*, pag. 303. Victor est honoré comme confesseur le 23 d'août.

VICTOR DE TUNONES, évêque de cette ville en Afrique, fut l'un des principaux défenseurs des *Trois-Chapter*. La chaleur avec laquelle il les défendit le fit exiler en 555. Il fut ensuite renfermé dans un monastère de Constantinople, où il mourut en 566. Nous avons de lui une *Chronique* qui contient les événements considérables arrivés dans l'Eglise et dans l'Etat. Le discernement, l'exactitude, le choix des matières, n'y président pas toujours; mais elle peut servir pour le 5^e et 6^e siècles de l'Eglise: cette *Chronique* finit à l'an 565. Jean de Biclaire, évêque de Gironne en Catalogne, né à Scalabi (aujourd'hui Santarem en Portugal), a continué cette *Chronique* jusqu'en 594. On la trouve dans le *Thesaurus temporum* de Scaliger, et en partie dans Henri Canisius. Plusieurs lui attribuent un *Traité de la Pénitence*, qui se trouve ordinairement avec les ouvrages de saint Ambroise.

VICTOR, qu'on appelle aussi *Victorius* ou *Victorius MARIANUS*, célèbre mathématicien du 5^e siècle, était né dans l'Aquitaine. Il fut l'inventeur du Cycle pascal, appelé de son nom *Période victorienne*, qu'il composa d'après les calculs d'Hippolyte, d'Eusèbe, de Théophile et de saint Prosper. Les astronomes faisaient usage de ce comput avant la réforme du Calendrier grégorien. On lui doit aussi *Canon paschalis*, Anvers, 1634, in-fol. Les travaux de cet auteur sont beaucoup cités en chronologie.

VICTOR-AMÉDÉE II, duc de Savoie et premier roi de Sardaigne, naquit en 1666, et succéda à son père Charles-Emmanuel en 1675. Son mariage avec la fille puînée de Monsieur, frère de Louis XIV, lui assura les armes de la France contre les Vaudois qui troublaient ses Etats, comme toutes les sectes qui, ayant une fois secoué le joug de l'Eglise, ne souffrent plus celui de l'autorité civile. Il les chassa entièrement des vallées de Luzerne et d'Angone. Quelque temps après, il se brouilla avec Louis XIV. Catinat le battit en 1690 à Staffarde, et lui enleva toute la Savoie. Victor se jeta sur le Dauphiné deux ans après, et se rendit maître de

Gap et d'Embrun ; mais on le força d'abandonner cette province. Catinat le défit encore dans la plaine de Marseille en 1693. Obligé de faire la paix en 1696, il se déclara encore contre la France dans la guerre de 1701, et il lui en cotta la Savoie et Nice. Le duc de la Feuillade l'assiégeait dans sa capitale, lorsque le prince Eugène vint dégager cette place le 7 septembre 1706. Victor, étant rentré dans ses Etats, alla mettre le siège devant Toulon, qu'il fut obligé de lever. Par la paix de 1713, le roi d'Espagne lui donna le royaume de Sicile. Le duc de Savoie s'en démit depuis en faveur de l'empereur, qui le déclara roi de Sardaigne. Victor-Amédée, après avoir régné cinquante-cinq ans, lassé des affaires et de lui-même, abdiqua par un caprice en 1730, à l'âge de 64 ans, la couronne qu'il avait portée le premier de sa famille, et s'en repentit par un autre caprice. Un an après, il voulut remonter sur le trône, à la sollicitation de la comtesse de Saint-Sébastien qu'il avait épousée. Son fils le lui aurait remis, si lui seul l'avait redemandé, et si la conjoncture des temps l'eût permis ; mais c'était une femme ambitieuse qui voulait régner, et le conseil d'Etat fut forcé d'en prévenir les suites funestes, faisant arrêter à Montcalier celui qui avait été son souverain. Ce prince mourut au château de Rivoli, près de Turin, en 1732, âgé de 67 ans. C'était un habile politique et un guerrier plein de courage, conduisant lui-même ses armées, s'exposant en soldat : entendant, aussi bien que personne, cette guerre de chicane qui se fait sur des terrains coupés et montagneux, tels que son pays : actif, vigilant, aimant l'ordre, mais faisant des fautes et comme prince et comme général.

VICTOR-EMMANUEL, roi de Sardaigne, né le 24 juillet 1759, était le second fils de Victor-Amédée III et de Marie-Ferdinande, infante d'Espagne ; il porta d'abord le titre de *duc d'Aoste*. Ses augustes parents confièrent son éducation au chevalier d'Andezeno et à l'abbé Saint-Marcel d'Anneci, ecclésiastique pieux et éclairé, que Mgr Biord, évêque de Genève, avait proposé au roi. Le prince profita de leurs leçons, et devint digne de son illustre famille. Le 25 avril 1783, il épousa Marie-Thérèse d'Autriche, de la branche de Modène. Lors de la révolution de 1789, il fut nommé général en chef des troupes chargées de repousser les républicains français ; mais son courage et ses talents ne pouvant lutter avec avantage contre des

forces supérieures, il se retira en Sardaigne (1798) avec le roi Charles-Emmanuel IV, son frère (voyez ce nom). Deux ans après, à l'époque des victoires de Souvarow (voyez ce nom), il reparut en Italie, et était déjà à Verceil, lorsque la bataille de Marengo, gagnée par Bonaparte, le força de retourner en Sardaigne. Charles-Emmanuel ayant abdiqué la couronne en 1802, le duc d'Aoste lui succéda. Les premiers actes de son gouvernement eurent pour objet de faire reflourir l'agriculture, l'industrie et le commerce dans une île où ces branches importantes avaient été négligées depuis longtemps. Privé de la plus grande partie de ses Etats héréditaires, il jouissait dans son petit royaume d'une tranquillité que n'avaient pas alors les autres souverains de l'Europe. Naturellement humain et très-attaché à la religion, il accueillit en Sardaigne les prélats et les ecclésiastiques romains que la persécution y avait amenés. A la chute de Bonaparte, en 1814, le roi de Sardaigne revint dans la capitale du Piémont, et fut accueilli partout avec des acclamations de joie. Murat, alors roi de Naples, ayant envahi les Etats du Saint-Siège, Pie VII se réfugia à la cour de Victor-Emmanuel qui le reçut avec les honneurs dus à sa haute dignité. Ce monarque alla ensuite voir le Pontife à Gênes, le suivit à Savone, et lui témoigna toutes sortes d'égards et de respects. Ces deux augustes personnages eurent de fréquents entretiens, attirés l'un vers l'autre par une amitié et une estime réciproques. Un jour que Sa Sainteté traversait à pied une rue de la ville, Victor-Emmanuel, l'ayant rencontré, se jeta à genoux, et rendit ainsi publiquement hommage au chef suprême de l'Eglise. Lorsque Pie VII s'en retourna à Rome, ce Pontife, touché de la piété du roi de Sardaigne, passa par Turin, et y fut accueilli avec les mêmes distinctions que la première fois. Replacé sur son trône, Victor-Emmanuel consacra ses soins à la prospérité de la religion. Il demanda au Pape le rétablissement de plusieurs évêchés et la création de nouveaux sièges. Il abolit les lois défavorables à l'Eglise, et leur en substitua d'autres conçues dans un esprit plus sages ; il pourvut à la dotation des évêques, à la formation des séminaires, à l'observation de la discipline ; rétablit plusieurs Ordres religieux, entre autres celui des PP. Jésuites, et il donnait l'exemple de la fidélité aux pratiques de la religion. Cependant l'esprit révolutionnaire, qui venait de changer en Espagne l'ancien gouvernement en y rétablis-

tant les *cortès*, agitait aussi les peuples du Piémont, qui voulaient adopter la constitution espagnole. Victor-Emmanuel fit tout ce qui était en son pouvoir pour résister à ce mouvement; mais ne pouvant y parvenir, il abdiqua la couronne en faveur de son frère. On chercha en vain à le faire changer de résolution; il quitta son palais, en disant « qu'il partait avec la douleur de n'avoir pu faire le bonheur d'un peuple qui lui était si cher. » Après l'entrée de l'armée autrichienne dans le Piémont, et lorsque la tranquillité fut rétablie, son frère le sollicita de reprendre les rênes du gouvernement; Victor-Emmanuel s'y refusa de nouveau, et vécut loin des affaires du monde, livré entièrement à des exercices de piété. C'est dans ces sentiments qu'il fut surpris par sa dernière maladie, où il fit éclater son courage et sa résignation. L'archevêque de Turin, l'ayant visité, lui témoignait le désir de pouvoir partager ses souffrances pour le soulager: « Je ne voudrais point de ce partage, » lui répondit le prince mourant. Il expira au château de Montcalier, le 10 janvier 1824, à l'âge de 65 ans. Victor-Emmanuel se montra pendant son règne, bon, sage, ami de la justice et de la religion.

VICTOR (Perrin), duc de Bellune, pair et maréchal de France, naquit à La Marche, dans l'ancienne Lorraine, en 1765. Entré à 15 ans au service dans l'artillerie, il dut à la Révolution l'avancement rapide qu'il obtint. Sa belle conduite au siège de Toulon, en 1793, lui valut le grade de général de brigade. Guéri de deux blessures qu'il reçut à ce siège, il se rendit à l'armée des Pyrénées-Orientales, et se trouva au siège de Saint-Elme et de Roses et à toutes les batailles qui furent livrées jusqu'à l'époque du traité de Bâle. Il se fit remarquer en 1796 aux affaires de Loano, de Cosario et de Dego, mais plus particulièrement à celles de la Favorite et de Saint-Georges, où il fit mettre bas les armes à 8,000 hommes de la division autrichienne de Provera; il reçut en récompense le grade de lieutenant-général. Il battit l'ennemi sur le Serio, surprit la place d'Ancone, et fit prisonniers 5,000 hommes qui en formaient la garnison, ce qui déterminait le Pape à signer le traité de Tolentino. Après la paix de Campo-Formio, le général Victor obtint le commandement de la Vendée qu'il parvint à calmer. En 1799, il retourna en Italie, et, à la tête de sa division, il prit une part honorable aux batailles de Sainte-Lucie, de Villa-Franca, d'Alexandrie, de la Trébia et

de Novi. L'affaire de Montebello était commencée, lorsqu'il y arriva avec assez d'à-propos pour en déterminer le succès, et cinq jours après il commandait l'avant-garde à Marengo. Il soutint les efforts de l'armée autrichienne pendant huit heures, jusqu'à l'arrivée de l'armée française, sans perdre un pouce de terrain. Un sabre d'honneur lui fut donné par le premier consul Bonaparte. Il partit aussitôt pour commander l'armée gallo-batave, destinée, disait-on, pour une expédition dans la Louisiane; ce projet ne recut pas d'exécution. Le général Victor resta néanmoins en Hollande, et ne quitta son poste qu'après le traité d'Amiens; il se rendit ensuite à la cour de Danemark en qualité d'ambassadeur de la République, et y resta jusqu'au moment où la guerre éclata entre la France et la Prusse. Il fut blessé à la bataille d'Iéna, et se distingua ensuite à la bataille de Pulstuck, et prit part à tous les succès qui illustrèrent la campagne de 1806. Commandant en 1807 le septième corps de la grande armée, à la bataille de Friedland, dont le succès fut dû en partie à l'habileté de ses manœuvres, il recut le bâton de maréchal de l'empire sur le champ de bataille même. Après le traité de Tilsitt, il fut nommé gouverneur de Berlin; pendant quinze mois il occupa ce poste. Employé en Espagne en 1808, il y commanda un corps d'armée, se distingua contre l'armée de Galice, et fut vainqueur aux batailles de Spinosa, de Summo-Sierra et de Madrid; il fut également heureux à la bataille d'Uclés, où il battit le duc de l'Infantado et lui fit 15,000 prisonniers; il compensa ainsi la perte que ce général avait fait éprouver à l'armée française à Baylen, en forçant, on ne sait trop encore par quel moyen, le corps du général Dupont à capituler. Les succès qu'il obtint à Medellen furent décisifs; il détruisit l'armée commandée par Cuesta. Plus tard il perdit la bataille de Talavera, après seize heures de combat et des prodiges de valeur, et néanmoins força les Espagnols, par une marche savante et hardie, à abandonner le siège de Penna-Peros, et mit ainsi toute l'Andalousie au pouvoir des Français. Maître des environs de Cadix, il repoussa l'attaque de 24,000 Anglais et Espagnols réunis, gagna la bataille de Chilaema, et força les troupes combinées à rentrer dans Cadix. Appelé en Russie en 1812, il eut le commandement du neuvième corps, et se couvrit de gloire au combat de la Bérésina. En 1813, à la bataille de Dresde, il fixa la victoire par une manœuvre hardie, qui enleva les

positions de la gauche des alliés et isolé 15,000 Autrichiens qui furent faits prisonniers. Les champs de Wachau, de Leipsick et de Hanau furent également témoins de sa valeur, quoiqu'elle n'eût pas partout le même succès. Ayant passé le Rhin, il marcha sur Strasbourg et mit en état de défense toutes les places de l'Alsace; il défendit les Vosges pied à pied; mais des forces supérieures le forcèrent à se replier sur la Meuse, où il tint encore quelques jours, et ensuite à Saint-Dizier, d'où il chassa les Russes le 27 janvier 1814. Quelques jours après, il s'empara du village de Brienne, malgré 15,000 hommes qui l'occupaient. Le 9 février, il se dirigea vers la Seine, seconda les opérations de l'empereur à Champ-Aubert et à la Ferté, et défendit les ponts de Nogent jusqu'au 16. Le 17 il se porta sur Nangis, et de là sur Villeneuve; et contribua puissamment au succès de ces affaires. Un repos de quelques heures à Salins fit manquer, dit-on, l'occupation des ponts de Montereau, ce qui lui attira de vifs reproches de la part de l'empereur; mais il répara largement cette faute à l'abbaye de Vaucier, où il passa le 7 un défilé défendu par soixante canons, et eut une grande part à la victoire de Craone, où il fut blessé. A l'arrivée des Bourbons, il obtint le commandement de la deuxième division militaire, et lorsqu'en mars 1815 Napoléon revint de l'île d'Elbe, le duc de Bellune se rendit en Belgique avec le roi, et y resta jusqu'au mois de juillet 1815. A cette époque, il rentra en France, fut nommé pair de France et major-général de la garde royale, et enfin président de la commission chargée d'examiner la conduite des officiers pendant les Cent-Jours. Le 25 décembre 1821, il fut nommé au ministère de la guerre, qu'il abandonna pour surveiller les opérations des munitionnaires des vivres, mais qu'il reprit le 14 avril. Etant sorti du ministère le 28 octobre, il fut nommé ambassadeur à Vienne. Après la révolution de Juillet, il se retira tout à fait des affaires publiques, et mourut à Paris en 1841, après avoir reçu avec édification les secours de la religion, qu'il avait demandés.

VICTORIA COLONNA, fille de Fabrice Colonne, seigneur romain, mariée à Ferdinand-François d'Avalos (voyez ce nom), se distingua dans plus d'un genre de sciences, et excella dans la poésie. Après la victoire de Pavie, à laquelle son mari eut beaucoup de part, le pape Clément VII et les princes d'Italie firent offrir à ce héros le royaume de

Naples, qu'ils voulaient soustraire à la domination de Charles-Quint; mais la généreuse femme fit voir à son époux l'injustice et le danger de cette offre, et le retint dans les bornes de la modération et de la prudence. Cette sage et savante héroïne ne voulut jamais, après la mort d'Avalos qu'elle perdit à la fleur de son âge, accepter aucun des partis avantageux qui lui furent présentés, et se retira, sur la fin de sa vie, dans le monastère de Sainte-Marie à Milan, où elle mourut vers l'an 1541. Augustin Niphus, Paul Jove, le président de Thou, Matthieu Toscan, Joseph Bétussi, Louis Jacob et quantité d'autres auteurs lui ont prodigué des éloges. On a d'elle un beau poème latin, où elle célèbre les exploits de son époux.

VICTORIN (Marcus-Piauvonius-Victorinus), fils de la célèbre Victorine, porta les armes de bonne heure, et se fit généralement estimer par ses talents politiques et militaires. Il fut associé à l'empire en 265 par Posthume, tyran des Gaules. Victorin se maintint dans ce haut rang jusqu'en 268, époque à laquelle un greffier nommé *Atticius*, dont il avait violé la femme, le fit poignarder à Cologne. — VICTORIN-le-JEUNE, son fils, qu'il avait déclaré empereur, fut assassiné peu de temps après.

VICTORIN (saint), évêque de Pettau dans la Haute-Pannonie (aujourd'hui la Styrie), reçut la palme du martyre sous Dioclétien, vers l'an 303. Il a beaucoup écrit sur l'Ecriture-Sainte; mais il ne nous reste qu'un petit ouvrage en latin, de *Fabrica mundi*, publié par Guillaume Cave, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Lambeth, *Biblioth. lat.*, t. 1, p. 148. Ce livre fait regretter ceux qui ne nous sont point parvenus. Quoique écrit d'un style simple, il est intéressant et plein d'érudition. On a publié sous son nom un *Commentaire* sur l'*Apocalypse*; mais les plus habiles critiques croient que ce n'est pas celui dont saint Jérôme fait mention, ou, si c'est celui-là, il est certainement interpolé.

VICTORINE, ou VICTOIRE (Aurelia Victorina), impératrice dans les Gaules, mère du tyran Victorin, fut l'héroïne de l'Occident. S'étant mise à la tête d'un certain nombre de légions, elle leur inspira tant de confiance, qu'elles lui donnèrent le titre de *Mère des armées* et la proclamèrent *Auguste*. Elle les conduisait elle-même avec cette fierté tranquille qui annonce autant de courage que d'intelligence. Après avoir vu périr son fils et son petit-fils Victorin, elle fit donner la pourpre impériale à Marius, et ensuite

le sénateur Tétricus, qu'elle fit élire à Bordeaux en 268, choix qui ne donne pas une mauvaise idée de son discernement. Victorinus ne survécut que quelques mois à la nomination de ce prince.

VICTORIUS (Marius), ancien rhéteur, dont les ouvrages se trouvent dans *Antiqui Rhetores latini*, Paris, 1599, in-4; Strasbourg, 1756, in-4.

VICTORIUS (Pierre), savant florentin, dont le nom est *Vettori*, naquit en 1499. Il était très-habile dans les belles-lettres grecques et latines. Il fut choisi par Côme de Médicis pour être professeur en morale et en éloquence. Victorinus s'acquittait une grande réputation par ses ouvrages. Il forma d'illustres disciples, entre autres le cardinal Farnèse et le duc d'Urbin, qui le comblèrent de bienfaits. Côme de Médicis l'employa utilement dans plusieurs ambassades; et Jules III le fit chevalier, et lui donna le titre de comte. Il mourut comblé de biens et d'honneurs en 1585, à 86 ans. On le regarde comme l'un des principaux restaurateurs des belles-lettres en Italie. Il avait un talent particulier pour corriger le texte des auteurs anciens; il en est peu sur lesquels il n'ait porté le flambeau de la critique. On a de lui : des *Notes* critiques et des *Préfaces* sur Cicéron, et sur ce qui nous reste de Caton, de Varron et de Columelle; trente-huit livres de diverses *Leçons*, Florence, 1582, in-fol.; ouvrage dans lequel il compile ce que lui ont offert ses lectures; des *Commentaires* sur les *Politiques*, la *Rhétorique* et la *Philosophie* d'Aristote, 3 vol. in-fol.; un *Traité de la culture des oliviers*, qu'on trouve avec l'ouvrage de Davanzati sur la vigne, Florence, 1734, in-4. Il est écrit en toscan; un recueil d'*Épîtres* et de *Harangues latines*; une *Traduction* et des *Commentaires* en latin sur le *Traité de l'éloquence* de Démétrius de Phalère.

VIDA (Marc-Jérôme), né à Crémone en 1470, entra fort jeune dans la congrégation des chanoines réguliers de Saint-Marc à Mantoue; il en sortit quelque temps après, et se rendit à Rome, où il fut reçu dans celle des chanoines réguliers de Latran. Son talent pour la poésie l'ayant fait connaître à Léon X, ce Pape lui donna le prieuré de Saint-Sylvestre à Tivoli. Ce fut là qu'il travailla à sa *Christiade*, que le Pape lui avait demandée. Ce pontife étant mort en 1521, Clément VII voulut aussi être son protecteur, et le nomma à l'évêché d'Albe sur le Tanaro en 1532. Vida se retira dans son diocèse, où il se signala par sa vigilance pastorale, et où il introduisit son peuple autant par son éloquence que

par l'exemple de ses vertus. Ce prélat mourut en 1566, à 96 ans. Parmi les morceaux de poésie que nous lui devons, on distingue : l'*Art poétique*, qui parut à Rome en 1527, in-4; et qui a été réimprimé à Oxford dans le même format, en 1728. L'abbé Batteux a joint sa *Poétique* à celles d'Aristote, d'Horace et de Despréaux, sous le titre des *Quatre poétiques*, 1771, 2 vol. in-8 et in-12. Une imagination riante, un style léger et facile, rendent le poème de Vida très-agréable : on y trouve des détails pleins de justesse et de goût sur les études du poète, sur son travail, sur les modèles qu'il doit suivre. Ce qu'il dit de l'éloquence poétique est rendu avec autant de force que d'élégance : un *Poème sur les vers à soie*, Lyon, 1637, et Bâle, même année. C'est le meilleur ouvrage de Vida. Il est plus correct et plus châtié que ses autres productions, et on y trouve plus de poésie; un *Poème sur les Echecs* (*scachia ludus*), qui tient le second rang parmi ses poésies : on le trouve dans l'édition de sa *Poétique*, faite à Rome en 1527; *Hymni de rebus divinis*, imprimées à Louvain, in-4, en 1562; *Christiados libri VI*, Crémone, 1535, in-4. Ce poème a été fort applaudi; mais on a reproché à l'auteur d'avoir mêlé trop souvent le sacré avec le profane, et les fictions de la mythologie avec les oracles des Prophètes : il est plein d'idées fortes, vastes et sublimes. « Vida, dit un critique, est un
« des poètes modernes qui ont le plus
« approché de la versification de Virgile.
« Admirateur enthousiaste de ce prince
« des poètes, il le sait par cœur, il ne
« pense qu'avec ses expressions, il imite
« toutes ses formes; on croit souvent lire
« Virgile même. Mais il délaie ses poésies; son abondance est diffuse à
« l'excès, et ses imitations trop fréquentes
« donnent à ses vers un air de ceaton.
« Cependant Vida est poète, et grand
« poète. Il est un grand mécanicien de
« vers; et plus d'une fois il a, dans ses
« beaux moments, réuni le génie heureux de Virgile à la brillante fécondité
« d'Ovide. » Ses écrits en prose sont : des *Dialogues sur la dignité de la république*, Crémone, 1556, in-8; *Discours contre les habitants de Paris*, Paris, 1562, in-8, rare; des *Constitutions synodales*; des *Lettres*, et quelques autres *Écrits*, moins intéressants que ses vers. L'édition de ses *Poésies*, Crémone, 1550, 2 vol. in-8, est complète, ainsi que celle d'Oxford, 1723, 1725, et 1743, 2 vol. in-8. On n'est pas bien sûr de la date de la naissance de Vida. C'est Nicéron qui donne celle de 1470; d'autres disent qu'il na-

quit en 1490, et M. l'abbé de Latour en 1507. Le poème du *Jeu des échecs* a eu l'honneur de plusieurs traductions françaises; la plus récente est celle de Levée, 1809. Outre la traduction que l'abbé Batteux a faite de l'*Art poétique*, il y en a deux autres, en vers français, par J. L. Barreau, 1808, et par J. H. Valant, 1814. Le joli petit poème des *Vers à soi* fut traduit par Grignon, 1786, et par Levée, 1809. La *Christiade* ne devait pas être oubliée : l'abbé de Latour en a donné en 1826 une traduction, plus fidèle qu'élégante, et précédée d'un excellent *Discours* sur la vie et les ouvrages de Vidal.

VIDAL (Arnaud), célèbre troubadour du 14^e siècle; ce fut lui, dit-on, qui, le premier, remporta le prix du *Gai savoir* à Toulouse, lequel consistait en une violette d'or. Il ne faut pas le confondre avec un autre Vidal, aussi troubadour, plus ancien que lui, et à qui un chevalier fit percer la langue pour le punir d'avoir mal parlé de sa dame.

VIDAL (Pierre), troubadour du 13^e siècle, fils d'un pelletier de Toulouse, acquit un grand nom par ses poésies. L'abbé Millot lui a consacré un article intéressant dans son *Histoire littéraire des Troubadours* (tom. 2, pag. 266-389.) Cet écrivain le peint comme un mélange bizarre d'esprit et d'absurdité, de sagesse et de folie; de manière qu'on pourrait l'appeler, dit un biographe, le *Don Quichotte des Troubadours*. On peut trouver des rapports frappants entre le caractère de Pierre Vidal et celui de Poinssinet-le-Mystifié, dans l'ouvrage intitulé : *Fabliaux*, par le Grand, tom. 1^{er}, préface, page 14. Raynaud a publié neuf pièces de Vidal dans son *Choix des pièces des troubadours*, tom. 3, pag. 318, 326; tome 4, pag. 23, 105, 110, 118, 131 et 186. Vidal mourut en 1229. — Dans l'*Histoire* de l'abbé Millot, on trouve aussi un article sur Raimond VIDAL, autre troubadour, probablement fils du précédent.

VIDUS-VIDIUS, nom latinisé de GUIDO (Guido), célèbre médecin, naquit à Florence après l'an 1500, vint en France après avoir exercé, avec réputation, son art dans sa patrie. François 1^{er} l'accueillit très-favorablement, lui fit des présents, et le nomma son premier médecin et professeur de médecine au Collège de France. Ce monarque étant mort en 1547, Vidus-Vidius fut rappelé en Toscane par le grand-duc Cosme 1^{er}, qui lui donna le même titre qu'il avait auprès de François 1^{er}, et le nomma professeur, d'abord de philosophie, ensuite

de médecine à l'Université de Pise; il l'honora aussi de dignités ecclésiastiques et le gratifia de bénéfices. La mort termina, le 26 mai 1569, à Pise, la carrière de Vidus-Vidius, dont les restes furent transportés dans l'église de l'Annonciation à Florence. Ce savant s'illustra aussi comme anatomiste, comme chirurgien et comme botaniste. Il écrivit de nombreux ouvrages dont Salvino Salvizi dressa le catalogue, et qui ne furent publiés qu'après la mort de l'auteur, d'abord séparément, en divers endroits, puis en collection, à Venise, 1614, in-fol.; et Francfort, 1526, 1645, et 1667.

VIEILH de BOISJOLIN (Claude-Augustin), né à Paris au mois de février 1786, fit la guerre d'Espagne, où il obtint peu d'avancement, revint en France dans la maison de la grande-duchesse de Toscane, et entra en 1817 dans la maison du roi; mais la manifestation de ses opinions libérales ne tarda pas à lui attirer une destitution avec privation de son traitement de réforme. Associé à la *Biographie universelle des contemporains*, il fournit à ce Dictionnaire un grand nombre d'articles, et fut même chargé de la direction de cette entreprise, lorsque la santé de Rabbe le força d'y renoncer. Boisjolin mourut à Paris, victime du choléra, le 23 juin 1832. On a de lui : *Sur l'éducation des femmes*, 1818, in-4; *Notice biographique sur le baron Fourier*, 1831, in-8; *Notices historiques sur S. A. R. Louis-Philippe d'Orléans et sur le général Lafayette*, précédées de quelques notes sur la nécessité de se rallier au duc d'Orléans, 1830, in-8; et des *Poésies* insérées dans plusieurs journaux.

VIEILLEVILLE (François de SCREPEAUX, seigneur de), d'une ancienne maison d'Anjou, né en 1509, fut d'abord lieutenant de la compagnie de gendarmes du maréchal de St-André, qui le fit connaître et le produisit à la cour. Il se trouva à divers sièges et combats, et fut honoré du bâton de maréchal de France en 1562. Vieilleville n'était pas moins propre pour les négociations que pour la guerre. Il fut employé par Henri II dans cinq ambassades, tant en Allemagne qu'en Angleterre et en Suisse. Il mourut dans son château de Durtal en Anjou, le 30 novembre 1571. Les *Mémoires* de sa vie, composés par Vincent Carloix, son secrétaire, qui étaient restés manuscrits dans les archives de ce château, furent publiés à Paris en 1757, en 5 vol. in-8, par les soins du Père Griffet, jésuite. Ils contiennent des anecdotes et des particularités intéressantes pour l'histoire de son temps.

VIEL (Charles-François), architecte, né à Paris en 1745, mort dans la même ville en 1819, fut élève de Chalgrin, et débuta dans la carrière de l'architecture par son magnifique projet d'un monument consacré à l'histoire naturelle. Ses principaux édifices sont : le Mont-de-Piété, l'Hôpital Cochin, remarquable par son ordonnance, son aérage et sa distribution; le grand bâtiment de la Pitié; le grand amphithéâtre de l'Hôtel-Dieu, et l'égoût de Bicêtre; mais ce qui le distingue particulièrement des autres architectes, c'est qu'il sut parler de son art en homme de lettres. On a de lui : *Lettres sur l'architecture des anciens et celle des modernes*, 1781-1787, in-8; *Observations philosophiques sur l'usage d'exposer les ouvrages de peinture et de sculpture*, 1788, in-8; *Décadence de l'architecture à la fin du 18^e siècle*, 1800, in-4; *De la Construction des édifices publics sans l'emploi du fer*, 1803, in-4; *Des anciennes Etudes de l'architecture*, 1809, in-4; *Principes de l'ordonnance et de la construction des bâtiments*, 1797-1814, 5 vol.

VIELMI (Jérôme), né à Venise vers l'an 1509, entra chez les Dominicains, et ses supérieurs l'envoyèrent étudier la théologie à Padoue. Il fut bientôt en état d'enseigner lui-même cette science, et il occupa diverses chaires avec succès. Pie IV le chargea du cours d'Ecriture-Sainte à la Sapienza, et, après l'avoir nommé évêque d'Argos, *in part.*, il l'envoya au concile de Trente. Vielmi s'y fit remarquer par ses talents et par son zèle. Pourvu de l'évêché de Citta-Nuova, il se rendit dans son diocèse, qu'il gouverna sagement. Il mourut à Venise le 7 mars 1572, âgé de 63 ans. Il est auteur des ouvrages suivants : *Oratio apologetica contra despectatores theologiae, praesertim scholasticae, habita Patavii cum interpretandi publicum munus auspicaretur anno 1544*, Padoue, 1564, in-4; *De optimo episcopi munere, Oratio Patavii habita, III idus nov.*, 1565. Vielmi, quoiqu'il fût alors évêque, avait été invité par le sénat de Venise à reprendre à Padoue ses leçons sur l'Ecriture-Sainte, et s'y était prêté complaisamment. Dans ce discours, il prouve que l'état de professeur public n'a rien qui blesse la dignité épiscopale. Ce discours fut imprimé avec l'ouvrage suivant : *De sex diebus conditi orbis liber*, Venise, 1575, in-4, qui consiste en 30 leçons sur le premier chapitre de la Genèse; elles faisaient partie du cours d'Ecriture-Sainte dicté par Vielmi à Padoue; *De D. Thomae Aquinatis doctrinâ et scriptis libri II*;

d'autres ouvrages qui n'ont pas été imprimés.

VIEN (Joseph-Marie), peintre célèbre, né à Montpellier le 18 juin 1716, se rendit ensuite à Paris et entra dans l'école de Natoire, l'un des peintres les plus renommés de l'académie. En 1734, il se rendit à l'école de Rome où il resta jusqu'en 1750. De retour à Paris, il fut reçu académicien en 1754, et peu après nommé directeur de l'académie de France à Rome. Il revint à Paris en 1785, fut nommé premier peintre du roi en 1789, et ensuite directeur de l'académie des Arts. La Révolution lui enleva momentanément toutes ses places; mais il devint, sous le gouvernement consulaire, sénateur, membre de l'Institut, et ensuite comte de l'Empire. Il mourut à Paris le 28 mars 1809. (Voyez l'article suivant.)

VIEN (Marie-Thérèse REROUX), femme du précédent, avait beaucoup de talent pour peindre les papillons et les oiseaux. Ses ouvrages étaient très-recherchés, surtout en Russie, où ils ornent le cabinet impérial. Elle fut reçue à l'académie de peinture en 1757. Cette dame artiste mourut en 1805, à 77 ans.

VIENNE (Jean de), en latin de *Viana*, né à Bayeux d'une ancienne famille, mais différente de celle de l'amiral, fut évêque d'Avranches, puis de Téroüane, enfin archevêque de Reims en 1334. C'est le premier archevêque qui soit parvenu à ce siège par les réservations papales. Il se trouva à la funeste bataille de Crécy en 1346, et accompagna fidèlement le roi Philippe de Valois dans sa retraite. Il sacra le roi Jean son fils, le 28 août 1350, et la reine Jeanne de Bologne son épouse, le 21 septembre suivant et mourut en 1351.

VIENNET (Jacques-Joseph), né en Languedoc, le 14 avril 1754, d'une famille originaire d'Italie, entra fort jeune dans la carrière des armes, et fit la guerre de sept ans comme sous-lieutenant au régiment de Languedoc, où trois de ses cousins étaient officiers, et son oncle aide-major. Ce corps ayant été licencié à la paix, Viennet vécut dans la retraite jusqu'à l'époque de la Révolution; il fut alors nommé officier municipal à Béziers, puis député du département de l'Hérault à l'Assemblée législative et à la Convention nationale. Il parla peu dans ces deux assemblées, mais il y vota toujours avec les hommes les plus sages. Dans le procès du roi, il s'exprima ainsi sur la question de compétence : « ... Je crois avoir prouvé que Louis n'a cessé d'être roi qu'à l'époque où vous avez aboli la royauté. Je crois encore

« qu'il ne peut être jugé comme homme... J'ai toujours pensé qu'une Assemblée de législateurs ne pouvait s'ériger en tribunal judiciaire; que ce même corps ne pouvait à la fois exercer la justice et faire des lois; que cette cumulation de pouvoirs serait une monstruosité..... » Viennet vota ensuite pour l'appel au peuple, pour la réclusion et pour le sursis. Pendant tout le reste de la session conventionnelle, cet homme courageux ne cessa de lutter contre le parti le plus exalté et le plus sanguinaire. Il renversa un jour Marat de la tribune, et fut le lendemain dénoncé, dans le journal de ce démagogue, comme un ennemi de la nation et un royaliste. Il réussit par son zèle et son courage à préserver son département d'une partie des calamités qui affligeaient la France, et parvint à en écarter la terrible commission d'Orange, qui s'apprêtait à venir y répandre le sang des gens de bien, après en avoir fait couler des torrents dans les départements de Vaucluse et du Gard. En sa qualité d'ancien officier de cavalerie, Viennet fut chargé de la remonte des troupes, et fit preuve, dans cet emploi délicat, de la plus austère probité. Il passa, en 1795, au conseil des Anciens et se retira dans ses foyers en 1798, plus pauvre et non moins vertueux qu'il en était parti neuf ans auparavant. Il mourut dans sa paisible retraite le 12 août 1834. Son frère Esprit Viennet fut, pendant quarante ans, curé de la paroisse de Saint-Méry, à Paris. Il prêta, en 1790, le serment à la Constitution civile du clergé; mais il refusa d'être évêque constitutionnel de Paris, disant qu'il n'occuperait jamais un siège dont le titulaire était vivant. Il mourut en 1796, fort regretté de ses paroissiens, et après avoir fondé un hospice dans le cloître même de son église. — M. Jean-Pons-Guillaume Viennet, auteur dramatique, est fils et neveu des précédents.

VIETTY (Jean-Baptiste-Eugène), sculpteur, naquit à Amplepuis (Rhône), le 2 décembre 1787. Son père, italien d'origine, était venu s'établir dans cette commune en qualité de plâtrier-décorateur. Le père de Vietty, passablement instruit lui-même, ne négligea rien pour l'éducation de son fils, et il lui fit faire ses études à Lyon. Vietty voulait s'adonner à la peinture, et alla travailler à Paris; il revint à Lyon, et abandonna la peinture pour se livrer à la sculpture, sous les yeux de Chinard, et dans son atelier. En même temps, il se passionnait pour la lecture des poètes grecs et des

latins. Chinard, qui lui reprochait son goût pour *Homère* et *Virgile*, le chassa de son école; cette punition augmenta encore ce qu'il y avait de roide et de sombre dans le caractère de Vietty, qui, toute sa vie, se crut plus ou moins poursuivi par des ennemis décidés à le perdre. En 1820, il entreprit la *Nymphé de la Seine*, qui fut exposée au salon de 1822, et achetée par la ville de Lyon, mais terminée seulement en 1828. Il modela en 1824, à Lyon, un *Homère méditant l'Iliade*, qui fut exposé à Paris. En 1821, il s'était établi à Vienne pour rédiger le texte du travail de M. Rey sur les *Antiquités de Vienne*. En 1829, il fut attaché à la commission scientifique de la Morée, visita une partie de la Grèce et rentra en France en 1831. Son esprit malade et méfiant l'avait porté à se séparer de tous ses collègues. Pendant ses dernières années, Vietty, livré à ses sombres pensées, pauvre, abandonné, vivait caché, tantôt à Lyon, tantôt à Amplepuis, tantôt à Villefranche ou à Tarrare; il mourut d'une attaque d'apoplexie, dans cette dernière ville, le 30 janvier 1842, sans avoir achevé un grand ouvrage sur la Grèce auquel il travaillait.

VIEYRA (Antoine), né à Lisbonne le 6 février 1608 d'une famille illustre, ayant été mené par ses parents au Brésil, fut si frappé des travaux des Jésuites pour la propagation de la foi dans cette contrée, qu'il entra dans leur société en 1623. Envoyé en Portugal, il y prêcha avec une réputation extraordinaire. Philippe IV, qui lui connaissait encore d'autres talents, l'employa dans les ambassades de Hollande et d'Angleterre. Appelé à Rome, il y donna de nouveau l'essor à ses talents pour la chaire; mais la société des barbares du Brésil lui fut plus chère que les applaudissements qu'il recevait dans la capitale du monde chrétien. Il demanda de retourner chez eux, et y arriva le 22 octobre 1652. Il parcourut ces vastes contrées en instruisant et en convertissant une multitude incroyable de sauvages. Ses forces étant épuisées, et ayant perdu la vue, il se retira à la Baie de tous les Saints, où, avec le secours d'un de ses confrères, il mit la dernière main à un ouvrage qu'il avait commencé depuis longtemps, intitulé : *Clavis prophetarum*. Il mourut le 18 juillet 1697, âgé de 89 ans. Le chapitre cathédral assista à son enterrement, et son corps fut porté par le gouverneur du Brésil, son fils, l'évêque de Saint-Thomas et deux autres grands seigneurs. Ses *Sermons* ont été imprimés à Lisbonne,

1673-1693, 12 vol. in-fol. C'est ce qu'il y a de mieux écrit en portugais. Ils ont paru à Madrid, traduits en espagnol, 21 vol. in-fol. Son *Clavis prophetarum* parut à Rome en 1723.

VIGAND (Jean), né à Mansfeld en 1523, fut disciple de Luther et de Melanchthon, ministre à Mansfeld, et ensuite surintendant des Eglises de Poméranie en Prusse. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, qui lui firent un nom dans son parti. On le compte parmi les auteurs des *Centuries de Magdebourg* (voyez JUDEx). Ce théologien mourut en 1587. Il était savant; mais il n'avait ni l'art de comparer les faits, ni celui de peser les témoignages.

VIGÉE (Louis-Guillaume-Bernard-Etienne), né en 1753, mort le 7 août 1820, se consacra à la poésie, et eut quelques succès au théâtre. Successeur de Labarpe à l'Athénée, il y donna un cours de littérature qu'on trouva bien au-dessous de celui du premier. Vigée écrivait avec facilité, et l'on trouve dans ses poésies des passages charmants, pleins de verve et remplis d'images aussi belles qu'originales.

VIGENÈRE (Blaise de), secrétaire de François II duc de Nevers, puis du roi Henri III, né en 1522 à Saint-Pourçain en Bourbonnais, mort à Paris en 1596, à 74 ans, est un traducteur aussi maussade que fidèle. Ses versions sont méprisées aujourd'hui; cependant on fait quelque cas des notes qui les accompagnent: les autres traducteurs en ont profité; mais ils se sont bien gardés de faire connaître l'obligation qu'ils lui avaient. Les ouvrages de Vigenère sont: des *Traductions des Commentaires de César*, et de l'*Histoire de Tite-Live*; un *Traité des Chiffres*, 1586, in-4; un autre des *Comètes*, in-8; un troisième, du *Feu et du Sel*, in-4; une *Traduction d'Onosander*, 1605, in-4, recherchée et devenue rare; une *Traduction de l'Histoire de Chalcondyle* avec des remarques intéressantes, et une continuation de cette histoire par Artus Thomas, Paris, 1635, 2 vol. in-fol. avec fig. Cette édition est justement estimée. On y trouve des réflexions sages et profondes sur la destinée des empires, la providence et la justice de Dieu: réflexions dignes d'avoir place dans la *Politique de l'Ecriture sainte* par Bossuet. On voit, à la fin du 2^e tome, des *Tableaux prophétiques* qui ne méritent pas le même éloge, et où un esprit solide ne trouve pas où se reposer. Il est plus remarquable que, dans la planche qui forme le frontispice, Vienne, Venise, Malte, soient désignées comme le

nec ultra des Turcs; ce qui, en 1632, et ils étaient au comble de la puissance, n'était guère apparent, et ce que très-néanmoins néanmoins a bien vérifié, et vérifié tous les jours mieux. Cinquante ans après, ils furent sur le point de prendre Vienne et d'envahir toute l'Allemagne; mais le nec ultra demeura vrai.

VIGIER (François), jésuite de Rouen, enseigna la rhétorique à Paris, où il mourut en 1647, à 57 ans. Il s'était fait une juste réputation de savoir par ses ouvrages. On a de lui une excellente *Traduction latine de la Préparation d de la Démonstration évangélique d'Essebe*, avec des notes, Paris, 1628, 2 vol. in-fol.; un traité *De Idioteismis precipuis linguae graecae*, 1632, in-12; et Leyde, 1766, in-8. Cet auteur était habile dans cette dernière langue.

VIGILANCE, gaulois et natif de Calaguri, petit bourg près de Comminges, devint curé d'une paroisse du diocèse de Barcelone dans la Catalogne. Son savoir et son esprit le lièrent avec saint Paulin, qui le reçut bien et qui le recommanda à saint Jérôme. Ce Père de l'Eglise était alors en Palestine, où Vigilance avait dessein d'aller pour visiter les saints lieux. Le pieux et illustre solitaire, ayant appris qu'il répandait des erreurs dangereuses, qu'il s'élevait contre les honneurs rendus aux martyrs, qu'il rejetait le célibat et calomnial la virginité, etc., écrivit contre lui avec une force étonnante; c'est un des morceaux les plus véhéments des ouvrages de ce Père. Vigilance affectait le bel esprit: c'était un homme qui aiguisait un trait, et qui ne raisonnait pas. Il préférait un bon mot à une bonne raison, et il attaquait tous les objets dans lesquels il trouvait matière quelque chose de mauvaises plaisanteries. Sa vie se ressentait de ses erreurs: « il ne philosophait, dit saint Jérôme, qu'entre les pots et les verres et les mets friands, et ses livres sont en quelque sorte le fruit de sa crapule. » Un hérésiarque des derniers siècles lui ressemblait particulièrement en ce point, ainsi qu'à Jovinien (voyez ce nom), et l'on peut appliquer à la plupart des sectaires dogmatisants cet épiphonème du saint docteur: *Tales habet adversarius Ecclesia, hi duces contra martyrum sanguinem dicant, hujusmodi oratione contra apostolos perorant!*

VIGILE (saint) fut élevé sur le siège de Trente en 385. Il écrivit à saint Ambroise, son métropolitain, pour lui demander des règles de conduite; et ce grand prélat le satisfait. Vigile chargea Sisinnius, Martyrius et Alexandre de tra-

vailler à la conversion des idolâtres de son diocèse ; ils ne tardèrent pas à mériter la couronne du martyr ; et le vertueux évêque adressa la *Relation* de leur mort à saint Simplicien , successeur de saint Ambroise , et à saint Chrysostôme. On la trouve dans les *Acta sincera martyrum* de dom Ruinart , pag. 684 , et dans les *Acta Sanctorum*. Il envisageait leur gloire avec une sainte envie , et eut le bonheur de recevoir la même couronne vers l'an 400.

VIGILE DE TAPSE , évêque de cette ville , dans la province de Byzacène en Afrique , au 6^e siècle , prit le nom des Pères les plus illustres , et réfuta sous ce masque les hérétiques de son temps ; soit pour cacher son nom , qu'il n'est pas toujours prudent de révéler aux gens de secte ; soit pour marquer par là l'opposition des doctrines hérétiques avec celles des Pères. Ce pieux artifice produisit depuis une grande confusion dans les ouvrages des premiers écrivains ecclésiastiques , et l'on eut beaucoup de peine à reconnaître ceux qui étaient véritablement de Vigile. Les cinq livres contre Eutychès lui ont toujours été attribués. Il les composa étant à Constantinople , et comme il jouissait d'une liberté entière , il ne crut pas devoir déguiser son nom. Le Père Quesnel le fait auteur du *Symbole* qui porte le nom de saint Athanase , et ce n'est pas sans fondement. Ses ouvrages et ceux qu'on lui attribue furent imprimés à Dijon , 1665 , in-4.

VIGILE , Pape et Romain de nation , n'était encore que diacre , lorsqu'il accompagna le pape Agapet à Constantinople. Théodora , femme de l'empereur Justinien , lui promit de le mettre sur le siège de saint Pierre , pourvu qu'il s'engageât de casser les actes du concile de Constantinople de l'an 536 , contre Anthime de Constantinople , Sévère d'Antioche et Théodose d'Alexandrie , qui avaient été déposés à cause de leur attachement à l'eutychieisme. Vigile promit tout , et fut élu Pape en 537 , du vivant même de Silvère qui fut envoyé en exil. Cette élection , évidemment nulle , fut ratifiée après la mort du véritable chef de l'Eglise , arrivée en 538. Vigile parut d'abord approuver la doctrine d'Anthime et des acéphales , par une lettre particulière adressée à Théodose d'Alexandrie ; mais , en public , il professa toujours hautement la foi catholique ; il écrivit même à l'impératrice , au rapport d'Anastase , dans des termes très-énergiques : « J'ai ci-devant
• parlé mal et d'une manière insensée ;
• maintenant je ne consens nullement à
• ce que vous avez exigé de moi ; je ne

• rappellerai pas un homme hérétique et
• anathématisé. » Il alla à Constantinople en 547 , et y montra la même fermeté. Ayant publié une sentence de condamnation contre Théodora et les acéphales , il essuya les ressentiments les plus violents de l'impératrice , et fut , selon Anastase , traîné dans les rues de Constantinople par le moyen d'une corde qu'on lui avait mise au cou , et jeté dans un cachot. La mort d'Anthime mit fin à cette scène cruelle , qui ne tarda pas à être renouvelée à l'occasion de la condamnation des *Trois-Chapteres*. L'empereur Justinien les avait condamnés par un édit public , en 545. Il voulut forcer le Pape à en faire autant ; mais il le refusa dans la crainte d'encourager les eutychiens , et de paraître accuser d'hérésie des personnes dont l'orthodoxie personnelle , malgré quelques défauts de leurs écrits , avait paru avoir été reconnue au concile de Chalcedoine (voyez IBAS , PELAGE). Pour terminer cette affaire , il convint cependant avec l'empereur de convoquer un concile à Constantinople , et qu'en attendant on ne prononcerait pas sur cette question ; mais , au préjudice de cette surséance , on en vint à une telle extrémité , que Vigile , pour mettre sa vie en sûreté , fut obligé de se réfugier dans une église. Le préteur y entra avec des soldats armés , et voulut en arracher le Pape qui avait embrassé les piliers qui soutenaient l'autel ; mais le peuple contraignit le préteur de se retirer. C'est pendant ces violences que le Pontife s'écria : *Je vous déclare que , quoique vous me teniez captif , vous ne tenez pas saint Pierre*. Le concile se tint en 553 et condamna les *Trois-Chapteres*. Le Pape , qui ne voulut pas être présent au concile , parce qu'il n'était presque composé que de prélats orientaux , promit de donner son avis en particulier. Il dressa un grand décret qu'on nomme *Constitutum* , par lequel il condamna les *Trois-Chapteres* , en épargnant les personnes. Il confirma ensuite les décisions du concile , et dit qu'il n'avait pas honte de rétracter ce qu'il avait pu dire en faveur des *Trois-Chapteres* et qu'ayant mieux examiné l'affaire , il les trouvait condamnables. Il donna encore une constitution dont le résultat est le même , qui a été publiée avec une savante dissertation par Marca. Plusieurs églises d'Occident se scandalisèrent de cette décision ; Aurélien , archevêque d'Arles , s'en plaignit fortement au Pape , qui lui répondit : « Soyez
• assuré que nous n'avons rien fait qui
• puisse être contraire aux constitutions
• de nos prédécesseurs , à la foi des qua-

« tre conciles ; savoir : de Nicée, de
 « Constantinople, du premier d'Ephèse,
 « et de celui de Chalcédoine, ou qui
 « puisse intéresser l'honneur des per-
 « sonnes qui ont souscrit cette foi, de Cé-
 « lestin, de Sixte, de Léon en particu-
 « lier ; qu'au contraire nous rejetons tous
 « ceux qui n'adhèrent pas à la foi de ces
 « quatre conciles. Que votre fraternité,
 « en qualité de vicaire du Saint-Siège,
 « avertisse tous les évêques qu'ils ne doi-
 « vent point se laisser surprendre par
 « les écrits supposés qu'on répand, ou
 « par les faux bruits qu'on débite. » Il y
 « eut néanmoins une espèce de scission de
 « quelques églises avec le Pape, mais Pé-
 « lage et Grégoire-le-Grand la firent ces-
 « ser. « C'est à tort, dit un critique, que
 « les ennemis de l'Eglise se sont ré-
 « criés contre cette espèce de variation
 « ou d'incertitude dans l'affaire des *Trois*
 « *Chapitres*. Vigile refusa de regarder
 « comme hérétiques des hommes dont la
 « foi lui paraissait pure, quoique leurs
 « écrits prêtassent à la censure. Pélage
 « approuva la condamnation de leurs
 « écrits dans des circonstances où leurs
 « personnes semblaient n'être plus com-
 « promises et où les eutychiens ne pa-
 « raissaient plus pouvoir tirer avantage
 « de cette condamnation. Dans l'attaque
 « des erreurs dominantes, il arrive très-
 « naturellement que les personnes les
 « mieux intentionnées semblent donner
 « dans une extrémité contraire, et s'é-
 « carter de ce milieu si étroitement cir-
 « conscrit, où se tient la vérité. Or, rien
 « n'est plus raisonnable que de ne pas
 « confondre les défenseurs, peut-être
 « trop ardents de l'orthodoxie, avec les
 « partisans d'une erreur reconnue. Et
 « c'est sous ce point de vue qu'il faut
 « envisager la conduite quelquefois iné-
 « gale, quelquefois même opposée, mais
 « toujours conséquente que les Pontifes
 « et les conciles ont tenue à l'égard des
 « doctrines et des docteurs. » A son
 « retour en Italie, Vigile mourut de la
 « pierre à Syracuse en Sicile, en 555, quel-
 « ques-uns disent du poison. On croit qu'il
 « expia les crimes qu'il avait commis pour
 « monter sur la chaire de saint Pierre, par
 « tout ce qu'il souffrit depuis ; mais le trou-
 « ble, qui est la suite naturelle d'une telle
 « démarche, sembla l'agiter tout le temps
 « de son pontificat, et lui imprima un ca-
 « ractère d'irrésolution peu digne du pre-
 « mier pasteur des chrétiens. Il est vrai
 « cependant que quelques écrivains l'ont
 « trop sévèrement jugé ; mais les moindres
 « fautes ou défauts dans des hommes pla-
 « cés sur un siège constamment illustré
 « par de grandes qualités, se font remar-

quer d'une manière plus saillante que
 dans toute autre place, quelque éminente
 qu'elle soit. Or, c'est bien là le cas du
 siège de Rome. « Il n'y a pas eu d'em-
 « pire, dit un auteur moderne, ni de
 « gouvernement quelconque, depuis le
 « commencement du monde, qui ait eu,
 « à beaucoup près, tant de chefs illustres
 « par la science, la justice, la sagesse,
 « la piété, que l'Eglise romaine. Dom
 « Constant dans sa savante *Dissertation*,
 « qui précède les *Lettres des Papes*,
 « prouve que l'on honore d'un culte pu-
 « blic tous les Papes qui ont siégé jus-
 « qu'au commencement du 6^e siècle, à
 « l'exception de Libère ; encore celui-ci
 « se releva-t-il de sa chute avec tant de
 « courage, que saint Ambroise ne parle
 « de lui qu'avec admiration. Et dans ces
 « derniers temps, où tout s'est senti
 « de la décadence des vertus, le siège de
 « Rome n'a eu, si on en excepte un ou
 « deux, que des Pontifes irréprochables,
 « la plupart distingués par tout ce qui
 « peut faire personnellement respecter
 le chef de l'Eglise. » On a de Vigile 48
Eptres, Paris, 1642, in-8. Pélage lui
 succéda. (Voyez la savante *Dissertation*
 du Père Papebroch dans le *Propileum* ;
 Bellarmin, *De Rom. Pont. lib. 3, cap.*
2, etc.)

VIGNE (André de la), écrivain fran-
 cais du 15^e siècle, né à La Rochelle,
 était secrétaire de la reine Anne de Bre-
 tagne, femme du roi Charles VIII. Il
 fit jouer, le 9 mai 1496, à Seurre, un
 drame intitulé : *Vie de saint Martin par*
personnages. On n'a que l'analyse de cette
 pièce, dans les *Etudes sur les mystères*,
 par O. Le Roy. Il a composé deux autres
 drames que M. Fr. Michel a insérés dans
 son Recueil intitulé : *Poésies des XV^e et*
XVI^e siècles, gr. in-8, Paris, 1832. On
 a encore de la Vigne : le *Vergier d'hon-*
neur de l'entreprise et voyage de Naples,
auquel est compris comment le roi Char-
les huitième de ce nom, à banyère dé-
ployée, passa et repassa de journée en
journée depuis Lyon jusqu'à Naples, et
depuis Naples jusqu'à Lyon. Ensemble
 plusieurs autres choses, Paris, sans date,
 in-folio, goth.

VIGNE (Jean-Baptiste), médecin dis-
 tingué, né à Rouen en 1771, mort à
 Paris en 1842. Il fut nommé, en 1814,
 médecin en chef de l'hospice général, et
 déploya beaucoup de zèle et de dévoû-
 ment dans plusieurs épidémies. On a
 de lui : *De la médecine légale*, in-8,
 1806 ; *Mémoires sur le danger des inhu-*
mations précipitées, in-8, 1837.

VIGNES (Pierre des) s'éleva de la
 naissance la plus basse à la charge de

chancelier de l'empereur Frédéric II. On ignore qui était son père; la mère menait son pain pour elle et pour son fils. Le hasard l'ayant conduit auprès de l'empereur, il plut par son génie, obtint une place dans le palais, et ne tarda pas à s'avancer. Son élévation fut rapide; il fut protonotaire, conseiller, chancelier, et entra dans toutes les affaires secrètes de Frédéric. Il servit avec ardeur ce prince dans les différends qu'il eut avec les papes Grégoire IX et Innocent IV, et fut député, en 1245, au concile de Lyon, pour empêcher que Frédéric n'y fût condamné. Il jouit longtemps d'une faveur distinguée; mais il ne parait pas qu'il y ait répondu par beaucoup de reconnaissance. On l'accusa d'avoir voulu empoisonner l'empereur par les mains de son médecin. Il eut les yeux crevés, et fut enfermé dans une étroite prison, où il se donna la mort en 1249. Quelques auteurs prétendent qu'une intrigue de cour fut la cause de sa disgrâce. On a de lui *Epistolæ*, dont la meilleure édition est celle de Bâle, 1740, 2 vol. in-8; un traité *De Potestate imperiali*; un autre *De Consolatione*, etc.; *Querimonia Frederici II*, prohibé par l'Index du concile de Trente. On a attribué à Frédéric II et à Pierre des Vignes le livre *De trius impostoribus*: ce qui a pu y donner lieu, est la lettre de Grégoire IX que nous avons citée (article de Frédéric II); mais le Pape ne dit pas que Frédéric a fait un livre sur cette matière, mais seulement qu'il a avancé le blasphème qui fait de Jésus-Christ un imposteur (voyez *l'Histoire ecclésiastique* de Noël Alexandre, *Disser.* 5, *Sæc.* 13 et 14.) Si ce livre a existé, il paraît qu'il s'est perdu; du moins a-t-il échappé aux recherches des savants modernes. Celui qu'on voit dans quelques bibliothèques sous ce titre, est, selon toute apparence, fort postérieur au siècle de Frédéric II, et peut être plus récent même que ne le porte la date d'impression. (Voyez MONNOYE.)

VIGNIER (Nicolas), né en 1530 à Troyes en Champagne selon Ladvoeat, et à Bar-sur-Seine suivant de Thou, mort à Paris en 1595, fut protestant à la cour de plusieurs princes d'Allemagne, et devint catholique en France, où il fut fait médecin de Henri III et historiographe. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin et en français, qu'on ne lit plus, mais que les savants consultent avec fruit. Le plus curieux est son *Traité de l'origine et demeure des anciens Français*, Troyes, 1582, in-4. Le laborieux compilateur André du Chesne traduisit ce livre en latin, pour le mettre à la tête

de sa Collection des anciens historiens français. On a encore de lui : *Chronique de Bourgogne*, in-4; *Sommaire de l'histoire des Français*, in-fol.; *De la Noblesse et ancienneté de la 3^e maison de France*, in-8; *De l'ancien état de la petite Bretagne*, in-4 (voyez ARGENTRE Bertrand d'); *Préface entre la France et l'Espagne*, in-8; *Fastes des anciens Hébreux, Grecs et Romains*, in-4, estimés; *Bibliothèque historique*, en 4 vol. in-fol.; *Recueil de l'Histoire de l'Eglise*, in-fol., peu estimé.

VIGNIER (Jérôme), fils du précédent, né à Blois en 1606, fut élevé dans le calvinisme, et devint bailli de Beaugency. Ayant abjuré la religion protestante, il entra dans la congrégation de l'Oratoire, et fut supérieur de différentes maisons, où il édifia autant par sa piété qu'il étonna par la variété de ses lumières. Il excella surtout dans la connaissance des langues, des médailles, des antiquités, et de l'origine des maisons souveraines de l'Europe. Ce savant mourut à la maison de Saint-Magloire à Paris, en 1661. Tout ce que nous avons de lui est plein de grandes recherches; mais le style de ses ouvrages est rebutant. Les principaux sont : la *Généalogie des seigneurs d'Alsace*, 1649, in-fol.; un *Supplément aux Œuvres de saint Augustin*, dont il trouva à Clairvaux des manuscrits qui n'avaient point été imprimés : une *Concordance française des Évangiles*; l'*Origine des rois de Bourgogne*; la *Généalogie des comtes de Champagne*; *Stemma Austriacum*, 1650, in-fol. On lui est encore redevable de 2 vol. de *l'Histoire ecclésiastique gallicane*, de plusieurs *Pièces de poésie*, de quelques *Paraphrases des Psaumes en latin*, d'une *Oraison funèbre*, etc.

VIGNOLE (Jacques BAROZZIO, surnommé), savant architecte, vit le jour en 1507 à Vignola, au duché de Modène. Il était fils d'un gentilhomme modénois que les discordes civiles avaient obligé de quitter sa patrie. Il s'adonna d'abord à la peinture; ce fut cet art qui le fit subsister dans sa jeunesse. Entraîné par son inclination vers l'architecture, il alla à Rome pour y étudier les plus beaux restes de l'antiquité; puis en France sous le règne de François 1^{er}, où il donna des plans pour plusieurs édifices. Le cardinal Farnèse le choisit pour ordonner le bâtiment de son magnifique palais de Caprarole, à une journée de Rome. Il mourut dans cette ville, en 1573, à 66 ans, après avoir reçu plusieurs marques d'estime de la part des Souverains-Pontifes. Il a composé un *Traité des cinq ordres d'architecture*, qui a été

traduit et commenté par Davillier, Paris, 1691, 3 vol. in-4; et 1738, 2 vol. grand in-4; et un autre dans sa langue sur la *Perspective pratique*, commenté par le Danti.

VIGNOLES (Etienne de), connu sous le nom de *La Hire*, fameux capitaine du 15^e siècle. Il était issu de l'illustre maison des barons de Vignoles, qui, étant chassés de leurs domaines par les Anglais, allèrent s'établir en Languedoc. Etienne servit dans toutes les guerres qui eurent lieu sous Charles VII, et rivalisa de valeur avec les plus célèbres capitaines français de cette époque. Il fit lever le siège de Montargis au duc de Bedford, accompagna ensuite la pucelle Jeanne d'Arc au siège d'Orléans, partagea les lauriers de cette héroïne, et contribua à rétablir Charles VII sur le trône. La Hire mourut à Montauban en 1447.

VIGNOLES (Alphonse de), fils d'un maréchal de camp, d'une famille ancienne, naquit au château d'Aubais en Languedoc, en 1649, dans le sein du calvinisme. Après la révocation de l'édit de Nantes, en 1685, il se réfugia dans Brandebourg, et devint successivement ministre de Schwedt, de Hall et de Brandebourg. Il se rendit à Berlin en 1703, et devint directeur de l'académie des Sciences en 1727. Vignoles s'était annoncé dans la république des lettres par plusieurs ouvrages. Le plus connu est la *Chronologie de l'Histoire-Sainte et des histoires étrangères qui la concernent depuis la sortie d'Egypte jusqu'à la captivité de Babylone*, Berlin, 1736, en 2 vol. in-4. On en trouve des extraits dans la nouvelle édition des *Tablettes* de l'abbé Lenglet du Fresnoy. On a de Vignoles nombre d'écrits et de dissertations dans la *Bibliothèque germanique*, dans les *Mémoires de la Société royale de Berlin*, dans l'*Histoire critique de la république des lettres*, par Masson, etc. Il mourut à Berlin en 1744, à l'âge de 95 ans.

VIGOR (Simon) fit ses études à Paris, et fut recteur de l'Université en 1540. Il devint ensuite pénitencier d'Evreux, sa patrie, et accompagna l'évêque de cette ville au concile de Trente, où il mérita l'estime des Pères par son savoir. Nommé curé de Saint-Paul, à Paris, il prêcha avec tant de zèle contre les calvinistes, qu'il fut fait archevêque de Narbonne, en 1570. Il continua de se signaler et comme controversiste et comme prédicateur. Ses *Sermons* ont été imprimés en 1584, 4 vol. in-4. C'est lui et Claude de Saintes qui eurent, en 1566, une fameuse conférence de controverse

avec les ministres de l'Espine et Sureau du Rosier. Les *Actes* de cette conférence parurent en 1568, in-8. Pierre Pithou fut une des conquêtes de cet illustre prélat, qui mourut à Carcassonne, en 1575.

VIGOR (Simon), neveu du précédent, mourut en 1624, conseiller au grand conseil. On lui attribue une histoire peu commune, imprimée sous ce titre : *Historia eorum quæ acta sunt inter Philippum Pulchrum, regem christianissimum, et Bonifacium VIII*, 1613, in-4. Il n'y tient pas la balance égale, et aggrave les torts du Pontife pour alléger ceux du roi. Il prit la défense du docteur Richer avec beaucoup de chaleur dans les ouvrages suivants : *Apologia de monarchiâ, etc.*, contre André Duval; *De l'Etat et gouvernement de l'Eglise*; proluxe et indigeste compilation qu'on a réduite en un vol. in-4, 1663. « Cet ouvrage, dit « un critique, est plein de cette érudition qu'on trouve à peu de frais dans « la plupart des livres des protestants « contre le Souverain-Pontife et l'Eglise. « L'auteur a surtout fait un ouvrage favorable des institutions de Calvin. C'est « dans de pareilles sources qu'il a « puisé ses connaissances en matières « ecclésiastiques. Il ne dit rien méthodiquement, rien de précis; il tranche et « taille avec assurance dans certaines matières où les vrais théologiens se croient « obligés d'user de beaucoup de circonspection : à la façon des novateurs, il « prête aisément à ses adversaires ce « qu'ils ne disent pas, et paraît, dans « certains endroits, contredire ce qu'il « a avancé dans d'autres. » Si on en croit l'auteur du *Projet de Bourgfontaine*, il fut un des assesseurs de cette fameuse conférence, et son lot fut d'attaquer la hiérarchie (voyez FILLEAU). Il faut convenir que, si effectivement cette tâche lui est échue, il ne s'en est que trop bien acquitté; car le personnage désigné dans la relation de Filleau, par les lettres initiales S. V, et chargé d'abattre la puissance de l'Eglise, quel qu'il puisse être, n'eût pu certainement aller à ce but d'une manière plus directe que Simon Vigor, dans ses volumineux écrits, qui ne respirent que le désordre et l'anarchie du gouvernement ecclésiastique, et répandent l'incertitude sur les principes les mieux établis de la hiérarchie.

VIGUIER (Pierre-François), né à Besançon en 1746, fit ses études au séminaire de cette ville, y fut ordonné prêtre, et professa la rhétorique au collège de Besançon. Il entra ensuite dans la congrégation de Saint-Lazare. On l'envoya d'abord professer la théologie au sémi-

naire de Sens ; quelques années après, il sollicita et obtint la permission de passer à Alger pour y assister les chrétiens esclaves. Il en fut rappelé pour rassembler les éléments nécessaires aux missions du Levant, et il en partit, en 1783, pour se rendre à Constantinople, où il demeura constamment comme supérieur des missions du Levant, jusqu'à ce que, sous le Directoire, il fut obligé d'abandonner son poste et de revenir en France. Le mauvais état de sa santé l'empêcha de se réunir à ses confrères. Il fut autorisé à vivre dans la retraite ; mais il entretenait jusqu'à ses derniers moments des rapports d'amitié et de religion avec les membres de sa congrégation. Il assistait même à leurs assemblées, lorsque ses forces le lui permettaient. Il mourut à Paris le 17 février 1821, dans les sentiments de la plus vive piété. On lui doit : *Éléments de la langue turque*, Constantinople, de l'imprimerie du Palais de France, 1790, in-4, dédiés à Louis XVI ; *De la Distinction primitive des Psaumes en monologues et Dialogues*, ou *Exposition de ces divins cantiques tels qu'ils étaient exécutés par les lévites dans le temple de Jérusalem*, nouvelle traduction accompagnée de notes, Paris, 1806, in-12, réimprimée sous ce titre : *Exposition du sens primitif des Psaumes*, seconde édition, revue, améliorée et considérablement augmentée, Paris, 1806, 2 vol. in-8 ; *La véritable prophétie du vénérable Holzauser, avec l'explication*, Paris, 1815, in-12 ; *Prophétie du pape Innocent XI, etc., avec l'explication*, Paris, 1816, in-12. Il a été l'éditeur du *Discours de Bullet sur la vérité de la religion*, extrait de son *Histoire de l'établissement du Christianisme*, 1817, in-12 ; du *Sacrifice perpétuel de foi et d'amour au Saint-Sacrement de l'autel*, par Simon Gourdan, 19^e édition, Paris, 1820, in-12 ; et de *saint Joseph de Copertino, thaumaturge et prophète*, 1820, in-12.

VILLALPANDE (Jean-Baptiste), jésuite de Cordoue, habile dans l'intelligence de l'Écriture-Sainte, mourut en 1608 à Rome, à 56 ans, après avoir composé, avec le Père Jérôme Prado, jésuite (voyez ce nom), un *Commentaire* savant sur Ezéchiel. La *Description de la ville et du temple de Jérusalem* est ce qu'il y a de plus estimé dans cet ouvrage.

VILLANI (Jean, Matthieu et Philippe), auteurs florentins du 14^e siècle. Les deux premiers étaient frères, et le dernier était fils de Matthieu. Une même profession, celle du commerce, et un même goût d'étude, celui de l'histoire, les occupèrent tous trois et les rendirent cé-

lèbres, surtout les deux frères. Nous avons de Jean une *Chronique* en italien, en 12 livres, depuis la tour de Babel jusqu'en 1348. Remigio de Florence y a joint des notes marginales et des remarques savantes. Matthieu la poussa jusqu'en 1364. Cette continuation est aussi divisée en 12 livres, que Philippe augmenta et corrigea. Le tout fut imprimé par les Juntas à Venise, en 1559, 1562, 1581, 3 vol. in-4. Il est difficile de trouver le corps d'histoire de cette édition, et il est fort cher, même en Italie. On l'a réimprimé à Milan, 1738, en 2 vol. in-fol. Il mérite d'être consulté, surtout pour les événements des 13^e et 14^e siècles, qui y sont détaillés avec assez d'ordre ; mais les auteurs n'ont pas écrit avec impartialité, témoin le portrait abominable de Clément VI, fait par Matthieu, quoique tous les historiens du temps en fassent les plus grands éloges. Matthieu Villani était une créature de Louis de Bavière, qui a eu de grands démêlés avec les Papes de son temps. Jean n'est pas plus croyable ; le Père Berthier, dans un *Discours* mis à la tête du 13^e tome de l'*Histoire de l'Eglise gallicane*, a mis au jour plusieurs de ses erreurs, et montre que cet écrivain n'est pas exempt de prévention et de haine.

VILLARET (Foulques de), grand-maître de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, l'an 1308, entreprit d'exécuter le dessein que Guillaume de Villaret, son frère et son prédécesseur, avait formé de s'emparer de l'île de Rhodes. A l'aide d'une croisade qu'il obtint de Clément V, il en vint à bout, l'an 1310, chassa les Sarrasins, et se rendit encore maître de plusieurs îles de l'Archipel. Le couvent de l'Ordre fut transféré à Rhodes, et les hospitaliers furent depuis appelés *Rhodiens* ou *chevaliers de Rhodes*. Les Turcs ayant assiégé cette île en 1345, le grand-maître les obligea de se retirer. Malgré les services qu'il avait rendus à l'Ordre, il fut accusé de négliger les intérêts publics pour ne songer qu'aux siens propres. Les chevaliers, indignés de son despotisme et de son luxe, l'obligèrent de se démettre, l'an 1319, entre les mains du Pape, pour éviter la honte d'une déposition. Il se retira auprès de sa sœur, dame de Teiran, en Languedoc, où il mourut en 1329.

VILLARET (Claude), né à Paris en 1715, se jeta dans une troupe de comédiens, et ne quitta la vie licencieuse et vagabonde des mimes qu'en 1756, à Liège. Il retourna à Paris, et fut nommé premier commis de la chambre des comptes. En travaillant à mettre de l'ordre dans

cet intéressant dépôt, qui avait été la proie des flammes en 1738, il eut occasion de connaître plusieurs sources de l'histoire de France. L'abbé Velly étant mort en 1759, Villaret fut choisi pour continuer son ouvrage. On le nomma presque en même temps secrétaire de la pairie et des pairs. Une maladie de l'urètre l'empêcha au mois de mars 1766. Sa continuation de l'*Histoire de France*, écrite d'un style recherché et diffus, commence au 8^e vol. par le règne de Philippe VI, et finit à la page 348 du 17^e. Garnier a succédé à Villaret, et, en continuant son ouvrage, a pris les deux défauts de son style, auxquels il en joint d'autres : il ne cherche pas à disposer les faits d'une manière à leur donner de l'intérêt : sa partialité pour les huguenots et les boute-feux de la guerre civile, et les divers jugements qu'il porte sur les hommes célèbres, n'auront pas l'approbation des lecteurs sages. On a encore de Villaret des *Considérations sur l'art du théâtre*, 1758, in-8 : ouvrage où il y a peu de réflexions neuves ; et l'*Espri de Voltaire* 1759, in-8.

VILLARET DE JOYEUSE (Louis-Thomas), vice-amiral, naquit à Auch en 1750. Il entra d'abord dans les gendarmes de la maison du roi ; mais ayant eu le malheur de tuer un de ses camarades en duel, il dut quitter le corps et se réfugia à l'île-de-France, dont le chevalier de Ternay, son parent, était gouverneur. Ternay l'accueillit et lui confia diverses missions importantes auprès de Hyder-Ali et d'autres princes indiens ; Villaret s'en acquitta toujours avec une grande intelligence. Il gagna de la sorte la protection du bailli de Suffren, qui lui confia le commandement de la corvette la *Naiade*. Suffren le chargea d'aller prévenir de Peinier, qui commandait la marine française dans les eaux de Madras, qu'une escadre anglaise plus forte que la sienne venait de se montrer. « On vous donnera la chasse, lui dit l'amiral ; vous serez sans doute pris, je m'y attends ; mais vous vous battrez bien, et c'est tout ce que je veux. » Les choses se passèrent comme Suffren l'avait prévu ; Villaret remplit sa mission, fut chassé, à son retour, par une frégate de 64 canons ; il se battit pendant huit heures, et n'amena son pavillon que quand il eut huit pieds d'eau dans la cale et qu'il était sur le point de couler bas. Le capitaine anglais, pour honorer son courage, ne voulut pas lui retirer son épée, et l'amiral lui rendit la liberté. Suffren lui donna la croix de Saint-Louis, et le nomma lieutenant de vaisseau et commandant

de la frégate le *Coventry*. Pendant la Révolution, il ne put pas émigrer malgré sa bonne envie, eut un avancement rapide, devint amiral, et se couvrit de lauriers en diverses rencontres. Après la défaite du 2 prairial 1794, il allait être mis en jugement et certainement condamné ; mais le représentant Jean Bon-Saint-André lui sauva la vie et le fit maintenir dans son commandement : « Je sais, dit-il, que Villaret est un aristocrate, mais c'est un brave qui servira bien. » En 1802, il fut envoyé à la Martinique en qualité de gouverneur-général de cette île et de Sainte-Lucie ; il les administra bien et les conserva à la France jusqu'en 1809. A cette époque, les Anglais dirigèrent contre lui une expédition formidable, le bombardèrent dans le fort Bourbon et le forcèrent à rendre la Martinique. Sa conduite fut d'abord blâmée en France ; mais, en 1811, le ministre de la marine lui écrivit au nom de l'empereur que Sa Majesté avait examiné elle-même sa conduite et la trouvait irréprochable, et qu'elle le nommait gouverneur de Venise. Villaret mourut en cette ville en 1812.

VILLARS (André de BRANCAS de), d'une famille originaire de Naples, mais établie en France vers le milieu du 14^e siècle. S'étant laissé engager dans la Ligue, il soutint le siège de Rouen contre Henri IV, en 1592. Mais après l'abjuration de ce prince, en 1594, il lui remit la ville. La charge d'amiral fut le prix de sa soumission. Il fut battu et tué à la bataille de Dourlens, gagnée par les Espagnols en 1595.

VILLARS (Louis-Hector, marquis, puis duc de), pair et maréchal de France, grand d'Espagne, chevalier des Ordres du roi et de la Toison-d'Or, gouverneur de Provence, etc., naquit à Moulins en Bourbonnais, en 1653. Après la paix de Ryswick, il alla à Vienne, en qualité d'envoyé extraordinaire ; mais il en fut rappelé en 1704. On l'envoya en Italie, d'où il passa en Allemagne, et remporta à Fridlingen, le 14 octobre 1702, un avantage sur le prince de Bade, quoique pour la même action on fit des illuminations à Vienne. L'année d'après, il repoussa le comte de Stirum à Hochstet, de concert avec l'électeur de Bavière. De retour en France, il fut envoyé au mois de mars 1704, commander en Languedoc, où depuis deux ans les fanatiques, appuyés par des puissances étrangères, avaient pris les armes et commettaient des violences extrêmes (voyez RAVENEL). Le maréchal de Villars réduisit ces malheureux, partie par la force, partie par

la prudence, et sortit de cette province au commencement de 1705. Villars, nécessaire en Allemagne pour résister à Marlborough victorieux, eut le commandement des troupes qui étaient sur la Moselle, et remporta un avantage en 1707 à Stollhoffen, dont il força les lignes. Il traversa ensuite les gorges des montagnes, et tira de l'empire plus de dix-huit millions de contribution. Le Dauphiné fut, en 1708, le théâtre de ses exploits; l'habile général fit échouer tous les desseins du duc de Savoie. Rappelé en Flandre, il fut battu à Malplaquet, et blessé si dangereusement, qu'il se fit administrer le Viatique. On proposa de faire cette cérémonie en secret. « Non, dit le maréchal, « puisque l'armée n'a pas pu voir mourir Villars en brave, il est bon qu'elle « le voie mourir en chrétien. » Sa blessure fut, dit-on, la principale cause de la perte de cette bataille. Il fut plus heureux en 1712. Il tomba inopinément, le 24 juillet, sur un camp de dix-sept bataillons retranchés à Denain sur l'Escaut, le força, et s'empara des magasins que le prince Eugène, accouru de Landrecies, s'efforça vainement de reprendre. Villars fut redevable de ce succès au plan proposé par M. Le Febvre d'Orval (comme on peut le voir par une pièce authentique, insérée dans le *Journal historique et littéraire*, 1^{er} juin 1785, page 200); il en profita pour prendre rapidement le fort de Scarpe, Douai, le Quesnoy, Bouchain. Ses succès hâtèrent la paix. Elle fut conclue à Rastadt le 6 mai 1714, et le maréchal y fut plénipotentiaire. Le vainqueur de Denain jouit tranquillement du repos que lui méritaient ses travaux jusqu'en 1733, qu'il fut envoyé en Italie, après avoir été déclaré général des camps et armées du roi. Le 11 novembre de cette année, il arriva au camp de Pizzighitona, et se rendit maître de cette place par capitulation. L'affaiblissement de ses forces ne lui permit de faire qu'une campagne. Comme il s'en retournait en France, une maladie mortelle l'arrêta à Turin, où il mourut le 17 juin 1734, à 82 ans. Lorsque le prince Eugène apprit cette mort, il s'écria : « La France vient de « faire une grande perte, qu'elle ne ré- « parera pas de longtemps. » Le maréchal de Villars était un homme plein d'audace et de confiance, d'un génie fait pour la guerre. Ses vertus morales et militaires prenaient un nouvel éclat par leur union avec celles de la religion, à laquelle il fut toujours sincèrement attaché. On a imprimé en Hollande les *Mémoires du maréchal de Villars*, en 3 vol. in-12. Le premier est absolument de lui,

les deux autres sont d'une autre main (voy. MARGON). En 1784, M. Anquetil, chanoine-régulier, a donné une *Vie du marquis de Villars avec un Journal*, en 4 vol. in-12. Le célèbre général paraît dans ces ouvrages quelquefois différent de ce qu'il a été; on lui fait dire des choses auxquelles il n'a pas songé, et qui n'étaient pas dans sa manière de penser. Le duc de Saint-Simon, dans ses *Mémoires*, traite fort mal le maréchal de Villars, et fait de ses défauts, de sa vanité surtout, une espèce de caricature qui marque de la passion et de l'humeur, quoiqu'on puisse absolument dire que sa censure soit dénuée de fondement.

VILLEFORE (Joseph-François BOURGON DE), d'une famille noble de Paris, vit le jour en 1652, passa quelques années dans la communauté des gentils-hommes établie sur la paroisse de Saint-Sulpice, et fut admis en 1706 dans l'académie des Inscriptions. Il s'en retira en 1708, et alla se cacher dans un petit appartement du cloître de l'église métropolitaine, où il vécut jusqu'à sa mort, arrivée en 1737, à 85 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages historiques, de traductions, d'opuscules. Ses ouvrages historiques sont : la *Vie de saint Bernard*, in-4 : elle est écrite avec une simplicité noble; les *Vies des saints Pères des déserts d'Occident*, en 3 vol. in-12 : ces deux ouvrages n'ont pas éclipsé celui d'Arnaut d'Andilly dans le même genre; la *Vie de sainte Thérèse* avec des *Lettres choisies* de la même Sainte, in-4; et en 2 vol. in-13; *Anecdotes*, ou *Mémoires secrets sur la constitution Unigenitus*, 1730, 3 v. in-12 : cet ouvrage, rempli de faits hasardés et satiriques, donne de fâcheuses impressions sur le caractère de l'auteur et déceles liaisons avec le parti jansénien (voyez LAFITAU); la *Vie d'Anne-Geneviève de Bourbon, duchesse de Longueville*. C'était une des zélées du parti. Les *Traductions* de Villefore sont celles de plusieurs ouvrages de saint Augustin, de saint Bernard et de Cicéron. Ces différentes versions ont presque toujours le mérite de la fidélité et de l'élégance; mais on reproche au traducteur des négligences dans la diction et des périphrases languissantes.

VILLEGAGNON (Nicolas DURAND DE), chevalier de Malte, né en 1510 à Provins en Brie, se signala en 1541 à l'entreprise contre Alger. Il ne se distingua pas moins à la défense de Malte, dont il a donné une *Relation française*, 1553, in-8; en latin, in-4. Ayant conçu le dessein romanesque de se former une souveraineté au Brésil, et d'en faire une retraite pour les calvinistes, dont il avait embrassé les

erreurs, il eut d'abord beaucoup de colons ; mais n'ayant pu les unir par les liens d'une même croyance , rebuté par les divisions qui résultent nécessairement du refus de reconnaître l'autorité de l'Eglise, il sentit les torts de sa désertion, revint en France, et professa constamment dans la suite la religion de ses pères. Les Portugais s'emparèrent du fort qu'il avait fait bâtir pour protéger sa colonie, et le Brésil fut perdu pour les Français. Ville-gagnon mourut en 1571 , laissant plusieurs écrits contre les protestants.

VILLEHARDOUIN (Geoffroi de) , chevalier , maréchal de Champagne en 1200 , porta les armes avec distinction , et cultiva les lettres. On a de lui *l'Histoire de la prise de Constantinople par les Français en 1204*, dont la meilleure édition est celle de du Cange, in-fol., 1657. On l'a réimprimée dans le 18^e vol. du *Recueil des historiens des Gaules et de la France*, 1822, in-fol. Cet ouvrage est écrit avec un air de naïveté et de sincérité qui plaît ; mais l'auteur n'est pas assez judicieux dans le choix des faits et des circonstances.

VILLELE (Joseph, comte DE) , né à Toulouse en 1773, entra fort jeune dans la carrière militaire. Il fit une campagne à Saint-Domingue en 1791 : de là il passa dans l'Inde, où il fut employé sous M. de Saint-Félix, commandant d'une station navale. Lorsque la Révolution eut étendu son influence jusque dans les colonies, M. de Villèle donna sa démission et se retira à l'Ile-Bourbon. Poursuivi par le Comité révolutionnaire, il refusa de dénoncer son ancien général, et fut, pour ce motif, mis en prison. Rendu bientôt à la liberté, il prit la direction des plantations d'un des plus riches propriétaires de l'Ile. M. Richemont des Bassins, et plus tard il épousa sa fille. Cette alliance commença sa fortune ; il devint membre de l'Assemblée coloniale où son intelligence des affaires et sa sagacité le firent bientôt remarquer. En 1807 , il quitta la colonie et vint s'établir à Toulouse ; il était membre du Conseil général de son département, lorsque les évènements de 1814 le tirèrent de l'obscurité et le jetèrent dans la vie politique. Il se prononça dès l'abord pour le nouvel ordre de choses , et publia une brochure dans laquelle il professait le plus pur royalisme et dénonçait à l'avance les périls que la Charte ne pouvait manquer de faire courir à la royauté. Il ne demandait pas, ainsi qu'on l'a dit, le retour à l'absolutisme ; mais il aurait voulu qu'au lieu de copier servilement la Constitution

anglaise, on se fût inspiré davantage de l'esprit des anciennes institutions françaises ; il prévoyait que la royauté , privée désormais de toute liberté d'action , serait contrainte un jour ou l'autre de subir la loi des partis ; il combattait principalement les dispositions de la Charte relatives aux biens nationaux , à la Noblesse, et à la responsabilité des ministres. En 1815, il fut nommé maire de Toulouse, et élu député de son arrondissement. Une fois entré dans la Chambre, il comprit que, malgré les défauts de la nouvelle Constitution, le meilleur encore était de l'accepter en s'efforçant d'en conjurer les périls. Esprit essentiellement pratique , il porta particulièrement son attention sur les questions financières. Son premier discours fut relatif aux dépenses communales ; il y démontra la nécessité de permettre aux communes de s'administrer elles-mêmes, et combattit vivement les excès de la centralisation. En 1816, il fut nommé rapporteur de la loi sur les élections, proposa des modifications au projet du gouvernement, et les fit adopter par la Chambre des Députés ; mais la Chambre des Pairs les ayant rejetées, il fallut remettre à la session suivante le soin d'en décider. Lors de la discussion du budget, il fut nommé commissaire chargé du rapport, et présenta un projet de loi tout différent de celui du ministère pour la libération de l'Etat envers ses créanciers. Pendant le cours de la même session , il parla en faveur de la réduction du tarif des droits attachés à l'importation des denrées coloniales. Dans toutes ces discussions, M. de Villèle montra une grande connaissance des matières financières. A son retour à Toulouse, il fut reçu avec enthousiasme par ses compatriotes ; et la Chambre ayant été dissoute, il fut réélu à une grande majorité. Mais sa position fut alors changée ; le ministère de M. de Cazes ayant obtenu la majorité dans les élections, il devint l'un des chefs de l'opposition de droite, et combattit la loi électorale proposée par le gouvernement, qui fut votée malgré ses efforts. Dans les sessions suivantes, il continua son opposition contre les ministres, et acquit une grande autorité dans la Chambre par le talent avec lequel il exposa ses vues administratives. En 1819, il crut devoir donner sa démission de maire de Toulouse ; mais en 1820, son parti ayant fini par prévaloir à la Chambre, il devint ministre d'Etat sans portefeuille avec MM. Lainé et Corbière, soutint en cette qualité toutes

les lois de finance, parla sur la loi des grains et se montra partisan du système de prohibition ; il défendit également le système colonial, et lors de la discussion sur le projet de censure, il déclara que ses amis et lui avaient toujours voulu la liberté des journaux avec des garanties suffisantes pour réprimer les excès. Après la session, il donna sa démission de ministre d'Etat ; mais, en 1821, de nouvelles élections ayant accru la force du parti de la droite, il fit voter par la Chambre une adresse hostile au ministère, et fut, peu après, chargé par le roi de former avec ses amis une nouvelle administration, dans laquelle il se réserva le ministère des finances. La position des nouveaux ministres était difficile ; ils avaient à lutter à la fois contre les amis de leurs prédécesseurs et contre le parti libéral auquel ils s'étaient alliés pour arriver au pouvoir ; et qui les sommait de tenir leurs promesses de liberté. De plus, les associations secrètes couvraient la France, les conspirations de Saumur et de Bedford étaient sur le point d'éclater. M. de Villèle, fidèle à ses promesses, supprima la censure ; mais en même temps qu'il rendait la liberté aux journaux ; il déploya une grande fermeté dans la répression des attaques dirigées de divers côtés contre le gouvernement. Il réussit aussi à rétablir l'ordre dans les finances, présenta un budget en équilibre ; et sortit de l'état provisoire dans lequel on était resté depuis 1814. Il recut en récompense le titre de Comte et la présidence du Conseil des ministres. Il eut bientôt à résoudre une grave question de politique extérieure. La révolution espagnole venait d'éclater, et menaçait de se propager dans le reste de l'Europe. Les ambassadeurs de la sainte-alliance s'étaient réunis à Vérone, et la guerre y avait été résolue. M. de Villèle toutefois refusa d'abord de ratifier les engagements que M. de Montmorency y avait pris au nom de la France, à tel point que celui-ci crut devoir donner sa démission. Le gouvernement français se contenta, en premier lieu, de former un cordon sanitaire à l'occasion de la peste qui avait éclaté à Barcelone, puis envoya sur les frontières une armée d'observation, et ce ne fut qu'au commencement de l'année 1823 qu'il annonça ouvertement l'intention de faire la guerre. M. de Villèle ne cacha pas la répugnance que lui inspirait une expédition militaire : « Ce n'est qu'à regret, dit-il dans un discours à la Chambre, ce n'est que parce que l'honneur et la

sûreté l'exigent, que nous avons recouru aux armes ; s'il eût été possible d'éviter la guerre, nous l'aurions fait. » Ce fut alors aussi que lui échappa cette phrase qui, depuis, lui fut si vivement reprochée : « Nous aurions la guerre au Nord, si nous ne l'avions pas au Midi ; » laissant entendre par là que le gouvernement n'était pas libre, et subissait la loi des puissances continentales. La Chambre néanmoins vota les subsides, et l'expédition ayant pleinement réussi, le ministère en acquit un tel ascendant, qu'il en profita pour faire de nouvelles élections qui lui donnèrent une immense majorité ; l'opposition de gauche se trouva réduite à sept ou huit membres. Ce fut devant cette Chambre que M. de Villèle présenta son premier projet de remboursement des rentes cinq pour cent, contre l'avis de son collègue M. de Châteaubriand, alors ministre des affaires étrangères. Celui-ci songeait, disait-on, à former une nouvelle administration dont il aurait été le chef ; M. de Villèle le prévint en lui nommant un successeur. M. de Châteaubriand en fut vivement irrité comme d'un manque d'égards, et commença dès lors cette opposition qui devait, plus tard, amener la chute de l'administration. Mais pour le moment la position de M. de Villèle dans la Chambre n'en fut point ébranlée, et il continua de présenter un ensemble de mesures financières qui furent vivement critiquées par l'esprit de parti, mais dont ses anciens adversaires eux-mêmes ont depuis reconnu la sagesse. Après avoir définitivement fixé les moyens de libération de l'arriéré et l'acquittement des ordonnances antérieures à 1816, il abaissa de cinquante à dix francs le taux des rentes inscriptibles au grand livre ; pour faciliter l'emploi des petits capitaux. Son génie financier se montra également dans le procédé habile auquel il eut recours pour subvenir aux dépenses occasionnées par la guerre d'Espagne. Il conclut un emprunt de cent millions avec la banque de France, et émit pour soixante-quatorze millions de bons royaux, à un taux, il est vrai, fort élevé ; mais lorsque la guerre fut terminée, et qu'on négocia vingt-trois millions de rente dont la création avait été autorisée précédemment, le cours s'était élevé de plus de dix francs, et il en résulta un bénéfice de près de cinquante millions pour l'Etat. Bientôt après, il présenta un nouveau projet de conversion de la rente cinq pour cent. Il laissait aux rentiers le choix entre le remboursement du ca-

pital et la conversion de la rente en trois pour cent à soixante-quinze. Pour faciliter cette opération, le ministre avait signé avec les principales maisons de banque de Paris un traité qui en assurait le succès. La Chambre des Députés adopta le projet, mais la Chambre des Pairs le repoussa. Loin de se décourager par cet échec, M. de Villèle proposa une autre mesure de plus grande importance, mais qui ne devait pas soulever moins vivement l'opinion contre lui. Il s'agissait d'accorder une indemnité d'un milliard aux anciens propriétaires des biens confisqués par l'Etat pendant la Révolution. Rien en soi n'était plus conforme à l'équité et à une saine politique. Il était juste que l'Etat rendît des biens dont il s'était emparé sans droit. De plus, il était d'une sage politique de le faire; car, d'une part, beaucoup encore répugnaient, par conscience, d'acheter des biens d'émigrés, et de l'autre, ceux qui, moins scrupuleux, s'en étaient rendus acquéreurs, pouvaient craindre d'en être, d'un moment à l'autre, dépossédés à la suite d'une réaction. Le projet de M. de Villèle faisait cesser ce fâcheux état de choses; aussi il fut, malgré les attaques les plus passionnées, adopté dans les deux Chambres. Il en fut de même de l'indemnité accordée aux colons de Saint-Domingue. D'autres mesures politiques, sages au fond, mais peu opportunes, telles que la loi sur le sacrilège, sur le droit d'aînesse, sur la presse et sur la septennalité, achevèrent de dépopulariser M. de Villèle. Il avait perdu la majorité à la Chambre des Pairs, et celle qu'il conservait encore à la Chambre des Députés était trop faible, pour qu'il pût y compter. Pour se maintenir au pouvoir, il lui fallait donc se créer une majorité dans la Chambre haute en faisant des nominations de Pairs, et dissoudre la Chambre des Députés. Il eut recours à ces deux moyens. Le premier ne pouvait manquer de lui réussir; mais le second tourna contre lui: les élections lui renvoyèrent une majorité hostile, et il se vit contraint de donner sa démission, qui ne fut acceptée qu'avec beaucoup de répugnance par le roi Charles X. M. de Martignac, appelé à lui succéder, mit pour première condition que son prédécesseur serait nommé pair de France, dans la crainte de l'influence qu'il ne pourrait manquer d'exercer sur la Chambre des Députés. A partir de ce moment, M. de Villèle renonça pour toujours à la vie politique, et ne chercha plus même à faire parler de lui.

Il est mort à Toulouse, en 1854, dans une retraite où il avait su se concilier l'estime et le respect de tous. Nul ne saurait contester à M. de Villèle une rare aptitude administrative et une grande habileté financière; on ne peut davantage lui refuser la probité et le désintéressement; mais est-il permis de le compter au nombre des grands ministres que la France a eus à son service? Pour notre compte nous ne le pensons pas. Il était, ainsi que le lui reprochait M. de Châteaubriand, plus homme d'affaires qu'homme d'Etat; il avait de la sagacité, de la finesse, de la force même dans la volonté; il savait se tirer d'un pas difficile, et maniait habilement les hommes et les choses; mais il manquait d'élévation dans les vues, et aucun grand principe ne paraît avoir inspiré sa conduite. Il ne voyait que le présent et se préoccupait peu de l'avenir; il ne paraît pas surtout avoir sagement apprécié l'état des esprits, ni bien compris la nature de l'œuvre qu'il avait à accomplir. Il ne vit pas qu'il ne pouvait triompher de ses adversaires qu'en faisant usage de leurs propres armes; qu'ainsi au lieu de protéger la religion par des moyens détournés et souvent peu dignes, il valait mieux accorder à l'Eglise de France une liberté qu'on n'aurait pu lui reprocher, parce qu'elle aurait été commune à ses adversaires; que, de même, la royauté ne pouvait redevenir populaire qu'en faisant de larges concessions, et en rompant avec toute arrière-pensée de retour vers l'ancien régime. Il ne tint pas assez compte de la force morale par laquelle seule on conduit les peuples, et il eut trop recours aux expédients qui éloignent passagèrement le mal sans en triompher. C'est pourquoi, malgré la sagesse de plusieurs de ses actes, il laissa en définitive les affaires politiques du pays dans un état pire qu'elles n'étaient au moment où il avait pris en mains les rênes du gouvernement.

VILLENAVE (Matthieu-Guillaume-Thérèse, littérateur, naquit à Saint-Félix de Caraman (Haute-Garonne), en 1762. Il se fit d'abord connaître par une *Ode* qu'il envoya en 1786, au concours de l'Académie française, sur le *dévolement du duc de Brunswick*. En 1789, il fonda le journal le *Rôdeur français*. Quand la Révolution eut fait des progrès, il se réfugia à Nantes; mais Carrier le fit arrêter et l'envoya à Paris avec 132 Nantais, pour être jugés par le tribunal révolutionnaire; il eut le bonheur d'être acquitté. Ce fut lui qui eut le cou-

rage de défendre Charette. Lorsque le calme fut rétabli, il fonda divers journaux dans l'intérêt de l'ordre public. Sous le règne de Napoléon, il ne put guère s'occuper de politique, mais seulement de travaux littéraires et historiques. Pendant la Restauration, il fut rédacteur en chef de la *Quotidienne*, et fonda successivement le *Mémorial religieux, politique et littéraire*, et le *Courrier Français*. Toutefois, dès l'année 1822, il abandonna la politique, et, en 1824, il fut nommé professeur d'histoire littéraire de la France à l'Athénée. Il est mort le 17 mars 1846, à 84 ans; il était secrétaire-général de l'académie Celtique, de la Société des Antiquaires de France et de la Société philotechnique, et président de la deuxième classe de l'Institut historique. Il a été un des principaux rédacteurs de la *Biographie universelle*; il a donné des éditions accompagnées de notices estimées, de *Bourdoulous*, de *Duclos*, de *Thomas*, de *Marmontel*, et de *Barthélemy*. On a en outre de lui une *Traduction en prose des Métamorphoses d'Ovide*, avec des notes, 4 vol. in-4 et in-8, avec figures; une *Vie d'Ovide*, dans laquelle il finit, sur la cause de l'exil de ce poète, une opinion nouvelle qui est maintenant adoptée par tous les savants français et étrangers; enfin, une *Traduction* aussi en prose de l'*Enéide* de Virgile.

VILLENEUVE (Huon de), troubadour du 12^e siècle, vivait sous le règne de Philippe-Auguste. Il a composé plusieurs *Poèmes* ou *Romans* en vers qui eurent de son temps une grande vogue et firent les délices de nos bons aïeux; voici la liste des principaux: *Renaud de Montauban*, *Guyot de Nanteuil*, *Ais d'Avignon*, les quatre fils *Aymon*. Villeneuve mourut au commencement du 13^e siècle.

VILLENEUVE (Héliou de), grand-maître de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, qui résidait alors à Rhodes, fut élu à la recommandation du pape Jean XXII, qui le connaissait également courageux et habile. Son élection se fit à Arignon en 1349; mais il ne se rendit à Rhodes que vers l'an 1352, et y vécut en prince qui sait gouverner. Ses bienfaits y attirèrent un grand nombre de chevaliers; cette île devint un boulevard redoutable. Il arma ensuite six galères, pour seconder la ligue des princes chrétiens contre les infidèles. Différents abus étaient glissés dans l'Ordre, et le pape Clément VI en avait été instruit. Villeneuve fit de sages réglemens pour la réforme des mœurs. Il fut défendu aux chevaliers de porter de draps qui coûtassent plus de 2 florins l'aune et demie. On

leur interdit la pluralité des mets et l'usage des vins délicieux. Il envoya peu de temps après des députés au Pape; ils tintrent un chapitre à Avignon, où les réglemens faits par le grand-maître furent confirmés. L'Ordre perdit bientôt Villeneuve; il mourut à Rhodes en 1346. « Prince recommandable, dit Vertot, « par son économie, et qui pendant son « magistère acquitta toutes les dettes de « la religion. » Sa prudence se signala plusieurs fois autant que sa valeur, et surtout lorsqu'il réduisit l'île de Lango révoltée contre l'Ordre. Sa sévérité le fit appeler *Manlius*, parce qu'il dépouilla, dit-on, de l'habit de chevalier Dieudonné de Gozon, qui, contre sa défense, avait combattu et terrassé un monstre qui infestait Rhodes (voyez DIEUDONNÉ GOZON). Il fit éclater sa magnificence par les édifices qu'il fit élever dans l'île, une église où il fonda deux chapelles magistrales et un château qui porta son nom. Il fut aussi le fondateur d'un monastère de chartreuses, dans le diocèse de Fréjus, où sa sœur, Rosoline de Villeneuve, fut prieure, et mourut en odeur de sainteté.

VILLENEUVE (Pierre-Charles-Jean-Baptiste-Sylvestre), vice-amiral, né à Valensoles en Provence, le 31 décembre 1763, entra au service comme garde de la marine, à l'âge de 15 ans, et l'année suivante fut fait garde du pavillon. Un zèle peu commun fixa sur lui l'attention de ses chefs, et il franchit en peu de temps les premiers grades. Nommé capitaine de vaisseau en 1793, il devint chef de division en 1796, et quelques mois après contre-amiral. C'est en cette qualité qu'il commandait une des divisions de l'armée destinée à faire une invasion en Irlande; mais, retenu dans la Méditerranée par des vents contraires, il arriva trop tard dans l'Océan, et il ne put prendre part à cette expédition. Au combat d'Aboukir, Villeneuve commandait l'arrière-garde et il avait son pavillon sur le vaisseau le *Guillaume-Tell*. Echappé au désastre de cette journée, il parvint à gagner Malte avec deux vaisseaux et deux frégates. Nommé vice-amiral en 1804, il se rendit à Toulon pour y prendre le commandement en chef de l'escadre; et le 18 janvier 1805, il appareilla avec onze vaisseaux de ligne, sept frégates et deux bricks, portant un corps de troupes commandé par le général Lauriston. Contrarié par le mauvais temps et par les vents, il fut obligé de rentrer dans le port, et ce ne fut que le 30 mars suivant qu'il put appareiller pour sa destination. Il arriva devant Cadix le 9 avril suivant. Une des

frégates de son escadre l'y avait précédé, afin de faire les signaux convenus pour l'appareillage d'un vaisseau français et d'une division espagnole aux ordres de l'amiral Gravina, qui devaient se réunir à son pavillon. L'escadre française, ainsi renforcée, se trouva forte de quatorze vaisseaux. L'amiral Villeneuve, qui avait mouillé à quelque distance de la côte pour faciliter cette réunion, appareilla le lendemain au point du jour et se dirigea vers les Antilles. Sa traversée fut heureuse, et le 14 mai suivant, l'escadre entra dans la rade du Fort-Royal de la Martinique, où elle trouva quatre vaisseaux et une frégate espagnole qui se réunirent à elle. Ce nouveau renfort porta la flotte combinée à dix-huit vaisseaux, sept frégates et quatre corvettes. A la nouvelle de la sortie de l'escadre de l'amiral Villeneuve et de sa jonction avec les Espagnols, l'alarme s'était répandue en Angleterre, et elle ne se calma que par la confiance que l'on avait dans les talents et l'activité de Nelson. On pensait que cet amiral, malgré l'infériorité de ses forces, suivait les mouvements de la flotte combinée, tandis qu'au contraire l'incertitude de ses manœuvres favorisait les opérations de cette flotte... En effet, Nelson, lorsqu'il apprit la sortie de l'escadre française, persuadé qu'elle avait fait voile pour l'Egypte, se mit à sa poursuite dans cette direction; mais, après avoir parcouru vainement les côtes de la Sicile et du royaume de Naples, ainsi que les Bouches-du-Nil, il revint à Malte. Là, des avis certains lui apprirent que l'armée française avait été vue le 7 avril 1805 sous le cap de Gatte, et qu'elle avait passé le détroit le 9. L'amiral anglais dirigea alors sa route vers l'Ouest; mais les vents qui soufflaient de cette partie avec violence contrarièrent ses desseins, et ce ne fut que dans les premiers jours de mai qu'il parvint à entrer dans l'Océan. Un bâtiment qu'il rencontra lui donna l'assurance positive que la flotte combinée faisait route pour les Indes Occidentales. Pendant que Nelson, contrarié par les vents, perdait ainsi un temps précieux dans des courses inutiles, l'amiral Villeneuve, dont la flotte s'était encore augmentée de deux vaisseaux et d'une frégate venus de Rochefort, faisait attaquer le *Diamant*, fort que les Anglais avaient rendu en quelque sorte inexpugnable en ajoutant les ressources de l'art à ce que la nature avait déjà fait pour cette position. Le 4 juin, quelques jours après la prise de ce fort, la flotte combinée appareilla à la rade du Fort-Royal. Elle rangea la *Dominique*, mit en panne

le 6 devant la Guadeloupe, où elle prit quelques troupes, et passa ensuite à la vue de Montserrat, Redonde, Antigue, etc. Le 8 juin Villeneuve, ayant aperçu quinze voiles, les fit chasser par ses bâtiments légers : c'était un convoi parti d'Antigue pour l'Angleterre, sous l'escorte d'une corvette. Celle-ci parvint à s'échapper, mais les quatorze bâtiments dont se composait le convoi furent pris et expédiés pour la Guadeloupe. Le lendemain l'amiral, informé que l'escadre anglaise était arrivée à la Barbade, fit embarquer précipitamment sur quatre de ses frégates les troupes qu'il avait prises à la Martinique et à la Guadeloupe; il donna l'ordre au commandant de cette division de les reporter dans cette dernière Ile, et, renonçant à toute opération ultérieure sur les possessions anglaises aux Antilles, il fit route pour l'Europe avec son armée : le principal but de sa mission, qui était d'éloigner les flottes anglaises des mers d'Europe, étant ainsi rempli. Le 30, l'armée se trouvait à 30 lieues dans le N.-O. des Açores, lorsqu'elle fut ralliée par les frégates qu'elle avait laissées aux Antilles. Le 3 juillet, on aperçut deux voiles; l'escadre légère les chassa et les prit : l'une était un corsaire anglais, l'autre un galion espagnol dont la cargaison valait quinze millions et dont ce corsaire s'était emparé. On mit le feu au corsaire, et l'on fit remorquer le galion par une frégate. Vingt-deux jours s'écoulèrent depuis le passage de la flotte combinée au nord des Açores, sans qu'elle pût franchir l'espace qui sépare ces îles du cap Finistère; et cette contrariété fut l'origine des événements qui contribuèrent à renverser successivement tous les plans de l'amiral Villeneuve. Le 22 juillet 1805, vers midi, l'armée combinée, se trouvant à la hauteur du cap Finistère, à cinquante lieues au large, eut connaissance de dix-neuf voiles ennemies. C'était l'escadre aux ordres de sir Robert Calder, composé de quinze vaisseaux, deux frégates, un cotre et un lougre. L'amiral Villeneuve forma aussitôt son escadre sur la ligne de bataille, bas-bord amures, et l'amiral Gravina fit signe à la sienne de prendre la tête de la ligne; le temps était excessivement brumeux. L'ennemi avait aussi formé son ordre de bataille, et gouvernait sur une ligne large avec l'intention apparente de serrer le vent sur l'arrière-garde de l'armée combinée et de la mettre entre deux feux par une contre-marche, vent devant. Mais dès que Villeneuve vit l'armée ennemie sous le vent par son travers, il fit signal de virer, lof pour lof, par la contre-

marche. La brume devenait de plus en plus épaisse, et quoiqu'il fût à peine possible de distinguer son serre-file, la canonnade s'engagea successivement sur toute la ligne. On tirait de part et d'autre à la lueur des feux, mais presque toujours sans s'apercevoir. Le combat, qui avait commencé vers cinq heures, dura jusqu'à neuf heures. Il fut constamment à l'avantage de l'armée combinée, dont le feu avait une supériorité décidée sur celui des vaisseaux anglais; mais cette armée, qui ne pouvait, à cause de la brume, profiter des avantages de sa position, en éprouva tout le désavantage, qui fut de voir deux de ses vaisseaux désarmés tomber en dérive dans la ligne ennemie. A la nuit, le feu ayant entièrement cessé de part et d'autre, les deux armées restèrent en présence. Le lendemain, au jour, les Anglais qui s'étaient éloignés furent aperçus sous le vent; l'amiral Villeneuve ordonna le ralliement général, passa sur une frégate pour presser l'exécution de ses ordres, et fit le signal de porter sur l'ennemi. Le vent avait molli, la mer était très-grosse, l'ennemi laissait arriver, et il fut impossible de toute la journée de parvenir à engager un nouveau combat. Le 24, au point du jour, l'armée anglaise n'était plus en vue que du haut des mâts : le vent ayant changé dans la nuit, elle se trouvait au vent de la flotte combinée. Celle-ci chassa sur elle jusqu'à dix heures du matin; mais l'amiral Villeneuve, voyant l'impossibilité de la forcer au combat, se décida à lever la chasse et dirigea sa marche pour opérer sa jonction avec l'escadre du Ferrol. On a mis en doute si l'amiral Villeneuve avait fait, dans cette circonstance, tout ce qu'il était possible de faire pour la gloire du pavillon français. On a demandé si, le lendemain du combat, il n'aurait pas dû chasser à l'ennemi, et s'il ne lui aurait pas été possible de le joindre, lorsqu'il se trouvait embarrassé dans sa marche par ceux de ses vaisseaux qui étaient en mauvais état et par les deux vaisseaux espagnols qu'il avait pris. Nous ne nous arrêterons point à discuter ces questions; mais nous dirons qu'aucun des deux amiraux qui combattirent l'un contre l'autre dans cette journée ne satisfait l'opinion publique dans son pays. Une note, qui parut dans le *Moniteur*, au sujet de ce combat, insinuait qu'il ne manquait à la marine française qu'un homme de caractère et d'un courage froid et audacieux. « Cet homme, disait la note, se trouvera peut-être un jour, et alors on verra ce que peuvent nos marins. » Calder ne fut pas plus heureux.

Le gouvernement anglais crut que cet amiral pouvait et aurait dû livrer un second combat, dont le résultat eût été la destruction de la flotte combinée. Il fut traduit à la Cour martiale, et un jugement le déclara convaincu de n'avoir pas fait, dans les journées des 23 et 24, tout ce qui était en son pouvoir; cependant ce tribunal, considérant que cette faute n'était le résultat ni de la lâcheté ni de la trahison, mais celui d'une erreur de jugement, le condamna seulement à être réprimandé. Cette sentence satisfait sans doute l'orgueil national irrité, mais elle fut généralement considérée comme dictée par des considérations politiques. Villeneuve, après avoir passé quelques jours dans la baie Vigo, en repartit avec treize vaisseaux français, deux espagnols, sept frégates et deux bricks. Le 2 août, la flotte mouilla dans le port de la Corogne, et opéra sa jonction dans la baie d'Arrès, avec l'escadre du Ferrol. A sa sortie de cette baie, elle chercha pendant trente heures à lutter contre un vent violent et une mer très-grosse du N-O., dans l'intention de se réunir à l'escadre de Brest; mais voyant que ses efforts étaient inutiles pour s'élever avec des vaisseaux d'une si grande inégalité de marche et de manœuvres, elle se dirigea sur Cadix, où elle entra, le 20 août, n'ayant rencontré que quelques bâtiments de commerce anglais qui furent pris, coulés ou brûlés. A son arrivée dans ce port, l'armée combinée s'augmenta encore de quelques vaisseaux espagnols : de sorte qu'elle se trouva composée de trente-trois vaisseaux de ligne, dont dix-huit français et quinze espagnols. Ce n'était qu'à regret et contre son gré que l'amiral Villeneuve conservait le commandement de la flotte combinée. Les notes du *Moniteur* lui avaient fait connaître qu'il avait encouru les ressentiments du chef du gouvernement. « S'il est vrai, disait-il dans une de ses dépêches au ministre de la marine, qu'il ne faille que du caractère et de l'audace pour réussir, je ne laisserai rien à désirer à ma première sortie. » Informé par des avis certains, que trente-trois bâtiments anglais croisaient à la hauteur de Cadix, et peiné de l'obstacle que cette force semblait mettre à son départ, il assembla un conseil de guerre, composé des amiraux des deux nations, pour délibérer sur l'état des choses et sur ce que ses instructions prescrivaient. Le conseil émit l'opinion unanime que, quel que fût le nombre des ennemis, on était prêt à les attaquer si le chef du gouvernement l'ordonnait; mais, prenant en considération le texte des in-

structions de l'amiral, le conseil remarqua qu'elles recommandaient d'attendre une occasion favorable pour sortir; et l'on convint généralement que la supériorité de l'ennemi exigeait qu'on différât l'appareillage. Pendant ce temps, l'amiral Rosily se rendait à Cadix. Villeneuve, instruit de sa arrivée à Madrid, et que le bruit se répandait qu'il venait prendre le commandement de l'armée, écrivait au ministre Decrès, sous la date du 28 octobre : « Je suis étonné de votre silence sur la destination de l'amiral Rosily. Ce sera avec le plus grand plaisir que je lui remettrai le commandement en chef, s'il m'est permis de montrer à la seconde place que j'étais digne d'une meilleure fortune. Si les circonstances le permettent, j'appareillerai demain. » Malheureusement les circonstances changeaient ce jour-là même. L'amiral Villeneuve, apprenant que Nelson venait de détacher cinq vaisseaux de son armée, crut qu'il ne pouvait saisir une occasion plus favorable. Il fit donc sans hésiter ses dispositions pour sortir; et l'appareillage de l'armée combinée s'exécuta dans les journées des 20 et 21 octobre 1805. Villeneuve, en marin expérimenté, avait prévu le genre d'attaque qu'il éprouverait. Dans des instructions délivrées avant son départ à chaque commandant, il avait développé avec une sagesse admirable les règles de sa tactique et précisé les différentes manœuvres qui devaient être exécutées, suivant les positions où les vaisseaux pourraient se trouver réciproquement. Une des phrases les plus remarquables de cette instruction est celle-ci : *Tout capitaine qui ne serait pas dans le feu ne serait pas à son poste; et un signal pour l'y rappeler serait une tâche déshonorante pour lui.* Il faisait presque calme le 20; et les vents variaient du N.-E. au S.-E. et au S.; bientôt ils passèrent à l'O., et enfin au S.-O., ce qui mettait l'armée ennemie au vent. L'amiral tint le vent sur trois colonnes pour s'en approcher. Les signaux de la tour de Cadix et ceux des frégates chargées d'éclairer la route annonçaient, en ce moment, dix-huit voiles ennemies dans le Sud. A midi, tous les bâtiments étant ralliés, l'Amiral fit former l'ordre de marche, et la flotte fit peu de chemin dans cette journée; à minuit, elle était à peine à douze lieues dans le sud de Cadix. On apercevait des feux dans toutes les parties de l'horizon; et l'on entendait par intervalle des volées entières tirées par les bâtiments anglais, qui indiquaient à Nelson la position de l'armée combinée. Toute la nuit la flotte demeura assez bien

ralliée, et chaque escadre fut à son poste. Le 21, au point du jour on compta distinctement trente-trois voiles ennemies, dont vingt-sept vaisseaux de ligne parmi lesquels on distinguait sept vaisseaux à trois ponts. L'armée anglaise qui était au vent s'avancait en deux colonnes, toutes voiles dehors, sur l'armée combinée, l'une se dirigeant sur l'avant-garde, l'autre sur l'arrière-garde. Villeneuve alors, pour ne pas compromettre son arrière-garde, donna le signal de virer tout à la fois vent-arrière. Ce mouvement fit changer le plan d'attaque de l'ennemi qui, conservant ses deux colonnes, porta sur le corps de bataille celle qui était destinée pour l'arrière-garde. Nelson commandait sur le *Victory* (de cent-vingt canons) la colonne du vent, composée de douze vaisseaux, et le vice-amiral Collingwood, sur le *Royal-Sovereign* (de cent-vingt canons), celle dessous le vent composée de quinze vaisseaux. Lorsque ces deux colonnes furent prêtes d'arriver à portée de canon du centre de la ligne franco-espagnole, elles se divisèrent. Celle que conduisait le vice-amiral Collingwood fit porter et se dirigea sur le vaisseau espagnol la *Santa Anna* pour couper la ligne sur ce point. Nelson, avec la sienne, gouverna droit sur le *Bucentaure*, à bord duquel était l'amiral Villeneuve, qui fit en ce moment signal de commencer le feu dès qu'on serait à portée. L'armée combinée, par suite de différentes évolutions qu'elle avait faites, était mal formée en ligne; quelques vaisseaux se doubleraient, d'autres se trouvaient sous le vent de leur poste, quelques-uns étaient acculés : de grands espaces se trouvaient vides, sans que les vaisseaux qui devaient s'y placer vissent les remplir. C'est alors que le capitaine Lucas, commandant le *Redoutable*, voyant le danger auquel était exposé le *Bucentaure*, par l'éloignement de son matelot d'arrière et jugeant de l'impossibilité où se trouvait ce bâtiment de reprendre son poste, força de voiles et osa audacieusement poster son vaisseau dans la hanche du vent du *Bucentaure*. Pour cette manœuvre, digne des plus grands éloges, le capitaine Lucas rendit impossible la manœuvre de Nelson, qui quelque temps après tomba blessé mortellement par une balle tirée de l'une des lignes du vaisseau le *Redoutable* (voyez NELSON). On combattait depuis deux heures avec le courage le plus héroïque : le grand mât et le mât d'artimon du *Bucentaure* étaient coupés, leurs grémements masquaient une grande partie des canons du côté où ils étaient tombés, et

diminuaient considérablement les moyens de défense du vaisseau. Le mât de misaine restait seul, on s'en servit pour arriver, démasquer la *Santissima Trinidad*, et faire en sorte de présenter le travers aux trois vaisseaux qui le battaient en arrière. Dans ce moment, les gaillards et les passavants du *Bucentaure* étaient jonchés de morts; et la chute du mât de misaine vint encore ajouter à ce spectacle de destruction. L'amiral Villeneuve qui, depuis le commencement de l'action, n'avait cessé de montrer le courage le plus calme, voyant son vaisseau totalement démâté, ordonna qu'on le transportât à bord d'un autre vaisseau; mais toutes les embarcations ayant été successivement brisées, cet ordre ne put être exécuté. Dans cet état de choses, ne pouvant plus manœuvrer, et sans défense contre quatre vaisseaux qui le foudroyaient, le *Bucentaure* amena son pavillon. Le vaisseau anglais, le *Mars*, vint l'amarrer et prendre à son bord l'amiral Villeneuve. Il était alors trois heures après midi. Le résultat immédiat de ce combat qui recut le nom de *combat de Trafalgar* fut que dix-sept vaisseaux de la flotte combinée tombèrent au pouvoir de l'ennemi. Toutefois plusieurs de ces vaisseaux coulèrent le soir même ou le lendemain du combat par suite des avaries qu'ils avaient reçues; d'autres furent coulés ou brûlés, par l'impossibilité où ils étaient de tenir la mer; et enfin les équipages de quelques-uns, s'étant révoltés contre les Anglais, parvinrent à reprendre leurs bâtiments et à les diriger vers Cadix. Il résulta de ces circonstances que les vainqueurs ne purent faire entrer à Gibraltar qu'un vaisseau français et trois espagnols. Les pertes en hommes de la flotte combinée furent considérables. Celles des anglais, suivant leur rapport, s'élevèrent à près de 1,600 hommes tués ou blessés; et la mort de l'amiral Nelson surtout plongea la nation britannique dans le deuil. Ce ne fut qu'au mois d'avril 1806 que Villeneuve quitta l'Angleterre. Il débarqua à Morlaix et prit sur-le-champ la route de Paris. Arrivé à Rennes le 17, il crut convenable à sa position de pressentir le ministre de la marine sur les dispositions de l'empereur à son égard. Il écrivit donc à Decrès pour l'informer de son arrivée en France, et il lui manda qu'il attendait à Rennes sa réponse, avant de continuer sa route. Il l'attendit en effet; mais soit qu'elle ne fût pas favorable, soit que la mélancolie à laquelle il était livré depuis quelque temps fût parvenue à son dernier période, on le trouva le 22, dans la chambre de

l'hôtel où il était descendu, frappé de six coups de couteau, portés du côté du cœur. Il était tombé sur le dos, et avait encore l'instrument enfoncé de toute la longueur de la lame dans la profondeur de la plaie qu'il s'était faite et qui perçait le cœur. On trouva sur sa table une lettre qu'il avait écrite à sa femme, par laquelle il lui mandait qu'il ne serait plus quand cet écrit lui parviendrait. A côté de cette lettre étaient plusieurs paquets d'argent. Chaque paquet, étiqueté de sa main, portait le montant de la somme qu'il contenait et le nom de la personne à laquelle il était destiné. Ainsi périt à l'âge de 43 ans un amiral dont la bravoure et les talents étaient généralement appréciés par le corps de la marine. Une des particularités les plus remarquables du combat de Trafalgar, c'est que les trois amiraux qui y commandaient en chef perdirent successivement la vie à peu d'intervalle.

VILLENEUVE-BARGEMONT (Christophe, comte de), né en 1771 à Barges-mont en Provence, d'une famille très-ancienne, fit ses études à l'Ecole militaire de Tournon, et passa en 1792 dans la garde de l'infortuné Louis XVI. Après la suppression de ce corps, il quitta la France, où il ne revint qu'après l'établissement du consulat; nommé en 1804 inspecteur des poids et mesures, il fut fait en 1803 sous-préfet de Nérac, et en 1806 préfet de Lot-et-Garonne. A l'avènement de Louis XVIII, il fut un des premiers à se rendre à Bordeaux près du duc d'Angoulême. Destitué sous les Cent-Jours, il reprit ses fonctions au mois de juillet 1815, et passa le 6 novembre suivant à la préfecture des Bouches-du-Rhône. Il y resta jusqu'en 1829, époque à laquelle il mourut, regretté de toute la ville de Marseille, qui lui doit ses principaux établissements. On a de lui : *Notice sur la vallée de Nérac*, Agen, 1808; *Voyage dans la ville de Barcelonnette*, 1815; *Statistique du département des Bouches-du-Rhône*, Marseille, 3 vol. in-4, avec un atlas grand in-fol.; des *Rapports* et des *Dissertations archéologiques* dans les *Mémoires de la Société d'agriculture d'Agen*.

VILLENFAGNE-D'INGIHOUL (Hilarion-Noël, baron de), savant antiquaire, né à Liège en 1753, mort en 1826. Ses principaux ouvrages sont : *Mélanges de littérature et d'histoire*, Liège, 1788, in-8; *Recherches historiques sur l'Ordre équestre de la principauté de Liège*, in-8; *Histoire de Spa*, 1803, 2 vol. in-8; *Essais critiques sur différents points de l'Histoire civile et littéraire de la prin-*

cipauté de Liège, 1808, 2 vol. in-12; *Mélanges pour servir à l'histoire civile, politique et littéraire du ci-devant pays de Liège*, 1810, in-8.

VILLEROI. (Voyez NEUFVILLE.)

VILLERS (Charles-François-Dominique), né dans la Lorraine allemande, embrassa la carrière des armes dans le corps de l'artillerie. Il sortit de France en 1791 pour se réfugier en Allemagne, où il s'adonna à la littérature. Il entra en France en 1800, y séjourna deux ou trois ans, retourna en Allemagne, et mourut à Gottingen, le 27 février 1814. Il était né catholique; mais il paraît qu'il avait renoncé à sa religion. Ses principaux ouvrages sont : *Philosophie de Kant*, ou *Principes fondamentaux de la philosophie transcendante*, Metz, 1801, in-8; *Essai sur l'esprit et l'influence de la réformation de Luther* : cet essai, mal écrit et plus mal pensé, fut néanmoins couronné par l'Institut, au scandale des gens de goût et des hommes impartiaux; mais il devint en même temps l'objet des plaisanteries des journaux français, qui critiquèrent le style tudesque de l'auteur, et lui donnèrent le surnom de *bourgeois de Lubeck*; *Essai sur l'influence des croisades*, traduit de l'allemand de Heeren, in-8; *Coup d'œil sur les Universités d'Allemagne et le mode d'instruction*, 1809, in-8.

VILLETTE (Charles, marquis de) naquit à Paris en 1736, fit d'assez bonnes études, et montra quelque talent pour les vers, qui lui méritèrent parfois les éloges du patriarche de Ferney. Celui-ci lui fit épouser M^{lle} de Varicourt, d'une famille noble du pays de Gex, que ses parents avaient confiée à M^{me} Denis, nièce de Voltaire; mais le nouvel état du marquis de Villette ne corrigea pas la dépravation de ses mœurs, qui l'avaient honteusement rendu célèbre. Voltaire, dit-on, lui en fit souvent des reproches infructueux. Ce philosophe, étant venu à Paris en 1778, mourut dans la maison de Villette, qui, après l'avoir fait embaumer, enferma son cœur dans un vase de marbre, sur lequel il fit mettre cette inscription un peu fastueuse :

Son esprit est partout, et son cœur est ici.

Villette embrassa avec ardeur le parti de la Révolution, se jeta d'abord dans la faction orléaniste. En 1792, le département de l'Oise le nomma député à la Convention nationale où il ne se fit remarquer ni comme orateur ni comme publiciste. Lors du procès de Louis XVI, il vota pour la détention de ce monarque, et son bannissement à la paix. Il s'attacha aux girondins, mais si faible-

ment, qu'il n'eut à souffrir aucune persécution de la part de leurs adversaires. Il mourut en 1793, et a laissé : des *Poésies*; *Eloge de Charles V*, dit le Sage; *Eloge de Henri IV*; *Lettres choisies sur les principaux événements de la Révolution*, 1792, in-8.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM (Jean de), chevalier, seigneur de l'Isle-Adam, d'une des plus anciennes et des plus illustres maisons de France, s'engagea dans la faction de Bourgogne, à laquelle il fut fort utile par ses intrigues et par son courage. Il fut fait maréchal de France en 1418. Devenu suspect à Henri V, roi d'Angleterre, il fut renfermé à la Bastille par ordre de ce prince, et n'en sortit qu'en 1422. Il servit encore les ducs de Bourgogne et les Anglais jusqu'en 1435; mais, peu de temps après, il entra au service du roi Charles VII, prit Pontoise, et facilita la réduction de Paris. Ce héros se préparait à d'autres exploits, lorsqu'il fut tué à Bruges, dans une sédition populaire, en 1437, honoré des regrets de son roi.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM (Philippe de), élu, en 1521, grand-maître de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, commandait dans l'île de Rhodes, lorsqu'elle fut assiégée par deux cent mille Turcs, en 1522. Les efforts de cette multitude, conduite par le visir, ayant été inutiles, Soliman vint lui-même la commander, et pressa le siège avec tant de vivacité, que le grand-maître, trahi d'ailleurs par d'Amaral, chancelier de l'Ordre, fut obligé de se rendre le 20 décembre de la même année, après s'être défendu pendant six mois avec un courage héroïque. Le vainqueur, plein d'estime pour le vaincu, lui fit les offres les plus flatteuses pour l'engager à rester à son service : mais L'Isle-Adam préféra les intérêts de son Ordre à sa fortune. Après qu'il eut erré pendant huit ans avec ses chevaliers, sans retraite assurée, l'empereur Charles-Quint lui donna, en 1530, Malte, le Goze et Tripoli de Barbarie; et le grand-maître de l'Isle-Adam en prit possession au mois d'octobre de la même année. C'est depuis ce temps que les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem ont pris le nom de *Chevaliers de Malte*. L'Isle-Adam mourut en 1534, à 70 ans, pleuré de ses chevaliers, dont il avait été le défenseur et le père. On grava sur son tombeau ce peu de mots qui renferment un éloge complet : *Hic jacet victrix fortuna virtus*.

VILLIERS (Pierre de), né à Cognac sur la Charente en 1648, entra chez les Jésuites en 1666. Après s'y être distin-

gué et dans les collèges et dans la chaire, il en sortit en 1689, pour entrer dans l'Ordre de Cluny non réformé. Il devint prieur de Saint-Taurin, et mourut à Paris en 1728, à 80 ans. Cet écrivain appelé par Boileau *Matamore de Cluny*, parce qu'il avait l'air audacieux et la parole impérieuse, était d'ailleurs très-estimable. On a de lui un recueil de *Poésies*, fait par Colombat, 1728, in-12. On y trouve l'*Art de prêcher*, poème qui renferme les principales règles de l'éloquence ; de l'*Amitié* ; de l'*Éducation des rois dans leur enfance*. Ces trois poèmes sont sur de grands sujets, remplis de solides préceptes et de sages instructions ; mais le style est simple, dénué d'harmonie et d'images ; deux livres d'*Épîtres* ; *Pièces diverses*, etc. L'abbé de Villiers s'est aussi distingué par plusieurs beaux Sermons, et par différents ouvrages en prose. Les principaux sont : *Pensées et Réflexions sur les égarements des hommes dans la voie du salut*, Paris, 1732, 3 vol. in-12 ; *Nouvelles réflexions sur les défauts d'autrui, et sur les fruits que chacun en peut retirer pour sa conduite*, in-12, 4 vol. ; *Vérités satiriques*, en cinquante dialogues, in-12 ; *Entretiens sur les Contes des Fées et sur quelques ouvrages de ce temps, pour servir de préservatif contre le mauvais goût*, 1699, in-12. Il s'élève dans ce livre contre l'usage de ne mettre que de l'amour dans ces pièces. Ces différents ouvrages respirent une bonne morale, et sa diction, pure et saine, est bien préférable à l'emphase pédantesque des moralistes d'aujourd'hui.

VILLIERS (Marc-Albert de), avocat, mort le 30 juin 1778, a publié : *Apologie pour le célibat chrétien, contre les Avantages du mariage du chanoine Desforges*, 1761, in-12 ; *Instructions de saint Louis, roi de France, à sa famille, aux personnes de la cour et autres*, 1766, in-12 ; *Explication littérale sur le Catéchisme du diocèse de Paris*, 1768, in-12 ; *Vie de Louis IX, dauphin de France* ; *Principes sur la fidélité due aux rois* ; *Dignité de la nature humaine*.

VILLIERS (Côme de SAINT-ETIENNE de), né à Saint-Denis, près de Paris, en 1683, entra chez les Carmes de la province de Tours, fut définitif, et mourut en 1758. On a de lui *Bibliotheca carmelitana*, Orléans, 1752, 2 vol. in-fol. Dans la *Dissertatio prævia de vitæ monasticæ origine*, qui est à la tête, il fait remonter la vie monastique au temps d'Elie, et prétend prouver de siècle en siècle, que l'Ordre des Carmes tire son origine de ce saint prophète. Les disser-

tations qui sont répandues dans tout l'ouvrage ont la plupart pour objet la réfutation des sentiments du Père Papebroch, qui n'étaient pas favorables à ces prétentions. Du reste, l'ouvrage est bien écrit et plein de recherches. On y trouve des choses curieuses et importantes, entre autres une conférence que les chefs du jansénisme eurent vers 1620 à Bourdeaux, dans les mêmes vues qui les rassemblèrent l'année suivante à Bourgfontaine ; mais où MM. de Bérulle et de Cospéan, qui n'opinièrent pas dans leur sens, empêchèrent le plein développement de leur système. Cette relation, qui ne peut être suspecte, serait une nouvelle preuve du projet de Bourgfontaine, si aujourd'hui il pouvait rester le moindre doute sur une conspiration exécutée dans toute son étendue aux yeux du monde entier.

VILLIERS Georges de. (Voyez BUCKINGHAM.)

VILLOISON (Jean-Baptiste-Gaspard-d'AMAS de), professeur de langue grecque, né à Corbeil près Paris, le 5 mars 1750, a publié : *Apollonii sophistæ lexicon græcum Iliadis et Odysseæ, cum versionibus latinis, notis, prolegomenis, etc.*, Paris, 1773, 2 vol. in-4 ; *Anecdota græca à regid Parisiensi et à Venetis S. Marci bibliothecis deprompta*, Venise, 1781, 2 vol. in-4 ou in-folio ; *Epistola vinariorum in quibus multa græcorum scriptorum loca emendantur ope librorum ducalis bibliothecæ*, 1783, in-4 ; trois *Lettres à Akerblad, sur l'inscription grecque de Rosette*, Paris, 1803, in-8 ; *Nova versio græca Proverbiorum, Ecclesiasticis, Cantici canticorum, etc.*, in-8 ; *Homeri Ilias, ad veteris codicis veneti fidem recensita, scholia in eam antiquissima, ex eodem codice, nunc primum edita cum asteriscis, aliisque signis criticis*, Venise, 1788, in-folio ; plusieurs *Dissertations et Lettres* sur différents points de critique et d'antiquité dans les *Mémoires de l'académie des Inscriptions et des Belles-Lettres*, dont il était membre, dans le *Journal des savants*, dans le *Magasin encyclopédique, etc.* ; plusieurs *pièces* de vers grecs et latins, imprimées séparément, etc. Villoison est mort le 25 avril 1805.

VILLON (François), dont le nom était *Corbeuil*, plus connu par ses friponneries que par ses poésies, naquit à Paris en 1431. Ayant été condamné à être pendu pour ses vols, sa gaité ne l'abandonna point ; il fit deux épitaphes, l'une pour lui, l'autre pour ses compagnons. Il appela de la sentence du Châtelet au Parlement, qui commua la peine de mort en

celle du bannissement. Il n'en fut pas plus bonnête. Ses récidives lui méritèrent une seconde fois la corde; mais Louis XI lui sauva la vie. Depuis cette aventure, Villon ne parut plus; il serait difficile de fixer le lieu et le temps de sa mort. Il se retira, si l'on en croit Rabelais, en Angleterre, et y fut accueilli par Edouard IV, qui en fit son favori. La nature l'avait fait naître avec du talent pour la poésie simple, naïve et badine. « C'est le premier, suivant Despréaux, qui débrouilla, dans des siècles barbares, l'art confus de nos vieux romanciers; » mais il tomba comme eux dans la bassesse et dans l'indécence, et ses ouvrages se ressentent beaucoup de la corruption de ses mœurs. François I^{er}, qui se donna le tort d'aimer ce poète, chargea Marot de donner une édition correcte de ses poésies. C'est sur cette édition que fut faite celle de Coustellier, 1728, in-8. On en a donné une autre dans le même format, à La Haye, en 1742.

VILLOTE (Jacques), né à Bois-le-Duc, le 1^{er} novembre 1656, se fit jésuite, et fut envoyé par ses supérieurs dans l'Arménie, pour y travailler à la propagation de la foi. Il revint en Europe, en 1709, gouverna plusieurs collèges de la Lorraine, et mourut à Saint-Nicolas, près de Nancy, le 14 juin 1743. Il a donné en langue arménienne plusieurs ouvrages qui ont été imprimés à Rome à l'imprimerie de la Propagande : une *Explication de la foi catholique*, 1711, in-42; l'*Arménie chrétienne*, ou *Catalogue des patriarches et rois arméniens*, depuis J.-C. jusqu'à l'an 1712, Rome, 1714, in-folio; *Abrégé de la doctrine chrétienne*, Rome, 1713, in-42; *Commentaires sur les Evangiles*, 1714, in-4; *Dictionnaire latin-arménien*, où on trouve bien des choses sur l'histoire, la théologie, la physique, les mathématiques, 1614, in-fol. Le même auteur a donné en français : *Voyage en Turquie, Arabie, Arménie et Barbarie*, Paris, 1714, in-folio.

VINCART (Jean), jésuite, né à Lille en 1593, mort le 5 février 1679, s'est fait connaître par des poésies latines *Sacrarum Heroïdum Epistolæ*, Tournay, 1639; réimprimées à Mayence, 1737; *De cultu Deiparæ*, Lille, 1548, in-12. Ce sont des éloges sur le culte de la Sainte-Vierge, où l'on retrouve l'excessive fécondité d'Ovide; ce qui donna lieu à cet anagramme : *Joannes Vincartius : NASONI ARTE VICINUS; Vita sancti Joannis Chrysostomi*, Tournai, 1639; *Vita sanctorum Joannis Eleemosynarii, Climaci, et Damasceni*, 1650.

VINCENS (dom Jean-Baptiste), célèbre prédicateur et écrivain ecclésiastique du 17^e siècle, naquit à Arles; il entra chez les Bénédictins de Cluny et devint très-savant dans la théologie, le droit civil et canonique. Il est mort dans le couvent de Saint-Martin-des-Champs à Paris, en 1738 ou 1739. Voici le titre de ses principaux ouvrages : *Duplex oratio in generalibus cluniacensium comitiis an. 1685 et 1698, habita, presidente eminentissimo cardinale Bultonio, magno Franciæ elemosynario abbate, capite et superiore generali totius Ordinis cluniacensis*; *Duplex oratio in particularibus strictioris observantia cluniacensis comitiis habita an. 1716 et 1720*; *Missa in festis S. Odilonis, S. Francisci Salesii, S. Thomæ Aquinatis, S. Benedicti, S. Mariæ Egyptiacæ, S. Francisci de Paula, S. Monicæ viduæ, translationis S. Martini, monachæ S. Benedicti, Assumptionis B. Mariæ, S. Theresiæ, et S. Francisci Xaverii; Prosa sive sequentia in honorem S. Odilonis, S. Maurii, S. Scholasticæ, S. Benedicti, S. Hugonis, S. Mayoli, SS. Petri et Pauli, S. Martini, B. Mariæ Virginis in caelos assumptæ, SS. Placidi et sociorum martyrum, et S. Odonis abbatis; Ludovico Aube de Roquemartins, Grassensium episcopo carmen*; *Miscellanea*; divers *Mémoires* pour le maintien des supérieurs de l'une et l'autre observances de l'Ordre de Cluny, dans la juridiction des religieux desdites observances, contre les prétentions du cardinal de Bouillon; *Lettre à un ami*, sur une thèse dédiée au cardinal Delfino, et soutenue à Avignon, sans président, par une demoiselle de 14 ans sur les quatre parties de la philosophie de Scot; des *Sermons*; des *Panegyriques*; des *Opusculs théologiques* demeurés manuscrits.

VINCENS SAINT-LAURENS (Jacques), frère de Jean-César Vincens, auteur d'une *Topographie* estimée de la ville de Nîmes et de sa banlieue, né à Nîmes le 9 janvier 1758, mort à Paris le 6 mai 1825, a publié : quelques *Traductions*; une *Dissertation* savante sur la littérature suédoise; plusieurs morceaux dans les *Mémoires de l'Académie du Gard*, une excellente instruction qu'il a insérée à l'article *Vers à soie*, dans le *Nouveau cours d'Agriculture*; et un grand nombre de *Notices* imprimées séparément, ou dans la *Biographie universelle* de Michaud.

VINCENT DE LÉRINS (saint), célèbre religieux du monastère de ce nom, était natif de Toul, selon la plus commune opinion. Après avoir passé une partie de

a vie dans les agitations du siècle, il se retira au monastère de Lérins, où il ne s'occupa que de la grande affaire du salut. Il composa, en 434, son *Commonitorium adversus hæreticos*, ou *Avertissement*, etc., dans lequel il donne des principes pour réfuter toutes les erreurs, quoique son but principal soit d'y combattre l'hérésie de Nestorius, que l'on venait de condamner. Sa règle est des'en tenir à ce qui a été enseigné dans tous les lieux et dans tous les temps; règle qui tient à celle des *Prescriptions*, établie par Tertullien et saint Irénée. Ce *Traité*, plein d'excellentes choses et de principes rendus avec netteté, était divisé en deux parties, dont la seconde traitait du concile d'Ephèse. Cette partie lui fut volée, et il ne lui resta que l'abrégé qu'il en avait fait, et qu'il a mis à la fin de son *Commonitorium*. Cet illustre solitaire mourut vers 448. La meilleure édition de son excellent ouvrage est celle que Baluze en a donnée avec Salvien, 1694 in-8. Cette édition, enrichie de notes, a reparu, augmentée, à Rome, 1731, in-4. Nous avons une traduction française du *Commonitorium*, in-12: Quelques critiques lui ont attribué des objections contre la doctrine de saint Augustin sur la grâce, auxquelles saint Prosper a répondu; mais elles sont d'un autre Vincent, qui vivait au même temps dans les Gaules, comme l'a prouvé Baronius dans ses *Notes* sur le *Martyrologe romain*, au 24 mai. (Voyez aussi la *Vie* et l'*Apologie* de saint Vincent, par le Père Papebroch, dans les *Acta Sanctorum*; D. Collier, le cardinal Orsi, et le cardinal Gotti, dans un ouvrage qu'il a fait contre Jean Le Clerc.)

VINCENT DE BEAUVAIS, dominicain, ainsi appelé du lieu de sa naissance, s'acquit l'estime du roi saint Louis et des princes de sa cour. Ce monarque l'honora du titre de son lecteur, et lui donna inspection sur les études des princes ses enfants. Vincent, ayant fort aisément des livres par la libéralité du roi, entreprit l'ouvrage qui a pour titre : *Speculum majus*, Douai, 1024, 10 tomes en 4 vol. in-folio. L'édition que Mentel en a faite à Bâle, 1473, en 10 vol. in-folio, est devenue extrêmement rare. C'est un ample recueil contenant des extraits d'écrivains sacrés et profanes, où l'on trouve rassemblé dans un seul corps tout ce qui a paru de plus utile à l'auteur. Cette collection est assez mal choisie et mal digérée; mais l'on ne peut disconvenir qu'il n'y ait bien des choses curieuses et utiles, qu'on ne trouverait pas ailleurs sans beaucoup de peines et

de recherches. Elle est divisée en 4 parties. La 1^{re} est intitulée : *Speculum naturale*; la 2^e, *Speculum doctrinale*; la 3^e, *Speculum morale*; mais celle-ci n'est pas de Vincent, elle est tirée de la *Somme* de saint Thomas, *Secunda secundæ*, comme l'a prouvé par un ouvrage particulier le Père Echard; et la 4^e, *Speculum historiale*. L'abrégé de cet ouvrage est attribué à Dorinck (voyez ce nom); une *Lettre* à saint Louis sur la mort de son fils aîné; un *Traité de l'éducation des princes*, et d'autres *Traités* en latin. Ce religieux mourut en 1264.

VINCENT FERRIER (saint), religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, né à Valence en Espagne, le 23 janvier 1357, fut reçu docteur de Lérida, en 1394. Ses missions en Espagne, en France, en Italie, en Angleterre, en Ecosse, firent éclater son zèle. Il l'exerça surtout pendant le schisme qui déchirait l'Eglise. Il fit un grand nombre de voyages pour engager les princes et les prélats à travailler à la réunion. Il fut pendant plusieurs années confesseur de Benoît XIII (voyez Benoit antipape). Mais rebuté par l'opiniâtreté de ce schismatique, ennemi déclaré de la paix et de l'union de l'Eglise, il disposa le roi d'Espagne et les autres souverains à soustraire tous leurs Etats à son obéissance, et se déclara fortement pour Martin V. En 1417, il alla prêcher en Bretagne, et mourut à Vannes en 1419, âgé de 62 ans et quelques mois, après avoir porté grand nombre de pécheurs à la pénitence. Nous avons de lui plusieurs ouvrages, publiés à Valence en Espagne, 1491, in-folio. On trouve dans ce recueil: *Traité de la vie spirituelle*, ou *De l'homme intérieur*; *Traité de la fin du monde, de la ruine de la vie spirituelle, de la dignité ecclésiastique, et de la foi catholique*: ouvrage qui, dans son seul titre, présente le tableau des temps actuels; *Des deux avènements de l'antéchrist*; *Explication de l'Oraison Dominicale*. On lui attribue des *Sermons* pleins de faux miracles, et qui ne sont pas de ce saint. Du Pin et Labbe ont prouvé qu'ils n'étaient pas de lui. Ramzano, évêque de Lucera, a écrit sa *Vie*, lors de sa canonisation en 1435, publiée avec des notes de Papebroch.

VINCENT DE PAUL (saint), né à Poy, au diocèse de Dax, en 1576, de parents obscurs, fut d'abord employé à la garde de leur petit troupeau; mais la pénétration et l'intelligence qu'on remarqua en lui engagèrent ses parents à l'envoyer à Toulouse. Après avoir fini ses études, il fut élevé au sacerdoce en 1600. Un modique héritage l'ayant appelé à

Marseille, le bâtiment sur lequel il revenait à Narbonne tomba entre les mains des Turcs; il fut esclave à Tunis sous trois maîtres différents, et convertit le dernier, qui était renégat et Savoyard. S'étant sauvés tous les deux sur un esquif, ils abordèrent heureusement à Aigues-Mortes en 1607. Le vice-légat d'Avignon, Pierre Montorio, instruit de son mérite, l'emmena à Rome. L'estime avec laquelle il parlait du jeune prêtre français l'ayant fait connaître à un ministre de Henri IV, il fut chargé d'une affaire importante auprès de ce prince en 1608. Louis XIII récompensa dans la suite ce service par l'abbaye de Saint-Léonard de Chaulne. Après avoir été quelque temps aumônier de la reine Marguerite de Valois, il se retira auprès de Bérulle, son directeur, qui le fit entrer en qualité de précepteur dans la maison d'Emmanuel de Gondy, général des galères. Madame de Gondy, mère de ses illustres élèves, était un prodige de piété. Ce fut elle qui lui inspira le dessein de fonder une congrégation de prêtres qui iraient faire des missions à la campagne. Vincent, connu à la cour pour ce qu'il était, obtint par son seul mérite la place d'aumônier général des galères en 1619. Le ministère de zèle et de charité qu'il y exerça fut longtemps célèbre à Marseille, où il était déjà connu par de belles actions. Ayant vu un jour un malheureux forçat, inconsolable d'avoir laissé sa femme et ses enfants dans la plus extrême misère, Vincent de Paul offrit de se mettre à sa place; et, ce qu'on aura peine sans doute à concevoir, l'échange fut accepté. Cet homme vertueux fut enchaîné dans la chiourme des galériens, et ses pieds restèrent enflés, pendant le reste de sa vie, du poids des fers honorables qu'il avait portés. Saint François de Sales, qui « ne connaissait pas dans l'Eglise un plus digne prêtre que lui, » le chargea, en 1620, de la supériorité des Filles de la Visitation. Après la mort de madame de Gondy, il se retira au collège des Bons-Enfants, dont il était principal, et d'où il ne sortait que pour faire des missions avec quelques prêtres qu'il avait associés à ce travail. Il leur donna des règles ou constitutions qui furent approuvées par le pape Urbain VIII, en 1632. En 1633, les chanoines réguliers de Saint-Victor cédèrent à Vincent le prieuré de Saint-Lazare, qui devint le chef-lieu de la congrégation, et a fait donner aux prêtres de la mission le nom de *Lazaristes*. Les fondations pieuses et utiles qu'il fit ou qu'il augmenta; les secours de tous les genres qu'il en-

voya dans les temps malheureux jusque dans des provinces éloignées; tout ce qu'il a fait enfin pour le soulagement, l'instruction et le salut du prochain, en font un des grands bienfaiteurs de l'humanité. Avant l'établissement pour les enfants trouvés, on vendait ces innocentes créatures dans la rue Saint-Landri 20 sous pièce, et on les donnait par charité, disait-on, aux femmes malades qui en avaient besoin pour leur faire sucer un lait corrompu. Vincent de Paul fournit d'abord des fonds pour nourrir 12 de ces enfants: bientôt sa charité soulagea tous ceux qu'on trouvait exposés aux portes des églises; mais les secours lui ayant manqué, il convoqua une assemblée extraordinaire de dames charitables. Il fit placer dans l'église un grand nombre de ces malheureux enfants, et ce spectacle, joint à une exhortation aussi courte que pathétique, arracha des larmes, et le même jour, dans la même église, au même instant, l'hôpital des Enfants-Trouvés fut fondé et doté (voyez *GRAS Louise Le*). Il assista Louis XIII dans ses derniers moments, et le disposa à mourir dans les plus parfaits sentiments de piété. La reine régente, Anne d'Autriche, lui donna sa confiance, et le nomma membre du conseil de conscience. Pendant dix années qu'il fut à la tête de ce conseil, il ne fit nommer aux bénéfices que ceux qui en étaient les plus dignes. L'attention qu'il eut d'écarter les partisans de Jansénius, et l'horreur qu'il témoigna des propos de l'abbé de Saint-Cyran (voyez *VERGER*), l'ont fait peindre par les historiens de Port-Royal comme un homme d'un génie borné (car qui peut avoir du génie au jugement des sectaires, sans être leur partisan?); les plus fanatiques du parti allèrent jusqu'à publier contre lui un libelle atroce (*l'Avocat du diable*, 3 vol. in-12), où il était traité d'infâme délateur et d'exécrable boulesfeu; mais les gens de bien n'en crurent que davantage à sa vertu, à la pureté et aux lumières de son zèle. « Parmi les esprits factieux, dit un orateur célèbre, être leur adhérent, c'est le souverain mérite; n'en être pas, c'est le souverain décri. Si vous êtes dévoués à leur parti, ne vous mettez pas en peine d'acquérir de la capacité, de la probité, votre dévotement vous tiendra lieu de tout le reste. Caractère particulier de l'hérésie, dont le propre a toujours été d'élever jusqu'au ciel ses fauteurs et ses sectateurs, et d'abaisser jusqu'au néant ceux qu'elle croit l'attaquer et la combattre. » (*Bourdaloue, Serm. sur l'aveugle-né.*)

Vincent de Paul travailla efficacement à la réforme de Grammont, de Prémontré, de l'abbaye de Sainte-Geneviève, aussi bien qu'à l'établissement des grands séminaires. Vincent, accablé d'années, de travaux, de mortifications, finit sa carrière à Saint-Lazare, le 27 septembre 1660, âgé de près de 85 ans. Benoît XIII le mit au nombre des bienheureux, le 13 août 1729, et Clément XII au nombre des saints, le 19 juin 1737. Saint Vincent de Paul a laissé quelques écrits : *Regulæ, seu Constitutiones communes congregationis missionis*, Paris, 1658, in-16; *Conférences spirituelles pour l'application des règles des Sœurs de la Charité*, Paris, 1826, in-4; *Correspondance avec les prêtres de la congrégation de la mission et une infinité d'autres personnes*, manuscrite; *Lettre au pape Alexandre VII, pour solliciter du Saint-Père la canonisation de saint François de Sales, prince et évêque de Genève*. Ceux qui voudront connaître plus particulièrement saint Vincent de Paul peuvent lire la *Vie* que Collet en a donnée en 2 vol. in-4; et dans l'*Abrégé* en 1 vol. in-12. On ne peut qu'admirer Vincent en lisant cet ouvrage; et, quoique ce soit le portrait d'un père fait par un enfant, il n'est point flatté. Celle qu'Abelly, évêque de Rhodéz, a donnée, est aussi très-intéressante et moins prolixue que celle de Collet. On y trouve des anecdotes aussi curieuses qu'authentiques, sur les apôtres de la secte jansénienne. Il existe une autre *Vie* de ce saint, par M. B. Capefigue; cet ouvrage a remporté le premier prix de fondation royale à la Société catholique des bons livres pour 1826. M. l'abbé Maury a fait un *Panegyrique* de ce saint, plein de feu et d'éloquence. Celui de M. de Boulogne, évêque de Troyes, publié en 1822, ne le fait pas regretter. Sa congrégation ne s'est pas illustrée, comme d'autres, dans la littérature; ce n'était pas le but de son fondateur, qui savait combien la piété était préférable à la science; mais elle sert utilement l'Eglise dans les séminaires et dans les missions. Une des grandes preuves du bien qu'elle faisait, est la haine que les impies lui portent; elle fut un des premiers objets de dévastation pendant la Révolution, et son général une des premières victimes. On a fait, dans ces derniers temps, plusieurs ouvrages destinés à célébrer les vertus de saint Vincent de Paul.

VINCENT (François-André), peintre célèbre, né à Paris le 30 décembre 1746, mort en décembre 1816, devint l'émule de David, son condisciple. Cet excellent

artiste a laissé un grand nombre de *Tableaux*. Vincent, qui était en outre bon écrivain, a fourni de bons articles au *Dictionnaire des beaux-arts*.

VINCENT (Jacques-Louis-Samuel), né à Nîmes le 8 septembre 1787, était fils et petit-fils de pasteurs du désert. Après avoir fait ses études à l'académie de Genève, il fut appelé en 1810 à desservir, comme son père et son aïeul, l'Eglise protestante de Nîmes. « Il s'y distingua, suivant un historien de sa religion, par la variété de ses connaissances, l'agrément de ses relations privées, et son zèle à exciter autour de lui une activité féconde. » De 1820 à 1825, il publia, sous la forme d'un recueil périodique, des *Mélanges de religion, de morale et de critique sacrée*, 10 vol. in-8, destinés surtout à initier les pasteurs français au mouvement de la théologie allemande, dans les quatre-vingts dernières années. Lorsque M. l'abbé de La Mennais attaqua le protestantisme avec toute la véhémence de son génie, Samuel Vincent lui répondit par des *Observations sur l'unité religieuse*, Paris, 1820, in-8, suivies bientôt d'*Observations sur la voie d'autorité appliquée à la religion*, ibid. 1820, in-8. L'auteur de l'*Essai sur l'indifférence* répliqua, dans la Préface qui ouvre la 3^e partie de son savant ouvrage. L'écrivain auquel nous avons fait allusion tout à l'heure, M. de Félice, dans son *Histoire des Protestants en France*, Paris, 1850, in-8, pag. 627, prétend que M. de La Mennais répondit avec un ton hautain, sans apporter de bonnes raisons, ce qui était plus aisé à dire qu'à prouver. Le ministre Vincent avait repassé, dans une partie de son livre, toutes les vieilles objections, les calomnies surannées qu'on a inventées, depuis trois siècles, contre l'Eglise catholique, et que ses apologistes ont réfutées mille fois. De cette portion, l'auteur de l'*Essai* n'en a pas voulu parler; elle est écrite d'ailleurs avec tant de négligence, que le ministre y prête à Bossuet tel mot fameux qui est de saint Jérôme, et qui concerne l'arianisme. Dans l'autre portion, à laquelle se prend M. de La Mennais, le ministre lui donnait beau jeu, en représentant la vérité religieuse comme susceptible de varier et de progresser, à la façon des sciences humaines, ce qui lui fait perdre son caractère essentiel de vérité éternelle et inaltérable. Le ministre avançait, en outre, qu'il y a impuissance au chrétien d'avoir aucune certitude de sa foi, et c'est la prédication d'une tolérance mal entendue qui l'amenait à ce singulier aveu; il confessait

que les opinions de la Réforme ont mille fois varié, et ne voulait pas, contrairement à saint Paul (*Ephes.*, iv, 5), qu'on lui parlât d'unité de la foi (pag. 124 de ses *Observations*). On a de S. Vincent : *Catéchisme à l'usage de l'Eglise réformée de Nîmes*, suivi d'un *Abrégé de l'Histoire-Sainte*, Nîmes, 1817, in-12 ; *Méditations religieuses*, ibid., 1828-29, in-8 : le même ouvrage fut réimprimé à Valence en 1839, in-8, avec une Notice sur la vie et les écrits de l'auteur, par le pasteur Ferdinand Fontanès ; *Notice sur les sectes religieuses qui se partagent l'Angleterre*, traduite d'Evans, Paris, 1822, in-8 ; *Les premiers éléments de la philosophie morale*, traduits de l'allemand du docteur Snell, Paris, 1825, in-8 ; *Des preuves et de l'autorité de la révélation chrétienne*, traduites de l'anglais de Th. Chalmers, Paris, 1819, in-8 ; *Principes de lecture à l'usage des écoles protestantes*, Nîmes, 1817, in-18 ; *Principes de philosophie morale et politique*, traduits de l'anglais de W. Paley, Paris, 1817, 2 vol. in-8 ; *Sermon sur l'unité d'esprit*, Nîmes, 1814, in-8 ; *Sermons sur un ton qui n'est pas de tous les jours*, traduits de l'allemand du pasteur Sintenis, Paris, 1820, in-12 ; *De l'union du Christianisme à la civilisation grecque*, Nîmes, 1826, in-8 ; il y a enfin du pasteur Vincent des *Pues sur le Protestantisme en France*, Nîmes, 1829, 2 vol. in-8, ouvrage où il résume ses réflexions sur les principales questions de doctrine et d'organisation ecclésiastique. Vains efforts de la part d'un homme qui était le ministre d'une religion de libre examen et d'indépendance absolue, tellement absolue qu'un protestant doit être admis, en vertu de ce principe, à repousser les enseignements de tout pasteur qui lui viendrait imposer une doctrine quelconque. Samuel Vincent mourut à Nîmes le 10 juillet 1837.

VINCENT DE MASSA, religieux de l'Ordre des Mineurs de l'Observance ; deux fois ministre provincial de son Ordre dans les Marches, il exerça deux fois les fonctions de procureur-général du même Ordre près le Saint-Siège, et celles de vicaire et de commissaire général. Il jouissait à Rome et dans les Universités d'Italie d'une juste réputation de capacité. Le P. Vincent a été un des consultants de l'Inquisition et de l'*Index*, et examinateur du clergé ; les cardinaux le consultèrent sur les matières les plus délicates. Il était venu à Fermo, sa patrie, dans les intérêts du couvent de son Ordre en cette ville, lorsqu'il y mourut le 25 juin 1831, à l'âge de 88 ans ; il en avait passé 71 dans l'état religieux.

VINCI (Léonard de), peintre, vit le jour de parents nobles, dans le château de Vinci, près de Florence, en 1445. Le coloris de ce peintre est faible, ses carnations sont d'un rouge de lie. Il finissait tellement ce qu'il faisait, que souvent son ouvrage en devenait sec ; mais il excellait à donner à chaque chose le caractère qui lui convenait. Un des meilleurs ouvrages de Léonard est la représentation de la Cène de N. S., qu'il peignit dans le réfectoire des Dominicains à Milan. Il fit un autre tableau sur le même sujet pour Henri VIII, mais l'apostasie de ce prince en fit changer la destination ; on le voit aujourd'hui dans l'église de l'abbaye de Tongerlo, en Brabant. Ce fut avec ce peintre que Michel-Ange travailla, par l'ordre du sénat, à orner la grande salle du conseil de Florence, et ils firent ensemble ces cartons qui sont devenus depuis si fameux. Quelques disputes de rivalité l'engagèrent à se rendre en France ; mais étant déjà vieux et infirme, il n'y fit que très-peu d'ouvrages. Il mourut vers l'an 1520 à Fontainebleau, entre les bras du roi qui l'était venu visiter dans sa dernière maladie. Il avait fait une étude particulière des mouvements produits par les passions. Son *Traité de la peinture*, en italien, Paris, 1651, in-fol., est très-estimé. C'est là qu'il parle des ombres colorées, que Buffon a cru avoir aperçues le premier. (Voyez *Observations sur les ombres colorées*, Paris, 1782.) Nous avons une traduction française de ce Traité, donnée par Fréard de Chambray, Paris, 1651, in-fol. et une de 1716, in-12. La meilleure est celle qui a été donnée par Gault de Saint-Germain, avec des notes et observations, Paris, 1803, in-8, avec 44 pl. Nous avons encore de lui : *Recueil de têtes de caractère et de charges dessinées par Léonard de Vinci, et gravées par le comte de Caylus*, Paris, 1730 ou 1767, gr. in-4 ; *Dessins de Léonard de Vinci, gravés par J. Gerli, avec une explication en italien et en français*, Milan, 1784, in-fol. ; *Collection de têtes du célèbre tableau de la Cène de Léonard de Vinci, dessinées par Dutertre, précédées d'un abrégé de la vie de ce grand peintre, par Gault de Saint-Germain*, Paris, 1808, gr. in-fol., avec 14 planches.

VINET (Elie) naquit à Viners, auprès de Barbezieux en Saintonge, en 1509. André Govéa, principal du collège de Bordeaux, l'appela dans cette ville, où il lui succéda. Après avoir fait un voyage en Portugal, il remplit cette place avec un succès distingué. C'était un homme grave, infatigable au travail, et aimant

tellement l'étude, que, dans sa dernière maladie, il ne cessa de lire et de faire des observations sur ce qu'il lisait. Ses talents pour l'éducation de la jeunesse égalaient son ardeur laborieuse. Il mourut à Bordeaux en 1587, à 78 ans, regardé dans la république des lettres comme un savant profond et un critique habile. Ses principaux ouvrages sont : l'*Antiquité de Bordeaux et de Bourg*, 1574, in-4 ; celle de *Saintes et de Barbazieux*, 1571, in-4 : ces deux livres sont estimés à cause des recherches ; *La manière de faire des solaires ou cadrans*, in-4 ; l'*Arpentierie*, in-4 ; des *Traductions françaises de la Sphère de Proclus*, et de la *Vie de Charlemagne*, écrite par Eginard ; de bonnes éditions de *Théognis*, de *Sidonius Apollinaris*, du *Livre de Suetone sur les grammairiens et les rhéteurs*, de *Perse*, d'*Eutrope*, d'*Ausone*, de *Florus*, etc., avec des notes et des commentaires pleins d'érudition.

VINOT (Modeste), prêtre de l'Oratoire, né à Nogent-sur-Aube d'un avocat, professa la rhétorique à Marseille, où il se distingua par ses harangues et par ses poésies latines. Ses supérieurs l'ayant envoyé à Tours pour y faire des conférences publiques sur l'histoire ecclésiastique, M. d'Hervaux, archevêque de Tours, le nomma chanoine de Saint-Gratien. On a de lui : une *Traduction*, en beaux vers latins, des *Fables choisies de La Fontaine*, conjointement avec le Père Tissard ; et d'autres *Poésies latines*, imprimées à Troyes, en 2 petits vol. in-12, et réimprimées à Rouen, sous le nom d'Anvers, par les soins de l'abbé Saas, en 1738, in-12. Quelques écrits où l'on remarque son attachement au jansénisme. Il mourut à Tours en 1731, à 59 ans. Il faut qu'il ait joui d'une assez mauvaise réputation, puisqu'on lui a attribué le *Philolanus* de l'abbé Grécourt.

VINEON (Pierre), prêtre, né à Angoulême en 1762, mort à Paris le 17 septembre 1820, refusa de prêter serment à la constitution civile du clergé, émigra, puis se constitua dans ses écrits l'adversaire du Concordat de 1801, ce qui lui valut diverses contradictions. Ses *Lettres et pensées d'Atticus*, ou *Solution de cette question* : « Quel est le meilleur et le plus solide des gouvernements ? » Paris, 1815, in-42, sont le moins mauvais de ses ouvrages.

VIO (Thomas de), célèbre cardinal, plus connu sous le nom de *Cajetan*, naquit à Gaëta, dans le royaume de Naples, en 1469. L'Ordre de Saint-Dominique le reçut dans son sein en 1484. Il y brilla par son esprit et par son savoir, devint

docteur et professeur en théologie, puis procureur-général de son Ordre, et enfin général en 1508. Il rendit des services importants au pape Jules II et à Léon X, qui l'honora de la pourpre en 1517, et le fit, l'année suivante, son légat en Allemagne. Le cardinal Cajetan eut plusieurs conférences avec Luther ; mais son zèle et son éloquence ne purent ramener dans le bercail cette brebis égarée. Elevé, en 1519, à l'évêché de Gaëte, il fut envoyé légat en Hongrie l'an 1523. Après y avoir fait beaucoup de bien, il retourna à Rome où il mourut en 1534, à 67 ans. Malgré les affaires importantes dont il était chargé, il s'était fait un devoir de ne passer aucun jour sans donner quelques heures à l'étude. C'est ce qui lui fit composer un si grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : des *Commentaires sur l'Ecriture-Sainte*, imprimés à Lyon en 1639, en 5 vol. in-fol. ; ouvrage très-savant, mais où l'on trouve des opinions singulières. La liberté qu'il s'est donnée de déroger dans beaucoup d'endroits à la lettre de l'histoire sainte, pour recourir à des explications allégoriques, a servi d'exemple et de prétexte à des gens qui n'avaient ni son savoir, ni la droiture de ses intentions, et qui par là ne se sont pas contents dans les mêmes bornes. Il écrivait d'ailleurs avant le concile de Trente, et le décret si formel contre les interprétations arbitraires de ce livre divin ; *De Auctoritate Papæ et concilii, sive Ecclesiæ comparata*, Traité qui fit beaucoup de bruit dans ce temps-là. Jacques Alain en fit la critique par ordre de la Faculté de théologie de Paris ; des *Commentaires* sur la *Somme* de saint Thomas, qu'on trouve dans les éditions de cette *Somme* de 1541 et 1612. Ils furent imprimés à Rome en 1570, mais avec des retranchements ; on y a joint ses *Traitées sur diverses matières*.

VIOMÉNIL (Charles-Joseph-Hyacinthe Duhoux, marquis de), maréchal de France, né en 1754 à Ruppe en Lorraine, obtint par plusieurs actions d'éclat, dès l'âge de 26 ans, la croix de Saint-Louis. Nommé, en 1789, au commandement de la Martinique et des îles du Vent, il rétablit l'ordre dans ces colonies, et revint en France en 1790. S'étant rendu à l'armée de Condé dont il commanda souvent l'avant-garde, il se distingua surtout, en 1793, au combat de Bodelthal et aux lignes de Weissembourg. Il seconda puissamment le duc d'Enghien dans plusieurs affaires, et forma un régiment de son nom. Après le licenciement de l'armée de Condé, Vioménil servit en Russie comme lieute-

nant-général. Le successeur de la czarine, mécontent de l'attachement qu'il manifestait pour le dernier roi de Pologne, l'en punit en lui ordonnant d'aller prendre le commandement de la ligne de Pétro-Pawlowsk, en Sibérie. Après sept mois de séjour dans cette triste contrée, il reçut de l'empereur Paul I^{er}, avec le grade de général de cavalerie, le commandement d'une armée de plus de 40,000 hommes, et fut envoyé dans les îles de Jersey et de Guernesey à la tête d'un corps destiné à seconder les efforts des royalistes de la Vendée. La mort du prince de Waldeck laissant vacant le commandement en chef des troupes du Portugal, Vioménil en fut chargé, et il conserva jusqu'à sa mort le titre de *maréchal-général des troupes portugaises*. Il demeura en Portugal aussi longtemps qu'il crut être utile à la maison de Bragance, et se rendit ensuite en Angleterre. Il y resta jusqu'à la rentrée des Bourbons en France, et fut ensuite nommé pair. Lors du retour de Bonaparte de l'île d'Elbe, il organisa les volontaires royaux à Vincennes, accompagna le roi à Gand, et revint à Paris avec lui. Il reçut pour prix de ses services le bâton de maréchal, avec le diplôme de chevalier des Ordres du roi. Le marquis de Vioménil est mort à Paris au mois de mars 1827.

VIONNET (Georges) naquit à Lyon, le 31 janvier 1742, d'une famille de négociants. Il entra chez les Jésuites, le 9 septembre 1728, et y fit tellement éclater son talent pour la poésie et pour l'éloquence, que ses supérieurs n'eurent pas à délibérer sur le choix de l'emploi qu'ils lui donnèrent. Pendant ses études de théologie à Paris, au collège de Louis-le-Grand, on le croyait digne de remplacer les Larue et les Porée. Sa patrie le réclama; il revint à Lyon où il professait la rhétorique, pendant huit ans, avec beaucoup de succès. La difficulté qu'il avait à s'annoncer n'empêchait pas ses auditeurs de l'écouter avec plaisir, et souvent avec admiration; mais elle lui causait tant de peine à lui-même, qu'il se crut fondé à demander un autre emploi. Il se consacra donc alors à former à l'étude des belles-lettres les pensionnaires qui lui étaient confiés. « On sait, dit Perneti, avec quelle adresse il leur inspirait l'amour de l'étude, et avec quel goût il dirigeait leur travail. » (Tom. II, pag. 380.) Fleurieu, depuis ministre de la marine, fut un de ses élèves. Dans les moments de loisir que lui laissaient ses occupations, Vionnet se livrait à l'étude des langues vivantes, et les apprenait

avec une facilité merveilleuse. Il cultivait en même temps la poésie latine. Le *Musæum nummarius* (le Cabinet des médailles), petit poème didactique, dans lequel il traite de la connaissance et de l'utilité des médailles, annonce un talent bien rare pour revêtir des ornements de la poésie les sujets qui en paraissent le moins susceptibles. Ce poème néanmoins est trop purement didactique, et reçoit de cette empreinte sévère un ton de sécheresse, qui en rend la lecture moins agréable qu'elle ne l'eût été au moyen de quelques épisodes. « Le *Musæum* fut imprimé à Aix, dit Perneti, pendant que le Père Vionnet y professait la rhétorique. » C'est peut-être composé que notre auteur aurait dû écrire; car le permis d'imprimer est daté de Lyon, 5 septembre 1734, et l'ouvrage parut dans la même ville, chez Henri de Claustre, 1734, in-12, avec une dédicace en vers à Le Bret, intendant et premier président de Provence. Le *Musæum* se trouve reproduit dans le Supplément aux *Poëmata didascalica*, Paris, Delalain, 1813, in-12. Outre ce poème, on a du Père Vionnet : *Berga ad Zomam à Gallis expugnata*; *Oratio habita Lugduni*, III Nonas Febr. ann. M. DCC. XLVIII, in Collegio SS. Trinitatis Soc. Jesu, à Georgio Vionnet, etc., Lyon, Henri de Claustre, 1748, in-4 : ce discours est d'une bonne latinité; *Xerxès*, tragédie représentée à Lyon les 27 et 28 mai 1747, Lyon, veuve Delaroche et fils, 1749, in-12. « Lorsque cette tragédie fut jouée en 1747, dit l'auteur, je ne songeais à rien moins qu'à l'imprimer; mais le *Xerxès* de M. de Crébillon, en 1749, me mit, comme malgré moi, dans la nécessité de le faire. Le fond des deux pièces, quoique la conduite et l'intérêt en soient bien différents, semble être à peu près le même, de sorte que, si ma tragédie venait à être représentée dans la suite, ici ou ailleurs, le public aurait de la peine à se persuader qu'elle n'eût pas été retouchée après celle de M. de Crébillon. Cette considération, sans parler des autres, suffisait pour me déterminer à la livrer à l'imprimeur. Je la donne donc, telle qu'elle fut jouée en 1747, ce qui ne sera pas difficile à vérifier. Il s'en répandit alors plusieurs copies, qu'on trouvera parfaitement conformes à l'imprimé. » Le sujet de cette tragédie, c'est la mort de Xerxès; le poète a suivi la narration de Rollin, mais il n'a réussi, malgré tout ce qu'il croyait apercevoir de fortes émotions dans une catastrophe sanglante, qu'à faire une très-médiocre pièce, passablement versifiée.

Voltaire lui adressa, au sujet de cette pièce, une lettre de flatterie comme il en écrivait beaucoup (tom. LV, pag. 275, édition Beuchot). Le Père Vionnet publia encore, à Lyon, une tragédie de *Codrus* que je ne connais pas. Il mourut dans sa ville natale, d'une fluxion de poitrine, le 31 décembre 1754, laissant plusieurs ouvrages inédits, dont l'abbé Pernetti désirait la publication. Le Père Georges avait remplacé, dans la place de professeur de rhétorique au collège de Lyon, un frère aîné, qui s'était fait jésuite le 19 juillet 1722, et était né le 3 janvier 1704. Barthélemy Vionnet mérite aussi un souvenir, comme auteur d'une tragédie d'*Amalaric*, qui fut imprimée à Paris. On trouve dans le Recueil poétique d'Etienne Fabretti une pièce adressée *Ad R. P. Barth. Vionnet Lugdunensem, Soc. Jesu, rhetoricæ in eâ urbe classem relinquere meditantem*; Fabretti loue beaucoup le talent poétique de Barthélemy Vionnet, lui donne des consolations contre les fureurs de l'envie, qui, depuis longtemps, dit-il,

Te suscipit inter olores
Præcipuos Rhodanus.

On trouve encore dans le même Recueil une autre pièce adressée au même, *Cum ei in Lugdunensi rhetoricæ classe R. P. Georgius Vionnet, germanus frater, succederet*.

VIOT (Anne-Marie-Henriette PAYON de L'ÉTANG, baronne de), naquit à Dresde en 1746, de parents peu fortunés, fit son éducation en France, y apprit plusieurs langues, y cultiva les arts et la poésie, s'y maria, en troisièmes noces, à M. Viot, administrateur des domaines, et y mourut à Bagnoles (Gard), le 7 août 1802, laissant : un *Eloge de Montaigne*, une *Ode au silence*, des *Poésies légères, etc.*

VIOTTI (Jean-Baptiste), célèbre violoniste, né à Fontaneto près Turin, en 1755, mort en Angleterre en 1824, composa, à l'âge de 14 ans, un *Concert* qui annonçait ce qu'il serait un jour. En 1782, il débuta à Paris au *Concert spirituel*, et en moins de 10 ans ses ouvrages se répandirent dans toute l'Europe.

VIPERANO (Jean-Antoine), historien et littérateur, était évêque de Giovinezza; il était né à Messine en 1540, et il est mort en 1610. On a de lui : *De bello Melitensi historia*, in-4, Perouse, 1567; *De scribendâ historia liber*, in-8, Anvers, 1569; *De rege et regno liber*, in-8, 1569; *De summo bono libri quinque*, in-8, Naples, 1575; *De Poeticâ libri tres*, in-8, Anvers, 1579; *De divinâ Providentiâ libri tres*, in-8, 1588;

De virtute libri quatuor, in-4, 1592; *Poemata*, in-8, 1593. Les *Oeuvres complètes* de cet écrivain ont été publiées à Naples en 3 vol. in-fol.

VIRGILE (Publius-Virgilius-Marco), surnommé *le Prince des poètes latins*, naquit à Andes, village près de Mantoue, l'an 70 avant J.-C., d'un potier de terre. Sa muse s'était d'abord exercée dans le genre pastoral. Ce poète, rétabli par Auguste dans son patrimoine, d'où il avait été chassé par la distribution faite aux soldats vétérans des terres du Mantouan et du Crémonais, composa sa première *Eglogue* pour remercier son bienfaiteur. Il finit ses *Bucoliques* au bout de 3 ans; ouvrage distingué par les grâces simples et naturelles, par l'élégance et la délicatesse, et par la pureté de langage qui y règnent, que Fontenelle a critiqué avec plus de suffisance que de raison. On peut dire que le censeur n'a point eu une juste idée de l'élogue : « Son *Discours sur l'élogue*, dit un sage littérateur, n'est qu'une apologie de ses propres élogues; il ne veut point qu'il y soit question de brebis et de chèvres; selon lui, on ne doit y parler que d'amour, et encore d'une espèce d'amour beaucoup plus commune dans les romans que dans la nature; c'est à cela que se réduisent ses sophismes. » Peu de temps après, Virgile entreprit les *Géorgiques*, poème le plus travaillé de tous ceux qu'il nous a laissés, et que l'on peut appeler le *chef-d'œuvre de la poésie latine*. Il y a des descriptions et des épisodes d'une beauté inimitable, et de grandes connaissances physiques, agronomiques et astronomiques. On voit, malgré quelques erreurs, que ces sciences étaient beaucoup plus avancées que les modernes ne paraissent le croire. Ces différents ouvrages lui acquirent les suffrages et l'amitié d'Auguste, de Mécène, de Tucca, de Pollion, d'Horace, de Gallus. Sa gloire lui fit des jaloux, à la tête desquels étaient Bavius et Mævius. Il ne paraît pas qu'il en tirât d'autre vengeance que ce vers de la 3^e églogue :

Qui Bavius non odit, amet tua carmina, Mævi.

Virgile avait attaché pendant la nuit, à la porte du palais d'Auguste, ce distique :

Nocte pluit totâ : redeunt spectacula manâ ;
Divisum imperium cum Jove Cæsar habet.

L'empereur voulut connaître l'auteur de cette ingénieuse bagatelle; personne ne se déclara. Bathille, profitant de ce silence, se fait honneur du distique, et en reçoit la récompense. Le dépit de Virgile

lui suggéra une idée heureuse : ce fut de mettre au bas du distique ce vers :

Non ego versiculos feci, tulit alter honores,

et le commencement du suivant :

Sic vos non vobis,

répété quatre fois. L'empereur demanda qu'on en achevât le sens ; mais personne ne put le faire, que celui qui avait enfanté le distique. Bathille devint la fable de Rome, et Virgile fut au comble de sa gloire, surtout lorsqu'on eut vu quelques échantillons de son *Enéide*. Il employa onze ans à la composition de cet ouvrage ; mais voyant approcher sa fin, sans avoir pu y faire les changements qu'il méditait, il ordonna qu'on le jetât au feu ; ordre rigoureux, qui heureusement ne fut pas exécuté. Il mourut à Brindes en Calabre, le 25 septembre de l'an 19 avant J.-C., à 51 ans, en revenant de Grèce avec Auguste. Son corps fut porté près de Naples ; et on mit sur son tombeau ces vers qu'il avait faits en mourant :

*Mantua me genuit, Calabri rapuere, tenet nunc
Parthenope : coecli nunc Paeon, Aura, Duces.*

Auguste se délassait quelquefois par la lecture de l'*Enéide*. On sait l'impression que fit sur l'empereur et sur Octavie l'éloge du jeune Marcellus, placé avec tant d'art dans le 6^e livre. Octavie s'évanouit à ces mots : *Tu Marcellus eris* ; et voulant marquer sa reconnaissance et son admiration au poète, elle lui fit compter dix grands sesterces pour chaque vers ; ce qui montait à la somme de 32,500 fr. Si l'on excepte quelques galanteries de ses bergers, et la seconde églogue qui porte les traits d'un vice monstrueux, mais devenu très-commun chez les Romains, on ne peut que le regarder comme un des poètes de l'antiquité le plus ami des bonnes mœurs ; encore dans ces endroits-là même est-il décent et réservé dans ses expressions. Et quant au dernier article, il paraît que c'était une folie passagère que lui-même se reproche comme telle :

O Corydon, Corydon, quae te dementia cepit !

C'est, sans doute, cet éloignement habituel des passions énervantes et dégradantes qui lui a conservé ce noble enthousiasme qui semble franchir quelquefois le séjour de la mortalité, pour prodiguer des idées sublimes et ravissantes, pour unir des connaissances très-variées à l'élégance et à la douceur de style, à la force et à la justesse des expressions, à la beauté et à la magnificence des images, et rassembler tout cela dans un plan infiniment ingénieux, clair et méthodique, où l'ordre ne nuit point au génie, et où le génie ne produit point de désordre, où

les idées les plus vastes n'ont rien de monstrueux et de gigantesque, et où les plus petites ne sont pas sans dignité et sans grâces. Quoique Virgile ne soit venu qu'après Homère, qu'il l'ait imité dans le plan de son poème, et qu'il n'ait pu mettre la dernière main à son ouvrage, il est cependant bien difficile de ne pas le placer au-dessus du poète grec ; et il n'y a guère que quelques hellénistes qui croient relever leur science grammaticale, en exaltant par-dessus tout un ouvrage écrit dans une langue dont ils se piquent d'entendre seuls les finesses et de saisir les beautés (voyez HOMÈRE). Ce qui doit, sans balancer, faire donner la palme à Virgile, c'est la variété de ses talents, l'étendue et la souplesse de son génie, qui l'a fait exceller dans deux autres genres de poésie, dans lesquels le poète grec n'a rien produit. La santé de Virgile avait toujours été faible et chancelante ; il était sujet aux maux d'estomac et de tête, et aux crachements de sang ; aussi mourut-il au milieu de sa carrière. Il ordonna par son testament qu'on laissât son poème tel qu'il était, au cas qu'on le sauvât des flammes, et l'on eut cette attention ; de là vient qu'on trouve tant de vers imparfaits dans l'*Enéide*. (Voyez DIDON.) L'auteur de cet ouvrage unique mourut assez riche pour laisser des sommes considérables à Tucca, à Varius, à Mécène, à l'empereur même. On a fait des ouvrages de ce poète un grand nombre de belles éditions, dont le détail nous conduirait trop loin. On trouvera de plus amples renseignements bibliographiques sur Virgile dans la *Notice* de Heyne, revue par Barbier, et dans la nouvelle édition de Virgile, publiée dans la Collection de Lemaire. Le même *Commentaire* a été réimprimé par les soins d'Amar dans sa Collection des *Classiques latins*, publiée chez Gosselin, 1824, 5 vol. in-8 et in-12. Nous citerons aussi le travail de Larue sur ce poète, et celui de Tissot qui a pour titre : *Études sur Virgile*. On en a fait plusieurs traductions françaises en prose, entre lesquelles on distingue celle de l'abbé Des-Fontaines et celle de Lallemand, dite des *quatre professeurs*. L'abbé Delille, Gaston, Mollevault, ont donné des traductions en vers de l'*Enéide*. Lefranc de Pompignan et l'abbé Delille ont traduit les *Géorgiques* ; les *Bucoliques* ont été traduites par Didot de Langeac, Willodon, Millevoje, Tissot, Gindre de Maney, etc. La meilleure traduction de l'*Enéide*, en vers, est celle qui a été donnée en italien par Annibal Caro.

VIRGILE, né en Irlande, passa par

la France en allant en Allemagne. Le roi Pépin le goûta tellement, qu'il le retint pendant quelque temps auprès de lui, et lui donna des lettres de recommandation pour Odilon, duc de Bavière. Virgile fut élevé à la prêtrise et se fixa à Saltzbourg. Saint Boniface, apôtre de l'Allemagne, le déséra au pape Zacharie, comme enseignant des erreurs, entre autres, « qu'il y avait un autre monde, d'autres hommes sous la terre, un autre soleil, une autre lune. » Zacharie répondit qu'il fallait le déposer, s'il persistait à enseigner de semblables erreurs, et ordonna à Virgile de venir à Rome, afin qu'on y examinât sa doctrine. Quelques auteurs modernes, entre autres d'Alembert, ont conclu ridiculement de là, que Zacharie condamnait le sentiment de ceux qui admettaient des antipodes; car il ne s'agissait, en aucune manière, d'antipodes dans l'imputation de saint Boniface, mais des hommes d'un autre monde, qui ne descendaient point d'Adam, et qui n'avaient point été rachetés par Jésus-Christ, et c'est ce qui pouvait être condamné. Il est vrai que quelques auteurs ont soutenu que la terre n'était pas sphérique; mais cette erreur philosophique, qui n'influaient en rien sur la foi, n'a pas été générale parmi les philosophes chrétiens jusqu'au 15^e siècle, comme l'a prétendu Montfaucon, dans la préface de son édition de *Côme l'Egyptien*. Jean Philopon, philosophe du 17^e siècle, dans son traité de la *Création du Monde*, a démontré que saint Basile, saint Grégoire de Nysse, saint Grégoire de Nazianze, saint Athanase et la plupart des saints Pères croyaient que la terre était sphérique. Il est même fait mention des antipodes dans saint Hilaire, dans Origène. Quoi qu'il en soit, il y a toute apparence que Virgile se justifia à Rome, puisque, selon l'opinion la plus accréditée, il fut élevé peu de temps après sur le siège de Saltzbourg. Le Père Pagi soutient que ce fut en 746; mais il est plus vraisemblable que ce ne fut qu'en 766. Virgile planta la foi dans la Carinthie, établit Modeste premier évêque de ce pays, mourut saintement en 784, et fut solennellement canonisé, en 1233, par le pape Grégoire IX.

VIRGINIE, jeune fille romaine, dont Appius Claudius, l'un des décemvirs, devint passionnément amoureux. Pour en jouir plus facilement, il ordonna qu'elle serait remise à Marcus Claudius, avec lequel il s'entendait, jusqu'à ce que Virginus son père fût de retour de l'armée. Ce vieillard, ayant été averti de la violence qu'on voulait faire à sa fille, vint à

la hâte à Rome, et demanda à la voir. On le lui permit; alors ayant tiré Virginie à part, il prit un couteau qu'il rencontra sur la boutique d'un boucher : « Ma chère Virginie, lui dit-il, voilà enfin tout ce qui me reste pour te consacrer l'honneur et la liberté. » Il lui porta à l'instant le couteau dans le cœur et la laisse expirante. Action atroce, mais qui prouve le prix de la pudeur et de la continence, même chez les païens. Il s'échappa de la multitude et vole dans le camp, avec 400 hommes qui l'avaient suivi. Les troupes, plus indignées contre le ravisseur que contre le père, prirent les armes, et marchèrent à Rome, où elles se saisirent du mont Aventin. Tout le peuple soulevé contre Appius le fit mettre en prison, où il se tua pour prévenir l'arrêt de sa mort. Spurius Opus, autre décemvir qui était à Rome, et qui avait souffert le jugement tyrannique de son collègue, se donna la mort, et Marcus Claudius, confident d'Appius, fut condamné au dernier supplice. Ce crime fit abolir les décemvirs, l'an 449 avant J.-C.

VIIRIATE, général des Lusitaniens en Espagne, vivait vers l'an de Rome 600. Il n'était que simple soldat, lorsque ses compatriotes le proclamèrent pour leur chef dans leur révolte contre les Romains. Il battit successivement Vetilius, le préteur Plautius, et Claudius Unimanus, qu'il fit prisonniers. Le consul Quintus Fabius Maximus, père du jeune Scipion, vint se mesurer avec Viriate; mais il mourut sans avoir obtenu sur lui aucun avantage : son successeur, Servilianus, défait à son tour, fut contraint d'entamer des négociations avec le général lusitanien, qui, par la ratification du traité, fut reconnu l'ami et l'allié du peuple romain. On croit que les limites des nouveaux domaines de Viriate comprenaient la plus grande partie de l'Espagne ultérieure. Arsa, qui devait être la capitale de son royaume, était située près des rives de l'Anas, aujourd'hui Guadiana. La république romaine, honteuse du traité qu'elle venait de conclure, eut la perfidie de le rompre par le plus indigne attentat. Quintus-Servilius Cépion, gouverneur de l'autre partie de l'Espagne, désespérant de vaincre Viriate, le fit assassiner, l'an 140 avant J.-C. Viriate ne permettait pas qu'aucun soldat gardât l'entrée de sa tente, afin que chacun d'eux eût auprès de lui un libre accès. Cette noble sécurité causa sa perte. A minuit, au moment où, sans être désarmé, il se mettait à table, des traîtres lui enfoncèrent un poignard dans la gorge, seul

partie de son corps qui ne fût point à l'abri de leurs coups. Cet homme, que les Romains appelaient *brigand*, avait toutes les qualités d'un grand homme et d'un grand guerrier : sobre, chaste, juste, bienfaisant, il était également adoré de ses troupes et de ses peuples.

VISCLÈDE (Antoine-Louis CHALAMONT de la) naquit à Tarascon en Provence, en 1682, d'une famille noble, et mourut à Marseille en 1760, à 68 ans. Il remplit avec distinction, pendant plusieurs années, la place de secrétaire perpétuel de l'académie de cette ville. Avec beaucoup de finesse dans l'esprit, il en avait très-peu dans le caractère ; et on trouve peu d'hommes de lettres qui aient eu une simplicité de mœurs plus aimable. Sa conversation était intéressante, son commerce sûr et utile à ceux qui en jouissaient. M. de Belzunce, ce saint et zélé évêque de Marseille, se plaisait dans sa compagnie, et se divertissait beaucoup par les *impromptu* dans lesquels de la Visclède excellait. Pour mettre son talent à l'épreuve, on lui proposait les sujets les plus arides, et qui prêtaient le moins à l'imagination. Un jour on le somma de faire sur-le-champ, en l'honneur d'un Père récollet qui se trouvait présent, un poème épique sur le *tibi*, petite pièce d'ivoire qui sert à attacher le manteau de ces religieux. Il fit aussitôt ce début :

Je chante ce saint gueur, dont l'orgueil sraphique,
Dédaignant du crochet l'usage tyrannique,
Et cherchant dans l'ivoire un ornement nouveau,
D'un *tibi* triomphant décore son manteau.

Le Père récollet, homme de bon jugement, fut le premier à rire de la saillie, et dit : « Voilà un poème qui détruit par le fondement notre Ordre, bâti sur l'humilité ! — Oh non, reprit le poète, je le prends seulement par la gorge. » La Visclède est principalement connu par le grand nombre de prix littéraires qu'il remporta. Ses ouvrages sont : des *Discours académiques*, répandus dans les différents recueils des sociétés littéraires de la France. Ils sont bien pensés et bien écrits ; mais il y a plus d'esprit que d'imagination, ainsi que dans ses autres productions ; des *Odes* morales dignes d'un philosophe. Les plus estimées sont celles qui ont pour sujet l'*Immortalité de l'âme*, les *Passions*, les *Contradictions de l'homme* ; diverses *Pièces de poésie* manuscrites, et quelques autres imprimées dans ses *Oeuvres diverses*, publiées en 1727, en 2 vol. in-12.

VISCONTI (Matthieu), 2^e du nom, souverain de Milan, étant mort sans enfants mâles, en 1355, ses deux frères partagèrent sa succession. Bernabo régnait dans Milan, tandis que Galéas

régnait à Pavie. Celui-ci mourut en 1378, laissant pour fils Jean Galéas qui lui succéda. Ce Galéas forma le projet de s'emparer de la succession de son oncle, et réussit à l'emprisonner avec ses deux fils. Dès lors il étendit sa domination sur tout le Milanais. L'an 1395, il obtint de Wenceslas, roi des Romains, le titre de *duc de Milan*. Ce fut alors qu'il quitta le titre de *comte de Vertus*, qu'il avait porté jusque-là du chef d'Isabelle de France, sa première femme, de laquelle il eut une fille unique (Valentine), mariée à Louis, duc d'Orléans. Il termina sa carrière en 1402, laissant de sa seconde femme Jean-Marie et Philippe-Marie. Le premier gouverna Milan comme Néron régnait à Rome. Il faisait dévorer par des chiens les malheureux qui lui avaient déplu. Ses peuples l'assassinèrent en 1412. Philippe-Marie qui régnait à Pavie, devenu souverain de tous les Milanais, laissa à sa mort, arrivée en 1447, une fille (Blanche-Marie) qu'il maria à Sforce. Celui-ci s'empara du duché de Milan, malgré le duc d'Orléans, qui le réclama comme l'héritage de sa mère. Telle fut la source des guerres du Milanais, qui fut pendant longtemps le tombeau des Français.

VISCONTI (Ennius-Quirinus), né à Rome en 1751, fut de bonne heure un prodige de savoir. Quoique enfoncé dans les études abstraites, il traduisait à 13 ans l'*Hécube* d'Euripide en vers italiens. Dès 1779, il coopéra, avec son père Jean-Baptiste-Antoine, à la description du Musée Pio-Clémentin (*il Museo Pio-Clémentino*), Rome, 1782-1798, 6 vol. in-fol., fig., auquel on joint un septième volume publié à Rome en 1808 sous le titre de *Museo Chiaramonti*. Pie VI donna au jeune savant le titre de *conservateur du Musée du Capitole*. Lors de l'invasion de Rome par les Français en 1797, et de l'établissement d'un gouvernement provisoire, Visconti fut nommé ministre de l'intérieur : il devint, en 1798, l'un des cinq membres du gouvernement consulaire ; mais il fut contraint de fuir, lorsque les Napolitains fondirent sur Rome. Installé, en 1799, dans l'un des emplois d'administrateur du Musée des antiques et des tableaux, qu'on commençait à établir au Louvre, il eut en outre le titre de *professeur d'archéologie*, et fut reçu en 1804 dans la classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut. Napoléon voulut qu'il dirigeât l'entreprise de la magnifique collection de l'*Iconographie ancienne* (première partie, *Iconographie grecque*, 1808, 3 vol. in-fol. max. ; 1811, 3 vol. in-4, et atlas grand

in-fol. ; *Iconographie romaine*, tom. 1, 1817, grand in-fol. ; 1818, in-4). Visconti mourut le 7 février 1818 ; et reçut des honneurs funèbres dignes de la réputation européenne qu'il s'est faite.

VISCONTI (Louis), architecte célèbre, membre de l'académie des beaux-arts, naquit à Rome le 11 février 1791, et fut naturalisé Français en 1799. Sa famille était déjà célèbre dans les arts ; son aïeul Antoine Visconti, savant distingué et antiquaire habile, avait été placé par le pape Clément XIV à la tête du musée du Vatican ; son père Ennius Visconti, connu en Europe par ses travaux d'archéologie et d'iconographie, avait été chargé par Napoléon de classer au musée du Louvre les monuments envoyés d'Italie. La vocation de Louis Visconti se trouva donc toute tracée par sa naissance et son éducation. Il eut, pour premier maître dans l'architecture, le célèbre Percier, et obtint, très-jeune encore, plusieurs prix et médailles à l'école des beaux-arts, dont il était élève. Après avoir été, pendant plusieurs années, architecte-voyer de deux arrondissements de Paris, il devint, en 1825, architecte de la bibliothèque royale, et proposa de nombreux projets pour cet établissement. Chargé de la construction de plusieurs fontaines publiques à Paris, il y fit preuve d'un talent qui appela sur lui l'attention du gouvernement, et, en 1840, la construction du tombeau de Napoléon aux Invalides lui fut confiée. Enfin, lorsque Napoléon III eut décrété l'achèvement du Louvre, ce fut au projet proposé par Visconti qu'il donna la préférence. Celui qui avait dessiné le plan devait naturellement être chargé de l'exécution, et, en effet, ce fut Visconti qui présida aux immenses travaux que demandait la construction de ce beau monument ; mais il ne devait pas lui être donné de les diriger jusqu'à la fin, car le 30 décembre 1853 il mourut subitement d'une attaque d'apoplexie, au moment où il rentrait chez lui. Visconti était architecte de l'Empereur, officier de la Légion-d'Honneur, membre de plusieurs sociétés savantes et artistiques. Les principaux monuments dont il a dessiné les plans et qu'il a exécutés sont : les fontaines Gaillon, Molière, de la place Louvois, de la place Saint-Sulpice, les monuments funéraires des Maréchaux Soult, Saint-Cyr, Suchet, Lauriston, enfin et surtout le tombeau de Napoléon et le nouveau Louvre. Un des rares mérites de Visconti, c'est d'avoir su allier les pures traditions de l'art antique avec les con-

venances des temps et des lieux, c'est d'avoir été aussi indépendant des caprices de la mode que des exigences de la routine. Il n'est pas un genre d'architecture où il n'ait excellé ; les fêtes publiques comme les grandes funérailles, les fontaines comme les tombeaux, les monuments les plus grandioses comme les constructions privées, toutes ses conceptions sont marquées de la double empreinte des convenances et du goût.

VISÉ (Jean DONNEAU, sieur de), poète français, né à Paris en 1640, commença en 1672, et continua jusqu'au mois de mai 1710 un ouvrage périodique, sous le titre de *Mercur galant*, que La Bruyère mettait *au-dessous du rien*. Il composa aussi des *Mémoires sur le règne de Louis XIV*, depuis 1638 jusqu'en 1688, en 10 vol. in-fol., qui ne sont presque que des extraits de son *Mercur*. Il mourut à Paris en 1710.

VITALIEN, scythe de nation, et petit-fils du célèbre général Aspar, eut le rang de maître de la milice, sous l'empereur Anastase. Ce prince rejetait le concile de Chalcédoine, et persécutait ceux qui l'admettaient. Il jouit d'un grand crédit sous Justin ; mais Justinien, neveu de ce prince, craignant que son pouvoir ne l'empêchât de parvenir à l'empire, le fit lâchement assassiner, après lui avoir prodigué toutes sortes de caresses. On croit que Justin, qu'on avait prévenu contre lui, consentit à ce meurtre, exécuté en juillet 520. Vitalien était alors consul, et se trouvait dans le septième mois de son consulat.

VITALIEN, de Segni en Campanie, Pape après saint Eugène I^{er}, le 30 juillet 657, envoya des missionnaires en Angleterre, s'employa avec zèle à procurer le bien de l'Eglise, et mourut en odeur de sainteté le 27 janvier 672. On a de lui quelques *Epîtres*. On célébra divers conciles sous ce pontife, aussi savant que pieux. C'est aussi de son temps que commença l'usage des orgues dans les églises (voyez ALDRIC). Dieudonné II succéda à Vitalien.

VITELLIUS (Aulus), né l'an 15 de J.-C., fut proclamé empereur romain à Cologne, presque en même temps qu'Othon, l'an 69. C'était un monstre de cruauté. Lorsqu'il fut arrivé à Bédriac où l'on venait de livrer bataille, il voulut s'y arrêter uniquement pour se repaître de la vue des corps morts, des membres épars et déchirés, de la terre encore teinte de sang, et enfin de tout ce qui excite dans les âmes sensibles l'horreur et la pitié. Le plaisir que lui causa ce spectacle l'empêcha de s'apercevoir de l'infection de l'air, sentie vivement par

ceux qui l'accompagnaient. Il leur dit, quand ils s'en plaignirent, que *l'odeur d'un ennemi mort était toujours agréable*, et sur-le-champ il fit distribuer du vin aux soldats, et s'enivra avec eux. Il ne croyait être souverain que pour bien manger. Il faisait quatre ou cinq repas par jour, et, afin d'y suffire, il contracta l'habitude de vomir, quand il voulait. Vitellius, à force de boire et de manger, devint si abruti, que la seule facilité qu'il trouvait à satisfaire ses honteuses passions, pouvait le faire souvenir qu'il était empereur. Sa cruauté ne fit qu'augmenter avec sa gourmandise. Il fit tuer en sa présence, sur une fausse accusation, Junius Blaesus, pour assourdir ses yeux de la mort d'un ennemi. Il fit mourir de faim sa mère Sextilia, parce qu'on lui avait prédit qu'il règnerait longtemps, s'il lui survivait. Cette femme infortunée le connaissait sans doute capable d'une action dénaturée; car, lorsqu'elle apprit qu'il était proclamé empereur, elle ne put retenir ses larmes. Les excès de Vitellius étant montés à leur comble, le peuple et les légions se soulevèrent et élurent Vespasien. Lorsque le monstre vit Prinus, lieutenant du nouvel empereur, maître de Rome, il alla se cacher chez le portier du palais, dans la loge aux chiens. On l'en tira pour le promener par la ville tout nu, les mains liées derrière le dos, une épée sous le menton pour le faire tenir droit; de là on le conduisit au lieu des supplices, où il fut tué à petits coups, l'an 69 de J.-C. après un règne de près d'un an. Son corps fut traîné avec un croc, et jeté dans le Tibre.— Vitellius était fils de Lucius VITELLIUS, qui avait été trois fois consul, et qui était parvenu à la fortune par ses bassesses. Vitellius le père fut le premier qui adora l'insensé Caligula comme un dieu; il prodigua les mêmes hommages à Claude, et obtint, comme une grâce particulière de l'infâme Messaline, l'honneur de la déchausser. Il avait soin de porter sous sa robe un des souliers de cette princesse, qu'il haïssait souvent. A sa mort, le sénat lui éleva une statue avec cette inscription : *A celui qui était d'une piété intolérable à l'égard de son prince.*

VITRÉ (Antoine), imprimeur de Paris, s'est fait un nom distingué dans l'art typographique. C'est lui qui a imprimé la *Polyglotte* de Le Jay, l'un des chefs-d'œuvre de l'imprimerie. Ses autres éditions soutiennent parfaitement la réputation qu'il s'était acquise d'être le premier homme de France pour son art. Il ternit sa gloire par le caprice qu'il eut

de faire fondre en sa présence les beaux caractères des langues orientales, qui avaient servi à l'impression de la *Bible* de Le Jay, pour déer le moyen d'imprimer à Paris, après sa mort, des livres en ces langues. Elle arriva en 1674, il était alors imprimeur du clergé.

VITROLLES (Eugène-François-Auguste d'ARNAUD, baron de), né au château de Vitrolles en Provence, le 7 août 1774, d'une ancienne famille au parlement d'Aix, mort en 1854. Ayant émigré au commencement de la Révolution, il fit les campagnes de 92, 93 et 94. Rentré en France sous le Consulat, il se livra à l'agriculture, et devint maire de sa commune et membre du Conseil-général de son département. Sa vie politique ne commença qu'en 1814; il se rendit au mois de février de cette année au congrès de Châtillon, et fut un de ceux, dit-on, qui contribuèrent le plus à déterminer l'empereur Alexandre à rompre définitivement avec Napoléon. Le comte d'Artois le récompensa du zèle royaliste qu'il avait montré, en le nommant secrétaire d'Etat provisoire, et Louis XVIII le confirma dans ces fonctions. Il est le seul qui ait contresigné la déclaration de Saint-Ouen, et les premiers actes du nouveau gouvernement. En 1815, il fut arrêté pour avoir tenté d'organiser dans le Midi la résistance contre Napoléon; rendu à la liberté au second retour des Bourbons, il reentra au Conseil du roi comme ministre d'Etat, fut envoyé à la Chambre de 1815 comme représentant des Basses-Alpes, s'efforça d'y contenir l'ardeur des députés ultraroyalistes, et publia, à cette occasion, une brochure intitulée : *Des Ministères dans le gouvernement représentatif*. Il perdit sa place de ministre d'Etat en 1818, sous le ministère de M. de Cazes, dont il ne partageait pas les opinions; mais Charles X, à son avènement au trône, le nomma à l'ambassade de Turin, qu'il a conservée jusqu'en 1830. A cette époque, il est rentré dans la vie privée. M. de Vitrolles n'a jamais pris part d'une manière directe au gouvernement; mais on lui a attribué, à certains moments, une assez grande influence sur les affaires, à cause des relations qu'il entretenait avec les princes, particulièrement avec Charles X. Il était resté jusqu'à la fin l'ami de M. de La Mennais, dont d'ailleurs il ne professait pas les doctrines.

VITRUVÉ (M. Vitruvius Pollio), né à Formie, aujourd'hui le Môle-de-Gatto, non à Vérone, ni à Plesance, comme l'ont cru quelques historiens, fut archi-

tecte de l'empereur Auguste. Ce n'est que par ses écrits qu'il nous est connu ; ainsi l'on ne sait rien de particulier sur sa vie. L'ouvrage que nous avons de lui sur l'architecture, et qu'il dédia à Auguste, est le seul Traité en ce genre qui nous soit venu des anciens. Il donne une idée avantageuse du génie de son auteur. La meilleure édition de ce livre est celle de Jean Laet, Amsterdam, 1649, in-fol. Nous en avons une bonne traduction française, par Perrault.

VIVA (Dominique), né dans la province d'Otrante en 1648, entra dans la Société des Jésuites, à Naples, en 1663. Après avoir professé la théologie dans cette ville pendant vingt ans, et présidé aux études pendant cinq ans, il gouverna le collège de Naples, et ensuite toute la province. C'était un homme exemplaire, laborieux, d'une érudition et d'une prudence qui lui ont acquis l'estime d'un grand nombre de prélats. Benoît XIV en parle dans ses ouvrages comme d'un habile théologien. Il a fait divers écrits : un, pour justifier la condamnation des cent et une propositions de Quesnel; un autre, pour prouver, par les conciles et par les assemblées du clergé de France, que quand le Pape a parlé, et que l'Eglise dispersée accède à son jugement, il n'est pas permis d'appeler au futur concile (voyez PIERRE II et JULIEN D'ECLANE) ; un troisième, pour déterminer en quel sens sont proscrites les propositions condamnées par Alexandre VII, Alexandre VIII et Innocent XI.

VIVANT (François), docteur de la maison et société de Sorbonne, curé de Saint-Leu, puis pénitencier, grand-vicaire, chanoine, grand-chantre de l'église de Paris, sa patrie, et chancelier de l'Université, naquit en 1688. Il contribua beaucoup à la destruction de Port-Royal, et à l'établissement des prêtres de Saint François de Sales à Paris. On a de lui : *Traité contre la pluralité des bénéfices*, en latin, 1710, in-12 ; un *Traité contre la validité des ordinations anglicanes*; il eut aussi beaucoup de part au *Breviaire* et au *Missel* du cardinal de Noailles. Il est auteur de beaucoup de *Proses*, de *Collectes*, et de quelques *Hymnes*. L'abbé Vivant mourut à Paris en 1739, à 51 ans, après avoir joui pendant sa vie d'une grande réputation de piété et de savoir.

VIVES (Jean-Louis), né à Valence en Espagne, en 1492, enseigna les belles-lettres à Louvain avec un applaudissement général. De là il passa en Angleterre où il fut chargé d'enseigner le latin à Marie, reine d'Angleterre, fille de

Henri VIII. Ce prince faisait tant de cas du savant Espagnol, qu'il allait exprès à Oxford, avec la reine son épouse, pour entendre ses leçons; mais, malgré son estime, il le retint en prison pendant six semaines (et non pas six mois, comme le disent Du Pin et Nicéron), parce qu'il avait osé désapprouver, de vive voix et par écrit, son divorce avec Catherine d'Aragon. Vives, ayant recouvré sa liberté, passa à Bruges, où il s'était marié en 1524 avec Marguerite Valduara, et y mourut bon catholique, en 1540, à 48 ans. On a de lui : des *Commentaires* sur les livres de la *Cité de Dieu*, de saint Augustin, dont les docteurs de Louvain censurèrent avec raison quelques endroits, ainsi que l'Inquisition de Rome. Mettant un trop haut prix aux vertus païennes, Vives plaçait dans le Ciel Caton, Numa, Camille, etc.; mais il est à croire que ce n'était qu'une erreur passagère, fruit de l'enthousiasme du moment (voyez COLLIUS, ZÉNON); un *Traité* judicieux et savant sur la *décadence des arts et des sciences*; un *Traité de la religion*; plusieurs autres ouvrages recueillis à Bâle, en 1555, en 2 vol. in-fol. Budé, Erasme et Vives passaient pour les plus savants hommes de leur siècle, et étaient comme les triumvirs de la république des lettres; mais Vives était inférieur au premier en esprit, et au second en érudition. Son style est assez pur, mais dur et sec, et sa critique est souvent hasardée.

VIVIANI (Vincent), né à Florence, en 1622, d'une famille noble, vécut depuis l'âge de 17 ans jusqu'à 20 avec Galilée, et se livra à l'étude de la géométrie. Ferdinand II, grand duc de Florence, le chargea de diverses négociations, ce qui ne l'empêcha pas de suivre son goût pour les mathématiques. Il mourut, en 1703, à 81 ans. « Il avait, » dit Fontenelle, cette innocence et cette simplicité de mœurs que l'on conserve ordinairement, quand on a moins de commerce avec les hommes qu'avec les livres; et il n'avait point cette rudesse et une certaine fierté sauvage que donne assez souvent le commerce des livres sans celui des hommes. » Ses ouvrages sont : un traité intitulé : *Démonstration sur Aristée*, 1701, in-fol., plein de recherches sur les coniques; il prétend deviner ce qu'Aristée avait écrit sur la géométrie. et ressusciter en quelque sorte cet ouvrage perdu; *De maximis et minimis, geometriae divinitus in quintum conicorum Apollonii Pergaei adhuc desideratum* 1659, in-fol.; *Enodatio Problematum universis geometris propositorum à Claudio Commiers*, 1677, in-4.

VLADERACCUS (Christophe), savant grammairien du 16^e siècle, né à Geffen, près de Bois-le-Duc, enseigna le latin, le grec et l'hébreu pendant quarante ans à Bois-le-Duc, et eut autant de soin de former ses disciples à la religion qu'aux belles-lettres. Il mourut le 15 juillet 1601. Nous avons de lui : *Polygonima Ciceroniana*, Rouen, 1625 : c'est un recueil de phrases tirées de Cicéron ; *Flores Plauti cum scholiis*. — **JEAN** et **PIERRE**, ses fils, et héritiers de ses talents, ont donné plusieurs ouvrages qui font également honneur à leur savoir et à leur piété. Pierre, d'abord professeur de langues à Bois-le-Duc, puis curé d'un village près de cette ville, mourut en 1616.

VOEL (le Père Jean), jésuite, né en 1541 à Vaux-le-Moncelot près de Gray, enseigna les humanités à Lyon, puis à Dole où il fut recteur du collège. Les supérieurs l'envoyèrent en 1591 à Tournon, où il fut en même temps professeur de rhétorique et de langue grecque ; il mourut en 1610, avec une grande réputation de science et de piété. On a de lui : *De ratione conscribendi epistolas utilissimæ præceptiones*, in-12, Dole, 1586 ; *Artificium generale texendæ seu componendæ orationes*, in-8, Dole, 1589 ; *Explicationes artificiosæ aliquot epistolarum familiarium Ciceronis*, in-8, Tournon, 1606 ; *De horologiis sciothericis*, in-4, 1608 ; *Judeæ in breviarium romanum ad conciones formandas aptissimus*, in-16, 1609 ; *De oratore libri quatuor ex Cicerone potissimum collecti*, in-8, Lyon, 1610.

VOET (Gisbert), *Voetius*, né à Heusden en 1589, exerça le ministère dans sa patrie, qu'il quitta quelquefois pour suivre les armées et instruire les soldats. En 1630, avec quelques-uns de son parti, il donna aux catholiques un défi qui fut accepté par Jansénius, depuis évêque d'Ypres ; mais Voët, craignant sans doute d'entrer en lice avec un homme si savant, prit prudemment le parti de la retraite. Jansénius publia, à cette occasion, *Alexipharacum pro civibus Sylvaducensibus*, Louvain, 1630, pour prévenir les citoyens de Bois-le-Duc contre les rodomontades de leurs ministres. Voët s'avisait de faire des *Notes* sur l'ouvrage de Jansénius qui y opposa *Spongia Notarum quibus Alexipharacum aspersit Gisbertus Voetius*, Louvain, 1631, in-8 : ouvrage qui couvrit de honte Voët, et qui fit beaucoup d'honneur à Jansénius. En 1634, Voët fut choisi pour enseigner à Utrecht la théologie et les langues orientales, et mourut dans cette ville à l'âge de 88 ans, en 1677. C'était l'ennemi dé-

claré de la philosophie de Descartes, qu'il accusa d'athéisme dans des thèses soutenues contre lui. Les magistrats d'Utrecht approuvèrent les assertions de Voët, et condamnèrent deux lettres apologétiques de Descartes. Il eut aussi de grands démêlés avec Jean Cocceius (voyez ce nom), et fut chef de parti. Ses sectateurs furent appelés *voëtiens*, et ont toujours été les plus grands adversaires des coccéiens. Ses ouvrages sont : *Exercitia et bibliotheca studiosi theologi*, Groningue, 1652 ; *Politica ecclesiastica*, Amsterdam, 1663, 4 vol. in-4 ; *Diatriba de calo beatorum*, etc., et quelques autres écrits.

VOGLER (Georges-Joseph, l'abbé), célèbre compositeur de musique, a eu la gloire d'avoir pour élèves Charles-Marie Weber et Meyerbeer. Il naquit en 1749 à Wurtzbourg ; l'électeur palatin, ayant eu connaissance de ses dispositions pour l'art musical, l'envoya en Italie étudier sous les meilleurs maîtres. A son retour, il fut directeur de la chapelle palatine, professeur de musique à l'Université de Prague, et enfin maître de chapelle de la cour de Darmstadt. Il a laissé un assez grand nombre de compositions qui se distinguent par une mélodie simple, noble et expressive, et par une harmonie riche et savante ; nous citerons surtout trois *Messes* à quatre voix avec accompagnement d'orgue ; une *Messe de Requiem* à grand orchestre ; plusieurs *Symphonies* et un *Concerto pour deux pianos*. On a en outre de lui : *Méthode d'orgue*, Manheim, 1776 ; *Manuel d'harmonie*, Prague, 1802 ; *Système de Plain-chant*, 1804 ; *Traité d'acoustique*, Leipsick, 1806 ; *De la construction des fugues*, Offenbach, 1811 ; *Science des tons et art de les combiner*, Manheim, 1812. Vogler est mort le 25 septembre 1814. Il a encore inventé un instrument qui est aujourd'hui très répandu en Allemagne et auquel il avait donné le nom d'*orchestrier*, dont les jeux imitent les sons des divers instruments à vent et à cordes qui composent un orchestre.

VOISENON (Claude-Henri Fustel de), abbé du Jar, membre de l'Académie française, né en 1708, mort dans un château voisin de son abbaye en 1775, était ministre plénipotentiaire de l'évêque de Spire. La littérature ne fut pour lui qu'un amusement. Il donna au public divers romans, en quatre petits volumes in-42, dont le plus connu est une espèce de conte moral, intitulé : *l'Histoire de la félicité*. Le cadre est peu de chose ; mais l'auteur conte joliment, et il mêle à son récit de petites réflexions morales, finement exprimées, quoiqu'elles ne soient

pas toujours d'une exactitude à l'épreuve d'une critique solide. L'abbé de Voisenon travailla aussi pour le théâtre. Sa comédie des *Mariages assortis*, publiée en 1744, et celle de la *Coquette fixée*, en 1746, sont presque les seules dont on parle encore. Il se distingua aussi par un grand nombre de poésies fugitives, productions faciles d'un homme d'esprit, dont la muse légère oubliait souvent l'état et les devoirs; mais il y en a qui ne méritent pas ce reproche, telles que le poème lyrique des *Israélites à la montagne d'Oreb*, qui fut mis en musique en 1758, et applaudi. Quoique tout entier au monde, il n'était pas sans religion. Il disait son Bréviaire exactement, et en marquait les renvois avec des couplets de chansons. Etant tombé malade assez sérieusement pour penser à se confesser, il envoya chercher le célèbre Père de Neuville : « Mon Père, lui dit-il, en le voyant près de son lit, je ne veux point aller en enfer; c'est un logement trop incommode. — Vous avez raison, mon cher abbé; mais si vous persistez à faire vos opéras-comiques, cela pourrait bien vous arriver. Ce n'est pas le tout encore d'aller en enfer. Ah, mon cher ami, vous y seriez hué. » Ses *Oeuvres* ont été recueillies en 1782, en 5 vol. in-8; il y en a quatre de trop; un petit volume aurait pu contenir facilement ce qui méritait d'être donné au public.

VOISIN (Joseph de), né à Bordeaux, d'une famille noble et distinguée dans la robe, fut d'abord conseiller au Parlement de cette ville. Son goût pour les exercices de piété lui fit embrasser l'état ecclésiastique. Il fut élevé au sacerdoce, et devint prédicateur et aumônier d'Armand de Bourbon, prince de Conti. On a de lui une *Théologie des Juifs*, 1647, in-4, en latin; *Traité latin de la loi divine*, in-8; *Traité latin du Jubilé selon les Juifs*, in-8; de savantes *Notes sur le Pugio fidei* de Raymond Martin, 1651; une *Défense du Traité de M. le prince de Conti contre la Comédie*, traité que l'abbé d'Aubignac avait attaqué, 1672, in-4; une *Traduction française du Missel romain*, en 4 volumes in-12, 1660. Elle fut condamnée par l'assemblée du clergé de la même année sous peine d'excommunication, et par Alexandre VII, en 1661. Ce Pape, en proscrivant cet ouvrage, parle généralement de la publication de ces sortes de livres en langue vulgaire comme d'une entreprise insensée, contraire aux lois ainsi qu'à l'usage de l'Eglise, et uniquement propre à occasionner la profanation des sacrés mystères. La Sorbonne ne fut

pas plus favorable au *Missel français*; et le roi, par un arrêt du conseil, en ordonna la suppression et en arrêta le débit. Cet écrivain mourut en 1685.

VOISIN (Catherine DESHAYES, veuve MONVOISIN, connu sous le nom de la), émule de la Brinvilliers, s'exerça dans la science des poisons, et en faisait le même usage perfide. Elle se vantait de plus de posséder l'art de deviner, et disait qu'elle avait commerce avec les esprits. Il y avait chez elle un concours fort grand, tant d'hommes que de femmes de tous les rangs; elle promettait de découvrir les secrets, de pénétrer l'avenir, de faire trouver ce qu'on avait perdu et les trésors cachés. Elle faisait commerce avec des philtres ou des breuvages pour se faire aimer des personnes d'un autre sexe. Elle avait, disait-elle, des secrets pour se rendre invulnérable et pour gagner au jeu. Une sentence du Parlement la condamna à être brûlée, ce qui fut exécuté le 2 février 1680. « Plusieurs personnes, dit le président Hénault, furent embarrassées dans cette affaire. M^{me} de Bouillon parut devant ses juges; M^{me} la comtesse de Soissons se sauva en Flandre; et M. le maréchal de Luxembourg fut mis à la Bastille. » Ce qui confirma le peuple dans l'opinion qu'elle s'était donnée au démon, c'est la manière dont elle est morte, et qui fit impression sur ceux même qui ne croyaient pas aisément à ces communications infernales. La relation détaillée qu'on en lit dans les *Lettres* de M^{me} de Sévigné est réellement remarquable. Le maréchal de Villeroi disait des seigneurs et des dames qui se rendaient chez la Voisin, qu'ils croyaient au diable et qu'ils ne croyaient pas en Dieu. Proposition souvent vérifiée dans ce siècle. (Voyez FAUSTUS.)

VOISIN (Daniel-François), chancelier de France, mourut subitement en 1718, âgé de 62 ans, avec la réputation d'un magistrat intègre et intelligent. Un jour, ayant appris qu'un scélérat avait eu assez de protection pour obtenir des lettres de grâce, il alla trouver Louis XIV dans son cabinet : « Sire, lui dit-il, Votre Majesté ne peut pas accorder des lettres de grâce dans un cas pareil. — Je les ai promises, dit le roi, allez me chercher les sceaux. — Mais Sire... — Faites ce que je veux. » Le chancelier apporte les sceaux, le roi scelle les lettres de grâce et rend les sceaux au chancelier : « Ils sont pollués, dit celui-ci, en les repoussant sur la table, je ne les reprends plus. » Le roi s'écrie : « Quel homme ! » et jette les lettres de grâce au feu. « Je

« reprends les sceaux , dit alors le chancelier, le feu purifie tout. » Le duc de Saint-Simon parle dans ses *Mémoires* avec beaucoup de mépris de ce vertueux chancelier , et lui reproche sa pleine et parfaite roture. Il faut être bien entiché de sa noblesse pour dépriser un grand homme privé de ces vains titres qui n'ajoutent rien au mérite et qui ne sont rien sans lui.

VOIT (N.), jésuite, de la province du Haut-Rhin, a donné une *Théologie morale*, en 2 vol. in-8, estimée pour l'ordre, la clarté et la sagesse des résolutions. Il était aussi recommandable par ses vertus que par sa science, fut recteur du noviciat à Mayence, et un des hommes qui honorèrent la Société à l'époque de sa chute. Il vivait encore en 1775.

VOITURE (Vincent), né à Amiens en 1598, reçu à l'Académie française en 1634, dut le jour à un marchand de vin. Les agréments de son esprit et de son caractère lui donnèrent entrée à l'hôtel de Rambouillet, où il brilla par ses saillies. Gaston d'Orléans, frère de Louis XIV, voulut l'avoir en qualité d'introduit des ambassadeurs et de maître des cérémonies. Il fut envoyé en Espagne pour quelques affaires d'où il passa en Afrique, pour observer les mœurs de cette partie du monde. La cour de Madrid lui donna plusieurs marques d'estime. Il y composa des vers espagnols, que tout le monde crut être de Lope de Vega, tant la diction était élégante! Voiture ne fut pas moins bien accueilli à Rome, dans deux voyages qu'il y fit. De retour en France, il fut maître d'hôtel chez le roi, et obtint plusieurs pensions qui auraient dû le mettre dans l'opulence, mais qui ne servirent qu'à hâter sa mort, en fournissant des aliments à sa passion pour le jeu et pour les femmes. Ce poète mourut en 1648, à 50 ans. Le commerce des grands l'avait rendu fort vain, et en lui donnant les agréments d'un homme de cour, lui en avait communiqué tous les vices. Il aimait à railler; mais il n'aimait pas les réponses qu'on opposait quelquefois à ses railleries. Ayant offensé un seigneur de la cour par un trait piquant, celui-ci voulut lui faire mettre l'épée à la main. « La partie n'est pas égale, lui dit Voiture : vous êtes grand, je suis petit; vous êtes brave, je suis poltron; vous voulez me tuer, eh bien! je me tiens pour mort. » Il fit rire son ennemi et le désarma. Voiture était fort lié avec Balzac, et, comme lui, il composait ses lettres avec des peines incroyables, mettant jusqu'à 15 jours à la composition d'une seule. S'il avait

de grands défauts, il eut aussi des qualités, un commerce sûr, de la bienveillance, une âme exempte d'envie, et de la générosité dans les procédés. On connaît sa réponse à Balzac qui lui avait emprunté 400 écus; ce fut un billet conçu en ces termes : « Je reconnais devoir à M. de Balzac la somme de 800 écus, pour le plaisir qu'il m'a fait de m'en emprunter 400. » Comme écrivain, Voiture ne parut rechercher que les succès de société; néanmoins sa réputation littéraire fut une des plus grandes dont un homme de lettres ait joui de son vivant. Cette réputation a été loin de se soutenir dans la postérité. Balzac était bien supérieur à Voiture; il sera toujours lu, et Voiture, aujourd'hui presque oublié, le sera bientôt tout à fait demain. Ses *Lettres* ont tous les défauts de celles de Balzac; elles en ont même plus, et manquent de quelques-unes de leurs qualités. « Les *Lettres* de Voiture, dit Laharpe, autrefois si recherchées, et qui faisaient les délices de la cour et de la ville, ne sont plus lues que par la curiosité, et comme on va voir dans un garde-meuble les modes du temps passé. Cependant il faut convenir qu'il eut une sorte d'esprit qui lui était particulière et qui devait le distinguer : c'était un enjouement quelquefois délicat et fin, qui contrastait avec l'emphase oratoire de Balzac et la galanterie fade et alambiquée des poètes et des romanciers de son temps. Mais chez lui l'affectation gâta tout, et ses succès même servirent à l'égarer. On lui trouvait de l'agrément : il voulut être toujours agréable, et cessa d'être naturel. Il se mit à raffiner sur tout, et à travailler son badinage et sa gâté, qui, dès lors, ne furent plus que de mauvaises équivoques, des quolibets, des pointes énigmatiques, un jargon prétentieux; enfin, il trouva le moyen de tomber dans ce qu'on appelle le *phébus*, en voulant être gai, comme tant d'autres en voulant être sublimes. Il ressemblait à ces plaisants de profession, à ces bouffons de société, qui, se croyant toujours obligés de faire rire, pour deux ou trois traits heureux qu'ils rencontrent, se permettent cent sottises. Tel fut Voiture dans ses *Lettres*. A l'égard de sa versification, elle est lâche, diffuse et incorrecte, et souvent prosaïque jusqu'à la platitude. » Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que la petite et méprisable envie de montrer de l'esprit lui fait dire, dans ses *Lettres*, des choses dont la décence et l'honnêteté même peuvent être alarmées. On peut lui faire le même reproche à l'occasion de plusieurs de ses poésies.

Sarrasin, dans sa *Pompe funèbre de Voiture*, rapporte la plupart des aventures de cet écrivain. (Voyez BENARD.)

VOLATERRAN (Raphaël MARTE, dit le), ainsi nommé de la ville de Volterre en Toscane, où il vit le jour l'an 1450, se fit un nom par ses propres ouvrages, et par les versions qu'il fit de ceux des autres. Entre les productions du premier genre, on distingue ses *Commentaria urbana*, Lyon, 1599, in-fol., très-estimés. Parmi celles du second genre, on cite ses *Traductions* latines de l'*Economique* de Xénophon, de l'*Histoire de la guerre des Perses* et de celle des *Vandales*, par Procope de Césarée; de *Dix Oraisons* de saint Basile, etc. Maffée mourut dans sa ville natale, à l'âge de 71 ans.

VOLNEY (Constantin-François CHASSEBOEUR de), né à Craon, d'un avocat qui, étant devenu veuf, l'abandonna aux soins d'une servante et d'une vieille parente. Il lui fit faire néanmoins d'assez bonnes études, et l'émança à 17 ans. Se trouvant maître du patrimoine de sa mère, de onze cents livres de rente, il se rendit à Paris et s'adonna uniquement à l'étude, s'occupant principalement d'histoire et de philosophie. Une succession de six mille francs lui échut quelques années après; il se décida alors d'entreprendre un voyage en Egypte et en Syrie, pays alors presque inconnus. Il débarqua au Caire, et ne pouvant pénétrer avec sûreté dans l'intérieur du pays sans parler l'arabe, il eut le courage de s'enfermer pendant huit mois dans un couvent arabe situé au milieu des montagnes du Liban. Lorsqu'il sut cette langue assez pour pouvoir converser avec facilité, il parcourut l'Egypte et la Syrie, visitant entre autres monuments les Pyramides et les ruines de Palmyre. Il employa trois années à ce grand voyage. A son retour en Europe, il en publia la relation qui eut beaucoup de succès, et le fit connaître avantageusement. En 1789, il fut député aux Etats-Généraux par la sénéchaussée d'Anjou. Il y convoqua l'établissement des milices patriotiques si connues depuis sous le nom de *Gardes nationales*, et poursuivit avec chaleur l'aliénation des biens du clergé. Nommé directeur-général du commerce et de l'agriculture en Corse, il s'y rendit en 1790; mais il donna bientôt sa démission, regardant un emploi salarié comme incompatible avec l'indépendance d'un mandataire du peuple. Malgré ses principes bien connus en faveur de la Révolution, il fut incarcéré sous le régime de la Terreur et ne recouvra sa liberté qu'a-

près le 9 thermidor. En novembre 1794, il fut nommé professeur d'histoire à l'Ecole normale, et ses leçons y attirèrent un grand nombre d'auditeurs. La suppression de cette école interrompit ses travaux. Toujours tourmenté de l'amour des voyages, il s'embarqua pour les Etats-Unis d'Amérique en 1795, où il séjourna deux ans. La menace d'une rupture avec la France le fit revenir à Paris. Il y seconda de tout son pouvoir la révolution du 18 brumaire, et fut compris dans la première organisation du sénat. Durant près de deux ans, il jouit d'une grande faveur dans le conseil intime du premier consul; mais il cessa de s'y rendre lors de l'érection du trône impérial: il envoya même sa démission de sénateur qui ne fut point acceptée. Depuis ce moment, il ne prit presque plus aucune part aux événements politiques, et se retira à la campagne, où il reprit ses travaux historiques et où il s'adonna à l'étude des langues de l'Asie. Après la dissolution du sénat, il entra dans la Chambre des pairs, où il vota constamment avec l'opposition. L'excès du travail accéléra sa mort qui arriva le 25 avril 1820. Ses principaux ouvrages sont: *Voyage en Egypte et en Syrie pendant les années 1783, 1784 et 1785*, Paris, 1787, 2 vol. in-8; *Considérations sur la guerre actuelle des Turcs*, 1798, in-8; *Chronologie des douze siècles antérieurs au passage de Xercès en Grèce*; *Les Rutnes, ou Méditations sur les révolutions des empires*, Genève, 1791, in-8: cette production, pleine de déclamations contre les rois et contre la religion, est digne du temps où elle a été produite; *La Loi naturelle, ou Catéchisme du citoyen français*, Paris, 1793, in-8, dont nous parlerons plus bas; *Précis de l'état actuel de la Corse*, 1793; *Leçons d'histoire prononcées à l'Ecole normale*, 1799, in-8: l'auteur y présente l'histoire tout entière comme un amas de faussetés et d'erreurs; *Tableau du climat et du sol des Etats-Unis d'Amérique*, Paris, 1803, 2 vol. in-8; *Supplément à l'Hérodote de Larcher, ou Chronologie d'Hérodote conforme à son texte, en réfutation des hypothèses de ses traducteurs et commentateurs*: en voulant relever des méprises supposées d'un confrère beaucoup plus savant que lui, il en commet lui-même de graves et de réelles; *Recherches nouvelles sur l'histoire ancienne*, 1814, 3 vol. in-8; *L'Alphabet européen appliqué aux langues asiatiques*, Paris, 1819, in-8; *Histoire de Samuel, inventeur du sacre des rois*, 1819, in-12: c'est un pamphlet contre le caractère auguste des rois, publié peu de temps après que Louis XVIII

avait eu l'incroyable faiblesse de nommer Volney comte et pair de France; *L'Hébreu simplifié*, Paris, 1820, in-8. Volney était matérialiste et incrédule; il a été le moraliste de l'Ecole philosophique dont de Tracy a été le métaphysicien et Cabanis le physiologiste. Or, voici quel était son principe de morale: *L'homme ne doit agir que dans la vue de se conserver. Se conserver*, et pour cela tout tenter et tout faire, telle est, selon lui, la grande loi de la nature humaine. Les applications suivent d'elles-mêmes: le bien est tout ce qui tend à conserver et à perfectionner l'homme, c'est-à-dire l'organisme; le mal, tout ce qui tend à le détruire et à le détériorer. Tel est le fond du *Catéchisme* de Volney. Quant au sentiment religieux, l'auteur fait plus que le négliger; il le repousse et le proscriit: il ne veut ni de la foi ni de l'espérance. *Ce sont*, dit-il, *les vertus des dupes au profit des fripons*. Nous n'avons pas à réfuter de pareilles doctrines; depuis longtemps elles sont jugées, et si trop souvent encore on les met en pratique, on n'ose plus, grâce à Dieu, les émettre en théorie; on a compris que si jamais elles venaient à prévaloir, la société deviendrait impossible et tomberait immédiatement en dissolution. Tous les écrits de Volney, excepté son *Voyage en Egypte*, pèchent par le style, qui est lourd et incorrect, par des idées mal digérées et sans suite, par une puérile affectation de profondeur et par un ton pédantesque.

VOLPI (Jean-Antoine), savant philologue et littérateur, naquit à Padoue le 10 novembre 1686, fit ses premières études chez les Jésuites, apprit le grec, la philosophie et le droit, surtout s'adonna à la poésie latine, fut nommé, en 1727, professeur de philosophie à l'Université de Padoue, et après la mort de l'abbé Lazzarini, en 1735, il obtint la chaire d'éloquence grecque et latine, qu'il occupa 26 ans, au bout desquels le sénat lui accorda sa retraite. Ses productions les plus remarquables sont: *Catulli, Tibulli, Propertii carmina recensita*, Padoue, 1710; *Discours académiques*, ibid., 1723; *De utilitate poetices liber*, ibid., 1743; *Carmina et opuscula*, ibid., 1725; *Opuscula philosophica*, ibid., 1744; *Œuvres diverses latines et italiennes*, 1735. Il mourut le 24 novembre 1766, âgé de 80 ans, agrégé à plusieurs sociétés littéraires.

VOLPI (Gaetano) naquit à Padoue le 15 juin 1689, et se voua de bonne heure à l'état ecclésiastique et à l'étude de la théologie. Il eut peut-être plus de part que son frère à la direction matérielle de

leur établissement typographique, et mit beaucoup de zèle, soit à diriger les éditions des ouvrages moraux et théologiques, soit à surveiller les tirages de quelques livres devenus assez rares aujourd'hui, tels que le *Boëce* de 1721; *L'Aminé du Tasse*, 1722; les *Vies de Dante et de Pétrarque*, par Léonard d'Arezzo, 1727; le *Politien*, de 1749 et de 1751, et une *Eglogue* de Baldi, 1749. Pendant 40 ans, de 1717 à 1756 les deux frères ne cessèrent de travailler à l'établissement qu'ils avaient formé. En se retirant, Gaetan donna le catalogue suivant: *La libreria de' Volpi e la stamperia Cominiana illustrata con utili e curiosi annotazioni*, 1756, in-8, très-rare. On reconnaît dans cet ouvrage un habile et savant bibliographe. La partie de la *libreria de' Volpi*, qui concerne les publications Cominiennes, a été réimprimée plus complète avec des observations sur chaque article par les soins de dom Fortuné Fédérici, bénédictin, sous ce titre: *Annali delle tipografia Volpi-Cominiana*, etc, Padoue, 1809, in-8, avec un Supplément. — Jean-Baptiste VOLPI, le plus jeune frère du précédent, enseigna l'anatomie à Padoue, en même temps que le célèbre Morgagni dont il avait été l'élève, et qui témoignait beaucoup d'estime pour ses talents. Il mourut en 1757.

VOLPI (Joseph-Roch), savant jésuite, était frère puîné du précédent; il naquit en 1692 à Padoue; il fut d'abord professeur à Frascati, à Sienne, à Padoue et ensuite préfet des études au collège de Saint-Athanase à Rome, fonction qu'il remplit jusqu'à sa mort. Le général de son Ordre, Tamburini, le désigna au cardinal Corradini comme capable d'achever son grand ouvrage intitulé: *Latium profanum et sacrum*. Volpi travailla à cette œuvre avec courage, zèle et persévérance. Il était en même temps reviseur des livres, consultant de l'*Index* et examinateur des évêques; et il exerçait les fonctions du ministère ecclésiastique. Sa santé ne put résister à tant de fatigues: il mourut le 26 septembre 1746, à 54 ans. On a de lui la continuation du *Vetus latium profanum et sacrum*, depuis le tome 3 jusqu'au 11^e; *Tabula Antiatina de ruinis veteris Antii nuper effossa interpretatione et notis illustrata*, Rome, 1726; *Lettera in cui si espongono cento antiche espressioni di nuovo scoperte correzione con note*, insérée dans la *Raccolta calogerana*, tome 19; *Commentario della villa di Manlio Vopisco in Tivoli già celebrata in versi da Publio storio Papirio*, dans le tome 25; *Breve notizia della opera intitolata:*

Vetus Latium, etc., incommuata da Mgr Corradini che fu poi cardinale e continuata dal P. Volpi, tome 15 du recueil; *De vitâ et moribus S. Ignatii Loyolæ libri tres*, auctore J. P. Maffeo; *accedit de D. Ignatii gloriâ liber singularis*, Padoue, 1717; cet Appendice de *D. Ignatii gloriâ* est de Volpi; *Theses contra Judæos de LXX hebdomadibus*, in-4, Rome, 1720. Volpi fait preuve, dans ce livre, d'une grande connaissance de l'Écriture-Sainte. Cet auteur a, en outre, composé un assez grand nombre de *Vies de saints* et quelques autres opuscules.

VOLPILIERE (N. de la), docteur en théologie, était de la petite ville d'Allanches, dans la Haute-Auvergne. Ayant des talents pour la chaire, il se consacra à la prédication, et mourut au commencement du 18^e siècle. On a de lui : des *Sermons*, 1689, 4 vol. in-8; des *Discours synodaux*, 1689, 2 vol. in-12; une *Théologemorale*, 7 vol. in-12, où il traite des cas de conscience; *La vie réglée dans le monde*. — Il ne faut pas le confondre avec un autre **VOLPILIERE**, jésuite, qui a aussi publié quelques livres de piété.

VOLTA (Alexandre), physicien, né à Côme, en février 1745, d'une famille noble et ancienne, parut un moment indécis sur la carrière qu'il voulait parcourir. Également attiré par les charmes de la poésie et par les pressentiments des découvertes que la physique était sur le point de faire, il cultivait à la fois les sciences et les lettres, et sa muse célébrait les merveilles de la physique; enfin, la science l'emporta, et il publia deux *Mémoires*, en 1769 et 1771, qui le placèrent parmi les physiciens les plus célèbres de cette époque. En 1774, il fut nommé régent de sa ville natale; mais l'Université de Pavie l'appela, en 1779, pour occuper la chaire de physique, qu'il conserva jusqu'en 1804. Bonaparte, qui l'avait appelé à Paris pour répéter ses expériences sur le développement de l'électricité par le contact, en présence d'une commission de l'Institut, le combla de distinctions. Il fut nommé successivement député de l'Université de Pavie à la *Consulta* de Lyon, membre du collège des *Dotti*, sénateur et enfin comte. Lorsque la partie de l'Italie qu'il habitait rentra sous la domination autrichienne, il conserva les avantages pécuniaires que ses travaux lui avaient si bien mérités, et il mourut le 6 mars 1826, laissant dans les sciences un nom que la découverte de l'appareil électromoteur rend impérissable. Cette découverte est d'autant plus précieuse, que d'elle sont sor-

ties une multitude d'autres aussi importantes qu'inattendues, dont le premier honneur doit être reporté à Volta, puisqu'elles n'auraient jamais pu être faites sans l'admirable invention de son appareil. Ses *Œuvres* ont été recueillies à Florence en 1816, en 5 vol. in-8.

VOLTAIRE (Marie-François Arouet de), si célèbre par ses talents, et plus encore par l'abus qu'il en a fait, naquit à Châtenay, village près de Sceaux et de Paris, le 20 février 1694, de François Arouet, ancien notaire au Châtelet, trésorier de la Chambre des comptes, et de Marie-Marguerite Daumart. Comme la famille Arouet était honorable, on a voulu savoir pourquoi Marie-François avait changé son nom en celui de *Voltaire*, et c'est ce qui a fourni la matière d'une discussion dans les *Vies ou Biographies* étendues de Voltaire. On a conjecturé que Marie-François Arouet reçut le nom de *Voltaire*, parce que ce nom tenait au patrimoine de sa mère; mais une conjecture plus probable est celle de Paillet de Warcy, qui dit que Voltaire, pour se distinguer de son frère qui était plus âgé que lui, signait *Arouet L. J.*, pour *Arouet le jeune*. Le mot *Voltaire* forme exactement l'anagramme de cette signature. C'est après ce changement, fait, croyons-nous, en 1718, que Voltaire écrivait à M^{lle} du Noyer : « J'ai été « assez malheureux sous mon premier « nom, je veux voir si celui-ci me réussira mieux. » Le jeune Arouet fut élevé au collège des Jésuites. Ses professeurs de rhétorique furent le Père Porée et le Père Le Jay. Ce dernier (c'est Condorcet qui le raconte dans sa *Vie de Voltaire*), « frappé de la hardiesse des idées « et des opinions du jeune écolier, lui « prédit qu'il serait en France le coryphée du déisme; prophétie que l'événement a justifiée, ajoute l'historien. « Ces sortes de prophéties, prodiguées « si légèrement dans les écoles et dans « les familles, dit Favier, ne justifient « pas toujours aussi complètement la pénétration de leurs auteurs; mais elles « peuvent contribuer à leur propre accomplissement, en ce qu'elles attachent toutes les pensées d'un jeune homme à la destinée qu'on lui a prédite, pour peu que cette destinée flatte ses penchants. » Au sortir du collège, il retourna dans le sein de sa famille, et y retrouva l'abbé de Châteauneuf, ancien ami de la maison et son parrain. Celui-ci était lié avec la fameuse Ninon de Lenclos, chez laquelle il présenta le jeune Voltaire, qui faisait déjà connaître son inclination pour la poésie. Il récita

devant Ninon quelques épigrammes piquantes, avec lesquelles il tourmentait son frère, attaché au jansénisme, et il déclama avec beaucoup de feu la *Mélide* de Rousseau. Ninon, femme bel-esprit, gédia celui de Voltaire, et lui légua par son testament 2,000 livres, pour qu'il se formât une petite bibliothèque. L'abbé de Châteauneuf se chargea ensuite de l'introduire dans le grand monde; et c'est à lui qu'il dut la connaissance du duc de Sully, du marquis de La Fare, des abbés de Chaulieu, Servien et Courtin, du prince de Conti, du grand-prieur de Vendôme, du maréchal de Villars et du chevalier de Bouillon. Voltaire puisa dans leur société ce goût délicat qui distinguait le siècle de Louis XIV; mais il y exerça aussi son goût, déjà prononcé, pour le sarcasme et la satire, au moment où le ton de gravité que M^{me} de Maintenon avait introduit à la cour blessait quelques hommes frivoles, et faisait l'objet des plaisanteries de quelques esprits frondeurs. Quand le père Arnauld apprit la vie que menait son fils, et qu'il ne s'occupait que de vers, il pria le marquis de Châteauneuf de l'enmener avec lui, en qualité de page, en Hollande, où il était comme ambassadeur. Une intrigue le fit renvoyer de La Haye, et, son père lui tenant rigueur, il suivit un de ses amis dans une terre où il rencontra un vieux seigneur, qui lui communiqua son admiration pour Henri IV, et lui raconta les anecdotes les plus secrètes de la cour de Louis XIV. Voltaire n'était encore connu que par des *Pièces fugitives*, des *Épîtres*, et une *Ode* qui n'avait pu obtenir le prix de l'Académie française. Dès lors il commença le poème de la *Henriade* et le *Siècle de Louis XIV*. Ce monarque venait de mourir, et aux panégyriques qu'on lui avait prodigués pendant sa vie, succédaient d'injustes critiques et d'odieuses pamphlets. Voltaire, accusé d'être l'auteur d'une de ces satires, fut mis à la Bastille, où il ébaucha le poème de la *Ligue*, et corrigea son *OEdipe*. Cette tragédie d'*OEdipe*, jouée en 1718, eut du succès. Les ennemis des prêtres y applaudirent surtout deux vers devenus fameux, et que Grimm, dans sa *Correspondance*, blâme sous le rapport du goût. Obligé de s'absenter de Paris en 1724, il accompagna en Hollande M^{me} de Rupelmonde, et vit à Bruxelles le fameux J.-B. Rousseau. Il le consulta sur son poème de la *Ligue*, et lui lut l'*Épître à Uranie*, premier monument de sa liberté de penser. Rousseau lui récita le *Jugement de Platon*, allégorie satirique, et une *Ode à la Postérité*. Voltaire, après

la lecture de cette *Ode*, eut l'impolitesse de dire à l'auteur « qu'elle n'irait pas à son adresse. » Les deux poètes se séparèrent ennemis irréconciliables. Sa tragédie d'*Artémire*, qui fut sifflée, para vers cette époque; il la reproduisit, en 1724, dans une pièce intitulée : *Mariemne empoisonnée par Hérode*. Voltaire, naturellement porté à la satire, eut d'autres différends avec des hommes distingués par leur nom. Mis à la Bastille pour la seconde fois, après six mois de captivité, on lui intima de sortir du royaume. Il passa en Angleterre, où il fréquenta la société d'écrivains qui travaillaient, comme de concert, à saper les fondements du Christianisme. Ce fut à Londres qu'il composa ses tragédies de *Brutus* et de la *Mort de César*, l'*Essai sur la poésie épique*, écrit d'abord en anglais, et mis ensuite en tête de la *Henriade*, qu'il fit imprimer dans cette ville. Quoique le triomphe de la religion catholique dût être de sujet de ce poème, l'auteur y affecta de donner l'avantage aux protestants; il confond le fanatisme avec la religion, et fait de fréquentes sorties contre les prêtres, les moines et les Papes: d'assez beaux vers en l'honneur du Christianisme ne sauraient racheter ses écarts. De retour en France, en 1728, sa fortune s'accrut par la vente de ses ouvrages, et par d'heureux placements de fonds. Il mit l'argent qu'il avait apporté d'Angleterre à une loterie établie par Desforts, contrôleur des finances, et Paris Davenay lui obtint un intérêt dans les vivres de l'armée, dont il retira plus de 800 mille livres. Ces diverses spéculations lui formèrent des capitaux considérables, et il jouissait, sur la fin de sa vie de plus de 130,000 livres de rente. Plus d'une fois on l'entendit prononcer ces paroles : « J'ai vu tant de gens de lettres pauvres et méprisés, que j'ai conclu dès longtemps que je ne devais pas en augmenter le nombre. » Toutefois, les calculs d'intérêt ne lui faisaient pas négliger les lettres. En 1730, il donna son *Brutus*, qui n'eut qu'un médiocre succès, et, en 1732, *Zaïre*, pièce d'un genre tout nouveau, et dont la réussite couronna ses espérances. Sa vanité fut ensuite cruellement mortifiée par le mauvais accueil qu'on fit à *Admétès du Géoclin*. Cependant Voltaire, l'ayant reproduite sous le titre du *Duc de Poix*, elle fut mieux reçue du public. Il avait fait paraître, vers cette même époque 1730, l'*Apothéose* de M^{me} Lecouvreur, comédienne, où, après l'avoir presque démisée, il s'éleva contre le clergé qui lui avait refusé la sépulture. Son *Affondrin*,

imprimé en 1736, n'est qu'une apologie du luxe « qui lui attira, dit Condorcet, « les reproches non seulement des dévots, mais de plusieurs philosophes austères et respectables. » Dans le *Temple du goût*, il juge des écrivains du siècle passé, et même ses contemporains d'une manière plus séduisante et plus ingénieuse qu'équitable et impartiale : cet ouvrage essuya des critiques fondées. De plus justes et de plus rigoureuses s'élevèrent lors de la publication de ses *Lettres philosophiques*, ou *Lettres sur les Anglais*. Ces lettres sont au nombre de vingt-cinq, et l'auteur y effleure la théologie, la métaphysique, l'histoire, la littérature, les sciences, les mœurs, avec un style léger; rempli d'épigrammes et de plaisanteries contre nos prêtres et nos usages religieux. L'ouvrage fut condamné par le Parlement, et une lettre de cachet envoya Voltaire en exil; mais il se déroba à la sentence. Il avait déjà composé plusieurs chants de son poème de la *Pucelle* : ses amis en récitaient des fragments, et exposèrent ainsi l'auteur à de nouvelles craintes. Forcé de s'absenter encore, il alla passer quelque temps au siège de Philisbourg, où commandait le maréchal de Berwick; puis il se retira auprès de la marquise du Châtelet, à Cirey en Champagne, où il travailla à ses *Eléments de la philosophie de Newton*. Renonçant à devenir physicien, il composa l'*Histoire de Charles XII*, acheva ses *Discours sur l'homme*, et rassembla les matériaux pour son *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations depuis Charlemagne*. « Je choisis cette époque de Charlemagne, dit-il, parce que c'est celle où Bossuet s'est arrêté, et que je n'osais toucher à ce qui avait été traité par ce grand homme. » Cet ouvrage, commencé en 1740, et imprimé en 1756, semble un manifeste contre le Christianisme et les chrétiens. Il composait à peu près en même temps *Zulime*, *Athre* et *Mahomet*. Voltaire était depuis longtemps en correspondance avec Frédéric II, roi de Prusse, qu'il alla voir à Westel. A son retour, il donna *Mérope*, une de ses meilleures tragédies. Ses relations avec Frédéric le firent envoyer secrètement à Berlin, où il contribua à ce que ce prince déclarât de nouveau la guerre à Marie-Thérèse, et, en passant par La Haye, il sut pénétrer les dispositions des Hollandais, qui paraissaient encore incertaines. Ces services lui procurèrent les faveurs de la cour. Chargé de faire une pièce pour le premier mariage du Dauphin, il composa la *Princesse de Navarre*, qui lui fit obtenir la

charge de gentilhomme ordinaire et la place d'historiographe de France. Cependant son ambition n'était pas encore satisfaite : le fauteuil académique tourmentait ses desirs. N'ignorant pas l'obstacle qui s'opposait à sa réception, il eut recours à l'artifice; et, pour gagner la faveur du Père de la Tour, il lui écrivit une lettre du 7 février 1746, remplie de protestations sur son respect pour la religion, et son attachement aux Jésuites : il y disait, entre autres choses : « Si ja-
« mais on a imprimé sous mon nom une
« ligne qui puisse scandaliser seulement
« un sacristain de paroisse, je suis prêt
« à la déchirer. Je déteste tout ce qui
« peut porter le moindre trouble dans la
« Société. » Ces fausses protestations eurent leur effet : il fut enfin reçu à l'Académie en 1746; il avait alors 52 ans. Aimant à se singulariser, non seulement il ne fit pas les éloges d'usage de son fondateur, le cardinal de Richelieu, mais il ne le rappela pas même honorablement. Il retourna à Cirey, près de la marquise du Châtelet, avec laquelle il passa bientôt après à la cour du roi Stanislas. La mort de la marquise hâta le retour de Voltaire à Paris, où sa gloire littéraire éprouva des contradictions. On lui préférait, peut-être injustement, Crébillon, qui venait de faire jouer *Catilina*. Il crut se venger en écrivant sur trois sujets que son rival avait traités; et il composa à Sceaux, chez la duchesse du Maine, les trois tragédies de *Sémiramis*, d'*Oreste* et de *Rome sauvée*. Ce fut la duchesse, dit-on, qui l'engagea à écrire *Rome sauvée*. Cependant, l'accusation d'irréligion que ses écrits lui avaient méritée, commençait à éloigner de lui quelques-uns de ses protecteurs. Outre cela, sa vanité démesurée irritait contre lui les gens de lettres, tandis que son caractère irascible et satirique lui faisait d'une autre part de puissants ennemis. Louis XV avait conçu pour lui une espèce d'aversion qu'il ne dissimulait pas, et même la marquise de Pompadour lui retira son amitié. Il crut alors qu'il ne pourrait mieux être que dans une cour composée de philosophes, et il accepta enfin les propositions du roi de Prusse. Il alla joindre à Berlin Maupertuis, d'Argens, La Mettrie et Toussaint, arriva à Potsdam en juin 1750, et reçut le plus favorable accueil de Frédéric. Les premiers mois s'écoulèrent à la satisfaction réciproque du maître et du disciple; nul nuage ne troublait leur bonne intelligence. Voltaire passait quelques heures auprès du roi, soit pour corriger ses ouvrages, soit pour lui apprendre à écrire avec goût et pureté. Il assistait sou-

vent aux soupers que donnait Frédéric à ses favoris : soupers où se trouvaient d'autres beaux-esprits de la trempe de Voltaire, qui par leur conversation flattaient les principes du monarque philosophe. « Jamais, dit le premier, dans ses *Mémoires*, on ne parla dans aucun lieu du monde, avec tant de liberté de toutes les superstitions des hommes, et jamais elles ne furent traitées avec plus de plaisanterie et de mépris; » et il écrivait à Madame du Deffant qu'il soupait tous les jours avec deux ou trois impies. Enfin ce fut dans un des soupers de Frédéric (selon le rapport de Collini), que Voltaire conçut le projet du *Dictionnaire philosophique*, qui fut exécuté quelque temps après. Il avait tout le reste du jour pour se consacrer à l'étude : il corrigeait plusieurs de ses ouvrages, finissait le *Siècle de Louis XIV*, et travaillait au poème de la *Loi naturelle*. Frédéric lui témoignait toujours la même bienveillance, et l'avait créé chambellan. Fêté de toute la famille royale, le poète jouait la tragédie avec les frères et les sœurs du roi, leur apprenait à déclamer les vers français, et leur en adressait d'autres qu'il composa en leur éloge. Enfin ce n'est pas sans raison qu'il appelait le séjour de ce roi le *Palais d'Alcine*. Mais cet enchantement fut bientôt dissipé. On raconte qu'un jour que le général Mantein le pressait de revoir ses *Mémoires*, il lui répondit : Le roi m'a envoyé son linge sale à blanchir, il faut que le vôtre attende. » Et dans une autre occasion, montrant à quelqu'un plusieurs cahiers de vers composés par Frédéric : « Cet homme-là, dit-il, c'est César et l'abbé Cottin. » Le roi n'ignorait pas ces propos imprudents, et dit un jour à La Mettrie, en parlant de son chambellan : « J'en ai encore besoin pour revoir mes ouvrages; on suce l'orange et on jette l'écorce. » Voltaire, qui se croyait tout permis vis-à-vis même des souverains, fut très-piqué de cette confiance, et forma dès lors le projet de s'évader. En même temps vinrent ses discussions avec Maupertuis, président de l'académie de Berlin; ce mathématicien célèbre était lui-même en dispute sur un point de science avec le professeur Kœnig. Voltaire, jadis l'ami du premier, devint jaloux des distinctions dont l'honorait le roi de Prusse; et, malgré l'ordre de celui-ci de ne pas se mêler des querelles qui existaient entre Kœnig et Maupertuis, il écrivit contre ce dernier une satire qui fut suivie d'une autre plus sanglante encore, intitulée : *Akakia*, où il n'épargne ni les ouvrages ni la personne de son adversaire. On s'étonna avec

raison que celui qui avait comblé d'éloges en 1738 ne fût plus en 1752 qu'un raisonneur extravagant, un philosophe insensé. Frédéric II, justement indigné, fit brûler la diatribe d'*Akakia* par le bourreau. Voltaire, qui était malade à Berlin, lui renvoya alors sa croix, sa clef, et le brevet de sa pension, et demanda au roi la permission de partir : Frédéric, pour toute réponse, lui fit remettre du quinquina. Voltaire ajouta qu'il avait besoin des eaux de Plombières; on lui fit répondre que celles de Silésie valaient encore mieux. Cependant il alla à Postdam, vit Frédéric, et leur bonne intelligence parut se rétablir. Voltaire obtint d'aller à Plombières, mais il persista dans son dessein de quitter à jamais la Prusse. Il passa à Leipsick, et de là, chez la duchesse de Saxe-Gotha, amie des philosophes, et pour laquelle il commença ses *Annales de l'Empire*. Chemin faisant, il reçut un cartel de Maupertuis, et s'entendit déchirer dans les libelles de La Baumelle. La lenteur de son voyage, son séjour à Gotha, et des sommes considérables placées dans le duché de Wurtemberg, sur sa tête et celle de sa nièce, M^{me} Denis, firent connaître au roi de Prusse que Voltaire n'avait plus envie de revenir à sa cour. Ce soupçon, quelques propos indiscrets, et un recueil de ses *OEuvres poétiques*, que Voltaire avait emporté avec lui, irritèrent le monarque; et, dans sa colère, il donna ordre à un agent, nommé Freitag, qu'il entretenait à Francfort, d'arrêter Voltaire, et de ne pas le relâcher qu'il n'eût rendu ses décorations, son brevet de pension, et le recueil de *Poésies*. Freitag exécuta ponctuellement les ordres de son maître; et après une détention de trois semaines, Voltaire obtint sa liberté. Il se rendit à Colmar, voulut d'abord s'établir en Alsace, et écrivit ensuite à Paris pour savoir si, en y retournant, il pourrait obtenir un bon accueil à la cour : la réponse ne fut pas satisfaisante, et il se détermina à aller prendre les eaux d'Aix en Savoie. Il passa à Lyon où il vit jouer plusieurs de ses *Pièces*; et enfin il se rendit à Genève pour consulter Tronchin. Il habita ensuite, et alternativement, Tournay, Ferney et les Délices, aux portes de Genève, et fixa sa demeure dans ce pays. Il recevait dans sa retraite les personnages distingués qui étaient entraînés par le désir de connaître cet homme extraordinaire. Il y accueillait aussi les nouveaux présélytes que lui recommandait d'Alembert. Il cultivait toujours avec assiduité la littérature, et l'*Orphelin de la Chine* fut le premier fruit de sa

retraite, ouvrage où, comme dans la plupart des autres qui sont sortis de sa plume, on retrouve parmi les richesses de la poésie, l'art funeste d'insinuer l'impiété. Mais rien ne peut égaler le scandale que produisit la publication de la *Pucelle d'Orléans*. Ce poème, qui contient les traits les plus licencieux et les détails les plus révoltants, excita l'indignation des personnes les moins scrupuleuses. Les gens corrompus lurent cet ouvrage avec avidité; mais ceux qui conservaient une certaine pudeur le regardèrent comme indigne d'un philosophe, et comme une « tache pour les œuvres et la vie de l'auteur. » On pourrait faire le même reproche à son roman de *Candide* ou *l'Optimisme*, et à une grande partie de ses *Contes*, où règnent à la fois la licence et l'irrégulation. Dans la *Loi naturelle*, autre poème qu'il publia peu de temps après, il s'élève contre le fanatisme : on sait assez ce que Voltaire entendait par ce mot. Le poème du *Désastre de Lisbonne*, où il prend plaisir à calomnier la Providence, et à désespérer la nature humaine, lui attira les reproches de J.-J. Rousseau lui-même. A *Candide* succéda une traduction libre, ou plutôt une parodie de l'*Ecclésiaste*, et d'une partie du *Cantique des cantiques*. Ces deux écrits furent brûlés par la main du bourreau. La première édition de ses *Œuvres*, faite sous ses yeux, parut en 1757; il y joignit son *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, qui excita l'enthousiasme de ses admirateurs, et qui n'est passans mérite sous le rapport littéraire, mais dans lequel il s'attache principalement à saper la religion par sa base, avilit l'Eglise et maltraite constamment ses ministres. Sa haine contre la religion semblait en lui augmenter avec l'âge, et rien ne pouvait l'assouvir. C'est vers ce temps à peu près qu'il se réconcilia avec le roi de Prusse, avec lequel il correspondit jusqu'à sa mort. Pendant ce temps, il fournit quelques articles à l'*Encyclopédie*, et en 1760 il donna au théâtre *Tancrède*, qui obtint un succès marqué. Ayant recueilli à Ferney une petite nièce du grand Corneille, il pourvut à son établissement en publiant, par souscription, une édition des *Œuvres* de cet immortel tragique; mais il accompagna l'ouvrage de notes, où, s'il loue par fois les beautés du père de la tragédie française, il paraît quelquefois relever ses défauts avec une sévérité minufieuse, qui tient de la jalousie. Ses succès littéraires, qu'il méritait sans doute à plusieurs titres, furent souvent troublés par des critiques, qui lui donnaient beaucoup d'humeur. Les *Lettres*

de quelques juifs portugais, etc., de l'abbé Guénée, excitèrent puissamment sa colère : l'auteur y démasquait sa mauvaise foi dans la traduction de plusieurs textes des livres saints, relevait d'autres erreurs non moins remarquables, réfutait, en un mot, un grand nombre de ses objections contre la Sainte-Ecriture. « Cet abbé-là, dit-il, est malin comme un singe; il paraît vous caresser, et il vous mord jusqu'au sang. » Mais les censeurs les plus incommodes pour son amour-propre étaient le journaliste Fréron et le *Journal de Trévoux*, rédigé par des jésuites. Il lui occasionnait des accès de colère difficiles à exprimer, et peu convenables, ce semble, à un philosophe. Il était mal vu à Genève, où ses principes avaient indisposé contre lui les autorités. Ces mêmes principes, renouvelés continuellement dans tous les ouvrages qu'il publiait, excitaient contre lui des plaintes répétées. Il crut ou voulut faire croire qu'il se formait sur sa tête un grand orage, et qu'il était urgent de le conjurer; il avait un peu de fièvre, il appela un confesseur, fit une communion solennelle, et une protestation publique de son respect pour l'Eglise; mais les gens sensés surent à quoi s'en tenir sur cet appareil hypocrite, et sa démarche fut blâmée de ses amis mêmes. Ce n'était pas la première fois que Voltaire avait eu recours au ministère ecclésiastique. Se trouvant malade chez le président de Maisons, il se confessa au curé de ce village. Il en écrivit lui-même au baron de Breteuil, et il est remarquable qu'il ne fait pas de mauvaise plaisanterie sur cette démarche. Dans les différends qui eurent lieu à Genève, entre le peuple et les magistrats, Voltaire se déclara pour le premier, c'est-à-dire contre les lois établies, et il publia un *Poème* où il tourne en ridicule tous les partis. Son caractère inquiet, son activité surprenante pour son âge, et, sans doute, sa vanité, le portaient à se mêler d'une foule d'affaires, afin de faire parler de lui dans le monde. Il publiait des *factums* pour Calas; le comte Lalli, pour les jeunes impies d'Abbeville; il soutenait Sirven dans son procès avec les Jésuites, et les paysans de la Franche-Comté, contre le chapitre dont ils étaient serfs; il protégeait la femme de Montbailli (exécuté comme parricide), accusée de complicité; elle fut déclarée innocente au conseil d'Artois. Il recevait des témoignages d'estime de plusieurs princes; mais il n'en fut pas de même de l'empereur qui, en 1777, passa à la porte du château de Ferney, sans daigner s'y arrêter : dédain d'autant plus

remarquable, que le royal voyageur avait visité tous les hommes célèbres dont le domicile se trouvait sur la route. Ce prince (qui peut-être ne fut pas constamment dans cette disposition) répondit à deux jeunes gens qui étaient allés à sa rencontre pour le prier d'accepter chez le philosophe un dîner qu'il avait préparé avec un soin extrême : « Qu'il ne pouvait « voir un homme qui, en calomniant la « religion, avait porté le plus grand coup « à l'humanité. » Voltaire fut atterré par cette aventure. Il entretenait une correspondance immense avec le roi de Pologne, Frédéric-le-Grand, Catherine II; avec d'Alcambert, Thiriot, d'Argental et autres. Il s'occupait sans cesse de nouveaux ouvrages, parmi lesquels il ne faut pas oublier les pamphlets qu'il fit pleuvoir sur le marquis de Pompadour. Ce seigneur, à sa réception à l'Académie, en 1760, avait prononcé un discours où il avait choisi pour sujet, « que le philosophe vertueux et chrétien mérite seul le nom de philosophe. » Tous les partisans de la philosophie naissante se décochaient contre lui; Voltaire, en particulier, se chargea de la vengeance; chaque courrier de Genève apportait quelque nouvelle facétie. On fit en même temps imprimer contre la marquis de Pompadour la *Prière du diable*; le marquis céda à l'orage et se retira dans sa province. Voltaire, infatigable au travail, donna successivement une foule d'écrits sérieux ou bouffons, où la religion était attaquée ou tournée en ridicule. Il se cachait, pour les produire, sous des noms empruntés, et il en plaisantait dans ses lettres. L'avènement de M. Turgot au ministère fut un triomphe pour les philosophes; Voltaire fut un des premiers à le célébrer avec enthousiasme. Il avait cru (disent ses panégyristes) que l'intolérance, la superstition, les préjugés absurdes, disparaîtraient devant un ministre philosophe. Mais les édits de 1776, qui augmentèrent son admiration pour Turgot, furent le signal de la chute de ce dernier. Voltaire, indigné, lui adressa en dédommagement une épître intitulée : *A l'homme*. Les sentiments qu'il y faisait paraître auraient pu à jamais lui interdire son entrée dans Paris, qu'il désirait revoir depuis plusieurs années. Il y vint cependant en février 1778. A peine on sut qu'il était dans la capitale, que l'enthousiasme de ses admirateurs n'eut plus de bornes. Des centaines de personnes passaient des heures entières devant ses fenêtres pour le voir un instant. Sa voiture, forcée d'aller au pas, était entourée d'une

faule nombreuse, qui bénissait son nom et célébrait ses ouvrages; les plus grands seigneurs briguaient l'honneur de lui rendre visite. L'Académie française le reçut avec une distinction signalée, et moins comme un égal que comme le prince des lettres. Tous ces honneurs pouvaient paraître une insulte faite au gouvernement et à la religion, qu'il avait si cruellement persécutés. Ravi de l'accueil qu'il recevait, il s'écria : « Mon exil « très dans Paris a été plus triomphant « que celle de Jésus dans Jérusalem. » Cependant ce fut au Théâtre-Français que sa vanité jouit du plus beau triomphe. On y jouait son *Irène*; c'était le principal motif qui l'avait amené à Paris. Il assista à la troisième représentation de cette tragédie, une de ses plus faibles compositions : si l'arrivée de l'acteur dans la capitale avait décidé du succès de la pièce, sa présence ne fit que l'augmenter. Il remarqua avec un plaisir inexprimable que les vœux les plus applaudis étaient ceux où il attaquait les vérités religieuses et morales, qu'il appelait des *préjugés*. Après avoir couvert d'applaudissements et l'ouvrage et l'auteur, les spectateurs accompagnèrent celui-ci jusque dans ses appartements, en criant : « Vive Voltaire ! vive la Henriade ! vive Mahomet ! vive la Pucelle !... ! Ce dernier cri prouve assez quelle espèce d'admirateurs l'entouraient. On ne se borna pas là : les plus fanatiques se précipitaient à ses pieds, baisaient ses mains, ses vêtements, et, au milieu de ses transports, il répétait : « On veut me « faire mourir de plaisir. » Le fameux Franklin se trouvait alors à Paris; et, partageant, dit-on, l'enthousiasme d'une partie des Français, il présenta à Voltaire son petit-fils, et le pria de lui donner sa bénédiction; Voltaire remplit cette cérémonie ridicule, en prononçant ces mots : « *God and liberty* (Dieu et la liberté); « voilà la seule bénédiction qui convienne au petit-fils de Franklin. » On ne saurait comprendre quelle importance attachait le philosophe américain à la bénédiction du philosophe français. Ce dernier, enhardi par l'admiration dont il était l'objet, donna la dernière main à son *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, et y porta de nouveaux coups au Christianisme. Il s'occupait en même temps du projet de réfuter plusieurs faits soutenus dans l'ouvrage du duc de Saint-Simon; et ayant déterminé l'Académie française à refondre son *Dictionnaire*, il travaillait aussi à en rédiger le plan. Ces fatigues, au-dessus de son âge, lui causèrent un crachement de sang; cela ne

l'empêcha pas de se faire recevoir, le 7 avril, comme moine, à la loge des *Neuf Sœurs*; mais pour ne pas abandonner son travail, et donner à son corps un peu d'énergie, il résolut de prendre de l'exercice : il se trompa sur la dose, et les suites lui furent funestes. Il ne sortait que par moments de la profonde léthargie où il était plongé; c'est dans ces intervalles qu'il écrivit une lettre à M. de Laflay-Tolendal, pour le féliciter de ce qu'on avait réhabilité la mémoire de son père qui était mort sur l'échafaud. Sentant sa fin approcher, il signa et remit à l'abbé Gauthier une profession de foi par laquelle il déclarait qu'il mourait dans la religion catholique où il était né. Pendant quelques jours il parut se trouver mieux. Sa profession de foi paraissait fort suspecte de la part d'un homme qui en avait déjà fait de semblables, et qui avait avoué de sejourner de ce qu'il y a de plus saint dans la religion; le curé de Saint-Sulpice retourna chez lui; mais, dit Grimm, « Voltaire eut beaucoup de peine à le reconnaître; et le curé l'ayant conjuré de confesser la divinité de Jésus-Christ, il le repoussa en lui disant : Laissez-moi mourir tranquille. » Ce philosophe rendit le dernier soupir, le 30 mai 1778, à l'âge de 84 ans (voyez TAOUCHET Théodore). Le curé de Saint-Sulpice lui refusa la sépulture; on réclama chez les Cordeliers le service qui s'y faisait ordinairement pour les académiciens; mais on fut refusé encore. L'abbé Mignot, neveu du défunt et conseiller au Parlement de Paris, était abbé de Seelrières en Champagne; il y conduisit le corps de son oncle, et l'enterra dans le caveau de l'abbaye, la défense étant arrivée trop tard. Tous les littérateurs philosophes prirent le deuil. Les poètes célébrèrent Voltaire; et les académiciens prononcèrent son éloge; les plus remarquables furent ceux du roi de Prusse et de Latharpe; mais celui-ci est plus modéré que l'autre. En 1779, Frédéric fit célébrer, dans l'église catholique de Berlin, un service pour son ami et pour son maître. Ses restes furent transportés, en 1791, à l'hôtel de Villette, quai des Théatins, qui reçut dès lors le nom de *quai de Voltaire*: le même jour, 12 juillet, ils furent transférés au Panthéon. Nous avons plusieurs *Vies* de Voltaire: celle du marquis de Luchet, 1781, 6 vol. in-8, est écrite avec un ton d'emphase ennuyeux; celle de Condorcet, 1787, et de Duvernet, 1788 et 1797, 4 vol. in-8, respirent la haine de la religion; mais celle du marquis de Villette les surpasse toutes en impiété et en cynisme; de nos jours, M. Le-

pan en a donné une en 1819, rédigée dans un esprit différent, mais qui laisse beaucoup à désirer. Celle de M. Mazure, 1821, in-8, mieux écrite, n'a pas eu tous les suffrages des amis de la vérité; l'auteur a fait trop de concessions au parti philosophique. Enfin Paillet de Warcy a publié une *Histoire de la vie et des ouvrages de Voltaire*, 1824, 2 vol. in-8: l'ouvrage n'est pas bien écrit, mais il est curieux et intéressant, et renferme un grand nombre de faits et de documents. On ne saurait dire exactement les éditions qu'on a données des *Œuvres de Voltaire*, dans presque tous les formats, in-4, grand in-8, in-8 ordinaire, in-12 et in-18. On a dit et on répète que le nombre des exemplaires excède trois cent mille, sans y comprendre un nombre immense d'exemplaires des *Œuvres séparées*. Nous croyons que ce chiffre est très-exagéré. Ce qui nous paraît plus certain et plus facile à vérifier, c'est que, depuis 1815, presque tous les éditeurs des *Œuvres complètes de Voltaire* ont fait faillite. Nous ne voulons point coopérer à la propagation des *Œuvres* de cet homme; mais nous ne pouvons nous dispenser de dire que la meilleure édition est celle qu'a dirigée M. Beuchot, le seul homme capable d'une telle entreprise. Il y a ajouté des *avertissements* et des *notes*, où il est ordinairement juste et modéré. On peut croire que cette édition ne renferme aucun écrit qui ne soit de Voltaire, et que tous ceux qu'elle contient sont de lui. Elle a été publiée depuis 1830, et forme 70 vol. in-8; il devait y en avoir deux autres volumes pour la table, mais cette table n'a point encore paru, quoique le dernier volume de la collection soit publié depuis plusieurs années. M. T. Foisset a publié, en 1836, la *Correspondance* entre Voltaire et le président des Brosses: Correspondance précieuse qui ne se trouve dans aucune des éditions de Voltaire. « Qu'on admire, dit un auteur judicieux, les grâces du style de Voltaire, la diction de ses livres d'histoire, le brillant de ses poésies, le naturel et le piquant de ses lettres, nous y souscrivons volontiers. Qu'on donne une collection de celles de ses *Œuvres* que peut avoir la religion, ou du moins qui ne lui sont pas contraires, à la bonne heure; qu'on supprimât dans quelques autres, qui pouvaient être utiles, des passages qui acausaient manifestement la prévention ou la haine, on y aurait applaudi. Combien d'ouvrages de Voltaire gagneraient, en effet, à ces retranchements, et combien il eût été à

« désirer qu'une main amie de la religion, et soigneuse en même temps de la gloire de l'auteur, eût effacé des traits qui ne sont pas moins contraires à l'une qu'à l'autre ! La *Henriade* n'aurait-elle pas plus de mérite aux yeux des hommes impartiaux, sans quelques vers qui respirent une indifférence philosophique pour toutes les religions ? »

« Le *Siècle de Louis XIV* ne satisfait-il pas davantage les hommes graves, sans ce ton de légèreté peu séant dans un historien ? Les *Pièces de théâtre* n'auraient-elles pas plus de suffrages sans cette affectation d'y semer partout des maximes philosophiques ? Les *Poésies légères* n'auraient-elles pas une gaieté plus innocente, si elle ne s'exerçait que sur des matières où il est libre à chacun de rire et de plaisanter ? Tous ces ouvrages ne gagneraient-ils pas à des retranchements également avoués par la morale et par le goût ? et une édition de *Voltaire*, faite d'après ces principes, ne serait-elle pas le plus beau titre de sa gloire ? Mais que l'on reproduise des ouvrages tant de fois proscrits ou dignes de l'être ;... qu'on permette d'insulter à la religion, à la morale et au gouvernement, dans des pamphlets licencieux ou satiriques ; qu'on accroisse ainsi le mal au lieu d'y apporter remède, c'est ce que la prudence et l'intérêt de la société devraient, ce semble, empêcher. »

Napoléon le comprit ; mais la Restauration, plus facile que Napoléon, souffrit qu'on multipliât les éditions de *Voltaire*. Aussi avons-nous eu des révolutions nouvelles ; car les ouvrages de Voltaire surtout accélérèrent la révolution si terrible qui effraya le monde à la fin du 18^e siècle : révolution commencée par Luther et Calvin, prévue, annoncée ou prédite depuis ces prétendus réformateurs par une foule de personnages jusqu'au P. Beauregard (voyez ce nom et ceux qui y sont indiqués ; voyez, en outre, un livre intitulé : *La Sagesse profonde et l'insaisissabilité des prédictions de la révolution qui nous menace, démontrée par l'accomplissement littéral des nombreuses prédictions de la révolution qui nous est arrivée*, 1 vol. in-8 ; 2^e édit., Paris, 1827), et consommée dans le sang par les disciples de Voltaire, et dans une continuité de crimes inouis contre Dieu et l'humanité. Il est évident que la multiplicité d'éditions qu'on a faites, sous la Restauration, des *Ouvrages de Voltaire*, et d'autres écrivains incrédules, tenait à de vastes projets, que la révolution de juillet 1830 n'a peut-être pas tous réalisés. Les philosophes, qui secondèrent

avec le plus de force l'antipathie religieuse de Voltaire, furent Thiriot, d'Argental, d'Alembert, Damilaville, d'Argens, Helvétius, de Bordes, Marmontel, Saurin, etc. Ils étaient ses amis, et ont assumé une grande partie de la responsabilité de ses fautes. D'autres de ses amis n'approuvaient pas cependant ses attaques continuelles contre la religion. Madame du Deffant, qui était en correspondance avec lui, et qui n'était pas dévote, lui écrivait le 20 septembre 1760 : « Je blâme M. de Voltaire quand il s'associe, » ou plutôt se fait chef d'un parti qui n'a rien de commun avec lui qu'un seul article. » Dans une autre lettre elle cherche à le dissuader d'écrire contre la religion, et elle lui envoie une lettre du président Hénault tendant au même but. Ce célèbre historien y faisait des représentations à Voltaire sur sa *Philosophie de l'histoire*. Il trouve une « barbarie insigne dans ces sortes d'ouvrages, » et n'aime point que l'on ôte la religion aux malheureux. Grimm, tout philosophe qu'il était, à travers tous les éloges qu'il accorde à Voltaire, lui adresse des reproches fort justes, et même des railleries assez piquantes. Il se moque de son excessive fécondité. Il blâme ses « redites » et son rabâchage, » car il se permet ce mot, et il l'applique surtout aux *Questions sur l'Encyclopédie*. Il ne voit en lui aucun talent pour l'histoire, et il cite pour exemple ses *Annales de l'Empire*, où il ne trouve ni goût, ni esprit, ni coloris, ni connaissance des faits. Il reproche de même à l'*Essai sur l'Histoire générale* « des fautes grossières dans les faits et dans le style. » Il n'approuve pas non plus les deux fameux vers d'*Oedipe*, qu'il regarde « comme l'époque et la source de cette impiété qui s'est établie si ridiculement, dit-il, sur nos théâtres ; » ailleurs, il remarque que « Voltaire est absorbé par son beau zèle contre l'infâme, » mot par lequel le patriarche de l'incrédulité désignait la religion. Enfin Grimm appelle ce digne maître « un sublime enfant, un sublime pantalon. » Rousseau lui-même, son digne émule en impiété, écrivait à Du Peyron : « Voltaire est presque toujours de mauvaise foi dans ses extraits de l'Écriture ; il raisonne souvent fort mal, et l'air de mépris qu'il jette sur des sentiments respectés des hommes, en jaillissant sur les hommes même, me paraît un outrage fait à la société. » Il l'appelle un grand comédien. Il écrivait encore au professeur Vernet, en parlant des diatribes de Voltaire : « Ainsi donc la satire, le noir mensonge et les li-

« belles sont devenus les armes des philosophes et de leurs partisans. » Peut-on en douter, après un tel aveu ? Qu'ont donc produit les philosophes du 18^e siècle, dont Voltaire était le chef ? Ce que la saine philosophie ne saurait avouer pour son ouvrage : l'indépendance, le désordre, le bouleversement de toutes les idées. C'est tout le fruit qu'on peut recueillir des ouvrages de cet écrivain. Les jeunes gens apprendront à son école à secouer le joug du devoir, à répéter des blasphèmes, à triompher de leurs dérèglements ; les gens de lettres à peu respecter les modèles, à déguiser leurs larcins, à violer les règles, à oublier les bienséances, à se déchirer sans égards ; les nations à abandonner leurs principes, leurs lois, leur caractère, pour se repaître d'idées frivoles, de vues chimériques, de goûts fantastiques et passagers, à préférer à leur intérêt, à leur gloire, à leur repos, l'attrait du plaisir, les honneurs du persiflage et les charmes de l'inconstance. Entre ceux qui ont écrit contre Voltaire, on distingue l'abbé Guénée, dont nous avons déjà parlé ; l'abbé Guyon, qui a démasqué ses sophismes dans l'*Oracle des nouveaux philosophes* ; l'abbé Nonotte, qui a recueilli les *Erreurs* de Voltaire ; La Beaumelle, Féron, Clément, Sabatier, qui ont mis à sa juste valeur son mérite littéraire ; le Père Berthier dans les *Journaux de Trévoux* ; l'abbé Bergier, Le Franc de Pompiignan, l'abbé Clémence, l'abbé Bullet, etc. On a publié en 1817 une brochure in-8, sous ce titre : *Questions importantes sur les nouvelles éditions des OEuvres complètes de Voltaire et de J.-J. Rousseau*, avec ces paroles de Louis XVI pour épigraphe : *Ces deux hommes ont perdu la France*. La haine de Voltaire contre la religion était un fanatisme inconcevable, stupide, brutal. Quelques passages de sa *Correspondance* feront mieux connaître, sous ce rapport, l'esprit de l'auteur et de ses ouvrages. Il reprochait souvent à d'Alembert et aux autres philosophes leur tiédeur à extirper les préjugés. « Ah ! frère, écrivait-il au marquis d'Ar-gens, si vous vouliez écraser l'erreur ! » frère, vous êtes bien tiède ! » Ecrivant à d'Alembert, le 19 janvier 1757, il lui disait : « Faites un corps, amenez-vous, et vous serez les maîtres. » Et le 14 mai suivant : « Vous avez dans l'*Encyclopédie* des articles de théologie et de métaphysique qui me font bien de la peine ; mais vous rachetez ces petites orthodoxies par tant de beautés et de choses utiles, qu'en général ce livre sera un service rendu au genre humain. » Il lui écri-

vait encore : « Je prie l'honnête homme qui fera matière (pour l'*Encyclopédie*), de bien prouver que ce je sais quoi qu'on appelle matière peut aussi bien penser que le je ne sais quoi qu'on appelle esprit. » Et le 6 décembre : Il ne faut que cinq ou six philosophes pour renverser le colosse. » Et le 25 mai suivant : « Si vous étiez tous unis, vous donneriez des lois. Tous les Cacouacs devraient composer une meute. » En 1760, sa correspondance devint encore plus amère et plus provocante, et il excitait sans relâche ses amis à terrasser ce qu'il appelait la superstition. Le 20 juin : « Ah ! pauvres frères, les premiers fidèles se conduisaient mieux que vous. » Patience ! Dieu nous aidera, si nous sommes patients et gais. » Le 18 juillet à Thiriot : « J'avoue qu'on ne peut pas attaquer l'inf.... tous les huit jours avec des écrits raisonnés, mais on peut aller per domos semer le bon grain. » A d'Alembert, le 20 avril 1761 : « Que les philosophes véritables fassent une confrérie comme les franc-maçons ; qu'ils s'assemblent, qu'ils se sou-tiennent, qu'ils soient fidèles à la confrérie, et alors je me fais brûler pour eux. Cette académie secrète vaudrait mieux que l'académie d'Athènes et toutes celles de Paris. Mais chacun ne songe qu'à soi, et oublie le premier des devoirs, qui est d'anéantir l'inf.... » Confondez l'inf.... le plus que vous pourrez. » A Damilaville, le mois suivant : « Courez tous sur l'inf... habilement. Ce qui m'intéresse, c'est la propagation de la foi, de la vérité, le progrès de la philosophie et l'avilissement de l'inf... » A Saurin, en octobre : « Il faut que les frères réunis écrasent les coquins. J'en viens tous les jours là : *Delenda Carthago*. » A Damilaville, le 4 février 1762 : « Engagez tous mes frères à poursuivre l'inf... de vive voix ou par écrit, sans lui donner un moment de relâche. » Au comte d'Argental, le 16 février 1762 : « Faites tant que vous pourrez les plus sages efforts contre l'inf... » A Helvétius, le 1^{er} mai 1763 : « Dieu vous en mandera compte de vos talents. Vous pouvez plus que personne écraser l'erreur. » A d'Alembert le 28 septembre 1763 : « J'ai toujours peur que vous ne soyez pas assez zélé. Vous enfouissez vos talens ; vous vous contentez de mépriser un monstre qu'il faut abhorrer et détruire. Que vous coûterait-il de l'écraser en quatre pages, en ayant la modestie de lui laisser ignorer qu'il meurt de votre main ? Lancez la flê-

« che sans montrer la main. Faites-moi.
 « quelque jour ce plaisir. Consolez ma
 « vieillesse. » Le 2 octobre 1764, il mar-
 « quait à son ami : « J'ai vu avec horreur
 « ce que vous dites de Bayle (art. *Dict.*)
 « Heureux s'il avait pu respecter la re-
 « ligion et les mœurs ! Vous devez faire
 « pénitence toute votre vie de ces deux
 « lignes : qu'elles soient mouillées de
 « vos larmes. » A Marmontel, le 21 mai
 1764 : « J'exhorte tous mes frères à com-
 « battre avec force et prudence pour la
 « bonne cause : » A Damilaville, le 25
 juillet 1768 : « Je ne doute pas un mo-
 « ment que, si vous vouliez vous établir
 « à Clèves, avec Platon (Diderot), et
 « quelques amis, on ne fît des conditions
 « très-avantageuses. On y établirait une
 « imprimerie qui produirait beaucoup.
 « On y établirait une autre manufacture
 « plus importante, ce serait celle de la
 « vérité... Soyez sûr qu'il se ferait alors
 « une grande révolution dans les esprits,
 « et qu'il suffirait de deux ou trois ans
 « pour faire une époque éternelle. » Il
 demandait à Thiriot et à d'Alembert des
 renseignements précis, des anecdotes
 contre les adversaires de la philosophie,
 comme sur Gauchat, Chaumeix, Mo-
 reau, Hayer, Trublet, etc. Il appelait
 ses ennemis *bêtes puantes, saquins,*
cuisiniers, polissons, gueux, croquants,
escrocs. Il employait encore d'autres in-
 jures, qu'il nous répugne de rapporter.
 Telles étaient les expressions que le phi-
 losophe de Ferney avait au bout de la
 plume, toutes les fois qu'on s'avisait de
 toucher à ses lauriers, ou qu'on parais-
 sait y toucher. Souvent même il suffisait
 de louer un autre que lui, comme Piron
 l'a dit dans une Epigramme saillante
 (voyez SHAKESPEARE). Après la repré-
 sentation d'*Alzire*, M^{me} du Châtelet, le
 voyant triste dans la meilleure compagnie
 qui lui demandait ce qu'il pouvait avoir,
 dit : « *L'exécution d'un fameux voleur*
 « *fait diversion à l'attention du public.*
 « On ne parle plus à M. de Voltaire de
 « sa belle tragédie, cela l'ennuie. Il en
 « veut au roué. — L'esprit humain, dit
 « un vrai philosophe, doit être humilié,
 « en voyant un homme aussi spirituel
 « s'abandonner à de pareils excès, et se
 « dégrader aux yeux même de ceux qui
 « lui ont érigé des statues. On peut
 « peindre Voltaire par ces paroles de
 « *Paterfamilias : Immodicus gloria, insa-*
 « *tabilis, impotens, semperque inqui-*
 « *etus, insatiable de gloire, violent dans*
 « ses desirs, dévoré d'une ambition in-
 « quiète et jalouse. » On le voit : l'envie
 excitait singulièrement la haine de Vol-
 taire, et sa haine contre les personnes

était, si on peut le dire, aussi violente
 que celle qu'il avait contre la religion.
 En voici quelques nouvelles preuves ; il
 écrivait à Helvétius, le 11 mai 1761 :
 « Est-ce que la proposition honnête et
 « modeste d'étrangler le dernier jésuite
 « avec les boyaux du dernier janséniste
 « ne pourrait amener les choses à quel-
 « que réconciliation ? » Au comte d'Ar-
 genson, le 26 janvier 1762 : « Les jé-
 « suites et les jansénistes continuent à se
 « déchirer à belles dents ; il faut tirer sur
 « eux à balles pendant qu'ils se mordent. »
 Il excitait également, et dans les mêmes
 termes, Damilaville, et il écrivait à
 Chabanon : « Il ne serait pas mal qu'on
 « envoyât chaque jésuite au fond de la
 « mer, avec un janséniste au com. » Au
 même : « On vient de brûler trois jésuites
 « à Lisbonne, oh ! la nouvelle conso-
 « lante ! » Il conserva sa *haine philoso-*
phique jusqu'à ses derniers moments,
 haine que sembla consacrer en quelque
 sorte la réception triomphale qu'il obtint
 à Paris, et l'indifférence du gouverne-
 ment pour un enthousiasme exalté qui
 insultait et le gouvernement lui-même et
 la religion. Quand la postérité lira de
 sang-froid les détails de la réception
 triomphale de Voltaire à Paris, et les
 lignes qu'il a écrites contre sa patrie, et
 réfléchira sur l'abîme de maux où il a,
 plus que personne, contribué à la plon-
 ger, elle dira que les Français de ce
 temps-là étaient corrompus et en dé-
 mence. Voici ce qu'il écrivait au roi de
 Prusse : « Vous savez que je n'ai pas de
 « prévention pour ma patrie.... La na-
 « ture s'est bien trompée en me faisant
 « naître bourgeois de Paris.... Le côté
 « de votre aimant m'attire trop fort,
 « tandis que celui de la France me re-
 « pousse... Plus je songe à *si Tilo*, plus
 « je me dis que Berlin est ma patrie....
 « Il me fallait le roi de Prusse pour mal-
 « tre, et le peuple anglais pour con-
 « toyen.... Ce peuple de *Welches* (c'est
 « ainsi qu'il appelait les Français), que
 « vous peignez si bien,

« Ce peuple est et volage,
 « J'ai vu tant de fois pillage
 « Que l'écrit dans les combats....

« Toutes les fois que j'écris à Votre Ma-
 « jesté sur des affaires un peu sérieuses,
 « je tremble comme nos régiments à
 « Rosbach.... Il n'y a point de *Welsh*
 « qui ne tremble en voyant votre portrait ;
 « c'est précisément ce que je voulais.

« Tout *Welsh* qui vous croit bon,
 « De tout son poignard est content,
 « Et chacun dit à votre mine,
 « Que dans Rosbach on vous a point....

« L'uniforme d'officier prussien ne peut

« servir qu'à faire mettre à genoux les
« *Welches*.

« *Honneur va lequeur de la France!*

« Vos ennemis ont fui comme nos régi-
« ments devant Votre Majesté... » (*Correspondance avec le roi de Prusse, lettres 59, 77, 83, 91, 250, etc.*) Il ne se montre pas plus Français dans ses lettres à d'autres personnes, et dans plusieurs de ses ouvrages; mais nous ne pouvons rapporter ici les preuves nombreuses de ses crimes contre la patrie, ni même indiquer les endroits où on les trouverait dans ses ouvrages et dans sa correspondance; ce serait trop long. Plusieurs auteurs ont fait le portrait de Voltaire. Thomas, son collègue à l'Académie, a dit de lui: « Ce Voltaire est un mauvais génie qui est venu rire d'un rire de démon sur les maux de l'humanité, et qui a déshonoré l'espèce humaine. » Piron l'a peint dans une Epigramme que tout le monde connaît, et Papillon du Rivet, dans une Epitaphe trop longue pour que nous puissions la rapporter. On connaît aussi le portrait qu'en a fait Laharpe, qui avait été un de ses disciples. Il n'est personne qui ne se souvienne de celui qu'en a tracé l'illustre auteur des *Sotirées de Saint-Petersbourg*. L'auteur de *Voltaire aux prises avec les Prophètes*, ayant l'occasion de l'envisager d'un côté, s'exprime comme il suit, dans le t. 1^{er} du *Propagateur de la foi*, p. 268: « Le prophète Elie, « au lieu de fuir devant Jésus, aurait pu « se rétracter basement comme un sophiste sans pudeur, comme le fit Voltaire devant l'officier du roi de Prusse, « dont il fuyait la colère; il aurait pu, « non pour conserver une pension de sept mille écus, mais pour sauver ses jours, se répandre en protestations de dévotement et de fidélité. Il n'appartient qu'à ce flexible protée de revêtir toutes les formes de la politesse et de se sauver quand même. Tant d'ouvrages sous des noms supposés, les noms de l'abbé Bazin, de Guillaume Vadé, de Jérôme Carré; les noms de Quaker, de Russe, de Chinois, de Ministre protestant, d'Evêque même. Tantôt juif, tantôt bachelier, tantôt avocat, tantôt apôtre, tantôt empereur, tantôt général d'armée, tantôt A, tantôt B, tantôt C, et toujours syco- phante et pantalon, il prend tous les masques, s'affuble de tous les déguisements pour se dérober à la juste vengeance des lois et aux traits de ses ennemis. C'est dans l'ombre qu'il broie ses poisons; c'est sous le voile hon- teux de l'anonyme ou du pseudonyme

« qu'il distille le fiel de la noire calomnie.
« Ne pouvant mettre sur le compte des vivants les infâmes débauches de son esprit, ce sont des morts qu'il charge, « en sa place, de braver l'opprobre, « quand il s'agit de nuire et de se venger.
« Enfin pour échapper à la censure, il vient s'asseoir, comme l'Iscaïote, au banquet de l'Homme-Dieu, et lui demande, avec le sourire de l'enfer: « Est-ce moi qui te trahirai? » Environ un an plus tard, un écrivain qui ne se pique pas de religion, parlait de Voltaire en ces termes: « Voltaire était passé de la haine des persécutions à celle du sacerdoce, et de la haine du sacerdoce à celle de la religion même. Toujours éloquent, toujours sublime quand c'est l'amour du genre humain qui l'inspire; ce n'est plus le même homme lorsqu'il se livre à sa colère contre les gens de lettres qui l'ont outragé ou seulement critiqué, ou qui ont eu d'autres idées que lui sur le luxe et sur les arts; quand il s'abandonne à son acharnement contre tout ce qui porte l'habit sacerdotal, et à sa haineuse jalousie contre le divin fondateur du Christianisme, alors il dégrade son talent; il noie les raisonnements dans des sarcasmes grossiers; il est moins gai que satirique, moins plaisant que dur. C'est à son tour un vrai fanatique, un maniaque dont les bouffonneries scandaleuses se terminent par des accès de fureur, où il prodigue les qualifications les plus révoltantes à tous les objets de son mépris et de son aversion. Sur la fin de sa vie, on le voyait poursuivre en désespéré la croyance au Christ et le Christ lui-même: On avait beau lui représenter que Jésus (ne vit-il en lui qu'un sage, rempli, comme Socrate et Marc-Aurèle, d'un saint enthousiasme pour Dieu et la vertu) mériterait toute sa vénération pour avoir prêché au peuple le plus superstitieux et le plus ignorant de la terre (selon Voltaire qui avait voué à ce peuple une haine injuste) la loi naturelle, la religion du cœur, la douce fraternité du genre humain, pour avoir scellé sa doctrine de son propre sang, et donné le plus héroïque exemple du pardon des injures, en priant pour ses bourreaux dans les horreurs du plus affreux supplice; tout entier à l'orgueil de son incroyable envie, il s'obstinait à repousser ce qu'il eût dû adorer. » (AUBERT DE VITRY, dans le *Dict. de la conversation*, au mot *Voltaire*, t. 25, 1839.) Mais de tous les portraits de Voltaire.

le plus complet, le plus fidèle, le plus vrai, le plus frappant, est celui que l'on a tiré de sa *Correspondance* et d'autres documents irrécusables. Nous allons le rapporter, regrettant d'être obligé d'omettre les *pièces justificatives* qui sont au nombre de cinquante-six. Nous devons prévenir que, quelque horribles que soient plusieurs traits, il n'en est pas un seul qui ne soit péremptoirement et même surabondamment prouvé. « Tout le monde connaît le portrait de Voltaire, tracé par la plume du comte de Maistre (dit M. l'abbé James dans son *Propagateur de la foi*, tome 5, p. 69); et plusieurs personnes ont trouvé que le célèbre écrivain y avait mis plus de fiel et d'exagération que de vérité et de vraisemblance. Oui, ce personnage trop fameux, de qui l'histoire, longtemps embellie jusqu'au fabuleux par d'insolents panégyristes, ressort évidente aujourd'hui des faits étudiés à leur source, et se dessine clairement dans sa hideuse vérité; cet être que Frédéric détrompé reconnut si bien, à la fin, pour effronté, pour avili, pour chef de cabale, non pas seulement tracassier, mais méchant, et que son humeur, en effet, selon l'aveu de Chabanon, rendait injuste, forcené, féroce; cet auteur, dont la vie entière fut un enchaînement de turpitudes, et à qui madame Denis, sa nièce, ne faisait que rendre justice lorsqu'elle lui écrivait, dans un effrayant accès de franchise : Vous êtes LE DERNIER DES HOMMES PAR LE CŒUR; » — Voltaire en un mot, car c'est tout dire, et il n'y a pas un seul vice que ce triste nom ne rappelle : — Le mauvais fils, le mauvais frère, qui n'eut jamais l'ombre d'affection pour sa famille, dont il avait, par dédain, abjuré jusqu'au nom; — le mauvais citoyen, qui répudiait formellement sa patrie, qui lui souhaitait des défaites et ne perdait pas une seule occasion de la rabaisser; — le vaniteux bourgeois gentilhomme, qui brigua la clef de chambellan, s'affubla du titre de comte, et aurait attaché à l'obtention de celui de marquis la gloire et le bonheur de sa triste vie; — l'ambitieux qui consentait à descendre au rôle d'espion pour un vain espoir d'ambassade, trahissant ainsi l'amitié d'un prince dont, aussi bien, il profana plus tard l'intime confiance, par un trait plus noir encore de félonie; — le courtisan dévergondé, privé de tact malgré tout son esprit, qui, en Prusse, s'attira, de son royal complice même, les plus humiliantes avanies, et qui,

« en Lorraine, se fit chasser, c'est le mot, de la cour du philosophe bien-faisant, du plus indulgent de tous les princes; — l'avare, qu'au jugement de sa propre nièce, L'AMOUR DE L'ARGENT POIGNARDAIT, et dont les prétendus bienfaits innombrables paraissent se borner à quatre ou cinq, pitoyablement marqués encore, ou des violences de l'esprit de parti ou des chatouilleux intérêts de la gloriole; — qui empruntait par lésine les habits d'autrui et qui, ayant trouvé moyen, par mille ruses, de ne jamais payer d'impôts, malgré son opulence, se félicitait de ne contribuer pour aucune part aux charges d'un ordre social dont il recueillait si amplement les avantages; — le joueur, qui, parvenu à près de quarante ans, risquait encore sur le hasard des cartes 12,000 francs dans un mois; — le locataire déloyal, qui, rejetant sur d'honnêtes gens ses propres torts, et se présentant au public comme victime d'une convention qu'il avait en outre épluchée pendant deux mois, et que d'ailleurs il violait d'une manière flagrante, — abusait, malgré des avis réitérés, de la propriété remise en garde à son honneur, et loin d'y réaliser aucune des améliorations promises, y commettait de tels dégâts, que sa famille, après lui, ne put se refuser à payer 30,000 francs d'indemnité pour en effacer le scandale (voyez de BROSSES); — l'escroc, qui, bâtonné à Londres pour fraude envers des libraires, n'en friponna pas moins en Hollande la maison Ledet et Desbordes, par un tour digne des galères, n'en réduisit pas moins, en France, la famille Jore à la misère, par le manque de parole le plus insigne; et, plus tard, largement payé chez un roi, — devenu riche, d'ailleurs, grâce au gain très-louche d'une loterie et à la protection des fournisseurs d'armée, — ne dédaignait pas, à Berlin, d'accroître ses économies par de petites bassesses sordides, par de menus vols de laquais; — pareil à celui que dans sa vieillesse, au château de M. de Brosses, il eut la coupable fantaisie de commettre encore, sur une misérable provision de ménage, et qui faillit à mal tourner pour son orgueil et repos; — l'intolérant, l'infatigable, le lâche et fougueux persécuteur de Jean-Baptiste exilé; de Jean-Jacques, malheureux; de La Baumelle, prisonnier; de Maupertuis, malade; de Travenol octogénaire; — le libertin qui ne res-

« pecta rien au monde dans ses débordements orduriers, — et qui se plut à salir, sur le front de l'héroïne de France, la triple voile sans tache de la virginité, du patriotisme et du martyre; — l'hypocrite comme on n'en vit jamais, dont le mensonge sans fin ni trêve était la théorie formelle comme la pratique journalière; qui passait sa vie à désavouer ses ouvrages, et protestait avec parjure que les lui imputer était une affreuse calomnie; qui se jouait avec le sacrilège, et trouvait piquant, sans déposer ce jour-là même sa plume licenciuse! d'aller insulter Dieu dans le mystère de l'amour et de la mort, en se faisant donner, par bravade, le plus auguste, le plus intime, le plus formidable sacrement des chrétiens; ou qui, pour ne parler ici que des tartuferies humaines, écrivait à l'un des plus ordinaires confidentes et des plus zélés ministres de ses fureurs: « Mon cher Thiriot, je vous aime et ne vous trompe point; » lorsque, la veille encore, s'exprimant à cœur ouvert sur son compte avec d'Argentel, il disait à ce dernier: « Thiriot est une âme de boue, aussi lâche que méprisable; » — qu'ajouter enfin? L'homme sans entrailles, l'égoïste sec et poltron, qui, toujours calomnialeur des faibles, toujours flagorneur des puissants, ne sut pas trouver dans son âme un seul mot de douleur et d'indignation pour la Pologne déchirée vive; — loin de là!... qui se fit, au contraire, l'apologiste formel du crime de ses bourreaux, et dont l'adulation d'antichambre, exercee jadis aux pieds de la Pompadour, traînée plus tard aux pieds de la du Barry, conserva son hommage intarissable pour les deux assassins couronnés de cette héroïque nation, le Salomon qui n'aima rien, et la Messaline étrangleuse. Eh bien! cet être satanique, DONT LA CONDUITE, odieuse à trop d'égards, N'EUT ÉTÉ TOLÉRÉE dans aucun pays PAR AUCUN PHILOSOPHE, et qui fût aussi bien sorti condamné du tribunal de Marc-Aurèle, d'Aristide ou d'Epictète, que d'un tribunal de chrétiens; — ce vil personnage, en un mot, que malgré ses talents, si déplorablement employés, tout honnête homme, de quelque bord, système ou religion qu'il soit, doit flétrir du plus profond mépris, et clouer, comme un misérable, à l'éternel pilori de la honte; — cet homme, grâce au titre secret de HÉROS DE L'IMPIÉTÉ, qui lui faisait pardonner tous ses vices, était devenu l'idole

« d'une population délirante, ... et, couronné dans Paris en plein théâtre, y recevait de son vivant l'apothéose, au milieu d'un enthousiasme électrique, avec des acclamations inouïes. — Justes hommages, en effet! Honneurs décernés avec raison, par une nation gangrenée jusqu'au cœur, au plus fidele, au plus cynique représentant d'un siècle de pourriture et d'infamie. »

VOLTERRE (Daniel RICCIARELLI de), peintre et sculpteur, né en 1509 à Volterre, ville de la Toscane, mourut à Rome en 1566. Il fut destiné par ses parents à la peinture. Balthazar Peruzzi et Michel-Ange lui montrèrent les secrets de leur art. Ce peintre fut très-employé à Rome et pour la peinture et pour la sculpture. Il a dessiné dans la manière de Michel-Ange. On a gravé sa *Descente de croix*, peinte à la Trinité du Mont; c'est son chef-d'œuvre, et un des plus beaux tableaux qui soient à Rome.

VOLUSIEN. (Voyez GALLUS.)

VONCK (François), avocat au conseil souverain de Brabant, né vers 1735, se distingua dans la révolution qui agita les Pays-Bas en 1789. N'ayant pas été employé selon ses désirs, il forma un parti pour renverser la constitution, et donner aux Autrichiens le moyen de rentrer dans la pays; à la fin de 1790. Il mourut à Lille en 1792. C'est de lui que vient le nom de *vonckiste*, secte tantôt démocratique, tantôt royaliste, qui n'avait d'autre vue bien prononcée que de troubler l'ordre établi.

VONDEL (Juste, ou Josse du), poète hollandais, né à Cologne en 1587, de parents anabaptistes, quitta cette secte pour entrer dans celle des arminiens qu'il abandonna ensuite; il mourut dans le sein de l'Eglise catholique en 1679 à 92 ans. Il dressa à Amsterdam une boutique de bas; mais il en laissa le soin à sa femme; pour ne s'occuper presque que de la poésie. Vondel n'eut pour maître que son génie. Il avait déjà enfanté plusieurs pièces en vers, non seulement sans suivre aucune règle, mais même sans soupçonner qu'il y en eût d'autres que celles de la versification et de la rime. Instruit, à l'âge de 30 ans, de l'avantage que l'on peut retirer des anciens, il apprit le latin pour pouvoir les lire. Ensuite il s'adonna à la lecture des écrivains français. Les fruits de sa muse offrent dans quelques endroits tant de génie, et une imagination si noble et si poétique, qu'il fut surnommé le *Virgile hollandais*; mais il ne se soutient pas, et après s'être élevé avec tout l'essor du génie, il tombe

dans l'enfance et la bassesse. Ses *Poésies* ont été imprimées à Amsterdam, 1682, en 9 vol. in-4; et Rotterdam, 1700. Celles qui ornent le plus ce recueil sont : le *Héros de Dieu*; le *Parc des animaux*; la *Destruction de Jérusalem*, tragédie; la *Prise d'Amsterdam* par Florent V, comte de Hollande; la *Magnificence de Salomon*; *Palamède*, ou l'*Innocence opprimée*. C'est la mort de Barneveldt, sous le nom de *Palamède*, faussement accusé par Ulysse; il était encore arminien, lorsqu'il fit cette pièce, qui irrita le prince Maurice. On voulut faire le procès à l'auteur; mais il en fut quitte pour une amende de 300 livres. Des *Satires* contre les ministres de la religion prétendue réformée; un beau *Poème* en faveur de l'Eglise catholique, intitulé : *Les Mystères de l'autel*. C'est lui qui, voyant la statue d'Erasme faite du bronze d'un Christ, fit deux vers hollandais dont le sens est : *C'est dommage que Jésus-Christ n'ait point été bourgeois de Rotterdam*. Gérard Brandt a publié sa *Vie* en 1681.

VOPISCUS (Flavius), historien latin, né à Syracuse sous Dioclétien, se retira à Rome vers l'an 304. Il y composa l'*Histoire* d'Aurélien, de Tacite, de Florian, de Probe, de Firme, de Carus, de Carin et de Numérien, etc. Quoique ce ne soit pas un bon auteur, il est cependant moins mauvais que la plupart des autres dont on a fait une compilation pour composer l'*Historia Augusta scriptores* Leyde, 1671, 2 vol. in-8, avec les remarques *Variorum*. On y trouve, outre les faits, des réflexions judicieuses, telles que celle-ci sur les fausses démarches que les mauvais conseillers font faire aux rois, et que des princes de nos jours ont si chèrement payées : *Colligunt se quatuor vel quinque, atque unum consilium capiunt ad decipiendum imperatorem; dicunt quid probandum sit. Imperator qui domi est, vera non novit: cogitur hoc tantum scire quod illi loquuntur; facit iudices quos fieri non oportet; amovet à republica quos debet conservare. Quid multa? Ut Diocletianus ipse dicebat, bonus, cautus, optimus, venditur imperator.*

VORSTIUS (Conrad), né à Cologne en 1569, d'un teinturier, succéda en 1610 à Arminius, professeur dans l'Université de Leyde; mais les ministres anti-arminiens employèrent le crédit de Jacques 1^{er}, roi d'Angleterre, et demandèrent son exclusion de la république. Vorstius fut banni de Leyde en 1611, et relégué à Gouda, où il demeura depuis 1612 jusqu'en 1619. Le synode de Dordrecht s'élevant en juge de la foi,

en rejetant lui-même les jugements de l'Eglise universelle, le déclara indigne de professer la théologie, et cet anathème, prononcé par des fanatiques, engagea les Etats de la province à le punir à perpétuité. Il fut obligé de se cacher comme un malfaiteur; enfin il chercha un asile dans les Etats du duc de Holstein, en 1622, où il mourut le 29 septembre de la même année. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, tant contre les catholiques que contre les adversaires qu'il eut dans le parti protestant. Les plus recherchés sont : *Amica collatio cum J. Piscatore*, Gouda, 1613, in-4, et le traité *De Deo*, Steinfurt, 1610, in-4, que le roi Jacques fit brûler par la main du bourreau, comme il méritait de l'être, puisqu'il attaquait la simplicité de l'Etre divin, son immutabilité et son éternité; mais ce n'était qu'un biais pris par Vorstius, pour établir le socinianisme, en déduisant du dogme de la Trinité et de l'Incarnation des objections contre la nature de Dieu. Sa conduite, et plus encore ses écrits, prouvent qu'il penchait vers cette hérésie : et si ses adversaires n'avaient fait valoir que cette raison, on n'aurait pas pu les accuser d'injustice; quoiqu'à bien prendre les choses, le socinianisme, dans les principes des protestants, soit aussi raisonnable que le calvinisme et le luthéranisme. « Comme
« tous les réformés (dit Pluquet), Armi-
« nius et ses disciples ne reconnaissaient
« point d'autorité infailible, qui fût dé-
« positive des vérités révélées, et qui
« fixât la croyance des chrétiens; ils
« regardaient l'Ecriture comme la seule
« règle de la foi, et chaque particulier
« comme le juge du sens de l'Ecriture.
« Ils interprétèrent donc ce que l'Ecri-
« ture dit sur la grâce et sur la prédes-
« tination, conformément aux principes
« d'équité et de bienfaisance qu'ils por-
« taient dans leur cœur et dans leur ca-
« ractère; ils ne se fixèrent pas dans la
« doctrine de l'Eglise romaine, sur la
« prédestination et sur la grâce; ils ne
« reconnurent point de choix, point de
« prédestination, et passèrent insensible-
« ment aux erreurs des pélagiens et des
« semi-pélagiens. Comme les arminiens
« croyaient que chaque particulier émit
« juge naturel du sens de l'Ecriture, par
« une suite de leur caractère et de leurs
« principes d'équité, ils ne se crurent
« point en droit de forcer les autres à
« parler et à penser comme eux; ils cru-
« rent qu'ils devaient vivre en paix avec
« ceux qui n'interprétaient point l'Ecri-
« ture comme eux; de là vient cette té-
« lérance générale des arminiens pour

« toutes les sectes chrétiennes, et cette liberté qu'ils accordaient à tout le monde, d'honorer Dieu de la manière dont ils croyaient que l'Écriture le prescrivait. » (Voyez *LENTULUS* Scipion, *SAUVET.*)

VOS (Martin de), peintre, né l'an 1519 à Anvers, mourut dans la même ville en 1604. C'est au soin qu'il prit à Rome de copier les magnifiques ouvrages des plus célèbres maîtres, et à la liaison qu'il fit à Venise avec Tintoret, que Vos doit la haute réputation où il est parvenu. Il a réussi également à peindre l'histoire, le paysage et le portrait. Il avait un génie abondant : son coloris est frais, sa touche facile ; mais son dessin est froid, quoique correct et assez gracieux.

VOSS (Jean-Henri), poète et critique allemand, né le 26 février 1751 à Sommersdorf près de Wahren, débuta en 1770, par quelques essais dans l'*Almanach des Muses* de Göttingue, dont il prit la direction en 1775, et qui fut transporté à Hambourg sous le nom d'*Anthologie*. Il en augmenta le succès, en y insérant, pendant plusieurs années, un certain nombre de pièces de sa composition. Il publia aussi dans le *Deutsches museum* plusieurs morceaux de critique qui le firent connaître comme philologue, et en 1778 il fut nommé recteur du collège d'Otterndorf dans le Hanovre, d'où il passa à Rintin (duché d'Oldenbourg) avec les mêmes fonctions. Le grand-duc de Bade l'attira en 1805 à l'Université d'Heidelberg depuis peu rétablie, pour contribuer par sa présence et ses avis, à lui rendre son ancien éclat, mais sans qu'aucune fonction spéciale lui fût imposée. Il mourut le 29 mars 1826, d'une attaque d'apoplexie. Ses principaux ouvrages sont : des *Traductions d'Homère*, de *Virgile*, d'*Horace*, d'*Hésiode*, de *Théophraste*, de *Bion* et *Mœcherus*, de *Tibulle* et de *Lygdamus* avec des *Éclaircissements* ; d'*Aristophane*, d'*Aratus* avec un *Commentaire* ; des morceaux choisis des *Métamorphoses* d'*Ovide* et d'une partie du *Théâtre* de *Shakespeare* ; *Louise*, poème en trois chants, 1795, dans le style naïf, gracieux et noble de l'*Odyssée* ; des *Idylles*, au nombre de dix-huit, qui méritent d'être considérées comme des modèles ; des *Poésies diverses*, dernière édition, 1825, 4 vol. ; des *Latins mythologiques*, l'un de ses meilleurs ouvrages ; d'excellentes *Dissertations* sur la géographie ancienne ; un *Examen* de l'édition de l'*Iliade* publiée par *Meine*, qui fit beaucoup de sensation ; des *Lettres critiques* sur *Goetz* et *Ramler*.

VOSSIUS (Gérard), né en 1540 à Looz dans le pays de Liège, prévôt de la collégiale de Tongres, protonotaire apostolique, docteur en théologie, habile dans le grec et le latin, demeura plusieurs années à Rome. Il profita de ce séjour pour fouiller dans les bibliothèques, et fut le premier qui en tira et traduisit en latin plusieurs anciens monuments des Pères grecs, entre autres les ouvrages de saint Grégoire Thaumaturge, avec sa *Vie* et des *Scholies* ; Mayence, 1604, in-4 ; et saint Ephrem, avec des notes, Rome, 1589, 3 vol. in-fol. On a encore de lui la *Vie* et les *Lettres*, en grec et en latin, de Grégoire IX, avec des notes, Rome, 1587. Elle se trouve aussi dans les *Conciles* de Labbe. Il mourut à Liège en 1609, aimé et estimé.

VOSSIUS (Gérard-Jean), frère du précédent, né en 1577 à Wassembourg, dans le duché de Juliers, se rendit très-habile dans les belles-lettres, dans l'histoire et dans l'antiquité sacrée et profane. Nommé directeur du collège de Dordrecht, il remplit cette place avec applaudissement pendant 20 ans. On lui confia la chaire d'éloquence et de chronologie à Leyde, en 1618 ; mais, sectateur d'Arminius, il fut suspendu de ses fonctions pendant plusieurs années, par le prétendu synode de Dordrecht. Appelé en 1633 à Amsterdam, pour y remplir une chaire de professeur en histoire, il s'y fit des admirateurs et des amis. Ses principaux ouvrages sont : *De origine idololatriæ* ; *De Historicis grecis...* ; *De Historicis latinis* ; *De Poetis grecis* ; *De latinis* ; *De scientiis mathematicis* ; *Dissertationes de tribus Symbolis, Apostolico, Athanasiano et Constantinopolitano* ; *Historia pelagiana* ; *Institutiones rhetoricae, grammaticae, poeticae* ; *Theses theologicae et historicae* ; *Etymologicon linguae latinae* ; *De vitis sermonis*, etc. Tous ces écrits ont été imprimés à Amsterdam, de 1695 à 1701, 6 vol. in-fol. On estime surtout ce qu'il a écrit sur l'histoire, sur l'origine de l'idolâtrie, et sur les historiens latins et grecs. Mais il faut se défier de lui dans les matières qui ont quelque rapport à la religion. On voit dans ses écrits cette inconstance fatale qui poursuit tous les savants qui écrivirent sur les dogmes chrétiens, en rejetant l'autorité de l'Eglise. Il mourut en 1649, à 72 ans, laissant 5 fils.

VOSSIUS (Denys), fils du précédent, mort en 1639, à 22 ans, a fait des *Notes* sur le livre de l'*Ecclésiastique* du rabbin Moïse Ben-Maimon, insérées dans l'ouvrage de son père sur la même matière ; et une bonne *Traduction* en latin de l'*Histoire*

de la guerre des Pays-Bas, par Reidanus. — Son frère, François Vossius, mort en 1645, a publié à Amsterdam en 1640, in-fol., un poème sur une victoire navale, remportée par l'amiral Tromp. — Un autre frère, Gérard Vossius, mort en 1640, a donné une édition de *Velléius Paterculus*, avec des *Notes*, Leyde, 1639, in-16. — Un quatrième frère, Matthieu Vossius, mort en 1646, a donné une *Chronique de Hollande et de Zélande*, depuis 859 jusqu'à l'an 1432, en latin, Middelbourg, 1664, et Amsterdam, 1680, in-4, augmentée par Antoine Borremans.

VOSSIUS (Isaac), né à Leyde en 1618, passa, en 1660, en Angleterre, où il devint chanoine de Windsor, et mourut en 1689, après s'être fait un grand nom par sa vaste érudition. Il avait une mémoire prodigieuse; mais il manquait de jugement. Rempli de doutes sur les objets de la révélation, il ajoutait foi aux contes les plus ridicules des voyageurs. Charles II, roi d'Angleterre, disait de lui : « Ce théologien est un homme bien étonnant ! Il croit à tout, excepté à la Bible. » On ne s'étonnera pas que plusieurs de ses ouvrages aient été mis à l'index par un décret du 2 juillet 1686.

VOSTERMAN (Lucas), graveur hollandais, mort à Anvers, au milieu du 17^e siècle. Ses estampes sont très-recherchées, et lui assignent un rang parmi les plus excellents artistes. Il a beaucoup contribué à faire connaître le mérite du célèbre Rubens, et à multiplier ses belles compositions. — Il ne faut pas le confondre avec Lucas VOSTERMAN, surnommé *le Jeune*. C'était son fils; mais il fut bien inférieur à son père.

VOUET (Simon), peintre, né à Paris en 1582, mort dans la même ville vers 1649, n'avait que 14 ans, lorsqu'on le chargea d'aller peindre une dame qui s'était retirée en Angleterre. A l'âge de 20 ans, il accompagna Harlay, baron de Sancy, ambassadeur à Constantinople. Ce peintre vit une fois le grand-seigneur Achmet 1^{er}, et cela lui suffit pour le peindre de mémoire très-ressemblant. Vouet passa en Italie, où il demeura plusieurs années, et devint peintre de l'académie de Saint-Luc à Rome. Vouet s'était fait une manière expéditive. On a lieu d'être étonné de la prodigieuse quantité d'ouvrages qu'il a laissés. Accablé de travail, il se contentait souvent de ne faire que les dessins, sur lesquels ses élèves travaillaient, et qu'il retouchait ensuite; c'est pourquoi on voit plusieurs de ses tableaux peu estimés. On remarque dans quelques-uns de ses ouvrages un pinceau

frais et moelleux; mais la trop grande activité avec laquelle il travaillait l'a fait, pour l'ordinaire, tomber dans le gris. Il peut être regardé comme le fondateur de l'Ecole française jusqu'à David (voyez ce nom) qui l'a régénérée. Le Musée de Paris conserve quelques tableaux de Vouet.

VOULLAND (Henri), né à Uzès en 1750, entra chez les Oratoriens de Lyon, où il afficha la rigidité du jansénisme; mais bientôt las d'un genre de vie qui ne convenait point à ses inclinations, il se livra à l'étude du droit, et suivait le barreau à l'époque de la Révolution, dont il embrassa les principes avec ardeur. Nommé en 1789 député du Tiers-Etat de la sénéchaussée de Nîmes et de Beaucaire aux Etats-Généraux, il s'y fit remarquer par son délire démocratique, passa à l'Assemblée constituante, et se déchaîna dans toutes les occasions contre la cour, les nobles et les prêtres. Pendant la première Assemblée législative, il occupa une place au Tribunal de cassation. En 1792, il fut élu député du département du Gard à la Convention, et il y vota la mort de Louis XVI. Il s'attacha d'abord à Rabaut Saint-Etienne, son ami et son ancien mentor; mais le trouvant trop modéré, il se donna à la faction de Robespierre, qu'il abandonna au moment de sa chute. Il n'en fut pas moins dénoncé par Lecointre des Versailles comme complice de Robespierre, et décrété d'arrestation. Il parvint néanmoins à se faire amnistier, et mourut dans la plus profonde misère en 1802, après avoir reçu les secours de la religion, qu'il demanda lui-même, et qui adoucirent l'horreur de ses derniers moments.

VOYER DE PAULMY (René de), chevalier d'Argenson, était fils de Pierre de Voyer, chevalier, seigneur d'Argenson, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, d'une ancienne maison originaire de Touraine. Il naquit en 1596, devint conseiller au Parlement de Paris en 1619, puis maître des requêtes et intendant de plusieurs provinces. Les besoins de l'Etat le firent souvent changer de poste, et on lui confia les plus difficiles. L'enchaînement des affaires l'engagea aussi dans des négociations délicates avec des puissances voisines, surtout avec la maison de Savoie, alors divisée. Enfin, il songeait à une retraite qui lui fut plus utile que tout ce qu'il avait fait; et, comme il était veuf, il embrassa l'état ecclésiastique; mais le dessein que la cour forma de ménager la paix du Turc avec Venise, le fit nommer ambassadeur extraordinaire vers cette république. Il

n'accepta cet emploi que par un motif de religion, à condition qu'il n'y serait pas plus d'un an, et que, quand il en sortirait, son fils, que l'on faisait dès lors conseiller d'Etat, lui succéderait. A peine était-il arrivé à Venise en 1651, qu'il fut pris, en disant la messe, d'une fièvre violente, dont il mourut. On a de lui un *Traité de la sagesse chrétienne* et une *Traduction* manuscrite de l'*Imitation de Jésus-Christ*.

VOYER DE PAULMY (René de) était fils du précédent; chevalier, seigneur d'Argenson, comte de Rouffiac, il fut conseiller au Parlement de Rouen, puis maître des requêtes, et conseiller d'Etat ordinaire. Il succéda à son père dans la qualité d'ambassadeur, qu'il remplit jusqu'en 1655, et mourut en 1700, âgé de 70 ans. Le sénat de Venise lui accorda, et à ses descendants, la permission d'ajouter sur le tour de ses armes celles de la république, avec le lion de Saint-Marc pour cimier.

VOYER DE PAULMY (Marc-René de), chevalier et marquis d'Argenson, vicomte de Monzé, etc., fils du précédent, vit le jour à Venise, en 1652. La république, qui voulut être sa marraine, le fit chevalier de Saint-Marc, et lui donna le nom de cet évangéliste. Après avoir occupé une charge de maître des requêtes, le roi lui donna celle de lieutenant-général de police de Paris. Il entra ensuite dans les affaires les plus importantes; et enfin au commencement de 1718, il fut fait garde des sceaux, président du conseil des finances, et, en 1720, ministre d'Etat. Obligé de remettre les sceaux la même année, il se soulagea dans la retraite du poids de la grandeur. Il mourut l'année suivante, membre de l'Académie française et de celle des Sciences.— Son fils, Marc-Pierre **VOYER DE PAULMY**, né à Paris en 1696, eut le département de la guerre, et la surintendance des postes. Disgracié en 1757, il se retira à sa terre des Ormes, où il mourut en 1762.— Son frère, René-Louis, ministre des affaires étrangères, était mort en 1756, laissant un fils, Marc-Antoine-René, né à Valenciennes le 6 novembre 1722, qui devint ministre d'Etat, se distingua par son goût

pour les belles-lettres, et mourut le 13 août 1787, après avoir publié les *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque* et la *Bibliothèque des Romans*.

VRILLIÈRE (Louis-Phelippeaux, connu d'abord sous le nom de comte de SAINT-FLORENTIN, et depuis 1770 sous celui de duc de La), naquit en 1705, et quoiqu'il n'annonçât que des talents fort médiocres, il fut nommé à l'âge de 24 ans secrétaire d'Etat. Le crédit de son père, Balthazar Phelippeaux ou de Châteauneuf, aussi secrétaire de Louis XIV sous le duc d'Orléans, lui fit obtenir cette place; mais il ne chercha guère à user de ses prérogatives. Il ne signait et n'expédiait que d'après les ordres du ministre dominant. Il eut cependant l'art de captiver l'amitié de son souverain, qui le décora du titre de ministre d'Etat en 1751, et de celui de duc en 1770. Louis XV lui témoigna beaucoup d'affection jusqu'à la fin de ses jours, malgré la malice des courtisans qui essayèrent plusieurs fois de le faire disgracier. Le duc de La Vrillière montra aussi du zèle pour le progrès des arts et pour le meilleur état du Jardin du roi et du Collège royal. Au commencement du règne de Louis XVI, il fut obligé de donner sa démission, et il mourut peu de temps après, le 27 février 1777, sans laisser de postérité.

VULSON (Marc de), sieur de la Colombière, de la religion prétendue réformée, et gentilhomme de la chambre du roi, mourut en 1658. Ayant surpris sa femme en adultère, il la tua elle et son galant, puis il vint en poste à Paris solliciter sa grâce, qu'il obtint. Cet événement arriva à Grenoble en 1618. Depuis ce temps, on menace les femmes coquettes de la *vulsonade*. Ses ouvrages sont: *La science héroïque, traitant de la noblesse, de l'origine des armes, etc.*, in-fol., Paris, 1644, augmenté et réimprimé dans la même ville en 1669; *Recueil de plusieurs pièces et figures d'armoiries*, in-fol. Paris, 1689; *Théâtre d'honneur et de chevalerie, ou Miroir historique de la noblesse, etc.*, Paris, 1648, 2 vol. in-fol., ouvrage curieux et utile pour connaître le cérémonial de l'ancienne chevalerie.

W

WACE (Robert), poète anglo-normand, vivait au 12^e siècle. Son nom se trouve diversement écrit dans les copies de ses Œuvres, et dans les anciens livres qui font mention de lui : c'est tantôt *Face*, *Wace*, *Wacce*, *Waies*, *Waices*, *Wass* ; tantôt par le changement de l'initiale W. en G. : *Gasse*, *Garas*, *Guace*, *Guaze*, *Guaseo*, *Gasse* ; quelquefois aussi *Wistace*, *Huistace*, *Huace*. On a cependant mis en question si ces trois derniers noms, qui ne sont que celui d'Eustache altéré, ne désignaient pas un autre personnage que *Face*, *Wace* ou *Waice*. Galland veut qu'on les distingue selon lui (*Académie des Inscriptions*, II, 726), le roman du *Brut*, et le roman du *Rou* sont de deux auteurs différents, dont le premier s'est nommé lui-même *Huistace*, et le second *Wace*. Mais de telles variantes n'étant pas du tout rares dans les nomenclatures du moyen-âge, M. Brial, sans affirmer expressément, comme l'a fait Borel, l'identité de ces deux noms, croit au moins qu'il est permis de les confondre. C'est l'opinion qui a prévalu. Ni les livres de Wace, ni, à ce qu'il semble, ceux de ses contemporains ne lui donnent aucun prénom. Du Gange l'a baptisé Matthieu ; Huet, dans ses *Origines de Caen* (2^e édition, p. 412), le nomme Robert Waice ; et c'est peut-être ainsi que l'a observé M. Pluquet, la première fois qu'est appliqué à Waice ce prénom de Robert, qui néanmoins a été constamment répété depuis par tous ceux qui ont parlé des romans du *Brut* et du *Rou*. Wace était né dans l'île de Jersey ; c'est lui qui nous l'apprend :

Je dir et dirai que je sui
Wace de l'isle de Gersay ;
Elle est en mer vers occident ;
Aux fins de Normandie apparten.

*Au lieu de *Gersay* ou *Gersuy*, quelques-uns, trompés par la connaissance des noms, dit Huet, ont fait naître ce poète dans le Quercy. On ne sait point, entre les années 1112 et 1124, la date précise de sa naissance ; mais il dit qu'il a vu trois Henri, rois d'Angleterre et ducs de Normandie : ce sont Henri 1^{er}, dont le règne finit en 1135 ; Henri II et son fils Henri au court mantet qui mourut en 1183. Wace ayant été *clerc* lisent sous

ces trois princes, c'est-à-dire, clerc de leur chapelle, selon Huet, on en peut conclure qu'il devait avoir plus de dix ans en 1135. Dès l'enfance, ses parents l'avaient envoyé à Caen, où se tenaient de petites écoles (*Origines de Caen*, 268). Il y fit ses premières études, les continua longtemps en France, revint à Caen et y composa ses livres :

A Caen fu poëte prestour
Illéques fu à letres maïr,
Puis fu longues en France apelés,
Quand jus de France reparet
A Caen longues conversai
De romans faire m'entremis.

Lorsqu'il eut terminé et dédié à Henri II, en 1160, une partie de son roman du *Rou*, il obtint de la bienveillance de ce prince un canonique de Bayeux.

Me fut donné (Dix il rendo)
A Bax une prebende.

Toutefois il se plaint ailleurs de n'avoir pas été assez bien récompensé. Il n'y a donc pas d'apparence qu'il ait eu cette prébende dès 1141, quoi qu'en dise J. Hermant, dans la *Bibliothèque générale du diocèse de Bayeux*. Si l'on s'en rapporte aux anciens cartulaires de cette Eglise, Wace y fut chanoine depuis 1161 à 1171. Il mourut en Angleterre, on ne sait pas bien en quelle année, mais vers 1180 et probablement avant 1184. On lui attribue cinq ouvrages : *Le Brut d'Angleterre*, ou *Arlus de Bretagne*. Là un Brutus, petit-fils d'Ascagne, et arrière petit-fils d'Enée, vient régner le premier sur la Grande-Bretagne ; et la chronologie de ses successeurs se continue jusqu'à Cuadallastre, qui meurt à Rome en l'an 700 de l'ère vulgaire, époque où, suivant le roman, la Grande-Bretagne prit le nom d'Angleterre. Ces légendes, à peu près aussi véridiques que celles qui font descendre Clovis de Francus, avaient été d'abord composées en langue bretonne, puis traduites en latin et amplifiées par Geoffroy de Montmouth, qu'on a quelquefois appelé *Arthur*, parce qu'il a écrit l'histoire romanesque de ce personnage. Wace ou Wistace mit cet ouvrage en rimes françaises :

Qui vult oïr et veult savoir,
De roi en roi et d'oïr en hoïr,
Qui ell furent et dont vinrent
Qui Angleterre primes tièrent
Maire Huistace l'a comencé.

Il n'avoue que tout n'est pas vrai, et prétend que tout n'est pas faux dans son liere : *Ne tot mangonge ne tot voir*. Rapiin Thoyras, après avoir parlé des fables et des contradictions qui s'y rencontrent, pense aussi, qu'en écartant ce qui sent trop le roman, il restera encore beaucoup de faits croyables dignes d'un grand prince; et Dom Morice en porte le même jugement (*Histoire de Bretagne*, I, 877, n° XI). Si l'on demande quel motif entraînait les Anglois à imaginer tous ces contes d'Artus et des chevaliers de la table ronde, Gaylus répond que c'était l'émulation que leur inspiraient les romans de Charlemagne. « Jaloux et fâchés, dit-il (*Académie des Inscriptions*, t. XXXIII, pag. 389), de voir leur histoire dénuée d'un si grand ornement, ils voulurent se donner un roi comparable à ce grand souverain; et pour le former à leur gré, ils choisirent dans les temps ignorés un monarque qui peut avoir eu de belles qualités, et auquel ils étaient les maîtres d'en prêter autant qu'il leur plaisait; voilà ce qui nous a procuré les *Histoires du roi Artus*. » Par la date qu'ils assignaient à son règne, les exploits de Charlemagne n'étaient plus qu'une copie des siens. En effet, la ressemblance des deux histoires est frappante. Artus et Charlemagne ont tous deux pour neveu un héros; ils font tous deux la guerre aux Païens, tous deux aux Saxons. De part et d'autre, des voyages, des conquêtes, des distributions de butin aux capitaines; l'un a douze chevaliers, et l'autre douze pairs. Le *Poème*, ou plutôt la *Traduction de Wace* s'est conservée dans plusieurs manuscrits : la Bibliothèque du roi en possède trois du 13^e siècle et deux du 15^e. Il a été publié deux éditions, in-4, de cet ouvrage, en 1543 et 1584 avec d'autres romans. M. Brial y compte quinze cent trente vers de huit syllabes, et M. Pluquet près de dix-huit cents. Les quatre derniers fixent à l'an 1155 la fin de ce travail du versificateur anglo-normand :

Puis (depuis) que Dieu incarnacion
Fist pour nous redempcion
Mill cent cinquante et cinq ans
Fist maître Wistace cest romans.

— Le roman de *Rou* (Rollon) et des ducs de Normandie, c'est en quelque sorte l'histoire du second âge de la monarchie anglaise. Cette chronique romanesque est divisée en plusieurs parties, dont l'une, en vers alexandrins, exprime aussi sa date, savoir l'an 1160, et n'est consacrée qu'à Rollon. La seconde, qui se présente souvent non séparée de la première, concerne Guillaume Longue-Epée et

Richard sans-Peur; elle est pareillement en vers de douze syllabes, et selon M. Brial, ce sont les plus anciens alexandrins que l'on connaisse dans notre langue. La partie qui suit reprend la mesure de huit syllabes employées dans le roman du *Brut*, et contient la fin du règne de Richard, puis l'histoire de ses successeurs jusqu'à l'an 1166, quand Henri I^{er}, vainqueur de son frère Robert Courte-Heuse à la bataille de Tinchebrai, s'empare de la Normandie. Une autre partie, composée après les autres, mais qui les doit précéder, si l'on ne considère que la matière, raconte, en vers de huit syllabes, les premières invasions des Normands en France et ailleurs avant Rollon. La totalité des vers de cet ouvrage est, selon M. Pluquet, de seize mille cinq cent quarante, non de vingt mille comme l'ont dit quelques bibliographes. D'autres n'en ont compté que treize mille, ce qui provient de la différence des copies. Il subsiste plusieurs manuscrits du *Rou*, à la bibliothèque de l'Arsenal et au Musée britannique de Londres; peu sont complets, et aucun ne paraît fort ancien, sinon l'un de ceux qui se conservent en Angleterre; mais il ne consiste qu'en une seule partie du Poème. Une sorte de version en prose française, composée au 13^e siècle, a paru en 1487 à Rouen, chez Guill. Letalleur, in-folio, sous le titre de *Chronique de Normandie*; et depuis, divers fragments du texte en vers ont été publiés, plus ou moins littéralement, par de la Roque, dans les *Preuves de la Généalogie de la maison d'Harcourt*; par Du Moulin, dans son *Histoire de la Normandie*; par Du Cange, dans son *Glossaire*; par les Bénédictins, au bas des pages 221-251 du tome XIII de leur *Recueil des historiens de France*; par Bréquigny, au tome V des *Notices des Manuscrits*, pages 25-77; par M. de La Rue, au tome XII de l'*Archæologia*, Londres, 1798, in-4; par M. Bransted, dans les *Pièces pour servir à l'histoire danoise*, Copenhague, 1817, 1818, 2 vol. in-8; par M. Auguis, pages 85-92 du tome III de la *Collection des Poètes français avant Maïherbe*; par M. Pluquet, à la suite de sa *Notice* sur Robert Wace, 1824, gr. in-8; par M. Depping, pages 335 et 336 du tome II de son excellente *Histoire des expéditions maritimes des Normands*. Le fonds du roman de *Rou* est parfaitement connu aujourd'hui, tant par les fragments imprimés, que par la version en prose. Jusqu'au règne de Richard, Wace a pour guide Dudon de Saint-Quentin, et emprunte de lui une multitude de contes puérils; ses narra-

tions deviennent un peu plus historiques, quand il les puise dans Guillaume de Jumièges, en ce qui concerne la fin du 10^e siècle et tout le 11^e. Il y ajoute même quelques détails curieux dont le Père Montfaucon et Lancelot ont tiré parti pour expliquer la tapisserie de Bayeux, quoique Wace ne fasse pas mention de ce monument, et que, selon M. de La Rue, il n'en ait pas eu connaissance. A l'égard de la poésie et du style, Bréquigny n'y voit qu'un amas de rimes accumulées sans art, une battologie fastidieuse, une abondance d'expressions sans chaleur et sans couleur, où l'on peut néanmoins prendre une idée de l'état de la langue vulgaire au 12^e siècle, recueillir des témoignages sur des faits omis ou diversement racontés, apercevoir les traces de quelques usages du temps où l'auteur écrivait. C'est au public à décider si ces avantages méritent qu'on imprime 16 à 17,000 vers, la plupart dénués de tout intérêt historique comme de toute élégance, ou du moins dont les plus instructifs ont déjà été traduits en plusieurs livres. Les Bénédictins qui avaient formé le projet d'insérer le roman du *Rou* dans la collection des monuments originaux de notre histoire, ont fini par y renoncer; — *Chronique ascendante des ducs de Normandie*, en remontant de Henri II à Rolland; 314 vers alexandrins, dont les manuscrits sont fort rares, mais que M. Pluquet a mis au jour dans le tome 1^{er} des *Mémoires de la société des antiquaires de Caen*, 1825, in-8. Cet opuscule n'a été révisé qu'après l'an 1173, puisqu'il fait mention d'un fait arrivé cette année. Nous devons faire observer qu'il diffère assez sensiblement de *Brut* et de *Rou* par le langage et l'orthographe. Les quatre premiers vers de *Rou* y sont reproduits; mais on lit ici : *Mil chenti et seixante ans*, au lieu de *mille et cent et seixante ans*; *Caem* pour *Caen*; du *Rou* et de *s'estrace*, au lieu de *et de sa race*; les formes deviennent, à ce qu'il semble, plus picardes que normandes. — *C'est comment la conception Notre-Dame fut établie*; tel est le titre d'un poème de 1,800 vers de 8 syllabes. L'auteur s'y donne le nom de *Maistre Guace*, et raconte comment la fête de l'Immaculée-Conception, souvent appelée la *Feste à Normands*, fut instituée à l'occasion d'une vision miraculeuse qu'eut l'abbé Elsin ou Elfin, sur un navire menacé d'un naufrage. Du Cange et M. Brial en ont cité des fragments. « L'enthousiasme de la nouveauté, dit le second » de ces écrivains, s'empara des beaux

« esprits du temps, qui, à l'exemple du » chanoine de Bayeux, s'exercèrent à qui » célébrerait avec plus d'art et d'élo- » quence les vertus de la sainte Vierge. » C'est l'origine de l'académie des Palynods. *La vie de saint Nicolas*, en vers de 8 syllabes; Hickes a publié des extraits dans le *Thesaurus litteraturæ septentrionalis*. Wace, rimeur infatigable, avait laissé bien d'autres poèmes; des lois et des servantois qu'on ne retrouve plus. En revanche, les copistes et les savants lui ont attribué certains ouvrages dont il n'est pas l'auteur : *Le Chevalier aux lions*, qui est de Chrestien de Troyes; le roman d'*Alexandre*, versifié par Lambert-le-Cors et Alexandre de Bernay; une pièce de vers sur l'origine de la famille d'Harcourt, production du 14^e siècle. Les meilleures Notices sur la vie et les écrits de Wace sont celles de Brequigny (tome V des *Notices de Manuscrits* de M. Brial); *Histoire littéraire de la France*, tome VIII, p. 518-530; et de M. Pluquet, à la tête de ses *extraits* du roman du *Rou*.

WADING (Luc), récollet irlandais, né en 1588 à Waterford, mort à Rome le 18 novembre 1657, dans le couvent de Saint-Isidore, bâti par ses soins, est auteur : des *Annales de l'Ordre de Saint-François*, dont la meilleure édition est celle de Rome, 1731 et années suivantes, en 17 vol. in-fol.; de la *Bibliothèque des écrivains qui ont été cordeliers*, 1650, in-fol., parmi lesquels on en trouve plusieurs qui n'ont pas porté l'habit de Saint-François. Cet ouvrage est cependant utile, ainsi que ses *Annales*, quoiqu'on reproche quelques fautes à l'auteur. Il avait plus de piété que de critique. Le Père Castel, récollet, a donné un assez bon abrégé des *Annales* en 4 vol. Le Père François Harold, cordelier, avait déjà donné une continuation et un abrégé de cet ouvrage, en 2 vol. in-fol. Le même écrivain a continué et corrigé la *Bibliothèque de Wading*. Le Père Wading avait été un des consultants nommés dans la cause de Jansénius, et s'était laissé prévenir pour sa doctrine; mais sitôt que le vicaire de Jésus-Christ eut prononcé, il ne balança point à revenir sur ses pas; et, peu content de renoncer en secret à son propre sens, il s'efforça, par une rétractation publique, d'effacer les impressions que son premier écart pouvait avoir laissées. « Le Pape » dit-il, vient de publier une bulle où » chacune des cinq propositions est frappée de différentes censures. Si, avant » cette décision, quelqu'un en a jugé » autrement, sur quelque raison, ou

« quelque autorité de docteurs que ce puisse être, il est obligé présentement de captiver son esprit sous le joug de la foi, suivant l'avis de l'apôtre. Je déclare donc que c'est ce que je fais de tout mon cœur, condamnant et anathématisant toutes les propositions susdites, dans tous et chacun des sens où Sa Sainteté a voulu les condamner. »

WAILLY (Noël-François de), né à Amiens le 31 juillet 1724, eut pour maître le célèbre abbé Vallart, et s'attacha particulièrement à l'étude de la grammaire française ; aussi son opinion est devenue souvent une autorité. On lui doit : une *Grammaire française, revue par de Wailly fils*, Paris, 1819, in-12 ; *Abrégé de la Grammaire française, revue aussi par de Wailly fils*, Paris, 1817, in-12 ; *Principes de la langue latine ; De l'Orthographe*, 1771, in-12 ; *Oraisons choisies de Cicéron*, traduction revue avec le latin, nouv. édit., 4 vol. in-12 ; *Introduction à la syntaxe latine*, par Clarke, traduite sur la 6^e édition anglaise, 1773, in-12 ; nouvelle édition augmentée d'un vocabulaire latin-français, 1781, in-12 ; *Commentaires de César*, latin-français, trad. revue et corrigée, 1776, in-8 ; nouvelle édition, 1788, 2 vol. in-12 ; depuis souvent réimprimée. Il a publié de nouvelles éditions du *Dictionnaire de la langue française* de Richelet, et l'*Art de peindre à l'esprit* de Sensaric. Il a travaillé aussi à la nouvelle édition du *Dictionnaire de l'Académie*. Wailly est mort à Paris en 1801. Il était attaché à tous ses devoirs et les remplissait avec exactitude.

WAL (Guillaume-Eugène-Joseph, baron de), né en 1736 au château d'Aulhishnes, près de Liège, fut d'abord sous-lieutenant dans le régiment de Royal-Allemand au service de France ; il fit la guerre de sept ans en qualité d'aide-de-camp du prince de Soubise, et se distingua à la bataille de Jena. Après la paix, il céda son droit d'aînesse à son frère, et entra dans l'Ordre teutonique ; il obtint la commanderie de Romersdorf, et ensuite celle de Munsterstadt ; il est mort en 1818, à 82 ans ; il a publié les *Annales de l'Ordre teutonique*, 8 vol. in-12, Paris, 1784-1790 ; le commandeur de Wal a donné, en 1807, un *Supplément* à cet ouvrage, en 2 vol. in-8 : chacune de ces publications valut à l'auteur un bref très-flatteur du Souverain Pontife.

WALÆUS (Antoine), né à Gand en 1573, mort en 1639, parcourut les principales villes de France, de Suisse et d'Allemagne. De retour en Hollande, il y fut pasteur en divers lieux. Il se déclara

en faveur des contre-remoutrants, et obtint une chaire de professeur de théologie à Leyde. On a de lui plusieurs ouvrages de théologie et de controverse. C'est lui qui a fait la plus grande partie de la traduction flamande de la Bible, entreprise par ordre des Etats, suivant les vues du synode de Dordrecht, 1618 (session 13), et qui parut pour la première fois en 1637. Presque tout le Nouveau-Testament est de la traduction de Walæus. On a encore de lui : *Compendium Ethicæ Aristotelicæ*, Leyde, 1636, in-12.

WALAFRIDE-STRABON, bénédictin, né en 806, fut élevé dans le monastère de Fulde, sous la discipline de Raban-Maur. Il devint ensuite doyen de Saint-Gall, puis abbé de Richenou, dans le diocèse de Constance. Sa piété exemplaire et son savoir profond lui concilièrent l'estime générale. Les principaux ouvrages qui nous restent de lui sont : *De officiis divinis, seu De exordiis et incrementis rerum ecclesiasticarum* ; on le trouve dans la *Bibliothèque des Pères* et autres recueils ; *Poëmata*, dans le *Canisius* de Basnage, imprimé séparément en 1804, in-4 ; *Glossa ordinaria in sacram Scripturam*, Paris, 1590, 7 vol. in-folio ; Anvers, 1634 ; 6 vol. in-folio. Ces ouvrages sont fort utiles, du moins le premier, pour connaître l'ancienne discipline de l'Eglise. Il mourut vers l'an 849. On l'appelait *Strabo* ou *Strabus*, parce qu'il était louche.

WALEMBOURG, WALEMBURCH, ou VALEMBOURG (les frères Adrien et Pierre de) naquirent à Rotterdam de parents catholiques. Après avoir pris des degrés à Paris, ils se rendirent à Dusseldorf, où ils s'appliquèrent avec ardeur à l'étude des controverses. Adrien, l'aîné des deux, fut nommé chanoine de l'église métropolitaine de Cologne, en 1647, et suffragant en 1661, après avoir été sacré évêque d'Andrinople. A l'égard de Pierre, après avoir été le compagnon inséparable de son frère Adrien, il le quitta pour aller à Mayence, où il fut chanoine et doyen de Saint-Pierre, puis suffragant de cette ville, sous le titre d'évêque de Mysie. Mais dans la suite les infirmités de son frère l'obligèrent de retourner à Cologne, et d'y exercer les fonctions de suffragant à sa place. Adrien mourut le 14 septembre 1669, en allant prendre les bains pour sa santé près de Mayence, et fut enterré dans l'église de Saint-Pierre, après avoir mis en ordre le premier volume de leur important ouvrage, qui parut à Cologne, en 2 vol. in-folio : le premier en 1669, intitulé :

Tractatus generales de controversiis fidei; le second en 1671, intitulé : *Tractatus speciales de controversiis fidei*. C'est une collection de leurs ouvrages qui avaient paru d'abord séparément. Pierre se disposait à donner au public 5 autres traités importants, lorsqu'il mourut le 21 décembre 1675. Ces deux frères, également illustres par leur piété exemplaire, par leur savoir et par leur union, fondèrent six bourses à Cologne pour de jeunes Hollandais qu'on jugerait capables de faire des études solides. « Les deux » volumes de leurs controverses sont dignes, dit Arnaud, d'être entre les mains de tous ceux qui étudient la théologie. » On en a un excellent Abrégé, fait par eux-mêmes, imprimé à Cologne, en 1682, in-12, et réimprimé en 1768.

WALKER (Adam), physicien anglais, né d'une famille pauvre du comté de Westmoreland. Quoique sans instruction, il entra dans la carrière de l'enseignement comme maître d'écriture et de calcul, et il n'était pas rare qu'il employât la nuit à apprendre ce qu'il devait enseigner aux autres le lendemain; il agrandit ensuite le cercle de ses connaissances, et finit par donner des leçons publiques d'astronomie dans plusieurs grandes villes. Il est mort à Richmond le 11 février 1821. On lui doit plusieurs inventions utiles, parmi lesquelles on cite des voitures à vent et à vapeur, les phares à rotation de l'île de Scilly, une barque qui va contre le courant de l'eau, un instrument qui marque tout à la fois la direction et la force du vent, l'heure du temps, la quantité des pluies, la hauteur du baromètre, la sécheresse et l'humidité de l'air. Il a publié en anglais : *Analyses des cours de physique expérimentale*, in-8; *Explication physique des causes et des effets de l'insalubrité de l'air dans les villes, et des moyens d'y remédier*, in-8; *Sur les causes qui font fumer les cheminées, et les moyens d'y remédier*, in-8.

WALLACE (Guillaume), vaillant écossais qui entreprit de rétablir l'indépendance de son pays, sous le règne de Baliol qui avait été fait prisonnier par les Anglais. Il possédait une fortune médiocre; mais il descendait d'une ancienne famille d'Ecosse, et était doué d'une force de corps remarquable et d'un courage héroïque. En 1278, il rassembla quelques mécontents, se retira dans les bois et parvint à former une petite armée, avec laquelle il battit plusieurs détachements anglais envoyés contre lui pour le réduire. Plusieurs nobles écossais se

joignirent à lui, et son parti devint si puissant qu'il se vit en état de résister à une armée de 40,000 Anglais qui avait été levée contre lui, et qu'il la battit complètement. Il reçut alors le titre de *régent* ou de *gardien du royaume* au nom du prisonnier Baliol. Voyant que les calamités de la guerre et la mauvaise saison avaient causé la famine en Ecosse, il engagea son armée à marcher sur le territoire anglais pour subsister aux dépens de l'ennemi. Son projet fut unanimement approuvé. En conséquence, il fit une irruption dans la partie septentrionale de l'Angleterre, désola toute la campagne, et, après avoir continué sans obstacles ses ravages jusqu'à l'évêché de Durham, il revint, chargé de dépouilles, recevoir les félicitations de ses compatriotes. Il n'en jouit pas longtemps : son élévation devint un objet d'envie pour la noblesse. Wallace, craignant que des dissensions intestines ne causassent la ruine de sa patrie, abdiqua volontairement son autorité et ne conserva que le commandement de ses fidèles partisans, qui, inséparablement attachés à lui, et par une sacrée confiance, et par les victoires remportées sous son étendard, refusèrent de suivre à la guerre d'autre chef que lui. Dans cet intervalle, Edouard avait rassemblé toutes les forces de l'Angleterre pour marcher contre l'armée de Wallace, qui se trouvait alors divisée en trois corps; mais ils se réunirent pour résister à des forces si imposantes; néanmoins les Ecossais furent battus, après avoir disputé la victoire avec une valeur intrépide. Ils continuèrent à défendre pendant quelque temps leur liberté avec beaucoup de courage, et remportèrent même plusieurs victoires signalées sur les Anglais. Cependant Edouard ramena une armée plus considérable, et parvint à subjuguier entièrement l'Ecosse. Wallace seul ne voulut pas se soumettre. Il errait dans les montagnes avec un petit nombre de compagnons, et conservait ainsi son indépendance naturelle. Edouard, qui redoutait ses talents et son influence sur les Ecossais, employa la trahison pour s'emparer de sa personne; il le fit conduire enchaîné à Londres, et le jugea comme un traître, quoiqu'il n'eût jamais fait soumission ni juré fidélité à l'Angleterre. Il fut condamné à être pendu et écartelé, et les quatre quartiers de son corps furent exposés dans les quatre principales villes de l'Angleterre.

WALLENSTEIN. (Voyez WALSTEIN.)

WALPOLE (Robert), connu sous le nom de *Comte d'Oxford*, pair de la

Grande-Bretagne, naquit en 1676 à Houghton dans le comté de Norfolk, fut ministre principal d'Angleterre sous les rois Georges I^{er} et Georges II. Il jouit de la confiance de ce dernier monarque jusqu'en 1741. Son éloignement pour la guerre que la France venait de faire renaître en Allemagne occasionna sa retraite. On prétendit que, par son humeur pacifique, il avait laissé souvent l'avantage au cardinal de Fleury dans les négociations, tandis qu'on faisait en France des reproches tout semblables au cardinal; il est constant que l'amour de la paix était à peu près égal dans les deux ministres. Le roi, qui était content de sa conduite, le fit pair de la Grande-Bretagne, sous le nom de *Comte d'Oxford*, et trois jours après il se démit de tous ses emplois. On le poursuivait alors juridiquement; mais le roi le mit à l'abri de l'orage en prorogeant le Parlement. Il mourut en 1745, à 69 ans.

WALPOLE (Horace), le troisième et le plus jeune des fils du précédent, reçut une éducation distinguée, et cultiva particulièrement la littérature. S'étant lié avec le poète Gray, il voyagea avec lui en Italie. De retour en Angleterre, il fut élu au Parlement en 1741, et il n'y prononça qu'un discours en 1742 pour la cause de son père. Il renonça entièrement aux fonctions législatives en 1761, et se retira dans sa terre de Strebbery-Hill, au comté de Middlesex, où il établit une presse d'imprimerie qui a fourni de fort jolies éditions de ses ouvrages et de ceux d'autres écrivains qu'il affectionnait. S'étant lié avec M^{me} du Defant, dans un voyage en France, il entretenait longtemps une correspondance avec elle, et mourut en 1797. Ses principaux ouvrages sont : *Poésies fugitives*, 1758, in-8; *Catalogue d'auteurs nobles et célèbres*, 1759, 2 vol. petit in-8; nouvelle édition, 1816, 5 gros vol. in-8; *Doutes historiques concernant Richard III, roi d'Angleterre*, 1768, in-4, traduits en français sous le nom de Louis XVI, Paris, 1800, in-8; un *Essai sur les jardins modernes*, traduit en français par le duc de Nivernais, 1785, in-4. Il a publié, d'après les manuscrits de Georges Vertue : *Anecdotes sur la peinture et les peintres en Angleterre*, 1762, 5 vol. petit in-4. On a publié une belle édition des *Œuvres d'Horace Walpole*, Londres, 1798, 5 gros vol. in-4, auxquels on peut joindre les *Lettres d'Horace Walpole à Georges Montagu, de 1736 à 1770*, Londres, 1818; traduits en français par Ch. Malo, Paris, in-8.

WALSTEIN (Albert-Wenceslas-Eu-

land, né en 1584, embrassa la religion catholique, voyagea en Espagne, en France, en Angleterre, en Italie, s'appliqua à la politique et à l'astrologie. De retour dans sa patrie, on le fit colonel d'un régiment de milices. Les troubles de Bohême étant survenus, il s'offrit à l'empereur avec une armée de 30,000 hommes, à condition qu'il la commanderait. Le nouveau général subjuguait le diocèse d'Halberstadt et l'évêché de Hall. Il ravagea les terres de Magdebourg et d'Anhalt, défit Mansfeld en deux batailles, reprit toute la Silésie, vainquit le margrave de Bade-Dourlach, conquiert l'archevêché de Brême et le Holstein, se rendit maître de tout ce qui est entre l'Océan, la mer Baltique et l'Elbe, et ne laissa au roi de Danemark que Glückstadt. Ses conquêtes ayant fait conclure le traité de Lubeck, l'empereur l'en récompensa par les titres et la dépouille du duc de Mecklenbourg, qui s'était révolté. Sa fidélité étant devenue douteuse, on lui retira le commandement de son armée, et on le donna à l'illustre Tilly, déjà occupé à combattre Gustave-Adolphe, roi de Suède, que les protestants avaient appelé au secours de leur secte. Tilly ayant été battu à Leipsick, le vainqueur pénétra dans l'Allemagne comme un torrent. L'empereur alarmé rappela Walstein, auquel il donna la qualité de généralissime. Ce héros entra alors en lice avec le roi de Suède, il le battit et en fut battu; il enleva aux Saxons, ses alliés, presque toute la Bohême par la prise de Prague. Son courage ne put empêcher cependant la perte de la bataille de Lutzen, donnée le 15 novembre 1632. Gustave y fut tué, et Walstein fut obligé de se retirer en Bohême. Ce général, déjà suspect depuis longtemps, s'occupa du projet de se rendre indépendant et de devenir roi de Bohême. Il négocia à la fois avec les princes protestants, avec la Suède et la France. L'empereur Ferdinand II fut convaincu de ses desseins, dès que le commandement de l'armée eut été donné à Galas. Walstein, alarmé par cette nouvelle, se fit prêter, à Pilsen, par les officiers de ses troupes, le 12 janvier 1634, le serment de défendre sa personne et de s'attacher à sa fortune. Cette démarche mettait ses projets au grand jour; mais il n'était pas aisé de les prévenir. Gordon, écossais, gouverneur d'Egra, voyant le danger de l'Etat, conspira contre lui avec Butler, irlandais, à qui Walstein avait donné un régiment de dragons, et Lascy, qui était capitaine de ses gardes. Ces trois étrangers tuèrent d'abord quatre

officiers qui étaient les principaux amis du duc, et à l'instant ils montèrent à l'appartement de Walstein, dont ils enfoncèrent la porte. Comme la hauteur de l'étage où il était ne lui avait pas permis de se jeter par la fenêtre, on le tua d'un coup de pertuisane, le 15 février 1634. Ferdinand ne put s'empêcher de donner des larmes à la mort de ce général, qui lui avait rendu de grands services; mais qui, joignant l'ambition et la révolte à la valeur, était devenu plus redoutable que les ennemis du dehors. Les Bohémiens ne remuèrent pas, parce qu'on sut les contenir par une armée; mais les Silésiens, déjà gagnés par Walstein, se révoltèrent et s'unirent aux Suédois.

WALTER-SCOTT. (Voyez SCOTT.)

WALTHER (Michel), né à Nuremberg en 1593, fut professeur à Helmstadt, et prédicateur de la duchesse douairière de Brunswick-Lunebourg. Après la mort de cette princesse, le comte d'Oost-Frise l'appela à sa cour, pour remplir la place de surintendant-général et de premier prédicateur. Ce savant, mort en 1662, laissa plusieurs ouvrages : *Harmonia biblica, sive brevis et plana conciliatio locorum veteris et novi Testamenti apparenter sibi contradicentium*, réimprimée pour la septième fois en 1654, Nuremberg, in-4; *Officina biblica*, 1668, in-4 : il y traite de l'Ecriture-Sainte en général, et en particulier de chaque livre canonique et apocryphe; *Mosaica postilla; Postilla prophetica; — Hiero-Psalica; — Evangelica; De immortalitate animæ, et de præsens Ethnicorum salute quoad infantes et adultos*, 1657, in-4; *Miscellanea theologica; Commentarius in Epistolam ad Hebræos; Exercitationes biblicæ*, 1638, in-4. Les différentes difficultés qui peuvent naître sur les Livres saints sont expliquées dans ces ouvrages, où le savoir n'est pas toujours bien ménagé, et où l'auteur, ainsi que dans ses autres écrits, ne s'est pas garanti des préjugés de sa communion.

WALTHON (Briand), évêque de Chester en Angleterre, mort en 1661, s'est rendu célèbre par l'édition de la Bible en plusieurs langues, connue sous le nom de *Polyglotte d'Angleterre*, Londres, 1657 et années suivantes, 6 vol. in-fol. Quoique plusieurs savants y aient travaillé avec lui, les Anglais ne laissent pas de lui attribuer cet ouvrage, à la tête duquel on a mis son nom et même son portrait. Outre le grand nombre de versions orientales qui sont dans ce recueil, et qui étaient déjà dans la grande Bible de Le Jay (voyez ce nom), il y a,

au commencement, des dissertations sur toutes ces Bibles; c'est ce qu'on appelle ordinairement les *Prologomènes* de Walthon. Pearson l'a beaucoup aidé dans ce travail. Ils ont été imprimés séparément à Zurich en 1673. On en a donné à Lyon une *Traduction* libre et abrégée, in-8; elle fourmille de fautes. On joint quelquefois à sa *Polyglotte* le *Lexicon heptaglotton* de Castell, 1686, 2 vol. in-fol. Quoique les auteurs de cette *Polyglotte* montrent beaucoup de critique, de jugement, de science et de modération, on leur reproche cependant avec raison d'avoir donné trop d'autorité à certaines versions de l'Ecriture; et trop peu à d'autres. « Il n'y a point d'unité dans le « travail, parce que trop de mains y ont « été employées, dit M. Contant de la Molette, qui attribue les fautes de cet ouvrage à la célérité avec laquelle on l'a rédigé et publié.

WAMBA. (Voyez BAMBA.)

WANDELAINCOURT (Antoine-Hubert), doyen des évêques constitutionnels, né en 1731 à Rupt de Wœvre, au diocèse de Verdun, se livra à l'enseignement et publia un grand nombre d'ouvrages sur l'éducation. Ayant adopté les principes de la Révolution, il fut élu évêque constitutionnel de la Haute-Marne, et sacré le 10 avril 1791. Membre de la Convention en 1792, il se déclara, lors du jugement de Louis XVI, pour le sursis et le bannissement. Nous devons aussi dire qu'il ne se souilla point par ces abjurations qui imprimèrent au clergé constitutionnel une tache ineffaçable. De la Convention, Wandelaincourt passa au Conseil des anciens. Lors du Concordat de 1801, il donna la démission de son évêché, et mourut à Belleville; près Verdun, en 1820. C'était un homme de mœurs douces, mais qui, connaissant mieux la grammaire et les sciences profanes que la théologie, fut la dupe d'un parti qui voulait renverser à la fois le trône et l'autel.

WANDELBERT, diacre et moine de l'abbaye de Prum, vivait du temps de l'empereur Lothaire. Son *Martyrologe* en vers héroïques, imprimé avec celui d'Usuard, Louvain, 1668, in-8, offre plus de faits que de poésie. Ce *Martyrologe* a été faussement attribué au vénérable Bède, et se trouve parmi ses *Œuvres*, dans une ancienne édition.

WANSLEB (Jean-Michel), né à Erfurt, l'an 1635, de parents luthériens, fut disciple de Job Ludolf, et devint habile dans la langue éthiopienne. Le duc de Saxe-Gotha l'envoya en Egypte et en Ethiopie, pour examiner les dogmes de

ces pays-là. Wansleb, les ayant trouvés conformes à ceux de l'Eglise romaine, alla à Rome en 1665, renonça à l'hérésie, et se fit dominicain. Son goût pour les voyages l'ayant amené à Paris en 1670, Colbert le renvoya en Egypte pour y faire de nouvelles découvertes. Cette course procura à la Bibliothèque du roi 334 manuscrits arabes, turcs et persans. Il fut rappelé en 1676, à cause de sa vie scandaleuse. De retour à Paris, il reprit l'habit des dominicains dans le couvent de Saint-Jacques de cette ville, d'où ayant été chassé, il se vit réduit à être vicaire de la paroisse de Douron, près de Fontainebleau, où il mourut en 1679. On a de lui : une *Histoire de l'Eglise d'Alexandrie*, Paris, 1677, in-12 ; deux *Relations de l'Etat de l'Egypte*, l'une en italien, Paris, 1671, l'autre en français, Paris, 1676. Tous ces ouvrages contentent également la curiosité du lecteur ordinaire et celle du savant.

WARBURTON (Guillaume), né à Newarch, sur la rivière de Trent, en Angleterre, le 24 décembre 1698, fut fait évêque de Gloucester en 1760, et mourut dans cette ville le 7 juin 1779. On a de lui : *Essai sur les hiéroglyphes des Egyptiens*, traduit par Léonard des Malpeines, Paris, 1744, 2 vol. in-12, ouvrage recherché et peu commun ; une édition des *Ouvrages de Shakespeare*, avec des corrections et des notes critiques et judicieuses, Londres, 1747, 8 vol. in-8 ; la *Légation divine de Moïse démontrée*, Londres, 1766, 5 vol. in-8, ouvrage qui lui fit une grande célébrité. Il y a de très-bonnes choses, et d'autres qui ont paru hasardées, ou peu clairement exprimées. Voltaire prétendit y trouver de quoi confirmer la plupart des erreurs qu'il débitait sur l'histoire sacrée, et prodigua les éloges les plus flatteurs à l'évêque de Gloucester ; mais ce prélat, dans une nouvelle édition, montra qu'il avait été insensible à cet encens ; et, en se corrigeant ou s'expliquant soi-même en plusieurs endroits, il montra que le détracteur des livres saints l'avait infidèlement cité et très-souvent calomnié. Il n'en fallut pas davantage pour échauffer la bile du philosophe de Ferney, qui donna alors à Warburton plus d'injures qu'il ne lui avait donné de louanges ; *Dissertations sur l'union de la religion, de la morale et de la politique*, traduites en français par Etienne de Silhouette, 1742, 2 vol. in-12 (voyez SILHOUETTE, MARC-AURÈLE) ; *Dissertation sur les tremblements de terre et les éruptions de feu*, traduite en français par l'abbé Mazeas, 1754, 2 vol. in-12.

WARNANT (Jean de), dont le nom latin était *Joannes de Warnanta*, fut le 23^e abbé du monastère de Mont-Saint-Corneille de l'Ordre des prémontrés dans l'évêché de Liège : il vivait dans le 14^e siècle, et mourut en 1418 ; il avait été élu abbé en 1387 ; le pape Boniface IX, par une bulle de 1389, lui donna le droit de porter l'anneau pontifical. On a de lui : *Historia episcoporum Leodiensium usque ad annum 1340*.

WAROQUIER DE COMBLES (Louis-Charles de), né à Saint-Afrique d'une famille noble, devint, au commencement de la Révolution, major de la garde nationale parisienne, fut arrêté pendant la Terreur, renfermé aux Carmes, traduit au tribunal révolutionnaire, et condamné à mort le 23 juillet 1794, comme complice de la prétendue conspiration ourdie dans la prison, où il était détenu. Il a publié plusieurs ouvrages : *Généalogie de la maison de Waroquier*, 1781, in-4 ; *Etat de la Noblesse*, 1782, 5 vol. in-12 ; *Armorial général de plusieurs maisons de France et étrangères*, 1782, 5 vol. in-12 ; *Etat de la France, ou les vrais marquis, comtes, vicomtes et barons*, 1783-1785 ; *Etat de la France, contenant le clergé, la noblesse et le Tiers-Etat, recueillis de diverses devises héraldiques*, en 1783, in-12, réimprimé sous ce titre : *Etat général de la France*, 1789 et 1791, in-8 ; *Traité sur les devises héraldiques, de leur origine et de leur usage, avec un recueil des armes de toutes les maisons qui en portent, etc.*, 1784-1785, 2 vol. in-12 ; *Tableau généalogique, chronologique et géographique de la noblesse, enrichi de gravures*, 1783 et 1788, 2 vol. ; *Dictionnaire historique de la noblesse militaire*, 1784 et 1790 ; *Le Parfait jeu d'armoirie pour apprendre le blason, la géographie et l'histoire, à l'usage des princes* ; *Fragment général de la maison Philippe de Rilly*, in-12 ; *De la Maison de Villeneuve*, in-12 ; *De la Maison d'Albignac*, in-12.

WARTHON (Thomas), célèbre critique et poète anglais, né en 1728. Il fut nommé professeur de poésie à Oxford, et lauréat après la mort de Whitehead. Il mourut en 1790. On a de lui des *Observations sur le Fairy queen*, drame de Spencer, 1752, 1762 et 1807, 2 vol. in-8 ; une édition de l'*Anthologie grecque* de Céphale, 1766, 2 vol. in-12 ; une édition de *Théocrète*, 1770, 2 vol. in-12 ; une *Histoire de la Poésie anglaise*, Londres, 1775-81, 5 vol. in-4, ouvrage estimé autant pour l'exactitude et la profondeur des recherches que pour l'élégance du style ; un *Recueil de ses poésies*, dans

le genre descriptif, 1777, in-8, et 1791, 2 vol. in-8.

WASA. (Voyez GUSTAVE.)

WASHINGTON (George), illustre général américain et l'un des fondateurs de la république des Etats-Unis, naquit à Washington, le 11 février 1732, d'une ancienne famille de Cheschire établie dans la Virginie vers le milieu du 17^e siècle. Il fut élevé dans la maison de son père, devint major des milices coloniales à l'âge de 22 ans, et se distingua dans la guerre des Français contre les Anglais dans le Canada. Le mauvais état de sa santé l'engagea à demander sa retraite. Il vivait en agriculteur dans sa terre de Mont-Vernont en Virginie. Lors de l'assemblée du congrès en 1774, il en fut élu membre, et l'année suivante il fut appelé au commandement en chef des armées américaines qui s'étaient insurgées contre le gouvernement anglais, et qu'il conduisit presque toujours à la victoire. Après avoir assuré l'indépendance de son pays par la force des armes, il contribua, à la paix de 1783, à affermir sa nouvelle puissance en qualité de Président de la convention des représentants chargés de donner une constitution à l'Etat, et fut installé Président des Etats-Unis en 1789. Il cessa d'en remplir les fonctions en 1797, pour rentrer dans la vie privée, et il alla se livrer dans ses terres aux honorables travaux de l'agriculture. Il mourut le 14 décembre 1799.

WASSEBOURG (Richard), né à Saint-Mihiel, dans le duché de Bar, devint archidiacre de Verdun, dans le 16^e siècle, passa la plus grande partie de sa vie à étudier l'histoire de France, et à parcourir le royaume et les pays circonvoisins. Ses études et ses voyages furent mis à profit dans les *Antiquités de la Gaule Belgique*, 1549, in-folio; Anvers, 1786, in-8. Il y soutient, de même que François de Rosières, que la maison de Lorraine descend directement des princes carlovingiens; mais les titres dont il prétendit étayer son système furent démontrés faux ou altérés.

WASSENBERG (Evrard), né à Emmerick, dans le 16^e siècle, est auteur d'une histoire élégante et judicieuse, intitulée : *Commentariorum de bello inter invictissimos imperatores Ferdinandos II et III et eorum hostes, etc.*, liber singularis; continuée jusqu'en 1639, et réimprimée la même année à Francfort. On y voit tout ce que l'Allemagne a souffert des hérétiques, et ce qu'en doivent craindre les Etats qui leur donnent accès. On a encore de lui : *Panegyrici*

selecti cum paronesi ad Germanos, Bruxelles, 1648.

WASTEELS (Pierre), né à Alost, entra dans l'Ordre des Carmes, fut docteur en théologie à Douai, en 1653, plusieurs fois prieur, provincial, etc. Il établit dans sa province l'étroite observance de la province de Tours, et mourut à Alost, l'an 1658. On a de lui : *Apologeticum pro Joannis Hierosolymitani monachismo in Carmelo, et pro ebro ejusdem; De Institutione monachorum in lege veteri exortorum, etc.*, Bruxelles, 1611, in-4. Des critiques habiles prétendent que l'ouvrage : *De Institutione, etc.*, a été fait par Philippe Bilius, carme espagnol, mort l'an 1580. *Joannis Nepotis Silvani, Hierosolymitani patriarchae, 44 opera, auctori suo recensita*, Bruxelles, 1643, 2 vol. in-8. Le Père Renaud, le Père Labbe, Du Tilllemont et Hélyot soutiennent que ces ouvrages sont faussement attribués à patriarche.

WATERLAND (Daniel), chanoine de Saint-Paul à Londres, aschidiacre du comté de Middlesex, et chapelain ordinaire du roi d'Angleterre, s'est signalé par ses écrits contre les ennemis de la constance et de la vérité. On a de lui : une *Sense de l'Ecriture* contre le *Christianisme* de Tyndal; *L'Importance du dogme de la Trinité* défendue, ouvrage sage, profond, et d'une grande théologie; *La dissertation sur les articles fondamentaux de la religion chrétienne*. On a encore de lui plusieurs ouvrages théologiques et moraux. Son style est assez vigoureux et sa logique pressante. Il mourut en 1714.

WATT (James), habile ingénieur et mécanicien, né en 1736 à Greenock, en Ecosse, d'une famille dans laquelle les connaissances mathématiques étaient depuis longtemps héréditaires, mort dans sa terre d'Heathfield, près de Birmingham, le 25 août 1819, fut envoyé 3 ans à Londres pour y apprendre l'art de fabriquer les instruments de mathématiques, et il fit en un an de grands progrès dans les différentes branches de la mécanique. De retour en Ecosse en 1757, fut nommé fabricant d'instruments de mathématiques de l'Université de Glasgow. Il coopéra aussi aux travaux des ports et canaux de l'Ecosse, dont quelques-uns furent exécutés d'après ses plans, notamment le canal Calédonien, qui traverse l'Ecosse de l'Est à l'Ouest. En 1763, il reçut la mission de réparer un modèle de la machine à vapeur de Newcomen, afin qu'il pût servir pour l'instruction de la jeunesse des collèges de Glasgow. La difficulté qu'il éprouva

à fournir de la vapeur à la machine lui suggéra l'idée d'un *condenseur* séparé, et, par une suite d'expériences fort curieuses, il parvint à établir avec exactitude la quantité de calorique consommée dans l'évaporation. Il inventa ensuite une seconde modification à cette machine, et il eut la gloire d'utiliser le premier la machine à vapeur. On contesta d'abord à Watt ses inventions; mais la Cour du hanc du roi, considérant que le perfectionnement de la machine à vapeur valait plus que la découverte, le fit triompher de ses adversaires et le déclara véritable inventeur. Vers 1775, il s'était établi en Angleterre; il y perfectionna beaucoup les moulins, et montra autant de génie dans ses inventions que de persévérance et de sagacité dans leurs diverses applications. Les améliorations qu'il a fait subir dans ce pays à toutes les machines à vapeur ou à roues, et la grande économie qui résultait de ses procédés, ont donné à la population et aux manufactures une impulsion sans exemple dans les annales du pays. Malgré ses nombreuses occupations, les progrès des connaissances chimiques fixèrent encore son attention, et il y contribua lui-même par la découverte de quelques propriétés remarquables des gaz. C'est lui qui introduisit en Angleterre, en 1786, le nouveau procédé du blanchiment par l'acide muriatique découvert par Berthollet.

WATTEAU (Antoine), peintre, né à Valenciennes, en 1684, mort au village de Nogent, près de Paris, en 1721, a suivi le goût des bamboccades; il rendait la nature avec une vérité frappante. Ses figures sont admirables pour la légèreté, et pour la beauté des attitudes; son coloris est tendre, et il a parfaitement touché le paysage.

WATTS (Guillaume), littérateur et historien anglais, vivait dans le 17^e siècle. Ses ouvrages de philologie ne lui ont pas fait un nom semblable à celui qu'il s'est acquis par sa belle édition de l'*Histoire de Matthieu Paris*, imprimée à Londres en 1640, en 2 vol. in-fol. Il a ajouté à cet ouvrage une continuation, dont la fidélité est moindre que celle de son auteur; des *Variantes* pleines de recherches, et un *Glossaire* important pour fixer la signification des mots barbares employés par Matthieu Paris.

WEBER (Godefroy de), frère du célèbre musicien de ce nom (voyez l'article suivant), et comme lui musicien très-distingué, naquit le 4^e mars 1779 à Freinsheim, et mourut le 12 septembre 1839, aux bains de Kreuznach. Après avoir passé par les divers degrés de la

magistrature, il fut élu aux fonctions de procureur-général près la cour suprême d'appel et de cassation de Darmstadt. Au milieu de ses grandes occupations, il trouva le moyen d'étudier la musique, d'y faire de nouvelles découvertes, de composer plusieurs morceaux et de publier d'importants ouvrages sur cet art; il était membre de plusieurs académies et associations musicales. On a de lui comme musicien : un grand nombre de *Lieds*, *Romances et Ballades*; *Théorie musicale*, 2 vol. in-8; des morceaux de *Musique religieuse*; *Traité d'acoustique pour les instruments à vent*; *Théorie de la composition musicale*, 1817-1822, 3 vol. in-8. Weber inventa aussi un *Trombonne double*, du mécanisme le plus ingénieux.

WEBER (Charles-Marie de), habile compositeur, né en 1786 à Eutin, dans le duché de Holstein, d'un musicien distingué, manifesta dès son enfance le goût le plus vif pour la musique et la peinture. En 1800, il donna son opéra de *Weinsberg*, qui obtint un grand succès sur plusieurs théâtres. Après avoir parcouru diverses contrées de l'Allemagne, il se rendit à Vienne, où il profita des conseils du célèbre abbé Vogler. Etant venu à Londres, il y fit représenter son opéra d'*Oberon*, lorsqu'il fut attaqué d'une maladie de langue, et mourut le 5 juin 1826. Les opéras qu'il chérissait au-dessus des autres sont le *Freyshutz*, connu en France sous le nom de *Robin des bois*, qui eut un succès prodigieux, et l'*Euryanthe*, où l'on trouve plusieurs morceaux du premier ordre. Weber n'était pas seulement un grand compositeur, il avait encore beaucoup d'instruction, et écrivait très-purement sa langue. Il a publié plusieurs morceaux de *Poésie* dans différents recueils, et a laissé en manuscrit un ouvrage sur la *Vie des artistes*, dont on a publié quelques fragments. Il avait établi un atelier de lithographie à Freyberg en Saxe, et il en disputa l'invention à Senefelder.

WEBER Anselme. (Voyez WEBER.)

WEIGEL (Christophe), habile graveur de Nuremberg, a donné une Bible iconographique, intitulée : *Historia celebriores veteris de Novi Testamenti iconibus representata, et ad excitandas bonas meditationes, selectis epigrammatibus exornata*, Nuremberg, 1712, in-folio; cette Bible est d'une exécution simple, noble, pittoresque et profondément touchante. L'auteur a eu raison de dire, *ad excitandas bonas meditationes*; elle ne peut avoir que cet effet-là. Il serait à souhaiter que les parents et instituteurs chrétiens en eussent tous un

exemplaire, pour l'instruction des enfants, et qu'ils accompagnassent la leçon organique des estampes d'une explication convenable. L'effet cependant serait plus prompt et plus sûr, si, au lieu de vers, souvent gênés et pénibles, on avait mis pour épigraphe de chaque estampe le simple texte de l'écriture. Il y a dans cette Bible plusieurs dessins de Gaspard Luycken, qui sont d'une grande beauté; et quelques-uns de Jean Luycken, dont on a aussi une Bible iconographique, mais moins estimée que celle de Weigel, parce que les objets y sont plus accumulés et compliqués, et qu'on doit y chercher l'objet principal que Weigel a su si bien isoler, rapprocher, agrandir et rendre avec un intérêt inimitable, lors même qu'il adopte les dessins de Gaspard Luycken.

WEISHAUP (Adam), mort le 18 novembre 1830 à Gotha, à l'âge de 83 ans. Il était le fondateur d'un Ordre d'Illuminés, dont l'abbé Barruel a raconté l'origine et les progrès dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme*. Professeur de droit à Ingolstadt, en Bavière, Weishaupt se fit d'abord des prosélytes parmi ses disciples, puis dans toute l'Allemagne. Actif, remuant, audacieux et capable, il avait toutes les qualités d'un chef de secte. Son but paraît avoir été à la fois religieux et politique; il voulait détruire la religion et les gouvernements. Ses desseins furent découverts, et sa tête fut mise à prix; mais il se retira à la cour de Saxe-Gotha, auprès du duc Ernest qui le protégeait. Il y resta constamment, quoique le duc, qui d'abord avait été son admirateur, eût ensuite abandonné le parti des Illuminés. Après la mort de ce prince, en 1804, Weishaupt sut, à l'aide de puissants protecteurs qu'il s'était faits, se soustraire aux poursuites dirigées contre lui. (Voyez les *Mémoires* de l'abbé Barruel, dont les tomes IV et V sont entièrement consacrés à Weishaupt et à sa secte.)

WEISS (dom Matthieu), bénédictin allemand d'un mérite supérieur; professeur, puis recteur, pendant dix-neuf ans, de l'Université de Salzbourg. Il avait une haute piété, et une science profonde; il se sanctifia, illustra son Ordre et lui-même, et mourut à Salzbourg, le 7 novembre 1638. Ses ouvrages sont : un *Traité de l'Eucharistie*, plusieurs fois imprimé; une *Logique*, 1622; un *Traité des substances célestes* et un de l'*Ame*, 1622; un *Traité du ciel*, un de la *Génération*, et un de la *Nature*, 1624; un de l'*Incarnation*, 1626; des *Commentaires* sur quelques livres d'A-

ristote, 1627; *Lycæum benedictinum*, 1630. C'est une histoire des plus fameux professeurs de l'Ordre de Saint-Benoît; un *Recueil des questions les plus difficiles de la physique*, 1632.

WEISSE (Christian-Félix), littérateur allemand, mort à Leipsick le 15 octobre 1804, à l'âge d'environ 79 ans, a donné des *Tragédies*, des *Comédies*, des *Opéras comiques*, qui ont obtenu du succès, quoique assez médiocres; mais ses *Odes anacréontiques*, ses *Chants des Amazones*, et sa *Traduction de Tyrtée*, sont généralement estimés. Il a été longtemps le rédacteur de la *Bibliothèque des belles-lettres*, journal littéraire allemand très-accrédité. On a encore de lui l'*Ami des enfants*, feuille hebdomadaire, qui, par les excellents principes qu'elle renfermait, obtint une grande vogue. Berquin l'a imité fort heureusement dans son ouvrage qui porte le même titre. Weiss donna ensuite une autre feuille périodique intitulée : *Correspondance de la famille de l'Ami des enfants*, où il se propose toujours pour principal but d'inspirer à ses jeunes lecteurs le goût de la vertu et de l'instruction.

WEISSENTHURIN (Jeanne Françoise), actrice et écrivain dramatique, née en 1773, morte en 1847; elle a composé des *Comédies* et des *Tragédies*. Ses *Œuvres dramatiques* ont été imprimées à Vienne, en 6 vol. in-8; elles composent de 21 pièces dont plusieurs sont traduites du français. Quelques-unes des comédies de M^{me} de Weissen-thurin ont aussi été traduites en diverses langues étrangères.

WEITENAUER (le Père Ignace), jésuite et savant polyglotte, naquit le 1^{er} novembre 1705 à Ingolstadt; il enseigna pendant vingt ans les langues orientales à Vienne; mais, à la suppression de l'institut, il fut obligé de quitter cette capitale; plusieurs souverains d'Allemagne s'empressèrent de lui offrir un asile: il accepta les propositions du duc de Deux-Ponts et se réfugia auprès de lui. Le P. Weitenauer mourut dans cette ville le 1^{er} février 1783: il a publié un très-grand nombre d'ouvrages; voici la liste des principaux : *Corona mariana linguis XIII exornata, cum dissertationibus de linguis sinica, Cologne, 1750, in-8; Miscellanea litterarum humaniorum ex orationibus, elegiis, lyricis, symbolis criticis, Augsbourg, 1752-1753, 2 vol. in-8; Historie provinciarum germanicarum superioris, Soc. Jesu, ibid., 1754; Hexaglotton, sive modus ad discendi intra brevissimum tempus linguas gallicam, italicam, hispanicam, græcam, hæbraicam et chaldaicam.*

Frankfort, 1756; *Carmina selecta*, Augsbourg, 1757, petit in-8; *Hieroglyphicarum orientalium*, ibid., 1759, in-4; *Lexicon Biblicum in quo explicantur Vulgatæ vocabula et phrasæ*, Venise, 1760; *Subsidia eloquentiæ sacræ, etc.*, Augsbourg, 1764-1769, in-12, 19 vol.; *Compendium scientiarum et omnigenæ eruditionis*, ibid., 1767, 2 vol. in-8; *Apparatus eloquentiæ catecheticae complexus historiarum 1500, libris sex*, ibid., 1775; *De modo legendi et excerptendi libri IV*, ibid., 1775; *Lexicon in quo explicantur vocabula et phrasæ linguæ græcæ et hebraicæ*, ibid., 1780, in-8; *Bible vulgate avec Commentaires, etc.*, Augsbourg et Fribourg, 1769-1773, 6 vol. in-8; *Traduction allemande de l'Ancien et Nouveau-Testament, etc.*, ibid., 1784-1783, in-8, 14 vol.

WELD (Thomas), cardinal, né le 22 janvier 1773, à Londres, d'une famille ancienne et honorable. Son père Thomas Weld, qui était un zélé catholique, possédait une grande fortune. Il avait épousé Marie Stanley, de la branche aînée et catholique de cette noble famille. Thomas Weld le fils, dont il est ici question, fut élevé dans la maison de son père par Charles Plowden, jésuite célèbre dans ce temps-là par ses écrits et son zèle pour la défense de la religion. A l'âge de 23 ans, Weld épousa une demoiselle de la famille Clifford. Lorsque la révolution française éclata, il accueillit avec générosité les prêtres français déportés en Angleterre, et accorda l'hospitalité à quelques communautés religieuses exilées du continent. En 1815, ayant perdu sa femme dont il n'avait eu qu'une fille, mariée en 1818 à lord Clifford, pair anglais, Weld, libre de tout engagement, songea dès lors à embrasser l'état ecclésiastique. Il vint à Paris en 1819 et alla demeurer chez l'abbé Carron, son ami, sous la direction duquel il se prépara au sacerdoce par une vie passée dans le recueillement et la prière. Après avoir été ordonné prêtre par l'archevêque de Paris, le 13 août 1821, Weld retourna dans son pays; et pour se consacrer plus entièrement aux fonctions de son nouvel état, il fit cession de ses biens à son frère puîné, et ne se réserva qu'une rente annuelle. Attaché à la chapelle de Chelsaa, il y exerça le ministère quelques années, sous la direction d'un estimable ecclésiastique français, l'abbé Voyaux de Franoux. En même temps, il donnait des soins à quelques établissements de charité à Londres. En 1826, MacDonnell, évêque de Kingston, dans le Haut-Canada, le demanda pour coadjuteur. Le

Saint-Siège se rendit à ses desirs, et l'abbé Weld fut nommé évêque d'Amyle, le 6 août 1829. Cependant il resta en Angleterre et put s'occuper des intérêts de la colonie sans cesser de se rendre utile aux catholiques de Londres. Retiré à Hammersmith, il y dirigeait un couvent de religieuses, lorsque la santé chancelante de sa fille ayant engagé les médecins à lui conseiller l'air de l'Italie, le prélat se décida à l'accompagner, poussé aussi par le désir de visiter les tombeaux des Apôtres. Peu après son arrivée à Rome, Pie VIII, qui régnait alors, le déclara cardinal dans le consistoire du 15 mars 1830, après avoir fait son éloge dans une allocution publique. Cette nouvelle fut accueillie avec joie par les catholiques anglais; le cardinal devint leur protecteur. A Rome, où il établit sa résidence habituelle, il y accueillait ses compatriotes avec la plus grande bienveillance, et il s'intéressait à tout ce qui pouvait favoriser la religion dans son pays. Le cardinal Weld encourageait beaucoup de bonnes œuvres, et distribuait d'abondantes aumônes. Lorsqu'il tomba malade, il voulut aussitôt recevoir les secours de la religion, et, après avoir béni sa famille réunie autour de lui, il mourut dans les plus vifs sentiments de piété, le 10 avril 1837. Wiseman, recteur du collège anglais, a prononcé son Oraison funèbre, qui depuis a été traduite de l'anglais en italien, par Jacques Mazio.

WELLENS (Jacques-Thomas-Joseph), évêque d'Anvers, docteur en théologie dans l'Université de Louvain, né à Anvers en 1726, et mort dans cette ville en 1784, s'est distingué par sa charité, son zèle, ses lumières, son désintéressement, par des vues vraiment patriotiques, constamment dirigées vers le soulagement et le bien-être de ses diocésains. C'est particulièrement par ses soins que s'est opérée dans sa ville épiscopale, une des plus grandes des Pays-Bas, la suppression de la mendicité; que l'instruction, marchant à côté des secours donnés à l'indigence, a fait revivre parmi les pauvres la science et la pratique de l'Evangile, tandis que l'agissante charité effaçait les traces de l'abandon et de la misère. Les exhortations qu'il a faites aux élèves de Sainte-Pulchérie, à Louvain, étant président de ce collège, sont pleines de cet esprit ecclésiastique qui doit distinguer les ministres du Seigneur: rien de plus propre à former les jeunes clercs aux vertus de leur état; une éloquence douce, simple, insinuante, nourrie de l'Ecriture et de la doctrine des

Pères, éclaire l'esprit sans le fatiguer, et captive le cœur sans les efforts et l'appareil de l'art oratoire. Elles ont été imprimées sous ce titre : *Exhortationes familiares de vocacione sacrorum ministrorum et variis eorum officiis*, Anvers, 1778 et 1783, in-8, très-belle édition.

WELLINGTON (Arthur Wellesley, duc de), quatrième fils de Girard Cowley Wellesley, comte de Mornington, naquit à Dungan-Castle en Irlande, le premier mai 1769. Elevé d'abord au collège d'Eton en Angleterre, il fut ensuite envoyé en France à l'école militaire d'Angers. Entré au service en 1787, il franchit rapidement les premiers grades, et dès 1794 il fut chargé du commandement d'une brigade, lors de l'expédition d'Os tende. En 1797, il suivit dans l'Inde son frère aîné, qui venait d'être nommé gouverneur-général. Peu après, il fut élevé au grade de Major-général, et déploya beaucoup d'audace et d'activité dans les divers combats qu'il eut à livrer contre les Mahrattes. Les habitants de Calcutta, reconnaissants des services qu'il venait de leur rendre par ses succès militaires, lui élevèrent un monument dans la ville. En 1805, il revint en Angleterre, et eut le commandement d'une brigade qui fut envoyée en Hanovre l'année suivante. En 1807, il fut élu député à la Chambre des Communes, et en 1808, il fut désigné pour aller commander la réserve de l'armée envoyée contre le Danemark. Il contribua au succès de l'affaire de Kioege, et fut ensuite chargé, par le général en chef, de la capitulation de Copenhague. Dans le cours de la même année, il fut désigné pour prendre le commandement d'une expédition qui devait être dirigée contre Buenos-Ayres. Mais le gouvernement anglais ayant renoncé à cette expédition, sir Wellesley, qui venait d'être nommé lieutenant-général, fut appelé au commandement général des troupes que le gouvernement avait résolu d'envoyer en Espagne. Il se rendit d'abord à la Corogne, et offrit à la junte le secours des troupes anglaises; mais ces offres ayant été repoussées, il prit le parti de se diriger sur le Portugal, et débarqua, le 8 août 1808, dans la baie de Mondego. Il ne tarda pas à rencontrer l'armée française commandée par le général Delaborde, près de Rosico; mais, malgré la supériorité de ses forces, il ne put l'entamer. Il fut plus heureux quelque temps après contre Junot qui, n'ayant pas craint de l'attaquer dans une position presque inexpugnable, fut contraint à la retraite. Après un court

séjour en Angleterre, sir Wellesley revint en Portugal, où il prit le commandement général des armées anglaise et portugaise. Il y rencontra pour principal adversaire le maréchal Soult, qui, nonobstant l'infériorité numérique de ses troupes, sut résister longtemps à ses attaques, et n'évacua enfin le Portugal que lorsqu'il ne lui fut plus possible de s'y maintenir. Maître de cette partie de la Péninsule, sir Wellesley se dirigea sur l'Espagne, et gagna la bataille de Talavera que le roi Joseph avait imprudemment engagée. Enfant de ce succès, il voulut marcher en avant; mais il fut bientôt arrêté par le maréchal Soult, qui le força à rétrograder et à se retirer en Portugal. L'impossibilité où était alors Napoléon d'envoyer de nouvelles troupes dans la Péninsule lui permit non-seulement de tenir tête à Masséna, mais même de le contraindre à la retraite. En 1812, il remporta sur le maréchal Marmont la victoire de Salamanca, à la suite de laquelle l'armée française dut évacuer le Portugal. Sir Wellesley, qui avait reçu le titre de Comte, puis de Duc de Wellington en récompense de ces brillants succès, résolut alors de repasser en Espagne, et se dirigea sur Madrid où il fit, peu après, une entrée triomphante. En 1813, il se rendit à Cadix et y fut investi du commandement en chef des armées espagnoles, qu'on lui avait jusqu'alors refusé. Les opérations qu'il exécuta pendant cette campagne sont peut-être son plus beau titre de gloire. Ayant appris que le roi Joseph et sa suite faisaient retraite sur les frontières de France, Wellington se porta rapidement avec 80,000 hommes par la vallée de Duero sur Vittoria, y surprit l'armée française dans un bassin où il lui était impossible de combattre avec avantage, et remporta sur elle une éclatante victoire qui lui valut le grade de Maréchal. La bataille eut lieu le 21 juin 1813; le 13 juillet suivant, le maréchal Soult prit le commandement de l'armée française, et réussit d'abord à repousser les Anglais; mais bientôt, n'ayant pas des forces suffisantes à leur opposer, il dut se contenter de leur disputer le terrain pied à pied. Wellington, encouragé par ses succès et par ceux des armées alliées, ne craignit pas d'envahir le territoire français, et le 24 février 1814, il alla mettre le siège devant Bayonne, se rendit maître de Bordeaux laissé sans défense, et enfin le 10 avril il alla attaquer près de Toulouse le maréchal Soult, qui n'avait que 36,000 hommes à lui oppo-

ser. La bataille fut vivement disputée, et l'armée française réussit même à repousser les troupes de Wellington. Mais on apprit bientôt que les armées alliées étaient à Paris, et il devenait dès lors inutile de prolonger la lutte. De retour en Angleterre, le duc de Wellington y fut reçu avec enthousiasme; le Parlement lui vota des gratifications qui s'élevèrent à la somme de quinze millions, le prince régent le créa feld-maréchal et le combla d'honneurs. Le 5 juillet de cette même année, il fut envoyé au congrès de Vienne; il s'y trouvait avec les autres plénipotentiaires, lorsqu'on y apprit le débarquement de Napoléon à Cannes. Nommé aussitôt généralissime des armées alliées, il alla prendre le commandement des troupes rassemblées sur les frontières de la Belgique. Le 15 juin, il assistait à un bal à Bruxelles, lorsqu'on vint lui apprendre que les Français approchaient et avaient même battu les Prussiens au Mont-Saint-Jean. Il prit aussitôt ses dispositions, et trois jours après il rencontra l'armée française dans la plaine de Waterloo. Pendant la première partie de la journée, les Anglais furent repoussés sur tous les points, et déjà ils se préparaient à faire retraite sur Bruxelles, lorsque l'arrivée de 60,000 Prussiens vint changer la fortune de la journée. Les Français, déjà fatigués par une lutte de plusieurs heures, et privés du concours de l'armée du maréchal de Grouchy, sur lequel Napoléon avait compté, ne purent soutenir le choc de troupes fraîches, et, cédant au nombre, ils durent se retirer en désordre après une résistance opiniâtre. L'honneur de la victoire revint tout entier à lord Wellington, quoique peut-être le général Blücher y ait eu la part principale. Fêté et célébré à l'envi par les souverains alliés, il se trouva le maître de la situation, et il est juste de reconnaître qu'il en usa avec modération. Il s'opposa avec fermeté aux prétentions excessives de la Russie et de la Prusse, et empêcha autant qu'il fut en lui les violences auxquelles menaçaient de se livrer plusieurs généraux des alliés. De retour en Angleterre, il y fut reçu avec un nouvel enthousiasme; le Parlement lui vota cinq millions à titre de récompense nationale, et il jouit, à partir de ce moment, dans son pays d'une position toute exceptionnelle, que nul ne songeait à lui disputer. En 1827, il fut nommé premier ministre, et prit part avec Robert Peel à l'émancipation des catholiques. Obligé de se retirer en 1830, il s'opposa au bill de réforme électorale proposé

Cart. TOME VIII. p. 413-414.

par lord Grey, et le fit rejeter une première fois par la haute Chambre; mais lorsque ce bill fut présenté une seconde fois, il prit le parti de s'abstenir, dans la crainte de surexciter l'opinion publique. A la chute du ministère Whig, il fut de nouveau appelé à la tête des affaires avec sir Robert Peel, et usa de son influence pour faire adopter par la Chambre des Lords les réformes économiques proposées par son collègue. Contraint de quitter une seconde fois le ministère, il n'en continua pas moins de jouir de la haute considération que ses services militaires lui avaient acquise, et que le patriotisme anglais tenait à lui conserver. Il est mort en 1852, dans un âge avancé. Lord Wellington possédait plusieurs des qualités de l'homme de guerre; ses campagnes de Portugal et d'Espagne montrent en lui un général habile, attentif à profiter des fautes de l'ennemi, plein de fermeté dans l'attaque comme dans la défense; mais aucun fait n'autorise à lui reconnaître un génie militaire de premier ordre, et loin de pouvoir être comparé à Napoléon, ainsi que le voulait l'amour-propre national des Anglais, il n'était supérieur en rien, selon toute apparence; aux Soult, aux Masséna et à plusieurs des généraux de l'Empire. Il n'a jamais réussi à gagner une bataille, quand son armée n'était pas notablement supérieure en nombre aux armées françaises. A Toulouse, où il avait deux fois plus de soldats que le maréchal Soult, chaque armée est simplement restée maîtresse de son champ de bataille; et si, après trois jours de luttes, la ville ouvrit ses portes, c'est parce que le sort de la France venait d'être décidé à Paris, et qu'une plus grande effusion de sang était devenue inutile et par conséquent coupable. Mais ce qu'on ne peut trop louer dans Wellington, c'est la modération de son caractère et la force d'âme avec laquelle il a su dominer son ambition et la maintenir dans des limites raisonnables. Après les événements de 1815, il n'a point réclamé dans son propre pays une position exceptionnelle, une influence que la Constitution anglaise n'aurait pu permettre. Lorsqu'il a été ministre, il a usé de la tribune et des moyens parlementaires comme l'ont toujours fait les autres ministres. Il est tombé du pouvoir, il y est remonté par le simple jeu des institutions anglaises, sans le trouver extraordinaire, sans se plaindre jamais qu'on outrageât sa gloire, ou qu'on méconnût les services qu'il avait

rendus à son pays. Il faut convenir que soit dans les temps anciens, soit dans les temps modernes, on aurait beaucoup de peine à trouver un homme d'un mérite égal et qui ait fait preuve d'une semblable modération.

WELSER (Maro), né à Augsbourg en 1558, de parents nobles, mourut en 1614. Il fut élevé à Rome sous le célèbre Muret, qui lui inspira un goût vif pour l'étude des belles-lettres latines et grecques, et pour les antiquités. De retour en sa patrie, il parut avec éclat au barreau. Ses succès lui méritèrent les places de préteur et de sénateur d'Augsbourg. Welser se fit un nom, non seulement par la protection qu'il accorda aux savants, mais encore par les ouvrages dont il enrichit le monde littéraire. On a de lui : *Rerum Augusto-Vindelicarum libri VIII*, Venise, 1594, in-fol. : ouvrage plein de recherches, et écrit avec assez de goût; *Rerum Botarum libri V*, in-4, Augsbourg, 1602; *Vita sanctarum martyrum Afræ, Hilarie, Dignæ, Eunomie, et Eutropie passarum Augusto-Vindelicarum*; *Vita sancti Udalrici episcopi*; *Eugippii Historia*, où l'on trouve la vie de saint Séverin; *Narratio eorum quæ contigerunt Apollonio Tyrio*, etc. On lui attribue encore le *Squittinto della liberta Veneta*, que d'autres donnent à Alphonse de la Cueva, marquis de Bedmar (voyez CUEVA). Tous les ouvrages de ce savant écrivain furent recueillis à Nuremberg en 1682, in-fol. On sait que c'est lui qui a parlé le premier des taches du soleil, observées par le Père Scheiner (voyez ce mot), découverte que Galilée contesta sans raison à ce jésuite. Welser était zélé catholique, et non point hérétique, comme l'assure Dupin.

WENCESLAS (saint), duc de Bohême, fils de Wratlas et de Drahomire, fut élevé dans la vertu et les sciences par sainte Ludmille, son aïeule. Il perdit son père dans le bas âge; alors Drahomire, monstre de cruauté, fit éclater sa fureur contre les chrétiens. Ludmille, sensible à ces maux, engagea Wenceslas à prendre en main les rênes du gouvernement, avec promesse de l'assister de ses conseils. Pour prévenir tout sujet de division, on donna à son frère Boleslas un territoire considérable, la Bohême, lequel est encore appelé *Boleslavie*, de son nom. Drahomire, furieuse de cet arrangement, fit assassiner la pieuse Ludmille. Wenceslas sur le trône ne songea qu'à faire fleurir la justice et la religion dans ses Etats, et à se sanctifier par la pratique de toutes les vertus; mais il ne put adoucir la férocité de sa mère et de

son frère : celui-ci le perça de sa lance le 28 septembre 938, dans une église où il s'était retiré, après s'être sauvé d'un festin auquel les deux assassins l'avaient attiré. L'empereur Othon I^{er} leur fit la guerre pour venger la mort de ce bon prince, et les obligea à réparer les maux qu'ils avaient faits à l'Eglise.

WENCESLAS, fils de Charles IV, empereur d'Allemagne, monta sur le trône impérial après la mort de ce prince, en 1278. Son père avait réglé, par la bulle d'or, l'âge nécessaire au roi des Romains; il fut le premier à violer ce règlement en faveur de ce fils, qui fut un monstre de cruauté et de débauches. Ayant voulu défendre les Juifs contre ses sujets de Bohême, et s'étant signalé par des actes de fureur, les Bohémiens l'enfermèrent dans une étroite prison, l'an 1394. Dans un de ses accès de frénésie, il avait fait jeter dans la Moldaw saint Jean Népomucène, parce qu'il n'avait pas voulu lui révéler la confession de la reine son épouse (voyez NÉPOMUCÈNE). On dit qu'il marchait quelquefois dans les rues, accompagné d'un bourreau, et qu'il faisait exécuter sur-le-champ ceux qui lui déplaisaient. Ces raisons forcèrent les magistrats de Prague de le détenir dans un cachot, d'où il se sauva quatre mois après. Un pêcheur lui fournit une corde avec laquelle il s'échappa, accompagné d'une servante dont il fit sa maîtresse. Dès qu'il fut en liberté, un parti se forma en sa faveur dans Prague. Les magistrats de cette capitale, le traitant toujours comme un prince insensé et furieux, l'obligèrent de s'enfuir de la ville. C'était une occasion pour Sigismond son frère, roi de Hongrie, de se faire reconnaître roi de Bohême; il ne la manqua point; mais il ne put que se faire déclarer régent. Il fit enfermer son frère dans une tour à Vienne en Autriche. Wenceslas s'échappa encore de sa prison, et, de retour à Prague, il se fit des partisans, condamna au dernier supplice ceux qui l'avaient mis en prison, et anoblit le pêcheur qui lui avait donné le moyen de se sauver. Cependant, pour fournir à sa crapule et à ses débauches, il aliéna le reste des domaines de l'empire en Italie. Les électeurs en prirent occasion de le déposer en 1400, comme négligent, inutile, dissipateur et indigne. Démarche remarquable, que nous ne voyons pas avoir été désapprouvée par les juriconsultes ni par les théologiens du temps, et qui semble prouver que, dans certains cas, la déposition d'un prince peut être légitime. il est vrai que

Wenceslas n'était qu'empereur éphémère, ce qui suffit pour expliquer sa déposition. Wenceslas ne contesta pas la légalité de sa déposition; quand on la lui annonça, il écrivit aux villes impériales de l'Allemagne, qu'il n'espérait d'elles d'autres preuves de leur fidélité que quelques témoignages de leur meilleur vin. Il ne renonça toutefois au sceptre impérial qu'en 1410, et mourut roi de Bohême, en 1419, âgé de 58 ans. Il ne laissa point d'enfants, quoiqu'il eût été marié deux fois. Sa première femme avait été Jeanne, fille d'Albert de Bavière, comte de Hollande; sa seconde, Sophie, fille d'Etienne-le-Frisé, duc de Bavière. Si on en croyait Pfeffel, dans son *Abrégé de l'Histoire d'Allemagne*, Wenceslas serait presque un prince vertueux, tant le traitement atroce fait à un prêtre catholique a prévenu ce protestant en faveur de ce tyran! C'est d'ailleurs la manie du siècle et l'effet de la subversion arrivée dans les notions humaines, de réhabiliter la mémoire des monstres, et de déchirer celle des grands hommes. (Voyez ANDROMÈTE I^{re}, LOUIS XIV, PHILIPPE II, etc.)

WEREMBERT, ou WERIMBERT, nommé aussi quelquefois WEMBERT, ou WERINBRACHT, savant moine, florissait vers la fin du 9^e siècle. Il avait embrassé la règle de Saint-Benoît dans un monastère d'Allemagne, sans qu'on sache précisément dans lequel il prononça ses vœux. Il était né, selon quelques auteurs modernes, à Coire, pays des Grisons; son père se nommait Adalbert, et avait servi sous Charlemagne dans les guerres contre les Huns et les Saxons. On croit que c'est de cet Adalbert, témoin oculaire, qu'un des historiens de Charlemagne a appris les faits d'armes et exploits militaires qui ont eu lieu dans ces guerres. Werembert reçut son éducation dans l'école de Fulde, et y eut pour maître le célèbre Raban-Maur. Peut-être est-ce dans cette abbaye qu'il se consacra à Dieu. Il y eut pour condisciple Otfride de Weissenbourg, à qui on attribue la gloire d'avoir le premier travaillé à polir la langue des Germains (le tudesque). Ces deux compagnons d'étude firent de grands progrès sous leur docte maître, et se lièrent d'une amitié étroite. Tous deux furent élevés au sacerdoce. Werembert, au sortir de Fulde, alla habiter l'abbaye de Saint-Gall, où il enseigna les lettres sacrées et profanes. Non seulement il savait le latin, mais encore le grec. Il s'était aussi appliqué aux beaux-arts, notamment à la poésie et à la musique, que, dans ces temps reculés, on cultivait beaucoup

dans les monastères. Ces écrits prouvent qu'en même temps il était très-versed dans la théologie et dans l'histoire. Le moine anonyme de Saint-Gall, l'un des historiens de Charlemagne, avait été son disciple, et s'en faisait gloire. Dans le premier livre de son histoire, il fait l'éloge de Werembert, et loue son savoir et sa piété. Werembert mourut le 23 ou 24 mai 884. Il avait composé beaucoup d'ouvrages, savoir: un *Traité de musique*; *De arte metrorum libri II*; un *Commentaire sur le livre de Tobie*; un autre sur les *Proverbes de Salomon*; un troisième sur les *Lamentations de Jérémie*. Trithème assure avoir vu et lû tous ces ouvrages. Il en attribue d'autres à Werembert, sans assurer, comme il le fait des premiers, qu'il les a eus: en main ce sont: un recueil de *Sermons*; des *Lettres sur des sujets de littérature*; des *Épîtres* et des *Poésies* de toutes mesures, des *Hymnes*, et des *Séquences ou Proses* en l'honneur de Jésus-Christ et des saints. D'autres écrivains lui attribuent un *Commentaire sur la guerre*; une *Histoire de l'abbaye de Saint-Gall*, depuis son origine jusqu'à son temps, etc.

WERNER (Abraham-Gottlob), célèbre minéralogiste allemand, né à Vohra dans la Haute-Lusace le 26 septembre 1749. Il obtint plusieurs charges honorables qu'il remplit avec zèle et intelligence, et mourut en 1816, laissant un magnifique cabinet de minéralogie dont il fit don à sa patrie. On lui doit plusieurs ouvrages recherchés.

WESLEY (Jean), théologien anglican, fils du recteur Samuel Wesley, né à Epworth en 1703, fit ses études à Oxford, et conçut, avec quelques-uns de ses compagnons, le plan d'une secte nouvelle à laquelle on a donné le nom de *Méthodisme*. Pour la propager, il s'embarqua dès 1735 pour aller prêcher les Indiens. Il revint, deux ans après, remplir les mêmes fonctions en Angleterre, et c'est sous ses auspices et sa direction que la secte prit une forme stable. On y faisait profession de ne point se séparer de l'Eglise établie, et, malgré les efforts de ses collaborateurs, jamais il ne voulut entendre à une rupture. Il n'a point laissé de confession de foi écrite; mais les points sur lesquels on insiste le plus chez ses sectateurs sont le salut pour la foi seule, la conversion instantanée et la certitude de la réconciliation avec Dieu. Partout où il passait, il établissait des congrégations, et il s'adressait particulièrement aux dernières classes de la société. L'enthousiasme qu'il montrait dans ses discours lui at-

tira un grand nombre de sectateurs. Dès 1767, le méthodisme en comptait déjà vingt-cinq mille, et l'on assure qu'en 1813 il en avait plus de quatre cent mille, tant dans la Grande-Bretagne qu'aux Etats-Unis. Il mourut le 2 mars 1791. Il a publié un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on compte : huit volumes de *Sermons*; un *Appel aux hommes raisonnables et religieux*; un *Traité du péché originel*; un *Examen de la sagesse et de la bonté de Dieu dans les ouvrages de la création*; *Médecine primitive*, ou *Recueil de remèdes simples, faciles et éprouvés dans un très-grand nombre de maladies*. C'est le seul de ses ouvrages qui soit connu en France. Il a été traduit en français, Lyon, 1772, in-12. Ses *OEuvres* ont été recueillies en 32 volumes.

WESSELUS (Jean), né à Groningue vers 1419, étudia d'abord à Zwoll, et ensuite à Cologne et à Paris. Dans cette dernière ville, il trouva les disputes de philosophie très-échauffées entre les réaux, les formaux et les nominaux. Comme il fallait opter entre eux, il se déclara pour ceux-ci. Il se présenta à Heidelberg pour y enseigner la théologie; mais on le refusa, parce qu'il n'était que laïque, et qu'il ne voulait point s'engager dans la cléricature. Sixte IV, qui l'avait connu lorsqu'il était général des Cordeliers, lui fit, dit-on, les offres les plus flatteuses, dès qu'il eut obtenu la tiare. Wesselus alla à Rome, et se borna à demander un exemplaire de la *Bible* en hébreu et en grec. De retour dans sa patrie, il y mourut en 1489. Ce savant eut des opinions particulières qui approchaient beaucoup de celles de Luther, dont on le regarde comme le précurseur. La plupart de ses manuscrits furent livrés aux flammes, à l'exception de quelques *Traités* qui parurent à Leipsick en 1522, et à Groningue en 1614, in-4, sous le titre de *Farrago rerum theologicarum*. Ce n'est en effet qu'un ramas fait sans choix et sans résultat. — Il ne faut pas le confondre avec Jean de WESALIA, ou WESSEL, ou WESAL de Clèves, docteur en théologie à Erfurt, prédicateur à Worms, qui enseigna plusieurs erreurs qui approchent aussi de celles de Luther. L'archevêque de Mayence condamna dix-huit propositions de ses ouvrages, l'an 1479, et obligea l'auteur, dans une assemblée de plusieurs évêques et docteurs, à faire une rétractation solennelle. Le continuateur de Fleury, partout leste et inexact, les a confondus, sans doute à raison des dates qui les rapprochaient.

WEST (Benjamin), célèbre peintre américain, né en 1738, près de Springfield, comté de Chester, Etat de Pensylvanie, d'une famille anglaise très-ancienne, qui avait embrassé la religion des quakers et était passée en Amérique en 1699. Il apprit seul et sans maître la peinture. Le désir de se perfectionner dans son art lui fit entreprendre le voyage d'Italie. Il visita Rome, Florence, Bologne, Venise, Parme, etc. A son retour, il traversa la Savoie et la France pour se rendre à Paris, où il séjourna quelque temps. Enfin il arriva en Angleterre en 1763, et il se détermina à s'y établir. Le docteur Drummond, archevêque d'York, devint un de ses plus zélés protecteurs, et le présenta au roi, qui lui commanda plusieurs tableaux, et ne cessa depuis de lui donner des marques de sa bienveillance. C'est par son conseil que fut établie, en 1768, l'académie royale de peinture, dont Reynolds fut le premier président. Ce prince célèbre étant mort en 1792, West fut appelé à lui succéder. Il continua à faire un très-grand nombre de tableaux pour le roi, qui, pour multiplier ses travaux, fit élever à Windsor un magnifique oratoire en l'honneur des principaux faits de la religion révélée. West conserva jusqu'au dernier moment ses facultés mentales, et mourut le 10 mars 1820. Ses tableaux sont très-nombreux. Il excellait spécialement dans la composition et dans l'ordonnance des sujets. Ceux qui ont le plus contribué à sa réputation sont : le *Départ de Régulus pour Carthage*; la *Mort de Wolf*; un *Christ guérissant les malades*; un *Christ présenté au peuple par Pilate*, qu'on dit être le tableau de la plus grande dimension connue.

WESTERMANN (François-Joseph), surnommé le boucher de la Vendée, né en 1763, à Molsheim en Alsace, se fit remarquer dans les troubles de juillet 1792. Le 10 août, il força le premier le château des Tuileries à la tête des bataillons brestoils. Il fut alors nommé commissaire à l'armée des Ardennes, et revêtu d'un grade militaire. Peu de temps après, Dumouriez lui confia une légion dans son avant-garde de l'armée du Nord. Envoyé dans la Vendée avec le titre de *général de brigade*, il fut complètement défait, le 5 juillet, à Châtillon. Il remporta cependant sur les Vendéens plusieurs avantages en diverses occasions, et fut un des généraux qui leur fit le plus de mal : son grand système était la destruction. Le parti des Cordeliers, qui le soutenait, ayant succombé, il fut traduit au tribunal révolu

ionnaire, et condamné à mort le 6 avril 1794. On l'a vu plus d'une fois, lorsque a victoire n'était pas assez prompte, se dépouiller de son habit, prendre la bride le son cheval entre les dents, et, un pistolet dans chaque main, un large sabre suspendu à son poignet, se précipiter avec sa cavalerie au milieu des bataillons ennemis, décharger ses pistolets, sabrer tout ce qui s'offrait à son passage, et quelquefois revenir seul, tout couvert de blessures, d'une mêlée sanglante où tous avaient succombé.

WEZEL, ou WETZEL (Jean-Gaspard), littérateur allemand, né en 1747, à Sondershausen (Schwartzbourg), voyagea en France, en Angleterre, en Allemagne, avec un jeune gentilhomme silésien, dont il avait entrepris l'éducation, et séjourna plusieurs années à Vienne, où il jouit d'une grande faveur auprès de l'empereur Joseph II. De retour dans sa patrie, il tomba dans une profonde mélancolie, et vécut dans la solitude, évitant le regard des hommes et passant les nuits à errer dans les bois. Il mourut vers 1789. Il a publié, en allemand, un grand nombre d'ouvrages. Les plus remarquables sont : *Vie de Tobie Knaut*, Leipsick, 1774 et 1775, 4 vol. in-8, production singulière, où il s'est proposé de montrer que dans tous les états les hommes sont égaux, et qui eut un grand succès; *Belpégor, la plus vraisemblable des histoires qui se soient passées sous le soleil*, 1776, 2 vol. in-8 : le but de l'auteur est de prouver que l'homme est presque toujours mu par l'envie et l'ambition; *Contes satiriques*, 1777, 2 vol. in-8; *Comédies*, 1778 et 1787, 4 vol. in-8; *Robinson Crusoe*, 1779 et 1795, 2 vol. in-8, qui excita, entre l'auteur et Campe, une discussion très-vive : il a été traduit en russe en 1781; *Hermann et Ulrique*, Leipsick, 1780, 4 vol. in-8, traduit en français, Paris, 1792, in-12; *Sur la langue, les sciences et le goût des Allemands*, 1781, in-8; *Essai sur la connaissance de l'homme*, 1784 et 1785, 2 vol. in-8 : cet ouvrage n'est pas achevé; *Verge du dieu Wezel pour châtier la race des hommes*, ou *Œuvres de la folie de Wezel, dieu-homme*, ouvrage posthume, 1804, 4 vol. in-8.

WHISTON (Guillaume), né à Norton, dans le comté de Leicester, en 1667, acquit une grande réputation, surtout lorsqu'il eut publié en 1696 sa *Nouvelle théorie de la terre*, quoique remplie de paradoxes. Newton, dont il avait adopté les systèmes, conçut tant d'estime pour lui, qu'il le recommanda pour son successeur au professorat des mathématiques à Cam-

bridge. Whiston publia en 1701 ses *Lectures astronomiques*, qui, trois ans après, furent suivies de ses *Leçons physico-mathématiques*. Mais ses spéculations astronomiques ne servirent pas à lui donner un esprit solide et conséquent. Se jetant dans la théologie, il s'égara d'une manière étrange. On ne tarda pas à s'en apercevoir, lorsqu'il fit paraître en 1702 un volume in-4 sur la *chronologie* et sur l'*harmonie des IV Evangiles*. On lui fit l'honneur en 1707 de le choisir pour prêcher les sermons de la fondation de Boyle. Il prit pour son sujet l'accomplissement des prophéties; mais, n'ayant point dans sa religion des principes fixes de croyance, en voulant instruire les autres, il tomba lui-même dans des erreurs capitales. En 1708, il commença à avoir des doutes sur le dogme de la Trinité. Il se mit à étudier les anciens Pères, et crut y découvrir que l'arianisme avait été la doctrine des premiers siècles de l'Eglise; et comme son imagination s'enflammait fortement, il résolut d'en être le restaurateur ou le martyr. Peut-être, son attachement à Newton, qui professait la même erreur, eut-il quelque part à ce zèle mal entendu. Son entêtement et la fureur qu'il avait de vouloir faire des prosélytes le firent enfin exclure du professorat, chasser de l'Université et poursuivre à Londres, devant la cour ecclésiastique du haut et du bas clergé. Mais quelques amis puissants firent en sorte qu'après cinq ans de procédure, on laisserait tomber cette affaire. L'arianisme n'était pas la seule opinion hétérodoxe qu'il eût embrassée. Il n'était pas plus orthodoxe sur l'éternité des peines, et sur le baptême des petits enfants. Il embrassa aussi l'opinion des millénaires, et s'avisait même de fixer l'époque du retour des Juifs, du rétablissement de leur temple, et du règne de mille ans, au 14 mars 1714. L'événement ayant été contraire à sa prédiction, il marqua l'année 1736; et, se voyant encore trompé, il prétendit que la grande révolution devait se faire infailliblement en 1766. Toutes ses rêveries ne l'empêchèrent pas de publier un grand nombre d'ouvrages de philosophie, de critique et de théologie. On peut en voir les titres dans les *Mémoires*, qu'il fit lui-même, en 1749, de sa vie et de ses écrits: ouvrage qui se ressent de la vieillesse de l'auteur. Il s'était associé à Ditton, pour donner un moyen de connaître les longitudes sur mer; mais ce moyen les rendit ridicules l'un et l'autre. Whiston mourut dans la pauvreté en 1755. Il s'était joint, cinq ans auparavant, aux anabaptistes; et, s'il avait vécu plus longtemps, il les

aurait sans doute également quittés pour quelque autre secte. Tel est le sort naturel de l'esprit humain : dès qu'il s'écarte des moyens que Dieu a déterminés pour fixer sa croyance, il ne peut s'arrêter à rien.

WHITTAKER, ou **VITAKER** (Guillaume), professeur en théologie dans l'Université de Cambridge, naquit à Holme en Angleterre, dans le comté de Lancastre, et mourut à Cambridge, en 1595, à 47 ans. Son principal ouvrage est contre Bellarmin et Stapleton. On y remarque de l'érudition, beaucoup d'animosité contre les catholiques ; et un grand nombre de paralogismes, dont aucun degré de savoir ne peut préserver les gens de secte, qui plaident pour une croyance arbitraire, après avoir abjuré celle de l'Eglise universelle. Ses *Oeuvres* furent réimprimées à Genève, 1610, en 3 vol. in-folio.

WHITBY (Daniel), né à Rusben, dans le Northampton, vers l'an 1638, devint docteur en théologie et recteur de Saint-Edmond de Salisbury. Son esprit, plein d'idées singulières, le jeta dans une haine furieuse contre l'Eglise catholique. Il se déclara avec la même chaleur contre les sociniens ; mais son zèle contre eux se démentit ; il comprit que l'autorité de l'Eglise une fois rejetée, une secte avait autant de droit que l'autre d'ajuster l'Ecriture à ses dogmes ; et il fut sur la fin de ses jours un des apôtres de l'arianisme. Il le soutint avec obstination jusqu'à sa mort, arrivée en 1726, à 88 ans. On a de lui : un *Traité de la certitude de la religion chrétienne en général, et de la résurrection de Jésus-Christ en particulier*, 1671, in-8 ; *Discours sur la vérité et la certitude de la foi chrétienne* ; *Paraphrases et Commentaires sur le Nouveau-Testament*, 2 vol. in-folio ; *Discours de la nécessité et de l'usage de la révélation chrétienne* : ces quatre ouvrages sont en anglais ; *Examen variantium lectionum Joannis Milli in Novum Testamentum*, Londres, 1710, in-folio ; *De sanctarum Scripturarum interpretatione secundum Patrum Commentarios*, Londres, 1714, in-8. Il est vraisemblable que l'auteur se proposait de tourner les Pères en ridicule ; car il a ramassé dans ce livre tout ce que leurs ouvrages offrent de plus singulier et de plus faible. Tous les hérétiques trouvant leur condamnation dans la doctrine des Pères qui forment la grande chaîne de la tradition, il est naturel qu'ils s'efforcent de décrier ces témoins importants (voyez DAILLÉ, etc.) ; *Sermons où l'on prouve qu'on ne doit rien admettre comme article de foi qui répugne aux prin-*

cipes communs de la raison, in-8 : *Discours* dont les raisonnements ont été copiés par plusieurs lacrédules modernes ; *Dernières pensées de Whitby*, contenant différentes corrections de divers endroits de ses *Commentaires sur le Nouveau-Testament*, avec cinq discours : cet auteur impie s'y rétracte de tout ce qu'il avait dit de sensé dans ses premiers ouvrages, en faveur du mystère de la Sainte-Trinité ; *De imputatione divini peccati Adami posteris ejus*, 1711, in-8 : il y combat le péché originel ; un grand nombre de *Traités* et de *Sermons* contre les dogmes de l'Eglise catholique, où il fait paraître toute la fureur d'un sectaire fanatique.

WHITEFIELD (Georges), fondateur du *Méthodisme* avec Wesley, né en 1714, à Bell-Inn, dans le comté de Gloucester, passa en Amérique pour y prêcher. Dans six voyages qu'il fit en quelques années à la Nouvelle-Angleterre ou dans les contrées avoisinantes, il acrut prodigieusement les conquêtes de sa secte. Cependant, soit différence d'opinions, soit qu'aucun des deux fondateurs ne voulût céder la première place, le *Méthodisme* se divisa en deux branches. Whitefield, calviniste rigide, demeura chef de ceux qui suivaient ses principes, tandis que Wesley, à la tête de l'autre branche, professait ceux des arminiens avec ses partisans. Whitefield entreprit un septième voyage en Amérique, et mourut à Newbury, environ à 40 milles de Boston, en 1769. Il est auteur de *Sermons*, de *Lettres*, de *Traités de controverse*, recueillis en 7 vol., avec une *Histoire de sa vie*, un vol. in-8, 1771.

WHITEHEAD (Guillaume), célèbre poète anglais, né à Cambridge en 1715, mort à Londres en 1785. Il avait été déclaré poète lauréat après la mort du fameux Colley-Cibber. Outre ses *Poèmes divers*, on a de lui différentes pièces de théâtre.

WICAR (Jean-Baptiste), peintre habile et célèbre architecte, né à Lille, mort à Rome le 27 février 1834, légua à sa ville natale une superbe collection de dessins de Giotto, Raphaël, Michel-Ange et autres peintres fameux.

WICHMANN (Burchard de), historien russe, né à Riga le 24 août 1786, mort en 1823. Il était depuis 1811 directeur des écoles du gouvernement de Courlande, et il a publié plusieurs ouvrages écrits en allemand. Les principaux sont : *Tableau de la monarchie russe*, Leipsick, 1813, in-8 ; *Charte sur l'élection de Michel Romanov*, Leipsick, 1820, traduit de l'original russe, publié pour

la première fois en 1813 : c'est un des documents les plus précieux qu'on ait sur l'histoire de Russie; *Collection de plusieurs écrits inédits, relatifs à l'histoire ancienne de Russie*, Berlin, 1820, in-8; *Musée national de la Russie*, Riga, 1820; *Aperçu chronologique de l'histoire russe, depuis la naissance de Pierre-le-Grand jusqu'à nos jours*, 1821-1825, 2 vol. in-8 : ouvrage très-utile quoique incomplet; il est cependant écrit avec partialité pour la patrie de l'auteur.

WICKAM (Guillaume) naquit au village de Wickam, dans le comté de Southampton, en 1324. Edouard III le prit à son service, et l'honora de l'intendance des bâtiments, et de la charge de grand-forestier. Ce fut lui qui dirigea la construction du palais de Windsor. Quelque temps après, il devint premier secrétaire d'Etat, et, s'étant fait ecclésiastique, il fut nommé évêque de Winchester en 1367; on lui donna ensuite la place de grand-chancelier, puis celle de président du conseil privé. Il veilla autant sur la pureté des mœurs que sur l'administration de la justice. Sa sévérité lui fit des ennemis, et son crédit des jaloux. Edouard, prévenu contre lui par le duc de Lancastre, son fils, le disgracia en 1371; mais, instruit de l'injustice commise à son égard, il le rétablit dans ses dignités. Après la mort de ce prince, le duc de Lancastre fit revivre les accusations contre le prélat; mais il se justifia tellement qu'il fut rappelé à la cour en 1389. De nouvelles tracasseries l'obligèrent de se retirer trois ans après. Rendu à son diocèse, et à l'abri des troubles qui agitaient alors l'Angleterre, il travailla à perfectionner les deux collèges qu'il avait fondés, l'un à Oxford, et l'autre à Winchester. Une cathédrale, presque aussi superbe que fut depuis celle de Saint-Paul de Londres, fut élevée à grands frais. Il fonda des retraites pour les pauvres et pour les orphelins; enfin il ne s'occupait que du bien de l'humanité, lorsque ses ennemis l'accusèrent de crime d'Etat en plein Parlement, l'an 1397; mais il se lava de cette imputation odieuse. Cet illustre prélat, accablé d'années et épuisé par ses immenses travaux, termina en paix, en 1404, une carrière trop longtemps agitée. Il montra un zèle ardent contre Wiclef, qu'il fit chasser de l'Université d'Oxford. On a publié dans cette dernière ville, en 1690, in-4, la *Vie* de ce digne évêque.

WICKMANS (Augustin), abbé de Tongerlo, célèbre monastère de l'Ordre de Prémontré, dans la Campine brabançonne, né à Anvers, mort à Tongerlo

en 1661, fut en grande réputation de piété et de savoir. Sa carrière littéraire s'ouvrit par un ouvrage agiographique, in-8, intitulé : *Rosa candida, id est, martyrium ven. Petri Calmphautani, canonici Norbertini*, massacré par les prétendus réformés, imprimé à Anvers en 1625. Ses autres ouvrages sont : *Apotheca spiritualium pharmacorum contra luem contagiosam, aliosque morbos*, Anvers, 1626, in-4; *Diarium ecclesiasticum de sanctis contra pestem tutelaribus*, Anvers, 1626, in-4; *Dissertatio historica de origine et progressu Cœnobii Postulani, Ordinis Framerstratensis*, Anvers, 1628, in-4; *Sabbatismus Marianus*, Anvers, 1628, in-8; *Brabantia Mariana, libri III*, Anvers, 1632, in-4, réimprimé avec figures à Naples en 1734. Sandérus appelle cet ouvrage : *Opus omnigenæ doctrinæ referum*; et Foppens : *Liber certè pro historiâ Belgicâ utilissimus*. On conserve en l'abbaye de Tongerlo son ouvrage manuscrit, intitulé : *Syntagma pastorale de obligatione pastorum*, et un autre également manuscrit sur la *Vie* de sainte Dymphne, patronne de la Campine. Ce fut sous Wickmans, que Willebrord Bosschaerts, chanoine-régulier de Tongerlo, publia à Malines en 1650 son ouvrage : *De primis veteris Frisicæ apostolis*, rempli d'érudition et de recherches, dont Erycius Puteanus a fait un juste éloge. Depuis ce temps, le goût pour les études agiographiques, qui s'accorde si bien avec l'étude de la sainte théologie, et avec la régularité religieuse, ne s'est point affaibli dans ce monastère : et c'est ce qui porta Godefroy Hermans, qui en était abbé, à saisir l'occasion que la Providence fit naître en 1789, d'acquiescer le fonds et les deux bibliothèques des agiographes et des historiographes ci-devant établis à Anvers : et, par ses soins, leurs ouvrages, deux fois interrompus par des coups d'autorité, dans ce prétendu siècle de lumière et d'humanité, ont été repris dans l'abbaye de Tongerlo, à la grande satisfaction des savants de tout état, et de la capitale du monde chrétien. (Voyez BOLANDUS.)

WICLEF, ou de WICLIF (Jean), naquit à Wicli, dans la province d'York, vers l'an 1324. Il étudia au collège de la reine à Oxford, et parvint par ses intrigues à la place de *gardien* ou principal du collège, qu'on avait ôtée à des religieux pour la lui donner, et qu'on lui enleva à son tour pour la rendre à ceux à qui on l'avait prise. Wiclef en appela au Pape, qui décida en faveur des religieux. Il se déchaina dès lors contre le

siège de Rome, dont il attaqua d'abord le pouvoir temporel et ensuite le spirituel, et contre le clergé. Quoiqu'il fût curé de Lutterworth, dans le diocèse de Lincoln, il entreprit de faire dépouiller les ecclésiastiques de tous leurs biens. L'archevêque de Cantorbéry le cita à un concile qu'il tint à Londres, en 1377. L'hérésiarque y vint, accompagné du duc de Lancastre, qui avait alors la plus grande part au gouvernement du royaume; il s'y défendit et fut renvoyé absous. « Car telle est, dit un historien, la marche des sectaires: d'abord ils paraissent respecter l'autorité spirituelle, et semblent n'attendre que ses décisions pour régler leurs opinions ou leur conduite; mais dès qu'elle les a condamnés, comme ils s'y attendent bien, ils ont recours à la puissance temporelle. » Grégoire IX, averti de la protection que Wicléf avait trouvée en Angleterre, écrivit aux évêques de le faire arrêter. On le cita à un concile tenu à Lambeth; il y comparut, et y évita encore d'être condamné. Les évêques, intimidés par les seigneurs et le peuple, se contentèrent de lui imposer silence, comme si un sectaire, épris de la fureur de dogmatiser, pouvait observer une telle loi. Wicléf prêcha et écrivit. Ses livres, quoique grossiers et obscurs, se répandirent, par la seule curiosité qu'inspirait le sujet de la dispute et la hardiesse de l'auteur. C'était dans ce temps-là qu'Urban VI et Clément VII se disputaient le siège de Rome. Wicléf profita de ce temps de trouble pour répandre ses erreurs. Guillaume de Courtenai, archevêque de Cantorbéry, assembla à Londres, en 1382, un concile qui condamna 24 propositions de l'hérésiarque, les unes comme absolument hérétiques, les autres comme erronées, et contraires aux décisions de l'Eglise. Voici celles qui furent jugées hérétiques. « La substance du pain et du vin demeure au sacrement de l'autel après la consécration; » et les accidents n'y demeurent point sans substance. Jésus-Christ n'est point dans ce sacrement vraiment et réellement.... Si un évêque ou un prêtre est en péché mortel, il n'ordonne, ne consacre, ni ne baptise point.... La confession extérieure est inutile à un homme suffisamment contrit.... On ne trouve point dans l'Evangile que Jésus-Christ ait ordonné la messe... Dieu doit obéir au diable... Si le Pape est un imposteur et un méchant, et par conséquent membre du diable, il n'a aucun pouvoir sur les fidèles, si ce n'est peut-être qu'il l'ait reçu de l'empereur.

« Après Urban VI, on ne doit point reconnaître de Pape, mais vivre comme les Grecs, chacun sous ses propres lois..... Il est contraire à l'Ecriture-Sainte que les ecclésiastiques aient des biens temporels. » Wicléf mourut en 1384 à Lutterworth (Cave met sa mort le dernier jour de l'an 1387), laissant un grand nombre d'écrits, tant en latin qu'en anglais. Le principal ouvrage, parmi ceux du premier genre, est celui qu'il nomma *Triologue* ou *Dialogue*, en 4 livres in-4, 1525, sans nom de ville ni d'imprimeur, et réimprimé en Allemagne, 1753, in-4. Dans cet ouvrage, il fait parler trois personnages : la vérité, le mensonge et la prudence. C'est comme un corps de théologie, qui contient tout le venin de sa doctrine, dont le fond consiste à admettre une nécessité absolue en toutes choses, même dans les actions de Dieu. Le roi Richard ordonna que les écrits de Wicléf seraient jetés au feu, et Henri V extermina les restes des wicléfites, que l'on nommait aussi *lollards*; mais un gentilhomme de Bohême, qui étudiait à Oxford, ayant trouvé moyen de faire entrer les livres de cet hérésiarque dans son pays, ils y engendrèrent une nouvelle secte. Jean Huss adopta une partie de ses erreurs, et s'en servit pour soulever les peuples contre le clergé. De là naquirent encore différentes sectes d'anabaptistes qui désolèrent l'Allemagne, lorsque Luther eut donné le signal de la révolte contre l'Eglise; une secte réveillant toujours le courage de l'autre, et renforçant la ligne générale des erreurs contre la vérité. Le projet favori de Wicléf et de ses enthousiastes était de vouloir établir l'égalité et l'indépendance entre les hommes. Cette prétention excita, en 1379 et en 1380, un soulèvement général de tous les paysans et des gens de la campagne, qui, suivant les lois d'Angleterre, étaient obligés de cultiver les terres de leurs maîtres. Ils prirent les armes au nombre de plus de 100,000 hommes, et commirent une infinité de désordres, en criant partout : *Liberté! Liberté!* Les erreurs de Wicléf furent condamnées au concile de Constance. Sa *Vie* a été publiée à Nuremberg, in-8; 1546, Oxford, 1612.

WICQUEFORT (Abraham), né à Amsterdam vers 1598, plut par son esprit à l'électeur de Brandebourg, qui l'envoya à la cour de France, où il fut son résident pendant 32 ans. Il y essuya divers désagréments occasionnés par son esprit intrigant et inquiet, fut mis à la Bastille, puis relâché. De retour dans sa patrie, et accusé de trahir l'Etat, il fut cou-

damné à une prison perpétuelle en 1675. Il soulagea l'ennui de sa solitude en composant l'*Histoire des Provinces-Unies*, dont il n'a paru que le 1^{er} vol. in-fol., 1719. Ce n'est, pour ainsi dire, qu'une satire contre la maison d'Orange. Il demeura en prison jusqu'en 1679, qu'il trouva moyen de se sauver et de se réfugier à la cour du duc de Zell, qu'il quitta en 1681 pour retourner en Hollande. On a encore de lui : l'*Ambassadeur et ses fonctions*, dont la meilleure édition est celle de La Haye, 1724, 2 vol. in-4, ouvrage intéressant, mais peu méthodique, mal digéré, et qui doit être lu avec discernement; *Traduction française du Voyage de Moscovie et de Perse*, écrit en allemand par Adam Olearius, dont la meilleure édition est celle de Hollande, 1727, en 2 vol. in-fol.; *Traduction française de la Relation allemande du Voyage de Jean-Albert de Mandeslo aux Indes-Orientales*. On la trouve à la suite de l'ouvrage précédent, dont elle compose le 2^e vol.; celle du *Voyage de Perse et des Indes-Orientales*, par Thomas Herbert, Paris, 1663, in-4; enfin celle de l'*Ambassade* de don Garcias de Silva Figueroa en Perse, Paris, 1667, in-4.

WIEGLEB (Jean-Chrétien), l'un des meilleurs chimistes de l'Allemagne, naquit à Langensalza le 21 novembre 1732, d'un avocat qui lui fit faire toutes ses études grammaticales et littéraires; mais entraîné par son goût pour la chimie, il s'y livra spécialement, et mourut le 10 janvier 1800. Ses principaux ouvrages sont : *Manuel de chimie générale, appliquée aux arts*, Berlin et Stettin, 1779, 2 vol. in-8; 3^e édition, 1796, ouvrage justement estimé; *Essais chimiques sur les sels alkalis*, 2^e édition, 1787; *Histoire des progrès et des découvertes en chimie chez les anciens et pendant le moyen âge*, 1790-1791, 2 vol.

WIEKI (Jacques), jésuite polonais, se distingua par son érudition et par son zèle à combattre dans ses discours et ses écrits les différentes sectes qui infestaient ce royaume et la Transylvanie. Il mourut en odeur de sainteté à Cracovie, l'an 1597, à 57 ans. On a de lui en latin : un traité *Du Sacrifice de la sainte Messe*; un *Du Purgatoire*; un autre *De la divinité de Jésus-Christ*, contre Fauste Socin. Il a donné en polonais des *Ecrits* sur les Evangiles, et une *Version* de la Bible. Il possédait les langues savantes.

WIELAND (Christophe-Martin), célèbre poète allemand, naquit en 1733 à Biberach en Souabe. Il devint membre de presque toutes les académies de l'Europe, et jouissait d'une grande réputation,

lorsqu'il mourut à Weimar à la fin de 1818. Il rédigeait depuis quelque temps l'*Ami du peuple*, journal politique, rempli de principes libéraux qui fut supprimé à la suite de l'affaire des étudiants de Wurtzbourg. Il a publié un très-grand nombre d'ouvrages en vers et en prose, et a contribué à perfectionner sa langue. Ses principaux ouvrages sont : un *Poème sur la nature des choses*, qu'il acheva en trois mois; *Musarion*, ou la *Philosophie des grâces*, autre poème assez délicat, et celle de ses productions qu'il affectionnait le plus : il a été traduit en français, par Laveau, Bâle, 1780, in-8; *Iris*, poème héroï-comique; l'*Oberon*, l'ouvrage le plus parfait qui soit sorti de sa plume : on en a publié une traduction libre en vers, Berlin, 1784, in-8; *Histoire du sage Danischerand*, ou l'*Egoïste philosophe*, traduite en français, Paris, 1800, 2 vol. in-8, ou 3 vol. in-12; *Histoire d'Agathon*, traduite par M. Parnay, Paris, 1802, 3 vol. in-12; *Les Abdérites*, suivis de la *Salamandre* et de la *Statue*, traduits par Labaume, 3 vol. in-8; *Pe regrinus Protès*, ou *les Dangers de l'enthousiasme*, traduit par le même; *Aristippe et quelques-uns de ses contemporains*, traduit par M. Goeffier, 1802, 5 vol. in-8, ou 1806, 7 vol. in-12; *Cratès et Hipparque*, suivi des *Pythagoriciennes*, traduit par M. de Vanderbourg, Paris, 1818, 2 vol. in-18. Ses *Oeuvres complètes* ont été imprimées à Leipsick en 1798, 42 vol. in-4 et in-8. Il y en a aussi une édition in-12. Ses ouvrages en vers ont beaucoup plus de grâce et d'originalité que ses écrits en prose.

WIGGERS (Jean), docteur de Louvain, né à Diest en 1571, professa la philosophie dans le collège du Lys à Louvain. Il fut appelé à Liège pour présider au séminaire de cette ville, et pour y enseigner la théologie. Il se fit tant d'honneur dans ce double emploi, qu'il fut rappelé à Louvain, où il fut d'abord président du collège d'Arras, puis second président du séminaire au collège de Liège, fondé à Louvain. Il fut fait docteur en théologie en 1607, et professeur royal de cette science en 1611. Wiggers fit fleurir la science et la vertu, et finit, par une mort sainte, une vie laborieuse, en 1639, à 68 ans. On a de lui des *Commentaires* latins sur la *Somme de saint Thomas*, 4 vol. in-fol., écrits d'une manière solide et méthodique, mais d'un style trop négligé. L'auteur ne suit pas servilement saint Thomas; il soutient même quelques sentiments qui sont opposés à ceux de ce saint docteur. Il y a plusieurs questions où, en homme pru-

dent, il ne décide point : réserve que les théologiens et toutes les espèces de savants devraient plus souvent imiter.

WILBERFORCE (William), né à Hull le 24 août 1759, fit en 1787 sa première motion au Parlement pour l'abolition de la traite des nègres, et jusqu'au dernier instant de sa vie politique il ne cessa de poursuivre l'exécution de cette mesure. Les productions de Wilberforce sont des *Lettres*, des *Discours parlementaires*, et des *Brochures*, parmi lesquels on doit distinguer ses *Vues pratiques sur les systèmes religieux dominants opposés au véritable christianisme*, qui parurent en 1799, et qui eurent plus de vingt éditions. On cite aussi son *Apologetic du dimanche chrétien*, qu'on a imprimé bien des fois. Il mourut le 29 juillet 1833, à Londres; et sa dépouille mortelle fut déposée à Westminster.

WILDENOW (Charles-Louis), botaniste, né en 1765 à Berlin, obtint en 1798 la chaire d'histoire naturelle au collège royal de médecine, puis celle de botanique et enfin la direction du Jardin-des-Plantes de la même capitale. Il est mort en 1812, après avoir publié un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : *Prodromus floræ Berolinensis*, 1787; *Historia amaranthorum*, Zurich, 1790, in-fol.; *Éléments de botanique*, Berlin, 1792; 5^e édition, 1840; *Arboreiculture berlinoise spontanée*, Berlin, 1796; 2^e édition, 1811, in-8; *Species plantarum exhibentes plantas rite cognitās ad genera relatas, etc.*, Berlin 1797-1810, 5 vol.; *Guide pour étudier soi-même la botanique*, 2^e édition, 1809; *Enumeratio plantarum horti regii botanici Berolinensis*, 1809, in-8, auquel on a donné un *Supplément* en 1813.

WILKIE (David), célèbre peintre anglais, né en 1785 à Cultes dans le comté de Fife, fit de rapides progrès sous la direction de John Graham. Arrivé à Londres en 1814, il y vécut quelque temps méconnu; mais les *Politiques du village*, exposés en 1816, commencèrent sa réputation. Son *Joueur de violon aveugle*, qu'il exposa l'année suivante, est un de ses chefs-d'œuvre. Agrégé à l'Académie royale en 1809, il y fut admis en 1811 sur la présentation de ses *Petits garçons cherchant des rats*. Dès cette époque jusqu'à 1825, il ne laissa passer aucune année sans exposer quelques nouveaux chefs-d'œuvre, commandés par de riches amateurs. En 1826, il partit pour Rome, et visita pendant trois mois l'Italie et l'Espagne, où il composa à la manière de Velasquez, son peintre favori. Il fit quatre tableaux, achetés par Georges IV.

Nommé premier peintre du roi en 1834, il fut fait chevalier en 1836, et mourut en 1841 sur le vaisseau l'*Oriental*, dans la rade de Gibraltar.

WILKINS (Jean), évêque anglican, était né en 1614 à Fawsley, bourg près de Daventry, dans le comté de Northampton. Il fit ses études à Oxford, au collège de la Madeleine, où il avait obtenu une bourse à l'âge de 13 ans. Il y prit le degré de maître-ès-arts en 1634, et ensuite y fut reçu docteur. Il adhéra aux actes du long Parlement; et fut nommé président du collège de Wadham en 1643. Quelque temps après, il obtint une chaire de théologie. Comme il avait épousé la sœur d'Olivier Cromwell, Richard, fils d'Olivier, fit pourvoir Wilkins, devenu son oncle, de la principalité du collège de la Trinité à Cambridge; mais, à la restauration, il en fut dépourvu. Il avait du talent pour la prédication, et était aussi fort habile dans les sciences physiques et mathématiques. La Société royale l'admit dans son sein. Peu de temps après, il obtint le doyenné de Rippon. Enfin la protection du duc de Buckingham lui valut l'évêché de Chester, et la qualité de beau-frère de Cromwell ne parut point à Charles II un motif pour exclure un homme de mérite d'une place à laquelle son savoir et ses talents lui donnaient droit. Wilkins a laissé un ouvrage intitulé : *Ecclesiastes, ou Discours sur la prédication*; un *Discours sur la Providence*, où il fait voir la sagesse de ses voies dans sa conduite la plus sévère; un *Discours sur le don de la prière*; ces deux discours, traduits en français, ont été imprimés; le premier à Amsterdam en 1690, et le second à Quevedilly en 1695; deux *Livres sur les devoirs et les principes de la religion naturelle*; des *Sermons*; la *Lune habitable*, Londres, 1638, avec un *Discours* où il cherche à prouver la possibilité d'établir un commerce entre nous et la lune; *Essai sur le projet d'un langage philosophique et universel*, avec un *Dictionnaire* en conformité. Leibnitz avait eu la même idée, et depuis, d'autres essais ont été faits dans ce genre. Wilkins mourut de la pierre le 19 novembre 1672.

WILKINS (Charles) naquit vers 1750 à Herfort; dans le Somerset. Ayant été envoyé au Bengale en qualité d'employé de la Compagnie des Indes, il s'y livra à l'étude du sanscrit, et fut bientôt en état de publier une traduction du *Baghavad-Gita*, ou *Dialogues de Arjuna et d'Arjoun*. Cet ouvrage, qui contient un précis de la religion des Indiens, fixa sur lui l'attention des savants de l'Eu-

repe. Ce savant orientaliste est mort à Londres le 13 mai 1836. On a de lui outre l'ouvrage cité : *Grammaire de la langue sanscrite*, Londres, 1808, in-4; *Maximes de la langue sanscrite*, 1815, in-4; une édition nouvelle du *Dictionnaire persan-arabe-anglais et anglais-arabe-persan* de Richardson, 1808-1810; une traduction de *Hitopadesa*, ou *Instructions antiques de Wiseschnon Sarma*, in-8.

WILLAUMEZ (J.-B. Philibert), vice-amiral et pair de France, né en 1764 à Belle-Me-en-Mer. Quoique fils d'un simple chef de garde-côtes, il reçut une instruction très-étendue en tout ce qui peut contribuer à former un excellent marin. Il entra comme simple mousse sur un vaisseau de l'Etat; mais grâce à son intelligence et à son savoir, il franchit rapidement les grades subalternes : en moins de six ans, il devint premier pilote à bord de la frégate l'*Amazone*. Il fut employé dans divers voyages de long cours et servit avec une grande distinction; sa renommée parvint jusqu'à Louis XVI, qui lui fit remettre en présent un très-beau cercle de réflexion. Lorsque d'Entrecasteaux fut envoyé à la recherche de la Peyrouse, Willaumez fut choisi pour l'accompagner, et il reçut en mer sa nomination au grade de lieutenant de vaisseau; il fut ensuite employé dans presque toutes les campagnes navales qui eurent lieu sous la République. En 1803, monté sur la frégate la *Poursuivante*, il se signala en battant un vaisseau de ligne anglais, l'*Hercule*. A son arrivée en France, il fut nommé contre-amiral. Sous la Restauration, il fut mis en disponibilité et ne reprit du service qu'en 1830; il fut alors nommé vice-amiral, et quelques années après, en 1837, pair de France. Mais il prit presque aussitôt sa retraite, se retira à la campagne, et mourut en 1843 avec la réputation d'un des meilleurs marins praticiens de son temps.

WILLEMET (Remy), né à Norroi, près Pont-à-Mousson, le 3 septembre 1735, se livra particulièrement à l'étude de l'histoire naturelle, et devint directeur du Jardin-des-Plantes et du Muséum de Nanci. Il mourut dans cette ville le 21 juillet 1807, après avoir publié plusieurs ouvrages estimés : *Essais botaniques, chimiques et pharmaceutiques sur quelques plantes indigènes*; ouvrage qui a remporté, en 1776, le premier prix à l'académie de Lyon; 2^e édition, 1793, avec des augmentations, sous le titre de *Matière médicale indigène*; *Flore de l'ancienne Lorraine*, Nanci, 1805, 3 vol. in-8; réimprimée sous ce titre : *Photographie ency-*

clopédique, ou Flore économique, contenant les lois fondamentales de la botanique, Paris, 1805, 3 vol. in-8; *Lichénographie économique, ou Histoire des lichens utiles dans les arts et la médecine*, Lyon, 1797, in-8; *Monographie pour servir à l'histoire naturelle et botanique de la famille des plantes étoilées*, ouvrage couronné par l'académie de Lyon, Strasbourg, 1791, in-8; beaucoup d'articles dans les journaux de médecine, de physique, d'histoire naturelle et d'agriculture, et dans les *Mémoires* de l'académie de Dijon.

WILLEMIN (Nicolas-Xavier), graveur distingué, naquit en 1763 à Nanci; il se passionna de bonne heure pour l'étude des monuments grecs et romains, et dessinait aussi bien qu'il gravait. Il publia les premiers résultats de ses travaux sous ce titre : *Meubles et ustensiles des Grecs et des Romains*. Il donna bientôt après : *Choix de costumes civils et militaires, de meubles, etc., des peuples de l'antiquité*, 2 vol. in-fol., 1798; véritable chef-d'œuvre qui est devenu le classique nécessaire des artistes. On a encore de lui : *Parallèle des plus anciennes peintures et sculptures antiques*, dont il n'a paru que les premières livraisons; *Recueil des monuments français inédits pour servir à l'histoire des arts depuis le 6^e siècle jusqu'au commencement du 17^e*. Cet ouvrage important n'a été entièrement publié qu'en 1839, longtemps après la mort de Willemin, arrivée le 25 janvier 1833. Cet habile artiste, outre ce que nous venons d'énumérer, a concouru à plusieurs autres publications, telles que la grande *Description de l'Egypte*, les *antiquités de Vésone*, de Wegrin de Taillefer, et l'*Hortus deliciarum*, qu'Engelhart a fait imprimer d'après le manuscrit de la bibliothèque de Strasbourg.

WILLIAMS (David), écrivain anglais, fondateur du *Fonds littéraire*, naquit en 1728, et embrassa, presque malgré lui, la carrière ecclésiastique; aussi sa conduite ne fut rien moins que conforme à son état. Il fut appelé en France par le ministre Roland, pour venir coopérer à la constitution qui devait faire le bonheur du peuple français, et il vécut quelque temps dans la société des girondins; mais lorsqu'il vit les excès commis au nom de la liberté, il désespéra de la voir établir, et se hâta de regagner son pays, où il mourut le 29 juin 1816. Il a publié des *Leçons* et *Discours*, dans lesquels il trace les limites de la liberté politique et civile, qui lui acquirent beaucoup de popularité, et plusieurs autres

ouvrages, particulièrement sur l'éducation; mais à travers quelques vues utiles et judicieuses, ils renferment beaucoup d'opinions hasardées, et l'auteur reproduit fréquemment les idées de J.-J. Rousseau. Ses idées de religion étaient fort indulgentes, et il professait ouvertement le déisme; on le rencontrait dans le monde et même au spectacle. Le chapitre *Religion*, dans ses *Leçons sur l'éducation*, 3 vol. in-8, n'est que l'apologie de sa conduite.

WILLOT (Amédée) naquit à Saint-Germain-en-Laye, en 1757, d'une famille noble, reçut une éducation militaire et entra comme officier dans la légion de Maillebois. Il fit dans ce corps la guerre de Corse (1769), et continua ensuite de servir dans un régiment d'infanterie. Ayant embrassé le parti de la Révolution, il obtint de l'avancement, et en 1792 il était colonel à l'armée des Pyrénées-Orientales. Bientôt promu au grade de général de brigade, il reçut l'ordre de sortir de Perpignan, et de marcher, à la tête d'un détachement, au devant des Espagnols, qu'il rencontra, le 28 avril 1793, entre Ceret et le Tech, sous le commandement du général de la Union. L'affaire s'engagea, et, dans ce premier combat, Willot fut défait et perdit quatre pièces de canon. Les commissaires de la Convention, imputant cet échec à son impéritie et au peu de confiance qu'il inspirait aux troupes, le suspendirent de ses fonctions et le firent emprisonner. Réintégré dans son grade, et employé après la révolution du 9 thermidor (27 juillet 1794), Willot, mûri par les leçons du malheur, ne tarda pas à se distinguer à l'armée des Pyrénées-Orientales, sous les ordres du général Moncey. A l'attaque du camp de Louis XIV, il pénétra le premier dans les retranchements. Au passage de la Deva, le 28 juin 1795, il défit l'ennemi et le poursuivit jusqu'à Mondragon. Le 2 juillet, il vint se former en avant de Tolosa avec deux bataillons, et, débouchant ensuite sur Vittoria, il manœuvra sur le front et sur la droite des Espagnols. Le 6, il remporta un avantage plus important devant Pampelune. La cavalerie espagnole allait envelopper le général Harispe et lui couper la retraite, quand Willot, à la tête d'un bataillon de grenadiers, la força de se replier. Le général en chef Moncey fit l'éloge de cet exploit dans son rapport à la Convention. Willot se distingua encore dans les affaires des 14 et 15 du même mois, qui entraînaient la reddition de Bilbao; et la Convention confirma l'arrêté des com-

missaires; qui venaient de l'élever au grade de général de division. La paix ayant été conclue peu de temps après avec l'Espagne, il fut envoyé à la tête de sa division, dans la Vendée, sous les ordres du général Hoche qui devait pacifier le pays, où Charette venait de rallumer la guerre. Après plusieurs marches et contremarches, Willot fut chargé particulièrement de surveiller, d'abord les chefs royalistes de l'armée du centre, puis dans le Haut-Anjou, les mouvements de Stoffet qui, pressé par Charette et les princes royalistes, étaient près de reprendre les armes. Un de ses officiers ayant été arrêté, les instructions trouvées sur lui justifiaient les soupçons qu'il avait fait naître; et ce fut alors que Willot, qui commandait l'armée par *intérim*, en l'absence de Hoche, lui écrivit ainsi : « Le général en chef m'a dit, en « me remettant le commandement, que « je pouvais compter sur votre bonne « foi; mais il ne m'a pas appris que vous « fussiez chargé de traiter avec les enne- « mis de la République. J'ai reçu beau- « coup de détails qui vous concernent, « qui, s'ils étaient approfondis, pour- « raient faire douter de la loyauté de « vos promesses. Je les adresse au gou- « vernement, qui, désirant sincèrement « la paix, sait pardonner à des Français « égarés, mais qui saura punir tous ceux « qui, l'ayant jurée, oseraient l'enfrein- « dre. Vous faites de grands rassem- « blements pour former la garde terri- « toriale. Je ne connais pas le traité « qui peut vous donner cette autorité. « Charette, chassé du pays qu'il occu- « pait, s'approche de vous. La conduite « que vous tiendrez à son égard décou- « vrira aux yeux de la France et de « l'Europe vos véritables intentions. En « attendant, je vous observe; vous n'aurez « à vous plaindre d'aucune de mes me- « sures; mais si vous en preniez de ce « genre, vous pourriez vous en repen- « tir... » Stoffet, ayant repris les armes, succomba. Le général Hoche, après la mort de ce chef vendéen, n'eut plus d'autre objet en vue que de s'emparer de Charette. Il chargea Willot d'abord de le poursuivre, ensuite de lui proposer de sortir de France et de passer en Angleterre ou en Suisse. Agissant au nom de Willot, le général Gratien qui était sous ses ordres entama la négociation. Elle échoua, et Charette ayant également succombé, la différence des opinions qui divisaient le général en chef Hoche et Willot devint très-sensible, à l'occasion des moyens employés pour pacifier la Vendée. La division éclata

par une lettre que celui-ci écrivit à Hoche à la fin de mars 1796, et qu'il rendit publique. Il s'agissait des chefs vendéens auxquels il avait été chargé de faire des propositions. « Si votre intention, lui disait Willot, si celles du gouvernement n'ont point été de traiter avec les rebelles, je ne vous pardonnerai jamais de m'avoir jeté dans une démarche, pour compromettre ensuite ma foi. Jusqu'alors je n'avais fait que les combattre. C'est par vos ordres que j'ai accepté leur soumission, et c'est « vous qui les faites arrêter ! » Quand la Vendée fut pacifiée, le Directoire confia à Willot le commandement de la division militaire de Marseille, alors fort agitée par l'esprit de parti. C'était le moment où le gouvernement avait adopté le système de bascule, qui consistait à frapper à la fois les royalistes et les terroristes. Dans le Midi, il s'agissait surtout de contenir ces derniers, qui y tenaient encore sous le joug toute la population. Willot mit beaucoup d'énergie à les réprimer, et il résulta de ses efforts une réaction des royalistes dans le Midi. C'est alors que se formèrent contre les Jacobins des compagnies de *Jésus et du Soleil*, etc. Cependant, au mois d'octobre 1796, Willot adressa au Directoire un message dans lequel on remarquait le passage suivant : « Les royalistes qui assassinent les républicains, les émigrés débarqués sur nos côtes, ne sont que des fantômes grossiers, avec lesquels on veut alarmer le gouvernement, pour donner une fausse direction à sa vigilance. Le seul parti qu'il ait à combattre est un amas d'anarchistes, de brigands et de scélérats de toute espèce qui infestent ces contrées. » Ce fut ainsi que ce général se déclara ouvertement contre un parti furieux, mais qui avait contre lui l'opinion publique. A plusieurs reprises, le directeur Barras demanda le rappel de Willot et sa destitution, qu'il ne put obtenir de la majorité de ses collègues et surtout de Carnot. Cet appui, que le directeur Carnot donna alors à Willot, devint plus tard un chef d'accusation contre lui ; et voici comment il s'en est justifié dans sa réfutation du rapport de Bailleul, sur le 18 fructidor. « Willot fut envoyé à Marseille comme homme à caractère et propre à contenir tous les partis. Il avait combattu avec succès les rebelles de la Vendée, on trouvera même dans ses lettres que Hoche ne s'en défie point assez. Il craint que leur soumission ne soit une feinte, qu'ils n'abusent de l'indulgence du gouvernement, qu'ils ne profitent de

« la première circonstance favorable pour renouer leurs trames. Bientôt cependant arrivent de Marseille des rapports contradictoires sur la conduite de Willot. Ceux qui les font se disent tous les vrais patriotes, traitent tous leurs adversaires de brigands et d'assassins, les uns pour le compte de l'anarchie, les autres pour le compte du royalisme. Barras propose la destitution de Willot ; mais quels avis, quels correspondants pouvait avoir Barras à Marseille ?... J'opinaï contre la destitution de Willot, avant qu'il fût pris de nouveaux renseignements ; les autres membres du Directoire opinèrent de même. Il y avait dans les départements du Midi un particulier investi de la confiance du Directoire, nommé Cadet. On convint de s'en rapporter à lui, on lui ordonna d'aller sur-le-champ à Marseille, et de rendre un compte exact et positif de la conduite de Willot. Cadet écrivit que Willot se conduisait très-bien, qu'il déployait beaucoup d'énergie et d'impartialité, et qu'il était absolument sans reproche. Willot fut donc unanimement conservé à Marseille.... » Au mois de janvier 1797, il y dissipa par la force un attroupement d'anarchistes qui menaçaient la tranquillité publique. Il écrivit, à cette occasion, au général Bonaparte, qui se plaignait à lui de l'arrestation d'un des officiers de son armée, et qui semblait alors appartenir au parti des anarchistes. « Je n'envie point votre sort, tandis que vous repoussez les ennemis extérieurs, je rends un service aussi essentiel à la France, en comprimant ceux de l'intérieur, et nulle considération ne saurait m'arrêter, lorsque je remplis ce devoir sacré. » La conduite ferme de Willot dans le Midi, à une des époques les plus orageuses de la Révolution, lui attira tellement la confiance des habitants qu'ils l'éurent en avril 1797, député du département des Bouches-du-Rhône, au conseil des Cinq-Cents. Intimement lié dès lors avec Pichegru, il devint, comme lui, un des chefs du parti clichien, opposé aux Jacobins, que soutenait la majorité du Directoire. Ayant rendu compte au Conseil des renseignements qu'il avait donnés au gouvernement sur la situation de Lyon, il prétendit que le message des directeurs, à ce sujet, était de la plus grande inexactitude. Le 19 juillet, il fut élu secrétaire du conseil ; et on le vit, le même jour, attaquer M. de Talleyrand-Périgord, qui venait d'être nommé ministre des affaires étrangères.

Le 23, il parla contre le directeur Baryes et le général Hoche, les accusant l'un et l'autre d'exercer des fonctions que la constitution défendait à leur âge. Dans la chaleur des débats Willot interpella son collègue Quirot; et après la séance une explication s'ensuivit entre les deux députés, mais elle n'eut pas de suites sérieuses. Le 26 juillet, Willot présenta un rapport sur les améliorations dont était susceptible l'organisation de la gendarmerie, et proposa un projet de loi à ce sujet. C'était le complètement du projet que Pichegru faisait adopter alors sur la garde nationale. Le 31 juillet, c'est-à-dire près d'un mois avant le coup d'Etat que préparait le Directoire, Willot en dévoila publiquement la trame au conseil des Cinq-Cents. Il signala les mouvements des troupes dans l'intérieur, leur marche vers la capitale, le rayon constitutionnel déjà franchi par elles. « Contre qui, ajouta-t-il, cette armée doit-elle être dirigée ? à qui doit-elle faire la guerre ? Le conseil l'aurait déjà su, s'il eût voulu remonter aux sources des premiers ordres qui ont porté les troupes vers Paris. Vous avez été grands et généreux en ne voulant point chercher de coupables; mais prenez garde, par une plus longue sécurité, de compromettre la chose publique et vous-mêmes. » Willot rappela la réponse évasive du Directoire à une interpellation précise sur ce mouvement, et ajouta : « Le général Hoche, le chef d'état-major, et le commissaire ordonnateur de l'armée de Sambre-et-Meuse, mis en accusation, révéleraient bientôt la vérité. » Ses observations furent renvoyées à la commission des inspecteurs. Willot, ne se dissimulant point le danger, proposa, dans des conférences secrètes avec les chefs de son parti, diverses mesures énergiques, et même de prendre l'offensive et d'aller arrêter les directeurs dans leur palais du Luxembourg. Secondé par son aide-de-camp Angibaud, il s'était assuré d'officiers et de jeunes gens qui, au nombre de 12 à 1,500, étaient disposés à garantir la représentation nationale de toute entreprise. Mais ses avis restèrent sans effet par suite de l'irrésolution de quelques-uns des membres les plus marquants du conseil, où les amis de Carnot paralysaient l'action des royalistes. Au lieu de prendre l'offensive, il fut convenu qu'on laisserait commencer les hostilités par le Directoire, et qu'alors Willot, à la tête de son corps d'élite, et Pichegru à la tête des grenadiers du Corps législatif, marcheraient au Luxembourg pour s'emparer des directeurs prévaricateurs. On suit

comment le Directoire, instruit des projets de ses adversaires, les déjoua par le seul mouvement de la garnison de Paris. Willot fut une des premières victimes de la journée du 18 fructidor (4 septembre 1797). Cerné dans la salle des inspecteurs, où il avait passé la nuit avec une partie de ses collègues, il fit avec Pichegru d'inutiles efforts pour se dérober à l'arrestation, et dès lors tous leurs moyens, tous leurs plans de défense furent anéantis. Arrêté et renfermé au Temple avec ses collègues, Willot fut comme eux déporté à Sinamary, où il s'établit dans la même case que Pichegru, Aubry, Delarue et d'Osserville. Il ne se sépara plus de ses quatre compagnons d'infortune. Atteint bientôt après de la fièvre ardente qui dévore les Européens dans ces climats brûlants, il sollicita en vain la faveur d'être transporté à Calenne, comme l'ex-directeur Barthélémy. La force de sa constitution et son courage le sauvèrent. Ce fut avec ses quatre compagnons d'exil, auxquels vinrent s'adjoindre Barthélémy et le général Hamet, qu'il concerta le plan d'évasion si périlleux et si connu, exécuté au milieu de tant d'obstacles dans les premiers jours de juin 1798. De Surinam où abordèrent les exilés, ils firent voile pour Demerary. Là, Willot fut atteint d'une maladie inflammatoire très-dangereuse, ainsi qu'Aubry, son compagnon d'infortune et son ami qui y succomba. Forcé de rester dans cette colonie en attendant son rétablissement, il vit ses autres compagnons partis sans perdre l'espoir de les rejoindre. Après un séjour de quatre mois à Demerary, il fit voile pour l'Angleterre, où il joignit enfin Pichegru. Ces deux généraux, n'ayant pas été rappelés en France, comme le furent à cette époque la plupart de leurs compagnons d'exil, se rendirent en Allemagne et prirent quelque part aux hostilités contre les armées de la République. Mais bientôt on vit deux amis, restés si longtemps fidèles, se diviser au point de vivre éloignés l'un de l'autre, et de ne plus se voir, sans qu'on sache quel en fut précisément le motif. Willot habita successivement Uberlingen, Constance et Augsburg. Dans le courant de mars 1800, il fut appelé à Turin, auprès du général en chef autrichien, Mélas, qui prenait l'offensive du côté de Gênes. On lui confia l'organisation de compagnies d'émigrés français, suisses et niçards, avec la mission de fomenter des mouvements royalistes dans les Alpes maritimes et en Provence; et il lui fut remis des sommes considérables pour cet ob-

jet. Mais la bataille de Marengo qu'il vit de bien près, puisqu'il se trouvait à Alexandrie avec Mélas, renversa tous ses projets. La police de Bonaparte, ayant alors saisi quelques-unes de ses correspondances, se hâta de les publier, et de représenter leur auteur comme un chef d'intrigues et de complots mercenaires. Willot fut d'avis, à cette époque, de garder la ville de Gènes; mais ne pouvant faire adopter ce conseil par les généraux autrichiens, il s'embarqua sur la flotte anglaise avec son corps d'émigrés. On le signala ensuite dans les journaux français comme l'agent de l'Angleterre, dans les troubles de la Toscane. Il revint bientôt en Angleterre, et ne pouvant plus s'y occuper de politique, il se livra à des spéculations financières avec les sommes qui lui étaient restées de ses différentes missions (on les portait à 1,500 mille francs). Ayant placé une partie de ses capitaux en mauvaises mains, il en résulta des procédures qui mirent en évidence des placements usuraire. Comme l'usure est sévèrement interdite par les lois anglaises, Willot fut obligé de s'éloigner, et il se rendit en Amérique, où il est resté jusqu'au rétablissement des Bourbons, en 1814. Il revint alors dans sa patrie, fut accueilli très-honorablement, et réintégré dans son grade de lieutenant-général. Les événements du 20 mars 1815 le déterminèrent à passer de nouveau aux États-Unis, où il resta peu de temps. A la nouvelle de la bataille de Waterloo, il revint en Europe, et trouva Louis XVIII rétabli sur son trône. Le souvenir de ses premières armes en Corse fit songer à lui, en 1816, pour le commandement de cette île qui était alors en proie à des agitations politiques. Le roi lui donna le titre de gouverneur de la dix-septième division militaire, et le créa commandeur de Saint-Louis et de la Légion-d'Honneur. Willot gouverna la Corse pendant trois ans, et dans ce poste difficile il se fit remarquer par sa sagesse et sa modération. Lorsqu'il fut rappelé en juin 1818, toute la population de Bastia l'accompagna jusqu'au Môle, où il était attendu par une trentaine de barques ornées de drapeaux blancs, qui toutes escortèrent jusqu'à la goëlette sur laquelle il s'embarqua. Depuis cette époque, il vécut dans la retraite à sa maison de campagne de Choigny, près Paris. En 1822, il fut nommé président de la commission de souscription pour élever un monument à Pichegru, et il adressa au roi un discours, en lui présentant le projet de ce monument. Bientôt en proie à

une longue et douloureuse maladie, il mourut dans sa terre le 17 décembre 1823. Le chevalier Boulet prononça sur sa tombe un discours funèbre, qui a été imprimé dans la même année. Willot a laissé dans sa famille des papiers précieux pour l'histoire des événements auxquels il a participé.

WILSON (Thomas), né le 20 décembre 1663 à Burton, dans le comté de Cheshire, en Angleterre, sut gagner l'estime de Guillaume, comte de Derby, qui le fit chapelain de sa maison, lui confia l'éducation de son fils, et le récompensa ensuite de ses services par l'évêché de l'île de Man (île que ce comte possédait alors, et qui fut vendue depuis au roi d'Angleterre). Wilson prit possession de son évêché en 1697. Il prodigua aux habitants de cette île tous les secours temporels que sa fortune composait, et composa plusieurs ouvrages pour leur instruction dans leur langue, ce qui leur manquait absolument. Il mourut généralement regretté le 7 mars 1755. Il exigea qu'on ne mit qu'une inscription fort modeste sur sa tombe, et on y a ajouté depuis : *Que cette île dise le reste*. Crutwell a donné les *Œuvres complètes* de ce prélat, à Londres, 1781, 2 vol. in-4. Ce sont : des *Instructions chrétiennes*, des *Ouvrages de piété*, des *Sermons*, et un *Abrégé de l'histoire de l'île de Man*; l'éditeur a mis en tête un *Abrégé de la Vie de Wilson*.

WILSON (Henri), navigateur anglais, commandait l'*Antilope*, bâtiment de la Compagnie des Indes, lorsqu'il reçut à Macao, en juin 1783, l'ordre de repartir pour l'Angleterre. Il mit à la voile le 21 juillet suivant; mais ayant touché sur des brisants, dans la mer du Sud, son vaisseau fut fracassé. Par son courage, son sang-froid et sa prudence, il parvint à sauver son équipage, et aborda sur une petite île, où le roi du pays lui fournit les moyens de construire un nouveau bâtiment pour retourner dans sa patrie. Il est mort à Colton en 1810, après avoir servi encore longtemps, avec autant de zèle que de succès, la Compagnie des Indes. La relation du naufrage de l'*Antilope* a été écrite par Kéate.

WILTHEIM (Alexandre), né dans le Luxembourg, en 1604, se fit jésuite, professa la rhétorique avec distinction pendant six ans, et fut recteur du collège de Luxembourg, où il vivait encore en 1674. On a de lui : *Vita venerabilis Yolanda priorissæ ad Mariæ-Vallem, etc.*, Anvers, 1674, in-8, d'après un manuscrit de Herman de Luxembourg, dominicain du 13^e siècle. *Catalogue des abbés*

du monastère de Munster à Luxembourg, Trèves, 1664, in-fol.; *Diptychon Leodiense ex consulari factum episcopale, et in illud commentarius, ubi etiam de Bituricensi et Compediensi aliisque antiquitatis monumentis*, Liège, 1659, in-fol.; fig.; *Appendix ad Diptychon Leodiense*, 1660, in-fol.; *Gubernatores Luxemburgenses*, 1653, in-fol.; *Acta S. Dagoberti cum notis*, Molsheim, 1623, in-4; avec des additions par Julien Floncel, Trèves, 1653. Ces actes, qui sont du 12^e siècle, sont fabuleux et peu dignes de l'attention des savants; *De phialâ reliquiarum S. Agathæ, virg. et mart. dissertatio*, Trèves, 1656, in-4, avec fig. Il y est parlé des *Lenticulæ*, *Ampullæ* et *Lagunculæ* des Romains; plusieurs *Manuscripts*, entre autres *Luciliburgensia romana*, avec fig. C'est une description du Luxembourg au temps des Romains: il s'étend beaucoup sur les anciens monuments, médailles, etc., du Luxembourg, et surtout de Trèves. Le Père Bertholet en a beaucoup profité pour son *Histoire du Luxembourg*. En général, le style de cet auteur est dur. On voit à la tête de l'*Histoire du Luxembourg*, par le Père Bertholet, une carte géographique de cette province et des environs, au temps des Romains, par Wiltheim; cette carte est très-estimée.

WILTZ (Pierre), né à Arlon, le 31 décembre 1671, se fit jésuite en 1690, et exerça pendant trente ans les fonctions pénibles de missionnaire dans le duché de Luxembourg. On vit en lui revivre le zèle qui anima les Xavier et les Régis. Sa mémoire est encore en vénération dans les provinces qu'il a arrosées de ses sueurs. Il mourut usé de travaux le 8 avril 1749, après avoir publié: *Catéchisme à l'usage des soldats*, en allemand; *Instruction pour recevoir avec fruit les sacrements de pénitence et d'eucharistie*, en allemand, Trèves, 1708; en français, Luxembourg, 1752, in-12; *Aurifodina spiritualis*, 1710, in-12; *Vie de saint François Régis*, en allemand; *Petit Catéchisme*; *Histoire de la chapelle de Notre-Dame de Luxembourg*, et plusieurs livres ascétiques, solides, instructifs et pleins d'onction.

WIMPHELINGE (Jacques), né à Schelestadt en 1450, prêcha à Spire, en 1494, avec réputation. Il se retira ensuite à Heidelberg, où il s'appliqua à étudier les Livres saints et à instruire de jeunes clercs. Les Augustins, fâchés de ce qu'il avait dit que saint Augustin n'avait jamais été moine ou frère mendiant, le citèrent à Rome. Il se défendit par une apologie, et le pape Jules II assoupit ce différend; il paraît même que depuis on

lui donna gain de cause; car il existe un décret de la congrégation des Rites, du 19 décembre 1637, qui ordonne la suppression et l'enlèvement des tableaux et images où le saint docteur serait représenté avec l'habit des Augustins (voyez SIXTE IV). Wimpheginge fut fort affligé des troubles que l'hérésie de Luther causa, et le chagrin qu'il en conçut abrégé ses jours. Il mourut à Schelestadt en 1528. On a de lui: *Catalogus episcoporum argentinensium*, 1651, in-4; des *Poésies latines*, 1492 et 1494, in-4; un *Traité sur l'éducation de la jeunesse*; Strasbourg, 1500, in-4; *Libellus grammaticalis*, 1497, in-4; *Rhetorica*, 1515, in-4; un *Traité sur les hymnes*, in-4; un excellent *Traité De integritate*, ou *De la Pureté*, 1503, in-4, et un grand nombre d'autres ouvrages qui contiennent des réflexions judicieuses, appuyées sur les autorités les plus respectables.

WINCKELMANN (Jean), né à Stendal dans la Vieille-Marche de Brandebourg, fut pendant sept ans professeur des belles-lettres au collège de Sechausen, près de Salswedel; il passa de là en Saxe, où il fut bibliothécaire du comte de Bunau à Nothenitz, près de Dresde. En 1754, il se rendit à Dresde, où il se fit catholique; après y avoir demeuré pendant un an, il partit pour Rome, et devint président des antiquités de cette ville, membre de la Société royale et des antiquités de Londres, de l'académie de peinture de Saint-Luc à Rome, de l'academie étrusque de Cortone. Il revenait de Vienne, où l'empereur et l'impératrice-reine l'avaient accueilli d'une manière distinguée, lorsqu'il fut assassiné le 8 juin 1768 à Trieste, par un scélérat nommé Arcangéli, qui se disait connaisseur, et auquel il avait montré imprudemment diverses médailles d'or et d'argent; il lui resta encore assez de force pour demander et recevoir les secours spirituels, et pour dicter son testament, par lequel il nomma le cardinal Alexandre Albani son légataire universel. Nous avons de lui: *l'Histoire de l'art chez les anciens*, traduite de l'allemand en français, 1766, 2 vol. in-8, et 1782, 3 vol. in-4. On en a donné aussi une *Traduction* en italien à Milan, et une en anglais. La dernière traduction française, infiniment préférable à la première, a été faite d'après l'édition très-augmentée de l'original, donnée à Vienne en 1776, sur un manuscrit laissé par l'auteur. Ce manuscrit est teint de sang; il était occupé à le revoir, lorsque son assassin lui porta le coup mortel. Heyne, Bracci, Falconet, en ont critiqué plusieurs endroits. Il y a plusieurs au-

tres traductions de cet ouvrage ; la meilleure est celle de Michel-Hubert, revue par Jansen, Paris, 1793-1803, 3 vol. in-4 ; *Description des pierres gravées du baron Stosch*, Florence, 1760, in-4, fig. ; *Monumenti antichti inediti*, Rome, 1767, 2 vol. in-fol., avec 208 planches : ouvrage très-recherché, publié en France sous ce titre : *Les Monuments inédits de l'antiquité expliqués par Winckelmann, gravés par David et M^{lle} Sibire, avec des explications françaises par A. F. Desoeders*, Paris, 1809, 3 vol. in-4, fig. au bistre ; *Allégorie pour les Artistes*, Dresde, 1766, in-4 : ouvrage purement didactique, traduit en français par Jansen, Paris, 1799, 2 vol. in-8 ; *Remarques sur l'architecture des anciens*, trad. aussi en français par Jansen, Paris, 1783, in-8 ; *Recueil de lettres sur les découvertes faites à Herculanum, à Pompéïes, à Stabia, etc.*, traduit par Jansen, Paris, 1784, in-8. L'auteur, qui était d'un tempérament bouillant, a donné souvent dans les extrêmes ; porté naturellement à l'enthousiasme, il s'est laissé entraîner à une admiration outrée. Par la trempe de son esprit et la négligence de son éducation, la réserve et la circonspection étaient des qualités qu'il connaissait peu. S'il est hardi dans ses jugements, la plume à la main, il l'était bien davantage dans les disputes de vive voix, où ses amis ont tremblé plus d'une fois pour lui. Il était d'ailleurs franc, sincère, d'un commerce sûr, bon ami et honnête homme. On a publié ses *Lettres familières*, traduites en français, Paris, 1782, 2 vol. in-8. On voit à la tête son *Eloge* par Heyne.

WINCKELRIED (Arnol de), surnommé le *Décius des Suisses*, était un simple paysan du canton d'Underwal, qui, par son dévouement, détermina la victoire de Sempach en 1386. Une guerre furieuse s'était rallumée entre les seigneurs et les nobles d'une part, et les bourgeois des villes et les paysans libres de l'autre. Le duc d'Autriche, Léopold s'était mis à la tête de la noblesse ; il ne parlait que d'écraser l'insolente confédération des Suisses, et leur faire expier leur rébellion par des supplices. Cent soixante-sept princes ou seigneurs de l'Helvétie et de la Souabe envoyèrent aux cantons, dans l'espace de quelques semaines, des défis, des déclarations de guerre pleines d'outrages et de menaces. Ceux-ci, quoique réduits, par le refus des secours de Berne, aux forces de sept cantons, se préparèrent courageusement au combat. Le 9 juillet 1786, Léopold avait réuni ses forces sous les murs de Sempach (ville à quelques lieues

de Lucerne) ; c'était une armée de plus de quatre mille hommes couverts des armures les plus brillantes. Les confédérés occupaient une hauteur défendue par un bois. Ils n'étaient que quatorze cents combattants, tous à pied, et la plupart mal armés ; mais ils portaient les mêmes épées et les mêmes hallebardes avec lesquelles ils avaient vaincu à Morgattem. Ils formèrent un ordre de bataille serré, ayant la forme d'un coin. Ce fut dans cet ordre qu'après avoir imploré, à genoux, suivant leur usage, la protection divine, ils marchèrent à l'ennemi. Les cavaliers de Léopold avaient mis pied à terre par ses ordres. Ils formaient une phalange serrée et hérissée de longues piques. Les Suisses firent de grands efforts pour enfoncer cette phalange ; mais ses boucliers et ses piques, semblables à un mur de fer, leur opposaient un obstacle insurmontable. Déjà leur chef, dangereusement blessé, laissait échapper la bannière de ses mains, lorsqu'on vit Arnol de Winckelried, homme grand et fort autant qu'intrépide, s'élançant hors des rangs, criant à ses compagnons d'armes : *Ayez soin de ma femme et de mes enfants ; je vais vous ouvrir un passage*. Au même instant, il court à l'ennemi, saisit autant de fers de piques que ses bras nerveux en peuvent contenir, et, les appuyant sur sa large poitrine, il les entraîne avec lui en tombant. Par cette action héroïque, il assure la victoire à ses compatriotes qui, passant en foule sur son corps, se jettent dans l'ouverture qu'il leur a faite. Leurs files étroites et serrées y pénétrèrent avec une force irrésistible. Les premiers rangs des ennemis, fatigués et embarrassés de leurs armures, sont renversés par ces hommes intrépides ; la confusion, l'épouvante, s'emparent de leurs troupes. Les Suisses en profitent pour faire un horrible carnage. Léopold lui-même, désespéré en voyant la défaite des siens, cherche et trouve la mort, et les confédérés restent victorieux sur le champ de bataille. Un service perpétuel fut fondé par eux, pour le repos des âmes de tous ceux qui périrent dans cette journée glorieuse, et principalement de Winckelried. (*Histoire des Suisses*, par Mallet, vol. 1^{er}, chap. 12.)

WINDHAM (William), ministre d'Etat anglais, descendait d'une ancienne famille du comté de Norfolk, et naquit à Londres le 3 mai 1750. Il fit des études brillantes à l'Université d'Oxford, et voyagea sur le continent. L'amour des sciences et le désir d'explorer le globe le portèrent à s'embarquer en 1773, pour

une expédition destinée à chercher un passage vers le pôle nord ; mais il souffrit tellement du mal de mer qu'il revint en Angleterre, où, pendant la guerre d'Amérique, il manifesta, jeune encore, la plus vive indignation contre les ministres qui venaient de la provoquer. Devenu ainsi orateur populaire et whig déterminé, il entra en 1782 au Parlement, où il siégea dans les bancs de l'opposition à côté de Charles Fox. En 1784, Burke le choisit pour le secondar dans sa motion relative aux représentations à faire au roi sur l'état de sa nation. Il se montra encore fort opposé au ministre Pitt, en 1789, dans l'affaire de la régence, où il se prononça pour que l'on accordât des pouvoirs illimités au prince de Galles. En 1791, lors de la mésintelligence qui se manifesta avec la Russie, il contribua par son éloquence au maintien de la paix, en conjurant les desseins du ministère. Il s'éleva ensuite contre le bill de la loterie et la traite des noirs ; mais le spectacle de la révolution française le fit ensuite changer totalement d'opinion, et il déserta avec Burke les bancs de l'opposition pour venir grossir les rangs du parti ministériel, devenu le parti national par la défection d'une foule de whigs qui redoutaient l'influence des principes démocratiques. A la fin de 1793, il s'opposa, ainsi que Burke, à la proposition d'une réforme parlementaire en déclarant que « quelque étrange que dût paraître sa conduite, les circonstances étaient telles qu'il voterait désormais avec ceux dont il avait réprouvé précédemment les opérations, et contre ceux dont les opinions avaient été jusqu'alors en harmonie avec les siennes. » A la séance du 2 février, il répliqua avec beaucoup d'éloquence, à l'occasion de la mort de Louis XVI, au discours de Fox, son ancien ami, qui, improuvant la guerre, demandait qu'on ouvrît des négociations. Il démontra que la France n'était pas dans un état qui permit de négocier avec elle. Fox, à la séance du 18, ayant tenté un dernier effort pour faire adopter ses propositions, Windham lui répondit de nouveau avec un plein succès. Dans toute cette session il seconda avec beaucoup d'énergie, de concert avec Burke, le système du principal ministre Pitt, et lorsque le roi ouvrit la session de 1794, il déploya tous ses moyens oratoires pour repousser les vues et les doctrines des membres de l'opposition qui se déclaraient les champions de la révolution française. Le 21 janvier, il détruisit l'effet qu'avait pu produire le discours long et fleuri dans

lequel Shéridan, passant en revue, avec beaucoup de sévérité, les opérations de la dernière campagne, avait conclu par demander qu'on seist la première occasion de faire la paix, et avait fait allusion, en parlant des entraves que les Français mettaient au commerce, à ces paroles proférées jadis par Windham lui-même : « Périssent notre commerce, pourvu que nous conservions notre constitution ! » Windham, justifiant la guerre, contesta le principe si souvent allégué qu'une nation n'avait pas le droit de se mêler du gouvernement d'une autre nation : « Qui osera nier, ajouta-t-il, que les Français n'aient tenté sur-mêmes les premiers de se mêler du gouvernement des autres peuples ; et que deviendrait l'équilibre de l'Europe, si l'on n'avait pas le droit de se contrôler mutuellement ? » A la séance du 20 mars où fut traitée l'affaire de Muir et de Palmer, condamnés à la déportation pour délits révolutionnaires, la discussion ayant roulé principalement sur les formes observées dans ce procès, Windham dit qu'il ne s'agissait pas d'examiner si la loi était juste et politique, mais si les sentences rendues étaient légales. Il se plaignit qu'on lieu d'aborder franchement la question, Shéridan ne se fût arrêté qu'à faire des rapprochements avec d'anciennes opinions de quelques membres de la Chambre, qui n'avaient aucun rapport à la discussion actuelle ; car quelles que puissent avoir été jadis les idées de ces honorables personnages (le duc de Portland et M. Pitt) relativement à la réforme parlementaire, une plus longue expérience et l'exemple terrible d'un peuple voisin les avaient suffisamment avertis que ces idées étaient erronées. Dans l'importante discussion qui eut lieu le 28, au sujet des levées de volontaires par souscription, il défendit cette mesure ministérielle, et, selon l'expression de l'époque employée à son égard, il terrassa Fox avec la *massue démothénique*. Ne craignant pas d'aborder la question au fond, et de plaider la cause de la prérogative royale qu'il regardait comme le palladium de la liberté et de la constitution, il trouva très-déplacé que certaines gens réclamassent le privilège d'être les seuls gardiens, les seuls amis de la constitution, et cita, à ce sujet, le mot d'un Espagnol qui disait : *Défendez-moi de mes amis, je me charge de mes ennemis.* Les Jacobins en France, ajouta-t-il, ont ainsi commencé par s'appeler les amis de la Constitution, et ils l'ont si tendrement aimée qu'ils l'ont détruite. Windham avoua

qu'en 1782 il était du nombre de ceux qui s'étaient opposés aux enrôlements volontaires : « Si c'est une erreur, dit-il, j'en conviens sans honte ; mais je croyais alors la guerre d'Amérique injuste, au lieu que la guerre actuelle me paraît fondée sur l'équité. Je ne me suis point écarté de mes principes ; si quelques-uns de mes amis d'alors me reprochent de m'être éloigné d'eux, je leur dirai, avec plus de raison, que ce sont eux qui se sont éloignés de moi. » Le 13 mai, il fut nommé membre du comité secret, chargé d'examiner les papiers relatifs aux manœuvres méditatives récemment découvertes. Pitt ayant proposé un bill pour la suspension de l'acte d'*habeas corpus*, de graves débats s'engagèrent ; Windham répondit à Sheridan qui attaquait le bill proposé comme contraire à la Constitution. Il établit d'abord que l'état des choses était alarmant, qu'on n'avait que le choix entre deux alternatives également fâcheuses, et que la crise qui agita le monde prenait sa source dans des circonstances qu'il était tout aussi impossible de prévoir que de prévenir. « Il restera à décider, dit-il, si l'on est ou si l'on n'est pas convaincu que le danger est parvenu à un tel point qu'il soit nécessaire de fortifier le pouvoir du gouvernement. Au lieu de s'attacher à cet objet, les membres du parti opposé ont cru faire de beaux raisonnements, en attaquant le ministère, et en l'accusant d'avoir abandonné ses anciens principes sur la réforme parlementaire. Certes, je n'aurai pas ici la prétention de défendre un personnage qui se défendra lui-même mieux que je ne le ferais ; mais je ne puis m'empêcher de faire observer que ce système de réforme qu'il a soutenu était absolument différent de celui qui est agité aujourd'hui par les divers clubs, dont la conduite a enfin attiré l'attention du Parlement ; mais en admettant que ces messieurs aient raison dans cet argument, voyons un peu ce qu'il prouve et où il nous mène. Eh bien ! le pis aller sera de convenir que le ministre a approuvé à tort, il y a douze ans, une mesure que l'expérience et sa raison l'ont déterminé à abandonner ensuite. Voilà à quoi se réduit ce grand moyen d'attaque ! C'est par la même logique que l'on m'a accusé aussi, moi, d'*inconsistance*. » Passant à la question de la réforme parlementaire : « C'est, dit Windham, un mot très-beau, très-bien sonnant et bien fait pour cacher d'autres desseins. Mais je le demande ici, y a-t-il quel-

« qu'un dans la Chambre qui croie que si le moindre pouvoir venait à tomber dans les mains d'une espèce d'hommes pareille, ils n'adopteraient pas à l'instant la même marche qui a conduit la France à la destruction de l'ordre, de la religion, de la propriété et du gouvernement ? Voilà certainement où ils finiraient par nous mener ; j'en appelle à la conscience de tous les membres présents : n'est-il pas temps de prendre les mesures nécessaires pour réprimer l'audace de ces clubs qui excitent des émeutes et des insurrections dans diverses parties du royaume ?... La sûreté publique exige qu'à quel que prix que ce soit on sacrifie tout à l'extinction des principes jacobins ; et je ne dis pas seulement la sûreté de l'Angleterre, je dis la sûreté de toute l'Europe, celle même de l'Amérique, en un mot, celle de tous les pays où il y a quelque chose à détruire, quelque chose à piller ; maintenant je laisse au bon sens de la Chambre à décider si elle ne juge pas plus dangereux de continuer à laisser égarer les idées du peuple, en permettant qu'on lui présente continuellement l'appât du pillage et de la confusion, que de prendre une mesure forte qui, par la suspension momentanée de l'acte d'*habeas corpus*, doublera la vigueur et la stabilité de notre Constitution, en la préservant de la crise actuelle. » Ce discours prononcé avec chaleur et conviction fit une si grande impression sur la Chambre, que Fox crut devoir y répondre par le développement de toute son éloquence. Mais, dans ce grand débat, la majorité finit par assurer la victoire à MM. Pitt, Dundan et Windham. Au mois de juillet suivant, Pitt ouvrit l'entrée du ministère au duc de Portland, afin de fortifier son administration, et Windham y entra comme membre du conseil privé, ayant le département de la guerre. Dès qu'on le vit ministre, on l'accusa de n'avoir déserté le parti stérile de l'opposition que pour les *émulants productifs* de la cour. Aux réélections qui eurent lieu à cette époque, il se mit sur les rangs comme candidat de la ville de Norwich ; il agit pour concurrent un avocat de Londres, nommé Minguay, et son élection fut très-disputée par les efforts du parti qui lui était opposé, parti très nombreux dans cette ville manufacturière : toutefois une majorité de douze cent trente-six voix contre sept cents sept assura son triomphe. Il ne montra pas moins d'énergie dans le conseil. Con-

vaincu de l'importance du parti royaliste de la Vendée et de la Bretagne qu'on avait trop négligé, il fut d'avis que c'était surtout en France qu'il fallait combattre la révolution, et il appuya fortement un Mémoire que le comte de Puisaye présenta, à cette époque, au ministère anglais pour lui faire adopter le plan d'une expédition en Bretagne, et il eut même plusieurs conférences avec ce chef des royalistes français, en présence de ses collègues. Dans de telles dispositions, il se trouva naturellement porté à combattre la motion qui fut renouvelée au Parlement, pour que le ministère intercédât auprès de l'Autriche, afin d'obtenir la délivrance de M. de Lafayette et de ses compagnons de captivité. Condamnant ouvertement l'intérêt qu'on avait tenté d'inspirer pour le captif d'Olmütz, il prononça la sentence « qu'il ne faut jamais pardonner à ceux qui commencent les révolutions. » Le ministère craignant, au printemps de 1795, la lassitude et le découragement des royalistes bretons et vendéens, dont il entretenait les illusions et les espérances, se décida enfin, sur l'avis de Windham, à ordonner l'armement projeté sur les côtes de France. Ce ministre, approuvant les armements préliminaires de M. de Puisaye, lui remit deux lettres adressées aux différents chefs de la Bretagne et de la Vendée; rien n'y était omis pour les disposer à faire un effort au moment où l'expédition se présenterait sur les côtes. On sait par quel concours de circonstances imprévues l'expédition échoua. Après la catastrophe de Quiberon, Windham eut la franchise de s'accuser lui-même au Parlement d'avoir provoqué cette malheureuse entreprise, déclarant que M. Pitt s'y était opposé. Pitt prit la parole, et dit qu'il ne s'agissait pas de savoir quelle avait été dans le conseil l'opinion de chaque ministre; que tous devaient également répondre de ce qui y avait été décidé. Windham continua de favoriser le parti royaliste, et, après la première pacification de la Bretagne et de la Vendée, il fit accorder à M. de Puisaye et à quelques-uns de ses compagnons d'armes un établissement dans le Canada. Au mois de juin 1797, lors du conseil tenu, au sujet des conférences de Lille avec le Directoire de France, il se déclara hautement contre la paix et fut de tous les ministres celui qui parut vouloir le plus franchement le retour de la royauté en France, et la destruction de tout autre gouvernement. Ce fut surtout à l'époque de la seconde coalition, en 1799, qu'il

sembla poursuivre ce système avec le plus de ténacité. Le 27 octobre, il témoigna son étonnement à la Chambre des communes de ce qu'on approuvait la mesure de convertir la milice en troupes de ligne, quand, d'un autre côté, on s'opposait à l'emploi de ces forces; il prétendit que l'Angleterre ne devait pas se borner à la défense de ses rivages et aux intérêts de son pays, et il demanda encore dans cette occasion que l'on mit à profit les dispositions d'une partie de la nation française pour la royauté qu'il regardait désormais comme assurée et comme la chose la plus avantageuse pour les intérêts de la Grande-Bretagne et pour l'exécution parfaite de ses projets. Déjà, en effet, soixante mille royalistes étaient en armes dans les départements de l'Ouest par l'impulsion du cabinet anglais. Mais tout à coup la perte de la bataille de Zurich, la honteuse issue de l'expédition de Hollande, et le retour de Bonaparte d'Egypte, en changeant la face des affaires, firent évanouir les projets de contre-révolution dont Windham était le mobile. Le 27 juin 1800, il parla pour qu'on tolérât le papisme et les débris de l'Eglise gallicane, reprochant à ses adversaires de craindre 4 à 5,000 prêtres Français plus que les progrès des républicains qui menaçaient de conquérir le monde à l'athéisme. Le 28 novembre, il combattit la motion de M. Jones, demandant remise à la Chambre de la copie d'une lettre de l'amiral Keith au général Kléber, en disant que « si l'on faisait un crime aux ministres d'avoir donné des instructions qui eussent fait rompre la convention d'El-Arich, en Egypte, il faudrait abandonner toutes les conquêtes pour ne pas arrêter les négociations. » Il essaya aussi, le 1^{er} décembre, de justifier l'Autriche, accusée d'abandonner les intérêts de l'Angleterre, s'attachant à repousser le reproche que Shéridan faisait aux ministres de n'avoir jamais voulu sincèrement la paix. Il s'éleva de nouveau, le 3 février 1801, contre les propositions de paix avec la France, et assura que tant qu'il ne se serait pas opéré un changement total dans la politique du gouvernement français, une pareille proposition serait dérisoire. Cependant le besoin d'une paix dont toutes les autres puissances donnaient l'exemple se faisant de plus en plus sentir, le changement de ministère devint inévitable, et le roi Georges accepta, le 5 février, la démission de Windham, de Pitt et de leurs collègues. La retraite de tels hommes, à une époque si critique, fixa vi-

vement l'attention du Parlement, et il y fut question d'une enquête sur la conduite des ministres. Windham défendit avec toutes les ressources de son talent et toute la chaleur de l'intérêt personnel le bill d'oubli (*bill of indemnity*), proposé en faveur des hommes publics qui, dans ces temps d'orages, auraient pu commettre des erreurs dans l'arrestation ou la détention de personnes suspectes. Mais les approches de la pacification avec la France semblèrent le raffermir encore dans son opposition; et on le vit repousser très-vivement les assertions de M. Tierney au sujet des concessions à faire à la France, pour avoir la paix, en disant que son agrandissement excessif devait au contraire engager l'Europe entière à se liguier contre elle. Depuis cette époque, il ne laissa échapper aucune occasion de développer les mêmes principes, et il sonna constamment l'alarme sur les projets ambitieux et les envahissements successifs de Bonaparte. Le 30 octobre 1802, il s'éleva avec beaucoup de force contre les préliminaires de la paix, qui venaient d'être conclus; et, loin de se réjouir de cet événement, il représenta l'Angleterre comme couverte d'un crêpe funèbre. Il chercha ensuite à prouver que les arrangements relatifs à l'île de Malte n'étaient, dans la réalité, qu'une cession déguisée de cette île à la France; puis, remontant aux premières sources de la guerre, il dit qu'on avait manqué le but en poursuivant la conquête des colonies; il rappela les expéditions de Toulon et de Quiberon, s'applaudit de les avoir approuvées, et vanta la fermeté de son ami M. Pitt, qui avait réclamé sa part de responsabilité. Il termina ce discours très-éloquent par un effrayant tableau du triomphe des principes révolutionnaires; et, un peu plus tard, il accusa de nouveau les ministres d'incapacité, répétant que les vues de la France étaient d'enchaîner la Grande-Bretagne, et de la réduire à l'état d'impuissance dont elle avait frappé le continent. Il les attaqua surtout avec la dernière violence, lorsqu'ils proposèrent la prorogation du Parlement à une époque où, selon lui, l'ambition démesurée de Bonaparte avait placé l'Angleterre dans un danger sans exemple; et, à la rentrée du Parlement, il se livra aux provocations de guerre les plus vives. En 1803, il continua d'être le chef de la nouvelle opposition qui se composait du parti Grenville; et la guerre s'étant rallumée, ses prédictions semblèrent s'accomplir et ses principes triompher. Le 6 juin, il combattit le plan des ministres pour l'organi-

sation de l'armée, et termina ainsi son discours: « Le traité d'Amiens a détruit toute notre influence sur le continent, il a fait pour nous une côte de fer de toute la côte d'Europe, et il n'y a plus de port, de havre où nous puissions mettre à l'abri une chaloupe. On dira que le continent déteste la France; mais que lui importe qu'on la haisse, pourvu qu'on la craigne? Eh! ne va-t-on pas me dire encore que je veux me battre pour les Bourbons, pour les royaumes, pour la monarchie? on ne m'a jamais bien compris. On ne cesse de parler de l'immense pouvoir de la république française; ne confondons pas le pouvoir avec la durée. Personne de nous ne peut nier que nous souhaitons tous la fin de ce pouvoir. Je suis du nombre de ceux qui ne traitent point avec mépris l'idée d'une invasion. Nous avons affaire à un ennemi qui ne fait rien à demi. Je m'en suis entretenu avec des hommes capables de bien juger et qui connaissent la guerre: ceux-là ne parlent pas légèrement d'une invasion. Mais, d'un autre côté, soyons convaincus de la force et des ressources que nous offre notre pays, et de la confiance qu'il faut placer dans sa vigueur, si nous sommes bien dirigés. » Windham provoqua ainsi la dissolution du ministère Addington, et Pitt reprit en 1804 les rênes du pouvoir, mais ne comprit que très-peu de ses anciens collègues dans la nouvelle administration. Windham s'en trouva exclus. Soit qu'il en eût du ressentiment, soit qu'il désapprouvât les opérations de Pitt, il les attaqua souvent avec amertume. A la mort de ce grand homme, arrivée en janvier 1806, il témoigna son étonnement qu'après les événements désastreux qui avaient marqué les six derniers mois de son ministère, on voulût accorder à sa mémoire des honneurs publics, et il réclama surtout contre la qualification d'*excellent homme d'Etat* qu'on lui avait donnée. Toutefois, il appuya la proposition de mettre ses dettes à la charge de l'Etat. L'administration ayant alors été totalement changée, Windham reprit le portefeuille de la guerre dans le nouveau ministère formé par lord Grenville et Fox. Une des premières mesures proposées par les nouveaux ministres fut un changement dans le système militaire. Windham présenta son plan à la Chambre des communes. Comme c'était un point dont la décision intéressait le crédit du dernier ministère, l'opposition réunit toutes ses forces pour le combattre; mais il passa dans les deux Chambres, après des débats très-

vifs, et trois autres bills complétèrent le nouveau système. La mort de Fox ayant encore une fois opéré la désorganisation du ministère, Windham quitta ses fonctions et redevint simple membre du Parlement, où il se plaça de nouveau sur les bancs de l'opposition. Lors de la rentrée des Chambres, en 1808, il se plaignit avec amertume de la conduite du gouvernement à l'égard du Danemark et du Portugal; il parla aussi avec beaucoup d'éloquence, le 24 février 1809, contre les résultats de l'expédition de la Corogne qu'il attribua à l'impéritie des ministres. S'il prit moins de part aux discussions intéressantes de la fin de cette session et du commencement de celle de 1810, l'état de sa santé en fut la seule cause. Il mourut, le 4 juin 1811, des suites d'une opération chirurgicale qui avait d'abord semblé être couronnée d'un plein succès. Tous les partis s'accorderent alors à rendre hommage à son désintéressement, à son courage, et surtout à son mépris pour les petits artifices de la politique. On convint généralement que c'était un homme d'Etat d'un grand talent et d'une sagacité profonde. Comme orateur, il était doué d'une grande facilité d'expression, excellait dans l'argumentation, et maniait avec une rare habileté le sarcasme; il s'était placé, sous ce dernier rapport, à côté des athlètes les plus redoutables de la Chambre. On assure qu'il jugeait sévèrement ses compatriotes, ou du moins les classes inférieures qu'il regardait comme inévitablement condamnées à une brutalité sauvage, et qu'il exprimait cette opinion avec l'originalité et la vigueur qui le caractérisaient. Comme homme d'Etat et comme moraliste. Th. Amyot a publié, en 1812, *les Discours de W. Windham au Parlement*, précédés d'une *Notice* sur sa Vie, 3 vol. in-8.

WINSLOW (Jacques-Bénigne), médecin danois, et petit-neveu du célèbre Stenon, soutint la réputation de son oncle. Il reçut le jour le 2 avril 1669, à Odense, dans la Fionie, d'un ministre luthérien. « Il embrassa d'abord la carrière de la théologie, dit un historien. Les entretiens habituels qu'il eut avec un condisciple, étudiant en médecine, lui inspirèrent et apprirent à son ami qu'ils s'étaient mépris l'un et l'autre sur la vocation de leur esprit; mieux éclairés à cet égard, l'ami se fit théologien, et Winslow sentit qu'il était né pour l'anatomie. » Il fréquenta donc les plus célèbres écoles du Danemark et de la Hollande. L'envie de se perfectionner le conduisit à Paris, où il étudia sous le célèbre Du-

verney, maître habile, qui trouva dans ce jeune homme un disciple digne de lui. Winslow avait le malheur d'être protestant, et il dut sa conversion au grand Bossuet, qui, en lui administrant le sacrement de confirmation, lui donna son nom. Sa réputation se répandant de plus en plus, il devint médecin de la Faculté de Paris, professeur d'anatomie au Jardin du roi, interprète de la langue toulonnaise à la Bibliothèque du roi, et membre de l'Académie des Sciences. Ses ouvrages sont: un *Cours d'anatomie*, sous ce titre: *Exposition anatomique du corps humain*, in-4, et 4 vol. in-12; livre élémentaire qui est très-recherché, et qui a été traduit en latin, en allemand, en anglais et en italien. La meilleure édition en français est celle de Paris, 1767; une *Dissertation sur l'incertitude des signes de la mort*, que Brubier a augmentée au point d'en faire un vol., Paris, 1742, in-12. Il y a beaucoup à rabattre de la crainte que ces auteurs voudraient nous inspirer d'être enterrés vivants. Ces cas sont rares, et il est arrivé plus souvent que le malade qu'on a jugé mort, meurt en effet parce qu'on l'a abandonné. Du reste, on doit certainement apporter des précautions dans une matière aussi importante; mais il ne faut point outrer. On peut voir diverses réflexions sur cette matière dans le *Journal historique et littéraire*, 1^{er} décembre 1791, pag. 491; une *Lettre sur le Traité des maladies des os*, de Petit; des *Remarques sur le Mémoire de N. Ferrein, touchant le mouvement de la mâchoire inférieure*, Paris, 1756, in-12; plusieurs autres savants écrits, les uns imprimés à part, les autres insérés dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, depuis 1711 jusqu'à 1740. Winslow mourut en 1769, à 91 ans, avec la réputation d'un des plus honnêtes hommes et d'un des plus habiles anatomistes de la France.

WION (Arnold), bénédictin, né à Douai en 1554, prit l'habit dans l'abbaye d'Oldenbourg, près de Bruges. Pendant les guerres civiles de religion, il se retira en Italie, et fut reçu dans l'abbaye de Saint-Benoît de Mantoue, de la congrégation du Mont-Cassin, qu'on appelle aussi dans cette contrée, de *Sainte-Justine de Padoue*. Il mourut au commencement du 17^e siècle. Il a donné: une *Histoire de son Ordre*, en latin, Venise, 1595, en 2 vol. in-4. Il y veut prouver que la maison d'Autriche descend de la famille ancienne de laquelle était saint Benoît. On y voit (tom. I, pag. 307) la fameuse prophétie attribuée à saint Malachie, évêque d'Irlande, rejetée aujour-

d'hui de tous les savants. En général, il y règne peu de critique; *Vita sancti Gerardi, martyris et Hungarorum apostoli, notationibus illustrata*, Venise, 1597, in-4: ces notes sont estimées; *Martyrologe des saints de l'Ordre de Saint-Benoît*. Dom Nicolas-Hugues Menard en a donné une bonne édition en 1629, in-8.

WITASSE (Charles), né à Chauny, dans le diocèse de Noyon, en 1660, remplissait une chaire de théologie à Paris, lorsque la bulle *Unigenitus* parut. Le refus qu'il fit de recevoir ce décret lui attira une lettre de cachet qui l'exila à Noyon; mais, pour n'y pas obéir, il prit la fuite. Après la mort de Louis XIV, il reparut à Paris, continua à s'élever contre la constitution dans les assemblées de Sorbonne, et mourut d'apoplexie en 1716. Ses principaux ouvrages sont: plusieurs *Lettres sur la Pâque*; l'*Examen* de l'édition des *Conciles* du Père Hardouin: il fit cet *Examen* à la sollicitation du Parlement de Paris; une partie des *Traité*s qu'il avait dictés en Sorbonne, savoir: ceux de la *Pénitence*, de l'*Ordre*, de l'*Eucharistie*, des *Attributs de Dieu*, de la *Trinité* et de l'*Incarnation*. Ces deux derniers sont particulièrement estimés par la manière solide, savante et parfaitement orthodoxe, dont l'auteur réfute les erreurs contraires à ces mystères. Il n'y épargne pas les docteurs catholiques qui se sont laissés aller à des spéculations inutiles, ou qui, par une critique âpre et vétilleuse, ont taxé d'erreur des hommes illustres dont la foi était pure, mais qui parlaient dans un temps où le langage propre à exprimer ces dogmes sublimes, n'était pas encore déterminé. (Voyez BULL, COMMEMOI, PÉTAU.) Le *Traité* de la *Confirmation*, qu'on lui a attribué, n'est point de lui, mais d'un Père de l'Oratoire. Chacun de ces *Traité*s est en 2 vol. in-12, excepté celui des *Attributs*, qui est en trois. Ils ont été imprimés à Venise et à Paris, après que le censeur royal en eut retranché plusieurs chapitres. On a donné à Louvain, en 1776, une nouvelle édition de ces *Traité*s avec des *Notes* pour en faire une théologie complète; on y a joint plusieurs écrits de différents auteurs. Toutes les citations des saints Pères, des conciles, etc., ont été collationnées sur les bonnes éditions. On voit que l'auteur s'était nourri de l'Écriture-Sainte, des saints Pères, des conciles, etc., et qu'il était versé dans l'histoire de l'Eglise. Son style convenait parfaitement au genre didactique: pur sans affectation, simple sans barbarie, net et concis sans sécheresse. Il ne lui manquait qu'un peu plus de délicatesse dans le choix

de ses preuves, et surtout un peu plus de docilité et de soumission aux décisions de l'Eglise.

WITIKIND (en saxon *Enfant blanc*), prince saxon, animait sans cesse ses compatriotes à se soulever contre Charlemagne, et faisait des incursions continuelles sur les terres de son empire. Vaincu plusieurs fois, il attendait toujours le moment favorable pour enfreindre la paix et renouveler ses ravages. Las de vaincre et voulant épargner le sang de ses peuples, Charlemagne envoya à Witikind un de ses seigneurs, pour l'exhorter à rentrer dans son devoir à des conditions très-avantageuses. Le prince saxon s'y soumit, et alla trouver l'empereur à Auligny, en Champagne. Ce conquérant le reçut avec une douceur digne d'un héros chrétien, le gratifia du duché d'Angrie, et l'engagea à se faire instruire de la religion chrétienne: Witikind en fit profession l'an 807, et regarda comme heureuses des défaites qui furent l'occasion d'un si grand avantage. On rapporte qu'il fut particulièrement éclairé par un prodige que Dieu fit en sa faveur, en déchirant pour un moment le voile qui couvre le mystère de nos autels. Quoi qu'il en soit de ce fait, qu'on peut croire ou nier sans conséquence, il est certain que Gaillard l'a combattu par des raisons insuffisantes et vaines dans une prétendue *Histoire de Charlemagne*; ouvrage mal digéré, confus et d'un plan bizarre, rempli d'inexactitudes et des petites vues de la philosophie du jour. Il y a même des panalogismes et des raisonnements assez plaisants. Witikind fut tué vers 810 par Gérold, duc de Souabe. On l'appelle quelquefois *Witikind-le-Grand*, pour le distinguer de Witikind son fils, qui prit au baptême le nom de *Robert*, et fut père de Robert-le-Fort, marquis de France, bisaïeul de Hugues Capet, auteur de la troisième race des rois de France.

WITIKIND, WITIKIND, WITTIKIND, WITUKIND, ou WITKIND, bénédictin de l'abbaye de Corbie, sur le Weser, florissait au 10^e siècle. Il avait composé plusieurs écrits, dont il ne nous reste que l'*Histoire des Saxons*, en 3 livres, et la *Vie d'Othon I^{er}*, écrite d'une manière véridique et intéressante. L'abbé Schmidt, dans son *Histoire des Allemands*, a fait de vains efforts pour la contourner et l'assortir aux vues d'une critique dure et injuste. Ces ouvrages ont été publiés par Henri Meibomius-le-Vieux, avec des notes et des dissertations, dans un Recueil d'ouvrages historiques du même siècle, Francfort, 1634,

in-folio, et dans *Scriptores rerum Germanicarum*, Helmstadt, 1688, in-folio. Witikind fit fleurir la piété et les lettres dans le monastère de Corbie, et mourut après l'an 973.

WITSIUS (Herman), docteur protestant, né à Enckuysen, dans la Nord-Hollande, en 1636, devint professeur de théologie à Franeker, puis à Utrecht, et enfin à Leyde, où il mourut en 1708. Ses principaux ouvrages sont : *Historia Hierosolymitana*; *Egyptiaca et Decaphylon, cum diatriba de legione fulminatrice christianorum*. Il fait voir dans cet ouvrage, dont la meilleure édition est celle de 1688, in-4, que les Juifs n'ont point emprunté des Egyptiens leurs lois et leurs cérémonies, comme l'avaient prétendu Spencer et Marsham. Il prouve ensuite la vérité de ce que les historiens rapportent de la légion fulminante (voyez MARC-AURÈLE); *Miscellaneorum sacrorum libri II*, Leyde, 1665 in-4; *Maletemata Leydensia*, 1703, in-4; *Exercitationes academicae*, Utrecht, 1694. Ces trois ouvrages ne renferment que des dissertations sur différents sujets de l'Écriture-Sainte. Tous les ouvrages de Witsius ont été imprimés à Bâle, en 1739, 2 vol. in-4.

WITT (Jean de), fils de Jacob de Witt, bourgmestre de Dordrecht, naquit, en 1625, d'une famille noble et ancienne. Après s'être perfectionné dans la jurisprudence, les mathématiques et la théologie, la curiosité le porta à voyager dans les cours étrangères. Il s'y fit des amis par les qualités de son cœur et de son esprit. De retour en sa patrie, il s'éleva de grade en grade jusqu'à celui de pensionnaire de Hollande, emploi qu'il exerça dans des temps très-difficiles. La guerre avec les Anglais, qui ne fut pas toujours heureuse pour la république, exerça son habileté. Cependant les malheurs de la patrie faisaient désirer un grand stathouder. Quoique Guillaume III fût encore enfant, on faisait de grands efforts pour l'élever à cette charge. Jean de Witt s'opposait de tout son pouvoir à cette élection, contraire, selon lui, à la liberté de son pays. Cette manière de penser fut la source de ses malheurs. Soupçonné d'être d'intelligence avec l'ennemi, il fut attaqué par quatre assassins qui manquèrent leur coup, et dont l'un fut puni de mort. La crainte d'un pareil danger lui fit demander sa retraite, et il l'obtint. Le parti du prince d'Orange ayant prévalu en 1672, dans le temps que la France pressait la Hollande, on accusa Corneille de Witt, frère de Jean, d'avoir voulu faire assassiner ce prince, et on le

mit en prison à La Haye. Faute de preuves, il ne put être condamné qu'au bannissement; mais comme il sortait de prison pour satisfaire au bannissement, accompagné de l'ex-pensionnaire, une populace effrénée les massacra tous deux. Ainsi périrent deux frères, dont l'un avait gouverné l'Etat pendant 19 ans avec vertu, et l'autre l'avait servi de son épée. Jean de Witt s'était signalé autant par ses talents que par sa modération. Il n'avait qu'un laquais et une servante. Il allait à pied à La Haye, tandis que dans les négociations de l'Europe son nom était compté avec les noms des plus puissants rois. On a de lui : des *Négociations*, Amsterdam, 1725, 5 vol. in-12; des *Mémoires*, Ratisbonne, 1709, in-12. Ces ouvrages renferment des faits intéressants, et méritent d'être lus. Sa *Vie* a été publiée à Utrecht, 1709, 2 vol. in-12.

WITTICHIUS (Christophe), né à Brieg, dans la Basse-Silésie, en 1625, fut professeur de mathématiques à Herborn, d'où il fut appelé à Duisbourg, pour y enseigner la théologie. De là il passa à Nimègue, où il occupa une chaire de théologie pendant 16 ans. Enfin il eut le même emploi à Leyde en 1671, et y finit sa carrière en 1687. Ses ouvrages sont : *Theologia pacifica*, Leyde, 1671, in-4; *Anti-Spinoza*; *De Deo et ejus attributis*, Amsterdam, 1690, in-4; *Consensus veritatis*, Leyde, 1682, in-4; ouvrage entrepris pour concilier les principes de Descartes avec la théologie.

WITTMANN (Joseph), né le 9 novembre 1767 à Pleystein, dans le Haut-Palatinat, fit ses études à Newstadt puis à Amberg avec son frère Georges-Michel, depuis évêque. Il entra dans l'Ordre de Prémontré, et fut reçu en 1787 dans le monastère de Spainshart, dans le Haut-Palatinat. Il prit alors le nom de *Guillaume*. Après sa profession, on l'appliqua à l'étude de la théologie, et on l'envoya en 1791 à Ingolstadt étudier le droit civil et canonique et les langues orientales. On lui offrit une chaire de philosophie qu'il refusa. De retour dans son monastère, il fut chargé des archives de la bibliothèque, et enseigna ensuite la théologie jusqu'en 1803, époque à laquelle le couvent fut supprimé. Alors il se rendit au Kreuzberg, pèlerinage renommé, où il résida pendant cinq années comme missionnaire. En 1808, Wittmann fut nommé curé d'Eschenbach. Il conserva ce poste pendant vingt-huit ans, toujours occupé de ses devoirs, zélé pour tout ce qui était du service de Dieu, adonné à l'oraison, aimé et respecté de tous. Il est mort le 22 juillet 1836, à la

suite d'une attaque d'apoplexie. Wittman a composé plusieurs ouvrages, et fourni un grand nombre d'articles à deux journaux de Wurtzbourg, l'*Athanas* et l'*Ami universel de la religion et de l'Eglise*. Il était très-opposé aux nouveautés des derniers temps, et se montra toujours un ardent défenseur des saines doctrines. Ses principaux écrits sont : *De la Force obligatoire de l'Eglise*, 1814 ; *Sur la liberté de croire et de penser*, 1818 ; *Examen des idées du docteur Graser pour améliorer les études scolastiques*, 1824.

WLADIMIR, ou WLODOMIR, duc de Russie, embrassa le Christianisme en 989 ; et c'est la proprement l'époque de l'établissement de la foi chrétienne dans ces vastes régions. Il est vrai que, dès le siècle précédent, elle y avait pénétré par les soins de saint Ignace, patriarche de Constantinople ; mais elle y fit alors peu de progrès. La fille de Boleslas, duc de Pologne, qui épousa le fils de Wladimir, amena avec elle en Russie Reinbern, évêque de Colberg, qui doit être regardé, après Dieu, comme la première cause de la conversion de ces peuples. Ce saint missionnaire, qui n'avait pas moins de science que de vertu, après s'être concilié la vénération des païens par sa vie mortifiée, ses veilles et ses oraisons continuelles, lui fit brûler leurs temples, et abolit les superstitions auxquelles ils étaient le plus attachés : en sorte que c'est encore à un missionnaire de l'Eglise romaine, que les Russes, comme toutes les nations de l'Europe, doivent les lumières du Christianisme. Les mœurs de Wladimir ne répondirent pas toujours à sa croyance. On lui reproche de grandes cruautés, et beaucoup d'emportement dans sa passion pour les femmes ; mais il en fit une pénitence exemplaire, et ne cessa dès lors de racheter ses péchés par d'abondantes aumônes jusqu'à ce qu'il mourût dans une extrême vieillesse. Il fut enterré dans la ville de Kiow ; on lui dressa dans l'église de Saint-Clément un tombeau fort élevé, comme un objet proposé à la vénération des peuples. Les Moscovites comptent en effet ce prince entre les Saints, et le regardent comme l'apôtre de leur nation.

WLADISLAS. (Voyez JAJELLON et LADISLAS.)

WOLBERUS, abbé du monastère de Saint-Pantaléon à Cologne, l'an 1147, mourut en 1197, après avoir composé des *Commentaires sur le Cantique des cantiques*, publiés à Cologne en 1630, in-4, par Henri Grave, bénédictin du même monastère.

WOLFF (Christian de), *Volfus*, né à Breslau en 1679, d'un brasseur, homme de lettres. Son père, remarquant dans son fils des dispositions heureuses, les cultiva avec soin, et lui donna d'habiles maîtres. Après avoir achevé son cours dans l'Université d'Iéna, il alla enseigner à Leipsick en 1703, et s'y annonça par une *Dissertation* sur la manière d'enseigner la philosophie. Sa méthode était en partie celle de Descartes, à laquelle il ajouta ses propres idées. Il devint, en 1707, professeur de mathématiques à Hall. Une harangue qu'il prononça, en 1721, sur la morale des Chinois, dans laquelle il comparait les principes de Confucius avec ceux des chrétiens, et où il montrait assez qu'il ne comprenait ni les uns ni les autres, excita le zèle des théologiens de Hall. La Faculté théologique de cette ville résolut d'examiner tous les ouvrages de ce philosophe. Wolff en porta ses plaintes au conseil académique, et obtint un ordre portant défense à qui que ce fût d'écrire contre lui. Cette défense déraisonnable et tyrannique ne fit qu'échauffer les esprits. On écrivit à la cour. Le doyen et plusieurs membres de la Faculté philosophique exposèrent combien sa doctrine était fautive et dangereuse. Enfin, après de vives altercations, la cour le condamna, le 15 novembre 1723, à sortir de Hall et des Etats dans l'espace de 24 heures, sous les peines les plus rigoureuses. Wolff se rendit à Cassel, où il obtint la chaire de mathématiques et de philosophie dans l'Université de Marburg, avec le titre de conseiller aulique du landgrave de Hesse et une pension. Il se remit aussitôt à ses travaux avec une nouvelle ardeur, et c'est dans ce séjour qu'il a publié la plus grande partie de ses ouvrages. Le roi de Prusse étant mort le 31 mai 1740, Charles-Frédéric, son fils, le rappela à Hall, en 1741, avec les titres de conseiller-privé, de vice-chancelier et de professeur du droit de la nature et des gens. Il l'éleva ensuite à la dignité de chancelier de l'Université. L'électeur de Bavière, pendant le vicariat de l'empire qu'il exerça, le promut à celle de baron de l'empire. Il jouissait paisiblement de tous ces honneurs, lorsque des attaques fréquentes de goutte le conduisirent par degrés à un marasme qui l'emporta le 9 avril 1754, dans sa 76^e année. Il mourut avec la résignation d'un chrétien ; car malgré quelques assertions hasardées, il fut toujours attaché à la religion. Il vivait sobrement, mangeait peu, et ne buvait point de vin. Le roi de Suède, qui en faisait beaucoup de cas, le pres-

ment souvent de lui demander des grâces, il répondait toujours : « Je n'ai besoin de rien ; » bien différent de tant d'hommes de lettres indignes de ce nom, qui font bassonnet, et presque toujours inutilement, la cour aux laquais ou à la maîtresse d'un grand, pour avoir une petite pension, arrachée par l'importunité à une avarice fastueuse. Ses principaux ouvrages sont : un *Cours de mathématiques*, en latin, d'abord en 2 vol. in-4, puis en 5 vol. in-4, Genève, 1732 et 1744. Ce *Cours de mathématiques* est, en quelque sorte, complet et assez méthodique. Un bénédictin de la congrégation de St-Maur l'a abrégé en 3 vol. in-8, et c'est un service qu'on devrait rendre à tous les ouvrages de Wolff trop longs ou moins de la moitié. « Il a moyé, dit un écrivain illustre, le système de Leibnitz dans un atlas de volumes, et dans un déluge de paroles, d'arguments, de corollaires et de citations. » Une *Philosophie*, en plusieurs volumes in-4, que l'auteur divise en théorique et en pratique. On trouve dans la première la logique qu'il a intitulée : *Philosophia rationalis, sive logica*, in-4. On en a un abrégé in-8, plusieurs fois imprimé, sous le titre de *Fondes sur les forces de l'entendement humain*, traduit par M. Deschamps ; la *Métaphysique*, dont les parties sont : *Philosophia prima, sive Ontologia*, 1785, in-4 ; *Cosmologia generalis*, in-4 ; *Psychologia rationalis*, in-4 ; *Theologia naturalis*, 2 vol. in-4 ; la *Physique*, dont les parties sont : la *Physique expérimentale* et la *Physique dogmatique*. Sa *Philosophie pratique* comprend *Philosophia practica universalis*, en 2 vol. in-4 ; *Philosophia moralis, sive ethica*, en 5 vol. in-4. Ces nombreux volumes renferment de bonnes choses, mais il faut les chercher à travers beaucoup de choses médiocres ou allongées ; *Jus naturæ*, ou *Traité du droit naturel*, en 8 vol. in-4 ; *Jus gentium*, in-4. L'auteur a abrégé les deux ouvrages précédents sous ce titre : *Institutiones juris naturæ, gentium*, in-4. Nous en avons un autre abrégé en français par M. Fermei, qui a paru en 1758, sous ce titre : *Principes du droit de la nature et des gens*, en 3 vol. in-12 ; *Horæ subversivæ Marburgenses*, en 9 parties : ce sont des dissertations sur diverses matières de philosophie, de droit naturel et de théologie ; un grand nombre d'écrits dans les *Acta cruditorum* de Leipzig ; un *Dictionnaire de mathématiques*, in-8, en allemand ; *Specimen physicæ et theologiæ naturalis applicatæ*, in-8 ; une foule d'autres écrits, dont il serait trop long de donner la liste ; car Wolff

entassait les gros volumes, comme les auteurs français d'à présent produisent les romans et les almanachs. Le jugement de Wolff et la solidité de son esprit n'égalent pas à beaucoup près l'étendue de ses connaissances et sa facilité à écrire. Il est aisé de s'en apercevoir dans divers endroits de ses ouvrages, parmi lesquels les gens délicats seront un peu surpris de trouver un traité *De officio et praxi sanerandi ventrem*. La plupart de ses idées politiques, et son plan pour ne faire de l'Europe qu'un seul Etat, ne présentent rien de raisonnable. Il portait si loin le système de la pluralité des mondes, qu'il était disposé à reconnaître des créatures vivantes dans le soleil. Sa conduite se ressentait quelquefois de la trempe de son esprit, comme lorsqu'il veillait des nuits entières, attendant le retour de l'âme d'une de ses cousines, dont il regrettait la mort et qu'il voulait entretenir encore. Ces écarts fréquents dans des hommes qui se sont particulièrement consacrés à la géométrie ont fait croire que cette science, embrassée avec ardeur et une assiduité excessive, préjudiciait non seulement aux qualités brillantes, mais encore aux qualités solides de l'esprit humain, et que l'étude trop opiniâtre des points, des lignes et des nombres affaiblissait en quelque sorte la notion des choses mêmes, de leur essence, de leurs rapports divers, de leurs propriétés physiques et morales. C'est ce qui a fait dire proverbialement que, lorsque l'esprit d'un géomètre sort d'un angle, c'est presque toujours un angle obtus : bon mot que Pascal et Scaliger ont trouvé juste ; il faut convenir cependant qu'il y a des exceptions, mais les exceptions supposent la vérité des observations générales (voyez LEIBNITZ, MAUPERTUIS, TYCHO, KEPLER, etc.). On a prétendu trouver dans quelques-unes de ses idées des symptômes de matérialisme, notamment dans ce qu'il dit de la création simultanée des âmes, unies à des corps infiniment petits ; mais outre qu'en cela même il s'exprime d'une manière très-opposée à cette erreur grossière, il y a telle manière de présenter ce système, qui est aussi celui de Leibnitz, qu'il peut se concilier avec les saines notions (voyez le *Caléch. phil.*, n° 166). Le style de Wolff est barbare en latin ; les expressions sont ou louches ou mal choisies, les phrases mal construites, les mêmes termes souvent répétés.

WOLFF (Frédéric-Auguste), célèbre professeur de l'Université de Halle, né à Haynrode dans le Holstein, en 1757 ou 1759, mourut à Marseille le 8 août

1884. Outre plusieurs éditions d'auteurs grecs et latins, on lui doit une *Histoire de la littérature romaine*, en allemand, avec des notes biographiques et littéraires des auteurs latins, etc.; *Museum antiquitatis studiorum*, Berlin, 1808, recueil archéologique, publié de concert avec Böttmann; *Analekten littéraires*, en allemand, Berlin, 1816, 4 vol. Wolf a encore travaillé à plusieurs recueils périodiques et littéraires.

WOLFF. (Voyez LUPUS.)

WOLSEY (Thomas), fils d'un boucher d'Ipswich en Angleterre, enseigna la grammaire dans l'Université d'Oxford. Ses talents lui procurèrent la place d'aumônier du roi Henri VIII, qui le fit entrer dans le conseil, et qui se déchargea sur lui du gouvernement de l'Etat. Après lui avoir donné successivement plusieurs évêchés, il le fit archevêque d'York et grand-chancelier du royaume. Le pape Léon X l'honora de la pourpre en 1545, et du titre de légat à latere dans tout le royaume. François I^{er} et Charles-Quint le comblèrent de caresses et de présents. Il espéra même, dit-on, d'obtenir, par la protection du dernier, le trône pontifical. Le Saint-Siège vauqua deux fois : l'empereur fit agir pour d'autres. Wolsey rompit aussitôt le lien qu'il avait formé entre ce prince et son maître; et il réunit contre lui les forces de l'Angleterre et de la France. On prétend même que, pour se venger complètement de ce prince, il inspira à Henri le dessein de répudier Catherine d'Aragon sa tante; mais il est plus apparent que Wolsey ne fit qu'y donner les mains, et qu'il entra lâchement dans les vues du roi. Il ne tarda pas à s'en repentir; Anne de Boulen, épouse de Henri VIII, après Catherine, fut la première à aigrir le roi contre Wolsey, dont elle redoutait peut-être le retour à la conscience et à la justice. Le monarque irrité confisqua tous ses biens, le dépouilla de ses charges, et le relégua dans son archevêché d'York. Il se vit tout à coup méprisé des grands et haï du peuple; Fitz Williams, un de ses protégés, fut le seul qui osa défendre sa cause, et faire l'éloge des talents et des grandes qualités du ministre disgracié. Il fit plus : il offrit sa maison de campagne à Wolsey, et le conjura d'y venir du moins passer un jour. Le cardinal, sensible à ce zèle, alla chez Fitz Williams, qui le reçut avec les marques les plus distinguées du respect et de la reconnaissance. Le roi, instruit de l'accueil que ce particulier n'avait pas craint de faire à Wolsey, le fit venir et lui demanda d'un air et d'un ton irrités, par

quel motif il avait eu l'audace de recevoir chez lui le cardinal accusé et déclaré coupable de haute trahison ? « Sire, répondit Williams, ce n'est point le criminel d'Etat que j'ai reçu chez moi, c'est mon protecteur, celui qui m'a donné du pain et de qui je tiens la fortune dont je jouis ; j'aurais été le plus ingrat des hommes, si je l'avais abandonné. » Le roi, plein d'admiration, conçut dès cet instant une haute estime pour le généreux Fitz Williams. Il le fit chevalier sur-le-champ, et peu de temps après il le nomma son conseiller-privé. Cependant Wolsey, n'ayant que cet ami dans sa disgrâce, se vit accablé d'une foule d'accusations, d'approches et de malheurs. Le duc de Northumberland eut ordre de l'arrêter pour crime de lèse-majesté. Ce crime n'était autre chose que le refus de reconnaître Henri pour chef de l'Eglise. On le conduisit à la tour de Londres pour lui faire son procès, mais il succomba à ses infortunes, et mourut en chemin à Leicester, en 1543, à 40 ans. Il dit, un peu avant d'expirer, ces paroles remarquables : « Hélas ! si j'avais servi avec la même fidélité le Roi du ciel, que j'ai servi le roi mon maître sur la terre, il ne m'abandonnerait pas ainsi dans ma vieillesse. » Un auteur vraiment philosophe, en rapportant ces paroles, ajoute celles-ci : « Vérité sublime, quoique tardive, puisses-tu parler avec la même force à ceux qui ont besoin de l'entendre ! » Sa Vie a été donnée en anglais, in-4. On a débité bien des faussetés sur ce fameux cardinal, que l'abbé de Longueue a très-bien réfutées dans ses savantes et judicieuses remarques sur la vie de ce prélat infortuné. (On les trouve dans le tome VIII des *Mémoires de littérature* du Père Desmolets). Wolsey était d'une naissance basse, mais d'un génie élevé. Si des mœurs dépravées commencèrent sa fortune, il l'augmenta par beaucoup de courage et d'habileté. Il se servit de la confiance des grands qu'il avait gagnée pour s'avancer, et de la connaissance qu'il avait de leur politique, pour les contenir. Rien n'est plus singulier qu'un des chefs d'accusation qu'on intenta contre Wolsey : c'est qu'ayant ce qu'on appelait alors le *mal de Naples*, il avait eu l'insolence de prendre son haleine trop près du roi. Il fallait que la haine fût bien acharnée contre lui, pour le charger d'un crime de cette nature. Spelman, dans son *Histoire des sacrilèges*, attribue une partie de ses malheurs à la suppression de 40 petits monastères, pour l'érection de deux collèges. « Cinq hommes, dit-il, qu'il em-

• ploya à cette œuvre, périrent misérablement. Le premier fut assassiné par le second, lequel fut pendu. Le troisième se noya dans un puits; le quatrième, de riche qu'il était, se vit réduit à la mendicité, et le cinquième (c'était le docteur Allen, promu ensuite à un évêché en Irlande) fut cruellement mutilé. Le châtement de Wolsey ne fut pas moins remarquable. » On trouve un petit recueil des *Lettres* de ce cardinal dans le tome III de la *Collectio amplissima* des PP. Martenne et Durand. Elles peuvent servir pour l'histoire de ce temps-là.

WOLZOGEN (Louis de), né à Amersford en 1632, de parents nobles, originaires d'Autriche, mais infectés des erreurs de Socin, se rendit en France, parcourut la Suisse et l'Allemagne. De retour dans sa patrie, il fut successivement ministre de l'Eglise wallonne à Groningue, à Middelbourg en Zélande, à Utrecht, à Amsterdam, et mourut dans cette dernière ville en 1690, où il occupait la chaire de professeur en histoire profane et sacrée. Ses principaux ouvrages sont : *Orator sacer, sive de ratione conationandi*, Utrecht, 1671, in-8. Il a emprunté beaucoup de choses d'Erasme et du Père Louis de Crésolles; mais il n'a pas eu la générosité de les citer; *Dissertatio critico-theologica de correctione scribarum in octodecim Scripturæ dictionibus adhibita*, Harderwick, 1689, in-4; une *Traduction française du Dictionnaire hébreu* de Leigh. Cet ouvrage parut à Amsterdam, en 1730, in-4. Ce n'est qu'une compilation mise en assez mauvais français, où il y a du bon et beaucoup d'inutile; *De Scripturarum interprete contra exercitatorum paradoxum*, 1668, in-12. C'est de cet auteur le seul ouvrage de quelque importance. Il y attaque *De philosophiâ Scripturæ interprete* de Spinoza. Il fut attaqué à son tour, et par un si grand nombre d'écrits, qu'on dit qu'il y en a eu en plus de vingt langues. Un de ses adversaires les plus animés fut Jean Labadie. Wolzogen y propose trois interprètes de l'Ecriture-Sainte : *Le Saint-Esprit, la raison et l'usage de la langue*. Ce dernier interprète n'est que pour les savants, et par conséquent insuffisant : le premier, malgré tous les détours de l'auteur, revient au fanatisme tout pur des protestants, c'est-à-dire à l'inspiration, à l'esprit particulier et au goût intérieur; le second n'est pas plus sûr : on sait que la raison abandonnée à elle-même est une girouette. Les catholiques, en reconnaissant une autorité vivante dans l'Eglise, évitent

seuls toutes les difficultés sur ce point. On a publié des *Lettres sur la vie et la mort de Wolzogen*, Amsterdam, 1692, in-8, où on lui donne des éloges bien peu mérités.—Il ne faut pas le confondre avec un autre Louis Wolzogen, son parent, qui était aussi socinien.

WOOLSTON (Thomas), né en 1669 à Northampton, étudia dans l'Université de Cambridge, et passa ensuite au collège de Sidney, où il prit des degrés en théologie, et d'où il se fit exclure par ses impiétés. De Cambridge il se rendit à Londres, où il était connu par six *Discours sur les miracles de Jésus-Christ*, 1727 à 1729, in-8. Sous prétexte de les faire passer pour des allégories, il s'efforça de les détruire dans cet ouvrage aussi futile que pernicieux. Comme il continuait d'écrire contre les vérités fondamentales de la foi, il fut déféré au tribunal séculier. La cour du banc du roi le condamna, en 1729, à payer 25 livres sterling d'amende pour chacun de ses *Discours*, à subir une année de prison, et à donner caution pour sa bonne conduite pendant le reste de ses jours. Le coupable, n'ayant pas eu de quoi satisfaire à cette sentence, demeura en prison. Il mourut à Londres en 1733. Woolston attaqua la religion autant par la corruption de cœur que par égarement d'esprit. On trouve dans le tour de ses pensées et de ses expressions un air de malignité et de vaine joie, qui décèle une inclination criminelle. On a de lui plusieurs ouvrages dans lesquels il abuse des passages des saints Pères, dont il avait meublé sa mémoire, sans ordre, ni choix, ni ensemble. Les principaux sont : *Apologie ancienne pour la vérité de la religion chrétienne, renouvelée contre les juifs et les gentils*; réimprimée à Londres, 1730, in-8; *Défense des Discours de M. Woolston sur les miracles de Jésus-Christ, contre les évêques de Saint-David et de Londres, et contre ses autres adversaires*, 1730, brochure in-8. Cette apologie d'une très-mauvaise cause ne fit illusion à personne. Les libertins ont prodigué à cet écrivain les éloges les plus outrés; mais les gens de bien l'ont eu en horreur. Ses impiétés ont été victorieusement réfutées dans les divers ouvrages de l'abbé Berger et des autres apologistes de la religion chrétienne.

WOWERIUS (Jean VAN DER WOWERE, ou), né à Anvers en 1576, fut lié d'une étroite amitié avec Juste-Lipse, qui lui laissa par son testament tous ses manuscrits. Après avoir parcouru toute l'Europe, il fut fait conseiller de la ville d'Anvers, membre du conseil des finan-

ces et du conseil de la guerre. Isabelle, infante d'Espagne, le chargea d'une commission importante auprès de Philippe IV, qui le créa chevalier et lui donna un collier d'or. Il mourut en 1635, et fut beaucoup regretté pour ses qualités civiles et chrétiennes. Malgré le travail qu'exigeaient ses divers emplois dont il s'acquittait avec exactitude, il sut trouver le loisir de publier : *Eucharisticon*, 1606, in-4 ; *Vita B. Simonis, sacerdotis Valentini*, 1614, in-8 ; la première édition de Julius Firmicus Maternus : *De errore profanarum religionum*, avec des notes, 1693, in-4. Il est encore éditeur de deux *Centuries de Lettres* de Juste-Lipse ; de deux *Centuries de Lettres* adressées au même ; de *Sénèque* et de *Tacite*, avec des Commentaires et des Notes.

WURMSER (Dagobert - Sigismond, comte de), célèbre feld-maréchal, né en 1724 dans l'Alsace, servit quelque temps en France et passa sous les drapeaux de l'empereur d'Autriche. En 1793, on lui confia le commandement de l'armée impériale chargée d'attaquer l'Alsace. Après avoir passé le Rhin, il pénétra jusqu'aux environs de Landau, emporta le poste important de Socknum, s'empara de Bienwald jusqu'aux portes de Lauterbourg, et s'étendit jusqu'aux pieds des Vosges. Il attaqua ensuite les lignes de Wiessembourg qu'il enleva presque sans combats, et força l'armée française de se retirer vers la Haute-Alsace. Il occupa aussitôt Haguenau, prit Bruseinheim, bloqua et bombarde le fort Louis, qui se rendit le 14 novembre ; s'établit sur la Sarre, et poussa sa gauche jusqu'à Wantzneau sous Strasbourg. Mal secondé par plusieurs de ses lieutenants, et sa droite n'ayant pu emporter le pont de Saverne qui le gênait beaucoup, il prévint qu'il serait bientôt contraint de quitter l'Alsace. En effet, après une multitude de combats très-vifs, qu'il eut à soutenir contre une armée nombreuse et un général expérimenté, Pichegru, ses lignes furent forcées le 22 décembre sur le point de Frischweiler qu'occupait le contingent palatin, et dès lors la retraite de l'armée ne fut plus guère qu'une déroute. Wurmsér se rendit à Vienne en janvier 1794, et, malgré ses derniers revers, fut très-bien reçu par l'empereur. Il reprit, au mois d'août 1795, le commandement de l'armée du Haut-Rhin, et s'empara de Manheim après quelques jours de bombardement. L'année suivante il fut repoussé par Moreau, de Rebach et de Franckental. Envoyé, à cette époque, en Italie pour réparer les défaites de Beaulieu et secourir Mantoue,

il se mit en marche vers cette ville, et culbuta les premiers postes des Français sur les deux bords du lac de Guarda ; mais Bonaparte, ayant réuni ses forces et abandonné momentanément le siège de Mantoue, attaqua l'armée de Wurmsér avec tant de vivacité qu'il la mit en pleine déroute. Ce général perdit encore la bataille de Roveredo ; il continua pourtant à s'opposer aux progrès de son rival, et risqua une bataille au débouché des gorges de la Brenta. Battu de nouveau, il ne renonça pas à secourir Mantoue, et n'ayant pu forcer Vérone, il longea l'Adige avec un corps de 1,500 chevaux et 5,000 hommes d'infanterie, échappa à deux divisions françaises qui croyaient l'avoir cerné, et parvint, par une marche pénible et savante, à la vue de Mantoue dont il fit lever le siège. Ne pouvant résister à une armée nombreuse dirigée contre lui, il se jeta dans la place qui fut de nouveau bloquée. Il exécuta des sorties fréquentes qui lui attirèrent l'admiration même de ses ennemis ; mais les maladies et le manque de vivres le forcèrent de se rendre, le 2 février 1797. Il obtint, par la capitulation, des distinctions particulières, et reçut, à son retour à Vienne, l'accueil le plus flatteur de l'empereur, qui le nomma commissaire-général en Hongrie, et lui accorda une pension de retraite de 14 mille florins. Il mourut au mois d'août 1797, regardé comme un des meilleurs généraux qu'ait eus l'Autriche.

WURS (Ignace), jésuite, né à Vienne en 1731, mourut, âgé de 53 ans, à Pirawart, dont il avait accepté la cure, après la suppression de sa société. On a de lui une traduction allemande de *Sermons* de Bossuet, de La Rue et de Cicéri, et plusieurs autres ouvrages estimés, entre autres des *Sermons* et *Oraisons funèbres*, dans lesquels il a déployé avec succès une éloquence mâle et onctueuse, dont il avait lui-même tracé les règles dans un excellent *Traité de l'Eloquence sacrée*.

WURTZ (Paul, baron de), général du 17^e siècle, né à Husum, dans le duché de Schleswig, appartenait à une famille d'obscur extraction, et ne dut qu'à lui-même son avancement. Engagé de bonne heure dans la milice, il se distingua d'abord parmi les troupes impériales ; mais ensuite il changea de parti, et eut le bonheur de se distinguer également dans l'armée suédoise, sous les yeux de Gustave-Adolphe, qui l'éleva successivement aux premiers grades. Sa prudence et sa bravoure, tant en Poméranie qu'en Pologne, légitimèrent la confiance du

monarque, et bientôt il mit le comble à sa gloire par la défense de Stettin, où il sut se maintenir habilement contre les efforts de l'électeur de Brandebourg, qu'il le contraignit à lever le siège. Wurtz fut fait baron, et sans doute il n'eût point tardé à obtenir le titre de feld-marschal, dernier terme de son ambition, si la ligue protestante n'eût perdu son chef et son appui par la mort de Gustave. Wurtz perdit de plus un protecteur et un ami. Mécontent de se voir négligé, il quitta le service et se retira à Hambourg pour y passer en paix le reste de sa vie. Mais les offres du roi de Danemark le tirèrent de sa retraite, et il consentit à recevoir, avec le rang de général feld-marschal, le gouvernement du Holstein. Dans la suite, il réunit ces deux charges pour prendre du service dans l'armée des Provinces-Unies, qui lui conservèrent son grade, et de plus mirent à sa disposition toutes leurs forces de terre. On sent que cette nomination dut le faire entrer dans le parti antiorangiste, et, en effet, il fut un de ceux qui se déclarèrent avec le plus de force contre les prétentions du jeune Guillaume III, auquel cependant il eut le chagrin de voir confier la plus haute autorité militaire avec le titre de capitaine et d'amiral général. Sur ces entrefaites, Louis XIV entra en Hollande. L'extrême bravoure de Wurtz ne put empêcher ce monarque de franchir le Rhin à Tolhuys, et de prendre les villes les plus fortes. En même temps, il se voyait presque continuellement traversé ou humilié par le stathouder. Incapable de résister à tant de dégouts, il revint à Hambourg, et de là envoya sa démission aux Etats qui l'acceptèrent (1674). Le baron de Wurtz mourut deux ans après, le 24 mai 1676. C'est de lui que Boileau a dit (Eptre iv) :

Wurtz... Ah! quel nom, grand roi! quel Hector que ce Wurtz!

Sans ce terrible nom, mal né pour les oreilles,
Que j'allais à tes yeux étaler de merveilles!

WURTZ (Georges-Christophe), médecin, né à Strasbourg en 1756, voyagea en Allemagne afin de visiter les établissements consacrés à l'art de guérir, et, après avoir exercé pendant quelque temps à Strasbourg, vint se fixer à Paris, et mourut à Versailles en 1823. Comme plusieurs autres médecins, il s'était laissé séduire par le charlatanisme de Mesmer, et il s'en déclara l'un des champions. Ses ouvrages sont : *Conamen map-pigen. medicamentorum simplicium secundum affinitates virium naturarum*, 1778, in-8; *Voyage d'un médecin étranger de Prague à Carlsbad en Allemagne*, Leipzig, 1779; *Mémoire sur l'établisse-*

ment des doctes de médecine-pratique, Strasbourg et Paris, 1782, in-8; *Observations sur les maladies qui proviennent d'une scorée, d'une dégénérescence, ou d'une corruption du sang et de la lymphie, etc.*, Paris, cinquième édition; *Traité des confortatives nerveuses*, brochure de quatorze pages, où il expose les avantages de cette composition pharmaceutique qui est de son invention; deux *Mémoires* sur Saint-Domingue, etc.

WURTZ (Jean Wendel) naquit à Walsbronn (Moselle), vers 1766. Devenu vicaire de la paroisse Saint-Nicolas, à Lyon, l'abbé Wurtz n'était guère connu, malgré la publication de quelques brochures, productions d'une imagination malade, lorsqu'un incident inopiné lui procura un instant de célébrité. M^r Dupin aîné, plaçant devant la Cour royale de Paris, assemblée afin de juger un procès intenté en 1826 au *Constitutionnel*, pour excitation au mépris de la religion et de l'Etat, vint à récriminer en dénonçant un écrit de l'abbé Wurtz adressé à l'abbé de La Meunais, comme renfermant une attaque aux libertés de l'Eglise gallicane, reconnues par la déclaration du clergé de France de 1682, érigée en loi de l'Etat par Louis XIV, et enregistrée au Parlement. C'était là une absurde dénonciation; car le préambule de la déclaration de Louis XIV, tel qu'il existe, annulerait non seulement cette liberté de la presse dont M^r Dupin et consorts se faisaient les champions, mais encore bien d'autres droits qu'ils se sont arrogés plus tard. Des poursuites néanmoins furent dirigées contre l'abbé Wurtz, et le Tribunal correctionnel de Lyon rendit, le 18 janvier 1826, un jugement par défaut, jugement devenu définitif. L'abbé Wurtz, à part les idées bizarres, était un prêtre pieux et sincère. Il mourut au village de Collonges, au-dessus de Lyon, le 1^{er} octobre 1826. On a de lui : *L'Appolyon de l'Apocalypse*, ou *la Révolution française prédite par saint Jean l'Evangéliste*, Lyon, Rusand, 1816, in-8. Cet ouvrage eut quatre éditions, sous ce titre; la cinquième, publiée la même année, revue et corrigée, a pour titre : *Les Précurseurs de l'Antéchrist*, histoire prophétique des plus fameux impies qui ont paru depuis l'établissement de l'Eglise jusqu'à l'an 1816. Cet ouvrage motiva les plaintes de l'autorité civile contre l'auteur, que les grands-vicaires de Lyon suspendirent de ses pouvoirs ecclésiastiques. L'abbé Wurtz, après quelque temps d'absence, fut attaché à la paroisse de la Guillotière, ensuite comme directeur d'une communauté de

religieuses ; enfin , en 1824 , il fut réinstallé à Saint-Nizier. Les *Précurseurs de l'Antéchrist* obtinrent une 7^e édition , en 1822 , Lyon , Rusand , in-8 ; *Superstitions et Prestiges des Philosophes , ou Démonolatrie du siècle des lumières* , Lyon , Rusand , 1817 , in-8 , et anonyme. L'abbé Wurtz prétend que le démon est l'auteur des phénomènes du magnétisme ; il rapporte à la même cause les miracles du diacre Paris , les visions de Cagliostro , les ventriloques , les francs-maçons ; mais il range parmi les rêveries , ou même parmi les fourberies , les révélations de Martin , paysan de la Bauce , dont il fut question en 1816 et 1817 ; *Épîtres à Pie VII* , pour servir d'introduction à un petit ouvrage intitulé : *L'Amour infini dans la divine Eucharistie* , Lyon , 1824 , in-12. Deux opuscules de l'abbé Wurtz , la *Prophétie Turgotine* et l'*Examen du Magnétisme* , ont été insérés dans un volume imprimé à

Avignon , en 1840 , sous ce titre : *Des Prédications modernes* , in-12. Le *Catalogue des Lyonnais dignes de mémoire* , Lyon , 1839 , in-8 , fait naître l'abbé Wurtz en 1750 ; nous avons suivi la date donnée par la *France littéraire* de Quérard.

WYTTENBACH (Daniel) , né à Berne en 1746 , professeur à Amsterdam et à Leyde , se fit un nom dans la littérature , et mourut en 1820. Nous citerons de lui : *Bibliothèque critique* , douze parties , de 1777 à 1808 , 5 vol. in-8 ; une belle édition de *Plutarque* , Oxford , de 1795 à 1810 , 5 tomes en 7 vol. grand in-4 , ou 12 vol. in-8. Les cinq premiers tomes , en six volumes in-4 , contiennent ce qui se trouve dans celle de A. Estienne , et de plus , des observations. Au sixième volume , publié en 1810 , commencent les *Notes* de Wyttenbach ; *Choix des meilleurs morceaux des historiens grecs , à l'usage des étudiants* , Amsterdam , 1794 et 1808.

X

XACA , ou XACCA , philosophe indien , vivait quelques années après Confucius. Il est regardé par les Japonais comme leur législateur. Il leur persuada que , pour gagner le ciel , il suffisait de prononcer souvent ces cinq mots : *Nama , Mio , Foren , Qui , Quo* ; mais il n'y a pas un seul interprète qui ait pu encore deviner ce galimatias philosophique. Ce peuple , auquel Xaca apprit la métempsycose et la théologie idolâtrique des Chinois , lui a donné un rang parmi les dieux du premier ordre. Il y a même une secte de bonzes , dans laquelle Xaca est regardé comme le premier dieu de l'empire. L'histoire que l'on fait de sa vie dit que sa mère , étant grosse de lui , crut en songe qu'elle mettait au monde un éléphant blanc par le côté gauche. Cette fable est le motif de la passion extraordinaire qu'ont les rois de Siam , de Tonquin et de la Chine , pour les éléphants de ce genre. Les brachmanes disent que ce philosophe a souffert trente mille fois la métempsycose , et que son âme a passé en autant d'animaux de différentes espèces. Ses disciples recueillirent le corps de sa doctrine et en formèrent le livre sacré , appelé *Fohi-Kio*.

XANTHUS , un des plus anciens historiens grecs , était né en Lydie , environ 503 ans avant J.-C. Il ne nous reste que quelques fragments de ses ouvrages ; l'abbé Barthélemy les a recueillis et commentés dans son *Anacharsis* ; il fait un grand éloge de cet historien.

XANTIPPE , femme de Socrate , était d'un caractère emporté. Ce philosophe , avant de la prendre pour sa compagne , n'ignorait pas , dit-on , sa mauvaise humeur. Xénophon lui demandant pourquoi donc il l'avait épousée : « Parce qu'elle exerce ma patience , répondit Socrate , et qu'en la souffrant je puis supporter tout ce qui peut m'arriver de la part des autres. » Mauvaise réponse et digne de l'inconséquence d'un sage de parade. Le vrai sage attend les événements fâcheux et ne les cherche pas ; il s'affermir contre les malheurs par la raison , et non pas par une sottise telle que celle d'épouser une méchante femme.

XANTIPPE , général athénien , fils d'Ariphron , s'est rendu célèbre par la bataille navale qu'il a gagnée de concert avec Léotychidès , roi de Sparte , contre les Perses dans les eaux de Mycale , ville de la Carie. Ce fut lui qui provoqua le

jugement et la condamnation de Miltiade; on ignore si ce fut par jalousie ou par dévotement à sa patrie. Cependant la postérité a honoré sa mémoire; car, du temps de Pausanias, on voyait encore une statue de ce général à côté de celle de Périclès, dans la citadelle d'Athènes.

XANTIPPE, général lacédémonien, était un vrai Spartiate, par l'austérité de ses mœurs et par la grandeur de son courage. Il fut envoyé, l'an 255 avant J.-C., par ceux de son pays, au secours des Carthaginois. Les Romains, sous la conduite d'Attilius Régulus, avaient déjà battu Amilcar et les deux Asdrubal. Ce brave capitaine arrêta la prospérité de leurs armes, et les défit en plusieurs rencontres. Malgré la valeur active de Régulus, il remit la république de Carthage sur l'offensive. Les Carthaginois le renvoyèrent, après lui avoir donné de grands témoignages de reconnaissance; mais, par une ingratitude aussi grande que ses services, ils ordonnèrent au commandant du vaisseau sur lequel il s'était embarqué, de le précipiter dans la mer. Cette trahison acheva de décrier les Carthaginois, dont la mauvaise foi avait déjà passé en proverbe.

XÉNOCLÈS, poète grec, rival d'Euripide, vivait dans la dix-neuvième olympiade, et obtint contre celui-ci le prix de la *Tétralogie*, c'est-à-dire de trois tragédies et du drame appelé *Satire*. Ces tragédies étaient *OEdipe*, *Lycaon*, et les *Bacchantes*. La *Tétralogie* d'Euripide, qui céda à celle de Xénoclès, se composait des trois sujets suivants : *Alexandre* ou *Pâris*, *Palamède*, et les *Troyennes*. Dans les *Tétralogies*, les pièces roulaient ordinairement sur des crimes à peu près de même nature : OEdipe avait tué son père, Lycaon mangeait de la chair humaine, et les Bacchantes égorgaient quelquefois leurs enfants; et les trois tragédies d'Euripide étaient calquées sur trois sujets qui tous avaient rapport à la guerre de Troie. Mais les pièces de son vainqueur ne sont pas parvenues jusqu'à nous, tandis que le temps a respecté une partie des siennes.

XÉNOCRATE, l'un des plus célèbres philosophes de l'antiquité, naquit à Chalcédoine. Il se mit de bonne heure sous la discipline de Platon, qui lui donna son amitié et son estime. Il l'accompagna en Sicile, et comme Denys-le-Tyrann menaçait un jour Platon, en lui disant que *quelqu'un lui couperait la tête* : — *Personne*, répondit Xénocrate, *ne le fera avant que d'avoir coupé la mienne*. Ce philosophe succéda, dans

l'académie d'Athènes, à Speusippe, successeur de Platon, l'an 339 avant J.-C. Il exigeait de ses disciples qu'ils suseussent les mathématiques avant de venir à son école, et renvoya un jeune homme qui ne les savait point, en disant qu'il *n'avait pas la clef de la philosophie*. Ce qui ne pouvait cependant être vrai qu'à l'égard d'une partie de la physique. On prétend que ses leçons arrêterent les débâches de Polémon; mais on peut assurer que les froids adages de la philosophie n'ont jamais opéré de conversion foncière et constante dans ce genre, quoiqu'il soit vrai que Polémon afficha depuis une grande austérité de mœurs. Xénocrate mourut vers l'an 314 avant J.-C., âgé de 82 ans. Il avait composé, à la prière d'Alexandre, quelques livres qui ont été détruits par le temps. Alde a imprimé sous son nom un *Traité de la mort*, avec Jamblique, Venise, 1497, in fol. Ce philosophe ne reconnaissait point d'autre divinité que le ciel et les sept planètes. Cicéron (livre 1, de la *Nature des dieux*) réfute très-bien cette doctrine absurde et ridicule. Il était grave, et d'un caractère si sérieux et si éloigné de la politique des Athéniens, que Platon l'exhortait souvent à sacrifier aux Grâces. Phriné, courtisane fameuse, ayant parié de le faire succomber, n'en put jamais venir à bout, quoiqu'elle eût employé tous les moyens imaginables. Comme on se moquait d'elle en voulant l'obliger de payer la gageure, elle répondit : « Qu'elle n'avait point perdu, » parce qu'elle avait parié de faire succomber un homme, et non pas une statue. » Xénocrate, dit-on, se dédommageait de cette abstinence sur des objets moins bruyants; mais le public ne paya pas moins à son refus le tribut d'admiration que sa vanité en attendait. (Voyez XÉNON, COLLIUS, etc.) Une *Dissertation sur Xénocrate* a été publiée en 1822 par Denys Van Den Wynpersse, Leyde, in-8.

XÉNOCRATE, médecin, vivait dans le 1^{er} siècle, sous l'empire de Néron. Nous apprenons de Galien qu'il était d'Aphrodisias en Cilicie, et qu'ayant écrit sur les médicaments, il n'avait rempli ses ouvrages que de remèdes, la plupart impraticables. Xénocrate avait encore rendu publiques diverses recettes, également pernicieuses et superstitieuses, pour donner de l'amour, pour faire haïr, pour envoyer des songes, etc. Ce n'est pas que ce médecin n'eût mêlé quelques bons remèdes parmi tant de mauvais; il avait trouvé une thériaque, et quelques autres compositions utiles. Il nous reste

encore aujourd'hui un petit livre qui porte le nom de Xénocrate, et qui traite *De la nourriture des animaux aquatiques*. Cet ouvrage a été imprimé à Zurich, dès 1659, in-8, avec les *Notes* de Conrad Gessner.

XÉNOPHANE, philosophe grec, natif de Colophon, fit plusieurs poèmes sur des matières de philosophie, sur la fondation de Colophon, et sur celle d'Élée, ville d'Italie. La liberté avec laquelle il s'exprimait sur la divinité, l'ayant fait bannir de sa patrie, il se retira en Sicile, et demeura à Zancle (aujourd'hui Messine) et à Catane. Il y fonda la secte éléatique qui produisit plusieurs hommes fameux. Il ne pouvait pardonner à Homère et à Hésiode d'avoir parlé des dieux, et ne cessait de les tourner en ridicule ; ce qui eût été bon, si, épurant leurs idées, il les avait ramenés à la notion primitive de l'Être suprême. Quoiqu'il fût tout son possible pour fixer sur lui les yeux et les bienfaits des grands, il fut toujours pauvre et se plaignait lâchement de sa pauvreté. Il dit un jour à Hiéron, roi de Syracuse, qu'il n'avait pas le moyen d'entretenir deux serviteurs, comme s'il en fallait tant à un philosophe ; ce prince lui répondit : « Tu devrais donc attaquer « moins souvent Homère, qui, tout mort « qu'il est, fait vivre plus de dix mille « hommes. » Les fragments de ses *Vers* furent imprimés l'an 1573 par Henri Etienne.

XÉNOPHON, fils de Gryllus, né à Athènes, fut quelque temps disciple de Socrate, sous lequel il apprit la philosophie et la politique. Il prit le parti des armes, et alla au secours de Cyrus-le-Jeune dans une expédition contre son frère Artaxercès. Ce philosophe guerrier s'immortalisa par la part qu'il eut à la fameuse retraite des dix mille. De retour dans sa patrie, il s'attacha à Agésilas, roi de Lacédémone, qui commandait pour lors en Asie. Il combattit à côté de ce prince à la bataille de Coronée, et s'y distingua par son courage. Dès que la guerre fut terminée, il se retira à Corinthe, où il passa le reste de ses jours dans les travaux paisibles de l'esprit. Il y mourut vers l'an 360 avant J.-C. Xénophon avait un fils nommé Gryllus, qui, quoique blessé à mort en combattant vaillamment à la bataille de Mantinée, 363 ans avant J.-C., eut le courage, malgré sa blessure, de porter un coup mortel à Epaminondas, général des Thébains, et mourut peu de temps après. La nouvelle de cette mort ayant été portée à Xénophon tandis qu'il sacrifiait, il ôta la couronne de fleurs qu'il avait sur la tête.

Mais lorsqu'on eut ajouté que ce fils était mort en homme de cœur, il remit aussitôt sa couronne sur sa tête, en disant : « Je savais bien que mon fils était mort « tel, et sa mort mérite des marques de « joie plutôt que de deuil. » Ses principaux ouvrages sont : la *Cyropédie*. C'est l'histoire du grand Cyrus, renfermée en 8 livres. Quoique cet ouvrage ne soit pas écrit dans l'exacte vérité, il est digne d'un homme qui était à la fois bon écrivain et homme d'état ; et les préceptes qu'il mêle à sa narration peuvent être fort utiles. « Xénophon, dit l'auteur de la « *Décadence des lettres et des mœurs*, ne « fit usage de la philosophie, que pour « inspirer la crainte des dieux, et pour « faire briller davantage l'honneur et la « vertu que son pinceau religieux et pur « sait encore embellir de nouveaux charmes. On voit que c'est là son seul but. « Il n'écrit point l'histoire pour s'ériger « en réformateur ; il n'affecte point d'y « donner des leçons aux rois, ni des « préceptes au genre humain, c'est plus « par les choses que par le coloris de « son style qu'il attache : en un mot, « fidèle et sévère observateur des devoirs imposés à tout historien, il ne « cherche pas à flatter la malignité des « lecteurs ignorants et superficiels, par « un cynisme révoltant ; mais à conten- « ter et à nourrir les bons esprits, qui « préfèrent au clinquant du mensonge le « solide éclat de la vérité. » Dacier a donné une traduction française de la *Cyropédie*, 2 vol. in-12, Paris, 1777 ; l'*Histoire de l'expédition de Cyrus-le-Jeune* contre son frère Artaxercès, et de cette mémorable retraite des dix mille, dont il eut presque tout l'honneur. Larcher a traduit cet ouvrage, 2 vol. in-12, Paris, 1778 ; l'*Histoire grecque*, en 7 livres. Elle commence où Thucydide a fini la sienne ; elle a aussi été traduite en français par d'Ablancourt ; plusieurs petits *Traités* sur divers objets, recueillis dans l'édition de ses *Œuvres*, Paris, 1625, in-fol. ; l'*Éloge d'Agésilas* ; l'*Apologie de Socrate* ; un dialogue intitulé : *Hiéron, ou le Tyran*, entre Hiéron et Simonide ; un petit *Traité des revenus ou des produits de l'Attique* ; un autre de l'*Art de monter et de dresser les chevaux* ; un troisième sur la *Manière de les nourrir* ; un petit *Traité de la chasse*. Fabricius dans sa *Bibliothèque grecque*, et Gail dans le tome 7 de son édition de *Xénophon*, ont donné la liste des éditions et traductions des *Œuvres* de cet historien. On a la *Vie et Extrait historique et raisonné des ouvrages de Xénophon*, par Fortia, 1795, in-8. Scipion l'Africain et Lucullus lisaient

sans cesse les écrits de Xénophon ; et ce fut dans son *Histoire de la retraite des dix mille*, que ce dernier apprit le moyen de vaincre Mithridate. Comme César, il fut grand capitaine et grand historien ; tous deux se sont exprimés avec autant d'élégance que de pureté, sans art et sans affectation.

XÉNOPHON, écrivain d'Ephèse, vivait, selon quelques-uns, au 4^e siècle, en même temps qu'Héliodore, et s'amusait comme lui à écrire des historiettes gaillardes, ainsi que l'on voit par ses *Ephésiques*, roman grec qui contient les amours d'Abrocôme et d'Anthia. Ce roman a été imprimé en grec et en latin, Londres, 1726, in-4, et comme les obscénités se propagent, un M. Jourdan en a donné une traduction française en 1748, in-12.

XERCÈS, ou plutôt XERXÈS I^{er}, 5^e roi de Perse, et second fils de Darius Hystaspes, succéda à ce prince l'an 485 avant J.-C. Il fut préféré à Artabazane, son aîné, né d'Amcasyse, fille d'un seigneur persan, nommé Gobrias, parce que celui-ci avait vu le jour dans le temps que Darius n'était qu'un homme privé, au lieu que Xercès fut mis au monde par Atossa, petite-fille de Cyrus, lorsque Darius était roi. Son premier soin fut de continuer les préparatifs que son père avait faits contre l'Egypte. Il la réduisit sous sa puissance, et y laissa son frère Achémène pour gouverneur. Encouragé par ce premier succès, il marcha contre les Grecs avec une armée de 800,000 hommes, et une flotte de 1,000 voiles. Il jeta un pont sur le détroit de l'Hellespont, et fit percer l'isthme du mont Athos. Mais étant arrivé au détroit des Thermopyles, Léonidas, roi de Sparte, avec 300 Lacédémoniens seulement, lui en disputa longtemps le passage, et s'y fit tuer avec les siens, après avoir fait un horrible carnage d'une multitude de Perses. Les Athéniens gagnèrent ensuite sur Xercès la fameuse bataille navale de Salamine, et cette perte fut suivie de divers naufrages des Perses. Xercès, contraint de se retirer dans ses Etats, laissa dans la Grèce Mardonius son général, avec le reste de l'armée. Dégoûté de la guerre par les fatigues qu'il avait essayées dans ces différentes expéditions, il s'abandonna à l'inertie du luxe et de la mollesse. Artaban, hyrnanien de naissance et capitaine de ses gardes, conspira contre sa vie, et ayant gagné son grand-chambellan, le tua pendant son sommeil, l'an 475 avant J.-C. Xercès n'avait que l'extérieur et l'appareil de la puissance ; il manquait de ces qualités personnelles qui rendent

les rois vraiment puissants. Maître du plus vaste empire qui fût alors sur la terre, chef d'armées innombrables, il regardait comme le souverain de la nature. Il prétendait maîtriser et punir les éléments ; mais il vit ses forces et son orgueil se briser contre une poignée d'hommes, suivant la marche ordonnée de la Providence, qui, pour confondre l'orgueil de hommes, détruit les grandes choses par les petites. Quoique égaré par la vanité, le faste et la manie des conquêtes, il avait du sentiment, et son esprit s'ouvrait quelquefois à des réflexions salutaires. Un jour qu'il regardait d'un lieu élevé l'armée immense qu'il avait à ses ordres, il ne put retenir ses larmes ; et comme on lui demanda la cause d'une tristesse produite par un aspect qui avait dû faire naître la satisfaction et l'espérance, il avoua qu'il s'occupait de la pensée de la mort, qui dans peu d'années aurait moissonné cette multitude innombrable, de manière à n'en pas laisser un seul individu. Saint Jérôme, en étendant cette réflexion sur le monde entier, sur les événements qui l'agitent, le détruisent et le réforment, en fait un tableau vaste et magnifique, plein d'une philosophie sombre et sublime. (*Epist. ad Heliod. Epitaph. Nepotiani.*) Artaxercès Longuemain lui succéda.

XERCÈS II. (Voyez SOGDIEN.)

XIMENÈS DE CISNEROS (François), né à Torrelaguna, dans la vieille Castille, en 1437, d'un simple commis aux décimes, et, selon Fléchier, à Villavivar, dans le diocèse de Tolède, d'Alphonse de Cisneros Ximenès, procureur de la juridiction de Torrelaguna, fit ses études à Alcalá et à Salamanque ; de là il se rendit à Rome ; mais ayant été volé dans son voyage, il n'en remporta qu'une bulle pour le premier bénéfice qui vaudrait. L'archevêque de Tolède le lui refusa ; mais Ximenès s'étant mis en possession du bénéfice, le prélat eut recours à la voie de fait, et le fit mettre en prison dans la tour d'Uzédá. Un prêtre, qui y était détenu, et qui sans doute voyait quelque chose d'extraordinaire dans ce jeune homme, lui prédit qu'il serait un jour archevêque de Tolède. Ayant été mis en liberté, il obtint un bénéfice dans le diocèse de Sigüenza, et le cardinal Gonzales de Mendoza, qui en était évêque, le fit son grand-vicaire. Ximenès, dégoûté du monde, entra quelque temps après chez les Cordeliers de Tolède, et fit ses vœux. Ses talents lui procurant une foule de visites, il se retira dans une solitude nommée *Oaxtanal*, et s'y livra à l'étude des langues orientales et de la théologie.

Ses supérieurs l'en tirèrent pour le consacrer à la direction et à la chaire. La reine Isabelle, qu'il avait choisi pour son confesseur, le nomma à l'archevêché de Tolède, en 1495; Ximenès ne l'accepta qu'après un ordre exprès du Pape, en 1498. Sa vie ne fut plus, dès ce moment, qu'un tissu de bonnes œuvres. Les portes de son palais furent toujours ouvertes aux indigents; il les écoutait avec bonté, lisait leurs requêtes, et les soulageait avec une charité généreuse. Il visita les églises, les collèges, les hôpitaux et employa ses revenus à les réparer et à les orner. Il purgea son diocèse des usuriers et des lieux de débauche, cassa les juges qui remplissaient mal leurs charges, et mit en leur place des personnes dont il connaissait l'intégrité et le désintéressement. Il tint un synode à Alcalá, et un autre à Talavera, où il fit des réglemens très-sages pour le clergé régulier et séculier. Ferdinand et Isabelle lui confièrent le soin de réformer les Ordres religieux, qui s'éloignaient de l'esprit de leur institut. Les Cordeliers eurent recours à toutes sortes de moyens pour perdre le réformateur : leur général vint à Rome, pour changer à l'égard de Ximenès l'esprit de la reine. Malgré ces traverses, Ximenès acheva la réforme. Après la mort d'Isabelle, en 1504, le roi Ferdinand-le-Catholique lui confia l'administration des affaires d'Etat. Son premier soin fut de décharger le peuple du subside onéreux nommé *alcavala*. Son zèle ne fut pas indifférent sur le sort des mahométans, qu'il fit instruire dans la religion chrétienne; il en baptisa près de 3,000 dans une place spacieuse, où il fit brûler tous les livres du Coran. Le pape Jules II l'honora de la pourpre romaine, en 1507, sous le titre de *cardinal d'Espagne*. Pour rassurer l'Etat contre les invasions des Barbares qui l'avaient si longtemps désolé, il voulait étendre la domination d'Espagne chez les Maures : il le fit en effet par la conquête de la ville d'Oran dans le royaume d'Alger, conquête qu'il entreprit en 1509. Comme l'archevêché de Tolède et les emplois qu'il avait à la cour produisaient de grands revenus, il résolut de faire lui-même cette conquête à ses dépens, leva une armée, nomma général Pierre Navarre, un des plus habiles capitaines de l'Europe, et voulut être présent pour surveiller et encourager une entreprise qui devait procurer tant d'avantages à l'Eglise et à l'Etat. La flotte, composée de 80 vaisseaux, sortit de Carthagène le 16 mai, et débarqua heureusement sur les côtes d'Afrique. Le jour de l'ouverture du

siège étant arrivé, le cardinal monta à cheval, revêtu de ses ornemens pontificaux et accompagné des ecclésiastiques et des religieux qui l'avaient suivi. Il y eut un combat. Ximenès, après avoir harangué ses soldats, alla s'enfermer dans une chapelle, où il demeura prosterné tant que dura la bataille. Le succès de cette journée fut complet. Les Espagnols, après une attaque des plus violentes, enfoncèrent la cavalerie des infidèles, et en firent un horrible carnage. Après cela ils prirent la ville d'assaut; conquête importante et glorieuse, qui, dans ce siècle de faiblesse et d'inconsequence, fut abandonnée aux infidèles sans aucune raison apparente, au milieu de la paix (voyez Oran, dans le *Dictionnaire géographique*). A son retour d'Afrique, le roi Ferdinand alla à sa rencontre jusqu'à 4 lieues de Séville, et mit pied à terre pour l'embrasser. Ceux qui ont blâmé Ximenès d'avoir conduit cette expédition, n'ont pas réfléchi qu'il ne prit pas les armes; qu'il s'y comporta toujours en évêque, n'y portant que le secours de ses lumières et de ses prières : saint Jean Capistran, saint François Xavier, conduisirent également d'heureuses expéditions contre les infidèles, et furent l'âme et le conseil de l'armée chrétienne. Le cardinal, à la vigilance duquel rien n'échappait, prévoyant une stérilité extraordinaire, fit faire des greniers publics à Tolède, à Alcalá et à Torrelaguna, et les fit remplir de blés à ses dépens. Ce bienfait fit une telle impression sur les cœurs, que, pour en conserver la mémoire, on en fit graver l'éloge dans la salle du sénat de Tolède et dans la place publique. Le roi Ferdinand, malgré l'espèce de jalousie qu'il avait contre son ministre, le nomma en mourant régent de la Castille, en 1516; et l'archiduc Charles, qui fut depuis l'empereur Charles-Quint, confirma cette nomination. Ximenès pressa la guerre de Navarre; on prétend qu'il ordonna à Villalva, général espagnol, de faire ce que firent depuis les Français dans le Palatinat, de mettre le feu dans ce royaume, en cas de malheur, et d'en faire un vaste désert; mais ce rapport est très-suspect, et il est sûr que l'ordre, s'il a été donné, n'a point été exécuté. Les grands d'Espagne, accoutumés à tout oser à raison de leurs richesses, de leurs titres et de leur crédit, traversèrent continuellement ses vues; mais sa fermeté les tint dans le devoir. Il sut, par des dispositions admirables, rendre l'Etat tranquille au dedans et redoutable au dehors. En donnant des armes aux bourgeois, les faisant exercer, à des temps

réglés, dans l'art militaire, il avait à ses ordres une excellente armée de 30,000 hommes, composée de braves gens, ayant des mœurs, pleins de courage, animés par le vrai patriotisme et les grands motifs qui font des guerriers chrétiens. C'est ainsi que, sans faire violence à personne, sans enlever à la charrue un seul laboureur, sans donner aucun mécontentement, et tout au contraire à la grande satisfaction du peuple, il créa tout à coup une force militaire supérieure à toutes celles qui existaient alors en Europe. Exemple dont n'ont pas songé à profiter les monarques qui, dans les 17^e et 18^e siècles, ont converti la meilleure partie de la population de leurs Etats en des masses d'armées énormes, qui se consomment dans la corruption morale et physique; qui, n'ayant d'autre aiguillon que la soldé des esclaves, deviennent les instruments du caprice et de la violence, ne sont rien à la patrie comme elle n'est rien pour eux, et désolent le pays dont la défense leur est abandonnée (voyez FRÉDÉRIC II, roi de Prusse, LOUIS XV, MARIE-THÉRÈSE). Les mécontents débâtèrent en Flandre, où était Charles-Quint, par se plaindre du régent. Ximénès, pour toute justification, demanda au roi des pouvoirs sans bornes, et les obtint. Il ne s'en servit que pour le bien public, pour la paix et la sécurité du royaume. En élevant d'un côté l'édifice d'une grande et sage politique, il détruisait tout aussi utilement de l'autre, en abolissant les opérations d'une libéralité dissipatrice et mal entendue. Il retrancha les pensions et les officiers inutiles, retira tout ce qui avait été usurpé ou aliéné du domaine royal, et fit rendre compte aux financiers. On tira d'eux des sommes immenses, avec lesquelles il acquitta les dettes de l'Etat, et fit des établissements utiles. Tandis qu'il travaillait pour la gloire de sa patrie, il fut, dit-on, empoisonné en mangeant un pâté de truites; mais le fait est plus qu'incertain, et ce qu'on a dit des prétendus auteurs, l'est encore davantage. A 80 ans, on peut mourir sans poison. Ximénès mourut à cet âge, en 1517, avec la réputation du plus grand homme et du meilleur citoyen qu'eût produit l'Espagne. Aussi habile que le roi Ferdinand dans l'art de gouverner les hommes, il le surpassa par les qualités du cœur. On vit en sa personne un simple particulier faire plus de bien à sa patrie que tous les rois qui l'avaient gouvernée. Noble, magnifique, grand, généreux, protecteur de l'innocence, de la vertu et du mérite, il ne conçut et n'exécuta que des projets uti-

les à l'humanité. Pendant 22 ans qu'il fut archevêque de Tolède, il employa près de vingt millions pour les besoins de l'Etat et du peuple. Personne n'ignore qu'il forma dans sa ville archiepiscopale, en faveur des filles de condition, un établissement que Louis XIV a imité depuis pour le soulagement de la pauvre noblesse (Saint-Cyr). Ximénès fonda l'Université d'Alcala, et fit imprimer dans cette ville la *Bible Polyglotte*, qui a servi de modèle à tant d'autres (voyez JAY et WALTRON). Elle fut commencée pour l'impression, en 1514, et achevée en 1517, en 6 vol. in-folio et en quatre langues. Elle est fort rare. On y trouve le texte hébreu, tel que les Juifs le lisent; la Version grecque des Septante; la Version latine de saint Jérôme, que nous appelons *Vulgate*; et la Paraphrase chaldaïque d'Onkelos sur les cinq livres de Moïse seulement. On y travailla pendant plus de douze ans, car elle fut commencée dès l'an 1502; Ximénès s'y appliqua lui-même avec beaucoup de soin et en fit la dépense. Il acheta sept exemplaires en hébreu quatre cents écus, et donna tout ce qu'on voulut pour des anciens manuscrits grecs et latins. Il fit encore imprimer le *Missel* et le *Breviaire* mozarabe, dirigé par Ortiz (voyez ce nom), et, pour conserver la mémoire de ce rit, il fit bâtir une chapelle auprès de l'église métropolitaine de Tolède, y fonda des chanoines et des clercs, qui célébraient journellement l'office en cette langue. Au même temps que Ximénès écrivait l'orgueil des grands, il savait fermer les oreilles à leurs murmures. Il répondit à des personnes qui voulaient qu'on cherchât les auteurs de quelques discours qui avaient été tenus contre lui : « Que lors-
« qu'on était élevé en dignité, et qu'on
« n'avait rien à se reprocher, on devait
« laisser aux inférieurs la misérable con-
« solation de venger leurs chagrins par
« des paroles. » Quand il avait abattu et forcé ses ennemis à lui demander grâce, il les recevait avec une générosité héroïque, et adoucissait tant qu'il pouvait les désagréments de l'humiliation où ils étaient réduits. « Sa sévérité, dit Flé-
« chier, était accompagnée d'une probi-
« té constante, égale, incorruptible;
« d'un amour tendre pour le peuple, et
« de cette qualité si rare, et pourtant si
« nécessaire à tous ceux qui gouvernent,
« que l'Ecriture appelle *la faim et la soif*
« *de la justice* (voyez la fin de l'article LE GENDRE). Son zèle pour la foi était aussi vif que ferme, constant et éclairé. Ceux qui lui ont fait un crime de s'être opposé à la réforme de l'Inquisition.

n'ont sans doute pas comparé les rigueurs de ce tribunal avec les massacres qui, durant deux siècles, ont désolé tous les pays où il n'était point établi (voyez ISABELLE de Castille, LIMBORCH, Nicolas EYMERICK, etc.). Gomez de Castro et Antoine Sanderus ont écrit la *Vie* de ce cardinal en latin; Eugène de Roblez, Marc de Lisbonne et Antoine d'Uza, en espagnol; Barthélemi Cimarrelli et Jérôme Garimberti, en italien. Marsollier et Fléchier l'ont donnée en français; l'une et l'autre sont bien écrites, intéressantes, et prouvent combien la politique, inspirée par la religion, est supérieure aux artifices et aux petitesse de la politique humaine. La dernière est écrite d'une manière plus conséquente, plus ferme et plus digne du grand homme dont elle présente le tableau.

XIMENÈS (Christophe), jésuite espagnol du diocèse de Salamanque, et missionnaire zélé, passa aux Philippines, et y demeura 33 ans, constamment occupé de la conversion des peuples de ces îles, dont il était parvenu à posséder parfaitement la langue. Il y mourut en 1629, âgé de 57 ans. On a de lui divers *Traité*s sur les mystères de notre foi, 7 vol., dans la langue du pays. Il traduisit dans la même langue la *Doctrina chrétienne* de Robert Bellarmin, Manille, 1590.

XIMENÈS (Pierre), jésuite espagnol, né à Tolède, fit ses études à Rome, et y reçut l'ordre de prêtrise. Envoyé par ses supérieurs à Vienne en Autriche, en 1582, il fut chargé d'y enseigner la théologie et d'y prêcher en italien. Quelques années après, il partit pour Gratz, où l'on venait d'établir une Université: il en fut nommé chancelier, et y professa l'Écriture-Sainte. Il fut successivement recteur des collèges de Clagenfurth, d'Olmütz, de Prague et de Gratz. Il était habile controversiste, et soutint, dans ces différents endroits, l'intégrité du dogme catholique contre les attaques des hérétiques. A beaucoup de science, il joignait une piété exemplaire. Il mourut à Millestadt dans de grands sentiments de piété, le 29 novembre 1633, à l'âge de 81 ans, dont il en avait passé 59 dans la Société. On a de lui: *Oraison funèbre de l'archiduc Charles d'Autriche*, en latin, prononcée à Gratz, en 1590; *Disputatio habita cum Baltazaro Fischero, lutherano, in academia Gracensi, anno 1592; Compendium, seu Breviarium absolutissimum omnium meditationum de præcipuis fidei nostræ mysteriis, vitæ et passionis D. N. Jesu Christi et B. Mariæ, etc., à sex tomis Meditationum P. Ludovici de Ponte, collectum*, Cologne.

XIMENÈS (Augustin-Louis-Texada, marquis de), de la même famille que le célèbre ministre de ce nom, naquit à Paris le 28 février 1776. Son aïeul était venu se fixer en France, et avait pris du service dans l'armée du grand Condé, où il obtint un grade distingué. Son fils suivit la même carrière avec honneur, et le marquis de Ximenès, objet de cet article, avait à 19 ans le titre de colonel. Il commandait à la bataille de Fontenoy un escadron, et contribua à enfoncer la redoutable colonne anglaise. Il cultivait aussi avec succès la littérature, et donna, avant l'âge de vingt ans, au Théâtre-Français sa tragédie d'*Amalasonte*, qui eut douze représentations. Il en composa deux autres: *Epicharis* et *don Carlos*, où l'on remarque des vers heureux et des situations dramatiques. On trouve plusieurs *Poésies fugitives* de lui dans l'*Almanach des Muses* et autres recueils. Il mourut le 1^{er} juin 1817.

XIPHILIN (Jean) fut élu patriarche de Constantinople en 1066, et mourut en 1078. Il était de Trébizonde où sa famille occupait un rang distingué, et il avait d'abord été ermite sur le mont Olympe. On a de Xiphilin une *Homélie* insérée en grec et en latin dans le tome II du recueil *De Cruce* du P. Gretzer; *Decretæ duo de sponsalibus*, dans le *Jus Græco-Romanum* de Leunclavius; *Decretum de nuptiis prohibitis*, ibid. 1. 4; trois *Constitutions*, sur des matières ecclésiastiques. Il y a en outre de Xiphilin, à la bibliothèque du Vatican, un recueil manuscrit d'*Homélies* pour tous les dimanches de l'année. — Son neveu, Jean XIPHILIN, est auteur d'un *Abrégé* de l'*Histoire* de Dion Cassius, en grec, in-folio, Paris, 1592, traduit en français par le président Cousin.

XISTE. (Voyez SIXTE.)

XOGUNSAMA 1^{er}, empereur du Japon, usurpa le trône, en 1617, sur le jeune prince Fidejory, fils de Taïcosama, et assujettit tous les rois particuliers, qui depuis ce temps ne sont plus que les plus soumis courtisans de l'empereur, qui les change et les dégrade comme il juge à propos. La persécution contre les chrétiens devint plus vive encore qu'elle n'avait été; il en périt une infinité dans tous les genres de tourments que la barbarie peut imaginer. Tous les historiens, même protestants, ont rendu justice au courage et à la persévérance de ces illustres martyrs, qui, par la vivacité de leur foi, la sainteté de leurs mœurs et leur héroïque fermeté, retracèrent le spectacle des premiers siècles de l'Eglise, et réfutèrent, par une preuve de fait écla-

tanté, les raisonneurs qui ont essayé de faire du Christianisme une affaire d'éclat, d'éducation ou de préjugés. Ce tyran las, comme Dioclétien, de répandre le sang des chrétiens, abdiqua comme lui, en 1622, et mourut en 1631.

XOGUNSAMMA Il succéda en 1623 à son père, qui, malgré son abdication, conserva presque toute l'autorité jusqu'à sa mort (d'où vient que quelques auteurs parlent de trois empereurs de ce nom). Celui-ci changea, en 1631, son nom en ITOYAGUNSAMMA. (To au commencement du nom est une marque de prééminence.) Il ne respecta ni la vie ni les possessions de ses sujets, ni les droits des gens; il fit trancher la tête à quatre ambassadeurs portugais, et ne traita guère mieux les Hollandais qui voulaient s'emparer du commerce des autres nations. Ils furent confinés dans la petite île de Désima, avec défense sous peine de la vie, d'entrer dans le royaume. L'Eglise du Japon, que les fureurs de son père et de Taïcosama n'avaient pu détruire, fut noyée dans le sang d'une multitude innombrable de martyrs. C'est lui qui a inventé cet effroyable supplice de la fesse, où l'on souffre toutes les douleurs imaginables, et dans lequel néanmoins on ne meurt que d'épuisement. Il mourut sans enfants, vers l'an 1650, n'ayant jamais voulu se marier, parce qu'il ne croyait pas qu'il y eût une femme au monde qui fût digne d'être son épouse; mais en récompense, il s'était abandonné aux débauches les plus monstrueuses et les plus absurdes. Dès le premier an de son règne, il fut frappé de lèpre, et resta dans cet état hideux jusqu'à sa mort. Aucun missionnaire ne survécut à son règne; et la cérémonie du Jeuné, qui consiste à fouler la croix aux pieds, et qui a lieu tous les ans dans les endroits où l'on soupçonne qu'il y a encore des chrétiens, ne donne pas lieu de croire qu'il y en ait beaucoup aujourd'hui, vu surtout l'impossibilité où sont les hommes zélés d'entrer dans ces pays pour les encourager et les instruire (voyez SIMON). Cependant saint François Xavier, qui connaissait à fond cette nation, et qui en cela avait peut-être aussi quelque lumière prophétique, assurait qu'il y aurait toujours des chrétiens au Japon. « Cette terre, dit l'abbé Bérault, cultivée avec tant de soin, si féconde en vertus éminentes, arrosée de la sueur de tant d'apôtres et du sang de tant de

martyrs, serait-elle frappée d'un anathème éternel? Le sang des martyrs, qui, dans toutes les autres églises, a été le germe le plus fécond du Christianisme, n'aurait-il servi au Japon qu'à les ruiner sans ressource? Cette chrétienté si brillante dès sa naissance, ayant donné à la Jérusalem céleste, en moins de cent ans, plus de citoyens que la plupart des autres églises durant une longue suite de siècles, présumons-nous que le nombre des élus, compté pour elle comme pour chacune des autres, fût rempli dès lors? A Dieu ne plaise que nous notions des bornes à ses miséricordes, ou que nous entreprenions de sonder les voies de sa justice! O profondeur des conseils et des jugements du Très-Haut (*O altitudo divitiarum sapientie et scientie Dei*), nous écrirons-nous, en voyant que la nation, la plus propre en apparence au royaume de Dieu, est retombée dans les ténèbres, plus difficiles à dissiper que jamais! Sans vouloir pénétrer dans les secrets de l'Eternel, on peut croire que Dieu, irrité de ce que, malgré de si grands exemples de courage et de vertu, et les immenses travaux de tant de saints missionnaires, le gros de la nation persistait dans son idolâtrie, sa cruauté, sa brutale luxure, et toutes les abominations, a voulu l'apaiser en retirant les grâces dont elle ne profitait pas, et tourner en châtiment la soustraction de cette même lumière, dont la présence l'irritait. « Si cela n'est pas arrivé chez les Romains, dit un historien, c'est que leur empire était un composé de toutes les nations, com- prenant tout le monde connu; et qu'il était dans les desseins et promesses de Dieu d'établir et de propager la religion chrétienne. » Un philosophe de ce siècle a avancé que puisque les empereurs du Japon ont détruit l'Eglise chrétienne dans leurs îles, les empereurs Romains l'auraient détruite dans l'univers, s'ils l'avaient efficacement voulu. Il n'était pas nécessaire de chercher un exemple si lointain pour faire un mauvais raisonnement. L'Eglise a été successivement détruite dans bien des royaumes de l'Europe, d'Asie et d'Afrique, sans que ceux qui croient qu'elle est l'ouvrage de Dieu, et qui se fient aux divines promesses, aient imaginé qu'elle peut être anéantie. (Voyez VIERA.)

Y

YANOSKI (Jean-Louis), né à Lons-le-Saulnier, le 9 mars 1803, et mort à Paris au mois de février 1851, s'adonna surtout aux études historiques, où il ne put faire tout ce que lui aurait permis l'activité de son esprit, et son application, s'il eût vécu plus longtemps. Reçu en 1833 à l'Ecole normale, il fut bientôt adjoint à M. Augustin Thierry, qu'il seconda pendant quatre ans dans ses recherches pour une Histoire du Tiers-Etat. En 1839, Yanoski fut couronné deux fois par l'Académie des Sciences morales et politiques : la première fois, pour un travail sur l'organisation des milices nationales depuis le 12^e siècle jusqu'au règne de Charles VII; la seconde, pour un travail sur l'abolition de l'esclavage ancien. En 1840, Yanoski fut nommé professeur d'histoire au collège Stanislas, à Paris, et, en 1845, à celui de Henri IV. Il y a, de cet écrivain, une Histoire de Carthage dans l'*Univers pittoresque* de Didot; il collabora au *Dictionnaire encyclopédique de la France*, donna plusieurs articles au journal le *National*, fut rédacteur en chef de la *Nouvelle Revue encyclopédique*, et travailla à un recueil philosophique, la *Liberté de penser*. Yanoski appartenait donc au parti des libres penseurs, c'est-à-dire de ces hommes qui placent la vérité en dehors, et bien loin des doctrines sacrées du catholicisme.

YAO, empereur de la Chine, monta, dit-on, sur le trône l'an 2257 avant J.-C., et eut Chun pour son successeur. Les Chinois le regardent comme leur fondateur, et quelques-uns de leurs lettrés conviennent que tout ce qui, dans l'histoire de Chine, précède ce prince, est rempli de fables ou de faits incertains. Mais c'est encore trop dire; car il n'y a de certain dans l'histoire que ce qui est transmis par des écrits et des monuments. Or, les écrits et les monuments chinois ne remontent tout au plus qu'à l'an 434 avant J.-C. (voyez CONFUCIUS, ou HALDE, MAILLÉ). Il paraît du reste qu'avant ce prince, la Chine, ou du moins plusieurs de ses contrées n'étaient pas habitables, à raison des eaux qui étaient restées longtemps dans les val-

lées, après le déluge. Mong-Tséé, philosophe fameux à la Chine, et qui tient le premier rang après Confucius, dit que sous Yao, l'empire n'était pas encore formé, que les eaux du déluge, stagnantes de tous côtés, couvraient la surface des terres, etc. Il décrit ensuite les soins que prit Yao pour faciliter l'écoulement des eaux; puis il ajoute : Après ses grands ouvrages, toute la Chine put être cultivée et nourrir ses habitants. Voilà le déluge de Moïse bien clairement énoncé, et la fondation de l'empire chinois postérieure à ce grand événement. Que penser, après cela, de l'incroyable audace avec laquelle nos philosophes, sans preuves et sans autorités, nous assurent que l'empire chinois, formé longtemps avant le déluge de Moïse, a, depuis l'époque de sa naissance, subsisté toujours sans interruption?

YEPEZ (dom Antoine de), bénédictin espagnol, et général de la congrégation de Valladolid, florissait à la fin du 16^e siècle et au commencement du 17^e. Appelé au gouvernement de différents monastères de sa congrégation en qualité d'abbé amovible (les abbés ne sont élus, en Espagne, que pour trois ans), il y avait montré une grande expérience des affaires. Dom Mabillon rend un témoignage favorable à son érudition. Il dut à tant de mérite d'être appelé à la dignité de général de sa congrégation. On a de lui : des *Chroniques de l'Ordre de Saint-Benoît*, qui vont jusqu'au 12^e siècle, 1609-15, 7 vol. in-fol.; elles sont écrites en espagnol. Elles furent traduites en latin par dom Thomas Weiss, bénédictin allemand, Cologne, 1653 et 1663, 2 vol. in-fol. (Voyez WEISS, dom Thomas.) Dom Matthieu Olivier, de la congrégation de Valladolid, et dom François Valldgrave, bénédictin anglais, en entreprirent une traduction française qu'ils n'achevèrent pas, mais qui parut par le zèle et les soins de dom Martin Rhéleis, supérieur de la congrégation de Vannes, 7 vol. in-fol.; dom Gabriel Bucelin en a donné un abrégé; *Relation d'un voyage littéraire; un Catalogue de ceux qui ont écrit en faveur de l'immaculée conception*. Il mourut en 1621.

YORCK (Henri-Benoît-Marie-Clément, cardinal, duc d'), né à Rome le 26 mars 1725, de Jacques Stuart, connu sous le nom de *Jacques III*, et plus encore sous celui de *Prétendant*, était le dernier rejeton de l'illustre et infortunée famille des Stuart, retirée à Rome, où le Pape avait généreusement pourvu à ses besoins. Après la bataille de Culloden, perdue le 20 avril 1746 par son frère aîné, qui s'était porté en Ecosse pour recouvrer le patrimoine de ses ancêtres, et qui ne parvint qu'avec peine à s'embarquer pour la France, il résolut, persuadé plus que jamais de l'instabilité des choses humaines, d'exécuter le projet qu'il avait conçu depuis longtemps d'embrasser l'état ecclésiastique. En ayant obtenu la permission du roi son père, Benoît XIV lui donna la tonsure cléricale et le créa cardinal en 1747. Il lui confia ensuite les ordres mineurs et sacrés, le fit archi-prêtre de la basilique de Saint-Pierre, et préfet de la fabrique de cette église. Clément XIII, après la mort de Benoît XIV, le sacra évêque de Corinthe, et lui donna peu après l'évêché de Frascati, où, quoique ses charges lui donnassent le droit de résider à Rome, il passait la plus grande partie de l'année, visitant souvent les paroisses de son diocèse, maintenant la discipline parmi son clergé, instruisant son troupeau, portant des secours et des consolations aux malades, soulageant les pauvres, pacifiant les différends, et remplissant avec l'exactitude la plus exemplaire tous les devoirs que lui imposait son titre d'archevêque. En 1763, il convoqua un synode dont les actes sont imprimés sous ce titre : *Constitutiones synodales ecclesie Tusculanæ, etc.*, Rome, 1764, un gros vol. in-4, où sont traitées avec clarté et méthode toutes les matières qui furent l'objet du synode, savoir : la foi, la discipline et l'administration des sacrements. On y a joint un second volume intitulé : *Appendix ad Tusculanam à celsitudine regis eminentissimæ Henrici, Tusculani episcopi, etc.*, 1764, gros in-4, renfermant des lettres pastorales du cardinal, des réglemens de discipline, des instructions de piété, des constitutions et des brefs de différents papes. Le duc d'Yorck possédait, outre le revenu de ses dignités dans l'Etat romain, les riches abbayes d'Anchin et de Saint-Amand, que le roi de France, qui avait voulu contribuer à la dotation d'un prélat aussi illustre, lui avait conférées, la première en 1751, la seconde en 1757, et une pension considérable de la cour d'Espagne, que la Révolution lui

enleva; néanmoins il vendit tous ses bijoux de famille pour venir au secours du pape Pie VI, imposé par l'armée française à des contributions énormes. La guerre l'obligea de se retirer à Venise, dans l'hiver de 1798; il y arriva dénué de tout. Le roi d'Angleterre, informé de sa position, lui fit offrir avec toute la délicatesse possible, par son ministre à Venise, une pension de quatre mille livres sterling, qu'il conserva jusqu'à sa mort. En 1801, il retourna à Rome, et mourut à Frascati le 13 juillet 1807, extrêmement regretté des habitants; il se trouvait alors doyen du sacré collège, vice-chancelier de l'Eglise romaine, et était devenu évêque d'Ostie et de Velletri. Son corps fut transporté à Rome et déposé avec beaucoup de pompe dans le caveau où reposaient les restes de Jacques III son père. Le prince régent lui fit élever un monument en 1816.

YOUNG (Edouard), poète anglais, naquit en 1684, à Up-Ham, dans le comté de Hampt, où son père était recteur. Après avoir étudié en droit, science pour laquelle il avait très-peu de goût, il se tourna du côté de la théologie et de la morale, et réussit beaucoup mieux. Il prit les ordres, fut nommé chapelain du roi, et ensuite curé de Wettwin, dans le Hertfordshire. Sa vie fut fort occupée et assez triste. Il se maria en 1731 avec la fille du comte de Lichtfield, veuve du colonel Lée. Elle avait deux enfants qui moururent, ainsi que leur mère, vers 1741. Un fils unique consola Young de ses pertes; mais il ne le retira pas de cette profonde mélancolie dont les accès nous ont valu son beau poème des *Nuits*, traduit en français avec tant de force et d'élégance par M. Le Tourneur, Paris, 1769 et 1788, 2 vol. in-8 et in-12, et dont on a quelques imitations en beaux vers français par Colardeau. Cet ouvrage est le plus original de ceux qui sont sortis de sa plume. On ne saurait trop admirer le sombre, le terrible d'une partie de ses tableaux, la hardiesse de son pinceau, la marche rapide de ses idées, et surtout la force irrésistible de raison, avec laquelle il établit la grande et consolante vérité de l'immortalité de l'âme, et tire du fond des tombeaux cette lumière pure et vive, qui rend à l'homme consterné l'espérance et la vie. Vainement l'abbé Remi et M. Clément ont exercé une froide critique sur cet ouvrage justement admiré. Il faut convenir cependant que le faux bel-esprit, le gigantesque, le trivial, gâtent quelquefois les beautés que ce génie sublime a répandues dans ses *Nuits*. On a mis à la tête de la

Traduction de M. Le Tourneur un avis portant que « Young pousse trop loin les « conséquences de l'immortalité de l'âme; « et que quand l'âme serait mortelle, il « y aurait encore des devoirs à remplir. » Mais le donneur d'avis se trompe très-fort. Le dogme de l'immortalité tient intimement à celui de l'existence de Dieu, c'est-à-dire du grand Législateur, sans lequel il n'y a ni loi, ni devoir (voyez EPICURE). On a de lui d'autres productions poétiques; trois drames : *Busiris*, *la Vengeance* et les *Frères* (Démétrius et Persée); un *Traité sur la composition originale*; des *Poésies morales*, etc., Dublin, 1764, dont M. Le Tourneur nous a donné également la traduction, Paris, 1770, 2 vol. in-8 et in-12, sous le titre d'*Œuvres diverses du docteur Young*, qui font la suite de ses *Nuits*; des *Satires*, dont M. Berlin a donné une traduction libre, Paris, 1787, 2 vol. in-12. L'auteur des *Nuits* mourut en 1765, au mois d'avril, dans sa maison presbytérale de Wettwin, avec la réputation d'un homme de génie, mais dénué de cette fermeté de principes qui fait les âmes fortes et conséquentes. Dans ses Poèmes funèbres, il ne paraît occupé que de l'éternité; dans sa vie, on voit un homme qui flatte continuellement les grands par les éloges les moins mesurés. Ses haines, comme ses prédications, étaient sans motifs fixes et sans consistance. On sait avec quelle lâcheté il censura Voltaire; et c'est le même homme qu'il régala de l'épigramme la plus sanglante. Fâché de l'entendre rabaisser le talent de Milton, et plaisanter sur le diable, la mort et le péché, mis en action dans le *Paradis perdu*, Young lui adressa sur-le-champ deux vers anglais, dont le sens est : « Tu es si spirituel, si maigre et si laid, « qu'on trouve réunis en toi, le diable, « la mort et le péché. » Voltaire, déconcerté de cette vigoureuse apostrophe, n'eut pas la force de balbutier un mot de réplique.

YOUNG (Arthur), célèbre agronome anglais, né à Bradfieldall, domaine situé dans le Devonshire, que sa famille possédait depuis environ deux siècles, entreprit d'abord de faire valoir cette propriété qu'il prit à ferme de sa famille; mais des expériences coûteuses le ruinèrent et l'obligèrent de résilier le bail. Il essaya de faire valoir plusieurs autres fermes, où il obtint un peu de succès; enfin la mort de sa mère l'ayant mis en possession du domaine de Bradfieldall, qui lui donnait une honnête aisance, il exécuta pendant les années

1777, 1778 et 1779, le projet qu'il avait conçu depuis longtemps de voyager pour examiner l'état de l'agriculture en Angleterre et en Irlande. A son retour, il publia le résultat de ses voyages, et le succès en fut si grand, qu'il mit l'étude de l'économie rurale à la mode. Pour l'encourager de plus en plus, il commença en 1784 les *Annales d'agriculture*, ouvrage périodique qui paraissait chaque mois. L'auteur y discute les différentes méthodes employées dans l'agriculture, éclaire la pratique par la théorie, expose les observations des cultivateurs instruits, et traite tous les objets qui ont un rapport immédiat avec la prospérité publique. En 1787 et 1789, il vint en France, et il publia peu de temps après son *Voyage* en cette contrée, où l'on trouve d'utiles et d'importants détails sur l'état de l'agriculture. Arthur Young approuva d'abord les principes de la révolution française; mais ensuite il écrivit contre. Le plus connu de ses ouvrages en ce genre a pour titre : *L'exemple de la France est un avertissement pour la Grande-Bretagne*. Il y soutient que s'il y a une justice publique en politique, il nie le droit et la nécessité d'une réforme parlementaire qu'il avait sollicitée autrefois, et conseille au gouvernement de s'y opposer par une force armée permanente. Il est mort vers 1810, laissant un grand nombre d'ouvrages qui attestent la profondeur de ses connaissances et l'étendue de son érudition. Il a contribué à établir en Angleterre un grand nombre de sociétés qui s'occupent de perfectionner les races de nos bestiaux. Ses ennemis conviennent que les progrès que l'agriculture a faits dans ces derniers temps en Angleterre sont l'ouvrage de son enthousiasme et de son zèle. Ses principaux ouvrages sont : *Cours d'agriculture expérimentale*, contenant 2000 expériences, Londres, 1770, 2 vol. in-4; *Le Guide du fermier*, Londres, 1770, 2 vol. in-8; *Lettres d'un fermier au peuple de l'Angleterre*, 1771, 2 vol. in-8; *Voyage de six mois dans le nord de l'Angleterre*, 1771, 4 vol. in-8; *Voyage de six mois dans l'est de l'Angleterre*, 1771, 4 vol. in-8; *Voyage de six semaines dans le sud et à l'ouest de l'Angleterre et dans le pays de Galles*, 1772, in-8; *Essais sur l'économie rurale*, 2^e édition, 1773; *Arithmétique politique, ou Observations sur l'état actuel de la Grande-Bretagne et sur ses principes politiques à l'égard de l'agriculture*, 1774, in-4. Cet ouvrage a été traduit en français par de Fréville, La Haye, 1775, 2 vol. in-8, ou sous le titre de *Recueil d'ouvrages sur l'économie*

politique et rurale, Paris, 1790; *Voyage en Irlande, ou Tableau de l'agriculture, des manufactures et du commerce de cette île*, 1782, 2 vol. in-8 : il eut le plus grand succès en Angleterre, et a été traduit en français par Millon, Paris, 1800, 2 vol. in-8; *Annales d'agriculture*, Londres, 1784-1800, 32 vol. in-8; *Voyage en France pendant les années 1787, 1788 et 1789*, Londres, 1792, grand in-4, et Dublin, 1793, 2 vol. in-8. Il a été traduit en français par Soules avec des notes par Caseaux, 2^e édition, Paris, 1794, 3 vol. in-8; *Voyage en Italie*, 1794, in-4. Il a aussi été traduit en français par Soules, Paris, 1796, in-8; le *Calendrier du fermier*; *Observations sur les landes de l'Angleterre*; *Recherches sur les moyens de tirer quelque utilité des landes de l'Angleterre*; *Examen de l'état de l'agriculture dans les comtés de Suffolk et de Lincoln*. Une grande partie des ouvrages ci-dessus ont été traduits en français par MM. Lamarre, Benoist et Billecocq, sous le titre de *Cultivateur anglais, ou OEuvres choisies d'agriculture et d'économie rurale et politique*, d'Arthur Young, Paris, 1800, 18 vol. in-8, fig. Ce recueil a eu peu de succès, quoique tous les ouvrages qu'il renferme soient fort estimés en Angleterre.

YPSILANTI (Alexandre), prince grec, dont le père s'était retiré en Russie, entra de bonne heure au service de cette puissance, et parvint au grade d'officier-général. En 1814, il entra dans une ligue qui avait pour but de régénérer son malheureux pays; il profita du voisinage d'une armée russe pour commencer le soulèvement de la Moldavie et de la Valachie, et il appela en même temps les provinces grecques à l'indépendance par une proclamation dans laquelle il prenait le titre de *régent du gouvernement*. Mais la désapprobation du conseil russe, en Moldavie, atténua les effets de cette proclamation, et après quelques marches et contre-marches la troupe d'Alexandre fut taillée en pièces, et il se retira presque seul sur le territoire autrichien, où il fut arrêté et renfermé dans la forteresse de Mongatz. Il ne recouvra sa liberté qu'en 1827, et il mourut à Vienne au mois de février 1828, à l'âge de 35 ans.

YPSILANTI (le prince Démétrius), un des héros de la guerre de l'indépendance grecque, était dès 1821 à la tête d'un corps de troupes insurgées contre les Turcs. En 1825, il s'empara de Tripolizza et passa au fil de l'épée par représailles la garnison qui était de 2,000

hommes. En 1827, il s'empara de la ville de Livadie et quelques jours après de celle de Salone, l'ancienne Thessalonique. Lorsque l'insurrection eut triomphé, il fut nommé membre du gouvernement provisoire, et il mourut à Naxos, le 16 août 1832.

YRIARTE (don Thomas d') naquit dans une île des Canaries en 1749, et après avoir fait de bonnes études, soit à Madrid, soit à Salamanque, devint chef des archives du ministère des affaires étrangères, et de la première secrétairerie d'Etat. Il mourut en 1793. Ses principaux ouvrages sont un *Poème sur la musique*, où l'on trouve d'excellents morceaux; et des *Fables* devenues classiques en Espagne, et dont plusieurs ont été traduites en français et autres langues; des *Dialogues littéraires*; des *Poésies latines*. Ses ouvrages ont été recueillis en 6 vol. in-8, et ont obtenu plusieurs éditions.

YSABEAU (Alexandre-Clément), membre de la Convention nationale, né vers 1750, entra dans la congrégation du Séminaire, et se trouva préfet du collège de Tours, lorsque la Révolution éclata; il en adopta les principes, et devint grand-vicaire de l'évêque constitutionnel de Tours; ensuite il renonça à la prêtrise, se maria, et fut nommé, en 1792, député à la Convention nationale. Il y vota la mort de Louis XVI sans sursis et sans appel, fit souvent des rapports au nom des comités de pétition et de correspondance, et fut envoyé en mission avec Tallien à Bordeaux, où il mit la terreur à l'ordre du jour. Plus tard cependant, il fut accusé de modérantisme; toutefois il sut conserver son crédit, et devint membre du comité de sûreté générale. Réélu au conseil des Anciens, il se prononça en faveur de la majorité du Directoire, et fut nommé, à sa sortie, substitut du commissaire du Directoire près l'administration des postes à Bruxelles. Lors de la Restauration de 1814, il occupait un modeste emploi dans cette même administration à Paris; il en fut renvoyé par le nouveau gouvernement, et mourut dans la même ville pauvre et ignoré en 1823.

YVES, ou Yvon (saint), Fro, naquit à Kermartin, à un quart de lieue de Tréguier, en 1253, d'une famille noble, étudia à Paris en philosophie, en théologie et en droit canon, et alla ensuite faire ses études de droit civil à Orléans. De retour en Bretagne, il se rendit à Rennes pour se mettre sous la discipline d'un pieux et savant religieux, et devint peu de temps après, officier du diocèse.

la cette ville. Il exerça cet emploi avec tant de sagesse et de désintéressement, que l'évêque de Tréguier le rappela, le fit son official, et le chargea de la cure de Trésdrets, puis de celle de Lohannec. Saint Yves s'y montra un pasteur zélé et un bienfaiteur libéral. Il termina sa sainte carrière en 1303, à 50 ans, et fut canonisé par Clément VI, en 1547. Les avocats, les procureurs et autres gens de loi, ont pris saint Yves pour patron : « Mais, dit un historien, la manière de penser de ce saint était bien différente de celle de nos jurisconsultes modernes. Son but était d'éclaircir les causes obscures, de faire triompher la raison, et l'équité; les moyens en étaient simples et assortis à l'esprit des temps. Tout cela est tellement changé en sens contraire, que dès le 15^e siècle Villouvet Mathias Gorvin fut obligé de chasser tous les avocats de la Hongrie, pour y conserver les notions et les droits de la justice. » (Voyez François I^{er}.)

YVES DE PARIS, né dans cette ville en 1593, y exerça la fonction d'avocat. Déçu par des vains plaisirs du siècle, il se fit capucin, et se consacra à la conversion des pécheurs et des hérétiques. Après avoir rempli pendant 60 ans cette noble et pénible carrière, il mourut en 1678, à 85 ans. Le Père Yves avait plus de zèle que de lumières. On a de lui plusieurs ouvrages de piété, dont le style est fort guidé, et quelques autres productions qui firent du bruit dans le temps : *Heureux secrets de la piété, le triomphe de la vie religieuse*. Cet ouvrage, dans lequel l'auteur élève le clergé régulier sur les débris du séculier, fut censuré. On lui attribue : *Astrologia nova Methodus*, sous le nom d'Aleus, Arabe chrétien, Rouen, 1654, in-fol. ; *Fatum Universi*, sous

le même nom et la même date; enfin une *Dissertation sur le livre du Destin*, 1655, in-fol. Tous ces écrits sont pleins d'idées bizarres et quelquefois extravagantes.

YVES saint. (Voyez Yves.)

YVON (l'abbé), docteur de Sorbonne, né vers 1720 en Normandie, était tourmenté du désir de faire parler de lui; il travailla à l'*Encyclopédie*, et fut accusé d'avoir coopéré aux thèses scandaleuses des abbés de Brienne et de Prades. Par prudence il se réfugia pendant quelques temps en Hollande. Il revint à Paris en 1762, et établit sa demeure chez les Budistes. L'archevêque de Paris, qui connaissait son esprit inquiet et sa situation gênée, l'engagea à faire quelques publications en faveur de la religion, et lui accorda une pension; mais il la supprima quelque temps après à cause des connivences d'Yvon avec les philosophes. Alors l'évêque de Coutances, qui l'avait connu autrefois, l'appela auprès de lui et lui donna un canonicat de sa cathédrale. Yvon est mort en 1790. On a de lui les articles : *Bien, Ame et Athée* de l'*Encyclopédie*; qui excitèrent les réclamations des théologiens; *La liberté de conscience réservée dans ses bornes légitimes*, in-8, 1754; quinze *Lettres à J.-J. Rousseau*, pour servir de réponse à sa *Lettre contre le Mandement de l'archevêque de Paris*, in-8, Amsterdam, 1760; *Accord de la philosophie avec la religion*, in-12, 1766; Yvon loue les philosophes, leurs connaissances, leurs talents; il a l'habileté d'exposer avec beaucoup d'art les objections des impies et des incrédules contre la religion, et il se contente ensuite de les condamner froidement sans les discuter ni les combattre; méthode perfide qui a pour but de fortifier l'erreur, loin de la détruire.

Z

ZABARELLA (François), de ZANNELES, plus connu sous le nom de cardinal de Florence, étudia à Bologne le droit canonique, qu'il professa à Padoue sa patrie. Cette ville, assiégée par les Vénitiens en 1406, députa Zabarella au roi de France, pour lui demander du secours; mais il ne put en obtenir. De Padoue il passa à Florence. Jean XXIII

l'appela à sa cour, lui donna l'archevêché de Florence, l'honora de la pourpre, et l'envoya, en 1413, vers l'empereur Sigismond, qui demandait la convocation d'un concile. On convint qu'il se tiendrait à Constance. Le cardinal de Florence signala son zèle et ses lumières dans cette assemblée, et mourut dans le cours du concile en 1417, à 78 ans. un

mois et demi avant l'élection de Martin V. L'empereur et tout le concile assistèrent à ses funérailles, et le Pogge prononça son Oraison funèbre. On a de Zabarella : des *Commentaires sur les Décrétales et sur les Clémentines*, en 6 vol. in-fol. ; des *Conseils*, en 1 vol., des *Harangues et des Lettres*, en 1 vol. in-fol. ; un traité *De Horis canonicis ; De Felicitate libri tres ; Variæ legum repetitiones ; Opuscula de artibus liberalibus ; De naturâ rerum diversarum ; Commentarii in naturalem et moralem philosophiam ; Historia sui temporis ; Acta in conciliis Pisano et Constantiensi* ; des *Notes sur l'Ancien et le Nouveau-Testament* ; un *Traité du schisme*, 1565, in-fol. Les protestants ont souvent fait imprimer ce Traité du schisme, parce que Zabarella y parle avec beaucoup de liberté des Papes et de la cour de Rome, et c'est aussi pour cette raison que ce livre a été mis à l'*Index*. Il attribue tous les maux de l'Eglise de son temps à la cessation des conciles, et ce dernier désordre aux Papes : deux assertions qu'il n'est point aisé de bien prouver. — Son neveu, Barthélemi ZABARELLA, professa le droit canon à Padoue, fut ensuite archevêque de Florence, et référendaire de l'Eglise sous le pape Eugène IV. Il mourut en 1442, à 46 ans, avec une grande réputation de savoir et de piété.

ZABARELLA (Jacques), de la même famille que le précédent, vit le jour à Padoue en 1533, y enseigna la philosophie d'Aristote, et y mourut en 1589. On a de lui : des *Commentaires sur Aristote*, qu'on range dans l'ordre suivant : *Logica*, 1597, in-fol. ; *De Anima*, 1606, in-fol. ; *Physica*, 1601, in-fol. ; *De Rebus naturalibus*, 1593, in-4. Zabarella soutient dans ces Commentaires, mais plus particulièrement dans un petit traité *De inventione æterni motoris*, qui fait partie de ses *Œuvres*, Francfort, 1618, in-4, que, par les principes d'Aristote, on ne peut pas donner de preuves de l'immortalité de l'âme (voyez POMPONACE et OREGIUS). Son esprit était capable de débrouiller les grandes difficultés, et de comprendre les questions les plus obscures ; mais il donnait souvent dans le faux, et on ne peut excuser sa passion pour l'astrologie et sa manière de tirer les horoscopes.

ZABATHAI-SCEVI, ou SABATEI-SEVI, né à Smyrne en 1626, du courtier juif de la factorerie anglaise, forma le dessein de se faire passer pour le Messie. Il alla d'abord à Constantinople, d'où il fut chassé par les rabbins ; de là il se rendit à Jérusalem, où il reçut un accueil tout contraire. Il se fit des partisans, qui l'en-

voyèrent dans divers pays pour recueillir les aumônes de leurs frères. En passant par Gaza, il trouva un juif nommé Nathan, homme de quelque considération, qui en imposa au peuple, et fit reconnaître Zabathai vrai Messie et roi des Hébreux. On prétend qu'il fit alors dresser deux trônes, un pour lui et l'autre pour son épouse favorite ; qu'il prit le nom de *Roi des rois*, et qu'il promit aux Juifs la conquête de l'empire ottoman. Le grand-visir Achmet-Cuprogli, craignant que cette folie n'eût des suites, le fit arrêter en 1666 et mettre en prison aux Dardanelles. Le grand-seigneur voulut le voir, et, après l'avoir interrogé, il lui dit « qu'il « allait le faire attacher tout nu à un « poteau pour servir de but à ses plus « habiles archers ; et que si son corps « était impénétrable à leurs flèches, il « reconnaîtrait sa qualité de Messie et « embrasserait le judaïsme. » Zabathai, n'osant s'exposer à une pareille épreuve, avoua son imposture, et se fit mahométan. Son changement de religion lui procura des honneurs et une pension ; mais le sultan ayant appris qu'il ne laissait pas de faire, quoique musulman, des fêtes avec les Juifs, le fit conduire au château de Dulcigno, sur les côtes d'Albanie. C'est dans cette prison qu'il mourut en 1676, à 50 ans. L'auteur du fameux *Dictionnaire philosophique* dit que Zabathai est le dernier faux Messie qui ait paru. Il aurait dû dire que c'est le dernier qui ait fait un certain bruit ; car on vit un autre imposteur de ce genre dans le dernier siècle, et on en a vu même dans celui-ci. Cette longue chaîne d'illusions montre l'évidence des prophéties touchant un Messie attendu par les Juifs, en même temps qu'elle prouve qu'il est bien réellement venu. On peut consulter sur ce sujet l'ouvrage de l'abbé Rossi, écrit en italien : *De l'Attente vaine des Juifs concernant la venue du Messie*, Parme, 1774. (Voyez ANDREI, BARCOCHÉBAS.)

ZABULON, sixième fils de Jacob et de Lia, naquit dans la Mésopotamie vers l'an 1748 avant J.-C. Jacob donnant, au lit de la mort, sa dernière bénédiction à ses enfants, dit à Zabulon, qu'il habiterait sur le bord de la mer et dans le port des vaisseaux, et qu'il s'étendrait jusqu'à Sidon. La tribu de Zabulon eut en effet son partage dans le pays qui s'étend depuis la mer de Galilée à l'orient, jusqu'à la mer Méditerranée à l'occident.

ZACCARIA (François-Antoine), jésuite, né dans le Milanais en 1712, fut un des plus savants hommes de l'Italie dans le 18^e siècle, et succéda au savant Muratori dans la place de bibliothécaire

du duc de Modène. Il habita ensuite Piézoie, Turin, et fut appelé, après la suppression de son Ordre, à Rome, par Pie VI, qui fit plusieurs fois usage de sa plume pour répondre aux ennemis du Saint-Siège. En 1786, il fut nommé professeur d'histoire ecclésiastique au collège de la Sapience. Il travailla avec Cucagni et Marchetti au *Journal ecclésiastique* de Rome, que l'on voulait opposer aux *Nouvelles ecclésiastiques* de Vienne, aux *Annales ecclésiastiques* de Florence, et se distingua par son attachement aux droits du Saint-Siège dans un temps où ils étaient le plus contestés et combattus. Il mourut en 1786. Ses principaux ouvrages sont : la *Suite des évêques de Crémone*, 1749 ; une nouvelle édition des *Œuvres de Tamburini*, avec des notes, et une *réfutation* de Concina et de Dinelli, 1755, 3 vol. in-fol. ; *Anti-Febronius* (voyez HONTHEIM), en italien, 1768, 2 vol. in-4 ; *Anti-Febronius vindicatus*, 1771, 4 vol. in-8. On lui attribue une *Apologie de la Théologie morale* de Busembaum, qui fut condamnée au feu par arrêt du Parlement de Paris du 10 mars 1758, et un *Supplément à l'Histoire ecclésiastique* du Père Alexandre. Il aida le Père Mansi dans sa *Collection des Conciles*.

ZACCHIAS (Paul), médecin du pape Innocent X, né l'an 1584, mort à Rome, sa patrie, en 1659, cultiva les belles-lettres, la poésie, la musique, la peinture et toutes les sciences. La variété de ses connaissances ne nuisit point à son application à la médecine. On a de lui un livre intitulé : *Quæstiones medico-legales*, dont il y eut plusieurs éditions, entre autres à Lyon, 1726, in-fol. ; à Venise, 1787 ; à Nuremberg, 1726, avec des additions insérées entre des crochets, qui rendent la lecture de cet ouvrage difficile. Trop diffus, il offre beaucoup d'érudition, de jugement et de solidité, et il est nécessaire aux théologiens qui s'appliquent à l'étude des cas de conscience ; un *Traité* en italien, intitulé : *La Vie quadragesimale*, Rome, 1673, in-8. Ce livre roule sur les dépenses de l'abstinence du Carême. Trois *Livres*, en italien, sur les *Maladies hypocondriaques, etc.*, Venise, 1663, in-4.

ZACH (Le baron de), savant astronome allemand, né vers 1752, mort à Paris le 4 septembre 1832, du choléra-morbus, a publié des *Mémoires relatifs à l'astronomie*, et des *Ephémérides astronomiques et géographiques*.

ZACHARIE, fils de Jéroboam II, roi d'Israël, succéda à son père l'an 1775 avant J.-C., après une anarchie de onze

ans ; mais son règne ne dura que six mois. S'étant rendu criminel aux yeux du Seigneur, comme ses pères, Sellum, fils de Jabès, conspira contre lui, le tua à la vue du peuple, et prit sa place.

ZACHARIE, fils de Joïada, grand-prêtre des Juifs, et de Josabeth, fille de Joram roi de Juda, succéda à son père dans la souveraine sacrificature. Il fut imitateur du zèle que cet illustre Pontife avait pour la gloire de Dieu. Après la mort de ce saint homme, qui par sa piété et sa fermeté avait contenu Joas dans son devoir, ce prince, séduit par les discours flatteurs de ses courtisans, consentit au rétablissement de l'idolâtrie. Zacharie, rempli de l'esprit divin, voulut s'opposer à ce culte sacrilège ; mais le peuple, excité par Joas lui-même, l'assomma à coups de pierres dans le parvis du temple : *In atrio domus Domini*, comme il est dit au 2^e liv. des *Paralip.*, chap. 24 : ce qui a fait croire que c'est de lui qu'il est parlé au 23^e chap. de saint Matthieu : *Usque ad sanguinem Zachariæ, filii Barachia, quem occidistis inter templum et altare* ; mais ce Zacharie était, comme il est dit ici, fils de Barachias, et non de Joïada. — Il ne faut pas le confondre avec ZACHARIE, prophète de Juda, qui fut le guide d'Osias ou Azarias. Pendant la vie de ce prophète, qui mourut quatre ou cinq ans avant ce prince, Osias ne s'écarta point de ses conseils.

ZACHARIE, l'un des 12 petits Prophètes, fils de Barachias et petit-fils d'Addo, fut envoyé de Dieu en même temps qu'Aggée pour encourager les Juifs à rebâtir le temple, et ce fut la 42^e année du règne de Darius, fils d'Hystaspes, l'an 510 avant J.-C. On ignore le temps et le lieu de la naissance de Zacharie, ainsi que celui de sa mort ; mais il est assez vraisemblable que c'est de lui que Jésus-Christ parle au chap. 23 de saint Matthieu, non seulement parce qu'il est fils de Barachias, mais parce qu'il est le dernier des Prophètes tués par les Juifs, et que c'est sous ce rapport que le Sauveur paraît avoir voulu le désigner ; et il n'importe de dire qu'il n'a pu être tué entre l'autel et le temple, parce qu'alors le temple était ruiné ; car il y avait six ans qu'on avait commencé à le rebâtir. Quelques-uns pensent que par ces mots : *inter templum et altare*, Jésus-Christ a voulu spécifier plus particulièrement le lieu de sa mort, pour le distinguer de Zacharie, fils de Joïada, qui avait été tué aussi dans le parvis. La *Prophétie* de Zacharie est divisée en 14 chapitres ; et ce qu'il dit touchant le Messie est si

clair, qu'il en parle en Evangéliste plutôt qu'en Prophète : *Exulta satis, filia Sion; subila, filia Jerusalem: Ecce, Rex tuus semiet tibi justus et Salvator; ipse pauper et ascendens super asinam et super pullum filium asinae*. Quoique plusieurs de ses prophéties soient relatives à l'état des Juifs et aux circonstances du temps où il écrivait, on y trouve, comme dans les autres Prophètes, ces grands traits qui forment en quelque sorte le tableau général et permanent des événements de ce monde. « L'inépuisable fécondité et richesse de l'Ecriture, dit un philosophe théologien, se fait particulièrement sentir dans les livres des Prophètes. Dans les passages mêmes qui semblent être exclusivement relatifs au temps d'alors, on trouve si précieusement la disposition des hommes présents, leurs châtimens ou leurs récompenses, les mouvements et le sort des empires modernes, le jeu et le déjouement de la politique mondaine, qu'on a quelquefois de la peine à croire que ce sont des choses écrites depuis trois mille ans, et qu'on ne peut s'empêcher de s'en assurer par la vérification du texte. Tant il est vrai que la divine sagesse a répandu dans ce précieux dépôt de la révélation une lumière universelle et indéfinissable, assortie à tous les événements, à toutes les situations des peuples et des individus ! »

ZACHARIE, prêtre de la famille d'Athia, était époux de sainte Elisabeth, cousine de la Sainte-Vierge. Ils n'avaient point d'enfants, quoique déjà avancés en âge ; mais un jour que Zacharie faisait ses fonctions au temple, un Ange lui apparut, et lui annonça qu'il aurait un fils. Comme il faisait difficulté de croire à la parole de l'Ange, celui-ci lui prédit qu'en punition de son incrédulité, il allait devenir muet, jusqu'à l'entier accomplissement de la promesse qu'il lui faisait de la part de Dieu. L'événement s'étant accompli, au moment même sa langue se délia, et il se servit du prodige qui s'opérait en lui pour chanter le cantique *Benedictus Dominus Deus Israel*, un des plus beaux de l'Ecriture-Sainte, tableau touchant des miséricordes divines, de la fidélité de ses promesses, et de la puissante délivrance de ses fidèles serviteurs. Voilà tout ce que l'Evangile nous apprend du père de Jean-Baptiste. Les autres particularités que l'on ajoute sur sa vie et sur sa mort sont tirées de sources peu pures. Quelques interprètes prétendent que c'est de lui que parle le Sauveur au chapitre 23 de saint Matthieu ; mais

comme, dans l'Evangile, il n'est pas fait mention de la mort de ce dernier Zacharie, ni du nom de son père, il est impossible de rien décider là-dessus : cependant la plupart des Pères et interprètes grecs penchent vers ce sentiment, parce que le Sauveur semble parler d'un fait récent, ou du moins d'un prophète tué dans les derniers temps ; mais on peut satisfaire aussi à cette observation par ce que nous avons dit de Zacharie l'avant-dernier des douze Prophètes, et le dernier peut-être que les Juifs ont massacrés.

ZACHARIE (saint), Grec de naissance, monta sur la chaire de saint Pierre après Grégoire III en 741. Il célébra divers conciles pour rétablir la discipline ecclésiastique. Il racheta beaucoup d'esclaves, que des marchands vénitiens voulaient mener en Afrique, pour les vendre aux infidèles, et établit une distribution d'aumônes aux pauvres et aux malades. Son amour pour le clergé et le peuple romain était si vif, qu'il exposa plusieurs fois sa vie dans les troubles qui agitaient alors l'Italie. Il fit un voyage vers Luitprand, roi des Lombards, et un autre vers Rachis, un de ses successeurs ; son éloquence et son courage obtinrent de ces princes tout ce qu'il voulut. Ce Pontife mourut le 14 mars 752, et fut pleuré comme un père. Sa clémence était telle, qu'il combla d'honneurs ceux qui l'avaient le plus persécuté avant son pontificat. Nous avons de lui des *Eptires* ; quelques *Décrets* ; une *Traduction* de latin en grec des *Dialogues* de saint Grégoire, dont la plus belle et la plus ample édition est celle de Canisius, avec des notes utiles.

ZACHARIE DE LISIEUX, capucin, mort en 1661, âgé de 79 ans, est auteur de quelques Traités, moitié moraux, moitié satiriques, qui prouvent que les écrivains latins lui étaient familiers. Trois entre autres de ses productions sont fort connues : *Sæculi Genius*, imprimé plusieurs fois ; *Gyges Gallus* ; dans l'un et l'autre, le Père Zacharie a pris le nom de *Petrus Firmianus*. Le *Gyges Gallus* a été imprimé à Paris en 1658, in-4, avec un autre écrit de lui, intitulé : *Somnia Sapientis*. Ils sont estimés pour les vues sages et la bonne latinité de l'auteur. On a encore de lui : *Relation du pays de Jansénie*, Paris, 1660, in-8. Il y a dans ce livre quelques bonnes plaisanteries ; il le publia sous le nom de *Louis Fontaines*.

ZACHÉE, prince des publicains, demeurerait à Jéricho ; il offrit à Jésus-Christ de donner la moitié de son bien aux pauvres, et de rendre le quadruple

à ceux à qui il avait fait tort. C'est à quoi les lois romaines condamnaient les publicains convaincus de concussion. Le Sauveur, qui vit dans cette résolution la sincérité de sa conversion et la droiture de son cœur, le traita avec bonté, et en parla comme d'un homme destiné à participer au bienfait de la rédemption. L'Écriture ne nous apprend rien de plus sur Zachée; on ne sait s'il était juif ou gentil avant sa conversion.

ZALEUCUS, fameux législateur des Locriens, peuple d'Italie, vivait l'an 500 avant J.-C. Il s'est fait un nom par ses lois, dont il ne nous reste presque plus que le préambule. Une de ses lois condamnait à avoir les yeux crevés pour un adultère. Quelque temps après, son fils étant convaincu de ce crime, et le peuple voulant lui faire grâce, Zaleucus s'y opposa. Mais à la fois bon père et législateur équitable, il se priva d'un de ses yeux, pour éviter la moitié de la peine à son fils. Cet exemple de justice fit une si forte impression dans les esprits, qu'on n'entendit plus parler de ce vice pendant le règne de ce législateur. Il crut qu'il était si important de conserver les lois une fois établies, qu'il ordonna que « quiconque voudrait y changer quelque chose serait obligé, en proposant sa nouvelle loi, d'avoir la corde au cou, afin d'être étranglé sur-le-champ, « au cas qu'elle valût moins que l'autre. » Diodore de Sicile attribue la même chose à Charondas, législateur des Sybarites. Les Turins, anciens peuples de la Grande-Bretagne, l'ont également établie parmi eux; et chez les Perses, quand quelqu'un proposait un projet au roi, il se tenait sur un petit lingot d'or qui lui servait de récompense, si son projet était trouvé bon; sinon il était fouetté publiquement. Il serait à souhaiter que dans un temps où les esprits oisifs et tracassiers ébranlent la législation de tous les peuples, par des réformes et des innovations qui n'annoncent que confusion et désordre, de si vieilles et si sages ordonnances fussent remises dans toute leur vigueur. On sait que les Lacédémoniens étendaient l'horreur de ces changements jusque sur les règles de musique. (Voyez **THRAPANDRE**, **TIMOTHÉE**.)

ZALUSKI (André-Chrysostôme) naquit en 1655 en Pologne, et parcourut les Pays-Bas, la France et l'Italie. A son retour, il obtint un canonicat à Cracovie, puis l'évêché de Plocko. Zaluski fut envoyé comme ambassadeur en Portugal et en Espagne. Après avoir été employé dans plusieurs affaires aussi épi-

neuses qu'embarrassantes, il mourut évêque de Warmie et grand-chancelier de Pologne en 1711, à 56 ans. Ce prélat est principalement célèbre par trois volumes de *Lettres latines* imprimées depuis 1706 jusqu'à 1711, dans lesquelles on trouve une infinité de faits très-intéressants sur l'histoire de la Pologne et sur celle de l'Europe.

ZAMAGNA (Bernard), Jésuite et helléniste italien, naquit en 1735 à Raguse où il fit ses premières études. Il entra, à l'âge de 16 ans, chez les Pères de la Compagnie, devint très-savant dans la langue grecque, et professa la rhétorique et la philosophie au collège romain à Siennne, et la littérature grecque à Milan. Après la suppression de son Ordre, il se retira dans sa patrie, d'où il fut envoyé par le sénat comme député auprès du pape Pie VI. Il s'était fixé en dernier lieu à Milan, où il est mort le 2 avril 1820, âgé de 85 ans. Il a laissé : *Le Navire aérien*; *L'Echo* : ces deux poèmes sont en vers latins; *Odyssée latine versibus expressa*, à Bernardo Zamagna, Ragusino, Siennne, 1777, in-fol. et in-8; on joint souvent à cette traduction celle de l'*Iliade* de Raymond Camichio; *Hesiodi Ascraei opera, græcè, latinisq; versibus expressa atque illustrata*, à Bernardo Zamagna, Ragusino, Parme, Bodini, 1785, grand in-4; *Theocriti, Moschi et Bionis Idyllia*, à Bernardo Zamagna latinis versibus reddita, Siennne, 1788, in-8; Parme, Bodini, 1792, 2 vol. grand in-8.

ZAMBRI, fils de Salu et chef de la tribu de Siméon, étant entré, à la vue de tout le monde, dans une tente où était une femme madianite, nommée *Coxbi*, y fut suivi par Phinéas, fils du grand-prêtre Eléazar, qui perça ces deux infâmes d'un seul coup.

ZAMBRI, officier du roi Ela, commandait la moitié de la cavalerie. S'étant révolté contre son maître, il l'assassina pendant qu'il buvait à Thersa, dans la maison du gouverneur, et s'empara du royaume l'an 928 avant J.-C. Dieu, qui l'avait choisi pour être l'instrument de sa vengeance, se servit de son ministère pour exterminer tout ce qui restait de la famille de ce roi. Zambri ne jouit pas longtemps du fruit de sa révolte et de sa trahison. Sept jours après son usurpation, l'armée d'Israël établit pour roi Armi, et vint assiéger Zambri dans la ville de Thersa. Cet usurpateur, se voyant sur le point d'être pris, se brûla dans le palais avec toutes ses richesses, et mourut dans ses iniquités.

ZAMORA (Jean-Marie), *Zamorius*.

né en 1579 à Udine, capitale du Frioul, célèbre prédicateur de l'Ordre des Capucins, a encore trouvé le loisir de composer des in-folios. Il mourut en 1649, laissant, selon Wadding : *De eminentissimâ Deipara et Virginis perfectione libri tres*, Venise, 1729, in-fol. ; traité estimé et très-utile aux prédicateurs ; *Commentaria theologica de Deo trino et uno*, Venise, 1626, in-fol. L'auteur y concilie les sentiments de saint Bonaventure, de saint Thomas et de Scot.

ZAMOYSKI (Jean), fils de Stanislas, castellan de Chelm, ville de la Russie-Rouge, homme d'un grand mérite. Zamoyiski fut élevé avec soin par son père, envoyé à Paris et ensuite à Padoue. Il y parut avec tant de distinction, qu'il fut nommé recteur de l'Université. Ce fut dans cette fonction honorable qu'il composa, en latin, ses livres du *Sénat romain* et du *Sénateur parfait*. De retour en Pologne, il fut élevé aux emplois les plus considérables de l'Etat, et fut l'un des ambassadeurs envoyés à Paris au duc d'Anjou, en 1573, pour porter à ce prince l'acte de son élection à la couronne de Pologne. Etienne Batori, prince de Transylvanie, étant monté sur le trône de Pologne, lui donna sa nièce en mariage, le fit grand-chancelier du royaume, et peu après général de ses armées. Zamoyiski remplit ces emplois en grand capitaine et en habile ministre. Il réprima l'arrogance d'Iwan Basilowitz, czar de Moscovie, délivra la Pologne, la Volésie et la Livonie du joug de ce redoutable voisin, lui fit une rude guerre, et assiégea, dans le plus fort d'un rude hiver, la ville de Pleskow en Moscovie. Etienne Batori étant mort en 1586, un grand nombre de seigneurs polonais voulurent déferer la couronne à Zamoyiski ; mais il la refusa, et fit élire Sigismond, prince de Suède, qu'il établit sur le trône de Pologne. Il mourut en 1605, honoré du titre de *défenseur de la patrie*, de *protecteur des sciences*, et plus encore de la religion, dont il fut le plus ferme appui, en s'opposant de toutes les manières aux nouvelles sectes qui infestaient sa patrie. Il établit plusieurs collèges, y attira, par des pensions, les plus savants hommes de l'Europe, et fonda lui-même une Université dans la ville qu'il fit bâtir et qui porte son nom.

ZANCHIUS (Jérôme), né en 1546 à Alzano, en Italie, entra dans la Congrégation des chanoines réguliers de Latran, à l'âge de 15 ans, et s'y distingua. Mais Pierre Martyr, chanoine de la même congrégation, ayant embrassé les erreurs du protestantisme, les communiqua à

plusieurs de ses confrères. Zanchius fut du nombre : il se retira à Strasbourg en 1553, et y enseigna l'Ecriture-Sainte et la philosophie d'Aristote. Les protestants l'accusèrent d'erreur, et l'obligèrent de quitter Strasbourg en 1563. Il exerça le ministère à Chiavenne, chez les Grisons, jusqu'en 1568, qu'il alla à Heidelberg, où il fut docteur et professeur en théologie. Il mourut en cette ville le 19 novembre 1590. On a de lui un *Commentaire* sur les *Épîtres de saint Paul*, Neustadt, 1595, in-folio, et un ouvrage contre les antitrinitaires, qu'il composa à la sollicitation des nobles de cette ville, et y devint *quaranta* (sénateur) ; il fut vingt-quatre fois gonfalonier : il avait été aussi ambassadeur à Rome, lorsqu'il mourut le 11 janvier 1784. Ses ouvrages sont : *Poésies latines et italiennes*, Plaisance, 1755 ; *Job*, poème en stances de huit vers de onze syllabes, Bologne, 1763, in-4.

ZANNONI (Bernardin), jésuite, auteur ascétique, naquit à Reggio vers 1550, et mourut à Gênes le 29 mars 1620, laissant, entre autres ouvrages, dont plusieurs furent publiés sous le nom de Jérôme Semino : *Santissima Vita e passione di N. S. Gesù Christo e della sua madre Vergine della Maria*, Gênes, 1610 ; *Libro della Vita beatissima Maria Vergine e d'altre eroiche e virtute titoli*, ibid., 1613 ; des *Traité de l'Eucharistie et de la Communion* ; le *Rosaire de la Sainte-Vierge avec des méditations* ; une *Vie de Jésus-Christ et de la Sainte-Vierge*, en vers ; des *Cantiques spirituels* ; les *Constitutions des religieuses Annonciades* ; des *Instructions à l'usage de ces Filles pour les faire avancer dans la voie de la perfection*.

ZANNONI (Jacques), né à Montecchio, au duché de Reggio, fut un des plus habiles botanistes italiens. Ses talents lui procurèrent l'emploi de directeur du Jardin de Bologne. Sa sagacité et ses observations lui firent découvrir que plusieurs plantes, décrites par divers auteurs sous des noms différents, sont les mêmes. Il étudia les anciens et les modernes qui ont écrit sur cet art, les compara ensemble, et les accorda sur plusieurs points. Il mourut en 1682, à 67 ans. Le fruit principal de ses recherches est : *Rariorum stirpium Historia*, Bologne, in-fol., 1742 ; Rome, 1745, in-fol., avec fig. C'est Cajetan Monti qui a procuré cette traduction avec beaucoup d'augmentations. L'original avait paru en italien à Bologne, en 1675, in-fol.

ZANNONI (Jean-Baptiste), né à Flo-

rence le 29 mars 1774, fut ordonné prêtre en 1798. En 1800, il fut nommé à un emploi de la bibliothèque publique de Magliabecchi, et en 1802 on l'admit dans l'académie de Florence. L'abbé Lanzi, un des plus habiles antiquaires de cette époque, étant venu à mourir, Zannoni lui succéda dans la place de conservateur de la galerie de Florence. Il était en même temps secrétaire de l'académie de la Crusca. Zannoni cultivait à la fois l'archéologie, la philologie, la littérature, les arts et diverses branches d'érudition. On a de ce savant cent trente-deux écrits, outre des *Inscriptions*, des *Eloges* et des *Notices* académiques. Il correspondait avec tous les savants et les littérateurs de son temps, et il a fourni plusieurs articles à des journaux de littérature. On remarque dans tous ses écrits un profond savoir joint à la pureté du goût et à l'élégance du style. Ses travaux littéraires ne le détournèrent jamais de ses pratiques de piété et de ses devoirs de prêtre. Des chagrins de famille altérèrent sa santé; il tomba malade et mourut le 12 août 1832, dans de grands sentiments de résignation et de piété.

ZAPOL, ou ZAPOLSKI (Jean), vavode de Transylvanie, fut élu roi de Hongrie l'an 1526, après la mort funeste du roi Louis II; mais son élection fut troublée par Ferdinand d'Autriche, que d'autres Hongrois proclamèrent roi à Presbourg. Zapol, obligé de se retirer en Pologne, implora le secours de Soliman II, qui entra dans la Hongrie, et mit Zapol en possession de la ville de Bude. Enfin, après une guerre de plusieurs années, mêlée de succès divers, les deux contendants firent entre eux, l'an 1536, un accord qui assura à l'un et à l'autre la possession de ce que les armes leur avaient acquis. Il eut pour principal ministre le fameux Martinusius, auquel il confia en mourant, l'an 1540, la tutelle de son fils Jean-Sigismond, né peu de jours avant sa mort. Ce prince avait en partage de grands talents pour la guerre, qu'il n'eut que trop d'occasions d'exercer; mais il n'en possédait pas tant pour le bon gouvernement d'un Etat. Il s'était distingué par la défaite de Mosa; mais on l'accusa d'être venu trop tard pour joindre avec ses Transylvains le jeune Louis à Mohatz, dans l'espérance que la perte de la bataille et du roi lui ouvrirait le chemin du trône.

ZARA, roi de l'Ethiopie et probablement aussi de l'Egypte, est connu par la guerre qu'il fit à Asa, roi de Juda; son armée était composée d'un million d'hommes et de 300 chariots de guerre

(on sait que dans ces temps-là toutes les nations marchaient en corps); ce qui n'empêcha point Asa, quoique avec des forces infiniment moindres, de le défaire entièrement; parce que le Seigneur, comme dit l'Ecriture, combattait pour lui.

ZARATE (Augustin de), espagnol, fut envoyé au Pérou, en 1543, en qualité de trésorier-général des Indes. A son retour, il fut employé aux Pays-Bas dans le département de la monnaie. Pendant son séjour aux Indes, il recueillit des Mémoires pour l'*Histoire de la découverte et de la conquête du Pérou*, dont la meilleure édition, en espagnol, est celle d'Anvers en 1555, in-8. Cette Histoire a été traduite en français, et imprimée à Amsterdam et à Paris, en 2 vol. in-12, 1700. Quoiqu'on ne puisse pas toujours compter sur l'exactitude de cet auteur, son ouvrage est utile et infiniment préférable à celui de l'imbécile Garcilaso, et d'autres romanciers de ce genre.

ZARLINO (Joseph), de Chioggia, dans l'Etat de Venise, s'est rendu célèbre par l'étude de la musurgie ou de la musique. Au jugement du Père Mersenne et d'Albert Bannus, Zarlino est le plus savant de tous les auteurs qui ont écrit sur cet art; mais ce jugement est exagéré. Ses *Oeuvres* ont été imprimées en 4 vol. in-fol., 1589 et 1602, à Venise, où il mourut en 1599.

ZÉA (don Francesco-Antonio), né en 1770, à Médelin dans la Nouvelle-Grenade (Amérique méridionale), fit ses études à Santa-Fe de Bogota, où il occupa, dès l'âge de seize ans, une chaire d'histoire naturelle. Comme il manifestait le désir de voir sa patrie délivrée de la domination de l'Espagne, il reçut l'ordre de se rendre à Madrid, et fut enfermé dans un des forts de Cadix, d'où il ne sortit qu'au bout de deux ans (1799). Envoyé alors en France, sous le prétexte d'une mission scientifique, il resta trois ans à Paris. De retour en Espagne, on lui donna la place de directeur adjoint, puis celle de directeur en chef du cabinet botanique de Madrid, avec le titre de professeur des sciences naturelles. A l'époque de la révolution d'Aranjuez, il fut nommé membre de la junte, réunie en 1808 à Bayonne, et chargé de la direction d'une partie du ministère de l'intérieur; il obtint ensuite la préfecture de Malaga, qu'il conserva jusqu'au retour des Bourbons en Espagne. Zéa se rendit alors en Angleterre, d'où il partit pour l'Amérique. Ayant rejoint le général Bolivar, il fut nommé intendant général de son armée. En 1817, il

devint président du congrès tenu en Augustura, et fut chargé ensuite du ministère des finances du gouvernement constitué par cette assemblée. A l'époque de l'organisation de la république de Colombie, il fut nommé vice-président du gouvernement dont Bolívar avait été élu chef suprême. Investi de pouvoirs illimités, Zéa fut envoyé, en 1820, en Europe pour établir, avec plusieurs Etats, des rapports commerciaux et politiques. Les radicaux anglais le reçurent avec enthousiasme. Accueilli peu favorablement en Espagne, il vint à Paris où il demanda la reconnaissance de la république de Colombie. Le ministère français, sans répondre à sa note officielle, envoya en Amérique des agents dont la mission était de lui faire connaître l'état des choses. Pendant ce temps-là, Zéa contractait un emprunt avec quelques banquiers de Londres ; mais le bruit se répandit qu'il n'avait aucun pouvoir pour le contracter. Des discussions très-vives eurent lieu à cette occasion. Zéa n'en vit pas la fin, car il mourut aux eaux de Bath en novembre 1822. Zéa a composé quelques *Mémoires sur le kina de la Nouvelle-Grenade*, et une *Description de la chule de Toquemador*. Pendant plusieurs années, il avait rédigé le *Mercurio d'Espagne* et le *Mercurio d'Agriculture* du même pays.

ZÉGÉDIN, ou SZÉGÉDIN (Etienne de), né en 1505 à Szégédin, ville de la Basse-Hongrie, fut un des premiers disciples de Luther. Il prêcha le luthérisme dans plusieurs villes de Hongrie, et y essaya les désagréments que son fanatisme méritait. Il fut enfin fait prisonnier par les Turcs, qui le traitèrent avec inhumanité. Ayant recouvré sa liberté en 1563, il alla finir ses jours à Kevin, le 2 mai 1572, à 67 ans. On a de lui : *Speculum Romanorum Pontificum historicum*, 1602, in-8, ouvrage rempli de fanatisme et de contes absurdes ; *Tabula Analytica in Prophetas, Psalmos et Novum Testamentum*, etc., 1592, in-fol. ; *Assertio de Trinitate*, 1573, in-8.

ZEGERS (Tacite-Nicolas), récollet, natif de Bruxelles, habile dans la théologie et dans les langues savantes, fut longtemps lecteur de l'Ecriture-Sainte à Louvain, où il mourut le 25 août 1559. Il était fort laborieux, et critique assez habile pour son temps. Nous avons de lui des *Notes* et des *Scholies* sur les endroits les plus difficiles du Nouveau-Testament, Cologne, 1553, in-12 : ouvrage estimé et qu'on a inséré dans le *Criticus sacri* de Paerson, de même que le suivant : *Epanorthotes, castigationes*

in Novum Testamentum, Cologne, 1555, in-12 : ces corrections sont faites sur d'anciens exemplaires, dont il rapporte et discute les diverses leçons ; *Concordance du Nouveau-Testament*, Anvers, 1566 ; *Novum J.-C. Testamentum juxta veterem Ecclesiam editionem*, Louvain, 1559, rare : édition faite avec beaucoup de soin sur d'anciennes éditions et de vieux manuscrits ; elle est accompagnée de notes très-courtes, mais judicieuses. Elle s'accorde presque toujours avec celle de Clément VIII ; ce qui prouve que Zegers a bien rencontré dans le choix qu'il a fait de diverses leçons.

ZEILLER (Martin), natif de Styrie, d'un père qui avait été ministre à Ulm, devint inspecteur des écoles d'Allemagne, et mourut à Ulm en 1661, à 73 ans. Quoiqu'il fût borgne, il composa un très-grand nombre d'ouvrages. Les plus estimés sont ceux qu'il a faits sur la géographie moderne d'Allemagne : ils sont tous en latin, et les difficultés principales y sont bien discutées. On les a rassemblés dans la *Topographie de Mérian*, 31 vol. in-fol. On a encore de lui quelques livres d'histoire, de chronologie, etc., où il a copié Vossius, et d'autres auteurs dont il n'a pas corrigé les fautes.

ZELTER (Carl-Frédérich), professeur et directeur du Conservatoire de musique de Berlin, exerçait à 17 ans la profession de maçon, qui était celle de son père, lorsque tout à coup il sentit naître en lui un penchant irrésistible pour la musique. Devenu violoniste habile, Zelster se livra à la composition, et obtint un succès prodigieux par ses *Chansons* et par ses *Ballades*, remarquables par leur naïveté, leur énergie populaire et leur gaîté. Ses *Motets* et autres compositions de musique religieuse ont également une grande réputation. Lié par l'amitié la plus intime avec Goëthe, il se proposait de publier sa correspondance avec ce poète, lorsqu'il mourut à Berlin le 15 mai 1832, deux mois après son illustre ami.

ZÉNO (Apostolo), né en 1669, descendant d'une illustre maison de Venise, mais d'une branche établie depuis longtemps dans l'île de Candie. Il établit à Venise l'académie degli *Animosi* en 1696, et le *Giornale de' Letterati* en 1710. Il en publia trente volumes, qui vont jusqu'en 1719 exclusivement. Comme il était aussi célèbre par ses poésies dramatiques, il fut appelé à Vienne par l'empereur Charles VI, y reçut d'abord le titre de poète, et ensuite celui d'historiographe de la cour impériale. Zéno

passa onze ans dans cette cour, tout occupé de la composition de ses pièces. Ce n'étaient pas toujours des tragédies profanes : il publiait de temps en temps des drames ou dialogues sur des sujets sacrés, connus sous les noms d'*Azioni sacre*, ou d'*Oratorio*. Il retourna à Venise en 1729, et fut remplacé à la cour de l'empereur par Métastase ; mais il continua de jouir de ses pensions. Il y passa ses douze dernières années, et y mourut en 1750. On a donné, en 1758, une *Traduction française des OEuvres dramatiques* de ce poète, en 2 vol. in-12. Ces deux volumes ne contiennent que huit pièces. Zéno en a fait un bien plus grand nombre, imprimées en dix vol. in-8, en italien, Venise, 1744. On a encore de Zéno un grand nombre d'écrits sur les antiquités ; des *Dissertations sur Fossius*, 3 vol. in-8 ; des *Lettres*, Venise, 1752 ; des *Dissertations sur les historiens italiens*, 2 vol. in-4, 1752 ; des *Annotations sur la Bibliothèque d'éloquence italienne de Fontanini*, Venise, 1753, 2 vol. in-4. Son mérite particulier, comme poète, est l'invention, la force et le sentiment ; mais il manque de douceur, d'élégance et de grâce.

ZÉNOBIE, reine de Palmyre, femme d'Odénot, se disait issue d'un des Ptolémée et de Cléopâtre. Si elle ne leur dut pas son origine, elle hérita de leur courage. Après la mort de son mari, en 267, elle prit le nom d'*Auguste*, que son mari avait reçu des empereurs, et régna avec autorité et avec gloire, du vivant de Gallien et de Claude II, son successeur. Elle avait eu grande part aux succès brillants par lesquels Odénot avait humilié l'orgueil de Sapor. Gallien voulut la combattre par Héraclien, son général, qui fut lui-même battu. Sous Claude, elle fit plus : elle profita du repos où il la laissait pour enivahir l'Egypte. Tous les historiens de son temps ont célébré ses vertus, surtout sa chasteté et son goût pour les sciences et pour les beaux arts ; ce qui n'empêcha pas qu'elle n'eût de grands vices, surtout la passion pour le vin, le faste et la cruauté. On assure même qu'elle eut part au meurtre de son mari. (Voyez HÉRODIEN, fils aîné d'Odénot). Le philosophe Longin fut son maître. L'empereur Aurélien, ayant résolu de la réduire, marcha jusqu'à Antioche, où Zénobie s'était rendue avec la plus grande partie de ses forces. Les deux armées se rencontrèrent ; on combattit avec fureur de part et d'autre. Aurélien eut d'abord du désavantage, et fut sur le point de perdre la bataille ; mais la cavalerie des Palmyriens s'étant trop

avancée, l'infanterie romaine tomba sur l'infanterie palmyrienne, l'enfonça et remporta la victoire. Zénobie, après avoir perdu une grande partie de ses troupes dans cette bataille, s'alla renfermer dans la ville de Palmyre. Le vainqueur l'y assiégea, et elle se défendit avec le courage d'un homme et la fureur d'une femme. Aurélien, commençant à se lasser des fatigues du siège, écrivit à Zénobie pour lui proposer des conditions raisonnables. Cette princesse lui répondit avec fierté : « C'est par la valeur, et non par une lettre, qu'on contraind un ennemi à se rendre. Vous avez été battu par des voleurs ; que ne devez-vous pas craindre de citoyens qui se défendent ? Souvenez-vous que Cléopâtre aima mieux mourir que d'être vaincue. » Aurélien irrité pressa vivement le siège, et Zénobie, craignant de tomber entre ses mains, sortit secrètement de la ville en 273. Aurélien la fit poursuivre, et on l'atteignit comme elle allait passer l'Euphrate. Les soldats demandèrent sa mort, mais le vainqueur la réserva pour son triomphe qui fut superbe. Il lui donna ensuite une terre magnifique auprès de Rome, où elle passa le reste de ses jours. Quelques auteurs, entre autres saint Athanasie, ont cru qu'elle avait embrassé la religion des Juifs. Le Père Jouve a publié, en 1758, in-12, une *Histoire* intéressante de cette héroïne.

ZÉNODORE, fameux sculpteur romain, que l'on croit gaulois et natif de l'Auvergne, florissait sous les règnes de Tibère et de Néron. Pendant que Vibius était président de l'Aquitaine, Zénodore, se trouvant dans l'Auvergne, imita parfaitement deux vases du sculpteur Calamis ; mais il établit encore mieux sa réputation en exécutant dans cette même province une statue colossale de Mercure, qui, selon Pline, surpassait en grandeur tous les colosses de l'antiquité. Néron l'ayant fait venir à Rome, il fit la statue de cet empereur, laquelle avait environ cent dix pieds de haut. Vespasien en fit ensuite enlever la tête et mettre à sa place celle du soleil ou d'Apollon, environnée de sept rayons : on la voyait dans le quatrième quartier de Rome.

ZÉNON D'ÉLÉE, autrement *Vélie*, en Italie, né vers l'an 504 avant J.-C., fut disciple de Parménide, et même, selon quelques-uns, son fils adoptif. Sa modération philosophique se démentait quelquefois. On rapporte qu'il entra dans une grande colère contre un homme qui lui disait des injures : et comme il vit

qu'on trouvait étrange son indignation, il répondit : « Si j'étais insensible aux injures, je le serais aussi aux louanges ; » regardant comme un vice ce qui, dans des âmes grandes et fortes, n'est que l'effet d'une vertu pure et d'une connaissance profondément sentie des misères humaines. Il entreprit de se rendre maître du gouvernement, et de se défaire du tyran Néarque ; cette conspiration fut découverte. Zénon souffrit les tourments les plus rigoureux avec fermeté, ou, si l'on veut, avec une espèce de fureur. Il se coupa la langue avec les dents et la cracha au nez du tyran, de peur d'être forcé, par la violence des tourments, à révéler ses complots. Quelques-uns disent qu'il fut pilé tout vif dans un mortier. Zénon passe pour l'inventeur de la dialectique, mais d'une dialectique destinée à soutenir le pour et le contre, et à tromper par des sophismes captieux. On peut douter que ce philosophe ait soutenu qu'il n'y a rien dans l'univers, comme quelques autres auteurs le lui reprochent : quoiqu'il faille convenir, avec Cicéron, qu'il n'y a pas le genre de folie qui n'ait passé par la tête de ces prétendus sages. On appelle, de son nom, *points zénoniques*, les particules de la matière dans leur dernier résultat possible, où Zénon les regardait comme mathématiques et sans étendue, tandis que d'autres regardaient ces points comme physiques et étendus, et que plusieurs physiciens, rejetant les deux opinions, admettaient la matière indivisible à l'infini.

ZÉNON, fondateur de la secte des stoïciens : nom qui fut donné à cette secte, de celui d'un portique où ce philosophe se plaisait à discourir. Il vit le jour à Citium, dans l'île de Chypre, et fut jeté à Athènes par un naufrage. Après avoir étudié dix ans sous Cratès, et dix autres sous Stilpon ; Xénocrate et Polémon, il ouvrit une école qui fut très-fréquentée. Zénon, ayant fait une chute, se fit mourir lui-même, vers l'an 274 avant J.-C. Grand nombre de ses disciples ont suivi cet exemple de se donner la mort. Zénon soutenait cependant « qu'avec la vertu on pouvait être heureux au milieu des tourments les plus affreux, et malgré les disgrâces de la fortune : » maxime qui contraste étrangement avec le suicide. Ce philosophe avait coutume de dire que « si un sage ne devait pas aimer, comme quelques-uns le soutiennent, il n'y aurait rien de plus misérable que les personnes belles et vertueuses, puisqu'elles ne seraient aimées que des sots. » C'est ainsi qu'il

ménageait un moyen d'apologie aux petites aventures qui ne paraissent pas bien philosophiques. On sait d'ailleurs que ce héros de la vertu approuvait les dégoûtantes maximes du cynisme. « Les stoïciens, dit le Père Sénault dans son *Traité des passions*, après avoir élevé notre nature à un si haut point de grandeur, sont obligés de nous réduire à la condition des bêtes, et de mettre en je ne sais quelle stupidité le bonheur et le repos de leur sage. Ce sentiment n'est pas éloigné de ces esprits orgueilleux, qui, s'étant voulu asseoir sur le trône de Dieu, demandent à Jésus-Christ la permission de se retirer dans le ventre des porceux, et qui, n'ayant pu régner avec les personnes divines, se contentèrent de vivre avec des bêtes infâmes. Ainsi nos superbes stoïciens, après avoir élevé leur sage jusqu'au ciel, et lui avoir donné des titres que les mauvais anges ne prétendirent jamais dans leur rébellion, le valent à la condition des bêtes, et, ne le pouvant faire insensible, ils tâchent de le rendre stupide. Ils accusent la raison d'être la cause de nos désordres ; ils se plaignent des avantages que la nature nous a faits, et voudraient perdre la mémoire et la prudence, pour ne prévoir jamais les maux à venir, et ne songer jamais aux maux passés. Cette folie est la peine de leur vanité ; la justice divine a permis que l'esprit, qui avait été leur idole, devint leur tourment, et qu'ils publiassent partout que, ne pouvant vivre comme des dieux, ils se résolurent à vivre comme des bêtes ; mais, sans imiter leur désespoir, il ne faut qu'implorer l'aide du ciel, et, reconnaissant la faiblesse de la raison, chercher une autre lumière pour nous conduire, et emprunter de nouvelles forces pour vaincre nos passions ; c'est ce que nous avons appris de la religion chrétienne. » Zénon comparait ceux qui parlent bien et qui vivent mal, à la monnaie d'Alexandrie, qui était belle, mais composée de faux métal : comparaison trop justement applicable à tous ces vieux précepteurs de la vertu. Il faisait consister le souverain bien à vivre conformément à la nature, selon l'usage de la droite raison : maxime vague qui n'apprend rien pour la pratique, et que les hommes les plus scélérats n'ont point de peine à ajuster à leur système. C'est ce qui a fait dire à un poète français :

Si vous voulez que je m'explique
Sur la sagesse de Zénon,

Et sur les aigres du portique,
Qui furent d'un si grand renom :
L'insensibilité stoïque
Est une vertu chimérique
Et moins une vertu qu'un nom.
Dans la société publique,
Il faut des vertus de pratique,
Et non des êtres de raison.

Il ne reconnaissait qu'un Dieu, qui n'était autre chose que l'âme du monde, qu'il considérait comme son corps, et les deux ensemble comme un animal parfait. C'est ce tout, ou le monde, qui était le dieu des stoïciens. Il admettait en toutes choses une destinée inévitable. Son valet voulant profiter de cette dernière opinion, et s'écriant, tandis qu'il le battait pour un larcin : *J'étais destiné à dérober.* — *Oui*, répondit Zénon, et à être battu. On trouve en lui, comme dans tous les autres philosophes profanes dont nous avons déjà parlé dans cette *Biographie*, un mélange bizarre et plus odieux que le vice déclaré : c'est celui de la sagesse et de la folie, de la morale et de la licence ; cette vanité et cette ostentation qui rendraient la vertu même méprisable, si elle pouvait se trouver sous le simulacre qui l'affiche ; cette ambition dévorante qui éclatait dans les uns par des violences, et que la faiblesse cachait dans les autres sous les haillons et la crasse ; cette austérité de mœurs dans les leçons et dans le fait des infamies qui outrageaient la nature : à quoi l'on doit ajouter l'oubli et le mépris du vrai Dieu, que ces sages ne pouvaient méconnaître et qu'ils abandonnèrent pour adorer les pierres et les brutes, pour professer le scepticisme et l'athéisme. Enfin l'on peut dire de tous ces hommes bruyants, de ces héros que l'antique philosophie ou politique nous donne pour des objets d'admiration ce que le plus beau génie de Rome nous dit des illustres scélérats :

Hic petit exceditis urbem microsque penates,
Ut gemmâ bibat et serrano dormiat ostro ;
Condit opes alius defossoque incubat auro.
3 Georg.

Vendit hic auro patriam, dominumque potentem
Imposuit, leges fixit pretio atque refixit.
Hic thalamum invasit natæ vellosque hymenæos,
Ausi omnes immane nefas, ausoque potiti.
7 Æneid.

(Voyez COLLIUS, LUCIEN, ROUSSEAU JEAN-JACQUES, PLATON, SOCRATE, SOLON, VESPASIEN, etc.)

ZÉNON, dit l'*Isaurien*, empereur, épousa en 458 Ariadne, fille de Léon I^{er}, empereur d'Orient. Il en eut un fils, qui ne vécut que dix mois après avoir été déclaré *Auguste*. Le bruit courut que Zénon, désirant régner seul, avait employé le poison pour s'en délivrer. Dès qu'il commença d'être maître, l'an 474, il se plongea dans toutes sortes de voluptés. Sa vie déréglée le

rendit si odieux, que Vérine, sa belle-mère, et Basilisque, frère de Vérine, travaillèrent à le détrôner. Zénon fut chassé en 475 par Basilisque, qui, s'étant emparé du trône, en fut renversé lui-même l'année suivante par celui qu'il avait supplanté. Cet empereur ainsi rétabli n'en fut pas plus sage. Il devint le persécuteur des catholiques. Sous prétexte de rétablir l'union, il publia un fameux édit sous le nom d'*hénétique*, qui ne contenait rien de contraire à la doctrine orthodoxe sur l'Incarnation ; mais on n'y faisait aucune mention du concile de Chalcédoine. Il employa toute son autorité pour faire recevoir son édit, et maltraita tous ceux qui se montraient attachés à ce concile, lequel était la dernière règle de la foi catholique. Sa vie dissolue le jeta dans des dépenses excessives, qui dépassaient de beaucoup les revenus de la couronne. Il fit d'aussi grandes levées d'argent, que s'il eût eu à soutenir une guerre contre toutes les puissances de l'Europe et de l'Asie. Il établit le tribut nommé *chrysargyrum*, qui s'étendait sur toutes les personnes de l'empire, de tout âge et de toute condition. Il en mit un autre sur chaque cheval, sur les mulets, les ânes, les bœufs, les chiens et le fumier même. Par un abus encore plus criant, il rendit toutes les charges vénales. Les tribunaux ne furent remplis que par des hommes intéressés et injustes, qui cherchaient à se dédommager du prix de leurs charges sur les opprimés et vendaient la faveur de leurs jugements à celui qui la payait le plus cher. Zénon mourut en 491, à soixante-cinq ans, après en avoir régné dix-sept et trois mois. Les auteurs ne s'accordent pas sur le genre de sa mort. Les uns disent qu'il mourut d'une dysenterie ; le récit des autres est plus tragique et moins vraisemblable : ils disent que, la nuit du 9 avril 491, après un excès de table, il tomba dans une syncope si violente qu'on le crut mort ; qu'Ariadne, sa femme, le fit porter promptement et sans pompe à la sépulture des empereurs, où le tombeau fut fermé d'une grosse pierre ; et que le tombeau ayant été ouvert, après plusieurs jours, on trouva que ce misérable prince était mort dans un accès de rage. Anastase I^{er} lui succéda.

ZÉNONIDE, femme de l'empereur Basilisque, était, dit-on, d'une beauté éclatante ; mais c'était où se réduisait tout son mérite. Elle favorisa l'euty-chianisme, et aux erreurs elle joignit les vices. Ses liaisons avec Hermate, neveu de son époux, furent le scandale de Cons-

tantinople. Dangereuse dans ses amours, elle était implacable dans ses haines, et elle persécuta les catholiques avec fureur. Comme elle avait été complice des crimes de Basilisque, elle fut enveloppée dans ses malheurs. (Voyez BASILISQUE.)

ZÉPHIRIN (saint), pape après Victor I^{er}, le 8 août 202, gouverna saintement l'Eglise, et mourut de même le 20 décembre 218. Les deux *Épîtres* qu'on lui attribue ont été fabriquées longtemps après lui. Ce fut sous son pontificat que commença la 5^e persécution, qui fut si cruelle qu'on crut que l'antechrist était proche. Tertullien, tombé dans l'hérésie des montanistes, n'a pas craint de dire que ce saint Pontife avait approuvé leur doctrine; mais on sait que c'est une ruse des hérétiques de vouloir appuyer leurs erreurs du suffrage de quelque Pontife romain. Noël Alexandre a solidement réfuté Tertullien sur ce point dans son *Histoire ecclésiastique*, S^{er}. 3, Dissert. 1. Saint Calixte I^{er} succéda à Zéphirin.

ZEPPER (Philippe) est auteur d'un ouvrage plein de profondes recherches, intitulé: *Les Lois de Moïse comparées avec les romaines*, Hall, 1632, in-8. Ce savant était contemporain de Guillaume Zepper, qui donna *Legum mosatarum forensium explicatio*, ouvrage réimprimé en 1614, in-8.

ZÉROLA (Thomas), évêque de Minorî, ville et siège suffragant d'Amalfi, au royaume de Naples, dans la principauté citérieure, naquit à Bénévent en 1448. C'était un prélat savant et attaché à ses devoirs. Il a publié les ouvrages suivants: *Praxis sacramenti penitentia; De sancto Jubileo ac Indulgentiis; Commentarium super bullam indictionis ejusdem anni sancti; Praxis episcoporum*, 1597, in-4, etc.

ZEUXIS, peintre grec, vers l'an 400 avant J.-C., était natif d'Héraclée; mais comme il y avait plusieurs villes de ce nom, on ne sait point au juste de laquelle il était. Quelques savants conjecturent qu'il était d'Héraclée, proche Crotonne, en Italie. Zeuxis fut disciple d'Apollodore. Ses succès le mirent dans une telle opulence, « qu'il ne vendait plus ses tableaux, parce que, disait-il, aucun prix n'était capable de les payer. » Une telle vanité irrita Apollodore, qui attaqua vivement Zeuxis dans une satire; mais cela ne le corrigea pas. Les anciens ont beaucoup vanté le tableau d'une *Hélène* que ce peintre fit pour les Agrigentins; mais nous avons déjà observé que les éloges donnés aux tableaux de ces siècles doivent s'apprécier sur l'état

où la peinture se trouvait alors (voyez APOLLÈS, PROTOGÈNE). Zeuxis ayant représenté des raisins dans une corbeille, les oiseaux venaient pour béqueter les grappes peintes; ce qui ne prouve cependant pas une merveilleuse ressemblance, comme on l'a vu dans plus d'une occasion. Une autre fois il fit un tableau où un jeune garçon portait un panier aussi rempli de raisins; les oiseaux vinrent encore pour manger ce fruit. Zeuxis ne put s'empêcher d'avouer qu'il fallait que le porteur fût mal représenté, puisqu'il n'écartait point les oiseaux. Ce peintre n'était pas sans compétiteurs; Parrhasius l'appela un jour en défi. Zeuxis produisit son tableau aux raisins, qui avait trompé les oiseaux; mais Parrhasius ayant montré son ouvrage, Zeuxis impatient s'écria: *Tirez donc ce rideau*, et ce rideau était le sujet de son tableau. Zeuxis s'avoua vaincu. Si l'on en croit Festus, ce peintre ayant représenté une vieille avec un air extrêmement ridicule, ce tableau le fit tant rire, qu'il en mourut: anecdote qui prouve que ce peintre n'avait pas la tête saine; ou plutôt conte qui doit inspirer une juste défiance de tout ce que l'on dit de ce peintre et de ses ouvrages.

ZIANI (Sébastien), doge de Venise en 1172, succéda à Vital Micheli. Il avait le goût des beaux-arts dans un siècle où ils étaient presque entièrement négligés: ainsi il fit venir deux architectes, l'un de Lombardie, et l'autre de Constantinople. Le premier fit transporter de la Grèce à Venise deux colonnes de marbre d'une hauteur prodigieuse, et les éleva sur la place de Saint-Marc. Le second bâtit l'église de ce nom, où l'on compte plus de 500 colonnes. On voit dans le portique la statue d'un vieillard tenant un doigt sur sa bouche, que l'on croit être celle de l'architecte. Les quatre fameux chevaux de métal de Corinthe, qui ornaient autrefois le char de triomphe de Néron à Constantinople, sont placés sur une galerie au-dessus du portique. Ces chevaux furent transportés à Paris sous le régime de Bonaparte, et rendus à Venise en 1815. Ziani fut le premier doge qui institua, en 1177, la cérémonie annuelle d'épouser la mer: *Desponsamus te, mare, in signum veri et perpetui dominii.* « Mer, nous t'épousons » en signe d'une véritable et perpétuelle « souveraineté. » Le pape Alexandre III bénit en personne ce mariage, et donna au doge un anneau pour le jeter dans la mer. Ce fut sous son administration que la trêve de Venise fut conclue entre l'empereur Frédéric Barberousse et la ligue

Lombarde (1177). Il mourut en 1179 et eut pour successeur Orio Mastropetro.

ZICHEN (le Père Eustache de), ainsi appelé du nom de la ville où il est né en 1482, entra dans l'Ordre de Saint-Dominique, à Louvain, et fut l'un des premiers controversistes qui attaquèrent les erreurs de Luther. Il fut d'abord professeur de théologie, et ensuite définiteur de son Ordre, pour la province de Flandre; il mourut à Louvain, en 1538. On a de lui : *Errorum Martini Lutheri brevis confutatio, eorum potissimum quas Lovaniensis ac Coloniensis damnant Facultas*, in-4, Anvers, 1523; *Sacramentorum brevis elucidatio*, in-4, 1523; *Apologia pro pietate in Erasmi Roterodami enchiridii canonem quintum*, in-12, 1531.

ZIEGELBAUER (Magnoad), savant et pieux bénédictin, naquit vers 1696, dans le marquisat d'Elwangen en Souabe, reçut les ordres sacrés dans le monastère de Zwiefalt, où il enseigna la philosophie et la théologie, passa de là au couvent de Reichenau dans l'évêché de Constance, y occupa paisiblement la chaire de théologie; puis se rendit à Vienne au nom de son Ordre, pour en soutenir les intérêts. Il resta quelque temps dans cette ville, et s'acquitta de sa mission avec tant de dextérité et de succès, que des diplomates consommés admirèrent son talent. L'abbé de Gottwich (Godef. Bessel) le fit venir auprès de lui, et le donna pour professeur de morale à ses jeunes religieux. Appelé de nouveau à Vienne, pour les affaires de son Ordre, Ziegelbauer quitta le couvent de Gottwich, et de la capitale de l'Autriche, passa presque immédiatement en Bohême, où les Etats de la ville de Prague, ayant décidé l'érection d'une académie, désiraient voir un homme aussi habile présider à l'organisation du corps enseignant. Mais la guerre pour la succession impériale vint suspendre ces opérations; et Ziegelbauer, revenu à Vienne, ne s'occupa plus que de rédiger, sous le nom de *Bibliothèque bohémienne*, le catalogue de tous les écrivains qui traitent des affaires de la Bohême. L'académie des *Inconnus* d'Olmütz l'ayant ensuite reçu au nombre de ses membres, et lui ayant donné le titre de son secrétaire, il se rendit dans cette ville et y expira, le 14 juin 1750, des suites d'un remède mal préparé. Ses principaux écrits sont : *Vie et histoire de saint Etienne, premier martyr, le plus illustre et le premier des Patrons de la ville de Vienne*; *Bibliotheca Bohemica*. Cet ouvrage n'a point paru : le manuscrit en 9

vol. in-folio fut, après la mort de l'auteur, remis à Schwandner qui promettait de le publier; *Collectio epistolarum asceticarum à PP. Benedictis in maximam partem conscriptarum*; *Olmuzium sacrum*; *Historia monasterii Brzeonoviensis propè Pragam*; *Historia didactica de sanctæ Crucis cultu et veneratione in Ordine Sancti Benedicti*, 1745, in-4. L'auteur y montre, par une suite de citations des auteurs ecclésiastiques les plus renommés, que, de temps immémorial, la dévotion à la Croix est établie dans l'Ordre de Saint-Benoît, et que les Papes, les empereurs et tous les princes de la chrétienté ont concouru par leurs libéralités à étendre et à entretenir ce culte; *Opusculum parthenicum de sacro immacul. concept. B. V. Mariæ mysterio*, Reiz, 1737, in-folio. On peut y joindre son *Mancipatus illibata Virginis Mariæ*, Constance, 1720; *Novus rei litteraria Ordin. S. Benedicti conspectus tomis IV absolvendus*, Ratisbonne, 1739, in-folio. C'est le prospectus de l'histoire littéraire de l'Ordre de Saint-Benoît, ouvrage dont il avait arrêté le plan en 1737, et auquel il travailla jusqu'à sa mort. Oliv. Legipon, son confrère et l'un de ses collaborateurs à ce grand ouvrage, l'a publié, Augsburg, 1754, 4 vol. in-folio; *Censitorium Camaldulense, sive Notitia scriptorum Camaldulensium quam seu prodromum exceptura bibliotheca Patrum Camaldulensium, seu operum ad historiam, disciplinam... attinentium collectio tomis VI comprehensa : cujus bibliothecæ seu collectionis accuranda hic ad calcem exhibetur conspectus*, Venise, 1750, in-folio. Encore un ouvrage dont on n'a que le specimen, encore une promesse que la mort empêcha de remplir. On doit regretter que le temps ait manqué à l'ardeur du savant Bénédicte, qui mieux que personne, du moins à en juger par les deux échantillons précédents, pouvait donner un résumé satisfaisant des ouvrages composés, soit par les Camaldules, soit par ses confrères.

ZIMMERMANN (Matthias), né à Eperies l'an 1625, ministre à Messin et surintendant, mourut en 1698, après avoir donné plusieurs ouvrages au public : *Amantiales historia ecclesiastica*, avec figures, Messin, 1684, in-4, où il y a des choses curieuses; *Dissertation sur ces choses curieuses*; autre *Dissertation sur ces paroles de Tertullien : Fiant, non nascuntur christiani*, où ce Père fait remarquer que la foi chrétienne était l'effet de la conviction, et non d'un préjugé de naissance; *Florilegium philologicohistoricum*, Messin, 1687, in-4, avec fig.

Cet ouvrage, par ordre alphabétique, traite des arts et sciences, et l'auteur indique à chaque article les ouvrages où chaque matière est traitée au long.

ZIMMERMANN (Jean-Georges), célèbre médecin suisse, né à Burg dans le canton de Berne, le 8 décembre 1728, étudia successivement la médecine à Göttingue, en Hollande et à Paris. Sa grande réputation le fit nommer, en 1768, médecin du roi d'Angleterre, et le roi de Prusse l'appela auprès de lui dans sa dernière maladie. Le comte Orloff, qui s'était rendu avec son épouse à Hanovre, où il résidait, pour le consulter, en parla si avantageusement à Catherine II qu'elle chercha à l'attirer à sa cour ; mais Zimmermann ne put se décider à quitter l'asile qu'il s'était choisi. Il entretenait cependant une correspondance avec cette impératrice qui lui envoya l'Ordre de Saint-Wladimir. Les troubles de la révolution française s'étant étendus jusque dans le pays qu'il habitait, il se retira dans sa patrie, où il contracta bientôt une sorte de mélancolie qui s'accrut encore, lorsqu'il vit la raison de son fils s'aliéner et sa fille périr entre ses bras d'une maladie de langueur. Il succomba lui-même à ses chagrins le 7 octobre 1793, dans sa 67^e année. La *Vie* de cet illustre médecin a été écrite par Tissot, Lausanne, 1797, in-8. On a de lui : un *Poème sur le désastre de Lisbonne*, 1755 ; une *Dissertation physiologique sur l'irritabilité* ; un *Essai sur la solitude*, Leipsick, 1756, 1773, 1784, 1786 ; trad. de l'allemand en français, par Jourdan, 1 vol. in-8, Paris, 1825. C'est l'esquisse d'un ouvrage plus considérable qu'il a donné sous le même titre, Leipsick, 1784, 4 vol. in-8, livre très-estimé en Allemagne, et qui a été compris dans la Collection des auteurs classiques imprimée à Carlsruhe. Mercier en a donné une traduction française, Paris, 1798, in-8 ; et 1817, 2 vol. in-12, où il a fait beaucoup de retranchements, particulièrement à ce qui a rapport à la solitude claustrale ; un *Traité de l'orgueil national*, 1758, traduit en français, 1769 ; une *Vie de Haller*, 1758, in-8 ; *Traité de l'expérience en général et en particulier dans l'art de guérir*, Zurich, 1764, 1774, traduit de l'allemand par Le Febvre de Villebrune, Paris, 1774, 3 vol. in-12 ; ou, avec la *Vie* de l'auteur, par Tissot, Montpellier, 1797, 3 vol. in-12 ; et Avignon et Paris, 1817, 2 vol. in-8. *Traité de la dysenterie*, traduit aussi de l'allemand par Le Febvre de Villebrune, Paris, 1787 et 1810, in-12. La *Correspondance* de l'impératrice de Russie avec Zimmermann a été publiée en

allemand en 1784. « La sagacité de Zimmermann, dit Tissot, lui fit prévoir une grande révolution plus de trente ans avant qu'elle arrivât ; il vit bien que, suivant les principes qui la dirigeaient, elle serait ou bien heureuse ou bien malheureuse. » — « La lumière et l'esprit philosophique répandus partout, les vues qu'ils ont fait apercevoir dans la façon de penser actuelle, les assauts livrés aux préjugés, indiquent dans les opinions une hardiesse qui annonce une révolution ; et cette révolution sera heureuse si elle est dirigée par la sagesse politique et la soumission due aux règlements de l'Etat ; mais si elle dégénère en une audace criminelle, elle coûtera aux uns leurs biens, à d'autres leur liberté, à de troisièmes leur vie. » (*Von Nationalstolze*, ou de l'*Orgueil national*, Zurich, 1758, traduit en français, 1769.) « Celui qui voudrait donner dans quelques lignes l'histoire de ce qui est arrivé depuis huit ans, aurait-il autre chose à faire qu'à redire au passé ce que Zimmermann disait au futur ? » (Tissot, de Lausanne, doct. méd., *Vie de Zimmermann*, publiée en 1797). Nous citerons quelques lignes de Zimmermann. « Personne au monde n'est plus malheureux que celui qui trouve toujours quelque chose à réduire à tout ce qui est. Mon barbier, à Hanovre, se préparant un jour à me raser, dit, en poussant un gros soupir : Il fait terriblement chaud aujourd'hui ! Dieu ne peut-il donc plus gouverner la terre sans que messieurs les barbiers y trouvent quelque chose à redire ? ne vaudrait-il pas mieux prendre le temps comme il vient, et recevoir de Dieu les jours chauds et les jours froids avec une égale reconnaissance ? — Oh ! oui, répondit le barbier, je soutiens donc avec assurance qu'il est, en général, très-utile à l'homme de savoir se contenter de son sort. » (*De la Solitude*, p. 450.) « Nos souhaits et nos espérances pour la vie future, souhaits et espérances qui brillent encore d'un si faible éclat, et qui n'échauffent pas encore assez le cœur, resteront des songes et des visions, jusqu'à ce que le tombeau, les nuages et les ténébres n'enveloppent plus l'éternité, jusqu'à ce que le voile tombe, jusqu'à ce que l'Eternel nous révèle ce qu'aucun œil n'a jamais vu, ni aucune oreille entendu, ce qui n'est jamais entré dans le cœur d'aucun homme. Car

j'avoue, avec pleine conviction, et en toute humilité, que nos idées relativement à l'éternité sont pour nous ce que la couleur pourpre était pour cet aveugle de naissance, (qui la comparait au son d'une trompette. » (Zimmermann, *De la Solitude*, page 518.) « La religion a procuré du soulagement à des hommes d'état recommandables, au milieu du fracas des affaires les plus importantes. J'ai connu des ministres d'une activité peu commune, qui, matin et soir, avant de commencer le cercle de leurs occupations journalières et après l'avoir achevé, consacraient un laps de temps plus ou moins long à recueillir leurs pensées, à passer leurs actions en revue, sous l'œil clairvoyant de Dieu, et à s'examiner avec la sévérité d'une conscience qui sait qu'un homme a des intérêts d'une toute autre importance à ménager que ceux de la vie présente. Un ministre, qui sait concilier les devoirs de son poste éminent avec ceux de la religion, est toujours tranquille et maître de lui-même; il n'est point entraîné ni étourdi par le tourbillon continu des affaires publiques, mais il sort avec des sentiments purs et par conséquent avec le sang-froid qui donne le véritable courage, de la pieuse tranquillité dans laquelle son âme s'élevait aux pensées les plus sublimes. Fortifié par les principes invariables dont il s'est nourri, préparé d'avance à toutes les disgrâces, il est supérieur à toutes les intrigues des courtisans efféminés qui l'entourent. — Si les grands peuvent employer leur loisir à fortifier et élever leur esprit et leur cœur, l'homme placé moins haut dans l'échelle sociale peut faire aussi le même usage du sien, dans une étendue proportionnée à la situation qu'il occupe. Il lui suffit, pour cela, de mettre à profit les instants dont ses affaires lui permettent de disposer librement, pour se séparer du monde avec assez de persévérance. Alors seulement il pourra peser ce qu'il voit et apprendre, chaque jour, ce qu'il doit penser et faire, la manière dont il doit agir et vivre. » (*De la Solitude*, page 543.) Zimmermann, tout protestant qu'il était, avouait l'efficacité de la confession. Il dit de certains médecins : « Ils ne sentent pas qu'il est glorieux de raconter ses fautes, quand elles peuvent devenir utiles... Celui qui convient d'une faute, nous dit par là qu'il est plus sage à ce moment qu'il ne l'était auparavant. » (*De l'Expérience*, liv. III, c. 3. Il ne cherchait pas le siège de l'âme avec le scalpel : « Comme nous ne connaissons d'autre raison de l'union de l'âme avec le corps que la seule volonté du Créa-

teur, nous sommes dispensés de faire aucune recherche à cet égard. » (*De l'Expérience*, livre II, chap. 5.) Il avouait l'utilité du jeûne ordonné par l'Eglise : « Je ne blâme point, dit-il, la conduite des chrétiens qui suivent réellement l'esprit de la religion, telle qu'elle se présente d'elle-même à tout esprit bien fait, et instruit des devoirs qu'il doit à l'Etre-suprême. Je sais respecter la religion, non seulement comme nécessaire dans un Etat, mais encore en elle-même. Je ne considère ici que la suite des abus; et ce qui est du ressort de la médecine est aussi du mien. J'ai donc droit de dire que le trop grand jeûne est même une des sources principales de la superstition. Nous en voyons, parmi les différentes sectes de l'Asie, les mêmes effets que parmi les chrétiens quelconques. M. Grant approuve les lois diététiques de l'Eglise romaine : *En cela il a raison*. Ce ne sont pas non plus ces lois que je prétends attaquer : je n'en veux qu'aux abus. Je soutiendrai que, tant que les abstinences auront lieu dans certains Ordres au point où on les pratique, il y aura toujours des rêveurs, et non de vrais chrétiens, dans des gens bien intentionnés, mais mal conduits. » (*De l'Expérience*, liv. V, chap. 6.)

ZINGARELLI (Niccolo), né à Naples en 1752, avait à peine sept ans, quand son père mourut; ses parents le firent entrer au Conservatoire de Loretto, où il eut Frénaroli pour maître de composition; Cimarosa, Gior danello, étaient ses compagnons d'études. En sortant de cette école, Zingarelli se mit sous la direction de l'abbé Spéranza pour arriver à connaître tous les secrets de la théorie musicale. En 1781, il écrivit *Montézuma* pour le théâtre de Naples; cet opéra, remarquable sous le rapport du travail d'harmonie, était peu mélodieux. Haydn le trouva fort à son goût, mais les Napolitains ne l'applaudirent point; *Alcinda*, composé à Milan quatre ans après, lui valut son premier succès dramatique. Un grand nombre d'opéras suivirent ces premiers essais; les plus généralement applaudis furent : *Ifigenia*; *Pirro*; *Artaserse*; *Apelle e Campaspe*; *Roméo e Giulietta*; *Il conte di Saldagna*; *Inez de Castro*; plus deux oratorios : *La distruzione di Gierusalemme*; *Il trionfo di Davide*. Après une courte apparition en France où il n'ajouta aucun titre nouveau à sa gloire, Zingarelli fut nommé, en 1806, maître de chapelle du Vatican pour succéder à Guglielmi qui venait de mourir. Depuis cette époque, il cessa de composer pour le théâtre; il écrivit

néanmoins encore une infinité de *messes*, de *vêpres* et de *molets*. Nommé ensuite directeur du Conservatoire de Naples, il y termina, au mois de mai 1837, à l'âge de 85 ans, une carrière glorieuse que de brillants triomphes ont signalée à toutes les époques.

ZINGHA, ou XINGA, reine d'Angola, était sœur de Gola-Bendi, souverain de ce royaume dans le 17^e siècle. Après divers accidents et aventures, devenue souveraine, elle résolut d'abolir les coutumes affreuses, et surtout le culte abominable des Giagas, et de retourner au christianisme, qu'elle avait autrefois embrassé par politique. Le vice-roi portugais de Loendo, informé de son changement, lui envoya un capucin nommé le Père Antoine de Gaiette. Ce missionnaire reçut son abjuration, et la détermina à céder au roi de Portugal ses prétentions sur le royaume d'Angola. Zingha publia ensuite des édits pour l'abolition des victimes humaines et des autres superstitions des Giagas, et s'appliqua avec ardeur à étendre le christianisme dans ses Etats; mais son grand âge ne lui laissa pas le temps d'achever son ouvrage. Elle mourut avec de grands sentiments de pénitence, à 82 ans, le 17 décembre 1664, laissant sa nation à demi-policée, et inconsolable de sa perte. M. Castilhon a ourdi un ennuyeux roman sur cette reine; le *Dictionnaire* de Moréri contient aussi un long article composé sur des relations fauleuses.

ZINI (Pierre-François), né vers 1520 à Vérone, embrassa l'état ecclésiastique, et enseigna la philosophie à Padoue. Il possédait parfaitement le latin et le grec. L'épître qu'il a mise à la tête de sa *Traduction* de la *Vie de Joseph*, par Philon, nous apprend qu'il eut à supporter de violents chagrins et fut en butte aux plus graves persécutions. Il a laissé : une *Traduction* de la plupart des *OEuvres de saint Grégoire de Nyse*, et de plusieurs *Morceaux des écrits de saint Grégoire de Nazianze*, de *saint Grégoire Thaumaturge*; du *Commentaire de Théodoret sur le Cantique des cantiques*; de *saint Ephrem*; de *saint Jean Damascène*; *Tabulæ græcarum institutionum*; *Constitutiones editæ à Joanne Matthæo Giberto, in unum redactæ*, Venise, 1563; *Exempla tria insignia naturæ, legis et gratiæ, seu Philonis judæi vita Josephi patriarchæ; ejusdem libri tres vitæ Mosis ex interpretatione Zini*, Venise, 1574.

ZINZENDORF (Nicolas-Louis, comte de), né en 1700, d'une famille originaire d'Autriche, fils de Georges-Louis de Zinzendorf, chambellan du roi de

Pologne, électeur de Saxe, mourut en 1760; il s'est rendu fameux dans ce siècle par la fondation de la secte des *hernuters* ou *hernhuters*, qui commença à se former à Bartelsdorf, dans la Haute-Lusace, en 1722. Il bâtit pour eux une maison dans une forêt voisine, et à la fin de 1732, il y eut assez d'habitans pour faire un village considérable qu'on nomme *Hernuth* ou *Hernhuth*. La rapidité avec laquelle cette secte, aussi absurde et ridicule dans ses dogmes que suspecte dans ses mœurs, s'est répandue en Bohême et surtout en Moravie, l'a fait considérer comme un reste des adamites. (Voyez PICARD Jean.) Coyer, Busching et d'autres observateurs superficiels, surtout Hegner, hernhuter lui-même, ont fait de grands éloges de cette secte; mais ceux qui l'ont étudiée à fond en ont porté un jugement bien opposé. On a fait voir par l'extrait des sermons même du comte de Zinzendorf, qu'il exigeait de ses disciples plus de respect et de confiance en son jugement qu'à l'autorité de l'Écriture, et voulait qu'ils ne prissent point d'autre guide que lui pour son interprétation, comme seul autorisé à en fixer le sens. Parmi ses dogmes, on trouvait ceux-ci : « Que l'on « doit un respect religieux à Christ, à « l'exclusion du Père; que Christ peut « changer la vertu en vice, et le vice « en vertu; que toutes les idées et toutes « les actions qui sont généralement considérées comme sensuelles et impures, « changent de nature parmi les frères, « et deviennent des symboles mystiques « et spirituels. » En 1775, il a paru un ouvrage anglais, intitulé : *Détail historique sur la constitution présente de la société des Frères évangéliques*. L'auteur est un hernhuter qui tâche de justifier sa secte; mais il ne réussit pas : *La vérité perce à travers ses artifices*, dit le journaliste anglais qui rend compte de cet ouvrage. M. Crévénna, si connu par sa riche bibliothèque, dont il a publié le *Catalogue raisonné*, Amsterdam, 1775, 1776, 6 vol. in-4, fait mention d'un manuscrit intitulé : *Fides hernhutorum et religio ex variis contra eos editis scriptis compendiosè descripta*; et ajoute : « Ce manuscrit est très-curieux, et si « ce que l'auteur anonyme rapporte de « la croyance et de la religion des hernhuters est vrai, il faut convenir que « c'est la plus détestable secte qui ait « jamais pu exister, et qu'elle est rem- « plie des plus horribles abominations « qui surpassent même toute créance. » (*Catalogue raisonné*, etc., 1^{er} vol., page 124.) Le comte de Dohna a succédé au

comte de Zinzendorf, dans la primatie de la secte. On a la *Vie* de ce fameux fondateur écrite en allemand par Auguste Spangenberg, imprimée à Barby, 1777, 8 vol. in-8. L'enthousiasme de l'historien égale celui du héros.

ZISKA (Jean Tracznov, surnommé), gentilhomme bohémien, fut élevé à la cour de Bohême, du temps de Wenceslas. Ayant pris le parti des armes fort jeune, il se signala en diverses occasions, et perdit un œil dans un combat; ce qui le fit appeler *Ziska*, c'est-à-dire *borgne*. Les hussites le mirent à leur tête pour venger la mort de Jean Huss. Il rassembla une armée de paysans, et il les exerça si bien, qu'en peu de temps il eut des troupes aussi bien disciplinées, qu'animées par le plus fougueux fanatisme. Wenceslas étant mort, en 1414, Ziska s'opposa à l'empereur Sigismond, à qui appartenait le royaume de Bohême, fit bâtir une ville dans un lieu avantageux, sur la rivière de Lusinitz, à 20 lieues de Prague, et la nomma *Thabor*, d'où les hussites furent nommés *thaboristes*. Il assiégea la ville de Rabi, où il perdit son autre œil d'un coup de flèche, et ne laissa pas néanmoins de faire la guerre. Il se donna un grand combat devant Aussig sur l'Elbe, que Ziska assiégeait, où 9,000 catholiques demeurèrent sur la place. Cette victoire le rendit maître de la Bohême; il y mit tout à feu et à sang, ruina les monastères, brûla les campagnes, et commit des cruautés inouïes. Son armée grossissait tous les jours. Pour éprouver la valeur de ses troupes, il les mena à la petite ville de Riezian, qui avait une forteresse; il emporta l'une et l'autre, et condamna aux flammes sept prêtres. De là il se rendit à Prachatitz, la somma de se rendre, et de chasser tous les catholiques. Les habitants rejetèrent ces conditions avec mépris; Ziska fit donner l'assaut, prit la ville et la réduisit en cendres. Sigismond, alarmé de ses progrès, lui envoya des ambassadeurs, lui offrit le gouvernement de la Bohême avec les conditions les plus honorables et les plus lucratives, s'il voulait ramener les rebelles à l'obéissance. La peste fit échouer ces négociations; Ziska en fut attaqué, en mourut l'an 1424, et fut enterré à Czateau : *Monstre détestable, cruel et terrible*, dit Enéas Sylvius, *que le bras de Dieu frappa, celui des hommes ne l'ayant pu faire*. « En même temps, ajoute un auteur moderne, on doit reconnaître dans Ziska, comme dans Attila et les autres tyrans ravageurs, la colère du ciel et le fléau de Dieu. L'ignorance et

« la superstition avaient altéré le culte, « réduit presque tout entier à des pratiques extérieures; les mœurs des peuples, aussi bien que celles du clergé, « étaient conformes à cet état des choses. « La Bohême, où la religion extérieure « brillait de tout son éclat, était particulièrement atteinte de ce mal; et « Dieu, qui veut être servi en esprit et en « vérité, ne tarda pas de faire éclater « sa colère; et d'annoncer par des avis « terribles qu'un demi-culte lui est « plus odieux qu'une infidélité complète. » On raconte que Ziska donna, en mourant, l'ordre de faire un tambour de sa peau, assurant que le bruit de ce tambour ferait fuir les catholiques; mais ce récit a l'air d'une fable. Théobalde témoigne qu'on lisait encore sur son tombeau, au temps où il écrivait, une épitaphe où ce fanatique sanguinaire est comparé à Appius-Claudius et à Camille.

ZIZIM, ou **ZEM**, suivant la prononciation turque, fils de Mahomet II, empereur des Turcs, et frère de Bajazet II, est l'un des princes ottomans dont nos historiens ont le plus parlé. Mahomet II craignait que l'amitié de ces deux frères ne les réunît contre lui, ou que la jalousie ne mît de la division entre eux. Il donna à Zizim le gouvernement de la Lycoanie, dans l'Asie-Mineure, et à Bajazet celui de la Paphlagonie, et les tint toujours si éloignés l'un de l'autre, qu'ils ne s'étaient vus qu'une seule fois, lorsqu'il mourut, l'an 1481. Après sa mort, Bajazet, qui était l'aîné, devait naturellement lui succéder, et fut en effet déclaré empereur le premier. Mais Zizim prétendit que l'empire lui appartenait, parce qu'il était né depuis que son père avait pris le sceptre, au lieu que Bajazet était au monde dans le temps que Mahomet n'était encore qu'un homme privé. Il s'empara de Pruse, ancienne demeure des empereurs ottomans, et se fit un parti considérable. Mais ayant été défait par Acomat, général de l'armée de Bajazet, il se retira en Egypte, puis en Cilicie, et de là en Lycie. Ne trouvant aucun asile assuré, il demanda une retraite au grand-maître de Rhodes où il fut reçu magnifiquement, au mois de juillet 1484 (voyez Aubusson Pierre). Il en partit le 1^{er} de septembre suivant pour venir en France. Il y fut gardé dans la commanderie de Bourgneuf, sur les confins du Poitou et de la Marche, et y demeura jusqu'en l'an 1499, qu'il fut livré aux députés du pape Innocent VIII, et conduit à Rome. Alexandre VI le livra, en 1495, à Charles VIII, et il mourut peu

de temps après. On dit que ce Pape avait eu soin de le faire empoisonner, de peur que la France n'en tirât quelque avantage; on ajoute qu'Alexandre avait reçu de Bajazet une grande somme d'argent, pour faire périr ce prince; mais quoique ce Pontife fût capable de forfaits, c'est sans fondement qu'on lui attribue celui-ci : quelques auteurs accusent les Vénitiens de ce crime, mais sans raison plausible; et d'ailleurs le prince étant alors au pouvoir de Charles, le soupçon du poison, s'il avait lieu, devait naturellement tomber sur lui, vu surtout qu'il ne le rejetait sur personne. Zizim avait l'esprit vif, l'âme noble et généreuse, de la passion pour les lettres aussi bien que pour les armes. « On a prétendu, sur « de faibles preuves, dit l'abbé Bérault, « qu'il mourut chrétien. Malgré son « affection pour les nations chrétiennes, « et particulièrement pour les chevaliers « de Rhodes, il avait toujours paru fort « attaché à la loi de Mahomet. » Il laissa un fils, nommé Amurat, qui embrassa le Christianisme, et se retira à Rhodes. Après la prise de la place, ce prince infortuné s'était caché, dans l'espérance de se sauver, dans le vaisseau du grand-maître. Il fut découvert, et mené à l'empereur Soliman qui le fit aussitôt étrangler en présence de toute son armée, avec ses deux enfants mâles. Deux filles qu'il avait furent conduites au sérail de Constantinople.

ZIZIME fut élu l'an 824 par la noblesse romaine pour succéder au pape Paschal I^{er}, tandis que le clergé et le peuple nommaient Eugène II; ce qui aurait causé un schisme, si l'empereur Lothaire n'était venu à Rome, où il appuya l'élection d'Eugène, et obligea Zizime à se retirer.

ZOË CARBONOPSINE, 4^e femme de l'empereur Léon VI, avait une vertu mâle, un esprit élevé, un discernement juste, et la connaissance des affaires. Elle accoucha, en 950, de Constantin Porphyrogénète. Ce prince étant devenu empereur, en 912, Zoë, chargée de la tutelle de son fils et de l'administration de l'Etat, choisit des ministres et des généraux capables de la seconder. Après avoir dissipé la révolte de Constantin Ducas, elle fit la paix avec les Sarrasins, et força les Bulgares, par des victoires, à rentrer dans leur pays. Elle ne fut pas aussi heureuse contre les cabales des courtisans; elle fut exilée de la cour par son fils, et mourut dans sa retraite. — Il ne faut pas la confondre avec Zoë, seconde femme du même empereur Léon VI, qui fut couronnée impératrice pen-

dant que Théophane, la légitime épouse de Léon, était encore en vie. Elle était fille du général Stylien, et mourut après 21 mois de mariage, en 893.

ZOË, fille de Constantin VIII, née en 978, fut ambitieuse, débauchée et cruelle. On la donna en mariage à Argyre, qui obtint le trône impérial après la mort de son beau-père, en 1028. Zoë, s'étant dégoûtée de son époux, le fit étrangler dans le bain, et mit sur le trône un orfèvre, nommé Michel Paphlagonien, qu'elle avait épousé. Ce prince abandonna le gouvernement de l'empire à son frère Jean, et Zoë adopta Michel, dit *Calafates*, neveu de son mari. Ce fils adoptif eut l'ingratitude de l'exiler (voyez MICHEL Calafates); mais, en 1042, elle fut tirée de sa retraite pour régner avec sa sœur Théodora. Elle partagea ensuite sa couronne avec Constantin Monomaque, son ancien amant, l'homme le plus scélérat et le plus débauché de la cour, et l'épousa en troisièmes noces, à l'âge de 64 ans. Elle mourut huit ans après, en 1050, souillée de crimes et en horreur à tout l'empire.

ZOEGA (Georges), antiquaire danois, né en 1751 à Kiel dans le Holstein, de parents peu fortunés. Après avoir fait des études distinguées, il visita successivement Rome, Venise, Florence, Naples, etc., et revint ensuite à Rome pour s'y fixer définitivement. Il obtint, en 1798, le poste d'agent du Danemark à Rome, peu après le titre de professeur à l'Université de Kiel, et mourut à Rome en 1809. Ses principaux ouvrages sont : *Nummi Aegyptii protestantes in Museo Borgiano*, Rome, 1787, in-4; *De origine et usu obeliscorum*, Rome, 1797, gr. in-folio : ouvrage savant et curieux; *Le Basiliceni antichi di Roma*, 2 vol. in-4, avec 115 planches, ouvrage très-estimé.

ZOËS, en latin *Zoesius*, ou *Sausius* (Gérard), jésuite flamand, né à Amersford en 1579, mort à Malines en 1628. Il a traduit en flamand un nombre considérable d'ouvrages de piété écrits en diverses langues étrangères. Voici la liste des principaux : la *Manière de bien faire une confession générale*, du Père François Arias, jésuite espagnol, Bruges, 1608; *Le Combat spirituel du benédicte dom Juan de Castagnisa*, Malines, 1618 : il fut traduit en français par dom Gerberon; *Traité de la présence de Dieu*, du Père Arias, avec des *Considérations sur la chasteté*, Malines, 1619, in-4; la *Pratique de la pure et droite intention*, ibid., 1619, 2^e édition, 1623; la *Voie de la vie éternelle*, d'Antoine Sucquet, Anvers, 1620, in-8; *Court récit de la*

vie de François de Villaréal, et de Jean Ximénès, tiré de la *Vie* du Père Balthazar Alvarez, Malines, 1620; la *Vie du Père Thomas Sanchez*; la *Vie de Marguerite Middleton*; un *Traité du culte envers la Sainte-Vierge*, d'après Pierre-Antoine Spinellus, Malines, 1620 et 1623; *Pieux exercices d'une âme dévote*, Anvers, 1621; *Méditations sur la vie et la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, d'après Vincent Bruno, ibid., 1621; *Relation de la mort de quelques religieux et autres chrétiens, dans une émeute excitée contre les Espagnols dans les Indes Occidentales*, Malines, 1622; *Abrégé de la vie de saint Ignace*, ibid., 1623; *Lettres des Indes Occidentales, écrites par les Pères jésuites, partis de Flandre*, en 1615, Malines, 1622; *Histoire de la vie et de la mort de la princesse Marguerite d'Autriche, reine d'Espagne, femme de Philippe III*, par le Père Gusman, 1623, in-8; le *Paradis des voluptés célestes, révélées à sainte Gertrude*, du Père de Balingheim, Louvain, 1625 et 1629; *Le Cœur dévoué à Dieu*, du Père Etienne Luzuich; *Lettres du Japon*, datées de l'année 1624, Malines, 1628, etc.

ZOILE, rhéteur, natif d'Amphipolis ville de Thrace, se rendit fameux par ses critiques des ouvrages d'Isocrate et des vers d'Homère, dont il se faisait appeler le *fléau*. Il vint de Macédoine à Alexandrie, où il distribua ses censures de l'*Illiade*, vers l'an 270 avant J.-C. Il les présenta à Ptolémée, qui lui répondit à peu près comme Hiéron avait fait au philosophe Xénophanes : « Que puisque Homère, qui était mort depuis mille ans, « nourrissait plusieurs milliers de personnes, Zoile, qui se vantait d'avoir « plus d'esprit qu'Homère, devait bien « avoir l'industrie de se nourrir lui-même. » La mort de ce satirique est racontée diversement. Les uns disent que Ptolémée le fit mettre en croix, d'autres qu'il fut lapidé, et d'autres qu'il fut brûlé tout vif à Smyrne. Il est certain que sa critique d'Homère ne méritait pas un tel châtiment; et si quelque chose pouvait prévenir en sa faveur, ce serait l'espèce de rage avec laquelle on poursuivait l'auteur d'une simple critique littéraire, essentiellement indifférente et innocente, quand même il aurait eu tous les torts possibles. Le nom de Zoile est resté aux mauvais critiques, et a été souvent donné aux bons, dans ce siècle ignorant, futile, in-conséquent, où les soi-disant gens de lettres s'élèvent avec une fureur que les vrais talents ne connaissent pas, contre les observations les plus modérées, les

plus équitables et les plus nécessaires.

ZOLA (Joseph), théologien italien et professeur d'histoire ecclésiastique à Pavie, né dans un village voisin de Brescia en 1739, professa d'abord la morale dans le séminaire de cette ville; mais il fut privé de sa chaire en même temps que Tamburini son collègue, pour une Dissertation sur la grâce où ce dernier établissait toute la doctrine janséniste. Ces deux professeurs se retirèrent à Rome, et par le crédit du cardinal Marefoschi, Zola fut placé au collège Irlandais. L'un et l'autre furent appelés à Pavie pour introduire dans l'Université les réformes adoptées dans les Etats héréditaires de l'Autriche, qui tendaient à augmenter la prérogative des souverains aux dépens de l'autorité spirituelle, et ils y travaillèrent avec beaucoup de zèle. Cependant à la mort de Joseph II, l'archevêque de Milan et les autres évêques de Lombardie ayant porté leurs plaintes contre le séminaire de Pavie, ce prince supprima cette école, et rendit aux évêques leurs droits sur l'enseignement, et aux séminaires diocésains leurs biens dont on s'était emparé. Il paraît cependant que Zola et Tamburini conservèrent leurs chaires jusqu'en 1794 qu'ils en furent privés sur la demande de Pie VI. Lors de la révolution d'Italie, dont Zola se montra le partisan, il fut rappelé à Pavie pour y occuper une chaire d'histoire des lois et de la diplomatie. L'empereur s'étant emparé du Milanais en 1799, il fut obligé de s'éloigner. En 1802, il entra dans le collège des Dotti, de la république italienne. Il mourut en 1806. On a de lui : un *Traité des lieux théologiques*; un *Traité de la fin dernière*, 1775; une nouvelle édition du *Traité de Bull*, évêque de Saint-David, intitulé : *Defensio fidei nicenæ* (voyez BULL); une édition d'un *Opuscule* de Cadonici, intitulé : *Explication de ce passage de saint Augustin : « L'Eglise de Jésus-Christ sera en servitude sous les princes séculiers. »* (Voyez CADONICI.) *Prolégomènes des Commentaires historiques du Christianisme*, 1778; les *Commentaires mêmes*, sous ce titre; *Commentaires latins sur l'histoire ecclésiastique*, 3 vol. in-8. A la suite est une *Mantissa*, ou Supplément, où sont indiqués les sources de l'histoire, le caractère particulier de ceux qui l'ont écrite, et les règles principales d'une saine critique. Un petit traité *De vitandâ in historiâ calamitatum Ecclesiæ dissimulatione*, 1774, écrit de 57 pages in-12. L'auteur veut qu'en écrivant l'histoire on ne dissimule point les maux qui ont affligé l'Eglise : « la connaissance de ces

meux, dit-il, ne tournant pas moins que celle de ses prospérités au profit et à la gloire de la religion; » *De l'autorité de saint Augustin dans les matières concernant la prédestination et la grâce*, 1788, sans nom d'auteur; dissertation qui fut mise à l'index le 5 février 1790. Ses *Leçons théologiques*, au collège de Brescia, 2 vol., sont aussi à l'index, par décret du 10 juillet 1797; *Prælectiones*, sur l'ouvrage de saint Augustin, *de catechizandis rudibus*. Ces prélections ou prolégomènes ne sont guère qu'un abrégé du *Traité d'André Serrao, De præclaris catechisticis*, ouvrage de parti (voyez SERRAO); une *Histoire du pélagianisme*; une *Histoire critique des erreurs concernant la Trinité*; *De rebus christianis ante Constantinum*, 3 vol. Après la mort de Zola, Tamburini a publié 2 vol. italiens des *Ouvrages posthumes* de son ami, qu'il a fait précéder de sa *Vis*.

ZONARE, ou ZONARAS (Jean), historien grec, exerça des emplois considérables à la cour des empereurs de Constantinople. Lassé des traverses de ce monde, il se fit moine dans l'Ordre de St-Basile, et mourut avant le milieu du 12^e siècle. On a de lui des *Annales* qui vont jusqu'à la mort d'Alexis Comnène en 1118. Cette histoire a été continuée par Nicétas Choniata jusqu'en 1205 (voyez ce nom). C'est une compilation indigeste, telle qu'on pouvait l'attendre d'un grec aussi crédule qu'ignorant. Il est insupportable, lorsqu'il ne copie pas Dion; cependant il peut être utile pour l'histoire de son temps. La meilleure édition de son ouvrage est celle du Louvre, 1686 et 1687; 2 vol. in-fol. Le président Cousin en a traduit en français ce qui regarde l'histoire romaine. On a encore de Zonare des *Commentaires sur les Canons des apôtres et des conciles*, Paris, 1618, in-folio, et quelques *Traités* peu estimés.

ZOPYRE, l'un des courtisans de Darius, fils d'Hystaspes, vers l'an 520 avant J.-C., se rendit fameux par le stratagème dont il se servit pour soumettre la ville de Babylone, assiégée par ce monarque. S'étant coupé le nez et les oreilles, il se présenta en cet état aux Babyloniens, en leur disant que « c'était son prince qui l'avait si cruellement maltraité. » Les Babyloniens, ne doutant point qu'il ne se vengeât, lui confièrent entièrement la défense de Babylone, dont il ouvrit ensuite les portes à Darius, après un siège de vingt mois. Ce prince lui donna en récompense le revenu de la province de Babylone, pour en jouir pendant toute sa vie; ce ne fut pas as-

sez des récompenses, il y ajouta des distinctions et des caresses. Il disait souvent qu'il aimerait mieux avoir Zopyre non mutilé que vingt Babylones. Cependant le stratagème qu'il avait imaginé et dont il eut le courage d'être la victime a quelque chose d'ignoble, de contraire à la bonne foi, et je ne sais quoi de lâche, qui ne semble pas mériter l'admiration qu'on lui a prodiguée.

ZOROASTRE, philosophe de l'antiquité, que les uns font plus ancien qu'Abraham, et que d'autres reculent jusqu'à Darius, qui succéda à Cambyse. Huet prétend qu'il n'est point différent de Moïse; Grégoire de Tours croit qu'il est le même que Cham, et observe que Zoroastre signifie *Etoile vivante*; l'abbé Banier conjecture que c'est Mesraïm; Justin, dans son *Abrégé de Trogue Pompée*, le fait roi des Bactriens; d'autres le disent disciple d'Elie ou d'Elisée; enfin, plusieurs savants, tels que Pocock, Reland, Prideaux, l'abbé Tucher, et Hyde qui cite des écrivains orientaux, croient que Zoroastre fut juif, et qu'il fut disciple de Daniel, ou de quelque autre de ces Juifs qui, d'esclaves, étaient devenus ministres des Perses. Les sectateurs de Zoroastre subsistent encore en Asie, et principalement dans la Perse et dans les Indes. Ils ont pour cet ancien philosophe la plus profonde vénération, et le regardent comme le grand prophète que Dieu leur avait envoyé pour leur communiquer sa loi. Ils lui attribuent même un livre qui renferme sa doctrine. Cet ouvrage, apporté en France par Anquetil, a été traduit par le même dans le recueil qu'il a publié en 1771, sous le nom de *Zend-Avesta*, 3 vol. in-4. L'original a été déposé à la Bibliothèque royale. Si l'on en croit Meiners dans un *Mémoire* lu à l'académie de Gottingue, le 18 septembre 1779, cet original, rédigé à l'instance d'Anquetil par deux prêtres persans, ne mérite aucune confiance; mais, quel qu'il soit, il ne contient rien de favorable à sa prétendue antiquité, et renferme des caractères manifestes d'indien nouveau, de judaïsme et de christianisme. S'il est effectivement de Zoroastre, comme Anquetil le prétend, il y a bien à rabattre de l'idée qu'on veut nous donner de ce philosophe. Voltaire, quoique grand admirateur de ces vieilles marottes qu'on appelle à l'aide de celles de ce siècle, avoue que c'est un *fatras abominable dont on ne peut lire deux pages sans avoir pitié de la nature humaine*. L'auteur, ajoute-t-il, est un *fou dangereux*. *Nostradamus, et le médecin des urines, sont des gens raisonnables en comparaison de cet évergumène*. Le nom

de *Gaur* ou de *Guèbre* que portent les soi-disant disciples de Zoroastre est odieux en Perse : il signifie en arabe *infidèle*, et on le donne à ceux de cette secte comme un nom de nation. Ils ont à Hispahan un faubourg appelé *Gaurabard* ou la *Ville des Gaures*, et ils y sont employés aux plus basses et aux plus viles occupations. Les Gaures sont ignorants, pauvres, simples, patients, superstitieux, d'une morale rigide, d'un procédé franc et sincère, et très-zélés pour leurs rits. Ils croient la résurrection des morts, le jugement dernier, et n'adorent qu'un seul Dieu. Ce qui pourrait faire croire que ce ne sont que des juifs ou des chrétiens dégénérés, dont la croyance est altérée par le mélange des opinions, et les rites des anciens Perses. Quoiqu'ils pratiquent leur culte en présence du feu, en se tournant vers le soleil, ils protestent n'adorer ni l'un ni l'autre. Le feu et le soleil étant les symboles les plus frappants de la Divinité, ils lui rendent hommage en se tournant vers eux. On a sous le nom de Zoroastre des *Oracles magiques*; Louis Tiléanus les publia à Paris en 1561, avec les *Commentaires* de Piéthon Gémistus. Ils ont été imprimés plusieurs fois depuis.

ZOROBABEL, fils de Salathiel, était de la famille des rois de Juda; il gagna l'estime de Cyrus qui lui remit les vases sacrés du temple. Ce vertueux Israélite les renvoya à Jérusalem, et fut le chef des Juifs qui retournèrent en leur pays. Quand ils furent arrivés, Zorobabel commença à jeter les fondements du temple, l'an 535 avant J.-C.; mais les Samaritains firent tant par leurs intrigues auprès des ministres de la cour de Perse, qu'ils vinrent à bout d'interrompre l'ouvrage. Le zèle des Juifs s'étant ralenti, ils furent punis de leur indifférence par plusieurs fléaux dont Dieu les frappa. La seconde année du règne de Darius, fils d'Hystaspes, il leur envoya les prophètes Aggée et Zacharie, pour leur reprocher le mépris qu'ils faisaient de son culte, et leur négligence à bâtir son temple. Zorobabel et tout le peuple reprirent avec une ardeur admirable ce travail, interrompu depuis 14 ans. Zorobabel présidait à l'ouvrage, qui fut achevé l'an 515 avant J.-C. La dédicace s'en fit solennellement la même année.

ZOSIME, comte et avocat du fisc sous l'empereur Théodose-le-Jeune, vers l'an 410, composa une *Histoire des empereurs*, en 6 livres, depuis Auguste jusqu'au 5^e siècle, dont il ne nous reste que les cinq premiers livres et le commencement du 6^e. La plus belle édition est celle d'Ox-

ford, 1679, in-8. Cellarius en donna une bonne en 1696, en grec et en latin, in-8; et le président Cousin l'a traduite en français. Zosime, zélé païen, peint avec des couleurs fort noires l'empereur Constantin. Il ne laisse échapper aucune occasion de se déchaîner contre les chrétiens.

ZOSIME (saint), grec de naissance, monta sur la chaire de saint Pierre après Innocent 1^{er}, le 9 mars 417. Célestius, disciple de Pélagie, lui en imposa d'abord; mais dans la suite ce Pape ayant été détrompé par les évêques d'Afrique, il confirma le jugement rendu par son prédécesseur contre cet hérétique et contre Pélagie son maître. Il obtint de l'empereur un rescrit pour chasser les pélagiens de Rome. Zosime décida le différend qui était entre les églises d'Arles et de Vienne, touchant le droit de métropole sur les provinces viennoise et narbonnaise, et se déclara en faveur de Patrocle, évêque d'Arles. Il eut quelques contestations avec les évêques d'Afrique au sujet d'Apiarius, dont il avait reçu l'appel, non que ces prélats contestassent le droit d'appel au Saint-Siège, mais parce qu'ils réclamaient des règlements pour leur province faits pour prévenir l'abus que faisaient les clercs et les simples prêtres, en interjetant ces appels trop légèrement et dans des causes très-bien jugées. C'est vainement que des écrivains superficiels ou ennemis du Saint-Siège ont cité ces règlements contre le droit d'appel en lui-même. « Un pouvoir aussi ancien dans l'Eglise, quant à son essence, dit un théologien célèbre, qu'il n'ait pas toujours eu la même activité, ou la même étendue dans son exercice, quoique ceux dans les mains desquels il existait n'en aient pas tous jours fait le même usage, ne peut être appelé un pouvoir d'usurpation, lorsque les circonstances, les besoins de l'Eglise et sa discipline exigent que l'exercice de ce même pouvoir devienne plus fréquent et plus habituel. » Du reste, les règlements que réclamaient les évêques d'Afrique ne regardaient, comme nous venons de dire, que les clercs et les prêtres; car les évêques appelaient librement à Rome, comme le dit formellement saint Augustin, si bien instruit des usages de l'Eglise d'Afrique (*Lettre 43*). (Voyez APIARIUS, ATHANASE, INNOCENT 1^{er}.) Ce Pontife, également savant et zélé, mourut le 26 décembre 418. On a de lui 16 *Epîtres*, écrites avec chaleur et avec force. Elles se trouvent dans le recueil des *Epistolæ romanorum pontificum*, de dom Constant, in-folio.

ZOZIME, célèbre chimiste du 3^e siècle de notre ère, né à Panopolis en Egypte : il a laissé un assez grand nombre de manuscrits grecs; nous citerons particulièrement ceux sur les compositions des eaux; sur la vertu des interprétations; sur l'art sacré et divin; ceux enfin sur les instruments et les fourneaux. Zozone jouit, durant sa vie, d'une réputation d'autant plus grande que, de son temps, la chimie n'était connue ou cultivée que par un très-petit nombre d'adeptes.

ZRINI, ou **SERINI** (Nicolas, comte de), d'une famille hongroise, féconde en guerriers, s'est rendu célèbre par la belle défense de Sigeth, assiégée par l'armée de Soliman II. Après une longue résistance, se voyant dépourvu de munitions de bouche, il fit une sortie avec sa garnison, qui ne consistait plus qu'en 217 hommes, et combattit courageusement jusqu'à ce qu'il restât sur la place avec les siens, le 7 septembre 1566, trois jours après la mort de Soliman, qui mourut dans son camp sans avoir la satisfaction de voir sa conquête.

ZUCCHERI (André), jésuite italien, profond théologien, mourut vers 1740, laissant un grand nombre d'ouvrages fort estimés; nous citerons : *Decisiones palatinae de venerabili eucharistia sacramento*, Padoue, 1709, in-4; *De sacramento poenitentiae*, ibid.; *De obligatione patrum-familias*, ibid. C'est aux conseils du Père Zuccheri et à sa direction, qu'est dû le grand ouvrage de la *Storia e ragione d'ogni poesia* du jésuite Quadrio, qui a fait tant d'honneur à l'Italie et à la littérature italienne.

ZUINGLE (Ulric), né à Wildehausen en Suisse, dans le comté de Tokenbourg, le 1^{er} de janvier 1484, apprit les langues à Berne, et continua ses études à Rome, à Vienne et à Bâle. Après avoir fait son cours de théologie, il fut curé à Glaris en 1506, et ensuite dans un gros bourg nommé Einsiedeln, autrement Notre-Dame-des-Ermîtes. C'était un lieu de dévotion fameux, où les pèlerins venaient en foule, se confessaient, et semblaient renforcer leurs sentiments de religion. Zuingle crut voir des abus là où un philosophe moderne n'a vu que des objets d'édification et de consolation. Tandis qu'il s'occupait de cet objet, Léon X faisait publier en Allemagne des indulgences par les dominicains, et en Suisse par un cordelier milanais. Zuingle, fâché que ce moine lui eût été préféré, attaqua non seulement les indulgences, mais l'autorité du Pape, le sacrement de pénitence, le mérite de la foi, le péché

originel, l'effet des bonnes œuvres, l'invocation des saints, le sacrifice de la messe, les lois ecclésiastiques, les vœux, le célibat des prêtres et l'abstinence des viandes. Zuingle s'éleva contre ces pratiques avec toute l'impétuosité de son naturel. Bien convaincu que l'Eglise n'adopterait pas ses opinions, il s'adressa aux magistrats de Zurich, dont plusieurs avaient du goût pour les nouvelles erreurs. Il se tint en conséquence une assemblée en 1523. On alla aux voix, la pluralité fut pour l'hérésie. Peu de temps après, on brisa les images, on renversa les autels, on abolit la messe et toutes les cérémonies de l'Eglise romaine. Zuingle épousa une riche veuve; car le mariage, suivant la remarque d'Erasme, est le dénouement de toutes ces farces de réformation. Il était fort occupé de la difficulté de concilier le sentiment de Carlostad sur l'Eucharistie avec les paroles de Jésus-Christ qui dit expressément : *Ceci est mon corps*. Il eut un songe, dans lequel il croyait disputer avec le secrétaire de Zurich, qui le pressait vivement sur les paroles de l'institution. Il vit paraître tout à coup un fantôme blanc ou noir, qui lui dit ces mots : « Lâche, que ne réponds-tu ce qui est écrit dans l'Exode : *L'agneau est la Pâque*, pour « dire qu'il en est le signe ? » Cette réponse du fantôme fut un triomphe; Zuingle n'eut plus de difficultés sur l'Eucharistie. C'est ainsi que les sectaires, après avoir rejeté la doctrine de l'Eglise catholique, se règlent sur des rêves, sur des visions fanatiques, ou même, comme Luther, sur des conférences avec le diable. Pour s'opposer au désordre naissant, les évêques de Bâle, de Constance et de Lausanne sollicitèrent une assemblée de la nation à Bade; Jean OEcolampade s'y trouva pour Zuingle, qui refusa de s'y rendre, et la doctrine de cet hérésiarque y fut condamnée. Malgré cette condamnation, il ne laissa pas de faire des prosélytes. Cependant plusieurs cantons restèrent constamment attachés à l'ancienne religion, ce qui mit les sectaires en fureur. Les cantons de Zurich, où il était curé, depuis 1518, de Schaffhouse, de Berne et de Bâle, défendirent de transporter des vivres dans les cantons catholiques; ils se liguèrent, et firent plusieurs insultes à leurs voisins, pour les obliger à suivre leur parti. On arma de part et d'autre. Zuingle fit tous ses efforts pour éteindre le feu qu'il avait allumé; il n'était pas brave, et il fallait qu'en qualité de premier pasteur de Zurich, il allât à l'armée. Il sentait qu'il ne pouvait s'en dispenser, et il ne doutait pas qu'il

n'y périt. Une comète qui parut alors le confirma dans la persuasion qu'il serait tué. Il s'en plaignit d'une manière lamentable, et publia que la comète annonçait sa mort et de grands malheurs sur Zurich. Malgré les plaintes de Zuingle, la guerre fut résolue, et il fut obligé d'accompagner une armée de vingt mille hommes. Les catholiques remportèrent une pleine victoire. La plus grande partie de l'armée des zuingliens périt les armes à la main, et l'autre fut mise en fuite. Zuingle fut du nombre des morts : ce fut le 11 octobre 1531 ; il avait environ 47 ans. Les catholiques brûlèrent son corps. Indépendamment de ses erreurs, les troubles qu'il causa dans sa patrie ne peuvent que rendre son nom odieux. « Les mains qui déchiraient le catholicisme, dit le comte d'Albon, ébranlaient en même temps l'Etat ; et, malgré les traités de paix, le germe des divisions n'est pas étouffé. L'union des treize cantons n'est plus ce qu'elle a été autrefois ; ils ne tiennent plus les uns aux autres que par les liens de la politique. » Zuingle n'était ni savant, ni grand théologien, ni vrai philosophe, ni bon littérateur : il exposait avec assez d'ordre ses pensées ; mais il pensait peu profondément, si l'on en juge par ses ouvrages recueillis à Zurich, 1581, en un volume in-folio. Zuingle adressa, quelque temps avant sa mort, une *Confession de foi* à François I^{er}, dans laquelle il plaçait entre les élus Hercule, Thésée, etc., ce qui prouve le désordre qui régnait dans la tête du prétendu réformateur. De l'hérésie au paganisme, et même à l'athéisme, le passage n'est ni lent ni difficile. (Voyez SERVET, LENTULUS, etc.) Un auteur connu a fait de Zuingle le portrait suivant : « Jeune étourdi, passé tout à coup du métier des armes à l'état ecclésiastique, où il ne tarda point à s'ennuyer du célibat, il n'eut point de meilleur motif que cette instabilité libertine, pour lever l'étendard de l'impiété sacramentaire, et point d'autre droit à l'enseignement qu'une présomption fondée sur le don d'éloquence ou de verbiage, dont il avait été abondamment pourvu par la nature. Ignorant si bouché, qu'il unissait le luthéranisme avec le pélagianisme ; restaurateur si extravagant de la pureté de l'Evangile, qu'il plaçait dans le ciel, à côté de Jésus-Christ, Numa, père de l'idolâtrie romaine, Scipion, disciple d'Epicure, Caton suicidé, avec une foule de pareils adorateurs et imitateurs de leurs vicieuses divinités. »

ZUMALACARRÉGUY (Thomas), général en chef de l'armée carliste en Espagne, naquit en 1789 à Ormaistegui, petit village du Guipuzcoa. A l'époque de l'invasion française, il faisait son droit à Pampelune ; mais bientôt il se rallia aux Espagnols qui soutenaient une lutte si sublime contre l'agression de l'étranger. Quelque temps après, il se trouva sous les ordres de Mina, à qui il devait plus tard tenir tête avec tant de succès. En 1822, il servait dans un régiment de Pampelune ; mais dès que l'armée de la Foi eut arboré ses drapeaux sous Quésada, il s'empressa de la rejoindre et y obtint le grade de chef de bataillon et de lieutenant-colonel. Après la guerre de 1823, il passa dans le régiment des Ordres militaires. Lors des événements de la Granja, Quésada lui-même le congédia avec son régiment, le 45^e de ligne. Commandant dans la garde royale lorsque Ferdinand VII mourut, il renonça à son grade et se prononça pour don Carlos. S'étant rendu dans le Guipuzcoa, il y réunit quelques paysans mal armés avec lesquels il osa commencer la lutte contre les troupes de la régente Marie-Christine. Il fit d'abord une guerre de ruses et de surprises, battit en diverses rencontres les troupes de la reine, s'empara successivement d'armes, de pièces d'artillerie, de munitions de toutes sortes, et finit par organiser un corps d'armée redoutable. Nommé général en chef par don Carlos qui était venu le rejoindre en Espagne, il remporta plusieurs avantages signalés sur les principaux généraux de la reine, sur Mina, Rodil, Valdez, Saarsfield. Ses succès furent tels qu'il parvint à occuper tout le pays, à l'exception de Pampelune, de Vittoria, de Saint-Sébastien, de Bilbao. Zumalacarréguy résolut alors de s'emparer de ces places fortes, et alla mettre le siège devant Bilbao, capitale de la Biscaye. Il en avait commencé l'attaque depuis trois jours, lorsqu'il fut atteint d'un coup de feu dont il mourut peu après, le 25 juin 1835. Privés de leur général, les carlistes poussèrent le siège avec mollesse et furent bientôt obligés de le lever. Zumalacarréguy était un officier habile et brave ; il joignait les qualités privées aux talents militaires, et s'était acquis l'affection de ses soldats, qui avaient coutume de le désigner sous le nom de l'oncle Thomas. Sa mort a été une grande perte pour son parti, qui n'a pu le remplacer et a fini par succomber.

ZUMBO (Gaston-Jean), sculpteur, né à Syracuse en 1656, demeura longtemps à Rome, et passa de là à Florence

où le grand-duc de Toscane le reçut avec des marques de distinction. Il y exécuta un ouvrage fameux, appelé la *Corruzione*, qui est admirable pour la vérité, l'intelligence et les connaissances que l'on y remarque. Ce sont cinq figures coloriées au naturel. La 1^{re} représente un homme mourant; la 2^e un corps mort; la 3^e un corps qui commence à se corrompre; la 4^e un corps qui est corrompu; la 5^e un cadavre plein de pourriture et mangé des vers : ouvrages aussi propres à diriger les gens de l'art qu'à produire dans l'esprit de l'homme des idées sombres et salutaires. On conserve cet ouvrage dans le célèbre cabinet de Médicis, à Florence. Il fit aussi quelque séjour à Gènes, et y fit admirer ses talents. Il mourut à Paris, en 1701.

ZURLA (Placide), cardinal, naquit d'une famille noble, le 2 avril 1769, à Legnano, dans l'Etat de Venise, et entra de bonne heure dans l'Ordre des Camaldules. Retiré dans le couvent de Saint-Michel de Murano, à Venise, il se livra à des travaux qui lui acquirent de la réputation dans le monde littéraire. On remarque surtout son *Enchiridion théologique*, ses *Eclaircissements de la Mappemonde* du camaldule Maur, ainsi que plusieurs *Dissertations* sur Marco-Polo et sur les plus célèbres navigateurs vénitiens. Devenu abbé de sa congrégation, il vint à Rome en 1821, et Pie VII le nomma préfet des études au collège de la Propagande. Deux ans après, le même Pontife le créa cardinal, et Léon XII le fit vicaire de Rome. Pie VIII lui confia la préfecture de la Congrégation des études. Le cardinal Zurla était général des Camaldules. Au mois de juin 1834, il lut à l'académie romaine d'archéologie une *Dissertation* sur le groupe de la *Piété* et sur les autres sujets religieux exécutés par Canova. Il venait d'entreprendre un voyage en Sicile pour y étudier les restes d'antiquité qui abondent dans cette île, lorsqu'il fut frappé, à Palerme, du coup qui l'enleva le 29 octobre. La religion et les lettres perdirent en lui un de leurs ornements.

ZUR-LAUBEN (Oswald de), de l'ancienne maison de La Tour-Châtillon en Valais, mort à Zug en 1549, à 72 ans, fut capitaine de 300 Suisses au service des papes Jules II, Léon X et de Maximilien Sforce; il se signala aux batailles de Novare, de Ravenne, de Bellinzzone, etc. Il passa en cette qualité dans les armées de François I^{er}, roi de France, après la bataille de Marignan. Il fut major-général des troupes du canton de Zug, en 1531, à la bataille de Cappel, où Zuingle

fut tué, et contribua beaucoup à fixer la victoire dans cette mémorable journée.

ZUR-LAUBEN (Antoine de), fils du précédent, capitaine en France, au service de Charles IX, recut trois blessures à la bataille de Dreux. Il fut de la célèbre retraite de Meaux, et se trouva aux batailles de Saint-Denys, de Jarnac et de Moncontour. Il termina sa carrière à Zug, en 1586, à 84 ans, après avoir rempli les premières charges de son canton.

ZUR-LAUBEN (GÉROLD II, de la 2^e branche des barons de la Tour-Châtillon de), abbé de Rheinau, était né à Zug en 1547. Il était fils de Michel, baron de la Tour-Châtillon Zur-Lauben, bailli de Gangolschweil, capitaine dans les troupes suisses du roi de France au service de Charles IX, et tué au siège de la Rochelle en 1628. Gérold avait embrassé l'état monastique dans l'abbaye de Rheinau, et en avait été élu abbé en 1598. Son amour pour la discipline régulière lui avait fait entreprendre la réforme de la congrégation suisse, et le succès couronna son entreprise. Il unit sa propre abbaye à cette réforme; une partie de ses sujets ayant embrassé les opinions de Zuingle, et cherchant à se soustraire à son autorité, ses soins furent distraits de l'administration de son monastère par la nécessité de les soumettre. Il s'adressa aux cantons catholiques, qui lui prêtèrent secours, et l'aiderent à amener les rebelles à leur devoir. Il mourut à Rheinau le 20 février 1607, âgé de 60 ans.

ZUR-LAUBEN (Conrad de), cousin issu de germain d'Oswald, mort à Zug en 1629, à 57 ans, fut chevalier de Saint-Michel, chef du canton de Zug, et capitaine au régiment des Gardes-Suisses. Il servit sa patrie et la France comme guerrier et comme négociateur. Il est auteur d'un traité imprimé : *De Concordiâ fidei*, où il démontre que la tranquillité des Suisses dépend de l'établissement de la seule religion catholique dans leurs cantons. Effectivement, depuis l'introduction des nouvelles sectes, cette république a été plusieurs fois dans les plus grandes agitations, et souvent à un doigt de sa perte. L'on y a vu couler, comme dans le reste de l'Europe où l'antique religion a été ébranlée, des fleuves de sang qu'on ne peut se flatter de ne pas voir couler encore à la première occasion où le fanatisme enflammera les esprits.

ZUR-LAUBEN (Béat de), fils du précédent, fut comme lui le chef de Zug et capitaine au régiment des Gardes-Suisses sous Louis XIII. Il fut, en 1634, l'un des trois ambassadeurs catholiques envoyés

à ce monarque. Le canton de Lucerne reconnut ses services, en accordant à lui et à sa postérité le droit perpétuel de bourgeoisie dans sa ville capitale. Les cantons catholiques lui avaient donné les titres de *Père de la patrie* et de *Colonne de la religion*. On a de lui le détail de toutes ses négociations depuis 1629 jusqu'en 1659. Il mourut à Zug en 1663, âgé de 66 ans.

ZUR-LAUBEN (Béat-Jacques), fils aîné du précédent, chef du canton de Zug, et capitaine-général de la province libre de l'Argow, contribua beaucoup par ses expéditions à soumettre les paysans révoltés du canton de Lucerne, en 1653. Ce canton et ses confédérés lui dûrent, en 1656, la victoire de Vilmergen contre les Bernois, sur lesquels il prit lui-même deux drapeaux et trois pièces de canon. Il mourut à Zug en 1690, à 74 ans, avec une réputation bien méritée de valeur et de prudence.

ZUR-LAUBEN (Béat-Fidèle-Antoine-Dominique, baron de LATOUR-CHATELON DE), lieutenant-général, né à Zug en 1720, mort en 1795, entra au service de la France, et se distingua aux batailles de Fontenoi et de Raucoux, aux sièges de Tournay, d'Oudenarde et de Maëstricht, à la défense des retranchements de Melsungen-sur-la-Fulde. Avec lui s'éteignit la descendance mâle de l'ancienne famille des Zur-Lauben. Sans parler de ses divers *Mémoires* que l'on trouve dans le *Recueil de l'académie des Inscriptions*, nous citerons de lui : *Histoire militaire des Suisses au service de France*, Paris, 1751 à 1753, 8 vol. in-12; *Tableaux topographiques, pittoresques, physiques, historiques, moraux, politiques et littéraires de la Suisse*, ibid., 1780 à 1786, 4 vol. grand in-fol., 420 gravures; réimprimés sous le titre de *Tableaux de la Suisse*, ou *Voyage pittoresque fait dans les treize cantons du corps helvétique*, ibid., 1784 à 1788, 12 vol. in-4.

ZUTPHEN (Gérard), écrivain du 14^e siècle, mort en 1368, est connu surtout par le zèle qu'il mit à soutenir, aider et défendre une association connue sous le nom de *Frères de la vie commune*. Cette société avait été fondée par Gérard Groot, ou le Grand, Docteur de Paris, chanoine d'Aix-la-Chapelle et d'Utrecht; elle se composait d'hommes qui s'étaient réunis pour se livrer à la pratique des conseils évangéliques, quoiqu'ils ne se liassent par aucun vœu : des écoliers pauvres en avaient été les premiers membres; ils mettaient en commun les sommes qu'ils pouvaient se procurer en co-

piant des manuscrits. Dans la suite, des gens riches et pieux s'étaient joints à eux, et cette société avait pris une assez grande extension. Matthieu Grabon, dominicain saxon, attaqua cette société, et prétendit qu'on ne pouvait pratiquer méritoirement les conseils évangéliques de pauvreté, chasteté, obéissance, qu'en faisant vœu dans un Ordre reconnu par l'Eglise. Il remit même un *Mémoire* sur ce sujet à Martin V; ce Pape chargea le cardinal d'Ailly et le célèbre Gerson d'examiner l'affaire : leur rapport fut favorable aux *Frères de la vie commune*; l'opinion de Grabon fut condamnée; son auteur fut obligé de se rétracter. Zutphen contribua beaucoup à ce résultat heureux par ses écrits. Il n'appartenait point à la Société, mais il était son défenseur, son protecteur. Outre les Dissertations qu'il composa à ce sujet, on cite de lui un *Traité mystique*, inséré dans la *Bibliothèque des Pères*, et qu'on prétend n'être guère inférieur à l'*Imitation de Jésus-Christ*. Il se divise en deux livres : le premier traite des vices de l'âme et de la réformation intérieure; le second renferme des élévations spirituelles.

ZWEINITZ (David de), écrivain allemand, né en 1600 à Seifessdorf, ville de Silésie; quoiqu'il ait passé sa vie entière dans des fonctions diplomatiques ou administratives qui absorbaient tous ses moments, il a pu cependant trouver le loisir de composer un assez grand nombre d'ouvrages religieux : ce qui est une preuve de son esprit de foi et de piété. Il fit ses études à Heidelberg, et voyagea ensuite en Angleterre et dans les Pays-Bas. Le duc Rodolphe de Lignitz se l'attacha comme gentilhomme de sa chambre, et en fit son confident intime. Il l'envoya, en 1627, à la diète de Breslau en qualité de plénipotentiaire; il le nomma, en 1634, capitaine-général de la principauté de Wolau, et le choisit successivement pour son ambassadeur auprès de Ladislas, roi de Pologne, et des électeurs de Brandebourg. Zweinitz, malgré ses nombreuses occupations, a publié : *Soliloques sur l'Examen de conscience*, en latin; *Bouclier contre la mélancolie*, en allemand; *Cantiques spirituels*, en allemand; *Prières tirées des Psaumes de David*, en allemand; cent *Méditations sur la mort*, en allemand; *Abrégé de la Bible*, en allemand.

ZYLIUS (Otto), jésuite, né à Utrecht en 1588, mort à Malines le 13 août 1656. On lui attribue des conversions éclatantes, entre autres celle d'un prince de la maison des Deux-Ponts, qu'il ramena

à l'Eglise catholique. Ce Père était bon poète et très-versé dans les langues grecque & latine. On a de lui : des *Vies de plusieurs saints* qu'il a traduites de divers manuscrits grecs, et qui ont été insérées dans les *Acta Sanctorum*; *Historia miraculorum B. M. Sylvæducensis*, Anvers, 1632, in-4; *Cameracum obsidione liberatum*, poème imprimé à Anvers, 1650, in-4, et à la suite des poésies du Père Hoschius, de l'édition de 1656.

ZYPÆUS (Henri), né à Malines en 1577, embrassa la règle de saint Benoît, dans le monastère de Saint-Jean, à Ypres. En 1616, il fut fait abbé de Saint-André, près de Bruges, avec le droit de porter la mitre, qu'il obtint le premier en 1623. Zypæus rétablit la discipline dans son monastère, et répara les désordres que les hérétiques y avaient causés. Il y ramena, en 1632, ses religieux, qui s'étaient retirés dans la ville de Bruges pour se soustraire à la fureur des sectaires. Il répara aussi la maison des religieuses de Sainte-Godelève, et y introduisit une réforme salutaire. Sa mort, arrivée en 1659, dans la 83^e année de son âge, fut digne d'un chrétien et d'un religieux. Son principal ouvrage est : *Sanctus Gregorius Magnus ex familia Benedictinâ oriundus*, Ypres, 1611, in-8 : dans ce livre, il tâche de prouver contre Baronius que saint Grégoire, pape, avait embrassé la vie monastique : il y a de l'érudition, mais ses preuves ne sont pas toujours concluantes; une *Dissertation* sur sainte Scholastique, intitulée : *Examen questionis : An magis expediat devotam in mundo quam religiosam in monasterio vitam agere ; et an sancta Scholastica fuerit speculum castitatis religiosa , an verò moderna devotio nis filiarum in sæculo castitatem servantium*. L'opinion de Rosweyde sur sainte Scholastique y est combattue.

ZYPEÛS, ou VANDEN-ZYPE (Francois), frère du précédent, naquit à Malines en 1580. Ses succès dans l'étude du droit le firent appeler par Jean Le Mire, évêque d'Anvers, qui le fit son secrétaire particulier, ensuite chanoine, official et archidiacre de sa cathédrale. C'était un homme d'esprit, de mœurs douces et très-profond dans la connaissance du droit civil et canonique. Il a composé plusieurs ouvrages latins, entre autres : *Analytica enarratio juris pontificii novi*; *Consultationes canonicæ*; *Notitia juris Belgici*; *De Jurisdictione ecclesiastica et civili*; *Judex magistratus, senator*. On peut regarder ces ouvrages comme une réfutation des écrits de Du Moulin, de Fevret, de Van-Espen, de Féhronius, etc. Ils sont estimés, et on les a recueillis en 2 vol. in-folio, Anvers, 1675. Zypæus mourut en 1650, à 70 ans.

ZYRLIN, ou ZEIRLIN, né en 1592, à Liesthal en Suisse ; il était fils du pasteur de cette petite ville. Il fit une partie de ses études à Rotembourg, et alla les achever à l'Université de Wittemberg et à Strasbourg. De retour à Rotembourg, il fut successivement diacre de cette ville, prédicateur, surintendant et président du consistoire : il mourut d'une attaque d'épilepsie en 1661. Jean Henri Risius, poète lauréat de Hatzfeld, fit des vers à sa louange. Le premier est rétrograde, c'est-à-dire qu'étant lu à rebours, il présente les mêmes mots :

Signa subit Cirilis (rosor ntil rielibus angli)
Cœlica : doctores, sic velut astra micant.

Zirlin est auteur d'une explication de la prophétie d'Abdias en allemand ; d'un poème latin sur la résurrection de Jésus-Christ, qui lui valut le titre de poète lauréat, et d'un autre poème latin sur Antiochus Epiphane, tiré du livre des Machabées.

